AUTHOR:

PEYRAT, NAPOLEON

TITLE:

HISTOIRE DES ALBIGEOIS

PLACE:

PARIS

DATE:

1870-1872

Master Negative #

93-81228-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

938.14 Peyrat, Napoléon. 1809-
P46 Histoire des Albigeois; les Albigeois et l'inquisition...
Paris 1870-72. O. 3v.

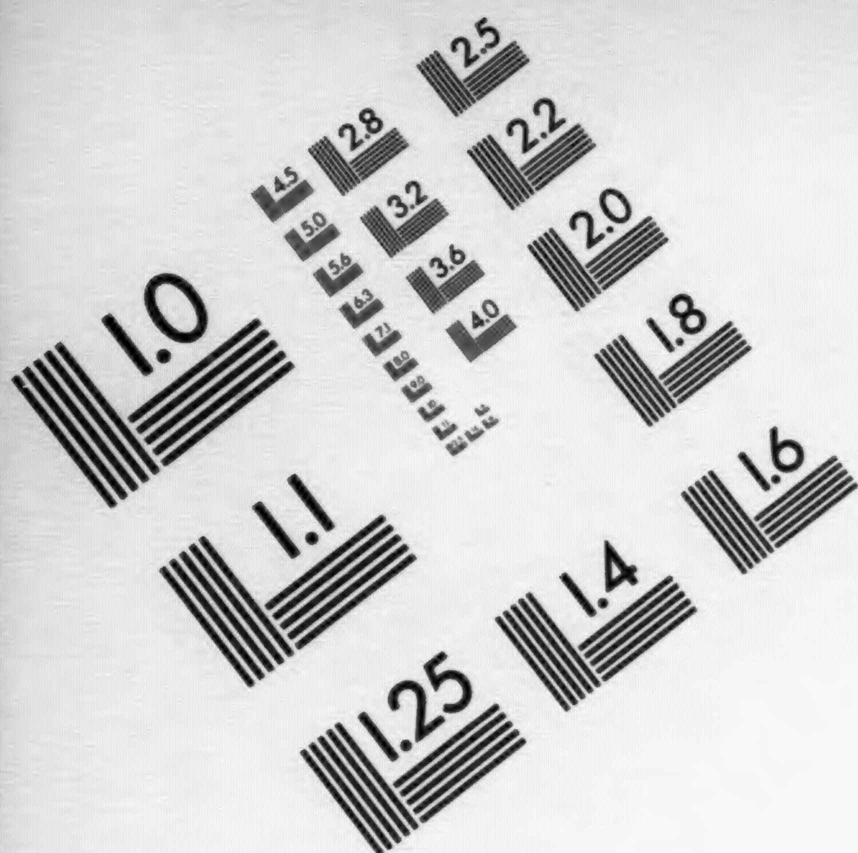
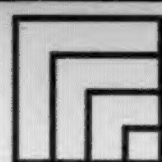
343598

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 3-30-93 INITIALS: MBY
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

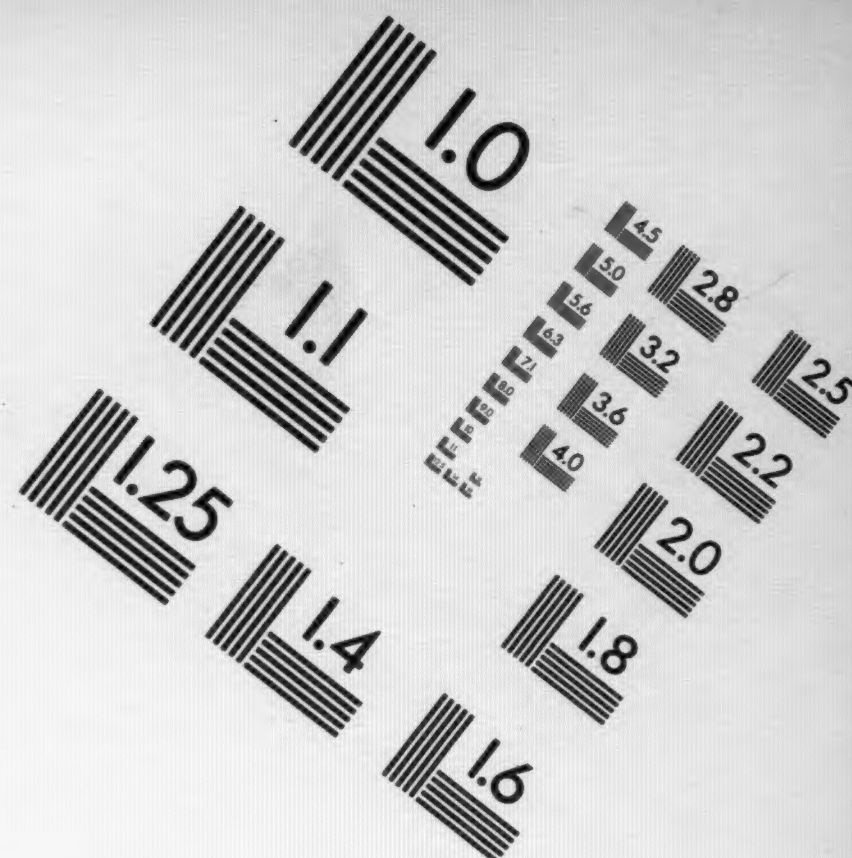
VOLUME 1

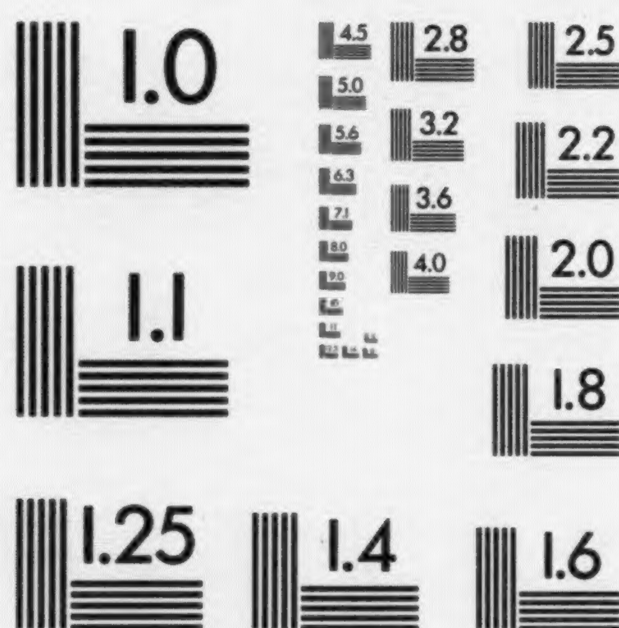
AIIM

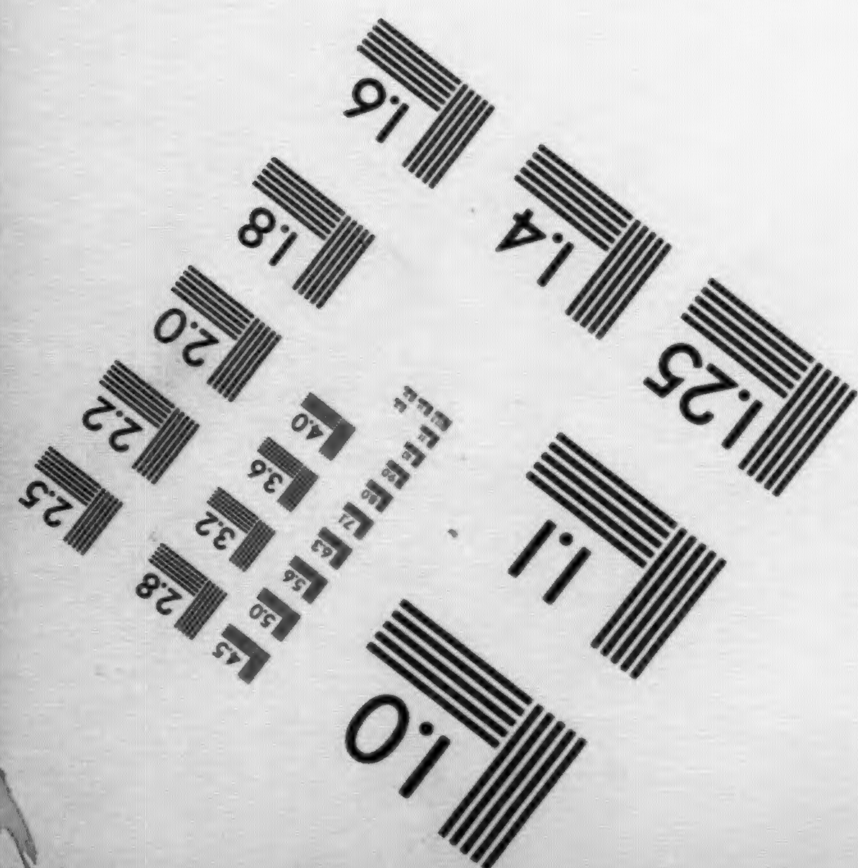
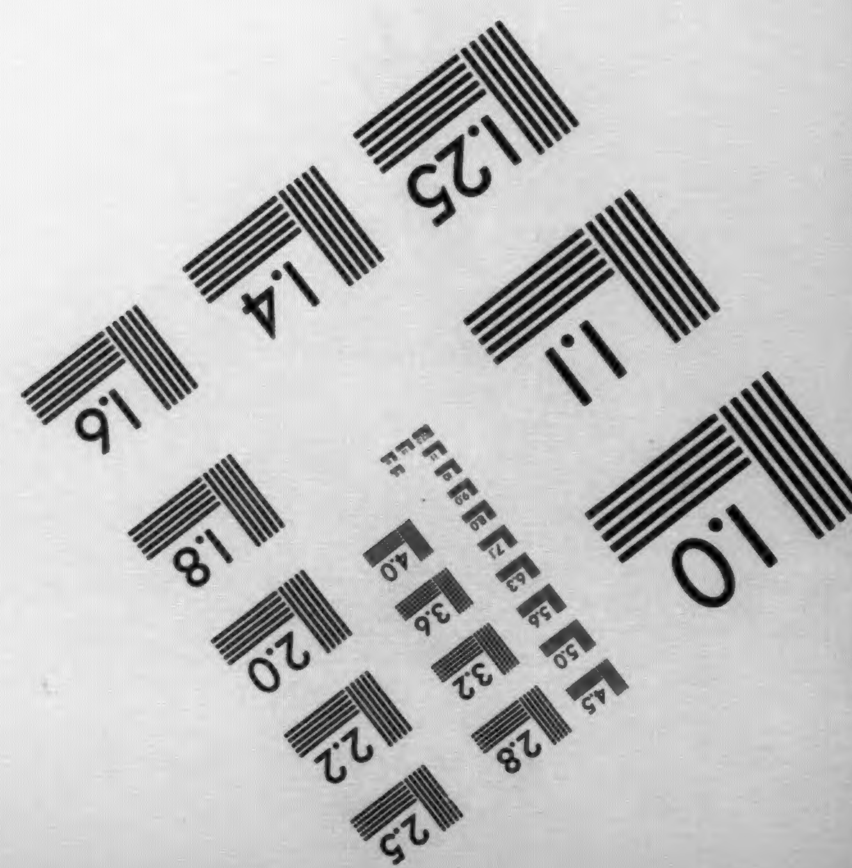
Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

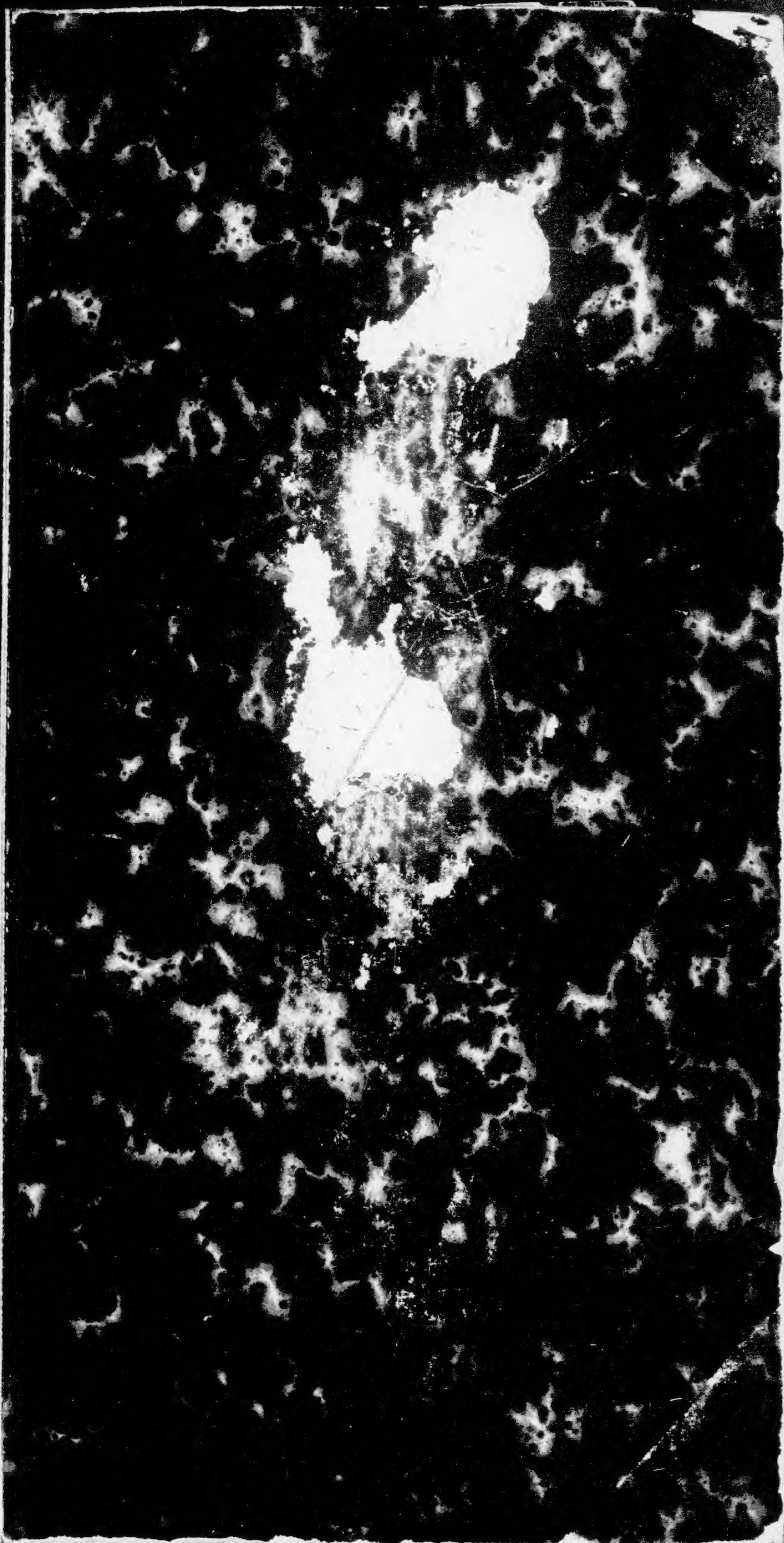






MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.




SIGILLUM COLLEGII COLUMBIAE NOVI EBORACI
IN LUMINE TUO VIDEBIMUS LUMEN
1754

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE
DES
ALBIGEOIS

LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵒ
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

INTRODUCTION

Les Albigeois sont les derniers Aquitains[1]. Leur histoire renferme une épopée chevaleresque et un martyrologe patriotique et religieux. L'épopée c'est la guerre romane, la triple défense du ciel, du sol et de la cité; du territoire contre la croisade, de l'indépendance nationale contre la monarchie capétienne, de la liberté religieuse et de l'affranchissement de l'esprit humain contre la théocratie romaine. Guerre autrement auguste et sainte que celle qui remuait alors l'Occident; car tandis que l'Europe se précipitait sur l'Asie pour la délivrance de Jérusalem et du sépulcre du Christ l'Aquitaine combattait pour le céleste Amour, le Verbe éternel, la cité de Dieu.

Jamais lutte plus grande, plus magnanime, plus éclatante. Par *le théâtre :* elle roule vingt ans comme un orage autour de Toulouse dans ce cirque im-

1. La Loire, au moyen âge, séparait la France de l'Aquitaine, et de la terre romane.

mense des Cévennes et des Pyrénées, des Alpes et de l'Océan. — Par *l'héroïsme :* quelques princes de montagne, à la tête de leurs clans populaires et chevaleresques, combattirent contre vingt croisades, abattant avec l'épée ces avalanches d'hommes et de chevaux, les hydres des trahisons et les tonnerres du Vatican. — Par *les chefs :* c'est Philippe-Auguste et le roi d'Aragon, Ramon VI, comte de Toulouse, et Simon de Montfort, saint Dominique et Guilhabert de Castres, patriarche des Albigeois, et au-dessus d'eux, Innocent III, un César sacerdotal. — Par *les victimes :* deux millions d'hommes périrent ; un roi, des princes, un peuple, sa civilisation, sa langue, son génie, et sa chute recula de trois siècles la *Renaissance* de l'Occident.—Par *le pathétique intérêt :* le Midi vainqueur succomba par félonie, et dans une fête, comme le héros grec : il chante son triomphe au bord du tombeau, et son épopée funèbre est le chant libérateur du cygne expirant.

Guilhem de Tudella [1], troubadour des comtes de Foix, est l'Homère de cette Iliade dont ces princes furent les héros : rhapsode bien inégal sans doute, bien incomplet, mais contemporain, chevalereux, palpitant, malgré ses défaillances, des émotions patriotiques, et qui donnait à son chant et à sa harpe l'accompagnement des batailles. Ses vers haletants sont scandés au galop harmonieux de son palefroi, et se groupent, confus et tumultueux,

1. Guilhem de Tudella n'est évidemment qu'un pseudonyme. La Canso n'a qu'un auteur, selon Fauriel ; deux, selon MM. Mari-Lafon, Guibal et Meyer.

comme des escadrons bardés de fer. Ses strophes inégales et monotones ont les mouvements entrecoupés, les chutes et les relèvements des charges chevaleresques. Son vaste poëme, dont les incohérences n'expriment peut-être que les fluctuations de cœur du Midi, reste brusquement interrompu : soit que le poëte ait péri dans un des derniers chocs victorieux ; soit que la douleur de la ruine inattendue autant qu'irréparable de son pays ait subitement étouffé sa voix ; soit enfin que le temps, cet insecte qui ronge tout, ait, par une suprême félonie, décapité sa *Canso*, de sa fanfare triomphale.

Je reprends, au point où il le terminait, le récit du grand et infortuné rhapsode aquitain. Je dis le triomphe du Midi, la déroute de la croisade et l'offre de sa conquête perdue au roi de France. L'invasion et la mort de Louis VIII, la guerre continuée par Blanche de Castille, et le comte de Toulouse, tombé dans le piége de Meaux, dépouillé de ses États par le traité de Paris, flagellé par le légat à Notre-Dame et retenu captif au Louvre. L'établissement de l'inquisition, auxiliaire de la conquête ; la spoliation des princes, l'occupation des forteresses, le démantèlement des villes, l'effroi et la dispersion des peuples dans les bois. Trois camps patriotiques se forment sur trois cimes célèbres : le camp de Penne, le camp de Nore, le camp de Montségur. Une Vendée albigeoise s'organise dans les déserts. Les faidits [1] assiégent et harcèlent les conqué-

1. Les proscrits.

rants. Les princes relèvent la tête, ils s'unissent aux cités et se liguent secrètement avec les rois d'Aragon et d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Le catharisme [1], expulsé de Toulouse, remonte sur le Thabor, son sanctuaire et son capitole pyrénéen. Mais Rome, pour l'étouffer, enlevant l'inquisition aux évêques, en investit les Dominicains. La terreur et l'horreur couvrent le Midi. Les inquisiteurs sont massacrés à Toulouse, à Vérone, à Saragosse. Les princes s'arment; ils sont vaincus à Carcassonne, à Taillebourg; et le Midi retombe pour toujours sous le joug de la France. Montségur, capitale de l'insurrection, est pris dans les nuées. Deux cents victimes périssent sur le bûcher colossal du Thabor. Le reste de ses défenseurs va mourir dans les basses-fosses de Toulouse et de Carcassonne. Les morts sont expulsés de leurs tombeaux, les vivants scellés dans des sépulcres. Pour construire ces *oubliettes*, les *pierres manquent* dans les Pyrénées. Les peuples émigrent en Espagne, en Italie, en Orient. Avec le roi d'Aragon, ils conquièrent Valence et les îles Baléares; avec l'Empereur, ils expulsent les papes de Rome, avec saint Louis, ils vont se perdre dans les déserts d'Afrique et d'Asie. Le catharisme oriental se transforme dans le *spiritualisme* mitigé de Narbonne. Son apôtre est Joan d'Oliva, son tribun Bernard Délicios, son chef politique, Elio Patris, le grand consul de Carcassonne. Philippe le Bel, bien que sympathique aux Albigeois, étouffe

1. Du grec Καθαρός, pur; catharisme, religion des Purs, des Saints.

ce dernier soulèvement du patriotisme aquitain. Le catharisme se transforme une troisième fois, et sous le nom d'*Amour* ourdit dans l'ombre contre les papes une vaste conjuration gibeline et mystique dans toute l'Europe. Le Paraclet fut donc successivement une *église*, un *ordre*, un *club* immense, et laisse de ses trois formes fugitives, trois monuments immortels : la *Canso* de Guilhem de Tudella, la *Consolation internelle* d'un disciple de Joachim de Flore, et la *Divine Comédie* du Dante qui glorifie son mystique amour dans le ciel sous la figure idéale de Béatrix [1]. Le catharisme expirant vit tomber des nuées du ciel la grande théocratie romaine, chassée de Rome, exilée d'Italie, captive dans Avignon : par un ministre albigeois dans une cité albigeoise. Ses regards en s'éteignant purent entrevoir dans les ombres de l'avenir, à la lueur des bûchers de Huss et de Savonarole, les têtes colossales et vengeresses de Luther et des réformateurs du XVIe siècle.

Telle est la matière de cette histoire : elle complète le récit de Guilhem de Tudella : tous ses héros deviennent mes martyrs. La défense nationale a son poëte et son chroniqueur roman : elle a laissé venir jusqu'à nous des cris de victoire, des chants d'allégresse et de triomphe. Mais l'agonie n'a pas laissé de Jérémie qui nous transmette ses lamentations. Les gémissements des proscrits se sont perdus dans les bois, les sanglots des captifs se sont éteints dans des fonds de tours, les soupirs des victimes ont été étouffés par les flammes des bûchers.

1. Beatrice, loda di Dio vera. Inf. II.

Le supplice a détruit jusqu'au tombeau, et le martyre a dévoré jusqu'au martyrologe.

A peine arrive-t-il du fond des temps quelques mâles accents de citoyens, quelques indignations vengeresses de troubadours, quelques lambeaux des gémissements des martyrs. Encore les devons-nous aux chroniques des conquérants, aux procédures des inquisiteurs, aux indiscrétions des bourreaux, aux confidences de la torture et de la mort. Rome, en général, a fait partout la nuit, partout le silence, partout le mystère, accumulant sur son forfait l'oubli de six siècles. Mais on n'efface pas entièrement les traces de l'assassinat d'un peuple. Il reste des taches de sang, des débris d'ossements, des vestiges de mort. Quelquefois aussi les assassins sont loquacrs; leurs jactances montent vers la justice de l'avenir. D'ailleurs, si les hommes se taisent, la terre parle, le sépulcre dépose, la mort révèle jusque dans son silence. Nul historien ne s'était encore aventuré dans cette Josaphat albigeoise. Je suis entré pieusement dans le ténébreux labyrinthe des sépulcres aquitains. Je me suis établi avec amour, pendant de longs jours, de longues nuits, dans cette nécropole dévastée du Paraclet. J'ai interrogé ces morts avec un respect ému, avec une tendresse éplorée, comme on consulte des aïeux. J'ai ranimé, dans ma pensée, ces guerres, ces supplices, tous ces lugubres drames. J'ai recueilli les témoignages des champs de bataille, la plainte des ruines, le soupir des grottes, l'effroi des sépulcres, et de toutes ces voix du passé, de ces gémissements, de ces affreux silences,

est sorti ce long et douloureux martyrologe. Bien des fois, en m'entretenant avec ces morts, il me semblait entendre des voix qui me disaient comme l'ombre d'Anchise au héros Troyen : Te voilà donc enfin, ô mon Fils ! Ta piété a vaincu l'horrible chemin ! Nous t'avons attendu bien longtemps[1]. — Oui, me voici, ô mes pères vénérés ! Ma tendresse filiale vient consoler vos mémoires saintes ! Mais quel amour peut élever un monument égal à votre martyre ?

Je vais donc raconter à ma grande patrie française l'agonie de ma douce et noble patrie romane, et à la puissante démocratie moderne le supplice de la chevalerie consulaire et plébéienne du XIII[e] siècle. La France nouvelle doit un soupir à ces grands citoyens, à ces magnanimes tribuns, à ces chevaliers de la justice et de la liberté, à ces paladins de l'esprit, de l'amour et de l'idéal divin. C'est pour nous qu'ils sont morts, et ce livre est leur testament, le testament d'un peuple exhumé, après six cents ans, du sépulcre de l'Aquitaine. J'entre dans mon sujet par le poëme de Guilhem de Tudella qui forme à mon humble chronique comme un portique mutilé mais éclatant, et décoré de trophées patriotiques.

Toulouse avait vaincu : le Midi refoulait enfin les hordes féroces du Nord ; après quinze ans de

1. Enéide, VI, 687. Venisti tandem... nate !

combats et de massacres, la croisade dévastatrice expirait devant Carcassonne. Pendant que le comte de Foix, le héros de la délivrance romane, entrant dans cette cité par la porte orientale, ramenait son jeune pupille, l'héroïque orphelin des Trencabel, dans le palais de ses ancêtres, antique demeure des rois wisigoths, Amaury de Montfort sortait par la porte occidentale, emportant le cadavre de son père exhumé de la basilique de Saint-Nazaire. Il retournait en France avec ce cercueil, ses compagnons abattus, les débris honteux de la croisade, et, symbole horrible qui avait si longtemps épouvanté le Midi, son morne et famélique *lion*. Le lion avait été vaincu par la brebis ! Il s'éloignait en silence par la *Strade antique*, la voie romaine de l'Albigeois et du Rouergue, à travers les malédictions vengeresses et les chants de victoire des populations méridionales : « Montfort est mort, est mort, est mort ! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante ! Reviennent parage et honneur ! Montfort est mort, est mort, est mort [1] ! »

Certes, ce fut un beau jour, un jour glorieux et triomphant, que celui où le comte Ramon VII vit son territoire enfin délivré, depuis le sommet des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne, voisines de l'Océan. Toulouse, à leur retour, fêta magnifiquement le prince et ses chevaliers victorieux. Il était entouré de toutes les tribus romanes, chacune sous son pennon et son symbole. Ces figures désignaient la race ibère, la vie nomade, l'origine orientale.

1. Tradition populaire : la mort du Loup.

Toulouse arborait la brebis et la croix ; le Béarn, la vache aux cornes lumineuses [1] ; Carcassonne à la houlette pastorale joignait le soleil d'Alby ; Comminges et tous ses rameaux pyrénéens, Foix, Conserans, Palhars, Castelbon et même Barcelone, portaient aussi la houlette changée en lance et teinte de sang, sous un ciel éclatant, c'est-à-dire, en langage héraldique, *d'or à trois ou quatre pals de gueules*. Les noms des barons étaient goths ; les noms des femmes et des familles étaient généralement ibères. La femme donnait son nom à la famille ; chaque tribu avait une matrone pour patriarche ; on disait : les fils de Nos, d'Oliva, d'Impéria, de Bélissena. En somme, bien que mêlée d'éléments grecs, juifs, goths, arabes, la race au fond était ibère, l'éducation latine, la langue romane, le génie, comme le sang, infiniment divers, mobile, ingénieux, merveilleux, et se résumait dans ce mot caractéristique, *romanesque* [2].

La victoire fut nationale, l'œuvre commune des peuples et des barons ; mais trois princes dépas-

1. Clarinées. « Florez remarque que, dans les médailles de la Bétique, le taureau est toujours accompagné d'un croissant. Dans les autres provinces (Ibères) on trouve le taureau, mais non le croissant. » G. de Humboldt.

2. Roman-Esque, Ibéro-Latin. Les Ibères sont la première race historique de l'Occident. Les noms d'Angers, des Andelis, de la Seine marquent leur route vers le Nord. Ils passèrent en Angleterre où l'on retrouve une de leurs tribus, les Silures ; et en Irlande qui leur doit ses deux noms antiques, Ibernia, Escotia. La philologie a pleinement confirmé le récit de Tacite. Agricola XI.

sent tout de la tête : Ramon VII, comte de Toulouse, par sa suzeraineté féodale; Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, par ses aventures enfantines et guerrières; Roger-Bernard, comte de Foix, par son génie politique et sa grandeur chevaleresque. Héros de l'épopée romane, ils le seront encore du martyrologe cathare.

Ramon VII, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, était le treizième descendant de Horss, ou Ursio, chef wisigoth, qui, dans le démembrement de l'Empire carlovingien, reconquit la Septimanie, ou la Marche de Gothie dont la capitale était Narbonne. De cet étroit duché, d'abord comprimé entre les Corbières et la Montagne-Noire, ses successeurs avaient, pendant trois cents ans, continuellement accru leur domaine qui maintenant s'étendait entre la Dordogne et les Pyrénées, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan. Ces princes avaient fondé leur puissance en refoulant les Francs au Nord, et les Maures au Sud, de sorte qu'au XIIe siècle leur fortune grandissante pouvait rêver sans trop d'orgueil, entre la Gaule franque et l'Espagne musulmane, la création d'un troisième royaume d'Aquitaine, sous la dynastie nationale des Ramons. Ces princes avaient dû leur fortune sans doute à leur valeur, mais encore plus à leur intelligence, et à leur habileté d'être toujours les représentants de l'idée dominante de leur siècle. Ramon IV ou de Saint-Gélis représente les croisades d'outre-mer; il conduit en Palestine une colonne de cent mille Aquitains, manque la couronne de Jérusalem, et fonde, au pied du Liban, la principauté de Tripoli où l'héroïque pèlerin avait fixé son tombeau. Alphonse-Jourdain, son fils, né sur les bords du fleuve saint dont il porte le nom, y revient mourir après avoir associé sa gloire à la révolution pacifique des libertés communales de Toulouse et des cités républicaines du Midi. Ramon V, son petit-fils, reproduit brillamment l'union de la chevalerie et de la poésie provençale dont son règne fut le siècle de Périclès. Ramon VI, son arrière-petit-fils, personnifie la libre pensée, l'indépendance des religions, et la lutte contre la puissance théocratique. De là, les orages qui enveloppèrent le berceau de Ramon VII. Le dernier des Ramons ne fut qu'un reflet, d'abord de l'héroïsme populaire, ensuite du martyre national. Il s'évanouit dans le triomphe, mais il reste pour son peuple un symbole du supplice de la patrie. De là, le vif amour qu'il inspira de son vivant, et l'intérêt qu'inspire encore cette figure souriante et mélancolique. Arrêtons-nous devant ce front où circule comme un nimbe funèbre et comme une auréole d'ombre.

Ramon VII était fils de Ramon VI, comte de Toulouse, et de Jehanne Plantagenet, sœur de Richard Cœur-de-Lion. Ramon VI, qui, par ses nombreuses capacités, la magnificence de sa cour, avec un mélange de volupté, de scepticisme et de poésie, était un Salomon féodal, confia aux meilleurs maîtres son éducation chevaleresque. Mais tous les soins de Geoffroi de Poitiers, son précepteur, de Ramon de Recaud, son gouverneur, et d'Arnaud Topina[1], son écuyer, ne réussirent à for-

1. Topina, le pot.

mer qu'un médiocre prince. La nature manquait, ou fut arrêtée par l'inclémence des temps. Il avait deux ans quand il perdit sa virile mère, douze quand la croisade envahit ses États et bouleversa sa maison, quinze quand la bataille de Muret, où périt le roi d'Aragon, dispersa les princes méridionaux, rejetés derrière les Pyrénées et quelques-uns jusque dans les îles Britanniques. Fugitif de Toulouse bientôt occupée par Montfort, le jeune infant dut se retirer à la cour de son oncle, le roi d'Angleterre. Ce roi n'était plus Richard Cœur-de-Lion. La mort de Richard fut au nombre de ses malheurs. Richard n'eut jamais permis ni l'invasion de l'Aquitaine, ni les victoires de Montfort. Ramon *Sans-Avoir* fut recueilli par Jean *Sans-Terre*, prince errant lui-même dans ses îles, à demi dévoré par Philippe-Auguste, et excommunié par Innocent III. C'était le temps où ce pontife, pour réorganiser la catholicité bouleversée par la superbe théocratique, convoqua le quatrième concile universel de Latran. Ramon VII quitte ce Lazare des rois anglo-normands dont il semble traîner le malheur mais non le crime sur les mers, et, suivi de son fidèle Topina, débarque en Italie. Il retrouve son père Ramon le Vieux, Ramon-Roger, comte de Foix, et d'autres seigneurs méridionaux arrivés d'Espagne. Ils vont à Rome revendiquer leurs héritages auprès du plus olympien des papes, dispensateur des sceptres et des couronnes, et des quatre cent cinquante patriarches, archevêques, évêques, chefs d'abbayes, qui formaient à ce Jupiter du Vatican comme une cour de dieux. Le comte de Foix fut le magnifique et magnanime orateur de la patrie romane auprès du concile de Latran. Sa harangue est repoussée, la croisade justifiée, et le Midi irrévocablement acquis à Montfort, c'est-à-dire au roi de France. Tel est l'arrêt du *Vicaire de Dieu*. Les princes dépouillés se rembarquent tristes au port de Gênes, et se dirigent les uns sur Marseille, les autres sur Barcelone. Le comte et l'Infant de Toulouse sont accueillis avec transport par la chevalerie provençale et reçus en triomphe dans la cité d'Avignon. Les deux princes se séparent : l'Infant, sur des nefs couronnées de fleurs, descend le Rhône, investit Beaucaire, et, assiégeant et assiégé, enlève cette Roche, premier degré de la ruine de Montfort. Pendant ce temps, le comte aborde en Catalogne, rallie les conjurés d'Andorre, traverse les Pyrénées, et, voilé d'un brouillard, rentre dans Toulouse. Simon, pris entre les deux camps, rugit comme un lion, mais il est tué à la porte de Montolieu, et la croisade, décapitée de son chef, ne fait plus que se tordre et palpiter convulsivement comme un serpent coupé. Ramon le Vieux ne vit pas l'entière délivrance du Midi. L'Infant, quand il lui succéda, n'avait que vingt-cinq ans (1222), mais les comtes de Foix et les consuls toulousains, dont il est le pupille, achèveront la victoire nationale. Il était léger, jovial dans des temps si tristes, et même facétieux dans des circonstances si tragiques. Poëte, il échangeait volontiers avec ses chevaliers des strophes de guerre et d'amour. C'était, avec plus d'honnêteté et de valeur, le neveu de son oncle, un Jean Sans-Terre aquitain, et avec ses bouffonneries et ses éclairs d'héroïsme,

comme une ébauche malheureuse du Béarnais, et un type attristé de la race gasconne. Il restera jusque dans sa vieillesse enfantine et dans la mémoire sympathique des hommes : *Le jeune comte* [1]. Deux traits peindront cette jeunesse incorrigible. A vingt ans, il avait épousé Dona Sancha d'Aragon, mariage politique qui, par la mort éventuelle du roi Don Jaïcmé, pouvait réunir Toulouse et Saragosse, et former, entre l'Èbre et la Dordogne, un vaste empire solidement échafaudé sur la robuste épine dorsale des Pyrénées. Ce prince licencieux, bientôt dégoûté de l'Infante maladive, résolut de répudier la sœur du martyr de Muret, pour épouser, qui?... une fille de Montfort, le bourreau de sa maison et de la patrie romane. C'était pis qu'une légèreté, c'était un crime domestique et national. Naguère encore, pendant qu'on assiégeait Carcassonne, Ramon VII disparut tout à coup sur le soir. On le chercha vainement toute la nuit. L'ennemi avait-il enlevé le prince? Non, il s'était rendu dans la cité; il avait visité son rival dans son camp, et trouvé bon de coucher dans le même lit avec Amaury, dans le château de Carcassonne. Le matin, il redescendit riant de son héroïque étourderie dont sans doute il fut sévèrement tancé par le comte de Foix. Son cœur aurait dû lui dire qu'il ne devait pas plus coucher avec le frère qu'avec la sœur, et que les Saint-Gélis étaient séparés des Montfort par une mer de sang et des montagnes de cadavres [2]. Tel

1. Lo comes jove.
2. Guilh. de Puyl., ch. XXXIV.

était ce prince léger, frivole, inconséquent, mais chevalereux et deux fois cher à son peuple dont il reproduisit d'abord l'héroïsme et la victoire, puis la défaite et le long martyre.

Ramon VII avait à ses côtés son jeune frère Bertran, et son beau-frère Ugo d'Alfar, suivi lui-même de ses deux fils Joan et Ramon d'Alfaro. Puis s'avançaient les barons de la cité, les Toulouse branche de la maison comtale, les Villeneuve dont les rameaux couvraient tout le Midi, les Roaïx, hôtes de Ramon VI à son retour de l'exil d'Espagne, les Maurand illustrés par le martyre encore plus que par la guerre, les Arnauld-Bernard dont une porte de la ville atteste encore la vieille popularité. Puis, les barons des campagnes, citoyens aussi de la métropole; les seigneurs de Vertfeuil qui dans le dernier siècle avaient éconduit saint Bernard et le légat du pape; de Caraman qui, plus tard, reçurent dans leur bourg l'évêque bulgare Nicétas; de Lantar, qui prétendaient descendre des ducs d'Aquitaine détrônés par Charlemagne; du Mas-Saint-André Cap-de-Porc, savants légistes et guerriers impétueux. Avec ces barons venaient les barons du Capitole, les consuls de Toulouse et des autres villes romanes, commandant leurs milices urbaines, consuls égaux aux chevaliers, chevaliers eux-mêmes, quoique parfois plébéiens. Les ingénieurs Escot de Linars, Jordan du Villar, Bertran de la Baccalaria; les troubadours Pierre Cardinal, Guilhem Figueyras et Guilhem de Tudella, l'Homère des guerres romanes. Enfin le patriarche Guillabert de Castres, avec les évêques et les diacres albigeois, après

vingt ans d'une vie errante, rentrait dans Toulouse, la métropole *mundine*[1]. Ces évêques sont presque tous des chevaliers, comme ces chevaliers vont presque tous devenir des évêques. Frères de race et compagnons de guerre ils partagent le triomphe entre deux martyres. Princes, évêques, barons, consuls, diacres, troubadours, peuples, serfs même, par l'arc et la flèche, l'épée ou la harpe, la parole ou la prière, ou l'hymne, ont tous diversement mais unanimement concouru à la délivrance de la patrie romane. Toulouse fête les phalanges libératrices : les maisons sont pavoisées, les rues jonchées de rameaux, le peuple chante son triomphe : « Voici l'étoile du matin ! Maintenant nous avons Jésus-Christ ! Parage et honneur sont revenus ! Vive Toulouse ! Toulouse la grande, la puissante, la rose des cités[2] ! » Jamais joie plus sainte ! Jamais victoire plus légitime et plus glorieuse ! Car c'était celle de la justice, de l'humanité, et de l'avenir du monde.

La guerre des Albigeois est l'Iliade des peuples pyrénéens : Iliade chevaleresque, religieuse, philosophique, avec un rayon de l'Orient, un vague reflet de l'Inde. Ramon le Vieux en est à la fois l'Agamemnon et le Nestor. Les héros sont les comtes de Foix ; Ramon-Roger en fut l'Achille dans les batailles, et l'Ulysse éloquent, l'orateur de la patrie romane au Vatican. Roger-Bernard, son fils, non moins valeureux, non moins éloquent, fut un guerrier plus religieux, plus mystiquement

1. Munda, Cathare.
2. Guilh. de Tudella.

chevaleresque, et l'élève adouci et poétique des Cathares. Deux princesses, entre autres, en furent les héroïnes. Esclarmonde, sœur du premier, fût la théologienne, comme la sibylle des guerres, et fonda Montségur. Ermessinde[1], femme du second, fut la diaconesse, l'ange de l'exil, et fortifia Castelbon. Foix ne fut jamais pris sur sa Roche ; il se rendit volontairement au légat romain. Mais Montségur ne se soumit jamais, et la délivrance s'élança comme un aigle de Castelbon. On peut donc dire que les comtes, les peuples et les cimes de Foix, furent les libérateurs du Midi. Mais cet héroïsme des princes et des princesses, des donjons, des rochers et des bois, se condense et s'épanouit dans un plus haut idéal en Roger-Bernard, le paladin du Paraclet.

Asnar, chef cantabre du Nébousan, ou des sources de la Garonne, est le patriarche commun des maisons de Commenges, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars et Castelbon. Carcassonne est une branche de Commenges et Foix un rameau de Carcassonne qu'une femme, Ermengarde, transporta dans la maison d'Alby. Carcassonne et Foix n'en restèrent pas moins unis, redoublèrent leurs alliances dynastiques, et Cécilia de Carcassonne, fille de Trencabel, épouse de Roger-Bernard Ier, comte de Foix, fut la mère de Ramon-Roger, le premier héros de la défense romane, d'Esclarmonde, vicomtesse de Gimoez, la théologienne cathare, et de Cécilia, vicomtesse de Conserans, la patronne des Vaudois.

1. Ermessende, Ermessen.

Roger-Bernard II, comte de Foix, naquit vers l'an 1180, de Philippa de Montcade, nièce des rois d'Aragon, et de Ramon-Roger, comte de Foix et petit-neveu des mêmes rois, par son aïeule Chimène, issue de la maison de Barcelone[1]. Ramon-Roger fut en guerre, en tournois et en poésie un émule de Richard Cœur-de-Lion. Il est le plus grand prince féodal de sa race : ennemi des moines, il inclinait à l'Albigisme; mais Philippa sa femme était Cathare. L'Infant Roger-Bernard a la bravoure éclatante de son père, unit la tendresse de sa mère et sa douce piété mystique : il eut pour précepteur chevaleresque Pons Adhemar de Rodelha, son parent, de la maison de Durfort, et pour précepteur religieux, le diacre Ramon Agulher; il fut élevé au château de Durfort, situé dans le Podaguez, entre la Lèze et l'Ariège. En 1202, il épousa Ermessinde de Castelbon, héritière d'une moitié de la vallée catalane de Palhars avec la suzeraineté de la république d'Andorre. Le comte d'Urgel en conçut de l'ombrage, et envahit les terres de son voisin le vicomte de Castelbon. Arnaud appelle à son secours le comte de Foix. Un combat sanglant est livré sur les bords de la Sègra : les deux princes alliés, malgré leur valeur, sont vaincus par le comte Armengaud, et retenus captifs, cinq ans, dans les tours d'Urgel. Comme Richard Cœur-de-Lion, Ramon-Roger consola ses ennuis et les tristesses de son compagnon par les sons de sa harpe et le chant de ses ballades. Il ne sortit de son étroit

1. Olhagaray. — Xiména, Eiseména.

donjon catalan que pour s'élancer dans les vastes champs de bataille des guerres albigeoises. Comme la croisade fondait sur le Midi, l'Infant de Foix avait environ trente ans (1209). Ses premières armes furent toutes filiales. Il arrache son père et son beau-père des tours d'Urgel, et après avoir défendu son patrimoine dans une étroite conque des Pyrénées, il défendra la patrie romane, dans les vastes plaines méridionales, contre les hordes dévastatrices de France et d'Europe. Toutefois, dans cette lutte gigantesque, il n'est que le second du vieux et héroïque comte, et, quoiqu'au premier rang, il ne figure pas en chef aux batailles de Montjoire, des Bordes, de Muret, de Bazièges, non plus qu'aux deux défenses de Toulouse, l'une où fut tué Montfort, l'autre où Louis de France fut vaincu. Dans toute cette période, la première renommée chevaleresque, le rôle éclatant de la guerre appartient incontestablement au vieux comte de Foix : il est le Roland pyrénéen.

Mais, après la mort de Ramon VI, son suzerain, et de Ramon-Roger, son père, le comte Roger-Bernard, alors dans toute la force de l'âge et de la renommée, reste le tuteur des jeunes comtes de Toulouse et de Carcassonne, le vengeur de la patrie romane, et le chef de la guerre. Dernier survivant, il hérite de toute une génération de héros, il achève la victoire, et recueille le triomphe. Mais, depuis longtemps déjà, il s'est approprié ce rôle de chef de *Faidits*[1] et de libérateur national. Après

1. Bannis, exilés.

la bataille de Muret qui rejeta derrière les Pyrénées les princes vaincus, l'Infant de Foix recueille tous ses grands proscrits dans les conques de Palhars et d'Andorre. Dépossédés par le concile de Latran, les barons méridionaux embrassent le Catharisme, consolateur des exilés. Le patriarche Guilhabert de Castres bénit la conjuration chevaleresque de Castelbon. Ils repassent le port de Salao. Où vont-ils? A la victoire ou à la mort : reconquérir leurs terres ou mourir dans leurs foyers paternels. Une nuée, sillonnée de langues de feu, brille sur les flancs du Vallier. C'est le tourbillon de poudre soulevé par le galop de la chevalerie du Paraclet. Roger-Bernard conduit l'avant-garde, à la tête des trois Roger, Roger de Comminges, Roger d'Aspet, Roger de Montaut. Dans les plaines de la Garonne, il culbute Joris, lieutenant de Montfort, et par le gué du Bazacle, introduit dans Toulouse, voilée d'une brume, le comte Ramon le Vieux. Montfort, vaincu devant Beaucaire, est tué devant Toulouse ; le sol roman pied à pied est reconquis, et, après sept ans de la guerre la plus acharnée et la plus tragique, Amaury est expulsé, le légat est fugitif, et les débris honteux de la croisade refoulés sanglants dans le Nord [1]. C'est l'œuvre de Roger-Bernard de Foix, le Macchabée, le Thrasybule pyrénéen. Le surnom mérité de *Grand* lui fut donné par le Midi reconnaissant dans ces fêtes triomphales de Toulouse. Car ce petit prince de montagne, dans l'immense champ clos des Alpes, de la Méditerranée,

1. G. de Tudella.

des Cévennes, des Pyrénées et de l'Océan, pendant quinze ans de guerre, a vaincu Innocent III, le *vicaire de Dieu*, Philippe-Auguste, un puissant monarque, Simon de Montfort, un aventurier de génie, Dominique de Gusman, un missionnaire d'enthousiasme et de fanatisme, exterminé leurs vingt croisades, détruit un million de barbares, et fait triompher de ces avalanches d'hommes, le droit, la patrie, l'humanité. Nous avons dit que Ramon-Roger fut le Roland albigeois. Nous pourrions dire avec plus de justesse encore que Roger-Bernard fut l'Olivier cathare ; et ce nom d'un paladin de l'Aquitaine, ennemi de Charlemagne, ce nom de l'arbre favori de la Provence, convient merveilleusement, par son double symbolisme de guerre et de grâce, au héros, belliqueux à la fois et pacifique, de l'épopée romane du Paraclet.

Le comte Roger-Bernard fut l'objet de l'enthousiasme et des ovations patriotiques de Toulouse. Ce prince, populaire en tout temps, avait été constamment l'ami des Capitouls. Plusieurs de ses vassaux, les seigneurs de Saint-Ibars et de Camarada, figuraient même parmi les barons du Capitole [1]. Il avait deux fois défendu leurs murailles, leur avait d'abord rendu leur vieux comte exilé, et maintenant leur ramenait leur jeune comte triomphant. Il était le père de leur ville, et le sauveur de la patrie romane. Après ces fêtes patriotiques, Roger-Bernard regagna ses montagnes : il remonta la rive gauche de la Garonne et de l'Ariège. Il avait

1. Du Mège, *Hist. de Toulouse.*

auprès de lui ses deux frères, Améric, délivré des tours de Carcassonne où il avait été pendant quinze ans l'otage des Montfort, et le jeune Loup, son émule en valeur et en piété cathare; Pons-Adhemar de Rodeilla, son précepteur, avec ses frères de Durfort : le noble Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, et son frère Amiel de Palhers; et les douze rameaux masculins et féminins des ***Fils de Bélissen***, comprenant tout le baronnage du comté de Foix. Hauterive, Cincte-Gabelle, Saverdun et Pamiers, furent successivement les haltes de ce triomphe qui devait recevoir son couronnement à Foix. La résidence du prince était encore au Castellar de Pamiers. Le château de Foix était depuis dix ans en dépôt entre les mains de l'Église romaine. Le gardien sacerdotal se troubla devant la victoire populaire et la chute de la croisade. Il rendit ces inexpugnables tours, et le comte rentra dans le palais féodal de ses ancêtres : le retour des exilés de Castelbon se terminait après sept ans de guerre par la conquête du donjon de Foix. Le prince y revint avec la comtesse Ermessinde, sa fidèle compagne, leurs deux enfants adolescents, Roger et Esclarmonde; ses jeunes frères, ses vieux compagnons d'exil, ses écuyers, ses troubadours, ses palefrois, toute une cour chevaleresque; et ces tours veuves, ces salles si longtemps désertes, retentirent des fêtes nationales où le bruit des armes se mêlait aux sons des harpes, et la poésie refleurit sur ces créneaux comme ces giroflées jaunes frissonnantes aux derniers souffles de l'hiver. (Avril 1223.)

Mais l'ovation la plus touchante fut celle de Carcassonne. Quinze ans auparavant, après le massacre de Béziers (1209), Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne, comme une Andromaque féodale, sortait de son palais et de la cité, après avoir donné son petit Astyanax à baiser à son époux qui s'armait pour combattre et mourir sur les murailles. Fugitive devant la croisade, elle s'éloignait au galop de son cheval, emportant vers les Pyrénées son enfant suspendu à la mamelle, et n'arrêta sa course haletante que dans les tours de Foix[1]. Là, quelques jours après, elle apprend le triste sort de Carcassonne surprise par trahison, de son peuple évadé par les souterrains, et fuyant nu et affamé vers les cimes d'Espagne, et du jeune vicomte Ramon-Roger, son époux, retenu dans les fers, et, par une félonie plus noire encore, mis à mort dans un fond de tour. La place de cette mère et de cette veuve était auprès de son enfant et des comtes protecteurs de l'orphelin et vengeurs futurs du martyr. Mais la catholique Agnès, femme vulgaire si ce n'est infidèle épouse, se trouva sans doute dépaysée parmi ces nobles comtes et leurs doctes et courageuses compagnes, princesses théologiennes, poétiques, héroïnes de la patrie romane, comme de la foi cathare ou léoniste. Elle abandonna son enfant et le noble asile des tours de Foix. Un soir elle reparut mendiant aux portes de son palais de Carcassonne. L'indigne princesse traitait avec Montfort, abandonnait à l'usurpateur l'héritage de

1. *Chronique romane.*

son fils, acceptait en compensation de son domaine une pension du meurtrier de son mari, et vécut de ce pain trempé dans le sang du martyr. Ce triple scandale de trahison, de spoliation et de meurtre fut sanctionné par le pontife romain. L'Infant cependant partageait la fortune des comtes, élevé d'abord au donjon de Foix, puis fugitif au château de Montségur, puis exilé aux bercails de Cerdagne et d'Andorre. Le blond *Faidit* revint de Catalogne avec l'armée libératrice dont il était l'héroïsme enfantin et la grâce innocente et chevaleresque. Des bercails de l'exil, l'orphelin remonta de hasard en hasard, de combat en combat, jusque dans les murailles de Carcassonne. Hélas ! il ne connaissait pas les demeures de ses aïeux. Quand on le déroba à la croisade, il était encore si *petit enfantelet*, une si *innocente chose qu'il ne savait ni le bien ni le mal, et qu'il eût mieux aimé un arc, un berceau ou un oiselet qu'une terre de duc et de marquis*[1]. Les infortunes de l'enfance, le spectacle de l'orphelin déshérité et miraculeusement reconduit au toit paternel, ce guerrier de quinze ans vainqueur du lion de Montfort qui n'avait pu le dévorer dans son berceau, et nourri au désert par la colombe du Paraclet, forment un drame merveilleux de pitié, un mystère infini d'attendrissement, irrésistible au cœur d'un peuple encore primitif, et d'une époque encore patriarcale et chevaleresque. Aussi, quand l'héritier des Trencabel parut aux Trivalles, au pied des rampes de Carcassonne, il fut sans doute enlevé de son cheval,

1. Guilhem de Tudella, vers 3530.

porté dans les bras, sur les lèvres, et comme sur les baisers des mères pleurantes de bonheur dans le palais désert et dévasté de son aïeule Aladaïs. Hélas ! sa mère l'avait délaissé ! Son père avait été lâchement assassiné ! On ne sait pas même où dorment ses os ! Il ne pourra pas pleurer sur son sépulcre ! Mais la mère de l'orphelin, c'est Carcassonne ! Le père de l'Infant, c'est le sol albigeois. Cet adolescent représente, après tant de douleurs, le retour d'un âge d'or.

Le jeune vicomte s'appelle Ramon-Roger comme son père ; Ramon, du comte de Toulouse dont il est le petit-neveu, Roger, du comte de Foix dont il est l'arrière-petit-cousin. On le nomme aussi Trencabel (qui tranche bellement), surnom que ses ancêtres avaient gagné dans les batailles[1]. Roger-Bernard, son tuteur, installa le jeune prince dans son donjon et sur son trône féodal. Dans le palais de Carcassonne, au centre d'une vaste cour entourée de portiques romans, s'élevait un orme antique. Cet orme avait probablement remplacé l'arbre druidique et sacré qui a laissé son appellation au plateau de Carcassonne, la *Roche du Chêne*[2]. C'est sous cet orme séculaire qu'assis sur leurs trônes de pierre, les rois goths rendaient la justice et que la vicomtesse Aladaïs tenait ses cours d'amour[3] et présidait aux

1. M. Mahul traduit Trencabel par Casse-Noisette (Trenca-avellana) ; les noisettes qu'il cassait, c'étaient les casques d'airain.

2. De Quer, Ker, Car, Roche, et de casser, chêne.

3. Le mot amour, au moyen âge, comprenait l'ensemble des vertus, des talents, des élégances dont se composait la perfection, l'idéal chevaleresque.

tournois poétiques et chevaleresques. C'est sur ce siége judicial que le jeune vicomte se vit entouré des vieux serviteurs de sa dynastie, les chefs vénérables des clans pyrénéens, les fils de Nos, d'Oliba, d'Impéria, de Bélissen; le sévère Bertran de Saissac, ancien régent de Carcassonne, pendant la minorité du vicomte victime de Montfort; le valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret, le vainqueur de Bourchard de Marly; Olivier et Bernard de Termes, Bernard de Castres, Olivier et Ramon d'Hautpoul, Bernard de Boissezon, Ramon de Ménerba, Bernard et Olivier de Penne; leurs femmes ou leurs mères, héroïnes des cours d'amour, revenues vieillies de l'exil d'Espagne, roses fanées par le temps et la tempête, mais reverdissant aux rayons mystiques du Paraclet; la fameuse Loba de Pechnautier, Brunissenda de Cab-Aret, Ermengarda de Castres, Aladaïs de Boissezon, Escarona de Rabastens, Gemesquia de Menerba[1]; et avec ces châtelaines et ces barons, le troubadour Ramon de Miraval, le chantre survivant de leurs beautés et de leurs exploits, vieilli comme eux dans l'exil aux bords de l'Èbre, et qui rapportait avec sa harpe un écho des beaux jours de la patrie romane, et dans sa personne un souvenir des luttes musicales de ses mélodieux rivaux, le tendre poëte Arnauld de Marveil, Alfonse le Chaste, roi d'Aragon, et même Richard Cœur-de-lion, lorsque ce monarque conduisit à Ramond VI sa sœur Jehanna d'Angleterre, devenue

1. Escar-ona, la colline basque; Gemma-Esquia, la perle basque.

comtesse de Toulouse, et qu'il visita la cour d'Aladaïs, la plus poétique des Pyrénées. L'ombre des vieux jours et des félicités éteintes rayonnait un instant encore et répandait son enchantement mélancolique sur ces manoirs assombris et ensanglantés de Carcassonne[1].

Le comte de Foix et son jeune pupille Trencabel reçurent alors l'hommage de tous les puissants barons de la Montagne-Noire, des Corbières et de Cerdagne. L'antique Aznar, chef cantabre du Nebouzan, était la souche commune de leur race. Carcassonne, branche de Commenges, avait formé le rameau de Foix qui s'était regreffé sur sa tige, entée au tronc des Trencabel d'Alby, par le mariage de Roger-Bernard Ier, comte de Foix, avec Cécile de Carcassonne. Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, était donc neveu issu de germain, de Roger-Bernard II, petit-fils de Cécile de Carcassonne, comtesse de Foix. La consanguinité des races et la proximité des branches étaient encore accrues par l'intimité des chefs. Quelques jours avant la croisade, Ramon-Roger Ier, vicomte de Carcassonne, pressentant sa fin tragique, et les infortunes de son unique enfant, nomma tuteur de son fils, son parrain, le grand comte Ramon-Roger de Foix, et, dans le cas de la mort de l'orphelin, déclara son oncle héritier de tous ses États. Trencabel, rentré dans son palais, renouvela la même donation, dans la prévision où il mourrait sans postérité légitime, en faveur de son second tuteur, le comte Roger-Bernard,

1. Miquel de la Tor, *Troubadours*.

qui venait de lui reconquérir ses vastes domaines paternels. De plus, reconnaissant des tendres soins dont Roger-Bernard avait entouré son enfance délaissée, il ajouta le don d'autres terres à celles que le comte possédait déjà dans le Carcassez, Preixan Pieussan, Aleyrac, dot magnifique de son aïeule Cécile de Carcassonne. Il y ajoutera bientôt le Cher-Corb, petite chaîne de montagne qui sépare la vallée de l'Aude du cours de l'Ers pyrénéen, et dont la bande de rochers sera le bouclier de la frontière orientale du comté de Foix. Le comte de Toulouse, de son côté, après avoir donné à Roger-Bernard un vaste territoire dans le Quercy, avec la ville naissante de Montauban, adjoignit à ce fief superbe celui, non moins magnifique, d'une trentaine de villages, relevant de Saint-Félix de Lauragais. C'est ainsi que les deux princes récompensaient les services du vainqueur de la croisade et du vengeur de la patrie romane[1]. De sorte qu'après l'expulsion des étrangers, le comte de Foix, de son chef ou de celui de son pupille, dominait depuis la Cerdagne jusqu'au Rouergue, et depuis le confluent du Tarn et de l'Aveyron jusqu'à la mer de Narbonne et de Maguelonne.

Après les grandes fêtes de la délivrance et le délire de la victoire patriotique, vinrent des soins plus graves, des réflexions plus sérieuses. Au fond cette victoire fut triste; on ne triomphait que sur des ruines : les danses foulaient des tombeaux. Il y eut des larmes de joie et des rires de désespoir.

1. Dom Vaissette.

Il fallut relever les foyers paternels. Les manoirs étaient à demi détruits, les terres ravagées, les races décimées par quinze ans de guerre. On compta ses morts; on rassembla ses ossements. Combien ne revinrent jamais de l'exil ni des batailles! Ramon-Roger de Carcassonne avait péri par le poison dans un fond de tour; Pierre II, roi d'Aragon, dans le tumulte aveugle, la mêlée nocturne de Muret. Le vicomte et le roi étaient regardés comme des martyrs, et le monarque invoqué comme un saint de la patrie. Le comte Ramon-Roger de Foix avait trouvé le trépas en arrachant Mirepois aux croisés. Il avait sa tombe à Bolbona. Ramon VI, comte de Toulouse, expira dans sa capitale, mais il n'obtint jamais un tombeau. L'ordre miséricordieux de Saint-Jean de Jérusalem, dans le cloître duquel il tomba, ne put donner à ses os, battus de la pluie et du vent, l'hospitalité du sépulcre. Tous les deux moururent avant l'achèvement de la victoire, mais saluant la délivrance prochaine[1]. D'autres, tels qu'Arnauld, vicomte de Castelbon, et Bernard V, comte de Comminges, rendirent le dernier soupir en plein triomphe; ce dernier pourtant sous la menace de l'invasion du roi de France. Toute une première génération avait péri dans l'exil, les combats, les massacres. La seconde, dont Roger-Bernard est le héros, eut le bonheur de voir le triomphe, mais pour assister au martyre. Heureux, mille fois heureux ceux qui moururent alors dans ces trente mois qui séparent la croisade de l'invasion

1. *Chron. romane.*

capétienne, et qui emportèrent dans la tombe l'illusion d'avoir ressuscité la patrie romane !

Beaucoup ne retrouvèrent pas leurs morts. L'orphelin des Trencabel ne découvrit jamais les os de son père assassiné par Montfort. Les fils d'Impéria cherchèrent vainement les restes infortunés de leur oncle Améric de Laurac, châtelain de Montréal, et les débris des quatre-vingts chevaliers pendus avec lui, comme des larrons, aux gibets de Lavaur, ni les cendres des quatre cents Cathares brûlés à côté dans un bûcher colossal, et que ne put arracher à la honte et à la flamme la victoire incomplète des comtes de Foix, à Saint-Martin de las Bordas. Leurs cendres avaient été le jouet des vents, et leurs cadavres suppliciés, la pâture des chiens et des vautours. Mais le puits de Lavaur avait fidèlement conservé les os de sa châtelaine, Giralda de Laurac, sœur d'Améric de Montréal. Elle était jeune encore, mère et même enceinte de nouveau, et matrone pieuse, charitable et chérie de ses vassaux. Jamais homme ne sortit de son manoir sans avoir été repu, dit un troubadour qui sans doute avait plus d'une fois reçu cette hospitalité patriarcale [1]. Son supplice donne la mesure de la valeur religieuse et guerrière de l'héroïne de Lavaur. Montfort la fit jeter *toute vive* et *en travers* dans un puits. Du fond de son humide tombeau, elle criait, pleurait, se lamentait, l'infortunée ! Montfort étouffa ce gémissement sous une avalanche de gravois dont il combla la citerne, ce qui

1. Guilh. de Tudella.

produisit, même parmi les vainqueurs, car il n'existait plus de vaincus, un frémissement d'horreur. Douze ans après, les orphelins de Lavaur, s'il en survivait, et les fils d'Impéria durent rouvrir ce puits tragique. Ils en retirèrent le squelette de cette martyre; ses chairs et l'enfant qu'elle portait dans son ventre avaient, hélas ! été rongés par les lézards et les reptiles voraces de la piscine verdâtre, complices de ces féroces pèlerins. Ainsi périt la noble, la sainte, l'héroïque Géralda de Laurac. D'autres morts ne furent jamais retrouvés : de ce nombre, Philippa de Montcade, comtesse de Foix, et sa belle-sœur Esclarmonde de Foix, la grande vicomtesse de Gimoez, la sibylle des guerres romanes, et qui semble avoir disparu, comme Élie, dont elle eut l'intelligence prophétique, dans un tourbillon de feu. Toutefois, nous pensons que ces deux princesses n'étaient que mortes au monde et vivaient encore, mais uniquement pour Dieu, dans une caverne inconnue des Pyrénées.

Nous décorons le portique de cette histoire des statues équestres de ces trois princes pyrénéens. Nous sculptons le grand Roger-Bernard, comte de Foix, l'Olivier de la patrie romane, le paladin du Paraclet, ayant à ses côtés Ramon VII de Toulouse, et Ramon-Roger II de Carcassonne, ses pupilles et ses suzerains, tous les trois en heaume et en cotte de mailles *trélissées* [1], avec leur longue épée de Ségovie, et sur leurs chevaux de bataille : groupe

1. Lorica trilix.

douloureux, mais triomphal. Il est juste de consoler par ces ovations ces héros infortunés dont la victoire va tourner en ruine et dont les figures chevaleresques sont les cariatides mélancoliques qui supportent le poids de cette tragique histoire.

I

RAMON VII

COMTE DE TOULOUSE

LIVRE PREMIER

RAMON VII

COMTE DE TOULOUSE

I

AMAURY DE MONTFORT RAMÈNE EN FRANCE LE CERCUEIL DE SON PÈRE SIMON ET LES DÉBRIS DE LA CROISADE.

« Montfort est mort, est mort, est mort! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante! Reviennent parage et honneur! Montfort est mort, est mort, est mort[2]! » Prolongeons ce chant de victoire et de délivrance de nos ancêtres. Et cette fois ce n'était pas seulement Montfort qui était abattu, c'était la croisade elle-même; ce n'était pas seulement le lion féodal, c'était encore la louve romaine, la bête théocratique. L'invasion semblait refoulée pour jamais, la conquête perdue sans retour pour les hommes du Nord. Ils emportaient

1. Dans la langue romane l'*o* se prononce *ou*, ainsi Roma, Rouma; Ramon, Ramoun.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, Add. du Mège.

jusqu'à leurs morts. La terre rejetait la race; la tombe vomissait le cadavre. Ce cercueil de Simon était le symbole d'un million de croisés dont les os roulaient dans le lit des torrents albigeois. De tant de morts, Amaury ne ramenait en France que son père, sa mère Alix de Montmorency, bientôt éteinte dans son veuvage, et son jeune frère Gui ou Guiot, tué tout récemment au siége de Castelnaudary ; et sans doute quelques chevaliers et quelques évêques exhumés des cryptes de Carcassonne, compagnons qui dans la mort comme dans la guerre escortaient le grand chef de la croisade.

Par la *Strade antique*[1] ou voie romaine de l'Albigeois, le cadavre fugitif contournait à l'ouest la Montagne-Noire. Lavaur, théâtre d'un des plus odieux massacres de Monfort, fut sa première halte nocturne. Il continua par Alby, par Rhodez ses étapes funèbres. Chaque soir, il s'arrêtait sous la nef d'une église, ou sous le cloître d'une abbaye. Simon, bien que sceptique au fond, et contraint à l'hypocrisie par son ambitieuse scélératesse, avait été surtout le guerrier des prêtres et des moines ; les moines et les prêtres à leur tour priaient autour de son cercueil. Chaque matin, après un service funéraire aux chants religieux duquel le peuple joignait du dehors son chœur d'imprécations et de huées, le cortége reprenait sa marche taciturne et morne. Plus d'une fois sans doute, les chevaliers

1. Nous donnerons toujours au voies romaines leur nom antique de *strade* : via Strata, voie Pavée.

eurent à protéger de leur lance, contre la juste indignation populaire, la cendre du ravageur du Midi ; les pierres des chemins continuaient le supplice du grand lapidé. Près du char funèbre marchaient attristés ses palefrois de bataille, le *More* sur lequel il combattit à Beaucaire, et le *Lion* sur lequel il fut mortellement atteint devant Toulouse. Amaury conduisait le cortége funéraire et chevaleresque. A sa suite venaient le vieux Gui de Montfort, son oncle paternel, et ses oncles maternels Bouchard de Marly et Lambert de Croissy[1]. Puis encore Gui de Lévis, maréchal de la croisade, et les autres guerriers, Amaury et Simon de Poissy, Pierre de Voisins, Jehan de Bruyères. Ils étaient suivis d'une multitude de vieillards, de femmes et d'enfants ; plusieurs de ces châtelaines étaient romanes : elles suivaient la fortune de leurs époux dans le Nord, butin vivant, proie éplorée et gémissante. Elles allaient vivre, exilées avec leurs enfants, dans leurs manoirs de France, construits dans la vallée de Chevreuse, sur les coteaux de la Seine, autour de Saint-Germain en Laye, résidence favorite des premiers rois capétiens.

Amaury ramenait aussi en France les chefs religieux de la croisade. Conrad, légat du Saint-Siége, l'avait devancé à Paris ; mais il reconduisait l'archevêque de Bourges, espèce de légat royal et gal-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, 623. Avunculo suo Lamberto de Tureyo. Oncle à la mode de Bretagne et fils de cousins germains.

lican, des évêques, des abbés, des moines et de ce nombre, sans doute, le fanatique chroniqueur, Pierre de Vaux-Cernay, qui regagnait son abbaye, dont les élégantes ruines décorent aujourd'hui la vallée de l'Ivette, close, comme son nom l'indique, de bois et de rochers. Gui, son oncle, abbé de Vaux-Cernay, ami de Simon de Montfort, qui l'avait appelé à l'évêché de Carcassonne, se mourait de l'agonie de la croisade, et sa mule rapportait son cadavre expirant, et comme son pâle fantôme dans sa nécropole monastique de l'Ile-de-France [1]. Le vieux Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux, légat de la première croisade, devenu archevêque de Narbonne et primat de Septimanie, fatigué de guerre, de massacre, de pillage, d'intrigues, et de la stérilité de tant de crimes, comme de la vanité du monde et de l'inanité de la vie, s'éteignait aussi dans une mélancolie farouche. Fugitif de Narbonne, par la crainte du vicomte et du peuple, il s'était retiré à Montpellier, avec les évêques d'Agde, de Béziers et de Nîmes; et de cette ville catholique, il écrivit au *sérénissime et très-pieux roi Louis, roi des Français*, pour lui raconter les dernières convulsions de la croisade, et le supplier de venir en hâte au secours de l'épouse du Christ gémissante dans *son royaume* [2]. Lui, n'attendait pour s'exiler que la mort. Il avait confié à Cîteaux le repos de sa cendre et l'honneur de sa mémoire. Aucun de ces dévastateurs du Midi n'osait y laisser sa tombe.

1. Il mourut le 21 mars suivant.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112.

Dominique, expulsé par les premiers retours de la victoire romane, était mort depuis trois ans à Bologne (1221), et la ronce croissait sur son tertre négligé qui devait bientôt se changer en autel. Ses monastères de Prouille, de Lescure, de Toulouse, formés par la spoliation, et rendus à leurs légitimes héritiers, étaient redevenus des manoirs chevaleresques. Ses disciples dispersés suivaient les croisés d'Outre-Loire, avec leur prieur Mathieu de France. Ils cherchaient un refuge à la cour de Paris, où ils trouveront sur le trône une élève de Saint-Dominique, une reine castillane.

C'est ainsi que les croisés cheminaient lentement d'abbaye en abbaye, à travers les montagnes du Rouergue, les forêts du Limousin, les landes et les marais de la Sologne, souffrant de la faim, de la pluie, des neiges, et non sans danger, pour cette foule de femmes et de petits enfants, au passage des fleuves enflés par l'hiver [1]. Mais à mesure qu'ils pénétraient dans le Nord, la réprobation populaire s'apaisait; la clameur se changeait en acclamation, la huée tournait en cantique. Au delà de la Loire, Simon de Montfort, l'assassin du Midi, fut le Macchabée de l'Église romaine, le Roland de Philippe-Auguste, ce Charlemagne capétien, un mélange du paladin et du martyr de la couronne de France. Il obtint dans la mort un reflet funèbre du triomphe féodal que lui décerna la France lorsque le vainqueur de Toulouse vint recevoir de son roi l'inves-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112.

titure de sa conquête dont il avait déjà obtenu la consécration du concile de Latran[1]. Alors le peuple se portait à sa rencontre en chantant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Maintenant on venait encore en procession, on le saluait des mêmes cantiques. Comme on baisait ses vêtements, on porte à ses lèvres la housse de son cercueil. La mort, en l'abattant, l'avait grandi ; le héros était devenu martyr ; ses lauriers s'épanouissaient en palmes. C'est ainsi que de procession en procession, ces lugubres pèlerins atteignirent l'Ile-de-France et leur vallée natale de Chevreuse. Après une absence de quinze ans, ils revoyaient leurs châteaux paternels, Lévis, Voisin, Bruyères, La Ferté, groupés autour du puissant donjon de Montfort. Maigres châtellenies pourtant, nids de choucas et d'éperviers, comparés aux magnifiques cités qu'ils avaient perdues, aux superbes forteresses de Mirepois, Chalabre, Limoux, Saissac, Castres, Carcassonne, Alby, et surtout la *rose des villes, Toulouse la Grande*, plus grande alors, en effet, que Paris.

Une de leurs dernières haltes fut l'abbaye de Port-Royal, récemment fondée par Mathilde de Garlande, femme de Mathieu Ier de Marly, pour obtenir de Dieu l'heureux retour de son mari parti dans la croisade qui fit la conquête de l'empire d'Orient (1204)[2]. Mathieu ne revint pas : il périt avec l'empereur Baudoin ; mais cinq ans après éclata la guerre des Albigeois et l'abbaye fut achevée et sans doute enrichie des dépouilles de la Provence et de l'Aquitaine. Ce *Port* fut probablement la nécropole féodale des Montmorency-Marly, et son surnom de *Royal* prouve qu'il fut mis sous le patronage direct de Philippe-Auguste, et comme un monument commémoratif de la double conquête de l'Orient et du Midi, accomplie par deux lieutenants du monarque capétien. Mathilde, veuve, suivit en Aquitaine l'étonnante fortune de ses fils et de ses neveux : elle conduisit sa fille Marguerite, devenue vicomtesse de Narbonne par son mariage avec le vicomte Améric de Lara, parent de Blanche de Castille. Elle trouva son fils aîné, Burchard de Marly, seigneur du vaste fief de Saissac, c'est-à-dire du versant méridional de la Montagne-Noire, et Lambert de Croissy, son second fils, possesseur de la ville de Limoux et de la haute vallée de l'Aude. Enfin Simon de Montfort, son neveu, était en train de se tailler un royaume qui s'étendrait des Alpes jusqu'à l'Océan. Du palais de Carcassonne, où elle reçut l'hospitalité, elle accompagna son terrible neveu au siége de Ménerba : elle sauva quelques femmes de l'immense bûcher qui dévora cent quarante ou cent quatre-vingts Albigeois. Dans cette hécatombe humaine, où Simon de Montfort et le légat abbé de Cîteaux luttèrent de perfidie et de férocité, elle représente la mansuétude évangélique, digne descendante d'Étienne de Garlande, magnanime protecteur d'Abailard[1]. Mathilde revint dans le Nord chargée des dons des vainqueurs : ces dons

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 83.
2. Sainte-Beuve, *Port-Royal*.

1. G. de Tud. — P. de Vaux-Cernay.

furent encore accrus par les offrandes du conquérant, dans son retour triomphal à Paris : elle décora de toutes ces dépouilles la royale abbaye de Chevreuse. Port-Royal n'était pas encore terminé quand elle y vit arriver les cercueils de Simon, d'Alix et de Guy de Montfort, les ruines de ses fils et de leurs compagnons, et tout cet immense naufrage de la croisade. Son cloître, trois siècles plus tard, recueillit d'autres grandes épaves de l'Albigisme; c'est là qu'abordèrent le Béarnais Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, les Arnauld et les Pascal, deux familles provençales, qui après avoir traversé l'Auvergne et le Calvinisme, et s'être retrempées dans ce double granit, arborèrent le drapeau de l'Évangile sur ce *Port* qui devint alors véritablement *Royal*, c'est-à-dire chrétien. Port-Royal, dont les racines plongent dans la croisade, a sa place dans ce martyrologe, et nous devions ce souvenir à la pieuse Mathilde de Marly, consolatrice de nos ancêtres [1].

Le château de Montfort-l'Amaury s'élève sur un monticule que dérobent des coteaux boisés. Vers l'est, au pied de ce mamelon, l'église gothique dresse sa flèche aiguë; et plus bas, dans les replis du terrain, s'allonge la petite ville féodale en forme de croix. Le château domine un vaste bassin confus de verdure normande. Il n'en reste que quelques ruines informes revêtues de vieux lierres dans les

1. Le nom d'Arnauld est méridional et albigeois. On trouve parmi les réfugiés de Montségur, un Pascal du Clairan, avocat; et parmi les diacres et martyrs cathares, R. du Verger (de Viridario).

touffes desquels se cache un monstre grotesque, qui fut jadis un lion. Vrai symbole rabougri et renfrogné du régime féodal, effaré dans notre siècle démocratique. Amaury, rentrant dans le manoir de ses aïeux, put se croire encore au Castellar de Pamiers. Pareil est le monticule conique, mais moins beaux sont les ombrages; il lui manque surtout le tumulte de l'Ariége et l'éclatant horizon de neige des Pyrénées. Les Montfort furent les Guises du XIIIe siècle, alliés par la fameuse Bertrade aux rois capétiens. Aventuriers d'audace et de génie, ils cherchèrent fortune en Aquitaine, en Italie, en Angleterre, en Hongrie, en Grèce, en Palestine. Ils combattirent selon les lieux et les temps, tantôt pour les papes, tantôt pour les princes, tantôt pour les peuples, toujours pour eux-mêmes, poussant leur cheval de bataille dans toutes les révolutions pour y saisir des empires dont le fantôme leur échappa constamment au Sud comme au Nord, en Orient comme en Occident. Ils n'en retirèrent qu'une mort tragique et qu'une renommée sinistre. Simon fut le plus grand des condottieri de sa race de proie : c'est le sicaire superbe de Rome, le paladin terrible de la théocratie. Après une dernière halte dans son donjon natal, Amaury et ses compagnons escortèrent le char funèbre à trois lieues vers le couchant, au moustier des Hautes-Bruyères, nécropole féodale des Montfort. Le chef farouche aux longs cheveux, à la noble et guerrière figure, fut sculpté en pierre sur la tombe [1]. A ses pieds, reposait son

1. Le Montfort de la pierre tombale de Carcassonne, ce chevalier au nez aquilin, à la longue chevelure, et semblable

lion, gardant son sommeil éternel. Pour que ce mort crût n'avoir pas changé de sépulcre, on imita sans doute son monument de Carcassonne, et pour consoler ce vaincu, on y sculpta ses conquêtes. On y sculpta des siéges, des batailles, des villes crénelées, le massacre de Béziers, les gibets de Lavaur, la mêlée nocturne de Muret, le martyre de Toulouse; et probablement aussi le supplice de Baudoin, ce frère félon de Ramon VI, pendu pour sa trahison à Montauban, devenu un martyr de la croisade, et dont le collier sinistre, le lacet strangulaire s'épanouït sur son front en auréole [1]. Les vitraux de la chapelle flamboyaient de symboles héraldiques. Au lion de Montfort s'unissait la brebis de Saint-Gélis sous la croix de Toulouse. La croix blanche resplendissait immaculée sur l'étendard rouge de la croisade. Les mêmes emblèmes décorent encore aujourd'hui l'une des verrières de l'église de Montfort-l'Amaury, et pour qu'aucun doute ne soit possible, c'est la fenêtre du sud, celle qui regarde l'Aquitaine. Au-dessus, saint Éloi ferre le cheval de Simon, et, pour mieux le chausser, le forgeron limousin malignement arrache la cuisse du palefroi. Sous un air de miracle ne serait-ce pas une épigramme, une vengeance tardive de

à un Mérovingien, doit être Guy, frère d'Amaury, vicomte de Bigorre, tué sur les murs de Castelnaudary. Cette figure, tout simplement entaillée dans la pierre, et sans autre signe distinctif que son lion, est trop jeune pour être celle du chef de la croisade.

1. Du Mège : Notes de l'*Hist. du Lang.*, t. V. Tombeau de l'évêque Radulfe à Carcassonne.

l'artiste roman qui, sur ce coursier boiteux, ramène la croisade vaincue des Pyrénées. Quoi qu'il en soit de la pensée du peintre, ce conquérant, qui sema tant de morts, eut deux tombes, et se passait un luxe, une superfluité de sépulcres. Le sarcophage et le cénotaphe multipliaient son éloge funèbre : *Simon de Montfort, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, guerrier invincible de Dieu, martyr très-glorieux de Jésus-Christ* [1]. Mensonges de la défaite qui s'ajoutaient aux vanités de la mort et qui n'accroissaient que le triomphe du néant.

II

AMAURY DE MONTFORT IMPLORE L'APPUI DU ROI DE FRANCE QUI SE FAIT ADJUGER PAR LE PAPE LA CONQUÊTE DE L'ALBIGEOIS

Dès qu'Amaury de Montfort eut scellé le cercueil de Simon, son père, dans sa nouvelle tombe (que ce mort devait garder, non plus six ans, comme son sépulcre de Carcassonne, mais près de six cents ans, jusqu'à la Révolution française qui devait l'expulser encore de cette nécropole), le chef vaincu de la croisade se dirigea vers Saint-Germain en Laye. Par les collines de Villepreux, suivi de

1. Guilh. de Tudelle, vers 8680. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 86.

ses compagnons de la vallée de Chevreuse, et entouré de ses parents les sires de Marly, de Croissy, de Poissy, dont les demeures féodales environnent la résidence capétienne, il venait étaler sa misère aux yeux de son seigneur, le roi de France. Des hauteurs boisées de Marly, Amaury découvrit la forteresse royale, construite cent ans auparavant par Louis le Gros, probablement sur une maison de chasse de Charlemagne, d'où lui venait son nom primitif de Carlovane, associé à celui de Germain, évêque de Paris, dont l'oratoire avait remplacé le sanctuaire de la laie druidique. Adossée à la forêt de chênes de Laya, assise sur la haute berge de la Seine, aux pentes abruptes de laquelle se suspend en descendant jusqu'aux roseaux du fleuve, un village de pêcheurs entrecoupé de grottes[1], comme un refuge d'oiseaux aquatiques, sa masse pentagonale occupe puissamment la courbe de ce magnifique fer à cheval de collines dont les extrémités sont couronnées, au nord, par les tours féodales de Montmorency, au sud, par les flèches monastiques du mont Valérien. Vers l'orient, dans l'ouverture de ce cirque revêtu de forêts, on entrevoit dans la brume les hauteurs fortifiées de Paris, et la basilique de Saint-Denis, reconstruite par Suger, et nécropole des rois de France. Saint-Germain était la résidence favorite des premiers Capétiens, principalement de Philippe-Auguste qui, tout en chassant le sanglier dans la vaste forêt de Laya, y convoquait son baronnage pour guerroyer contre les Anglo-normands.

1. Le Pecq.

Mais Philippe, ce puissant et cauteleux ami de Simon de Montfort, n'était plus ; Philippe, ce grand et habile monarque féodal qui avait mérité le surnom d'Auguste, comme le César de Rome, soit qu'on l'entende dans le sens antique de Majesté, comme l'a consacré l'histoire ; soit, comme le traduisaient malignement ses contemporains, dans le sens d'*acquéreur* et d'*accapareur*, ce qui fut le caractère distinctif de son règne et de son génie plus politique que chevaleresque [1]. Il fut le premier des vigoureux constructeurs qui échafaudèrent solidement au moyen âge la jeune monarchie de France. Innocent III lui avait offert le commandement de la croisade contre les Albigeois. Le prudent Philippe avait refusé ; il avait en tête deux *grands lions :* le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Il avait à rejeter Othon au delà du Rhin, Jean Sans-Terre dans l'Océan [2]. Mais il resta le patron secret de l'expédition au commandement de laquelle il eut l'habileté d'élever son vassal direct, un officier de sa cour, un allié même de sa maison, Simon de Montfort. Parmi les chefs auxiliaires figure toujours un prince de sa race pour exercer sa surveillance : d'abord, son parent, le duc de Bourgogne, puis son

1. Augustus, de Augeo. Math. Pâris.

> Del rey francès qu'on ten per dreyturier
> Veulh pauc parlar, car pauc val, e pauc dona,
> Ans per tolre cuid'aver pretz entier.
>
> Le troubadour PIERRE VIDAL.

2. Guil. le Breton, *Philippide*.

frère, l'évêque de Beauvais; enfin, et par deux fois son propre fils, Louis de France. Mais lui se dérobait à demi, se tenait à l'écart et dans l'ombre, et parut affligé et irrité que son fils eût pris la croix : soit qu'il rougît de dépouiller ouvertement son cousin germain, soit qu'il fût dans sa nature d'agir moins de sa personne que par ses lieutenants; soit qu'il prévît que l'invasion du Nord, d'abord victorieuse, serait à la fin vaincue par le patriotisme méridional. Et c'est en effet ce qui arriva : le cauteleux instigateur de la croisade l'avait délaissée dans sa ruine qui lui parut tellement irréparable que, non content de l'abandonner, il voulut encore en détacher son successeur. A sa mort, il se contenta de léguer au triste Amaury, des immenses trésors accumulés pendant son long règne, et dont il fit une large part aux églises et aux abbayes de France, un maigre subside qui n'avait servi qu'à ramener d'outre-Loire les débris malheureux de la croisade et les cendres de son chef Simon de Montfort[1]. Tel était ce rusé, calculateur et méticuleux monarque, mélange du renard et du lion.

Louis VIII, son faible successeur, n'était pas mieux disposé : c'était un prince physiquement et moralement débile, et conséquemment peu belliqueux, pourtant surnommé le lion par ses courtisans. Bien que vaillant, il n'avait point brillé, par ses exploits de guerre, dans ses deux expéditions contre le Sud. La première, il est vrai, n'avait été qu'un hommage des conquérants de l'Albigeois à

1. 20,000 livres.

l'héritier de Philippe-Auguste; mais la seconde fut presque une défaite, puisqu'il fut forcé de lever le siége de Toulouse. D'ailleurs le vieux Philippe, prévoyant que Rome offrirait à son fils la conquête échappée à Montfort, l'avait fortement déconseillé de se charger de cette guerre funeste qui avait dévoré vingt armées de pèlerins; il craignait que le roi ne succombât aux fatigues d'une expédition lointaine et sanglante, et que sa mort n'aventurât sur la tête d'un enfant la lourde et orageuse couronne de France. Personnellement donc, Louis VIII était bien éloigné d'entreprendre la restauration d'Amaury, et la plainte du lion vaincu de Montfort vint expirer stérilement aux pieds du puissant mais pacifique lion de France.

D'ailleurs la discorde était parmi les croisés : ces vaincus, selon l'usage, s'accusaient mutuellement de leur désarroi; leurs querelles les avaient suivis jusqu'au pied du trône. D'âpres dissentiments existaient entre les barons et les évêques, entre le clergé du Nord et le clergé du Midi, ou plutôt entre Conrad, le légat de la retraite et de la ruine, et le légat de l'invasion et de la conquête, le vieux Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne. Le fougueux primat de Septimanie, ennemi du puissant Simon, patronnait le faible Amaury, comme le lion qui dévore le tigre protége le chacal, son pourvoyeur. De Montpellier où l'archevêque s'était réfugié avec ses collègues, il écrivit au roi de France une lettre collective dans laquelle il racontait l'agonie de la croisade, et faisait l'apologie de son chef. « Il s'est, disait-il, comporté prudemment,

habilement, courageusement; de sorte que selon l'opinion humaine la perte de cette terre ne peut nullement lui être imputée. Par sa retraite et l'expulsion des catholiques, les hérétiques se sont partout établis en leur lieu, croyants, fauteurs, défenseurs, recéleurs. Et ce qu'il y a de plus triste et douloureux à dire, les dragons de Pharaon paraissent avoir dévoré le dragon de Moïse, parce que l'esprit immonde qui de la province de Narbonne et des parties adjacentes avait été jadis expulsé par le ministère de l'Église romaine, par vos armes et la force de votre règne, prodigieusement et puissamment, revient aujourd'hui avec sept autres esprits plus mauvais, envahit la maison autrefois nettoyée d'ordures et décorée, et y établit son domicile. Nos affaires aujourd'hui sont de beaucoup pires qu'autrefois, pendant que l'arche du Seigneur enlevée d'Allophet[1] est retenue honteusement captive non-seulement dans Seth, mais encore foulée sous les pieds mêmes de Dagon. C'est pourquoi, sérénissime prince, nous adjurons votre magnificence, de tout notre pouvoir, au nom de Jésus-Christ, vous suppliant d'une voix pleine de larmes et de sanglots, que vous daigniez vous réveiller selon la puissance que vous tenez de Dieu, avec le secours de celui qui commande aux vents et à la mer, et montrer ostensiblement par l'affection de l'œuvre quelle affliction vous ressentez dans votre cœur de cette grande humiliation de Jésus-Christ. Nous ne désespérons pas que cette terre ne puisse

1. Allophet pour Açdot, et Seth pour Geth ou Gath.

être acquise par votre ministère et celui des autres fidèles et ramenée à l'unité de l'Église[1]. » Ainsi parlait l'archevêque de Narbonne, implorant l'intervention royale, pour relever Amaury de Montfort, et conserver à la croisade son caractère féodal, monastique et populaire.

Mais l'archevêque de Bourges et tout le clergé du Nord, qui naguère acclamait Simon victorieux, abandonnait maintenant Amaury vaincu. Il pensait que l'incapacité de ce chef était l'unique cause de la chute lamentable de la croisade, et que pour relever cette grande ruine, ce ne serait pas trop d'une main royale et de l'épée même de la France. Conrad, légat du Saint-Siége, s'était rendu à Rome, sans doute pour obtenir le consentement du pontife, puis était revenu à Paris pour en faire la proposition au monarque. Devançant Amaury à Saint-Germain, il avait, au nom du pape et de l'Église, offert à Louis VIII le commandement de la nouvelle croisade, avec l'investiture des conquêtes de Montfort et des dépouilles des Saint-Gélis[2]. Ainsi se réalisaient les prévisions de Philippe-Auguste. Louis se rappela-t-il les avis paternels ? Il ne repousse ni les offres du légat, ni les supplications d'Amaury. Il ne se prononce pas : il veut consulter son conseil, surtout la reine, oracle intime, mystérieux, dominateur. Il accepte enfin, mais à des conditions nombreuses qui le laisseront maître absolu

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112, page 622. Lettre des Évêques datée de Montpellier, le 10 des calendes de février.
2. Les Français prononçaient Saint-Gilles.

de l'expédition. Il demande que le roi de France et les barons qui vont marcher contre les Albigeois obtiennent du Saint-Siége les mêmes indulgences que les pèlerins qui se croisent contre les infidèles; que le comte de Toulouse soit publiquement excommunié, déchu de son titre, et privé de ses États, lui et ses héritiers à perpétuité; que ses États et les terres de ses partisans soient dévolus à la couronne de France; que la croisade ne puisse être attaquée par le roi d'Angleterre ni par l'Empereur d'Allemagne; que sous peine d'excommunication et d'interdit, le baronnage de France soit tenu de suivre le roi; que le pape enfin lui donne pour légat l'archevêque de Bourges. A ces conditions, Louis exécutera la conquête de l'Albigeois. Mais avant tout il exige le renoncement absolu et perpétuel des Montfort[1]. Abandonné du légat, du clergé de France, de son oncle Gui, de ses cousins et de ses compagnons de guerre, le malheureux Amaury dut se résigner en gémissant. Il n'y consent qu'avec cette réserve expresse que le pape accepte les offres du monarque; il n'entend céder ses droits qu'à son *très-haut et très-redouté seigneur*, et à ses héritiers les rois de France. Peut-être espère-t-il encore dans le refus du Saint-Siége, et, dans tous les cas, il se console par la pensée que sa ruine accroîtra et fortifiera la monarchie capétienne. Toutefois, Louis ne se fait pas d'illusion; il ne compte pas sur une facile conquête; il en juge par la dernière guerre

1. *Hist. du Lang.*, t. V., preuve 112, page 622. Lettre des Évêques datée de Montpellier, le 10 des calendes de février.

si disputée et si sanglante. Il demande au pape une sauvegarde de dix années, c'est le temps qu'il lui faudra pour subjuguer le Midi. Et en attendant la réponse du pontife, pour éprouver le frémissement des esprits par un éclair précurseur de la tempête, il annonce brusquement son projet aux consuls de Narbonne, et sans doute au vicomte Améric de Lara, dévoué à la France par tradition, par sa femme Marguerite de Marly, et par son origine castillane et sa consanguinité avec la reine Blanche[1].

Cette menace du roi de France tomba sur la première ivresse des fêtes nationales, des joies domestiques, du retour dans les foyers paternels, des tournois chevaleresques, des cours d'amour, et du chant renaissant des poëtes, comme un coup de tonnerre sur le ramage immense des oiseaux d'une forêt. Ces jeux se turent d'effroi, un nuage passa sur la sérénité du ciel. Après quinze ans de guerre et de massacre, le peuple à bout de forces ne pouvait évidemment pas résister au puissant roi de France. Le comte de Foix, le conseiller des comtes de Toulouse et de Carcassonne était un prince religieux, et conséquemment temporisateur et politique. Il était le héros du Catharisme, le protecteur de l'église du Paraclet. Il n'en résolut pas moins d'entrer en négociation avec l'Église romaine, pour prévenir cette invasion du monarque capétien. Ramon VII écrit au pape une lettre de soumission respectueuse; il envoie une ambassade pour suivre

1. *Hist. du Lang.*

cette négociation au Vatican, et recourt à la médiation de son cousin le roi d'Angleterre, et de son suzerain l'Empereur d'Allemagne. Frédéric II essaie de détourner cet orage sur l'Orient. Les Turcs ont reconquis la Palestine. Il demande que les princes chrétiens s'arment pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Le vieux pontife se prend au généreux piége de l'ambitieux et rusé César. Il accueille l'ambassade de Toulouse : il répond à Ramon VII qu'il va s'occuper du règlement définitif des affaires de Provence et qu'il en charge expressément Romain, cardinal diacre de Saint-Ange. Il suspend la croisade albigeoise; il veut qu'on accorde Ramon et Amaury, et que le roi de France marche au secours de la Terre sainte, avec les autres princes d'Occident. Mais le Capétien est plus soucieux de Toulouse que de Jérusalem, et, blessé non moins que honteux d'avoir été joué, répond au pape qu'il ne s'occupera plus des Albigeois, et que le Saint-Siége ait à s'arranger, comme il l'entendrait, avec Ramon VII. Il réservait ses *droits* mérovingiens et carlovingiens sur Toulouse; il semblait prendre sous son patronage le comte, son cousin, dont il sollicitait naguère la déchéance; évidemment il ne voulait pas qu'on lui dévorât sa proie. Toutefois la croisade royale parut alors tellement abandonnée que Lambert de Croissy, le conquérant dépossédé de Limoux, insatiable d'aventures et de guerres, partit pour l'Orient, afin de retrouver au pied du Liban le magnifique fief qu'il venait de perdre au pied des Pyrénées.

Ainsi le nuage menaçant qui se formait dans le

nord se dissipa momentanément; son tonnerre s'éloigna derrière l'horizon. Le midi eut encore deux ans de repos troublé. Il sortait de ses longs combats épuisé de sang; il ne lui restait de force que pour chanter sa victoire; mais cette victoire même était une force morale. Dans son ivresse juvénile, il put croire à la durée de son indépendance, à la stabilité de son avenir. Il en avait un triple augure, un triple garant, dans son cœur, sur la terre et dans le ciel. *Dans son cœur*, son désir, son espoir, la justesse de sa cause, la vitalité de sa race, cette indomptabilité cantabre[1], trois fois écrasée et trois fois relevée, et victorieuse de Clovis, de Charlemagne et de Philippe-Auguste. Elle forme une grande famille humaine parlant la même langue, possédant le même génie, composant une confédération, une nationalité romane, à qui Dieu a donné en héritage le vaste bassin aquitanique, si nettement délimité entre la Loire, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. — *Sur la terre*, la rivalité des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, rivalité de conquérants, discordes de déprédateurs, d'où peut se dégager le triomphe de la patrie occitanienne. C'est la politique traditionnelle des Ramon qui tâchaient de contrebalancer ces maisons royales dont ils

1. Indomitus Cantaber : c'est le Basque, Gasc, Asc, Esc. Tous les noms romans dérivés de ce radical ont un sens guerrier ou sinistre. Ainsi : Escach, hasard; Esquer, gauche; Esquio, sauvage; Esquivar, s'enfuir; Escarnir, se moquer; Esquis, âpre; Escarit, délaissé; Esclandra, tumulte; Escantir, éteindre; Escanar, égorger; Esclaffar, écraser, etc.

épousaient tour à tour les princesses, et celle mieux inspirée de Bertran de Born, qui semait la division et la guerre entre ces princes; Bertran, cet intelligent baron et ce belliqueux troubadour, qui portait dans sa main sa tête éclairée en guise de lampe, magnifique symbole qui est celui d'une race, mais si mal interprété par le chantre de l'Enfer[1]. Les deux derniers Ramon avaient épousé deux infantes d'Aragon, montrant par cette union redoublée qu'ils comptaient surtout s'appuyer sur don Jaicme et la tendresse de ce jeune conquistador pour la terre romane dont il est le nourrisson héroïque, et dont son père fut le glorieux martyr. — *Dans le ciel* enfin, ce martyr de la bataille de Muret, invoqué déjà comme un patron national, et qui, avec le cantabre Exsupère, les grecs Saturninos, Papoulos, Glycérios, ces évêques ennemis de Rome et des Francs, ont été vus, guerriers célestes, combattant sur des coursiers de feu, et ramenant de l'exil les chevaliers pyrénéens. Ainsi parle un peuple poétiquement et patriotiquement superstitieux; mais ses chefs comptent sur d'autres auxiliaires surnaturels, l'Esprit, le Christ, Dieu[2].

Dieu semblait agir dans cet orage. Il divisait le pape et le roi de France. Il écartait indéfiniment les Montfort. Et pourtant, en quittant Carcassonne, Amaury avait annoncé à ses partisans qu'il revien-

1. Dante : *Inferno*, XXVIII. Psaume LXXVIII, 72.
2. Pendant les siéges de Toulouse on exposa les reliques du *baron* Saint-Saturnin sous la plus haute voûte du clocher de sa basilique, tout illuminé de cierges.

drait dans deux mois. Il avait même, lors de la trêve conclue avec les princes, stipulé que si dans deux mois il n'était pas de retour, les forteresses, conservées par les croisés, seraient remises aux Méridionaux. Amaury ne revint pas au temps convenu, et les comtes prirent pacifiquement possession des dernières places de la croisade. Narbonne, Agde et la Roca de Valserga, Termes, Ménerbe, Cab-Aret, Hautpoul, Lombers, Penne d'Albigeois, inexpugnables sur leurs rochers, rouvrirent leurs portes à leurs légitimes seigneurs. C'est alors aussi sans doute que le comte de Foix rentra dans son donjon aérien. Ce n'est donc qu'à la fin de mars que le Midi fut entièrement délivré de l'étranger. La disparution de cette queue de la croisade coïncide avec la fin de l'année qui au moyen âge expirait avec l'hiver. C'était un printemps social en même temps qu'un renouveau naturel. Le ciel souriait à la terre, et le soleil à la liberté. La nature, la société, la religion, semblaient sortir ensemble du tombeau. Et cette renaissance générale se symbolisait divinement dans la résurrection du Christ.

III

DERNIERS BEAUX JOURS DU MIDI. — FLORAISON TARDIVE ET ÉPHÉMÈRE DE SON GÉNIE SUR SES RUINES. — TROUBADOURS, MARIAGES, FÊTES CHEVALERESQUES. — ÉTAT DES PARTIS RELIGIEUX. — NÉGOCIATIONS ENTRE LES PRINCES ET LES PRÉLATS, TRAVERSÉES PAR LE ROI DE FRANCE.

Ce printemps orageux, ce repos troublé, entre la croisade monastique et la conquête capétienne, fut comme un de ces étés tardifs qui brillent furtivement entre les pluies d'automne et les neiges d'hiver. Il y eut, dans cet intervalle de deux ans, une dernière et rapide floraison de liberté, de civilisation et de poésie, sur les ruines et avant la mort. Le génie national si violemment interrompu par la croisade, ce gracieux génie, reprit, tout meurtri, son essor, et les troubadours en furent la voix mélodieuse et plaintive. Quand renaît le *doux temps de Pascor*[1], quand le *buisson bourgeonne et fleurit*, et que *l'oiseau gazouille sous la feuillée d'avril*, fauvettes de ce printemps, les troubadours, revenus de l'hiver de l'exil, apparaissaient après les orages de la guerre. La harpe sur le dos, ils gravissaient la spirale du sentier qui circule autour du cône de granit dont la cime suspend dans les nues le manoir baronial. Ramon de Miraval, le Tibulle vieilli de cette restauration romane, quittait son maigre castel, perdu dans l'étroit et sombre val de l'Orbiel, et reparaissait aux portes du poétique et splendide

1. Pâques.

palais de Carcassonne. Là, sous l'orme féodal, il célébrait les amours d'Arnauld de Marveil disputant au roi Alphonse d'Aragon le cœur de la vicomtesse Aladaïs, et ce pâtre mélodieux, vainqueur du puissant monarque, et pourtant exilé à regret et mourant de douleur à la cour de Montpellier. Ces souvenirs mélancoliques parfumaient ces palais attristés comme ces giroflées d'or et de pourpre qui refleurissaient alors sur les brèches des tours[1]. — Le vieux Pierre Vidal put revoir les tournois de Muret, et rencontrer comme autrefois ce grand et beau chevalier, au palefroi superbe mais nuancé de cent pelages, comme la gorge changeante d'un ramier, le front couronné de fleurs agrestes, la robe bordée de guirlandes sauvages, et les bottines étincelantes de saphirs, qui lui dit : Pierre Vidal, je suis l'Amour! cette dame qui m'accompagne est Mercy; cette demoiselle, Pudeur, et cet écuyer, Loyauté. Il chantait, et sa ballade était répétée par tous les oiseaux des bocages. — Dans les tours de Foix régnait le grand troubadour des comtes, Guilhem de Tudella. Il chantait l'épopée de la patrie romane. Son long poëme aux strophes inégales et monorimes était cadencée sur une simple et grave mélopée. Il disait le massacre de Béziers, les gibets et la piscine funèbre de Lavaur, le désastre nocturne de Muret, la mort du roi d'Aragon, le retour d'Italie des princes, et la rentrée d'Espagne des exilés, les siéges de Beaucaire et de Toulouse, et la victoire enfin de la brebis albigeoise sur le

1. Raynouard, *Troubadours*.

lion de Montfort et la louve de Rome, toute cette épopée du Paraclet. C'était dans la paix et dans l'allégresse des fêtes patriotiques, comme un dernier retentissement des guerres, et le murmure expirant des batailles. On chantait dans les deuils; on dansait sur des ruines; ainsi des oiseaux s'égaient sous un ciel où siffle encore un dernier souffle de tempête.

Les princes, les cités, s'unissaient sur ce sol tremblant, cherchaient à se fortifier par des alliances contre les menaces de l'avenir. L'horizon était encore sombrement chargé, du côté de Paris et de Rome. Cette année, remplie de tant de négociations et d'inquiétudes, s'ouvre et se ferme par d'illustres mariages chevaleresques. Le comte de Foix accorda sa sœur à son cousin Bernard VI, héritier de Commenges [1]. Roger espérait évidemment par cette union s'attacher plus étroitement ce faible prince, et relier plus solidement en faisceau toutes les branches de sa maison qui, depuis l'Aude jusqu'à l'Adour, régnerait compacte sur le plus haut et neigeux massif central des Pyrénées. L'Infante s'appelait Sézélia ou Cécile, comme sa tante et sa marraine la vicomtesse de Conserans dont elle partageait la foi probablement, et qui était Vaudoise. Le comte donna à Sézélia une dot de 17,000 sols toulousains, *bons*, *doubles* et *larges*, que Bernard assigna sur le territoire de Muret, depuis Noer au Nord jusqu'à la Peyrèra au Sud, entre les deux *fleuves* du Touch et de la Lèza. L'Infante de Foix eut donc,

1. *Hist. du Lang.* Pr. 118.

pour domaine nuptial, la fontaine où Vidal avait rencontré l'Amour et la plaine teinte du sang du roi d'Aragon, et de la fleur de la chevalerie romane. Quel plus gracieux et héroïque fief! Puisse-t-il leur inspirer, avec l'amour conjugal, la constance patriotique! Quelques mois après, par la mort du belliqueux Bernard V, comte de Commenges, le dernier survivant des vieux vainqueurs de la croisade, Bernard VI, et Sézélia de Foix s'assirent sur le siége de granit des princes cantabres, enfants d'Aznar, au pied du pic de Nétou et de la Maladetta.

Un autre mariage non moins important fut conclu vers l'automne. Ramon VII, après la guerre, parcourut la vallée du Tarn, reçut les serments des consuls, l'hommage des chevaliers, et conclut une union domestique avec l'un des plus puissants barons de l'Albigeois [1]. Bertran, son jeune frère naturel, qui s'était distingué au dernier siége de Toulouse par la défense de la barbacane occidentale de Villeneuve, auprès de son beau-frère Ugo d'Alfar, épousa Condors, ou Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens. Après quelques échanges territoriaux, entre Ramon et Manfred, qui débrouillaient les domaines du suzerain et du vassal, les deux époux reçurent en apanage héréditaire les châteaux de Bruniquel (Bruni-Quer, la brune roche), de Montclar (Mons-Clarus, le mont lumineux), en Quercy, et de Salvagnac (Sylva-Aquarum, la forêt des eaux) situé en effet sur les bords du Tarn, en Albigeois. Leurs armes formaient un

1. *Hist. du Lang.*

blason pastoral : la brebis ibère ruminant à l'ombre de la croix de Saint-Gélis, sur la rive des eaux de Rabastens (Ripa Stagni[1]). Ce n'est que sous les Capétiens que Rabastens remplaça son noble *rivage* par trois ignobles *betteraves*, sous la croix abattue et dominée par trois fleurs de lis. Les oignons s'unirent alors aux navets : et ces turneps fleurirent en glaïeuls de France, comme nos servitudes s'épanouirent en gloire monarchique et capétienne.

Le château de Bruniquel avait des souvenirs sinistres. Ramon VI, comte de Toulouse, l'avait légué par testament à son frère Baudoin. Baudoin trahit la cause nationale et embrassa le parti de Montfort. Surpris par le seigneur de l'Olme, il fut livré par Rattier de Caussade à son oncle Ramon-Roger de Foix, alors à Montauban. Le comte de Toulouse, appelé pour son jugement, condamna son frère à la mort des traîtres, et le comte de Foix voulut faire lui-même l'office de bourreau patriotique. Le tragique Ramon-Roger étrangla de ses propres mains le prince coupable, frère de son suzerain, petit-fils de Louis le Gros. Il le pendit à la cime d'un noyer séculaire qui, de ce plateau culminant, dominait les plaines environnantes afin d'épouvanter les félons par le spectacle de ce vil cadavre balancé dans les nues et dévoré par les vautours. Il jeta, comme un défi à mort, ce prince étranglé au roi de France et au pape de Rome. La croisade essaya de transformer ce traître en martyr, et de rouler autour de son front le lacet de sa strangula-

1. Rabastens Rapistagnum, ut Ripa Stagni.

tion épanouie en auréole. C'est ainsi qu'il fut probablement sculpté sur le tombeau de Montfort à Carcassonne. Baudoin avait épousé une fille de la maison également perfide de Lantrec, et c'est de lui que descendent les vicomtes de Paulin et de Montfa, les vaillants capitaines calvinistes du XVIe siècle qui lavèrent dans leur sang la honte de leur aïeul. Le vicomté de Bruniquel confisqué sur Baudoin fut donné à Bertran, et passa de l'oncle infidèle, au neveu fidèle et loyal, pour la défense de la patrie romane.

Montauban a, dans ses origines, le noyer funèbre de Baudoin, la harpe de Guilhem de Tudella qui commença son poëme dans ses murs, et l'épée des deux comtes de Foix qui en sont les héros épiques. Montauban, cent ans auparavant, n'était encore qu'un *Moustier* avec son *barri* ou faubourg de l'Ile-Amade (Insula-Amata[1]). Le comte Alphonse fonda vis-à-vis un bourg indépendant qu'il dota de libertés. Ramon VII en investit le comte de Foix pour contenir la fanatique abbaye, faire face à Cahors vendu par un perfide évêque à Philippe-Auguste, et occuper un poste de guerre incomparable au confluent du Tarn, du Tescou, de la Garriga, de l'Aveyron et même de la Garonne. Roger-Bernard posa son camp sur le plateau occidental, et la ville de Montauban se groupa autour d'une église qui, chose significative, fut dédiée à saint Jacques, saint Espagnol ennemi des Français. C'est par les saints que

1. Le moyen âge traduit *Ile* par insula, mais ce nom basque signifie ville, la ville aimée.

l'on distingue les partis au moyen âge comme dans l'antiquité païenne on les discerne par les dieux : c'est une lampe qui dirige l'historien dans l'obscur dédale des vieux siècles. Roger-Bernard, élargissant les murailles de sa ville florissante par les guerres patriotiques, donna au bastion du sud le nom de Palhars, en souvenir de la Délivrance partie de cette cime catalane. Montauban, ouvert à toutes les églises, se peupla surtout de Vaudois et d'Albigeois; et fut tellement hérétique et patriote, que la croisade et la conquête royale l'enfermèrent dans un cercle de forteresses, la Garde, la Française, la Bastide du Temple et la Commanderie de Ville-Dieu. Le mariage de Bertran et de Comtoresse, par Bruniquel, Montclar et Salvagnac, assurait au comte de Foix, parent des Rabastens, les clefs des vallées du Tarn, du Tescou et de l'Aveyron, dont sa ville occupait le confluent, car c'est ce que signifie le nom ibère de Montauban, le *monticule des Eaux*[1].

Roger-Bernard, chef militaire du Midi, combattant contre le roi de France avec les comtes de Toulouse, de Commenges et de Carcassonne, chevauchant le même palefroi de la ligue romane,

1. Mont est ibère comme Alba. Alba est traduit en roman par Rio : ainsi Rio-Alb, dans le comté de Foix. Alb est le radical d'une multitude de localités voisines des fleuves. Alby sur le Tarn, Albias sur l'Aveyron, Albenas sur l'Ardèche. Albula est le nom primitif du Tibre (Tarn-iberus, fleuve ibère). Alba Longa est au bord d'un lac, deux Albium étaient sur la plage Ligurienne. Albion ne signifie probablement que la maritime.

paraît être le type de Renaud de Montauban, le héros du roman chevaleresque des quatre fils d'Aimon, guerroyant contre Charlemagne[1].

Le jeune vicomte de Bruniquel conduisit sa fiancée, la vierge de Rabastens, dans son manoir féodal, suspendu, comme son nom l'indique, sur une falaise brunâtre qui surplombe la rive gauche de l'Aveyron. Les comtes de Foix, de Toulouse et de Carcassonne, leurs parents, alliés et suzerains, durent assister à ce mariage tout patriotique et cathare. Toutefois, leur contrat ne porte de noms connus que la signature de Ugo d'Alfar, beau-frère d'En Bertran, et celle de Bernard de Penne, oncle probablement de Na Condors[2]. Le prince des troubadours de l'Aveyron, le vaillant et gracieux Jordan, vicomte de Saint-Antonin, revenu vieilli de la guerre et de l'exil, dut être aussi présent à ces fêtes. Jordan était cathare : baron, poëte, amant, comment ne l'eût-il pas été? Un prince est toujours de la religion du peuple qu'il gouverne, de la femme qu'il adore et de l'art qu'il cultive. Or, son peuple était albigeois à ce point que son bourg fut donné à Gui de Montfort, frère du chef de la croisade. Ses

1. Dans sa première défense de Toulouse (1218), Roger-Bernard de Foix élève contre les croisés une barrière sur laquelle il plante l'enseigne de Mont-Aigon. Évidemment c'est la bannière de Montauban, son camp du Tarn. Mont-Aigon, c'est Aiga-Mont, et par contraction Aimon, le père de Renaud de Montauban. Guilh. de Tudella, vers 7788, page 528.

2. *En*, aspiration de Sen, diminutif de Senhor, dérivé du latin Senior et du basque Senarra.—*Na*, diminutif de Dona, contraction de Domina. *En* est encore usité dans l'Albigeois.

deux amantes mystiques l'étaient : la première, la tendre vicomtesse de Penne, sur le bruit de sa mort, entra dans *l'Ordre des hérétiques;* et la seconde, Alix de Gourdon, fille du vicomte de Turenne, était une femme virile et l'énergique compagne du plus redoutable baron de la Dordogne [1]. Enfin, sa harpe l'était : toute poésie était cathare : poésie, chevalerie, amour, trilogie de l'idéal divin du Paraclet. L'ingénieux vicomte dut présider la réunion des troubadours, si nombreux dans une province placée sous le patronage de sainte Cécile, l'harmonieuse vierge d'Alexandrie, conviés à ces noces albigeoises et venus à la suite des princes dont ils étaient les chantres domestiques.

Les comtes de Toulouse, de Foix et de Carcassonne, qui, par la rupture des négociations, se préparaient, dans l'allégresse même de ces fêtes nuptiales, à de nouvelles et sanglantes guerres, durent inspecter ces châteaux de l'Aveyron sortis des croisades blessés et mutilés comme leurs barons : Peyrusse, Cahuzac, Saint-Marcel, aux siéges si meurtriers; la Guépie, dont les ruines décorent, de nos jours, leur ravin voilé de chêne et de châtaignier; Najac, encore tout entier sur sa cime battue des vents et des nuées; Saint-Antonin, disparu de son piédestal de rocher d'Anglars comme rasé par une trombe. Penne dont le temps, comme une chenille, a rongé, mordillé les murailles déchiquetées comme les nervures d'une feuille morte; enfin,

1. Pierre de Vaux-Cernay (ch. 80, p. 304) appelle Bernard de Casenac, seigneur de Gourdon, un scélérat, et sa femme Alix, une Jésabel.

Bruniquel, Montclar, Salvagnac, dont les manoirs, aujourd'hui détruits, résonnaient alors de chants et de sons de harpes, mais qui vont retentir de bruits de guerre et de cris d'alarme, et seront tout à l'heure les citadelles sauvages des camps de proscrits errants dans les vastes forêts de la Grésigne.

L'Aveyron est comme une émeraude liquide qui roule en écumant entre deux montagnes de fer. Sur leurs pitons, des manoirs chevaleresques se dressent, comme des vedettes, dans les nuées; d'innombrables cavernes creusent leurs falaises comme des colombiers sauvages. Les barons habitent les donjons sur les cimes nues; leurs mères, leurs sœurs vivent recluses dans les grottes suspendues sur les déclivités boisées, aux abords du torrent. Les cathares, qui détestaient les monastères, pratiquent le monachisme et le cénobitisme des rochers. Là, vivait une population de vierges et de veuves : elles filaient, tissaient, cousaient des vêtements; elles récoltaient des fruits agrestes, distillaient des liqueurs cordiales, exerçaient la médecine du corps et de l'âme, lisaient et prêchaient l'Évangile; et le soir, en silence, contemplaient le ciel, ce livre de Dieu! Entre Penne et Bruniquel, sur la rive droite, et vers la cime de la falaise, s'élevait leur métropole. C'est la vaste caverne de la Madeleine toute semblable à une cathédrale [1]. C'est là probablement que la tendre Aladaïs, pleurant le vicomte Jordan, se réfugia dans l'amour de Dieu. Les châteaux protégeaient les grot-

1. M. le pasteur Bouvier, de Saint-Antonin.

tes; les grottes priaient pour les donjons : ces prières étaient aussi des glaives, des glaives de feu dans le ciel[1]. Les princes visitèrent certainement cette gracieuse thébaïde où respire un charme héroïque et funèbre. Les fêtes nuptiales s'y mêlent maintenant aux austérités ascétiques, mais bientôt des bruits de clairon entrecouperont sinistrement les chants des poëtes, et les oraisons des solitaires, et la vallée sainte se transformera en un camp patriotique commandé par le jeune vicomte de Bruniquel et les deux vaillants fils de l'archidiaconesse de l'Aveyron.

Comme avant la croisade, trois religions se trouvaient en présence dans le Midi : le catholicisme théocratique et romain, le catharisme chevaleresque, le léonisme républicain. Le valdisme avait les cités, l'albigisme les châteaux, le catholicisme les couvents. Le catholicisme avait la plèbe monacale, le valdisme la population urbaine, le catharisme, la noblesse féodale. La guerre n'avait pas changé ces rapports : mais le catholicisme, provocateur de la lutte sanglante, était le vaincu; les deux hérésies restaient victorieuses. Elles représentaient le double élément national; l'autre appelait l'étranger. Le catharisme surtout était le vainqueur éclatant. Il a sacré l'insurrection romane sur les cimes de Castelbon. Il a ramené sa chevalerie dans Toulouse, et vient de terminer la victoire dans Carcassonne. Mais dans cette revanche héroïque, le vaudois s'est uni au cathare, comme le consul au baron. Le val-

1. Beaucoup de ces grottes ont disparu insensiblement remplies par les stalagmites.

disme bourgeois est l'écuyer de l'albigisme chevaleresque. Ils ont vaincu de concert; ils ont mêlé leur sang; mais unis dans le combat, ils sont divisés dans la paix, comme les nobles et les plébéiens. Le valdisme, biblique et républicain, est sans éclat. Honnête et ferme, comme la bourgeoisie, il ne fait rien de grandiose. Il n'est que le second du catharisme comme le consulat n'est que l'auxiliaire de la chevalerie. Il est partout, mais partout il disparaît dans le retentissement de la propagande cathare. Son jour n'est pas encore venu : plus sobre et plus solide, il vaincra plus tard; le catharisme finira avec la chevalerie; avec la bourgeoisie et le peuple triomphera le léonisme. Leur aurore se lèvera au XVI[e] siècle; leurs prophètes seront Luther et Calvin. Les Vaudois cependant se montrent dans les villes les plus patriotes, Pamiers, Montauban, Carcassonne, Avignon, et certainement aussi Toulouse. Mais Toulouse est surtout la cité *Mundina*; elle a vu rentrer dans ses murs, après un exil de vingt ans, Guillabert de Castres, le patriarche albigeois. Bernard de Simorra, le vieil évêque cathare, est aussi revenu dans Carcassonne; et l'archidiacre de Fanjaus et de Mirepois, le fameux Vigoros de Bocona, est allé, en compagnie de Pons-Adhémar de Rodelha[1] le précepteur même et le parent du comte de Foix, réorganiser les églises albigeoises à demi détruites dans la Gascogne et l'Agenais, et certainement reconstituer l'élément national par ordre de ce prince.

1. Le *h* devant la lettre *l*, la mouille. Ainsi Rodelha se prononce Roudeilla.

Le parti catholique comprenait les prêtres, les moines, la plèbe, les partisans de la croisade. C'était le parti vaincu, mais terrible encore par le nombre, la vengeance, sa cupidité féroce, son fanatisme sombre, ses barbaries inexpiables. Il rugissait sourdement ; vaincu, il appelait des vengeurs ; étranger ou transfuge, il implorait l'étranger, le roi de France, le pape de Rome. Montfort avait jeté aux évêques, aux abbayes, aux chefs croisés, de vastes lambeaux du territoire conquis, pour consolider sa conquête. Les seigneurs romans victorieux ressaisirent leurs terres, leurs châteaux, leurs villes usurpées. De là des luttes encore au sein de la paix et comme un prolongement de la guerre. Les ravisseurs durent se dérober aux représailles des légitimes possesseurs, et se cacher dans les bois et les cavernes. Les évêques de la croisade s'enfuirent devant la victoire comme une nuée d'oiseaux effrayés. L'archevêque de Narbonne et ses suffragants, les évêques d'Agde, de Béziers, de Nîmes, de Maguelonne, avec les chefs des monastères, se réfugièrent à Montpellier, oasis catholique, dans le Midi cathare, sous le sceptre du roi d'Aragon. De cette ville, ils écrivirent au roi Louis, le dernier bulletin de la croisade, en faveur de son chef, Amaury de Montfort[1]. Amaury, qu'ils attendaient comme leur messie ne revint pas, au printemps. Ramon VII, à l'expiration de la trêve, reprit Agde, et saisit Loupian et Marseillan, châteaux de l'évêque. Le dimanche des Rameaux (7 avril 1224), les hérauts du

1. Reg., cur., Franc. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 622.

comte arborèrent sur le donjon d'Agde la brebis et la croix à la place du lion, et rétablirent sa domination en criant : ***Toulouse ! Toulouse !*** et tout le peuple répéta le cri national. L'Italien Thédise, ingénieur de la croisade, devenu évêque d'Agde, essaya le premier de traiter avec le prince. Il reconnut Ramon VII comme comte de Toulouse, et Ramon-Roger de Carcassonne comme vicomte d'Agde. A ce prix, il rentra dans sa ville, remonta sur son siége, et reprit ses manoirs épiscopaux. Les autres évêques obtinrent aux mêmes conditions leurs palais et leurs villas, et partout flottait, au souffle d'avril, la bannière joyeuse de Toulouse[1].

Thédise était l'ami, et, probablement en ceci, l'agent et le précurseur d'Arnauld-Amalric. Le roi de France, annonçant aux consuls de Narbonne qu'il allait prochainement exécuter pour son compte la conquête du Midi, épouvanta le vieux primat de Septimanie. Le farouche égorgeur de Béziers redoutait la domination directe du Capétien. Amaury perdu, il se retourne agilement vers Ramon VII. Ramon sera comme un Amaury national. L'archevêque se pose en médiateur de la pacification romane. Il sauvera son siége en rendant au comte son titre féodal de duc de Gothie. Le primat exilé s'ouvre aux évêques fugitifs de leurs villes et aux abbés expulsés de leurs cloîtres. Il propose la réconciliation de la défaite sacerdotale avec la victoire populaire, la fusion de la cause de la croisade avec le principe de l'indépendance méridionale. Il montre l'autorité

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 323.

du comte de Toulouse, ancien et débonnaire seigneur, préférable à l'âpre conquête étrangère, à la redoutable domination du roi de France. D'ailleurs qu'importent les princes, pourvu qu'ils soient soumis à l'Église romaine, et qu'ils obéissent au pape? La diplomatie relèvera, consommera la croisade. Les évêques sont un moment séduits, entraînés. Le négociateur fut naturellement Thédise. Les princes acceptent ces offres de paix. La nécessité qui les avait forcés de conclure une trêve avec Amaury de Montfort, les contraint encore de conclure une alliance avec Arnauld-Amalric. Ils veulent relier tous les partis en faisceau : il convient surtout d'écarter le roi de France. Le vieil archevêque convoque un synode provincial. Il s'assemble à Montpellier, le lendemain de la Pentecôte[1]. Les comtes de Toulouse et de Foix s'y rendent avec leur jeune cousin Trencabel. Les trois princes, au dire du tabellion sacerdotal, promettent : 1° de garder la foi catholique ; 2° d'obéir à l'église romaine ; 3° d'expulser les hérétiques ; 4° de rendre leurs biens aux églises et aux monastères ; enfin de payer, en plusieurs termes, 20,000 marcs d'argent, moitié en tribut aux évêques, moitié en indemnité au comte de Montfort. Le pape en retour obtiendrait d'Amaury son renoncement aux conquêtes des croisés, et lui-même annulerait les décrets du concile de Latran, et conséquemment anéantirait les anathèmes fulminés contre les comtes pyrénéens. Nous verrons tout à l'heure que les princes firent entendre de plus

1. Baluze, conc. Narb. 60.

généreux accents ; mais enfin, ils consentirent, et scellèrent leur engagement dont le titre fut immédiatement envoyé par le vieux primat à Rome. Honorius n'accepta ni ne refusa ces préliminaires, et, sans s'expliquer davantage, répondit qu'il attendrait les résultats d'une seconde conférence annoncée pour l'octave de l'Assomption, et l'ambassade qu'on devait envoyer pour la signature de la paix au Vatican. Cette seconde conférence eut lieu le 25 août encore à Montpellier. Les trois comtes renouvelèrent leurs serments. « Comme servir l'église c'est régner, leur fait dire superbement le scribe sacerdotal, nous exécuterons les ordres du saint père, sauf la domination de nos seigneurs, le roi de France et l'Empereur d'Allemagne. » La réconciliation semblait donc conclue et l'ambassade romane, conduite par l'archevêque d'Arles, partit pour en sceller solennellement les actes dans la métropole du monde catholique[1].

Ces négociations remplirent toute cette année entre les deux mariages de Bernard de Commenges et de Bertran de Toulouse. Les princes passaient des fêtes aux conciles, des consuls aux évêques, des manoirs des barons aux grottes des solitaires. Ils tâchaient de réconcilier toutes les forces vives de la nationalité romane. Mais il est des principes, ainsi que des animaux, qui hurlent d'être attelés au même char. Et comment faire paître ensemble la brebis de Toulouse, la louve de Rome, le lion de France ?

1. Baluz. Conc. Narb., 59.

IV

LE PAPE ROMPT LES NÉGOCIATIONS, ET DONNE LA CROISADE AU ROI DE FRANCE. — BLANCHE DE CASTILLE ET LE CARDINAL ROMAIN DE SAINT-ANGE. — CONCILE DE BOURGES. — PARLEMENT DE PARIS. — LOUIS VIII, A LA TÊTE DE CENT MILLE CROISÉS, MARCHE SUR LE MIDI.

Dans ce double synode de Montpellier, tout le monde rusait, déguisait, jusqu'au notaire qui en a falsifié les actes. Les nobles princes se trompaient eux-mêmes; l'archevêque trompait le pape; le pape trompait le synode. Les deux partis cherchaient à gagner du temps : les comtes pour guérir les blessures du Midi, le pontife pour mieux les frapper et les foudroyer. De là ces délais, ces réticences, ces mystères. Le vieux primat qui trahissait fut trahi. Par qui? par ses suffragants regagnés par le pape ; par son propre coadjuteur, le fougueux Pierre-Amiel, probablement vendu au roi de France; peut-être encore par son ennemi le vicomte de Narbonne, parent des Marly, et dévoué aux Capétiens. Cette réconciliation imprévue effraya Louis VIII. Ce monarque résolut de prévenir, auprès d'Honorius, l'ambassade romane par une ambassade française formée des plus âpres adversaires du primat de Septimanie et du comte de Toulouse.

Les Français et les Provençaux arrivèrent presque à la fois dans Rome, et devant la chaire de

saint Pierre. Louis VIII ne voulait plus, disait-il naguère, s'occuper de l'Albigeois, et voilà qu'il intrigue pour le comte de Montfort; qu'il l'oppose au comte de Toulouse dont tout à l'heure il semblait défendre les intérêts contre les usurpations du saint-siége. Ce qu'il poursuit au fond, c'est l'abdication d'Amaury, c'est la spoliation de Ramon VII, c'est la reconnaissance des titres carlovingiens et mérovingiens des rois de France. Le chef de l'ambassade était ce même archevêque de Bourges que Louis VIII avait demandé pour légat de l'expédition royale[1]. C'était, qu'on le remarque bien, le primat de la première province conquise par les rois de France au sud de la Loire; le Volusien de ce nouveau Clovis qui, comme son prédécesseur de Tours, avait livré les clefs du fleuve, pour marcher contre un nouvel Alaric. Il espérait, sans doute, acquérir en Aquitaine de larges bénéfices, et peut-être même comme l'autre, en salaire de sa trahison, et sans passer par le martyre, obtenir la canonisation de Rome, et l'invocation des Méridionaux vaincus, et contraints, en signe de servitude, à l'adoration de leurs bourreaux francs et romains. Le choix du cortége de l'archevêque n'était pas moins significatif; son chef laïque était Gui de Montfort; c'était le frère, le lieutenant, et comme l'ombre du héros et du martyr de la croisade. Gui abandonnait son neveu : il avait transigé avec le roi; avec l'aide du monarque, il espérait reconquérir Castres, Saint-Antonin,

1. Rymers, t. I, 274. — Raynald., anno 1226.

ses domaines méridionaux. Par là, il substituait sa branche à la tige de Simon son frère, et leur maison, déchue de la principauté totale, en conserverait une partielle mais imposante encore et glorieuse dans l'Albigeois. Gui de Montfort et l'archevêque de Bourges relevèrent au Vatican la cause du roi de France ; ils furent fortement soutenus par les évêques du Nord et du Sud, ceux du Midi surtout, et celui de Toulouse en tête, glapissant comme des vautours déplumés, quand on leur arrachait leurs lambeaux des spoliations de la croisade. Rome instinctivement est pour la force et l'unité : elle abandonna aisément ces petits princes de montagne, affaiblis, divisés, soumis à des républiques, ennemis des monastères, protecteurs des hérétiques, et cent fois excommuniés ; elle prit, pour son chevalier et son vengeur, le grand monarque des Gaules, fier sans doute, exigeant même, mais orthodoxe, et défenseur traditionnel de l'Église romaine, depuis Clovis et Charlemagne.

Ces évêques rendirent aux deux synodes de Montpellier leur caractère dénaturé par le notaire clérical qui avait posé les princes victorieux dans l'attitude de vaincus et de suppliants. Ils taxèrent d'indulgence le primat de Septimanie, et ses suffragants de connivence avec les comtes. Ils déclarèrent au pape que les princes qu'on prétendait avoir signé leur soumission au saint-siége et l'expulsion des hérétiques, en étaient si éloignés que Ramon VII avait eu l'audace de réclamer la liberté de conscience sans laquelle nulle réconciliation n'était possible avec l'Église romaine. Calomnie atroce,

s'écrie un honnête et docte Bénédictin [1] ; mais, selon nous, revendication généreuse, très-vraisemblable, quoiqu'un peu hardie, dans la bouche de Ramon VII, mais toute naturelle lorsqu'on la rend aux lèvres éloquentes et guerrières du comte de Foix, le conseiller des deux autres princes : très-vraie en ce qu'elle peint exactement l'état religieux de ces petites cours romanes où, bien que le catholicisme restât le culte officiel, toute croyance était admise et même tout scepticisme : très-réelle donc puisqu'elle était nécessaire à la pacification des esprits à moins qu'à la tolérance on ne préférât l'exclusion, la terreur, la paix de la mort. Voilà certainement la pensée de ces nobles princes, et le débat magnanime des synodes de Montpellier où fut revendiquée une dernière fois la liberté de conscience que Rome allait étouffer pour six siècles [2]. Rome, un instant indécise, n'hésite plus. Elle cède à sa nature, à ses instincts, à ses principes dominateurs. Elle choisit la guerre, l'extermination. C'est du sein de ces ténèbres, de ce chaos sanglant d'intrigues cléricales, féodales et royales, que surgit tout à coup, dans une lueur sinistre, la mâle et farouche figure de Blanche de Castille. Blanche domine toute cette histoire qu'elle rend si grande et si tragique. Arrêtons-nous un instant pour considérer cette haute et superbe reine, d'origine à la fois espagnole, poitevine, normande, et pourtant éminemment française.

1. Dom Vaissette, t. V, liv. 24, ch. I.
2. Bertrand, *Hist. de Toul.*

Dona Blanca, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et de Henriette d'Angleterre, sœur de Richard Cœur-de-Lion, était sortie du sol, de la race, et du mouvement religieux qui produisit saint Dominique. Peut-être même le missionnaire castillan, qui ne dédaignait pas de s'occuper de mariages royaux, et son collègue Arnauld-Amalric, abbé du Poblet en Aragon, avant de l'être de Cîteaux en France, ne furent pas étrangers au choix de la jeune Infante pour le fils de Philippe-Auguste. Quoi qu'il en soit, la vieille Éléonore de Poitiers, son aïeule, alla elle-même la chercher à Burgos, et la ramena jusqu'à Bordeaux, d'où l'archevêque de cette ville, remplaçant la reine retenue par son grand âge, la conduisit en Normandie où l'attendait Louis de France. Le prince était âgé de treize ans, l'Infante en avait douze : elle était *Blanche*, dit un poëte, de nom, de cœur et de visage [1]. Leur mariage anticipé fut béni à Purnor, près de Vernon (23 mai 1200), et consommé plus tard à Saint-Germain, au milieu des barons de l'Ile-de-France, chefs futurs de la croisade.

Tant que vécut Philippe-Auguste elle reste inaperçue dans l'ombre du grand monarque féodal. Dans sa retraite de Poissy, au nord de la forêt de Saint-Germain, elle ne semble occupée que de ses nombreux enfants. Mère robuste et féconde, elle en donne onze à son frêle, délicat et valétudinaire époux. Le vieux roi mort, elle arrive au trône sous le nom de Louis VIII, et c'est elle qui sera la lionne de France. Espagnole,

1. Guill. le Breton.

avec un tempérament ibéro-arabe, elle mit toutes les ardeurs de son âpre péninsule, la fierté, la hauteur, l'obstination, l'indomptabilité, une cupidité féroce, une jalousie sauvage, et, il faut le dire aussi, une galanterie chevaleresque et même sacerdotale, au service de la politique capétienne. Elle s'appuie sur Rome, s'alliera à Grégoire IX, l'ami de Dominique, et prendra sous sa protection l'ordre Dominicain. Blanche et Ugolin, c'est l'esprit de saint Dominique sur le trône de France et sur le siége de Rome. Leur œuvre commune, c'est l'inquisition dominicaine et l'extermination albigeoise. Blanche, après Philippe-Auguste, continue la tradition capétienne. La monarchie, née dans l'Ile-de-France, étendue par Louis le Gros jusqu'à la Loire, élargie par Philippe-Auguste jusqu'à la Charente, sera magnifiquement reculée par Blanche de Castille, jusqu'aux Pyrénées. Plusieurs princes se disputent l'Aquitaine ; à l'ouest le roi d'Angleterre, à l'est l'Empereur d'Allemagne, au sud le roi d'Aragon. Blanche les combattra, les rejettera, le premier dans l'Océan, le second derrière les Alpes, le troisième derrière les Pyrénées. Elle double le territoire de la monarchie, et fixe, à force d'habileté, de courage et de crime, la frontière méridionale de la France; cet incomparable hémicycle des deux mers et des deux grandes montagnes. L'œuvre est superbe, le moyen est horrible : voilà le crime et la gloire de Blanche de Castille ; c'est la matière de ce martyrologe [1].

1. Guil. le Breton. Ph. Mouskes.

Sous le nom d'Honorius, régnait à Rome le cardinal Ugolin, cousin d'Innocent III. Ugolin a deviné Blanche, Blanche a pressenti Ugolin, et la mémoire de Dominique, autant que la conformité du génie, unit la pupille et le compagnon du missionnaire castillan. Rome a rappelé Conrad, le légat vaincu : elle l'envoie en mission en Angleterre. Déjà son successeur, plus jeune et plus hardi, est en route pour les Gaules. Elle n'a point oublié dans le choix de ce nonce qu'une femme, une Espagnole tient le sceptre de France. Ce proconsul romain arrive à Paris, et, d'accord avec la reine, écarte définitivement le triste Amaury, offre au roi la conquête albigeoise, et l'investit de cette terre hérétique au nom du Christ. Louis, que des craintes et des scrupules retiennent encore, accepte enfin sous la triple pression du légat qui parle au nom du ciel, de la reine qui montre la monarchie étendue jusqu'aux Pyrénées, et des barons de France qui brûlent de prendre leur revanche des revers de la croisade. Il ne s'agit plus que d'assembler un parlement et un synode pour donner, à ces arrangements secrets, une consécration publique et solennelle.

Le pape convoque un concile à Bourges, au sud de la Loire, sur la première province romane conquise par la France, et qui va décider de l'usurpation du dernier lambeau de l'Aquitaine. Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, devait y assister à la tête des évêques de Septimanie. Il devait y soutenir le comte Ramon et défendre la cause méridionale réconciliée avec l'église romaine. Mais, au moment de partir, il reçut une autre convocation, et d'un plus

grand Maître. Dieu le priva de cet honneur : aussi bien la bouche qui avait ordonné le massacre de Béziers n'était pas digne de sauver les restes de la nationalité romane. La mort valait mieux qu'un tel salut. Une telle gloire voulait des lèvres loyales et chevaleresques. Son retour vers le comte et le peuple martyr ne fut chez lui ni pitié, ni remords, ni généreux patriotisme, mais calcul cupide, orgueil sacerdotal, ambition cénobitique, et horreur de voir la monarchie capétienne monopoliser les profits et les crimes de la croisade. Le farouche vieillard, sentant la mort venir, quitta Narbonne où il était détesté; il se retira dans l'abbaye de Fonfrède à laquelle il légua ses livres, son armure et son palefroi de bataille [1]. Deux mois, jour pour jour, avant le concile de Bourges qui l'eût réprouvé, ce grand coupable fut appelé au tribunal de Dieu où l'attendait pour l'accuser un million de martyrs (29 sept. 1225). Il craignit de laisser ses os dans le midi, et Fonfrède les rendit à Cîteaux d'où le sombre cénobite était sorti comme l'ange exterminateur. Cîteaux lui éleva un mausolée superbe, décoré et ciselé de tous les ravages de la croisade. On y trouve pourtant un épisode héroïque : c'est la bataille de Las-Navas où le destructeur de Béziers, accourant au secours des rois espagnols, combattit vaillamment et refoula l'invasion des Almoravides africains. Son fanatisme monastique repoussait à la fois de la catholicité le sensualisme musulman et la spiritualité cathare. Vers la fin, il fut l'ennemi

1. G. de Puil., ch. xxv. — *Gallia chr.*, t. I, p. 383.

de Simon de Montfort, patronna Amauri, et voulut sauver Ramon. Il fut regretté du comte, sa victime, et de la Septimanie, sa proie. Mais ces regrets qui n'absolvent pas Arnauld-Amalric, accusent seulement Pierre-Amiel, son successeur, et les chefs futurs de la croisade royale, et de l'extermination théocratique.

A ce concile imposant se rendirent quatorze archevêques, cent treize évêques, cent cinquante abbés, tout le clergé du Nord et du Midi des Gaules. (29 nov. 1225.) L'archevêque de Bourges, chef de l'ambassade qui revenait de Rome et légat gallican de la conquête capétienne, présidait comme primat et patriarche. L'assemblée vérifia d'abord les pouvoirs du cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, représentant du saint-siége, et de suite évoqua la question albigeoise et le différend du comte de Toulouse et du comte de Montfort[1]. Ramon VII comparut le premier : il demanda, *avec humilité*, d'être réconcilié avec l'Eglise romaine ; il offrit de se justifier contre ses accusateurs, de pourchasser les hérétiques convaincus, de restituer les revenus ecclésiastiques, de réparer les dommages causés aux églises et aux abbayes; en un mot, d'extirper l'hérésie cathare. Promesses vagues, impossibles, insensées, les mêmes qu'il avait faites au synode de Montpellier. Amauri de Montfort comparut à son tour : il réclamait le comté de Toulouse. Son père Simon l'avait conquis. Sa conquête avait été confirmée par Philippe-Auguste et par Innocent III. Il montra les

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald.

chartes du monarque et du pontife. Et il ajouta que Ramon VI avait été déshérité pour cause d'hérésie par le concile de Latran. — Ramon répondit qu'il était l'héritier naturel, et qu'il était prêt à rendre hommage au pape et au roi. — Voulez-vous, s'écria vivement Amauri, vous en remettre au jugement des douze pairs de France? — C'était encore un piége, une fiction. Amauri invoquait tantôt le droit théocratique, tantôt le droit carlovingien. Ramon était Goth d'origine et non pas Franc. Ses ancêtres n'avaient pas concouru à l'élection de Hugues Capet. Il n'était donc pas pair de France. — J'accepte ce jugement, répliqua Ramon; mais, avant tout, que le roi reçoive mon hommage ; car ils ne voudraient peut-être pas me reconnaître pour pair. — Ses juges, effectivement, étaient ses ennemis, ses spoliateurs, les chefs de la croisade. Amauri s'emporta, et les deux comtes allaient tirer leurs épées. Le légat s'interposa, et déroba le débat. Il prétendit que Ramon n'avait pas imploré, en termes convenables, le pardon de l'Église romaine. En conséquence, il ordonna aux archevêques de se réunir isolément, chacun avec le groupe de ses suffragants, de délibérer sur la question albigeoise, et de lui donner en secret leur avis, pour qu'il pût le transmettre, avec le même mystère, au pape et au roi. Les prélats répondirent que Ramon ne devait pas être relevé de l'anathème, et que le roi serait chargé de la conquête de Toulouse dévolue à la maison de France[1].

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald., chr. Tur.

Le Capétien n'eut pas de peine à se laisser investir par le légat d'une expédition qu'il était allé solliciter à Rome. Mais, à la solennité du concile il voulut ajouter la majesté du parlement et fortifier le mandat du clergé par le mandat de la nation. Il prenait ses précautions : il se déchargeait prudemment de sa responsabilité future ; car, enfin, l'entreprise était hasardeuse, et l'Aquitaine, victorieuse de la croisade, pourrait bien l'être aussi de la royauté. C'est dans cette incertitude que Louis VIII convoqua à Paris un parlement des prélats et barons de France (28 janv. 1225). Le légat s'y trouva avec les archevêques du concile, les pairs du royaume, les anciens chefs de la croisade, Gui et Amauri de Montfort, Bourchard de Marly, Robert de Poissy et leurs compagnons de la vallée de Chevreuse. On y vit figurer un riche et puissant baron d'Aquitaine, Savari de Mauléon[1]. Savari était Basque : de Béarnais il était devenu Poitevin, de Poitevin Normand, de Normand Français. Sénéchal du Poitou pour le roi d'Angleterre, il l'était encore pour le roi de France. C'est ainsi que cet habile condottière siégeait au parlement. Par ces honneurs accordés à un transfuge, le roi espérait encourager la désertion des barons pyrénéens. Nul, mieux que Savari, ne connaissait les forces et les blessures de sa patrie et ne pouvait les révéler au roi. Louis consulta donc ses pairs ; les barons répondirent : Nous conseillons à notre très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français, de se charger

1. Sava, eau ; aric, montagne. Savari, eau de montagne.

de la conquête albigeoise, et nous le seconderons dans son entreprise jusqu'à son entier achèvement pour l'amour de Jésus-Christ et de la foi chrétienne, et pour l'honneur du monarque et du royaume de France[1]. Alors Romain de Saint-Ange se leva, majestueux et menaçant, et, par un rite analogue à la solennité lugubre où le consul rouvrait les portes de Janus, invoquait la guerre sanglante, déposait et dépossédait les rois ennemis et les dévouait aux dieux infernaux, il s'écria : « Au nom du Dieu tout-puissant, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, par leur autorité et la nôtre, nous excommunions Ramon, fils de Ramon autrefois comte de Toulouse, ses fauteurs, ses complices et tous ceux qui lui donneront des conseils contre l'Église, la foi chrétienne et le roi de France, leur défenseur. Nous excommunions de même tous ceux qui, du dedans ou du dehors, attaqueront ou envahiront le royaume de France. Nous excommunions également ceux qui, dans le royaume, se feront entre eux la guerre. Car, ce que nous entreprenons est une grande chose ! »—« Amen, » répondirent sombrement les évêques, et leur chant lugubre fut accompagné sans doute des acclamations des barons et du frémissement sonore des épées avides de combats.

Le légat reprit avec la même solennité : « Nous plaçons le roi, sa famille, son royaume et tous ceux qui l'accompagneront et travailleront à son œuvre, sous la protection de l'Église, tout le temps

1. *Hist. du Lang.*, t. V, 123.

qu'ils seront au service de Jésus-Christ. Nous transmettons au roi et à ses héritiers, à toujours, les États du comte de Toulouse. Il va les conquérir sur l'hérésie, et sa victoire sera la victoire de l'Église. C'est pourquoi nous accordons au roi le dixième de tous les revenus de l'Église de France pendant cinq ans, ou tout autant que durera la campagne. Sont exemptés de cette dîme, les Hospitaliers et les Templiers, les ordres de Cîteaux et de Prémontré, et les prélats et les clercs personnellement employés dans l'expédition. Pour que ces choses soient notoires et demeurent inébranlables, nous en délivrerons des lettres scellées de notre sceau. » — « Amen, » répétèrent sombrement les évêques des Gaules, et les barons de France répondirent à leur chant lugubre par des acclamations guerrières qu'accompagnait le bruit d'airain de leurs armures comme un retentissement anticipé des batailles [1].

Dans ce même parlement, Amauri de Montfort renouvela son renoncement aux conquêtes de son père, et la cession de ses droits au roi et à la maison de France. Le roi lui promit en dédommagement la succession de la charge de connétable alors possédée par son oncle le vieux Mathieu de Montmorency. Deux jours après (30 janvier 1226) Louis reçut la croix des mains du cardinal de Saint-Ange, et tous les barons la prirent à l'exemple du monarque. Le légat écrivit à tous les métropolitains de France : Le roi a pris la croix contre les hérétiques

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 124.

Albigeois. Nous avons excommunié Ramon, comte de Toulouse. Publiez cette excommunication, prêchez la croisade, prenez la croix. Rendez-vous à Bourges, un mois après Pâques. Le roi y sera, à la tête de son armée, et nous y serons avec lui. » Les opérations de la campagne furent définitivement arrêtées dans un nouveau parlement convoqué à Paris le 29 mars, et le roi manda aux barons de France de se trouver à Bourges le quatrième dimanche après Pâques, pour être à Lyon le jour de l'Ascension [1].

Le pape lui ouvre les chemins du Midi. Il défend, aux princes intéressés, d'entraver la marche du roi de France, et de secourir le comte de Toulouse. Ramon VII avait droit de compter sur l'Empereur, son suzerain, sur le roi d'Aragon, son neveu, sur le roi d'Angleterre, son cousin, et l'ennemi héréditaire des Capétiens. Le monarque anglais voulut passer la mer, reprendre Poitiers, défendre Toulouse. Mais il fut retenu par les barons anglo-normands, et les menaces du légat de Rome. Le roi d'Aragon, ingrat pupille du Midi, armait une flotte contre les insulaires africains des Baléares. L'Empereur préparait une croisade contre les musulmans d'Asie : il veut aller ceindre la couronne de Jérusalem. Ainsi l'abandon était au dehors, abandon insensé ; mais la trahison, trahison encore plus monstrueuse, était au dedans. Les archevêques, les évêques, les chefs des monastères, dispersés et fugitifs devant la victoire romane, n'étaient remontés sur leurs siéges qu'en vertu de la paix conclue au synode de Mont-

1. Math. Paris.

pellier et de l'hommage rendu au comte de Toulouse. Mais, après le concile de Bourges, oublieux de leurs serments, ils conspirent contre le prince, travaillent les barons, ébranlent les consuls, effrayent les peuples, et appellent le roi. Le vieux primat de Septimanie, dont l'énergie farouche mais propice au comte, eût pu contenir ses suffragants, était mort récemment. De sorte qu'après le parlement de Paris, et l'anathème lancé contre le comte de Toulouse, leur fureur ne connut plus de frein. A la nouvelle de cette excommunication et de l'invasion prochaine du roi de France, un frisson d'effroi courut sur le Midi : on vit de grandes défaillances de cœur. Pierre-Amiel, successeur d'Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, fit succomber les seigneurs de Thesan, de Corneillan, d'Olargues de Vintron, de Puyserguier[1], ainsi que l'héroïque Ramon de Rocafeuil, qui (pendant le concile de Latran) avait imploré la pitié du pape, en termes si naïfs et si touchants, sur l'infortune du petit orphelin de Carcassonne, qu'il abandonne, hélas, lui-même aujourd'hui (14 et 15 d'avril). Les seigneurs de Cab-Aret, parents du vicomte de Carcassonne, Bernard-Othon, seigneur de Laurac, ses frères, et leur vieux père, seigneur d'Aniort, les deux tribus illustres des *fils de Nous et d'Impéria*, cédèrent aux séductions des abbés de Caunes, de Montolieu et d'Ardorel. Ces subtils diplomates des monastères, non contents d'envelopper ces hommes simples, ces rudes guerriers, leur faisaient dire mensongèrement au roi,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 125.

que la nouvelle de son arrivée prochaine dans le Midi les avait fait exsulter de *toutes leurs entrailles*, et qu'ils n'aspiraient qu'à vivre sous le régime modéré et *l'ombre protectrice des ailes de la France*. Les *fils d'Oliva*, seigneurs de Montalion, qui, à la vérité, avaient à se plaindre des comtes de Foix et du roi d'Aragon, grief habilement envenimé par l'abbé d'Ardorel, écrivirent, par la plume de leur interprète monacal, qu'ils se remettaient eux et leurs châteaux de Cerdagne, à l'*illustre roi des Francs*. Sous l'impulsion du puissant abbé de la Grasse, Nugnez Sanche, comte de Roussillon, mit à la disposition du roi tous ses domaines des Pyrénées par terre et par mer, pour l'*extirpation des hérétiques*, pour *faire le salut de son âme*, et *venger les injures du Sauveur*. (29 avril.) L'abbé de Saint-Gélis corrompit les seigneurs de Garin et de Méchin, feudataires ecclésiastiques de Saint-Gélis et de Mende, et le puissant Bermond, seigneur de Sauve, d'Anduze, et d'Alais, propre neveu de Ramon VII, et de la célèbre poétesse Clara d'Anduze, et qui abjurait lâchement toute consanguinité comme toute poésie[1]. Enfin Guillaume, prieur de Saint-Antonin, avec Ebrard, chevalier du Temple, embauchèrent la ville de Saint-Antonin, le poétique fief du vicomte Jordan. Jordan l'avait reprise sur Gui de Montfort, mais Gui venait de la céder au roi. Les douze consuls, à la tête desquels Deodat et Savari de Cahuzac, envoyèrent le templier Ebrard implorer la protection et la domination du Capétien. Louis répondit de

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 125.

Saint-Germain-en-Laye (avril 1226) et remercia de leur affection l'église et la ville de Saint-Antonin, assises dans *la noble vallée* de l'Aveyron. Mais bientôt ces traîtres eurent peur de leur trahison. Ils supplièrent le roi de ne divulguer leur félonie que lorsqu'il serait arrivé à Cahors, et d'obtenir du légat la grâce de rétablir le culte catholique dans leurs murs. Alors, sous la protection des soldats, ils jouiraient du double bonheur d'être chrétiens et français. Ce n'est pas que leur ville ait jamais été infectée de la peste hérétique, mais ils craignent pour leurs moissons, leurs vignes, et leurs troupeaux, les vengeances du comte Ramon, et pour leurs personnes les haines des châtelains d'alentour, tous notoirement cathares. Ainsi ces traîtres finissaient en délateurs regardant dans leur effroi les nobles et patriotiques donjons de Penne, de Najac, et de Bruniquel et celui de Saint Antonin même, séjour de toute gloire et de toute poésie chevaleresque [1] (8 mai 1226).

L'émotion fut grande dans le prince et dans le peuple; toutefois les défections furent surprises, passagères, et provoquées par les évêques : ils voulaient donner au roi des airs de libérateur imploré par le Midi. C'était le parti de la croisade. On vit aussi les plus nobles adhésions patriotiques. Les villes de Toulouse, Montauban, Moissac, Agen, Cahors, Albi, Avignon se serrèrent autour de Ramon VII. Le Mager (maire) d'Agen, et nous pensons qu'il fut l'organe de toutes les autres cités, fit entendre

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 126.

le langage le plus magnanime : « Nous jurons, dit-il, au comte, de vous défendre contre la croisade et le roi de France, et de repousser l'absolution du pape[1]. Castel-Sarrazin poussa probablement aussi son ancien cri tragique : *nous mangerions plutôt nos enfants*. L'élément léoniste palpite dans ces consuls. Le comte accrut leurs libertés. Il donna à Avignon le comtat Venaissin, les châteaux de Beaucaire et de Malaussèna, et une autre terre extra-rhodane. La charte d'Agen est en belle langue romane; celle d'Avignon est en latin, et datée de *Viridario, ante cameram pictam staris episcopalis*, ce qui prouve que le Capitole d'Avignon s'appelait le *verger*, et que l'évêque n'était ni sur son siége, ni dans sa chambre peinte, ni probablement dans la généreuse cité, mais auprès du roi de France [2]. (Kal. Junii 1226.) Avignon prouvera tout à l'heure sa fidélité et sa reconnaissance héroïque. C'est alors aussi que pour s'attacher encore plus le comte de Foix, le vainqueur de Montfort, qui seul pouvait triompher du roi Louis, Ramon VII lui fit don, sous l'unique réserve de l'hommage, du vaste fief de Saint-Félix comprenant une quinzaine de châteaux et de villages du Lauragais. Roger-Bernard apparaissait comme le futur libérateur, le sauveur une seconde fois de la patrie et l'invincible chevalier et paladin du Paraclet.

Au milieu de ces espérances et de ces terreurs, chef patriotique du Midi, le comte de Foix attendit le roi de France. Louis a tout obtenu du saint-siége.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 130.
2. Pr. 130, pr. 129. Du Verger, devant la chambre peinte du siége épiscopal.

Il est l'unique chef de l'expédition et l'héritier unique des conquêtes de Montfort et des spoliations de la croisade. Pourquoi donc diffère-t-il toujours son départ? Tremble-t-il de dépouiller le comte, son cousin? Frémit-il des sinistres augures paternels? Recule-t-il devant les prédictions d'un astrologue qui déclare que le roi ne reviendra pas vivant de l'Albigeois. On ne sait, mais ce conquérant est plein de frayeurs secrètes. Il exige du légat la promesse formelle qu'en prenant la croix il ne sera pas lié par ce signe, ni contraint de rester dans le Midi qu'autant qu'il lui plaira, ni d'y retourner une seconde fois, après son retour, sans scrupule de conscience à l'égard de l'église et de Dieu [1]. Le légat lui accorde tout. Poussé par Romain de Saint-Ange et par Blanche de Castille, le roi quitte enfin Paris. Après deux ans de délais et de préparatifs, il s'ébranle à la tête du baronnage du Nord. Il est suivi du légat, et des anciens chefs de la croisade qu'il doit rétablir dans leur conquête perdue. Bourges est le rendez-vous de l'ost de France. Il s'y trouve 50,000 chevaliers, et plus de 50,000 fantassins, armée immense pour ce temps. Et pourquoi ce prodigieux armement? Est-ce pour dompter l'Afrique, et subjuguer l'Orient? Non, c'est pour usurper la vicomté de Carcassonne; dépouiller un jeune prince innocent et orphelin; écraser un peuple livré au dehors, trahi au dedans : une race brisée, morcelée, épuisée de sang par les victoires de sa liberté. De Bourges l'ost, enfin complété, se remit

1. Pr. 124.

en marche à travers les landes du Berry et les herbages du Nivernais. Il marchait sous son double chef : le monarque capétien et le légat de l'Église romaine; et sous son double symbole : les fleurs de lis de France et les clefs de saint Pierre, enlacées d'un rayon de foudre. Chacun des deux princes avait sa cour : le cardinal, sa cour sacerdotale d'archevêques, d'évêques et d'abbés du Nord; le roi, sa cour féodale de ducs, de comtes, et de barons. Tous portaient la croix rouge sur la poitrine, car c'était une véritable croisade, une croisade royale. Avec eux était Amauri de Montfort: Amauri devait renouveler de ville en ville son abdication et remettre ses droits et ses partisans au roi de France. Ainsi Louis VIII réunit autour de lui toutes les forces et tous les prestiges : le chef de l'ancienne croisade, toute la chevalerie de France, toute l'Église gallicane, le légat du saint-siége, la double majesté du royaume de France et de l'Église romaine; un triple droit : le droit féodal de Montfort, le droit épique de Charlemagne, le droit théocratique de saint Pierre. Il réalise cette foudroyante fiction : l'Aquitaine est donnée à Louis VIII, descendant de Charlemagne, par Grégoire IX, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Et pourtant, entouré de tous ces prestiges de la terre et du ciel, ce monarque est troublé; ce conquérant a des terreurs. Qui donc l'épouvante ainsi? Certes ce n'est pas sa conscience. Cela n'émeut guère un roi. Le spectre désolé de la croisade vaincue le poursuit. Les victoires romanes flamboient sinistrement à l'horizon du sud, les

siéges de Toulouse et de Carcassonne, les batailles de Montjoie, de Castelnaudari, de Baziéges ; les cimes de Montségur et de Castelbon, d'où s'élança, comme un aigle, la délivrance. Et de Perpignan à Bayonne, des cavaliers de feu bondissent de cime en cime sur les neiges sanglantes des Pyrénées.

V

LE ROI ET LE LÉGAT DESCENDENT LA VALLÉE DU RHONE ET METTENT LE SIÉGE DEVANT AVIGNON, DÉFENDU AU DEDANS, PAR LES PODESTATS DE LA CITÉ, AU DEHORS PAR LE COMTE DE TOULOUSE.

Ainsi Rome a réorganisé la croisade : elle lui donne aujourd'hui son chef réel, autrefois dérobé sous les Montfort. Au faible Amauri vaincu, elle substitue le puissant Louis, le vainqueur de l'Angleterre et de l'Allemagne. Sur le Midi brisé, disjoint, disloqué, bouleversé, presque anéanti, elle déchaîne comme un ouragan de fer, l'ost régulier, la chevauchée féodale et superbe, les forces neuves, compactes, irrésistibles de la France. Le pape et le ro se sont d'avance partagé les États du comte de Toulouse. Le pape prendra du Rhône aux Alpes, le roi du Rhône aux Pyrénées. Mais de Bourges pourquoi ne vont-ils pas directement vers le sud par l'Auvergne ou le Limousin, pays plus vert, plus herbeux, et plus propre surtout à nourrir la cavalerie [1] ? Pourquoi, renonçant à leur premier projet,

1. Le roi était attendu à Cahors et à Saint-Antonin.

font-ils ce long détour vers l'est, et vont-ils chercher, par l'aride vallée du Rhône, les plaines brûlantes de la Provence, à travers les terres de l'Empereur ? Évidemment, c'est pour conquérir d'abord l'apanage du pape, enlever à Frédéric II, ennemi du saint-siége, cette province impériale, sous prétexte d'hérésie, et écraser dans Avignon et dans les hautes vallées des Alpes, l'Église des Vaudois, les sectateurs de Pierre de Brueys.

Le roi arrive à Lyon le jour de l'Ascension. Il embarque sur le Rhône son immense bagage, et l'armée descend le long du fleuve par la même route qu'avait suivie, dix-sept ans auparavant, la grande colonne des croisés conduite par l'abbé de Cîteaux. Elle ondule dans cette longue vallée rhodane comme un ouragan d'hommes, de chevaux, de fer et de feu. A mesure que son tonnerre roule vers le Midi, les fluctuations d'esprit redoublent, et les défaillances de cœur. Avignon elle-même, l'énergique et patriotique cité d'Avignon, se trouble : le roi trouve ses députés à Valence, son podestat à Montélimart. Ils lui offrent le passage sur leur pont si célèbre, et lui ouvrent la porte des États du comte du Toulouse. Mobilité du plus héroïque sang provençal ! Dix ans auparavant, Avignon, la noble république, recueillit l'infant de Saint-Gélis déshérité par le concile de Latran, et sur des nefs couronnées de fleurs, au son des luths et des ballades, le conduisit à la conquête de Beaucaire, premier et glorieux exploit de la délivrance romane. Avignon vient encore de resserrer naguère le pacte

qui l'unit au prince. Le trahit-elle maintenant? Non : ce trouble n'est peut-être qu'un piége de guerre tendu au Capétien. Elle ouvre la trappe pour y prendre le lion de France et son pourvoyeur, le chacal de Rome.

Ramon VII montre un ferme cœur : sa débilité se retrempe dans la vigueur de ses bayles et de ses capitaines, les conseils d'Avignon, les capitouls de Toulouse, et surtout le magnanime comte de Foix. Le prince marche hardiment à la rencontre de l'invasion : il fait reculer les peuples, emporter les vivres, brûler les fourrages et labourer les prairies, pour affamer l'ost français. Il fait le vide, il étend le désert devant le roi capétien. C'est une lutte à mort dans laquelle entre aussi le climat. Avignon *venteuse, sans vent vénéneuse et par le vent fastidieuse*[1], attend, dans son fiévreux Éden, le roi de France et le légat de Rome. Ils arrivèrent le 6 juin au pont de Sorgues. Le cardinal lança derechef l'anathème sur le comte et l'interdit sur ses États, et le lendemain, jour de la Pentecôte le monarque campa devant Avignon.

La ville avait pour podestats Ramon du Rial et Guilhem-Ramon, de la maison des vicomtes d'Avignon. L'un de ces deux consuls avait naguère, à Montélimart, offert au roi le libre passage du Rhône pourvu que le légat levât la sentence d'excommunication qui, depuis dix ans, pesait sur les Avignonnais. Le rusé Provençal voulait, par cette

1. Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.

concession, se délivrer de l'anathème pontifical et aventurer l'ost français entre le comte de Toulouse, campé en Provence, et le comte de Foix qui l'attendait vers les Pyrénées. Romain y consentit à condition qu'Avignon livrerait des otages, ses portes et ses forteresses au roi. Le podestat ne répondit pas ; mais, quand le monarque arriva, il trouva les portes fermées, et un pont de bois construit en amont de la cité, joignant le pont de pierre dans l'île du Rhône, pour le passage des Français. Louis s'irrite ; il doit passer par la ville et le pont de pierre : cette défiance est une injure à la majesté royale. Les podestats accordent cette faveur au monarque, au légat et à l'élite des barons. Ils livrent quelques portes, quelques tours, cinquante otages. Mais le peuple s'indigne de la condescendance des consuls : il refuse les vivres vendus, court sus aux croisés, rejette les Français hors de ses murs, et, rompant le pont de bois, coupe en deux l'armée royale dont l'avant-garde est déjà sur la rive droite, avec le comte de Blois. Les Avignonnais avaient éventé le secret dessein du monarque et du cardinal. Le légat alors, du conseil des évêques, anathématise solennellement Avignon comme un receptacle de vaudois, de cathares et de partisans du comte de Toulouse. Il enjoint au roi de purger la cité de la *dépravation hérétique*, et de venger *l'injure* faite à *l'ost du Christ*, sauf les droits des églises, des catholiques et de l'Empereur[1]. Avignon, effectivement, comprise dans le royaume d'Arles, relevait

1. Guil. de Puil. — Gest. Lud., VIII.

de l'Empire germanique. Le roi n'hésita pas à l'assiéger comme une ville rebelle, et pour justifier cette inqualifiable agression, il écrivit à Frédéric II. Le légat, les évêques, les barons adressèrent aussi au *Sérénissime Empereur des Romains, toujours Auguste*, une lettre explicative scellée de vingt sceaux, parmi lesquels on remarque ceux d'Amauri de Montfort et de Thibaud, comte de Champagne. Ils n'attaquaient Avignon, assuraient-ils, que comme pèlerins, armés pour la cause de Dieu. L'abbé de Saint-Denis, et les évêques de Beauvais et de Cambrai, envoyés en ambassade, se chargèrent de transmettre ce mensonge au sceptique César, ennemi des papes et rival des Capétiens.

Avignon est assise sur la rive gauche du Rhône, presque au confluent de la Durance, d'où dérive son nom d'*Aqueuse*[1]. Le grand fleuve qui la protége à l'ouest inonde son fossé et baigne ses murailles dont l'enceinte crénelée ne s'escarpe qu'au nord pour hérisser de ses tours le monticule des Doms[2] qui supporte le donjon des vicomtes, que remplaceront, aux jours de sa servitude, le palais et la nécropole des papes. Le roi de France posa son camp du côté sud, au confluent de la Durance et du Rhône : il fit avancer ses engins de guerre contre le mur méridional, et crut avoir bientôt dompté les Avignonnais. Mais les vaillants podestats repoussèrent vigoureusement les assauts d'un roi perfide et d'un légat exterminateur. Ils

1. Ava, eau.
2. De dominis.

firent des sorties impétueuses, et les assaillants furent à leur tour assaillis : l'ost franc dut s'enfermer dans un camp retranché pour résister aux attaques multipliées de Rial et d'Avignon, les belliqueux consuls.

Bientôt la disette commença : le sol était brouté par plus de cent mille hommes et de cinquante mille chevaux. Le fleuve avare, inconstant, et cette fois patriote, ne charriait qu'irrégulièrement et parcimonieusement des blés, des vins, des fourrages de France. Il fallut que l'ost, pour s'approvisionner, s'étendît dans les campagnes rocailleuses et hostiles. Le comte de Toulouse, avec ses chevaliers et les anciens faidits provençaux, harcelait les maraudeurs, les traquait dans les forêts de pins et d'oliviers et les refoulait dans leur camp blessés et affamés. A la tête des faidits de la Durance était sans doute le valeureux Gui de Cavaillon, sur son palefroi d'un *brun fauve;* Gui, le troubadour chevaleresque armé de sa lance et de sa harpe, et dont les chants excitaient ses compagnons aux guerres patriotiques[1]. Le comte de Toulouse avait donc pour auxiliaires l'âpreté du sol, l'insalubrité du climat, les ardeurs consumantes du soleil. Il devint bientôt évident, que si les hommes ne s'abandonnaient pas et ne trahissaient pas ces envoyés de Dieu, le Midi dévorerait cette armée du roi de France.

Malheureusement la défection commença. Le comte de Provence en donna l'exemple. Tout de-

1. Segner Coms, saber volria.

vait rendre fidèle Ramon-Bérenger. Il était neveu de Pierre II, roi d'Aragon, cousin du comte de Toulouse, vassal de l'Empereur, étranger aux Capétiens. Il trahit son peuple, son parent opprimé, son oncle martyr, son magnanime suzerain. Il vint lâchement au camp d'Avignon se soumettre au roi de France et au légat de Rome. C'est encore un de ces princes par qui finissent les dynasties. Cette trahison fut le germe du mariage de l'infante Marguerite, sa fille, avec le jeune roi Louis IX, et de l'absorption de la Provence par la maison capétienne. Cette grande défection ébranla les comtes, troubla les consuls. Le légat renvoya les évêques, les chefs d'abbaye, travailler les princes, les villes, les peuples. A la tête de ces embaucheurs, se distingua le nouvel archevêque de Narbonne, Pierre Amiel, homme violent et scandaleux, et l'irascible et turbulent vieillard, Foulques, évêque de Toulouse. Ils partirent, parcoururent le Midi, et revinrent au camp avec des troupeaux de chevaliers surpris, de consuls effrayés. L'abbé de Saint-Gilles séduisit les barons des Cévennes, l'abbé de la Grasse, ceux des Corbières, l'abbé des Feuillants, ceux de Gascogne, l'abbé d'Ardorel, ceux de Cerdagne [1]. Cette déchéance commencée par le comte de Provence, se termina par le comte de Commenges. Tout devait aussi le retenir, la mémoire de son père, à peine couché dans sa tombe, et qui dut s'agiter de fureur dans son armure de fer, la fraternité d'armes et de sang de son beau-frère, le comte de Foix, et l'in-

1. *Hist. du Lang.*, pr. 125.

fluence de sa femme Cécilia que Roger-Bernard lui avait donnée naguère pour enchaîner ce faible prince à la grande cause romane. Sa lâcheté fut plus forte que l'amour conjugal, la fraternité des armes et du sang, et que la voix indignée du sépulcre paternel.

La chute des villes de Béziers, Narbonne, Castres, Albi, fut principalement l'œuvre du primat Pierre-Amiel. Deux partis existaient dans tout le Midi, le parti catholique et français et le parti patriote et albigeois. Le parti de la croisade, écrasé par la victoire patriotique, releva la tête dès l'annonce de l'invasion. Les évêques dévoués à l'étranger poussèrent leurs satellites aux consulats. C'était préparer la conquête : c'était remettre les clefs des villes à des consuls vendus d'avance au roi de France. Ces consuls paraissent avoir été de la plus basse extraction, si l'on en juge par leurs noms. Le chef de ceux de Béziers s'appelait Améric Bouffat, ou le Goinfre : il promettait de se conformer à tous les ordres du cardinal-légat et du roi de France. Les consuls de Carcassonne s'appelaient Barba, Faure, Ferréol. Des barbiers et des forgerons gouvernaient, terrorisaient la noble et chevaleresque cité [1]. Les noms des autres s'est dérobé au pilori de l'histoire. C'étaient les sicaires de l'abbé de la Grasse et du primat de Septimanie. Ils promirent à l'archevêque et au cénobite d'obéir à tous les commandements *universels* et *particuliers* du légat et du roi de France, et de leur livrer le château, la cité et le bourg de

1. *Hist. du Lang.*, pr. 135.

Carcassonne. Le comte de Foix est dans le donjon des Trencabel. Il leur promet de défendre ces murailles, cette roche, tombeau naguère de la croisade, et bientôt l'écueil du roi de France, et le salut de la patrie méridionale. Il paraît que cette populace, ameutée par le tribun Ferréol, se rua sur le palais vicomtal. Il expulsa du manoir de ses aïeux l'orphelin, le fils du martyr; et le héros, le libérateur du Midi. Le comte et le jeune vicomte, qui auraient pu sabrer cette ignoble et servile tourbe dans les rues de la cité, se retirèrent la mort dans l'âme, par l'escalier couvert et crénelé qui descendait au bord de l'Aude, et remontèrent vers les montagnes, tandis que cette foule insensée de peur demandait à grands cris de passer dès ce moment, et pour toujours, sous la domination immédiate du roi de France. Pour sceller cette déchéance, ils abdiquèrent l'ancien sceau de Carcassonne, représentant sans doute le Rocher (quar), piédestal de leur ville antique, emblème de stabilité, et le chêne (casser), emblème de force, double symbole de leur double origine ibéro-celte. Ils reprirent le sceau des Montfort, le signe de leur soumission à la France. Il représente d'un côté un champ de fleurs de lis, emblème du Midi dont le sol sanglant germe une moisson de fleurs capétiennes. Et de l'autre, un oiseau portant dans son bec souillé une feuille d'olivier ou peut-être une fleur de lis. C'est le pigeon de l'Arche qui revenait avec cette fleur de lis annoncer la fin du déluge de sang; ou le ramier du Paraclet qui, fatigué de vivre dans les bois, cueille en signe de soumission cette fleur royale, et consent à devenir, en échange

de sa liberté, un oiseau de basse-cour, un volatile du poulailler capétien [1].

Le roi de France redoublait ses assauts contre Avignon; mais la ville se défendait par ses fortes murailles, son château escarpé, son fleuve rapide, et plus encore par le courage de ses magnanimes consuls. Les deux héroïques podestats, non-seulement repoussèrent les assauts du roi, mais encore assaillirent dans son camp le monarque croisé. On vit se renouveler le spectacle du siége de Beaucaire, un siége dans un siége, et l'assiégeant assiégé lui-même. Seulement les rôles, cette fois, étaient intervertis : l'assiégé, c'était le roi de France, au lieu de l'infant de Toulouse; l'assiégeant, au lieu de Montfort, c'était Ramon VII qui cernait le camp royal. Avignon était un Beaucaire patriote et plus grandiose. Le roi se trouvait pris entre le prince et les podestats dont les sorties et les attaques semaient les abords de leur ville, et les alentours du camp, de cadavres de croisés. On vit une chose plus surprenante encore. Pendant que les villes romanes abandonnaient le comte de Toulouse, les barons français abandonnent le roi. Ils avaient des relations avec les consuls d'Avignon, et des sympathies pour les comtes de Toulouse et de Foix. Le duc de Bretagne, le comte de Champagne, les barons du Nord sentaient à la fois l'injustice de cette guerre et l'absurdité de leur victoire. Le roi vainqueur par leur épée s'élèverait sur la ruine des grands vassaux. La féodalité était en

1. Mahul, cart. de Carcassonne.

lutte contre la royauté. Il s'agissait de savoir si la France se développerait par l'aristocratie ou la monarchie. L'aristocratie a vaincu en Angleterre, la monarchie a triomphé en France. Après leur quarantaine de service féodal, les barons regagnaient leurs châteaux du Nord. Le plus éclatant de ces magnanimes transfuges fut Thibaud de Champagne. Il partit après une violente altercation avec le roi. On dit qu'il se rendait auprès de la reine Blanche [1].

Le soleil provençal fit surgir de la putréfaction des cadavres d'hommes et de chevaux entassés sur un sol fiévreux, une nouvelle ennemie, une sombre sœur de la famine, la mortalité. Il s'élevait de ces cadavres des nuées de mouches noires qui venaient, avec un lugubre bourdonnement, jusque dans les tentes des princes, infecter les plats, empoisonner les coupes, inoculer aux vivants la peste engendrée par les morts. Deux cents barons et vingt mille croisés périrent sous les flèches acérées des Avignonnais, ou les dards vénimeux des insectes, ou les miasmes impurs de l'air. Le roi, constamment repoussé, résolut de tourner la ville, et de la surprendre du côté du fleuve. Un pont de bois aboutissait du rivage dans l'île du Rhône et s'y bifurquait au pont de pierre de la cité. Les Avignonnais l'avaient coupé, mais le roi le fit rétablir furtivement, et tenta une attaque nocturne contre cette tête de pont, cette porte occidentale de l'île. Les assaillants s'y précipitent; les madriers, trop fai-

1. Gest. Lud., VIII.

bles ou mal fixés, fléchissent sous l'énorme poids des hommes et des engins ; et cette masse de combattants et de machines s'entre-choque, s'entrebrise dans sa chute, tourbillonne dans le vide, et s'écroule en hurlant dans le Rhône, son sépulcre. Ainsi tout combattait contre les croisés : le fleuve, la terre, le soleil [1].

Au milieu de ces scènes lugubres, on annonce au camp la venue du comte de Foix. Le vainqueur des Monfort, le libérateur du Midi, atteint du découragement universel, vient-il donc se soumettre aussi? Non, il vient traiter de la paix avec le roi et le légat. Sur quelles bases, on l'ignore, mais les mêmes, sans doute, qu'il avait posées au synode de Montpellier. Suzeraineté du roi de France : suprématie de l'Église romaine ; mais liberté religieuse. Louis VIII eût peut-être accepté ces conditions ; elles furent repoussées par le cardinal. La tolérance est incompatible avec la papauté. Ces offres étaient nobles et sages; elles conciliaient l'autorité du saint-siége et de la couronne de France avec l'indépendance politique et religieuse des Méridionaux. En dehors d'elles, il ne restait qu'extermination et servitude. Le comte se retira.

L'automne approchait, il fallait en finir avant l'hiver : inexpugnables sont les murs d'Avignon; invincible est le cœur des vaillants consuls. Malheureusement la famine se fait sentir dans la ville assiégée. Le légat, instruit de leur détresse, ouvre des négociations [2]. Douze citoyens se rendent sous

1. Math. Paris, an. 1226.
2. Math. Paris, an. 1226.

la tente du cardinal. Vous allez périr, leur dit-il ; ce qui échappera à la faim mourra par l'épée des croisés ; un seul moyen vous reste de sauver votre vie, vos maisons, vos libertés : rendez votre cité. — Nous ne rendrons jamais la ville au roi, répondirent les citoyens : nous connaissons trop l'orgueil et la dureté de la France. — Fiez-vous à moi, répliqua l'astucieux Italien : je suis votre naturel médiateur auprès du roi. C'est moi qui ai fait traîner le siége en longueur. On a fait sur votre foi un rapport désavantageux au pape. Laissez-moi donc entrer dans la ville avec les prélats : j'informerai sur le cas d'hérésie, et lèverai l'excommunication. Je ne veux que votre salut. — Le légat redoubla de pieuses tendresses qu'il accompagna des serments les plus solennels. Les consuls y consentent : les portes s'ouvrent devant les évêques ; les soldats entrent pêle-mêle avec la garde ecclésiastique, et s'emparent par trahison de l'invincible cité qu'ils livrent au roi. Le légat et le roi abandonnent la ville au pillage, emprisonnent les citoyens, détruisent les maisons crénelées, abattent les murailles et les forteresses, mettent à mort leurs défenseurs, ces forteresses vivantes, et probablement aussi leurs héroïques chefs, Rial et Avignon, dont le martyre se confond avec le martyre de leur patrie. Ils ne s'arrêtèrent que par crainte de l'empereur Frédéric, qui, déjà fort irrité de cette attaque, dut être, en effet, furieux de cette félonie et de ce massacre d'une ville impériale [1].

1. Guil. de Puil.

Ainsi succomba l'héroïque cité d'Avignon ; par la perfidie romaine, et non par les armes françaises. Elle résista trois mois à cent mille hommes. Vingt mille hommes périrent sous ses murs, par le fer, par l'épidémie, par le fleuve. Quelques jours de plus, et l'ost tout entier était détruit par les eaux. La Durance, enflée par les pluies d'automne, déborda, inonda le camp français, et le Rhône eût roulé, dans son écume, à la mer, son tombeau, toute la chevalerie de France.

VI

AVIGNON PRIS, LOUIS VIII PASSE LE RHÔNE, SOUMET NÎMES, BÉZIERS, NARBONNE, CARCASSONNE, RÉORGANISE LA CONQUÊTE DANS LE CASTELLAR DE PAMIERS, REVIENT EN FRANCE A TRAVERS L'ALBIGEOIS ET LE ROUERGUE, ET MEURT A MONTPENSIER EN AUVERGNE.

Avignon *mulcté* et mutilé dans son consulat, son peuple et ses murailles, Louis VIII, pour contenir la cité impériale et républicaine, acquit, sur l'autre rive du Rhône, Saint-André, village monastique qui devint un camp français. Le pont d'Avignon, la joie et l'orgueil du Rhône, le lien poétique des deux Provences qui venaient y chanter leurs ballades, ne sera désormais que le joug de pierre du fleuve humilié, et la chaîne de granit qui reliera la ville conquise à la forteresse capétienne. Cette forteresse, qui s'éleva rapidement sur la rive rocailleuse, est aujourd'hui Villeneuve, dont les ruines

féodales sont habitées par des paysans, et hantées par des bohèmes. Le roi occupa Beaucaire, et posta dans son donjon, un sénéchal destiné à surveiller, du haut de sa roche, Avignon, Tarascon et Nîmes [1]. Il s'appelait Pelerin (ou Pellegrain) Latinier, probablement un croisé, un clerc batailleur, sans *nom* et sans *avoir*, qui, devenu chef de guerre, se fit un nom de sa prêtrise, et un avoir de la croisade, qui l'éleva au gouvernement du Delta du Rhône [2]. De Beaucaire, le roi marcha sur Nîmes (Nemze) qui s'était déjà soumis par l'intermédiaire d'Arnaud, son évêque. Il mit garnison dans le château des Arènes, donjon vicomtal formé d'un cirque romain : la royauté s'installa dans les loges des panthères. Le vicomte dépossédé était un collatéral de la maison de Carcassonne. De Nîmes, le roi descendit à Saint-Gélis, berceau de la dynastie de Toulouse, ville tragique, où naquit la croisade du cadavre du légat Pierre de Castelnau; sur la tombe duquel avait été flagellé le comte Ramon VI, et sur laquelle ne manqua sans doute pas de s'agenouiller le dévot roi de France. L'abbé de Saint-Gélis, accouru à Paris ainsi que devant Avignon, pour lui porter la soumission des seigneurs de la Plage et des Cévennes, fut récompensé de son zèle monarchique. De là, longeant les étangs d'Aiguemortes, il se dirigea sur Maguelonne, langue de sables arides bordée de marais insalubres, siége d'un évêque, et, depuis la

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 351.
2. En 1228, Blanche de Castille, acquérant le château de Termes, y mit pour châtelain Robert Sans-Avoir, p. 649.

croisade, fief du pontife romain. Il passa rapidement devant Montpellier, pour ménager le roi d'Aragon, et ne pas donner d'ombrage aux citoyens, restés catholiques mais pourtant patriotes, à tel point que, pendant la tenue d'un concile, ils refusèrent à Simon de Montfort l'entrée de leurs murailles, se méfiant du conquérant ou repoussant le meurtrier du Midi, et qui ne pouvaient se fier davantage à son complice et à l'héritier de ses crimes, le roi de France. Il traversa Béziers où, sur un amas de décombres noircis par le feu et d'ossements blanchis par les hivers, campait un évêque, et pullulait une populace sinistre engendrée du grand massacre, comme des vers dans un sépulcre. Cette plèbe lugubre avait un jovial et facétieux consul, Améric Bouffat (le Mangeur) qui présenta les clefs de la cité tragique au roi de France [1].

Des ruines funèbres et héroïques de Béziers, Louis continua sa marche vers Narbonne; Narbonne, pacifique amie de la France, et heureuse (si on peut l'être avec une honte et un remords) par son abandon de la cause patriotique. L'exterminateur de Béziers, le vieux primat de Gothie, Arnauld-Amalric, était mort. (29 sept. 1225.) Pierre-Amiel son successeur fût un autre Arnauld-Amalric. Mais l'archiprêtre de Narbonne, moins romain que l'abbé de Cîteaux, fut plus français, et plus dévoué aux intérêts capétiens. Jeune, fougueux, farouche, inexorable, le nouveau primat terrorisa les Corbières, la Montagne-Noire, effraya

1. *Hist. du Lang.*, pr. 135.

Narbonne, Castres, Albi, effara sur leurs cimes Termes, Cab-Aret, Menerbe, Hautpoul, Rocafeuil, les inexpugnables donjons, en poussa les consuls, les barons, portant les clefs de leurs forteresses, au camp d'Avignon, et conduisit le légat et le roi dans sa métropole de Gothie. Narbonne, plus mobile que le sable de ses plages et les varecs de ses étangs, fut toujours du parti de tous les vainqueurs, par la versatilité de son vicomte Améric de Lara. Ce prince d'origine espagnole, compatriote de la reine Blanche, épouse d'une Française, Marguerite de Marly, caméléon politique, fut précipité par sa femme, par l'archevêque, par l'épouvante, aux pieds du monarque capétien.

Le primat Pierre-Amiel avait eu pour auxiliaire, dans cette campagne d'embauchage, Benoît d'Alignan, abbé de la Grasse, qui s'était rendu au camp d'Avignon, et qui de Narbonne entraîna le roi vers sa riche et florissante abbaye puissamment assise sur les bords de l'Orbieu, au pied des Corbières[1]. Benoît ne manqua pas de lui montrer les chartes de sa fondation, et la signature même (étrange et monumentale) de Charlemagne[2]. Louis prit sous sa protection spéciale, et comme sa propre terre, l'abbaye fondée et dotée par son *ancêtre*, le César franc. Il confirma la possession de tous les territoires conquis primitivement sur les Arabes; il y ajouta toutes les terres confisquées récemment sur les Cathares; il lui rendit tous les domaines enlevés par la rapacité des Montfort. Il combla de ses grâces royales l'antique abbaye carlovingienne. C'était le salaire de Benoît d'Alignan dont le zèle avait fait succomber Béziers, la noble Carcassonne, l'inexpugnable château de Termes, l'importante principauté de Fenouillèdes, et avec le vicomte Nugnez, désarmé et assoupi le roi d'Aragon. Louis voulut revêtir ces faveurs extraordinaires d'un caractère religieux, et prétendit les concéder *pour le remède de son âme*, et *le salut de son père, le roi Philippe-Auguste*[1].

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 641.
2. Cette signature originale se voit aujourd'hui aux archives de la préfecture de Carcassonne.

Le comte de Toulouse suivait pas à pas l'ost royal depuis le Rhône à la tête des Provençaux, et se réunit au comte de Foix et au jeune vicomte Trencabel, expulsés de Carcassonne. Les trois princes poussaient l'armée de France, la lance dans les reins, la contenant comme un troupeau dans la grande vallée septimanienne, ravageant le sol, massacrant les traînards, enlevant les transfuges qui venaient se rendre au roi de France. Jourdain de Cab-Aret, un parent des Trencabel, surpris dans sa désertion, expia sa lâcheté, par une dure captivité et une mort honteuse dans les cachots de Toulouse. Le comte de Foix et le jeune vicomte avaient voulu défendre Carcassonne; mais ni les supplications du héros, ni les larmes de l'orphelin ne purent toucher les citoyens terrorisés par le parti monacal et la faction des Montfort. Les chefs de cette plèbe fanatique et féroce, un barbier et deux forgerons, affublés de la robe rouge des con-

1. *Hist. du Lang.*, t. V. 644.

suls, reçurent à la porte orientale, le roi Louis VIII, et l'introduisirent dans la noble cité chevaleresque et dans le poétique château vicomtal, sur lequel fut arborée l'oriflor de France. Romain de Saint-Ange chassa de son siége Ramon de Rocafort, l'évêque national, expulsé par la première croisade, et rétabli par la victoire romane et la mort de l'évêque croisé Gui de Vaux-Cernay. Le légat mit à sa place Clarin, un autre moine français, ancien chancelier de Simon de Montfort. Il rétablit alors, sans doute, la messe perpétuelle fondée en l'honneur de ce chef, dans la chapelle de Sainte-Croix, et ralluma sur son cénotaphe restauré la lampe funèbre qui devait y brûler pendant près de six siècles [1]. Louis laissa dans le château un sénéchal français, Adam de Milly, et après avoir réorganisé l'autorité royale et catholique, il quitta Carcassonne. Deux corps de cavalerie éclairaient la marche du monarque capétien. L'un marchait à l'ouest, refoulant Ramon VII sur Toulouse ; l'autre obliquait au sud, et poussait sur Limous le comte de Foix. Limous descendu de son coteau par Montfort, et remonté sur la hauteur par Trencabel, fut redescendu au bord de l'Aude, par le roi Louis, et rendu aux enfants de Lambert de Croissy, tué en Orient. Jehan de Bruyères reprit Chalabre, capitale du Chercorb, et Gui de Lévis, le maréchal, ressaisit Mirepois où il attendit le roi. Louis, dont ces deux colonnes couvraient les flancs et protégeaient les haltes, escorté du légat et des évêques,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 135.

s'avança vers les Pyrénées. Il occupa Montréal, Fanjaus ; dépossédа les maisons consanguines de Fanjaus et de Prouille ; rendit le château de Prouille aux moines de Saint-Dominique, et la ville de Fanjaus à l'évêque de Toulouse. De Fanjaus, par des collines arides et battues des vents, il marcha sur Mirepois, où Gui de Lévis le reçut dans le manoir reconquis des fils de Belissen, fugitifs vers les monts du Thabor. De Mirepois, à travers la plaine et la forêt de Bolbone et par la colonie guerrière des Allemands, qui gardait l'abbaye de Saint-Antonin, il se rendit à Pamiers, où il s'établit dans le Castellar, pendant que l'armée dressa ses tentes, hors des murailles, près d'une église rustique, qui depuis a conservé son surnom du camp des Français.

L'abbé de Saint-Antonin qui avait ouvert à Louis les portes de la ville et du Castellar, exigea d'abord l'hommage du monarque, comme il l'avait exigé de Simon de Montfort [1]. « Et moi Morin, abbé de ce lieu, à toi Louis, roi des Français, je te confie ce château de Pamiers avec sa forteresse, pour que tu sois le fidèle gardien du Castellar, de la ville de Frédelas, et de toute l'abbaye, en l'honneur de Dieu et de saint Antonin, et de ses clercs présents et futurs. Et je te concède aussi le jardin et la treille, et la moitié de l'île, et la moitié du moulin de l'Ariége. En tout cela t'est cédé pour ta vie durant seulement. — Et moi, Louis, roi des Français, pour ma maison faite dans ce château, je promets

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. XXIV.

à Dieu et à saint Antonin, et à tous les clercs présents et futurs, en service, un demi-muid de froment criblé, un demi-muid de vin pur, une vache grasse et quatre porcs, ou quatre sols payés annuellement à la fête de saint Antonin. » Louis exigea qu'Amaury de Montfort renonçât à ce pariage conclu avec l'abbé Pierre (1218), comme Simon l'avait contracté avec l'abbé Vidal (1209), et le cardinal de Saint-Ange consentit à ce que le roi leur succédât aux conditions humblement acceptées par les comtes de Montfort, et hautainement repoussées par les comtes de Foix. Légalement établi dans le Castellar, Louis y convoqua le parlement des évêques, abbés, barons et chevaliers de la croisade. Il y réorganisa la conquête telle que Simon de Montfort l'avait, quinze ans auparavant, organisée dans les mêmes tours [1]. Le légat fit seulement ajouter aux anciens règlements déjà si sévères quelques articles encore plus rigoureux. Après la troisième monition, l'excommunié était passible d'une amende de neuf livres et un denier, et de la confiscation totale de ses biens, après un an de contumace. Enfin, le roi confirma aux évêques et aux abbés la possession de toutes les terres précédemment confisquées sur les hérétiques, et reçut les serments des prélats et des barons qui devaient rester les gardiens de la conquête méridionale. Cette conquête s'était faite surtout au bénéfice de l'Église romaine : aussi les évêques nourrirent-ils l'ost de France qui traversait

1. *Hist. du Lang.*, t. V. Addit. au liv. XXII. Assises de Pamiers.

leurs territoires et l'évêque de Toulouse (à qui le roi venait d'octroyer trois villes et trente villages) se distingua par ses largesses, pendant le séjour du monarque dans le Castellar de Pamiers.

Louis se trouvait au pied même des Pyrénées, dont aucun Capétien, hormis son aïeul, n'avait encore aperçu les cimes neigeuses. Il n'eut point l'idée d'attaquer Foix, qui n'était qu'à une longueur de lance, ni de marcher sur Toulouse ; il se hâta de reprendre la route de France : qui le pressait ainsi ? L'hiver qui descendait des montagnes, la fièvre qui suivait l'ost depuis Avignon, et probablement encore une autre maladie qui l'attendait dans les délicieux vignobles de Carcassonne et de Pamiers. Il prit la voie la plus courte, et se dirigea vers l'Albigeois pour y rétablir les chefs croisés et recevoir l'hommage des barons méridionaux. De Pamiers, il se rendit à Bolbone, monastère patriote, quoique cistercien, et sépulture des comtes de Foix. Il put voir sculpté sur son tombeau le grand comte Ramon-Roger, le compagnon en Orient de Richard Cœur-de-Lion, le vainqueur de Simon de Montfort, et l'orateur de la cause romane au Vatican. Remontant la rive de l'Ers, le roi vint à Belpech, bourg des Maurand, et fit halte dans leur château, sur le coteau septentrional. Là, il rencontra Sanche-Nuñez, comte de Roussillon et de Cerdagne [1]. Ce prince était fils de don Sanche, troisième fils de Ramon-Bérenger, comte de Barcelone, et de Pétronilla d'Aragon. Conséquemment, il était cousin

1. Gest. Com. Barc., p. 47. — Zurita. Liv. II, ch. LXXI.

germain de Pierre II, roi d'Aragon, et grand-oncle de Ramon-Bérenger, comte de Provence, et du jeune don Jaicmé, le Conquistador. Le lâche Nuñez avait abandonné la cause du Midi, et son cousin par alliance, Ramon VI, comte de Toulouse. Il devint l'ami de Montfort, qui l'investit de la vicomté de Fenouillèdes, confisquée sur Pierre de Saissac, fils d'Ava, héritière de cette principauté pyrénéenne. Nuñez, bientôt après, fut dépossédé de Fenouillèdes, par la victoire romane. Louis VIII, pour s'attacher le prince catalan, lui dépêcha l'abbé de la Grasse, au moment de se mettre en marche vers le Midi. Nuñez répondit au roi, par le même cénobite, qu'il se réjouissait de sa croisade, entreprise pour la défense de la foi et l'exaltation de l'Église, et il s'engageait à le servir sur terre et sur mer. Louis lui promit la restitution de Fenouillèdes dont il expulsa Pierre de Saissac, l'héritier légitime et le prince national. Le Catalan vint recevoir du Capétien l'investiture de leur commun larcin à Belpech, en Lauragais. Ce traître habile, influent dans les deux cours de Barcelone et de Marseille, entraîna vers la France, ses neveux le roi d'Aragon et le comte de Provence[1].

De Belpech, à travers le Lauragais, le roi gagna Castelnaudari; il espérait y recevoir l'hommage de Bernard-Othon, le puissant seigneur de Laurac, et de ses frères les chevaliers d'Aniort. Il ne les y trouva pas, nous en avons pour garant le silence des chroniques et l'acharnement de Blanche de

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 348.

Castille à punir cette défection, vengeance qui ne s'arrêtera qu'avec la ruine totale de l'antique maison d'Impéria. A Puilaurens, il ne rencontra sans doute pas davantage Sicard, seigneur de cette cité ; pourtant Sicard avait écrit au roi : « Donc, illustre seigneur, nous implorons votre Nécessité[1], arrosant les pieds de Votre Majesté de nos larmes et de nos prières larmoyantes, jusqu'à ce que Votre Miséricorde daigne nous recevoir sous l'ombre de ses ailes. » Le *prompt* Sicard, si bassement tombé, s'était relevé agilement; et son parent et coseigneur, Isarn de Saint-Paul sur l'Agout, abattu comme lui, mais soutenu par son peuple, s'était également dérobé à la *nécessité* du roi de France. Au surplus, les moines qui les effrayaient, les débauchaient, et leur servaient de secrétaires, prêtaient à ces vaillants hommes ces abjections d'attitude et de langage, et le rédacteur de cette supplique larmoyante était évidemment l'abbé de Saint-Benoît de Castres[2]. La réaction commençait; le peuple revenait de son effroi. Le roi entra en pariage avec l'abbé de Castres et l'évêque d'Albi, et réorganisa la conquête de l'Albigeois. Il rétablit Gui de Monfort à Castres, confisqué sur les Guillabert, et les enfants de Lambert de Croissy à Lombers confisqué sur les Boissezon. Ces enfants étaient en bas âge, sous

1. « *Necessitudinem* exhoramus : » il est probable que la langue a tourné au pauvre chevalier, dans le trouble de son esprit, et qu'il a voulu dire : *Celsitudinem*, t. V, p. 642. Sicard assistait comme témoin à la donation que Ramon VII fit de Saint-Félix au comte de Foix.

2. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 642.

la tutelle de leur mère, et dans l'intérêt de la conquête, Gui de Monfort, veuf d'Elvige d'Ibelin, une bretonne, née en Palestine, épousa la provençale Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy, tué naguère en Orient. Ainsi le frère du chef de la croisade eut son grand fief au cœur même de l'Albigeois, et occupa toute la vallée de l'Agout et les collines latérales jusqu'au Tarn et jusqu'à la Montagne-Noire. Le roi ne traversa pas ces vastes et dangereuses forêts où fut construit plus tard Réalmont. Mais de Saint-Paul, il se porta sur Lavaur, illustré par tant de tragiques souvenirs; et de Lavaur, il marcha rapidement vers Albi. L'évêque qui lui avait porté la soumission des habitants, et qui l'accompagnait depuis Avignon, lui ouvrit les portes de l'illustre cité. L'archevêque de Narbonne mena au roi Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne [1]. Cette princesse mendiante avait accepté de Simon de Montfort, l'assassin de son mari, une rente de trois cents sols melgoriens, et maintenant elle obtenait du roi, spoliateur de son fils, un subside de quarante livres. Épouse indigne, non moins qu'indigne mère, cette femme, qui tenait à vivre, même dans l'abjection, put manger du pain, trempé dans le sang du martyr et les larmes de l'orphelin de Carcassonne (oct. 1226).

Louis laisse un sénéchal dans le Castel-vieil des vicomtes, pour contenir, de concert avec l'évêque, la cité qui avait donné son nom au catharisme

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 140.

aquitain. Il se dirige vers Rodez, sans inquiéter les garnisons romanes campées dans les fortes roches de Penne, de Cordoue et de Peyrusse, sur les deux rives de l'Aveyron. Il se borne à ressaisir les États du vicomte de Carcassonne et la terre du maréchal arrachée au vicomte de Foix. Son avant-garde s'était avancée jusqu'à Baziéges, mais il n'avait pas attaqué Toulouse où Ramon VII et Roger-Bernard reforment, dans ce temps-là même, une nouvelle ligue nationale. Il remit à l'année suivante de soumettre la grande cité méridionale. Il laisse à Carcassonne Humbert de Beaujeu, avec un corps de croisés, pour garder les tronçons de cette conquête inachevée et pour contenir les peuples déjà frémissants, et il se hâte de regagner la France [1]. Au siége d'Avignon près, son expédition n'a été qu'une promenade de monarque féodal, une chevauchée triomphale, préparée par les évêques. Toutefois, il a fait plus en une course victorieuse que quinze ans de croisade. Il a presque réalisé le rêve de Philippe-Auguste. La France touche aux Pyrénées.

Mais pourquoi se retire-t-il si précipitamment? La conquête n'est qu'ébauchée, et sa retraite a l'air d'une débâcle. Trois ennemis menacent son retour: devant lui, l'hiver; derrière lui, une insurrection qui va le harceler de ses lances; avec lui une épidémie qui suit l'ost depuis le Rhône et le transperce de ses aiguillons. Cette armée malade s'avance à travers des peuples hostiles et effrayés, vivant de

1. G. de Puil. — Gesta Lud., VIII.

déprédations, ravageant les vignobles, et les fruits verts joignent leur vengeance aux pluies d'automne. Le roi s'éloigne effaré, à travers le montagneux Rouergue, par la *strade antique* et fatale où roulait naguère le char funèbre de Simon de Montfort. Ce peuple est épuisé de sang et défailli de cœur; mais le ciel et la terre semblent lui venir en aide, dans sa guerre sainte. La terre si saine infeste ses eaux, le ciel si pur empoisonne ses rayons, et les croisés échappés aux traits de l'homme expirent sous les flèches irrésistibles du soleil. L'ost sème sa route de débris : les chefs aussi sont frappés : l'archevêque de Reims, le comte de Namur, Bourchard de Marly, succombent. Le roi lui-même, atteint par l'invisible et funèbre archer, languit dans son armure fleurdelisée, et tombe de son palefroi de bataille. Il meurt à l'âge de trente-six ans, à Montpensier en Auvergne, réalisant les prévisions paternelles et les prédictions populaires. L'armée en deuil ne ramena dans Paris que son cadavre enveloppé dans une peau de bœuf[1]. C'est ainsi que revenaient en France, sur leur char funéraire, les triomphateurs de l'Albigeois.

Ah! pourquoi ce peuple, naguère victorieux, s'est-il ainsi montré défaillant et abattu? Pourquoi Nîmes, Narbonne, Carcassonne, n'ont-elles pas suivi l'héroïque exemple d'Avignon? Il est maintenant manifeste que la grande vallée qui se creuse entre la Montagne-Noire et les Corbières eût été le tombeau du lion de France.

1. C'est dans ce sac de cuir qu'en 1793, il fut retrouvé dans les caveaux de Saint-Denis.

VII

APRÈS LA MORT DU ROI, LE CARDINAL RAMÈNE L'ARMÉE EN FRANCE. — BLANCHE DE CASTILLE CONTINUE LA GUERRE CONTRE LE MIDI. — LES PRINCES ROMANS SE LIGUENT DANS TOULOUSE. — LES CHEVALIERS, LES BOURGEOIS ET LE PEUPLE SE SOULÈVENT CONTRE LES FRANÇAIS. — VICISSITUDES DE CETTE DERNIÈRE LUTTE LIBÉRATRICE.

Cependant les comtes de Toulouse et de Foix et leur jeune cousin le vicomte de Carcassonne s'étaient jetés dans Toulouse pour la défendre contre le roi de France. Pendant que Louis VIII, dans le Castellar de Pamiers, organisait sa conquête du Midi, les trois princes, les chevaliers et les consuls, réunis dans le Capitole de Toulouse, se liguaient de nouveau pour arracher leur patrie au monarque capétien. Cette ligue patriotique, au milieu de l'abbattement et de l'effarement universels, n'est pas sans grandeur, et rappelle l'héroïque conjuration des princes exilés, sur une cime de Catalogne, d'où partit la délivrance romane. Ramon VII et Roger-Bernard s'unissent par un traité particulier, Trencabel n'étant pas majeur, et les largesses du comte de Toulouse montrent combien il tenait à s'attacher le héros pyrénéen[1]. Les deux princes jurent d'oublier tous leurs griefs futurs, et de ne conclure ni paix ni trêve avec le roi de France et ses alliés, sans leur consentement mutuel. Ramon cède à

1. Marca. Bear., 8, 21.

Roger-Bernard et à ses descendants, tous ses droits sur les châteaux de Palhers, Pereilhe, Alsen, Rabat, Castelverdun et Quier, dans le comté de Foix. Ramon confirme la donation qu'il a faite à Roger-Bernard, après la victoire romane, du château de Saint-Félix et d'une vingtaine de villages du Lauragais. Enfin Ramon reconnaît la validité du testament du jeune Trencabel en faveur de son tuteur le comte de Foix, et lui promet l'investiture de tous les domaines du vicomte mort sans postérité, dans les vicomtés de Carcassonne, Béziers, Agde, Lodève, Albi et Rouergue. Les vingt-quatre consuls de Toulouse se rendirent garants de ce traité que le comte Ramon consentit à Roger-Bernard, en présence de ses barons pyrénéens : Pierre-Roger, chef des Bélissen, expulsé de Mirepois, Pierre de Fenouillet, dépossédé de sa vicomté de Fenouillèdes, Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Ramon d'Aniort, seigneur de Belvèse, Pierre de Durban, Bernard de Durfort, et son frère Pons-Adhémar [de Roudeille, Pons de Villeneuve, Sicard de Montault, et Othon de Terridas ou de l'Ile, fils d'Esclarmonde de Foix. A ces témoins, il faut évidemment ajouter les seigneurs des terres concédées, Ramon de Pereilla, Amiel de Palhers, Ramon-Sanche de Rabat, Othon-Arnauld de Castelverdun et les nombreux chevaliers de Saint-Félix et du Lauragais qui passaient sous la domination directe du comte de Foix; et enfin, reflet affaibli de son grand frère, le pieux et chevaleresque Loup de Foix, le Bayard du XIIIe siècle.

Les trois princes et les magnanimes conjurés attendaient l'attaque du roi de France. Mais il passa rapidement vers le Nord, sans regarder Toulouse. Alors, ils sortent de leurs murailles, et reconduisent l'ost royal, harcelant ses derrières, voltigeant sur ses flancs, enlevant ses traînards, jusqu'aux confins extrêmes du Rouergue. A mesure que l'armée française se retirait, la population se soulevait sur ses traces : et le soulèvement des paysans entraînait les défections patriotiques des barons. Nous avons déjà vu l'un des seigneurs d'Aniort siéger parmi les conjurés de Toulouse, ainsi que l'un des chevaliers de l'Ile-Jourdain. Les barons de Termes, de Cab-Aret, de Menerbe, tous ceux des Corbières et de la Montagne-Noire, surpris et fascinés par les évêques, revinrent à la cause nationale. Le roi de France ne conserva que les villes occupées par ses sénéchaux, et par les chefs croisés gardiens de la conquête. Ainsi l'insurrection patriotique, qui déjà rugissait sur les traces de sa retraite, redoubla d'intensité quand on apprit sa maladie, et enfin sa mort en Auvergne. La mort de Louis comme celle de Simon parut un miracle, l'œuvre des puissances célestes [1]. Les saints grecs avaient vaincu les saints francs et romains. Exsupère, le doux pâtre cantabre, avait de sa houlette abattu le lion de France et la bête romaine. Ainsi parlait, ainsi chantait un peuple naïvement et poétiquement superstitieux. Mais les Cathares n'y voyaient que la victoire de l'Esprit de Dieu, le céleste Archer, et les Vaudois le triomphe du Christ et de Jéhova.

1. Les Français et même les Aquitains accusèrent Rome et le légat de la mort du roi. — Figueyras. Roma, strophes.

La mort de Louis VIII jetait la monarchie dans des troubles profonds et d'incalculables hasards. La couronne tombait à un prince de douze ans; la régence était donnée à sa mère, Blanche de Castille; mais les grands vassaux s'indignaient d'obéir à cette étrangère : à leur tête se trouvait Pierre, duc de Bretagne, le perspicace politique féodal, surnommé Mauclerc par les Français à cause de sa haine contre les Capétiens. Ainsi révolte au Nord, croisade au Midi, et tout autour rivalité de l'Aragon, hostilité de l'Angleterre, inimitié de l'Allemagne, et sur ce trône entouré de tant d'orages, un enfant. Sur la foi de Rome, on a donc aventuré le royaume, et perdu le roi. Ainsi s'est tristement réalisée l'anxiété prophétique de Philippe-Auguste mourant : mais pour sauver la France, après l'avoir jetée aux écueils, deux personnages sont au gouvernail, Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange.

Ce nouveau légat du saint-siége est un jeune cardinal-diacre, beau, gracieux, insinuant, un diplomate italien, doublé d'un proconsul théocratique [1]. Rome l'avait envoyé pour relever la croisade expirante, raviver l'extermination du Sud, en investir le roi de France, et dominer ce monarque par la reine. C'était l'ange tentateur entrevu par le vieux et sagace roi Philippe-Auguste. Blanche fut l'Ève de la monarchie capétienne. Le Serpent séduisit l'ambitieuse Espagnole qui déjà régnait sous le nom de

1. Agréable à Dieu comme aux hommes. Guilh. de Puilaurens; et Gestes glorieux des Français.

Louis VIII, et fit briller à ses yeux la conquête romane, comme le fruit de l'arbre de vie pour la maison de France, merveilleuse pomme d'or dont l'arrachement tragique ferait d'elle une déesse et de ses descendants une dynastie de dieux. Dès lors, l'impulsion gouvernementale, on le sent, part du légat. A la politique lente, prudente, sagement et fortement calculée de Philippe-Auguste, succède une politique aventureuse, violente, passionnée, inhumaine et d'un mélange à la fois féminin et sacerdotal. L'esprit français est farouchement déformé par la fusion du caractère italien et du tempérament espagnol. C'est Romain qui, d'accord avec Blanche, exige impérieusement l'abdication d'Amauri et la substitution de Louis VIII, pousse à son corps défendant le roi sur le Midi, lui fournit le subside impie des décimes ecclésiastiques; et lui-même, tel qu'un autre Arnauld-Amalric, dictateur sacerdotal, marche à la tête de la croisade, à côté du prince qu'il dirige et qu'il tient, en quelque sorte, à la solde du pontife souverain. Après la mort du monarque, c'est Romain qui ramène à Paris son cercueil, patronne la régente étrangère, fait sacrer l'orphelin délaissé, menace une noblesse agressive, et protége le trône de cet enfant, des foudres pontificales. Romain de Saint-Ange fut le tuteur sacerdotal du jeune Louis IX, ce futur saint de la réaction catholique triomphante, cet héritier innocent et candide des crimes de la croisade, né dans l'année même du concile de Latran qui donnait à la France le Midi vaincu (1215).

Romain fut plus encore : mais comment dirons-

nous? L'histoire peut-elle recueillir les rumeurs populaires, les indiscrétions des moines et des poëtes contemporains, les graves et graveleux chuchotements des vieux siècles? Oui, sans doute, quand ces murmures expliquent l'inexplicable mystère du martyre des peuples et du scandaleux triomphe des rois. Louis VIII, prince délicat, mais pacifique, et de tempérament aphrodisiaque, se mourait en Auvergne. Les médecins déclarèrent qu'il succombait à sa trop longue privation des tendresses de la reine. Archambaud de Bourbon s'imagina qu'une *pucelle d'élite* pouvait dans cette extrémité remplacer salutairement Blanche de Castille. L'officieux comte fit chercher une jeune fille vierge et noble de ces montagnes, et, pendant son sommeil, l'introduisit furtivement dans la chambre à coucher du roi. Louis à son réveil vit, avec étonnement, la belle vassale venue, dit-elle, non par aiguillon de volupté, mais par dévouement féodal et, selon l'avis des médecins, pour soulager et sauver le roi. « Damoiselle, répondit le prince, il n'en sera point ainsi : je ne pècherai mortellement; » et il mourut victime de sa chasteté [1]. Nous reconnaissons à cette pureté le père de saint Louis; mais sa veuve n'eut pas, assure-t-on, les mêmes scrupules religieux. Le même peuple qui a roulé autour du pâle front de Louis VIII, ce nimbe de pudeur, a jeté des ombres sur la vertu de Blanche; et c'est sur un nuage fuyant de galanterie chevaleresque et sacerdotale que nous apparaît, dans les profondeurs

1. Chron. de G. de Puilaurens, ch. 36.

du Moyen âge, la mâle et farouche figure de la plus grande des reines de France. Rome n'a pas osé la disculper, Rome, pour qui elle avait tant fait, et qui, malgré ses désordres domestiques, a canonisé Charlemagne, n'a pas osé glorifier Blanche de Castille. C'est sur son fils, qui héritera candidement du fruit sanglant de son crime et de son génie, que les papes reporteront l'auréole de sainteté catholique. Blanche eut donc pour amant Romain de Saint-Ange, et cette *connivence* [1] divulguée par le peuple, confirmée par les résultats politiques, l'est encore par la tradition des reines de France, qui, deux fois, sur cet exemple, dans des circonstances analogues, introduisirent un prince de l'Église romaine dans le lit souillé des Capétiens. Et certes, cet amant sacerdotal, bien mieux que le léger, indiscret et inconséquent Thibaud, comte de Champagne, convenait à la maturité ardente et superstitieusement spéculatrice de la superbe Espagnole. Par lui la régente s'assurait de la protection du Saint-Siége contre les ennemis de la France, et le légat disposait des forces de la France contre les ennemis du Saint-Siége. Ainsi, c'est de cet adultère royal et théocratique, que devait sortir l'affermissement du pieux et chaste règne de saint Louis, et la ruine de l'église tendre et mystique des *Purs* et des *Amis de Dieu.* Cette croisade, méticuleusement soutenue par Philippe-Auguste, reprise à regret et péniblement ébauchée par Louis VIII, va, malgré les tumultes d'une minorité royale, être vigoureu-

1. Expression des écoliers de Paris.

sement et victorieusement consommée par Blanche de Castille. La régente et le légat confirment le partage du Midi : le Rhône divisera leurs spoliations; Rome gardera les Alpes, la France prendra les Pyrénées. Blanche abandonne à Romain l'église cathare; Romain sacrifie à Blanche la maison de Saint-Gélis. Le légat repoussera toujours la réconciliation du comte de Toulouse, ou ne l'acceptera que comme une grâce et qu'à la condition que ses États tomberont directement ou indirectement dans la maison de France. Tel est leur pacte secret : une église et une race sont condamnées à mort; ils se livreront ces deux cadavres.

Grégoire IX, car le faible Honorius III était mort six mois après le pâle Louis VIII (mars 1227), Grégoire IX, cousin d'Innocent III, ami de saint Dominique, patron de Blanche de Castille, et une âme du même bronze, monte au siége pontifical, et ordonne à Blanche de recommencer la guerre. La guerre n'avait point cessé dans le Midi. Elle s'était ravivée de la mort du roi; l'insurrection redoubla pendant l'automne, et les princes reprennent l'offensive en plein hiver, avant que le printemps ramenât les Français. Les troubadours chantent la guerre sainte. Pierre Cardinal entonne le chant des batailles de Ramon VI. — Comte Ramon, duc de Narbonne, marquis de Provence, votre valeur est si grande qu'elle enhardit tout le monde, car de la mer de Bayonne jusqu'à Valence la nation fausse et traîtresse aura châtiment et repentir. Ces ivrognes de Français, vous les tenez pour vils, et vous les craignez moins encore que l'épervier ne redoute la

perdrix[1] ! — Jamais, s'écrie le valeureux Bernard de Montcuc, je ne vis venir un si gentil printemps ! Il vient entouré de joie et de chansons, de tumulte et de guerre, d'émotion et d'effroi, d'hommes de pied et d'hommes de cheval. Tel qui ne savait que deviser et dormir va tirer l'épée et brandir la lance !

Il m'est doux de voir bouviers et bergers fuir épouvantés ; et doux de voir les riches barons mettre au vent leurs trésors et leurs bannières. Maintenant tel qui n'avait point de cœur chargera, et tel bourgeois qui vivait honteusement montera à cheval. C'est une grande guerre. Il n'y a point de joie pour le seigneur qui ne peut affranchir ses sujets !

Dans aucun homme, on ne trouve, selon mon idée, tant d'amour et tant de foi que dans les siens. En nulle chose, ils ne vous tromperont, si vous ne les trompez pas. A seigneur qui opprime et tyrannise, on ne peut garder ni foi ni hommage. Mais un seigneur qui gouverne bien son peuple peut avec lui conserver et conquérir !

Sachez que le monde n'a trésors ni richesses que je ne tienne pour vils, s'ils sont honteux. Bientôt vient la mort; mais les lâches ne le comprennent pas comme les braves. Je prise une richesse honteuse moins que l'honneur, et une vie sans gloire

1. Canso de Peyre cardinal.

moins que la mort. Celui-là est fou qui se fait mépriser, mais celui qui se fait aimer et honorer, celui-là est sage !

Je supplie le preux comte de Toulouse, mon seigneur, de se souvenir des fidèles et des félons. Qu'envers ses défenseurs il soit reconnaissant, et qu'il soit libéral envers ses généreux serviteurs. Car le sage dit : celui qui veut être aimé solidement, doit aussi aimer sans feinte ; et qui veut abaisser ou anéantir ses ennemis, doit choisir ses amis [1].

A ces chants des troubadours, aux sons lugubres de la corne de vache, leur trompe pastorale, retentissant sinistrement de cime en cime, d'un bout à l'autre des Pyrénées, toutes les tribus romanes accourent se ranger autour de leur chef, chacune sous son pennon et son symbole. La brebis de Toulouse, le taureau de Béarn, l'aigle d'Agen, le soleil d'Albi et des Cévennes, les houlettes ibères transformées en lances, de Carcassonne, Commenges, Foix, Palhars Castelbon, sont arborés par les chefs des clans pyrénéens, ces pasteurs des combats et de la mort. Ramon VII voit accourir à ses côtés les Toulouse, les d'Alfar, les Villeneuve, les Roaïx, les Maurand, les Arnauld-Bernard, barons puissants de la cité ; puis les barons des campagnes, les seigneurs de Vertfeuil, de Lantar, de Caraman, de Marquefabe, de l'Ile-Jourdain. Avec ces chevaliers marchent, leurs égaux et même leurs supé-

1. Rainouard. Bern. Arnauld de Montcuc.

rieurs, les consuls de Toulouse, chefs des milices urbaines. Parmi ces vingt-quatre consuls on remarque Arnauld-Ramon de Baragnon, Vidal du Mas, des Saint-André-Cap-de-Porc du Lauragais, Bernard de Roqueville, seigneur de Cassers, de tragique souvenir; Pierre Johannis, de ces marchands qui, au retour des exilés, introduisirent Ramon VI dans Toulouse; et Ramon de Carcassonne, oncle du jeune vicomte, qui s'était soumis à Montfort, mais qui s'était relevé de cette chute par le patriotisme et la guerre [1].

Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, âgé de vingt ans, voit se presser autour de lui les seigneurs de la Cerdagne, des Corbières et de la Montagne-Noire; les seigneurs de l'Albigeois, et à leur tête, Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel ; son oncle, le *preux*, le *sage*, l'*avenant* et l'*adroit* Pelfort de Rabastens, et ses trois frères Pons, Manfred et Adhémar; et avec ceux du Quercy, un baron, *bon envers ses amis, mais envers ses ennemis, dur et poignant*, Rattier de Caussade. Pelfort et Rattier étaient cousins du comte de Foix, ayant épousé, le premier, *Escarona* (la basque), et le second, Obisca (la Biscaïna), filles de Jourdain de l'Ile et de la grande Esclarmonde de Foix.

Le comte de Toulouse et le vicomte de Carcassonne forment comme les ailes de l'armée chevaleresque, dont le centre est commandé par Roger-Bernard, comte de Foix ; le héros libérateur du Midi, l'Olivier des guerres romanes. Roger-Bernard

1. *Hist. du Lang.*, pr. 65, p. 583.

à le regard doux, la lèvre souriante et la parole suave et éloquente, mais comme tous les princes de sa maison, il porte la tête haute et superbe [1]. Ses barons l'appellent le grand; ses poëtes, le sage et le savant; ses ministres, le bon, le pieux, le très-religieux, et le prince mérite tous ces éloges de l'admiration de son siècle. Avec lui, son frère et son émule, l'héroïque Loup de Foix; leur précepteur chevaleresque, Adhemar de Roudeille; Pierre de Durban, le poëte et le porte-bannière de Foix; Arnauld de Villamur, de Saverdun, qui réunit *la force à l'audace, la richesse à la sagesse*. Bernard-Amiel, frère d'Arnauld, accouru l'un des premiers de son château de Palhers. Les *fils de Belissen*, et le chef des quatre rameaux masculins, le fougueux Pierre-Roger de Mirepois, châtelain d'Aura; le sage Arnauld-Roger, seigneur de Pereille, le puissant Isarn de Fanjaus, et les nombreux Batailla. Les huit rameaux féminins qui comprennent les Rabat, les Lordat, les Arvigna, les Astanava, les Castelverdun, et presque tout le baronnage de Foix. Le sage et pieux Ramon de Pereille, seigneur de Montségur, voit se grouper autour de lui la chevalerie de l'Olmès, ses parents de Lavelanet, du Peyrat de Belestar, de Massabrac, de Montferrier, de Roquefissade et de Saint-Paul de Jarratz, qui sont des Lantar, des fils de Goaïffer et de Lampagie.

L'ingénieur du comte de Toulouse est Ugo de la Baccalaria, de Cap de Nac, l'ancien Uxellodunum de César; celui du vicomte de Carcassonne, Jordan

1. Pierre de Vieux-Cernay.

de Villar, du Rasez, et celui de comte de Foix, Escot de Linars, du Lauragais [1]. Et chacun de ces chefs et de ces osts a ses troubabours. Les capitouls de Toulouse, Guillem Figueyras; le comte Ramon, Pierre Cardinal; le vicomte de Carcassonne, Ramon de Miraval; le comte de Foix, Guilhem de Tudelle, l'Homère des guerres romanes. Au plus grand des chevaliers, le plus grand des troubadours. Roger-Bernard était le vrai chef de l'expédition; il dominait les deux jeunes comtes par l'âge, la sagesse, le génie, la renommée; ses suzerains n'étaient que ses pupilles et ses lieutenants. Il résolut de dégager ses États de Foix, et d'attaquer les Français simultanément, à l'ouest, à Hauterive, sur l'Ariége, par le comte et les consuls de Toulouse; à l'est, à Limous sur l'Aude, par le vicomte de Carcassonne; tandis qu'au nord il s'élancerait sur Pamiers, Mirepois et Chalabre, qu'il arracherait aux croisés.

Le comte, en effet, descendu de son donjon de Foix, s'élança, comme un aigle, sur Pamiers, sur ce fameux Castellar où la croisade monastique et royale avait deux fois (1211 et 1226) organisé la conquête; et les moines de Saint-Antonin, qui deux fois avaient appelé l'invasion, durent sans doute, pour se dérober à leur juste châtiment, se réfugier à l'ombre des lances françaises. Maître de Pamiers, il dégagea Saverdun, et tendit la main au comte et aux consuls de Toulouse qui venaient assiéger Hauterive [2]. C'est un bourg assis sur la droite de l'Ariége,

1. Guil. de Tudella, vers 8157, et 8338.
2. G. de Puil. c. 37.

aux confins du comté de Foix; la berge du fleuve est basse, et le château ne mérite son nom que par la hauteur et l'escarpement de ses murs. Le seigneur d'Hauterive était cathare, et sa fille Aicelina, diaconesse illustre, évangélisait ce canton du Lauragais. Son albigisme avait attiré l'avant-garde royale qui, depuis le départ de l'ost, continuait d'occuper ce poste important, et d'inquiéter les deux rives de l'Ariége. Ramon VII et ses capitouls vinrent l'investir pendant l'hiver; l'illustre Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Isarn de Cinctegabelle, Sicard de Durfort, et son frère Pons-Adhemar de Roudeilla, et Mancip de Gaillac-Toulza, descendirent de leurs manoirs. Le bourg escaladé capitula; les croisés n'eurent que la vie sauve; Ramon y perdit, d'un coup de flèche, un vaillant chevalier de l'Agenais, Estève de Ferréol. Maître d'Hauterive, le comte marcha sur Baziéges, Avignonnet, la Bessède et Castelnaudari, refoulant devant lui les Français. Nous pensons que les deux vaillants consuls qui opéraient dans le Lauragais étaient Bernard de Roqueville et Ramon de Carcassonne, oncle du comte Trencabel[1].

De son côté, le jeune vicomte, à la tête des chevaliers de Chercorb et des Corbières, investit Limous. Limous était un fief vicomtal. A la vue de leur seigneur, les habitants s'insurgent, chassent les Français, ouvrent leurs portes à l'orphelin de Carcassonne. Par la prise de Limous et d'Hauterive, les chefs croisés intermédiaires se trouvèrent tournés, et durent craindre de voir le cercle fatal se refermer derrière eux, au Nord. Gui de Lévis et Jehan de Bruyères abandonnèrent leurs châteaux usurpés, et se retirèrent en hâte, en traversant la Malepeyre, sous Carcassonne. Le comte de Foix reprend Mirepois, l'Olmès, le Rasez, et rejoint dans Limous son pupille Trencabel. Le jeune vicomte reconnaissant donne à Roger-Bernard le Chercorb, qui est la montagne de Chalabre, et dont la chaîne arrondie forme comme un bouclier de granit sur la frontière orientale du comté de Foix. En même temps il lui remet en garde Limous et tout le Rasez, tant que les Français occuperont ses domaines, et six ans après qu'ils auront évacué Béziers et Carcassonne. Ce langage prouve quel était l'espoir des princes méridionaux (17 juin 1227)[1].

1. Trencabel était vicomte d'Albi, et comte de Carcassonne.

Le sénéchal Humbert de Beaujeu, et les chefs français expulsés de leurs forteresses, s'étaient enfermés dans Carcassonne, la grande place d'armes de la conquête. Ils s'y trouvaient comme assiégés par le soulèvement des campagnes, et par les villes insurgées Limous, Castelnaudari, Termes, Menerba, Cab-Aret, revenues aux princes pyrénéens. Humbert appelle à grands cris les secours de la reine Blanche. Mais la reine est elle-même aux prises avec les grands vassaux révoltés du nord et de l'ouest, de sorte que le sénéchal n'eut d'abord d'autres auxiliaires que les évêques méridionaux. Pierre-Amiel, primat de Septimanie, les convoque à

1. *Hist. du Lang.*, V. pr. 142.

Narbonne. Le concile confirme les statuts de Pamiers et de Latran. Il s'occupe de trois choses, des clercs, des Juifs, des Albigeois. Il exempte les clercs de tout impôt, mais il condamne les Juifs à payer, par famille, le jour de Pâques, une contribution annuelle de six deniers melgoriens. Il leur défend d'exiger des usures excessives, de prendre des domestiques chrétiens, d'exercer des offices publics, et les contraint de porter sur leur poitrine le signe distinctif d'un cercle de drap jaune, réservant la croix rouge aux Cathares. Quant aux Albigeois, le concile adjoint aux évêques d'instituer dans toutes les paroisses des *témoins synodaux*, inquisiteurs de l'hérésie, spécialement chargés d'assister aux testaments, pour s'assurer de la foi et des legs des moribonds. Il somme les barons, les consuls et les podestats d'abandonner les hérétiques. Il anathématise enfin les trois princes : « Nous statuons et ordonnons très-strictement, disent les évêques, de déclarer excommuniés, les dimanches et les fêtes, au son des cloches et à cierges éteints, Ramon, comte de Toulouse, Roger-Bernard, comte de Foix, et Trencabel, appelé vicomte de Béziers, les Toulousains hérétiques, mais surtout ceux de Limous, traîtres au roi de France et à l'Église romaine. » Puis, les prélats vont rejoindre Humbert dans Carcassonne, répondant par cet anathème solennel au cri de guerre et au chant de délivrance des populations romanes. (Mars 1227.)[1]

Blanche de Castille cependant se débattait contre

1. Conc., t. II. p. 304.

la ligue des grands vassaux, les comtes de la Marche, de Champagne, de Boulogne et leur hardi et politique chef Pierre, duc de Bretagne. Blanche détacha, par des concessions, Philippe Hurepel, comte de Boulogne, frère de Philippe-Auguste, et par son amour et ses menaces, Thibaud, comte de Champagne. Thibaud était cousin de Blanche de Castille et du comte de Toulouse. Prince féodal, il devait être pour Ramon; poëte et amant, il se déclara pour la reine. Au lieu de rejoindre le camp des princes à Thouars, Thibaud vint trouver à Tours la reine et le jeune roi. Par cette défection du comte et l'affection du peuple de Paris, Blanche triompha des grands vassaux, et résolut cette question immense encore indécise alors, si la France se développerait par la noblesse ou par la royauté : Blanche décida que ce serait par la monarchie. — Mais aux magnanimes luttes des grands barons de son royaume viennent par la plus odieuse ingratitude se joindre les mesquines tracasseries des grands barons de l'Église gallicane. Les évêques s'avisent de trouver mauvais que Blanche employât à dompter la conjuration des princes, les décimes ecclésiastiques votés contre les Albigeois. Les chapitres de Reims, Sens, Tours, Rouen refusent l'impôt sacré. Le légat les condamne et hardiment fait saisir leurs biens par les officiers royaux (17 mai). Les évêques en appellent au pape qui, pour tout concilier, censure le légat, mais accorde les décimes à la reine, à condition que Blanche recommence la croisade. Eh! pour qui Blanche combattait-elle dans le Midi? Pour qui venait-elle de

perdre une armée et le roi? N'était-ce pas pour l'Église aussi bien que pour la royauté? Les deux causes étaient connexes, identiques, et tout en ménageant les évêques, Grégoire au fond soutient la reine (13 nov.) qui n'avait pas attendu l'ordre pontifical pour envoyer des renforts au sénéchal de Carcassonne. Dans cette double lutte Blanche et Romain déployèrent une sagacité merveilleuse et une vigueur superbe [1].

Fort de ce double secours, Humbert sort de Carcassonne. Il assiége Cab-Aret, trois châteaux sur des cônes de granit, formant le passage de la Montagne-Noire. Longeant cette chaîne à l'ouest, il reprend Saissac, un bourg enveloppé d'un torrent, et marche sur la Bessède, ainsi nommée de sa forêt de bouleaux. Pagan de la Bessède défendait ce bourg avec Pons de Villeneuve et Olivier de Termes. Les assiégés, du haut des murailles, virent arriver Humbert, accompagné de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse. Ils saluèrent l'odieux Foulques par de longues huées. Ohé, ohé! s'écrièrent-ils, évêque des diables! — Entendez-vous, monseigneur? lui dirent narquoisement les chevaliers français. — Certes, ils disent vrai, répondit le jovial et sinistre prélat, car ils sont des diables, et je suis leur évêque [2]. La Bessède, fortement battue par les calabres, fut prise d'assaut, ses défenseurs passés au fil de l'épée, ou écrasés sous des pierres, ou mis au gibet; Gérald de la Motte,

1. Thr. des ch. Alb., n. 7.
2. Guil. de Puil., ch. 37.

le diacre cathare, et ses acolytes furent brûlés vifs. Mais le seigneur du lieu, Pagan de la Bessède, avec un certain nombre d'archers et de chevaliers, parvint à gagner la montagne à la faveur de la nuit et de la forêt. La Bessède était un des châteaux du Lauragais, cédés par Ramon VII au comte de Foix. Humbert, tout sanglant de ce massacre, se jette sur l'Albigeois, y forme une ligue catholique sous la présidence de l'évêque d'Albi, envoie des secours aux bourgeois de Saint-Antonin, châtiés de leur félonie par les chevaliers de l'Aveyron, emporte d'assaut la Grave sur le Tarn, mais il est repoussé de Cordoue, colonie cathare récemment fondée sur un cône de granit et dont ce succès fut le glorieux baptême et la victoire virginale. Le sénéchal ravagea le pays, reculant furieux devant le comte Ramon, le vicomte de Bruniquel, son frère, les puissants seigneurs de Rabastens, à la tête des chevaliers de l'Albigeois, du Quercy et du Rouergue. Ces combats remplissent toute la fin de cet été, se prolongent en automne et jusque dans l'hiver. Le vieux Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, reprit ou du moins tenta de reprendre Mirepois, Saverdun, Pamiers, et fit, entre ces villes, une trouée hardie, jusqu'au pied des montagnes, mais il y trouva la mort. Secondé par le maréchal, Gui de Lévis, le sénéchal de Pamiers et l'abbé de Saint-Antonin, il vient assiéger Varilles, l'ancienne Villa-Petrosa des Romains, assise, en effet, sur la rive droite de l'Ariége, dans un amphithéâtre de rochers. Varilles forme avec Saint-Jean des Verges, et le Pas de la Barre, les trois Barres ou Barba-

canes septentrionales de Foix. Le comte Roger-Bernard accourt de son donjon aérien; il avait vu tomber Simon, sous les murs de Toulouse, d'une pierre dans le front; il vit dix ans après, sous les murs de Varilles, Gui renversé d'une flèche à la tête. Gui avait, sans doute, perdu son heaume dans l'escalade : un archer lui traversa la tempe et la cervelle (13 janv. 1228). Il périt dans ces mêmes champs où Préconius, lieutenant de Sylla, fut tué par Adcantua, chef des Sotiates, alliés de Sertorius [1].

Le printemps ravive la guerre : les comtes de Foix et de Toulouse assiégent Castel-Sarrazin. (Avril 1228.) Cette garnison française gênait et irritait Mautauban, forteresse du comte de Foix. Les deux princes forcent Castel-Sarrazin, se fortifient dans la cité, et cernent le château, refuge des croisés. Humbert accourt de Carcassonne au secours des Français. L'archevêque de Narbonne et l'évêque de Toulouse le rejoignent avec leurs milices : les trois chefs de guerre sont repoussés par les deux comtes. L'évêque Foulques écharpé se retire à Villedieu, commanderie des Templiers. Le bourg refuse d'héberger ses troupes et de fournir des vivres à un allié des Français. Des conjurés veulent même livrer au comte Ramon son implacable ennemi, le prélat traître à la patrie romane. Gui de Bruciac, commandeur de Villedieu, sauva de la faim et de la corde l'évêque des diables. Le château de Castel-Sarrazin fut escaladé, et la garnison française, relâchée par les princes vainqueurs, ce jour-là magnanimes.

1. M. Adolphe Garrigou.

Ce succès fut bientôt suivi d'une victoire plus éclatante, mais plus tragique. Humbert, ne pouvant délivrer Castel-Sarrazin, se retourna contre Montech [1], qu'il prit d'assaut. Dans cette position, il attendit un renfort de croisés que Blanche et le légat envoyaient du Nord. Fortifié de ces nouveaux pèlerins, l'entreprenant sénéchal résolut d'arracher aux comtes Castel-Sarrazin. Les comtes de Toulouse et de Foix s'embusquent dans la forêt de Montech, et après un rapide et tumultueux combat, Humbert vaincu laisse entre leurs mains quinze cents chevaliers, deux mille archers, et une multitude de morts. C'était une vingtième croisade que le Nord vomissait sur le Midi. Les princes exaspérés résolurent d'épouvanter, par une effroyable exécution, les hordes fanatiques qui dans l'avenir seraient encore tentées de s'abattre, comme des nuées de sauterelles, sur les plaines romanes. Ils traitèrent en prisonniers de guerre les chevaliers français auxquels ils enlevèrent leurs armes et leurs palefrois. Mais quant à ces tourbes de vagabonds pillards ameutés par les moines, ils les mutilèrent horriblement, et Montech vit dans sa forêt sanglante des spectres nus, sans yeux, sans oreilles, et parfois sans mains, chercher en hurlant leur route et trébuchant sur des cadavres. Les comtes vainqueurs reprennent Montech [2], déposent les

1. Maison de la montagne : roman-basque; Montech était défendu par Othon de Terridas et Othon de Liniéras.
2. La preuve, c'est qu'Othon de Terridas, défenseur de

chevaliers captifs et leur immense butin dans Montauban, et remontent la vallée du Tarn pour couvrir l'Albigeois des incursions d'Humbert qui reparaît vers Lavaur. Humbert recule, et renonçant au siége de Saint-Paul-sur-l'Agout, rétrograde hardiment sur Toulouse. Qui lui donne cette audace? L'arrivée d'une nouvelle croisade. Il s'arrête à Pech-Almari, à l'est de la grande cité, où il opère sa jonction avec les archevêques d'Auch et de Bordeaux, et les évêques de l'ouest conduisant un nouvel ost recruté dans la Gascogne et sur les bords de l'Océan. Les chefs de la croisade tiennent conseil à Pech-Almari. La victoire de Montech les a exaspérés à la fois et terrifiés. Ils résolurent, à ce qu'il paraît, d'éviter les combats et de substituer la dévastation à la guerre. Ils réduiront Toulouse par famine, ne le pouvant par bataille. Ils forment le blocus et organisent régulièrement et systématiquement le ravage et l'incendie autour de la grande cité romane. Tous les matins les archevêques célèbrent la messe; puis les bataillons, armés non plus seulement d'épées mais de pioches et de haches, se rendent jusques aux glacis, conduits par l'évêque de Toulouse [1]. Puis, rétrogradant vers le camp, ils exécutent le dégât; ils coupent les blés, arrachent les vignes, ravagent les vergers, brûlent les cabanes, abattent les tours et les châteaux. De Pech-Almari, Humbert transféra son camp à Montaudran, et après la ré-

Montech et prisonnier des Français, se retrouve, le 6 juillet, à Rabastens, à la suite des comtes de Toulouse et de Foix.

1. Guil. de Puil.

gion orientale, il dévasta la région occidentale. Les Toulousains, de leurs remparts, voyaient la poussière et la fumée de leurs campagnes incendiées monter en tourbillons vers le ciel. Du haut des clochers, ils épiaient, ils imploraient le retour des princes libérateurs. Ramon et Roger-Bernard, retardés dans l'Albigeois à recevoir l'hommage de quelques châtelains rebelles ramenés par la victoire de Montech, accoururent au secours de la métropole. Par trois fois, ils fondirent sur les ravageurs, dispersèrent ces hordes et firent des prisonniers et des morts. Toutefois, leurs généreux efforts ne purent empêcher la dévastation qui se prolongea jusqu'en automne. Les archevêques, après avoir puni le comte de Toulouse, voulurent étendre le châtiment sur le comté de Foix. Humbert remonta la vallée de l'Ariége, et mit tout à feu et à sang jusqu'au pas de la Barre, c'est-à-dire jusqu'aux portes mêmes de Foix. De là, il alla hiverner à Carcassonne. La plaine de Toulouse, une des plus fertiles du monde, naguère un jardin délicieux, n'est plus qu'un désert, un sol nu, brûlé, ravagé, bouleversé, comme par un ouragan ou une nuée de Tartares. Tel est le sort réservé au Midi tout entier, l'œuvre suprême de la croisade. Depuis vingt ans, un million d'Aquitains ont péri! Deux générations ont succombé! Maintenant, on ne s'attaque plus seulement aux hommes; on guerroie contre les troupeaux, on bataille contre les arbres, on dévore la terre. Rome ajoute à la croisade un horrible auxiliaire, la famine qui dévorera les vivants, en attendant l'inquisition qui dévorera les vivants et

les morts. Ainsi las et brisé, haletant, blessé au cœur, épuisé de force et de sang, le Midi combattait encore, triomphait même, mais succombait enfin, comme un chevalier frappé dans la défense de ses foyers, et accablé par des brigands dans une forêt, expire sur un tronçon de lance et sous son coursier abattu, et sent vaguement dans l'ombre le souffle de la bête féroce et le vol de l'oiseau de proie.

VIII

PROPOSITIONS DE PAIX. — L'ABBÉ DE GRANDSELVE NÉGOCIE AVEC RAMON VII. — LE COMTE CONSULTE LES CONSULS ET SES ALLIÉS. — LE CÉNOBITE SE REND AUPRÈS DE LA REINE. — MÉDIATION DE THIBAUD, COMTE DE CHAMPAGNE. — PRÉLIMINAIRES DU TRAITÉ. — DÉPART DU COMTE RAMON POUR PARIS.

Cependant Romain de Saint-Ange touchait au terme de sa légation. Rome l'avait envoyé pour exterminer l'Albigisme. Il avait lancé la croisade royale sur le Midi. Quels sont les résultats obtenus? La mort du roi ; le trépas de ses lieutenants, Gui de Montfort, Bouchard de Marly ; l'ost décimé par l'épée et l'épidémie ; une conquête contestée, des succès douteux, des ravages dans le Sud, des troubles dans le Nord. Gregoire IX, sans doute mécontent, voulut rappeler le cardinal. Mais Blanche réclama son légat ; Romain lui semblait seul capable d'achever la guerre des Albigeois [1].

1. Raynald. 1228.

Sur ces entrefaites arrive à Paris l'abbé de Grandselve. Il vient du camp des croisés ; il vient rendre compte des combats et des ravages du Midi. Chose singulière, les victoires des comtes avaient ébranlé Blanche, le légat, le pape ; les ravages d'Humbert ont découragé les chefs méridionaux. Des deux côtés, à l'insu les uns des autres, on éprouve une lassitude, le besoin du repos. Le pape, selon le désir de la reine, proroge la nonciature de Romain ; mais il ordonne au légat de conclure la paix avec le comte de Toulouse. Eh quoi ! Rome qui depuis vingt ans pousse à l'extermination, Grégoire qui tout récemment encore ravivait la guerre, désirent maintenant la paix ! Vont-ils transiger avec les Albigeois? Non ; mais où la violence a échoué va s'exercer la diplomatie ; à la stratégie va succéder le stratagème. Blanche renvoie l'abbé de Grandselve avec des propositions de paix pour Ramon VII.

Depuis les dévastations de la plaine de Toulouse et de la vallée de l'Ariége, le prince se voyait abandonné de ses meilleurs chevaliers. La plus éclatante de ces défections fut celle des deux illustres frères Olivier et Bernard de Termes [1]. Ils se rendirent à Narbonne (21 nov.) et là, en présence du sénéchal Humbert, et de plusieurs autres chefs croisés et des abbés de la Grasse et de Fontfrède, remirent leur château de Termes au maréchal Gui de Lévis, représentant du roi de France, et à Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne et à Clari, évêque de Carcassonne, représentants de l'Église romaine.

1. *Hist. du Lang.* V, pr. 144.

Un aventurier français nommé Robert *Sans-Avoir* fut nommé chatelain de la célèbre forteresse dominatrice des Corbières, de cette branche de montagne qui se détache de la grande chaîne à Quérigut et va tomber à Leucate dans la mer, enfermant dans sa bifurcation la petite Espagne du Roussillon. Termes que les Romains, fondateurs de ce castrum antique, appelaient *Fines*, gardera la cordillère du Bugarach, qui sera pendant quatre siècles la limite de la France jusqu'au jour où Richelieu, par la conquête de Perpignan, la reculera jusqu'au Canigou, et à la frontière définitive de l'Espagne [1]. Quelques jours après, le comte de Toulouse était à Baziéges, sol illustré par une bataille. C'est dans ces plaines qu'entouré du vieux comte Ramon-Roger, et de ses deux fils, Bernard et Loup de Foix, le jeune Ramon VII, *pareil à un léopard* et *à un lion*, [2] déchira et dispersa, comme un troupeau, un ost considérable de croisés. Eh bien, ce champ de victoire glorieux va devenir le terrain sinistre d'un piége diplomatique et de l'irréparable défaite. Ramon voit arriver dans son camp l'abbé de Grandselve. Ce vieux cénobite venait de Paris; il venait de la part de la reine Blanche, du légat Romain de Saint-Ange, de Foulques, évêque de Toulouse; la reine, le légat, l'évêque désirent la paix. Ce prélat troubadour que les Albigeois appelaient *l'Évêque des diables*, l'inventeur des ravages du Midi, suivait de son regard d'épervier les

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 144.
2. Guilh. de Tudella.

dernières convulsions, l'agonie suprême de la nationalité romane. Banni de sa métropole, il errait à la suite de la croisade, et se reposait de ses chevauchées dans l'abbaye de Grandselve, cloître célèbre de l'ordre de Cîteaux, au confluent de la Garonne et de la Save. Après les derniers ravages du sénéchal, l'évêque avait député l'abbé Hélie Guarin vers la reine et le légat pour leur annoncer que l'agonie approchait, l'heure suprême du Midi. Hélie revint, au grand étonnement de Foulques, avec l'ordre, non d'exterminer, comme il l'attendait, mais de négocier, et de conclure non-seulement la paix mais encore une alliance matrimoniale entre la maison de France et la maison de Saint-Gélis. Quelle surprise pour le cruel et turbulent vieillard ! Le cénobite se rend aussitôt vers le comte; il ne le trouve pas à Toulouse; il le suit à six lieues de là vers le levant, au château qui tire de ses bois le nom ibère de Baziéges [1], fief patriotique des Baragnon, grande famille consulaire et chevaleresque. Ramon VII aurait dû se défier de ce négociateur inattendu qui, sous sa cagoule blanche et les suavités de son langage monastique, cachait, innocemment peut-être, les implacables calculs du légat italien et de la reine Castillane. Mais, vingt ans d'une guerre exterminatrice ont consterné le comte, désolé le peuple, bouleversé le pays. Ames et terres n'offraient plus que des ruines, et le plus grand de ces débris, c'était le prince lui-même.

Ramon VII, neveu de Richard Cœur-de-Lion et

1. Bazoa etch, la maison de la forêt.

petit-neveu de Philippe-Auguste, avait alors trente-deux ans. Ce *jeune Comte*, salué comme *l'étoile du matin*, s'était éclipsé dans le triomphe éclatant du Midi. Enfant errant de mer en mer, il avait été un martyr. Adolescent, volant de combat en combat, il avait été un héros. Homme, porté sur le pavois de la victoire nationale, il était à peine un prince. C'est un de ces princes par qui finissent les dynasties, mais qui, symboles du génie ou du malheur de leur peuple, laissent un regret immortel. Il n'était qu'une *étoile du soir*. Son orbe opaque ravivera dans le crépuscule son doux éclat; astre aux lueurs sympathiques, il brillera sur les ruines de son pays; il répandra ses clartés mélancoliques sur le vaste sépulcre de la patrie romane; il sera le soleil nocturne des proscrits; l'espoir et l'amour des déshérités. Le pauvre peuple n'oubliera jamais son *jeune Comte*, son petit *Ramonet*, l'Augustule de Toulouse.

Ramon VII était peut-être venu à Baziéges pour y conférer avec le vicomte de Carcassonne, consoler son cousin de la défection d'Olivier de Termes, et se réconforter lui-même de la défection de Centulle d'Astarac, l'illustre défenseur de Marmande, le héros de la Gascogne. Ainsi la trahison était au levant et au couchant, et partout le désespoir. Le comte accueille les insidieuses propositions de l'abbé de Grandselve[1]. Accompagné du vieillard, il rentre dans Toulouse. Il y convoque les capitouls, les principaux barons du Midi, et notamment le

[1] Guil. de Puil., ch. 39.

jeune vicomte de Carcassonne, et le sage et magnanime comte de Foix. Roger-Bernard était comme le tuteur des deux princes, et l'oracle des seigneurs du Capitole. Ce capitulum toulousain, composé des vingt-quatre consuls de la cité, des châtelains de l'Albigeois, et des grands chefs de la Montagne, formait dans cette circonstance une espèce de sénat occitanien, et comme un conseil des amphictyons de toutes les provinces romanes. Princes, barons et consuls furent d'avis d'accepter la médiation de l'abbé de Grandselve. Ces négociations suspendraient la guerre, et laisseraient respirer les peuples. L'abbé reçut des pleins pouvoirs ainsi conçus : « Nous Ramon, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, désirant de tout notre cœur rentrer dans l'unité de l'Église, notre sainte mère, et demeurer dans le domaine, fidélité et service de notre sérénissime seigneur le roi de France, et de l'illustre dame sa mère, notre cousine, leur envoyons, ainsi qu'au très-religieux Père, le seigneur Romain cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, le vénérable et bien-aimé père Hélie, abbé de Grandselve, porteur de la présente, pour traiter avec eux de la paix à laquelle il a lui-même longtemps travaillé. Nous le constituons notre procureur et promettons, du conseil de nos barons, et spécialement des consuls de Toulouse, de ratifier tout ce qui sera fait par lui et avec lui, en présence et du consentement de notre très-cher cousin Thibaud, comte de Champagne. Nous le jurons solennellement sur les

saints Évangiles. Toulouse, le 4 des ides de décembre 1228[1]. » (10 déc.)

L'abbé de Grandselve, sur sa mule agile, s'achemine à grandes journées vers les pays d'outre-Loire. Le comte de Toulouse, le comte de Champagne et la reine Blanche de Castille descendaient tous les trois d'Éléonore de Poitiers, épouse d'abord de Louis VII, roi de France, et ensuite de Henri II, roi d'Angleterre. Blanche et Ramon étaient issus, la première d'Éléonore, et le second de Jehanne Plantagenet, sœurs de Richard Cœur de-Lion. Thibaud était le petit-fils de Marie de France, sœur de Philippe-Auguste et conséquemment neveu à la mode de Bretagne de Blanche de Castille et de Ramon de Toulouse. Le jeune comte Thibaud VI, né en 1201, de Thibaud V, mort en Palestine, et de dona Sancha, héritière de Navarre, était l'arrière-petit-fils de Thibaud III qui recueillit les infortunes d'Abelard et d'Héloïse dans l'asile du Paraclet[2]. Il résumait en lui toutes ces origines champenoises et poitevines, ces traditions philosophiques, romanesques, poétiques : c'était un libre penseur, un brillant et gracieux chanteur; un émule ingénieux des troubadours aquitains, un homme du Sud égaré dans le Nord, et qui même devait être un jour, du chef de sa mère, roi de Navarre. Grand vassal de la couronne, il avait dû suivre le roi de France dans cette funeste expédition où Louis VIII

1. *Hist. du Lang.*, pr. 145.
2. *Réformateurs de la France et de l'Italie au* XII*e* *siècle*.

alla prendre possession du legs sacrilége des Montfort. Descendant la rive gauche du Rhône, il avait vu de ses propres yeux les dévastations de la Provence, cette terre de son génie et de son amour. Cette grande iniquité révolta son cœur de prince, navra son cœur de trouvère. Aussi, après ses quarante jours de service féodal, abandonna-t-il le monarque au milieu du siége d'Avignon. On prétend qu'il revint en France par amour pour la reine Blanche : c'est possible, car le cœur de l'homme est infiniment complexe; nous croyons pourtant que, dans cette circonstance, le poëte, si léger qu'il fût, obéit à de plus dignes sentiments de baron et de chrétien. Rentré dans son château de Provins, et déposant son épée, il saisit sa harpe, non point cette fois pour célébrer les danses, les festins et les roses, objets habituels de ses ballades, mais pour en tirer une satire vengeresse et la jeter toute stridente à la face des moines, des évêques et du pontife romain.

« Les clercs, s'écrie le noble chanteur indigné, ont laissé les sermons pour guerroyer et tuer les gens[1]. De tels hommes ne crurent jamais en Dieu. Notre chef (le Pape) fait souffrir tous les membres! Les Papelards font chanceler le siècle. Ils ont détruit joie, paix et *consolation*. Aussi en porteront-ils durement la peine dans l'enfer.[1] » L'allusion est flagrante, car le mot *solas* est le nom même de l'église du Paraclet. Ainsi la harpe française venait en aide à la harpe romane, et le Champenois Thibaut s'inspire

1. *Trouvères français*, M. Lénient.

des colères patriotiques. de Figuiéras et de Pierre Cardinal, ces deux Tyrtées du Midi. Il fait entendre la voix de la justice, le cri de la conscience et de l'humanité contre ces durs sophistes théocratiques. Ces moines massacreurs, il les déclare athées, il plonge dans l'enfer ces sanglants vicaires de Dieu. Il existait donc dans le nord, et jusque dans la cour de France, un parti favorable aux Albigeois, hostile à la domination cléricale et romaine. Voilà pourquoi le prince des troubadours romans choisissait pour médiateur son parent et sympathique allié, le prince des trouvères français.

Mais un autre sentiment encore, que celui de la consanguinité et de la similitude du génie, avait sans doute inspiré ce choix. C'est une légende populaire, reproduite par la Chronique de Saint-Denis et confirmée par les poëtes contemporains, que le comte Thibaud était l'amant de la reine Blanche. Ramon VII probablement crut pénétrer plus directement jusqu'au cœur de la régente par ce tendre et mélodieux négociateur. Le malheur est crédule et ce siècle était romanesque. Il y avait dans Blanche, comme dans Ramon et dans Thibaud, du tempérament de leur aïeule Éléonore d'Aquitaine. Mais cette galanterie poitevine s'unissait dans Blanche au sombre fanatisme castillan. L'Espagnole était femme sans doute, mais encore moins que reine. Princesse impérieuse, elle dominait jusqu'à ses amants; ses passions servaient sa politique, et ses faiblesses fortifiaient la monarchie. C'est ainsi que d'un signe elle avait détaché Thibaud de la ligue des princes du Nord. D'ailleurs, au léger

comte de Champagne, déconsidéré par ses inconséquences, avait succédé, dans l'affection de Blanche, le gracieux et tout-puissant légat Romain de Saint-Ange. Ce proconsul sacerdotal, l'*Ange* de la monarchie, convenait bien mieux à sa décence de veuve, comme à sa politique de reine, que le jeune indiscret et volage trouvère. Le cœur de Blanche brûlait donc du même feu que les foudres du Vatican. Reine de France, amante théocratique, et par là *maîtresse de la justice romaine*[1], elle avait oublié sa race, la patrie méridionale, la vieille parenté de Toulouse et de Castille[2], aussi bien que la consanguinité récente des Ramons et des Capets. La médiation de Thibaud qu'elle accepta ne pouvait être qu'un jouet pour Blanche, et un leurre pour le comte de Toulouse. L'abbé de Grandselve arrive à Paris, trouve le comte de Champagne, et négocie la paix avec la régente et le légat. Les bases en étaient déjà fixées par Blanche, Romain et Grégoire IX. Le grand pivot était le mariage d'un fils de Blanche avec la fille unique de Ramon, pour que tous les États de la maison de Toulouse vinssent tomber dans la maison de France. Hélie renfourcha sa rapide et stérile haquenée, et retraversant au plus fort de l'hiver les plaines de la Beauce, les landes de la Sologne, les forêts du Limousin et les rochers du Quercy, dans un tourbillon de vent de brume et de neige, rapporte le traité sinistre à

1. Le Roux de Lincy.

2. Ramon IV, le héros de la première croisade, avait épousé Elvire de Castille.

Toulouse. Vers la fin de janvier, le comte Ramon le communiquait aux capitouls, et son hérault le publiait de rue en rue à son de trompe, selon l'usage des cités républicaines du Midi.

« Sache votre commune (universitas) que la paix traitée par l'abbé de Grandselve, notre procureur, est telle : — Tout l'évêché de Toulouse nous est laissé, hormis la terre du Maréchal, qui reste à notre seigneur le roi de France. — Nous livrerons notre fille au roi pour être mariée à l'un de ses frères; l'Église accordera les dispenses, et nous serons absous par le légat à Pâques prochaine. — Après notre mort, que nous ayons ou que nous n'ayons pas d'autres enfants, notre fille héritera de tout l'évêché de Toulouse. — Si notre fille meurt avant nous, ses fils et ses filles auront tout le territoire, après notre mort. — Si notre fille meurt, et que nous n'ayons pas d'autres enfants légitimes, Toulouse et tout son territoire retourneront au roi ou à son frère, s'il le permet, après notre mort.— Si nous mourions sans fils légitimes, toute la terre restera à notre fille Joana; mais si elle meurt avant nous et sans enfants, et que nous en ayons de légitimes, c'est à eux que l'évêché de Toulouse sera dévolu, de sorte que, dans tous les cas susdits, comme vrai seigneur, nous ayons plein droit et libre autorité d'user, de jouir et, à notre mort, de faire de pieuses aumônes selon les coutumes des autres barons de France.

» Le roi nous cède les évêchés d'Agen et de Rodez; et de celui d'Albi, la partie en deçà du Tarn. — Albi et la partie au delà de ce fleuve, et

ce qui touche à Carcassonne, restent au roi[1]. — Il nous cède l'évêché de Cahors, excepté la ville et les fiefs du roi Philippe-Auguste, de sorte pourtant que là-dessus, le roi et nous, nous resterons selon que décideront le légat et les comtes de Champagne et de La Marche; ou, en cas de désaccord, l'un deux seulement avec le légat. — Quant à la ville de Saint-Antonin, le roi engagera de bonne foi ses habitants à revenir sous notre domination; dans le cas contraire, nous accepterons la décision du légat et des deux comtes. — En ce qui touche les donations des terres et des droits d'autrui, il en sera traité dans un prochain colloque entre le légat, le comte de Champagne, les messagers du roi et nous. Sur toutes ces choses, le roi ne réserve que les droits des églises et l'hommage-lige que nous lui rendrons selon la coutume des barons de France. — Pour toute la terre en deçà du Rhône, dans le royaume de France, nous la cédons entièrement au roi à perpétuité. — La terre située au delà de ce fleuve, et dépendante de l'empire, nous la cédons à perpétuité au légat, au nom de l'Église romaine.

» Tous les natifs de cette terre, bannis pour la cause de l'Église, du roi de France, ou des comtes de Montfort, ou volontairement exilés de leur pays, seront rétablis dans leurs héritages, sur les domaines qui nous resteront, à moins qu'ils ne

1. Le texte porte : «ultra fluvium de Tarno... et citra illud fluvium versus Carcassonnam; » ce qui prouve, outre le style et la date, que le traité a été rédigé à Paris.

soient hérétiques. — Si cependant quelques-uns des susdits, demeurant dans les domaines qui sont laissés, ne voulaient pas revenir, au commandement de l'Église et du roi, nous leur ferions une vive guerre, et nulle paix avec eux sans le consentement de l'Église et du roi. — Nous donnerons à l'Église et au roi toute sécurité pour la conservation de la paix; et d'abord nous observerons toutes les clauses ci-dessus, de bonne foi, sans fraude ni mal engin, et nous les ferons rigoureusement observer par nos serviteurs et nos vassaux. — Nous ferons jurer à tous les citoyens de Toulouse et à tous les autres hommes de notre terre qu'ils nous prêteront un concours efficace pour que nous tenions nos engagements : de sorte que s'il nous arrivait d'enfreindre cette paix, ils soient par le fait même déliés de toute fidélité et hommage et de toute autre obligation dont ils sont tenus envers nous; ils adhéreront à l'Église et au roi contre nous, à moins que, dans les quarante jours où nous aurons été avertis, nous ne nous amendions et ne prêtions serment à l'Église et au roi; et cette terre tombera sous la main du roi, et nous retomberons dans l'état où nous sommes maintenant, quant à l'excommunication, et toutes les autres peines prononcées contre nous et notre père au concile de Latran. — Les serments seront renouvelés de cinq ans en cinq ans, au commandement du roi, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous donnerons les donjons de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Roche-Peyrusse, de Cordoue, de Verdun, de Villemur, et des deux Pennes d'Albigeois et d'Agenais. Le roi les tiendra pour dix ans, de manière que pour les cinq premières années, nous payerons annuellement pour leur garde quinze cents livres de Tours, et dans les cinq secondes années le roi les gardera à ses dépens. Mais les revenus seront à nous.

» Les murs des villes suivantes seront démolis, et leurs fossés seront comblés : savoir, Fanjaus, Castelnaudari, la Bessède, Avignonnet, Puilaurens, Saint-Paul (sur l'Agout), Lavaur, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelsi, Verdun, Castel-Sarrazin, Moissac, Montauban, Montcuc, Agen, Condom, Saverdun, Hauterive, Casseneuil, Pujol, Hautvillar, Ville-Peyrusse, Laurac, et cinq autres à la volonté du légat. — Leurs murailles ne pourront être reconstruites, ni de nouvelles forteresses ne pourront être élevées, sans la volonté du roi, mais seulement, des villes non fortifiées, si nous le désirons, sur notre terre. Si ces villes refusaient de laisser démolir leurs remparts, nous leurs ferions une vive guerre, et nulle paix, nulle trêve sans le consentement de l'Église et du roi, que leurs murs ne soient abattus et leurs fossés comblés. Si l'Église ne nous pardonne, et si le légat ne nous absout, le roi ne sera pas tenu d'observer cette paix, et si le roi ne l'observe pas, nous n'y serons pas non plus obligés. »

Fait à Paris en janvier 1229[1].

Tels sont les préliminaires de la paix de Paris, ébauchés entre la reine Blanche de Castille, Ro-

1. *Hist. du Lang.*, p. 145.

main de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, Thibaud, comte de Champagne, et Hélie, abbé de Grand-selve. Les États de la maison de Saint-Gélis qui s'étendaient depuis la cime des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne qui bordent l'Océan, étaient réduits à Toulouse et à son diocèse, avec les deux appendices du Quercy et de l'Agenais. Encore, pour ce territoire ainsi restreint, Ramon VII devait-il faire hommage au roi, selon la coutume des barons de France, c'est-à-dire se reconnaître directement et irrévocablement le vassal de Louis IX, en attendant que, par le mariage de l'infante Joana, ce double débris de sa race et de sa terre allât se perdre prochainement et sans retour dans la maison capétienne. De plus, les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des Montfort, c'est-à-dire les moines, les traîtres, les assassins, fugitifs depuis la victoire nationale, rentreront dans *leurs héritages*, c'est-à-dire, dans les confiscations dont la croisade avait salarié leur félonie, et les citoyens proscrits à leur tour *comme hérétiques*, leur abandonneront de nouveau leurs foyers paternels et prendront leurs places dans les antres des forêts. Enfin, comme gages de la soumission, dix forteresses recevaient garnison française, et trente villes étaient démantelées de leurs murailles, de sorte que le pays mutilé, désarmé, gisait abattu, sous la pointe des lances capétiennes et sous l'éclair des foudres pontificales. Dans le nombre on aura remarqué Montcuc, près Montauban. C'est le manoir de Bernard-Arnaud, le valeureux troubadour, et la saisie de son donjon est le salaire de son hymne patriotique. C'était sous le nom de paix une conquête, et sous le titre de suzeraineté, la domination, le despotisme royal corroboré de la consécration théocratique. Le comte de Champagne plaida, sans doute, généreusement la cause de Ramon VII; mais prince léger, amoureux de la reine, compromis dans la révolte des barons du Nord, il ne put adoucir la rigueur des conditions dont on accablait les seigneurs et les cités du Midi. Quant à Blanche de Castille, investie des spoliations de la croisade, elle traitait comme un coupable et un rebelle, un parent, un prince infortuné dont la cause était juste, la défense légitime et sainte, et qui ne succombait dans son triomphe qu'avec le droit, la patrie, la civilisation romane écrasés par le nombre, par la force brutale, par l'ambition capétienne au service du fanatisme monastique de Rome. A cette lugubre proclamation, quelle consternation dans Toulouse! Quel frémissement dans ces dix forteresses naguère victorieuses, et bientôt captives sans combat, et ces trente villes, cités consulaires et chevaleresques, que l'on déshonore en leur enlevant leurs murailles, comme des guerriers à qui l'on arrache leurs armures avant de faire tomber leurs têtes! Et cette menace mystérieuse et d'autant plus terrible, suspendue sur cinq villes inconnues, ne fondra-t-elle pas comme un orage sur Toulouse! Et la grande cité méridionale qu'on n'ose pas désigner d'avance, de peur d'en soulever les citoyens, perdra-t-elle aussi le palais de ses comtes, et ses antiques remparts victorieux de la croisade et des Montfort!

Le sort du Midi allait se décider au Capduelh ou Capitole de Toulouse. Le comte y convoqua les capitouls de sa métropole et les consuls des villes secondaires, et les barons pyrénéens, à la tête desquels le comte de Foix. Ce guerrier illustre, toujours écouté, comme un oracle, se dit *sans brèche et sans escalade*[1], comparant son cœur à son donjon de Foix, inaccessible à la peur dans le ciel ; et pourtant il opina pour la paix, voyant le sol ravagé, un peuple à demi dévoré, et dont la guerre, la famine et l'inquisition allaient achever de ronger le squelette; il fut d'avis qu'on acceptât les préliminaires de l'abbé de Grandselve, et que le comte Ramon se rendît à Paris pour obtenir de meilleures conditions de son parent le roi de France. Peut-être eût-il mieux valu que le persuasif et politique prince fût allé plaider lui-même la cause romane, comme son père l'avait défendue avec tant d'éclat et d'éloquence au concile de Latran (1215). Mais il pensa que Ramon, si faible qu'il fût, secondé des consuls de la cité et des principaux barons romans, non-seulement suffirait à cette négociation, mais obtiendrait peut-être de plus larges et de plus équitables concessions quand la reine et le légat verraient que le vainqueur de la croisade, le libérateur du Midi, était encore à cheval, prêt à pousser son cri de guerre, et à sonner de son cor de bataille qui pouvait réveiller le roi d'Aragon sur les bords de l'Èbre, et même le roi d'Angleterre dans ses îles de l'Océan.

1. Perrin.

L'abbé de Grandselve porte à Paris l'adhésion du comte de Toulouse. Pour mieux abuser ce prince, la reine et le cardinal arrêtent une conférence à Meaux, ville du comte de Champagne, médiateur de la paix : c'était un indice d'indulgence[1]. Augure non moins propice, l'époque en fut fixée à la fin de mars ; la paix allait regermer avec le renouveau et s'épanouir vers Pâques, ce printemps moral du monde. Toute injustice et toute violence devaient expirer au pied de la croix du Christ. L'abbé de Grandselve repartit avec les lettres de convocation pour les évêques et les seigneurs méridionaux invités à l'assemblée de Meaux. Le légat, en attendant, s'empressa de consulter les évêques du Nord sur l'*affaire d'Albigeois*, qui ne les regardait pas ; il tint coup sur coup deux synodes, l'un à Sens, le jour de la Nativité, et l'autre à Senlis, le jour de la Purification (1er janvier) ; ces deux synodes furent évidemment deux conciliabules préparatoires du concile de Meaux. Au programme de la royauté, conditionnellement accepté par le comte de Toulouse, il fallait ajouter le programme de l'Église ; et c'est ce programme qui fut secrètement élaboré dans ces deux conventicules de Sens et de Senlis. Le légat se proposait de le décocher comme un coup de foudre sur le comte qui ne pourrait que courber la tête en silence, une fois captif entre les mains du roi. Il projetait encore de renouveler sur ce prince la flagellation célèbre de Saint-Gélis (1209), que son père infortuné subit sur la

1. Albéric, chron. Guil. de Puil.

tombe du légat Pierre de Castelnau, au berceau même de la dynastie de Toulouse. Ramon VII ne se méfiait pas, et si quelque doute s'élevait dans son cœur, il avait pour se rassurer la négociation même, la parole de l'abbé de Grandselve, la médiation du comte Thibaud, et sa double consanguinité avec la régente et le roi. Le comte de Foix, le plus sage, mais aussi le plus loyal et le plus religieux des hommes, ne put croire à la félonie, ou refoulait chevaleresquement ses soupçons. Il vint à Toulouse donner à son suzerain ses derniers conseils ; il lui précisa de nouveau les bases sur lesquelles devait uniquement se fonder la paix romane ; il lui recommanda surtout de ne pas disjoindre la cause de Toulouse de la cause générale du Midi, et lui fit tendrement ses adieux. Un troubadour exprime les vagues anxiétés des esprits, dans cette ballade d'une inquiétude prophétique.

La verdure ni les fleurs, le printemps ni l'hiver, n'éveillent ma voix ni ma harpe. Je chante quand j'entends le peuple se réjouir des biens que promet la paix. Oh, quel heureux événement que la paix conclue par le duc comte et marquis, avec l'Église et la France !

Paix, si elle est bonne, ferme, et certaine ! Paix d'amitié agréable aux deux partis ! Paix faite par des hommes sages et loyaux ! Paix qui permette de s'aimer sans rancune ! Bonne paix me plaît quand

elle dure ; mais paix forcée ne me plaît pas ; et mauvaise paix produit plus de maux que de biens !

En cour de roi on doit trouver droiture, et dans l'Église sagesse et merci, et pardon sincère de mortelle erreur, selon les paroles de l'Écriture Sainte. Et roi doit garder modération, car qui ne la garde est mauvais prince, et mérite qu'il lui arrive malheur.

Roi doit aimer et honorer sa couronne. Au plus grand prince il doit plus d'honneur et de dignité. Il doit garder sa cour de tout excès. Et roi qui a souci de bon renom doit en croire les courtois, les généreux, les plus dignes et les plus sages.

Ainsi chantait Bernard de la Barthe, un chevalier du Nébouzan, dont le manoir se distingue encore sur une cime boisée voisine de Luchon. Le comte de Foix remonta vers ses montagnes, tandis que Ramon partait enfin, escorté de ses barons et de ses capitouls, entouré d'un peuple attendri et adressant des vœux au ciel, pour que son prince et ses consuls revinssent avec la paix, de cette France orageuse qui ne lui envoyait que des tempêtes. Ils lui rapporteront la paix... la paix de la mort !

IX

LE COMTE ET LES CAPITOULS DE TOULOUSE SE RENDENT EN FRANCE. — ASSEMBLÉE DE MEAUX. — RÉDACTION FRAUDULEUSE ET DÉFINITIVE DU TRAITÉ. — RETOUR A PARIS.

Le comte de Toulouse se rendait en France, avec un long cortége superbe mi-partie chevaleresque et sacerdotal. Dans le groupe laïque on comptait une vingtaine de notables toulousains : et d'abord les capitouls chargés de défendre les droits de leur métropole, puis des chevaliers issus des races capitulaires, tels que le noble Pierre de Toulouse, son parent ; et son beau-frère et son neveu Ugo et Joan d'Alfar, deux héros des guerres romanes. Dans le nombre, on distinguait le puissant comte de Commenges, Bernard VI, beau-frère du comte de Foix, qui sans doute l'avait directement chargé de soutenir les intérêts des barons pyrénéens, et de surveiller les défaillances du vacillant et méticuleux Ramon VII. A la tête du groupe sacerdotal s'avançait le primat de Septimanie, le fougueux Pierre-Amiel, qui dispute insolemment au comte son titre de duc de Narbonne, usurpé par son prédécesseur Arnauld-Amalric. A ses côtés, marchait Foulques, évêque de Toulouse, turbulent vieillard qui depuis vingt ans désolait le comte et les capitouls. Puis les évêques de Carcassonne, de Maguelonne, et de tout le midi ; puis encore les chefs des abbayes

romanes, l'abbé de Grandselve, entremetteur de la paix, les abbés de la Grasse, de Fontfrède, de Belleperche, de Psalmodi et leurs collègues qui venaient réclamer des indemnités pour les dommages éprouvés par leurs monastères dans une guerre dont ils avaient allumé et surexcité l'incendie. Puis enfin, à leur suite et comme leur garde prétorienne, les conquérants de l'Albigeois, le puissant Philippe de Montfort, seigneur de Castres, et ses compagnons les sires de Saissac, de Limous, de Chalabre et de Mirepois qui venaient recevoir à Paris l'investiture définitive de leurs possessions méridionales. Ces chefs de la croisade conduisaient sa victime au roi de France, sa proie à Blanche de Castille. Quant à Ramon, léger comme nous le connaissons, il marchait triste dans son cœur, mais gai, jovial, facétieux peut-être, à la ruine et au martyre [1].

L'historien cependant se pose les mêmes questions que s'adressait le comte pendant ces longues marches silencieuses, à travers les rochers du Quercy et les landes marécageuses du Limousin. Certainement Blanche, Romain, Grégoire, voulaient l'écrasement du Midi, l'anéantissement de la maison de Toulouse. Pourquoi donc, quand il ne s'agissait que de frapper le dernier coup, ont-ils eu la fantaisie de substituer à une guerre implacable, une non moins implacable paix ? Craignaient-ils le désespoir des Méridionaux ? Redoutaient-ils encore, au dedans la ligue des grands vassaux ? au dehors l'alliance des rois d'Aragon, d'Angleterre et d'Alle-

1. Guil. de Puil. — Raynald, an 1228. 26.

magne ? Dans cette spoliation immense voulaient-ils se donner des airs de modération et de magnanimité ? Est-ce stratagème de moine, ou caprice de femme, ou mélange de tout cela dans Blanche et Romain ? Ils pouvaient sans doute écraser Toulouse, dévorer le Midi ; ils n'avaient qu'à laisser Humbert poursuivre son œuvre de Tartare ? Ils ont pourtant reculé, non devant la justice ni devant la pitié, mais peut-être devant la réprobation du siècle. Ils ont voulu mystifier la conscience de l'avenir. A la force ils ont substitué la ruse, mais dans cette substitution l'astuce italienne l'a certainement emporté sur la vigueur française et la fierté castillane. Le filet où ces pervers prirent le comte de Toulouse fut évidemment tissu par Romain de Saint-Ange.

Il fallait alors près d'un mois pour qu'ils se rendissent de Toulouse à Paris, au pas de leurs chevaux. Montauban, Cahors, Brives, Uzerche, Turenne, Limoges furent les haltes de leur voyage à travers d'interminables forêts. Tant qu'ils marchèrent sur la terre romane, les populations du même sang et de même langue se montrèrent sympathiques au puissant et valeureux prince qui pendant vingt ans avait tenu tête aux injustes agressions du roi de France et des *hordes* dévastatrices de l'Europe ameutées par les pontifes romains. Ramon était le dernier défenseur de l'indépendance romane : avec lui leur race, leur langue, leur génie descendraient au tombeau ; aussi les Aquitains fêteront-ils à son passage ce prince doux, aimable, et illustre, bien que si inégal à sa renommée qui remplissait tout l'univers. Ils durent bien des fois

se demander d'où pouvaient provenir contre un prince inoffensif la haine implacable, l'inexorable, l'inexpiable acharnement de Rome et de la France. La cause était une et pourtant diverse pour Blanche et pour le pape.

Et d'abord, quant au pontife, Ramon ne lui contestait pas son mythe théocratique, son vicariat de Christ, et sa succession de saint Pierre. Il ne demandait pas mieux que d'être réconcilié avec l'Église romaine. Mais il lui défendait de se mêler de deux choses : sa terre et son âme. Sur son âme et sur sa terre, il entendait régner par la *grâce de Dieu*. Catholique extérieurement, il était intérieurement cathare ou libre croyant, et il voulait que la même liberté fût l'apanage de ses vassaux. Ramon VII n'est donc pas un martyr de l'Albigisme, mais mieux que cela, de la liberté de conscience, cet Albigisme universel, et voilà ce qui rend ce pauvre prince grand et sympathique dans les siècles. Et voilà aussi ce qui rendait furibond le Saturne du Vatican, lorsque vaticinant dans sa chaire, il voyait, par cette large porte ouverte par les Ramons, entrer Luther, Descartes, Voltaire même, tous les géants de l'avenir, conduisant les peuples à l'assaut de leur capitole théocratique. Voltaire est de tous les temps : le Voltaire, ou plutôt le Juvénal du XIIIe siècle, s'appelait Pierre Cardinal, vieillard presque centenaire. Les deux Ramons étaient les élèves de ce tragique railleur, et le jeune comte, plus jovial que son père et non moins sarcastique, s'était sans doute aussi permis cette imprudente et cruelle plaisanterie.

L'abbé de Cîteaux a des brebis (des ouailles) qui s'accouplent entre elles sans produire jamais d'agneaux; allusion à d'effroyables mœurs monastiques. Ils disaient encore : le Dieu de Moïse est le Dieu des routiers, c'est-à-dire des croisés, des Romieux; entendant par là, avec un très-grand sens critique et historique, que l'Église romaine était comme une synagogue, un christianisme judaïque, tout terrestre, et uniquement occupé des choses du monde, tandis qu'eux étaient pour le christianisme hellénique, l'église de l'esprit, uniquement attentive aux choses du ciel. Innocent III et Grégoire IX lavèrent ces sarcasmes dans le sang d'un million d'hommes, et vouèrent à la mort la dynastie des Ramons, et la nationalité des Aquitains [1].

Blanche de Castille fut l'exécutrice de cet arrêt du Vatican. Quant à la reine, d'où pouvait venir son acharnement? D'un mélange d'ambition et de fanatisme catholique surexcité par Romain de Saint-Ange. L'empereur partait pour l'Orient, le roi d'Aragon allait conquérir les Baléares, le roi d'Angleterre était retenu dans ses îles Britanniques. L'occasion était superbe, mais il fallait se hâter; les chances pouvaient tourner contre la France. Ramon VII était l'époux de dona Sancha, sœur du roi — martyr de Muret, mort pour la cause de Toulouse. L'infante par là se trouvait héritière présomptive de l'Aragon dont le jeune monarque s'embarquait à Barcelone, sur la mer d'Afrique.

1. Pierre de Vaux-Cernay, 4.

Un coup de vent, une flèche maure, abattant ou submergeant l'aventureux conquistador, eût porté Ramon sur le trône de Saragosse, et fondé de l'Èbre à la Dordogne un vaste empire pyrénéen. Le comte de Foix, son maréchal, eût pu même, à travers le Limousin frémissant et le Poitou soulevé (car Savari de Mauléon, ce Basque versatile, avait déjà abandonné les Capétiens), conduire le nouveau roi d'Aquitaine jusqu'à la Loire, impétueusement bordée de cinquante mille lances aragonaises, catalanes et provençales. Roger-Bernard, le libérateur du Midi, achevant l'œuvre nationale, eût reconstruit l'ancienne confédération ibéro-romane, et rejeté pour toujours au delà du fleuve la monarchie capétienne qui se fût organisée dans ses limites naturelles du Rhin, de la Manche et de la mer du Nord. C'était le rêve de Bertran de Born, le grand troubadour patriote du siècle passé, et cette éventualité menaçante troublait peut-être le sommeil de Blanche, et probablement précipita la catastrophe [1].

Ramon VII passa près de la tombe où reposait, depuis trente ans, le Tyrtée chevaleresque du Limousin, sous les dalles de l'abbaye de Grammont. Ah! pourquoi son spectre tragique, se levant de son cercueil, ne fit-il pas reculer le cheval du prince effaré, ou marchant devant lui, ne lui montra-t-il pas, aux lueurs de sa lampe funèbre, le piége qu'on lui tendait à Meaux, et le supplice qu'on lui préparait à Paris! Mais non, son illusion ne fut troublée

1. Troubadours, Bertran de Born.

par aucun fantôme. Les troubadours de la Corrèze et de la Vezère, ces poétiques fleuves, vinrent, sur son passage, donner un salut affectueux, un souhait de félicité, au prince ennemi des *clercs latiniers*, au patron des chantres populaires, au héros de l'épopée romane. Les cloches de Limoges, s'ébranlant dans leurs clochers massifs dont les vastes tours carrées dressent à chaque angle un svelte clocheton sonore, lui chantèrent les adieux mélancoliques de l'Aquitaine. Car au delà de Limoges, les eaux coulent au Nord; la langue romane expire à Châteauroux. La France commence avec le triste Berry. Naguère le concile de Bourges condamnait Ramon. Sombre présage du sort qui l'attend au delà de la Loire. Là, le prince trouvait un sol étranger, une race hostile, fanatique, un peuple irrité de ses défaites romanes, excité par ses victoires contre l'Angleterre, enorgueilli du renom toujours grandissant du jeune royaume de France. A Paris, devant la sombre et hautaine figure de Blanche de Castille, et le masque gracieusement sinistre de Romain de Saint-Ange, et la surveillance soupçonneuse dont il était l'objet, il dut se voir avec effroi tombé dans une embûche royale, et comme prisonnier dans cette cour capétienne. A Meaux enfin, il put, en entrant dans cette assemblée, se convaincre entièrement qu'il se trouvait, non devant des négociateurs, mais devant des juges et des maîtres, et cité comme hérétique et rebelle au tribunal inexorable des barons de France, des évêques de Gaule, et des légats de Rome. Ce parlement se tint, selon l'usage, dans la

cathédrale de Meaux, aujourd'hui d'une si élégante architecture gothique. Le primat de Sens la présidait de droit, et il avait pour acolytes les primats de Bourges et de Narbonne. L'église gallicane était représentée par une multitude d'archevêques, d'évêques, et d'abbés du Nord et du Midi. Le cardinal de Saint-Ange, légat des Gaules, assisté du légat d'Angleterre et du légat de Pologne, dominait et dirigeait les esprits, comme nonce du Saint-Siége, tuteur du roi, ami de la reine. Les délégués de la couronne étaient, avec l'archevêque de Bourges, le comte Thibaud, médiateur de la paix, le vieux connétable Mathieu de Montmorency, et son cousin Mathieu de Marly. Amauri de Montfort s'y trouvait avec les conquérants de l'Albigeois et d'autres seigneurs du baronnage de France.

Le comte de Toulouse, les capitouls et les chevaliers pyrénéens comptaient sans doute engager le débat sur les préliminaires convenus [1] : ils espéraient, selon le conseil du sage Roger-Bernard, en discuter la teneur, dans un esprit d'équité, pour obtenir des réductions dans cet impérieux programme de la reine. Mais ce programme spoliateur fut déclaré définitif, quoique incomplet, et bien loin d'être amoindri, devait être complété et développé dans le sens de la croisade. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le roi demandait, dans le projet, le démantèlement de trente villes albigeoises. Mais on ne touchait pas à la métropole : pour ne pas l'alarmer et la soulever, on laissait la

1. V. *les Préliminaires* : Cartul. de Champagne, fol. 160.

généreuse cité sous un silence menaçant. Maintenant le silence s'explique : le nuage se dissipe; on exige que cinq cents toises de ses murailles romaines victorieuses de Montfort et du fils de Philippe-Auguste soient abattues, et que sa forteresse féodale soit livrée au roi de France. Naguère on se contentait de démembrer l'État, maintenant on le blesse au cœur, on le frappe à la tête, on le décapite, en prenant le castel narbonnais, organe et symbole de son indépendance. La confiscation du manoir comtal, et la mutilation des murailles populaires fut, tout l'indique, une suggestion de l'évêque de Toulouse. Ce prélat turbulent, toujours en lutte avec le comte, la ville et le peuple, voulut non-seulement humilier l'héroïque cité, mais encore compter, dans les discordes futures, sur le secours des chefs croisés de l'Albigeois, et l'appui du sénéchal français campé dans le donjon des Saint-Gélis. Et c'est le même évêque (car un autre n'eût peut-être pas eu la même rancune vindicative et ne se fût pas si hardiment placé au-dessus de tout sentiment chevaleresque) qui, sans doute, suggéra que les consuls et les barons méridionaux, venus comme négociateurs, fussent, au mépris du droit des gens, retenus comme otages et gardés captifs dans les tours du Louvre. C'est ainsi que le lion de France traitait avec la brebis de Toulouse et la vache des Pyrénées.

Mais le lion dut faire sa part à son pourvoyeur : au programme, déjà si exorbitant de la royauté, vint s'ajouter, après coup et par surprise, le programme plus exorbitant encore de la papauté.

Rome revendiquait la part des spoliations de la croisade que lui avait arrachées la victoire romane. Ces spoliations avaient été immenses : l'archevêque de Narbonne avait usurpé le duché de Gothie. L'évêque de Toulouse s'était adjugé trois villes et une trentaine de villages. Les deux Montfort et Louis VIII avaient jeté de vastes lambeaux de la conquête aux ordres cénobitiques. Il fallait restituer ces acquisitions anciennes, ajouter de nouvelles concessions, et compenser les pertes infligées par la délivrance patriotique. Les abbayes insatiables réclamaient des indemnités pour les dommages que leurs cloîtres avaient subis pendant une guerre dont ils avaient déchaîné l'ouragan. Aux moines de Cîteaux et de Clairvaux, aux prédicateurs de la croisade, on devait le salaire de leurs travaux passés : mais on devait encore la rémunération de leurs travaux futurs aux ordres nouvellement créés pour la conversion ou la combustion des Albigeois. C'étaient les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et les Carmes, les quatre animaux mystiques attelés au nouveau char de Jéhova, et ce char, c'était l'inquisition.

Les préliminaires, on l'a vu, ne touchaient qu'en passant à la question religieuse : un seul mot était jeté négligemment à propos du retour des exilés. Ces proscrits devaient être rétablis dans leurs biens *à moins qu'ils ne fussent hérétiques*. Cette réticence furtive sera comme la porte dérobée d'où sortira toute une législation draconienne, d'où s'élancera le spectre horrible de l'inquisition, évoqué des tombeaux d'Hérode et de Tibère. Le comte sera contraint de

faire des chasses aux Albigeois, des battues aux hérétiques. Et ces hérétiques ne sont pas seulement des cathares, mais les citoyens, les patriotes, les défenseurs de sa dynastie, les héros de l'indépendance romane. Enfin le légat voulut inaugurer sur l'heure ce supplice de la nation par le martyre d'ignominie du prince. Ce supplice probablement fut encore suggéré par l'évêque de Toulouse, implacable ennemi du comte, dont la haine inextinguible aiguillonnait l'orgueil du cardinal et la superbe de Rome. Foulques avait vu, vingt ans auparavant, au synode de Saint-Gilles, le comte Ramon VI, flagellé sur la tombe de Pierre de Castelnau, et cette gloire du légat Milon embrasa le cœur du légat Romain de Saint-Ange. Ramon VII n'était pourtant accusé d'aucun assassinat, mais comme rebelle à l'Église romaine et au roi de France, il devait être publiquement et solennellement fustigé devant le grand autel de Notre-Dame de Paris. De cette manière, la croisade albigeoise s'ouvrirait et se clôturerait par le supplice de la dynastie de Toulouse passée deux fois par les verges théocratiques.

Telles furent les décisions du synode de Meaux, et l'assemblée, se levant, se mit en marche pour soumettre le traité de paix à la signature de Louis IX et de Blanche de Castille. C'est ainsi que le comte, les consuls de Toulouse, et les barons des Pyrénées, se trouvèrent inopinément tombés dans un piége royal, dans un guet-apens sacerdotal. Comment se dérober à cet outrage, se soustraire à cette flétrissure, à ce supplice théocratique? Ils étaient captifs, gardés à vue par les archers du roi, entourés d'un peuple frémissant et fanatique, et d'ailleurs à deux cents lieues de leur patrie. Le comte trouva peut-être une sorte de grandeur d'âme indifférente à la honte et supérieure aux revers dans la débilité de sa nature et l'immensité de son désespoir. Il dédaigna d'en appeler à la justice du roi, au jugement féodal de l'épée, aux consolations cathares du trépas. Les barons souffrirent stoïquement pour lui, pour eux, pour leurs cités, pour la patrie romane, pour l'Église du Paraclet. Des larmes d'héroïsme indigné et de pudeur chevaleresque coulèrent sans doute en silence sur leurs faces mornes. Car ils sont les héros de l'épopée romane. Ils ont vaincu la croisade, tué Simon de Montfort, vu fuir Amauri avec son cadavre, et reculer trois fois le roi de France, et vingt fois Rome débellée en doctrine comme en bataille. Et maintenant les voilà pris en trahison, jugés par leurs vaincus, flétris par des moines, et dépouillés par des évêques, et dévorés par celui qui s'intitule le Vicaire du Christ. Les voilà comme des lions tombés au désert dans les trappes des chasseurs dont ils étaient l'effroi. Le temps a étouffé leurs rugissements, et jeté son manteau de plomb sur leurs magnanimes sanglots. Mais l'histoire les entend. Au surplus, personne, que l'on sache, n'a rougi de cette trahison, ni ressenti le moindre remords de cette énorme iniquité. Le jeune Louis IX ne s'en est peut-être jamais douté, dans la sérénité candide de sa foi, et la tranquille illusion de son droit royal. La reine Blanche, politique de trop

grande race pour se repentir d'une conquête, se justifiait dans son cœur par l'agrandissement du trône et la complicité du Vatican. Le légat se trouvait sans doute au-dessus de la nature et de l'humanité comme mandataire d'un vice-Dieu. Un seul homme léger mais sincère a dû s'en troubler dans sa conscience, c'est Thibaud, comte de Champagne. Sa médiation officieuse aboutissait à la trahison d'un ami, à la spoliation d'un parent, à la ruine du plus puissant prince des Gaules. Il est à croire que dans le trajet de Meaux à Paris où le comte de Toulouse allait subir sa flétrissure suprême, le grand trouvère chevaleresque du Nord, qui l'accompagnait, indigné, dévora plus d'une fois entre ses dents son vers immortel dont il flagellait à son tour la théocratie romaine :

« Papelards font le siècle chanceler [1] ! »

Le 12 avril 1229 (c'était le jeudi saint, le jour de l'agonie du Christ) fut un jour d'allégresse et de triomphe pour le peuple de Paris. Des deux rives de la Seine, la foule se pressait vers les ponts de la Cité, l'antique berceau de la métropole, et comme le cœur de la monarchie française. Cette île du fleuve, allongée en forme de navire, montrait à sa pointe orientale, la grande basilique gallicane à peine achevée, et à sa pointe occidentale le vieux et sombre palais des rois Capétiens. Sur le donjon royal ondulait, aux premiers souffles du printemps,

1. Poésies de Thibaud, comte de Champagne.

la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. A l'opposite, sur la place du Parvis, s'élevait une superbe estrade demi-circulaire, semblable à un trône à la fois et à un échafaud. Entre la cathédrale et le palais, les maisons étaient pavoisées, les rues se jonchaient de verdure, et la rumeur populaire se répercutait dans le tumulte incessant des cloches qui, des cent flèches de la ville, de la cité et de l'Université, répondaient comme en chœur, par leurs bruyants carillons, aux fanfares triomphales de Notre-Dame. Or, que proclamaient ces hommes dans les rues, et ces bronzes dans les nuées? Un incroyable, un prodigieux événement. Le roi de France et l'Église romaine, après vingt ans de guerre, signent enfin la paix avec le comte de Toulouse. Trois cardinaux sont arrivés dans Paris, une foule d'évêques, une multitude de barons du Nord et du Midi. Le prince hérétique et rebelle, déjà jugé par l'assemblée de Meaux, doit être solennellement dépouillé de ses États par le roi, son cousin, et publiquement battu de verges par le légat du Saint-Père à Notre-Dame. Tel est l'étonnant spectacle que la papauté et la royauté, dans leur sagesse et leur clémence, vont donner, afin qu'il s'en souvienne, au catholique peuple de Paris, le jour où fut vendu le Christ.

X

SIGNATURE DU TRAITÉ DE PARIS. — FLAGELLATION DU COMTE DE TOULOUSE A NOTRE-DAME. — CAPTIVITÉ DU PRINCE ET DES BARONS MÉRIDIONAUX, AU LOUVRE.

Voilà ce qui faisait bondir le cœur des bourgeois et des cloches de Paris. L'heure attendue sonna au beffroi royal, et du sombre palais des rois capétiens, sortit à cheval, le jeune monarque adolescent, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au long visage gracieux, et rayonnant d'une candeur mystique. Près de lui, et dans la même pompe souveraine, s'avançait, sur sa haquenée superbe, la majestueuse et triomphante Blanche de Castille, régente de France. A leur suite, le cardinal, Romain de Saint-Ange, légat des Gaules, le cardinal Conrad, évêque de Porto, légat d'Angleterre, le cardinal Othon, légat de Pologne, les archevêques de Sens, de Bourges, de Narbonne, les évêques de Paris, Toulouse, Arles, Nîmes, Maguelonne et une multitude de chefs d'abbaye. Puis les grands officiers de la couronne, le vieux Mathieu de Montmorency, connétable de France; Thibaud, comte de Champagne, médiateur de la paix; Amauri de Montfort, qui doit renouveler son abdication de l'Albigeois, et parmi une foule de barons du Nord et du Sud, le triste Ramon, héros et martyr de cette pompe d'iniquité. Saluée par les noëls du peuple qu'entrecoupaient les hardis quolibets des écoliers contre la reine et le légat alors en guerre avec l'Université, la superbe cavalcade, serpentant dans les étroites et tortueuses rues de la Cité, déboucha sur le parvis Notre-Dame, splendidement pavoisé pour la cérémonie royale.

Blanche de Castille et son fils s'assirent sur leurs trônes : à leur droite se placèrent les prélats, à leur gauche se rangèrent les barons : assemblée mi-partie de concile et de champ de mai; parlement mixte des divers ordres de la nation. La magnifique estrade, dont ses membres occupaient les gradins selon leur rang hiérarchique, adossée au couchant, se recourbait en croissant vers la basilique, récemment terminée par Philippe-Auguste. Ce monument aujourd'hui noirci par le temps, alors dans sa neuve et massive majesté, s'élevait comme le symbole architectural de l'indissoluble union de la monarchie française et de l'Église gallicane. Les rois des Francs, dont les statues décoraient la façade, depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste tenant dans sa main la *pomme impériale* dérobée à Charlemagne, et les évêques des Gaules, dont les figures ornaient les voussures des portails, assistaient, dans leur pompe gothique, mornes témoins de pierre, mais pas plus durs que les vivants, à cette grande scène de spoliation. On eût dit que le légat de Rome et le roi de France, pour justifier leur immense déprédation, s'étaient entourés des anciens chefs sicambres, des vainqueurs d'Alaric et de Goaïffer, des dévastateurs de l'Aquitaine de tous les siècles. Le comte de Toulouse fut appelé : il parut dans son attitude de vaincu, suivi de ses ba-

rons et de ses capitouls humiliés, nobles et tristes représentants de la patrie romane abattue, et de l'indépendance et de la civilisation méridionales écrasées sous la force barbare et théocratique.

Sur un signe de la reine, le tabellion de la monarchie, se levant et déroulant un parchemin, lut à haute voix la charte suivante où l'orgueil a l'insolence d'infliger au droit vaincu et à l'héroïsme accablé un ton de suppliant. Il n'a pourtant pas osé mettre, selon l'usage de ce temps, son document spoliateur sous l'invocation de la *très-sainte et indivisible Trinité :*

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à tous ceux à qui ces présentes parviendront, salut dans le Seigneur[1] !

« Que tout l'univers sache qu'ayant soutenu la guerre pendant longtemps contre la sainte Église romaine et notre très-cher seigneur Louis, roi des Français, et que désirant de tout notre cœur être réconcilié à l'unité de la sainte Église romaine, et de demeurer dans la fidélité et le service du seigneur roi de France, nous avons fait tous nos efforts soit par nous-même, soit par des personnes interposées, pour parvenir à la paix ; que, moyennant la grâce divine, elle a été conclue entre l'Église romaine et le roi des Français d'une part, et nous de l'autre, ainsi qu'il suit. »

Tel est le préambule de ce traité fameux : il étincelle de fraude et de mauvaise foi. Le comte de Toulouse a soutenu la guerre vingt ans contre

1. Trés. des Chart. du Roi, Toulouse.

l'Église romaine et deux ans seulement contre le roi de France directement. Mais il n'est pas dit que l'agression est venue de l'Église et du roi, qu'elle a commencé par le massacre de Béziers, et se termine par le massacre général du Midi, non plus uniquement des peuples, mais des troupeaux, des arbres, des herbes et même des pierres. Ce n'est pas le comte Ramon qui a demandé la paix, ce sont ses agresseurs par la médiation de l'abbé de Grandselve. Remarquons enfin que le comte traite uniquement avec le légat qui se pose audacieusement comme le tuteur sacerdotal du roi de France.

« En conséquence, continue le tabellion royal ou clérical, nous promettons au seigneur Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du saint-siége apostolique, d'être fidèle à l'Église et au roi et à ses héritiers jusqu'à la mort : nous combattrons les hérétiques, leurs croyants, fauteurs et receleurs ; nous n'épargnerons ni nos voisins, ni nos vassaux, ni nos amis, ni nos parents même ; nous purgerons notre terre de la souillure de l'hérésie, et nous aiderons à en purger les terres du roi. — Nous ferons une exacte et prompte justice des hérétiques, nous les rechercherons puissamment et les ferons rechercher vigoureusement par nos bayles, selon les ordres du seigneur légat. — Pour faciliter et accélérer cette recherche, nous payerons pendant deux ans deux marcs d'argent, et dans la suite un marc aux délateurs, pour chaque hérétique condamné par l'évêque ou son délégué, et quant aux fauteurs et receleurs nous les tiendrons à la

disposition du seigneur légat. — Nous garderons la paix et la ferons garder sur nos terres, sur celles de nos vassaux, et sur celles du roi, nous en chasserons les routiers et les receleurs des faidits des bois. — Nous défendrons et ferons défendre les églises et les ecclésiastiques, et ferons conserver fermement leurs droits, libertés et immunités ; et pour que les clefs de l'Église romaine soient respectées, nous observerons les sentences d'excommunication, nous éviterons les excommuniés, comme il est ordonné dans les canons, et nous contraindrons au bout d'un an les contumaces à rentrer dans le sein de l'Église, leur mère, par la confiscation de leurs biens que nous retiendrons jusqu'à ce qu'ils aient satisfait entièrement. — Nous ferons jurer, le jour de leur élection, ces statuts à nos bayles, et s'ils sont trouvés négligents ou infidèles, nous les punirons, selon leur délit, jusqu'à la perte totale de leurs biens : nous n'en nommerons que de catholiques, et nous exclurons les juifs et tout individu soupçonné d'hérésie. — Nous promettons que les églises et les ecclésiastiques seront intégralement rétablis dans leurs biens et dans leurs droits, tels qu'ils les possédaient avant la croisade, et quant aux autres il en sera référé aux évêques ou aux délégués du saint-siége. — Nous payerons les dîmes et nous les ferons payer exactement par nos vassaux et nous empêcherons qu'elles soient prélevées par les chevaliers et les autres laïques. — Quant aux dommages causés aux églises et aux ecclésiastiques, nous payerons 10,000 marcs d'argent pour être proportionnellement répartis au gré du légat[1]. De plus pour le salut de notre âme, et réparation de dommages, nous payerons à l'abbaye de Cîteaux 2,000 marcs d'argent, à Grandselve, 1,000, à Belleperche, 300, à Candeil, 200, pour reconstruire ces monastères[2]. — Plus 6,000 marcs pour la garde et les fortifications du Castel-Narbonnais (de Toulouse) et autres châteaux que le roi, pour sa sûreté et celle de l'Église, retiendra pendant dix ans. — Plus 4,000 marcs pour entretenir pendant dix ans quatre maîtres en théologie, deux en droit canon, six maîtres ès-arts et deux régents de grammaire, qui professeront à Toulouse. — De plus, après notre absolution, nous prendrons pour notre pénitence, la croix des mains du légat, et nous irons outre-mer servir cinq ans contre les Sarrazins. — Nous traiterons en amis les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des comtes de Montfort. »

Cette première moitié du traité forme le programme sacerdotal subrepticement ajouté au programme royal, ou plutôt mis en tête, comme l'objet principal et dont l'autre n'est que la conséquence et le complément ; cette seconde partie déjà connue offre pourtant des modifications qui ne laissent pas que d'être considérables, telles que l'article relatif à la mutilation des murailles de Toulouse et l'occupation du Castel-Narbonnais. Une des plus curieuses insolences est le rapt de l'infante Joana présenté maintenant comme un hon-

1. Plus de 2,660,000 fr.
2. Plus d'un million.

neur conditionnel; et, comme une grâce inouïe, l'union d'un prince capétien avec l'héritière de la maison de Saint-Gélis, comme si les rois de France n'épousaient pas les princesses provençales et ne jetaient pas leurs filles dans le lit des comtes pyrénéens.

« Espérant, continue le document officiel, que nous persévérerons dans notre dévouement à l'Église, et notre fidélité pour sa personne, le roi nous fait la grâce de recevoir notre fille que nous lui livrerons pour la donner en mariage à l'un de ses frères, et de nous laisser Toulouse et son diocèse, sauf la terre du Maréchal que le maréchal tiendra du roi; de manière qu'après notre mort, la ville et le comté reviendront à notre gendre, et, à leur défaut, au roi. — Le roi nous laissera l'Agenais; le Rouergue, l'Albigeois en deçà du Tarn, et le Quercy excepté Cahors et les autres fiefs du roi Philippe. Tous ces pays, si nous mourons sans enfants, reviendront à notre fille, épouse de l'un des frères du roi. — Nous cédons Vertfeuil, Las Bordas et leurs dépendances à l'évêque de Toulouse et aux fils d'Odon de Lyliers, conformément au don qui leur en fut fait par le roi Louis et le comte de Montfort. — Nous ferons hommage-lige au roi, pour tous les pays qui nous sont laissés selon la coutume des barons de France. Nous cédons au roi et à ses héritiers tous nos autres pays en deçà du Rhône, dans le royaume de France. — Quant aux pays situés au delà de ce fleuve dans l'Empire, nous les avons cédés à perpétuité à l'Église romaine. — Tous les habitants expulsés par le roi ou par les

comtes de Montfort, ou volontairement expatriés, seront rétablis dans leurs domaines à moins qu'ils ne soient hérétiques. — Que si quelques-uns, notamment le comte de Foix, refusaient de se soumettre, nous leur ferons une vive guerre et ne conclurons avec eux ni paix, ni trêve, sans le consentement de l'Église et du roi. — Nous ferons détruire entièrement les murs et combler les fossés de Toulouse selon les ordres du légat. — Nous en ferons de même de trente villes ou châteaux, savoir : Fanjaus, etc. Leurs murailles ne pourront être rétablies sans la permission du roi et nous ne pourrons élever de nouvelles forteresses. — Nous jurons au légat et au roi d'observer de bonne foi toutes ces choses et de les faire observer par nos vassaux, et notamment par les citoyens de Toulouse ; en sorte que, si nous contrevenions à quelqu'un de ces articles, ils seront déliés envers nous du serment de fidélité, et qu'ils adhéreront à l'Église et au roi et que nous retomberons sous l'excommunication et l'interdit lancés contre nous et notre père par le concile de Latran. — Nos vassaux ajouteront à leurs serments qu'ils aideront contre les hérétiques et leur feront la guerre jusqu'à ce qu'ils soient soumis à l'Église et au roi. — Ces serments seront renouvelés de cinq en cinq ans au commandement du roi. — Pour l'exécution du présent traité, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous mettrons en gage entre les mains du roi le Castel-Narbonnais (de Toulouse) et aussi les châteaux de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Penne d'Albigeois, de Penne d'Agenais, de Cordoue, de

Roche-Peyrusse, de Verdun et de Villemur, qu'il gardera pendant dix ans et pour la garde desquels nous payerons 1,500 livres tournois, indépendamment des 6,000 marcs d'argent. L'Église et le roi peuvent, selon leur bon plaisir, faire démolir quatre de ces châteaux et exiger la livraison de Penne d'Albigeois pour la donner aux Templiers ou aux Hospitaliers. — Le roi décharge les habitants de Toulouse et tous les peuples du pays de tous les engagements contractés soit envers lui, soit envers son prédécesseur, soit envers les comtes de Montfort[1]. »

Tel est ce fameux traité de spoalition, conçu par Romain de Saint-Ange, proposé par l'abbé de Grandselve, concerté à Paris entre ce moine, le légat et la régente, présenté frauduleusement et comme une amorce au comte de Toulouse, et, quand ce prince est tombé dans le piége, complétement transformé au synode de Meaux, et enfin déployé tout entier et dans sa rigueur accablante et inexorable à l'assemblée de Notre-Dame. C'est ainsi que le serpent devint un lion. Ce traité parut énorme même aux contemporains, et ses clauses excessives, même aux intéressés. « Chacune d'elles, dit un prêtre, eût suffi en guise de rançon, dans le cas où le roi eût pris et vaincu le comte en bataille[2]. »

L'iniquité n'en est dépassée que par le cynisme. Le prodige de l'insolence, c'est le vaincu qui im-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 656, pr. 146.
2. Guil. de Puilaurens, xl.

pose des conditions au vainqueur ; le spoliateur qui se donne encore des airs de faire grâce au spolié; le juste est dans l'attitude du criminel, et le droit a le langage du suppliant. Par ces audaces, ils ont espéré tromper la conscience de l'avenir.

Le comte de Toulouse, après cette lecture, s'avança vers le pupitre où le livre des Évangiles était ouvert vis-à-vis du roi. Posant la main sur le gothique volume aux caractères d'or et d'azur, et aux armes de France, le comte dit d'une voix émue : « En présence de Dieu, et de vous, monseigneur » Louis, roi des Français, et de vous, monseigneur » Romain, légat du saint-siége apostolique, et de » vous tous, messeigneurs prélats et barons, je jure » d'observer le présent traité. » — Le jeune monarque et l'infortuné comte apposèrent au bas leurs signatures, et leurs chanceliers scellèrent ce parchemin du sceau de France aux trois fleurs de lis, et du sceau de Toulouse à la brebis et à la croix. Ainsi la monarchie capétienne, bornée d'abord à l'Ile de France, son berceau, péniblement élargie jusqu'à la Loire par le vaillant roi Louis le Gros, se trouva tout d'un coup et d'un trait de plume immensément étendue vers le sud jusqu'aux Pyrénées. Et de quel droit le jeune Louis IX exécutait-il cette vaste spoliation ? Du droit des Montfort, du droit de Charlemagne, du droit de Clovis, du droit de Rome impériale, et, chose non moins chimérique et non moins monstrueuse, du droit de Rome théocratique ! Le légat contre-scella sans doute les sceaux de Toulouse et de France des clefs de saint

Pierre, ces clefs terribles, qui, dans l'opinion du siècle, ouvraient le ciel et l'enfer.

Ramon VII, par un acte complémentaire, déclara donner au roi, comme otages, vingt barons ou notables toulousains. Ces chevaliers et ces citoyens jurèrent de rester captifs au Louvre jusqu'à la démolition convenue des cinq cents toises des murailles de la grande cité. Après leur serment ils durent accompagner leur maître à son dernier martyre. La spoliation royale fut immédiatement suivie du stigmate sacerdotal. Le comte se dépouilla de son manteau, descendit de l'estrade et fut introduit par le grand portail, dans l'église de Notre-Dame. Le légat de France, ayant pour acolytes ses deux collègues d'Angleterre et de Pologne, des verges à la main, introduisit l'illustre pénitent, la corde au cou, dans la basilique. « C'était pitié, dit Guilhem de Puilaurens, chapelain du comte, et témoin sans doute du supplice de son maître, c'était pitié de voir un si grand prince qui pendant si longtemps avait résisté à tant et de si puissantes nations, conduit pieds nus, en chemise et en brayes, jusqu'à l'autel[1]. » Au pied du grand autel Ramon tomba à genoux ; le cardinal le frappa, sur le dos, de ses verges sacerdotales. « Comte de Toulouse, s'écria le légat, au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, et de notre saint-père, Grégoire IX, son vicaire, nous t'absolvons de l'excommunication prononcée contre toi ! — Amen, chantèrent en triomphe les évêques ! Amen, »

1. Guil. de Puylaurens, ch. XL.

soupira, dit-on, dans son trouble, l'infortuné, qui, riant de tout, selon son habitude, étouffa sans doute ses sanglots dans un éclat de rire tragique et désespéré qui s'évanouit dans l'hymne triomphal.

Le comte, en effet, ne se releva jamais de cet abaissement. Son esprit resta faible et troublé : son cœur de prince était mort en lui. Celui qui, adolescent, avait été un héros, homme mûr, ne fut plus qu'un vieillard, flottant dans une espèce d'imbécillité sénile, d'où il ne sortit que par éclairs, et se hâtant, comme honteux de se survivre, vers le tombeau. Rome impériale était moins cruelle envers les vaincus. Elle étranglait les rois, mais elle ne les fustigeait pas. Tous les monarques ont été flagellés dans Ramon VII, et ceux qui n'ont pas rompu avec le Vatican, portent empreint sur le dos l'indélébile stigmate de la papauté. Blanche de Castille ressentit peut-être une joie féroce d'avoir fait dégrader, par son amant sacerdotal, un prince, un parent infortuné. Elle outrageait la nature, elle avilissait la royauté et jetait un double crime dans les fondements de la monarchie capétienne. Mais Rome, sa complice, la dispensait de tout remords, et c'était assez pour l'avide et superbe Espagnole et pour son fils, ce monarque adolescent, ce futur saint monastique, qui siéga toujours avec une immuable tranquillité candide sur cet amas d'iniquités recouvertes des clefs du Vatican et des fleurs de lis de France. Mais qui sait jusqu'où s'étend l'inexorable loi de la réversibilité et de l'expiation ? Qui peut dire si les tribulations de Pie IX ne sont pas faites avec les hauteurs tonnantes d'Inno-

cent III; et si dans les forêts de la justice éternelle, des verges de Ramon VII n'a pas germé l'échafaud de Louis XVI ! L'historien rêveur ne peut qu'indiquer ces effrayants mystères et passer en frissonnant. Mais dans cet odieux drame, Romain de Saint-Ange, le cardinal flagellateur, prit le rôle de Caïphe, et, crime encore plus noir, imposa au simple et pieux Louis IX un semblant de la duplicité d'Hérode. C'était, avons-nous dit, le jeudi saint, le jour des angoisses mortelles du Christ, que Ramon VII, et son peuple incarné dans son prince et ses consuls, suèrent leur agonie sanglante, et le parvis de Notre-Dame fut leur âpre Gethsémani.

II

ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX

LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX

I

ABSOLUTION DU COMTE RAMON VII. — CONFISCATION DE SES ÉTATS. — PARTAGE DE SES DÉPOUILLES ENTRE LE ROI DE FRANCE ET L'ÉGLISE ROMAINE.

La flagellation du comte de Toulouse est le frontispice du martyrologe des Albigeois. C'est aussi le préambule de l'inquisition qui sera la flagellation et la spoliation séculaire du peuple roman. Nous n'avons désormais qu'à suivre ce peuple infortuné aux traces de ses pleurs et de son sang, et pendant un siècle et demi, montant, courbé sous sa croix, son douloureux Calvaire.

Le légat, le soir même de l'absolution du comte, en fit dresser un acte authentique, pour annoncer à tout l'univers catholique le triomphe de l'Église romaine et du roi de France : « Nous Romain, par la miséricorde divine, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, à tous ceux qui les présentes verront, salut dans le Seigneur! Comme le

noble homme Ramon, fils de Ramon, autrefois comte de Toulouse, qui longtemps fut rebelle et contumace à l'Église et à l'illustre roi de France, au commandement de l'Église, du roi et de nous, est venu humblement et dévotement demander son absolution, implorant non le jugement, mais la grâce et la miséricorde, sur toutes les choses pour lesquelles il avait été excommunié ; comme il a juré solennellement, en notre présence, le jour de la Cène du Seigneur, devant les portes de l'église de Paris, d'obéir strictement aux commandements de l'Église et aux nôtres, comptant sur son humilité et sa dévotion, nous lui avons accordé le bénéfice de l'absolution, suivant la forme de l'Église. Nous l'avons aussitôt après déclaré excommunié de son consentement, s'il contrevient à quelqu'un des articles qu'il a promis d'observer et contenus dans le traité de paix; nous le réduisons en ce cas au même état qu'il était avant son absolution, quant à l'excommunication et aux autres peines décernées contre lui et contre son père, soit dans le concile général, soit depuis. En témoignage de quoi nous avons fait dresser ces présentes scellées de notre sceau. Donné à Paris le 12 des ides d'avril de l'an du Seigneur 1228 [1].» (1229.)

Avons-nous besoin de relever encore l'imposture du langage officiel de la chancellerie romaine? Le comte n'était ni *rebelle* ni *hérétique;* il n'avait pas *imploré miséricorde*. Sa faiblesse avait été surprise tout éperdue dans un guet-apens de pervers audacieux.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 147.

Coupable, il fallait confisquer tout son domaine. Innocent, on devait lui rendre tout son héritage. Au lieu de cela, prenant un moyen terme, on lui laisse sa capitale avec sa banlieue comme s'il n'eût été ni absous ni condamné. Mais par un mélange de conquête, de confiscation et de mariage, on s'assura que tout son patrimoine tomberait directement ou indirectement à l'Église romaine et dans la maison de France. Le comte, une fois dépouillé de tout, se trouva fidèle et orthodoxe; et maintenant, pour justifier son iniquité et sa superbe, le légat cherche à tromper la conscience du genre humain, mesure la prétendue culpabilité du prince à l'énormité de l'expiation dans Notre-Dame, et met sa flagellation sous les yeux de tout l'univers.

Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille se hâtèrent d'envoyer deux commissaires se saisir au nom du pape et du roi des immenses confiscations opérées sur la maison de Saint-Gélis. Le comte, dont les ancêtres prétendaient ne relever que de Dieu, dut faire hommage pour le domaine excessivement restreint que lui concédait, comme une grâce, la munificence de la régente et du légat. Ce domaine consistait dans la cité de Toulouse et son territoire compris entre les diocèses d'Auch et de Carcassonne, le Tarn au nord et les Pyrénées au midi. C'est le noyau primitif de l'ancien comté, l'héritage de Ursio, patriarche goth de sa dynastie, étendu de siècle en siècle par ses descendants depuis les cimes des Alpes jusqu'aux landes voisines de l'Océan dont les pins imitent les murmures orageux. Ramon VII, après ce dépouillement, ne

fut plus duc ni marquis; il n'était plus que comte, et du premier rang il était descendu au quatrième dans la hiérarchie des grands vassaux de la couronne, pour parler le langage des historiographes de France. Voici le catalogue des États qui lui furent enlevés : le duché de Narbonne, le marquisat de Provence, les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Maguelonne, Nîmes, Uzès et Viviers; les comtés de Velai, Gévaudan et Lodève; les deux tiers du comté d'Albigeois; les vicomtés de Carcassonne, Rodez, Albi, Razès, Grezès ou Gévaudan; enfin la terre du Maréchal ou de Mirepois. N'oublions pas l'Agenais, dot magnifique de sa mère Jehanne d'Angleterre.

Ramon VII fut retenu captif dans les tours du Louvre jusqu'à ce que les commissaires envoyés par la régente et le légat eussent reçu livraison des territoires confisqués et de l'infante destinée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du jeune roi[1]. Les barons toulousains, compagnons du comte, et signataires du traité de Paris, furent, au mépris du droit des gens, gardés comme otages et mis sous les verrous du donjon royal. Ils étaient capitouls ou du moins issus des antiques races consulaires. A leur tête, nous distinguons le noble Pierre de Toulouse, rameau éloigné de la maison comtale, et qui devait s'illustrer encore par ses luttes magnanimes contre les premiers inquisiteurs; Hugo d'Alfar, d'origine aragonaise, époux de Guillelma,

1. Le roi feignait que la captivité du comte était volontaire : *remansit in prisione ad petitionem suam.* Duchesne, t. V, p. 814.

sœur du comte, et l'un des héros des guerres nationales. Il avait défendu contre Montfort Penne d'Agenais, dont il ne reste plus sur son monticule conique qu'une ruine informe surmontée d'une croix. Au siége de Toulouse, il combattit dans la tour du Pont-Neuf, illustré par tant d'exploits. Il partageait la captivité du comte avec son fils Joan d'Alfar. Ramon Maurand, fils du fameux et infortuné Pierre Maurand qui, cinquante ans auparavant, fut publiquement flagellé dans l'église de Saint-Saturnin, voisine de son palais dont on voit encore une tourelle. Le légat, non content de cette flétrissure, l'avait condamné au pèlerinage d'outremer. Mais, à son retour d'Orient, le comte lui rendit ses biens confisqués, et le peuple l'éleva au capitoulat. Pierre était le chef laïque des cathares toulousains : on prétendait qu'il avait en lui l'âme de saint Jean l'Évangéliste, tant il reproduisait l'image idéale du vieillard de Pathmos. Gui de Cavaillon qui reçut les comtes, à leur retour de Rome, sur la plage de Marseille, et conduisit le jeune infant, à la tête des faidits provençaux, causant *de guerres et d'amours*, au siége de Beaucaire où se releva la fortune de Toulouse. Hugo de Roaix qui eut l'honneur d'héberger dans son palais le comte Ramon VI, revenu de l'exil d'Espagne, avec les proscrits pyrénéens, jusqu'à ce qu'il eût expulsé l'étranger de la demeure de ses aïeux. Bernard de Villeneuve, d'une race chevaleresque, aux nombreux rameaux et la plus puissante après les princes souverains. Arnauld de Barravi, d'une maison féconde en grands citoyens, Ramon de Castelnau,

Bertran et Pierre des Monts, Arnauld d'Escalquens, Bernard de Miramont, Bertrand de Garriguas, Ramon et Ugolin du Pont, Pierre de Coccian, Ispan Gari, Ramon Isarn, et Pons Ortolan, ces trois derniers mandataires plébéiens de la cité. Ces vingt chevaliers et citoyens durent rester captifs dans la tour du Louvre jusqu'après la démolition des cinq cents toises des remparts de Toulouse. L'histoire doit entourer d'un amour respectueux les noms de ces guerriers et de ces magistrats qui eurent l'honneur de partager le martyre du comte et de la patrie romane.

Telle fut la part du roi de France, véritable part du lion. Le pape se fit aussi la sienne : il s'était adjugé déjà le comté de Maguelonne, confisqué sous la première croisade. Par le traité de Paris, il acquérait le comtat Venaisisn, et le marquisat de Provence, qui s'étend du Rhône aux Alpes, entre l'Isère et la Durance. Ces deux provinces qui relevaient de l'Empire, et que Grégoire IX enlevait à son rival Frédéric II, pour les donner à Saint-Pierre, comprenaient soixante-seize châteaux ou cités. Adhémar de Poitiers, comte de Valentinois, prit l'engagement de mettre cent chevaliers et quatre cents fantassins au service de l'Église romaine. Adhémar, frère du précepteur de Ramon VII, était encore un transfuge, et le Savari de Mauléon du Rhône. Adhémar descendait de cette comtesse de Die, la Sapho mystique des Alpes, si fameuse par le doux chant élégiaque, qu'elle soupira sur l'infidélité du troubadour Rambaud, vicomte d Orange [1]. Le fils de

1. Rainouard, *Troubadours*.

Rambaud, pendant la croisade, abandonna la cause provençale. Les Avignonnais, qui le prirent dans un combat, punirent cruellement le traître. Ils l'écorchèrent vif, et pendirent ses membres aux quatre coins de leur cité. Bientôt après ils accueillaient dans leurs murs le comte et l'infant de Toulouse, et conduisaient le jeune prince à la conquête de Beaucaire. Plus récemment encore, ils s'illustrèrent par leur résistance héroïque au roi de France qui venait s'emparer du Midi légué par Monfort. Avignon, la noble et fière république, déjà démantelée par ce roi, fut, à la paix de Paris, vendu au saint-siége, pour devenir, un siècle plus tard, la Rome grotesque des papes gascons et cahorcins [1].

Ramon VII avait fait le serment de rétablir l'Église dans la situation où elle se trouvait avant la croisade, de rendre tous les biens ecclésiastiques saisis pendant la guerre, et de payer en dédommagement au pape la somme de dix mille marcs d'argent. De plus, à l'abbaye de Cîteaux, deux mille marcs; à Grandselve mille; à Clairvaux, cinq cents ; à Belleperche, cinq cents, et trois cents à Candeil. Cîteaux et Clairvaux, à cent cinquante lieues du théâtre de la guerre, n'avaient nullement souffert de ses ravages ; mais c'était le salaire des prédicateurs des diverses croisades qui, d'ailleurs, s'étaient largement rétribués eux-mêmes dans le pillage du Midi. Nous n'en citerons que deux : le premier et le plus grand de tous, le fameux Arnauld-Amalric,

1. Lupi rapaci... Caorsini e Guaschi... Dante, *Parad.*, cant. 27.

abbé de Cîteaux, s'était fait archevêque de Narbonne, primat de Septimanie. Et Foulques, évêque de Toulouse, son turbulent et implacable suffragant, obtenait les châteaux de Vertfeuil et de Las Bordas, comprenant une vingtaine de villages disséminés, fiefs déjà cédés par le roi. Louis VIII, et plus anciennement encore par Montfort. Il rendait au comte Fanjaus, mais démantelé de ses murailles, démembré de son territoire, dévoré presque tout entier par le monastère de Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Enfin, Ramon VII payait quatre mille marcs pour entretenir, pendant dix ans, quatre maîtres en théologie, deux maîtres en droit canon, six maîtres ès-arts et deux régents de grammaire dans Toulouse. Ce n'est point là, comme on l'a cru, la fondation, mais plutôt la transformation de l'université de Toulouse qui, de romane et de populaire, devenait catholique, royale et française. Ces dominicains étaient chargés par le pape d'enseigner à l'Athènes des troubadours les doctrines romaines, dans un latin barbare et un français qui n'était encore qu'un aigre jargon picard, en échange de sa foi cathare et de sa langue mélodieuse, également proscrite comme hérétique. Le chevaleresque et poétique idiome du *gai-savoir* est condamné dans l'avenir à n'être que le grossier langage de la tristesse et de l'ignorance, le langage des vaincus, des proscrits, des patarins, des *patits* (souffrants), des patauds (vagabonds), et comme disaient les Normands avec dédain, le *patois* [1]. Et

1. Patouès est un mot normand adopté par les méridionaux qui le prononcent encore à la française. Les Français disaient de même *li coms de Fouès* au lieu de *lo coms dè Fouïs*.

pourtant, il proteste encore, ce noble langage, contre l'iniquité de Rome qui le prive de la gloire d'être un des plus éclatants organes de l'esprit humain, il persiste toujours, après six cents ans, à prouver par sa longévité vivace, non moins que par sa grâce étincelante et sonore, les droits qu'avaient à former une nationalité puissante les dix millions d'hommes qui le parlent encore depuis le Limousin jusqu'à l'Andalousie et l'archipel des Baléares [1].

Telle est la part régulière que le traité de Paris accordait à l'Église romaine. Mais qui peut, qui pourra jamais dire la part irrégulière que son sanglant caprice se fit sans repos, sans relâche, sans pudeur, chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, pendant deux longs siècles, par les confiscations, les amendes, les offrandes arrachées par la torture, par l'épouvante, aux proscrits, aux prisonniers, aux pénitents, aux suspects, contributions des vivants, dons des mourants, legs des morts, en faveur des églises, des monastères, dont on cherchait l'ombre profonde pour dérober aux lynx de l'inquisition sa vieillesse tremblante sous le cloître, et même ses cendres éperdues dans la tombe?

1. Les Provençaux et les Catalans viennent de fraterniser naguère dans une fête poétique à Avignon.

II

COMMISSAIRES DU PAPE ET DU ROI DANS LE MIDI. — CONVOCATION DES CHEVALIERS ET DES CITOYENS A AVIGNON, NARBONNE, CARCASSONNE, TOULOUSE. — LETTRE DU COMTE RAMON AU COMTE DE FOIX QUI REFUSE LA PAIX.

Les commissaires du pape et du roi, un clerc et un laïque, s'acheminèrent cependant vers le Midi. Le clerc se nommait Pierre de Colmieu, chapelain du souverain Pontife, et son vice-légat dans les Gaules : il devançait le cardinal de Saint-Ange[1]. Le laïque était Mathieu de Marly, cousin de Mathieu de Montmorency, connétable de France, et d'Alix, femme de Simon de Montfort ; il portait le titre de lieutenant du roi dans les *parties de l'Albigeois*. Le célèbre chef de la croisade avait entraîné dans son expédition ses parents de Marly. Bourchard de Marly reçut du conquérant le château de Saissac, et Lambert de Croissy, son frère, la ville de Limous. Marguerite, leur sœur, était devenue l'épouse d'Améric, vicomte de Narbonne, pour rattacher à la France ce puissant et versatile baron pyrénéen. C'est ainsi que, pour servir la politique de Philippe-Auguste, les seigneurs de Marly avaient quitté leur manoir du nord, si digne de son nom de *Mirable-Lieu*[2] car de son monticule de forêts, il

1. Petrus de Collomedio.
2. Mirus-Locus, Mirabilis-Locus, Marly.

découvre les hauteurs de Paris, les sépultures royales de Saint-Denis, le monastère d'Argenteuil illustré par Héloïse, le château de Saint-Germain, résidence favorite des premiers Capétiens, et la Seine qui plie et replie son cours indécis, comme ne pouvant s'éloigner de cet incomparable berceau de la monarchie française.

De Lyon, les deux commissaires descendirent le Rhône jusqu'à Valence où ils investirent Adhémar, comte de Valentinois, du marquisat de Provence, concédé à l'Église romaine. Les Vaudois avaient leur berceau sur ce sommet des Alpes. Pierre de Brueys avait, cent ans auparavant, prêché leurs doctrines dans les vallées de la Drôme et de la Durance[1]. Le Pétrobruséisme tenait du caractère de son chef, des flots du Rhône et du vent des Alpes, un génie impétueux et indompté. Bien plus que le mystique et tendre catharisme, le léonisme biblique et républicain régnait dans les villes des bords du Rhône, et c'est à lui surtout que revient la gloire de l'héroïque défense d'Avignon contre le roi de France. Probablement, c'est pour éteindre le valdisme dans son foyer alpestre que le pape s'était fait concéder la province septentrionale et le comtat Venaissin. Pierre de Colmieu, au nom du saint-siége, prit possession du poétique Comtat et de la noble cité d'Avignon. Un légat pontifical s'établit dans le château des vicomtes, sur la roche où l'on voit aujourd'hui le palais et la nécropole des papes. Mais de la montagne des Doms quel triste spectacle

1. *Réformateurs de la France et de l'Italie*, t. I, p. 9.

s'offrit à ses yeux ! Les ordres du cardinal de Saint-Ange n'avaient été que trop exécutés. Trois cents maisons étaient abattues, les remparts démolis, les tours rasées. La noble cité pleurait mutilée au bord du fleuve. Ses héroïques podestats étaient sans doute morts ou proscrits. Trente de ses principaux chevaliers étaient exilés en Terre sainte. Les engins de guerre qui l'avaient défendue avaient été ravis par le vainqueur. Le reste du peuple, errant comme un troupeau sur ces décombres, avait été pressuré, écrasé, par une amende de sept mille marcs d'argent[1] ; mille pour l'Église catholique qui refleurissait dans ce deuil universel, et six mille pour le roi de France qui les employait à construire, sur l'autre rive du Rhône, le fort de Villeneuve, destiné à comprimer les frémissements convulsifs de l'héroïque cité mourante. Ces murailles féodales, construites sur le terrain de l'abbaye de Saint-André, et croulantes sur les ruines du monastère disparu, ne protégent même plus de leurs débris un bourg rustique hanté par des pâtres et des bohèmes.

Les deux commissaires descendirent le fleuve jusqu'à Beaucaire. Un sénéchal du roi occupait tranquillement ce château naguère si tumultueux, où l'infant de Toulouse, assiégeant à la fois et assiégé, repoussa Montfort rugissant, et lui arracha ce donjon défendu par Lambert de Croissy qui faillit en décorer les créneaux de son cadavre. On voit encore, sur son rocher, la tour en ruine d'où

1. Près de deux millions d'aujourd'hui.

le chef croisé, errant sur la plate-forme dans son désespoir, agitait, en signe de faim, une carafe vide, et une nappe déroulée, comme un linceul de mort et un drapeau funèbre. Cette tour, qui devait être son gibet ou son cercueil, n'entend plus, de tant de bruit, que le cri de l'oiseau de proie, le murmure du fleuve et le vent éploré des Alpes.

De Beaucaire, le vice-légat et le chevalier français se dirigèrent vers Nîmes, Montpellier, Narbonne. A l'est comme à l'ouest du Rhône, la terre, ravagée et piétinée par vingt ans de combats, n'offrait aux regards des deux voyageurs que des oliviers coupés, des vignobles arrachés, des hameaux brûlés et dépeuplés. Au milieu de ce désert semé d'ossements, Béziers s'élevait, cité tragique deux fois égorgée en soixante ans, comme un énorme amas de décombres et de cadavres calcinés par la foudre. Dans la désolation générale du Midi, le vicomte de Narbonne avait su, par ses versatilités, se dérober en partie aux maux de la guerre. Ce lâche prince s'était hâté de se rendre en ami sur le passage d'Arnauld, abbé de Citeaux, chef cénobitique de la première croisade, tout fumant encore de l'incendie et du massacre de Béziers. Ce légat farouche devint archevêque de Narbonne, primat de la Septimanie, et disputa le titre de duc de Gothie à Montfort, prétention qui suscita de longues querelles entre ces deux princes de la spoliation. Les hauteurs turbulentes d'Arnauld-Amalric, et de son successeur Pierre-Amiel, fatiguèrent le vicomte qui, cédant aux instincts de race, se rapprocha du comte de Toulouse, son seigneur, et des

barons du Midi, victorieux. Mais après le traité de Paris, le vicomte dut se résigner à implorer la paix et le pardon du roi. Grâce à l'intervention de sa femme Marguerite, et de son beau-frère Mathieu de Marly, il obtint de conserver son titre et sa terre et de les transmettre, après sa mort, à ses fils, les infants de Narbonne-Lara. Les deux commissaires convoquèrent les peuples dans la cour du palais vicomtal (17 mai 1229), en présence de l'archevêque Pierre-Amiel. Ils reçurent tour à tour le serment du vicomte Améric, des consuls de la cité, des chevaliers descendus de leurs manoirs, entre lesquels nous distinguons Olivier de Termes qui venait de vendre son château au roi de France, et Ramon de Villerouge son parent, le futur tribun de Narbonne[1].

De Narbonne, le lieutenant du roi, et le vice-légat du pape, se dirigèrent vers Carcassonne, la grande forteresse de la domination capétienne. Sous l'orme antique du château où la vicomtesse Aladaïs, sur le siége judicial des rois goths, tenait ses cours d'amour, dans ces murs d'où la croisade avait expulsé les harpes des troubadours et les jeux chevaleresques, qu'habitaient maintenant, au lieu de l'aimable et populaire race des Trencabel, un sombre sénéchal français et de farouches hommes d'armes du Nord, les commissaires du pape et du roi reçurent l'hommage des consuls, et des chevaliers du Carcassez, du Rasez et de l'Albigeois, descendus

1. Archives du vicomte et du chapitre de Saint-Paul de Narbonne.

à leur appel depuis les cimes couvertes de forêts des Montagnes-Noires, jusqu'aux sommets neigeux des Pyrénées. Là se rendirent aussi les conquérants établis par Montfort, rétablis par Louis VIII, et définitivement affermis dans leur conquête par le traité de Paris. Mathieu de Marly trouva dans leur nombre deux de ses neveux, les fils de Lambert de Croissy, plus heureux que leur père mort en Orient, et que le chef de la croisade qui, de tant de territoires odieusement usurpés, n'avait pas même conservé son sépulcre de Carcassonne.

Le lieutenant royal et le vice-légat pontifical, accompagnés de Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, de Clarin, évêque de Carcassonne, et des conquérants de l'Albigeois, se rendirent ensuite à Toulouse, veuve de son prince, et découronnée de ses magnanimes citoyens. Ils prirent possession, au nom du roi de France, de Castel-Narbonnais, le palais féodal de la maison de Saint-Gélis. Ils en expulsèrent dona Eleonora d'Aragon, veuve de Ramon VI, et sa sœur dona Sancha, épouse de Ramon VII, princesse maladive, à ce qu'il semble, négligée de son mari, et comme veuve d'un vivant. Ils enlevèrent à la comtesse sa fille unique, Na Joana, âgée de huit ans, qu'ils remirent au sénéchal de Carcassonne, pour être envoyée en France, et mariée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du roi. Après cela, ils reçurent les serments des consuls, des chevaliers et du peuple. Les barons du Toulousain, du Quercy, du Commenges et de la Gascogne vinrent prêter le double hommage-lige. Nous distinguons, parmi ces derniers, le vicomte Centulle

d'Astarac, considérable par sa race antique, sa renommée guerrière et ses alliances domestiques. Centulle se donnait une origine mérovingienne démentie par son nom cantabre d'Astarac. Par son mariage avec l'une des filles de Bernard V, comte de Commenges, et de Marie de Montpellier, il était devenu beau-frère du jeune roi d'Aragon, et conséquemment cousin du vicomte de Carcassonne. C'est lui qui avait si héroïquement défendu Marmande contre Louis, fils de Philippe-Auguste [1], mais sa fidélité n'égalait pas sa valeur: il s'était hâté de faire sa paix même avant la conclusion du traité de Paris. Le roi promit, pour sa défection, un fief de mille livres de revenu à conquérir sur l'Agenais; l'aventurier s'engageait à dépouiller son seigneur, le comte de Toulouse, et se mettait avec neuf chevaliers au service de la France. Après la spoliation il reçut en effet le château de Sompuy, en Gascogne, et ceux de Saint-Orens et de Fimarcou, en Agenais. Mais le roi ayant rétrocédé l'Agenais au comte Ramon, une rente annuelle de cent marcs d'argent lui fut assignée en compensation sur la sénéchaussée de Carcassonne, et Centulle eut deux chevaliers de plus au service de son *très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français*. Le monarque capétien jetait au transfuge un lambeau des dépouilles de son parent infortuné, de l'orphelin *des Trencabel* [2].

1. Guilh. de Tudella.
2. La charte est datée de Vincennes, avril 1229. *Hist. du Lang.*, preuve 149.

Le comte de Commenges, beau-frère de Centulle, venait d'accompagner Ramon VII à Paris, et avait prêté l'hommage dans la tour du Louvre. Il ne restait donc plus d'insoumis qu'un seul des grands vassaux, le comte de Foix. Roger-Bernard était l'unique et la dernière colonne encore debout de la nationalité romane. Nous avons vu qu'au départ de Ramon VII, il avait posé à ce prince les conditions sur lesquelles il devait négocier à Paris la cause générale du Midi. Mais circonvenu par Romain de Saint-Ange, par Blanche de Castille et Thibaud de Champagne, le comte de Toulouse abandonna ce grand et patriotique intérêt avec une telle débilité que le légat put se vanter insolemment que le prince s'en était uniquement remis à la miséricorde du pape et du roi. L'infortuné Ramon VII, aux suggestions de la reine et du légat, et pour justifier sa propre chute par celle de son magnanime vassal, lui avait écrit de sa prison du Louvre la lettre suivante où respire tant de résignation et de tristesse:

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à noble homme Roger-Bernard, comte de Foix : Jouissons des biens temporels de sorte que nous ne perdions pas les biens éternels. Vous saurez qu'étant venu en France pour conférer avec notre vénérable et cher père Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, et notre cher seigneur l'illustre roi de France, nous nous sommes écartés, par le conseil du comte de Champagne et de nos autres amis, de la forme du traité de paix que nous vous avions montré, et que

nous nous sommes soumis absolument aux volontés du roi et du cardinal. Et certes, nous avons obtenu, par la grâce de Dieu, une paix bien meilleure que nous ne l'aurions eue autrement. Pour ce qui vous concerne, nous en avons parlé diligemment avec eux, et nous y avons fortement travaillé, comme le sait bien notre cher comte de Commenges, votre beau-frère, mais nous n'avons pu réussir complétement. Cependant à nos prières, le seigneur cardinal envoie principalement à votre intention, et avec un plein pouvoir, notre vénérable et cher père et maître Pierre de Colmieu dont nous avons éprouvé, dans notre affaire, par des preuves nombreuses et signalées, l'industrie, la sollicitude, la diligence, la bénignité et la miséricorde. C'est pourquoi nous conseillons à votre prudence, nous vous avertissons et vous supplions instamment de faire tous vos efforts pour le voir, et d'obtempérer à ses conseils et à ses ordres. Soyez certain que si, comme nous l'avons entendu, vous y consentez sans difficulté, votre affaire arrivera, avec le secours de Dieu et le nôtre, à une très-bonne fin. Donné à Paris, la fête de saint Marc l'Évangéliste [1]. » (25 août 1229.)

Bernard VI, comte de Commenges, époux de Sézélia ou Cécile de Foix, remit probablement lui-même, à son retour de Paris, cette lettre à Roger-Bernard, et joignit ses instances à celles du comte de Toulouse. Roger-Bernard fut désolé à la fois et indigné de la pusillanimité déplorable de Ramon VII,

1. *Hist. du Lang.*, pr. 155.

et de cette prostration générale des barons méridionaux, au milieu desquels il restait seul, haut et ferme et inexpugnable comme son rocher de Foix couronné de son donjon crénelé. Son âme chevaleresque fut non moins révoltée des promesses que des menaces. « Je n'abandonnerai, s'écria-t-il, ni ma foi ni mon parti. On croirait que je cède à la crainte plus qu'à la raison. Il faut que je sois vaincu non par la séduction ni par les armes, mais par la vérité. Je verrai venir ce monde de pèlerins de la croix dont on me menace. Je les en ferai repentir; ils connaîtront la justice de ma cause. J'espère en mon Dieu [1]. » Le comte Roger-Bernard ne se rendit point à Toulouse où l'attendaient le lieutenant du roi et le vice-légat du pape, entourés de tous les barons du Midi.

Alors les deux commissaires, accompagnés de l'archevêque de Narbonne, des évêques de Carcassonne et de Toulouse, de plusieurs chefs cénobitiques, du maréchal d'Albigeois et des autres conquérants, marchèrent vers le comte de Foix. Laissant Muret sur leur droite, dont le haut et rouge clocher circulaire à flèche aiguë indiquait dans le lointain, comme une colonne sanglante, le funeste champ de bataille, ils traversèrent la Garonne et gagnèrent la vallée de l'Ariége. Ils aperçurent, sur leur gauche et sur ce fleuve, deux villes cathares, Hauterive et plus haut Cincte-Gabelle, au confluent gracieux de l'Ers. Sur leur droite, se cachait le monastère de Calers [2] dans son tiède vallon bordé

1. Perrin, p. 138, Albéric, p. 538.
2. A Calore.

de bois; et tout à côté sur la hauteur se montrait le château de Rodeilla, séjour du fameux Pons-Adhémar, précepteur et cousin du comte de Foix. Plus loin, ils traversèrent Saverdun, manoir d'Arnault de Villamur, l'un des chevaliers les plus accomplis de ce siècle. Il n'existe plus une seule pierre de son château[1], dont le monticule est transformé en calvaire, où s'élève aujourd'hui dans un groupe de cyprès un Christ colossal, monument de la victoire catholique sur le catharisme qui niait, hélas! bien à tort, la crucifixion du Verbe éternel[2]. Arrivés à Pamiers, ville qui relevait du roi de France, les deux commissaires envoyèrent une nouvelle députation, probablement les abbés de Saint-Volusien et de Bolbonne, au comte de Foix. Roger-Bernard demeura inébranlable dans son courage inexpugnable et son inaccessible donjon. Épouvantés d'une nouvelle croisade, ses barons, ses consuls, ses serviteurs, vinrent se jeter à ses pieds. Le prince se laissa fléchir à leurs larmes et consentit enfin à l'entrevue qu'on lui offrait à Saint-Jean-des-Verges (San Joan de las Vergas), à une lieue au nord de Foix. La conférence devait avoir lieu dans l'église rustique, construite, ainsi que son bourg, sur un ancien camp romain, et dont le nom tristement symbolique convenait à cette scène où l'hérésie johannite allait de

1. C'est au château de Saverdun que furent célébrées les noces du comte Ramon-Roger, et de Philippa de Montcade, mère de Roger-Bernard (1178). Olhagaray.

2. Mais à côté s'élève un village d'origine évidemment cathare, Sainte-Colombe.

nouveau passer par les verges de Rome et de la France. Cette chapelle romane, grave et sombre, s'élève encore, bien qu'à demi croulante, paisible dans la verdure des arbres, entre les bruits de la route et le tumulte des flots de l'Ariége. L'agreste oratoire, où ne priaient d'habitude que des pâtres, vit arriver de Pamiers, dans leur pompe guerrière et sacerdotale, Mathieu de Marly, lieutenant du roi de France, Pierre de Colmieu, vice-légat du pape, Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, les évêques de Toulouse, de Carcassonne et de Couserans, les abbés de Foix, de Bolbonne, de Combalongue et de La Grasse, les conquérants de l'Albigeois, le maréchal Gui de Lévis, Lambert de Croissy (ou de Turey), Pierre de Voisins et d'autres chevaliers et prélats du Nord et du Midi.

III

CONFÉRENCE DE SAINT-JEAN-DES-VERGES. — DÉBATS ENTRE LE COMTE DE FOIX ET LES COMMISSAIRES DU ROI ET DU PAPE. — LE COMTE, ENFIN, SIGNE LA PAIX.

Le comte Roger-Bernard était parti de Foix (16 juillet 1229), suivi de ses deux frères, Améric, qui était resté quinze ans en otage entre les mains des Montfort, et Loup, le héros adolescent de la délivrance romane; avec eux venait encore Othon-Arnauld de Castelverdun, un des plus illustres barons du Sabartez. Le comte avait environ cin-

quante ans. Fils de Ramon-Roger, le Roland pyrénéen, et de Philippa de Montcade, parfaite cathare, élevé par les évêques johannites, il fut le héros le plus pur et le plus fidèle du Paraclet. Pendant la première génération de guerriers, et tant que son illustre père vécut, il reste comme dans la pénombre de sa gloire. Mais quand les revers arrivent, sa figure se dessine, il prend la tête, et s'élance à l'avant-garde de la lutte patriotique. Après la funeste bataille de Muret, il avait recueilli les exilés dans sa vicomté de Castelbon en Catalogne, repassé les Pyrénées à la tête des faidits, ramené dans Toulouse le comte Ramon VI, repoussé le fils du roi de France, expulsé les Montfort et la croisade, et terminé une guerre de quinze ans en rétablissant dans le palais de Carcassonne son pupille l'orphelin des Trencabel. Sur cinquante champs de bataille il avait, vainqueur ou vaincu, conquis le nom de *Grand*[1]. Il était pourtant moins éclatant que son père parce qu'il avait eu des scènes de guerre et des théâtres d'éloquence moins solennels. Mais sa magnanimité resplendissante de candeur morale répondait mieux à l'idéal chevaleresque. Il était, par son platonisme religieux et guerrier, le modèle épuré du héros cathare, le paladin du Paraclet. Comme tous les princes de la maison de Foix, il avait le verbe haut, et portait sa tête à l'espagnole. Mais le catharisme avait incliné son front et adouci sa voix; et cette *suavité* de langage, dont parle un troubadour, était

1. Olhagaray.

comme le parfum de sa piété mystique. Maintenant sa mansuétude grondait sourdement, et sa douleur indignée roulait toutes les colères et toutes les tribulations du Midi.

Descendant la rive droite de l'Ariége, le comte arriva au Pas de la Barre, ainsi nommé de la clôture qui fermait l'entrée des montagnes d'où s'échappe le torrent fougueux. L'étroit vallon, bordé de rochers, qui s'ouvre au nord, est consacré par une victoire et par une défaite des ancêtres. C'est là que le tribun romain Préconius fut vaincu par les Sotiates, alliés de Sertorius, et que vingt ans plus tard, Adcantua, leur chef, et le Vercingétorix cantabre, fut défait à son tour par le jeune Crassus, lieutenant de César. Les Romains mirent cette porte pyrénéenne sous la garde de leur dieu Janus[1]. C'était le vieux génie latin, armé de verges et de clefs, et surtout doué de plusieurs fronts, d'une multitude de faces, et d'innombrables yeux ouverts sur tout l'univers. Devenu chrétien, ce portier de l'Olympe et du Capitole devint, sans changer d'attributs, le sombre concierge du Vatican et du

1. Janus occupait probablement avant les Romains cette porte des Pyrénées. C'est un dieu cantabre, et sa généalogie ne s'explique qu'en langue basque. Janus (le Soleil) eut pour fils Sancus (Sagna, la source). Sancus fut père de Sabus (Saba, Soa, torrent). Sabus est le patriarche des *Sabartais* ou *Sotiates* du comté de Foix, et des *Sabins* de Rome et de toutes les tribus *sabelliques* d'Italie; Sabins et Sabartais se disaient *Asci*, *Gasci*, c'est-à-dire Ibères. J.-J. Ampère, *Hist. romaine*, t. I, ch. v, p. 112, n. 1. — IX, p. 216, n. 5.

Paradis. Mais grâce à ses noms divers et à ses nombreux visages, il put, mobile et immobile à la fois, s'appeler à Rome, Saint-Pierre, et Saint-Jean aux Pyrénées. Sinistre génie de l'inquisition, il devint le geôlier des races romanes et fit passer leurs héros par les verges et les haches théocratiques. Et maintenant il allait flageller et charger de fers le vainqueur de ses légions, l'Adcantua du moyen âge, le Vercingétorix pyrénéen du XIIIe siècle [1].

Le comte de Foix mit pied à terre devant l'église de Saint-Jean entourée d'armes et de chevaux. Il en trouva l'étroite et sombre nef encombrée de prélats et de barons français. Après les saluts d'usage, graves et brefs, la discussion commença vive, impatiente, orageuse. Le vice-légat, Pierre de Colmieu, invita le comte à consentir à la paix et à fléchir le courroux du pape. Le pape, répliqua Roger-Bernard, en quoi l'ai-je offensé? Est-ce par la guerre? Mais nous avons été attaqués. Je n'ai combattu que pour mon indépendance. Est-ce par ma religion? Il n'a pas le droit de s'en mêler. Chacun la doit avoir libre. — « Mon père, ajouta le vieux chevalier, avec un accent dont la piété filiale donnait une consécration touchante à la politique religieuse des comtes de Foix, mon père m'a recommandé toujours cette liberté, afin qu'étant en cette posture quand le ciel croulerait, je le pusse regarder d'un œil ferme et assuré, estimant qu'il ne me pourrait faire du mal. Ce n'est pas la crainte qui me fait

1. M. Adolphe Garrigou, les *Sotiates*.

branler au gré de vos passions, et qui me contraint de traîner ma volonté par terre, pour en faire comme fumier et litière, selon votre appétit : mais poussé de cette crainte bénigne et généreuse de la misère de mes sujets, et de la ruine de tout mon pays, désirant de n'être censé le mutin, l'écervelé, et le boute-feu de l'*Aquitaine*, je me plie à cette extrémité, autrement je serais une muraille sans brèche et hors d'escalade contre les audaces de mes ennemis [1]. » Magnanime langage où palpite le cœur de ces vieux Gaulois, de ces antiques Ibères, non avilis par Rome, et qui voulaient porter le ciel au bout de leurs lances. Un ciel croulait, en effet, le ciel cathare, et l'héroïque prince qui seul en soutenait le poids, entouré de prostrations et de ruines, restait debout, noble et fier.

Le comte cependant se calma; on entra en négociation, et l'on conclut un traité dont nous ne résumons que la substance, et où le tabellion sacerdotal trouve encore moyen, après cette magnanime harangue, de lui faire demander grâce au pape et au roi de France. « Nous voulons bien déférer, lui fait-on dire, aux conseils du comte de Toulouse, mon seigneur, et aux vôtres, maître Pierre de Colmieu. Conséquemment, en ce qui touche l'hérésie, les libertés de l'Église, la restitution des dîmes ecclésiastiques, les excommunications, le maintien de la paix, l'expulsion des routiers, le rétablissement

1. Perrin, 138, Albéric II, 538. Perrin a traduit, en français du XVIe siècle, ce magnanime discours, en conservant l'accent ibère, et dont le début surtout respire une certaine emphase espagnole.

des faidits, la possession des églises que mon père et moi nous avons saisies depuis le commencement de la croisade, sauf le *fait de Pamiers*, nous nous en remettons à la volonté du vénérable père et seigneur cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, légat du siége apostolique. Nous nous en référons également à sa miséricorde pour notre pénitence; et pour toutes les autres choses, tant celles qui regardent l'Église que celles qui concernent le roi et notre terre, nous nous en référons à la grâce du seigneur cardinal et de l'illustre roi de France. Nous le jurons sur les saints Évangiles, et nous donnons pour gages de nos serments à vous, maître Pierre de Colmieu et monseigneur Mathieu de Marly, deux de nos châteaux, savoir Lordat et Montgrenier. Nous ferons jurer à nos hommes de garder la paix, et nous en donnons pour garants avec nous, nos frères Améric et Loup de Foix, et notre vassal Othon-Arnauld de Castelverdun[1]. »

Le noble comte dut frémir d'indignation en entendant la lecture de ce traité qu'il signa pourtant, mais qu'il n'observa qu'à demi. Jamais on ne lui reparla de sa pénitence; jamais il ne fit la chasse aux routiers, c'est-à-dire aux proscrits; et toujours, au contraire, sa garde et sa cour furent peuplées de faidits des bois. Il consentit au *fait de Pamiers*, c'est-à-dire que le Castellar, réclamé par l'abbé de Saint-Antonin, fut désormais cédé au roi : Pamiers devint à l'avenir un des camps avancés de la France. Roger-Bernard était le tuteur de son cousin le vi-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 659, pr. 155.

comte de Carcassonne. Il était trop généreux pour ne pas réclamer en faveur de son jeune et héroïque pupille si odieusement dépouillé par la croisade. Mais sans doute on se hâta de lui fermer la bouche. Il ne fut rien stipulé pour lui, dans le traité de Paris, non plus qu'au concile de Latran. Montfort avait tué son père; les croisés s'étaient partagé son héritage; Carcassonne était occupée par le roi de France. Il y avait d'un côté trop de crimes et de l'autre trop de malheurs. Cette infortune immense parut sans doute irréparable. On étouffa de part et d'autre le souvenir de cet orphelin, cousin pourtant des rois de France et d'Aragon, et on le scella dans son exil comme dans un tombeau.

IV

LE COMTE DE FOIX SE REND EN FRANCE. — ARRIVÉE A LA COUR DE LA JEUNE JOANA, INFANTE DE TOULOUSE. — RETOUR DU COMTE RAMON VII. — MORT D'ERMESSINDE, COMTESSE DE FOIX.

Au mois de septembre suivant, le comte de Foix se rendit en France. Les barons méridionaux dont les commissaires avaient reçu le serment allèrent en personne confirmer leur hommage entre les mains du roi. Désormais ces seigneurs, qui jusque-là ne s'étaient transportés qu'à Toulouse, siége de leur suzerain, s'enfoncèrent à travers l'océan de forêts du Limousin, sur leurs coursiers haletants,

pour visiter, dans sa lointaine métropole, le grand monarque capétien. De ce nombre furent Centul d'Astarac et Othon-Arnauld de Castelverdun, le fidèle compagnon du comte de Foix. Mais nous avons oublié une jeune exilée qui les devança dans le Nord : c'est la petite infante de Toulouse enlevée à sa mère et à sa terre natale, blonde faidite que Mathieu de Marly envoyait captive, sous la pompe d'une escorte chevaleresque, à la cour de France.

L'infante était née en 1220 au milieu des chants de victoire du Midi, et comme la colombe qui annonçait la fin du déluge de sang. Aussi son père et son aïeul, rétablis dans leur métropole, lui avaient-ils donné le doux nom de Joana, grâce de Dieu. C'était le nom béni de l'Église du Paraclet, qui triomphait avec la cause romane, et celui de son aïeule paternelle, Jeanne Plantagenet, la vaillante sœur de Richard Cœur-de-Lion. Présages trompeurs! Espérances cruellement déçues! Cette enfant, objet de tant de tendresse, fut, hélas ! pour sa maison et son pays, un instrument de douleur, de spoliation et de ruine. Arrachée à sa mère, dona Sancha d'Aragon, et remise au sénéchal de Carcassonne pour être envoyée en France, la jeune princesse éplorée traversa les montagnes du Rouergue et de l'Auvergne, descendit les rives de la Loire, et par les landes du Gatinais, s'avançait lentement vers Paris. La cour capétienne vint jusqu'à Fontainebleau à la rencontre de l'héritière de la maison de Saint-Gélis. Blanche de Castille, le jeune roi et ses frères, et le comte de Toulouse, tiré de sa prison du Louvre, s'avancèrent, pour la recevoir, jusqu'au

village de Moret[1]. Là, sans doute, redoublèrent les larmes du père et de l'enfant qui se retrouvaient dans l'exil et la captivité plus amère au milieu de ces fêtes royales. Ces joies capétiennes étaient pétries de tant de deuils et de martyres! L'orpheline ne devait plus revoir sa mère. Elle fut remise à la reine Blanche, impérieuse et dure marâtre. On l'éleva pour être la femme d'un prince capétien, dans l'oubli de sa race abattue et l'horreur de sa patrie *révoltée* et *hérétique*.

L'infante Joana, que nous appellerons, à la française, la comtesse Jehanne, était du même âge qu'Alphonse, son futur époux. Ils avaient alors huit ans; ils étaient cousins au quatrième degré, et descendus de Louis le Gros, leur commun ancêtre. Le légat, toujours docile aux désirs de la régente, s'empressa de lever l'empêchement canonique qui s'opposait à leur union, pour que le mariage se conclût en temps opportun[2]. Ainsi le comte de Toulouse se vit arracher ses terres, son peuple, sa fille, sa postérité. Il ne devait pas avoir d'autre enfant, et c'était dans les calculs de Blanche de Castille aussi bien que dans les décrets de Rome. Rome, on le verra, ne permit à sa race de se perpétuer qu'en se perdant avec le reste de son domaine dans la maison royale de France. Dès ce jour, Ramon VII sortit de la tour du Louvre. Le jeune Louis IX assaisonna de quelque courtoisie et de quelque largesse cette mise en liberté. Il le

1. Guil. de Puil., ch. XL.
2. Thrés. des chart. Toulouse, 9.

créa chevalier, soit que l'excommunication eût dépouillé le comte de l'ordre de la chevalerie comme de tout le reste, soit que la chevalerie romane, populaire de sa nature, parût aux hommes du Nord inférieure à la chevalerie féodale de France. Le roi, comme une grâce, lui rendit la jouissance viagère du riche Agenais et de l'indigent et montagneux Rouergue. Enfin, après ces faveurs amères, il fut permis à ce triste prince, démembré de ses États, mutilé dans sa race, flagellé dans son corps, navré dans son cœur, troublé dans son esprit, de retourner, débris plaintif et désolé, dans sa capitale. Il revint avec ses capitouls compagnons de son martyre.

C'est alors qu'arriva le comte de Foix. Ces deux princes ne s'étaient pas revus depuis leurs adieux de Toulouse. Ils se retrouvaient vaincus et captifs, soit dans les bois du Limousin, soit à la cour de France. Quel changement dans leur fortune et les destinées du Midi! Leur douleur dut étouffer son rugissement. Mais quels longs et tristes regards! Quels éloquents et mornes silence! car tout les épiait dans ces sinistres palais capétiens. C'est au château de Melun que la reine et le légat reçurent le comte de Foix. Il ratifia le traité de Saint-Jean-des-Verges. Mais ce n'était point assez : Blanche ménageait une surprise au chevaleresque prince; elle prit Roger-Bernard au même piége que Ramon VII; et comme elle avait ravi à l'un son Castel-Narbonnais, elle voulut enlever à l'autre son château de Foix. Dès que le comte fut entre ses mains, l'altière régente exigea que le château de

Foix lui fût remis pour cinq ans, au lieu de celui de Lordat; après quoi, en échange de Foix, elle reprendrait Lordat pour rendre, cinq ans après, au comte, Lordat et Montgrenier. Le comte dut céder l'inexpugnable donjon de ses ancêtres[1]. Dès que l'avide reine l'eut obtenu, elle en usa avec le comte de Foix comme avec le comte de Toulouse, elle se donna des airs de largesse et des semblants de courtoisie chevaleresque et de magnanimité royale. Elle gratifia Roger-Bernard d'un revenu de mille livres de Tours; mais ce revenu était prélevé sur les terres d'Arsens, de Preixan, d'Alairac et d'autres éparses dans le Carcassez; et ces terres étaient l'héritage de son aïeule Cécile de Carcassonne confisqué par la croisade. De sorte que les libéralités du roi de France se bornaient à rendre des miettes, et comme la poussière des vastes domaines injustement ravis aux comtes de Foix. Cette Espagnole en remontrait aux Gascons; cependant elle ne poussa pas l'injure, comme pour le comte de Toulouse, jusqu'à créer chevalier le vainqueur de Montfort et le libérateur infortuné du Midi. Roger-Bernard, un genou en terre, et la main dans les mains du jeune roi, fit pour la première fois hommage-lige à la France. Othon-Arnaud de Castelverdun qui l'accompagnait fit aussi le serment de vasselage, et reçut une rente annuelle de cinquante livres tournois. Centulle d'Astarac, venu à Lorris, en reçut une de cent marcs; c'est ainsi que l'habile régente, qui savait *prendre* et *donner*, ajoutait au

1. Thr. des ch. Foix. Mss Colbert, 2669.

lien féodal de l'hommage la chaîne métallique de la cupidité pour mieux rattacher au trône l'héroïque indigence et le patriotisme frémissant des chevaliers pyrénéens [1].

Roger-Bernard repartit pour le Midi, comme Ramon VII et ses capitouls rentraient dans Toulouse. Quel triste retour pour le pauvre prince et ses nobles consuls dans leur métropole captive, et au milieu de leur peuple asservi et humilié! Le *jeune Comte* avait toujours été chéri de ses sujets; sa popularité s'accrut encore de ses malheurs; ses infortunes étaient celles de la patrie; il revenait comme le martyr de la race romane. Avec quelle triste et tendre émotion la cité dut revoir son prince! La ville muette lui offrit sans doute le seul hommage que lui permît son infortune, un triomphe de sanglots et de larmes. L'attendrissement fut à son comble quand on vit que le comte ne descendait pas dans l'antique demeure de ses ancêtres. Au Castel-Narbonnais d'où l'on venait d'expulser sa femme, d'enlever son enfant, campait le sénéchal du roi, et sur son donjon flottait l'auriflor [2] sinistre de France. Hugo de Roaïx, qui avait eu l'honneur de partager la captivité de son maître, recueillit probablement Ramon VII, à son retour de sa prison de France, dans le même palais où son père avait reçu Ramon VI, à son retour de l'exil d'Espagne. Ainsi de ces deux princes infortunés, étrangers

1. Reg. cur. Franc.
2. C'est ainsi que les méridionaux appelaient l'oriflamme, à cause de ses fleurs de lis d'or.

dans la capitale de leurs ancêtres, le fils n'avait point de manoir, le père n'avait point de tombeau!

Le retour du comte de Foix, quelques jours après, ne fut pas moins lugubre. Il dut livrer au roi le berceau de sa race, la demeure féodale de ses aïeux, la noble forteresse qui, fièrement assise au confluent de l'Ariége et de l'Arget, défendit cette porte centrale des Pyrénées contre César, Charlemagne et Philippe-Auguste. Ce fut une douleur immense quand le manoir comtal, dont un trapèze de rocher, taillé comme un piédestal gigantesque, supporte, à cent cinquante pieds dans les airs, son invincible donjon crénelé, vit pour la première fois flotter, sur sa plus haute tour, la bannière fleurdelisée de France. L'angoisse fut plus poignante encore quand le magnanime prince descendit les rampes du château, au milieu d'un peuple éploré, emmenant la comtesse malade, ses enfants adolescents, ses frères, ses serviteurs et ses palefrois étonnés de cet exil. Pour isoler la garnison étrangère, le sénéchal fit abattre les maisons du bourg qui grimpaient familièrement jusqu'au pied du rocher, et s'abritaient, comme un troupeau, sous l'ombre paternelle de la forteresse. Volusien l'emporte donc, cet évêque felon, ce saint Sicambre qui livra l'Aquitaine à Clovis, et récemment appela Montfort contre Toulouse [1]! Et c'est donc en vain, qu'après la victoire du Midi, le pieux comte fit élever, sur la cime qui domine les tours et garde

1. Sant-Boulzia. Ignoble nom, ignoble action!

le défilé septentrional, un oratoire au saint Sauveur [1], comme un bouclier pour repousser les Francs ! Le Christ libérateur de la patrie romane est vaincu par le traître évêque, le patron perfide de la croisade ! Ainsi gémissait le peuple accompagnant éploré le magnanime comte qui remontait en silence la rive droite de l'Ariége. Quel manoir pyrénéen eut l'honneur de recueillir l'héroïque faidit ! Il ne put sans doute aller bien loin à cause de la maladie de la comtesse. Ermessinde eût voulu probablement se retirer dans son château paternel de Castelbon, sur le versant méridional des Pyrénées, pour s'y ranimer aux tièdes rayons de son soleil d'Espagne. Mais les neiges lui fermaient les ports d'Andorre. Le comte dépassa seulement Montgrenier, ainsi nommé de la fertilité de son terroir, et appelé aussi Montgaillard de l'escarpement de son site illustré par une âpre lutte contre Montfort. Sa masse crenelle un monticule isolé à la jonction des gorges de Tarascon et de Saint-Paul de Jarrats. C'est le second des deux châteaux remis au roi et déjà sur son donjon flottait l'auriflor de France. Remontant toujours vers le sud le prince se hâta de gagner Tarascon, résidence comtale, au confluent de l'Ariége et du torrent de Sos. C'est dans ce manoir qu'au commencement du siècle, la jeune infante de Castelbon descendit de

1. Sant-Salvadour. Toutes les églises consacrées sous ce vocable sont d'origine plus ou moins albigeoise et hostile à Rome. On peut voir à Saint-Sauveur de Caen quelles caricatures grotesques le sculpteur fait des moines.

ses cimes natales et vint épouser l'infant Roger-Bernard de Foix. C'est là que la comtesse, après une existence agitée de toutes les tribulations de la patrie romane, revenait rendre à son Dieu son âme pieuse et héroïque.

Ermessinde était fille unique d'Arnauld, vicomte de Castelbon. Castelbon était un rameau de Paillars, Paillars une branche de Couserans, Couserans un rejeton de Commenges, Commenges le tronc commun de Foix et de Carcassonne ; et cette *forêt* de races pyrénéennes avait pour souche antique le Cantabre Asnar, chef du Nébouzan au xe siècle. Les maisons de Foix et de Castelbon étaient consanguines comme leurs territoires étaient contigus. Aussi le grand comte Ramon-Roger s'empressa-t-il de demander pour son fils Roger-Bernard, infant de Foix, la main d'Ermessinde, héritière de Castelbon. Par ce mariage, conclu en 1202, le vicomte Arnauld fut irrévocablement rattaché à la fortune des comtes de Foix. Il partagea leurs victoires et leurs défaites et, après la débâcle de Muret, recueillit sur ses terres les seigneurs méridionaux refoulés derrière les Pyrénées. C'est de Castelbon que partit le relèvement, la délivrance, le triomphe du Midi. Une femme est toujours au fond de toutes les grandes et saintes conjurations. Esclarmonde fut l'âme de l'arche sacerdotale de Montségur. Ermessinde fut le cœur du camp chevaleresque de Castelbon. Rome venait de déshériter les Albigeois au concile de Latran. Les princes résolurent de reconquérir leur pays, d'abjurer le catholicisme spoliateur, et d'embrasser la religion du Paraclet,

le consolateur des exilés. Guillabert de Castres, le patriarche cathare, vint de Montségur, et reçut l'abjuration d'Ermessinde, du vicomte Arnauld, et de la plupart des barons faidits. Les troubadours entonnent l'hymne du retour dans la patrie et traversent les Pyrénées [1]. Le comte de Toulouse, à la tête des proscrits, repasse le port de Salao. Roger-Bernard conduit l'avant-garde libératrice. A ses côtés marche la douce, la tendre, l'héroïque Ermessinde. La colombe du Paraclet vole devant eux et de la cime du Valier se pose en soupirant de clocher en clocher, jusqu'à ce qu'elle s'arrête enfin sur le faîte de Saint-Cernin et du Capitole de Toulouse. Après sept ans de combats acharnés, ils reviennent suspendre leurs armes victorieuses dans les tours de Foix. Le vicomte Arnauld mourut dans les joies du triomphe du Midi. Ermessinde devait être témoin et victime du martyre de son pays. L'invasion du roi Louis VIII, le traité de Paris, son expulsion de Foix, la blessèrent mortellement au cœur. Elle expirait de l'agonie de son peuple. Arrivée à Tarascon, elle se prépara chrétiennement à la mort. « Détenue, dit-elle tristement, d'une grave maladie, mais, grâces à Dieu, saine d'esprit, de mémoire et de parole, je fais mon testament. » Elle nomme, pour exécuteurs de ses dernières volontés, trois chevaliers albigeois, Bernard de Aragal, Dalmace de Sant-Marti et Ramon de Caraman. Elle donne son âme à Dieu, son corps (avec sa garde-robe) à l'hôpital de Jérusalem de Costoga (Costouge), au

1. Gui de Cavalhon : « Senher coms, saber volria, etc.

comte Roger-Bernard, son mari, l'usufruit de sa vicomté de Castelbon, à Roger, son fils, le domaine de cette principauté catalane, et à sa fille Esclarmonde dix mille sols morlans [1], sur ses revenus d'Andorre. Elle fait divers legs à une femme d'une illustre maison cathare, Guillelma de Montréal, attachée à son père, et parente d'Améric de Laurac et de Giralda de Lavaur, martyrs de la patrie romane. Elle recommande au comte Roger-Bernard de gratifier de l'ordre de chevalerie quelques-uns de ses serviteurs, défenseurs de l'indépendance méridionale, faisant de leur noblesse et de leur liberté patriotique la décoration de son tombeau. Le testament d'Ermessinde n'est daté d'aucun lieu, comme si elle était errante et se regardait comme proscrite dans ses États occupés par les Français. Mais il a dû être écrit à Tarascon où Guillabert de Castres vint sans doute, des cavernes de Bédaillac et de Lombrives, ses cellules sauvages, la consoler dans son agonie, et c'est dans ce château que la comtesse s'éteignit pendant l'hiver (1230). Le rocher de Tarascon, où il ne reste que quelques ruines informes, est parfumé du souvenir mélancolique de la double pompe nuptiale et funéraire d'Ermessinde [2].

1. De Morlas en Béarn : ces monnaies portaient l'effigie de la vache ibère aux cornes solaires.
2. Chât. de Foix, cais. 45.

V

LE CARDINAL ROMAIN DE SAINT-ANGE ARRIVE AVEC UNE TROUPE DE DÉCRÉTISTES ET UNE ARMÉE DE CROISÉS. — TROUBLES DES ÉCOLES DE PARIS. — DISPERSION DES MAITRES. — QUATORZE SUIVENT LE LÉGAT A TOULOUSE. — DÉGRADATION DU COMTE RAMON DANS SA CAPITALE.

Au milieu de ces douleurs et de ces effrois, on attendait le cardinal qui devait y mettre le comble. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon. Romain de Saint-Ange avait enfin pris congé de la reine Blanche et de la cour de France. Sa mission se trouvait achevée par l'écrasement des Albigeois. Il retournait à Rome par le Midi, pour triompher dans sa conquête, et consommer leur ruine par l'établissement de l'inquisition et de l'université. Le proconsul descendait à travers les forêts du Limousin, à la tête d'une nouvelle armée de croisés, comme un nuage menaçant. Il amenait avec lui l'abbé de Grandselve et une phalange de théologiens, de décrétistes et de maîtres de grammaire, recrutés dans les tumultes de l'Université de Paris. Ces troubles provenaient du légat et du saint-siége. Rome s'alarmait d'Aristote comme de l'esprit humain. Grégoire IX avait interdit les livres du stagyrite sur la *Nature*. De là des mécontentements sourds auxquels une rixe de cabaret mit le feu.

La veille du Mardi-Gras, des écoliers picards se prirent de querelle avec un tavernier, et par suite

maltraitèrent quelques habitants du bourg Saint-Marcel. Le prieur du Moustier, seigneur de ce bourg, se plaignit au légat et à l'évêque qui réclamèrent auprès de la régente. Blanche, *avec l'emportement irréfléchi des femmes*, ordonna au prévôt de Paris de châtier l'insolence des Picards. La colérique nation fut daguée dans les rues, et des cadavres restèrent sur les pavés et dans les ruisseaux tachés de sang et de vin du bourg Saint-Marcel. Le recteur, irrité déjà de l'interdiction d'Aristote, et maintenant indigné de la violation de ses droits et du meurtre de ses clercs, demande hautement justice à la reine, au légat et à l'évêque. Sur le déni royal et sacerdotal, ce chef, plus furieux encore, s'exile de Paris, entraînant maîtres et écoliers qui s'éloignent et se dispersent, maudissant le légat romain, la superbe reine, et leur *honteuse connivence*. Paris, par cette exode scolastique, cessa d'être la nourrice de *philosophie et de sapience*, *la fontaine des jardins*, *le puits dont les ondes vives arrosaient la face de l'univers*[1]. Les maîtres les plus renommés se retirèrent avec leurs disciples, les uns à Reims, d'autres à Orléans, la plupart à Angers, qui devint la métropole de toute doctrine. Quelques-uns s'exilèrent jusqu'en Angleterre, en Italie et en Espagne. C'est ainsi qu'une émeute d'écoliers, mais qui se rattachait à la lutte générale de l'esprit humain contre la papauté, agita l'Europe. Un mouvement de Paris ébranlait déjà le monde.

Grégoire IX s'en émut sur son trône théocratique.

1. Math. Paris. Jacques de Vitry.

Le grand et habile pontife prit le parti de l'Université, blâma l'évêque, et tança le roi. Il dit au jeune Louis IX : « Le royaume de France se distingue depuis longtemps par les trois vertus qu'on attribue par appropriation aux trois personnes de la sainte Trinité : savoir la Puissance, la Sagesse et la Bonté. Il est puissant par la valeur de sa noblesse, sage par la science du clergé, bon par la clémence des princes. » Et il invitait le monarque à ne pas retrancher de cette Trinité la *vertu du milieu*, la sagesse sans laquelle les deux autres ne peuvent subsister[1]. Mais lui-même tuait la troisième *vertu*, l'amour, et excitait le jeune roi à tordre perfidement le cou à la colombe du Paraclet. Rome transige avec la science, mais extermine les religions rivales ; elle patronne les philosophes scolastiques, et fait brûler les évêques cathares. C'est pendant ce tumulte des écoles que se conclut la paix de Paris. Le pontife ordonna probablement au légat de retenir les professeurs fugitifs, et d'en embaucher pour la réorganisation de l'université catholique de Toulouse. Le légat Romain et l'évêque Foulques, trop impopulaires, chargèrent de cette négociation, leur diplomate habituel, l'abbé de Grandselve. L'habile cénobite réussit à recruter quatorze maîtres, des seconds pour la renommée, mais des premiers par la suffisance et l'emphase pédantesque, et probablement originaires du Midi, où ils consentirent à suivre le cardinal. Le légat s'avançait, comme un sombre orage, au milieu de cette nuée de pèlerins auxquels il *avait pro-*

1. Math. Paris. — Bulœus, *Hist. univ.* — Lettre du pape.

mis de grandes indulgences, et de cette légion de professeurs auxquels il avait accordé et de larges indulgences et de solides bénéfices. Ils venaient enseigner aux Toulousains le droit théocratique, la dure théologie romaine, et l'aigre patois picard et beauceron que l'on parlait alors à Paris. En voici un échantillon d'une singularité non moins curieuse sous le rapport historique que philologique. Le roi Louis IX accueillit humblement l'admonestation du pape et son apologue de la Trinité royale, cléricale et chevaleresque de France. Mais il en nationalisa ingénieusement le dogme dans le symbole non moins concluant de la fleur de lys[1]. « Li roys Loys fit tant que li bourgois amendèrent aux clers ce qu'ils leur avoient méfait. Et pour ce spécialement le fit ly roys : car ce si précieux joyaus comme est de sapience, et l'estude des lettres et de philosophie qui vint premièrement de Grèce à Roume et de Roume en France, avec le tiltre de chevalerie, en sivant saint Denis qui prescha la foy en France (estant tolluis) la bannière le roi de France et les armes qui sont peintes de la fleur de lys, par trois fuelles, fussent merveilleusement enlaidies. Quar puisque nostre sires Jhésus-Crist vout espéciallement sur tous les autres royaumes enluminer le royaume de France de *foy*, de *sagesse* et de *chevalerie*, li roys de France accoustumèrent en tout armes à porter la fleur de lis peinte par trois fuellies, aussi comme si ils deissent à tout le monde. *Foys*, *sapience* et *chevalerie* sont par la provision et par

1. Bulœus, *Hist. universit.*

la grâce de Dieu, plus abundamment en nostre royaume qu'en ces autres. Les deux fuellies de la fleur de lis sont o èles (comme ses ailes) segnefient *sens* et *chevalerie* qui gardent et défendent la tierce fuellie qui est au milieu de elles, plus longue et plus haute, par laquelle foys est entendue et sénéfiée. Quar elle est et doit être gouvernée par *sapience* et défendue par *chevalerie*. Tant comme ces trois grâces seront fermement et ordonément jointes ensemble au royaume de France, il royaume sera fors et fermes. Et se il avient que eles en soient ostées ou desseurées, il royaume cherra en désolation et en destruiement. » C'est ainsi que Louis IX retourna, non sans une certaine naïveté gauloise, son apologue ternaire au pape. Les maîtres, après un exil de deux ans, rentrèrent dans Paris, et ces troubles furent terminés par une nouvelle bulle de Grégoire IX, qui confirmait les priviléges de l'université, et faisait le plus magnifique éloge de la capitale de la France. « Paris, disait le pontife, la mère des sciences, est une autre Cariath-Sépher, la ville des lettres : c'est le laboratoire où la sagesse met en œuvre les métaux tirés de ses mines d'or et d'argent, dont elle compose les ornements de l'Église, et le fer dont elle forge ses armes[1]. » Les armes terribles que la papauté venait de forger à Paris, et que le légat transportait à Toulouse, sont l'inquisition et l'université : deux tranchants d'une même hache.

C'est avec ce cortége soldatesque et scolastique,

1. Bulœus, *Hist. universit.*, t. III, p. 134.

que le belliqueux légat, précédé par l'épouvante, fit son entrée dans Toulouse en triomphateur sacerdotal. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon, qu'il avait fait relâcher du Louvre, et marchait devant lui pour orner son triomphe méridional. Déjà Pierre de Colmieu, son vice-légat, avait naguère solennellement réconcilié la grande ville éperdue à l'Église romaine. Le cardinal voulut inaugurer son retour, et consacrer son départ suprême, par une pompe d'humiliation plus hautaine encore en renouvelant, devant la cathédrale de Saint-Estèbe de Toulouse, le prodigieux scandale de spoliation et de flagellation déployé devant Notre-Dame de Paris. Il fallait que le comte fût dégradé, avili, devant son propre peuple, et dans sa propre capitale, dans le siége antique de la gloire de ses ancêtres, et que la métropole du catharisme fût témoin du triomphe de la théocratie romaine. En conséquence, devant la basilique de Saint-Étienne, commencée par Ramon IV, mais tronquée par la croisade, comme la destinée de ce prince, et à l'élégant chevet de laquelle les vainqueurs ont attaché depuis une ignoble maçonnerie, comme ils ajoutaient aux libertés consulaires du Midi, la féodalité et la barbarie du Nord, on dressa un immense échafaudage où prirent place, dans leur pompe sacerdotale et guerrière, le légat, le vice-légat, le lieutenant du roi, les évêques du Midi, les conquérants de l'Albigeois, les consuls des villes, et les barons pyrénéens, hormis sans doute le comte de Foix qui cachait noblement sa douleur dans ses

rochers de Tarascon[1]. Ramon VII, en présence des chevaliers, des citoyens et du peuple toulousain, comparut à ce tribunal ; le cardinal récapitula tous les articles du traité ; le comte en jura de nouveau l'exécution, et prêta l'hommage aux commissaires de l'Église romaine et de la dynastie capétienne. De la scène de Notre-Dame, on ne lui épargna que les verges, dont il n'eût peut-être pas été facile de lui infliger la honte devant un peuple frémissant et éploré[2]. Car sa popularité redoublait dans le malheur ; on le regardait avec raison comme le martyr de sa race ; et tous ses opprobres se tournaient à son front en auréole. Alors Romain de Saint-Ange, Pierre de Colmieu et Mathieu de Marly, au nom du pape et du roi, remirent officiellement Ramon VII en possession de son comté restreint par le traité de Paris.

VI

DÉNOMBREMENT DES VILLES CONDAMNÉES. — LIVRAISON DES DIX FORTERESSES REMISES AU ROI. — RÉSISTANCE DE QUELQUES BOURGS ET DE QUELQUES CHATEAUX. — CAPTURE DU PAPE DES ALBIGEOIS. — MORT D'AMAURI DE MONTFORT.

Après cette cérémonie préliminaire, le légat, à la tête des croisés récemment arrivés du Nord, et des

1. Guil. de Puil., ch. XL.
2. Albéric, — Catel.

confréries catholiques de Toulouse, entraîna le comte à la démolition des places fortes. Ces hordes étrangères et fanatiques se ruèrent contre ces murs vénérables, victorieux des Maures et des croisades, contre ces derniers asiles de l'indépendance romane. Trente villes durent être démantelées dans le cours de cet hiver (1230), et leurs décombres roulèrent pêle-mêle sur les rampes des montagnes dont leurs enceintes crénelées couronnaient la cime comme des corbeilles de civilisation chevaleresque, de liberté consulaire, et de foi léoniste et cathare. Faisons le dénombrement de ces cités héroïques, car elles aussi furent des martyres[1].

Agen a prouvé son patriotisme par la déclaration de son conseil communal jurant de ne pactiser jamais ni avec le roi de France ni avec le pape de Rome. Avignonet est comme la métropole de l'Albigisme du Lauragais qui s'illustrera bientôt par le massacre des inquisiteurs. La Bessède est le bourg du chevalier Pagan qui bientôt sera martyr, après son peuple massacré par l'*évêque des Diables*. Cassagnol fut assiégé et saccagé deux fois par Montfort. Castelnaudari eut aussi plusieurs siéges et vit les batailles de Montjoire et de Saint-Martin-des-Bordes. Castelsarrazin a contre lui, outre la valeur de ses habitants, leur cri de fidélité tragique : *Nous mangerons, s'il le faut, nos enfants !* Condom est la capitale de l'Albigisme appelé en Gascogne l'*hérésie condomane*. Fanjaus, longtemps le séjour de Guilhabert de Castres, est l'ennemi de l'ordre dominicain

1. Guil. de Puil., ch. XL.

de Prouille. Gaillac et Rabastens, au cœur de l'Albigeois, sont alliés par la foi et le sang au comte de Toulouse. Hauterive, brûlé par Montfort, repris par Ramon, a sa prophétesse Aicelina. Hautvillar, sur la Garonne, a partagé toutes les luttes de l'Agenais et du Condomois. Laurac est l'illustre berceau d'Améric et de Geralda, les martyrs de Lavaur. Puicelsi, assiégé plusieurs fois, est revenu au comte Ramon. Puilaurens et Saint-Paul d'Agoût appartiennent au *prompt* Sicard, et à Isarn, mal soumis à la *nécessité* du roi de France. Saverdun menace le sénéchal français de Pamiers et le pousse sous les lances de Foix. Montauban est la colonie florissante du comte de Foix, et Moissac, Montcuc, Montaigut, Mas-de-Verdun, sont les avant-postes de sa capitale du Quercy. Montcuc était le fief fidèle de l'infidèle Baudouin, infant de Toulouse. Montcuc refusa un morceau de pain au traître vicomte pris en revenant du siége de Moissac, où ce prince épicurien avait mangé *mainte oie et maint chapon rôti*, entre les massacres, et conduisit au gibet de Montauban cet allié de la croisade et de la France[1]. Quant aux cinq villes innommées dont on se réservait de détruire ou de conserver les murailles, c'étaient probablement Auch, Muret, Castres, Rhodez, et, nous le savons déjà, Toulouse.

Voilà les titres patriotiques de ces trente villes romanes condamnées à perdre leur armure et leur couronne de créneaux. Une seule défendit ses remparts : l'histoire ne nous a pas transmis son nom

1. Guilh. de Tudella.

héroïque, mais nous pensons que c'est Laurac, chef-lieu chevaleresque du Lauragais. Si notre conjecture est fondée, nous adhérons volontiers au titre un peu emphatique que ce bourg, aujourd'hui rustique, alors guerrier, prend toujours de *Laurac le Grand*, pour se distinguer de Lauraguel et de Laurabuc. Ce jour-là, il fut grand et magnanime de cœur et digne de la race illustre dont le manoir antique couronne la cime de son monticule sur les abruptes déclivités duquel ses maisons sont jetées en chapelets et en cascades. Le jeune seigneur de Laurac était Bernard-Othon d'Aniort, héritier, par sa mère Esclarmonde, d'Améric de Montréal, et possesseur, comme son oncle, des deux grandes châtellenies de Laurac et de Montréal. Le bouillant Othon, un héros imberbe de la délivrance romane, défendit sans doute son glorieux donjon, à l'exemple de ses frères, les chevaliers d'Aniort, et de leur voisin Guilhem de Peyrepertuse qui, sommés de descendre de leurs rochers, s'enfermèrent fièrement dans leurs castels de Cerdagne. C'est aussi probablement à Laurac, refuge assuré et favori des hérétiques, que les croisés firent une capture importante, celle d'un évêque nommé Guilhem[1]. Ils crurent que c'était le *pape des Albigeois*, et son rang présumé fut cause qu'au lieu de le tuer sur place on l'envoya probablement à Toulouse pour que son supplice inaugurât l'établissement de l'inquisition. L'homme espère avidement ce qu'il désire, et les croisés crurent tenir dans cet évêque le patriarche

1. Albéric.

du catharisme occidental. Mais nous savons que les Albigeois ne reconnaissaient de pape que le Paraclet, de sorte que leur pontife céleste, au-dessus des tortures de Rome comme des souillures du monde, allait recueillir dans sa gloire ce martyr obscur qui n'était ici-bas que son ombre. Ce pauvre *pape des Albigeois* devait ouvrir la procession funèbre des victimes dont Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille imposèrent l'holocauste à l'infortuné comte de Toulouse qui ne fera plus que tremper ses mains en gémissant dans le sang de ses sujets et de ses défenseurs.

Ramon VII, dans le même temps, livra ses dix forteresses : et d'abord le Castel-Narbonnais de Toulouse, manoir héréditaire des comtes. Puis Castelnaudari, Lavaur, Montcuc, Verdun, Villemur, Peyrusse, Cordoue et Penne d'Agenais, cédèrent sans combat aux croisés leurs tours et leurs roches. Mais quand le comte, le cardinal et le sénéchal se présentèrent devant Penne d'Albigeois, le fier donjon ferma ses portes, abaissa ses herses, se hérissa d'arbalètes et de balistes, et se campa immobile en attitude de bataille. Nous ne savons si le cardinal et le sénéchal furieux ne voulurent pas l'assiéger sur sa roche de fer; mais le comte, heureux dans son cœur de cette magnanime et patriotique révolte, s'interposa sans doute, et plus tard, en dédommagement, abandonna au roi la ville de Saint-Antonin, secrètement d'accord avec Blanche de Castille[1]. Le noble vicomte Jordan, trahi

1. Arch. de Saint-Salvi, d'Albi.

par ses lâches bourgeois, quitta pour toujours son poétique manoir et se retira sans doute au donjon de Penne. Ses tours recueillirent les solitaires des grottes et les faidits des forêts. Il se forma sur cette cime un camp de proscrits, dont Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, et les deux vaillants frères Olivier et Bernard de Penne furent les chefs guerriers, et dont Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour et la harpe. Par Saint-Antonin, Peyrusse et Cordoue, la France domina les deux rives si gracieuses et si pittoresques de l'Aveyron, et pour mieux courber au joug le fleuve indompté, construira bientôt deux nouvelles forteresses, la *Française* vers son confluent, et vers sa source *Ville franque* de Rouergue.

Par le démembrement du comté de Toulouse, l'occupation des dix forteresses, le démantèlement des trente villes, l'hommage des barons et des consuls, et la soumission des bourgeois et du peuple des campagnes, le mandat des deux commissaires exécuteurs du traité de Paris se trouva complétement rempli. Mathieu de Marly et Pierre de Colmieu retournèrent donc en France pour rendre compte de leur mission à Blanche de Castille. Le maréchal Humbert de Beaujeu revint également en France[1]. Son expédition avait duré quatre ans : la conquête était terminée ; la victoire était entière. Paris fêta sans doute le conquérant de l'Albigeois. Humbert ne fut point le vainqueur, mais le ravageur du Midi. Les vainqueurs du comte de Tou-

1. Guil. de Puil., ch. XL.

louse ne furent ni les deux Montfort, ni Louis VIII, ni Humbert de Beaujeu, mais Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, et leur victoire c'est le guet-apens de Meaux. Pourtant leur conquête très-effective est restée à la France.

Mathieu de Marly, que Blanche devait bientôt renvoyer dans le Midi, laissa auprès de Ramon VII un sénéchal français, André de Chauvet, chargé de surveiller la conduite de ce prince, des chevaliers et des consuls de Toulouse, et d'administrer en même temps les lambeaux de territoire arrachés à la maison de Saint-Gélis. André de Chauvet était un des lieutenants d'Humbert de Beaujeu, aussi bien que Robert *Sans Avoir*. Les deux croisés signèrent à Narbonne l'acte d'acquisition du château de Termes (1228), Robert, comme *châtelain de Termes*, André, comme *sénéchal de Toulouse*. Ces titres anticipés prouvent que Blanche de Castille avait pourvu d'avance aux différents offices de la conquête qui ne fut terminée que l'année suivante, et c'est seulement dans cet automne que Chauvet s'installa comme sénéchal au Castel-Narbonnais de Toulouse (1229)[1].

Un autre compagnon d'Humbert et de Montfort eut une plus haute fortune. Les vastes domaines réunis à la couronne furent divisés en deux grandes sénéchaussées. Les vicomtés de Nîmes, de Viviers, de Velai, de Gévaudan, et toute la partie orientale relevèrent du sénéchalat de Beaucaire solidement installé sur ce rocher, premier écueil de la fortune

1. Thrés. des chart. Languedoc, 6.

de Montfort. Ce sénéchal s'appelait Pellegrain ou Pelerin-Latinier, un aventurier du Nord, un homme, à ce qu'il semble, sans nom, mais qui s'en fabriqua un, de sa profession de clerc et de son enrôlement dans la croisade, où sans doute il devint fameux par sa bravoure, ses pillages et son habitude de parler latin. Romieu docte et batailleur, il fut élevé par Louis VIII, après la prise d'Avignon, au rang de cheftaine ou capitaine de Beaucaire, et par Blanche de Castille, après le traité de Paris, à la dignité de sénéchal ou gouverneur du territoire compris entre les sources de la Loire, les Bouches-du-Rhône et les étangs de Maguelonne. Adam de Milly, sénéchal de Carcassonne et du Carcassez, vit son sénéchalat s'accroître des vicomtés de Rasez, de Béziers, d'Albigeois, et son gouvernement s'étendre du cours de l'Aveyron aux cimes des Corbières et des Pyrénées. Carcassonne, inexpugnable à cette époque sur son plateau escarpé dont la forme oblongue semblait le moule du bouclier ovale des Trencabel, Carcassonne revêtue de fortifications féodales, hérissée de tours wisigothes, sarrasines et romanes, devint la place d'armes de la conquête capétienne, et la citadelle de la France sur cette frontière encore disputée de l'Espagne[1].

Le roi Louis VIII avait jeté sur ses flancs, comme des camps fortifiés, les fiefs des barons français, les colonies féodales des croisés restés dans le Midi. Les compagnons de Simon de Montfort,

1. Preuv. de *l'Hist. du Lang.*

expulsés de leurs conquêtes par les seigneurs légitimes, rétablis par le monarque, chassés de nouveau par les princes romans, furent irrévocablement restaurés par le traité de Paris. Mais les descendants directs du chef de la croisade ne conservèrent point de part dans la spoliation suprême. Amauri, fils de Simon, avait cédé ses droits au roi. Blanche exigea qu'il renouvelât son abdication, une dernière et solennelle fois, au parlement de Paris, devant Notre-Dame, en présence du légat de Rome, des évêques et des barons de France. Après cette abdication irrévocable, Amauri ne conserva, des vastes conquêtes de son père, que la fumée de la lampe qui brûlait nuit et jour sur son sépulcre vide, image de sa gloire funèbre. A la mort de Mathieu de Montmorency son oncle, il obtint en compensation la dignité de connétable de France (1230), car les défaites et les renoncements de ce vaincu avaient étendu la monarchie jusqu'aux Pyrénées. Mais la soupçonneuse Blanche, jalouse d'éloigner du Midi ses divers compétiteurs, Ramon VII aussi bien qu'Amauri, suggéra doucement au connétable le désir de combattre les infidèles. Amauri passa en Égypte, fut vaincu, comme toujours, dans une bataille, fait prisonnier par les Turcs, et conduit au Caire qu'on appelait alors Babylone. Le calife fatimite relâcha sur rançon le malheureux connétable ; il se rembarqua pour l'Europe ; mais, dernière malignité de la fortune, il mourut en découvrant le port d'Otrante et les rives hospitalières de la Calabre (1241). Son corps fut transféré à Rome

et inhumé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, sépulture digne d'un chef des croisades. Son cœur seul revint en France, et fut porté au monastère des Hautes-Bruyères, nécropole des Montfort. Amauri lui-même y avait, seize ans auparavant, conduit le cercueil de Simon, son père, sur la tombe duquel il avait fait sculpter sa statue de pierre. On dressa sa propre figure contre un pilier en face, on en creusa l'épaule, par derrière, et dans l'entaille, on glissa furtivement, et comme se dérobant au regard paternel, le cœur d'Amauri, du faible connétable de France, du vaincu de Carcassonne et du Caire. Ainsi finit ce sanglant aventurier, et dans le cloître en ruine des Hautes-Bruyères, les bêtes sauvages ont dévoré les restes des chefs féroces de la croisade qui dévorèrent le Midi.

VII

ORGANISATION MILITAIRE DE LA CONQUÊTE. — CHEFS FRANÇAIS DE CASTRES, LOMBERS, SAISSAC, LIMOUS, CHALABRE, MIREPOIS. — VILLES DÉMANTELÉES. — MURAILLES DE TOULOUSE.

Mais Gui de Montfort, frère de Simon, mort naguère devant Varilles, Gui de Montfort, le vaillant et tenace aventurier, tué par Roger-Bernard sur ce sol héroïque où Préconius était tombé sous l'épée d'Adcantua, laissait deux fils. L'un, né en France, portait le nom du monarque alors

régnant, de l'illustre aïeul de saint Louis; l'autre, né dans le Midi, avait eu pour parrain son fameux oncle ou plutôt son sanglant fantôme. Philippe, fils d'Elvige d'Ibelin, que Gui avait épousée en Orient, reçut en apanage le grand fief de Castres ou de l'Albigeois au sud de Tarn pour lequel il prit l'engagement de servir le roi avec dix chevaliers. Lui-même venait d'en prêter l'hommage, la main dans les mains du jeune monarque, dans le fameux *parlement* du parvis de Notre-Dame de Paris. Une vieille tour, entière mais toute lézardée, subsiste encore de son château construit, comme son nom l'indique, sur un ancien camp romain, et confisqué sur Bernard, héritier de l'antique maison romane des Guillabert de Castres. Il chassa de sa ville tous les habitants suspects d'Albigisme, c'est-à-dire d'hostilité à la France et à l'Église romaine. C'étaient en général des ouvriers tisseurs de laine; ils passèrent l'Agoût et allèrent fonder au delà de ce fleuve, dont leurs teintures souillent encore les eaux, un faubourg qui reçut le nom de Villa-Godo ou Ville des Goths, car c'est ainsi que les Francs désignaient très-justement les Cathares, en haine des Wisigoths, leurs ancêtres. Philippe construisit en amont de l'Agoût, qui descend du chaos du Sidobre, comme un fort détaché vers l'orient, le château de Roquecourbe, ainsi nommé de son rocher dont la masse cambrée simule la figure d'un lion, majestueusement accroupi sous sa crinière flottante de lierre. C'était comme un colosse naturel du lion de Montfort, ou plutôt du lion de France, chargé de tours, symbole de la royauté féodale, tenant

palpitante dans ses griffes sa triste conquête albigeoise [1].

Simon, le plus jeune fils de Gui de Montfort et de Béatrix ou Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy ou de Turey, eut avec sa mère le château et le territoire de Lombers, au nord de Castres. Lombers, ancien autel du Dieu Il-Omber, sous le nom duquel les Ibères adoraient le soleil, était une métropole du Paraclet, et là comme à Lombrive, à Lavelanet, à Fanjaus, le culte de l'esprit s'était rallumé des cendres d'une religion héliaque. On voit encore, sur son rocher escarpé, les ruines de son château illustré par les poëtes, les cours d'amour, et surtout par le synode où, quelque temps avant la croisade, le catharisme et le catholicisme se mesurèrent en présence de l'évêque d'Albi, du légat pontifical et des princes méridionaux, juges et tenants du tournoi théologique. L'hérésie, comme de raison, fut vaincue, et la condamnation fut bientôt suivie de la conquête du poétique et chevaleresque manoir sur Bernard de Boissezon. Simon comme Bernard le tint en fief du roi d'Aragon. Don Pedro II remplit ces forêts de ses chasses et de ses amours avant d'aller héroïquement périr à Muret. Ce vaillant prince s'indignait sans doute de subir, comme baron de Lombers, la suzeraineté sacerdotale de l'évêque d'Albi. La guerre cathare l'avait délivré de l'humiliant hommage qu'il lui faisait tous les ans, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, d'un épervier

1. M. le pasteur Mialhe, du Carla-le-Comte

chasseur, coiffé et éperonné, hommage d'ailleurs bien digne de ces évêques qui, nous le verrons, furent, pendant tout ce siècle, des hommes de guerre et de proie [1].

Enfin ces prélats batailleurs formaient l'extrémité septentrionale des campements de la croisade. Les deux Montfort s'étendaient de l'Agoût au Tarn, et l'évêque, du Tarn à l'Aveyron. Le palais épiscopal, construit sur la haute berge du Tarn où descendent aujourd'hui les rampes de ses jardins, était alors flanqué de tours, et séparé par un large fossé (la voie publique actuelle) qui la séparait de la cité et du quartier de Saint-Estève. C'était une véritable forteresse féodale, et leur cathédrale de Sainte-Cécile dont la façade massive garde encore des airs de citadelle, était également revêtue de tours et de créneaux. Les vestiges de ces fortifications épiscopales existent encore et révèlent la lutte à mort des évêques et de la généreuse cité. Le roi, dont le sénéchal occupait le Castel-Vieil des vicomtes dépossédés, soutenait le prélat contre l'indépendance religieuse et patriotique. Cette nationalité vivace saigna et palpita plus de cent ans encore, mais enfin elle succomba sous les coups simultanés de la crosse et du sceptre. Quand la lémure romaine eut sucé tout le sang, le monarque prit le cadavre. L'évêque et le sénéchal d'Albi jetaient en vedettes vers le nord le capitaine français campé sur le cône de rocher de Cordoue, et celui de Saint-Antonin en attendant que, par la

1. Compayré, Albi, Lombers.

fondation de Villefranche de Rouergue, la France occupât plus solidement encore le cours montueux et sauvage de l'Aveyron.

Lambert de Croissy, dépossédé de Limous par la victoire méridionale, aventurier affamé de guerre, était allé chercher comme un intermède de batailles en Orient, et avait trouvé dans la Palestine la mort qu'il aurait dû recevoir dans l'Albigeois. Béatrix, sa veuve, bientôt remariée à Gui de Montfort qui périt à Varilles, avait, nous venons de le voir, obtenu, pour son fils du second lit, le poétique apanage de Lombers. Mais Lambert avait eu de cette femme romane deux fils, que sa mort et le second mariage de leur mère laissaient orphelins. Le roi de France se chargea de ces deux chefs croisés adolescents, et les établit non plus à Limous, fief vicomtal rattaché à la couronne, mais à Saissac, dépouille de Bertrand de Saissac, tuteur de l'infortuné vicomte empoisonné par Simon de Montfort. Les deux jeunes barons qui portaient, l'aîné le nom de son père et le second celui du chef de la croisade, succédèrent dans ce vaste fief à leur oncle Bourchard de Marly, mort en Auvergne à son retour de la conquête de l'Albigeois, de l'épidémie dont moururent le roi Louis VIII et beaucoup de chevaliers français. Lambert et Simon de Turey, comme ils s'appelaient, vinrent donc camper au château de Saissac construit, comme son nom l'indique, sur des rochers (saxa) entourés d'un ravin profond où mugit la Bernassonna [1], un torrent de

1. Berna, aulne, sona, torrent, le torrent des aulnes.

la Montagne-Noire. Leur territoire, jeté sur le versant méridional de la chaîne albigeoise, et moins accidenté que le Cabardez contigu, était bocager et pastoral. Plus tard (1234), le roi adjoignit à ce magnifique fief les villages de Cucufat (Saint-Couat), Villelongue, Tournabouis, Barbianes, Antignac, Montgaillard, Lauraguel, Villemarti, Fraissinet, Monestier, Carlipag, Pech-Aric, Belfort, Argent, Bisan, Asillan-le-Grand, Pardaillan et Lespinian, épars dans le Carcassais. Pour cette vingtaine de villages confisqués sur les faidits, et évalués à six mille cinq cents livres, Lambert et Simon de Turey durent au roi le service de six chevaliers avec *leurs chevaux de bataille* [1]. Ils eurent à soutenir une rude guerre si nous en jugeons par leur sceau féodal, où Lambert est représenté à cheval et vêtu d'une armure parsemée d'aigles aux ailes déployées. Le harnais de son palefroi est décoré des mêmes symboles, qui rappellent les alérions des Montmorency, et révèlent leurs origines de l'Ile-de-France [2].

Le Rasez, leur premier domaine, fut inféodé à Pierre de Voisins, l'un des lieutenants de Montfort, venu également de Saint-Germain en Laye. Voisins-le-Bretonneux, non loin de Port-Royal,

1. Cum equis coopertis. *Hist. du Lang.*, t. V. pr. 171.
2. Mahul, *Cart. de Carcas.*, t. III, sceau de Lambert de Turey. Les Montmorency ont depuis coupé les têtes des aigles, et mis sous ces alérions la devise grecque απλανος, immobile. Des oiseaux de proie sans tête avec des ailes qui ne volent pas figurent admirablement ces barons, faucons de basse-cour de la monarchie.

était le berceau de ce chef croisé. Il quitta ce chétif hameau pour le vaste alleu vicomtal que le roi lui assigna sur les deux rives de l'Aude jusqu'au pied des Pyrénées. Son territoire comprenait la ville de Limous, déjà renommée par ses vignobles, Rennes, aux sources thermales, Caderona, Bugarach, le Villar de Rasez, Casser (le chêne) de Mallet, Montferrand, Constantic, Sogravia, Belcastel, la Croux, Albefeva, Arcos, Confolens. Puis encore le Pech, près Saint-Hilaire, Dente, Laurens, Escalchens; puis des droits d'albergue sur Effet, de leude sur Allet et sur le pont d'Avignon. Pierre de Voisins, pour toutes ces terres, dut au roi une rente de mille livres et le service de cinq chevaliers. Bientôt après, il sut encore accaparer à son profit une partie des dépouilles du vaillant Olivier de Termes. L'assignat de Pierre de Voisins comprenait d'abord deux cent quarante-trois maisons qui s'accrurent de cent vingt-trois feux acquis dans le Termenez, ce qui lui donnait environ deux mille vassaux. Dans ce nombre évidemment n'est pas comprise la ville de Limous. Cette ville, considérable et redoutée par son patriotisme, que Simon de Montfort avait, pendant la croisade, fait descendre démantelée sur les bords de l'Aude, reportée sur la hauteur par la victoire méridionale, rejetée par le roi Louis VIII dans la vallée, fut une troisième fois remontée par Pierre de Voisins sur la colline et revêtue de murailles et de tours [1].

Jehan de Bruyères, compagnon et probablement

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 146.

parent du chef de la croisade (car il porte le nom de la nécropole de Montfort), reçut le château de Chalabre dont on voit encore les vieilles tours où sa postérité vient de s'étendre et de se fondre dans la maison romane de Mauléon. Son territoire s'étendait sur le Chercorb[1], confisqué sur le comte de Foix qui venait de l'acquérir d'Isarn de Fanjaus, sous la mouvance de Carcassonne (1227). C'était un débris du vaste domaine des fils de Bélissen, que le vicomte Trencabel cédait à Roger-Bernard, en même temps que Limous et le Rasez, comme pour les dérober à la France qui les ressaisit aussitôt. Le Chercorb, outre le bourg de Chalabre, comprenait Balaguer, Campbels, Cuculenna, Montgardin, Sainte-Colomba, Val d'Aniort, Eisoïce, Abiels, Pendels, Calmetta, Saltas, Villefort, Fontfrèda et Auriac, une quinzaine de villages[2]. C'est un pays, comme son nom l'indique, âpre, montueux, battu des vents; il forme l'arête qui sépare la vallée de l'Aude du cours supérieur de l'Ers pyrénéen; de sorte que Jean de Bruyères tendait la main vers l'est à Pierre de Voisins, et vers l'ouest à Gui de Lévis, campé à Mirapéis, que les Français écrivaient et prononçaient incorrectement Mirepois.

Le maréchal de la croisade, également venu de la vallée de Chevreuse, avait dépossédé de ce château et de son territoire les douze rameaux de la maison ibéro-gothe de Bélissen, vieille comme les

1. Quer-corb. Rupes curva, roche courbe, *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142, p. 647.
2. *Hist. du Lang.*, t. IV, pr. 218, p. 519.

rochers des Pyrénées. La *terre du Maréchal*, comme on l'appelait, était un morceau coupé par l'épée de la conquête, dans la lisière orientale du comté de Foix, sur les deux rives de l'Ers pyrénéen. Elle s'étendait depuis les confins de la ville de Pamiers et de l'abbaye de Boulbonne à l'ouest, jusqu'aux sources de ce gave qui descend des gouffres fatidiques du Thabor. Ce vaste domaine comprenait, sur une étendue de quinze lieues, les châteaux de Mirepois, Dun, Léran, Mazerolles, la Roque, Lavelanet, Montferrier, Bélestar, d'innombrables villages, des pâturages immenses, et la forêt de Bélestar qui touche à la Cerdagne. Mais le chef croisé n'avait pu soumettre encore le château de Montségur, donjon aérien du pays d'Olmés, défendu par le chevalier Ramon de Péreille, son légitime seigneur, par les faidits réfugiés sur cette cime sauvage, et par la protection tacite, mais effective et redoutée, du comte de Foix.

Ces fiefs de la croisade qui relevaient directement du roi, formaient un vaste demi-cercle de camps fortifiés. Ils s'étendaient sur les flancs de Carcassonne, métropole de la conquête, comme deux grandes ailes : au nord, Saissac, Castres et Lombers; au sud, Limous, Chalabre et Mirepois, et se terminaient à Pamiers et à Albi, où résidaient deux sénéchaux français, ou plutôt aux châteaux de Cordoue et de Saint-Antonin vers l'Aveyron, et de Foix et de Montgaillard sur les Pyrénées. Jetés tout au travers du pays cathare, ils le coupaient en tronçons; ils tenaient en respect les comtes de Toulouse et de Foix, les proscrits errants en armes

et par bandes dans les forêts, et les populations toujours frémissantes qui regrettaient les seigneurs indigènes et les ministres albigeois, représentants de la nationalité romane. Et pour que les chefs de la conquête ne s'affaiblissent jamais par le partage de leurs fiefs, entre leurs descendants, selon les coutumes du Midi, ils furent, ainsi que les autres tenanciers français, strictement soumis au droit féodal du Nord. Ils adhéraient entre eux comme l'écaille à l'écaille sur la croupe du dragon; ils s'unirent par des mariages, parents d'ailleurs par leurs origines, alliés aux maisons de Montfort et de Montmorency, issus tous de l'Ile-de-France, des environs de Saint-Germain en Laye, et même officiers de la cour féodale du monarque capétien. La fière régente n'avait remis qu'à ses barons les plus affidés la garde de sa belle conquête pyrénéenne.

Le légat et les sénéchaux terminèrent au printemps la démolition des murailles des villes condamnées. Fanjaus, Laurac, Saverdun, Hauterive, la Bessède, Avignonet, Castelnaudary, Puilaurens, Lavaur, Saint-Paul-d'Agoût, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelci, Verdun, Castelsarrasin, Moissac, Montauban, Montcuc, Peyrusse, Agen, Casseneuil, Condom, Pujol, Hautvillar et cinq autres, en tout trente villes ou châteaux, furent démantelés de leurs murailles, comme les chevaliers dépouillés de leur armure. C'étaient les forteresses du cathârisme politique et religieux, du patriotisme méridional. Toutefois les cinq cents toises des remparts de Toulouse ne furent point abattues; le roi préféra comprimer par la terreur le peuple frémissant, et conserver ses vieux murs flanqués de distance en distance d'énormes tours. Il craignit d'ouvrir cette grande métropole à l'invasion du roi d'Aragon qui, dans ce temps-là même, protestait contre cette conquête, et réclamait d'anciens droits mal définis sur les comtés de Toulouse, de Carcassonne et de Foix. C'est ainsi que furent sauvées ces antiques murailles romaines, chantées par Ausone; qui, tombées de nos jours, ont montré les blessures glorieuses qu'elles avaient reçues de Montfort, et dont les massifs de brique rouge semblaient encore saignants et comme imbibés de fleuves de sang héroïque versé dans les guerres cathares [1].

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*

III

RAMON-ROGER II

VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE TROISIÈME

RAMON-ROGER II

VICOMTE DE CARCASSONNE

I

CONCILE DE TOULOUSE. — ÉTABLISSEMENT DE L'INQUISITION ÉPISCOPALE ET DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE. — MANIFESTE DE L'INQUISITION. — PROGRAMME DE L'UNIVERSITÉ. — LEUR INAUGURATION PAR LE BUCHER DU PAPE DES ALBIGEOIS.

Pendant l'organisation matérielle de la conquête, le légat procédait simultanément à l'organisation ecclésiastique et scolastique, qui en était le complément nécessaire, à la double fondation congénère de l'inquisition et de l'université catholique de Toulouse. Cette œuvre triple et homogène, conçue dans le même cerveau, avait été fondue d'un seul jet dans le même moule d'airain. L'inquisition évidemment était une des premières pensées de Blanche de Castille, élève de saint Dominique, et amie de Grégoire IX. Dès le traité de Paris déjà, le jeune roi Louis avait rendu, sur ce sujet, une ordonnance adressée à tous les barons et vassaux du Midi.

Le monarque disait : Voulant faire rendre à Dieu

l'honneur et le culte qui lui sont dus, nous ordonnons :

Les églises et les ecclésiastiques de ce pays jouiront des mêmes libertés et immunités que l'Église gallicane. Tous ceux qui s'écartent de la foi catholique, après leur condamnation par l'évêque, seront punis. Ceux qui conserveront des rapports avec les hérétiques ne seront plus reçus en témoignage, ni promus aux dignités, ni admis aux successions, mais leurs biens seront confisqués jusque dans leurs descendants. — Les barons, bayles et sujets rechercheront, dénonceront et livreront les hérétiques aux évêques pour qu'il en soit fait promptement justice. Pour accélérer cette perquisition, les bayles paieront aux délateurs deux marcs d'argent [1], puis un marc pour chaque tête d'hérétique. Nous recommandons que l'on expulse les routiers (les proscrits), que l'on évite les excommuniés, que l'on contraigne, par la confiscation, la soumission des suspects et que l'on restitue les dîmes aux églises et non plus aux laïques.

Le roi de France termine en enjoignant aux barons et aux vassaux de prêter à ces statuts le serment qu'il exigera, dit-il, même de son frère Alfonse, le futur comte de Toulouse. Cette ordonnance fut promulguée à Paris après le jour de Pâques dont la fête ouvrait l'année au moyen âge, et qui

1. Deux marcs, environ 180 francs qui, sextuplés pour obtenir la valeur réelle de l'argent, à cette époque, élèvent jusqu'à près de 650 francs la prime des délateurs, prime qui s'augmentait encore d'une moitié par chaque tête de Cathare. Liber.

tombait alors le 15 avril : de sorte que la première fleur de ce printemps dont le pape de Rome et le roi de France gratifiaient le Midi, fut l'inquisition [1].

L'inquisition dont ce décret était le préambule royal, ne fut pourtant inaugurée que l'automne suivant par le concile de Toulouse (novembre 1229). Les archevêques d'Auch, de Bordeaux, de Narbonne, une multitude de prélats et chefs d'abbayes, le comte Ramon VII, des barons, des chevaliers, le sénéchal de Carcassonne, et deux capitouls de Toulouse, l'un de la cité, l'autre du bourg, composaient ce concile, assemblée mixte, à la fois laïque et cléricale, mais dont le génie était sacerdotal. Seul, le comte de Foix, le héros du Midi, n'y vint pas : s'enveloppant de sa douleur patriotique, il ne daigna pas descendre de son donjon pyrénéen.

Le majestueux Romain de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, présidait : il fit tour à tour jurer les articles de la paix. Les capitouls, les premiers, prêtèrent serment sur *l'âme de la commune* de Toulouse, réminiscence cathare, ou tout au moins platonicienne. Les comtes suivirent, puis vinrent les évêques, les chefs monastiques, et enfin le sénéchal de Carcassonne. Alors le cardinal de Saint-Ange se levant :

« Bien que divers légats du Saint-Siége aient » dressé plusieurs statuts contre les hérétiques, » maintenant que ces provinces sont pacifiées » comme par miracle, nous avons jugé à propos

1. Catel, p. 340. Recueil des ord. de L.

» d'ordonner, du conseil des archevêques, prélats, » barons et chevaliers, ce que nous avons cru nécessaire pour purger du venin de l'hérésie un » pays qui est comme néophyte [1]. »

Les évêques, en conséquence, députeront dans chaque paroisse un prêtre et deux ou trois laïques pour rechercher les hérétiques, et leurs fauteurs, et fouiller les maisons depuis le galetas jusqu'à la cave et dans les souterrains. Il est permis à toutes les personnes de procéder à cette investigation et de requérir main-forte de la part des bayles. Les hérétiques *revêtus*, volontairement convertis, seront transférés loin des lieux suspects, exclus des charges publiques, incapables des effets civils, marqués sur la poitrine de deux croix, et flétris du nom de *croisés pour hérésie*.

Les hérétiques convertis par crainte du supplice seront entretenus dans leurs prisons par les détenteurs de leurs biens, et à leur défaut par les évêques. Les hommes au-dessus de quatorze ans et les femmes au-dessus de douze renonceront par serment à toutes sortes d'erreurs, jureront de garder la foi catholique et de dénoncer les hérétiques, et de renouveler, tous les deux ans, leur serment. Tous ceux qui ne se confesseront pas ou ne communieront pas trois fois dans l'année seront déclarés suspects d'hérésie. Il est défendu aux laïques de posséder les livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf le psautier; on permet le *bréviaire* et les *heures*, mais en latin. C'est la première fois que l'Église proscrit la Bible

1. *Conc.*, t. XI. — Mss de l'inq. de Carcas.

et la langue vulgaire, elle emprisonne le Verbe chrétien dans le cadavre putréfié de la langue latine, son sépulcre.

Le concile, outre les canons religieux, en rendit d'autres purement civils : défense de relever les murailles abattues, de construire de nouvelles forteresses, de faire ligues ni conjurations; ordre de maintenir les immunités des églises et des monastères, de s'unir contre les ennemis de la foi, et notamment (si quinze jours après l'expiration de la trêve accordée, ces châtelains récalcitrants ne se soumettaient pas) de marcher contre Guilhem de Pierre-Pertuse, et les fils de Gérald d'Aniort. Ceux-ci s'étaient renfermés dans leurs manoirs pyrénéens de la Cerdagne, et l'autre dans son donjon construit sur des rochers taillés à pic, et dont l'unique accès est une grotte sauvage semblable à une tanière de lion [1].

C'est donc au concile de Toulouse qu'il faut attribuer l'établissement fixe et permanent de l'inquisition. Elle était, on le voit, à sa naissance, ce qu'elle demeura toujours, d'une nature hybride, à la fois sacerdotale et royale, un monstre à deux têtes.

L'université catholique, fille de la même mère, avait la même nature bicéphale. Après le manifeste foudroyant de l'inquisition, l'université lança coup sur coup son programme moins terrible, mais non moins retentissant, *urbi et orbi* [2].

1. Mahul, *Cart. de Carcas.*, Pierrepertuse.
2. A la ville et au monde.

LES MAITRES DE TOULOUSE

A toutes les écoles qui fleurissent en d'autres pays.

A tous les fidèles du Christ, et principalement aux maîtres et aux écoliers étudiant par toute la terre, qui verront cette présente lettre, l'université des maîtres et des écoliers qui établissent les études à Toulouse sur une nouvelle base, persévérance dans la bonne vie, avec une fin heureuse !

« Il n'y a point de solide fondement pour une œuvre qui n'est pas fermement assise sur le Christ, fondement de notre sainte mère l'Église. Faisant donc attention à cela, nous nous sommes efforcés de toutes nos forces à donner le Christ pour fondement durable des études philosophiques à Toulouse, et à construire sur ce fondement un édifice, auquel travaillent avec nous tous ceux dont la bonne volonté sera éclairée, pour cela, des rayons lumineux de l'Esprit-Saint. Car le bienheureux Augustin dit : « Dieu prépare la bonne volonté qui doit être aidée, et il aide celle qui est préparée. Lui-même, il prévient celui qui ne veut pas, pour le faire vouloir, et il suit celui qui veut, pour qu'il ne veuille pas en vain. »

» C'est pourquoi, nos très-chers, veuillez tous, vous unissant à nous, préparer au Seigneur une bonne volonté, afin que la trouvant préparée, il la conduise à l'accomplissement des œuvres saintes, et que dans ces lieux où naguère les glaives vous

ont fait un chemin, vous combattiez avec l'aiguillon de la langue ; où les ravages de la guerre ont étalé leurs horreurs, vous soyez les soldats de la doctrine qui pacifie ; où la dépravation hérétique a étendu les épines de sa *forêt*, vous fassiez monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi catholique. Et pour que vous ne soyez pas effrayés des difficultés d'un si grand travail, nous vous avons ouvert la voie, nous avons supporté les premiers ennuis, nous avons déployé devant vous l'étendard de la sécurité ; nous, comme vos écuyers vous précédant, nous avons fait que vous, chevaliers de la philosophie, vous puissiez combattre plus sûrement avec l'art de Mercure, les traits de Phébus et la lance de Minerve.

» De même pour que vous ayez confiance dans la stabilité de l'établissement que nous venons de fonder, nous n'avons accepté le fardeau qui nous était imposé qu'avec l'autorisation de l'Église. Car nous avions notre Moïse dans le seigneur cardinal-légat en France, notre guide, notre protecteur, et l'auteur, après Dieu et le seigneur pape, de cette entreprise si difficile, qui a décrété que tous les étudiants à Toulouse, maîtres et écoliers, auront l'indulgence plénière de tous leurs péchés.

» Par ces motifs, et à cause de la continuité des leçons et des discussions que les maîtres font avec plus de soin et plus d'exactitude qu'à Paris, une grande multitude d'écoliers afflue à Toulouse, voyant que déjà les fleurs ont apparu en notre terre et que le temps de la taille est arrivé. C'est pourquoi qu'aucune Déidamie ne retienne notre

nouvel Achille, soldat de la philosophie, et ne l'empêche d'aller à une autre Troie, dont Stace, le poëte de Toulouse, pourrait dire encore :

Là est tout l'honneur : là combattent les grand noms!
A peine les mères timides et les troupes de jeunes filles [s'abstiennent-elles!]
Celui-là est condamné à une longue vie stérile,
Et haï de Dieu, qui reste indolent en présence de cette gloire [nouvelle,]
Et en laisse passer l'occasion.

Que tout homme bien pensant devienne donc un courageux Achille, de peur que quelque lâche Thersite n'usurpe le laurier promis au magnanime Ajax. Qu'il vienne au moins, à présent que la guerre est finie, admirer l'ardeur des nouveaux soldats, l'ardeur des soldats de la philosophie.

» Et pour que les hommes studieux soient plus engagés à venir voir la gloire de Toulouse et son ardeur pour l'étude, qu'ils sachent que c'est une autre terre promise où coulent le lait et le miel, où verdoient de riches prairies, où les arbres fruitiers étalent leur feuillage, où Bacchus règne dans les vignes, où Cérès commande dans les champs, où l'air est si bien tempéré, que les anciens philosophes préféraient ce séjour à tous les lieux de la terre les plus estimés.

» Oh! combien sont incompréhensibles les grandeurs de Dieu tout-puissant!

Ici est la paix; ailleurs dans tout l'univers, Mars exerce [ses fureurs.]
Mais ces lieux connaissaient aussi naguères Mars et la mort.

» En outre, pour que vous n'apportiez pas vos hoyaux vers des champs stériles et incultes, les maîtres qui lisent à Toulouse ont arraché les *chardons de la rusticité plébéienne* et les épines de la *sauvage stérilité* (hylé), et ils ont éloigné tous les autres obstacles. Ici, en effet, les théologiens instruisent leurs disciples dans les chaires et le peuple sur les *places publiques*; les logiciens initient aux arts libéraux les apprentis aristotéliciens, les grammairiens exercent à parler suivant *les règles* ceux qui ne savent encore que balbutier; les chanteurs flattent les oreilles du peuple par l'instrument de leur gosier emmiellé; les décrétistes font voir Justinien, et les médecins enseignent Galien. Ceux qui veulent étudier jusque dans la moelle le sein de la nature peuvent entendre lire ici les *Livres sur la Nature*, interdits à Paris.

» Que vous manquera-t-il donc? La liberté scholastique? Nullement; parce que, n'étant retenus par les rênes de personne, vous jouirez de votre propre liberté. Craindriez-vous la méchanceté d'un peuple en fureur ou la tyrannie d'un prince injuste? Ne craignez rien, parce que la *libéralité* du comte de Toulouse nous a donné des garanties suffisantes pour notre salaire et pour la sécurité de tous les nôtres, soit qu'ils viennent à Toulouse, soit qu'ils s'en retournent. S'ils souffrent quelque dommage de la part des voleurs, sur les domaines du comte, il mettra les forces du Capitole de Toulouse à la poursuite des malfaiteurs, et on exigera la même satisfaction que pour les citoyens.

» A ce que nous avons dit nous ajoutons, comme nous l'espérons, que le seigneur légat appellera encore d'autres théologiens et d'autres décrétistes pour donner plus d'étendue aux études, et qu'il fixera le temps que les écoliers devront séjourner à Toulouse pour gagner l'indulgence (à moins que leur séjour ne soit empêché, ce qu'à Dieu ne plaise, par le Prévaricateur, ennemi du genre humain), de sorte que cette terre et cette nation sont conquises aux Romains combattant par le mystère triomphal de la croix qui sauva le monde.

» Quant au prix des choses qu'on a besoin d'acheter, il n'est pas cher : vous pouvez en être sûr, par ce que nous avons dit plus haut. Vous pouvez vous en rapporter aussi à la renommée, comme à notre témoignage, et encore à ces vers :

Pour peu l'on a le vin; pour peu l'on a le pain;
Pour peu l'on a la chair, et pour peu le poisson.

» Il ne faut pas oublier de parler des curions populaires. Car ici la puissance curiale *parait avoir* fait alliance avec la milice et le clergé.

» Si vous voulez donc admirer plus de biens que nous ne vous en avons dit, abandonnez vos foyers paternels, en attachant vos manteaux à votre cou, et adoptant cette maxime morale de Sénèque : « Je verrai toutes les terres, comme si elles m'appartenaient, et la mienne, comme si elle appartenait à tout le monde; je vivrai comme si je savais que tous me connaissent; car ce qui est digne de

l'homme, c'est d'essayer de grandes choses et d'en concevoir de plus grandes[1]. »

Tel est le programme superbe par lequel les scolarques de Toulouse annonçaient à tout l'univers qu'ils montent dans leurs chaires. D'abord nous reconnaissons ces maîtres à l'accent : et certes, quoi qu'on ait dit, ce ne sont pas des Toulousains. A ce luxe d'hyperboles, à ces gongorismes d'éloquence, on devine des Espagnols. Des Catalans ni des Aragonais n'auraient probablement pas eu ni cette forfanterie de langage ni cette abjection de caractère. Ces rodomonts scolastiques étaient, on n'en peut douter, des Castillans, des compatriotes de la reine Blanche, des élèves de saint Dominique, et, à tous ces titres, des acolytes de l'inquisition.

Après cela, dans cette curieuse circulaire, ce qui frappe le plus, c'est le paganisme du langage et les réminiscences mythologiques. Ils attestent fréquemment les dieux païens, rarement le Christ : ils citent les poëtes, les philosophes, les Pères mêmes, jamais l'Écriture. Pour le dire en passant, leur érudition pédantesque se fourvoie quelque peu. Ils appellent Stace le poëte de Toulouse. Ils le confondent à dessein peut-être avec son homonyme, un rhéteur gascon, Statius Ursulus. Évidemment, ils veulent flatter Toulouse, et c'est pour aduler Toulouse et s'encenser eux-mêmes qu'ils

1. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Série v, t. I, traduction de M. Gatien-Arnould, doyen de la Faculté des lettres.

assurent que l'on y professe mieux qu'à Paris. On sent les ménagements qu'ils croient devoir garder envers l'intelligente et frémissante cité. Ils parlent de son amour de la science et de son ardeur pour la liberté de la pensée. Les jeunes gens sont les paladins de la philosophie, et les timides femmes ont peine à s'abstenir de n'en être pas les amazones. Elles se taisent pourtant, mais naguère ces vierges belliqueuses rompaient des lances comme Esclarmonde aux conférences de Pamiers, et comme plus tard ces héroïnes qui manièrent les balistes et les catapultes dans la défense de Toulouse.

Le tableau de l'activité intellectuelle, mais de la réaction catholique, sous la compression de la France, est frappant. On y lit partout : non-seulement dans les chaires, mais encore sur les places publiques. Théologiens, philosophes, décrétistes, maîtres de logique, de physique, de musique, professent en plein vent. On y montre Justinien, Galien, Aristote, oui, ses livres sur la *nature*, interdits à Paris. Dans Paris naturaliste, remarquez bien, le pape interdit le Stagyrite. Il le permet dans la spiritualiste et mystique Toulouse. Eh, quels professeurs célèbres ! Naguère Accurse y brillait, bientôt y resplendira Thomas d'Aquin.

Cette œuvre de la France et de Rome est encadrée dans un croquis de l'âge d'or. La guerre rugit dans tout l'univers. Ici sourit la paix : un ciel toujours serein ; un sol reverdi; des fleuves de lait, de vin et de miel. Les *fleurs* ont regermé : ce sont les fleurs souveraines : les lis de France. Voici le temps de la taille des esprits, de l'amputation des âmes.

Quant à eux, ils ont déjà arraché les chardons de rusticité plébéienne, la poésie populaire; et extirpé les ronces de la stérilité sauvage, la hylé cathare. Sur la forêt hérétique incendiée, il faut maintenant faire monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi théocratique.

Le reste n'est pas moins menteur : « Que vous manque-t-il donc ? La liberté scolastique ? Vous l'aurez. La protection du prince ? Voyez les sécurités et les libéralités dont il vous entoure. Que craindriez-vous encore ? L'insulte d'un peuple furieux, l'attaque des voleurs, c'est-à-dire des faidits des bois ? Le comte mettra à leurs trousses les forces du Capitole. La puissance curiale *paraît* d'accord avec la milice et le clergé. Tout à l'heure on va voir comment : enfin le seigneur légat est leur Moïse, leur sauveur, après le pape et Dieu. Il absout d'avance de tous leurs péchés les écoliers et les écolâtres de Toulouse.

Cette harangue, tissue de mensonge, d'hyperbole, de rhétorique barbare, de tempête scolastique et castillane, renferme pourtant une vérité qu'elle darde de sa queue, comme son aiguillon la guêpe : c'est que le légat entend que cette *terre et cette nation soient conquises aux Romains par le mystère triomphal de la croix*. En conséquence, cet âge d'or de l'université toulousaine, cet Éden de l'inquisition méridionale va délicieusement s'ouvrir par un bûcher. On avait capturé deux cathares, un diacre et un évêque, tous les deux du nom de Guilhem. L'évêque, qu'on appelait le *pape des Albigeois*, se montra digne de ce titre imaginaire que lui donnait emphatiquement

le crédule et vindicatif orgueil de ses bourreaux. Il voulut confesser dans les flammes le Paraclet, et fut, en conséquence, brûlé vif sur la place du Peyrou, près de la basilique où un taureau sauvage traîna le corps sanglant de saint Saturnin.

II

GUILHEM DEL SOLER. — DÉLATIONS ET PROCÉDURES DE L'INQUISITION. — DÉPART DU LÉGAT POUR ROME. — LES SEIGNEURS DE LAURAC ET D'ANIORT. — MEURTRE DU SÉNÉCHAL ANDRÉ DE CHAUVET.

L'autre se nommait Guilhem del Soler (du Grenier), issu d'une des trois tribus verrières établies dans les forêts de Gabre, vers les sources de l'Arise et de la Lèze, où, pour contenir leur patriotisme cathare, on a construit depuis la Bastide ou forteresse de Serou[1]. La tribu de Grenier, car elle a francisé son nom au XVIe siècle où elle a embrassé le calvinisme, lui a donné et lui donne encore un grand nombre de pasteurs, de soldats et de martyrs. Mais une apostasie est le préambule de son histoire héroïque; Guilhem del Soler était considérable parmi les parfaits albigeois. Il avait converti

1. La noblesse verrière, dont on ignore l'origine, doit remonter jusqu'au moyen âge, peut-être jusqu'à Charlemagne. Ce n'est que dans un temps barbare qu'on a pu avoir la naïveté d'anoblir des hommes qui enflaient au bout d'un tube des bulles de verre liquide.

Pierre de Gardouch, chevalier de la maison de Villeneuve, blessé au siége de Toulouse. A Gardouch, dans le Lauragais, où il prêchait habituellement, il logeait aussi dans le manoir d'En Castilho. Il était le compagnon du fameux Gérald de la Motha, brûlé après la prise du château de la Bessède[1]. Épouvanté du supplice de son maître et séduit par l'évêque de Toulouse, il abjura. L'évêque le présenta au concile, et le légat, qui faisait dresser le bûcher du pape cathare, fit réhabiliter solennellement Guilhem del Soler. Cet honneur le conduisait à l'office de délateur de l'inquisition. C'est ainsi que, réconcilié par les évêques, Guilhem passa du rang des victimes au rang d'accusateur et d'auxiliaire des bourreaux. C'est à ce titre désormais qu'il siége dans l'histoire et qu'il y siégera éternellement.

Le malheureux dénonça ses anciens frères, ceux qui l'avaient défendu de leur épée, ceux dont il avait mangé le pain, ceux qui lui avaient donné leur sang. Et maintenant, pour salaire d'un dévouement religieux, l'apostat les jetait dans le malheur, dans l'indigence; il les précipitait en foule à l'exil, au cachot, à la mort. Foulques, évêque de Toulouse, dirigeait l'instruction judiciaire : il aurait donc le droit d'être élevé dans l'histoire à l'honneur de premier inquisiteur général des Albigeois. Les citoyens, les châtelains furent cités devant le redoutable tribunal. Les seigneurs d'Aniort eux-mêmes, après bien des hésitations, descendirent de leurs manoirs pyré-

1. Regist. de l'inquisition de Toulouse.

néens. Les évêques fallacieusement procédèrent par degrés; ils interrogèrent d'abord des catholiques; puis il appelèrent les suspects; puis enfin les vrais coupables. Ceux-ci d'abord se concertèrent pour ne faire aucune révélation. Mais comme il arrive toujours, les peureux tremblèrent; ils firent des aveux, et demandèrent leur grâce au légat. Le cardinal se montra d'autant plus indulgent avec les timides qu'il se proposait d'être inflexible envers les obstinés. Quelques-uns, mais peu nombreux, voulurent se défendre juridiquement; ils demandèrent qu'on les confrontât avec les délateurs. Romain de Saint-Ange refusa et partit pour la Provence (déc. 1229). Mais ces châtelains, l'obsédant de leurs réclamations, le suivirent jusqu'à Montpellier. Le légat, pour se débarrasser des accusés sans compromettre les accusateurs, leur déroula la liste des témoins. Ils s'en retournèrent enfin, de guerre lasse, ne connaissant avec certitude d'autre traître que Guilhem del Soler[1]. Romain de Saint-Ange, passant le Rhône, vint tenir à Orange un concile qui probablement ne fut qu'une répétition de celui de Toulouse. Puis étant à Mornas, ce château assis sur des rochers escarpés, non loin de Montélimart, il remit à Foulques qui l'accompagnait par honneur, les décrets de pénitence rendus contre les suspects, et dit adieu à son vieil et cruel ami qu'il ne devait plus revoir. Rappelé par Grégoire IX, il repassa les Alpes, emportant à Rome les autres informations dont la révélation fortuite eût provoqué dans tout

1. *Gal. Christ.*, t. I. — Thrés. des Chartes.

le Midi les plus sanglantes représailles. Par là prit fin la nonciature de ce fatal légat, qui après avoir, par le traité de Paris, scellé l'asservissement des cités romanes, les livra, enchaînées et mourantes, à l'inquisition. A ce fléau, il faut en ajouter un second. La croisade qu'il avait amenée du Nord avait détruit jusqu'aux semences de la terre ; il en résulta, l'année suivante, une famine : ce fut le dernier adieu du cardinal Romain de Saint-Ange [1].

Le légat, se détournant de la route d'Italie, avait remonté le Rhône, pour tenir le concile d'Orange. Deux choses le retinrent quelques instants au pied des Alpes. Il acheva la réorganisation du marquisat de Provence, détaché de Toulouse, et rattacha définitivement au Saint-Siége cette épave magnifique de la croisade. A cette question territoriale se joignait une question ecclésiastique et religieuse. La Provence était le berceau des Vaudois. C'est du Val-Gyr que, cent ans auparavant, était sorti l'impétueux Pierre de Brueys. Ses disciples existent encore dans les vallées de la Drôme et de la Durance. Leurs églises également se retrouvent éparses dans tout le Midi. L'inquisition les signale à Pamiers, Albi, Montauban, dans les plaines de Toulouse et de Carcassonne. Ils sont partout mêlés aux Albigeois. Seulement les Albigeois chevaleresques sont dans les châteaux, les Vaudois républicains dans les cités. Ils se partagent les ateliers et les cabanes. Cathares et léonistes, divisés sur la doctrine, s'accordent sur la politique et s'unissent dans

1. Guil. de Puil., ch. XL.

les consulats romans. Le fier légat, après l'écrasement des Albigeois, voulut probablement balayer les Vaudois moins odieux, et dut charger Aymar de Poitiers, lieutenant du Saint-Siége, de mettre le pied sur cette ruche importune plutôt que redoutée d'abeilles bibliques des Alpes. Puis il continua sa route par la plage ligurienne, et rentra dans Rome comme le pacificateur des Gaules. Grégoire IX l'accueillit comme le vainqueur de l'insurrection la plus vivace, la plus tragique et qui avait usé dix légats, vingt croisades et un million d'hommes armés. L'heureux et superbe proconsul y triompha de l'Orient et de l'Occident, du catharisme dont l'extermination, sans loyauté comme sans merci, accusera sa mémoire jusqu'à la fin des siècles, et du léonisme, qui, renaissant dans le calvinisme plus vigoureux, et survivant à six cents ans de martyre, s'assied tranquillement aujourd'hui en face du Vatican, et regarde avec pitié, du haut du Capitole, la honteuse, la tardive, mais incomparable ruine de la théocratie romaine.

Foulques, évêque de Toulouse, de retour dans sa métropole, convoqua les condamnés, dans la chapelle de Saint-Jacques. C'était un oratoire construit dans le cloître Saint-Étienne avec les débris d'un temple romain. Des colonnes de marbre noir antique en supportaient la voûte romane sur des chapiteaux sculptés de feuilles d'olivier, symboles d'une paix funèbre [1]. L'évêque, du haut de la

1. Cette chapelle a été démolie en 1812. Du Mège, *Hist. des inst. de Toulouse*, t. I, ch. IV.

chaire, lut les sentences du légat. Elles produisirent un tumulte immense d'exaspération mêlée d'horreur et d'effroi. Les prévisions du cardinal se réalisèrent, les traîtres furent soupçonnés; la délation arma le meurtre. Guilhem del Soler dut se cacher dans les antres de l'inquisition; mais plusieurs de ses complices tombèrent sous le poignard; la plus illustre de ces victimes fut André de Chauvet, sénéchal de Toulouse, ennemi acharné de la puissante maison d'Aniort [1].

Aniort est situé dans les Pyrénées, vers la source de l'Aude, sur les confins de la Cerdagne. Vers l'an 1000, Pierre, fils d'Impéria, rendit hommage pour ce château à Bernard, comte de Carcassonne. Deux siècles plus tard, Gérald, son descendant, était seigneur d'Aniort, de Castelport, de Roquefeuil, de Rocan, de Dorna et d'autres terres éparses dans le Rasez et le Lauragais. Gérald d'Aniort épousa Esclarmonda de Laurac, sœur d'Améric,châtelain de Montréal, et de Géralda, dame de Lavaur, si fameux par leur fin tragique. Niobé pyrénéenne, Blanca de Laurac, leur vieille mère infortunée, était destinée à voir, par la croisade et l'inquisition, Améric, son fils, pendu à un gibet; ses filles, Géralda, jetée vivante dans un puits; Mabilia, vierge cathare, morte probablement dans un bûcher; Esclarmonda, dépouillée de ses châteaux; ses petits-fils dispersés dans les combats, dans les prisons, dans les déserts; ses manoirs détruits, sa ville démantelée et toute sa race exterminée par le

1. Doat. Procédures de la maison d'Aniort.

roi de France. Salaire lamentable de son héroïque dévouement à la foi cathare et à la patrie romane.

Gérald et Esclarmonda d'Aniort, après de longues guerres, finirent par conclure une trêve avec Montfort, le meurtrier de leur maison. Le fanatique chef de la croisade, non content de leur soumission, eût encore voulu, pour la consolider, obtenir d'eux l'oblation d'un de leurs enfants à l'Église romaine. Gérald éluda constamment l'invitation de son terrible vainqueur qui ne put jamais dompter la douleur farouche de l'altière Esclarmonda. Il y eut toujours entre la fière matrone et l'assassin de sa race, le puits sanglant et les gibets funèbres de Lavaur. Mère féconde, elle avait donné, entre autres enfants, quatre fils à son époux; elle les éleva sous le toit dépeuplé de Laurac, sur les genoux de Blanca, leur aïeule, et de leur tante Mabilia, l'une veuve *revêtue* et l'autre vierge *couronnée*, de l'Église du Paraclet. Comme une lionne blessée, elle les nourrit de son lait et de son sang, de sa foi cathare, des douleurs de sa race, des vengeances de sa patrie, des horreurs de la croisade, et dès qu'ils furent d'âge chevaleresque, elle les lança dans les combats. Nés avec le siècle, ils étaient adolescents, lors de la chute des Montfort et du relèvement du Midi, et sa délivrance et son triomphe furent les premiers exploits de leur imberbe héroïsme.

Bernard-Othon [1], le plus brillant des fils de Gérald, devint par la mort de son père, comme le

1. Bernad-ot, ou Bernadot.

chef de l'antique maison d'Impéria, et l'un des héros de l'Église du Paraclet. Blessé au front à l'attaque de Vertfeuil, contre les soldats de l'évêque de Toulouse, il fut rapporté mourant à Laurac. Il venait d'épouser Nova de Cab-Aret, fille probablement de ce Pierre Roger, le plus vaillant châtelain du Cabardez, et de cette Brunissenda, si célèbre par sa beauté et les chants du troubadour Ramon de Miraval. Nova résolut d'ensevelir son veuvage, dans une de ces grottes où vivaient, selon la perfection cathare, Béatrix, sœur de son père et la mère du poëte, Aladaïs de Naïvoras. Mais Othon, dont elle attendait la mort, revint inopinément à la vie, et, guéri de sa blessure, ressaisit aussitôt ses armes. Il fut fait prisonnier dans un combat, mais échangé, bientôt après, contre Jehan de Brigier [1], chevalier français, capturé par ses frères à la bataille de Baziège, et longtemps détenu dans les tours d'Aniort.

Othon, léger et mobile, s'effraya de la croisade de Louis VIII. Mais il revint bientôt au parti national. Les fils d'Impéria vivaient comme les princes laïques du catharisme, sans tenir compte du pape de Rome ni du roi de France. Othon fréquentait Guilhabert de Castres, Bernard de la Motta et les autres évêques. Cinq ministres albigeois prêchaient publiquement dans son château d'Aniort. Les diacres Navarra, Cernian et la dame de Caraman résidaient dans son manoir de Dorna. D'autres à Belsplans, d'autres à Laurac. Cette diaconesse

1. Jehan le Boutefeu.

gnostique était l'épouse de Gérald de Gourdon, fils de Ramon de Caraman. Ramon, dans le dernier siècle, reçut dans son château de Saint-Félix, l'évêque Nicétas, venu de Constantinople. C'est sur leurs terres qu'était né le catharisme occidental. Gérald fut l'un des plus vaillants faidits qui ramenèrent d'Espagne le comte Ramon VI : au siége de Toulouse, où fut tué Montfort, il combattait à la barbacane du Pont-Neuf, théâtre de si grands exploits.

Le roi de France maintint la confiscation prononcée par Montfort de la terre de Caraman, pour frapper l'hérésie dans son premier berceau et dans son premier héros. Gérald, expulsé une seconde fois et pour toujours de son château paternel, se retira chez ses cousins d'Aniort. Après la guerre, il devint évêque, et sa femme diaconesse; elle prêchait à Dorna et lui prêchait et bataillait dans les bois. C'est ainsi qu'Othon d'Aniort s'entourait de prêtres et de chevaliers faidits. Un jour, c'était un dimanche, le peuple se réunit dans l'église de Laurac. Le prêtre romain se présenta pour monter en chaire. Arrière, arrière, prêtre de Lucibel, s'écria Othon, en l'écartant de son épée, et toi, dit-il au diacre cathare, ministre saint du Paraclet, parle et console-nous [1] !

Aussi lorsque après le traité de Paris, les *fils d'Impéria* furent cités devant le tribunal de l'Inquisition, refusèrent-ils de descendre de leurs rochers. Pour les y décider, Pierre-Amiel, archevêque de

1. Doat

Narbonne, homme violent et scandaleux, se rendit à Roquefeuil, résidence d'Esclarmonde, mère de *ces maudits d'Aniort*. La fière matrone féodale, interrogée sur sa foi, dédaigna de s'expliquer, et comme le primat de Septimanie lui disait qu'elle n'était pas chrétienne, elle répondit, en les congédiant, insoumise et indignée, qu'elle était plus chrétienne que lui et que tous les prélats romains. Othon d'Aniort cependant, sur l'assurance qu'on n'attenterait point à sa liberté, consentit à se rendre à Toulouse. Le légat n'osa point sévir contre ces redoutables chevaliers pyrénéens. Il se contenta de les laisser, à son départ, sous la surveillance du sénéchal du roi, André de Chauvet. Chauvet, à la tête des croisés, avait démantelé son bourg de Laurac, dévasté ses récoltes, ravagé ses bercails. Il fit enlever plusieurs de ses vassaux, et menaçait continuellement les ministres cathares recueillis dans son manoir. Mais dans une de ses chasses aux hérétiques, le sénéchal fut enveloppé par les montagnards et massacré dans la forêt *Centenaire* [1]. »

1. Guil. de Puil., ch. XL.

III

RÉACTION CONTRE ROME ET LA FRANCE. — LUTTE DES CHEVALIERS DE VERTFEUIL ET DE L'ÉVÊQUE DE TOULOUSE. — MORT DE L'ÉVÊQUE FOULQUES ET SES FUNÉRAILLES. — SUPPLICE DE PAGAN ET DES FAIDITS DE LA BESSÈDE.

Le meurtre du sénéchal André de Chauvet, dont on accusa les chevaliers d'Aniort, fut comme le signal d'une réaction contre Rome et le roi de France. « *Les enfants de Bélial*, dit un vieux moine, sortirent des abîmes où ils se tenaient cachés, et s'élancèrent contre l'évêque de Toulouse[1]. « Ces *brigands* n'étaient autres que les seigneurs légitimes de Vertfeuil, château situé à six lieues au levant de la grande cité romane. Dans le dernier siècle, leurs pères, ardents Albigeois, n'avaient répondu aux prédications de saint Bernard, et aux admonestations du légat pontifical, que par un bruyant et triomphant charivari. « Vertfeuil, s'écria le furieux abbé de Clairvaux, Vertfeuil, que Dieu te dessèche ! » La croisade, en effet, soixante ans plus tard, avait desséché non-seulement Vertfeuil, mais encore Toulouse et le Midi tout entier, qui n'a jamais reverdi, brûlé par l'ouragan du Nord. Simon de Montfort en avait dépossédé les châtelains, donné leurs terres à l'évêque Foulques, et confié la garde du domaine épiscopal à un chevalier fran-

1. Guil. de Puil., ch. XL.

çais, nommé Odon ou Othon de Liliers. « Il y avait » dans ce château, dit un vieux chroniqueur, cent » maisons de chevaliers, ayant armes, bannières et » palefrois, lesquels furent assaillis de maintes » guerres, grêles et stérilités. J'ai moi-même, dans » mon enfance, vu le noble homme Isarn Nébulat, » anciennement principal seigneur de Vertfeuil, » vieillard centenaire, vivre très-pauvrement à » Toulouse, et se contenter d'un seul roussin[1]. »

Après la mort de Simon de Montfort, le vieux Isarn l'Embrumé, car c'est le sens de Nébulat, qui ne se *contentait* pas apparemment de son maigre roussin, remonta sur son ardent cheval de guerre et conduisit son clan chevaleresque à l'attaque de son antique manoir de Vertfeuil, sur les murs duquel fut presque mortellement blessé le jeune Othon d'Aniort. Mais le roi Louis VIII l'en expulsa quelque temps après et le rendit à l'évêque Foulques, partisan de la France; spoliation qui venait d'être confirmée par le traité de Paris.

Les chevaliers de Verfeuil, réduits à vivre en faidits, sortaient, de temps à autre, de leurs cavernes et de leurs forêts : ils guerroyaient contre l'évêque, tuaient ses clercs, levaient ses dîmes, enlevaient ses bestiaux. Au milieu de cette paix qu'on disait *miraculeuse*, Foulques ne pouvait sortir de Toulouse qu'escorté de soudards étrangers, et sans entendre rugir autour de lui le vieux Nébulat agitant sa lance vengeresse, et tout semblable, sur son coursier décharné, au fantôme du Temps et au spectre de

1. Guil. de Puil., ch. I.

la mort. L'évêque furieux s'en prit au comte de Toulouse. Un jour il lui dit insolemment : « Je sais que l'an passé j'ai, grâce à Dieu et à vous, recueilli assez paisiblement mes dîmes. Je ne doute pas que vous ne soyez secrètement l'auteur de ces troubles nouveaux. Mais ne croyez pas que je les supporte patiemment. Voici un an que je suis de retour dans la cité. Je suis prêt à m'éloigner encore de ses murs. J'étais mieux dans mon exil que dans mon évêché[1]. »

Le comte de Toulouse s'entremit pacifiquement et force fut à l'évêque de composer, au moins pour quelque temps, avec les seigneurs de Vertfeuil. Foulques sortit, comme il le disait, de sa ville épiscopale, d'où il avait été presque constamment banni, et cette fois ce fut pour toujours. Ce ne fut pas le comte qui l'exila, mais la réprobation universelle et le soulèvement de cœur d'une cité qui l'abhorrait. C'était aussi, de sa part, lassitude d'un épiscopat orageux, mélancolie de moine et de troubadour, nausée du meurtre et du sang. Il demanda le repos à l'abbaye de Grandselve, sa retraite habituelle. Le vieil amant d'Aladaïs de Rocamartina touchait encore, en mourant, sa harpe de ses mains trempées dans le sang d'un peuple; et de ses lèvres noires de calomnie et de fanatisme, célébrait encore la beauté non plus terrestre et périssable, mais immortelle et glorifiée dans la vierge, mère d'un Dieu. Il expira vers Noël 1231, et singulière coïncidence, son dernier chant est un hymne sur la naissance du Christ: l'*Étoile du matin qui se lève sur Jérusalem*. On dirait que

1. Guil. de Puil., ch. II.

ce sanglant jongleur s'enfonçait dans les ténèbres de la mort en répétant à chaque strophe ce refrain : « La nuit s'en va, mais le jour vient! Il vient clair » et serein! Voici l'aurore, une aurore douce et » divine! » Délire effrayant, horrible démence d'un grand réprouvé qui descend en chantant vers l'abîme et salue comme l'*Orient d'en haut*, la vague lueur du gouffre, l'éclair des foudres éternels[1].

Foulques, qui n'est qu'au douzième rang comme troubadour, est incontestablement au premier comme inquisiteur et comme bourreau. De tous les grands instigateurs de la croisade, il est le seul qui en ait vu le couronnement dans le parvis de Notre-Dame de Paris, et que la mort ait doucement conduit en triomphe, avec des palmes et des cantiques, devant le tribunal où un million de victimes l'attendaient pour l'accuser auprès de Dieu. Trois mois après l'irrévocable jugement, on lui donna pour successeur, frère Ramon du Falgar, provincial des Dominicains, issu des seigneurs de Miramont, château situé non loin du confluent de la Leza et de l'Ariége, entre les deux fleuves. Ramon hérita de l'esprit et de la houlette sanglante de Foulques. Le moine continua le troubadour. Il ouvrit son épiscopat par le supplice d'une vingtaine d'Albigeois; hécatombe humaine dont son prédécesseur était bien digne et qui dut bien singulièrement réjouir son tombeau. Cinq ans auparavant, Humbert de Beaujeu, maréchal de l'armée française, assiégea et prit dans le Lauragais un château qui,

1. Guil. de Puil., ch. XLI. Troubadours, Folq. de Mars.

de sa forêt de bouleaux, portait le nom de la *Besseda*. Mais Pagan[1], seigneur de la Besseda, avec quelques hommes de pied et de cheval, s'était échappé. Dépouillé de son manoir et de son bourg démantelé, il vivait en faidit dans les antres et les forêts de la montagne Noire. Il ne s'effraya pas du supplice de Gérald, il embrassa le sacerdoce albigeois et devint chevalier-sauvage du Paraclet. Pagan, diacre-guerrier, suivi de son compagnon prêtre-soldat comme lui, à la tête des proscrits de la Bessède, presque tous parfaits, prêchant et guerroyant, parcourait à cheval les plaines du Lauragais. Le chevalier Pierre de Recaud le trouva un jour à l'endroit où la route coupe le petit Ers, au nord de Toulouse. Pierre était probablement le fils de Ramon de Recaud, gouverneur de Ramon VII. Il était le compatriote de Pagan : dans sa troupe était son frère Sans; peut-être même ses deux sœurs Condors et Anglesia, diaconesses. Nul doute que sous prétexte de voir son frère ou ses sœurs, Recaud ne vînt en secret de la part du comte alarmé du sort qui menaçait Pagan. S'éloignant un peu sur le bord du torrent, Pierre le conjura d'abandonner la foi cathare. Jamais, s'écria le généreux proscrit, je ne romprai le vœu que j'ai fait au Seigneur, et il continua sa route dans la forêt[2].

Le comte évidemment, instruit de quelque projet

1. Pagan dérive de Pagus. Il a le même sens que Pagès. On ne doit donc pas le traduire par payen, comme l'a fait M. Schmidt, mais bien plutôt par citoyen.

2. Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art Montmaur. Voy. Recaud, art. Mas Saintes-Puelles.

sinistre, fit indirectement cette tentative pour sauver l'héroïque faidit. Et quelques jours après, chose triste à dire, il accompagnait Ramon du Falgar qui voulait inaugurer son avénement par une chasse aux cathares et terminer l'aventure de son prédécesseur Foulques. Foulques avait ravi à Pagan son château; Falgar résolut de lui arracher le seul bien qui lui restait encore, la vie. L'évêque et le comte se rendent à Castelnaudari, remontent sur le soir vers la Bessède et la montagne Noire, et la nuit étant venue, ils envahissent les cavernes pleines de cathares endormis. Ils reviennent à Toulouse avec cette grande capture dans laquelle se trouvaient dix-neuf parfaits et leur chef Pagan. Les croyants furent réservés aux Murs et les cathares au bûcher. Pagan, chevalier des guerres romanes, guida ses compagnons dans les flammes comme autrefois dans les combats. Ce qu'il avait soutenu par l'épée, il le confessa par le feu, il n'y avait de changé que le champ de bataille. Quand ces exécutions avaient lieu, les chevaliers albigeois, d'ordinaire, allaient chercher dans les forêts voisines un évêque ou un diacre : ils l'introduisaient dans la ville, le menaient sur la place du supplice où, perdu dans la foule, l'homme de Dieu, d'un geste mystérieux, bénissait le patient, qui voyait dans le signe un gage de salut[1]. Mais cette fois

1. Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art. Lantar. C'est ainsi que la reine Marie-Antoinette reçut l'absolution d'un prêtre aposté sur son passage à une fenêtre de la rue Saint-Honoré. Voir aussi, dans les *Mémoires* de Mme de Lafayette, le touchant récit du supplice de Mme la maréchale de Noailles.

Pagan dut remplir lui-même cet office funèbre, il put bénir ses compagnons dans le brasier: il leur versa le rafraîchissement du Paraclet. Ainsi périt à Toulouse cet infortuné chevalier, noble victime de sa fidélité envers le comte qui lamentablement livrait ainsi les serviteurs de sa dynastie, les défenseurs de l'indépendance romane.

Foulques, quelque temps avant sa mort, avait transféré l'ordre des Dominicains du couvent de la rue Saint-Rome, au vaste monastère qu'il leur avait fait construire au ***Jardin de Garrigas***, dans le capitoulat de la Daurade [1]. Ramon du Falgar continuant son œuvre, fit élever auprès du cloître, une vaste église, où lui-même avait choisi son tombeau. Cette basilique, qui ne fut terminée qu'au bout d'un demi-siècle, existe encore avec sa tour octogone, jadis surmontée d'une flèche aiguë. L'édifice est en brique d'un rouge sombre, comme badigeonné du sang d'un peuple, ou imbibé de la vapeur des massacres de son siècle. La Révolution française, terrible réparatrice des crimes du passé, décapita cette tour, et convertit la nef monastique en écurie militaire, de sorte que depuis soixante ans les chevaux triturent impassiblement, de leur ongle d'airain, dans l'infection de leur fumier, les ossements des inquisiteurs qui firent fouler les peuples du Midi sous les pieds dévastateurs des coursiers du Nord, et sous les bonds des croisades hennissantes. L'historien frissonnant découvre parfois sur la terre des ébau-

1. Probablement confisqué sur Bertrand de Garrigas, l'un des capitouls, retenu comme otage à Paris, et prisonnier du roi de France.

ches de ces supplices éternels que le poëte rêvait dans l'enfer [1]. Ce monastère dominicain devint comme le capitole de l'inquisition. De ses murs redoutés sortaient incessamment des moines farouches qui dans les diverses chaires de la ville épouvantée allaient signalant les citoyens suspects ; réclamant l'âme des vivants, revendiquant la cendre des morts. « Toulouse tout entière est infectée d'hérésie, s'écria un jour le frère Orlando ou Roland de Crémone ! » Le peuple fit entendre des murmures, les consuls proférèrent des menaces. « Eh bien, continua le fougueux dominicain, c'est maintenant que nous allons agir, que les hérétiques et leurs défenseurs tremblent. » L'inquisiteur ordonna l'exhumation de Donat, chanoine de Saint-Saturnin, et d'un laïque nommé Galban, issu d'une famille notable et probablement capitulaire. Ses ancêtres, ou lui-même, avaient mérité, par leur dévouement civique, de donner leur nom à la rue qu'ils habitaient dans la cité. Ses os furent exhumés, sa maison démolie, son nom effacé. Rétablissons-le donc dans l'histoire, et que la rue qui reçut le nom vulgaire de la Faba, et plus tard le nom monastique de Véronica, reprenne son nom patriotique de Galban ! L'évêque fit le procès à ces cendres infortunées ; puis il les fit traîner dans la ville, et porter enfin sur le bûcher. Ces exécutions avaient lieu d'ordinaire au

1. Le poëte Baour-Lormian a *déploré* en vers ces profanations. Cette église vient d'être rendue au culte par l'Empereur Napoléon III (1867).

Prat comtal, ou Pré du comte, esplanade déserte, voisine du Peyrou, à l'occident de la cité [1].

Tels sont les événements qui signalèrent la fin de l'évêque Foulques, et les commencements de Ramon du Falgar. Le comte éperdu assistait à ces jugements, à ces exécutions, à ces sacriléges. Mais les prélats n'étaient pas encore satisfaits. Ils ne cessaient de l'accuser auprès du Saint-Siége. Grégoire IX eut l'air de prendre le parti du prince. Il répondit aux évêques : « Arrosez-le bénignement » comme une jeune plante, et nourrissez-le du lait » de l'Église, comme un petit enfant ! » Ces douces, ces tendres paroles présageaient un redoublement de rigueur, et d'effroyables malheurs pour les peuples pyrénéens.

IV

SUITES DE L'INQUISITION. — PROSCRIPTIONS. — INSURRECTIONS. CAMPEMENTS DANS LES BOIS.

Les exemples d'Isarn Nébulat, de Pagan de la Bessède, et des insurgés de la forêt Centenaire, nous peignent au vif l'état du Midi. Tous les Albigeois dépossédés par la croisade, proscrits ou effrayés par l'inquisition, erraient en armes et par

1. Dom. Vais., *Hist. du Lang.*, v. 24. Du Mège, *Hist. de Toul.*, Bertrand de Born : Al Prat Comtal costal'Peyro. La rue Galban est aujourd'hui la rue des *Tourneurs*.

bandes menaçantes dans les campagnes alors presque sans chemins et partout hérissées de buissons et de taillis. De sorte que cette *miraculeuse paix* de Paris n'était au fond que le trouble et le tumulte et le meurtre. Au meurtre judiciaire répondait le meurtre populaire : à la guerre chevaleresque succédait la guérilla patriotique et sauvage.

Les évêques de Toulouse lancèrent les officiers de l'inquisition après les magnanimes citoyens, les héroïques défenseurs de la métropole. Les Roaïx, les Maurand, les Arnaud-Bernard, traqués dans la grande cité, se retirèrent dans leurs châteaux du Lauragais. Relancés dans leurs manoirs féodaux, ils devinrent chefs de bande et rendirent à l'inquisition guerre pour guerre. Ces chevaliers, qui ne conservaient de leurs biens qu'une lance et un cheval, virent accourir autour d'eux leurs vassaux, leurs serviteurs, qui n'emportaient de leurs cabanes que leurs arcs flexibles de cormier durci au feu, et leurs longues flèches sifflantes de frêne affilées et amorcées d'un bec de fer. Il se forma des attroupements dans les bois ; des voix sinistres résonnèrent dans les lieux déserts. Des hennissements farouches sortaient de la bouche des cavernes. Il s'organisa une espèce de chevalerie proscrite, de milice errante et sauvage pour le redressement des torts de la conquête.

La même proscription fit fuir les Hunold de Lantar, les Gourdon de Caraman, les Belissen de Fanjaus. Ces barons, suivis de leurs vassaux, erraient de forêts en forêts. Le nom ibère de Baziége indique qu'une forêt immense formait la ceinture de

Toulouse dont les débris couvrent encore de vastes bois de chênes la plaine arrosée par l'Ers du Lauragais. Ces sombres *garrigues*[1] recélaient, surtout vers la montagne Noire et les Pyrénées, des grottes profondes, tanières d'animaux antédiluviens, dont la stalagmite recouvrait les squelettes gigantesques. L'ours et le lion des cavernes recueillaient dans leurs sépulcres hospitaliers ces proscrits de Rome. C'est là qu'ils campaient d'ordinaire, ils ne sortaient que sur le soir; mais souvent aussi ils tentaient en plein jour leurs hardies expéditions. Ils se tenaient à l'affût d'un sénéchal ou d'un chef cénobitique, rançonnaient les collecteurs des dîmes des évêques, traquaient, comme des loups, les agents de l'inquisition, enlevaient aux archers le ministre cathare que l'on menait au bûcher, attaquaient les étrangers usurpateurs de leurs manoirs héréditaires, et quelquefois avaient la bonne fortune de délivrer les belles Romanes, jetées avec leurs héritages paternels, aux capitaines du Nord, par le roi de France. On devine la joie, l'émotion, le triomphe, quand ils ramenaient dans leurs grottes une fille, une sœur, arrachée à quelque *Jean le Drac, Pierre le Sanglier, Robert Sans-Avoir*, ces vagabonds d'outre-Loire qui les tenaient captives et éplorées dans leurs donjons pyrénéens.

Les croisés et les moines dont leurs escalades nocturnes troublaient le sommeil dans leurs manoirs et leurs monastères crénelés, traitaient ces bannis avec un dédain mêlé d'effroi, de *brigands*, de

1. Du garric, chêne.

routiers, parce qu'ils rompaient cette paix de Paris indignement extorquée à un faible prince. Mais le villageois indigné voyait dans ces bandits de vrais maîtres dépouillés, de nobles seigneurs proscrits, de justes vengeurs des saints persécutés. Le serf roman secondait secrètement leur justice vagabonde et leur chevalerie sauvage. On vit des choses touchantes : le colon nourrir son ancien seigneur dépossédé, et son vieux prêtre voué à la mort. Il retranchait à sa bouche et à la faim de ses enfants le pain d'orge et de maïs[1], et se dérobant de sa cabane sur la brune, il le portait à ces pieux brigands des forêts qui lui rendaient le pain de l'esprit et le vin de l'âme. Là, sous les chênes, devant une grotte, il trouvait un évêque, des chevaliers, des archers, des chevaux, des chiens, un camp éclairé par la lune. L'évêque ouvrait le *Livre* et lisait : « Au commencement était la Parole... Je ne vous laisserai point orphelins... Vous recevrez le Consolateur. » Un sermon commençait dans la paix des bois : un cantique s'élevait dans les silences de l'ombre et du désert; un son de harpe soupirait au haut d'un rocher. C'était un troubadour (car la poésie était une brigande comme la religion) qui chantait Carcassonne captive, Toulouse abattue et éplorée, la race romane gisante dans son sang et blessée à mort. Quand l'orient commençait à blanchir, le vieil évêque donnait sa bénédiction; le pâtre se retirait consolé, et souvent en rentrant au manoir

1. Le maïs avait été apporté d'Orient comme l'indique son nom de *blé de Turquie*.

de son tyran, il était, pour sa course et sa prière nocturne, pendu aux créneaux.

Ce catharisme du peuple se retrouve encore, de nos jours, dans les noms patronymiques qui s'établirent à cette époque et qui se sont perpétués comme un pieux et vivant blason. Ces vilains de la glèbe portent gravée dans la chair et le sang leur histoire héraldique. Plusieurs de ces familles rustiques reçurent, à cause de leur foi, les noms de *Cathari*, *Pathari*, hommes de pureté et de douleur. D'autres, de leur fidélité, celui de *Loza*, louange. D'autres, de leur pieux espoir, celui d'*Espérandieu*. D'autres, de leur croix d'ignominie, celui de *Crouzet*. D'autres, de leur dévouement patriotique, celui de *Bobila*, Bonvilain. L'un de ces Bobilas du Lauragais, probablement un colon libre, un *pagès* allodial, devint chef de bande. Il s'illustra sans doute par son courage, et peut-être par son combat contre Chauvet, le sénéchal tué dans la forêt Séculaire. Ramon VII, dans un moment d'énergie et de gratitude, l'anoblit et fut son parrain chevaleresque. Le vaillant serf, qui devançait de si loin nos âges, reçut l'accolade du comte, et le ceinturon militaire des barons du bocage, qui lui chaussèrent les éperons d'or, et lui présentèrent le palefroi hennissant et fier de porter sur son dos cet héroïque précurseur de la démocratie de l'avenir[1]. Nous verrons le chevalier Ramon de Bobila figurer au massacre des inquisiteurs d'Avignonet après lequel sans doute il dut se réfugier avec sa tribu sur les

1. Doat. Du Mège.

terres du comte de Foix où ses descendants habitent encore, dans leur condition rustique, autour de la grotte du Mas-d'Azil. Le comté de Foix fut toujours l'asile des proscrits; le grand et pieux comte Roger-Bernard s'entoura constamment des chevaliers déshérités; et lui-même, l'Olivier des guerres romanes, dépouillé de Pamiers, de Mirepois et de Chalabre, resta comme un prince des faidits des forêts pyrénéennes.

Tel était le faiditisme albigeois qui, vague, fugitif, insaisissable, pullulant dans tous les buissons, fourmillant dans tous les halliers, hurlant dans toutes les cavernes, poussant le cri de guerre de rocher en rocher, s'étendait comme une mer orageuse, depuis les croupes de Rouergue jusqu'aux cimes des Pyrénées. Les conquérants français le partageaient du nord au sud par leurs forteresses échelonnées de hauteur en hauteur, des sources de l'Aveyron aux sources de l'Ariége. Les sénéchaux de Toulouse et de Carcassonne le divisèrent de nouveau de l'est à l'ouest; ils jetèrent tout au travers du Lauragais et du Narbonnais une série de postes fortifiés ; les restes en sont encore reconnaissables aux clochers des églises dont le mur de brique massive est toujours flanqué d'un ou deux clochers latéraux : ce sont des tourelles d'observation qui faisaient nuit et jour le guet sur les contrées environnantes[1]. Carcassonne, campement central de

1. Voir, sur la ligne stratégique de Toulouse à Carcassonne, les clochers de Villefranche et de Castelnaudari ; et, sur la ligne militaire du nord, l'énorme tour de l'église de Rabastens.

la conquête, fut le point d'intersection des deux grandes lignes stratégiques. L'insurrection, ainsi refoulée au nord et au sud par les sénéchaux, et coupée en tronçons par les autres chefs croisés, dut, pour sauver ses débris sanglants, s'adosser aux montagnes, et chercher l'appui des bois et des hautes cimes. Il se forma donc géographiquement trois groupes de résitance, trois camps escarpés d'insurrection et de guerre patriotique : au nord, à Penne d'Albigeois ; au centre, sur la montagne Noire, vers le pic de Nora ; au sud, dans les Pyrénées, sur une des croupes du Thabor. Pendant qu'une quatrième troupe, attachée à la fortune errante du jeune vicomte de Carcassonne, traversait la grande chaîne vers les sources de l'Aude, et redescendant dans les vallées de la Sègre et de l'Èbre, se dispersait dans les bercails et les cités de la Cerdagne, de la Catalogne et de l'Aragon.

V

LES FAIDITS DE PENNE ET DE L'AVEYRON. — LÉGENDE DE LA DAME DE PENNE ET DU VICOMTE FORDAN DE SAINT-ANTONIN. — DONA ÉLIS DE TURENNE, DAME DE GOURDON. — LES CHEVALIERS OLIVIER ET BERNARD DE PENNE. — ILS REFUSENT DE LIVRER LEUR CHATEAU AU ROI DE FRANCE. — ILS DEVIENNENT LES CHEFS DES INSURGÉS DU QUERCY, DE L'ALBIGEOIS ET DU ROUERGUE.

Recherchons ces camps de proscrits : commençons par le plus septentrional, Penne d'Albigeois. D'après le traité de Paris, le comte Ramon devait remettre ce château aux Templiers ou aux Hospitaliers. Mais Olivier et Bernard de Penne refusèrent de livrer leur puissant manoir féodal. Ils bravèrent, dans leurs tours, l'Église romaine et le roi de France. Ces deux vaillants chevaliers étaient fils d'une héroïne des cours d'amour et d'une sainte du Paraclet. La poétique et romanesque légende répand sur cette sombre histoire un rayon de grâce mélancolique. Mais remontons jusqu'aux origines de Penne et de sa race chevaleresque.

Son nom est ibère : il fut un castellum romain avant d'être un manoir féodal. Sa *Roche* gallo-romaine domine fièrement un cirque de montagnes couleur de fer formé par une courbe de l'Aveyron. Ses barons, vassaux favoris de la maison vicomtale de l'Albigeois, prenaient eux-mêmes le titre de vicomtes, étaient châtelains héréditaires du Castel-Vieil d'Albi [1]. De là, leur fidélité aux comtes de Carcassonne, leur hostilité à l'évêque, et leur adhésion au catharisme. Lors de la première croisade, Geoffrès de Penne, fut l'un des compagnons de Ramon de Saint-Gélis, dans la Palestine, et sa valeur fut célébrée par les poëtes. Mais un siècle après, sa race guerrière et son donjon féodal n'ont de chef connu qu'une jeune femme, veuve, à ce qu'il semble, avec deux petits enfants, et que la poésie contemporaine a posée sur un trône de grâce, de tendresse, et de sentimentalité mystique. Écoutons d'abord la naïve légende :

« Ramon Jordan, vicomte de Saint-Antonin, de

1. Du Mège, additions.

l'évêché de Cahors, aimait une gentille dame, la vicomtesse de Penne d'Albigeois [1]. Elle était gente, belle, pleine de mérite, fort estimée, et très honorée. Il était instruit, courtois, généreux, valeureux chevalier, avenant et excellent troubadour. Leur amour fut sans mesure. Il arriva qu'un jour le vicomte revêtit son armure, combattit dans une grande bataille, et fut blessé quasi mortellement. Le bruit de sa mort, répandu par ses ennemis, arriva même jusqu'à Penne. La vicomtesse en eut tant de douleur que renonçant au monde elle entra dans *l'ordre des Hérétiques*. Le chevalier, guéri de sa blessure, revint bientôt après à Saint-Antonin. Il apprit comme, pour l'amour de lui, sa dame était morte au monde. Pendant un an, il en perdit joie et allégresse. Il ne connut plus que pleurs, angoisses, gémissements. Il renonça aux chants, aux armes, aux palefrois. Tout le pays fut attristé de son désespoir. Mais sa douleur inconsolable ne put ramener son amante de son désert. La vicomtesse ne revint pas à l'amour mortel, ayant goûté la suavité de l'amour céleste [2].

Telle est la première partie de cette idylle chevaleresque qui flotte comme une touffe de chèvrefeuille et de romarin sur les sombres falaises de l'Aveyron. Rendons-lui son cadre historique. Aladaïs de Penne est comme un reflet adouci mais plus idéal de sa parente et de sa marraine, la grande

1. Miguel de la Tour, biographie des Troubadours.
2. Troubadours : Ramon Jordan, vicomte de Saint-Antonin.

Aladaïs de Carcassonne. C'était le temps où les poétiques manoirs de l'Albigeois étaient fréquentés par don Pedro II, roi d'Aragon, et ses deux cousins, Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, et Roger-Bernard, infant de Foix, génération moins féodale, épurée par le catharisme et marquée au front d'un signe funèbre. Mais à ces princes, Aladaïs préféra Ramon, fils de Jordan, vicomte de Saint-Antonin, un type de grâce poétique et chevaleresque. Leur poëme sentimental comprend les neuf premières années du siècle. L'idylle alors plonge dans l'ouragan de la croisade.

L'évêque du Puy ravage Saint-Antonin. Ramon-Jordan, Pelfort de Rabastens, Rattier de Caussade, les chevaliers du Quercy et de l'Albigeois s'enferment dans le manoir de Penne autour d'Aladaïs, douce reine des cours d'amour, devenue une héroïne de guerre. Sa Roche imprenable est le boulevard de l'Aveyron : elle résiste quatre ans à tous les efforts des croisés ; ses défenseurs partent pour combattre Montfort dans les plaines de Toulouse. La bataille de Muret a lieu, bataille funeste, où le vicomte Ramon Jordan, assure-t-on, est mort à côté du roi d'Aragon. Aladaïs, à ce coup, sent fléchir son cœur et chanceler son inexpugnable donjon. Elle abandonne ses tours, et veuve cette fois de cœur, va pleurer dans un désert [1]. Mais dans le Midi ravagé un seul désert est à l'abri de la guerre : c'est Montségur. Elle emporte ses enfants, et suivie d'Escarona de Rabastens et d'Obisca de Caussade,

1. Miguel de la Tour, Guil. de Tudella.

se retire auprès de leur sainte mère, la grande Esclarmonde de Foix, sur cette cime des Pyrénées.

L'histoire contredit et transforme profondément la seconde moitié de la légende romanesque. Le vicomte n'était point mort : guéri de sa blessure, il voulut revoir l'Aveyron. Son amante n'était plus à Penne. Penne, Saint-Antonin sont au pouvoir des croisés. Baudoin, vicomte de Bruniquel, et après lui Gui de Montfort occupent toute la vallée de l'Aveyron. Ce n'est donc point à Saint-Antonin que se passa son désespoir. Le noble proscrit s'éloigne de son manoir natal, remonte le fleuve, se jette à gauche, dans les rochers du Quercy, et s'enfonce dans les bois du Cap-de-Nac, l'ancien Uxellodunum gaulois. C'est dans ce cirque escarpé de forêts, retiré dans une caverne, qu'il pleure ses amours. Selon la légende il ne voyait point de barons [1]. Il menait la vie sauvage des faidits avec ses compagnons, au nombre desquels pouvaient être les deux frères de la Baccalaria, l'un ingénieur, l'autre troubadour. C'est là sans doute qu'il reçut le message de dona Hélis de Turenne, vicomtesse de Casenac. Guilhem-Bernard de Casenac était de la maison de Gourdon, et les ruines de son manoir féodal témoignent encore de la puissance de ce grand baron du Périgord. Les troubadours vantent sa valeur, sa largesse, son intelligence, son patriotisme. *Il vint défendre Toulouse avec amour*, dit l'un d'eux qui résume tous ses éloges dans ce mot : *il avait une âme d'empereur* [2]. Bernard

1. Miguel de la Tour.
2. Guil. de Tudella.

était gendre du vicomte de Turenne dont la vieille tour colossale domine encore son vaste horizon de forêts. Ce prince des barons du Limousin avait trois filles célèbres par leur beauté et l'admiration des poëtes. Na Maenz (Mathilde) vicomtesse de Montignac, eut pour *servant* l'illustre Bertran de Born, et leur rupture d'un instant ébranla tout l'empire sentimental. Na Maria, vicomtesse de Ventadour, eut pour chantre Gaucelm, le faidit, qui *déplora* la mort de Richard-cœur-de-Lion. Na Hélis, vicomtesse de Casenac, devait avoir pour poëte Ramon-Jordan de Saint-Antonin, qu'un amour douloureux menait dans les déserts de Cap-de-Nac et de Rocamador. Elle apprend son tendre veuvage; un page arrive dans sa grotte. La vicomtesse, en *qui était jeunesse, courtoisie, et beauté*, appelait auprès d'elle le troubadour, le suppliait de vivre pour l'amour d'elle, et ajoutait : « Je vous fais don de mon cœur, en dédommagement de la douleur que vous avez ressentie. » Le vicomte vint avec ses compagnons trouver Na Hélis, à Doms, Casenac, Castelnau, ses manoirs de la Dordogne. « Elle le prit pour son chevalier et reçut son hommage ; elle se donna à lui l'embrassant et le baisant, et lui donna l'anneau de son doigt pour caution et pour sûreté. » Ainsi parle le légendaire contemporain. Son imagination licencieuse a transformé en une scène de galanterie, une scène de guerre ; et dénature la réception chevaleresque faite au noble vicomte, illustré par ses combats, ses chansons et ses amours. Pierre de Vaux Cernay [1]

1. Ch. LXXX.

peint Guillaume-Bernard de Gourdon comme un baron cruel, et dona Hélis de Turenne comme une femme virile et guerrière. Ils donnaient un asile au noble proscrit, détournaient sa douleur amoureuse en l'associant à leurs guerres du Périgord, et acquéraient à la cause cathare une vaillante épée et une mélodieuse harpe. Mais enfin cet *Achab* et cette *Jesabel*, comme les appelle un moine fanatique, furent contraints de ployer sous la fortune de Montfort. Ils durent se replier vers les Pyrénées où les Gourdon de Sarlat trouvèrent l'autre branche de leur maison, les Gourdon de Caraman. Montségur les recueillit probablement avec le noble vicomte, et réunit ses deux amantes, la mystique et la guerrière, l'Erminie de l'Aveyron, et la Clorinde de la Dordogne.

Dona Alazaïs de Penne, maintenant humble diaconesse, avait avec elle ses deux fils Bernard et Olivier. Enfants, ils grandirent parmi les chevriers de Cerdagne et d'Andorre, compagnons dans l'exil du chef de leur maison, l'orphelin des Trencabel, le jeune vicomte de Carcassonne. Ils revinrent avec les exilés de Catalogne, et c'est avec ce cortége d'enfants héroïques que le vieux comte rentra dans Toulouse. Au dernier siége de cette ville, le *franc*, le *libéral*, le *valeureux* Bernard de Penne défendait la Barbacane, Baussana, voisine du Bazacle [1]. Après sept ans de combats, Bernard et Olivier reconquirent leur haut donjon, et refusèrent, à la paix de Paris, de le rendre au roi de France. Il nous reste un por-

1. Guilh. de Tudella.

trait d'Olivier de Penne : c'est son sceau en cire jaune sur lacs de soie rouge. Le vaillant Albigeois est représenté à cheval l'épée haute, dans l'attitude du combat. Sur son écu triangulaire et sur la housse de son palefroi flotte une plume : l'écu de Bernard en a trois, dans un orle de besants d'or. Jeu de mots et d'images où se plaisait l'imagination subtile du moyen âge qui, donnant une étymologie romane au nom cantabre de Penne, traduit l'énorme Roche féodale par un *pennache* d'aigle. Mais symbole héroïque exprimant le génie ailé de sa race, par la foi, la valeur, et l'amour, aussi bien que l'aire aérienne de son donjon tel qu'un nid d'oiseau de proie. La montagne, dont un repli de l'Aveyron enveloppe en murmurant la large base, n'est accessible à son sommet aigu que sur un point où s'ouvre, entre deux grosses tours, l'étroite poterne du puissant manoir féodal qui en dentelle le cône de granit de ses crénelures où flottent des lierres et les nuées. Il s'ouvre à l'orient, dominant les étables, les bergeries, les cabanes des colons, désordonnément jetés sur les déclivités anfractueuses de la montagne, regardant au sud, par-dessus les coteaux, le vert tapis des forêts de la Grésigne qui se déroule vers Montauban, et surplombant au nord le gouffre semi-circulaire où dans la profondeur expire le mugissement de son torrent sauvage. On montre encore une fenêtre aux larges banquettes latérales de pierre d'où la vicomtesse inclinée épiait rêveuse si le beau vicomte n'arrivait pas sur son palefroi bondissant le long des grèves de l'Aveyron [1].

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. Du Mège, notes, art. Penne.

Le faible Ramon VII ressentit sans doute dans son cœur une secrète joie de trouver dans ses magnanimes vassaux, l'insoumission qu'il n'osait opposer lui-même au roi de France. Les valeureux Bernard et Olivier, dans leur révolte patriotique, s'appuyaient à droite sur le vicomte Jordan de Saint-Antonin, à gauche sur Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, et plus loin sur les consuls de Montauban et le comte de Foix. Ils avaient derrière eux le puissant Pelfort de Rabastens, et les seigneurs de l'Albigeois ; devant eux l'opiniâtre Rattier de Caussade, et les barons du Quercy. Ils recueillirent les chevaliers dépossédés, les debris des défenseurs de la Guépie, de Cahuzac, et de Saint-Marcel, les héros survivants de ces tragiques siéges sous la première croisade ; et Penne, du haut de son Rocher, bravait Cordoue et Peyrusse occupés par les Français, Albi, Rodez et Cahors, dont les évêques étaient vendus au roi de France. Mais au pied de ce camp chevaleresque, assis dans les nuées, rôdait dans la forêt immense un campement plébéien et rustique. Les comtes de Toulouse, toujours justiciers et miséricordieux, furent toujours chéris du pauvre peuple. Les villageois, les serfs, s'armèrent pour la défense de leur prince opprimé. Leur dévouement fut tel que le nom de *Ramonet* est demeuré jusqu'à nos jours le synonyme de paysan dans l'Albigeois [1]. Et c'est alors que dans tout le Midi se forma l'innombrable et patriotique tribu des Bobilas. Un ost montagnard fourmillait

1. Carte géographique du Tarn, par Villemin.

donc vaguement, et grondait comme l'orage dans l'immense et sinistre forêt de la Grésigne. Le vicomte Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour de ce camp de l'Albigeois septentrional, dont la prophétesse fut la vicomtesse Aladaïs de Penne.

Bernard et Olivier, ayant reconquis leur manoir paternel, allèrent sans doute chercher leur mère à Montségur. Après dix ans d'exil, elle revit son poétique donjon, son fleuve murmurant, sa gracieuse vallée de l'Aveyron. Elle y retrouva le charmant vicomte tant aimé, revenu comme elle de l'exil, de la guerre et presque de la mort. Le tendre poëte chantait encore la *douce chose qui, dans les brumes de l'hiver, lui faisait voir fleurir les roses et entendre la mélodie des oiseaux*. Mais le cœur d'Aladaïs était blessé d'un autre amour : le Christ était son amant céleste, et sa poésie divine, le Paraclet. Elle dit adieu à ses fils, au noble vicomte, aux pompes chevaleresques. Le poëte qui voulait encore la retenir dans le monde la suivit probablement dans la solitude : les troubadours vieillis et blasés finissaient tous par le cloître ; Jordan se retira pour y mourir dans un rocher [1]. Les grottes de Bruniquel furent les cloîtres sauvages où la tendre Aladaïs s'établit en compagnie d'Obisca de Caussade, et d'Escarona de Rabastens. Les matrones albigeoises, veuves volontaires d'époux encore vivants, dénouaient, d'un consentement mutuel, le lien conjugal, et mettaient quelques jours de vieillesse ascétique entre le monde et le ciel. La Noire-

1. Le vic. Ram. Jord. de Saint-Antonin.

Caverne, qui porte encore le nom de la fameuse pénitente de Magdala, vit la tendre solitaire, entourée de sa colonie de veuves et de vierges, groupées ou isolées dans les antres d'alentour, uniquement occupées de prière, de tissage, de couture, de médecine, d'hygiène pour les blessures du corps et du cœur, et fut toute parfumée de leurs douces vertus mystiques. Sa bouche obscure s'ouvre au levant sur la rive droite de l'Aveyron, un sentier serpentant sur la berge abrupte les conduisait jusqu'au lit profond du fleuve [1]. Son gouffre et les arbustes de ses bords leur fournissaient leur aliment et leur breuvage. Les trente mois de repos qui s'écoulent entre l'expulsion des Montfort et l'invasion de Louis VIII sont l'âge d'or de cette charmante et sombre Thébaïde, d'où le chœur des hymnes cathares, s'entre-répondant de grotte en grotte, monte depuis le gouffre du Gave jusqu'aux cimes les plus aiguës des donjons dans les nuées, flottant comme l'encens de leurs cantiques dans le ciel. Mais la croisade royale trouble ces grottes : les saints se taisent dans leurs rochers : ils sont gardés par les faidits des bois, et par les sept manoirs qui découpent et barrent l'étroit, tortueux et anfractueux corridor de l'Aveyron. Ces ossuaires antédiluviens dont le sol funèbre recelait à leur insu les débris fossiles de biches, de chevrettes, d'antilopes, leurs gracieux symboles, verront s'éteindre ces douces et nobles hermites du Paraclet. Ne seront-elles pas aussi les restes d'un monde dé-

1. M. le doct. F. Garrigou.

truit ? Ne périront-elles pas submergées par un ouragan de haine, sous un déluge de sang ? Six siècles passeront, et une science aride, fouillant ces cryptes sépulcrales, retrouvera, sans les reconnaître, les ossements infortunés des saintes Cathares, mêlés aux carcasses des bêtes sauvages qui les ont rongées : ceux du chien fidèle qui gardait leur grotte, du coq qui chantait le réveil de l'aube, des colombes, des perdrix compagnes de leur solitude, du poisson leur aliment habituel, les cendres de leur foyer, des débris de vases, des ustensiles, des amulettes. Parmi ces dernières reliques, une surtout éclaire d'un jour inattendu, par son ingénieux symbolisme, le mystère de ces nécropoles. C'est un poisson gravé sur un humérus d'oiseau déterré dans une des grottes de Bruniquel. Le poisson est l'emblème du christ cathare et son nom grec formait l'anagramme du Fils de Dieu. Sculptée sur l'aile d'une aigle, cette figure exprime évidemment l'alliance de l'église Johannite et de la maison féodale de Penne. Tout indique, dans cette amulette, un joyau mystique et funèbre de la grande archidiaconesse de l'Aveyron [1].

1. Les paléontologues réclament cette relique comme un dessin de l'*Homme primitif* qui, probablement, cultivait peu le symbolisme religieux. M. F. Garrigou, Bruniquel.

VI

LES FAIDITS DE NORE.

Mais les chevaliers du Carcassez septentrional, du Cabardez et du Minerbois ; et, sur l'autre versant, ceux du Castrais et de l'Albigeois, erraient par troupes armées, dans les ravins, les forêts profondes, et sur les racines abruptes de la Montagne-Noire. Traqués dans les vallées, ils remontèrent des deux côtés, vers les escarpements, et leurs bandes roulèrent comme des nuages autour du pic de Nore qui menace de ses tempêtes Saint-Amand et Cab-Aret. Sur les rochers d'Hautpoul, de Négrin, de Roquerland, dans ces ravins impraticables, où bouillonnent, sous des châtaigneraies séculaires, les sources de l'Arnette, au nord ; et au sud, dans ces gorges arides où bondissent de gouffre en gouffre les eaux farouches de l'Orbiel, il s'établit un camp de faidits albigeois. Ce camp se dérobe sous l'ombrage des bois, et sous les brouillards de la montagne, auxquels s'ajoutent pour nous les nuages encore plus obscurs des temps. Mais tout en indique encore l'emplacement : ces forêts des *Ramondens*, dernier asile des défenseurs des comtes de Toulouse ; ces *terres de Dieu* que les Cathares conservaient dans le voisinage du ciel ; ce village des *Martis* dont le nom renferme ses souvenirs de guerre et de massacre[1] ; la vallée de *Clamours* qui

1. Martyrs.

rappelle encore les cris d'alarme, de désolation ou de combat dont retentirent ses rochers ; enfin des grottes nombreuses, profondes, et revêtues de leurs douloureux mystères. Au sud, les carrières de marbre de Pradellas étaient les alvéoles sauvages où, comme une abeille laborieuse, vivait avec ses compagnes une diaconesse célèbre du doux nom de Mélina. Au nord, au-dessus de Mas-Amet (le hameau du Consolateur), au pied de la cascade de Ninouvre, on voit encore la grotte de Saurimonda, séparée, par un mince lobe de granit, de celle de sa compagne ; et de l'autre côté du torrent, se trouvent les cavernes des Josious[1]. Ce sont des retraites albigeoises et sans doute Saurimonde, comme l'annonce encore son nom roman (ipsa aura mundi) fut la prophétesse du camp des faidits d'Hautpoul. Il faut que cette diaconesse ait frappé bien vivement l'imagination de ses contemporains, pour que son souvenir reste attaché à sa cellule de rocher depuis plus de six siècles.

C'est du château même d'Hautpoul que doit être sorti le chef inconnu de la Montagne-Noire. Il n'y a qu'un proscrit indompté qui ait pu se donner fièrement le titre de *roi des monts d'Haupoullois*, et du haut de ces cimes inaccessibles, le jeter, par une bravade superbe, à la face du roi de France. Quoi qu'il en soit, son royaume sauvage s'étendait sur le versant septentrional du pic de Nore jusqu'au fleuve du Thoret entre Saint-Amand à

1. Des Juifs. Les Israélites proscrits, qui s'y réfugièrent plus tard, ont effacé le souvenir des Albigeois.

l'est, et Labruguière à l'ouest, qui même en était une dépendance. Il comprenait les bourgades de Négrin, de la Higue, de Roquerland, de Mazamet, jetées dans les ravins de ce chaos de rochers que dominent fantastiquement les poétiques tours d'Hautpoul [1].

Hautpoul signifie le haut pic, mais son *roi* crut devoir prendre un emblème vivant, amoureux et guerrier. Par un héroïque jeu de mots, il adopta pour symbole héraldique, six coqs noirs aux crêtes et aux barbillons rouges, perchés sur le rocher [2]. C'est l'oiseau des Gaules, ennemi des Francs et des Romains, le clairon chevaleresque et rustique de la lumière, dont la voix vibrante appelait l'aurore de l'indépendance du Midi. Peut-être ces six coqs représentaient-ils la fédération des principaux chefs faidits de Nore : au nord, Castres, Lombers, Hautpoul ; au sud, Saissac, Cab-Aret, Minerbe. Les chevaliers de l'Albigeois menaient à leur suite des archers d'Arifat, d'Agrefol, de Montredon et de Roquemaure. Les barons de Cabardez entraînaient les seigneurs dépossédés du Carcassez septentrional. Les seigneurs de Carlipac (Caroli-pagus) dont les biens donnés par Simon et Amauri de Montfort à Pierre le Sanglier (lo singlar), avaient été, en grande partie, retrocédés par le fils de ce croisé à l'abbaye de Villelongue [3]. Les seigneurs de Pech-Aric (Podium altum), et ceux de vingt autres châtellenies inféodées par le roi de France aux jeunes

1. Compayré.
2. Mahul, cart. de Carcas., armes de la maison d'Hautp.
3. Mahul, Villelongue.

Lambert et Simon de Turey transférés de Limous à Saissac [1]. Les seigneurs d'Aragon dont le monarque capétien avait confisqué les terres d'Aragon, Ventenac, Villardonnel, Bordas, Ressabitz, Sérieys, Fraisse-Cabardez. Louis IX fit même rendre gorge à l'évêque de Carcassonne qui dans le tumulte de la conquête s'était par mégarde adjugé le lieu de Fraisse, et le bois de Pech-Cabrier, attenant à la forêt de la Loubatière. La puissante maison d'Aragon fut dévorée par l'abbaye de Montolieu [2]. Les seigneurs de Caunes, une trentaine de chevaliers, depuis Arnauld de Caunes qui paraît en avoir été le chef, jusqu'à Roger de Conquist qui n'avait qu'une rente de neuf poules (novem gallinas) et dont les biens furent vendus par le lieutenant du roi Adam de Milly, pour soixante livres melgoriennes à l'abbaye de Caunes [3].

Les seigneurs de Cabrespine (caput spinæ, tête de montagne), et de Roquefère (rocafera, roche farouche) rameaux des Bélissen des Pyrénées. Roquefère fut donné au croisé Henri Alaman ou l'Allemand, par Simon de Montfort. Le même chef, par *l'inspiration de Dieu, et pour la rémission de ses péchés*, livrera à l'abbaye carlovingienne de la Grasse, la tribu populeuse d'Escoles, composée des familles de Cros, Corde, Prades, Boscan, Flacian, Camusac, et Treussanel ; tous les hommes, avec leurs femmes,

1. Mahul, Villelongue.
2. Mahul, Montolieu. Le château de Villardonnel, demeure du vénérable et docte M. Mahul, est une dépouille de la grande maison romane d'Aragon.
3. Mahul, Caunes.

leurs enfants, et leur descendance, ainsi que leur territoire située dans la région de Cabrespine[1]. Tous ces montagnards libres, condamnés par le caprice fanatique du chef de la croisade au servage monastique et devenus biens de main-morte, s'armèrent sans doute d'arcs et de flèches, et montèrent avec leur seigneur au camp des faidits de Nora. Mais la dame de Roquefère, dont le mari avait probablement péri en défendant son château, emporta son jeune fils orphelin auprès de ses parents, les Bélissen des Pyrénées. Le roi revendiqua les châteaux de Cabrespine et de Roquefère, et mit garnison dans leurs âpres donjons aériens. Cabrespine, le plus important, dans un site désolé, commandait des gorges sauvages, et l'un des passages de la Montagne-Noire[2].

Le roi de France et les conquérants de l'Albigeois enfermèrent le camp de Nore dans un cercle de forteresses. Louis IX qui revêtait Carcassonne, place forte de la conquête, d'une seconde enceinte de murailles, conserva les trois châteaux du Cabardez, reliés par des souterrains à la cité dont ils formaient les avant-postes et comme les barbacanes sauvages. C'étaient Cab-Aret (tête de montagne) Quer-Tignos (roche pelée), Courb-Espine (crête recourbée), auxquels il ajouta, dans l'intervalle des deux premiers, la Tour-Régine ou royale. Ces quatre donjons, perchés sur des cônes de granit aux flancs desquels s'enroulent leurs murs tordus en spirales dans les

1. Mahul, Cabrespine, Roquefère.
2. Mahul, Cabrespine, Roquefère.

nuées, pitons crénelés d'une chaîne rocailleuse, rongée à sa base par l'Orbiel, écorchée à la cime par les orages, formaient, comme l'exprime leur nom commun de Cab-Aret, la tête de la Montagne-Noire et barraient le pas de Montsarrat[1] sous le pic de Nore. Ils étaient flanqués au levant par le donjon royal de Cabre-Espine, et au couchant par le château féodal de Saissac. Les fils de Lambert de Croissy, par la *strade antique* ou voie romaine enveloppaient les bois Ramondens, rejoignaient les deux Montfort de Castres et de Lombers, au nord de la Montagne-Noire. Les deux neveux du chef de la croisade complétaient la circonvallation en étendant vers le levant le château de Roquecourbe, et vers le sud-est la bastide Saint-Amand, rapprochée du pic de Nore, au pied duquel les archers des Montfort retrouvaient l'ost royal de Cabrespine et les capitaines français du Cabardez.

Ce massif de montagnes enserré dans ce cercle de fer, vert et ombragé au nord, comme une Arcadie sauvage, aride au sud et calciné comme un désert d'Arabie, était une oasis escarpée d'indépendance, d'humanité, de poésie. Nous avons signalé le *roi des faidits* de Nore dont le nom nous échappe ; nous en connaissons la sibylle ascétique, la pauvre et solitaire Saurimonde. Recueillons aussi la mémoire de leur médecin : il s'appelait Guilhem Bernard d'Aïros[2], il était de Saissac, et Bourchard de Marly avait donné ses biens à l'ab-

1. Mahul, Cabardez.
2. En Lauragais : Aïrous.

baye de Villelongue [1]. Son acolyte médical et diaconal se nommait Arnaud Bos [2]. La médecine était un art cathare, comme la musique et la poésie ses sœurs, et toutes trois filles du Paraclet. On sait le génie poétique et musical du sol albigeois, sous le patronage de Cécile, l'harmonieuse Égyptienne, dont l'autel avait remplacé dans Albi, l'autel de l'Aurore ou d'Apollon, et qui maintenant se transfigurait dans une plus pure lumière également venue de l'Orient alexandrin. Depuis la croisade, le cœur de l'Albigeois où refluait comme le sang le génie national, c'était le pic de Nore. Or, l'Hautpoullois, par une coïncidence trop heureuse pour être fortuite avait encore pour patron particulier Saint-Amand ou Amadour. La légende avait fait un moine de Caunes (cavernes) de ce mystique martyr qui vivait, comme l'amant du cantique, dans les antres des léopards. C'est ce sentiment immortel du cœur humain glorifié jusque dans le ciel, et qui grandissant toujours dans son adoration, se transfigure dans l'éternelle irradiation du cœur même de Dieu. Profane, il avait ses poëtes, ses législateurs, ses tribunaux et s'appelait *Amour* : Sanctifié maintenant, il a son culte, ses prêtres, ses martyrs : on l'invoque sous le nom de *Paraclet*. Après avoir été un sentiment chevaleresque, il devient un cri de nationalité, le mot d'une conspiration immense, un symbole d'indépendance et de martyre universel. Quand la haine souffle de Rome,

1. Mahul, Villelongue.
2. Inq. de Toul., Hautpoul.

l'amour sera le verbe mystérieux de l'Europe chevaleresque et démocratique conspirant au moyen âge contre le despotisme théocratique. Aussi bien n'est-il pas la forme céleste de la liberté ? Et maintenant il est proscrit des châteaux et des cités ; il erre dans les déserts, il est le martyr des cavernes ; les troubadours ne le chantent plus que sous l'ombrage des forêts. Bannis des poétiques cours de Castres, de Lombers, de Boissezon, de Saissac, de Cab-Aret devenus des camps français, ces pauvres chantres sans abri se réfugient avec leurs seigneurs auprès du *roi de l'Hautpoullois*. Hautpoul fut l'harmonieuse métropole du camp des faidits de Nore, et c'est peut-être en souvenir de ces derniers poëtes proscrits que la ville de Saint-Amand a conservé sur son écusson la harpe romane, mais stygmatisée, comme les armoiries de toutes les autres villes albigeoises, du sceau de plomb de la servitude, la fleur de lis capétienne [1].

Cette harpe n'est plus qu'un rêve ; cette histoire n'est plus qu'une ombre, un nuage : la terre en montre partout des vestiges, mais garde sa morne taciturnité. Dernièrement encore, nous gravissions les rampes en zigzags qui escaladent au-dessus de Mazamet le versant septentrional de la Montagne-Noire, et à mesure que nous nous élevions, se déployait sous nos yeux le royaume de ravins et de torrents du roi des faidits. A notre gauche, sur une crête de roc grisâtre, avec son bourg pendant sur un abîme, apparaissait comme un nid dévasté d'oiseaux de proie, son poétique et sauvage donjon

1. Compayré.

d'Hautpoul. Plus près de nous, les ruines de l'oratoire de Saint-Sauveur dominaient la gorge ombragée de chênes, où, dans son canal de granit brun, roulait, comme un ruisseau de savon, la cascade de Ninouvre. Au-dessous, comme l'écaille vide d'un animal disparu, s'ouvrait la grotte ascétique de la pauvre Saurimonde, et de l'autre côté du torrent, les cavernes de ses compagnes, les diaconesses du Paraclet. Au-dessus, en remontant vers sa source, le bourg de Roquerland (la terre des rochers), d'origine gothe avant d'être cathare. Plus haut encore, et sur le point culminant de la montagne, à droite, s'étendait la vaste forêt des *Ramondens*, à gauche, le hameau des *Martyrs*, épars sur les *terres de Dieu*. Tout nous désignait donc le campement des faidits de Nore, mais tout était silence et mystère. Seulement, la terre était rouge d'asphodèles ; le vent agitait leur moisson funèbre ; on eût dit la floraison sanglante d'un champ de bataille et de massacre. De cette hauteur suprême, nous découvrîmes Carcassonne, comme une ombre, noyée dans un brouillard de soleil, et par delà les masses ébréchées de ses murailles et de ses tours, la crénelure gigantesque des cimes catalanes, les neiges du Canigou, du Bugarach et du Thabor d'où se détachait le spectre à peine perceptible des ruines de Montségur.

1. L'ami qui m'accompagnait n'est plus. Sa cendre repose à Mazamet, son lieu natal. Sa famille était Albigeoise. Elle a produit au XIIIe siècle un diacre cathare, et au XVIIe un ministre distingué de Castres. Jean Verdier, mon doux et fidèle compagnon devait avoir ce souvenir dans un coin de ce martyrologe.

VII

LES FAIDITS DU THABOR. — LES FILS DE BÉLISSEN : ROGER ET ARNAUD DE MIREPOIS, ISARN DE FANJAUS, LES BATAILHA DE MIREPOIS, DE VENTENAC, DE CASTELVERDUN.

Le refuge du Thabor eut pour noyau primitif la maison romane de Mirepois, dépossédée par Gui de Lévis, maréchal de la croisade, qui, non content de lui ravir ses domaines, lui déroba encore, en les défigurant, jusqu'à ses origines poétiques et fabuleuses. Elle prétendait avoir pour patriarche une matrone gothe du nom de Mélissende, ou peut-être même une déesse ibère, Bélissema[1], la *reine des cieux*, dont le chef croisé fit sa cousine la *reine des anges*. De là, ses nombreux rejetons furent appelés, selon l'usage des clans antiques, *les fils de Bélissen* ou de la Lune. Les Pierre-Roger de Mirepois étaient le tronc séculaire d'où se détachèrent successivement les rameaux masculins des Arnauld-Roger, des Batailha et des Isarn de Fanjaus. L'antique souche avait encore poussé des branches

1. Près de Mirepoix existe encore la forêt de la Béléna. On a trouvé près de Fousseret un autel de Belissema. (Du Mège.) Ce nom de Belissema, celui d'Astartéa, que le dimanche porte encore chez les Basques, ceux du Lion, du Dragon, de la Vache aux cornes rayonnantes, semblent indiquer, chez les Ibères, une origine phénicienne. Les *Ibèriens* seraient-ils frères des *Ibri*, enfants d'Abraham?

féminines dans les maisons de Foix, de Durban, de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, de Castilhon et d'Arvigna, et le fief de Mirepois, indivis sous douze chefs, participait du domaine féodal et du clan ibère[1]. Les Pierre-Roger, aînés de la race, portaient seuls le nom de Mirapéis, et seuls possédaient le gracieux manoir, au pied duquel s'allongeait le bourg, peuplé de leur tribu chevaleresque, et pressé entre la colline et l'Ers. De leur donjon, ils découvraient leur fief immense, qui, depuis les monastères de Bolbone et de Saint-Antonin de Pamiers, remontait, sur les deux rives, vers la source du Gave qui l'arrose, et comprenaient les châteaux de Dun, de Limbersac, de Léran, de Cueille, de Camou, confinant aux grands fiefs amis ou alliés de Fanjaus, de Bélestar, de Lavelanet et de Chalabre. Mirepois, qui géographiquement appartenait, au moins pour la zone septentrionale, à la vicomté de Carcassonne, venait d'être rattaché tout entier au comté de Foix par l'entreprenant et glorieux comte Ramon-Roger. Pierre-Roger de Bélissen, son émule en amour, en poésie et en batailles, l'avait accompagé en Orient dans la croisade de Richard Cœur-de-Lion[2]. Il recueillit dans ses murs le patriarche Gaucelm, fugitif de Toulouse, et réunit dans son château le synode, qui décida la construction de Montségur. Mirepois devint une métropole albigeoise. Pierre-Roger, dépossédé par Simon de Montfort, fut rétabli,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142.

après dix ans de guerres, dans son manoir patriarcal, par son ami le grand comte Roger de Foix, qui trouva la mort dans l'escalade de Mirepois. Son vassal lui survécut peu, car ramenant son frère Isarn à Fanjaus, il fut blessé mortellement à l'attaque de ses murailles, d'où il expulsa les croisés. Pierre-Roger, ramené mourant à Mirepois, y expira dans la foi cathare, consolé par son frère, l'évêque Ramon, et par son fils aîné, diacre, qui avait échangé, tout jeune encore, le baudrier chevaleresque contre le cordon sacerdotal[1]. Par là, son second fils, Pierre-Roger, devint le chef de la race des Bélissen. Il était hardi, aventureux, téméraire, âpre à la proie, ardent à la bataille, mais d'un tempérament peu mûri par l'idéal chevaleresque et religieux. Expulsé de Mirepois, quelques mois après, par le roi de France, le jeune proscrit errait en *faidit des bois* sur les montagnes du Thabor, d'où il descendait de temps en temps à la cour de Foix.

Arnauld-Roger, chef de la première branche des Bélissen, quoique en réalité laïque, a été parfois considéré comme évêque, tant il exerçait les vertus de l'épiscopat sous la cotte de mailles du chevalier. Fornéira de Perelha, sa pieuse mère, l'avait, dès la mamelle, élevé comme un futur champion de l'Église du Paraclet. Elle-même, dans la fleur de l'âge et de la beauté, dans un sentiment exalté de piété mystique, avait quitté son mari, son château,

1. Doat. Ce cordon était le signe symbolique des Cathares *revêtus*.

ses grandeurs chevaleresques, pour l'indigence et le veuvage volontaire de l'apostolat albigeois [1]. Pendant près de vingt ans, elle prêcha d'abord à Mirepois, puis à Lavelanet, enfin à Montségur. Arnaud-Roger, qui avait marié Aladaïs, sa sœur, à Alzeu de Massabrac, avait épousé Cécilia fille de Braïda du Peyrat et d'Isarn de Montserver, et les filles, les femmes, les mères de ces familles chevaleresques, formaient une sainte phalange de vierges et de matrones au service du Consolateur [2].

Les Batailha, seconde branche des Bélissen, formaient trois rameaux : les Batailha de Mirepois, les Batailha de Ventenac, les Batailha de Castelverdun. Comme les Pierre-Roger, leurs aînés, ils

1. Doat.

2. Voici, entre cent, un échantillon du travail de déduction auquel a dû se livrer l'historien. Parmi les diaconesses de Montségur, il a trouvé Braïda Peyrona. Braïda est le prénom, Peyrona est le nom domestique. De plus, Peyrona est la contraction de Peyratona qui désigne la fille aînée de la maison du Peyrat. Donc Peyrona est l'héritière du château du Peyrat sur l'Ers. Son père ni ses frères ne sont mentionnés nulle part : ils ont dû périr dans les batailles. Cependant sa race masculine a survécu; nous la retrouverons quatre-vingts ans plus tard à Tarascon. Braïda, expulsée de son manoir du Peyrat, se retira à Pereille avec son époux Isarn de Monservat. Probablement elle était parente de Ramon de Pereille, qui la recueillit encore à Montségur. Elle maria son fils Isarn à Pélégrina de Saint-Andréo, et sa fille à Arnauld-Roger de Mirepois. Peyrona, réfugiée à Montségur, y fut marraine de Braïda de Belissen, sa petite-fille, et de Braïda de Pereille, sa petite-nièce. Un nom a suffi pour recomposer la mémoire perdue d'une des plus touchantes martyres du Thabor.

avaient partagé la destinée des comtes dans les combats et dans l'exil de Castelbon. L'un d'eux mourut dans ce champ d'asile de Catalogne. Le vieux chevalier expirant légua son cheval de guerre à l'Église du Paraclet [1]. Le noble coursier eut le bonheur que lui enviait son maître infortuné, de revoir les pâturages de l'Ers, les poétiques tours de Mirepois et les glorieux champs de bataille de la patrie romane triomphante.

Bernard-Isarn de Fanjaus, chef de la troisième et dernière branche masculine de Bélissen, était frère de ce poétique et valeureux Pierre-Roger de Mirepois, mortellement blessé en reprenant Fanjaus sur les Français (1222). Il avait épousé Auda de Prouille, héritière de la première maison de Fanjaus, dont elle porta le nom et la terre dans celle de Mirepois. Rétablis par l'expulsion des Montfort, Isarn et Auda, revenus de l'exil, purent mourir dans leur antique manoir de Fanjaus. Mais Isarn, leur fils unique, fut dépouillé de nouveau et sans retour par le roi de France. Fanjaus, donné par Simon de Montfort à l'évêque de Toulouse, fut rendu par le traité de Paris au comte Ramon VII, son suzerain, mais démantelé de ses murailles, désarmé de son seigneur Isarn de Bélissen, et dénudé de son territoire inféodé au monastère de Prouille. Avec Isarn de Fanjaus furent expulsés et dépossédés ses cousins Isarn et Ramon de Prouille, et les chefs des maisons chevaleresques de Got, de Mir, de Festa, de Ferrand, de Fenouillet, de Pica-

1. Doat.

rel, qui se retirèrent sur les terres des comtes de Foix et devinrent faidits des forêts [1].

Tels sont les grand rameaux masculins de l'antique maison ibéro-gothique de Bélissen-Mirepois. La plus illustre des branches féminines était celle de Durban, alliée à la race comtale de Foix. Le grand comte, Ramon-Roger, à peine âgé de cinquante ans quand la pieuse comtesse Philippa de Montcade se retira au château de Dun dans les austérités de la perfection cathare, eut d'une mère inconnue et d'une union morganatique deux enfants tardifs, Loup et Esclarmonde, nés probablement au château des Salenques, dans la ravissante vallée des Bordes, dont la partie occidentale leur fut donnée, par le comte leur père, en fief patrimonial. Le ruisseau de Brillès ou des Liserons divisait leur héritage : Esclarmonde eut au levant le domaine qu'elle porta dans la maison de So, et le hameau qui, de cette alliance, reçut le nom de Reb-Alion ou rivage d'Alion [2].

Loup garda au couchant, les Salenques, son berceau, avec le hameau des Manses, et les métairies de Telh, de Faurous et de Balaguer. Loup épousa une fille de l'antique et valeureuse maison de Durban, dont on voit encore l'immense manoir en ruines sur d'âpres rochers, au sud du Mas-d'Azil, et, par cette illustre alliance, entra dans la tribu

1. Du Mège, Prouille; Doat, Montségur.
2. Ripa-Léonis vel Alionis. Les Ibères devaient avoir une tribu du Lion. De là les noms de Aleo (ad leonem) Malleo (Malus Leo) Montaléo (Mons-leonis), etc.

cathare des *fils de Bélissen*. Il unissait deux races de héros et de troubadours [1]. Ce fils de la vieillesse de Ramon-Roger, élevé, selon les mœurs féodales, parmi ses enfants légitimes, et par sa propre épouse, la bonne comtesse Philippa, et par sa docte sœur, la brillante vicomtesse Esclarmonde, dans les tours de Foix et au castellar de Pamiers, retint dans son cœur le sang magnanime de ses aïeux et le lait doctrinal de ses pieuses marraines, deux mères de l'église du Paraclet. Il le montra bien, lorsqu'à l'âge de quinze ans il accompagna son père contre les bandes féroces de la croisade. Le puissant comte s'élançait aux batailles, vieux et vénérable, avec ses deux fils à ses côtés, ses émules chevaleresques : Roger-Bernard, son magnanime héritier, d'un âge déjà mûr, et Loup, son vaillant bâtard, presque enfant encore. Loup combattit pendant vingt ans sur tous les champs de guerre de la foi cathare et de la patrie romane. Sa valeur ne put les sauver; mais il leur resta fidèle dans leur infortune. Le noble guerrier se dérobait comme un enfant pour écouter avec les pâtres la parole des ministres proscrits dans les bois et les rochers. Et bientôt même il abjura, aux pieds de Guillabert de Castres, dans la vaste grotte d'Ornolac, au-dessus de Foix [2].

Simon de Montfort, au commencement de la croisade, avait partagé, entre ses lieutenants, les immenses domaines des fils de Bélissen, situés sur les

1. Doat, Du Mège, traditions.
2. Doat, Montségur.

deux rives de l'Ers. Il avait donné à Gui de Lévis, son maréchal, le château et les plaines de Mirepois, avec le pays d'Olmès; Chalabre et le Chercorb à Jehan de Bruyères; Fanjaus à l'évêque de Toulouse; et au moine Dominique, Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Ainsi la maison de Bélissen se trouva dépouillée de ses principales châtellenies. Le vieux et grand comte, Ramon-Roger, en 1222, arracha Mirepois aux Français, et, succombant à de vieilles blessures rouvertes dans cette escalade, trouva le terme de sa carrière chevaleresque au pied de ces tours fidèles qu'il rendait à ses antiques possesseurs. Pourtant, avant d'expirer, il put recevoir l'hommage des douze rameaux de Bélissen, au nombre desquels était son fils, Loup de Foix, réunis aux Castellar de Pamiers[1]. Puis il mourut dans ce triomphe inachevé de la patrie romane, et ses vassaux éplorés et victorieux accompagnèrent l'ami de Richard-Cœur-de-Lion dans son sépulcre de Bolbone.

Les seigneurs de Mirepois abattirent les fortifications construites par Gui de Levis, et ne laissèrent subsister, sur le coteau, que la tour antique, le donjon primitif, symbole de l'indépendance et de la poétique féodalité romane. Mais, quelque temps après, le roi de France ressaisit Carcassonne, Pamiers, et reconstitua la conquête de Montfort, et la spoliation originelle fut immuablement et irrévocablement scellée par le traité de Paris (1229). Le maréchal de la croisade, remis en

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 107.

possession de Mirepois, hérissa son monticule de hautes murailles, de vastes tours et de sinistres crénelures, dans l'enceinte dentelée desquelles le donjon, à l'opposite de la porte ogivale ouverte à l'ouest, s'isolait du manoir féodal qu'il dominait et s'escarpait à l'orient. Il détruisit le bourg, au pied du château, trop dangereux pour le tyran catholique et féodal; il le reconstruisit dans la plaine, sur la rive opposée de l'Ers. Gui de Levis, devenu le maréchal *de la Foi*[1] ou de l'Inquisition, reprit Dun, Léran, la Roca, Massabrac, Lavelanet, Bélestar, dont les seigneurs étaient alliés ou vassaux de Mirepois. Il ne s'arrêta que devant Montségur, dont le donjon, inexpugnable sur sa cime, brava quinze ans encore, du sein des nuées, les colères du roi de France et de l'Église romaine[2].

Du haut des cimes de Thabor, le camp des faidits de Montségur, par-dessus les têtes des croisés et des inquisiteurs, haletants dans les plaines de Carcassonne, saluait, à vingt-cinq lieues vers le nord, sur la Montagne-Noire, semblable à un nuage obscur, le camp des faidits de Nore.

1. Ce n'est pourtant qu'au xve siècle que les marquis de Mirepois ont pris ce titre dont ils exerçaient la fonction depuis la croisade.

2. Gui de Lévis mourut en 1230. Il voulut être *frère* de la patriotique abbaye de Bolbonne. C'est là probablement qu'il choisit son tombeau. Ce farouche gardien des *Marches de Foix*, non content de surveiller, vivant, les comtes dans leurs donjons, voulut, mort, surveiller encore ces princes dans leurs sépulcres.

VIII

LES FAIDITS D'ESPAGNE.

Cependant un troisième groupe de faidits, formé de proscrits de la Montagne-Noire, des Corbières, des Pyrénées, remontait lentement les rampes du Donazan et du Capsir pour se retirer en Espagne [1]. Le prince de ces exilés était le jeune vicomte de Carcassonne, à qui les chefs croisés venaient d'arracher une seconde fois Limous et Chalabre, et qu'ils rejetaient derrière les grandes montagnes. Ceux qui l'accompagnaient étaient les officiers de sa cour, les plus hauts barons de l'Albigeois, de nobles dames célèbres dans les ballades, des troubadours avec leurs harpes muettes ou éplorées. Mais, arrivés aux ports des Pyrénées, au moment de passer la frontière catalane, beaucoup sentirent défaillir leur cœur. Ils reculèrent devant l'exil et ne purent s'arracher au sol natal, aux foyers paternels. C'étaient, surtout, les montagnards plus enracinés à leurs rochers. Ils transigèrent avec le roi et n'y gagnèrent que d'être dévorés un peu plus tard par l'inquisition. De ce nombre était, nous l'avons vu, Guilhem de Pierrepertuse, de la souche primitive de Fenouillèdes, vicomté pyrénéenne, que Ava, héritière de la branche aînée, avait portée

1. M. Ad. Garrigou : le Donazan et le Capsir.

dans la maison de Saissac, sur laquelle l'avait usurpée Sancho Nuñez, de la dynastie d'Aragon, qui devait la céder au roi de France [1]. Mais il restait à Guilhem, chef de la branche cadette, son château de Pui-Laurens de Sault (de Saltu) ou du bocage, et surtout son merveilleux donjon de la Pierre-percée, où sa mère, comme une lionne, l'avait allaité dans une grotte, du fond de laquelle une étroite vis, circulant en spirale dans le granit, escaladait les vastes tours, qui, massivement assises sur des rochers aériens, déchirent les nuages de leurs dents aiguës et découpent l'azur du ciel [2].

Tels furent encore les fils d'Impéria, les puissants chevaliers d'Aniort, dont les nombreux manoirs crénelés s'échelonnaient sur les sources de l'Aude, dans le Bocage pyrénéen (*Saltus*), et qui, sans compter des terres éparses dans les plaines d'Alzone [3], possédaient en outre le riche domaine maternel de Laurac, qui donnait son nom au Lauragais, dans la région de Toulouse.

Tels encore les seigneurs de So, dans le Donazan, qui, pour Querigut, prétendaient ne dépendre que de Dieu, et pour Prades et Montalion, berceau de leur race, consentaient, mais de mauvaise grâce, à relever du comte de Foix. Ces seigneurs pyrénéens conservèrent quelque temps encore leurs châteaux, convoités par le roi pour la garde de la

1. Doat, Add. de Du Mège.
2. Mahul, cart. de Carcas.
3. Mahul, cart. de Carcas.

frontière espagnole. Mais la maison d'Elcongoust fut entièrement dépossédée. Son manoir, voisin de Limous, grossit l'apanage de Pierre de Voisins, compagnon de Montfort, campé dans le Rasez: Villefort échut à Jehan de Bruyères, un autre chef croisé établi dans le Chercorb ; et ses autres terres du Cabardez et du Minerbois se fondirent dans l'abbaye de Caunes. El-Congoust ou El-Conquist dérive évidemment de Conchis, nom latin de Caunes, cavernes. Les seigneurs de ce nom fondèrent l'abbaye des *Grottes*. Deux siècles plus tard, l'abbaye avait la terre, le seigneur n'avait plus que le nom : le monastère avait absorbé le château : le moine avait dévoré le baron. Le Français Jehan de Bruyères déposséda de Chalabre les maisons du Villar, de Fanjaus et de Balaguer, châtelaines antiques du Chercorb et vassales récentes des comtes de Foix. Les familles de Romégous, de Fenouillet, de Ferrand, de Festa, de Prouille, de Fanjaus furent expropriées par Montfort au profit de l'évêque de Toulouse. L'évêque se donna des airs de désintéressement et de générosité en restituant Fanjaus au comte de Toulouse; mais sous cette restitution apparente et de pure suzeraineté, la propriété effective et territoriale resta ou tomba débris par débris à Saint-Dominique[1] et à son monastère de Prouille. Car c'est là qu'aboutissaient toujours ces torrents de la spoliation qui, glissant dans les mains des laïques, allaient de cascade en cascade s'agglomérer, pour n'en plus sortir, dans le

1. Doat, Prouille. Arch. de Prouille à Carcassonne.

gouffre des abbayes. Ces abbayes jamais ne disaient *assez*, ni jamais ne relâchaient rien, en cela encore semblables au sépulcre[1]. Aussi les moines furent-ils les instigateurs les plus forcenés de la croisade, et les barons dépossédés, les plus implacables ennemis des monastères. Tous ces chevaliers proscrits, qui ne pûrent se résoudre à suivre dans l'exil le vicomte de Carcassonne, se réfugièrent sur les domaines du comte de Foix et se réunirent aux faidits de la terre du Maréchal, campés sur les croupes du Thabor, vers les sources de l'Ers pyrénéen.

Les seigneurs d'Aniort, de Quérigut, de Pierrepertuse, hébergèrent une dernière fois dans leurs donjons leur maître fugitif, et, par les ports de la Cerdagne, le jeune vicomte se retira dans la Catalogne. Puicerda fut la porte de son exil, Urgel fut sa première halte sur ce sol étranger, mais sympathique et fraternel. Car les peuples des deux versants étaient du même sang, et leurs deux princes étaient fils de deux sœurs, Marie et Agnès de Montpellier. Ramon-Roger, de Carcassonne, descendant la vallée de la Sègre jusqu'à l'Èbre, alla chercher dans Saragosse l'hospitalité de son cousin don Jaicme, roi d'Aragon[2]. Ils étaient du même âge : le monarque avait vingt-quatre ans, le vicomte vingt-deux. Le même orage les avait enveloppés presque dans le berceau : tous les deux avaient perdu leur père dans la croisade.

L'infant avait été captif; le vicomte errant, exilé.

1. Proverbes de Salomon.
2. Doat, Zurita, cronica de Aragon.

Mais le premier de sa prison était remonté sur le trône, et le second de son palais, un instant reconquis, retombait dans un exil sans espoir. Le jeune destin de Trencabel avait été bien plus furieusement bouleversé. Son enfance n'avait été qu'une aventure touchante non moins qu'héroïque[1]. Il pendait encore à la mamelle quand sa mère l'emporta, tout éperdue, pour le dérober à la croisade qui investissait Carcassonne. Bientôt, délaissé par son indigne mère, réconciliée à Simon de Montfort, meurtrier de son époux et spoliateur de son fils, le petit orphelin fut élevé dans les tours hospitalières de Foix. Mais, après la funeste bataille de Muret, chassé, par l'effroi, de cet inexpugnable donjon, il erra de nouveau à la suite des comtes faidits dans les bercails d'Andorre et de Cerdagne. Revenu d'Espagne avec les exilés, il concourut, guerrier de douze ans, à la délivrance romane, dont il fut la grâce enfantine et chevaleresque. Il vit la reprise de Toulouse, le trépas de Simon, l'expulsion d'Amaury, la retraite honteuse de la croisade. Enfin le magnanime comte Roger-Bernard de Foix, son parent et son tuteur, complète la victoire du Midi et clôt ces guerres tragiques en ramenant son héroïque pupille, après quinze ans d'exil, dans les tours veuves et dévastées de Carcassonne. Mais à peine a-t-il dormi dans le palais de ses ancêtres qu'il en est expulsé, et cette fois pour toujours, par le roi de France, son parent, oublieux de leur commune descendance de Louis

1. Guil. de Tudella.

le Gros[1]. Tel est le poëme de son infortune adolescente, et c'est avec le cortége de ses malheurs personnels, de l'amitié de leurs pères, martyrs l'un et l'autre de la sainte cause romane, et de l'antique alliance des ancêtres dont les poétiques amours et les fêtes chevaleresques parfumaient encore de leur gracieux souvenir le palais vicomtal de Carcassonne, que l'orphelin déshérité des Trencabel allait chercher l'hospitalité de son cousin don Jaicme, le jeune Conquistador de Catalogne et d'Aragon.

Ramon-Roger s'avançait, le long de l'Èbre, vers Saragosse, en prince albigeois, avec son bayle, son troubadour, ses chevaliers. Faisons connaître ses serviteurs de l'exil, ses courtisans du malheur. A leur tête marchaient les seigneurs de Cab-Aret, de Termès et de Minerbe. Ces barons, conseillers héréditaires et comme les pairs des vicomtes, se pressaient autour du rejeton des Trencabel, comme leurs donjons, posés en trépied autour de Carcassonne, en étaient les trois contre-forts, inexpugnables sur leurs cônes de granit. Barons et châteaux partagèrent invariablement le sort de leur métropole féodale[2]. Les fils de Nos, seigneurs de Cab-Aret, étaient unis même par le sang aux vicomtes, comme leurs manoirs étaient reliés par un souterrain à la grande cité dont ils étaient les vedettes sauvages. Pierre-Roger, le chef de leur clan chevaleresque, avait été le dernier à fléchir sous

1. Gest. Franc.
2. Guil. de Tudella. Chronique romane.

l'insolente fortune de Montfort. Mais enfin, seul dans l'abattement universel, il rendit ses inexpugnables tours au chef de la croisade, et, nécessité plus douloureuse encore, dut, après la délivrance et le triomphe, les livrer, une seconde fois et pour toujours, au roi de France. Et maintenant, dépossédé de ses nombreux châteaux du Cabardez et du Minerbois, devenus des forteresses royales, le patriarche des enfants de Nos errait vieux, blanchi, mais invaincu, à travers les bercails et les cités de l'Aragon, à la suite de l'orphelin de Carcassonne[1].

A côté du valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret figurait, dans ce second exil d'Espagne, le vénérable Bertrand de Saissac, bayle de tous les États des Trencabel, pendant le veuvage d'Aladaïs de Toulouse, tuteur du jeune vicomte Ramon-Roger qui fut empoisonné par Montfort, et maintenant conseiller sur la terre étrangère du fils de son pupille, le second orphelin de Carcassonne. C'est ce régent probe et sévère que les troubadours (dont son frère, le chevaleresque Olivier, était l'idole) taxaient d'avarice parce qu'il ne leur donnait pas de l'or, des écharpes brodées ou des chevaux harnachés[2]; mais qui prenait un juif pour argentier vicomtal, résistait aux usurpations de l'évêque, favorisait la propagande cathare, et admettait toute liberté religieuse dans ce palais mélodieux que la conquête allait contrister, et le meurtre et l'inqui-

1. Guil. de Tudella. Mahul.
2. Millot, troubadours, Ramon de Miraval.

sition rendre à jamais funèbre. Aussi le sage ministre fut-il proscrit; tous ses domaines furent confisqués. Son château de Saissac, avec son vaste territoire, bocager et pastoral, fut inféodé par Simon de Montfort à son cousin Bourchard de Marly; puis par le roi de France, après la mort de Bourchard, à ses neveux les fils de Lambert de Croissy, transférés de Limous. Le traité de Paris ordonna la démolition des murailles de ces trois grandes châtellenies : Saissac sur le versant méridional, Hautpoul sur le revers septentrional, et Pui-Laurens sur la racine occidentale de la Montagne-Noire. Ce patriarche albigeois mourut probablement en Aragon, mais ses deux fils lui succédèrent dans sa foi et sa fidélité. Jourdain prit sa place auprès du vicomte à la cour et dans les camps du roi don Jaïcme, et Bertrand, humble diacre cathare, errait proscrit dans les forêts et autour des manoirs de ses aïeux possédés par les croisés[1].

La maison non moins illustre de Castres, dont une fille, Ermengarde, *la belle Albigeoise*, tant chantée par les troubadours, avait épousé le poétique et chevalereux Olivier de Saissac, frère du grave régent de Carcassonne, dépossédé de sa grande cité et de son vaste domaine, arrosé par l'Agoût, s'éclipse totalement, dans l'ordre féodal, avec Bernard de Castres, son chef laïque errant dans l'exil, mais demeure à la tête de l'ordre religieux, dans la personne de son frère, le vénérable Guillabert, pa-

1. *Hist. du L.*, t. V. add. Du Mège, Diacres albigeois.

triarche du catharisme pyrénéen. La famille de Boissezon disparaît également de Lombers; mais son château, siége du premier colloque albigeois, reste le centre d'une population cathare tellement redoutable que le roi de France croira devoir, trente ans après, fortifier le chef croisé campé dans ce donjon par la fondation voisine d'une ville catholique, Réalmont, qui reliera Castres et Albi. Castres, on le sait, avec tout le cours de l'Agoût, fut donné à Philippe de Montfort, et Lombers à son jeune frère Gui, neveux l'un et l'autre du célèbre chef de la croisade.

Les fils de Guilhem, de Minerbe et de Ramon de Termès s'en allaient aussi, jeunes proscrits parmi ces vieillards, à la suite du vicomte. Comme leur maître, ils avaient, dès le berceau, échappé à l'assaut de leurs donjons et au massacre de leurs vassaux. Ils avaient grandi, errants parmi les chevriers des montagnes du Narbonnais et du Roussillon. Revenus d'Espagne avec les comtes exilés, ces deux adolescents reconquirent leurs manoirs paternels, mais pour les voir, quelques mois après et irrévocablement, retomber aux mains du roi de France. Les deux frères, Ramon et Olivier de Termès, et le jeune Guilhem de Minerbe, qui avait épousé leur sœur, na Blanca, retournèrent volontairement dans leur exil de Catalogne[1]. Guilhem se laissa ravir par la guerre et confisquer par la victoire ses nobles et tragiques tours. Mais Olivier, plus habile, et qui devait mettre son épée au

1. Doat. Guil de Tudella. *Chron. romane.*

service du monarque capétien, traita pour son château de Termes, gardien de cette frontière du Roussillon. L'acquisition contrainte de Termes commença la longue spoliation de ce grand baron des Corbières dont l'immense domaine fut, lambeau par lambeau, démembré successivement et dévoré par le roi de France, la maison de Voisins et l'abbaye de la Grasse[1].

Ces barons pyrénéens étaient sans doute accompagnés de leurs femmes, de leurs filles, de leurs enfants, de leurs serviteurs, formant comme une tribu d'exilés. A la tête de ces matrones romanes devaient être la fameuse Loba de Pech-Nautier et sa belle-sœur, non moins renommée, Brunissende de Cab-Aret, Ermengarde de Castres, la *belle Albigeoise*, la *blonde* Aladaïs de Boissezon, et la dame de Minerbe, qui sans doute réalisait son doux surnom de Gemesquia (Gemma-esquiva), la *perle* basque, héroïnes de ballades, épouses de héros d'épopée et d'histoires chevaleresques. Autrefois elles étaient de brillantes châtelaines; elles ont jugé sous l'orme vicomtal, présidé aux tribunaux d'amour de Puivert. Elles ont vu à leurs pieds le roi d'Aragon, les comtes de Toulouse et de Foix. La croisade interrompit ces galanteries féodales, ces poétiques et sentimentales solennités[2]. La tempête les enleva de leurs manoirs et les dispersa comme des colombes plaintives derrière les Pyrénées. Elles y reçurent les princes blessés et

1. Mahul, cart. La Grasse.
2. Rainouard, Millot, Troubadours.

suivirent éplorées le char funèbre du roi don Pedro jusqu'à son sépulcre de Sixena. Transformées par ces grandes leçons du malheur, ces reines fugitives des cours d'amour, revinrent de l'exil humbles servantes du Paraclet. L'avenir leur réservait des épreuves qui devaient leur rendre encore plus chères les tendres visites du Consolateur. Elles étaient à peine rentrées dans leurs manoirs qu'elles s'en voyaient expulsées de nouveau et pour toujours. Maintenant elles s'en vont, pauvres, vieilles, errantes, traînant leurs infortunes à travers les bourgs et les bercails d'Andorre, de Cerdagne et de Catalogne.

Ramon de Miraval, le tendre et chevaleresque troubadour, celui que Ramon VI, comte de Toulouse, appelait son *Audiart*, son compagnon, qui avait disputé au comte de Foix et même au roi d'Aragon le cœur de ses châtelaines, dont les chants avaient rendu leur beauté à jamais célèbre, les suivait dans l'exil comme un écho triste du bonheur passé, comme un soupir mélancolique des derniers beaux jours du Midi [1]. Ramon, vassal de Cab-Aret, mais inféodé à leur cœur encore plus qu'à leurs donjons, avait suivi na Loba et na Brunissende dans leur premier exil de Castelbon. Revenu d'Espagne, après avoir chanté le triomphe de la patrie romane [2], le poëte s'en retournait avec elles dans l'asile de Catalogne. Il ne reverra plus son humble castel, perdu, comme son nom l'indique, dans le rocailleux et profond ravin de l'Orbiel. Son maigre domaine, qui comprenait le hameau des Martis et les terres de Dieu, fut donné par le roi de France au chapitre de Carcassonne. Il touchait au camp de Nore, et le poëte eût pu se rendre auprès du roi des faidits d'Hautpoul. Mais, déjà vieux, peu guerrier peut-être, et chantre élégiaque des cours d'amour, il ne put se séparer de ses héroïnes dont il consola l'infortune, et cette fidélité de l'exil ne manque ni de grâce touchante ni de tendre héroïsme [1].

1. Miguel de la Tour. Biographie des Troub.
2. Tollem la terra à en Simon!

Miraval emmenait sans doute avec lui son chanteur Bayonna. Dans les jours heureux, le poëte disait au pauvre jongleur : « Je te vois pauvre et mal vêtu, mais je te tirerai de l'indigence en te donnant un sirvente. Va le chanter dans le Carcassez : je ne t'en nommerai pas tous les preux barons; mais il y en a tant de si courtois. Rends-toi d'abord auprès de Pierre-Roger de Cab-Aret. Puis va trouver Olivier, qui te donnera des robes de fin drap de Carcassonne. Chante surtout des chansons à don Bertrand de Saissac, et, quoiqu'il n'aime guère à donner, il t'offrira pour l'amour de moi un cheval de belle encolure [2]. » Hélas! aucun de ces barons n'eût pu maintenant nourrir la faim ni revêtir la nudité du pauvre Bayonna.

C'est avec ce noble et triste cortége que le vicomte de Carcassonne vint une seconde fois demander l'hospitalité à l'Alcazar de Saragosse [3]. Le roi don

1. Miguel de la Tour. Ram. de Miraval.
2. Mahul, Ramon de Miraval.
3. L'Alcazar et l'Aljaféria, deux des merveilles architecturales du roi maure Abu-Giafar. Émile Begin.

Jaicme accueillit, comme il le devait, son jeune cousin et ces vieux chevaliers, compagnons de guerre et d'amour de son père et de son aïeul. Ils arrivèrent dans le temps où le jeune prince, ambitieux de renommée et impatient d'acquérir son titre historique de conquistador, préparait une expédition contre les Maures [1]. Politique encore plus que chevaleresque, et pour désencombrer ses États de ces exilés albigeois qui, pendant sa minorité, avaient été mêlés aux troubles de l'Aragon, il invita ces chevaliers à la conquête des Baléares. Ils acceptèrent et le suivirent à Barcelone, où la flotte catalane appareillait pour cet archipel africain. Singulière destinée de ces barons pyrénéens que le roi de France expulse jusqu'à l'Èbre et que le roi d'Aragon entraîne vers les côtes d'Afrique! Nous les suivrons bientôt dans ces guerres musulmanes. Arrêtons-nous au tombeau de Ramon de Miraval. Ses compagnons avaient laissé le troubadour malade, à Lérida. Il mourut dans un couvent de religieuses de Cîteaux. Les femmes furent fidèles jusqu'à la fin au tendre poëte. Des mains de nonnes l'ensevelirent sous le pavé de leur basilique. Elles expiaient l'iniquité de leur farouche abbé Arnaud Amalric. L'Ordre qui l'avait dépouillé de son castel accordait à l'exilé, par une amère compensation, l'hospitalité du sépulcre [2]. Et maintenant que nous lui avons rendu ce devoir funèbre, remontons vers les Pyrénées. Dirigeons-nous vers les *Apres-Vallées*;

1. Zurita, *Cron. de Aragon.*
2. Miguel de la Tour, Millot, Rainouard.

faisons halte au pied du Canigou. Voici venir une autre faidite : celle-ci arrive dans son cercueil, sur son char funéraire. C'est le convoi lugubre et chevaleresque d'Ermessende, comtesse de Foix.

Ermessende n'avait pas choisi sa sépulture à Boulbonne, nécropole des comtes de Foix. Elle avait voulu reposer dans le sépulcre de ses ancêtres, au monastère de Costoga [1], dans le Vallespir (Vallis aspera). Le char mortuaire, parti de Tarascon, longea les montagnes de Thabor, se dirigeant vers l'orient, escorté par les seigneurs de Lordat, de Rabat, de Castel-Verdun, officiers des comtes. Les barons de Lantar, Arnauld de Villamur et Amiel de Pailhers, seigneurs de Saint-Paoul de Jarrats, conduisirent le deuil vers Lavelanet. Les proscrits de Montségur virent défiler lentement dans la vallée d'Olmés la pompe funèbre. Prosternés sur la cime cathare, ces bannis accompagnèrent de leurs larmes et de leurs prières la grande faidite, la pieuse patronne du champ d'asile de Castelbon, la douce héroïne de l'indépendance nationale, la martyre sainte frappée au cœur et morte de la mort de la patrie romane. Leurs regards suivirent le muet et morne cortége jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les tortueux défilés du Chercorb pour gagner, par les gorges glacées du Bugarach, les vallées arides du Roussillon. Mais pourquoi la noble princesse s'enfuyait-elle si loin pour son tombeau? Ne se croyait-elle pas en sûreté à Boulbonne, auprès de son beau-père, de son époux et de son fils, parmi tant

1. Aujourd'hui Coustouge.

de vaillants comtes dont la mémoire combattait jusque dans le trépas? Se trouvait-elle trop voisine de ses ennemis, les abbés de Pamiers, les inquisiteurs de Toulouse, le roi de France? Princesse catalane, pensait-elle trouver un refuge plus fidèle sur les terres du roi d'Aragon, le jeune et fier *conquistador?* Espérait-elle enfin se mieux cacher et disparaître entièrement dans l'oubli d'un désert des Pyrénées? Si tel fut son espoir, elle s'abusait dans son désir d'éternel repos. Proscrite jusque dans le cercueil, elle n'obtint qu'un asile incertain dans une tombe suspecte, et ne fit qu'une halte inquiète dans un sépulcre constamment menacé. Les âpres vallées du Canigou et la sauvage solitude de Costoga ne parvinrent pas, nous le verrons plus tard, à protéger les cendres infortunées d'Ermessende, comtesse de Foix, vicomtesse de Castelbon, suzeraine d'Andorre [1].

1. *Hist. de Lang.*, t. V, pr. 149. Voir sur le Roussillon et le monastère de Coustouge, MM. Mérimée, N. Fervel et les dessins du baron Tailor.

IV

RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

LIVRE QUATRIÈME

RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

I

RAMON VII S'ALLIE AU ROI D'ARAGON, AU ROI D'ANGLETERRE, A L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, S'ATTACHE LES GRANDS VASSAUX, UNIT ENTRE EUX LES BARONS ET LES GRANDES CITÉS ROMANES, ET ACCEPTE L'HOMMAGE DES FAIDITS DES FORÊTS, POUR RELEVER ET FORTIFIER LE PARTI NATIONAL.

Ramon VII, à demi dévoré par la France et par Rome, se tourna instinctivement vers les ennemis de Rome et de la France, son neveu le roi d'Aragon, son cousin le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne, son suzerain sur les Alpes. Le jeune roi d'Aragon était douteux ; l'adolescent conquistador flottait dans ses amitiés ; il s'absorbait dans ses guerres arabes qu'il exécutait sous le patronage de Rome. Henri III, fils de Jean Sans-Terre, était un ami plus certain, un parent plus dévoué. L'infant de Toulouse, fugitif de sa capitale devant Simon de Montfort, avait trouvé un asile à la cour d'Angleterre. Et c'est de cette île que sous

la conduite de son écuyer fidèle, Arnaud Topina, le jeune prince exilé vint à Rome réclamer son héritage au concile de Latran (1215). Innocent III avait excommunié Jean Sans-Terre, et donné ses États à Philippe-Auguste. Le roi de France avait perdu l'Angleterre, mais il retenait encore la Normandie et l'Aquitaine. De là, communauté d'intérêts entre Henri III et Ramon VII. Malheureusement le monarque anglo-normand luttait alors contre la ligue de ses barons et de ses communes, à la tête desquels se trouvait, par un singulier hasard, Simon de Montfort, frère d'Amauri, et fils du conquérant de l'Albigeois[1]. Ainsi cette race d'aventuriers de génie fondait à la fois la liberté anglaise et détruisait l'indépendance romane. Mais cette révolution insulaire reculait de dix ans le secours que le monarque anglais devait porter au comte de Toulouse et aux peuples aquitains. Toutefois Henri III passa la mer, vit Ramon VII à Bordeaux, et écrivit en sa faveur à l'empereur Frédéric II (sept. 1232).

Ce petit-fils de Barberousse, né en Sicile, était un prince troubadour, un esprit cosmopolite et libre penseur, le premier en date des poëtes italiens, le dernier des Minnesinger allemands. Ce César poëte sert de trait d'union entre Henri d'Ofterdingen, le chantre des Nibelungs, et le *Grand Padre* Alighieri, le chantre de l'Enfer. Il était le pupille émancipé du saint-siége, et conséquemment l'irréconciliable ennemi de la papauté aussi bien que de la maison de France, entachée à ses yeux du double crime

1. Math. Paris.

d'être la servante, rapace à Toulouse, du Vatican, et la rivale, victorieuse à Bouvines, de l'Allemagne. Il revenait d'Orient, où il avait montré, dans Jérusalem et jusque dans la mosquée d'Omar, un sultan philosophe de l'Occident[1]. De sorte que le traité de Paris avait été conclu, et le comte de Toulouse odieusement spolié, par Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, pendant que ses deux protecteurs naturels, le roi d'Aragon et l'empereur d'Allemagne, étaient occupés aux guerres musulmanes. Toutes ses sympathies d'homme et de prince l'attiraient vers le comte Ramon, représentant comme lui de l'esprit nouveau, du génie poétique et chevaleresque, sans parler de l'antagonisme impérial contre la théocratie romaine. Peut-être aussi étaient-ils instinctivement unis par le pressentiment funèbre de la tragique destinée des deux maisons de Toulouse et de Souabe dévorées par la dynastie de France, au service des rancunes inexorables de Rome. La Provence usurpée par le pape devint un pepin de cette pomme de discorde qui divisait le Pontife et le César; Frédéric, roi de la Provence Trans-Rhodane, fit gracieusement cession à Ramon VII du comtat Venaissin, et de la noble cité d'Avignon, cession qui devait être pour la ville mutilée une consolation de la perte de ses murailles, et pour le prince une compensation du

1. Makrizi, *Biblioth. des Croisades.* 4e part. Petit, chauve, et myope, ce César de l'Occident, comme esclave, n'eût pas valu deux cents drachmes, disaient les Arabes.

démembrement de ses États par le roi de France[1].

Mais c'est dans les communes que le comte Ramon trouva les secours les plus effectifs et les sympathies les plus tendres. Il devint populaire par ses malheurs : on le regardait comme le martyr de la cause méridionale. Plus Rome et la France l'accablaient, se le renvoyaient comme un jouet douloureux, forceaient cruellement le pauvre prince à verser le sang de ses sujets, plus son peuple, chose touchante, se serrait tendrement autour de lui, et l'entourait de dévouement et d'amour. Des villes et des provinces indépendantes se donnèrent au comte délaissé, comme par une espèce d'enthousiasme chevaleresque du malheur. Marseille la première se prononça; Marseille qui l'avait accueilli dans son port, et avait rouvert les portes de la patrie au jeune infant dépouillé par le concile de Latran, Marseille, après la mort de Barral, son dernier vicomte, s'érigeant en république en offre la seigneurie viagère à Ramon VII. Le comte a le courage de l'accepter, et se rend en Provence avec une escorte magnifique de ses barons, parmi lesquels nous remarquons le comte de Rhodez, le vicomte de Lautrec, Olivier de Termes, Jordan de Lantar, Ramon de Durfort, Ramon de Caussade, Bernard de Villeneuve, Arnaud et Deodat de Barasco, la fleur de la chevalerie romane et cathare. Il fit dans Marseille une entrée triomphale, et descendit au *Cimetière* (église) de Notre-Dame des Aiguilles[2], où le

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 176, p. 679.
2. *In cimeterio Beatæ Mariæ de Accuis.*

peuple était convoqué par la voix des hérauts et le son des cloches. « Noble comte de Toulouse, lui dirent Pierre des Arzeliers et Hugo de Vérignon, sindycs de la république, nous nous donnons à vous entre-vifs, simplement et solennellement; vous avez bien mérité de notre ville, par les nombreux services que vous lui avez rendus, les preuves gracieuses d'affection que vous lui avez données et les périls que vous avez fréquemment et libéralement encourus à cause d'elle : c'est pourquoi nous vous remettons la seigneurie de la Ville-Basse, vulgairement appelée vicomté de Marseille. — Nous Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, nous acceptons, pour tout le temps de notre vie; nous promettons de défendre les habitants, les terres et les libertés de Marseille : nous le jurons sur les évangiles de Dieu[1]. » De la part des Marseillais, c'était un acte de patriotisme et d'indépendance, et en même temps une triple protestation. Et d'abord contre Ramon-Berenger, comte de Provence, leur suzerain, et l'égoïste neveu du vaillant et magnanime roi Pierre d'Aragon tué à Muret. Puis contre le jeune roi d'Aragon, don Jaicme qui s'occupait de conquêtes musulmanes, et abandonnait les provinces romanes à l'ambition française. Enfin contre la maison capétienne et Blanche de Castille qui cherchait à dévorer la Provence en même temps qu'elle engloutissait Toulouse. De la part de Ramon VII, ce fut un acte de courage évidemment inspiré par ses intrépides consuls et conseillers, les Pierre de Tou-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 164, p. 668.

louse, les Othon de Baziéges, les Hugo, Joan et Ramon d'Alfar. C'était une menace indirecte contre la France, et une déclaration de guerre contre Ramon-Berenger qui vint attaquer les Marseillais. Ramon VII accourut à leur secours, tint bravement la campagne, et la bannière de Toulouse, si humiliée naguère, flotta fièrement sous le ciel provençal. Cette guerre, vigoureusement soutenue, amena d'autres adhésions: Tarascon imita Marseille (1231) et Guilhem fils d'Augier vint, au nom du comte, traiter dans cette ville avec le consul Hugo Galtier et le conseiller Alfantat de Tarascon[1]. C'était la victoire du parti populaire, du fonds ibérien de la nation, de l'élément vaincu et traîné par l'aristocratie latine, dans une procession catholique, sous le symbole monstrueux de la Tar-asque[2]. Ce dragon ibère est sans doute l'image de la race avilie, et de la religion abolie et hideusement ridiculisée, des fondateurs de Tarascon. Quoi qu'il en soit, la bannière de Toulouse ondula joyeusement aux brises du Rhône, subitement relevée, en face de l'auriflor de France, arborée sinistrement, de l'autre côté du fleuve, sur le rocher de Beaucaire. Le don d'Avignon, fait par l'empereur Frédéric II, vint compléter trois ans après cette belle annexion des cités provencales.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 165, p. 669.
2. Tar est la racine de plusieurs noms ibères, Tar-tessus, Tar-asona, Tar-agona, Tar-bo, Tar-tas, et les nombreux Tar-asco, le dragon eusque, asque ou basque. Tar, fleuve, et par extension serpent. Les Ibères devaient avoir une tribu du serpent comme du lion.

Ainsi se relevait, porté par son peuple, le comte de Toulouse, et se reformait la tête du parti national dont le comte de Foix demeurait le bras et l'épée. Ramon, pour s'attacher plus étroitement encore le héros pyrénéen, lui restitua Saverdun et lui céda tous ses droits sur les châteaux de Palhers, de Pereille et d'Alzen, de Castelverdun, de Rabat et de Quier, pour lesquels, ainsi que pour la terre de Saint-Félix, il reçut l'hommage du comte de Foix. Le Midi, comme un serpent coupé par l'épée de la France, cherchait à renouer ses tronçons, à rassembler ses membres épars. Ramon VII, en s'attachant Roger-Bernard, ralliait toute une tribu de princes de montagne, car les comtes de Foix, de Commenges, de Couserans, de Palhars, de Carcassonne et même de Barcelone, ne formaient qu'un seul faisceau de branches consanguines, ayant toutes les mêmes armes, *d'or à trois et quatre pals de gueules*[1]. Un seul de ces princes romans, Améric, vicomte de Narbonne, d'origine espagnole, était distinct par la race comme par la politique; il s'était montré flottant, indécis, suivant la fortune, entre le pays et l'étranger, le Midi et le Nord. Depuis un demi-siècle, Narbonne inclinait vers la France; Narbonne avait fléchi devant la croisade. Le vicomte Améric s'était rendu à la rencontre du légat Arnauld-Amalric, tout fumant du massacre de Béziers. Plus tard, il avait épousé une Française, Marguerite de Marly, cousine de Montfort, qui le rattacha aux conquérants. Mais les

1. Des pals rouges sur un champ d'or.

brigandages de Montfort, les violences de l'archevêque Arnauld, les querelles de ces deux chefs de la spoliation, qui se disputaient le duché de Gothie, blessaient, fatiguaient, révoltaient le vicomte. Aussi vit-il avec plaisir le retour des exilés, et, entraîné par son peuple aussi bien que par son cœur vers le parti national, il se mêla à ses combats et à ses victoires et concourut à la délivrance du Midi. Mais l'invasion du roi Louis VIII lui fit regretter sa gloire patriotique, et le prince, tremblant, dut courber une seconde fois la tête sous le joug français. A la mort de ce roi, il reprit son indépendance et ses armes, et s'unit aux derniers et infortunés combats de la patrie mourante. Sa soumission hâtive put à peine le sauver après la paix de Paris. Il ne dut la conservation de ses États qu'aux larmes de sa femme française et à la faveur de son beau-frère, le commissaire royal, Mathieu de Marly. Le cœur du vicomte inclinait pourtant vers le parti national qui résolut de s'attacher indissolublement le versatile et puissant prince. On enchaîna le plus faible au plus fort, le plus mobile au plus constant et au plus fidèle, au magnanime comte de Foix. Roger-Bernard avait perdu sa femme Ermessende de Castelbon. Il demanda la main d'Ermengarde de Narbonne. C'était un mariage évidemment politique. L'infante avait à peine vingt ans : le héros en avait cinquante. A cet âge il pouvait vivre dans le veuvage que lui prescrivaient ses habitudes de chasteté et ses principes de morale cathare. Il céda visiblement aux exigences de la cause romane : chose singulière, cette union

se fit sous le patronage de la France. Le parti roman croyait par cette jeune fille s'attacher le vicomte, et le parti français enchaîner au contraire le comte pyrénéen. Améric, du conseil des notables de la ville et du bourg, et de son beau-frère Mathieu de Marly, lieutenant du roi, accorda l'infante au héros du Midi, qui, outre la belle fiancée, obtint encore, dans le cas d'extinction de toute postérité masculine, le droit de succéder à son beau-père dans la vicomté de Narbonne. Il est vrai qu'il acheta ce droit en payant quinze mille sols melgoriens pour la dot de sa belle-sœur, Marguerite de Narbonne, épouse de Guilhem de Montcade, vicomte de Béarn. Les noces se célébrèrent au palais vicomtal, où l'on vit, entre le commissaire de la reine Blanche et les chefs croisés, figurer Pierre Roger de Mirepois, Bernard de Durfort, Ramon de Saverdun, des chefs cathares et des faidits du Thabor. Montségur, quelques jours après, de sa cime désolée, vit, avec un sourire mélancolique, passer dans la vallée de Lavelanet le cortège nuptial de la fille des Lara, gracieux symbole des espérances de la patrie, s'acheminant vers les tours de Tarascon par la même route que, deux ans auparavant, suivait en sens inverse le convoi funèbre de la comtesse Ermessende de Castelbon (10 fév. 1232)[1].

Ces mêmes tours de Tarascon, où était morte Ermessende, avaient encore vu, l'année précédente (13 mars 1231), une double solennité nuptiale, qui termina le deuil des infants de Foix, car telle est la

1. *Hist. du Lang.*, t. V., pr. 169, p. 673.

vie humaine, entremêlée de fêtes et de tombes. Depuis que les rois de France avaient franchi la Loire et s'avançaient à grands pas vers le Sud, les comtes de Foix, menacés par ces redoutables voisins, s'appuyaient sur l'Espagne et prenaient leurs femmes sur l'autre versant des Pyrénées. Roger-Bernard suivit en cela l'exemple de son père : la comtesse Philippa, sa mère, était d'Aragon, comme sa bisaïeule Chimène[1] ; Ermessende, sa femme, était de Castelbon : sa bru devait être aussi catalane. Le comte de Foix avait un fils et une fille : Roger et Esclarmonde. Ramon Folc, vicomte de Cardonna, avait également un fils et une fille : Ramon et Brunissende. Ces deux princes, dont les États étaient contigus, résolurent d'unir leurs enfants par un double mariage, avec une dot, égale pour les deux fiancées, de cinq mille marcs d'argent. Roger conduisit Brunissende de Cardonne à Tarascon, et Esclarmonde de Foix suivit le jeune Ramon, son époux, à Cardonne, vicomté pastorale, féconde en troupeaux et en mines de sel. Cardonne est le même nom que Cerdagne : c'est la Cerdagne catalane, et Folc la possédait, à ce qu'il semble, du chef de son épouse Terrogia. L'Andorre unissait Cardonne et Castelbon, et, par cette alliance, le comte de Foix enserrait l'évêque d'Urgel dans un fer à cheval d'où sortirent des guerres féodales qui dégénérèrent en querelles religieuses, et qui lui valurent, nous le verrons bientôt, l'excommunication (13 mars 1231)[2].

1. Xiména, Eiséména.
2. *Hist. du Lang.*, pr. 169, p. 673.

Le comte de Foix, sentant le roi de France au cœur de ses États, multipliait ses alliances et cherchait ses appuis sur les hautes cimes, ces forteresses cantabres. Il avait encore une sœur consanguine, probablement de la même mère que Loup de Foix, et sans doute du même âge et du même nom que sa fille Esclarmonde, car ces deux jeunes infantes étaient les filleules de leur illustre tante, l'archidiaconnesse des Albigeois. Le comte résolut de l'accorder à Bernard, chef de la maison d'Alion. Cette maison possédait dans la Cerdagne les seigneuries de So, Quérigut, Stavar, Ebol, et, dans le comté de Foix : Prades, Mont-Alion et Alion, son berceau. Par là, cette famille pyrénéenne régnait sur ce plateau neigeux et glacé qu'on appelait le *pays de Sault* ou des forêts (de Saltu). Don Pedro II, roi d'Aragon, le héros infortuné de Muret, ne pouvant contraindre à l'hommage Bernard Ier d'Alion, qui s'intitulait *prince souverain du Donazan*, confisqua toutes les terres que ce seigneur possédait dans la Cerdagne espagnole, et les donna à Ramon-Roger, le grand comte de Foix. Le magnanime Roger-Bernard résolut de se réconcilier cette maison puissante des Montagnes, en lui restituant des domaines injustement retenus et en accordant sa sœur en mariage à Bernard II d'Alion. Mais la jeune infante recula de quatre ans encore cette union, sans doute par un mélange délicat de sentimentalité chevaleresque et de religiosité cathare, qui mettait sa gloire dans sa virginité : c'était une préciosité mystique de ce siècle[1]. Ainsi le comte de Foix

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169. Moreri art. Dusson et Bonac.

assit son pouvoir sur les deux versants, Quérigut et Cardonne, les sources de l'Aude et celles de la Sègre. Par son propre mariage et celui de sa sœur, il occupait les deux extrémités des Corbières, ce rameau pyrénéen qui court de Quérigut à Leucate, enfermant, entre la mer et les Pyrénées, la petite Espagne du Roussillon. Cette tendance révèle la politique des comtes de Foix : avant la fin du siècle, une autre Esclarmonde régnera dans Perpignan, un autre Roger-Bernard à Bayonne. Ils occuperont toute la grande chaîne de la Méditerranée à l'Océan. Ils rêvent, entre la Dordogne et l'Èbre, un État dont le centre et le cœur inexpugnable seraient les Pyrénées. Ces vaillants princes croyaient que l'avenir était aux hautes cimes. Ils raisonnaient en hommes de guerre et d'héroïsme. Ils se trompaient dans leur fierté chevaleresque. L'avenir n'était pas aux montagnes, mais aux plaines, non pas aux élévations, mais aux abaissements, aux aplatissements de l'âme, et du globe.

Le comte de Foix, qui venait de se rattacher trois puissants barons, était encore le chef de cette armée vague, flottante, fourmillante, innombrable, d'insurgés répandus dans toutes les forêts du Midi. Le comte de Toulouse, bien que plus timide, ne fut pas sans relations avec les troupes des faidits. Bernard de Penne, chef du camp de l'Aveyron, assista comme témoin à l'accord de Ramon VII avec l'abbé de Gaillac, et l'un et l'autre acceptèrent la signature de ce rebelle qui refusait de reconnaître le traité de Paris, et qui, du haut de son rocher,

bravait le roi de France (oct. 1231)[1]. Sept ans auparavant, le même Bernard de Penne était l'un des signataires du contrat de mariage de Bertrand de Toulouse, frère du comte, avec Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens, qui reçut en dot Puicelci, Montclar et Bruniquel (1224). Les grottes de Bruniquel étaient, nous l'avons vu, les cellules sauvages de la dame de Penne, et Comtoressa, belle-sœur de Ramon VII, fut l'une des faidites du camp de la Grésigne. On lui démolit les murailles de Puicelci : elle était nièce du fameux Pelfort de Rabastens, gendre d'Esclarmonde de Foix. Le sang et la foi la rattachaient également au parti national comme à son chef, l'héroïque prince pyrénéen. Le comte de Toulouse eut des rapports si étroits et si fréquents avec le *roi* et le camp de l'Hautpoullois que son nom est resté jusqu'à nos jours aux paysans de l'Albigeois et du Castrais, ainsi qu'aux forêts de la Montagne-Noire[2]. Enfin Ramon VII envoya ses bayles recevoir l'hommage des faidits du Thabor. Pardo, Picarel, Astnar et Auger de Montolieu[3], qui venait de traiter avec les consuls de Tarascon, se rendirent à Montségur. Suivons-les dans les Pyrénées.

1. *Hist. du Lang*, t. V, pr. 168.
2. Geograph., *du Tarn*.
3. Monte-Olivo.

II

LE PAYS D'OLMÈS. — RAMON DE PEREILHA. — FONDATION DE MONTSÉGUR. — CAMP DU THABOR SOUS LA PREMIÈRE CROISADE. — SIÉGE DE MONTSÉGUR. — MONTSÉGUR INEXPUGNABLE DANS LES NUÉES.

De Toulouse, après deux jours de marche, au pas de leurs chevaux, ils arrivèrent dans le pays d'Olmès (Ulmorum). C'est un petit territoire bocager et pastoral, pittoresquement jeté sur les racines septentrionales des montagnes du Thabor qui forment la limite orientale du comté de Foix. L'Ers qui sort de l'Estang-Mal, et le Lectorier qui descend de l'Estang-Tort, l'entourent comme d'une écharpe de torrents et de cascades. Entre ces deux gaves, sur une crête chauve, qui domine des chaînes boisées, se dresse un château qui semble le donjon aérien de toute cette région gracieuse et sauvage. Ce château, ancien castellum romain, et, plus anciennement encore, sanctuaire cantabre du soleil, c'est Montségur. Vers le nord, et comme à ses pieds, se trouvent Lavelanet, dans son vallon, et plus bas encore, formant la base du triangle, la Roca d'Olmès, sur son coteau rocailleux, et Pérelha sur un monticule pierreux d'où dérive son nom primitif de Peyrèla. Pérelha, la Roca, Lavelanet, et sur son âpre cime Montségur, formaient du nord au sud, et sur une étendue de cinq à six lieues, le domaine féodal des fils de Comet ou Cométa. Les trois *Gourgs*

druidiques du Thabor (gurgites), l'Ers qui sourd de ces cuves volcaniques pour disparaître en chemin dans d'autres gouffres, le Lectorier qui sur les flancs obscurs du Montferrier va s'échevelant en guirlandes d'écume et en cascatelles, la fontaine intermittente de Belestar qui jaillit d'une sombre grotte, Fontestorbes, Fougars (Fouas) et plus haut encore le val de l'Enchantement, des souvenirs fatidiques, des vestiges du culte héliaque ou vulcanien, répandent sur ce territoire, d'ailleurs si pittoresque, un charme de religieux mystère et de grâce funèbre [1]. Les montagnes ont une teinte ferrugineuse; leurs roches plombées se revêtent de noirs sapins; l'horizon est dentelé de leurs longues flèches lugubres; la nature en deuil semble contristée de quelque catastrophe tragique. Montségur est posé sur sa cime comme un autel et comme un tombeau. Tantôt il apparaît d'en bas sur son roc morne et désolé; tantôt assis rayonnant, sur des nuées qui flottent à sa base, comme un catafalque; tantôt sa masse comme fondue et rendue fluide par le plus ardent soleil semble étinceler et s'évaporer fantastiquement dans les hauteurs du ciel.

Tel était le poétique domaine féodal des fils de Cométa [2]. Ramon de Pérelha, chef de cette maison pyrénéenne, placé sur la limite des deux comtés, relevait de Carcassonne pour la Roca, et de Foix

1. L'Avelanet d'Abélion, Abelan, Bélenus, le Soleil. Fougars, de Focus, Fontestorbes, Fons turbatus.

2. Les noms astronomiques sont encore très-communs dans le midi : Sol, Solar, Lunar, Estel (Vesper), Estéla, Astre, Astrier, etc.

pour Montségur. Il était de l'âge du vicomte Ramon-Roger de Carcassonne, qui devait être le premier martyr des guerres cathares, et de son cousin Roger-Bernard, enfant de Foix qui devait en être le dernier héros. Élevé avec ces deux jeunes princes, il avait vu, sur leur déclin, les tournois de Carcassonne et de Foix, les fêtes de Puivert, un des siéges des tribunaux d'amour du Midi, où les petites cours pyrénéennes, réunies dans ce lieu sauvage, entrecoupaient leurs jeux poétiques et chevaleresques par des chasses à l'ours dans la forêt de Belestar. Bientôt ces fêtes de galanterie héroïque s'éteignirent dans les austérités du catharisme, et les menaces de la croisade. Ramon de Pérelha, allié par sa mère aux Bélissen de Mirepois, par son aïeule aux Corneillan du Rasez, par ses autres parentés à toutes les grandes maisons albigeoises des Pyrénées, fut élevé par les Amis de Dieu, qui le distinguèrent, dans cette jeune et mystique génération, comme un Eliacin du Paraclet. Il avait environ vingt-cinq ans (1204) lorsque la célèbre Esclarmonde de Foix, sœur du grand comte Ramon-Roger, et veuve de Jordan de l'Ile, vicomte de Gimocz, se retira au Castellar de Pamiers. Cette princesse se convertit au catharisme dont par sa naissance, sa fortune et son génie, elle devait être la papesse et la sibylle. Le Castellar, sa résidence habituelle, devint, comme un sanctuaire du Paraclet et Montségur, son apanage viager, une Thébaïde qu'elle réservait aux Amis de Dieu, dans la tourmente. Sous les éclairs de plus en plus irrités qui jaillissaient du Vatican assombri, la princesse

jugea de l'imminence de la tempête, et chargea Ramon de Pérelha de reconstruire la forteresse du Thabor[1]. Les conférences de Pamiers où Esclarmonde figura comme théologienne, exaspérèrent Rome et précipitèrent la croisade. Les seigneurs et les peuples du Midi redoublèrent d'efforts pour l'armement de la Roche patriotique. En cinq ans, le castellum antique, construit par les géants ibères contre Rome impériale, fut relevé par des travaux non moins gigantesques contre Rome théocratique. Comme la trombe dévastatrice fondait sur le Midi, Ramon de Pérelha y mettait la dernière pierre, et de vingt lieues à la ronde les évêques épouvantés s'acheminèrent vers l'arche de l'Église et de la Patrie, qui flottait blanche, sereine et quadrangulaire, sur les nuées du Thabor et sous le dôme azuré du ciel. Lavelanet vit arriver, dans ses murs, le patriarche Gaucelm, ses suffragans et leurs coadjuteurs, Esclarmonde de Foix, ses diaconesses, ses hospices, ses écoles de Pamiers, les ouvroirs de Mirepois, de Fanjaus, de Limous, les échappés de Béziers et de Carcassonne; et protégée par les barons, la colonne plaintive des pélerins ondula lentement vers la Roche sainte.

Depuis le jour douloureux où Ramon de Pérelha avait solennellement conduit à Montségur le sacerdoce cathare fugitif, ce chevalier n'avait pas quitté les montagnes de Thabor. Pendant vingt ans, la lance à la main, debout sur cette cime, il avait nuit et jour fait la garde devant cette forteresse qui ren-

1. Doat, XXII.

ferme le tabernable vivant du Paraclet. Il est effectivement la sentinelle vigilante ou plutôt le concierge armé du grand asile pyrénéen. Aussi ne le voit-on pas figurer avec ses compagnons dans les batailles du Midi. Son nom n'est point dans les chroniques; il n'est point dans les chants des troubadours, il n'est point dans l'épopée de Guilhem de Tudella, le chantre officiel des comtes de Foix. Quand tous combattent et meurent, où donc est le pieux, le généreux Ramon de Pérelha? Sa guerre est sur la montagne; mais on craint de prononcer son nom, comme celui de Montségur; son combat solitaire, comme le sanctuaire de l'Esprit, est voilé de silence et de nuée.

Quelques événements se dessinent pourtant dans ce lointain vague et nébuleux. Retraçons-les sommairement. Après la chute de Carcassonne, Ramon de Pérelha vit accourir auprès de lui les habitants fugitifs de cette cité, des familles éperdues du Rasez et du Lauragais, entre autres les chevaliers de Limous, de Fanjaus et de Mirepois. Les femmes, les enfants, les vieillards furent recueillis à Montségur, mais les hommes d'armes s'arrêtèrent à Lavelanet, Belestar, Montferrier, qui formaient avec Pérelha et la Roca, au pied de la montagne sainte, comme un demi-cercle de châteaux hérissés de tours, de balistes et d'archers. Ces châteaux, moins forts par l'escarpement de leurs sites que par le courage de leurs défenseurs, se maintinrent pendant trois ans contre les Français. Mais en 1212, Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, Enguerrand de Boves, Robert, archevêque de Rouen, Robert, évêque élu

de Laon, et Guillaume, archidiacre de Paris, vinrent de Carcassonne, et se jetèrent sur le pays d'Olmès. Lavelanet, cette fois, fut emporté d'assaut: sa chute fit tomber les autres châteaux : leurs défenseurs les incendièrent et se replièrent sur Montségur, avec leur chef Ramon de Pérelha. Les croisés en dispersèrent les ruines fumantes, et suivirent pied à pied les chevaliers pyrénéens pour assiéger la citadelle patriotique assise dans les nuées [1].

Gui de Montfort, maître de Lavelanet, déploya son ost comme un filet, de Montferrier à Belestar, et ferma les gorges de l'Ers et du Lectorier, de sorte que la montagne de Montségur se trouva cernée à sa base, au nord, au levant et au couchant. Mais elle respirait par le sud, et pour défendre la forteresse albigeoise, remplie de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs vieillards, d'autres chevaliers accoururent soit par le vallon de la Fragosa (Fraou) qui descend de la Cerdagne, soit par les gouffres druidiques dont les ravins, avec le ruisseau de Pissa-Vacca, tombent, près de Lordat, dans la vallée de l'Ariége. Nous pouvons connaître ces guerriers : ce sont sans doute les parents de Ramon de Pérelha. Le seigneur de Montségur, dans les plus grandes tribulations de la croisade, avait épousé dona Corba de Lantar. La guerre et la spoliation lui amenèrent sa fiancée : hymen mélancolique dont l'exil fut le lit nuptial et qui n'eut d'autres flambeaux au désert que les flammes et les clartés mystiques du Para-

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII, page 21. Par une erreur de copiste, Lavelanet dans sa chronique est appelé Ananclet.

clet. Corba signifie corneille, nom lugubre, mais d'un augure religieux et prophétique. Corba descendait de cette héroïque et touchante Lampagie, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, mariée à Munuzza, un chef révolté des Maures de l'Èbre, et qui vaincue dans une bataille en Aragon, et prise auprès d'une cascade dans les Pyrénées, fut conduite, tenant la tête de son époux, auprès d'Abdérame, et envoyée, par cet émir vainqueur, comme un don inestimable de douleur et de beauté, dans les harems du calife de Damas. Jordan Hunold de Lantar, père de Corba, comptait parmi ses ancêtres les glorieux ducs d'Aquitaine, et ce magnanime et infortuné Gaïffer, héros et martyr de la nationalité ibéro-romane au VIIIe siècle[1]. Ramon de Pérelha, en épousant Corba, retrempait son inimitié de la France dans une antique haine carlovingienne. Marquésa de Marcafaba, mère de Corba, était la sœur de Bernard de Marcafaba, beau-frère du comte de Foix, d'Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun, et d'Amiel de Palhers. Il ne leur restait de leurs nombreux domaines que le pauvre bourg de Saint-Paoul de Jarrats, ou des Fontaines, voisin de Foix. Corba, par sa mère, était donc une fille des Pyrénées et son origine explique sa retraite à Montségur, avec ses parents expulsés du Lantarais et du Toulousain. La jeune faidite devint dame d'un camp de bannis et n'apportait à son époux qu'une dot funèbre mais glorieuse de martyres patriotiques. Elle lui donna un fils et quatre filles nés dans les déserts du Thabor. Le fils reçut le

1. Rabanis, la Charte d'Alaon.

nom de Jordan, son aïeul maternel, et les filles eurent sans doute pour marraines, Philippa, comtesse de Foix, Esclarmonda de Foix, vicomtesse de Gimoez, Faïs de Durfort, et Braïda de Montservat, quatre illustres matrones de l'église du Paraclet. Nous concluons de ces circonstances domestiques que ces deux princesses de la maison de Foix, et ces deux chatelaines fugitives de leurs manoirs, et maintenant pauvres diaconesses du désert, avaient suivi les évêques et leurs hospices à Montségur; et que Jordan de Lantar, le vieux patriarche de l'indépendance romane; ses quatre fils, Jordan, Ramon, Gérald et Bernard, quatre héros d'épopée; ses trois beaux-frères, de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers; les douze rameaux des fils de Bélissen de Mirepois; les chevaliers de Fanjaus, de Limous et du pays d'Olmès, formèrent comme un clan guerrier à la tête desquels Ramon de Pérelha défendit la forteresse du Paraclet.

Gui de Montfort, remontant la rive droite du Lectorier, eut d'abord à gravir la chaîne de Serralonga; ses âpres gorges, ses pentes rapides hérissées de vieux chênes et de grands bouleaux étaient propices aux embuscades; il parvint cependant jusqu'à la cime, c'est-à-dire, au pied de la Roche qui porte Montségur. Il crut sans doute qu'il n'avait qu'à dresser ses engins pour escalader le donjon. Mais il se trouva tout à coup arrêté par un immense ravin naturel creusé au pied d'un roc à pic qui, semblable à une tranchée et à un bastion de géants, lui en défendirent l'abord. Le hameau de Morency, sur la croupe boisée de Serralongue tire vraisem-

blablement son nom du campement de Bourchard de Montmorency, beau-frère de Simon de Montfort, qui se posta en vedette, du côté du levant, au niveau même du château, dont il surveillait tous les mouvements, mais qu'il ne menaçait que de la voix et de la lance par-dessus le val profond et l'inabordable escarpement de l'Abès[1]. Gui de Montfort essaya de gravir le passage de Montségur au nord, tandis qu'Enguerrand de Boves, tournant la montagne, tentait de forcer, au sud, le col de l'Ers. Guillaume, l'archidiacre, l'ingénieur de l'ost, dressa peut-être ses machines pour seconder leurs mouvements. Mais ils furent écrasés par le jet des calabres de Montségur; les chefs catholiques, quoi qu'en dise Pierre de Vaux-Cernay, se hâtèrent de redescendre; le comte de Foix, qui venait de reprendre sur leurs derrières Mazéres et Saverdun, pouvait les envelopper sur les croupes du Thabor, et d'ailleurs, Simon de Montfort, les rappelait en toute hâte au siége laborieux de Penne d'Agenais[2]. Plus tard, après le désastre nocturne de Muret, après la reddition volontaire du donjon de Foix, et la soumission effarée de tous les forts pyrénéens, Montfort vint en personne assaillir Montségur. Le géant de la croisade s'efforça d'étreindre convulsivement la forteresse patriotique. Des hauteurs de Serralongue, il lança contre la noble Roche ses meutes d'hommes et d'engins, ses *chattes* et ses *chiennes*[3] et

1. Abyssus, L'abyme.
2. Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII.
3. Des machines de jet s'appelaient la *Gatta* et la *Gossa*.

son lion dont le rugissement faisait crouler les plus fortes tours. Ramon de Pérelha, Berenger de Lavelanet, Alzeu de Massabrac, Pons Adhémar de Rodelha, Isarn de Fanjaus, Pierre-Roger et Arnauld-Roger de Mirepois, et la maison héroïque de Lantar, défendirent l'Arche sainte de la patrie romane et de la foi cathare. Simon ne fut pas plus triomphant que Gui; le lion des Montfort redescendit une seconde fois vaincu des cimes du Thabor. Quand les évêques se rendirent à Rome pour presser le pape de reconnaître Montfort comme légitime seigneur du Midi entièrement conquis, Montségur protestait inexpugnable dans les nuées. Le comte de Foix l'affirme d'un mot rapide, mais incontesté, devant le concile de Latran. La forteresse albigeoise, dans la ruine générale, demeura donc inviolée, et resta jusqu'à la fin comme une oasis inaccessible, une île aérienne d'honnenr et de liberté[1].

Ainsi Montségur fut le pivot immuable de la réac-

1. La chronique romane. Dom Vaïssette affirme que Montfort prit Monségur. Il se fonde sur les paroles de l'évêque de Toulouse au concile de Latran. Foulques, en effet, assure que Montségur a été rasé et ses habitants brûlés. Mais le comte de Foix réplique aussitôt à l'évêque qu'il existe encore des hérétiques à Montségur (n'y avia de présen). Montfort ne brûla donc que les bergers et les cabanes du hameau de l'Ers. S'il eût pris le donjon, il n'eut point rasé cette citadelle incomparable qui le rendait maître de tout le pays d'Olmès et de la région des Forêts (Saltuum). Plus tard Simon n'eut pas le temps d'escalader Montségur, assailli lui-même par les deux Ramons, à la tête des faidits de Provence et de Catalogne qui lui arrachèrent coup sur coup Beaucaire et Toulouse, la victoire et la vie.

tion et de la résurrection romane. Cependant après la catastrophe de Muret, un autre camp de proscrits s'était formé derrière les Pyrénées. Le vieux comte Ramon-Roger avait perdu le comté de Foix, mais Roger-Bernard son fils conservait la vicomté de Castelbon, du chef de sa femme Ermessende. Ermessende se retira avec son époux dans son manoir natal autour duquel elle réunit les exilés sur les bords de la Noguéra Palharésa. C'est même alors, quand tout semblait perdu, que la vicomtesse, abjura le catholicisme, ainsi que son père le vicomte Arnauld, entre les mains de Guilhabert de Castres qui s'était rendu au milieu des faidits de Catalogne. Ainsi la délivrance du Midi eut pour héroïnes deux princesses de la maison de Foix, Esclarmonde et Ermessende, l'une et l'autre admirablement converties par Guilhabert de Castres, pour la fondation de ce double refuge pyrénéen. Montségur évidemment servit de modèle à Castelbon. Montségur était un asile sacerdotal, Castelbon un asile laïque et guerrier. Castelbon fut plus nombreux, plus illustre par la conjuration des princes. C'est là qu'au retour de Rome, les comtes de Toulouse et de Foix se rencontrèrent avec les comtes de Commenges, de Conserans, de Palhars, et les barons exilés. C'est de là qu'ils partirent, à la suite de Ramon VI, et pendant que Roger-Bernard de Foix, à l'avant-garde, conduisait sur Toulouse le camp de Castelbon, le comte Ramon-Roger, son père, descendait à la tête du camp de Montségur. La victoire des princes fut celle des évêques qui l'avaient si merveilleusement préparée, et qui l'a-

chevèrent, en se mêlant, malgré leur horreur du sang, aux dernières et décisives batailles. Ainsi vaincus sans eux lorsque, n'étant plus catholiques, ils n'osaient pas se déclarer albigeois, les princes furent vainqueurs par eux, lorsqu'ils se déclarèrent franchement les champions de l'Église du Paraclet. Le patriarche Guilhabert rentra dans Toulouse où Ramon de Pérelha ramena sans doute le sacerdoce de Montségur. Toutefois nous ne voyons pas ce chevalier, à côté des comtes de Foix, ni dans les murs de Toulouse où périt Montfort, ni sur le champ de bataille de Baziége, ni au dernier siége de Castelnaudari. Il était probablement remonté à Montségur pour garder les vieillards, les femmes, les enfants, les berceaux et les tombes de la montagne sainte : cette mission pieuse convenait à son héroïsme en quelque sorte sacerdotal. Enfin, le comte Ramon-Roger, après douze ans d'exil, rétablit dans leurs foyers, les faïdits victorieux. Mais ô joie et amertume de la victoire ! Le vieux comte de Foix périt en rétablissant dans Mirepois les fils de Bélissen, et Pierre-Roger leur chef succomba quelques jours après en ramenant son frère Isarn dans son manoir de Fanjaus. Cette ironie du sort était une grâce mystérieuse du ciel. Ils mourrûent dans l'ivresse du triomphe et dans l'illusion de la renaissance de la patrie romane. Heureux ceux qui se couchèrent alors dans leurs sépulcres glorieux ! Ils ne furent pas expulsés de nouveau des champs et des toits paternels, et rejetés pour toujours dans l'exil, le désert et la mort. Cette douleur suprême était réservée au seigneur de Montségur. Il était rentré

dans ses châteaux de Pérelha, la Roca, Lavelanet, incendiés et à demi détruits par la guerre. Mais le roi de France vint bientôt ressaisir Pamiers, et rétablir Gui de Lévis dans les tours de Mirepois. Après avoir de nouveau dépossédé les Bélissen, le maréchal de la croisade essaya sans doute aussi de reconquérir les terres du seigneur de Montségur, qui lui avaient été données par Montfort. Ramon de Pérelha dut combattre pour la conservation de ses foyers. Il rouvrit ses bourgs à tous les faidits; avec leur secours il parvint à s'y maintenir encore deux ou trois ans; il y offrit un asile assuré aux Amis de Dieu. Le pays d'Olmès vit encore fleurir en liberté l'église du Paraclet. Mais enfin le traité de Paris les dépouilla pour toujours. Le maréchal, aidé des Français, s'empara de la Roca, de Lavelanet, des bourgs, de la plaine; mais il n'osa suivre le chef des faidits sur le Thabor.

III

SECONDE ÉMIGRATION SUR LES MONTAGNES DU THABOR.

C'est en 1229, vingt ans après la première hégire, que s'effectua cette seconde émigration sur les montagnes du Thabor. Ce second exil fut bien plus douloureux car il était sans espoir; beaucoup de larmes furent versées en remontant les pentes de Serralongue : sur la cime, elles redoublèrent quand on se retourna pour jeter un dernier regard lointain

aux toits paternels; et le cœur se brisa quand il fallut prononcer ce suprême et éternel adieu. Puis on s'enfonça, à pas lents et en silence, dans les hautes gorges et les âpres sinuosités de la montagne. Ramon de Pérelha, avec ses hommes d'armes, s'établit dans son donjon; immobile sur ce sommet crénelé, il reprit sa fonction de gardien du sancuaire du Paraclet. Mais ses compagnons descendirent au fond du vallon, sur les bords de l'Ers. Ils reconstruisirént leurs cabanes brûlées par Montfort; ils relevèrent leurs huttes effondrées par les pluies et les vents, et dont ils eurent à disputer les ruines aux bêtes sauvages. Ces grandes châtelaines de Fanjaus et de Mirepois qui naguère encore habitaient de nobles demeures féodales, d'antiques manoirs chevaleresques, n'eurent désormais pour abri que des parcs de brebis, des étables à porcs, où elles vécurent avec leurs palefrois humiliés, mais qu'elles décoraient des lances et des épées oisives de leurs époux, et qu'elles parfumaient d'un mélange ineffable de grâce, de piété et d'infortune.

Les évêques qui n'avaient point encore quitté les vallées du Tarn, de l'Aude et de la Garonne, leur champ de combat et de martyre, n'oublièrent pas les exilés de Montségur. Guilhabert de Castres, quelques jours après la ratification du fatal traité, vint lui-même inaugurer de sa présence et de sa parole ce second exil du Paraclet. L'évêque de Toulouse célébra dans le château la fête de Noël : il consola un peuple de proscrits qui ne devaient plus rentrer dans leurs manoirs paternels. Il ne devait pas tarder lui-même de ramener le sacerdoce ca-

thare à Montségur. Effectivement, ce n'est que de la cime de ce refuge pyrénéen, que le chef généreux des faidits verra désormais, à deux lieues dans la plaine, ses châteaux de Pérelha, de Lavelanet et de la Roca usurpés par les croisés. De la plate-forme de son donjon, il peut entrevoir, comme un fantôme, vers le nord, noyées dans le brouillard, les tours de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade; et plus loin encore, comme une ombre à peine perceptible, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence d'un sénéchal du roi de France. Ses compagnons n'avaient pas même ce triste bonheur : du fond de leur val sauvage, ils n'apercevaient que d'âpres rochers, des crêtes aiguës, de noirs sapins. Bien des fois sans doute, les châtelaines exilées du Peyrat, de Massabrac, de Bélestar, de Roquefissade, montèrent sur les cimes, qui semblent inaccessibles, au-dessus des forêts. Là, elles s'asseyaient sur une roche, cherchaient dans la brume des vallons leurs manoirs d'où s'élevait la fumée de l'étranger, regardaient en silence, et pleuraient jusqu'au soir.

Montségur reçut donc une seconde fois et pour toujours les chevaliers dépossédés par la croisade. Le premier exil avait duré huit ans, mais il avait fini par la délivrance et la victoire; le second devait en durer douze, et devait se terminer par le bûcher, les tortures et les basses-fosses de Carcassonne. Les *Consolateurs* vinrent tour à tour visiter ces proscrits et reprendre un moment haleine dans les bois et la paix du Thabor. Mais ils redescendaient bientôt dans les vallées et dans les

plaines désolées par l'inquisition. Ce tribunal, accusé de nonchalance par le pape, redoublait de rigueurs, comme il arrive aux tyrannies expirantes. Ces fureurs marquent la transition entre l'inquisition mourante des évêques et l'inquisition naissante des dominicains. Les Amis de Dieu, pendant trois ans encore, disputèrent pied à pied le terrain aux délateurs, aux persécuteurs, aux bourreaux. Mais enfin le sombre esprit de Dominique, ou plutôt le sinistre, l'inexorable génie de Rome, l'emporta. A une croisade guerrière de vingt ans, allait succéder une croisade judiciaire de deux siècles. Le sacerdoce albigeois dut songer à regagner l'asile sauvage des cimes du Thabor. Guilhabert de Castres poussa un cri de détresse : le gémissement du vieil évêque parvint rapidement à Montségur. Guilhabert demandait à Ramon de Pérelha de venir le chercher au Pas de las Portas, près de l'église de Saint-Quirc, non loin de Gaillac-Tolosan, sur la rive gauche de l'Ariége (août 1232).

A cet appel douloureux, à cet ordre sacré, Ramon de Pérelha part de Montségur, avant le jour sans doute pour se dérober aux espions de Gui de Lévis. Il est escorté par les chevaliers Bertran de Bardenac, de Bernard del Congost et par Bonan, Marti, Caïrol et quelques autres servants d'armes éprouvés[1]. Descendant la rampe orientale de Sarrelongue, il évite Lavelanet occupé par les croisés se dirige vers Pérelha qu'il tourne pour ne pas éveiller l'étranger campé dans son manoir paternel,

1. Leurs noms sont très-défigurés chez M. Schmidt.

marche au couchant par les vallons infréquentés de l'Herm, et va traverser l'Ariége à Saint-Jean-des-Verges où naguère le comte Roger-Bernard avait conclu la paix avec le roi de France. Il a quinze lieues à faire jusqu'au soir, mais les chevaux de l'Ariége ont bon jarret. Il oblique au nord vers Montagut, château construit sur un monticule en face du Pas-del-Roc, âpre gorge par où la Léze, torrent né dans les combes de Sérou, s'échappe en bruissant des ravins boisés du Gabre. Montagut appartient à Pierre de Durban et à son frère Ramon de Durban, beau-père de Loup de Foix. C'est Pierre de Durban qui, voyant, pendant l'un des siéges de Toulouse, reculer les milices de la cité, poussa son cheval contre les hordes de Montfort, et releva le combat, à la porte de Montolieu, en agitant la bannière à trois pals de gueules, et en criant : Foix ! Foix [1] ! Ce héros de l'épopée romane était poëte et capable de chanter ses exploits, comme il a célébré ses amours. Il dialoguait en vers avec Pierre de Gavarret et les deux troubadours luttèrent souvent de la harpe et de la lance dans les cours du Sabartez. Ramon de Durban était *croyant;* à sa mort, il fut consolé par le ministre Aguller ; le vieux chevalier expira au château de Foix, entouré de Ramon de Pérelha, de Sicard de Durfort, et de Pons-Adhémar de Rodeilla, et de plusieurs autres seigneurs pyrénéens [2]. Honora sa fille et son gendre Loup de Foix donnèrent sans doute l'hospitalité au seigneur de Montségur dans leur manoir de Montagut, où, sur le matin, les chevaliers laissèrent souffler leurs chevaux. Il ne reste plus du vieux donjon que les racines des tours, et la trace de son fossé circulaire qui entoure, comme d'un collier, son mamelon conique où paissent les troupeaux.

1. Guil. de Tudella, vers 6010.
2. Doat, XXII. Dèp. de Ram. de Pérelha.

De Montagut, Ramon de Pérelha prit vers le nord à travers le Podaguez. On appelait ainsi ce territoire montueux qui s'étend entre l'Arise et l'Ariége. C'est un amas confus et discordant de coteaux tourmentés, semblables à d'énormes vagues tumultueusement solidifiées pendant une tempête. Le sol argileux est tour à tour visqueux comme la poix, ou durci comme le plomb ; l'hiver, c'est un océan de boue ; l'été, de prairies et de moissons : au moyen âge, de landes et de forêts. De loin en loin sur les hauteurs apparaissent, entre les arbres, tels que des vaisseaux à l'ancre, les églises catholiques aux lourds clochers, les demeures féodales aux larges tours; et sur des mamelons dépouillés de bois, les moulins à vent aux longues ailes tournoyantes. Tel est le pays que parcourait Ramon de Pérelha : un écuyer du nom de Landric, dont le manoir se cachait dans les bois, le conduisait sur l'arête du coteau de Lermissa ; il traversa, au-dessous de Saint-Martin d'Oïdez, le ruisseau dont une lieue plus haut il avait vu l'humble origine à la fontaine de l'*Espinas*, recouverte encore aujourd'hui de trois aubépines séculaires, et gravit par de rudes et raboteux chemins les collines vers Durfort, métropole chevaleresque de l'Albigisme dans le Poda-

guez. Le château de Durfort, carré avec des tours rondes aux angles, s'élève massivement, à l'extrémité occidentale d'une colline qui s'aiguise en éperon, à la jonction de deux combes profondes, aux berges abruptes et herbeuses protégé au levant par une large tranchée sur laquelle s'abaissait un pont-levis qui le reliait au hameau. Le châtelain de Durfort était seigneur d'Unzent, de Canté, de Rodeilla, et coseigneur de Saverdun. Il possédait encore Bonnac, Avezac, et les pêcheries de l'Ariége jusqu'aux portes de Pamiers. La vénérable Faïs de Durfort, de la maison comtale, se convertit au catharisme, avec sa cousine Esclarmonde de Foix (1204). Peut-être vivait-elle encore à Montségur où elle s'était retirée depuis la croisade. Sicard de Durfort et Pons-Adhémar ses deux fils, non moins fervents, avaient mis, le premier son épée, le second sa lance et sa parole au service du Paraclet. Pons-Adhémar, chef de sa maison, avait dans son château, et dans ses guerres, les diacres Aguiller et Peyrota, et lui-même, orateur éloquent, se distinguait par une active et aventureuse propagande. Tous les châtelains des alentours, Jordan et Bernard de Marliac, Ramon de Justignac, Isarn de Saint Gabelle, venaient aux prédications de Durfort. Le sage Adhémar était le précepteur chevaleresque de son jeune parent Roger-Bernard de Foix. C'est dans ces murs que l'infant adolescent écoutait les mystiques homélies des diacres albigeois; et c'est dans ces vallons sauvages qu'il préludait dans ses chasses contre les loups et les sangliers à ses prouesses héroïques contre les routiers, les ro-

mieux, et les hordes de la croix[1]. Ramon de Pérelha, coseigneur de Durfort, vint, sur le soir, attendre, chez ses cousins du Podaguez, la nuit qui devait amener le sacerdoce albigeois. Nous avons visité ce manoir d'une grande race romane dont les rameaux ont couvert toute la France. Reconstruit au XVIe siècle, il n'est plus aujourd'hui qu'un bâtiment rustique. Des canards nageaient dans son fossé bourbeux, et sur ses tours, encombrées de maïs, des pigeons roucoulaient tristement dans des meurtrières en forme de croix grecque : c'était la croix de Toulouse. Ce symbole héroïque décore la partie orientale qui conserve encore d'autres vestiges et du moyen âge et de l'albigisme. Les arcs qui se croisent en arête vive à la voûte d'une salle qui sert aujourd'hui de cellier, reposent aux quatre angles, à mi-hauteur du mur, sur des cariatides : deux têtes de chevaliers aux longs cheveux arrondis et renflés; et deux têtes de nonnes dont les guimpes encadrent étroitement la face éplorée : images de la chevalerie mondaine et du cénobitisme claustral, crucifiés dans le granit par le génie cathare, également ennemi du cloître et du monde[2].

Ramon de Pérelha, à l'ombre tombante, remonta à cheval, pour rencontrer, non loin de là, les pieux proscrits. De ces hauteurs où finit le comté de Foix, il descendit par une pente abrupte vers Gaillac où commence le Toulousain. Gaillac, surnommé Tolosan ou Toulza pour le distinguer de Gaillac

1. Déposition du comte Roger-Bernard de Foix.
2. Durfort appartient aujourd'hui au pasteur Arabet, du Carla-le-Comte.

d'Albigeois, n'est qu'un groupe confus de maisons pressées au pied de l'église et du château construit sur le coteau septentrional. Le ruisseau qui baigne son mur du côté du sud, coule plus loin sous l'abbaye de Calers, mollement assise, comme son nom l'indique, dans son tiède vallon, clos de forêts [1]. Les seigneurs de Durfort avaient doté puis dépouillé cette abbaye de l'ordre de Cîteaux. Les moines chassés par la guerre, rétablis par la paix de Paris, reconstruisaient, avec l'or du comte Ramon, leur monastère plus magnifique dans la misère et la ruine universelles. La révolution française, cette grande vengeresse, a détruit, après un calme de six cents ans, cette retraite cénobitique qui avait appelé la tempête sur le Midi. Son portail somptueux, au-dessus duquel on lit encore cette inscription latine : *Deo Virginique Deiparæ*, ne conduit plus qu'à des granges et des étables. Aux portes du vallon, un mille plus loin, s'élèvent deux édifices : à droite sur un haut mamelon rocheux, l'église isolée de Saint-Quirc, aujourd'hui couronné de son élégant clocher, comme d'une mitre; à gauche entouré d'arbres funéraires, le château de Berdaïs, sépulture des D'Ounous [2]. Dans le Podaguez, le catholicisme a multiplié outre mesure les monuments de sa victoire : les croix, les calvaires, et les cloches qui la chantent éternellement.

1. Calers, à Calore,
2. Les D'Ounous sont-ils les mêmes que les D'Honous du Lauragais, et les d'Honous que les Enfans de Nous des environs de Carcassonne ?

ment. Le petit bourg de Gaillac est fier de ses dix-huit cloches, dont les clameurs assourdissantes pourchassent incessamment dans les nuées, les doux esprits rêveurs des Cathares, ennemis, on le sait, de ces bruyantes capsules de bronze, qu'ils appelaient élégamment *les trompettes du prince de l'air* [1]. Ramon de Pérelha aperçut enfin, dans la brume du soir, le clocher aérien de Saint-Quirc, entouré de son cimetière planté de cyprès : c'est au pied de son monticule qu'est le *Pas de las Portas*, rendez-vous de Guilhabert de Castres.

IV

LE PAS DE LAS PORTAS. — LES CHEVALIERS ISARN DE FANJAUS, RAMON SANCHE DE RABAT, PIERRE DE MAZEROLLES. — LES CHATEAUX DE SAINT-YBARS, DE MASSABRAC ET DE PALHERS.

Le Pas de las Portas a perdu son nom avec les poternes qui fermaient Saint-Quirc du côté du couchant. Le ruisseau de Calers qui borde cette entrée du bourg, lui a substitué une nouvelle appellation, de moitié avec le signe de la victoire romaine dont on a exorcisé ce sol hérétique. Il s'appelle aujourd'hui la *Crouz del Baladot*, la Croix du Petit

1. Gaillac, à la Révolution, a dû hériter des cloches de l'abbaye de Calers, ce qui explique l'existence, dans un si petit bourg, d'un si magnifique carillon.

Fossé. C'est, à la jonction de trois chemins, un carrefour triangulaire, d'environ vingt pas d'étendue, mais évidemment rétréci, au centre duquel s'élève une croix rustique, sous un massif d'arbustes composé (juin 1853) d'un prunelier aux fruits verts, d'une aubépine défleurie, et d'un églantier en fleur, brodant de ses roses agrestes, ce dôme de verdure asile d'un rossignol. Invisible sous le feuillage, il soupirait langoureusement : on eût dit, selon une superstition pseudo-cathare, l'âme d'un troubadour, exilée pour ses folles chansons, dans la gorge de cet oiseau, et, pour avoir nié le divin mystère de la croix, expiant son erreur par de mélodieux sanglots, dans ce riant calvaire. Nous étions nous-même profondément ému à l'aspect de ce lieu désert, et au souvenir des grands proscrits du XIII[e] siècle. C'est là que Ramon de Pérelha s'arrêta sur le soir ; c'est là qu'à demi caché par l'ombre de la nuit et des bois, il attendit en silence, au milieu de ses écuyers descendus de leurs chevaux ; tandis que l'un de ses compagnons peut-être, du haut du monticule du cimetière de Saint-Quirc, immobile, interrogeait dans le lointain, le cours de l'Ariége rapide, et les collines du Lauragais d'où venaient les prêtres albigeois.

Ils traversaient le fleuve, amoindri par la canicule, au-dessous d'un gros bourg muré dont le clocher effilé forme un gracieux paysage au confluent de l'Ariége et de l'Ers, nommé, de cette jonction des eaux, Tramesaïgas (Inter ambas aquas). C'est Cincte-Gabelle, assis au pied d'un monticule fortifié, comme l'exprime encore son nom romano-can-

tabre[1]. Son château, jadis hospitalier aux Amis de Dieu, puis sinistre par les souvenirs de Montfort, n'est plus aujourd'hui, qu'un calvaire surmonté d'un Christ gigantesque entouré de cyprès. L'escorte qui protégeait la marche nocturne du sacerdoce albigeois était conduite par trois chevaliers : Isarn de Fanjaus, un fils de Bélissen, dépouillé de son domaine féodal par saint Dominique, Ramon Sanche de Rabat, issu du même tronc par les femmes, et converti au Consolateur après une blessure grave reçue à la reprise du château d'Avesola sur les Français[2]. Ce baron du haut Sabartez résidait souvent à Laurac dont il était seigneur conjointement avec ses cousins les chevaliers d'Aniort, issus comme lui par leur mère de la grande maison de Laurac-Montréal. Pierre de Mazerolles qui depuis la confiscation de son domaine de Mazaïrolas au profit du Maréchal, vivait en Lauragais, sur le domaine de sa femme, Ermengarde de Gaja-la-Selva : homme hardi, singulièrement batailleur, implacable ennemi des moines et des monastères. Guilhabert de Castres venait évidemment de Fanjaus, son ancienne résidence épiscopale. Isarn de Bélissen l'avait escorté sur Laurac, d'où Sanche de Rabat le conduisit à Gaja-la-Selve où ils rallièrent Pierre de Mazerolles. De Gaja les trois chevaliers avec leurs écuyers et leurs servants d'armes descendirent par Belpech et Calmont, longeant la rive

1. Gap. montagne ; Gabella, monticule ; cincta, fortifiée.
2. Avese, Avesol, Avesola, dans le Chercorb, entre Limous et Chalabre. Doat, déposition du comte Roger Bernard de Foix.

droite de l'Ers jusqu'à sa jonction avec l'Ariége [1]. C'est pour éviter la rencontre de Gui de Lévis et du sénéchal de Carcassonne qu'ils venaient, par un si long détour vers l'ouest, chercher les terres hospitalières du comte de Foix. Ces barons faidits marchaient en ordre et en harnais de combat, protégeant, de leur lance et de leur amour, ces évêques courbés par l'âge et par les tribulations sur leurs haquenées pacifiques, dirigeant eux-même les montures indécises dans des chemins inconnus, leur tenant la bride ou l'étrier avec un respect filial et les escortant comme les Pères infortunés de la religion et de la patrie romane. Dès qu'ils arrivèrent, le vieux Guilhabert à leur tête, au Pas de las Portas, les chevaliers pyrénéens qui les attendaient, tombèrent aux pieds de l'évêque de Toulouse. L'évêque leur donna sa bénédiction, selon l'usage, et leur apprit sans doute les cruautés de l'inquisition, dont le pape allait investir les Dominicains, pour que le redoutable tribunal dépendît uniquement de Rome, et reçût exclusivement son impulsion du Vatican. Voilà pourquoi le patriarche albigeois, comme un berger fugitif dont la bête féroce dévaste les bercails, remontait une seconde fois, pour rassembler les débris de ses troupeaux, sur les montagnes du Thabor.

Guilhabert était accompagné de Tento, Joan Cambidor, Bernard de la Motta, Vigoros de Bocona, Agulher, Marti, Polha, et d'une trentaine

1. Ils suivaient le *Chemin Narbonnais*, c'est à dire la voie romaine qui le long de l'Ers, de l'Ariége, et de la Garonne conduisait de Narbonne à Toulouse.

d'autres ministres de divers rangs. Ramon de Pérelha, après quelques instants de repos, prit la tête du cortége sacerdotal que lui remirent les seigneurs du Lauragais ; mais soit déférence, soit crainte de quelques dangers, appréhension peut-être d'une embuscade des moines de Calers, ou de Mancip de Gaillac, mal disposé pour les *hérétiques*, ces seigneurs, au lieu de se retirer, voulurent accompagner les évêques jusque sur les terres entièrement sûres du comte de Foix. Ils remontèrent, le long du bois, la rive droite du ruisseau de Calers, passèrent sous le mur de clôture du jardin du monastère, et tournèrent au sud de Gaillac. Arrivés là, au lieu de s'engager directement dans les collines d'où naguère Ramon de Pérelha était descendu, trajet probablement trop difficile à exécuter pendant la nuit, ils firent un détour vers l'ouest, et suivirent le chemin montueux qui, entre deux haies de nerpruns rabougris, conduit encore de nos jours vers Saint-Ybars. Le souffle des Pyrénées, glacial même sous la canicule, joint à l'humidité des bois, saisit sur ces hautes crêtes le frêle Guilhabert débilité par l'âge et les austérités. Gelé sur son cheval, et frissonnant à l'air nocturne, le vieillard dut chercher un abri. Du plateau de Saint-Ybars, hérissé de tours, il descendit le versant occidental du coteau où, sous le manoir féodal, le bourg est abruptement jeté. Citoyens de Toulouse, les seigneurs de Saint-Ybars furent vingt fois revêtus par le peuple de la robe rouge des consuls. Ces *barons du Capitole* eurent à soutenir d'ardentes luttes civiques contre les évêques et les inquisiteurs. Ils

étaient albigeois comme leurs vassaux. Toutefois Guilhabert ne vint pas s'abriter dans leurs murs; mais descendant jusqu'à la Lèze, et traversant, au-dessous de Sainte-Suzanne, le torrent à demi desséché, le vieillard transi vint se réchauffer au château de Massabrac[1].

C'est un châtelet qu'il faut distinguer d'un autre manoir de Massabrac, voisin de Lavelanet qui, donné aux moines par Montfort, reçut le nom de Bénazit, et s'appelle aujourd'hui Benaïs. Ils appartenaient sans doute à deux branches d'une même race pyrénéenne, dévouées l'une et l'autre au catharisme. Le châtelain réveillé en sursaut au milieu de la nuit, recueillit pieusement le sacerdoce fugitif et les nobles faidits qui se réchauffèrent et se reposèrent avec leurs chevaux dans son manoir fraternel. Ce manoir n'existe plus, la charrue a labouré le mamelon où s'élevait, au pied du coteau, son étroite et rustique enceinte crénelée; il nous a été donné, après six cents ans, de voir, soulevée par le soc, la cendre noire du foyer où se ranima Guilhabert de Castres. A l'aube Isarn de Fanjaus, Ramon de Rabat et Pierre de Mazerolles prirent congé de l'évêque, et rentrèrent dans le Terrefort pour regagner, de lande en lande, le Lauragais.

Le seigneur de Massabrac se joint aux compagnons

1. Doat, XXII, Interrogatoire de Ramon de Pérelha. Une tuilerie marque aujourd'hui le point où la route moderne coupe le vieux chemin suivi par Guilhabert. Le nom de Massabrac, qui semble arabe, est encore porté par un notaire

de Ramon de Pérelha et le cortége continua lentement sa marche vers la montagne dont l'arête rocailleuse échancre au sud-est l'horizon bruni de forêts. Il laisse à droite, sur la hauteur, le Castellar (le Carlat) des comtes de Foix et se dirige vers la gorge d'où la Lèze sort des rochers et des bois que domine, de sa berge abrupte, le gracieux donjon de Pal-hers. Ce manoir est, comme son nom l'indique, le Pal ou demeure fortifiée d'un chef ibéro-gothique[1], ancêtre des Villemur, dont le domaine comprend tout ce versant des collines et confine au territoire de Montagut, possession de Loup de Foix. Bernard-Amiel de Palhers était frère de Guilhem, seigneur de Marquefave, d'Arnaud de Villemur, seigneur de Saverdun, et de Marqueza de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha. Il figure dans l'épopée nationale pour avoir combattu, à côté de Roger-Bernard de Foix, à la bataille de Baziéges et au dernier siége de Toulouse où il défendit la barbacane de las Crozas[2]. Les évêques visitèrent sans doute en passant ce vaillant chef féodal, un héros de la délivrance romane, un patron de l'église du Paraclet. Amiel vivait en baron pyrénéen, en prince guerrier et pastoral, entouré de bercails et de haras. L'hiver, ses troupeaux de brebis, de génisses et de cavalles paissaient la bruyère et le

de Pamiers. Les Faure de Massabrac embrassèrent le protestantisme au XVIe siècle. Mais ces Massabrac protestants descendent-ils des Massabrac Albigeois ?

1. Palum-heri, la maison du Maître : la limite du fief au sommet des coteaux, s'appelle encore le cap del Pal.

2. Guil. de Tudella.

genêt épineux dans les ravins profonds que domine son castel ; l'été, ils remontaient vers les sources de l'Ariége, dont il voyait du haut de ses tours, les cimes neigeuses, sous un ciel de feu. Les Villemur avaient la passion des ours ; les bergers, quand ils redescendaient en automne, devaient offrir à leurs maîtres des oursons *sains et gaillards* qu'ils élevaient comme des chiens dans les cours et les vestibules de leurs manoirs[1]. Insensiblement, et sous la discipline de l'inquisition, ils contractèrent les mœurs de ces féroces animaux. Au XVIe siècle, Blaise de Villemur, émule de Blaise de Montluc, fut la panthère catholique du pays de Foix. Ces barons avaient transporté la chapelle du village au pied de leur donjon pour que leurs vassaux vinssent y prier le Dieu de Montfort et de saint Dominique. Leur race s'éteignit dans celle de Maulezun, dont l'écusson décore de ses emblèmes héraldiques le portail de l'église et du château : le lion et le dragon, deux symboles du génie du mal, ont remplacé la colombe du Paraclet qui couva dans le manoir cathare les premières générations des Villemur[2]. Mais l'Esprit a vaincu le lion et le dragon, et ce ne sont plus que les spectres de cuivre et de pierre d'un âge barbare. Aujourd'hui, le pigeon roucoule dans les meurtrières des tours ; le paon superbe erre autour des murailles avec son compagnon rustique, le coq des Gaules, dont la fierté plébéienne

1. M. Adolphe Garrigou.
2. Le château actuel est du XVIe siècle, et son plus vieux souvenir c'est Henri IV.

ne s'incline pas d'un cheveu devant le chaperon d'émeraudes et l'éventail étoilé de saphirs de ce Maharajah déchu de l'Inde. Le lévrier caressant annonce l'hospitalité du manoir baronnial à l'antiquaire démocrate qu'attirent les grandes mémoires oubliées du chevaleresque Amiel et du vénérable Guillabert, le saint pontife du Paraclet. Et l'historien populaire salue avec respect l'élégant donjon délabré, qui s'isole mélancoliquement sur sa hauteur féodale, et qui semble, dans le deuil de son passé tragique, se dérober derrière son bocage gracieux et funèbre de chênes, de cytises et de cyprès.

Le vieux châtelain de Palhers se joignit à son neveu le seigneur de Montségur : ils s'engagèrent dans la gorge boisée de la Lèza dont ils remontèrent la rive droite jusqu'à Montagut. Devant ce manoir, ils retrouvèrent la route parcourue la veille en sens inverse, et leur noble hôte qui les attendait, le valeureux Loup de Foix. C'est par honneur, car les chemins étaient sans danger désormais, que Loup et Amiel escortèrent les évêques albigeois, jusqu'au passage de l'Ariége. A Saint-Jean-des-Verges, Ramon de Pérelha trouva d'autres amis, le seigneur de Malleo (Mauléon), fils d'Amiel de Palhers[1], et les chevaliers d'Arvigna et de Vergnolas, qui ne devaient plus quitter les pieux voyageurs jusqu'à Montségur.

Nous avons suivi pas à pas la marche du sacer-

1. Les Mauléon de l'Ariége seraient donc une branche des Villemur? La femme d'Amiel devait-être, de son chef, dame de Malleo, près de Pamiers.

doce cathare, depuis le Lauragais, *les pays des labours*, à travers le Podaguez, le *pays des monticules*, de Sainte-Gabelle à Saint-Jean-des-Verges, jusqu'à l'Acarnaguez, le *pays des montagnes*, dont ils vont chercher, par les vallons solitaires de l'Herm, l'extrémité méridionale, sur la cime de Montségur. Nous avons marqué avec un amour filial, avec une religieuse fidélité, le chemin, le trajet, les haltes, les manoirs amis, les races hospitalières, les gardes dévoués et courageux. Car ce voyage est une date solennelle de cette histoire; c'est une marche funèbre dont le terme est un tombeau. Ces pâles pèlerins vont tranquillement à la mort : ils montent au supplice; ils s'élèvent au martyre. Nul ne redescendra de Montségur que pour les bûchers de Toulouse ou les basses-fosses de Carcassonne; et ceux qui n'en redescendront pas, ne trouveront sur cette cime du Thabor qu'une lente agonie, un sépulcre ignoré, ou un holocauste éclatant et colossal. Voilà pourquoi l'historien se met pieusement à la suite de cette procession lugubre, et gravit en soupirant la voie douloureuse de ce calvaire pyrénéen. Ces hommes méritent ce religieux et funèbre hommage. Ils sont non-seulement nos aïeux, mais des saints, des confesseurs, de grands citoyens : ces chevaliers, malgré leurs défauts, sont les défenseurs de la patrie; ces prêtres, malgré leurs erreurs, sont les martyrs de l'Esprit, et leur vénérable patriarche, Guilhabert de Castres, est l'Oint du Paraclet.

V

GUILHABERT DE CASTRES. — ARRIVÉE A MONTSÉGUR. — DEMANDE DU CHATEAU A RAMON DE PÉRELHA. — LE SACERDOCE CATHARE UNE SECONDE FOIS ÉTABLI SUR LE THABOR PYRENÉEN.

Guilhabert, quatrième évêque cathare de Toulouse, chef de ce sacerdoce fugitif, était de l'antique maison des seigneurs de Castres dépossédés par le roi de France. Le monarque avait donné Castres, leur métropole, Roquecourbe, Burlats, leurs bourgs, leurs châteaux et leurs immenses domaines à Philippe de Montfort, fils de Gui, tué devant Varilles, dont ces proscrits apercevaient en passant les tours vengeresses sur la rive droite de l'Ariége. Cette vieille race albigeoise, amie des rois d'Aragon, dévouée aux vicomtes de Carcassonne, alliée à la maison vicomtale de Saissac et de Fenouillèdes [1], et maintenant dépouillée comme elle et faidite sur les cimes des Pyrénées, restait encore à la tête de l'ordre religieux. Pendant que Bernard de Castres, son chef, errait à la suite de l'orphelin de Carcassonne, dans les bercails de la frontière catalane, et que d'autres chevaliers de sa maison n'avaient d'autre abri que les forêts de la Montagne-Noire, l'église du Paraclet, dont ils étaient les gardiens farouches, avaient pour pacifiques et miséricordieux pasteurs, Guilhabert son grand évêque, Isarn son frère, diacre,

1. Biograph. du troubadour Ramon de Miraval.

et leurs sœurs Orbria et N., diaconesses. Le catharisme en quelque sorte portait leur nom, tant il avait jeté des racines profondes dans leur cœur, dans leur cité et dans le sol albigeois : c'était comme un domaine religieux qui les consolait de la perte de leur domaine territorial; et Guilhabert était par son âge, par son œuvre et par son autorité, le patriarche de la *Consolation* d'Aquitaine. Son apostolat, qui s'ouvre historiquement avec le siècle, s'était illustré par trois œuvres éclatantes : la conversion d'Esclármonde et des princes de la maison de Foix, qui assurait à la cause des *Purs* ses plus héroïques défenseurs; la fondation de Montségur, dont le rocher fut l'écueil de la croisade et le pivot de la résistance et de la victoire romane; enfin, la formation du camp de Castelbon où sa bénédiction cimenta la conjuration des princes exilés à la tête desquels il redescendit des Pyrénées par le port de Salao, rentra dans Toulouse à côté de Ramon VI, et tint jusqu'au bout la campagne avec les barons, se mêlant, pontife pacifique, au choc des lances et au tumulte des batailles. Ce grand vieillard soutenant par sa présence, enflammant par sa parole l'enthousiasme du patriotisme pyrénéen, contribua puissamment au trépas de Simon, à la défaite d'Amauri, à l'expulsion des hordes du nord. Guilhabert fut le héros sacerdotal, et comme l'ange du Paraclet, dans cette miraculeuse délivrance du Midi qui de nouveau succomba, hélas, écrasé dans sa victoire par le roi de France. Et maintenant, après la plus magnanime lutte et la plus infortunée, l'évêque septuagénaire ramenait une dernière fois le sacerdoce cathare à Montségur, sa forteresse, son sanctuaire et son sépulcre.

Ces grands proscrits marchèrent tout le jour au pas de leurs chevaux. De Saint-Jean-des-Verges où ils avaient repassé l'Ariége, laissant Varilles sur leur gauche, et à une lieue sur leur droite Foix, dont un repli de montagne dérobait le donjon aux trois tours, ils continuèrent leur route toujours au levant. Par les vallées profondes et les sentiers infréquentés de Lherm, de Leychert et de Rocafissada, ils arrivèrent sur le soir à Nalzen, que le comte de Toulouse venait de donner au comte de Foix. Ils évitèrent Pérelha, Lavelanet et Montferrier, occupés par les hommes d'armes de Gui II de Levis. Entre ces deux derniers bourgs, ils passèrent le gué tumultueux de Lectorier, où depuis, pour fermer cette issue, on construisit Villeneuve d'Olmés, maintenant noire et vieille de six cents ans. Ils gravirent la rampe septentrionale de Serralongue, dont la bêche entame aujourd'hui la base, mais qui naguère encore n'était qu'une lande inculte, inviolée, et qu'ombrageaient au moyen âge de grands hêtres et de vieux bouleaux. La lune se leva pour éclairer sous les bois leur ascension vers Montségur. C'est par ces mêmes chemins, que vingt-trois ans auparavant, Ramon de Pérelha conduisait le sacerdoce albigeois réuni à Lavelanet. Quelle différence entre cette première et cette seconde migration! Alors la patrie romane était vivante et tout entière encore avec ses princes, ses maisons chevaleresques, ses villes républicaines, ses libertés communales, ses cours d'amour, sa brillante civili-

sation, et ses poëtes qui en étaient les organes mélodieux. Aujourd'hui, vingt ans de guerre et de massacres ont dévasté le Midi. La croisade, pareille à une trombe, l'a bouleversé. Un million d'hommes a péri; ses comtes ne sont plus; ses villes sont démantelées; ses bourgs réduits en cendres; ses châteaux occupés par des croisés; ses peuples sont détruits ou fugitifs à l'étranger ou errants dans les forêts; ses troubadours pleurent éperdus sur les ruines de la patrie, comme des oiseaux gémissent désolés sur des décombres accumulés par l'ouragan. La France, solidement assise sur le rocher de Carcassonne, tient sa forte lance sur le cœur de Toulouse abattue, épuisée de sang, blessée à mort. Le roi capétien déchaîne contre elle deux monstres : la féodalité normande qui l'asservit, moribonde ; et l'inquisition romaine qui torture son agonie et qui dévorera son cadavre. Et l'Église du Consolateur, âme de cette nationalité romane, remonte une dernière fois sur Montségur son calvaire, pour expirer sur la croix ou, comme son Christ idéal, s'évaporer dans la nuée.

Guilhabert de Castres, de la cime de Serralongue, aperçut enfin Montségur. La forteresse albigeoise apparaissait au fond d'une gorge comme sur un écueil foudroyé[1]. On eût dit, dans la vapeur, un gigantesque catafalque, dont la crénelure dentelait l'azur du ciel. Au-dessus de sa plate-forme, la lune flottait immobile comme une lampe funéraire. L'astre noc-

1. Mme Nap. Peyrat, *A travers le Moyen-Age*. Les ruines de Montségur.

turne prêtait à ses murailles, à l'Abès qui en est le fossé colossal, au val profond et triangulaire de Montségur, aux croupes plombées du Montferrier, au pic de Bidorte qui découpe vers le sud son cône aigu, à la forêt de Bélestar qui fuit vers l'orient en vagues de roche grisâtre, hérissées des flèches lugubres des sapins, au cours de l'Ers qui descend des gouffres fatidiques, à tout ce paysage alpestre, baigné des brouillards du Gave ou des dernières neiges qui fument sur les cimes, un aspect vague, vaporeux, incorporel, et complétement en harmonie avec la cosmogonie cathare qui n'accordait au monde qu'une existence absolument fantastique. Et lorsque arrivée au pied de la montagne du château, la cavalcade s'allongea pour monter à la file la rampe raide, scabreuse, haletante, on eût dit, aux silhouettes mobiles des cavaliers et des palefrois, une procession de fantômes, gravissant en spirale vers le ciel. Les chevaux pyrénéens, doués de l'agilité des isards, s'arrêtèrent devant la barbacane septentrionale. Ramon de Pérelha mit pied à terre et fit descendre Guilhabert. Le vieil évêque fugitif dans la plaine se trouva, sur cette cime, le patriarche et le pontife d'un camp de proscrits. Il y rencontra Béranger de Lavelanet, Arnaud de Mairavilla près de Belpech, Ramon de Rocavilla, près de Laurac, le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, Arnaud-Othon de Castelverdun, et plusieurs des douze rameaux de la maison de Bélissen ; enfin un grand nombre de chevaliers dépossédés du Razez, du Carcassez, de l'Albigeois et du Toulousain. Parmi ces derniers,

on remarquait Pardo (le léopard), châtelain de Fanjaus, et ses compagnons, Astnar, fils d'Arnaud, Pierre-Roger Picarel et Auger de Montolieu, mandataires du comte de Toulouse. Ils venaient des mêmes cantons que les Amis de Dieu : ils avaient traversé la chaîne de Malapeyra et remonté l'Ers vers Bélestar, suivant directement la corde de l'arc profond et sinueux décrit par les évêques qu'ils avaient devancés à Montségur. Ces *faidits des bois* qui refusaient de se courber devant le roi de France et le pape de Rome, tombèrent à genoux devant le vieillard proscrit, qui personnifiait en lui l'indépendance religieuse et nationale du Midi. « Mon père, dirent-ils en se prosternant, bénissez-nous ! » — « Que le Seigneur vous bénisse, répondit le vieux pontife, et se relevant, ils se réunirent mêlés aux évêques et aux diacres, dans la salle capitulaire du château.

Guilhabert ne s'était ouvert qu'à demi au Pas-de-las-Portas. A Montségur il s'expliqua complétement devant les chevaliers. Nous n'avons pas son discours : mais nous en savons le sujet, et les circonstances nous en donnent les développements. « La paix soit avec vous, frères et seigneurs, reprit le patriarche. Nous venons la chercher aussi sur les montagnes d'Olmès. Nous fuyons devant le glaive et la mort, mais pour nous préparer au combat et reparaître sur le champ du martyre. Nous venons reconstituer sur cette cime notre hiérarchie à demi détruite. Bien plus, il convient de reporter sur la roche de Montségur le siége de l'Église du Paraclet. Les circonstances l'exigent. Depuis le traité de Paris, expulsé de Toulouse, j'erre de ville en ville, de château en château, de caverne en caverne. Mais les villes sont démantelées, les châteaux assiégés, les cavernes fouillées. Nous n'avons presque plus d'asile sous le ciel. Nous sommes partout traqués par les archers des sénéchaux et les sicaires des évêques. Aussi que de martyrs ont péri sur les bûchers ! L'inquisition redouble de fureur. Elle est trop lente encore au gré du pape. Grégoire IX (le bruit s'en est répandu) va l'enlever aux évêques et la confier aux dominicains. L'horrible tribunal sera tout entier dans les mains de Rome. Comme vos épées ont vaincu Montfort, notre parole a vaincu Dominique. Ses prêcheurs ne seront plus que des juges, leurs chaires que des tribunaux et des échafauds, leurs sermons que des arrêts de proscription, de spoliation et de mort. A la croisade des épées va succéder la croisade des tortures. C'est ici la patience des saints ! Voici le dernier combat, l'agonie suprême ou la suprême victoire de la nation romane. Dans cette lutte, il convient de serrer ses reins, de concentrer l'organisation ecclésiastique, de donner un siége fixe au sacerdoce cathare, de l'isoler en quelque sorte au-dessus des nuées et de la foudre, pour que son chef puisse diriger l'apostolat dans la tempête, distribuer les consolations sur le champ du martyre, et en recueillir les débris sanglants sur cette cime inaccessible, dans le voisinage du ciel. C'est dans cette pensée, et dans la prévision de la croisade, que fut construit Montségur. Montségur fut pendant vingt ans de guerre l'arche du salut. L'arche qui portait l'Église

de Dieu flotta, pendant vingt ans, sur le déluge de sang, et c'est de cette cime que s'élança l'aigle Johannite qui saisit la croisade dans ses serres, et la colombe de l'Esprit qui portait dans son bec le rameau d'olivier. Montségur sauvera une seconde fois l'indépendance romane et l'église du Paraclet. En conséquence, noble En Ramon de Pérelha, je vous requiers, au nom du Christ, au nom des évêques mes collègues ici présents, au nom des saints, des confesseurs, et d'un peuple fugitif, de recevoir derechef le sacerdoce *consolateur* dans les murailles de Montségur, afin que cette Roche soit à jamais le refuge, la forteresse, le tabernacle du Christ et de la patrie, ou, si telle est la volonté du Seigneur, notre sépulcre immortel! »

Ainsi parla sans doute Guilhabert de Castres, avec l'autorité de l'âge, du génie et du martyre, et les évêques et les diacres unirent leurs supplications aux accents paternellement impérieux du patriarche. Guilhabert ne demandait rien de nouveau, rien d'imprévu ; il ne réclamait que la confirmation définitive de ce qui existait depuis un quart de siècle; il n'invoquait que la sanction irrévocable de la destination primitive de Montségur. Et pourtant Ramon de Pérelha parut surpris : il hésita comme devant la ruine et la mort; il vit se dresser devant lui le fantôme de son martyre, et il se troubla; il frissonna en sentant passer sur sa peau l'ombre des oubliettes de Carcassonne, et la flamme des bûchers de Toulouse. Dans ce combat de la nature, il objecta sans doute, qu'il ne pouvait accorder Montségur, sans l'autorisation des comtes

de Foix et de Toulouse, ses suzerains. Mais Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal de Roger-Bernard, Pardo et Auger de Montolieu, bayles de Ramon VII, se trouvèrent là comme les représentants des deux comtes. Il était évident que Guilhabert s'était entendu d'avance avec les deux princes, et que leurs mandataires étaient venus assister à l'installation du sacerdoce albigeois à Montségur[1].

Enfin, après des entretiens prolongés dans la nuit, Ramon de Pérelha consentit : il céda au commandement paternel de ce grand vieillard ; mais il fallut, pour vaincre le chevalier, l'approbation de ses suzerains, les prières des évêques, les supplications de ce peuple de proscrits, au milieu duquel se réfugiait le sacerdoce cathare, et surtout la volonté d'Esclarmonde, la papesse de l'Albigisme, alors octogénaire, et retirée dans quelque grotte, ou peut-être morte, et recueillie dans son tombeau de pierre, mais toujours vivante par son héroïque souvenir, et dont la grande et solennelle figure régnait encore souverainement sur les cimes du Thabor.

Cette nuit fut pour Ramon de Pérelha, comme une nuit de Gethsemani. Il vainquit enfin la chair, surmonta la nature, domina son agonie anticipée ; il accepta courageusement ce devoir suprême, et dans son cœur accomplit magnanimement ce sublime sacrifice. Du grand naufrage du Midi, il n'avait sauvé que Montségur. Il chargea sur ce débris de son vaisseau, les reliques de son pays et

1. Doat, XXII. Interrogatoire de R. de Pérelha.

de sa foi. Il mit les restes de sa fortune, de sa famille et de sa vie, sous la protection de ces reliques qui attiraient la foudre, et victime résignée, il s'abandonna à l'abîme et aux tempêtes. Que lui importait maintenant de survivre à sa race et à son Dieu!

Les pieux pèlerins donnèrent à leurs hôtes la bénédiction du soir; puis, avides de repos, se retirèrent dans leurs cellules nocturnes, et de tout ce mouvement confus d'hommes et de chevaux, on n'entendit plus que le pas régulier de la vedette qui, sur la plate-forme du donjon, gardait la Roche sainte, où le sacerdoce cathare était recueilli comme dans un îlot aérien.

VI

LES CATHARES S'ÉTABLISSENT SUR LA MONTAGNE, ET ROUVRENT LEURS CABANES ET LEURS GROTTES. — PRÉDICATION DE GUILHABERT DE CASTRES ET SECONDE CONSÉCRATION DU THABOR AU PARACLET. — PACTE ENTRE LES CHEVALIERS ET LES ÉVÊQUES. — HOMMAGE DE RAMON DE PÉRELHA AUX COMTES DE TOULOUSE ET DE FOIX. — ADHÉSION DES COMTES A L'ÉGLISE DU CONSOLATEUR.

Le matin, assurés du refuge de Montségur, les évêques sortirent par la poterne de l'est et descendirent sur le versant méridional de la montagne sainte. Ils retrouvèrent leurs cabanes abandonnées, leurs grottes depuis quinze ans désertes. Ils s'établirent sous leurs toits de feuillage, dans leurs cellules de rocher, et dans la tranquillité de ces asiles sauvages abrités sous les chênes de la forêt. C'est là qu'ils avaient bravé les fureurs de la croisade; c'est là qu'il espèrent encore vaincre les rages de l'inquisition; c'est de là, que la paix, la liberté, la consolation, objet de leurs prières, descendront de nouveau sur le Midi.

Cependant le bruit s'était répandu que Guilhabert de Castres était arrivé pendant la nuit, et qu'il avait ramené une seconde fois et pour toujours les Amis de Dieu sur le Thabor. Une joie aussi vive qu'inespérée remplit le cœur des exilés de Montségur. On sait la tendre et religieuse vénération qu'ils rendaient aux ministres du Paraclet. Du village, assis au bord de l'Ers, des grottes voisines, des forêts environnantes, les chevaliers, les solitaires, les diaconesses, les pâtres, vieillards débilités par l'âge, par l'austérité et le malheur, montèrent en foule, les brusques zigzags de la rampe abrupte et vertigineuse du donjon. Guilhabert devait prêcher, et consacrer derechef, par un service solennel, la montagne de la Consolation. Il n'y avait point de temple à Montségur. Un temple est le symbole du monde. Le Paraclet, hostile au monde, ne peut avoir de sanctuaire matériel. Le cœur de l'homme est le seul tabernacle de l'Esprit. Les faidits avaient pourtant un oratoire habituel, un vaste bercail rustique[1], mais il était en bas dans le hameau. L'assemblée cette fois se tint sur la Roche, dans le château même, car l'objet de la solennité était la consécration d'un véritable pacte politique et religieux. Ramon de Pérelha, Corba sa femme, Jordan, son fils, Philippa, Esclarmonde, Alpaïs et Braïda,

1. Doat ibid : *Domus deputata ad faciendum sermonem.*

ses filles; le vénérable Jordan de Lantar, son beau-père, sa femme Marquesia de Lantar, diaconesse, et leurs quatre fils, des saints et des héros; les bayles des comtes de Toulouse, et de Foix; la vieille vicomtesse Esclarmonde de Foix, fondatrice de Montségur, probablement encore vivante, et son acolyte, l'archidiaconesse Ermengarde du Telh; des chevaliers des maisons d'Arvigna, d'Astnava, de Villemur, de Roqueville, de Maireville, de Belissen, de Rabat, de Lordat, d'Alion, de Castelverdun, des servants d'armes, des serviteurs du châtelain, des bergers et des bûcherons, formèrent l'auditoire. La grande salle capitulaire servit d'église : elle s'éclairait par les lucarnes de la voûte légèrement ogivale, par la poterne de l'Est, et par le portail de la barbacane de l'ouest, long corridor crénelé, percé de profondes archères, et terminé par une tour en demi-lune, qui formait comme le portique guerrier de cet oratoire féodal. Les croyants, c'est-à-dire les laïques, s'installèrent vers l'occident contre le donjon dont les gardes assistèrent au culte, dans l'embrasure des meurtrières intérieures. Guilhabert de Castres, les évêques, les diacres, les parfaits prirent place, selon leur rang hiérarchique, du côté de l'orient. La balustrade supérieure de l'escalier dont l'étroite et tortueuse vis descend au souterrain séparait une estrade élevée où dans l'angle oriental, se dressait un pupitre revêtu d'une tunique de lin pur, et sur ce pupitre l'Évangile, les Épîtres et l'Apocalypse de saint Jean, qui formaient la Bible du Paraclet.

Guilhabert ouvrit le culte en invoquant le Père,

le Fils et le Saint-Esprit. Puis, déroulant le volume divin, il lut un passage adapté sans doute à la solennité. Après cette lecture, il développa le texte sacré : la prédication albigeoise n'était point un discours oratoire à la manière des Grecs et des Latins; c'était une simple paraphrase de l'Écriture interprétée dans un sens toujours spirituel. L'évêque se tut, et les assistants se mêlant au culte, comme dans l'église primitive, se levèrent, et s'inclinant trois fois profondément, murmurèrent à trois reprises : « *Père, bénissez-nous!* La troisième fois, ils ajoutèrent : Priez Dieu pour nous, pécheurs! Priez-le qu'il fasse de nous de bons chrétiens! Priez-le qu'il nous accorde une bonne fin! » Le vieux patriarche, les évêques, les diacres et les parfaits étendant la main sur la foule prosternée et silencieuse, répondirent à chaque appel : « Que le Seigneur vous bénisse! Et la dernière fois: Dieu veuille faire de vous de bons chrétiens, et vous accorder une bonne fin!» Puis toute l'assemblée récita à haute voix l'oraison dominicale en langue vulgaire, d'après le texte grec (Math. vi, 9), mais au lieu de notre pain quotidien, disant, dans le sens mystique et cathare, notre pain super-substantiel, l'aliment de l'âme, la parole qui sort de la bouche de Dieu. Après l'amen, le ministre reprit : « Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit! — Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous, répondit l'auditoire. Ensuite, l'un des auditeurs, Ramon de Pérelha peut être, continuant, confessa, selon l'usage, et hautement, les péchés du peuple. Et Guilhabert, les évêques, les diacres et les parfaits, élevant la voix :

que le Seigneur veuille vous pardonner vos péchés ! On remarquera que la confession était publique et collective, et que l'absolution était donnée, non pas au nom du prêtre, mais au nom de Dieu, contrairement aux usages de l'Église romaine[1]. Enfin le patriarche bénit une dernière fois l'assemblée, et donna le baiser de paix aux évêques qui le rendirent aux diacres et aux parfaits, et ceux-ci à la multitude des croyants : aux hommes seulement, et en l'appliquant *en travers sur la bouche*, par un sentiment de chasteté. Pendant ce temps, l'archidiaconesse transmettait le baiser aux femmes qui l'échangeaient entre elles de la même manière, et ce signe de l'amour pur scellait et clôturait la cérémonie : la charité complétait l'adoration.

Tel était l'office ordinaire : le culte cathare, plus populaire que sacerdotal, rappelle par son antique simplicité, l'église primitive, et tout au moins remonte au IIIe siècle. Toujours est-il antérieur à l'adoption de la musique, qui n'y figure que par une mélopée ou récitation mélodique naturelle à la langue romane. Chose singulière, cette église orientale et gnostique rejette la musique importée dans le christianisme par le gnosticisme oriental. L'église de l'Esprit repousse le plus incorporel et le plus aérien des arts[2]. Toutefois elle ne bannit le

1. Je l'absous d'office de tous ses péchés, Absolution d'Abeilard par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, épist 21.

2. Voir, sur l'introduction de la musique dans l'église de Milan. Saint Augustin, *Confessions*, IX, 7, X. 33.

chant que du temple ; car, selon le précepte de saint Paul, les Albigeois se réjouissaient dans leurs maisons par des hymnes, et s'égayaient même dans leurs travaux par des chansons et des ballades. Le cathare était instinctivement poëte et musicien, et l'apparition de sa doctrine est essentiellement liée au mouvement musical et poétique du Midi. Au surplus, dans cette solennité, quel concert d'orgues et de harpes eût égalé le cantique formé par le dialogue du vieil évêque, avec les prières des diacres, les sanglots des femmes, les sourds murmures des guerriers et jusqu'au retentissement belliqueux des armures, vouant à l'Évangile proscrit et à la patrie expirante cette cime de la terre voisine du ciel ?

Cette cérémonie ne fut, avons-nous dit, qu'une seconde consécration de Montségur au Paraclet. Guillabert prit sans doute pour texte un passage analogue à la solennité, peut-être celui-ci qui contenait tant de consolations et d'espérances, et tiré de l'Apocalypse, l'épopée prophétique des derniers temps : — Et moi Jean, je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du ciel et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il y habitera avec eux ; ils seront son peuple, et Dieu sera lui-même leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus : et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, car ce qui était auparavant sera passé. Et celui qui était assis

sur le trône dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles : Puis, il me dit : écris-le, car ces paroles sont véritables et certaines (Ap. xxi).

Ainsi, pour ce grand vieillard, tout pareil à celui de Pathmos, cette cime sauvage de Montségur était la cité mystique ou plutôt la haute montagne d'où l'œil ravi découvrait la Sion céleste, construite d'or et de cristal, dont la muraille était de jaspe, et les portes de perle. Montségur est l'image de cette cité de l'Esprit. Dieu en est le soleil, et le Christ en est la lune. Leur gloire l'éclaire : il n'y a point de nuit; il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'abandonne à l'abomination et au mensonge; mais ceux-là seuls qui sont écrits au Livre de l'Agneau. Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. La mort règne partout : la violence et le crime se disputent la terre. Les saints périssent chaque jour. Guillabert rappela les derniers martyrs, depuis ce magnanime Pagan de la Bessède jusqu'aux diaconesses du Lauragais, la noble Bérengère de Gavarret, et sa compagne, Aicelina de Hauterive, dont les bûchers s'allument déjà. Il parla sans doute des exilés d'Aragon, de l'héroïque orphelin de Carcassonne et de ses compagnons revenus de la conquête des Baléares et qui roulaient, comme un nuage orageux, derrière les Pyrénées. Il put montrer, comme une ligne obscure, à l'horizon de l'est, la Montagne-Noire, le camp des *Ramondens, sur les terres de Dieu*, et derrière ce sombre rideau, reculé vers le nord, le donjon de Penne, et le camp des faidits du Rouergue et du Quercy. Mais Montségur est la cime sainte, le siége du sacerdoce, le trône de l'Esprit. Les nations

tourneront leurs regards vers sa lumière, et les rois y apporteront ce qu'ils ont de plus précieux. Les rois y viendront, les rois d'Aragon et d'Angleterre, les comtes de Toulouse et de Foix, et le *roi* du pic de Nore, et les barons de Penne, et tous les princes de la race romane. Quelques-uns sont déjà venus, et les voilà tous rangés autour du Livre saint. Noble Ramon de Perella, promettez-vous de donner une seconde fois votre Roche de Montségur, pour être l'asile de l'Église du Paraclet? — Je le promets, répondit le fils de Cometa, étendant la main sur l'Évangile! — Et vous, reprit le Patriarche, enfants de Bélissen, barons du Sabartez, du Lauragais et de la Cerdagne, défenseurs et libérateurs de la terre romane, promettez-vous de défendre cette Roche de Montségur, dernier asile de l'Esprit-Saint et de la liberté sur la terre? — Nous le promettons, s'écrièrent les chevaliers déployant en cercle sur la Bible leurs mains gantelées et leurs épées frémissantes. — Le Seigneur reçoit vos promesses! Et nous, ses ministres, évêques du Consolateur, nous vous assurons en son nom une bonne fin, la délivrance pour vos peuples, et pour vos âmes la vie éternelle. Et les diacres, les évêques, les yeux élevés au ciel, et les mains abaissées vers le Livre sacré, murmurèrent d'une voix grave, affirmant l'éternité de l'Esprit : « Au commencement était la Parole : elle était en Dieu; et elle était Dieu. » Des acclamations éclatèrent, mêlées au bruit d'airain des glaives et des haches d'armes, et les vents les roulèrent, comme le cri de guerre de la patrie renaissant du tombeau, sur les collines et les montagnes, dans les sapins

de la forêt de Bélestar, et jusque vers les gouffres fatidiques du Thabor.

C'est ainsi que nous aimons à nous représenter cette cérémonie religieuse et patriotique qui formait un seul corps de ces évêques et de ces barons. Elle se termina par le rite féodal qui donnait à ce corps une tête. Ramon de Perelle fit serment entre les mains d'Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal du comte de Foix. Cet hommage était suffisant : le comte Ramon VII venait de céder à Roger-Bernard ses droits particuliers sur Pereille et Montségur. Mais, par un excès de courtoisie et de fidélité chevaleresque, le seigneur de Montségur fit encore acte de vasselage entre les mains de Pardo et d'Auger de Montolive, bayles du comte de Toulouse. Par là, ce prince devint le chef, qui réunissait en un seul faisceau les trois camps insurgés, celui du Thabor, celui de Penne et celui de la Montagne-Noire. Après ce double hommage-lige, les bayles, à leur tour, tombèrent aux pieds de Guillabert de Castres, et sa bénédiction scella l'alliance du catharisme avec l'insurrection romane et le comte de Toulouse. Montségur était une seconde fois le sanctuaire et le capitole pyrénéen[1].

Nous disions naguères : « Nous monterons sur la cime de Montségur. Nous dresserons le tribunal de l'histoire sur ce rocher désert. Nous réviserons ce procès tragique d'un peuple inconsolé. Nous dirons aux bourreaux : N'approchez pas ! Mais vous, cieux

1. Montségur, comme beaucoup d'autres châteaux, était appelé le *Capduelh*, le capitole.

et terre, parlez ! Ruines, sépulcres, ossements, élevez la voix ! Faites entendre votre gémissement[1]. » — Montségur, la montagne de la délivrance, la roche du sacrifice, sera donc la pierre du jugement. L'heure est solennelle et triste. Le Christ se voile; l'Évangile se dérobe sous un nuage; toutes les églises défaillent et sombrent lentement dans la nuit. On dirait une Josaphat des religions, une plaine des tombeaux, jonchée de dogmes vides et de symboles desséchés (Ezéch. XXXVII). Certainement c'est une nuit divine où s'opérera une renaissance du monde, une transfiguration du Verbe éternel. Le monde cependant est saisi de ces angoisses que ressent le ver qui va subir sa transformation mystérieuse. Prions en attendant le jour lointain; et dans ce vague crépuscule du soir, évoquons, parmi les rêves consolateurs, la douce figure de la noble et sainte église du Paraclet. Elle n'est point morte; elle a fléchi sous sa croix; elle a dormi six cents ans dans son tombeau. Le sépulcre de feu où fut jetée cette fiancée du Christ s'est changé en une couche de lis et de parfum. L'Époux lui dit : *Jeune fille, lève-toi !* La voilà debout dans son suaire virginal. Sulamite plaintive, elle vient de la Grèce et de l'Orient, du désert et du martyre. Elle s'avance, comme l'aurore, avec son cortége d'humbles pontifes, de pieux chevaliers, de troubadours mélodieux. Elle se nomme : *Pureté et Consolation*. Elle a l'ineffable jeunesse de l'amour,

1. Nap. Peyrat : Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XII[e] siècle.

et l'immortelle adolescence de l'Apôtre bien-aimé. Avec son Maître, elle a reposé sur le cœur du Christ. Sur la cime de Montségur, la montagne du jugement, faisons donc comparaître l'Église romaine de saint Pierre, l'Église hellénique de saint Paul, l'Église orientale de saint Jean, la vierge inspirée de Pathmos.

FIN DU TOME PREMIER

DOCUMENTS HISTORIQUES

I

LA MORT DU LOUP OU DE SIMON DE MONTFORT

Montfort
Es mort !
Es mort !
Es mort !
Viva Tolosa
Ciotat gloriosa
Et poderosa !
Tornan lo paratge et l'onor !
Montfort
Es mort !
Es mort !
Es mort !

II

CRI DE GUERRE

Comt Ramon, duc de Narbona,
Marques de Provensa,
Vostra valor es tan bona

Que tot lo mond gensa.
Car de la mar de Bayona
Entro à Valensa
Avra gent falsa et felona
Lai et viltenensa.
Mas vos tenetz tan vil lor,
Que los Francès bevedor
Plus que perdics à l'austor
No vos fan temensa.

PIERRE CARDINAL.

III

ESPOIR DE SECOURS

Ric socors aurem
En Deu n'ai fiansa;
Don gazagnarem
Sobre cels de Fransa;
D'ost que Deu non tem
Pren Deu tost venjansa;
Segur estem, senhor
Et ferm de ric socors!

Tal cuja venir
Ab falsa crozada
Que n'aur'a fugir
Sen fog d'albergada,
Car ab ben ferir
Venc hom leu maïnada.
Segur estem, senhors
Et ferm de ric socors!

TOMIERAS.

IV

PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu-Christ que poder
L'y dona, et quel garda, s'il play,
Quels clergs no l'poscon dam tener
Ab fals presics tots ples d'esglay.

A la Gleysa falh son saber
Car vol los Frances metre lay
Ou non an a drech per nul dever,
Et giton cristias a glay.

GUILH. ANELER.

V

TENSON OU DIALOGUE POÉTIQUE ET CHEVALERESQUE ENTRE GUI DE CAVAILLON ET RAMON VII, COMTE DE TOULOUSE

Gui.

Senher coms, saber volria
Qual tenriats per melhor
Si l'apostol vos rendia
Vostra terra per amor
O si per cavalaria
La conquerrets ad honor
Suffertan fred et calor?
Qu'eu saï ben lo qual volria
S'era hom de tan gran valor
Quel maltrach torne en legor.

Ramon.

Per Deu, Gui, mais amaria
Conquerre prets et valor
Que nulla autra manentia
Qué m'tornes à desonor.
Non o dic contra clergia
Ne men o dic per paor;
Qu'eu non vol castel ni tor
Se eu no la m' conquerria :
Et mei onrat valedor
Saben qual gazanh es lor.

VI

PRINTEMPS DE GUERRE

Ancmais tan gen no vi venir pascor
Qu'el ve garnits de solas et de chan,
Et ve garnits de guerra et de mazan,
Et ve garnits d'esmay et de paor,
Et ve garnits de gran cavalleria
Et ve garnits d'una gran manentia.
Que tal so pro cosselhar et dormir
Qu'ara vay gent bras levat accuillir.

Bel m'es quan vey qui broyer et pastor
Van si marrits qu'el no sap vas o s'an;
Et bel quand vey queb ric baro mettran
So don eran avar et guillador.
Qu'ara dara tal que cor non avia,
Et montara pagés qu'aunir solia;
Que gran guerra, quant hom no i pot gaudir
Fai mal senhor vas los sieus affranquir.

Ab nulla gen no trob om tan d'amor
Ni tan de fé, segon lo mieu semblan,
Com al los sieus, que ja no failliran
En nulla re, sol qu'om no falla lor.
Mas a senhor quels sieus forsa et gualia
No pot hom fé portar ne senhoria;
Mas ab los sieus, qui los sap gen baillir
Pot hom lo sieu gardar et conquerir.

El mond non a thésors ni gran ricor
Que si aunits, sapchats quieu prets un guan;
Quaitan tost mor, mas non o sabon tan
Avols com bos; et vida ses valor
Prets mens que mort; et prets mais tota via
Honor et prets qu'aunida manentia
Car sel es fol que se fa escarnir
Et sel savis que se fa gen grazir.

Al pros comt de Tolosa mon senhor,
Preg quel membre qui l' valg ni qui l'tem dan;
Et que valha a cels que valgut l'an,
Et sian ric per lui bon servidor.
Qu'el savis dits : que cel qui be volria
Esser amats, ames be sos bausia,
Car qui be vol baissar et frevolher
Sos ennemis, bos amics deu causir.

Bernard Arnaud de Montcuc.

VII

DÉSIR DE LA PAIX

Foilha ni flor ni caud temps ni fredura
No m'fa cantar ni m'merma mon talen
Mais alor cant quant aug dir à la gen

Que bens ly deu venir qui ben s'agura.
Dieus! Tota bona aventura
De patz de l'ducs comte et Marques
Et patz de clergs et de Frances!

Patz sitôt s'es bona et ferma et segura;
Patz d'amistat qu'a tot estion gen,
Patz qu'a faita pros home lealmen
Patz que posc om ben amar ses rancura.
Bona patz mi plats quant dura
Et patz forsada no m'plats ges
D'avolz patz ven mais mals que bes.

En cort de rey deu hom trobar drechura
Et en gleysa merce et causimen
Et franc perdo de mortal faillimen,
Segon lo dits de la santa escritura.
Et rey deu gardar mesura
Car qui no l'garda rey peits es
Loc fora que dam l'en vengues.

Rey deu amar et onrar sa natura,
Et al meillor deu far meilloramen,
De mais d'onor et de mais d'onramen,
Et deu gardar s'a cort de desmesura.
Et rey sa de bon pretz cura
Deu creire als valens, als cortes,
Als plus onrats et miels appres.

BERNARD DE LA BARDA (BARTHA.)

TABLE

—

LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II, COMTE DE FOIX

LIVRE TROISIÈME

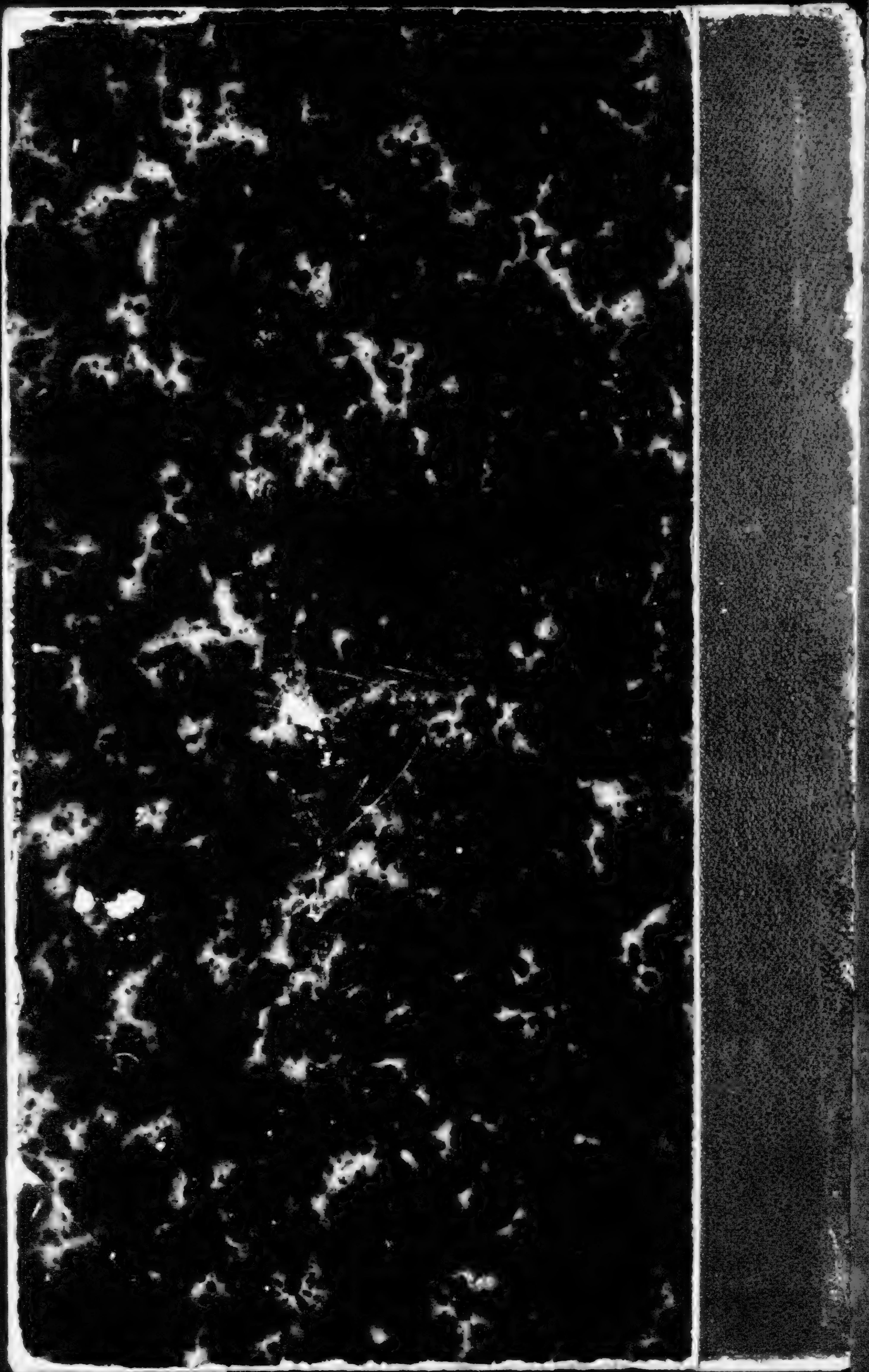
RAMON-ROGER II, VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE QUATRIÈME

RAMON DE PERELHA, SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

DOCUMENTS CONTEMPORAINS

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.



VOLUME 2



HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE
DES
ALBIGEOIS

LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

Ai! Tolosa e Provensa!
E la terra d'Agensa!
Bezers e Carcassey!
Quo vos vi! quo vos vey!

BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

V

GUILLABERT DE CASTRES

LIVRE CINQUIÈME

GUILLABERT DE CASTRES[1]

I

LE POG OU ROCHE DE MONTSÉGUR. — GUILLABERT DE CASTRES CONVOQUE UN SYNODE CATHARE. — ORIGINES DE L'ÉGLISE DU PARACLET.

Le Pog[2] ou Roche de Montségur est un trapèze de montagne, de deux kilomètres de long sur un demi-kilomètre de large environ, et détaché d'un contrefort pyrénéen par un tremblement de terre, et par le cours de l'Ers qui descend des gouffres fatidiques. Cette énorme tranche de granit est isolée au nord par la brèche du *Tremblement* où passe le chemin de Lavelanet et que surplombe le château, au sud par la gorge de l'Ers que longe le chemin de Belestar, et que domine une barbacane, à l'est par la coupure verticale et gigantesque de l'Abès (Abyssus) de Serrelongue, à l'ouest par le talus moins abrupte mais non moins inabordable et non moins vertigineux du val de Montségur. Son

1. Guilhabert de Castras.
2. Pog, pouch, pech, pey, poul, montagne; d'où pujol, monticule, et pujar, monter.

escarpement absolu n'est accessible, grâce au travail humain, que par la rampe du nord-ouest qui conduit au château, dont la masse crénelée forme comme la poterne inexpugnable et la herse colossale de la Roche. Sa plate-forme, où l'ouragan pyrénéen a semé une forêt de chênes et de hêtres, incline sa pente raboteuse au levant et au midi. C'est sous ce bocage séculaire que se cachent éparpillées les grottes, les cabanes, les ermitages, la cité des saints que gardent, aux deux extrémités, comme deux lions aux énormes dents, le donjon qui regarde Lavelanet, et la barbacane qui surveille Bélestar. Les évêques n'aperçoivent, de cette cime, que le hameau de Montségur, perdu, comme dans un abîme, au fond d'un val triangulaire. De l'ouest à l'est l'horizon est fermé par un hémicycle de montagnes ferrugineuses couvertes de bois et percées de grottes qu'habitent les anachorètes. De leur sombre et sauvage dédale s'échappe en bruissant l'Ers qui fuit vers l'orient en rongeant les berges de la forêt de Bélestar, toute ondulée en vagues rocailleuses hérissées des longues flèches des sapins aux grandes attitudes mélancoliques. Mais l'horizon, fermé au sud, s'ouvre spacieusement vers le nord, et montre à deux lieues de là, par-dessus la ligne noire de Serrelongue, les bourgs de l'Olmès occupés par les croisés; plus loin, le château de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade, et plus loin encore, comme une ombre fantastique, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence naguère d'un sénéchal capétien, et maintenant du magnanime comte Roger-Bernard, expulsé de

son donjon de Foix, et à demi captif de ces deux lieutenants du roi de France.

Ainsi la Roche de Montségur, antique sanctuaire d'Abelan ou du soleil, devint, une seconde fois, la forteresse du Paraclet ou de l'Esprit. Après avoir repris possession du Thabor, et remis ce capitole sauvage de l'Église cathare et de l'insurrection romane, sous le patronage des comtes de Toulouse et de Foix, et sous la garde des barons pyrénéens, Guillabert de Castres ne fut plus occupé que de la reconstitution de sa hiérarchie. Du haut de sa montagne, il convoqua les évêques, les diacres et les parfaits du Midi. Ils s'ébranlèrent à la voix du patriarche pour former le synode de Montségur. Pendant que les Amis de Dieu se rendent de toutes parts vers la Roche sainte, remontons jusqu'aux origines du catharisme, recherchons son génie, son symbole, son évangile, et sachons pour quels principes religieux et politiques vont mourir les faidits du Thabor pyrénéen.

Le mystère enveloppe toutes les origines, celle de l'homme, celle du monde, celle du christianisme, cet autre univers moral. Le Christ lui-même opère dans un nuage lumineux; et lorsqu'il a profondément enraciné le tronc divin, on en voit surgir, à travers une confuse végétation, trois grandes tiges mères : la branche juive et traditionnelle de saint Pierre; la branche grecque et dogmatique de saint Paul, et la branche orientale, platonicienne et mystique de saint Jean. Auquel de ces trois rameaux primitifs se rattachent les cathares? Évi-

demment au dernier, à Jean, fils de Zébédée, au disciple bien-aimé du Sauveur.

Moïse descendit des nuées tonnantes du Sinaï, tenant les tables de la loi; le Christ, remontant dans la gloire, ne laisse que son Verbe au monde. Le Verbe se condense dans un évangile primordial. Ce Protévangile hébreu se fragmente en quatre évangiles grecs qui se pulvérisent en une multitude de légendes évangéliques rédigées dans tous les idiomes de l'orient [1]. Chaque nation possède sa biographie de Jésus : chaque secte modifie à son idée l'image du Christ. Les Juifs le proclament fils d'Abraham; les Grecs le déclarent fils de l'Homme, et font remonter son origine jusqu'à Adam; mais les Orientaux suppriment toute généalogie humaine, et ne voient en lui que le Verbe, le Fils de Dieu. Le Christ a aussi sa mythologie. L'Église rejette cette folle et stérile végétation de légendes apocryphes : elle ne conserve que les quatre évangiles à l'*homme*, au *lion*, au *taureau*, et à l'*aigle*. Le concile de Nicée les déclare seuls orthodoxes. Mais la source de ces quatre fleuves, l'exemplaire unique et originel, le Protévangile a disparu. « Matthieu, dit un évêque du IVe siècle, a écrit pour les Hébreux, Marc pour les Romains, Luc pour les Hellènes, et Jean pour tous les peuples de l'univers [2].» On voit, par ces paroles, dans quelle estime était tenu l'évangile de saint Jean. Mais Grégoire de Nazianze s'exprime comme un grec asiatique,

1. M. le professeur Nicolas, de Montauban : *Études sur les évangiles apocryphes*.
2. *Greg. Naz. Carmina*.

comme un patriarche de Constantinople, qui reconnaissait pour patron Jean, l'apôtre de l'Orient, et dont la basilique métropolitaine était consacrée à *l'Agia-Sophia*, la Sagesse éternelle. Les cathares partageaient là-dessus, en les dépassant, toutes les idées de Grégoire de Nazianze. Seulement, au lieu du Verbe, ils invoquaient le Paraclet. Ils accordaient une suprématie immense au Fils de Zébédée. Ses écrits formaient à peu près toute leur Bible. L'évangile Johannite commençait leur histoire, et l'Apocalypse de Pathmos ouvrait leur épopée. Leur génie avait le tempérament de l'aigle, symbole de Boanerges, et ils étaient véritablement les enfants du tonnerre, du soleil et des nuées.

Par l'apôtre Jean l'ami du Sauveur, et par son évangile, la perle de la Bible, les cathares étaient non-seulement d'origine orthodoxe, mais encore de la plus haute et de la plus pure lignée évangélique. Et pourtant ils sortirent de l'orthodoxie par un raffinement exagéré et par un élan éperdu vers l'idéal chrétien. Non contents d'avoir l'*évangile spirituel*, ils l'interprétaient dans le sens de la plus haute mysticité. Ils n'étaient pas seulement mystiques : ils étaient encore gnostiques. Leur christianisme était une gnose, c'est-à-dire, une *connaissance*; une prédication et non un sacrifice : leur chef était le Verbe enseignant, et non l'Homme Dieu souffrant. Comme le Dieu-Sauveur de Platon, il sauvait par la vérité, non par l'expiation et le martyre [1]. Le catharisme, au fond, supprimait la croix,

1. Platon, *Le Banquet, le Timée, le deuxième Alcibiade*.

dérobait le crucifié, voilait d'un nuage le Calvaire.

Les gnostiques avaient été conduits encore à cette négation par leur conception philosophique de l'origine des choses. La raison n'a jamais pu s'expliquer la coexistence simultanée de l'infini et du fini, de Dieu et du monde. Si l'Esprit est l'être, la matière est le néant; si l'Esprit est le bien, la matière est le mal, c'est-à-dire le non-être. Dieu donc étant l'être infini, la chair n'est qu'une ombre, le monde qu'un fantôme, la destinée qu'un drame lugubre, mais fantasmagorique. De là des conséquences qui modifiaient profondément la théologie, la morale, le culte. Il nous suffit de signaler maintenant que le christ cathare n'était point homme, que son corps était lumineux et éthéré, qu'il n'a point physiquement souffert sur la croix, qu'il n'a pas été plus réellement crucifié sur le gibet du Calvaire que l'Agneau n'est réellement immolé sur l'autel céleste de l'Apocalypse.

Il y avait des gnostiques juifs, et des gnostiques grecs-syriens. A laquelle de ces deux branches se rattachaient les cathares albigeois? Ils avaient horreur de tout ce qui était hébraïque. Ils repoussaient le Jéhova hébreu, le Jésus galiléen, la Bible mosaïque, les évangiles judaïsants, et ils éludaient tout ce que Jean conserve d'israélite[1]. Ils étaient donc grecs-orientaux. Mais ils ne se rattachaient ni à Bardesanes, ni à Basilide, ni à Valentin. L'hérésiarque gnostique dont ils se rapprochaient le plus, c'est le poétique Marcion; et l'on pourrait dire

1. M. le professeur Matter, de Strasbourg : *Hist. des Gnost.*

d'eux aussi : qu'ils étaient des *ultra-chrétiens*[1]. Ils n'étaient pourtant pas marcionites, enfants égarés de saint Paul. Ils n'étaient pas davantage manichéens, ou ne l'étaient, comme tous les gnostiques, que comme adorateurs du Mani, ou Saint-Esprit, et non comme sectateurs de l'hérésiarque persan qui se prétendait le messie du Paraclet. Qu'étaient-ils donc? Une réforme, à ce qu'il semble, une épuration encore plus mystique, une idéalisation du gnosticisme universel. Rejetant toutes les formes, Éons, Apraxas, Diagrammes, fables astronomiques, ils ne conservaient que le culte vierge de l'Esprit.

Étaient-ils chrétiens? Ils se disaient les disciples de saint Jean, et les descendants des sept Églises d'Asie auxquelles le prophète de Pathmos adressa son Apocalypse[2]. Ils prétendaient donc être de la plus haute race évangélique, de la plus docte et lumineuse filiation chrétienne. C'est ce qu'exprime le mot de gnostique, orthodoxe encore au IIe siècle, du moins à Alexandrie et en Orient, et synonyme d'un christianisme spéculatif et transcendental, opposé au christianisme vulgaire, traditionnel et catholique[3]. Gnosticisme paraît être dès l'origine l'antiphrase dédaigneuse de catholicisme, et c'est contre ce christianisme légendaire, que les docteurs orientaux invoquèrent l'autorité des évangiles, et réunirent les éléments du canon apostolique. Les gnostiques se montrèrent donc scripturaires, mais ils élaguèrent largement les évangiles

1. M. J. J. Ampère, *Histoire de la littérature*.
2. Synode de Caraman (1267).
3. Voy. *le Gnostique* de Clément d'Alexandrie.

judaïsants, et ne conservèrent d'intacts que les écrits johannites[1]. Ils sont les pères de l'exégèse, et leur interprétation est toute mystique. Leur théologie est émaillée de pensées d'Origène, de Grégoire de Nazianze, de Synésius, des plus pures fleurs de l'Orient. Le gnosticisme aquitain pourrait même être aisément réduit à une sorte *d'origénisme* plus éthéré. Pensée du Christ, brûlée par saint Jean, sur l'autel alexandrin de Platon, le catharisme formait une espèce de théosophie qui s'échappait des évangiles, comme un parfum, par le haut, par l'idéal, par l'infini. Sous ce point de vue l'albigéisme peut être considéré, et a dû se considérer lui-même avec raison, comme une évolution nouvelle du christianisme, et comme son épanouissement définitif, son évaporation, sa volatilisation suprême et céleste.

La Trine-Unité de l'essence divine a produit un triple développement correspondant, une triple manifestation corrélative, de la forme religieuse. Si le mosaïsme est la religion du Père (de Jéhova), si le christianisme est la religion du Fils (de Jésus), le catharisme sera la religion de l'Esprit (du Paraclet.) Comme le christianisme se dégage du mosaïsme par le Verbe, le catharisme se dégage du christianisme par le Paraclet. Le mosaïsme représente la puissance, le christianisme l'intelligence, le catharisme l'amour de Dieu. Le catharisme qui revendiquait sa mère l'Église chrétienne, méconnaissait son aïeule la synagogue juive. Mais les religions sont comme les abeilles qui chassent les

1. M. le professeur Reuss, de Strasbourg.

jeunes essaims et les forcent d'aller fonder de nouvelles ruches au désert. La vieille synagogue avait expulsé l'Église chrétienne, comme trop intellectuelle, et l'Église chrétienne à son tour expulsait l'Église albigeoise comme trop idéale. De sorte que l'Église cathare qui prétendait encore légitimement au titre de chrétienne, devrait plutôt, après son évolution, porter plus exactement le nom de *paraclétienne*. Par cette évolution hardie, le catharisme, qui sous bien des rapports n'est qu'un christianisme plus éthéré, peut être considéré comme une nouvelle religion qui s'échappe de l'Église comme le papillon de sa chrysalide. Cette transformation, qui fut son infortune éclatante dans le passé, doit être dans l'avenir sa gloire funèbre.

Le genre humain, selon le christianisme, est sauvé par le Fils et non par l'Esprit, par le Verbe et non par l'Amour. Mais, selon le catharisme, le salut procède du Paraclet, du Consolateur. De là, dans son principe divin, abaissement, débilitation : le catharisme qui découle de l'Amour, n'aura par la vigueur, la rectitude du christianisme qui dérive de la Parole : mais il aura la grâce mystique, le charme céleste. De l'esprit qui *vole comme le vent* dans l'espace, dit l'Évangile, il aura la mobilité, la viabilité mystérieuse, le besoin de l'infini, comme l'ange. Les premiers *Amis de Dieu* durent être une secte égalitaire, professant le sacerdoce universel. Plus tard la lutte amena l'organisation ; trois degrés se formèrent, dans l'égalité primitive, le *noviciat*, la *perfection*, le *sacerdoce*. Le diaconat monta en épiscopat, et l'épiscopat s'épanouit en patriarcat.

Mais là s'arrêta sa hiérarchie qui, désormais, conservera le monopole du Paraclet. Douze évêques se grouperont autour du patriarche, comme les douze apôtres autour du Christ. L'Église cathare se composait de dodécades apostoliques. Mais, selon le génie grec, cette aristocratie patriarcale ne se concentra jamais en monarchie théocratique. Manès seul, à ce qu'il paraît, rêva un pontificat souverain, dominant douze immenses patriarcats, établis sur soixante-douze épiscopats ou royaumes cathares; c'était l'étroite organisation mosaïque, reproduite par Jésus dans la constitution apostolique, et incommensurablement dilatée, élargie, par l'audacieux mage Persan qui en enveloppait le monde[1]. Ce pontificat universel, si même il s'ébaucha, se fragmenta bientôt, et nous n'en trouvons que les débris réguliers dans les variétés infinies de l'Église Joannite. L'Église cathare, et nous dirons même l'Église catholique, apparaît organisée partout en dodécades. Nous retrouvons ce groupement chez les Syriens, les Égyptiens, les Hellènes, les Bulgares, les Saxons d'Angleterre, les Celtes d'Écosse et d'Irlande[2]. Le catharisme fut de son essence trop spiritualiste pour incarner le Paraclet dans un homme, dans un Manichéos universel, et si l'on a cru distinguer un patriarche suprême errant dant le mystère des forêts et des déserts d'Orient, nous croyons que ce n'est qu'un fantôme, et que son pape, c'est l'Esprit, et son Vatican c'est le ciel.

1. Beausobre, *Histoire du Manich.*
2. M. de Montalembert, *Les Moines d'Occident.*

L'idée théocratique, qui n'avait pu être réalisée par le génie trop mystique de l'Orient, fut reprise cinq siècles plus tard et tentée par le génie plus robuste de l'Occident, mais elle venait de l'Inde. L'Église de saint Pierre, héritière du génie terrestre et pharisaïque de la synagogue, transplantée de Jérusalem à Rome, sa future métropole, et jetée dans les cadres administratifs de la hiérarchie impériale, prit un développement prodigieux par la conversion des Césars. L'empire écroulé, l'Église fut, selon l'heureuse expression d'un poëte, l'*ombre de l'empire*[1], et ses pontifes, les fantômes des empereurs, fantômes armés de la foudre. C'était le vieux pontificat étrusque, mélangé de la grande sacrificature hébraïque qui renaissait gigantesque avec un César sacerdotal. Son premier César, audacieux et magnanime, fut Grégoire VII. Sanglant, puis majestueux et olympien, Innocent III fut son Auguste. Ses tragiques successeurs, organisateurs de l'inquisition, exterminateurs des Albigeois, en furent les Tibères et les Nérons. Le christianisme, échappé de l'étroite théocratie juive, tombait sous l'immense théocratie romaine qui eût été son sépulcre et celui du monde. Le césarisme impérial avait dévoré le monde antique. Le monde moderne eût été dévoré par le césarisme sacerdotal. L'Europe, absorbée par les cloîtres, tombait en mainmorte, et devenait un *bourg pourri* de Rome. Tous les trônes étaient rattachés au saint-siége, tous les princes soumis au pape, calife de l'Occident. Le Verbe était

1. Sidoine Apollinaire.

scellé dans la Bible, l'Écriture enchaînée dans le temple, Dieu captif dans le tabernacle; le prêtre, geôlier de Dieu, le pape concierge du ciel et de l'enfer. Partout la servitude et la mort.

Dieu a sauvé deux fois le monde de ce matérialisme et de la corruption romaine, par la révolte immense de l'Esprit. Il souleva contre l'empire les mystiques, les gnostiques, les solitaires des déserts. Il insurgea contre la papauté, les cathares, les léonistes, les spirituels de Calabre et de Narbonne. C'étaient les Églises proscrites de saint Paul et de saint Jean qui, au nom du *Verbe* et de l'*Amour*, montaient à l'assaut de Rome, l'Église de la force, l'Église colossale de saint Pierre, qui pétrifiait le monde.

Les barons aquitains passèrent du barbe Pierre de Brueys au métropolite Nicétas [1]. Les Vaudois disparaissent dans la retentissante et chevaleresque propagande cathare. Nous n'avons donc à nous occuper ici que des Albigeois sans parler des léonistes, leurs auxiliaires obscurs, enveloppés dans leur tourbillon. Le manichéisme ancien, caché, fugitif, persécuté, n'avait jamais pourtant quitté les Gaules [2]. Il y reçut, comme un flot d'alluvion de l'esprit oriental qui le rajeunissait, le gnosticisme ramené d'Orient par les croisés d'Aquitaine et les moines de Sicile. Le catharisme arrivé en Occident, sous sa forme pure, par Venise, venant de Bulgarie, avec Nicétas; et sous sa forme mitigée par la Calabre, venant de Grèce, avec Joachim de Flore.

1. Nap. Peyrat, *Réf. de la France et de l'Italie au XIIe siècle.*
2. Les Cathares d'Orléans, d'Arras.

Mais avec Joachim ou Nicétas, il n'était, à divers degrés, que l'expression de l'hellénisme platonicien et johannite, envahissant le monde latin. Le monde grec, même dans sa décadence, avait ébloui et enivré la barbarie et la féodalité occidentales Les compagnons de Ramon de Saint-Gélis, de Frédéric Barberousse, et de Richard Cœur de Lion, étaient revenus avec leur vision d'Orient et ces enchantements magiques exactement reproduits par le Tasse dans sa romanesque épopée. Nous retrouverons à son heure l'hellénisme mitigé et plus ou moins orthodoxe de Joachim de Flore. Nous suivons maintenant la grande invasion du gnosticisme bulgare par Venise en Lombardie, et de Lombardie par les Alpes dans la Provence et dans l'Aquitaine. C'est dans ce vaste cirque des Alpes, des Cévennes, de la Méditerranée, des Pyrénées et de l'Océan, qu'est le sol tragique et sacré, d'abord de l'épopée romane, puis du martyrologe albigeois. Comme le catharisme s'est produit simultanément avec le catholicisme, le néoplatonisme, le manichéisme, il convient de rechercher par voie d'élimination en quoi il se distingue de ses congénères, et cet élaguement nous laissera la tige pure, l'essence originelle de l'arbre divin.

La religion de l'Esprit consolateur et purificateur, aussi ancienne que le mal et la douleur dont elle veut guérir les blessures, doit remonter aux premiers jours du monde. Avant le Christ, dont il fut comme l'aurore, le catharisme a projeté ses rayons dans les brames de l'Inde, les mages de Perse, les esséniens de Judée, et chez les Grecs, dans Pytha-

gore et dans Platon. Après le Christ, ainsi que tous les gnostiques, c'est de Platon qu'il procède pour la pensée, et de Pythagore pour la morale, conservant *dans l'Orient d'en haut*, son rayon vierge ; rayon céleste et lampe grecque. Indo-grec de génie, il repousse le judaïsme, les livres hébreux, les violences de Moïse, les tonnerres de Jéhova.

Alexandrin d'inspiration, il se distingue du néoplatonisme en rejetant toutes les mythologies, les traditions orphiques, homériques, olympiennes, pour se rattacher, par saint Jean, au Christ[1].

Gnostique, il se sépare des autres gnostiques, en rejetant les Éons, les Apraxas, les Diagrammes, les nombres cabalistiques ; et du manichéisme persan, en repoussant son dualisme de l'esprit et de la matière, son éternité du mal, ses restes du mazdéisme. Zoroastre lui est aussi antipathique que Moïse[2].

Chrétien, et antérieur au christianisme de Nicée, il n'accepte ni les livres juifs, ni les évangiles judaïsants, ni les symboles de l'Église impériale, ni les pompes païennes de la théocratie romaine. Il se détache du tronc chrétien par la branche mère de saint Jean, et forme comme un néo-christianisme, par le dogme générateur du Paraclet[3].

Tels sont les rapports du catharisme avec les religions et les philosophies antiques, et le christia-

1. MM. Simon et Vacherot. *L'École d'Alex.*
2. Beausobre, Esnick, élucubration barbare barbarement traduite de l'arménien en français.
3. Moneta, Reinerio, Doat, *Procédures inquisitoriales.*

nisme de Constantin. Voici ceux qu'il eut avec les sectes et les ordres issus de la Renaissance du XIIe siècle.

Congénère avec le mysticisme de Calabre, il en diffère en ce qu'il n'admet point *l'Évangile éternel* de Joachim de Flore, et que l'évangile de Jean est pour lui le volume porté par l'ange au zénith du ciel[1].

Consanguin de l'ordre séraphique, il se sépare de François d'Assise comme de Joachim de Flore, par sa dogmatique alexandrine, et son invincible horreur de Rome[2].

Contemporain et compagnon d'œuvre du léonisme, il s'en éloigne par sa hiérarchie, sa théologie platonicienne, son génie oriental[3]. Fils de saint Jean, l'albigisme mène à sainte Thérèse et Fénelon. Fils de saint Paul, le valdisme conduit à Luther et à Calvin.

L'Église romaine est une théocratie ; l'Église grecque est une théologie ; l'Église cathare est une théosophie.

1. M. Renan, *L'Évangile éternel. Revue des Deux-Mondes*, août 1868.
2. Procédures de l'inquisition.
3. Poëmes et symboles Vaudois : Muston, Israël des Alpes.

II

ORDINATIONS DE MONTSÉGUR. — ÉVÊQUES ET DIACRES ALBIGEOIS.

Guillabert de Castres avait convoqué le Synode pour la Manisola, la troisième fête cathare, qui se célébrait en automne. A la voix de leur patriarche, les Amis de Dieu sortirent de leurs grottes et de leurs forêts : de tout le Midi ils se mirent en marche vers Montségur. Il ne survivait de l'ancien épiscopat albigeois que Bernard de Simorra, et Benech ou Benazet de Termas. Benech était évêque du Razez et du Termenez. Depuis que le château de Termes, son berceau féodal, avait été vendu au roi de France, l'évêque proscrit résidait, soit au manoir ami de Quéribus (la Roche-des-Buis), soit dans les bois et les antres du Bugarach. Bernard de Simorra s'était illustré à Carcassonne par sa lutte contre l'évêque d'Osma et saint Dominique, en présence du roi d'Aragon (1204). Expulsé deux fois de sa métropole, l'évêque du Carcassez n'avait pas suivi dans l'exil l'orphelin des Trencabel; il s'était retiré au confin septentrional de son diocèse, avec les Ramondens de la Montagne-Noire. Il est probable que Ramon et Olivier de Termes accompagnèrent leur oncle à Montségur, et que le roi du pic de Nore, allié probablement de Guillabert, par sa sœur Ermengarde, épouse d'Olivier de Saissac, seigneur d'Hautpoul et le favori des troubadours, avec les

seigneurs d'Aragon, de Saissac, de Cab-Aret et du Minerbois, escortèrent Bernard de Simorra sur les montagnes du Thabor. Le synode de Montségur ne devait pas être seulement composé d'évêques, mais encore de seigneurs laïques, comme les anciens conciles d'Espagne; il ne s'agissait pas uniquement d'une réorganisation sacerdotale du catharisme, mais d'une reconstitution générale de toutes les forces religieuses et chevaleresques du Midi.

Olivier et Bernard de Penne, ces hardis chefs du camp des faidits de l'Aveyron, accompagnèrent sans doute les diacres de l'Albigeois, du Rouergue et du Quercy, et peut-être leur illustre mère suivie des diaconesses de la Grésigne, qui sortit de sa grotte de Bruniquel pour visiter la Mère des parfaites du Thabor, la grande Esclarmonde de Foix. Avec eux devaient venir les puissants seigneurs de Rabastens dont le rude et tenace chef, Pelfort, *le gentil orateur*[1], époux d'Escaronia de l'Ile-en-Jourdan, était gendre de la vénérable vicomtesse de Gimoez et cousin germain du comte de Foix. Il entraîna sans doute sa nièce, Condors de Rabastens, et son mari Bertrand, frère du comte de Toulouse, et seigneur par sa femme de Bruniquel et de Pui-Celsi dont on avait abattu les murailles. Nous verrons bientôt qu'Alaman de Roaix, qui avait l'honneur de loger dans son palais le comte Ramon déshérité, se rendit avec son jeune fils à Montségur. Plusieurs autres chefs des nobles familles chevaleresques et capitulaires, les Pierre de

1. Guilh. de Tudella.

Toulouse, les d'Alfar, les Maurand, les Arnaud-Bernard, durent se rendre, comme ils le firent tant d'autres fois, à cette solennité du Champ d'Asile pyrénéen. Ces barons, seigneurs de vastes terres dans le Lauragais, escortèrent sans doute le plus ardent et le plus vénéré des ministres de ce canton, autrefois leur compagnon de guerre, le noble et pieux Bernard de Maïreville. Les Hunold de Lantar, beaux-frères de Ramon de Perelle, les Gourdon de Caraman (Gérald et Bernard), les Latour de Pech-Lunar, les Villèle de Montesquieu, les cinq Roqueville, et les nombreux enfants d'Impéria, seigneur de Laurac et d'Aniort, accoururent à Montségur.

Le vieux seigneur du Mas-Saintes-Puelles, tout semblable à un patriarche, y vint avec une tribu de fils, de petits-fils, de gendres, de neveux, de cousins, et leurs femmes, tous croyants, parfaits, diacres ou diaconesses. « Mossen Gui Cap-de-Porc, dit Guilhem de Tudelle, le meilleur légiste de toute la chrétienté, qui de plus est chevalier et de haut baronnage [1], » défendit âprement le comte Ramon VI dans ses débats avec les légats romains. C'était le Cujas du XIII[e], mais religieux, patriote, et héroïque. Garsenda, sa femme, lui avait donné huit fils, Pierre, Bernard, Arnauld, Guilhem, Jordan, Galhard, Pons et Aribert et deux filles Pélegrina et Guilhelmetta. Pélegrina, sa fille, fut donnée à Isarn de Montservat,

1. Canso, vers 1345. « Ce que les autres savent en comparaison de lui ne vaut pas un dé... et ils s'arracheraient les yeux avant d'y trouver mot à reprendre. »

beau-frère d'Arnauld-Roger de Mirepois, cousin de Ramon de Perella, et qui demeurait tantôt à Cuella, et tantôt à Montservat au-dessus de Foix. L'autre sœur, Guillelmetta, ou Metta du Mas de Saint-Andréo, était la femme du chevalier Bernard de Quiders son cousin, fils d'Ava, sœur du vieux Gui-Cap-de-Porc. Elle donna cinq fils à son mari ; mais elle le perdit jeune encore, ainsi que le dernier de ses enfants, le petit Ot ou Odet, qui l'un et l'autre moururent *consolés*. Metta, restée veuve, se voua au Consolateur, et lui consacra ses quatre fils survivants, Bernard, Ramon, Bertrand, et Jordan. Jordan épousa Dias de Laura de la grande maison de Cab-Aret, et par là se trouvait le cousin d'Othon d'Aniort, seigneur de Laurac. Mais en vrai cathare, Jordan, outre cette épouse légitime, avait une agapète spirituelle, une amante mystique, Baïona, sœur ou fille du jongleur du troubadour Ramon de Miraval, dévouée aux Amis de Dieu. Ces chevaliers de Quiders, comme les Cap-de-Porc, leurs cousins, portaient une haine de juriste aux prêtres, aux moines, aux inquisiteurs. Quelques années auparavant, une réunion nocturne avait eu lieu dans l'atelier d'un nommé Pierre Gaouta (joue). Un clerc tonsuré, Pierre Ramon Frosat, y vint fureter clandestinement. Le malheureux espion fut découvert tapi dans un coin. Ce traître mérite-t-il de vivre, s'écria l'impétueux Gaouta, brandissant un poignard. Ne le tuez pas, dit Bernard de Quiders, mais qu'on me l'amène ici. Le forçant de courber la tête, il urina sur sa tonsure, et le renvoya avec ce baptême d'ignominie. *Cela fut fait*, disait le piteux Frosat

aux inquisiteurs, *au grand opprobre et vitupère de toute l'Église catholique* [1]. Car chose bizarre, reconnaissant envers le chevalier qui avait voulu, par cet atroce affront, sauver le traître et flétrir son sacerdoce, le misérable se convertit à l'Albigéisme et c'est pour se faire pardonner son hérésie, que vingt ans plus tard, cité par les inquisiteurs, il cherche honteusement à se prévaloir de son impur et ridicule martyre. Les Recaud, les Canastbru, les Malhorgas, les Lapassa, les Nolasco, toute la chevalerie du Mas dut accompagner son patriarche. Tout le baronnage du comté de Foix fut représenté à Montségur dans son principal faisceau, les douze rameaux des fils de Bélissen; et la maison comtale y figura dans le pieux et valeureux Loup de Foix, peut-être par le comte lui-même, mais dérobé toujours sous un nuage.

Dès que tous les Amis de Dieu furent réunis à Montségur, Guillabert de Castres s'occupa de la réorganisation du sacerdoce albigeois. Le Christ s'était choisi douze apôtres : c'est le nombre générateur de la hiérarchie cathare en Orient comme en Occident. En Orient, au IIe siècle, le mage Cubricos, qui s'était donné pour l'Oint du Paraclet, s'était entouré de douze *élus*, qui formaient comme son conclave messianique. Et au XIIe siècle, en Occident, Éon de l'Étoile, l'hérésiarque d'Armorique, Pons, l'évêque du Périgord, et le pape des Bogomiles du Danube, ont également

1. Inq. de Toulouse. dép. de P. R. Frosat, du Mas-Saintes-Puelles, juillet 1246.

douze vicaires [1]. Nous en concluons que le même nombre de suffragants se groupait autour du patriarche de Montségur. Il fallait rétablir cette dodécade épiscopale. Plusieurs siéges étaient vacants : quelques évêques étaient très-âgés ; des Églises avaient été presque détruites par la guerre ; d'autres s'étaient formées dans les déserts; une lutte à mort s'engageait contre l'inquisition encore épiscopale, mais tout à l'heure monastique et romaine. C'est pour satisfaire à toutes ces nécessités des temps que Guillabert résolut une reconstitution générale du sacerdoce albigeois. Malheureusement il ne reste de ces ordinations que des rapports vagues, incertains, incomplets et même contradictoires. Rappelons-nous que la hiérarchie cathare, comme celle de l'Église apostolique, n'admettait en principe que deux degrés, le diaconat et l'épiscopat. Les évêques étaient pris parmi les diacres, et les diacres parmi les parfaits. Mais comme le parfait avait son *compagnon*, le diacre avait son acolyte dans le sous-diacre, et l'évêque avait ses deux grands vicaires appelés le *fils-mineur* et le *fils-majeur*. Ce dernier coadjuteur, à la mort du titulaire, montait de droit, évêque désigné d'avance, à la dignité épiscopale. Au-dessus de la dodécade apostolique n'était plus que le patriarche, et tous les patriarches de l'univers ne reconnaissent d'autre pontife souverain que le Christ ; ou le Paraclet, leur Melchisédec céleste.

1. Johan. Mabillon, præf. — Sancti-Bernardi duo serm. — Evervini Steffeldensis, epist .— Spicilegium.

Nous allons tâcher de reconstruire, d'après quelques rares indications, cette grande et religieuse scène des ordinations de Montségur. Soixante-cinq ans se sont écoulés depuis que le patriarche Nicétas était venu d'Orient organiser l'Église cathare d'Aquitaine, au synode de Caraman, selon le mode et le rite des Églises johannites d'Asie (1167). Vingt-neuf ans, depuis que l'évêque de Toulouse Gaucelm avait, au synode de Mirepois, proposé la construction de Montségur qui sauva l'Église albigeoise et la patrie romane (1203). Le synode du Thabor, convoqué par Guillabert de Castres, est la troisième date solennelle du catharisme pyrénéen qui en attendait son salut, mais qui n'en reçut qu'une plus longue agonie, un plus éclatant martyre. Il ne survivait de l'ancien épiscopat que Benazet de Termes, Bernard de Simorre, et peut-être encore, Ramon de Mirepois, et Bernard de Blasco: ces derniers, caduques, inactifs, et retirés dans les grottes du Thabor. Après ces vieux évêques de la guerre et de l'exil, venait, bien moins âgé, Bernard de la Motta, désigné naguère à Montesquieu du Lauragais, et consacré définitivement à Montségur. Diacre, il avait prêché bien des fois dans Toulouse, chez les Roaïx, les Maurand, les Gameville, les Arnaud-Bernard, ces grandes maisons capitulaires. Dans ses courses à travers les bois, il avait habituellement pour escorte les cinq frères Ramon, Bernard, Pierre, Estold, et Bego de Roqueville qui se trouvaient alors à Montségur. Cet évêque était de la même race qu'Arnauld et Guilhem de la Motte, diacres, et Gérald de la Motte, diacre aussi, brûlé à la Bes-

sède et que ce fameux Huc ou Ugo de la Motte le *bon*, le *prisé*, le *vaillant* chevalier qui figure avec tant d'éclat à la défense de Toulouse et que l'épopée romane nous montre *frappant* et *refrappant* (firens et refirens) dans toutes les batailles patriotiques [1]. La maison de la Motte existe encore dans le Midi où elle forme plusieurs rameaux ; et l'esprit à la fois antique et novateur de cette race sacerdotale et chevaleresque, le génie poétique, le mysticisme platonicien, ce souffle de Plotin et de saint Jean, émané d'Alexandrie dans le catharisme du moyen âge, reçut au XVIIe siècle un magnifique épanouissement, une merveilleuse efflorescence dans l'hellénisme occidental de Fénelon [2].

Guillabert de Castres, Benazit de Termes, Bernard de Simorre, et Bernard de la Motte, élevèrent à l'épiscopat Agulher et Tento. Agulher avait été diacre de Durfort, et le chapelain de Sicard de Durfort et d'Adhémar de Roudeilla. Il fut destiné au Termenez qui comprenait le Roussillon, dont probablement il était originaire. Car son nom est catalan, et signifie *l'arroseur*, l'irrigateur des eaux de montagne. Il allait faire couler dans les sables brûlés du Roussillon les sources vives et les torrents mystiques du Paraclet. Tento est presque in-

1. Guilh. de Tudella. La bravoure albigeoise était célèbre et avait sa source dans la foi. Dieu, dit Tomiéras, prend bientôt vengeance d'ost qui ne le craint pas. L'ami de Dieu vainc un bataillon.

2. Elle a produit encore de nos jours un historien de l'inquisition qui s'est ressouvenu du martyre de ses ancêtres et de la patrie méridionale, La Motte-Langon.

connu : on ignore son pays natal : seulement le Cab-Aret, l'âpre défilé qui conduit de Sabarat au Mas-d'Azil, s'appelle encore la Tentina, probablement de l'évêque albigeois : soit qu'il fût né au Castellot, ce châtelet qui commande l'entrée septentrionale de cette gorge sauvage, soit qu'il en ait habité les grottes semblables à des tanières que l'on voit encore, sous le bois de chêne, dans l'escarpement profond de l'Arise. Tento fut destiné à l'Agenais : on lui donna pour *fils-majeur*, Joan Cambiaire ou Cambidor, qui l'avait été de Guillabert de Castres.

Guillabert éleva à ce poste son *fils-mineur* Vigoros de Bocona. Vigoros était probablement de la maison des seigneurs de Bocona entre Toulouse et l'Ile-Jourdain. Ces barons étaient l'effroi des voyageurs qui traversaient leur vaste forêt, antique sanctuaire d'une divinité ibéro-celtique. Un proverbe atteste encore leurs déprédations :

Lo senher de Boconia
Que sap ne prendre on y a[1].

Ces instincts rapaces se changèrent en sacrifice aux rayons du catharisme, et Vigoros ne conserva de cette barbarie féodale que l'énergie de son nom symbolique. Il fut un des plus actifs et des plus vigoureux propagateurs de l'Église du Paraclet. Diacre, il avait longtemps résidé au Pujol, près de Condom. L'albigisme avait été si répandu dans ces

1. *Hist. du Lang.*, VI, Add. du Mège. Le seigneur de Boucone qui sait prendre son bien où il est.

cantons par Esclarmonde de Foix, vicomtesse de l'Ile-Jourdain, qu'on l'appelait l'*hérésie condomane*. Il est vrai qu'il y avait été presque détruit par les dernières croisades. Vigoros ne borna pas son apostolat dans la Gascogne, le Toulousain et le Lauragais; il fit encore une mission dans l'Agenais et résida quelque temps à Castelmoron. Dans cette campagne, il eut pour escorte Pons-Adhémar de Rodeille, Ramon Calhao de Montréal, et Guillem de Castillo, seigneur de Gardouch. Tout le Midi retentit de la puissante prédication de Vigoros de Bocona. Il avait un frère aîné, mais moins fameux, Bernard, distingué par le surnom de *Senior*, qui, avec son compagnon Ramon Sicré, habitait une cabane de feuillage, dans la forêt de Sichet, voisine d'Auriac (1).

Bertrand d'En Marti remplaça Vigoros comme *fils-mineur* de Guillabert qui s'adjoignit encore dans le diaconat, Bernard Bonafos, diacre de Toulouse. Bonafos, de race chevaleresque, était un ministre très-distingué dont le compagnon Ramon-Gros n'avait pas moins de zèle et de talent. Avant le traité de Paris, on les trouve fréquemment dans Toulouse chez Alaman de Roaïx, et Sicard de Gameville qui devaient l'un et l'autre entrer dans le ministère cathare, et chez Arnaud-Bernard, chevalier illustre, condamné plus tard par l'inquisition (1242), et dont, malgré cette flétrissure glorieuse, le nom décore toujours une des portes occidentales de la grande cité romane. Dona Ava de

1. *Hist. du Lang*, t. VI, Add. au liv. XXV.

Villèle, veuve et matrone vénérable, accueillit souvent Bonafos dans sa maison de Toulouse, et dans son manoir seigneurial de Montesquieu où le diacre officiait en présence de ses jeunes brus dona Hélis, dona Irlanda et dona Lombarda, encore inconverties à l'ardente foi de leurs époux, les chevaliers Bernard, Guilhem, et Aymeric de Villèle, protecteurs dévoués des ministres du Paraclet. Mais, depuis la persécution, Bonafos n'habitait que des lieux déserts, des grottes ignorées ou des huttes de ramée perdues dans la profondeur des bois de Brival, de Trébons, de la Galéna, et de Maurelmont, reste de l'antique et immense forêt cantabre de Baziègès [1].

Enfin, Ramon de Montota, promu au diaconat, prit le pseudonyme de Donat, nom du désert dont le mystère dérobait à la fois sa personne et manifestait l'oblation qu'il en faisait à son Dieu. Ainsi deux promotions de diacres, deux permutations de *fils-majeurs*, trois consécrations d'évêques, voilà tout ce que le temps a laissé venir jusqu'à nous des ordinations générales de Montségur.

III

SYNODE DE MONTSÉGUR. — DIACRES ET DIACONESSES.

Le sacerdoce cathare, une fois reconstitué, se forma en synode. Guilhabert de Castres fut sans doute appelé à le présider par la dignité du siége,

1. Du Mège. Il existe encore des Bonafos à Carcassonne.

de l'âge, de la renommée. Il était dans sa métropole, et ce rocher était son trône sacerdotal. Le patriarche de Montségur réunit, dans la grande salle capitulaire du château, Bernard de la Motta, évêque probablement de l'Albigeois, Bernard de Simorra du Carcassez, Benazit de Termas du Rasez, Agulher du Termenez, Tento de l'Agenez, et leurs collègues inconnus du Quercy, du Périgord, du Rouergue, du Menerbois, de la Gascogne et du Val d'Aran. Au-dessous des évêques prirent place leurs *fils-majeurs*, Vicoros de Bocona, Bertran d'En Marti, Ramon de Sant-Marti, Joan Cambiaïré, futurs évêques. Au-dessous encore, des *fils-mineurs*, des diacres, des sous-diacres, des anciens, des parfaits, et même des croyants laïques. Car ce synode de Montségur, semblable aux conciles d'Espagne des anciens temps, fut une assemblée politique autant que religieuse où se débattirent à la fois les intérêts communs et les destinées confondues de la patrie romane et de l'église albigeoise. A côté des évêques et des diacres, siégèrent les barons et les chevaliers. D'ailleurs l'épée se mêlait avec la houlette, et le fit sacerdotal avec le ceinturon chevaleresque. Dans les divers degrés de la hiérarchie figuraient des Lantar, des Bélissen, des Caltelverdun, des Maïreville, des membres de toutes les grandes races féodales et consulaires du Midi. Pierre Polha (poulh, le coq) vulgairement appelé Pépolha Carcassez, parce qu'il était natif des environs de Carcassonne, et peut-être diacre de ce diocèse, fut le notaire ou secrétaire du synode [1].

1. Doat. XXII. Procédures inquisit.

Le secret le plus profond entoura les délibérations du synode et le temps qui couvre tout de son ombre en a irréparablement consommé le mystère. Mais de quoi pouvaient délibérer sur cette cime ces évêques et ces barons proscrits? Ils renouvelèrent sans doute la convention tacite conclue vingt-cinq ans auparavant avec Esclarmonda de Foix. Montségur fut proclamé de nouveau le sanctuaire et le capitole de la cause méridionale, le siége du sacerdoce, l'asile des faidits, le refuge des hospices, des écoles, le dépôt des armes, des archives, du trésor commun, et toutes ces chères reliques de la religion et de la patrie furent confiées aux mains fidèles de Ramon de Pérelha. Après ces grandes questions politiques et religieuses vinrent des questions secondaires d'organisation ecclésiastique. Le pays d'Olmès, d'abord aux vicomtes de Carcassonne, était passé dans les derniers temps aux comtes de Foix. Cette fluctuation de la frontière des deux comtés avait produit un léger conflit sur la limite commune des diocèses de Toulouse et du Rasez. Le débat entre Guilhabert de Castres et Bénazit des Termes fut jugé conformément à la décision du synode de Caraman (1167). L'Ers, qui coule au pied de Montségur, forma la ligne de démarcation depuis les gouffres fatidiques jusqu'à Mirepois; c'est le grand Ers pyrénéen qui se jette dans l'Ariége; il ne faut pas le confondre avec le petit dont la source est à Font-Ers en Lauragais: celui-ci se perd dans la Garonne, au couchant de Toulouse [1].

Les évêques complétèrent ensuite le service de

1. Doat. *Ibid.*

leurs paroisses respectives. Nous pouvons, grâce à une procédure inquisitoriale, recomposer le tableau du personnel ecclésiastique du Lauragais et du Toulousain. Guilhabert, évêque de Toulouse, «avait pour *fils-majeur* Vigoros de Bocona, et pour *fils-mineur* Bertrand d'En Marti, et au-dessous de ces deux archidiacres environ cent diacres et autant de diaconesses répandus dans la partie orientale de son diocèse. Relevons pieusement ces noms perdus, mais dont l'obscurité et l'opprobre même s'illumine pour nous d'une auréole de patriotisme et de martyre. N'oublions pas que ces ministres n'avaient presque pas de résidences fixes, et que toujours errants de forêts en forêts, ils ne faisaient que de courtes haltes dans des cabanes, des grottes, des lieux déserts.

Guilhem Adam, et son *compagnon* (socius) Pierre Arnauld, prêchait à Gibel, bourg situé sur un monticule comme l'exprime son nom arabe. Isarn, seigneur de Gibel, était cathare, et sa veuve Andria devint diaconesse *couronnée* et prit le diadème, symbole féminin de la plus haute perfection gnostique [1]. Les Arnauld, natifs de Romenx, étaient trois diacres; Ramon et Guilhem accompagnaient l'évêque Benazet de Termas qui résidait d'ordinaire dans les bois d'Antioche, près du Mas-Saintes-Puelles et qui vers cette époque visita les cathares de Perpignan.

1. Andria, épouse. Il est singulier que le féminin d'ἀνέρ, homme, qui n'existe point dans le grec, se retrouve dans le basque.

Les Bolbena étaient deux, Pierre et Arnauld: ils fréquentaient Avignonet, Montesquieu. Bernard et Pierre Brus hantaient le bois de l'Avéran, et la *Garrigue dels Ferreters*, voisine de Cassers, de mémoire si tragique. Ces vastes chênaies étaient anciennement un sanctuaire d'Abélan ou du soleil.

Pierre Colomb se montrait à Fanjaus avec son acolyte Guilhem distingué par le surnom injurieux de Boca-d'Asé. Bernard Colombassa, dont le nom a reçu également une terminaison outrageuse, devait être de la même maison, et se tenait à La Garda. Ils étaient des environs de Mirepois, et leurs descendans habitent de nos jours la Bastide-sur-l'Ers.

Bonfilh, diacre, était des Cassers. Bernard, son père, Pierre, son aïeul, étaient *croyants;* et Bonafilha, sa tante, diaconesse, officiait, à Montréal, au commencement de la croisade (1210). Bonfilh était renommé comme théologien. Il convertit Guilhem de Baranho (Varagne), et le chevalier devint le *compagnon* du ministre plébéien que suivaient déjà Bernard et Estébé Comas ou las Comas. Il soutint de brillantes controverses au Mas-Saintes-Puelles, contre Arnauld Pitrel; à Avignonet, contre Pierre Lebrun. Celle-ci roula sur la loi de Moïse que défendait le catholique, et que repoussait le cathare hostile au judaïsme. Il y fut vainqueur, et quelque temps après, la foule accourut de nouveau pour assister à sa prédication et à ses agapes chez Na Sapdaléna mère de Stéphane ou Estébé de Villanova. Bonfilh plus tard fut élevé à l'épiscopat.

Bernard d'Aïros était le fameux médecin de Saissac; il prêchait à Montesquieu chez les Rocavilla. Artus Donat[1] fonctionnait à la Fontanella et au Mas qu'habitait sa sœur, Garcia Tersola. Bernard Enjalbert et son *compagnon* Cabirol fréquentaient Montesquieu et Montgalhard. Guilhem de Fanjaus se tenait à Saint-Martin de la Lande où parut aussi Guilhem Faure. Pierre de Fendelha accompagnait Bénazet de Termas. Arnaud de Fonters stationnait à Fanjaus. Pons de Fontmarti, avec Ramon, surnommé Cobertana, peut-être à cause de sa vaste robe, et Durand surnommé Paucaroba, à cause de son étroit manteau, fréquentaient le logis d'Arnauld Orlhac, près de Vaura. Ramon Fortz, de Bautavilla, était diacre de Caraman. Accompagné de Pons Guirauld, il prêcha à Falgairac, chez les Pagez, et à Auriac chez Bernard de Lantar. Bertrand Fortz, son frère, avait pour *compagnon* Ramon de Mirepois-Belissen. Il tint des assemblées dans le vignoble de Saint-Julien, dans le bois de Saléis, dans la forêt de la Guisola, débris de l'immense *garrigue* druidique des Cassers[2].

Bernard Gasto vint à Auriac avec Ramon Fortz et Rubéa (la Rousse), sœur de Guilhabert d'En Carbonnel. Il convertit Bérengère, sœur de Ramon Catala : sa grotte était dans la forêt de Peyracava, voisine de Saint-Germier. Ramon Gros, ministre distingué, compagnon de Bonafos et de l'évêque Bernard de la Motta, prêcha souvent à Montesquieu, à

1. Donat n'était qu'un nom du désert; son nom de famille devait être Tersol, puisque sa sœur Garcia est surnommée Tersola.

2. Les Fortz étaient des seigneurs de Cab-Aret.

Lantar, à Toulouse, chez les Villela. Il vivait dans les forêts de la Galena et de Trébons. Arnaud Hug parut à Nogaret, il était diacre de Montjoire où le comte de Foix sabra six mille croisés allemands; la plaine était encore *incrustée* de crânes teutons [1]. Ramon Imbert se montra à Fanjaus, à Laurac, à Vaura, en compagnie de Fortz, et ils y célébrèrent leurs agapes. Isarn de Castres, frère de Guilhabert, se tenait près de Miraval : ce diacre albigeois eut sur la place publique et en présence du peuple, une dispute théologique avec Bernard Prim, barbe vaudois.

Ramon et Gerald Laget erraient, le premier dans les alentours de Montgailhard et d'Avignonet, le second dans les environs de Montesquieu et de la Bastide-du-Felgar. Gerald avait sa retraite dans la forêt de Trébons. Ramon de Lavaur se rencontre à Fanjaus, et Barthélemi de Na Laureta, à Montolieu, chez En Sénébru. Na Laurete sa mère, était une sainte célèbre de Mirepois. Bernard de Maïrévilla, diacre de Montmaur, convertit Azémar, notaire d'Avignonet, et prêcha de nuit à Auriac dans le jardin d'Arnauld-Durand. Il était accompagné par les chevaliers Olivier de Cuc et Bernard de Lantar. Il avait des cabanes à la Combacauda, près de Romenx, et à la Nauza, non loin de Saint-Julien. Le vieux Ramon Mercier, neveu du premier évêque cathare de Carcassonne, prêchait à Fanjaus. C'est là qu'il eut le singulier bonheur de convertir Gausbert, chapelain d'Amauri de Montfort. Ramon de

1. Paroles de l'évêque de Toulouse au concile de Latran.

Nogaret, aïeul du fameux chancelier de Philippe-le-Bel, fréquentait Gajan, Laurac, avec deux diaconesses, Arnaulda Trobada, et son acolyte Peyrona [1]. Nogaret fut brûlé probablement à Toulouse. Pons Oliba, un des compagnons de Nogaret, était le parent d'un évêque albigeois qui émigra en Lombardie, et du fondateur de l'ordre des Spirituels de Narbonne, dégénérescence orthodoxe de l'église du Paraclet.

Pierre Petit se rencontre au Mas Saintes-Puelles ; Pellissier à Fanjaus avec Pierre de Saint-Julien ; et Arnauld de Pradas, diacre très-actif, à Fanjaus, à Laurac, à Cutmer, au Mas dans le logis des Saint-Andréo. Conduit par Pons Capela, qui périt depuis dans les flammes, et accompagné de Pons del Mas et de Pons de Toulouse, il vint à Gajan-la-Selva opérer la conversion de Pierre Gausbert; ce fut vers le temps où le vicomte Trencavel assiégea Carcassonne. Pierre et Guilhem de Quiders, diacres, résidaient au Mas. Bernard, leur frère, chevalier, était *croyant;* et Othon, leur frère, damoiseau, mourut dans la maison des cathares. Ava, leur aïeule, était une des plus vieilles diaconesses du Lauragais. Guilhem Ricard se retrouve à Gajan, Laurac, Vaura, dans les bois de Lagarda et de Maurens. Pierre Lebrun, ce catholique qui, tel qu'un chevalier errant, allait défier les Amis de Dieu dans leurs déserts, vint aussi attaquer dans sa cabane Guilhem Ricard, et leur dispute eut lieu, en présence de nombreux

1. Peyrona devait être du comté de Foix, et nièce de la vieille Braïda de Montservat.

témoins, dans la forêt de Bosgontron. Ricard, pris en 1243, fut brûlé avec son compagnon Pierre Garrigas. Ramon Rotger et son acolyte Ramon Bernard, patronnés par les Villeneuve, sont remarqués à Toulouse, à Castelnaudari, à Ramevilla et dans les bois de l'Averan et des Ferreters.

Pons de Toulouse prêche à Laurac, chez P. Pelhida; Ramon de Vals, aux Cassers; Bernard de Vals, dans une cabane de la forêt de Puiverd; Arnauld de Vertfuelh, à Fanjaus, chez Goth, chevalier; Ramon du Verger, à Montesquieu, à Montgalhard, à Toulouse; il revenait de Lombardie. Guilhem Vidal de Gibel était diacre à la Besséda. Il visitait aussi Exil, le Mas, Laurac, Puybusca. A la Besséda, le vendredi saint, il prêcha sur la passion du Christ, et R..., notaire du bourg, en lut le récit dans l'Évangile Joannite.

On aura remarqué, dans les rangs les plus obscurs du diaconat cathare, les noms des plus grandes maisons chevaleresques du Midi, des seigneurs de Fanjaus, de Mirepois, de Lavaur, de Lantar, de Vertfuelh, de Villeneuve, de Toulouse. Les diaconesses appartiennent également pour la plupart aux vieilles races romanes. Esclarmonda de Foix est, par le sang, l'âge, le génie, comme leur papesse. Les plus anciennes sont Na Rixenda du Mas, mère des Sant-Andréo; Galharda, sa sœur, était son acolyte; elles moururent sur le bûcher. Ava, l'aïeule des chevaliers de Quiders, eut tour à tour pour *compagne* (socia), Galharda, sa sœur, Guilhelmetta de Camplong, femme de Ramon Faure, et Guilhelma d'Alboarenc, et fonctionnait au Mas

Saintes-Puelles. Plus tard, Guilhelmetta de Camplong s'établit à Saint-Martin de la Lande, chez Bernard de Balgor (ou de Balgoria), et Alboarenca se rendit à Avignonet, chez Guilhem de Batinha.

Bérengère de Gavarret de Montgiscard, avec Aicelina de Autariba, sa *compagne*, officiait à Montgiscard, Avignonet et Falgairac. Arrêtée au bois de Séguervilla, elle était perdue, si le chevalier Arnaud Catala d'Auriac ne l'eût enlevée aux archers. Mais retombée entre leurs mains à Avignonet, elle fut brûlée à Toulouse (1233). Elle était mère du troubadour Pierre de Gavarret que le comte de Foix fit son bayle de Tarascon. Le chevalier Sicard de Gavarret, son autre fils, avait assisté aux agapes de Bernard Enjalbert, à Séguervilla, chez Begon de Rocavilla, et chez Estold de Rocavilla, à Montgiscard. En 1264, il fut incarcéré par les inquisiteurs. Na Vergeira, aïeule d'Arnauld de Villeneuve, fut conduite par ses fils, avec Ermengarda (de Baranho probablement), sa compagne, dans Toulouse où elle descendit chez dona Garcia, sœur d'un diacre, théologien célèbre, qui logeait près de la maison de Talhafer. Cette illustre diaconesse y reçut la visite de Ramon Roger, le grand comte de Foix, et d'autres barons pyrénéens (1210), Ramona de Baranho (Varagne) avec sa *compagne* Saura, officiait à Baranho, à Avignonet et même à Toulouse, au logis d'Arnauld Tita. Sa cabane était cachée dans un défilé sauvage nommé lo Pas. Braïda de Mazaïrolas, tante du fameux Pierre, seigneur de Gajan-la-Selva,

prêchait à Villariscla et à Toulouse, chez Estold de Rocavilla. Guitana d'Azémar fonctionnait avec Alboarenca et Ramona de Lux, à Avignonet, chez Guilhem de Batinha (1213). Ramona était sœur de Pierre, d'Olivier et d'Adhémar de Lux, tous croyants cathares. Guilhelma Rasendiris, ou de Razez, fit à Caraman la conversion de Stephana, assistée de Guilhelma de Falhent et de ses compagnes. Les diacres Gérald Artus, Guilhem Durand et Guilhem Bonet, la visitèrent dans sa retraite de la forêt de las Anglésas. Guilhelma de Falhent vivait dans une cabane de ramée, près de la fontaine de Falgaïrac. Peyronetta Roger, sœur du diacre Bernard et des diaconesses Dias et Guilhelma, ses acolytes, résidait à las Bordas. Ramon de Bassens, Estébé Picher, de Fanjaus, Ramon Tesseire, frère du diacre Textor, les escortèrent jusqu'à Saint-Martin de la Landa où Guilhem Faure les reçut *sur son aire*. Na Pagana de la Tour, sœur de l'infortuné Pagan de la Bessède, Geralda, sa fille, dame de Caraman, et ses deux brus, Guilhelma, femme de Pons, Aladaïs, épouse de Roger, étaient parfaites ou diaconesses et résidaient à Cambon, à Laurac, à Castelnaudari, à Pech-Lunar. Roger de la Tour, son mari, seigneur de Pech-Lunar, mourut *consolé* chez le diacre Bernard de Sant-Marti. Il est la tige de l'antique maison romane de La Tour-Lauragais, dont les descendants ont pris de nos jours le nom de La Tour d'Auvergne et le titre de princes de Turenne.

Plusieurs sont frère et sœur : ainsi Bonet et Boneta, Trobat et Trobada, Tolosan et Tolosana, Alboarenc et Alboarenca [1], Guilhem et Bernarda de Fanjaus. Bernarda avait été remise tout enfant aux diacres de Montréal (1210). Quelques diaconesses portaient une couronne ou diadème, symbole de la plus haute perfection gnostique : de ce nombre Arnalda de la Nauze et Andria de Gibel. Il faut nommer à leur suite une autre espèce de diaconesses, ce sont les compagnes des croyants. Les catholiques les appellent des concubines, terme impropre autant qu'injurieux, car elles étaient comme des épouses mystiques, toutes semblables aux agapètes des anciens évêques, transformations elles-mêmes des hétaïres des philosophes grecs, car ces mœurs antiques dérivaient de la Grèce et de l'Orient [2]. Ces femmes n'étaient pourtant pas des parfaites, bien que très-pieuses et renommées par leur zèle, leur courage et leur prosélytisme. Ainsi Guilhelma Companh, agapète d'Arnaud Maiestre, conduisit deux diaconesses auprès d'Ermengarda, sa mère moribonde, qu'elle pressait instamment de recevoir d'elles le *consolament*, extrême onction du Paraclet. Les ministres proscrits qui se risquaient de nuit dans les bourgs, descendaient d'ordinaire chez ces fidèles et courageuses sœurs; et l'une d'elles, Na Baïona, amante mystique du chevalier Bernard de Quiders, recueillit tour à tour sous son toit, au Mas Saintes-Puelles, le diacre Bonfilh et l'archidiacre Bertran d'En Marti, sortis de leurs forêts.

1. Albo-Aïrenca, l'onde aérienne, la cascade ou la nuée.
2. Mœurs étranges et malsaines.

Tous ces noms de femmes si gracieux, on l'aura souvent remarqué, sont grecs, romans, germains, mauresques et cantabres. Le nom sacré des cathares c'est Joana (grâce de Dieu); Joana, mère de l'Esprit, et non point Maria, mère de Jésus, qu'on ne trouve qu'une fois dans la vieille reine d'Aragon. Esclarmonda,' très-fréquent aussi, dérive du baptême de feu; et Lombarda, non moins commun, procède de la Lombardie, terre sainte du Paraclet, mère vénérée de l'église d'Aquitaine. On ne voit pas non plus chez les hommes des noms d'Anges. Les Albigeois, qui se regardaient eux-mêmes comme des Esprits exilés, n'invoquaient pourtant pas leurs frères célestes. C'est encore une preuve que le catholicisme était à peu près détruit au pied des Pyrénées[1].

1. Les noms sont aussi de l'histoire. Ramon, le plus fréquent, montre la popularité des comtes de Toulouse, symboles de justice, autrefois de bonheur, maintenant de martyre. Ava, Auda, Alba, eau; Arnauld, Isarn, torrent; Astnar, torrent du rocher; Astnava, rocher de la plaine, désignent le territoire, l'Aquitaine. Esquio, Escaronia, Obisca, Nolasco expriment la race Esque ou Ibère. Jordan et India viennent du fleuve saint et des croisades d'Orient. Guilhem et Olivier rappellent deux héros de l'épopée carlovingienne, et des guerres contre les Maures d'Espagne. Trois noms, d'origine mythologique, ont eu une fortune beaucoup plus illustre. De Janus, dieu ibère confondu avec saint Jean, sortent les innombrables Dejean, Joanis, Joanès, Deljanès. Janus (le soleil) est un dieu hospitalier. L'étranger qui vient s'établir dans un bourg est sous sa protection : c'est un Estadjan (est ad Janum vel Johannem.) De Sancus, dieu des eaux, se forment Sanche et Sans. Et Pons enfin, de Potus, Pontus, Pompus, également dieu des

IV

SYNODE DE MONTSÉGUR. — SACERDOCE CHEVALERESQUE. — GARDE SACERDOTALE. — ORGANISATION DES DIACONESSES. — RESSENDA DE TELHO SUCCÈDE A ESCLARMONDE DE FOIX.

Tels furent les diacres et les diaconesses qui probablement assistèrent au synode et participèrent aux ordinations de Montségur. Ils sont environ deux cents pour le Lauragais; il nous manque ceux des vallées de l'Ariége, de la Lèze, de l'Arize et de la Garonne : on doit évidemment décupler ce nombre pour le catharisme méridional. Nous pouvons par là nous faire une idée de l'activité prodigieuse de la propagande albigeoise. Et pourtant ni le nom bre ni l'activité n'étaient suffisants. L'apostolat surtout manquait de défense et de protection. Il fallait opposer une résistance plus vigoureuse aux fureurs de plus en plus sauvages des inquisiteurs. Le synode résolut de mettre le sacerdoce pacifique sous la garde d'un diaconat guerrier et d'un épis-

eaux : l'un et l'autre patrons de l'Aquitaine. Ces deux noms passés des Ibères aux Romains, et de Rome dans l'Église, ont servi à désigner dans la société chrétienne, le premier, les saints, les purifiés (sancti); et le second, les purificateurs, les pontifes (pontifices). Le Christ eut parmi ses juges un Romain, Pons le Velu (Pontius pilatus) qui vint unir son pontificat sabin à la sacrificature juive de Caïphe, pour qu'aucun sacerdoce, hébreu et païen, ne manquât à la crucifixion du Verbe-Dieu.

copat chevaleresque. En conséquence il décida la formation d'une espèce de tiers-ordre demi-laïque et demi-sacerdotal. Il dut se recruter parmi les héros des guerres romanes. Ces barons, sortis mutilés de tant de champs de bataille, entrèrent en foule dans cette prêtrise militaire, dans cette chevalerie du Paraclet : ils devinrent les paladins du céleste amour. Leur chef paraît avoir été Gérald-Bernard de Gordon, seigneur de Caraman, dont le père avait reçu dans son manoir le pape bulgare Nicétas. L'inquisition, du moins, donne à ce baron le titre d'hérésiarque qui semble indiquer une certaine suprématie. Quoi qu'il en soit, au nombre de ces diacres soldats, de ces évêques chevaliers, on signale encore Loup de Foix, frère du comte, Alaman de Roaïx de Toulouse, Ramon de Sant-Marti, du Lauragais, deux Lantar, trois Belissen, quatre Du-Mas-Sant-Andréo, et les Quiders, et les Villèle, et les Roqueville. Ces prêtres guerriers prêchaient et combattaient, brandissaient la parole et la lance, et se revêtaient d'une double armure, l'évangile d'amour et leur cotte trélissée de fer. Pour des hommes, nuit et jour à cheval, on dut modifier les règles ascétiques. Comme les croyants vulgaires, ils mangeaient de la chair, vivaient dans le mariage, versaient le sang, donnaient la mort, et, sans doute, administraient aux moribonds le consolament suprême. Ils n'étaient pas sans analogie avec les ordres militaires. Mais ils furent institués pour combattre ces moines chevaleresques : non pas tant les Hospitaliers, fraternels aux Albigeois, que les Templiers cruels, cisterciens armés et fanatiques. Rome multipliait leurs commanderies à Plagne, dans la vallée de l'Ers; à Montault, dans la forêt de Bolbone; à la Nogarede, sur les coteaux de la Lèze; à la Ville-Dieu, dans les plaines de Montauban; et la vigilance des seigneurs de Penne les avait seule empêchés de s'installer dans leur puissant manoir féodal, sur les rochers de l'Aveyron. Enfin une garde fut donnée au patriarche du Thabor; cette milice fut mise à la solde de l'Église cathare; le commandement en fut confié au fidèle, dévoué, hardi, aventureux et infatigable chevalier, Pierre de Mazeroles. Pierre était l'ami, le compagnon de guerre d'Alaman de Roaïx. Ils avaient combattu ensemble contre l'ost royal de France. Ils campaient à Pennautier pendant que Louis VIII était dans Carcassonne[1]. Hélas, les deux chevaliers se retrouveront un jour dans la même prison, sur la même sellette, et peut-être sur le même échafaud ! Toutes ces choses, qui ne sont signalées que plus tard, sous le successeur de Guillabert, furent, nous le croyons, fondées sous ce patriarche, et par le synode de Montségur.

Après la réorganisation du sacerdoce, le synode s'occupa du diaconat féminin. L'Église cathare réservait une haute place à la femme aussi bien que la société romane, et souvent la présidente des cours d'amour devenait en vieillissant prêtresse du Paraclet. La femme avait de droit un pontificat naturel dans la religion du Consolateur. Il y avait donc une classe de parfaites, tout un ordre de diaco-

1. *Inq. de Toul.* Gaja-la-Selva, dép. de Peyré de Mazaïrolas.

nesses. Elles avaient à leur tête une archidiaconesse qui marchait l'égale des évêques, et qui même dominait alors le patriarche de Montségur. C'est l'illustre Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, la théologienne du Castellar de Pamiers, la fondatrice du refuge du Thabor, la sibylle libératrice de la patrie méridionale. Peut-être vivait-elle encore bien qu'octogénaire. Peut-être se cachait-elle, avec la comtesse Philippa, sa *compagne*, sur la montagne sainte, dans leurs cellules de granit, sous la forêt de chêne et de sapin. Mais la prophétesse pyrénéenne se dérobe à nos regards, derrière un nuage. Autour de sa personne ou de sa mémoire se groupait toute une multitude de matrones romanes établies dans leurs grottes : c'étaient Faïs de Durfort, Auda de Fanjaus, Orbria et Esclarmonde de Festa, ses compagnes de conversion et d'apostolat. Marquesa de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha, Furnéira de Pérelha, mère d'Armand-Roger de Mirepois, et la belle-mère de ce chevalier, Braïda de Montservat; Ramona de Cuq, sœur de Béranger de Lavelanet, et mère du chevalier Olivier de Cuq, très-zélé cathare. Ava et Saïxa, sœurs de Bernard del Congost, de Limous; Francesca de la Isla, de la maison de Fanjaus et de Mirepois; Floris, mère du chevalier Ramon de Marceillan; Garsen de Saint-Andreo, la mère des Cap de Porc du Mas, et sa sœur Galharda; et Donada, et Maurina, et Rissenda de Telho. Enfin Orbria et N. de Castres. Elles furent arrêtées à la Bessède. Pierre de Voisins et le sénéchal de Carcassonne les donnèrent en garde à l'écuyer

Simorra et à Pons Garrigas. Ceux-ci les relâchèrent et s'enfuirent de peur des Français qui prélevèrent 900 sols d'amende, sur les habitants de la Bessède [1].

Plusieurs de ces illustres veuves et vierges cathares étaient à Montségur depuis l'origine de la croisade. La victoire du Midi les avait ramenées dans leurs châteaux, mais le traité de Paris les en avait expulsées une seconde fois, et elles venaient de regagner leurs grottes et leurs cabanes du Thabor. Parmi ces matrones féodales se trouvaient des diaconesses plébéiennes, une entre autres, arrivée depuis peu de Saint-Paoul de Corporé-Sancto, ou Saint-Paulet de Lauragais. Ce bourg, voisin de Castelnaudari, avait pour prieur un ancien moine de Sorèze, appelé Guillabert. C'était, dans un temps de fanatisme et de férocité, un prêtre de mœurs relâchées comme la plupart de ses pareils, mais d'un caractère humain, obligeant, officieux. Loin d'aggraver les rigueurs de la croisade, il cherchait à les adoucir, intercédant volontiers en faveur de ses paroissiens, auprès de Simon de Montfort, de l'évêque de Carcassonne et de l'archevêque de Narbonne. Son humanité avait pour secret mobile l'empire qu'exerçait sur son cœur une servante qui était aussi sa concubine et l'amie des *Bonshommes* [2]. Elle faisait travailler les terres du presbytère par les

1. *Ibid.* Issel. dép. de P. Garrigues.

2. Nous n'avons point tracé le tableau des mœurs des presbytères catholiques au moyen âge. Il a été peint par les troubadours et les sermonnaires contemporains. Voy. *La Chaire française au XIIIe siècle*, par M. Lecoy de la Marche.

albigeois; on les voyait vaquer paisiblement à leurs labours; aux heures de repos ils se délassaient par des prières et des cantiques. Le prieur traitait paternellement ces pieux vignerons, et Joana, sa ménagère, leur préparait des mets selon leur rite, une nourriture végétale et distinguée. Un jour, elle accompagna leur repas rustique d'une corbeille de guindouls (unum discum de Guindolis) de ces belles cerises méridionales, aigrelettes, énormes, d'un pourpre sombre, et moucheté comme la scabieuse. Ces vignerons de l'esprit donnèrent en retour à leur patronne un fruit plus rare et plus merveilleux. Ils extirpèrent de son âme la vieille souche du péché et y provignèrent le *vrai pampre* qui produit les grappes de vie, et dont le Père est le cultivateur céleste. Joana eut un enfant du vieux prieur; elle lui donna le nom du disciple bien-aimé, et dans son cœur le consacra au Paraclet. A la mort de ce prêtre voluptueux, qu'elle convertit peut-être entièrement à l'église des Purs, réalisant son vœu secret, elle prit son fils adolescent et le conduisit à Montségur. Là, consommant le don de son enfant par sa propre oblation, cette concubine de moine devint diaconesse : et ce bâtard de prêtre, devenu diacre et ministre du Consolateur, figurera de la manière la plus dramatique et la plus touchante, dans le grand martyre de Montségur [1].

Ces anciennes reines des cours d'amour, ces matronnes féodales accueillirent dans leurs rangs

1. Inquisition, manuscrits de Toulouse, Sant-Paoulet. Voy. le diacre Joanis au siége de Montségur.

l'humble servante de Sant-Paoulet. Tout était confondu et nivelé par l'esprit, le malheur et le désert. Ces diaconesses sortaient fréquemment de leur roche agreste et de leur solitude sauvage. De jour et de nuit, elles se rendaient à cheval, et sous la garde de chevaliers, partout où les réclamait le vœu des malades et des mourants, administrant aux premiers, *medjesses* [1], des soins et des remèdes, et aux seconds, *prêtresses*, le dernier breuvage, le cordial souverain, le consolament. La plus active de ces diaconesses est la jeune India de l'Ile de Fanjaus : son nom nous permet de supposer qu'elle avait pour marraine India de Toulouse, fille du comte Ramon VI, épouse de Jordan II de l'Ile, et bru d'Esclarmonde de Foix; et que sa maison était une branche, transplantée en Lauragais, de la grande souche chevaleresque de l'Ile de Gascogne, et des vicomtes de Gimoez. Amazone de charité, l'aventureuse India, chevauchait infatigable dans tous les alentours de Montségur, habituellement escortée par son vaillant frère, le chevalier Guilhem de l'Ile, et par l'héroïque Loup de Foix. Pourtant, la plupart de ces diaconesses vivaient sédentaires, surveillaient les enfants, soignaient les vieillards et les infirmes, travaillaient en commun dans des ouvroirs, filaient le lin et la laine, faisaient des tissus, façonnaient des vêtements, cueillaient, séchaient les herbes médicinales, préparaient des sucs, des cordiaux avec le miel des rochers, les fruits sauvages du nerprun, du cornouiller, de l'épine

1. Medje, médecin, Medja, Medjessa, curatrice.

vinette, et du raisin d'ours. Les plus vieilles recluses dans une grotte, ou une cabane de ramée, où on les visitait comme des saintes, s'éteignaient en murmurant des prières et en chantant des hymnes, tellement amaigries par l'âge et le jeûne, et laissant si peu de cendres d'elles-mêmes, qu'elles semblaient s'évaporer en oraisons et en cantiques.

A la mort d'Esclarmonde de Foix, Rissenda de Telho, désignée probablement d'avance par le Synode et par Esclamonde elle-même, succéda à la vicomtesse de Gimoez, et devint la seconde archidiaconesse de Montségur[1]. Rissenda, comme son nom l'indique, était dame du Telh, petit manoir rustique, caché dans les bois sur d'âpres côteaux entre le monastère des Salenques et le castellar du Podaguez (Carla-le-comte). Elle appartient d'abord à la légende. Son existence fut accidentée et romanesque. Elle aurait été tour à tour abbesse des Salenques, favorite du comte Ramon-Roger, pénitente du Thabor, et supérieure des vierges et des veuves de Montségur. Elle trouva la paix dans le sein du Consolateur. Rissenda fut une femme éminente si l'on en juge par sa dignité et ses descendants. Elle fut probablement la mère de Loup de Foix et certainement l'aïeule de Joan du Telh, le Léonidas calviniste du comté de Foix au XVII[e] siècle[2]. Son humble donjon a disparu, aussi bien que le tilleul gigantesque qui le protégeait des vents,

1. Fuit anteposita aliis hæreticabus (Doat).
2. Nap. Peyrat : le *Siége du Mas-d'Azil*.

et qui, par son feuillage odorant et par sa fleur médicinale, semblait être le gracieux et poétique symbole de Rissenda.

V

HOSPICES. — ÉCOLES. — MÉDECINS. — CHIRURGIEN DE MONTSÉGUR.

Le synode, en même temps que le diaconat, réorganisa les hospices de Montségur. A la tête de ces hospices était la grande Esclarmonde de Foix. La vicomtesse, trente ans auparavant, les avait fondés à Pamiers, d'où, fugitifs devant la croisade, ils s'étaient transportés du Castellar à Montségur. Ces maisons recevaient des vieillards, des blessés, les mutilés de la guerre, et l'immense tribu des orphelins de la croisade. La croisade avait, en se retirant comme une marée sanglante, laissé le sol encombré de débris humains. Pendant les vingt ans de l'invasion, ces débris avaient été recueillis à Montségur. Montségur fut l'hospice général du Midi : hospice aérien[1], mystérieux et sauvage, et dont Esclarmonde, les matrones romanes, les diaconesses cathares, qui soignaient les blessures des héros et les plaies de la patrie, sur une cime inaccessible, étaient comme les anges descendus du ciel.

Le Christ était apparu aux Amis de Dieu surtout sous la forme d'un céleste médecin. L'immortel cura-

1. Ce mot, qui revient si souvent, est caractéristique de la topographie pyrénéenne : Aïros, Auriac, Roc-aïrol, Roc-aïran, Mas-aïrolas, Albo-aïrenca.

teur venait guérir le péché, le cancer du monde. Les évêques n'étaient que des thérapeutes spirituels, et leurs maisons, que les hospices de l'âme. Montségur fut donc une sorte d'Épidaure du Paraclet. De tous les points de l'horizon, des pèlerins arrivaient en foule pour être guéris de leurs maladies morales. Ils gravissaient lentement les longues et sinueuses rampes de la montagne des *Purs*. Les grottes, les cabanes des évêques étaient autant d'édicules qui renfermaient les piscines saintes. Les étrangers prenaient part aux agapes, recevaient le pain, le vin consacrés, et, rite souverain, le baiser de paix, qui communiquait le saint Esprit. Et ils s'en retournaient *consolés*, par une parole du céleste amour, plus encore que par le rite sacerdotal.

Les Amis de Dieu, à l'exemple du Christ, en même temps que docteurs étaient médecins, et menaient de front l'hygiène et la théologie. Cette chair qu'ils macéraient en eux-mêmes, ils en tenaient grand compte en autrui, et la soignaient avec le plus tendre et le plus miséricordieux amour, pendant qu'en principe ils la déclaraient *mauvaise*, c'est-à-dire, pleine d'inanité et de néant. Comme les Esséniens juifs, comme les Barbes Vaudois, les diacres albigeois cultivaient la médecine. Où l'étudiaient-ils? Ce n'est point à Montpellier, ville trop catholique et trop romaine. Ils la recevaient des Juifs et des Arabes, à moins que la tradition n'en vînt de la Grèce et de l'Orient. Il y avait donc une espèce d'école médicale à Montségur, école élémentaire, primitive, errante comme toutes les autres, en plein vent et en plein soleil, et dont les livres étaient les prés, les rochers et les bois. La science de ces maîtres consistait uniquement sans doute dans la connaissance des herbes, de leurs sucs énergiques, de leurs fleurs d'un parfum et d'un éclat si merveilleux dans les Pyrénées. Mais alors, peut-on les accuser de croire que la floraison et la fructification des plantes étaient l'œuvre de Satan, à moins que Satan ne fût un agent même de Dieu. Car la médecine suppose dans les végétaux une vertu curative, un principe de vie, et comme une émanation même du Créateur[1]. Le cathare, comme le brame indien et le disciple de Pythagore, était instinctivement hospitalier, compatissant, miséricordieux : sa charité s'exerçait jusque sur les oiseaux des bois, et les chevrettes des montagnes. Mais son art avait abondamment de quoi s'exercer sur les victimes infortunées de la croisade. Ajoutons que les Albigeois avaient non-seulement la réputation de connaître les vertus secrètes des simples, des sources et des minéraux, mais encore de commander aux éléments et de dominer la nature, comme ministres de Dieu. Ils n'encourageaient pas la superstition populaire qui les revêtait d'une auréole miraculeuse. Un jour, Guilhem Guari, diacre de Lautrec, fut pris par les traqueurs du chevalier Matfred. Ce chevalier paralytique, dès qu'il entra dans son château, vit dans son cap-

1. Leurs ennemis les accusaient d'enseigner *quod Deus non faciebat granare nec florere*. Mais les chevaliers revenus d'Espagne, affirment le contraire, dans leur profession de foi : *nos crezem lo Diou que fè granar et florir*, G. de Tudelle, v. 3706.

tif, calme et serein dans les fers, comme un être surnaturel. Quelle espèce d'homme es-tu? s'écria le vieux guerrier étonné. — Je suis un homme comme toi, répondit le cathare, mais un homme qui peut te guérir, si tu veux me rendre la liberté. L'Ami de Dieu, dégagé de sa chaîne, prépara un bain salutaire. Matfred guéri tomba aux pieds de son sauveur, en disant : *Bénis-moi, et fais de moi un bon chrétien.* Le baptême de l'eau fut suivi du baptême de l'Esprit [1]. Pierre et Arnaud Faure du Lauraguais étaient aussi des médecins renommés. Arnaud Bos, diacre d'Hautpoul, était le médecin habituel du camp de Nora. Bernard d'Aïros [2], diacre de Saissac, se partageait entre la Montagne-Noire et le Thabor : il guérit Ysarn de Fanjaus malade à Cuella. Guilhem Garnier, du Mas-Saintes-Puelles, l'ami des Saint-Andréo Cap-de-Porc, *cathare revêtu*, fut, au moins pendant le siége, le principal *physicien* de Montségur.

La médecine semble avoir été constamment unie au diaconat, comme un art sacré; mais la chirurgie, qui versait le sang, paraît n'avoir été qu'un art laïque et en quelque sorte profane. Nous connaissons le grand chirurgien albigeois, Arnaud Roquier. Il était de Belpech, sur l'Ers, et conséquemment vassal des Maurand, ces illustres johannites et magnanimes citoyens et consuls de Toulouse, seigneurs de ce monticule du Lauraguais insignifiant aujourd'hui, mais véritablement *beau* au moyen âge, par leur noble manoir dont les dernières pier-

1. *Arch. de l'Inq. de Carcas.* Doat, XXIV, f. 110.
2. Il y avait aussi le diacre G. Dairos.

res achèvent de tomber aux souffles des siècles et des Pyrénées. Le chirurgien patriote marcha contre les croisés sous les bannières nationales de Foix et de Toulouse. Après la bataille infortunée de Muret, il en suivit les débris sanglants réfugiés dans l'Andorre et la Catalogne (1213). Revenu d'Espagne, avec les princes, il les accompagna dans les tragiques et suprêmes luttes du Midi (1218). Proscrit une seconde fois par le traité de Paris (1229) il remonta avec les faidits et les spoliés sur les cimes du Thabor. Arnauld Roquier fut donc le grand et magnanime chirurgien des guerres romanes, et des deux champs d'asile pyrénéens, Castelbon et Montségur. Son patriotisme et sa science lui méritent une place glorieuse dans le Martyrologe aquitain. Le catharisme, qui donnait le sacerdoce aux femmes, leur confiait également la médecine et la chirurgie. Na Rica, mère du diacre Ramon d'Azalbert, sainte célèbre du Mas, n'était pas moins renommée comme chirurgienne [1]. Les chevaliers saignaient et même rasaient dans leurs grottes les Amis de Dieu. Le même praticien qui tenait la lancette prenait aussi le rasoir, et après avoir ouvert la veine coupait à son tour la barbe, comme on le voit de nos jours encore en Espagne. Car, au rebours du moine qui était barbu et chauve, le cathare était imberbe et chevelu. Ascète délicat, non content de s'émacier par le jeûne, il se *diminuait* (minuebat) encore par la saignée, et retranchait même, avec sa vigueur, cette végétation de la chair,

1. Inq. de Toul. Mas-Saintes-Puelles.

qui en est le symbole, et donne à la figure humaine la toison de la bête sauvage [1].

Les Amis de Dieu étaient les Esséniens et les Thérapeutes de l'Occident. Ils eussent, à l'exemple des Grecs d'Égyte, écrit sur le fronton d'une bibliothèque : *Pharmacopée!* Comme le Paraclet est à la fois lumière et amour, le catharisme multipliait les écoles qu'il appelait des hospices. Les écoles sont, en effet, les hospices de l'âme; l'ignorance est une infirmité; elle est fille du mal ou des ténèbres. L'Albigeois instinctivement était pédagogue non moins que consolateur. Il fondait partout des établissements d'éducation; il y recueillait les fils et les filles de la noblesse indigente. Cette indigence s'était démesurément accrue par l'immense spoliation du Midi. Il restait toute une petite population d'enfants expulsés de leurs châteaux paternels. Le Consolateur les ramassa sur les chemins ou dans les forêts. Il recueillit pieusement les enfants des chevaliers tombés sur les champs de bataille, l'innombrable et blonde tribu des orphelins de la croisade. Les hospices de Pamiers, Fanjaus, Mirepois, s'étaient une seconde fois transportés à Montségur. Sous la présidence maternelle de la grande Esclar-

1. Doat, XXII. Dans la grotte de Cabanac près Mirepois, où vivaient sept ou huit hérétiques, Pierre de Léra, chevalier, en saigna trois, et de ce nombre G. de l'Ile, oncle d'India qui fut brûlé depuis. Dép. de P. de Léra. — A Laurac, le diacre Arnauld et son compagnon furent saignés et rasés, dans la maison de Pierre-Roger, par le chevalier Ramon de Calhao, cousin de l'évêque B. d'En Marti. Inq. de Toul. Laurac.

monde de Foix, ils étaient dirigés par de vieux guerriers. Les vieillards des maisons chevaleresques de Bélissen, de Lantar, de Saint-Andréo étaient à la tête de ce séminaire patriotique, et nous aimons à nous figurer le patriarche des Cap-de-Porc du Mas, le stoïque et savant légiste qui avait défendu les droits du comte de Toulouse devant les conciles de la croisade, couronner sa carrière, vénérable évêque, en faisant épeler les petits faidits de Montségur. Tels étaient encore Ramon de Pérelle et ses deux cousins et compagnons Arnauld-Roger de Mirepois, et Bérenger de Lavelanet. Arnauld-Roger s'était retiré sur le Thabor avec toute sa tribu d'Amis de Dieu : Fornéria sa vieille mère, Cécilia sa femme, Braïda sa fille, et sa belle-mère Braïda de Montservat; Aladaïs de Massabrac, sa sœur, sa nièce Faïs, et ses deux neveux, Alzeu et Othon. Aladaïs était veuve : Alzeu de Massabrac son mari, expulsé de son château de Bénaïs, était mort à Pérelle (1228), chez sa belle-mère, Fornéria de Mirepois, consolé dans son agonie par le diacre Joan Cambiaïré [1]. Bérenger de Lavelanet s'était réfugié sur le Thabor, avec sa femme et ses deux filles, qui épousèrent deux servants d'armes de la forteresse. Un fils lui naquit dans sa vieillesse, et sur ce rocher, qui reçut le nom d'Arnauld Olivier : enfant destiné aux prisons de Carcassonne, où il retrouvera les os de son aïeule Olivéria, enlevée par la cavalerie de Montfort (1212), comme elle fuyait éperdue sous les bois de Serra-

1. Doat, XXII. Dép. de Bérenger de Lavelanet.

longue pour gagner la cime de Montségur. Ces chevaliers, blanchis sous le harnais, restes vivants de cent batailles, élevaient ces adolescents pour les batailles futures, pour la délivrance de la terre romane. Ils leur enseignaient héroïquement à lire dans leurs propres épopées, dans le martyrologe de la patrie. A ces nobles vers de Guilhem de Tudella: « Grands furent le dommage, la douleur et la perte, lorsque le roi d'Aragon resta mort et sanglant, avec un grand nombre d'autres barons, dans les plaines de Muret. Grande fut la honte qu'en recueillit la chrétienté et le monde[1] ! » Et à cette touchante élégie nationale : « O Toulouse, Provence, terre d'Agenais, pays de Béziers et de Carcassonne, quels je vous ai vus, et quels je vous revois[2] ! » Des larmes de religion et de patriotisme coulaient en silence sur les barbes blanches de ces vieux guerriers.

Le synode organisa sans doute aussi une grande école de théologie sur le Thabor. Ce séminaire de Montségur, si étonnant par ses maîtres, ses doctrines, son site sauvage et son enseignement dans les bois, n'était pas moins extraordinaire pour ses élèves, doux à la fois et farouches, errants et proscrits; véritable gymnase du martyre. Un rocher était la chaire du docteur johannite : des pierres revêtues de mousse, les siéges des disciples; et le lieu de l'enseignement, une grotte, un coin de forêt, quelque cirque désert. Des adolescents fugitifs de

1. Canzo de la Crozada, vers 3095.
2. Sicard de Marjevols.

leurs cabanes ou de leurs châteaux s'y mêlaient à de vieux guerriers sortis mutilés de vingt ans de batailles. Après le traité de Paris, ces barons, quittant le harnais, se firent prédicateurs du Paraclet et continuèrent, par la parole, le combat des lances et des haches d'armes. Pierre-Roger, fils aîné du chef de la maison de Bélissen, dont l'oncle, Ramon de Mirepois, était évêque, suivit son exemple malgré les sarcasmes des barons, et cédant à son jeune frère tout l'espoir de ses grandeurs féodales, échangea le ceinturon des chevaliers, contre le cordon des Amis de Dieu. Gérald de Gourdon, seigneur de Caraman, béni dès le berceau par le pape bulgare Nicétas, entra également dans le sacerdoce du Paraclet. Quand le comte Ramon VI revint d'Espagne avec les exilés de Castelbon, Gérald de Gourdon, dépossédé de Caraman et chef de faidits, sortit des forêts avec ses compagnons, et concourut aux deux défenses victorieuses de Toulouse, et à l'expulsion des Monfort. Quand le traité de Paris l'eut dépossédé sans retour, il entra dans le sacerdoce avec sa femme Géralda de la Tour, nièce du noble et malheureux Pagan de la Bessède, et de ces deux non moins héroïques et infortunés martyrs, Géralda de Lavaur et Améric de Montréal. Géralda de la Tour devint parfaite et diaconesse ; Gérald de Caraman, parfait, diacre, et enfin évêque. Parents des seigneurs de Laurac et d'Aniort, ils devaient avoir pour asiles les châteaux encore indépendants que les fils d'Impéria possédaient dans le Rasez, le Lauragais et la Cerdagne[1].

1. Inq. de Toul. et de Carcas. Maison d'Aniort.

Alaman de Roaïx, de cette grande maison capitulaire de Toulouse, qui eut deux fois l'honneur de recueillir dans son palais les comtes déshérités, Ramon VI à son retour d'Espagne, Ramon VII, après sa prison du Louvre ; Alaman, qui dirigeait la réaction populaire, autrefois contre les croisés, maintenant contre les inquisiteurs, embrassa, dans son implacable haine de Rome, le sacerdoce de l'éternel amour, sacerdoce guerrier et patriotique, apostolat de la parole évangélique et de l'épée chevaleresque.

Nous avons vu que le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, s'était refugié avant la croisade à Montségur, avec sa femme Marquésia de la grande maison de Marcafaba, et sœur d'Arnauld de Villamur et d'Amiel de Palhers. Après les guerres, leurs quatre fils, revenus avec les princes de l'exil d'Espagne, Gerald, *le bon, le sage, le patient*, dit le poëte, Ramon, *l'adroit et l'avenant;* Jordan, *l'intrépide cœur*, et Guilhem, *le digne neveu d'Arnaud de Villamur* [1], rentrèrent dans leur châtellenie reconquise de Lantar. Mais la paix de Paris les expulsa de nouveau du Toulousain et ils se retirèrent dans leur seigneurie maternelle de Saint-Paoûl de Jarrats, et à la cour du comte de Foix à Tarascon. De ces quatre héros d'épopée, les deux plus vaillants et les plus pieux embrassèrent le sacerdoce cathare comme une suite de leur guerre patriotique. Guilhem, blessé probablement dans ses combats, fut admis dans les rangs des parfaits,

1. Guilhem de Tudella, Canzo, vers 9520.

et se fixa sur la montagne sainte, où ses enfants venaient le visiter dans sa grotte. Mais l'actif et éloquent Jordan, devenu évêque chevaleresque, s'en retourna bientôt prêcher et guerroyer dans les plaines du Toulousain. Quelque temps après, Ramon de Pérelha les rappela sur le Thabor pour déposer dans son tombeau le patriarche octogénaire de cette tribu de saints, de prédicateurs, et de chevaliers, le vénérable Jordan de Lantar, descendant des héroïques ducs d'Aquitaine, vainqueurs des Maures et de Charlemagne [1].

Une autre race non moins illustre, mais plus nombreuse encore d'orateurs, de guerriers et de martyrs s'établit également à Montségur : c'est celle des Saint-Andréo, seigneurs du Mas-Saintes-Puelles, en Lauraguais, et surnommés Cap-de-Porc ou tête de Sanglier. Ce n'est point leur ignorance qu'exprime leur surnom sauvage qui n'a rien ici d'outrageux; mais le rude, fauve et fougueux courage qu'ils tenaient de l'animal druidique, leur héraldique symbole. Bourgeois belliqueux, chevaliers légistes, hérissés de lois et d'armes de guerre, et non moins terribles dans les plaidoyers que dans les combats, leur coup de boutoir avait le choc foudroyant d'une catapulte. Le vieux Gui, entouré de sa femme Garsenda, de leurs dix enfants, de ses huit brus, de ses deux gendres, et de leurs innombrables petits-fils, était tout semblable à un Caton l'ancien, ou à un Abraham féodal. Son château du Mas et son manoir rustique d'Antioche étaient ouverts à tous

1. Doat, XXII. Dép. de Ramon de Pérella.

les Amis de Dieu, à tous les faidits des bois, à tous les missionnaires errants, et tous les Cap-de-Porc formaient comme une légion de guerriers et de prédicateurs impétueux. Pierre, l'aîné après la guerre, entra dans le sacerdoce pour changer de bataille; Bernard, Guilhem et Ramon l'y suivirent et quittèrent, pour l'apostolat et le martyre, leurs jeunes et belles épouses. Suzanna, femme de Pierre, Fauressa, femme de Guilhem, et la femme de Bernard, l'énergique Florimonda [1], devinrent diaconesses, en même temps que leurs maris devenaient diacres et évêques. Flors, femme de Galhard, gardait le manoir du Mas, pendant que ses aventureuses belles-sœurs chevauchaient à travers les bois comme les Yseult et les Oriane du Paraclet. Garsenda, la Cornélie de tous ces Gracques du moyen âge, donnait l'exemple à ses fils et à ses brus, et surprise dans les forêts avec Galharda, sa sœur et son acolyte, devait être le premier parfum brûlé dans les bûchers de l'Inquisition dominicaine. Jordanet et Palaisi, ses deux petits-fils adolescents, figuraient parmi les servants d'armes de la montagne sainte. Tels étaient les disciples du pacifique et miséricordieux Guillabert de Castres. Ces lions de la guerre, déposant leur rugissement, venaient à l'école de l'Agneau de Dieu; et la colombe de l'Esprit inspirait le céleste amour à ces aigles des champs de bataille [2].

1. Flors, fleur, Florimonda, fleur pure, ou Cathare.
2. Guilh. de Tudella. Inquisition de Toulouse, Mas-Saintes-Puelles.

VI.

CULTE. — TRÉSOR. — CLOTURE DU SYNODE.

Le synode enfin organisa le culte public. Le catharisme n'a point de temple. Sur la montagne les prédications avaient lieu dans la salle capitulaire du château. Une maison fut transformée en oratoire rustique dans le village au bord de l'Ers. Le dimanche le service divin était célébré sur la Roche, pour le châtelain et les gardes du donjon. Puis les évêques, les diacres, les chevaliers, descendaient de leur aire et venaient prier avec les pâtres dans la chapelle agreste du hameau. Le culte albigeois, on le sait, ouvert par une invocation, consistait dans l'oraison dominicale, la confession des péchés, une simple paraphrase de l'Évangile, et se terminait par la bénédiction et le baiser de paix, le tout en dialogue entre l'officiant et le peuple avec de nombreuses génuflexions, mais sans musique ni cantiques. Une grande place était laissée à l'adoration : pourtant la pièce principale c'était le discours : la prédication était au culte cathare ce que la messe est au culte catholique. Elle donnait son nom à la cérémonie qui s'appelait le *sermon*. L'office n'avait guère lieu que le dimanche; mais dans la semaine, les étrangers, les pèlerins qui venaient visiter les évêques, les diacres, les diaconesses, recevaient le pain et le vin consacrés, et ne quittaient pas leurs cellules sans avoir participé aux agapes. Les Amis de Dieu observaient

quatre fêtes annuelles : Nadal (Noël), l'apparition du Christ dans le monde; Pascor (Pâques), la résurrection du Sauveur; Pentecosta (Pentecôte), la descente des langues de feu; et enfin Manilosa ou Manisola, louange ou consolation de *Mani*. Ce n'était pas la Bêma de Manès que les Manichéens célébraient au printemps. La Manisola avait lieu en automne, et c'était la fête mélancolique de l'Esprit, l'invocation du Consolateur plus miséricordieux et plus tendre aux sombres jours d'hiver. La vie des parfaits, et surtout des proscrits, qui ne se nourrissaient que de privations, était comme un jeûne perpétuel. Et cependant, ils observaient dans l'année trois temps sacrés, de quarante jours chacun (quadragésimes), d'une abstinence encore plus rigoureuse. Alors ils ne vivaient plus que d'un peu de pain et d'eau. Ce premier carême finissait à Noël, le second à Pâques, le troisième vers le solstice d'été. Vers l'équinoxe d'automne, ces solitaires, insatiables d'émaciation, devaient se préparer, par d'autres austérités ascétiques, aux solennités de la Manisola pendant lesquelles nous pensons que se tint le synode. Ainsi les Amis de Dieu donnaient deux fêtes au Christ et deux au Paraclet [1].

Le synode, avant de se séparer, organisa le trésor du Paraclet. Comme les Vaudois, les Albigeois avaient pour devise ces deux mots qu'ils faisaient retentir jusque dans le ciel : ***Lumière et Pauvreté !***

1. *Arch. de l'Inq. de Carcas.*, Doat, XXIV, f. 101. — Eymericus, 440. — Ekbertus, 899. — Ducange, art. Bêma. M. Schmit (t. II, liv. IV) demande quel est le sens de Manisola. Le voilà.

Lumière, c'est-à-dire sainteté et intelligence; pauvreté, c'est-à-dire indépendance et sacrifice. C'était le programme opposé à celui de Rome, riche, mondaine, sensuelle, tyrannique, et qui s'enveloppait de ténèbres. Les Albigeois sont les types des ordres mendiants que Rome créa pour remplacer les cathares qu'elle exterminait ou qu'elle rattachait dénaturés à sa théocratie. Les Amis de Dieu ne possédaient rien. Ils vivaient comme les cigales et les abeilles, leurs symboles. Des fruits, des herbes, des racines crues ou cuites à l'eau, voilà la plus succulente nourriture des parfaits. Mais les croyants, hommes toujours à cheval, toujours en course et en guerre, quoique sobres, mangeaient comme des lions. Il fallait nourrir, vêtir, équiper les servants d'armes du château, entretenir les cent chevaliers compagnons de Ramon de Perella et faire vivre les cinq ou six cents femmes, enfants, vieillards, réfugiés dans ce val désert. Il y avait donc un trésor commun à Montségur [1].

Mais comment s'alimentait le trésor albigeois? Le comte de Toulouse, abattu et garrotté par le traité de Paris, était rongé jusqu'aux os par le roi de France et les légats de Rome. Mais le comte de Foix, malgré vingt ans de croisade, était riche encore, puisqu'il achetait, du vicomte de Narbonne, en épousant sa fille aînée, et en payant la dot de la seconde, le droit fantastiquement éventuel de succéder à la maison espagnole de Lara. Il était le suzerain direct de Montségur; le patron affectueux

1. Doat, XXII. Dép. de Imbert de Salas.

des réfugiés du Thabor. Les chefs des faidits formaient sa garde, et les officiers de sa cour. Ramon de Perella était son favori chevaleresque. Nous en concluons que le magnanime comte Roger-Bernard subventionnait la caisse des bannis pyrénéens. Montségur n'avait que des pâturages et des bois et n'élevait que des troupeaux. Mais les chefs des proscrits, les Rabat, les Lordat, les Castelverdun, les Villemur, les Bélissen, les Durfort, possédaient encore, dans le comté de Foix, divers domaines dont ils envoyaient les produits en argent ou en nature à la colonie du Thabor. Chaque chevalier faisait des legs pieux à l'église du Paraclet. Othon d'Aniort, blessé à la reprise de Vertfeuil, et rapporté mourant à Laurac, légua mille sols toulousains (1223). Pierre Roger de Mirepois expirant d'une blessure à Fanjaus, qu'il venait d'arracher aux croisés, légua une vigne et deux cents sols melgoriens (1223). C'était dans la victoire du Midi [1]. Après les spoliations du traité de Paris, les proscrits offraient encore les débris de leur fortune et de leurs espérances à leur pays et à leur Christ. Bernard del Congost, qui mourut, quelques mois après ces fêtes, à Montségur, ne peut léguer que cent sous toulousains; et Alzeu de Massabrac, décédé quelques années auparavant à Perella, que cinquante sols toulousains : l'un et l'autre encore avec cette restriction touchante, *lorsqu'ils auraient recouvré leur terre*, ce qui n'arriva jamais, de sorte que leur don funèbre ne parvint point au Paraclet.

1. Ibid. Dép. d'Arnauld Roger de Mirepois.

Bertrand Batalha, un Bélissen de Mirepois, expirant exilé à Castelbon, chez le chirurgien Roquier, fit don à son Christ du seul bien qui lui restait, héroïque oblation, offrande chevaleresque [1]. Ou plutôt, il partagea son coursier entre ses deux médecins, le céleste et le terrestre. Arnaud, s'élança sur le palefroi, et repassa les Pyrénées à la suite des exilés d'Espagne; et le noble animal, portant sur son dos l'Esculape des guerres libératrices, plus heureux que son premier maître inhumé sur les bords de la Noguéra catalane, put sans doute, après la victoire, rendre son dernier soupir dans ses prairies natales de l'Ers, autour des sépulcres de Bolbone, dont la forêt ombragera sa tombe [1].

L'histoire a ses gloires et ses hontes. Guilhem, Bernard et Ramon d'Arvigna, étaient croyants et les auditeurs assidus de Guillabert de Castres et de son acolyte Ramon Mercier à Mirepois. Ramon d'Arvigna tomba malade : il appela les diacres à son chevet; croyant mourir, il légua mille sols au Paraclet. Les Amis de Dieu, médecins du corps et de l'âme, opérèrent sa guérison ; le convalescent, dans son ingratitude, se rétracta, retint le legs, et quitta l'église : cette lâcheté était rare, mais elle pèse sur la mémoire de ce riche et avare baron de l'Acarnaguez.

Braïda Peyrona, dame du Peyrat d'Olmès, et veuve d'Isarn de Montservat, tomba malade à Limous, où l'avait recueillie son parent Isarn de

1. Doat, t. XXII. Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois, cousin de Bertrand Batalha, et beau-frère d'Alzeu de Massabrac.

Fanjaus. L'évêque, Ramon de Mirepois, un autre Bélissen, vint consoler la mourante qui légua cent sols au Paraclet. Isarn de Fanjaus et sa femme Baussana furent témoins, et Isarn de Montservat, son fils, se porta garant du legs maternel. Il promit de s'en acquitter envers les diacres albigeois, dès qu'il recouvrerait son alleu du Peyrat, confisqué par Gui de Lévis. Braïda ne mourut pas, mais quatre ans après, Isarn, son fils, expira dans la maison de Guilhem Baudoin de Cuella. Arnauld-Roger de Mirepois, mari de sa sœur Cécilia, accourut inutilement de Montségur, accompagné du médecin Guilhem Fornier [1], qui ne put que consoler le moribond, et fortifier sa jeune veuve Pélégrina du Mas-Saint-Andréo. Pendant qu'ils enterraient le mort, un messager arriva haletant : il annonça qu'en leur absence, Montségur avait été envahi par Mancip de Gaillac, nouveau bayle de Fanjaus, et qu'il avait enlevé Joan Combiaïré, et trois autres diacres, qu'il emmenait enchaînés à Toulouse. Arnauld-Roger remonte précipitamment à cheval, avec ses compagnons, pour arracher aux archers de l'Inquisition les pauvres Amis de Dieu, et pour porter la triste nouvelle de la mort d'Isarn à sa mère, veuve de son époux, veuve de son fils. La vieille Braïda, parente de Ramon de Perella, longtemps errante d'asile en asile, s'était enfin fixée à Montségur, où elle vivait auprès de son pieux gendre, Arnauld-Roger, de sa fille Céci-

1. Fornier devait être cousin d'Arn.-Roger, fils de Fornéria.

lia, et de leur fille Braïda de Bélissen. Pélégrina de Saint-Andréo, sa bru, s'était aussi rapprochée du Thabor; et, selon son nom symbolique, vivait errante et nécessiteuse, sur les racines de la montagne sainte, tantôt à Perella, tantôt à Lavelanet, tantôt à Bélestar, où des amis plus heureux la recueillaient sous leur toit. La pauvre faidite trouvait moyen d'envoyer à l'humble solitaire de petits présents rustiques, dont elle chargeait un messager nommé Ramon de Fogars (Fouas) : deux sols, un poisson, une galette, une courge de vin; telles étaient les richesses qu'échangeaient ces deux mendiantes qui naguère encore possédaient des châteaux. Quelquefois la pieuse bru allait sur la montagne sainte, visiter la vénérable recluse dans sa grotte. La Noémi albigeoise reconduisait sa tendre Ruth, par le haut chemin de Lavelanet jusqu'à la descente de Serrelongue. Là, elles s'asseyaient sur une roche, à l'ombre d'un chêne, et, avant de se donner le baiser d'adieu, ces deux exilées pleuraient en silence voyant monter des tours du Peyrat, habitées par les Croisés, la fumée de leurs foyers, bleue et fugitive, comme le bonheur de l'homme, dans la vapeur croissante du soir [1].

Peu de ces legs d'exilés, on le voit, entraient dans le trésor de Montségur. Il était principalement pourvu par les subsides volontaires des seigneurs, et par les secrètes largesses du pieux et

1. Doat, t. XXII. Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois. Manuscrits de l'Inq. de Toulouse, interrogatoire de Pélégrina du Mas-Cap-de-Porc, art. Mas-Sainte-Puelles.

magnanime comte de Foix. Ce trésor était recelé en partie, au fond des souterrains du château, dans une arche de granit scellée de fer; et, en partie, de peur d'un siége de la forteresse, dans les forêts d'alentour, au fond d'une caverne uniquement connue de Ramon de Perella et de Guillabert de Castres; peut-être cette grotte que l'on voit béante, et comme une bouche contractée d'effroi, près de la cime du Pic de Bidorte, cette montagne qui aiguise son cône au sud de Montségur, où le soleil, en se reposant, comme un globe de feu, marque l'heure de midi, aux ombres renversées des sapins qui tombent perpendiculairement vers l'Ers. Le synode enfin termina ses délibérations en décidant que les actes rédigés sur parchemin par Pierre Polha, son secrétaire, seraient conservés dans les archives de Montségur. Et, sans doute aussi, qu'avant de se séparer, ces évêques, ces diacres, ces laïques, selon l'usage des anciens conciles, proclamèrent hautement la foi qu'ils allaient bientôt confesser dans les bûchers. Guillabert de Castres récita le symbole johannite, et à chaque silence du vieux Pontife, l'assemblée répondit par des acclamations. Rétablissons ce funèbre dialogue, car c'est le testament d'un peuple martyr.

SYMBOLE CATHARE

Nous croyons en Dieu un, unique, universel [1], infini, et nous l'adorons sous la triple appellation

1. Toutes les religions antiques sont parties de l'unité de Dieu.

de Père, de Fils et de Saint-Esprit, trois personnes consubstantielles, mais inégales, ou comme disent les Grecs, nos maîtres : le Père, Agnostos; le Fils, Démiourgos; l'Esprit, Paraclétos [1].

Nous croyons que le Fils (Jean, I, 3) est le créateur, mais qu'il existe en Dieu deux principes secondaires : l'un positif, la vie; l'autre négatif, la limite ou la forme, et que de ces deux modifications de l'être résultent toutes les choses créées : d'abord l'Archétype de l'univers, la *cité de Dieu* flottante comme un saphir dans la lumière pure; puis cette chaîne brillante de mondes qui de globe en globe descend dans les ténèbres jusqu'à notre terre, assise sur les confins du néant [2].

Nous croyons que le péché n'est point né dans l'Éden, mais dans le ciel. Que Lucibel l'archange illustre, prince et principe des discordes, s'est révolté contre Dieu, et que vaincu par le Fils, prince et principe de la vie, il a été, avec ses légions d'anges, précipité des cieux. Que de cet écroulement des cieux, dans la guerre des deux puissances, résulte la création des mondes, et de notre terre ténébreuse, que Lucibel dispute encore au Christ, séjour des bannis dont il est le roi, et théâtre des changements, des douleurs et de la mort [3].

1. L'Inconnu, le Créateur, et le Consolateur.
2. Tout dualisme est nécessairement secondaire.
3. Création de l'univers dramatisée dans ce symbolisme oriental.

Nous croyons que Dieu étant l'océan de l'Etre, c'est en lui que *nous existons, que nous nous mouvons et que nous sommes* (Act. XVII, 28). Il est la vie de l'univers. Quelque chose de lui germe dans la plante, respire dans l'animal, palpite jusque dans les souffles sonores de l'air. *Les cieux racontent*, dit David (Pr. XIX). *Les étoiles chantent*, dit Job (XXXVIII, 7). Et Platon aussi a entendu cette harmonie magnifique des Sphères. L'univers est donc vivant, mais cette mélodie des astres est triste. Ils ne chantent pas la *gloire* mais la *douleur* de Dieu. Car la création est une chute. Elle n'est pas tirée du néant, mais descendue vers le néant. La matière est morte, et ses formes ne sont que des ombres. La création vient du péché. Le mal c'est la rupture avec Dieu. La naissance est la mort; la mort c'est la vie; c'est de degrés en degrés l'ascension du retour vers Dieu[1].

Nous croyons que les âmes, émanées de Dieu, de la substance de Dieu, et pour parler comme saint Paul, de *la race même de Dieu*, sont des Esprits compagnons de révolte et d'exil du glorieux Archange, précipités sur la terre, leur refuge, et renfermés dans la chair, leur prison et leur tombeau. Que ce monde de l'exil est un monde d'expiation; que les âmes purifiées par une première existence, à l'heure de la délivrance, qu'on appelle la mort, remonteront directement vers Dieu; que celles qui persisteront dans le péché, continueront leur purification de corps en corps, et d'astre en astre, jusqu'à ce que, par ces mondes de lumière, elles rentrent dans la paix du ciel. Que toutes seront finalement sauvées, car le châtiment éternel est aussi contraire à la justice de Dieu qu'à son amour, et que, le mal absolu n'étant pas, il n'est point de douleur sans terme, et conséquemment point d'enfer[1].

1. C'est le panthéisme spiritualiste des alexandrins avec cette différence que la création gnostique est une *chute* et non une *gloire*.

Nous croyons que pour ramener dans le ciel ce peuple de bannis, et même le grand Proscrit, leur chef, du consentement du Père céleste, le Fils, son image, Verbe pur, Lumière divine, le Christ miséricordieux est descendu. Il est venu, non dans les pleurs et les vagissements, mais avec l'éclat d'un Dieu. Il a revêtu de l'ombre de la chair son corps éthéré. Il a porté le nom de Jésus, a vécu dans la Judée sous Hérode, a souffert sous Pilate dans Jérusalem. Il est venu, non pour expier les péchés des hommes, mais pour leur révéler la vérité, leur enseigner la véritable vie, et représenter sous leurs yeux, hiérophante céleste, le drame lugubre de la destinée humaine, dont la catastrophe tragique eut lieu sur le Calvaire. Mais il n'est pas mort sur la croix, et vainqueur du trépas et du tombeau qui ne pouvaient retenir un Dieu, il est remonté triomphalement dans le ciel[2].

Nous croyons que le Christ, par sa parole et son exemple, nous a révélé la vie parfaite. L'homme

1. Les cathares furent conduits par leur théogonie à la négation de l'enfer.

2. Le Christ Albigeois, c'est le Dieu Sauveur de Platon.

y parvient par trois degrés, l'abstinence, le célibat, la pauvreté. Par l'abstinence, il se délivre de la chair; par le célibat, il se dégage de la famille; par la pauvreté, il s'affranchit du monde. Alors l'homme est complétement affranchi par le Christ. Mais c'est la sagesse des parfaits, la vie des anges. Toutefois la vie commune est permise aux croyants. La famille est bénie, le mariage est sacré, la génération concourt à la délivrance des âmes, à leur évolution vers le ciel. Dieu est Père ; le Christ s'appelle l'époux; l'Église prend le titre d'épouse et de mère Maternité spirituelle, hymen virginal. Le célibat est la perfection, la virginité est l'idéal; les vierges seules assistent aux noces éternelles de l'Agneau et composent son cortége céleste. Dans tous les cas, tous les liens terrestres doivent être rompus avant la mort pour n'appartenir qu'à Dieu [1].

Nous croyons que la mort n'est qu'une transformation, une *dégradation* pour le méchant, un progrès, une gloire pour le chrétien. Nul n'a le droit de donner la mort, ni de verser le sang pas même des animaux, hormis les venimeux et les féroces. Nous condamnons le meurtre, et la guerre, meurtre immense des nations. Nous réprouvons les supplices, comme une barbarie, et la violation des tombeaux comme une impiété exécrable, même aux païens. Paix aux vivants, respect aux morts. Et pourtant la chair n'est rien : les corps ne ressusciteront pas :

1. Ici le Catharisme et le Catholicisme se rencontrent dans la morale ascétique de Platon et de Pythagore.

la cendre des morts n'entrera pas dans le ciel. Le tombeau ne rendra rien, non plus que celui du Christ; et le monde lui-même, sépulcre immense du genre humain, s'évanouira comme un rêve. La mort, le sépulcre et l'enfer, ne seront pas trouvés. Tout l'empire éphémère de Satan sera détruit, et Satan lui-même, pardonné, converti, et conduisant le dernier chœur des âmes exilées, sera ramené par le Christ, aux pieds de l'Éternel Père, et rien ne troublera plus la fête des cieux [1].

Nous croyons que l'Église romaine est la Babylone enivrée du sang des martyrs, un monstrueux amalgame de la synagogue juive et de la hiérarchie impériale. Grégoire IX, son pontife, n'est qu'une horrible incarnation d'Aaron et de César, de Tibère et de Caïphe. Sa chaire repose sur un mythe : Pierre n'est point venu à Rome. Pierre n'est point le prince des apôtres. C'est Jean, le bien-aimé du Christ, celui qui reposait sur son cœur, et qui a puisé dans ce cœur immortel, une immortelle miséricorde, un ineffable et céleste amour. La véritable Église n'est pas l'Église de la Force (Roma), c'est l'Église de l'Esprit (Mani) et de la Consolation (Solas). Jean est son Patriarche et, fille des sept Églises d'Asie, elle embrasse le monde et s'est constituée en Aquitaine, au concile de Caraman, par le pape Nicétas, venu de Constantinople. Elle est l'Église du Paraclet; l'Église sans tache et sans ride,

1. La négation de l'enfer conduit, par une logique miséricordieuse, au salut de Satan.

l'épouse irréprochable et glorieuse du Christ, l'Église vierge et féconde des derniers temps, et qui subsistera jusqu'à ce que le Christ vienne sur les nuées pour recueillir les dernières âmes exilées, réconcilier le grand et triste banni et détruire son empire fantastique[1].

A chaque strophe du symbole cadencé comme un hymne par l'harmonieuse mélopée romane, le synode répondait par des acclamations selon l'usage d'Orient. Les acclamations redoublèrent sans doute aux dernières paroles du vieillard : *Lo crésem ! Lo crésem ! Atal sia ! Amen !* s'écria l'assemblée dont la voix plaintive fut roulée par le vent comme un tonnerre, sur le vallon de Montségur, les gorges de l'Ers, la forêt de Bélestar, et jusqu'aux bourgs de l'Olmès occupés par les croisés. Le donjon ne pouvait contenir cette multitude immense répandue sur les déclivités abruptes de la montagne cathare. Quelle scène imposante que ce vieil évêque entouré de ce peuple prosterné, confessant le symbole de son martyre, sur ce sommet aérien, et déjà comme à demi suspendu dans le ciel. *Atal sia ! Amen ! Amen !* — *Que le Seigneur nous donne une bonne fin*, reprit en terminant Guillabert de Castres. Et le soir toute cette foule émue descendit en silence les pentes de la Roche sainte et lentement disparut dans les vallons et les bois, se rendant chacun vers sa *bonne fin*, le martyre.

1. Le néoplatonisme domine tout ce symbole aisément réductible au système d'Origène.

Tel est le symbole johannite, reconstruit logiquement, et systématiquement déduit des principes incontestés, en élaguant toute cette folle végétation d'erreurs dont la haine catholique ou la superstition populaire ont de siècle en siècle obstrué l'inextricable fourré de la théogonie gnostique, toute semblable d'ailleurs à une forêt de l'Inde. C'est ainsi que Montségur, au-dessus de la croisade et de l'inquisition, au-dessus de la nuée de sang, arborait sur sa cime, dans l'azur du ciel, le drapeau de l'éternel amour.

VII

MONTSÉGUR : LA CITÉ SACERDOTALE ET CHEVALERESQUE. — LA CITÉ RUSTIQUE. — LES TROUBADOURS.

Dès lors Montségur fut, une seconde fois, comme une Sion essénienne, une Delphes platonicienne des Pyrénées, une Rome Johannite, proscrite et sauvage d'Aquitaine. Montségur, de son roc désert, regardait tristement, mais fermement en face, la Louvre et le Vatican, le roi de France et le pape de Rome. Montségur avait vaincu la croisade; il espérai vaincre aussi l'inquisition; il abritait dans sa grotte trois ennemis irréconciliables de la théocratie : la Parole, la Patrie, la Liberté, ces puissances de l'avenir. C'est de sa cime que prendra son vol ce doux et terrible conjuré qui, sous le nom d'*Amour*, doit agiter tout le moyen âge dans les ténèbres; et qui, sous le nom d'Esprit, marche

voilé dans les vents et chemine invisible dans les tempêtes; ce cavalier mystérieux et monté sur l'ouragan et le tonnerre qui doit, par la révolution religieuse du XVIe siècle, et la révolution politique du XVIIIe, régénérer l'Europe et le monde. Voilà pourquoi cette cime, aujourd'hui déserte et foudroyée, est vénérable et sainte dans les siècles.

Guillabert de Castres était son pontife sur le Thabor. Ce patriarche, entouré des évêques du Rasez, du Carcassez, de l'Albigeois, du Roussillon, de la Gascogne, de l'Agenais, du Périgord, de la Provence, du Dauphiné, du Quercy, du Béarn, et du Val d'Aran, paissait les restes du catharisme occidental, et de ce roc désert, irritait, sur le trône du monde, l'orgueil dominateur et olympien de Grégoire IX. Ces vieillards, penchés sur leur houlette brisée, descendirent de la montagne sainte, et allèrent, chacun par son chemin, et sous la garde des chevaliers, visiter et consoler dans les vallées romanes leurs troupeaux dispersés par la tempête. Puis ils revinrent sur ce capitole sauvage, autour du vénérable Guillabert, comme un conclave permanent de martyrs, et le sénat sacerdotal du Paraclet.

Représentons-nous encore Montségur, la Roche et la vallée. Sur la Roche, le donjon qui la ferme au nord, et la barbacane qui la garde au sud, crénelés, revêtus d'une crinière de broussailles, et semblables à deux lions accroupis, à deux monstres aux longues dents, et dont la gueule déchire les nuages. Entre le château, résidence de Ramon de Perella, et de la tour de l'Ers, demeure d'un chevalier, avec leurs hommes d'armes, s'étendait la cité sacerdotale, les grottes des évêques, les cabanes des diacres, les cellules des saints, isolées et reliées par d'étroits sentiers serpentant sous la forêt. On eût dit, à l'ombre des chênes et des hêtres, une de ces colonies ascétiques des Pythagoriciens de la grande Grèce, des Thérapeutes d'Égypte, ou des Esséniens de Judée. L'été, ces vieillards, errant dans la lumière et dans la nuée, vêtus de l'orage et de la foudre, prenaient d'en bas, aux yeux des montagnards, l'aspect fantastique d'un conciliabule de génies, d'un cénacle d'anges délibérant sur ce trapèze de Montségur.

L'hiver l'ouragan pyrénéen les eût emportés comme les feuilles des forêts qu'il roule dans l'Abès. Les solitaires, dès que l'automne s'annonçait, se réfugiaient dans la forteresse et, par ses souterrains, descendaient dans les entrailles de la montagne, caverneuse de sa nature, et creusée profondément par le ciseau des *Géants constructeurs de Montségur*. Ses vastes flancs renfermaient l'*armoire* ou l'arsenal des chevaliers, des magasins, des salles, des dortoirs, des cellules, même des sépulcres. De longs corridors, d'étroites galeries, des vis en spirale circulaient à travers ces divers hypogées et plongeaient tortueusement jusqu'aux racines de la montagne où de spacieuses grottes formaient les étables des palefrois. L'immense roche était évidée comme une grenade : chaque cellule recevait son solitaire, chaque alvéole son abeille du Paraclet. L'essaim sacré se recueillait en silence dans la ruche colossale dont il entendait sourdement au

dehors les tourbillons de l'hiver battre en mugissant les flancs de granit. Ramon de Perella réchauffait Guillabert de Castres et les évêques au brasier du donjon qui fumait dans un ciel de neige. Dès que le soleil d'avril brillait, ils sortaient de leur crypte ténébreuse, et reprenaient leurs domiciles aériens sous la forêt.

De la Roche, leurs regards, plongeant comme dans un abîme dans l'étroit vallon de Montségur, apercevaient le village aux toits plats cannelés de tuile rouge, étagés par rangs parallèles, à l'exposition du Sud, et glissant sur la pente abrupte jusque dans le ravin de l'Ers. C'est la cité laïque, la colonie rustique et chevaleresque. Là vivent les Lantar, les Bélissen, les Caraman : ces barons, chassés de leurs nobles demeures féodales, campaient sous des cabanes de bûcherons avec leurs femmes, ces poétiques reines des cours d'amour, parfumant de leur héroïsme et de leur grâce leurs huttes de pâtres; et leurs palefrois maures et leurs limiers espagnols, errant pêle-mêle avec les enfants sous le toit délabré des troupeaux. C'était un camp guerrier et pastoral, religieux et chevaleresque toujours retentissant du son des cors, des abois des chiens, des hennissements des cavales, de bruits d'armes et de guerres, mais entouré des grottes des solitaires, des bocages des anachorètes, et dominé par ce capitole du Paraclet qui répand, sur ce champ d'asile pyrénéen, un doux et sombre mystère de mélancolique grandeur sauvage.

De quinze lieues à la ronde, les pèlerins saluaient comme un port la blanche cime du Thabor dans les

nuées. Les gorges de l'Ers et de la Frao, du côté de Bélestar, les bois de Serralongue vers Lavelanet, le vallon de Montferrier étaient constamment sillonnés d'hommes montant et descendant les rampes de Montségur. C'était le vénérable Guillabert se rendant avec sa garde chevaleresque aux châteaux d'Ax, de Foix, de Rabat, de Lordat, de Montalion, et de Quérigut. C'étaient des évêques revenant de leurs tournées pastorales escortés par les barons du Quercy, de l'Albigeois, de l'Agenais. C'étaient des marchands avec leurs ballots d'étoffes ou de comestibles, sur leurs mulets au front décoré de flocons de laine rouge bleue et jaune, et d'une large lune de cuivre éclatant. C'étaient des villageois poussant devant eux l'âne chargé de leurs offrandes rustiques. C'étaient des proscrits, des malades, des mourants : ils venaient chercher à Montségur, les uns la liberté, les autres la guérison : ces derniers, le salut. Bien des vieillards s'y retiraient dans des cabanes isolées, attendant tranquillement la mort sous la forêt sainte où leur cendre espérait (vain espoir, hélas!) reposer éternellement.

Ce champ d'asile pyrénéen contenait environ six cents proscrits. Mais comment les cathares, campés sur la montagne sainte, communiquaient-ils, de leur aire, avec le village, la vallée, le monde? Comment subsistaient-ils sur cette cime déserte et qui ne possède aujourd'hui ni une source d'eau ni un fruit même sauvage? L'étroit et tortueux sentier du château trop raide, trop scabreux, trop vertigineux, pour être habituellement gravi par des mulets chargés de lourds fardeaux, devenait

absolument inaccessible quand l'hiver durcissait ses cascades de glace ou roulait ses tourbillons de neige. La forteresse fermait l'unique accès de la Roche et les nuages qui presque continuellement flottent sur ses rampes abruptes, suspendent la cime lumineuse comme une île dans le ciel où les solitaires ne pouvaient être visités que par les anges.

La tradition vient là-dessus en aide à l'histoire. Les approvisionnements de la Roche se faisaient par le hameau : c'est là que les muletiers déposaient leurs chargements. Les bourgs voisins, Bélestar, Lavelanet, Massabrac, le Peyrat, Léran, pourvoyaient la montagne cathare. Leurs blés étaient broyés par les meules de l'Ers. Nous connaissons le meunier de Montségur. Pons Ax exploitait naguère le moulin féodal dont on voit encore la noire écluse écumer en blanches nappes au pied du château de Lavelanet. Pons était au nombre des parfaits, et lorsque, selon l'usage de ces temps héroïques, les filles de Berenger de Lavelanet et de Ramon de Perella descendaient de leur manoir pour moudre leur blé, elles tombaient d'abord aux pieds du meunier cathare, en disant : Mon Père, bénissez-nous ! — Que le Seigneur vous bénisse, répondait bénignement le vassal que la foi élevait un instant au-dessus de ses châtelaines. Après ce préliminaire sacerdotal, il faisait sa mouture. Ax, dépouillé de son moulin comme ses seigneurs de leur manoir, les suivit certainement à Montségur, et reconstruisit ses meules sur le cours de l'Ers [1].

1. Doat, XXII. Déposit. de Lombarda, fille de Berenger de Lavelanet.

Un souterrain, alors dérobé, aujourd'hui perdu, pénétrait dans la montagne dont des peuples mystérieux avaient profondément excavé les entrailles de granit, comme les cellules d'argile des fourmis, et les alvéoles de cire des abeilles. Ces grottes formaient des salles, des dortoirs, des magasins, des greniers, et même des sépulcres. Un labyrinthe inextricable circulait de corridor en corridor, de galerie en galerie, et montait de spirale en spirale du village jusqu'à la forteresse dans les nuées. Le donjon féodal et la cité cathare s'alimentaient de ces magasins où s'entassaient les fruits de la terre, et s'abreuvaient de ces réservoirs où se recueillaient les pluies du ciel [1]. Il est d'ailleurs à croire que les bois entretenaient dans le creux des rochers des sourcelettes aujourd'hui disparues avec la forêt. Peut-être encore une étroite et tortueuse vis plongeait-elle de la barbacane du sud dans le ravin de l'Ers. Toutefois le village, étranglé dans ce profond et sombre val, ne pouvait recevoir tant de proscrits fugitifs de tout le midi. Nécessairement ils campaient dans les grottes ou les cabanes de la forêt d'alentour. Jusqu'à cinquante chevaliers arrivaient à la fois avec leurs chevaux à Montségur. Les chefs seuls pénétraient dans le donjon, et les pèlerins désireux d'accomplir les rites sacrés étaient seuls admis dans la cité johannite. Le village hébergeait sous ses toits rustiques les barons étrangers ; mais leurs coursiers étaient lâchés sur les bords herbus et murmurants du Gave. L'été, des troupes de cava-

1. Tradition des villageois de Montségur.

les, la plupart de race arabe, paissaient nuit et jour, comme des chèvres, sur les rochers, et ne rentraient dans les bercails qu'à l'approche des neiges. Pendant les six mois d'hiver, les palefrois de Ramon de Perella et des hommes d'armes du donjon, enchaînés dans leurs stalles de granit, sous les grottes obscures de la Roche, appelaient, par des hennissements d'impatience, le retour du printemps, des longues courses et des aventures de guerre. Vers la fin de mars, hommes et animaux sortaient de leurs cavernes. Alors les guerriers préparaient leurs lances, les chasseurs leurs arcs, les pêcheurs leurs filets. Les abois des limiers, les hennissements des chevaux répondaient aux fanfares des trompes de chasse et de guerre. Les parfaits ne vivaient que de légumes, de poisson et de miel, croyant en cela scrupuleusement imiter le Christ. Ils recevaient de la mer et de l'Océan beaucoup de pâtés de saumon [1]. Puis, on pêchait les truites de l'Ers aux écailles mouchetées de brun ou constellées d'or; on les poursuivait jusque dans les gouffres vierges, les grottes séculaires des lacs druidiques. Les chevaliers qui vivaient de proie traquaient l'ours dans la forêt de Bélestar, poursuivaient l'isard de cime en cime, la gélinotte, le coq de bruyère, jusqu'aux crêtes neigeuses des Pyrénées.

Tel était Montségur, ce champ d'asile du XIII[e] siècle, cette Delphes du catharisme pyrénéen. Ramon de Perella, gardien de ce sanctuaire, y reçut-il jamais les deux grands patrons des insurgés albigeois, le comte de Foix, ce héros ; le comte de Toulouse, ce martyr? Nous le pensons : ils y vinrent, mais dans le mystère, et l'histoire, dans sa pieuse discrétion, les revêt d'un nuage. Ils y vinrent du moins, par le cœur, par leurs bayles, leurs viguiers, leurs sénéchaux, leurs ingénieurs, leurs troubadours. La phalange des poëtes dévoués à la patrie romane dut venir se réfugier, ou du moins reprendre un instant haleine, entre deux combats, dans le calme religieux de Montségur. La poésie, condamnée comme hérétique, qui subit le destin de la foi cathare, et qui, comme la religion sa sœur, cherche la liberté et le désert, fut aussi sans doute une réfugiée du Thabor. Montségur vit monter sur sa cime sainte les magnanimes chantres des guerres nationales, Guilhem de Tudella, leur Homère ; Guilhem Figueyras, leur Tyrtée ; Pierre Cardinal, leur Juvénal ; Bernard-Sicard de Marjevols, leur Tibulle patriotique, et tous ces mélodieux faidits Cadenet, Guilhem Magret, Guilhem Anelher, Bernard de la Barda, Arnault de Montcuc, Bertrand de Carbonnel frère de Guillabert et de la Rubéa d'Auriac, Tomiéras et Palaisis, jumeaux de la poésie, tous ces chantres dont la harpe valait une épée [1].

Guilhem de Tudella est le chantre des comtes de Foix. Il cache son nom, son pays, et pour ne pas être Albigeois, se dit nécromancien et Navarrais. Mais son patriotisme trahit son origine, et son rude dialecte révèle un montagnard pyrénéen. A coup sûr

1. Empastats de salmo. *Inq. de Toul.*

1. Petrarca : Triomfo d'amore.

il n'est point Espagnol, car il ne donnerait pas *une pomme pourrie* de tous les monarques de l'Espagne. Le mystère dont il se voile aussi bien que les contradictions de son poëme indiquent les défaillances de son esprit. Peut-être montrent-ils aussi les indécisions du patriotisme méridional, et les fluctuations de la politique des comtes de Foix. Ce poëte semble n'avoir pas eu le cœur au niveau de son génie, ni à la hauteur de l'épopée romane. Il reste indécis jusqu'au désastre de Muret qui étouffe sa voix. Mais l'inspiration lui vient dans l'exil de Catalogne. Il se tait sur cet exil, évidemment il n'est pas Espagnol, mais dans ce silence, il prend l'âme nationale et le génie épique. Comme il dramatise bien cette scène incomparable, sur le plus grand théâtre du monde, le comte Ramon-Roger de Foix, et ses compagnons, Arnauld de Villamur et Ramon de Rocafeuil, plaidant au concile de Latran, ou à la cour pontificale du Vatican, la cause de la patrie méridionale, de l'enfant exilé de Toulouse, et de l'orphelin déshérité de Carcassonne, déshérité *avant même qu'il connût un petit oiseau!* De quel cœur il peint les comtes de Toulouse, sortis désolés de Rome, et débarquant à Marseille, où les accueillent les faidits de Provence qui, de la plage, les conduisent, *devisant de guerre et d'amour*, vers la noble république d'Avignon; et les adieux du comte et de l'infant, quand le vieillard se rend à Barcelone, où l'attendent les exilés de Toulouse qui, de la grève, l'entraînent au camp de Castelbon, pour de là traverser les Pyrénées! De quel accent ému il raconte les Provençaux, descendant le Rhône avec

l'infant, au son des harpes et au chant des ballades, pour entreprendre cet âpre et meurtrier, mais victorieux siége de Beaucaire; et les Catalans s'élançant du port de Salao, vers les plaines de la Garonne, Ramon le vieux à leur tête, Roger Bernard de Foix formant l'avant-garde avec les exilés de Castelbon; et son père Ramon-Roger de Foix formant l'arrière-garde avec les proscrits de Montségur, renversant tout sous le bond de leurs chevaux, et entrant en triomphe dans Toulouse. Montfort, pris entre ces deux siéges patriotiques, bondissant et rugissant comme un lion éperdu, vaincu devant Beaucaire, tué devant Toulouse, enseveli à Carcassonne, en attendant que son cadavre ramène les débris de la Croisade en France. Alors le cœur du poëte, comme le cœur de la patrie, a des cris, des accents immortels, des fanfares qui traverseront les siècles. Il tient du Tasse et d'Homère.

C'est auprès du comte de Foix que dut se retirer aussi Cadenet[1]. Ce troubadour était né au château de ce nom, sur la Durance. Avec les faidits des bois, il attendit l'infant de Toulouse sur la plage de Marseille et chevauchant *parmi la rosée et le gazouillement des oiseaux*, le suivit au siége de Beaucaire. Il y rencontra Jordan de Lantar qui combattait parmi les insurgés provençaux, pendant que ses frères combattaient avec les conjurés de Catalogne. Il devint

1. Les Cadenet, originaires d'une terre entre Aix et Lambesc, portaient trois chaînes d'or posées par bandes, armoiries parlantes. Capefigue, les Cours d'amour. P. 50.

le poëte de ce baron pyrénéen, et du siége de Beaucaire, l'accompagna à la défense de Toulouse et à la délivrance du Midi. Plus tard, il reparut avec son épée et sa harpe à l'héroïque défense d'Avignon. Après le traité de Paris, Jordan, beau-frère de Ramon de Perella, dut emmener son chantre à Montségur, refuge des Lantar. Dans la vignette de son manuscrit, le troubadour est représenté en toque de velours, robe violette, manteau noir, brodé du côté droit, d'une croix à longue tige, patée et fleuronnée d'argent. C'est la croix de Toulouse, sous l'étendard de laquelle le poëte combattit, ou celle de Saint-Jean de Jérusalem, dans l'ordre duquel il entra, après la mort de son maître et la ruine de Montségur. Mais avant d'être hospitalier, Cadenet fut probablement albigeois, et le diacre de l'évêque Jordan de Lantar. Les deux ordres, l'hérétique comme l'orthodoxe, procédaient du même génie, le Consolateur. Aussi les Hospitaliers se montrent-ils toujours fraternels pour les Amis de Dieu. Ils ramassèrent le roi d'Aragon sur le champ de bataille de Muret; ils conservèrent dans leur maison de Toulouse les os privés de sépulture du comte Ramon VI, et donnèrent une tombe longtemps inviolée aux restes d'Ermessinde, comtesse de Foix, dans leur monastère de Costoga. Proscrits jusque dans la mort, les cathares ne purent espérer momentanément un sépulcre que dans l'ordre miséricordieux de saint Jean de Jérusalem. Jean le Précurseur fut doux pour Jean le Bien-Aimé : aussi bien le prophète du baptême de l'eau n'avait-il pas salué dans le Christ l'Église du baptême de l'Esprit.

C'est dans le comté de Foix que durent aussi se réfugier les deux grands troubadours plébéiens, Guilhem Figueyras, l'Archiloque de Toulouse, et Pierre Cardinal, le Juvénal du Puy-en-Velai. Pierre avait un fils, Ramon Cardinal, écuyer du chevalier Ramon de Golairan, que nous verrons bientôt figurer au meurtre des inquisiteurs; et Guilhem avait un parent, Sicard Figueyras, qui ne tarda pas d'être inscrit sur les colonnes des martyrs. Les deux poëtes des vengeances nationales se rendirent certainement au camp des proscrits du Thabor. Le vieux Cardinal, plus courtois et chevalereux, resta sans doute auprès des barons et des consuls pyrénéens. Mais le jeune Figueyras, ombrageux et ennemi des nobles, se réfugia dans le tumultueux abri des cités lombardes. Avant de quitter Montségur, l'implacable archer se retourna contre l'inquisition, et lui décocha un dernier et sanglant ïambe : « Va, Sirventés, suis ton chemin, et dis à ce perfide clergé : tel qui se met en ton pouvoir est perdu ! On le sait bien à Toulouse ! »

C'est à Montségur que Pierre Cardinal chanta cette strophe célèbre qui sacrait Ramon VII, *roi* [1] des trois camps insurgés de Penne, de Nore et du Thabor. « Que Dieu bénisse dans Toulouse Ramon notre comte. Comme l'eau naît de fontaine, de lui naît chevalerie. Il se défend contre les pires hommes qui existent, et contre tout l'univers. Il ne craint ni le clergé, ni les Français, ni les autres nations.

1. Aurem *rey* lo pus caballios
Que port caussas ni esperos.

Il s'humilie avec les bons, et châtie les mauvais. »

Comme Pierre Cardinal, Bernard-Sicard de Marjevols était du Gévaudan, mais tout l'opposé de l'irascible et guerroyant vieillard. Ce n'est qu'à Montségur que ce poëte, d'un génie tendre et élégiaque, a pu soupirer cette noble et touchante complainte patriotique :

« Dans ma tristesse, j'essaie ce chant douloureux. O Dieu, qui peut dire, qui peut comprendre mon tourment! Et, quand je songe, dans quels rêves je me perds! Je ne peux écrire ni ma douleur ni mon courroux! Je vois le monde bouleversé! On corrompt la loi! Plus de foi ni de serment! Partout la violence l'emporte! Et l'on tue sans raison ni droit!

» Tout le jour je m'afflige, et j'ai bien cause d'affliction. Toute la nuit je soupire, dans la veille comme dans le sommeil. De quelque côté que je me tourne, j'entends ce vil peuple dire lâchement aux Français : Sire[1]! Le Français trouve partout accueil, car il a la fortune! Je ne lui vois point d'autre droit! Ah! Toulouse! Provence! Terre d'Agenais! Béziers et Carcassonne! Quels je vous ai vus! Et quels je vous revois!

» Chevalerie, hospices, ordres, quels qu'ils soient, tout est déchu et perverti! Par l'audace, ils montent aux grandeurs, et par la simonie, ils accumulent leurs richesses. Nul n'est admis, qui n'ait de grands trésors ou de vastes héritages! Ils ont

1. Au lieu du mot roman *senhor!* le troubadour écrit *cyre*, du grec kyrios.

l'abondance et le bien-être! Fraude et trahison, voilà leur règle et leur symbole!

» Clergé de France, on doit dire grand bien de vous; et, s'il m'était possible, j'en dirais deux fois plus encore. Si vous tenez une voie sainte, enseignez-la-nous. Qui bien dirige recevra bon salaire. Mais je ne vois rien que vous nous laissiez! Vous gaspillez tout, vous convoitez tout! Vous causez un grand malêtre. Et vous vivez vilainement. Ah! que Dieu soit meilleur pour nous que vous ne l'êtes!

» Comme l'oiseau des bois qui chante dans l'orage, il faut que j'aie le cœur de chanter aussi. Toute noblesse dégénère, et tout lignage est déchu et faussé. La mauvaiseté grandit, et les barons, traîtres à la fois et trahis, mènent la valeur derrière, et font marcher devant l'infamie. Riches vils et mauvais, vous devez au crime vos héritages!

» Mais, ô roi d'Aragon, s'il vous plaît, je serai honoré de vous! »

Le roi d'Aragon, si délicatement invoqué, c'est don Jaïcmé, l'orphelin de la bataille de Muret, le jeune conquistador des Baléares, et le libérateur espéré de la patrie pyrénéenne. C'est le fils du héros infortuné imploré comme un martyr national. « Puisque Dieu vous a reçu dans le ciel, ô roi, ressouvenez-vous de nous qui restons ici-bas, s'écriait le troubadour Guilhem Magret. » Plaintes touchantes! magnanimes gémissements! Sicard de Marjevols est le Jérémie inconsolé de la ruine du Midi.

VIII

DOCTRINE JOHANNITE. — ENSEIGNEMENT DE MONTSÉGUR. — PARABOLES, DIEU, LE CHRIST, LE PARACLET, LUCIBEL, L'ÉGLISE CATHARE.

Mais la grande poésie de Montségur, c'était la doctrine, le martyre. Les sublimes poëtes du Thabor, c'étaient Guillabert de Castres, Bernard de Simorra, Vigoros de Bocona, ces vieillards apocalyptiques, offrant dans leurs personnes et leur enseignement, un mélange ineffable de Saint-Jean et de Platon, un reflet mystique de la Grèce et de l'Orient. Représentons-nous le patriarche des Amis de Dieu, un vieillard pâle, émacié, presque incorporel, avec une longue figure ascétique à la fois et chevaleresque; la taille haute, flexible, desséchée, en quelque sorte transparente; revêtu d'une longue robe noire, ondoyante, traînante sur l'herbe, la tête chauve, et la barbe rase, et couvrant son crâne doré comme un bloc d'ivoire d'un capuchon ou d'un béret noir circulaire, comme d'une auréole d'ombre. Représentons-nous le grand anachorète assis devant une grotte sur la Roche de Montségur, et comme tous les mystiques aimaient les animaux, donnons-lui pour compagnons des abeilles, des colombes, quelques chevrettes de montagne, qu'il caresse, avec lesquels il converse fraternellement, et qu'il convie à ses prières et à ses cantiques. Ou bien encore se reposant, dans ses courses

à travers les bois, devant la fontaine de Bélestar qui jaillit d'une voûte obscure, d'où on l'entend sourdement monter du gouffre ; ou reprenant haleine, auprès des *Gourgs* fatidiques du Thabor, adossé à un dolmen des druides, ou aux ruines d'une chapelle consacrée à Barthélemi l'apôtre de la Perse. Autour de lui se rangent en cercles sur des pierres revêtues de mousse, à l'ombre harmonieuse des sapins dont le murmure accompagne leur discours, des disciples adolescents, imberbes aux longs cheveux, ou vieillards aux têtes chauves, aigles des grandes guerres romanes, lions des batailles patriotiques, et maintenant agneaux et colombes du Paraclet. Les *Consolateurs* avaient la face triste, le sourire mélancolique, l'accent onctueux et légèrement éploré [1]. Ils parlaient par paraboles comme le Christ, par apologues comme les Orientaux. Cette légende, entre autres, ne peut provenir que des tendres et héroïques amoureux de la pauvreté.

Il y avait dans les montagnes d'Ustou un forgeron nommé Taillefer. Il était dur, noir, farouche, et velu comme un ours. Il grommelait toujours et haïssait les pauvres du bon Dieu. Un jour d'hiver qu'il neigeait à gros flocons, un vieillard, un mendiant étranger, sa besace sur le dos, arrive à la

1. Pallent jejuniis. Saint Bernard. — Tristes sunt omni tempore. Joachim. — Bern. Morl.

Est patharistis
Visio tristis
Vox lacrimosa.

forge, maigre, transi, grelottant, la barbe blanchie par l'âge et les frimas. Il lui demande de s'abriter sous son toit et de se chauffer quelques instants à son feu. Le forgeron le lui permet en ricanant, mais un moment après, tirant son fer rougi du foyer, il le passe avec un rire féroce dans la barbe glacée du vieillard. Le poil pétille, le feu gagne ses haillons et la flamme revêt, comme d'un manteau de pourpre, le mendiant qu'elle dévore. Sa figure disparaît, mais, ô prodige, se transforme rajeunie, brillante, et n'est plus celle d'un vieillard, mais d'un homme d'âge mûr, et comme d'un habitant du ciel. C'était le Christ majestueux et menaçant : Taillefer, dit-il, j'ai été pauvre, et je suis le vengeur des mendiants outragés. Tu n'es pas digne d'être un homme, puisque tu ne les aimes pas; sois une bête féroce dont tu as le *cœur*. Tu seras désormais un ours et tu vivras dans les bois. Si tu attaques les brebis, mon symbole, les pâtres te tueront; mais je te laisse pour vivre les *abajous* (uva ursi) de la forêt. A ces mots Taillefer, déjà noir et velu, devient un ours trapu, qui, farouche, s'éloigne en grondant, et mendiant sauvage, va se geler dans sa caverne. — Enfants, Dieu est amour [1].

Ils parlaient par énigmes comme Agur, quand il demandait à Ithiel [2] : Qui est celui qui est monté aux cieux, et qui en est descendu ? Qui tient l'ouragan dans sa main, et l'océan dans son manteau ? Qui a

1. Recueilli à Rebalion sur Arise.
2. Proverbes xxx. 4.

dressé les bornes de la terre ? Quel est son nom et le nom de son Fils, si tu le connais ?

— Maître, explique-nous le symbole : qu'est-ce que Dieu ?

— Une lumière infinie. Il est Un et Tout, et cependant, nous l'adorons sous la triple appellation du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ou, comme parlent les Grecs, *Agnostos, Démiourgos, Paraclètos*.

— Parle-nous du Père !

— Il est l'Être absolu. C'est le Dieu inconnu, invisible, inconcevable, incommunicable. Les anges ne l'adorent qu'en se voilant la face de leurs ailes. Comment les hommes pourraient-ils le définir ? Montre-nous le Père, disaient les apôtres au Christ. Et le Christ répondit : Vous me voyez ! L'homme ne peut voir le Père que dans le Fils, dans l'Homme-Dieu, *figure de sa substance* et *splendeur de sa gloire* [1]. Le Père c'est Dieu *voilé* dans l'éternité, le Fils c'est Dieu *visible* dans le temps, l'Esprit c'est Dieu *sensible* dans le cœur.

— Mais si, sous cette triple invocation, Dieu est un Esprit infini, il est donc absolument unique, et comment peut-on nous accuser de soutenir que Dieu a deux Fils et que nous adorons deux Dieux [2] ?

— C'est une calomnie, une odieuse absurdité, ou une impiété horrible. Dieu a un Fils puisqu'il est Père; mais ce Fils, consubstantiel, coéternel, est nécessairement *unique* [3], et cependant subordonné,

1. Hébreux I. 3.
2. P. de Vaux-Cernay II.
3. Jean I. 18.

car il est le Fils. Nous reconnaissons, il est vrai, deux principes en Dieu. Mais ces principes sont secondaires, et loin d'être deux Dieux, ne sont que deux modes, deux agents de la création, encore le second est-il négatif : un fantôme et l'ombre du non-Être, le rayonnement obscur du néant[1].

— Maître, un principe négatif n'est pas un principe, c'est un non-sens, comme le hasard ou le néant. Mais parle-nous du Fils, le Dieu visible ?

— L'apôtre l'a dit : Il est le Verbe. Il *est en Dieu* et il *est Dieu*. Il est le Dieu créateur, car *tout a été fait par lui*. Il est aussi le Dieu Rédempteur, *car le Verbe est devenu chair*. Le Rédempteur est le même que le Créateur, car pour refaire un monde il faut d'abord l'avoir fait, et c'est en ceci que l'église Johannite, se distingue des autres églises chrétiennes plus ou moins entachées de judaïsme, et qui toutes attribuent au Père la création de l'univers.

— Mais l'apôtre ne dit-il pas aussi : *Le salut vient des juifs*[2] ?

— C'est plus que l'apôtre, c'est Jésus qui dit cela. La Judée, en effet, a produit Jésus, mais la Grèce et l'Orient ont enfanté le Christ. Encore plus que Moïse, Platon est son prophète et son précurseur. Platon est le Jean-Baptiste des gentils[3]. Gloire incomparable du génie hellénique ! La Judée a crucifié le Christ et proscrit l'Évangile. Le grec, et non l'hébreu, est la langue sainte. L'Évangile est

1. Lamennais : De la Religion x.
2. Jean IV. 22.
3. Les Pères grecs.

le patrimoine divin de la Grèce. La Grèce a donné à l'Évangile non-seulement sa langue, mais encore ses docteurs qui en ont élaboré la doctrine, et ses orateurs qui l'ont répandue dans tout l'univers. Par Jean et Platon, le catharisme est issu du Christ, et voilà pourquoi il monte si haut dans l'idéal.

— Le Christ est-il né de la Vierge Marie ?

— Luc et Mathieu le disent ; Marc garde le silence, et Jean le fait naître dans le sein du Père. Mathieu rattache sa généalogie juive à Abraham ; Luc sa généalogie humaine à Adam ; Jean sa généalogie céleste à Dieu. Jean seul a vu son origine éternelle. Le Christ est venu, *non vulva, sed valva aurea cœli*. Comme la sagesse hellénique, il est sorti du cerveau divin, il a jailli comme l'aurore. Sa mère n'est point humaine mais céleste. Elle ne s'appelait point Marie, mais Mani (Mens)[1]. Il est descendu avec la beauté d'un immortel, l'éclat de l'Orient d'en Haut.

—Et alors la crèche, l'étable, tout ce drame agreste

1. Dans les langues orientales l'esprit est un principe féminin.

L'église chrétienne idéalisait la maternité de Marie dans le sens cathare. « Introivit per *aurem* et exivit per *auream* (portam labium) Lux... mundi. » Ancienne liturgie de Lyon. — « Deus per Angelum loquebatur, et Virgo auribus impregnabatur. » Saint Augustin, évêque d'Hippone. Et chez Proclus, patriarche de Constantinople, Grégoire le Thaumaturge, et l'église orientale avant Nicée. — Bossuet est gnostique quand il dit que le Christ sortit utero Virginis « *comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil.* » Elev. XVI.

et pastoral de Bethléem... ? — C'est un symbolisme terrestre. — Mais Jean ne dit-il pas que le Verbe a été fait chair ? — Assurément, mais la chair n'est qu'un voile, la matière une ombre. D'ailleurs la chair du Christ devait nécessairement différer du corps humain. Créé d'une vierge par un rayon de l'esprit, son corps devait être spirituel ; ce corps qui jeûnait quarante jours, qui glissait comme un nuage, parmi les foules, passait à travers les portes fermées, comme un souffle d'air, qui marchait sur la mer, comme sur un marbre, et flottait comme un duvet, dans la splendeur du Thabor, était plus éthéré qu'un corps humain. On a dit que c'était un corps sidéral, psychique, angélique, en un mot fantastique. Le Bethléem du Christ, c'est le ciel ; sa crèche, le tabernacle de Dieu.

— Si le Christ avait un corps éthéré, il n'a donc pas souffert, il n'est pas mort sur la croix ?

— Il a souffert en esprit : il a eu les tortures de l'âme, l'agonie de Gethsémani. Mais il n'est pas mort : un Dieu ne peut pas mourir. L'agneau, dit l'Apocalypse, est comme mis à mort sur l'autel céleste.

Maître, qu'est-ce que Lucibel ? — Son nom le définit : *celui qui lance l'Aurore*. Le plus illustre, le plus glorieux des anges. Une créature de Dieu, mais la plus éminente, puisque le Fils est éternel. Comment est-il tombé ? Est-ce par orgueil et rébellion, est-ce par amour et sacrifice ? Quoi qu'il en soit, c'est un esprit moins coupable peut-être qu'infortuné, le chef des âmes exilées qui l'ont volontairement accompagné dans sa ruine. Job [1], Zacharie, Pierre

1. Job I. 6. — Zaccharie III, 1. — Pierre II, 2. — Jude 9.

et Jude nous apprennent qu'il n'est point absolument maudit, et qu'il reparaît parfois dans les conseils de Dieu. Nous devons donc espérer que l'Ange déchu reprendra le rang qu'il occupait parmi ses frères du ciel.

— N'est-il pas le créateur de l'univers ? — Le Christ seul est le créateur puisqu'il est Dieu. Mais Lucibel, est un pouvoir contingent, le prince et le principe de la division, de la guerre, et des orages. Il est imitateur [1] et non créateur ; il reproduit, il modifie les idées du Christ. En ce sens, il a, non pas *créé*, mais *transformé* le monde, image grossière et terrestre du monde parfait et céleste [2]. Chef des Esprits exilés, il se'st construit sur ce globe avec des ombres et des nuages, un empire fantastique, ce monde de douleur et d'expiation, dont il est le monarque attristé, et qui lui rappelle les cieux.

— Tous les Esprits seront-ils sauvés ? — Tous : après de longues épreuves et diverses purifications, ils remonteront dans l'azur. Voyez cet océan de l'éther. Il est semé d'îles de feu, et d'archipels de lumière. Ce sont les stations des âmes dans l'espace, les stalles diverses dont parle le Christ. Elles re-

1. Calvin a dit admirablement : le Diable est singe de Dieu.

2. Alfred de Vigny a peint merveilleusement ce Satan à demi créateur :

> Je suis le roi secret des secrètes amours...
> J'ai pris au créateur sa faible créature
> Nous avons, malgré lui, partagé la nature.
>
> (*Eloa*, ch. II).

monteront d'astre en astre, de constellation en constellation, jusque dans le sein de Dieu[1].

— Et Satan...? — Pourquoi serait-il uniquement exclu du salut? Le Christ ramènera dans le ciel le grand Proscrit consolé [2].

— Satan n'est donc pas le mal? Mais le mal absolu, substantiel, existe-t-il? — Où serait-il, Dieu étant le bien absolu, substantiel, infini? — Il n'y a donc pas de châtiments éternels, pas de douleurs éternelles, pas d'enfer? — La terre est un purgatoire immense, l'hospice du genre humain malade. Dieu étant l'éternel amour, où serait l'enfer?

Maître, parle-nous du Paraclet.

— Vous la savez, c'est le *Consolateur* promis par le Christ, le dernier et définitif révélateur, le créateur céleste de la perfection, le régénérateur du monde jusqu'à la fin des siècles. Il est le fondateur de l'église de l'Esprit; la source de la pureté, de la sainteté, du céleste amour. Son peuple est *cette rosée sortie du sein de l'aurore*, des purs, des saints, des consolés, des amis de Dieu.

1. Selon Synésius, le soleil est une station des âmes, croyance aussi Manichéenne.

2. M. Hugo a chanté cette réconciliation :

Et Jésus se penchant sur Bélial qui pleure
Lui dira c'est donc toi !
Et vers Dieu par la main il conduira ce frère !
(*La bouche d'ombre*).

M. Alex. Soumet, un descendant des Albigeois, a composé sur ce sujet un grand poëme, *la Divine épopée*.

— Notre Père, notre Patriarche apostolique?...

C'est Joan, fils de Zébadia. Jean, le bien-aimé de Jésus, qui reposa sur son cœur et connaît tout le mystère de ce cœur divin. Jean le candide adolescent, le blanc et souriant vieillard, l'apôtre vierge de l'amour, l'aigle de la théologie mystique, le prophète de Pathmos, le Platon de l'Évangile et l'Homère de l'Apocalypse.

En nos frères dans l'Église primitive?... — Les sept églises d'Asie, tous les Grecs d'Orient. Grégoire de Naziance, le noble Synésios, et avant eux, Origène, ce Nil de la doctrine, qui tombe du ciel, féconde le désert et se jette par sept bouches dans la mer; et aussi parfois, ce grand africain, ce bizarre et farouche Tertulien, escarpé comme l'Atlas, embrasé comme le Zara. Les gnostiques orientaux, frères chrétiens des Mages de l'Euphrate, et des Brames du Gange. Nous sommes les derniers enfants du Mani, l'épuration suprême de la Gnose ; notre Église est un paon de l'Inde qui, s'éloignant des régions de l'aurore, a perdu son diadème étoilé, et dont les splendeurs orientales se sont éteintes dans les forêts slaves, et dans les brumes de l'Occident.

Et de nos jours?

Joachim de Flore, le prophète de Calabre[1], le Moïse de l'*Évangile éternel*. Mais il s'est trompé : l'Évangile éternel c'est celui de Jean, que l'ange portait au Zénith. — C'est François, disciple de Joachim, disciple lui-même des Grecs. Mais François s'est fourvoyé en restant dans l'Église romaine

1. Dante : *il proféta Gioachino.*

où il est étranger, au lieu de venir dans l'Église orientale dont il est l'enfant. — Ce sont ses frères que nous avons en Provence, en Italie, en Sicile, que l'effroi retient dans l'Église de Rome, et que, malgré cette vaine prudence, Rome dévorera comme nous. Car elle est cruelle, Babylone, synagogue juive, reconstruite romaine et colossale, mélange monstrueux du sacerdoce de Saturne et de Jéhova.

O Père, qui connais les secrets de la nature, les mystères des éléments, tu sais aussi les arcanes de l'avenir, quel sort nous est réservé? — Le sort du Christ. La délivrance... sur la terre... ou dans le ciel. Regardez l'Ers : il va de gouffre en gouffre; semblable à un serpent, il plonge et replonge sous terre, puis reparaît limpide et murmurant au soleil. Tel est, dans le passé, le fleuve cathare, et tel il sera dans l'avenir. L'éternel amour ne peut périr, mais préparons-nous à l'*endure*. Caïphe siége dans Rome, Hérodias règne en France. Ils demandent la tête de Jean. Les loups de France et les chiens de Rome hurlent dans les vallons du Midi. Ils cherchent à dévorer la brebis mourante de Toulouse. Voyez ces vautours au bec retors, au crâne chauve, au ventre blanc et aux ailes noires, à la mine basse et féroce : ils décrivent des cercles sinistres sur Montségur; ils flairent des cadavres; ils cherchent les sépulcres; ce sont les oiseaux de Dominique qui fondent sur la colombe plaintive du Thabor [1].

1. Une exposition complète de la théologie albigeoise trouvera sa place dans mon histoire de la *Réformation religieuse au moyen-âge*, histoire dont mes *Réformateurs de la France et de l'Italie au XIIe siècle* sont le prologue.

VI

PIERRE DE TOULOU E

LIVRE SIXIÈME

PIERRE DE TOULOUSE[1]

I

SAINT DOMINIQUE.

Pendant que le catharisme complétait sa hiérarchie sur les cimes de Montségur, la papauté concentrait aussi ses forces; elle serrait ses reins, comme un lutteur, pour saisir, pour étouffer son doux mais vivace, mais inextinguible rival. Rome enleva aux évêques l'inquisition; les évêques, à son gré, étaient encore trop patriotes, trop hommes; il lui fallait des instruments qui n'eussent d'humain que la face. Elle en investit un ordre religieux; l'ordre enfanté par la croisade, et qui devait la continuer par la croisade de la torture. D'épiscopale qu'elle était, l'inquisition devint donc dominicaine, monacale, théocratique. Remontons jusqu'aux origines du terrible tribunal, dont le Midi fut la première proie, qui dévorera l'Espagne, l'Italie, et qui épouvantera le monde.

L'espagnol Macédo prétend que le premier inquisiteur, c'est Jéhova, lui-même, qui dressa son tri-

1. Peyré de Tolosa.

bunal dans le ciel pour en expulser Satan, et dans l'Eden pour en exiler Adam et Ève [1]. Mais laissons ce moine puiser le blasphème jusque dans l'enfer et le jeter tout fumant dans le ciel et jusque sur le trône de Dieu. Rome n'a pas eu besoin d'ouvrir la Bible pour y chercher l'inquisition. Elle n'a pas eu à l'emprunter ni aux sacerdoces druidiques, ni aux castes de l'Égypte et de l'Inde. Elle n'a pas eu même à se baisser pour la prendre dans la tombe de Tibère, et dans le sépulcre de Rome impériale. Elle la portait dans son cœur, elle la contenait en germe; elle devait fatalement l'enfanter comme le chêne produit son gland. Toute théocratie, ou, ce qui est la même chose, tout pouvoir absolu, inflexible a pour tribunal régulier l'inquisition. L'inquisition est le complément nécessaire de la papauté; elle en est la perfection, la plénitude, la poésie, comme la gueule et le rugissement, et la crinière ondoyante au vent de la colère, constituent la beauté idéale du lion. Innocent III ne fit donc que compléter l'œuvre incomplète de Grégoire VII. Mais Dominique en a inspiré la pensée à Innocent III. Dominique est le créateur de l'Inquisition. Il lui a transmis son ordre, son génie, son âme espagnole. Étudions-la donc dans son type idéal et dans sa personnification suprême, telle qu'on la glorifie jusque dans le ciel.

Domingo de Guzman naquit en 1710 à Calahorra, l'antique Caligurris des Ibères, bâtie sur d'âpres rochers, au bord de l'Èbre. Il sortait d'une famille

1. Hist. de Lang. T. VI. L. 25. Add. Du Mège.

castillane, d'origine Gothe, mais profondément transformée par l'esprit romain. Son nom germanique (Gut-man) aussi bien que son prénom latin (Dominicus) semblent une ironie amére, une raillerie cruelle à l'humanité, au catharisme et au Christ. Dominique était, dans le sang, castillan et romain. Juana d'Aza, sa mère, vit en songe, selon la légende, qu'elle enfanterait un chien. Le même rêve était arrivé à la mère de saint Bernard. Mais le vaillant chien des Gaules devait être blanc, et taché de fauve, emblème de pureté et de courage. Le chien farouche de Castille, blanc aussi, mais tigré de noir [1], selon la rigoureuse exactitude du symbole, portait une torche ardente à la gueule. Le chien est le plus inquisiteur de tous les animaux. Dominique éventera et relancera les ennemis de Rome. Il usera contre eux de la gueule, c'est-à-dire de la voix et des dents, mais encore de la torche, c'est-à-dire du bûcher. Tout Dominique est dans ce symbole. Le Castillan devait être un homme d'action, d'investigation profonde, de parole guerroyante, de lutte sanglante et tragique. C'est le christianisme espagnol constamment aux prises avec l'islamisme occidental et contractant dans une guerre sans merci le fond du tempérament africain.

1. Fresque de Santa-Maria-Novella. Des chiens tachetés de noir et de blanc étranglent les hérétiques. Le peintre avant le professeur avait traduit le nom de l'ordre. De là, *Domini canis*, chien du Seigneur. Allégorie commune au moyen âge, et reconnue par tous les auteurs. Cours de M. Taine. *Débats*, 17 mars 1865.

Voué dès sa naissance au sacerdoce, après avoir étudié la théologie dans l'université de Palencia, il devint chanoine de la cathédrale d'Osma, et l'ami de l'évêque don Diégo de Azévédo. Ce prélat, chargé par le roi de Castille de négocier le mariage d'un infant avec une princesse allemande, se mit en route vers le Nord, accompagné de Dominique, son conseil et son verbe. Cette embassade d'origine matrimoniale devait aboutir à l'asservissement, à l'extermination d'un peuple. Les deux Espagnols, arrêtés en chemin par la mort de la princesse, se dirigent vers Rome. Innocent III, le plus impérieux des papes, occupait le trône pontifical. Ils lui peignent le catharisme triomphant, dans Toulouse, la Septimanie, la Provence, sur les deux versants des Pyrénées et des Alpes. Le Pontife les renvoie dans la Gaule comme précurseurs de la croisade. Dominique avait sondé les deux plaies de l'Église romaine. L'ascétisme la rongeait au désert, la mondanité l'énervait dans le siècle. Il fallait la ramener dans le siècle en lui faisant fouler aux pieds le monde. C'est ainsi qu'agissait le johannisme; c'est par là qu'il triomphait de Rome. Dominique résolut de triompher à son tour de l'Albigisme par ses propres armes : le renoncement et la prédication. *Pauvreté* et *Lumière*[1], était le cri universel au moyen-âge contre Rome vêtue de poupre et le front ceint de ténèbres.

L'évêque et le chanoine d'Osma repassent les Alpes. A Montpellier, ils rencontrent les trois légats romains, Raoul, Pierre de Castelnau, et Arnauld-

1. Hospinien. Ordo Préd. Chap. IV.

Amalric, abbé de Cîteaux. « Descendez de vos superbes palefrois, leur crièrent les deux Espagnols! Dépouillez votre pompe sacerdotale! Et pieds nuds, le bâton à la main, la besace sur le dos, dans l'appareil apostolique, marchons contre l'hérésie! » Les légats, renonçant à leur faste proconsulaire, suivent les deux Castillans, qui, de village en village de cité en cité, vont prêchant, défiant les docteurs johannites. Les Albigeois relèvent le gant, et des contreverses fameuses, en présence des peuples et des princes, ont lieu successivement à Caraman, à Béziers, à Carcasonne, à Montréal. A Montréal, Dominique eut pendant quinze jours à lutter contre Guillabert de Castres, *fils-majeur* de Fanjaus. Probablement vaincu par les arguments, il vainquit par les miracles. Cette anecdote peint le siècle; elle est évidemment apocryphe; car quelle apparence que les cathares se tinsent auprès du feu, pendant la canicule, et sous un ciel brûlant? Un soir donc, après la dispute, les docteurs albigeois récapitulaient, autour d'un foyer, les arguments de leurs adversaires. L'un d'eux, Guillabert probablement, à qui Dominique avait remis ses objections, en jeta avec dédain le manuscrit dans les flammes. O prodige! Les flammes respectent le parchemin, le repoussent hors du brasier, et le rejettent jusqu'à trois fois aux yeux des hérétiques consternés[1]. Les docteurs cathares, on le pense bien, se gardèrent de divulguer ce miracle, mais ils furent trahis par un laïque qui en répandit le bruit

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. VII.

dans le monde. Cent cinquante hérétiques, assure-t-on, se convertirent aussitôt, convaincus par cette éloquence des flammes qui respectaient les arguments et les personnes catholiques, mais qui dévoraient avec fureur les hommes et les doctrines albigeoises. Cette argumentation était du plus irrésistible effet dans son symbolisme barbare : ces flammes étaient prophétiques de l'embrasement prochain du midi. Nous reproduisons cette anecdote inventée par un contemporain parce que l'idée de la croisade éclate déjà dans ces feux vengeurs, aussi bien que le génie de Dominique, espagnol à tempérament africain, avec des formes romaines.

La conférence du Castellar de Pamiers fut le dernier et le plus éclatant de ces tournois théologiques. Les romains y triomphèrent peu malgré leurs pouvoirs miraculeux ; ils décidèrent que les glaives seuls pouvaient trancher les arguments des johannites. L'abbé de Cîteaux se rendit dans le nord pour préparer cet immense armement. L'évêque d'Osma et ses Espagnols repassèrent les Pyrénées. Dominique seul, renforcé plus tard de douze moines de Cîteaux, resta dans l'Albigeois[1]. Il s'établit dans cette large et spacieuse vallée qui de Toulouse à Carcassonne s'étend entre les racines des montagnes noires au nord, et la chaîne de Mala-Peyra, au sud, et qu'on appelle le Lauragais. C'est effectivement une terre de labour, comme l'indiquent les noms de plusieurs de ses bourgs, Laurac, Laurabuc, Lauraguel, bourgades riches, grassement assises

1. Théod. de Appoldia, Hospinien.

parmi les moissons, mais que des bois protégeaient encore à cette époque, contre le souffle impétueux du Gers, l'orageux vent du sud-ouest, auquel l'empereur Auguste dressa un autel. Le Lauraguais était plus cathare même que l'Albigeois, et lorsque les missionnaires entrèrent la première fois dans Laurac, leur chef, comme pour exorciser le bourg hérétique, ayant fait le signe de la croix, Sicard de Laurac, le seigneur du lieu, répondit : « puissé-je n'être pas sauvé par ce signe[1]. » Dominique et son compagnon restèrent quelque temps sans asile ; mais bientôt ils eurent le bonheur de convertir Sans Gasc et sa femme Godolina (1207). Ces néophytes donnèrent au chanoine d'Osma, leurs personnes, leurs terres, et leur maison du Villar[2]. Dominique, errant jusque-là de lieu en lieu eut dès lors un domicile fixe où il ébaucha un monastère de *frères* et de *sœurs*, et, comme campé au Villar, tint en échec Laurac, séjour d'un puissant seigneur hérétique, et Fanjaus siége du *Fils majeur* johannite. Le légat en le revêtant de sa mission, l'avait armé d'une certaine judicature ecclésiastique. Inquisiteur de sa nature, Dominique avant l'établissement régulier de l'inquisition, en exerçait irrégulièrement l'office. Il jugeait, il condamnait, il imposait des péni-

1. Guilh. de Puilaur. Les Vaudois avaient la même horreur que les Cathares pour la croix. Cette répulsion est passée aux Calvinistes du midi. La croix est le symbole catholique. Le symbole protestant, c'est le Saint-Esprit. Les femmes de la Réforme portent à leur cou une colombe d'or.

2. Hist. du Lang. t. V, pr. 5.

tences. Son régime disciplinaire ne différait pas au fond de celui des Albigeois. L'Espagnol, peu inventif, ne savait imposer, aux convertis, que des pénitences manichéennes. Seulement il en renversait l'ordre ; il en intervertissait les épreuves ; il imposait des mets détestés tels que les œufs et le laitage ; il ajoutait aux mysticités gnostiques de grossiers et matériels symboles; il les transformait en dévotions et en pèlerinages à des croix, à des images renommées, à des sanctuaires célèbres, qui étaient l'horreur des johannites. Il creusait un lit catholique à ce fleuve d'ascetisme oriental. Dominique sous ce rappport n'était qu'un gnostique orthodoxe et romain. Sa dévotion n'était dans la forme qu'un albigisme, dégénéré mais sanctifié de la croix. Il délivrait à ses pénitens des certificats signés de son nom et scellés de son sceau [1]. Ce sceau représentait l'agneau et la croix, symbole évidemment prophétique de la brebis de Toulouse qu'il voulait coucher sanglante au pied du funèbre tronc de l'arbre expiatoire du calvaire.

Dominique et ses compagnons irrités des lenteurs d'un incessant mais peu fructueux apostolat, attendaient, appelaient la croisade que l'abbé de Cîteaux organisait en France. La croisade arriva comme une trombe dévastatrice des hommes du Nord déchaînée par Innocent III. Simon de Montfort, établi dans Carcassonne marcha sur Montréal,

1. Pénitence de P. Roger de Tréville. Les Tréville suivirent les comtes de Foix dans le Béarn, et au XVII[e] siècle un bel et docte esprit de ce nom figure parmi les solitaires de Port-Royal. Sainte-Beuve.

et, sollicité par Dominique, s'élança vers Fanjaus. Fanjaus est construit au sommet très-élevé d'un monticule de terre de forme conique perpétuellement battu des vents. L'Église, surmontée de son clocher, en granit brun, occupe, au centre du bourg, l'emplacement d'un temple du Jupiter cantabre d'où lui vient son nom roman de *Fanum-Jovis*. Du côté du levant, sous le mur qui forme aujourd'hui le chevet de l'Église, mais qui remplace évidemment la façade du temple, car en changeant de culte le sanctuaire qui regardait le couchant s'est retourné vers l'aurore, se creuse la piscine des prêtres de Baal [1] qui sert maintenant d'abreuvoir aux chevaux. Pour s'abriter des bises aiguës du nord, le bourg presse ses pignons étroits et les étages de ses toits délabrés sur les abruptes déclivités du sud où ses ruelles tortueuses s'échelonnent en cascade. Le château féodal hérissait de ses tours et de ses murs crénelés les ressauts de l'escarpement oriental dont le sommet formait le donjon appelé le *Senhador*. Fanjaus vit avec effroi le lion de Montfort flotter sur Montréal et bientôt après chevaucher dans ses plaines l'ost des croisés. C'était dans le temps des blés mûrs. Les villageois épouvantés virent avec horreur tomber sous leur faucille la gerbe sanglante, image de la moisson humaine qui devait être abattue sur ces guérets [2]. Des hauteurs du Villar, l'*Ange à la faux tranchante*, fesait signe, en agitant son glaive, au

1. Les noms dérivés de Baal, sont très communs dans l'Albigeois : Guibal, Enjalbal, Cabibel, Olombel.
2. Pierre de Vaux-Cernay.

géant de la croisade. Le fougueux chef prit aisément une place à peine revêtue d'un faible mur de brique au pied duquel le talus naturel du coteau le conduisait, presque sans fossé ni escalade jusqu'aux portes, tournées, l'une au niveau du sol, vers le sud, l'autre un peu plus exhaussée, vers le couchant. Montfort s'installa dans le manoir d'Isarn de Bélissen, et Dominique dans le logis de Guillabert de Castres. Le baron pyrénéen et l'archidiacre albigeois se retiraient, le premier auprès du comte de Foix pour combattre, et le second, pour prier et consoler, sur la cime de Montségur.

II

FONDATION DU MONASTÈRE DE PROUILLE.

Fanjaus, situé à l'extrémité méridionale du Toulousain, relevait directement de la maison de Saint-Gélis. Montfort eût hésité sans doute à envahir le domaine d'un prince encore l'allié des croisés. Mais Dominique évidemment vint le chercher à Montréal pour l'entraîner sur Fanjaus, comme Maurin, abbé de Pamiers, vint le chercher à Fanjaus pour l'entraîner sur Mirepoix et les terres du comte de Foix. C'est sur les excitations de ces deux moines que l'ardeur conquérante de Montfort s'élança, sans déclaration de guerre, sur le territoire de ces deux princes. La participation de Dominique à cet attentat se

mesure à la part qu'il reçut dans les spoliations de Fanjaus. Montfort lui donna un logis personnel, un vaste bâtiment où Dominique installa son couvent de *sœurs* du Villar, et hors des murs, le domaine de Prouille, futur berceau de l'ordre dominicain. Acceptons les témoignages de la tradition monastique, et tâchons de tirer de ces vagues indications légendaires, des révélations d'une évidence historique. Et d'abord, la maison qu'on désigne comme celle de Dominique, située sur le point culminant du quartier oriental, entre l'église et le Senhador, est incontestablement une enclave du château. Si c'est le logis donné par Montfort, il faut que le conquérant ait cru devoir héberger le missionnaire castillan dans le manoir féodal, pour le dérober aux vengeances d'une population ardemment patriote et albigeoise. Mais si ce logis est, ce qui nous paraît très-vraisemblable, celui qu'habitait Guillabert de Castres, nous devons en conclure que cette maison, reconstruite plusieurs fois et d'un aspect aujourd'hui si délabré, n'est pas seulement fameuse par le séjour de Dominique et de Guillabert : elle est encore illustrée par la convertion d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, d'Auda de Belissen, dame de Fanjaus, et de trois autres matrones romanes, en présence de toute la chevalerie pyrénéenne.

Simon de Montfort fit don de la châtellenie de Fanjaus à l'évêque de Toulouse, le plus ardent instigateur de la croisade. De plus, le conquérant et l'évêque firent à Dominique la double offrande

d'un vaste bâtiment dans les murs de la cité, et d'un territoire immense dans la plaine et dans la forêt. Ce bâtiment, situé au sud-ouest de l'église, est probablement ce que les chroniques appellent la maison des *Armens* ou des Arméniens que les croisades auraient amenés d'Orient[1]. C'était vraisemblablement des armuriers qui fabriquaient ou vendaient des armes asiatiques pour les barons pyrénéens. Ils embrassèrent le catharisme venu comme eux de Perse. Leurs ateliers étaient fréquentés de la classe chevaleresque, et Dona Turca y prêchait chaque soir. Dona Turca et son mari Don Ferrand se réfugièrent à Montségur. Le vieux chevalier ne put en mourant payer l'hospitalité de Ramon de Pérella que par l'héroïque legs de son cheval de bataille. Cet oratoire albigeois devint un monastère où Dominique transféra sa confrérie des *Sœurs de la Sainte-Vierge* du Villar. Mais outre ce couvent destiné à la conversion intérieure de Fanjaus, le missionnaire espagnol conçut le projet d'une école monastique en vue de la prédication extérieure, et de la propagande catholique dans l'Albigeois, l'Europe et le monde. Dominique ne crut pas devoir l'établir dans Fanjaus même, soit qu'il redoutât l'hostilité des habitants, soit qu'il obéît à cet instinct d'isolement qui entraîne les moines vers les bois. Il s'arrêta au pied de la montagne, du côté du levant, à une demi-lieue du château, et en quelque sorte sous la protection des balistes du châtelain croisé, combinant ainsi la sé-

1. Manuscrits de l'Inq. de Toulouse.

curité avec la solitude. Il prit le domaine confisqué sur Guilhem de Prouille, chevalier albigeois, qui cinq ans auparavant assistait à l'abjuration d'Esclarmonde de Foix[1], et qui maintenant expulsé de son manoir paternel et dépossédé de son domaine héréditaire errait proscrit avec son cheval et sa lance dans les forêts. Cette odieuse spoliation a été transformée par la légende en une espèce d'idylle monastique. Dominique, à l'en croire, aurait vu du haut du Senhador, un globe de feu, tomber sur Prouille, comme une étoile, pour indiquer au missionnaire l'emplacement providentiel de son monastère. Il y a toujours des flammes dans la légende du moine espagnol et celle-ci est, on en conviendra, un merveilleux symbole de l'ordre dominicain qui devait, comme la salamandre, vivre dans le feu. Seulement, ce feu que l'on fait descendre du ciel, montait au contraire de la terre, et c'est l'incendie qui dévorait le château de Prouille. Mais qu'était-ce que ce Senhador d'où Dominique contempla la splendeur miraculeuse? C'était la plus haute tour du château, le donjon où Isarn de Bélissen arborait la *Senheira*, c'est-à-dire, la bannière féodale de Fanjaus, aux armes des *Fils de la Lune*, d'azur au croissant d'argent. Ce n'est donc pas de ce plateau maintenant désert, et marqué d'une croix en commémoration de ce prodige, que Dominique vit l'ange ou la flamme qui lui désignait le berceau de son ordre, mais du donjon et par les meurtrières des sombres murailles où se réfugiait le moine

1. Doat., XXII. Bérenger de Lavelanet.

castillan sous la protection des croisés français. L'histoire n'est pas moins poétique que la légende, mais d'une poésie plus terrestre et plus funèbre.

Le château de Prouille, construit à deux traits de baliste de Fanjaus, n'était évidemment qu'un appendice de son donjon féodal. La proximité des deux manoirs, la similitude des noms dans les deux maisons, et l'identité de croyances et de sentiments patriotiques, nous font penser qu'elles n'étaient que les branches d'une souche unique. Nous en concluons que Prouille est la tige primitive des seigneurs de Fanjaus. Mais vers la fin du XII[e] siècle, Auda, héritière de Fanjaus, par son mariage avec Isarn de Bélissen, en transporta la seigneurie dans la maison de Mirepois. Conséquemment Guilhem de Prouille était cousin d'Auda, et son fils Isarn, le filleul d'Isarn de Fanjaus. Fanjaus, comme Mirepois, formait une seigneurie indivise sous plusieurs rameaux dont l'un était encore représenté par les seigneurs de Prouille. De sorte que leur château fut enveloppé dans la confiscation générale du domaine féodal de Fanjaus, et que ces chevaliers subirent la fortune de leur parent et de leur chef Isarn de Bélissen, époux d'Auda de Prouille. Toutes ces inductions paraissent certaines, mais fussent-elles douteuses en quelques points, il n'en demeure pas moins incontestable que c'est sur le domaine enlevé par la croisade à Guilhem et Isarn de Prouille, et livré par Simon de Montfort et l'évêque Foulque, à Dominique de Guzman qu'en 1211 fut fondé le monastère de Prouille, séminaire de l'ordre dominicain. Son origine est la croisade, et la spoliation est son berceau.

A cette spoliation fondamentale vint s'ajouter une multitude d'autres déprédations. Aucun des croisés n'eût cru posséder légitimement sa conquête s'il n'en eût offert quelque parcelle à Dominique. C'est ainsi que Frémis, un aventurier français, *pour la rédemption de son âme et de ses parents*, lui donna la moitié de son nouveau domaine de Roumégous, situé près de Cuella, et confisqué sur Ugo de Roumégous, baile du vicomte de Carcassonne[1]. Et de cette donation furent témoins Arnaud et Roger Picarel, Usalguier de Fénouillet, et Ramon de Vergnola, chevaliers albigeois, alors ralliés à la croisade, mais qui se relevant de cette défaillance patriotique devaient remonter au rang de proscrits et de faidits des bois. Guillaume de l'Essart, un autre baron français, usurpateur de Villaciscle, près de Montréal, légua de même à Dominique douze setérées (six hectares) de terre, détachées de son grand domaine, dans le voisinage de Fanjaus. Un autre, Bernard de Barsa, un homme, à ce qu'il semble, du Midi, cathare probablement relaps, qui, pour ne plus osciller dans sa foi, prit, comme un signe indélébile, le surnom de *Catholica*, se donna lui, ses deux fils et tous leurs biens, à Dominique. C'est à *genoux devant lui, les mains dans les mains*, et *le baisant*, avec cette componction dont l'épouvante ou l'imbécillité sénile renferment le secret, qu'il se voua, corps et âme, au missionnaire espagnol. Plus

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 48.

tard, Ramon, seigneur du Villar, lui fit donation de tous ses biens, *quels et en quelque lieu qu'ils fussent*, ne conservant que son vêtement comme un suaire, et son manoir comme un tombeau. Ce vieillard paraît avoir été conduit à ce dépouillement absolu par Navarra, le sagace évêque de Conserans, et Vidal, le perfide abbé de Pamiers : ces deux conseillers de l'invasion signent seuls, avec quelques moines, son testament qui déshérite son fils ou son neveu, l'ingénieur de la cause romane [1]. Le monastère de Prouille, doté par la croisade, enrichi par la violence et l'effroi, acquit dans le bouleversement du Midi, de vastes domaines, que les évêques accrurent encore par la cession de biens ecclésiastiques destinés à fonder, dans les cantons les plus hérétiques, des succursales dominicaines. C'est ainsi que, pour n'en citer que trois exemples, l'évêque de Toulouse lui céda les dîmes de Bram, l'archevêque de Narbonne les prébendes de Limous, et le pape le château pontifical de Lescure, aux portes d'Albi [2].

En quelques mois, l'humble manoir cathare de Guilhem et d'Isarn de Prouille s'épanouit en un riche et puissant monastère, somptueusement assis au pied de la montagne de Fanjaus. Il s'élevait au bord du chemin de Carcassonne, et pourtant au milieu des bois, également à portée, selon le génie de son ordre, de la solitude et du monde. Son vaste cloître comprenait, contigus et divisés sous un seul

1. *Hist. du Lang.*, ibid.
2. Marten, p. 439. Bern. Guidonis. Ibid.

toit, un couvent de moines et un couvent de nonnes. Les deux séminaires s'ébauchèrent simultanément : mais soit ardeur plus vive du zèle féminin, soit nécessité plus pressante de recueillir ou d'enlever les orphelines cathares, pendant que leurs frères couraient aux batailles, la maison des nonnes fut plus tôt organisée. Elle ne se composait encore que de cinq ou six sœurs, Ramona, Aladaïs, Passarina, Godolina, et à leur tête Guilhelma, première prieure de Prouille. La maison des moines n'était guère plus nombreuse : c'était Dominique, et son compagnon anonyme, Sans Gasc et les trois Barsa. Tel était le groupe dominicain lorsqu'il se transporta du Villar à Fanjaus. Ce n'étaient que de pauvres et grossiers disciples ; ils ne formaient que l'ébauche inculte, le séminaire rustique de l'institut à venir des *prédicadors* et des *prédicadoras*. Pour commencer, ils s'appelaient humblement *frères et sœurs de la Vierge*. Le Castillan a mis son double monastère sous l'invocation de Notre-Dame-de-Prouille. Cet ordre tragique dérobe son sanglant berceau sous le gracieux patronage de la douce mère du Christ.

L'ange qui vint indiquer à Dominique le site de Prouille ne pouvait choisir un plus vulgaire lieu. Son monastère, reconstruit de nos jours par les nouveaux dominicains, a l'air d'un bâtiment d'exploitation de navets et de betteraves, dans une Beauce plus montueuse, l'été dans la poussière, l'hiver dans les fanges; terre froide, battue des vents, sans fleurs, sans fruits que les blés, sans verdure que les guérets, et les bouquets ra-

bougris de bois; sans la grâce des rivages et les murmures harmonieux d'un fleuve, sans l'aspect grandiose des neiges ou des forêts des Pyrénées. Son triste horizon ne se découpe nulle part d'un de ces sites alpestres où s'abattait en soupirant, comme une colombe blessée, l'âme contemplative des antiques solitaires. Aussi bien ces grandes mélancolies, ces mystérieuses douleurs, ces ineffables ravissements des anachorètes, étaient-ils inconnus au sombre chanoine d'Osma, et le site convient à son héros. Prouille est un gymnase établi dans une plaine poudreuse par un dur pédagogue monastique, un camp jeté en plein pays ennemi par un missionnaire guerroyant. Dominique, si peu poétique dans le site de son monastère, ne se montra pas non plus créateur dans la conception de son ordre. Rien d'original dans l'organisation de son institut; nulle invention dans ses prescriptions ascétiques; il ne fut en toute chose que le plagiaire des Amis de Dieu. Son ordre avait un double but, oratoire et pédagogique. Mais l'enseignement et la prédication ne sont-ils pas les deux grands traits caractéristiques des Albigeois. N'avaient-ils pas des vierges et des veuves qui prêchaient, d'autres qui dirigeaient des écoles, d'autres encore qui surveillaient des hospices? C'est sur ce modèle que Dominique fonda son ordre d'institutrices et de prêcheresses, qu'il mit seulement sous le patronage de la sainte Vierge[1]. Et quant à ses frères *prêcheurs*, ce n'était que l'organisation monastique de

1. Hospinien, Antonin de Florence.

la propagande populaire des johannites. Il mit au service de l'Église de Rome les forces d'intelligence et d'éloquence de l'Église du Paraclet. L'institut de Prouille ne fut donc que la reproduction catholique et constituée avec la vigueur romaine, des hospices fondés par Esclarmonde au Castellar de Pamiers, et transférés par Guillabert de Castres sur la cime sauvage de Montségur.

Fanjaus est resté comme un fief monastique de Dominique de Gusman. La vieille cité, marquée de son sceau tragique, en montre à tous les carrefours les fameux symboles, la brebis et la croix. Cette brebis abattue et comme transpercée de l'épieu d'un chasseur, n'est qu'un trop fidèle emblème de son peuple devenu un agneau de boucherie. Au XIIe siècle, Fanjaus avait une nombreuse chevalerie avec un fort consulat plébéien qui gouvernait la cité sous un riche et brillant seigneur féodal. Isarn et Auda de Fanjaus voyaient arriver à leur cour des barons, des dames, des troubadours, le vicomte de Carcassonne, les comtes de Foix et de Toulouse, les rois d'Angleterre et d'Aragon. Ils y présidaient des tournois, des plaids d'amour, des synodes théologiques. On y soutenait des thèses de sentimentalité platonique et de religiosité platonicienne. Fanjaus, siége de l'archidiacre, était une métropole secondaire de l'Église du Paraclet. Sur sa montagne dentelée de la crénelure de ses murailles, Fanjaus resplendissait dans les airs comme une corbeille en fleur de civilisation chevaleresque et de perfection cathare. Six siècles sont passés : Fanjaus, dépouillé de ses murailles par le roi de France, de sa cheva-

lerie par la croisade, de son albigisme par l'inquisition, de sa civilisation par le fanatisme, et de tout le reste par le temps; Fanjaus n'est plus qu'un gros bourg rustique, perdu dans les terres, d'un aspect délabré, et qui ne montre au voyageur que deux choses également sinistres, son cloaque des druides, et le berceau des inquisiteurs. D'où lui vient cette irréparable déchéance? Du moine espagnol, son druide catholique. Dans son délire insensé, Fanjaus adore Dominique, son meurtrier; reconstruit Prouille, son vampire; glorifie la croisade qui lui a tout ravi jusqu'au souvenir national. Fanjaus ne se souvient plus de sa gloire romane. Chose plus triste encore, il maudit peut-être ses magnanimes aïeux. Civilisation, patriotisme, honneur, héroïsme, liberté, tout cela n'est plus que de l'hérésie. Que Fanjaus pourtant, ou plutôt que le midi tout entier, dont Fanjaus est l'exemple le plus lamentable, le sache bien. Il est des déchéances méritées et des hontes expiatoires. Cependant le souvenir national regerme dans quelques cœurs. Pendant que je visitais le monument de saint Dominique, et que je lisais son inscription légendaire et fabuleuse, un laboureur arriva sur ce plateau désert. Je lui demandai le nom de ce carrefour marqué d'une croix; il me répondit en roman : c'est le *Sengnadour* ou plutôt, ajouta-t-il avec un sourire amer, le *Sangnadour*. C'est effectivement le calvaire de Fanjaus[1].

1. Senhador, sengnadour, lieu du signal; sangnadour, lieu du sang. Je regrette de ne pas avoir retenu le nom de ce vaillant laboureur. Son aimable compagnon, accouru bientôt pour causer avec l'*étranger*, s'appelait Savari, *Eau de montagne*. Ne pouvant répondre à mes questions, ils me proposèrent de me conduire chez un *savant* qui connaissait toutes les antiquités de Fanjaus. Je trouvai un petit vieillard pétulant et pétillant comme une allumette chimique. Sa loquacité fit d'abord explosion; mais dès qu'il sut de qui j'étais l'historien, il se tut et resta inexorablement muet. Il avait vu se dresser devant lui l'ombre de saint Dominique. Ce libre esprit perche rue d'En Guittard. (Don Canard.)

III

FONDATION DE L'ORDRE DOMINICAIN.

Dominique, on le voit, est le Simon de Montfort de la prédication. Sa mission fut un auxiliaire de la conquête. On prétend qu'il est resté étranger à la croisade; mais ne voit-on pas que son ordre est né de la croisade, qu'il fut une croisade de prédication d'abord, et plus tard une croisade de procédure et de torture? Il est vrai qu'il figure peu dans la guerre, car ce missionnaire si intrépide paraît ne pas avoir eu le courage belliqueux des prêtres espagnols. Il marche enveloppé du tourbillon de poudre et de bruit; il demeure invisible dans la nuée de sang et de larmes. Cependant, monté sur sa mule, il chevauchait dans les dangers, à côté de Montfort. Quant le roi d'Aragon, vainqueur de l'Islamisme, passa les Pyrénées, pour combattre la croisade, Dominique, à cette heure suprême, en compagnie des abbés et des évêques

du Midi, suivit le héros catholique de Fanjaus à Bolbone, et de Bolbone à Muret, où, dans la pensée de tous, devait succomber Montfort. Dominique priait dans l'église, invoquait le secours du Dieu des armées. Il poussait des hurlements d'effroi en entendant les coups de lance et de hache retentir comme les *cognées des bûcherons sur les chênes des forêts*[1]. Au retour inespéré du vainqueur, les hurlements des prêtres et des moines se changèrent en cantiques de victoire. Ils célébrèrent la patrie romane tombée dans ces plaines fatales, et ils insultèrent par un *Te Deum* impie à son glorieux cadavre. L'église de Saint-Jacques de Muret, témoin de ce lamentable triomphe, existe encore, construite en briques, et toute rouge comme teinte de sang par la vapeur du champ de bataille. La tour de son clocher de forme octogone, percée de fenêtres à ogives géminées, porte à son sommet, d'où s'élance une flèche aiguë, un collier circulaire d'animaux fantastiques. Ces gargouilles semblent faire effort pour dégager leur croupe captive et se précipiter d'un bond dans le vide; ce sont des boucs, des béliers, des dogues, et, le plus hideux de tous ces monstres, un moine béant, *arrecto genitale*, et dans le plus superbe transport de rage érotique. Serait-ce le catharisme qui, par une triste revanche de la bataille, aurait scellé dans ce mur ce satyre monastique, et déployé la turpitude claustrale jusqu'au plus haut des airs?

Lorsqu'en 1215, Montfort entra dans Toulouse,

1. Guilh. de Puil. ch. XXII.

Dominique l'y suivit. Le comte s'établit au Castel-Narbonnais, le moine dans une maison contiguë au château comtal. A Toulouse, comme à Fanjaus, comme à Prouille, le missionnaire se met à l'ombre de la lance du croisé, de la baliste du donjon. En entrant dans Toulouse, Dominique n'avait encore que quatre disciples : c'étaient les pauvres Gasc, son hôte du Villar, Catholica et ses deux fils, Pierre et Bernard de Barsa[1]. A Toulouse, il acquit les Cellani, d'origine italienne comme leur nom l'indique, étrangers infidèles comme la fortune, anciens serviteurs de la maison de Saint-Gélis, qui s'étaient donnés à Montfort, et qui hébergeaient Dominique dans le logis de leur domesticité attenant au Castel-Narbonnais. Dominique eut bientôt douze disciples, à l'instar des hérésiarques johannites. Il songea dès lors à faire adopter son institut par le Saint-Siége. Une occasion magnifique se présenta. Innocent III convoque le quatrième concile de Latran. Dominique, en compagnie de l'évêque de Toulouse, se rend à cette assemblée du catholicisme universel. Innocent III accueille le grand missionnaire espagnol; il adopte son ordre comme un élément de la croisade; et Dominique siége au concile avec rang d'abbé, et un prestige miraculeux. Innocent III, dit la légende, avait vu, dans un songe prophétique, le grand moine castillan soutenant, de sa robuste épaule, le Vatican ébranlé. La légende a donné une forme épique à cette institution des ordres mendiants. Une nuit,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 48.

dit-elle, Dominique en prière, les yeux au ciel, vit sur son trône Jésus-Christ, lancant contre la terre un triple foudre. La Vierge suppliante intercède, et offre à son fils, pour la rançon du monde, deux hommes : Dominique, le fier Castillan, et François, le sublime insensé d'Assise. On sait que le cri des Vaudois, des Albigeois, de tous les ennemis de Rome, était *lumière et pauvreté*. Rome, l'opulente et la ténébreuse, accepte ces deux mots qui avaient fait la force des dissidents du moyen âge : elle crée à son tour des *Ordres Mendiants*, et fait à leur indigence naissante un berceau d'or en l'établissant dans la spoliation immense de la conquête romane [1].

Dominique, chef d'un ordre monastique, revient dans les Pyrénées. De Montfort, il reçoit des terres; de l'évêque Foulques, des dîmes ; de riches offrandes, de tout le monde. A Prouille, la maison mère, il ajoute deux succursales, une au centre populeux de Toulouse, une autre à l'Escure, aux portes d'Albi. Il occupe ainsi les trois grands foyers hérétiques. Il convoque enfin à Prouille ses douze compagnons pour élaborer la règle de l'ordre qui devait relier en faisceau ces trois maisons et les filles innombrables qu'elles allaient enfanter dans le monde. Dominique ne prit point pour modèle, le doux, le gracieux, le poétique Pierre le Vénérable, abbé

1. Les pauvres de Lyon, les pauvres d'Albigeois, les pauvres d'Aragon, inspirèrent à Rome l'idée d'organiser toute cette pauvreté catholique, imitatrice de la pauvreté cathare.

de Cluny, ni le grand, le magnanime Bernard, abbé de Clairvaux. Parmi ces princes du désert l'âpre Espagnol choisit pour son type le rude Norbert, fondateur de Prémontré, patriarche de l'ordre des Chanoines. Il en rendit seulement la règle sévère moins claustrale, et en mitigea les rigides préceptes par les préceptes mystiques de celle de Saint-Augustin. Il fonda un ordre mixte entre le cloître et le monde. Dominique, dit un de ses biographes, qui le compare à Noé, construisit son Arche à triple compartiment [1]. Dans le premier, il plaça les frères occupés de la prédication du salut, et de la contemplation des choses célestes. Dans le second, il réunit les sœurs vouées aussi à la contemplation, et, nous pensons, à l'éducation et à l'enseignement. Dans le troisième, il rassembla une multitude innombrable de frères et de sœurs laïques, reliés par quelques légères pénitences, et menant la vie active du siècle. C'était une confrérie par laquelle l'ordre se confondait avec le monde qu'elle enveloppait dans son élastique et immense cadre : c'était proprement le *Tiers-Ordre*.

Nous avons dit que Dominique n'était qu'un Albigeois orthodoxe et romain. Nous allons le prouver encore surabondamment. Il maintint les trois vœux johannites de *pauvreté*, d'*abstinence*, et de *chasteté*, que les ordres monastiques, il est vrai, avaient empruntés à l'ancien manichéisme. Comme le cathare, le dominicain, voyageant avec son *com-*

1. Antonin de Florence.

pagnon, ne devait avoir ni or, ni argent; mais vivre, en chemin, d'hospitalité et d'aumône. Dominique voulut même que l'ordre ne possédât rien collectivement; mais il acquit d'immenses domaines, et lui-même s'enrichit des ruines du midi. Quant à l'abstinence, outre six fêtes et autres courts jeûnes, il prescrivit un jeûne continu de sept mois, depuis Sainte-Croix de septembre jusqu'à Pâques. Ce long jeûne dominicain correspondait, en surenchérissant, aux trois jeûnes principaux, de quarante jours chacun, que les Albigeois observaient dans la même saison, le premier depuis novembre jusqu'à Noël, le second avant Pâques, et le troisième après la Pentecôte. En général Dominique s'était contenté de bouleverser les règles ascétiques, ordonnant surtout le lait et les œufs détestés des cathares. Quant à la chasteté, les Amis de Dieu, qui ne touchaient jamais la chair d'une femme, même dans leurs ordinations, l'emportaient sur les dominicains moins scrupuleux. Mais à ces trois vœux gnostiques, Dominique ajouta le vœu monastique d'*obéissance* qui devait donner à son institut une force de cohésion, une vigueur et une unité que n'eurent jamais les Albigeois. Quant au vêtement, la tunique de lin du Johannite avait été remplacée par la chemise de laine des moines; mais sur la robe blanche de Cîteaux, emblème de virginité, le dominicain jetait la robe noire des cathares, symbole du deuil de l'âme, surmontée seulement d'un noir et disgracieux scapulaire. C'était, on le voit, un ordre mixte, et, par la robe comme par le génie, d'un caractère

hybride : un plagiat fait par Dominique à l'Église du Paraclet [1].

Innocent III meurt (1216), mais le cardinal Ugolin homme de la même race, et de la même trempe théocratique domine en réalité le siége pontifical qu'occupe officiellement le faible Honorius. Dominique était l'ami d'Ugolin, et le Romain était digne de l'Espagnol. Dominique lui dit un jour : *Tu seras pape ! — Tu monteras avec moi*, lui répondit Ugolin, *sur le trône de saint Pierre*. Dominique par la protection de son puissant ami, devient maître du *sacré palais*, et fonde à Rome le couvent de Saint-Sixte et de Sainte-Sabine. Il prend, en quelque sorte, possession du Vatican et de Rome. Dominique revient en hâte à Toulouse. Des songes prophétiques menacent le moine castillan. Il voit un grand arbre renversé par la tempête, et les oiseaux nichés dans ses branches dispersés aux quatre vents du ciel. Quel était ce grand arbre? C'était Montfort. Et cette tempête? Le soulèvement du Midi. Le jeune infant reprend Beaucaire; le vieux comte rentre dans Toulouse. Les exilés reviennent d'Espagne. Montfort vaincu à Beaucaire périt devant Toulouse. La croisade est refoulée par l'élan national. Le comte de Toulouse est remis en possession de son palais, de son immense domaine, de sa gloire antique. Le comte de Foix, ramène les fils de Bélissen à Mirepois, et Pierre Roger de Mirepois reconduit son frère Isarn à Fanjaus. Les enfants

1. Antonin, Théod. de Apoldia. C. Schmidt.

d'Isarn et de Guilhem de Prouille resaisissent leur humble château qu'ils retrouvent transformé en un vaste monastère. Dominique fuit, avec l'infidèle Cellani, expulsés, par le retour du comte, de leur maison monastique, appendice dérobé au castel Narbonnais ; ses moines se dispersent devant la lance des légitimes seigneurs de Prouille. La maison de l'Escure est également renversée par les barons de l'Albigeois. Et voilà les oiseaux que Dominique avait vus en songe fugitifs sur les vents du ciel. Dominique se réfugie à Rome, et ses disciples sont recueillis par l'ost vaincu de Montfort, ou par l'armée du roi de France qui vient sauver les débris de la croisade. Mais avant son départ, Dominique leur donna un supérieur, comme un roi qui de son vivant, désigne son successeur, pour assurer l'hérédité du pouvoir. Son choix tomba sur *le frère* Mathieu, surnommé le Gaulois, ou Mathieu de France, sorti des écoles de Paris. Ce choix est très-significatif; l'élection d'un Français mettait l'ordre dispersé sous le puissant patronage de Philippe-Auguste ou de Blanche de Castille. Le roi de France, effectivement, héritier de Montfort, et protecteur de Dominique, continuera la croisade, et, après l'écrasement du Midi, rétablira l'ordre dominicain, devenu l'instrument de la conquête, au profit de la dynastie capétienne, et de la théocratie romaine. La légende a défiguré cette hégire de Dominique. Le missionnaire espagnol aurait, d'après elle, émigré volontairement à Rome. Mais avant son départ il aurait envoyé ses disciples vers tous les points du

monde en conquérants, et leur aurait partagé les royaumes de la terre. Tout cela n'est que de l'emphase espagnole et de la jactance romaine.

Dominique quitte la Gaule. L'ordre dominicain se disperse, mais comme une semence vivace portée par les vents, il se propage en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie. Son patriarche errant se dirige vers Rome; saint Pierre et saint Paul lui apparaissent : saint Pierre lui présente un bâton de voyage, verge à la fois et sceptre; et Saint-Paul lui offre ses épîtres, source de toute doctrine et de toute prédication. Dominique entend ces symboles. L'humanité étouffe dans le cloître; elle a soif de parole et de liberté ; muni du bâton et de l'évangile, il va de contrée en contrée. Il prêche partout, et partout établit son ordre *de prêcheurs et de prêcheresses*. A son institut demi-laïque il adjoint le tiers-ordre, dans lequel il enrôle la multitude, la tourbe populaire, altérée de sang cathare, immense armée de laïques recrutée des débris féroces des croisades, sous le nom de *milice de Jésus-Christ* [1]. La croisade expirante renaissait dominicaine. L'Ordre existait dans toute l'Europe, quand Dominique, à l'âge de cinquante-un ans, mourut à Bologne. Le cardinal Ugolin qui vint présider à ses funérailles, dit : je ferai asseoir ton ordre avec moi sur le siége de Saint-Pierre, et je te ferai un trône de béatitude et de gloire jusque dans le ciel.

1. Dominicus prædicans... in adjutorium sumpsit quasdam devotas personas quæ corporaliter illos hæriticos gladio materiali expugnarent quos ipse gladio Verbi Dei amputare non posset. Antonin de Florence.

Tel fut don Domingo de Gusman, un chevalier espagnol, un hidalgo de Castille, crâne étroit, mais noble et fier, aride comme son sol, ardent comme son ciel, impétueux comme les vents de ses Sierras. Castillan, élevé dans une lutte héréditaire contre l'Islamisme, sa foi fut un combat, et il porta dans cette croisade de prédication un mélange héroïque d'aventure, d'opiniâtreté ibérienne et de tempérament africain. Il fut moins une intelligence qu'une parole, moins une parole qu'une volonté, mais parole et volonté de fer. Son œuvre n'est point une réformation mais un puissant réveil dans une répression tragique. Tout Dominique est dans son portrait hiératique : Stature moyenne, tête courte, front épais, face ronde, nez concave, quelque chose de plat, mais de fort, de tenace, de pugnace, comme il convient au *bouledogue du Seigneur*, dont il avait adopté le symbole. Le céleste pinceau de Fra Angélico n'a pu complétement idéaliser sa figure anti-mystique. Le nimbe et le manteau étoilé ou fleurdelisé ne relèvent qu'à demi son air commun mélangé de l'écolier de Salamanque et du *héros* de la Sierra Moréna. Le moyen-âge l'appelait : *l'Ange à la faux tranchante*, et l'armait d'un glaive. La Renaissance à mis dans la main de ce moissonneur un lis épanoui, emblème de l'oblation de son cœur à la Vierge ou plutôt de l'alliance de son ordre avec la monarchie de France [1].

Toutefois il faut distinguer Dominique de l'ordre dominicain. Il est arrivé au fils de Guzman ce qui

1. Portrait de Dominique, en tête de sa biographie par Lacordaire, et sa statue au fronton du couvent dominicain de Mazères.

arrivera plus tard au fils de Loyola. Les deux Ibères, le Castillan comme le Cantabre, étaient d'une nature ardente, chevaleresque, et pleine d'enthousiasme. Mais Rome a enlevé à leurs ordres respectifs l'âme de leurs fondateurs ; et leur a substitué son âme glacée, formaliste, implacable, son âme de juriste et de despote du Bas-Empire. Dominique, assurément, ne fut pas, selon le symbolisme de son nom l'*homme du Seigneur*. Il n'a rien de la mansuétude ineffable du Christ. Pourtant quelque chose de grand et de fier palpite dans ce Castillan. Il a vraiment le tempérament oratoire, et la fibre populaire. Il est un prédicateur et le patriarche d'un ordre de prédicateurs. Mais Rome leur arrache leur âme éloquente et biblique. Elle leur infuse son génie formaliste et dominateur ; elle remplace entre leurs mains l'évangile par le code romain ; elle leur inculque les subtilités savantes et la procédure sophistique du siècle de Justinien. Ces prêcheurs, seront les bourreaux de la parole, leurs sermons ne seront plus que des tortures, et la chaire de Dominique va se changer en un tribunal du temps de Tibère. De là, sous le même nom, une double filiation, l'une généreuse et l'autre horrible, la première aboutissant à Savonarole, et la seconde à Torquemada. Et nous concevons que le Dante ait mis dans la bouche de Saint-Bonaventure, un cantique en l'honneur du *Champion que l'empereur éternel envoya pour relever le cœur de l'ost qui marchait lentement et lâchement, et désertait la bannière du Christ* [1].

1. *Paradiso*, cant. XII, terz. 13 et 14.

IV

CANONISATION DE DOMINIQUE. — LE PAPE INVESTIT LES DOMINICAINS DE L'OFFICE DE L'INQUISITION. — PALAIS DE L'INQUISITION A TOULOUSE.

Semblable au pionnier américain qui, la pioche et la hache à la main, défriche le désert, l'historien qui s'enfonce dans l'inextricable fourré de la forêt monastique, est contraint, pour se faire jour, de trancher à droite et à gauche, et d'abattre les erreurs aux fleurs de sang, les pieux mensonges, aux parfums suaves et mortels, et de saisir à chaque instant les armes pour repousser le jaguar du fanatisme qu'il entend rugir sourdement dans la profondeur de l'ombrage séculaire. Rome qui pour exécuter sa croisade dut fausser la conscience de son temps, est contrainte, par son *infaillibilité* même, de fausser d'âge en âge, la conscience du genre humain, pour justifier son inexpiable crime du XIIIe siècle. Dès l'origine elle sentit la nécessité de pervertir l'histoire ; et de là ces légendes, lianes rampantes devenues des arbres gigantesques, à travers l'immense et tenace filet desquelles l'historien, enivré lui-même de leurs vénéneux parfums, a tant de peine à se tracer un chemin. Ces fictions monastiques, élégamment élaguées, viennent d'être remaniées tout récemment par le dernier chroniqueur et l'éloquent apologiste de saint Dominique. C'est cet orateur ambidextre qui prêchait la liberté, restaurait l'ordre dominicain, et reconstruisait les

murs de Prouille berceau de l'inquisition, dans les plaines de Fanjaus. Eh quoi donc, ignorait-il, ce hardi sophiste, que Dominique avait fondé son ordre de proie, dans un lambeau de la spoliation romane, comme un milan couve ses petits hagards dans le duvet, et les ossements des colombes dont il a ravi le rocher aérien. Et s'il ne l'ignorait pas, pensait-il que c'est un des crimes que le temps, ce grand transformateur des choses, *tourne en gloire?* Mais Dieu, n'a pas donné au temps, le pouvoir qu'il n'a pas lui-même, de faire de la gloire avec de la honte. Les neo-dominicains font du grand missionnaire castillan, un ange de miséricorde et de douceur. Dominique, disent-ils, fut étranger à la croisade ; il n'a point fondé l'inquisition ; ce n'est que dix ans après sa mort que le redoutable tribunal fut établi par Grégoire IX[1]. Nous avons nous-même distingué, et c'est justice, Dominique de l'ordre dominicain. Mais Dominique et son œuvre, nous l'avons montré, tiennent indissolublement à la croisade; ils ne peuvent pas plus se dégager des massacres du midi que les gorgones du clocher de Muret ne peuvent arracher leur croupe de pierre des rouges maçonneries qui les étreignent éternellement. Si Dominique ne fut pas à son premier voyage de Rome, l'instigateur de la croisade, si plus tard, avec l'évêque de Toulouse, son protecteur, il n'appela pas la croisade, ce qui est invraissemblable, il est certain qu'il attendit la croisade, qu'il marcha, douze ans, enveloppé de la croisade, et qu'il partagea,

1. Du Mège, Lacordaire.

les meurtres, et les spoliations de la croisade [1]. Et quant à l'inquisition, nous l'avons vu, Dominique en fut revêtu par l'abbé de Cîteaux; il infligeait des pénitences, il exerçait, on l'avoue, la *conviction* des condamnés; et lors-même que cette conviction ne serait pas une torture, elle s'alliait à l'œuvre du tortionnaire, et décidait en définitive des supplices. L'inquisition, que Dominique exerçait déjà, pendant la croisade qu'elle complète, est une croisade juridique, comme la croisade est une inquisition guerrière, et Dominique de Guzman en est le Simon de Montfort. Dominique fut donc le premier inquisiteur, et l'histoire ne fait, en l'affirmant, que traduire la légende monacale. C'est la légende qui le fait inquisiteur dès le ventre de sa mère en lui donnant un chien pour symbole. Dominique usa de la voix, de la dent sans doute, et s'il n'usa pas de la torche, c'est qu'il marchait dans l'incendie de la croisade. Mais alors c'est l'ordre, qui, après l'extinction de l'immense embrasement, ralluma les bûchers. Aussi le symbole, inventé après coup, convient moins à Dominique qu'à l'ordre dominicain. Dominique ne s'attaqua du moins qu'à la proie vivante. L'ordre s'attaqua de plus à la proie morte. Il fut l'hyène qui dévora les sépulcres. Les dominicains du moyen âge, trouvant la figure de leur patriarche trop pâle retrempèrent sa mémoire dans le sang. Les dominicains de nos jours, la trouvant trop rouge, tâchent de la nettoyer et de la parfumer dans l'eau de rose. Ils

1. Antonin de Florence, cité plus haut.

obéissent dans leurs variations aux exigences de leur siècle. C'est à l'immuable histoire de rétablir la figure originelle du grand et fanatique missionnaire castillan. L'histoire comtemporaine ne le signale, ni comme un ange de douceur ni comme un démon de cruauté. Dominique, meilleur que son temps, sera, si l'on veut, l'ange de la croisade; mais on l'a pris, à tort peut-être, pour l'ange exterminateur, parce que, au lieu de faire entendre, comme il l'aurait dû, la voix de la miséricorde, et se jeter entre les glaives et les victimes, le sombre Espagnol marche muet, impassible, indiscernable dans la poussière des batailles et dans la vapeur des massacres. Que dirons-nous encore? L'ange sinistre, dans une heure d'amour, embrasse la croisade; sous ce baiser, la fille de l'enfer conçut le fruit qu'elle porta dans ses entrailles d'airain, c'est l'inquisition. Elle l'enfanta dans les ruines fumantes du midi; elle allaita le jeune monstre de sang humain; elle le nourrit de larmes des vivants, et de la chair des morts, mais ses délices étaient la cendre des sépulcres. Il pensait sans doute, en se repaissant de cette poudre naguère animée, dévorer l'esprit humain lui-même, et peut-être, qui le sait, dévorer Dieu.

Maintenant continuons notre récit. La victoire du Midi fut un temps d'éclipse et d'infortune pour l'ordre dominicain. L'année même de la mort de Dominique, le comte Ramon-Roger de Foix ramena les fils de Bélissen à Mirepois dont il expulsa le Maréchal. Pierre-Roger de Mirepois leur chef, reconduisit dans sa châtellenie son frère

Isarn. Isarn, rentré dans Fanjaus avec les cathares, rétablit les seigneurs de Prouille, ses parents, dans leur manoir, d'où les moines s'étaient enfuis dans le camp vaincu de Montfort. Les légendes ont défiguré cette histoire : Dominique, à son départ, aurait laissé le couvent de Prouille à la garde du frère Claret qui l'aurait conservé dans la réaction violente et vengeresse du Midi. Mais, sans compter que les Claret étaient Albigeois, comment croire que les enfants d'Isarn et de Guilhem de Prouille, qui, proscrits et dépossédés depuis dix ans, sortaient, affamés et furieux, des forêts et des champs de bataille, auraient laissé à des moines ravisseurs leur domaine paternel [1]. Et comment croire encore qu'Isarn de Fanjaus rentré dans sa ville avec les Cathares eût laissé, au pied de la montagne, à deux jets de baliste de son donjon, ces moines odieux, provocateurs de la croisade, et vedettes avancées de l'ost de Montfort. C'est impossible, et Prouille, comme tous les châteaux du midi, rouvrit avec enthousiasme ses portes à ses légitimes seigneurs. Il en fut certainement de même à Toulouse; l'ordre sortit de sa maison avec l'infidèle Cellani, de la ville, avec l'évêque expulsé, et du Midi avec les derniers croisés accom-

1. Le premier prieur de Prouille fut frère Ramon; le second, frère Noël. Il n'y a point de place pour le frère Claret. Je me doutais que ce frère Claret était un mythe. Je fis part de mon soupçon à M. Mouliniès, le savant archiviste paléographe de la préfecture de Carcassonne. Il consulta, sous mes yeux, la chronique des prieurs de Prouille, et la chose se trouva vraie.

pagnant le cadavre de Simon de Montfort. Le triomphe roman fut donc la ruine momentanée de l'ordre dominicain. Il se réfugia en France, sous la protection de Blanche de Castille, et en Italie, sous le patronage du vieux cardinal Ugolin ; l'une disciple royale et l'autre l'ami théocratique de Dominique, et qui tinrent ses moines en réserve pour étendre sur Toulouse les conquêtes du Saint-Siége et de la France. Ce fut un temps d'expectative, de préparation pénible, et d'obscurcissement réel. L'œuvre de Dominique fut négligée des princes, et Dominique lui-même oublié par ses disciples dans son tombeau.

Il reposait depuis douze ans dans le couvent de Saint-Dominique à Bologne. Mais le monastère avait été reconstruit, et le monument renfermé dans la basilique, se trouvait maintenant en dehors, et perdu dans les gravois. La ronce croissait, la pluie tombait, le vent sifflait sur le sépulcre, qui malgré cet abandon, ne cessait pas, selon la légende, de faire des miracles [1]. Mais l'heure approchait où Dominique allait sortir de son éclipse, comme un astre, et entraîner son ordre dans sa gloire. Le cardinal Ugolin, sous le nom de Grégoire IX, était monté sur le trône pontifical. (1227) La reine Blanche de Castille avait repris, au nom de la France, la croisade de Montfort, contre Toulouse. Grégoire et Blanche étaient unis par le cardinal de Saint-Ange, légat du Pape, amant de la reine. Ils

1. Dominique fesait des miracles, de son vivant, et il ressucita, entr'autres, un certain cardinal Napoléon tué d'une chute de cheval.

l'étaient encore plus par l'intérêt royal et sacerdotal. L'hérésie était la nationalité romane ; il fallait exterminer, dans les Albigeois, les hérétiques et les citoyens. Les évêques, trop indépendants de Rome, et attachés au grandes familles méridionales, ne menaient pas l'Inquisition avec assez de vigueur. Il fallait en investir un ordre qui fut tout entier entre les mains du Pape. Grégoire IX, se ressouvint de l'ordre dominicain né de la croisade, et de la promesse qu'il avait faite à Dominique. Dominique mourant avait prophétisé à Ugolin son élévation prochaine au trône sacerdotal. Ugolin, avait promis à son ami, de le faire monter, incarné dans son ordre, sur les marches du Saint-Siége, et de glorifier sa mémoire jusque dans le ciel. C'est l'apothéose de l'Inquisition elle-même assise avec son patriarche, sur les degrés du trône même de Dieu. Grégoire IX voulut manifester au monde la sainteté de Dominique. Les princes de l'Église, les laïques, les abbés, les députations de tous les ordres monastiques furent convoqués à Bologne. On procéda dans la plus grande pompe, à l'ouverture du tombeau. Dès que la pierre fut enlevée, il s'en exhala, dit la légende, un parfum plus suave et plus pur que celui des roses et des violettes [1]. C'était le parfum de sa sainteté, le beaume

1. Le père Lacordaire : *Vie de saint Dominique.* M. E. Caro : *saint Dominique et les Dominicains.* L'auteur de l'*Idée de Dieu* est un élégant et noble esprit. Mais il a débuté sous les auspices du P. Lacordaire. Il a résumé son roman de saint Dominique. Il s'est uni de cœur au rétablissement de l'ordre dominicain. Que dirons-nous à cela ? Ces mots de l'apôtre : *Caro concupiscit adversus spiritum.* Galat. v. 17.

de son âme céleste, l'exhalation même de la vertu de Dieu. On n'eut plus qu'à consacrer sur la terre une glorification déjà visiblement accomplie dans le ciel. On tira ces reliques de son indigne tombeau, et on les transporta dans un sépulcre magnifique, que la théocratie romaine a fait décorer de siècle en siècle, et notamment par le superbe et biblique ciseau de Michel-Ange [1].

Grégoire IX, le pontife qui donnait à l'Inquisition et à la Papauté, sa forme suprême, était le cousin d'Innocent III et l'ami de Dominique. Au double génie de ce pape et de ce moine, son grand âge ajoutait une majesté sombre et fantastique. Vieillard presque centenaire, il avait l'impétueuse, l'infatigable activité du temps, et l'impitoyable et hautaine inflexibilité du trépas. Ce squelette, couronné de la thiare, semblait une ossification de la mort, dirigeant de son siége immobile, du sein de la ville du passé, les destinées du monde, et poussant de sa houlette funèbre, qui s'allongeait sinistrement en faulx tranchante ou en étincelante foudre, le genre humain, troupeau à demi dévoré, vers le sépulcre. Grégoire fut la personnification la plus terrible de la théocratie romaine [2]. Absorbant lentement, mais irrésistiblement tous les pouvoirs des évêques, l'évêque universel ne pouvait sans inconséquence leur laisser cette juridiction souveraine. D'ailleurs ces évêques avaient une patrie, une famille terrestre ; ils avaient des parents, des

1. M. Taine, voyage en Italie.
2. F. B. de Cavalleriis, Pontificum romanorum effigies

amis, des cliens; ils étaient hommes encore; des moines ne l'étaient plus ou ne devaient plus l'être. *Perinde ac cadaver*. A cette papauté monastique, il fallait une justice monastique; à la papauté une et unique, il fallait un tribunal unique, uniforme, universel. Le Pape imprimait à l'Inquisition, toujours dans ses mains, une vigueur, une promptitude, une rapidité de Dieu. Il pouvait, d'un signe, mettre en jugement peuples, évêques, rois : tribunal terrible qui devait menacer, dominer la papauté elle-même.

Jourdain de Saxe [1], venait de succéder comme général de l'Ordre à Mathieu de France, successeur immédiat de Dominique. Mathieu représente l'hégire dominicaine, la dispersion, l'abaissement et la formation obscure. Jourdain figure le relèvement soudain, éclatant, l'ascension dominatrice au siége judicial du monde. Sous ce troisième chef, dix ans après la mort du fondateur, l'Europe était divisée en douze provinces. De ce nombre, l'Occitanienne, origine de l'Inquisition et sa première proie. Jusque là les Dominicains s'étaient appelés, *Frères de la Vierge*. Grégoire IX, leur donna le nom de *Prédicateurs*, qu'affectait saint Dominique, et plus expressif de leur destination originelle : la prédication dont ils devaient avoir le monopole universel. La bulle qui les investit de l'office de l'Inquisition est du mois d'avril 1233. Le pontife les recommande à tous les prélats, comtes, vicomtes, barons, sénéchaux, et notamment aux comtes de Toulouse et

1. Frère de Simon de Saxe, croisé tué au Pujol (1213) près Toulouse. Guil. de Puil., chap. 20.

de Foix. La France venait d'abattre le midi épuisé de sang; elle l'avait enchaîné par le traité de Paris elle le livrait, ainsi garrotté, et comme un patient qui va être supplicié, aux tortures de la théocratie romaine.

Les dominicains étaient à leur poste : ils étaient revenus avec l'ost de France; ils étaient imposés par la conquête; peut-être étaient-ils déjà rentrés à la sourdine par la tolérance du comte de Toulouse. C'est ainsi que privés de la maison Cellani, ils se construisaient un magnifique cloître, dont Dominique avait lui-même tracé le plan, au cœur de la ville, dans la rue Saint-Rome. Des tribunaux furent aussitôt érigés dans les trois grands centres hérétiques, Albi, Carcassonne et Toulouse. A Carcassonne, l'inquisition s'établit entre l'évéché et le château, dans les tours qui dominent la porte Tolosane, à l'occident [1]. A Toulouse, les premiers inquisiteurs furent les frères Guilhem Arnaud et Pierre Cellani. Le père de Cellani avait été l'hôte de Dominique. Sa maison fut le berceau de l'Inquisition. Depuis l'hégire l'ordre s'était transféré dans la rue Saint-Rome. Mais Pierre Cellani et l'Inquisition revendiquèrent sans doute leur commun berceau qui leur fut rendu et qui demeura le siége perpétuel du tribunal. Adossée au mur antique de la ville baigné par la Garonne, cette maison faisait face au château narbonnais, résidence héréditaire des comtes, alors occupée par un sénéchal capétien. L'Inquisition, odieuse à tous les citoyens, se réfu-

1. M. Cros-Mairevielle, Viollet Leduc.

giait à l'ombre de la forteresse, et sous les balistes du roi de France.

Le portail du palais de l'Inquisition existe encore, mais reconstruit au XVI[e] siècle. L'architecte a inscrit, dans le triangle de son fronton lugubre, une idylle de pierre. Des lis vierges, des palmes glorieuses, un rameau d'olivier pacifique, au bec d'une colombe, symbole de l'Inquisition, oiseau du déluge calmant de son aile sereine et de son amoureux soupir, les vagues décroissantes de la mer de sang. Parmi ces gracieux emblèmes, serpentaient ces deux mots latins : *Domus inquisitionis*. Le temps, indigné sans doute de cette barbare ironie, a passé brutalement sa main sur ces sculptures bucoliques et revêtu cette façade sinistre d'un vague et sombre mystère plus conforme aux scènes d'effroi et aux drames d'horreur perdus dans l'ombre impénétrable de ses murs. On y voyait encore un Christ en croix : à sa droite Dominique de Guzman, à sa gauche Pierre de Vérone, encadrés dans les guirlandes d'Éden. Derrière cet élégant portail, une espèce de porche d'étable, conduit à une église qui se dérobe comme une coupable dans le massif des constructions pour y glorifier furtivement, dans de fades tableaux, les tragiques miracles de son patriarche. On montre encore à droite, dans l'ignoble corridor la sombre cellule de Dominique. Mais on ne trouve plus dans le jardin le figuier planté, dit-on, par le saint et réputé miraculeux parce qu'il renaissait toujours de son tronc éternel. On ne dit pas si les fruits en étaient rouges comme le sang ou pâles comme les larmes, seule rosée qui en ait humecté les racines

pendant des siècles. *Terribilis est iste locus*[1]. Là, siégeait le sinistre tribunal; là, se dressait l'arsenal des tourments; et non loin de là (un nom de rue l'atteste encore), se creusaient les sépulcres vivants des *Immurats*. Toulouse indépendante et cathare avait peu de prisons; il fallut en construire de nouvelles, de nombreuses, d'immenses pour Toulouse asservie et romaine. Le comte Ramon fut contraint de creuser ces abîmes, et de voir ses vieux serviteurs les défenseurs fidèles de sa dynastie, et les héros de la patrie méridionale, traînés comme des brigands, aux tortures et à la mort[2].

V

PREMIERS ACTES DES INQUISITEURS A NARBONNE, ALBI, CORDES.

Grégoire IX, inaugura, par la canonisation de Dominique, l'exercice de l'inquisition dominicaine

1. Inscription du palais de l'Inquisition de Valladolid.

2. La maison de Cellani, berceau de l'Inquisition est, aujourd'hui un couvent de religieuses nommées, je crois, les *Sœurs réparatrices* du Saint Sacrement. Elle a perdu, depuis que ces pages sont écrites, son mystérieux portail symbolique. Mais l'idylle sculpturale, s'est *faite chair* et s'épanouit vivante à l'ombre du cloître. Rien de plus charmant que ce chœur de nonnes évoluant devant l'autel, en longues robes traînantes plus blanches que les lis, avec leur scapulaire bleu de ciel ondulant sur leur tunique de neige, et leur cœur d'or flamboyant sur leur poitrine comme un soleil. Ces douces vierges, semblables aux abeilles de Timna, font, peut-être à leur insu, leur miel monastique, dans la caverne d'épouvante, et dans le cadavre même du monstre qui dévorait Toulouse au XIII[e] siècle.

(1233). Il résolut d'associer à ses faveurs le comte de Toulouse. Il prit l'infortuné prince par la piété filiale. Ramon-le-Vieux, mort depuis douze ans, n'avait pas encore de tombeau. Le pape lui fit entrevoir cette sépulture comme le salaire de son concours à l'extermination des Albigeois. Ainsi le malheureux comte consentit à la mort de ses sujets pour donner aux os paternels l'abri d'un sépulcre. Encore n'obtinrent-ils jamais ces honneurs funèbres. Et quel temps choisit Grégoire IX ? Le plus affreux hiver. L'hiver tua les semences. La gelée produisit la famine. Les hommes broutaient l'herbe comme les bêtes. La famine engendra une mortalité immense. On jetait, par jour, dans la même fosse, jusqu'à cent cadavres[1]. C'est au milieu de ce désespoir que, pour y mettre le comble, le pontife romain démusela l'inquisition.

Le comte de Toulouse, Jehan de Burnin, archevêque de Vienne, nouveau *légat du siége apostolique dans les pays albigeois*, Gilles de Flageac, commissaire du roi de France qui venait de négocier le mariage du jeune monarque avec Marguerite de Provence, le sénéchal de Carcassonne, les évêques et les barons du Midi tinrent un parlement dans le cloître de Saint-Étienne. L'évêque de Toulouse, rédigea l'édit inquisitorial, et les hommes du pape et du roi en imposèrent au prince l'odieuse promulgation (18 fév. 1234). Douze jours après l'édit fut confirmé par un concile tenu à Narbonne (2 avril). Mais auparavant on dut le soumettre à l'approbation du monarque et à la sanction du pontife. Blanche de Castille mande auprès d'elle les comtes de Toulouse et de Provence. Elle leur ordonne de cesser leur guerre. Elle avait besoin de la paix pour déchaîner les fureurs de l'Inquisition. Puis elle conclut le mariage du jeune roi Louis avec Marguerite infante de Provence. Marguerite était fille de Ramon Bérenger, cousin-germain du roi d'Aragon, et de Béatrix de Savoie, célèbre par sa beauté, et dont le valeureux Gui de Cavaillon était le chevalier et le troubadour. L'infante qui paraît avoir hérité des grâces de sa mère, se rendit en France, en vraie princesse romane accompagnée de six ménestrels. Marguerite de Provence trouva à la cour Joana de Toulouse. Par ses deux brus Blanche rattachait à la monarchie Toulouse et Marseille, presque tout le midi des Alpes à l'Océan. Les noces royales se célébrèrent à Sens. On sait le prix des festins et des tournois; on connaît les gages des ménestrels[1]; les poëtes de cour ne manquèrent pas de chanter dans leurs épithalames la félicité de la Provence, l'âge d'or de l'Aquitaine, unie au trône *Lilial*, idylles mensongères, sacrilèges élégies répétées par les historiographes de la monarchie. Le mariage de Saint-Louis et la fête de saint Dominique sont les deux dates de l'Inquisition, et pendant que le roi des lis de France épousait la fleur de Provence et d'Aragon, les bûchers albigeois, ces feux de joie de la conquête, flambaient et flamboyaient sur

1. Gestes glorieux des Français (1233 et 34).

1. Comptes du mariage de Marguerite de Provence. Du Cange, *Obs. sur l'hist. de Saint-Louis.* Pour six troubadours venus avec la reine : 40 l., 4,493 f. 35 c.

tout l'horizon pyrénéen[1]. Le cor du héraut du comte sonnait sinistrement dans Toulouse :

« Nous ordonnons, disait le prince, que les meurtriers des délateurs et pourchasseurs des hérétiques soient activement recherchés. Les habitants des lieux payeront, pour chaque hérétique, à l'homme qui l'arrêtera sur leur territoire, un marc d'argent. On détruira les maisons où sera trouvé un hérétique vivant ou mort, et celles où ils auront prêché du consentement du maître, et ses biens seront confisqués. Les biens de tous les hérétiques, présents ou futurs, seront confisqués au préjudice de leurs héritiers, et leurs maisons seront rasées. Ceux qui s'opposeront aux *Inquisiteurs* ou qui ne les seconderont pas, verront aussi leurs biens confisqués, et subiront un châtiment corporel. Les hérétiques *revêtus*, seront également privés de leurs biens, lors même qu'ils auraient renoncé à l'hérésie à moins qu'ils ne produisent des titres de leur réconciliation. Encourront la même peine, les anciens hérétiques qui, après leur abjuration, cacheront les deux croix cousues par ordre de l'évêque, sur leur poitrine.— Enfin le déplorable prince prend sous sa protection les ordres monastiques, et notamment l'ordre de Cîteaux, l'exterminateur de sa race et de son peuple. Il commande qu'on fasse une chasse à mort aux *Faidits* qu'il flétrit du nom de routiers et qu'il assimile aux brigands. Hélas, ces brigands, ces vagabonds, ce sont les derniers serviteurs de sa maison, les derniers défenseurs de la patrie romane, qui, pour leur héroïque fidélité, expulsés de leurs

1. Guilh. de Puil. ch. 42.

manoirs paternels, n'ont d'abri, que l'ombrage des bois et la voûte du ciel. Ce dernier article comprenait en masse les proscrits de Montségur.

Tel fut le programme de l'Inquisition, et le signal de cette chasse aux Amis de Dieu. Aussitôt, de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, siéges du terrible tribunal, avec ses décrets et ses agents, l'épouvante passa comme un nuage sur le Midi. Les Pyrénées en frissonnèrent, le soleil en devint pâle, le ciel et la terre s'associaient aux douleurs de l'humanité[1]. On investit les villages; on envahit les maisons, les bercails; on fouille les caves, les cavernes, les forêts; on redemande aux sépulcres les ossements; on corrompt, on fait mentir la mort. On ameute, après les fugitifs, comme des chiens affamés, les passions les plus abjectes et les plus féroces, les cupidités, les fanatismes, les envies, les haines implacables, les impitoyables peurs, multipliées dans une guerre plus que civile d'un quart de siècle. Alors on vit, comme aux plus mauvais jours de Rome impériale, le fils trahir son vieux père, la fille livrer sa vieille mère, les parents oublier le fruit de leurs entrailles. Une religion dénaturée dénouait tous les liens de la nature. Les inquisiteurs, dans leurs interrogatoires s'abandonnaient aux caprices les plus fantasques d'une subtilité savante et barbare. A l'un, ils offrent un aliment, et sur l'acceptation ou le refus de l'accusé, ils le déclarent catholique ou cathare : une

1. Il y eut des tremblements de terre, et deux éclipses de soleil (1237) que l'on ne manqua pas de prendre pour des signes de la colère de Dieu.

goutte de lait repoussée envoie à la mort. A l'autre, ils présentent un coq ou un ramier vivant et l'on verse le sang d'un homme qui n'a pas voulu répandre le sang d'un oiseau. A un troisième, ils posent le dilemme suivant non moins indécent que captieux. — Par le pouvoir de qui la femme engendre-t-elle, est-ce par le pouvoir de l'homme ou par la vertu de Dieu. Si le suspect répondait que c'est par le pouvoir de l'homme, tu vois bien, s'écriait le moine farouche, que tu es hérétique, car les cathares prétendent que l'homme est engendré par l'homme et par le diable ! Si l'inculpé, tremblant et troublé, se reprenait en disant que c'est par la vertu de Dieu : Donc, ajoutait le dominicain terrible, tu prétend que Dieu couche avec les femmes : Va, tu n'es qu'un abominable hérétique. Et l'effroyable dilemme refermait sa double serre sur l'infortuné devenu inexorablement la proie de ce tragique sophiste[1].

Les consuls, défenseurs de la liberté et de l'humanité contre les inquisiteurs, s'efforcèrent de calmer d'abord l'effroi, puis la fureur des populations. Ils firent courir de bourg en bourg le mot d'ordre de n'opposer que le silence et la dénégation aux longs et captieux interrogatoires des dominicains. Aussi ces terribles juges, en arrivant dans les communes, furent-ils étonnés d'en trouver les habitants concertés et silencieux. Ils ne purent rien obtenir des citoyens de Castelnaudari. Ils ne furent pas plus heureux, à ce qu'il semble, à Carcassonne. Ils avaient notamment cité à leur tribunal les *Fils d'Impéria*, héritiers des deux puissantes maisons romanes

1. Ménard, 174. Consul. Narb. Consulib. Nem.

d'Aniort et de Laurac[1]. Le légat avait dépêché le plus subtil et le plus retors de ses inquisiteurs, le frère Guilhem Arnauld pour envelopper dans ses filets ces fiers seigneurs pyrénéens. Le roi convoitait leurs châteaux des sources de l'Aude pour placer des garnisons françaises sur cette frontière catalane. Ils étaient accusés du meurtre du sénéchal André de Chauvet. Les fils étaient, disait-on, *croyants*, et leur mère *diaconesse* de l'Église du Paraclet. A ce redoutable appel, la vieille Esclarmonde de Laurac, matrone hautaine, irritée, encore toute endolorie, après vingt ans, du sort tragique de sa sœur Geralda de Lavaur et de son frère Améric de Montréal, descendit à Carcassonne, comme une Cornélie féodale, escortée de ses quatre fils, Othon, Gérald, Guilhem et Ramon d'Aniort. Le frère Arnauld ne put arracher que d'insignifiants aveux de ces rusés chefs des montagnes. Le moine, furieux, crut se dédommager sur la vieille Esclarmonde qu'il supposait être une parfaite cathare. Pour la convaincre, il fit apporter des viandes et lui ordonna d'en manger, la dévorant elle-même de son regard d'oiseau de proie. Esclarmonde en mangea : on crut que c'était par crainte de la mort : c'est peu probable quand on connait sa fierté. Quoi qu'il en soit, le farouche Arnauld dut, pour cette fois, relâcher les nobles enfants d'Impéria, mais pour les ressaisir bientôt, car leurs châteaux de Cerdagne étaient nécessaires au roi de France[2].

Ce système de déguisement et de dénégation ta-

1. Doat, Inq. de Carcas.
2. Guilh. de Puil. — Percin — Martène.

cite convenait peu au naturel impétueux des méridionaux. Ils furent tirés de leur modération par les violences des inquisiteurs ; leur indignation éclata en menaces, en émeutes, en troubles orageux. Le concile de Narbonne publia l'édit. Les citoyens du Bourg de Narbonne s'étaient unis par une espèce de fédération civique, appelée, d'après une tradition grecque, du doux nom d'*Amistança*. C'était évidemment une ligue du parti roman, populaire, contre la cité féodale ; national contre le vicomte dévoué à la France ; cathare contre l'archevêque promoteur fougueux de la croisade, et le sombre représentant de la théocratie romaine. Ramon de Villerouge, tribun de l'*Amistança* narbonnaise, s'appuyait sur Olivier de Termes, le puissant faidit des Corbières. Narbonne avait pour inquisiteur Francisco Ferrer, prieur des dominicains[1]. Ce moine catalan, sans motif, sans examen, sans jugement, confisquait, incarcerait, torturait, tuait même dans l'ombre des cachots. Les consuls, organes des lois et représentants de l'humanité, refusèrent leurs concours à ces barbaries sauvages. Les citoyens ne manifestèrent leur mécontentement que par des murmures tant que l'Inquisiteur n'attaqua pas l'*Amistança*. Mais un jour Ferrer vint lui-même, à la tête de ses sicaires, arrêter un membre de la confrérie, le chevalier Ramon d'Argens. Le peuple arrache son *ami* de leurs mains en poussant des cris de mort. L'Inquisiteur excommunie les insurgés. L'archevêque et le vicomte arrivent et

1. Catel, mem., p. 603.

réclament le baron patriote. Les bourgeois jettent leurs capes, et tirant leurs dagues, s'élancent en vociférant : *A lor ! à lor ! aucis ! aucis* ! (A eux, à eux, tue, tue !) Le vicomte, le prélat, l'Inquisiteur se retranchent dans leurs tours. L'archevêque interdit le Bourg. Le Bourg est déclaré hérétique. Les bourgeois envahissent la cité, dévastent le palais de l'Inquisition, bannissent l'archevêque, et ne gardent que le vicomte, d'origine romane. La cité rappelle le prélat et combat contre le Bourg, et pendant deux ans la guerre civile ensanglante Narbonne. Les consuls en appellent au Saint-Siége et se chargent de ramener le peuple si le pontife lève l'excommunication[1]. Rome hautaine repousse leur sage médiation ; alors ils s'adressent au roi de France. Le monarque, désireux d'éteindre une insurrection qui pouvait gagner toutes les cités du midi, s'empressa de pacifier Narbonne, de concert avec le comte Ramon VII. Les deux princes commirent à cet effet, le roi son sénéchal de Carcassonne, Jehan de Fricamps, et le comte Pons de Villeneuve, son sénéchal de Toulouse. Les sénéchaux et les consuls, après bien des négociations, s'abouchèrent au château de Carcassonne. Au nom du roi de France, Jehan de Fricamps, condamna la cité de Narbonne à réparer les dommages du Bourg ; mais il abolit l'*Amistança* populaire et bannit ses chefs en les envoyant combattre les infidèles d'Espagne et d'Orient. Il est probable que Villerouge et ses compagnons n'allèrent pas si loin, et que pour guerroyer

1. Percin, *Monum.* nov. Tol., p. 52.

contre les barbares, ils n'eurent qu'à se joindre à l'héroïque proscrit Olivier, dans les forêts du Termenez. Chose remarquable, Pons de Villeneuve, l'un des médiateurs de cette paix, et les chevaliers invoqués comme témoins, Ugo de Festa, Isarn et Garsia de Fanjaus, Arnauld et Ferrand de Laure étaient albigeois [1] (sept. 1236). Les seigneurs romans, par horreur de l'inquisition, se rapprochaient du roi de France, qui les employait à la pacification du Midi.

Pendant que Ferrer bouleverse Narbonne, les inquisiteurs Guilhem Pélissa et Arnauld Catala remplissent de trouble et d'effroi les murs d'Albi. Albi est une ville ibère. Son nom vient de son fleuve et de ses eaux (Alba), de sorte qu'Albigeois signifie proprement Aquitain [2]. Les romains traduisirent son nom par *aurore* et lui supposèrent une origine héliaque. De là, son temple d'Apollon consacré plus tard à Cécile, la muse évangélique, l'harmonieuse Égyptienne. Le culte du Soleil se transforma d'abord en christianisme, et, s'idéalisant toujours, s'épanouit au moyen âge dans le Paraclet. L'histoire religieuse d'Albi est symboliquement exprimée dans son écusson : c'est d'abord le soleil et la lune, son origine sidérale, puis la croix romaine gardée par le lion de Montfort, enfin les tours de la Conquête, forteresses de l'évêque et du roi de France. La cité

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr., p. 410.
2. Alba, aqua ; Albia, aquosa ; Albigesium, Aquitania ; Albigesii, Aquitani. Les Albigeois sont effectivement les derniers Aquitains.

de l'Aurore devint la métropole du culte de la lumière dans l'Aquitaine. Mais la croisade la dévasta et l'obscurcit de son tourbillon, et saint Dominique, le Montfort de la prédication, établit, de l'autre côté du Tarn, un camp monastique pour la tenir en échec, dans le château de l'Escure ; ville, comme son nom l'indique, d'origine basque, et construite sur la rive droite du Tarn, à l'endroit où le fleuve, étranglé entre deux rochers, bondit en écumant, ce qu'exprime le nom cantabre de ce Rapide, *le Saut de Sabo* [1]. Cette succursale de Prouille fut le séminaire des inquisiteurs de l'Albigeois. Grégoire IX installa le redoutable tribunal dans la métropole johannite. Il en établit le siége, à l'ombre des tours de l'évêque, dans la forteresse épiscopale, contiguë à la cathédrale (revêtue elle-même de sa carapace militaire) et séparée par un fossé profond de l'indocile et orageuse cité. Arnaud Catala et Guilhem Pélissa citent à leur barre les disciples du Paraclet. Trois parfaits, Pierre del Pech-Perdut, Pierre de Bon-Mancip et le chevalier Arnaud Griffi, furent candamnés au bûcher. Douze croyants furent bannis temporairement et envoyés, pour s'y perdre, dans les guerres musulmanes d'Espagne et de Palestine [2].

Mais après les vivants ils réclament encore les morts. C'était le jeudi après la Pentecôte (1234). L'évêque Durand tenait un synode dans la basilique de Sainte-Cécile. L'inquisiteur voulut apparemment inaugurer cette solennité par une exhumation

1. Sava et Ava eau.—Escure : Vria, source, Esc. basque.
2. Percin, *Monum.* p. 48.

de cadavres. Il ordonne au bayle de l'évêque de déterrer les os d'une hérétique nommée Tesseyre. Le bayle objecte l'irritation populaire qui, chose bizarre, a pu laisser brûler les vivants, mais qui ne permettrait pas d'exhumer les morts. Catala, au-dessus de ce préjugé funéraire, se rend aussitôt, suivi de quelques prêtres, au cimetière de Saint-Étienne, situé sur la hauteur et au levant de l'évêché. Armé d'une bêche, et pour donner l'exemple, il creuse lui-même la tombe cathare. Après quelques coups, laissant achever le reste aux gens de l'évêque, il revient dans la cathédrale, promettant au synode le parfum d'une combustion d'ossements humains. A peine s'était-il assis, qu'il voit accourir en désordre les fossoyeurs effarés et haletants. La foule a voulu les mettre en lambeaux et les enterrer vivants dans la tombe profanée. L'inquisiteur furieux sort, et marchant à leur tête, les reconduit au cimetière envahi par le peuple tumultueux. A son aspect, une clameur menaçante s'élève comme un rugissement de la conscience humaine blessée dans son sentiment le plus sacré. « Qu'il sorte de la ville, le traître ! Mais non, il n'est pas digne de vivre ! Il faut qu'il meure ! Au Tarn, au Tarn ! » Catala, saisi, renversé, foulé aux pieds, est traîné vers le fleuve[1]. Le peuple l'eût jeté dans les flots, sans la clémente et généreuse entremise des consuls. L'inquisiteur rentre dans la cathédrale, s'élance vers la chaire, et là, poudreux, meurtri, horrible et superbe, fulmine l'excommunication sur Albi. On tâche de

1. Ibid. *Martyr. Aven.* ch. II.

calmer son ressentiment. « Mon injure, répond le moine subtilement implacable, je l'oublierai volontiers; mais je ne puis ni ne dois oublier l'injure de l'Église et du pontife romain. » Il dut se laisser pourtant fléchir par l'évêque, dont l'intervention pacifique assoupit l'orageux frémissement de la cité[1].

Pélisse et Catala, ou deux de leurs collègues inconnus, ne tardèrent pas à recevoir le châtiment mérité de leur fanatisme barbare. Le comte Ramon VII, pour réparer les ravages de la croisade, avait fait construire plusieurs cités, et de ce nombre, entre le Tarn et l'Aveyron, une ville favorite qu'il nomma Cordoue, comme on trouve dans les environs Valence et Pampelune, en souvenir de l'Espagne, antique berceau des races ibéro-romanes. Un château, percé de deux portes et flanqué de trois tours, hérissa, de son enceinte crénelée, le sommet d'un monticule de terre conique dont les toits, qui bientôt en dentelèrent les abruptes déclivités, imitaient au moyen âge les écailles d'une gigantesque pomme de pin. En dehors de la forteresse s'éleva une maison de chasse d'une suprême élégance gothique, et toute sculptée de chiens, de faucons, de piqueurs donnant du cor, et poursuivant les cerfs et les sangliers effarés, images en pierre des délassements que le prince espérait trouver dans ces lieux sauvages. D'autres seigneurs albigeois vinrent y grouper leurs demeures féodales, au-dessous desquelles se pressèrent les huttes des faidits expulsés des villes à demi détruites de la Guépie, de Cahuzac et

1. Martène, t. I, p. 985.

du fort Saint-Marcel, célèbre par sa résistance héroïque. Le comte concéda paternellement à ces victimes de la croisade les libertés les plus étendues, même celle de chasser le gibier de ses forêts. Cordoue était évidemment une arche cathare, un refuge de déshérités, un abri après la tempête. La pensée de son fondateur rayonne sur l'écusson qu'il lui donna : la porte féodale surmontée de ses trois tours, marquée de la croix de Toulouse, avec cette légende : *Pro Christo*. Plus tard, le roi de France ajouta : *et pro rege*, avec son symbole de servitude, la fleur de lys capétienne[1].

La jeune Cordoue romane, cinq ans après sa naissance, était déjà tellement forte et guerrière qu'assiégée par Imbert de Beaujeu, elle repoussa le sénéchal français. Mais victorieuse par les armes, elle fut vaincue par les traités, et livrée à la paix de Paris. La reine Blanche qui stipula la destruction de la Guépie et d'anciennes cités albigeoises, exigea la conservation de Cordoue, et, pendant dix ans, l'occupation de ses tours par des hommes d'outre-Loire. Le château reçut donc un capitaine français qui tendant la main à l'évêque d'Albi, aux deux Montforts de Lombers et de Castres, complétait la ligne des campements de la croisade et de la monarchie. Mais au-dessous du donjon royal, la montagne tordait à ses flancs deux ou trois zones circulaires de faubourgs séparés par les spirales crénelées de leurs fortifications où pullulait une population d'anciens faidits des bois. La colo-

1. Compaïre, *armes de Cordes*. Mérimée, *voyage dans le Midi*, maison de chasse de Ramon VII.

nie, agricole en même temps qu'industrielle, cultivait les chanvres dans les plaines qu'arrose le Saret, les rouissait dans les eaux de ce gave, et les filait et les tissait dans ses murs devenus une vaste manufacture de toiles. Le catharisme soumit cette population d'ouvriers à sa discipline ascetique et transforma cette immense tisseranderie en un séminaire immense de prédication et de propagande, dirigé par un tisseur suprême, le parfait Sicard Figueyras, parent d'un populaire et tragique troubadour de Toulouse. Les inquisiteurs d'Albi éventèrent, au parfum de son miel, cette ruche d'abeilles johannites. Ils se présentent aux portes de la cité; ils s'engagent dans le tortueux dédale de ses ruelles en cascades; ils menacent de brûler les vivants et d'exhumer les morts[1]. Ces ouvriers, furieux, naguère proscrits dans les bois, échappés aux incendies de leurs villages et aux destructions de la croisade, arrachent ces moines aux mains des soldats français et massacrent ces prédicateurs du grand massacre. Il les jettent dans un puits, lambeaux sanglants, vivants cadavres. Le roi exigea sans doute du comte le châtiment des meurtriers. La maison d'Elva, séminaire de tisseurs, resta détruite. Les élèves se dispersèrent dans les forêts; Sicard leur maître se retira probablement au camp d'Hautpoul, et l'un des chefs de l'émeute Imbert de Salas, gagna le refuge lointain de Montségur[2]; Beaucoup furent attachés aux gibets, et

1. Percin, monum. cont. Tol.
2. Doat. XXII. Imb. de Salas, gendre de Berenger de Lavelanet.

c'est peut-être pour avoir filé le chanvre de son supplice, et tissé le linceul de son sépulcre, que la jeune cité martyre entendit la bouche railleuse des Français, ennemie de la pitié autant que de l'euphonie romane, mutiler jusqu'à son nom mélodieux de Cordua et lui infliger, comme un stigmate, le nom flétrissant de Cordes qu'elle porte aujourd'hui.

VI

TROUBLES ET SUPLICES DANS TOULOUSE.

A Toulouse le tumulte fut presque une révolution [1]. On célébrait, dans l'église des Frères-Prêcheurs de la rue Saint-Rome, le premier anniversaire de la canonisation de Saint-Dominique, (Avril 1234). Ramon du Falgar officia pontificalement. Après la messe, il passa de la basilique dans le cloître : l'évêque devait dîner avec la communauté dominicaine. Ils allaient se mettre à table, quand le frère Pons de Saint-Gilles, prieur du monastère fut averti que des ministres hérétiques étaient attendus auprès d'une vieille femme agonisante dans la rue Lameth. La moribonde était belle-mère d'un certain Peytavi, agent principal de l'église du Paraclet de Toulouse, et membre d'une famille qui avait produit plusieurs diacres albigeois. Trente ans auparavant, un autre Peytavi prêchait publiquement dans son logis de la rue de l'Orme-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. des addit., p. 103.

Sec [1]. Vers ce temps-là même, la diaconesse Laurença Peytavi évangélisait dans le Lauragais ; enfin, un Peytavi encore figurera parmi les combattants de Montségur. L'évêque et le prieur résolurent de frapper cette famille dangereuse, d'un coup éclatant. Laissant leur repas, ils se rendent aussitôt dans la maison indiquée ; ils entrent sans bruit dans la chambre de la malade et se placent en silence à son chevet. Puis, d'un ton plein de tendresse et d'onction, ils commencent les pieux entretiens dont les ministres du Paraclet consolent les mourants. A ces accents affectueux, la vieille femme, accablée d'ailleurs par le mal, prit l'évêque et le prieur pour les diacres attendus. Elle répondait à leurs questions insidieuses, naïvement, avec abandon et dans le sens cathare. « Croyez-vous bien cela, disait paternellement l'évêque, le croyez-vous ? — Je le crois, répondait la malade, je parle comme je pense. — Eh bien, vous êtes hérétique, s'écria le prélat, d'une voix tonnante ! Renoncez promptement à vos erreurs ! Soumettez-vous à l'Église catholique ! Je suis votre évêque, l'évêque de Toulouse ! »

La mourante demeurant inébranlable, l'évêque l'excommunie, et, sur son commandement, le viguier de la cité la fait traîner au Pré-du-Comte, et jeter, avec son lit même, dans les flammes. C'est ainsi que Ramon du Falgar et Pons de Saint-Gilles dînèrent ce jour-là. Cette cendre humaine fut le sel dont ils assaisonnèrent leur banquet en l'honneur de saint Dominique. On dit que Peytavi, témoin

1. Rég. de l'inq. de Toulouse.

du supplice de sa belle-mère, abjura dans son effroi ainsi qu'Aldric, son *compagnon*. C'est douteux, mais, quoi qu'il en soit, nous trouverons encore un albigeois de ce nom, probablement de sa famille, peut-être lui-même, au nombre des défenseurs de Montségur.

Ramon du Falgar, après cette exécution, rentra paisiblement dans son palais épiscopal. Mais le frère Pons de Saint-Gilles s'élança dans la chaire, et se tournant vers les quatre vents du ciel, il s'écria d'un ton solennel et menaçant : « Au nom de Dieu et de son serviteur saint Dominique, je défie dès maintenant les hérétiques et leurs défenseurs ! Je conjure les catholiques de déposer toute crainte et de rendre courageusement témoignage à la vérité; car j'atteste Dieu qu'avant huit jours un secours extraordinaire viendra renforcer les inquisiteurs, et leur ouvrira, pour pénétrer dans les retraites les plus cachées de l'hérésie, une porte qui ne se fermera plus ! » L'inquisiteur attendait peut-être quelque nouveau décret du Vatican, soutenu par quelque corps d'archers de la reine Blanche, destinés à relever le courage des catholiques évidemment en minorité dans Toulouse. Après ce mystérieux défi, le frère Pons de Saint-Gilles fit conduire au bûcher Arnauld Sans, maréchal ferrant de la rue Croix-Baragnon, un client et un disciple de la grande maison capitulaire et johannite des Varagnes[1], et parent sans doute du diacre Ramon Sans, retiré dans le bois de l'Avéran, entre Bonneville et Avignonet (1236). Sans, marchant au bûcher, pensait moins au supplice qu'à la violation de sa dignité d'homme et de citoyen : « Quelle insulte, disait-il, on fait à moi et à notre ville ! Je suis pourtant un bon chrétien[1] ! »

1. Et des Roaïx, car la rue Croix-Baranhon débouche sur la place Roaïx qu'occupait alors le palais où cette grande race consulaire hébergea deux fois les comtes de Toulouse

La plainte républicaine de cet ouvrier émut contre les dominicains l'indignation populaire. Deux autres Amis de Dieu, un pauvre tisserand nommé Joan, et un riche bourgeois, Pierre-Guilhem Delort, furent arrachés par le peuple au viguier et au supplice. Delort se sauva. Joan, ramené dans les prisons, y trouva des cathares de Lavaur, reçut d'eux le *consolament*, et les suivit au bûcher. Le prieur et le viguier, dans une chasse qu'ils font en Lauragais, surprennent sept parfaits, au château de Cassers, de mémoire si tragique. Arnaud Domengé, un faux frère, interrogé dans sa prison, a révélé leur retraite. Transférés à Toulouse, ils marchent à la mort : le traître reçoit, pour prix du sang, la liberté. Mais il ne porta pas loin sa perfidie. En traversant le Lantarais, il reçut son salaire des habitants d'Agassolh. C'est alors que périrent Garsenda de Saint-Andréo du Mas avec sa sœur Galharda ; et Berengère de Gavarret avec sa compagne Aicelina de Hauterive. Ces deux grandes diaconesses, le plus noble sang du Lauragais et du comté de Foix, mères de saints, de héros et de troubadours, furent brûlées à Toulouse. Pendant que Pons de Saint-Gilles terrorisait Tou-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXV, addit., note 8.

louse, d'autres inquisiteurs jetaient l'épouvante et l'horreur dans le Quercy. A Cahors, ils exhumèrent et traînèrent plusieurs cadavres. A Moissac, ils brûlèrent plus de deux cents vivants[1]. L'un d'eux, évadé du bûcher et réfugié dans l'abbaye de Bellaperga, endossa l'habit monastique, et, sous ce déguisement claustral, gagna la Lombardie, où il revêtit de nouveau la robe johannite. Mais Pons de Saint-Gilles et son farouche collègue, l'abbé de Saint-Saturnin, appellent à leur secours, pour dompter les Toulousains désolés et menaçants, les inquisiteurs du Quercy. Le prieur et l'abbé s'adjoignent les dominicains, les franciscains, une armée de moines, de prêtres et d'archers, et commencent une perquisition générale dans la métropole. Ils cernent les quartiers, ferment les rues, fouillent les greniers, les caves, les tombes. Ils traînent un peuple de vivants, un peuple de morts à leur tribunal, et de là, vivants et morts, au bûcher. Le Pré-du-Comte, du matin au soir, fumait d'holocaustes humains. On eût dit la vallée de Hinnon et l'autel de Moloch. Nous avons négligé le nom du viguier qui fut le servile et féroce instrument des inquisiteurs. Il s'appelait Durand de Saint-Bars. Ne serait-il pas un parent de ce Catholica de Barsa, compagnon de saint Dominique? Le couvent de Saint-Rome n'aurait-il pas imposé son satellite à l'infortuné comte? Quoi qu'il en soit, il a choisi sa part avec les dominicains. Qu'il la garde éternellement, et qu'éternellement l'histoire, qui le juge à son tour, l'attache inexorablement sur ses bûchers, et torde à son front leurs flammes vengeresses en auréole.

1. G. de Puil. ch. 43. — Percin, Mon. p. 48.

Devant toutes ces barbaries, Toulouse se soulève d'horreur. Ce n'est plus seulement l'indignation tumultueuse du peuple : c'est la révolte intelligente et magnanime des citoyens, des chevaliers, des consuls, du comte. Ramon VII, reconquis par le sentiment humain et le parti roman, destitue son viguier dominicain. Il le remplace par le noble Pierre de Toulouse, issu d'une race capitulaire, d'une branche de la dynastie comtale. Le prince supplie le légat de suspendre les inquisiteurs qui dévorent son peuple comme le pain[1]. Il n'obtient que le renvoi de Cellani. Il est vrai que Cellani était le plus acharné. Il réalisait le proverbe de Salomon : *Quand l'esclave est roi, la terre tremble*. Cellani avait été le valet des comtes. Il portait dans son cœur la double violence de sa vindicative servilité et de son omnipotence théocratique. Cet ancien serf ne pouvait assouvir sa superbe de jeter l'effroi dans le palais où il avait rampé et flatté parmi les chiens du comte. Le légat se contenta d'envoyer Cellani désoler le Quercy. Son départ ne ralentit pas les emportements de son collègue Guilhem Arnauld. Cet inquisiteur cite à sa barre les nobles citoyens, les magnanimes barons qui s'opposaient à ses fureurs, les Roaïx, les Maurand, les Villeneuve, les Varagnes, hommes capitulaires, capitouls peut-être. Ces chevaliers refusent de comparaître devant ce moine : les uns courent aux armes, d'autres se

1. Ibid. — Martène, t. I., p. 992., t. VI., p. 460.

fortifient dans leurs maisons flanquées de tours, d'autres enfin se réfugient sur les rochers de Montségur. Les capitouls, le viguier, prennent hautement la défense de leurs concitoyens : ils somment Arnauld de discontinuer ses poursuites, et sur son refus hautain, l'expulsent de la cité. Les dominicains et les autres ordres monastiques accompagnent processionnellement l'inquisiteur jusqu'à l'extrémité du pont de la Daurade (dont on voit encore une pile informe en briques noircies par le temps, sur le grève de Saint-Cyprien). Les consuls l'attendent à la porte méridionale ; ils renouvellent leur sommation de clémence et d'humanité.[1] Arnauld reste inflexible, et une fois hors des murs de la cité, le moine implacable envoie à Mascaron, prévôt de la cathédrale, l'ordre de citer les citoyens inculpés et récalcitrants, et au prieur Pons de Saint-Gilles, celui de sommer les capitouls de comparaître à Carcassonne, où cet inquisiteur va relever son tribunal à l'ombre des épées du roi de France (5 nov.).

Les intrépides consuls mandent le prieur, le prévôt, les prêtres au Capitole ; ils leur défendent d'obéir au frère Arnauld ; ils ordonnent aux citoyens de rompre avec l'évêque ; ils privent du feu et de l'eau les dominicains, et mettent aux portes de leur cloître les gardes consulaires. Alors la cloche du monastère fait entendre des sons lugubres. Elle convoque les religieux dans la salle du chapitre où les attend le prieur. Pons de Saint-Gilles, ne pouvant martyriser la cité, prend une attitude de martyr.

1. Percin, Mon. — Mart. Aven.

« Frères, leur dit-il, voici l'heure ! Quatre d'entre vous doivent exécuter les ordres du frère Arnauld. La mort sera le prix de leur dévouement. Quels sont ceux qui sont prêts au sacrifice d'une vie passagère, pour en acquérir une éternelle? » — Tous, en signe d'acceptation, se prosternent en silence, confessant leurs péchés, offrant leurs âmes à Dieu. — « Que le Seigneur soit loué, s'écrie le prieur ! Mais relevez-vous ! c'est moi qui choisirai les saints ! que ceux qui resteront ne s'affligent pas ! ils n'en seront pas moins récompensés dans le ciel ! » Quatre sont élus, reçoivent les derniers sacrements et se rendent auprès des capitouls. Ils accomplissent leur message fanatique, et attendent la mort que provoque leur insolente harangue. Les magnanimes consuls, qui ne veulent pas de leur sang, se contentent de l'expulsion totale des dominicains[1]. A la tête de la garde urbaine et revêtus de leurs insignes consulaires, ils se présentent aux portes du couvent de Saint-Rome. Les moines veulent combattre dans ses murs. Mais, après trois sommations, les portes s'ouvrent et quarante religieux sortent, le prieur en tête, précédé de la croix. Ils sortent deux à deux : les derniers s'obstinent à périr dans leur cloître ; mais le glaive auquel ils demandent la mort les contraint miséricordieusement de suivre leurs compagnons. Le cortége lugubre ondule dans les étroites et sombres rues de la cité, murmurant le *Credo*, chantant le *Te Deum* et le *Salve Regina*. Il passe le pont, et de Saint-Cyprien, par la porte de Muret,

1. Martène anecd.

se dirige vers Bracavilla, domaine des chanoines de la cathédrale, au confluent de la Garonne et de l'Ariège (6 nov. 1235). De là, par le *chemin Narbonnais*, la voie romaine qui longe le Pech-David (mons dividuus) et le cours de l'Ariége et de l'Ers, ils se dirigent vers Hauterive, Mazères, Fanjaus, Montréal. Quelques jours après, les inquisiteurs, les dominicains, l'évêque, compagnon volontaire de leur exil, se réunirent à Carcassonne, d'où Ramon du Falgar excommunia onze capitouls comme fauteurs des hérétiques (10 nov.). Bientôt arriva, de son côté, l'archevêque de Narbonne avec ses inquisiteurs expulsés de sa métropole. Ils comprirent Ramon VII dans leur anathème et ce prince vit, en un instant, mais d'un assez ferme regard, jaillir de tous les points du ciel, et fondre sur sa tête, une avalanche de tonnerres théocratiques [1].

VII

MARTYRS CATHARES. — EXHUMATION DES MORTS.

En se réfugiant dans l'aire inaccessible de Montségur, les amis de Dieu n'avaient entendu soustraire que le siége de leur sacerdoce, et non le corps sacerdotal à l'inquisition. Ils répondirent au défi de Pons de Saint-Gilles comme à celui de Simon de Montfort, comme à celui de l'évêque d'Osma et de

1. G. de Puil. — Percin. — Martène.

Dominique. Comme sur le sol de la controverse et sur le champ de la guerre, ils apparurent résolûment sur le terrain du martyre. Le sacrifice était naturel aux enfants du Paraclet. Nulle Église ne fut plus amoureuse de la mort. Leurs évêques, leurs diacres, leurs diaconesses accoururent donc de Montségur pour consoler les populations ravagées par le tribunal dominicain. Le vieux et vénérable Guilhabert de Castres descendit lui-même de la Roche sainte et parcourut notamment les châteaux de Ravat, de Lordat, d'Alion, de So, consolant les troupeaux, fortifiant les pasteurs, ravivant le zèle des seigneurs pyrénéens. C'est même dans cette désolation générale que le patriarche effectua l'une de ses plus importantes conquêtes. Guilhabert avait toujours eu de ces étonnantes fortunes qui relèvent les situations les plus désespérées. C'est ainsi qu'en 1204, lors de la grande proscription d'Innocent III, il convertit Esclarmonde de Foix, qui fonda Montségur, et recueillit sur cette cime inexpugnable, la patrie vaincue. C'est ainsi qu'en 1213, après le désastre de Muret, quand tout semblait perdu, il convertit Ermessende de Foix qui, réunissant les exilés dans son château de Castelbon, forma, derrière les Pyrénées, ce camp célèbre de faidits, d'où sortit la délivrance et la victoire. Et maintenant il crut avoir sauvé une troisième fois la cause romane en convertissant Loup de Foix, le Bayard des guerres romanes [1]. Cette conversion illustre eut lieu dans la grotte d'Ornolac. L'évêque

1. Doat., XXIII, p. 120.

et le chevalier montèrent ce chaos de rocs écroulés qui, des bords de l'Ariége, conduit, par des sentiers en zigzac, jusqu'à la bouche de la caverne qui s'ouvre à mi-hauteur de la montagne, en face d'Ussat. Ils pénétrèrent, pendant un quart de lieue, dans les entrailles de la roche jusqu'au point où le long, étroit et tortueux défilé s'évase et s'épanouit en un vaste dôme. Là, en présence d'un grand peuple assemblé dans ces ténèbres, le héros tomba aux pieds du vieillard. L'évêque lui donna le baiser de paix. Le guerrier se releva *parfait* cathare et chevalier de l'Église du Consolateur [1].

Cette grotte immense d'Ornolac est le temple de Guilhabert de Castres. Car les Albigeois, qui ne pénétraient plus guère dans les cités, et ne faisaient que des haltes nocturnes dans les châteaux, n'auront désormais pour demeures que des cavernes, ou des cabanes de branchage cachées sous les bois. Bernard de Vals avait sa retraite dans les rochers de Puivert. Bernad Ot, dans la *garrigue* des Ferreters. Ramon Sans, dans les bois de l'Averan. Pons de Sogornac, sous une hutte de ramée dans la forêt de Peyragech, non loin de Préservilla. Ramon Sicre, dans les landes de la Guisola, aux environs Cassers. Ramon Gros habitait les solitudes de de Trébons. Les bois de Peyracava, près de Saint-Germier, de la Galena près de Varelhas, de Cantaloup près de Maurelmont, de Saleïs près de Caraman, del Moster près de Fanjaus, recélaient les Amis de Dieu sous leurs rameaux, ou dans leurs rochers.

1. Ibid. Lupus de Fuxo hæreticavit in spulgâ Ornolac.

Mélina présidait un ouvroir de vierges dans les grottes voisines de son château de Pradélas. Guilhelma de Falhent vivait solitaire dans une cellule de feuillage près de la fontaine de Falgairac. D'autres erraient à cheval de forêts en forêts avec une escorte chevaleresque : ainsi la vieille Orbria, sœur de Guilhabert de Castres, vint dans les bois de Bolbona, près de Montault, et de là au bocage de Puivert d'où Loup de Foix, chevalier errant de l'église du Paraclet, la reconduisit à Montségur [1].

Les Albigeois donc furent tous à leur poste d'apostolat et de martyre. C'est alors que périt le fameux Vigoros de Bocona, le disciple d'Esclarmonda de Foix, l'apôtre de la Gascogne et de l'Agenais. Évêque du Rasez probablement et de la région septentrionale du Carcassez, il venait de temps en temps reprendre haleine sur les terres du comte de Toulouse moins tourmentées que celles du roi de France. Ainsi que Jordan de Lantar, il prêchait fréquemment dans les derniers jours, à Laurac, Pech-Lunar, et Gajan-la-Selva. La vaillante épée de Pierre de Mazerolles et de Pons-Adhémar de Rodelha qui faisait la garde autour de lui, ne put le sauver des lynx de l'inquisition. Vieux et fatigué, il ne lui restait plus, pour couronner son apostolat, que de porter la vigueur de son âme sur le bûcher, ce qu'il fit vraisemblablement à Toulouse.

Un jour Mancip de Galhac-Tolza, châtelain du comte à Fanjaus, suivi d'une troupe d'archers et

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, add., liv. XXV, p. 31. Manuscrits de Toulouse.

de cavaliers, envahit, en appareil de guerre, la paisible et silencieuse solitude de Montségur. Au nom du comte Ramon, il réclame impérieusement l'extradition de Joan Cambiaïre, *fils majeur* de Guilhabert de Castres, et celle de trois parfaits, ses compagnons. Les chefs étaient absents : le camp des faidits ne résista pas, et les victimes, libres de chercher leur salut dans les bois, tendirent, à ce qu'il paraît, leurs mains aux fers. Seulement un messager courut en avertir Arnaud-Roger, à Cuella où il inhumait son beau-frère Isarn de Montservat. Le chevalier s'élança sur la trace des archers, mais ne put délivrer les captifs, et rentra désolé à Montségur[1]. Un mystère est au fond de ce forfait. Sur qui doit retomber ce sang? Est-ce sur le comte? Est-ce sur l'évêque? Est-ce sur Mancip de Gaillac? Est-ce pour de tels coups de main que le traître Mancip avait remplacé le noble et patriote Pardo? Une seule chose est certaine, le supplice des Purs. Conduits à Toulouse, à travers les prières des peuples éplorés, les captifs de Montségur confessèrent le Consolateur, au Pré-du-Comte, devant la basilique de Saint-Saturnin.

Alors périt aussi Guilhem de Lantar, beau-frère de Ramon de Perelha. Guilhem est un héros des guerres nationales. Il suivait toujours son oncle et son modèle l'illustre Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun. C'est ainsi qu'il figure à la bataille de Baziéges, au siége de Beaucaire, et aux deux siéges de Toulouse. Au dernier où fut repoussé,

1. Doat., XXII, Dep. d'Arn. Roger.

après quarante jours de combats, le fils de Philippe-Auguste, il se sépara de ses frères qui défendaient la barbacane de Saint-Étienne, au levant. Il combattit, au couchant, à la barbacane d'Arnauld-Bernard, avec son oncle, Arnauld de Villamur, *riche, vigoureux* et *sage*, le *vaillant* Guilhem Bernard d'Asnava, beau-frère de Loup de Foix, et Guilhem Arnaudon, l'ingénieur des machines. Après la victoire, il devint évêque, fut pris dans les bois du Lantarais, et confessa sur le bûcher la foi du Paraclet. C'est à Toulouse, sur le Pré-du-Comte, tant de fois témoin de ses exploits, qu'il obtint dans les flammes ce dernier triomphe de la mort. Cadenet, son troubadour, se réfugia dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, probablement au couvent de l'Hospitalet dans les Pyrénées[1]. C'est dans les forêts du Peymauri, aux sources de l'Ariège, qu'il pleura son maître infortuné et que, dans la tourmente, il trouva son *port*. Admirable symbolisme des Ibères qui plaçaient leurs refuges non dans les golfes des plages, comme les marins, mais sur les cimes, sur les neiges, et dans l'azur voisin du *port* éternel.

Le supplice de Cambiaïré et de ses trois compagnons fut probablement, de la part de ce faible et déplorable prince, une expiation du courage des Capitouls, et un gage de réconciliation avec Grégoire IX. Sa pusillanimité fut, il faut le croire, poussée à cette cruauté par la servilité perfide de Mancip

1. C'est de Guilhem de Lantar que Cadenet était le troubadour et l'acolyte, et non de Jordan, évêque aussi, mais qui ne fut pas martyr.

de Galhac, secrètement vendu à l'évêque qui corrompait tous ses bayles de Fanjaus. Ramon du Falgar s'était rendu à Rome ; il exposa au pontife, comment l'évêque, le tribunal de l'inquisition, et tout l'ordre dominicain, avaient été expulsés de Toulouse. Grégoire écrivit au comte une lettre menaçante : il lui rappelle ses *attentats*, ceux de son viguier, ceux des capitouls; il lui commande d'en faire une réparation solennelle, et de ne plus différer son voyage d'outre-mer, avec les consuls de Toulouse. « Faute de quoi, ajoutait-il, nous ordonnons à notre légat de t'y contraindre par les censures ecclésiastiques, et de faire publier, tous les dimanches et jours de fête, dans toutes les églises de sa légation, au son des cloches, et à cierges éteints, lesdites sentences d'excommunication jusqu'à ce que tu aies fait une satisfaction convenable[1]. » Le pape, en même temps, ordonnait au roi de France, de forcer Ramon de passer dans la Terre-Sainte, et d'envoyer le jeune comte Alfonse, âgé de seize ans, prendre l'administration de la cité et du territoire de Toulouse. Quelques mois après, ce prince capétien fut uni, malgré l'âge et la parenté, à l'infante Joana, héritière de la maison de Saint-Gélis, et le mariage de ces deux enfants recommença le supplice des peuples dont un décret pontifical les déclarait les souverains (1236)[2].

Le comte Ramon voyait bien qu'en se rendant en Orient, il livrerait, par son absence, son peuple

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 9.
2. G. de Nangis. — Math. Paris.

à l'inquisition et ses terres au roi de France. Il consentit, pour reculer son départ, au retour de l'évêque et des inquisiteurs dans Toulouse. Ramon du Falgar, Pons de Saint-Gilles et le farouche frère Arnauld rentrèrent dans la cité consternée, avec une pompe lugubre et triomphale. Ces moines superbes traînaient vaincus à leur suite leur prince avili, les nobles capitouls abattus, la justice et l'humanité gémissantes. Ah ! pourquoi l'infortuné comte, pourquoi les magnanimes consuls ne s'exilèrent-ils pas dans les déserts de l'Orient ! Ils n'auraient point vu le frère Arnauld remonter sur son siége judicial. Les jugements, les proscriptions, les incarcérations, les supplices, la profanation des tombes, la combustion des vivants et des morts recommencèrent dans Toulouse épouvantée. A Toulouse, à Carcassonne, à Albi, dans les villes, dans les bourgades, on traîna de rue en rue les ossements, à son de trompe. *Qui aital fara, aital périra*, criait le héraut de l'inquisition en s'accompagnant de son cor lugubre[1]. Eh bien, que ce cri sinistre, pour son jugement et notre instruction, se prolonge à travers les siècles !

Les mêmes exécutions eurent lieu sur les deux versants des Pyrénées. Aux fureurs des dominicains de Toulouse répondaient les emportements des dominicains de Tarragone. Les inquisiteurs aragonais, appelés par l'évêque d'Urgel, montèrent à Castelbon. Sur les bords de la Noguéra orientale, le camp chevaleresque des faidits avait laissé une

1. Percin, Mon., p. 51. — Rég. de l'Inq.

église johannite. Au camp des princes exilés avait succédé une église indigène de pâtres: communauté rustique, mais héroïque d'origine, fondée par Guilhabert de Castres, et dont la première semence avait été le vicomte Arnauld, et sa noble fille, Ermessende, comtesse de Foix. Pierre, évêque d'Urgel, voulut d'abord se rendre en personne à Castelbon. Par deux fois, ces montagnards menacèrent de tuer le prélat inquisiteur. Pierre, alors, somma Roger-Bernard, comte de Foix, de lui livrer d'abord trois hommes, puis cinq, puis seize, puis enfin quarante-quatre. Le magnanime comte répondit qu'il ne lui livrerait aucun de ses vassaux, et que d'ailleurs, depuis la mort de sa femme Ermessende, il avait cédé à son fils Roger la vicomté de Castelbon. Alors Guilhem, procurateur de l'archevêque de Tarragone, somma Roger, infant de Foix, d'ouvrir ses terres aux agents de l'inquisition. Roger, au concile de Lérida, y consentit; mais les prélats espagnols exigèrent encore que ce prince indocile, pour que l'œuvre de l'inquisition s'accomplît *mieux*, plus *sûrement*, et plus *complétement*, remît sa vicomté à son beau-père, Ramon Folch, vicomte de Cardonna. Ces précautions prises, les inquisiteurs, dominicains et franciscains, et d'autres clercs, montèrent à Castelbon. Ils condamnèrent quarante-cinq hérétiques, croyants ou parfaits, dix-huit morts dont ils firent exhumer et brûler les ossements, et quinze contumaces. De ce nombre était Pierre Du Mas[1], qui refusa

1. Probablement de la maison de Saint-Andréo, et resté depuis l'exil à Castelbon, pour le service du comte.

constamment de comparaître aux sommations réitérées des inquisiteurs, et Joan du Val d'Andorra qui vint une fois pour traiter de la paix entre le comte de Foix et l'église d'Urgel, et qui ne reparut jamais. Enfin ils ordonnèrent la démolition de deux maisons, probablement celles de ces deux notables Andorrans dont l'inquisition demanda vainement l'extradition au comte de Foix. Aussi le concile de Lérida maintint-il l'excommunication prononcée par Pierre, évêque d'Urgel, contre le comte Roger-Bernard, *fauteur et défenseur des hérétiques*[1]. Après ces exécutions, les inquisiteurs redescendirent de Castelbon traînant leurs quarante-cinq captifs cathares qu'ils incarcérèrent et brûlèrent dans les villes espagnoles des bords de l'Èbre. Après la destruction de cette église albigeoise, ils durent amèrement songer à ses fondateurs, le vicomte Arnauld, et son héritière, l'héroïque Ermessende. Ces deux princes reposaient depuis quelques années au monastère de Costoga, au pied du Canigou. Les inquisiteurs n'osèrent pas alors troubler leurs os. Bientôt ils y monteront et ne feront encore que flairer ces tombes. Mais quarante ans après, quand les vaillantes épées qui les protégent ne seront plus, ils exhumeront ces nobles cendres délaissées, et les disperseront au vent des monts et de la mer. Ainsi les bûchers funéraires flamboyaient sur toutes les cimes des Pyrénées.

Les comtes de Foix, comme les consuls des cités, se montrèrent les fermes champions de l'humanité

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. IX, p. 412, etc.

et de la civilisation. Les princes et les magistrats laïques seront constamment leurs défenseurs contre la barbarie monastique et sacerdotale. Mais pendant que le magnanime Roger-Bernard luttait fièrement sur les hauts sommets, l'infortuné Ramon VII sentait fléchir son cœur paternel et demandait grâce pour son peuple dévoré. Une cité joignit sa prière au gémissement du comte. Montpellier était une cité catholique dans le midi cathare. Montpellier était le rendez-vous des croisades, la station des Légats armés de leurs bulles, le repos des missionnaires fatigués de leur apostolat. Et quand un troubadour célèbre de Toulouse lancera une foudroyante philippique contre Rome, *racine de tous les maux de l'univers*, une poétesse de Montpellier entonnera un cantique en l'honneur de Rome, *siége de toute justice* et de *tout salut*[1]. Et pourtant, les entrailles de la cité catholique s'émurent de la désolation de ses sœurs romanes. Elle ose élever sa voix suppliante jusqu'au trône pontifical. Grégoire IX accueillit sa plainte généreuse, ainsi que le noble gémissement du comte Ramon. A la prière du prince, il avait déjà refréné l'inquisition; il en suspendit le tribunal à la supplication de Montpellier. Rome frémissait de ses propres excès : le frère Arnauld avait besoin de quelques repos; ce répit lui fut infligé pour recommencer bientôt plus fougueusement. Le Midi, comme un condamné qu'on retire de la torture, les os brisés et tout saignant, respira pourtant un peu (1236).

1. Troubadours : *Figueyras*, *Germonda*.

L'exemple de Montpellier console au milieu de ces horreurs, mais les consuls de Toulouse donnent un spectacle sublime. Contraints de subir l'inquisition, ils refusent d'exécuter ses jugements, de tremper leurs mains dans les larmes et le sang de leurs concitoyens. Ils restent immobiles, et se voilent la face pour ne pas voir l'abaissement et le désespoir de leur patrie. On dirait de vieux Romains de la Rome consulaire luttant contre la Rome impériale et théocratique. Ils luttent avec modération contre un pouvoir immodéré d'un orgueil gigantesque, et d'une audace satanique. Ils combattent pour le droit, l'humanité, la nature, contre un pouvoir échappé de la loi, élancé hors de l'humanité, précipité au delà de la nature, et de toute manière sorti de Dieu. Ils furent vaincus dans leur ville et dans leur temps, mais ils sont vainqueurs dans le monde et dans les siècles. Les fastes consulaires de Toulouse sont interrompus à cette époque de douleurs de l'héroïque cité romane. Mais si Toulouse asservie, dominicaine et théocratique, épouvantée de la gloire de ses consuls, a de ses mains avilies déchiré ses glorieuses annales; ou si Dieu la jugeant indigne d'être la mère de ces magnanimes citoyens, a commandé au temps de retrancher leurs noms, c'est sa honte ineffaçable et leur immortelle gloire. S'ils ne sont pas inscrits en lettres d'or, ces noms illustres et vénérables, dans le Capitole de marbre de la cité, l'histoire les gravera en traits de feu, sur les arcs de triomphe de son Panthéon. Leur absence même les fait d'autant plus vivement resplendir à nos regards attendris et re-

connaissants. Ce sont les Maurand, les Roaïx, les Barravi[1], les d'Alfar, les Toulouse. A cette époque même nous voyons les chefs de ces grandes races consulaires se rendre à Montségur, et demander la paix, la liberté, la consolation à la montagne du Paraclet .

1. Barravus est le nom latin de Barraou, en français Barrau. Ce nom illustre existe encore dans le Tarn.

2. Je ne veux pas aller plus loin sans exprimer ma vive gratitude à monsieur Baudouin, archiviste paléographe de la préfecture de la Haute-Garonne. Cet érudit, par la communication de ses propres études sur les Albigeois, et des copies, malheureusement inachevées, qu'il a faites des registres de l'Inquisition, déposés à la bibliothèque de Toulouse, m'a aidé à soulever le triple voile dont s'enveloppe ce sphinx du moyen âge, l'écriture gothique, les signes abréviatifs et l'ombre des siècles.

VII

GUILHEM FIGUEYRAS

LIVRE SEPTIÈME

GUILHEM FIGUEYRAS

I

MARIAGES A MONTSÉGUR. — PHILIPPA ET ALFAIS DE PERELLE ÉPOUSENT DEUX FILS DE BÉLISSEN. — ARNAULD-SANCHE DE RABAT, PIERRE-ROGER DE MIREPOIS. — RAMON D'ANIORT. — RUINE DES FILS D'IMPÉRIA, ILS SE RÉFUGIENT SUR LE THABOR.

Détournons-nous un instant de toutes ces horreurs. Fuyons avec les proscrits éperdus vers les Pyrénées, vers les Alpes. Les antres des ours sont moins inhospitaliers que les cavernes des inquisiteurs dominicains. Faisons halte dans ces lieux mêmes où ces fugitifs cherchèrent le repos, près des neiges du Thabor, sous les noirs sapins de Montségur. Reposons-nous dans leurs solitudes saintes, dans leurs fêtes pieuses, dans leurs joies mélancoliques.

En effet, beaucoup de faidits, échappés aux cachots, aux bûchers de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, tombèrent inopinément au milieu des fêtes nuptiales de Montségur. Ramon de Perelle, le chef des proscrits du Thabor, mariait ses deux filles, Philippa et Alfaïs, à deux jeunes chevaliers pyrénéens. Ces unions furent évidemment l'œuvre

du comte Roger-Bernard et de Guilhabert de Castres, qui tâchaient de relier en faisceau les débris des grandes maisons romanes pour la défense de la nationalité du Midi et de l'Église du Paraclet. Eh quoi! dira-t-on, le mariage n'est-il pas réprouvé par les cathares? — Par les *parfaits*, mais nullement par les *croyants*, et les simples fidèles. Les Albigeois étaient johannites, et le mariage est partout glorifié dans l'évangile de l'Apôtre-Vierge. Jésus assista aux noces de Cana: il prend lui-même le titre d'époux, et donne celui d'épouse à l'Église, et l'union de l'Église et du Christ, préconisée par saint Paul comme le symbole du mariage chrétien, était parfaitement acceptée par les *Amis de Dieu*. Il est vrai que les *Vierges seules accompagnaient partout les pas de l'Agneau* (Apocal., XIV, 5). La virginité mystique de l'âme était donc le sceau de la perfection johannite, et le célibat formait l'apanage du sacerdoce du Paraclet. Encore le célibat cathare était-il moins étendu que le catholique, puisqu'il rejetait le monachisme, et que, tout en s'isolant, il ne rompait jamais entièrement avec le monde. Nous ignorons quel est le rite du mariage albigeois. Il se bornait sans doute à une bénédiction de l'évêque, à la lecture du préambule de l'Évangile, et à une courte exhortation sur les devoirs des époux, comparés à l'Église et au Christ (Eph. VI). Puis des vœux tirés des psaumes de David [1]. « Que ta femme soit dans ta maison comme une vigne chargée de grappes; que tes filles entourent ta table comme de tendres tiges

1. Les Albigeois aimaient David, à cause de la tendresse de son génie.

d'olivier; que tes fils vaillants garnissent tes tours comme les flèches d'un carquois! » (Ps. 127 et 128.) Cette cérémonie eut lieu, cette fois, par le ministère de Guilhabert de Castres, dans la grande salle capitulaire de Montségur.

Ainsi deux jeunes barons pyrénéens, dépossédés dans la plaine, mais puissants encore dans la montagne, sollicitèrent l'honneur d'épouser les filles du grand chef des proscrits du Thabor, deux nobles faidites qui n'apportaient à leurs maris qu'une dot de beauté, de dévouement, d'héroïsme et de martyre. Philippa de Perelle, probablement l'aînée, épousa son cousin Pierre-Roger de Mirepois, chef des *Fils de Belissen;* et Faïs ou Alfaïs fut accordée à son parent Arnauld-Sanche de Rabat, issu d'une branche féminine de Mirepois par Ava de Bélissen, qui, dans le siècle dernier, était entrée dans cette maison romano-mauresque du Sabartez. Nous avons vu Ramon-Sanche, petit-fils d'Ava, et coseigneur de Laurac, escorter naguère le sacerdoce albigeois dans sa seconde ascension à Montségur. Ses trois fils, Arnauld, Guiraud et Ramon, étaient des chevaliers de la Montagne Sainte et de la Roche du Paraclet. Ramon de Perelle, en donnant sa fille Alfaïs à l'héritier de Rabat, acquérait une vaillante épée, l'alliance d'une famille encore puissante, et une influence considérable dans le conseil des comtes [1].

Le donjon arabe de Rabat, berceau de ces *émirs* pyrénéens, s'élevait sur une cime latérale à l'ouest

1. M. Ad. Garrigou, le *Sabartez*.

de Tarascon. Leurs vastes domaines s'étendaient jusqu'à la Catalogne, comprenant le Sabartez occidental, tout ce massif de montagnes qui versent dans l'Ariége les gaves d'Auzat, de Siger, d'Astou, du lac des Ours : pâturages immenses où leurs troupeaux de brebis, de vaches, de cavales, erraient jour et nuit pendant l'été, sous la garde de bergers farouches et de chiens énormes, aux pieds *éperonnés* (armés de doubles ergots) et à la queue fourrée, tombante sur les jarrets, et roulée en peloton. Les tours de Rabat, sous Alfaïs de Perella, furent donc albigeoises, et quand leurs portes se fermeront aux proscrits, la grotte voisine de Bédaillac leur ouvrira ses entrailles. Ses vastes nefs, semblables à des cathédrales et à des mosquées où le caprice vagabond des génies aurait, avec les larmes congelées de la roche, filé, pétri, sculpté les plus merveilleuses arabesques, les dédales les plus fantastiques, seront le dernier sanctuaire mystérieux et sauvage où s'éteindra dans l'ombre l'église du Paraclet.

Non content d'accuser les Amis de Dieu de condamner le mariage, on les accusait encore d'interdire la génération. Rien de plus faux : l'albigisme seulement resta dans les limites de saint Augustin. « Le bonheur, dit ce père, consiste moins à accroître par la chair le nombre des mortels, qu'à imiter dans la chair la vie des Anges ; non à engendrer pour la terre par les entrailles, mais à enfanter par les prières pour le ciel [1]. » Le catharisme fut encore en ceci moins exagéré que le catholicisme du

1. August. épist. 178.

moyen âge. Les maisons albigeoises sont pleines d'enfants : ces races guerrières regardaient les enfants comme des flèches et elles en hérissaient leurs carquois. Le seigneur de Roqueville combattait entouré de ses cinq vaillants fils. Le vieux Gui Cap-de-Porc, seigneur du Mas-Saintes-Puelles, comptait dix fils ou filles qui tous avaient des grappes d'enfants [1]. Les douze rameaux des Bélissen formaient comme un clan, une tribu pyrénéenne. C'est au jeune chef de cette tribu, à Pierre Roger de Mirepois, que Ramon de Pérelle accorda sa fille aînée Philippa. Né probablement avec le siècle, il n'était encore qu'un enfant, quand sa mère Marquésia, fugitive de Mirepois (1209) envahi par Montfort, l'emporta dans les montagnes du Thabor. Il grandit, jeune faidit, dans les grottes de Montségur, puis sur les cimes d'Andorre. Adolescent, il revint avec les exilés de Catalogne (1218) et s'élança dans ce tumulte de combats sanglants qui s'ouvrent par la délivrance de Toulouse et se terminent par la prise de Carcassonne (1224). La mort de son père, en reconquérant Fanjaus, et l'entrée de son frère aîné dans le diaconat albigeois, l'élevèrent, âgé d'environ vingt-deux ans, à la tête du nombreux et antique clan des *fils de Belissen*. Il revit Mirepois, mais à peine était-il installé dans ses tours paternelles, qu'il en fut expulsé par le roi de France. Alors il recommença son existence d'aventures et de combats à la suite du comte Roger-Bernard, son seigneur et son modèle féodal. Mais Pierre-Roger

1. Manuscrits de l'inquisition de Toulouse.

n'avait rien de son caractère moral, religieux, chevaleresque. C'était un guerrier rusé, violent, audacieux, capable de toute action héroïque, mais, non pas, au dernier instant, de ce suprême triomphe, l'option magnanime du trépas. Dépouillé de Mirepois par le maréchal, il s'était vu enlever encore le château de Montgaillard occupé par le roi de France, à la bifurcation des vallées de Tarascon et de Saint-Paoul de Jarrats. Mais il lui restait encore d'autres terres et d'autres manoirs dans le comté de Foix. Ramon de Pérelle donna pour dot à ses filles, Alfaïs et Philippa, une portion indivise de Montségur. Elles étaient nées sur la montagne sainte, aux jours les plus sanglants de la croisade ; et leurs enfants, proscrits comme elles avant de naître, allaient éclore dans ce dernier asile de la patrie romane, aiglons et ramereaux cathares dont un rocher aérien dérobait le nid jusque dans le ciel[1].

Enfin Pierre-Roger de Mirepois donna sa sœur, N. de Belissen, à Ramon d'Aniort, seigneur de la Bastide de Belbèse en Lauragais, et co-seigneur de Saverdun, allié conséquemment des Durfort et des Villemur. Depuis le meurtre du sénéchal André de Chauvet, le roi de France n'avait cessé de persécuter les cinq fils de Gérald d'Aniort. Il convoitait leurs châteaux des sources de l'Aude pour avoir pied au sommet des Pyrénées. Mais pour confisquer ces manoirs, il fallait que leurs maîtres fussent condamnés comme hérétiques. Le frère Arnauld s'en chargea : il cite à son tribunal de Carcassonne Es-

1. Doat, XXII. Dép. des captifs de Montségur

clarmonde, la vieille mère de ces chevaliers, et le plus vaillant d'entre eux, Othon, seigneur de Laurac. Ils étaient ouvertement *croyants* ; mais, comme qu'il s'y prît, il ne put les convaincre d'être *parfaits*, et dut les relâcher encore (1235). Mais deux ans après, l'inquisiteur les cita de nouveau : Guilhem d'Aniort seul osa venir devant le terrible tribunal. Il se troubla, et menacé de mort, il confessa son hérésie. Il fut condamné à une détention perpétuelle qu'il subit sans doute dans les tours de Carcassonne. Esclarmonde, sa mère, et ses quatre frères, Gérald, Othon, Bernard et Ramon, contumaces, furent par la même sentence dépouillés de leurs châtellenies de Dorna, Rocan, Castelport et d'Aniort, berceau de l'antique maison d'Impéria. Ce jugement fut rendu à Carcassonne, le *lundi avant le jour des cendres* (février 1237), par l'inquisiteur Guilhem Arnauld, assisté de Guilhem, grand archidiacre de Saint-Nazaire, son acolyte, en présence de l'évêque Claris, du sénéchal Jehan de Fécamps, de Gui II de Lévis, de Pierre de Voisins, et des fils des conquérants, témoins intéressés de l'anéantissement des grandes races méridionales[1]. Le sénéchal s'empara de leurs châteaux de Cerdagne, et des garnisons françaises s'établirent dans leurs tours pour la garde de la frontière espagnole. Le comte de Toulouse fut, sous peine d'excommunication, sommé de saisir Laurac et les autres domaines des seigneurs d'Aniort dans le Lauragais. La vieille Esclarmonde, leur mère, ses fils, ses

1. Doat, XXIV, Inq. de Carcas. Maison d'Aniort.

brus, leurs enfants, leurs serviteurs, dépouillés de tous leurs biens, ne purent que se retirer à Montségur, dans le comté de Foix, refuge de tous les proscrits romans. C'est dans cette ruine de sa maison que Ramon d'Aniort épousa une sœur de Pierre-Roger de Mirepois. Les fils de Bélissen recueillirent chevaleresquement l'infortune des fils d'Impéria [1]. Ces fêtes durent réunir à Montségur les Rabat, les Durfort, les Durban, les Villemur, les Mauléon, les Castelverdun, toutes les grandes races ariégeoises. Le comte de Foix vint certainement présider à ces joies domestiques de Ramon de Pérella, son sénéchal favori. Ces noces furent, d'ailleurs, comme des alliances patriotiques et des conjurations nationales. Et Roger-Bernard se trouva, dans ces bois et sur ces rochers, entouré du camp des proscrits du Thabor, et salué comme le chef de l'indépendance pyrénéenne.

Ces fêtes d'exilés furent tristes au milieu de ces proscriptions, et à l'aspect de ces bûchers qui brûlaient à l'horizon d'Albi, de Toulouse et de Carcassonne. Pour Ramon de Perella elles eurent encore une autre mélancolie. Le mariage des enfants correspondait presque toujours au divorce religieux des parents. Le mariage cathare finissait avec la nature : dès que les sens s'éteignaient, le lien conjugal se dénouait de lui-même, et l'amour se tournait vers Dieu. Le devoir de la génération accompli, l'époux et l'épouse se consacraient à la vie ascétique et ne songeaient plus qu'à leur salut. Frère

1. Ibid. Trois dép. de Bernard Othon de Laurac.

et sœur ils n'engendraient plus que des âmes pour le ciel. Leur vieillesse était un sacerdoce. Dès ce jour, Ramon et Corba de Perella s'isolèrent de plus en plus du monde. Ramon resta comme un évêque laïque sous l'armure chevaleresque. Mais Corba devint diaconesse, et entraîna dans la perfection et la solitude johannite sa seconde fille Esclarmonde, vierge héroïque que l'exemple de sa mère, et de sa marraine la vicomtesse de Gimoez, vouaient au sacerdoce du Paraclet. Noces mystiques, mais oblations sanglantes, et sacrifices qui devaient aboutir tragiquement à l'holocauste immense de Montségur. Ramon de Perella, après toutes ces ruptures de cœur, resta donc seul dans sa maison vide, avec sa dernière fille, orpheline aussi ; et la jeune et fidèle Braïda fut son Antigone.

Évidemment pour l'albigisme la virginité était l'idéal. Au second degré d'honneur venait le veuvage. Le mariage fut relégué au troisième rang, comme un état mondain. Il fut également dédaigné par les cours d'Amour et les églises du Paraclet. Le platonisme méridional le déclara radicalement incompatible avec la félicité : sur la terre avec l'amour ; dans le ciel avec le salut[1]. Le mariage albigeois n'eut jamais la stabilité du mariage chrétien, et sa mobilité venait de son dogme théogonique. D'après la Genèse, Ève est tirée du cœur d'Adam. Ils sont *une même chair* et n'ont qu'une *seule* âme. Ève, *semblable* mais inégale, n'est que *l'aide* d'Adam. De là, la dépendance de la femme, mais aussi sa délicatesse

1. André le chapelain, cours d'Amour.

et sa sensibilité. Elle est faite non de la terre, comme l'homme, mais d'une chair déjà vivante et palpitante. Fille d'un déchirement, elle aura la pitié, la sympathie, le gémissement. Sortie d'un sommeil divin, elle aimera le rêve, l'oraison, l'extase. Mythe admirable de tendresse et de poésie! — Le mythe platonicien a plus d'éclat et moins d'unité. D'après le catharisme, l'époux et l'épouse sont deux *esprits* égaux et indépendants. Leur unique lien, c'est l'amour. De là, dans la femme romane, plus de liberté, surtout un rôle plus brillant. Elle est baronne et prêtresse, présidente des cours d'Amour, archidiaconesse du Paraclet. Elle est poëte, reine, déesse, assise sur un trône d'encens[1]. De la cime de Montségur, son trépied colossal, Esclarmonde de Foix, la papesse cathare, domine toute cette immense tempête méridionale dont elle est la sibylle fulgurante dans la nuée.

II

NOCES AU CASTELLAR DE PAMIERS. — MARIAGE D'ESCLARMONDE DE FOIX ET DE BERNARD D'ALION. — ORIGINE D'ESCLARMONDE ET DE LOUP DE FOIX. — L'ABBESSE DES SALENQUES, LEUR MÈRE, ARCHIDIACONESSE DU PARACLET. — LE PAYS DE SAULT, LE DONAZAN, LE CAPSIR, DOMAINE D'ESCLARMONDE, VICOMTESSE D'ALION.

Le comte de Foix, vers le même temps, convia les conjurés du Thabor à d'autres fêtes nuptiales qu'il célébra dans le castellar de Pamiers. Mais entraîné par le torrent de mon récit, j'ai oublié de dire que la reine Blanche qui, par une première

1. Dante, Pétrarque, Alfiéri : *Quasi mortale numen!*

fraude, avait retenu le château de Foix, avait naguère, par une seconde félonie, refusé de rendre, au bout des cinq ans convenus, le manoir comtal. La reine avait, en échange, imposé à Roger-Bernard le Castellar de Pamiers, et par là mettait le prince pyrénéen sous le regard inquisiteur de l'abbé de Saint-Antonin, et entre les lances menaçantes du sénéchal français de Foix, et du maréchal campé à Mirepois. Le comte, à ce qu'il paraît, quitta Tarascon, et transporta sa cour féodale dans ce célèbre Castellar où s'étaient passés les plus grands événements du siècle, les conférences cathares qui avaient attiré la croisade, les assises de Simon de Monfort, le parlement du roi Louis VIII, et dans l'intervalle de ces deux assemblées de la conquête, la mort du victorieux comte Ramon-Roger dans le triomphe éphémère de la délivrance du Midi. Or, c'est dans cet héroïque et funèbre donjon, qui le rapprochait du comte de Toulouse, que Roger-Bernard célébra les noces de sa plus jeune sœur Esclarmonde avec Bernard II d'Alion. La naissance de cette infante est assez singulière et romanesque et c'est ici que l'histoire s'efface devant la légende.

Vers l'an 1200, le comte Ramon-Roger s'était rendu pour les chasses d'automne au castellar du Podaguez (Carla-le-Comte)[1]. Il vit bientôt arriver avec leurs chiens les seigneurs de ces cantons bocagers, Sicard de Durfort, Adhémar de Rodella son frère, Arnauld de Villamur leur cousin, Amiel de Palhers, Henri de Campagna,

1. Tradition de la vallée de l'Arise.

Ramon de las Bordas, Pierre de Durban, ardents traqueurs de loups et de sangliers, et tout à l'heure héros de la grande épopée romane. Ils lancèrent un loup énorme qui tourna vers le sud et fut abattu sur les coteaux voisins de l'Arise dont les bassins aujourd'hui desséchés formaient alors des lacs et conservent encore les noms de *Leucata* et de *las Lacas*. Le comte coupa la tête de l'animal et disparut dans la vapeur du soir et le fourré des bois. Il suivit à l'ouest le cours du ruisseau qui descendait des étangs, et vint, sur la brune, frapper à la porte du monastère des Salenques, ancien manoir romain et goth, transformé en couvent par les Francs de Clovis. Félix, un saint espagnol, était le patron indulgent du voluptueux cloître. Sa *félicité* s'épanouissait dans un verger de pêchers, de figuiers et de vignes dont le soleil mûrissait et parfumait les fruits au pied des neiges éternelles des Pyrénées. Roger-Ramon y passa la nuit, et, telles étaient les mœurs féodales et monastiques de ce temps, la jeune et belle abbesse des Salenques, mit au monde un fils qui reçut le nom de Loup en souvenir du monstre dont le comte avait cloué le mufle sur la porte du monastère [1]. Plus tard, elle

1. Comment Loup de Foix put-il naître en 1200, dans un couvent qui ne fut fondé que cent cinquante plus tard par Éléonore de Commenge, mère du comte Gaston-Phébus? C'est que cette fondation ne fut évidemment qu'une restauration et une restitution de l'ancien monastère mérovingien. En voici trois preuves : des fragments de sculpture romane de beaucoup antérieure au xive siècle. L'invocation de saint Félix, saint espagnol dont le patronage a été choisi

donna encore le jour à une fille qui fut appelée Esclarmonde. La vicomtesse de Gimoez fut sa marraine : la comtesse Philippa devint la mère des deux orphelins ; elle adopta ces deux enfants de son époux, qu'elle aurait dû porter dans ses entrailles, et qui n'étaient issus de la licence féodale et de la corruption monastique que parce qu'elle était entrée par son veuvage volontaire dans les austérités de la vie cathare. Ces deux pieuses princesses résolurent de faire tourner ces désordres du siècle à la gloire du Paraclet; et ces deux enfants, nourris parmi les bergers, furent bientôt conduits au Castellar de Pamiers, reçus même au château comtal et reconnus enfin comme infants de Foix.

La croisade arriva et dispersa les nonnes des Salenques. L'abbesse, convertie au catharisme, se réfugia à Montségur où même elle devint diaconesse du Paraclet. Elle y trouva ses enfants auprès de leurs mères adoptives, Esclarmonde et Philippa. Probablement, ces orphelins ne connurent jamais que leurs mères selon la grâce, et reçurent comme d'une étrangère les baisers de leur mère selon la nature, dérobée sous le mystère de son péché; et leur insensibilité compléta le châtiment de ses remords. Ils grandirent dans les grottes des Saints;

dans un temps où la vallée adhérait encore à l'Espagne. Enfin le hameau des colons, les Manses (Mansiones) dont le nom remonte à la basse latinité. Il en est de même de l'Agrémonal (Ager monialis) et des Bourrex (Boni Regulæ), villages des serfs monastiques de Saint-Pey et de Porte-Cluse; ainsi nommés à une époque où le latin était encore la langue de l'Arise.

la petite Esclarmonde resta sous les ailes de sa grande marraine. Mais le jeune Loup, de sang belliqueux, suivit probablement le comte son père dans l'exil de Catalogne, revint avec les barons expatriés, et concourut aux guerres libératrices dont il fut la grâce héroïque et le triomphe adolescent. Après la victoire du Midi, le couvent ravagé des Salenques rentra dans le domaine comtal. Ramon-Roger en fit l'apanage des deux enfants qu'il avait eus de l'abbesse. Or, qui était cette belle et trop tendre cénobite? Nul jamais ne l'a su; on sait seulement que son péché ne fut égalé que par son repentir : mais on suppose que c'est Ermengarde du Telh, désignée maintenant pour succéder à la vieille Esclarmonde de Foix, comme archi-diaconesse de Montségur[1].

Le grand comte Ramon-Roger, blessé au siége de Mirepois, mourut dans la pleine victoire du Midi, mais avant d'avoir pourtant reconquis son donjon de Foix (1222). Il mourut au Castellar de Pamiers, et bénit, avant d'expirer, le mariage de Loup, ce fils chéri de sa vieillesse qui, dès l'adolescence, épousa Honora de Durban, et par cette union entra dans la tribu des Bélissen. Esclarmonde, sa sœur, était trop jeune encore pour prendre un époux : elle s'y refusa longtemps par amour de la virginité et par sentimentalité platonique et johannite. L'infante devait avoir plus de trente ans quand sur les instances du comte son frère, elle consentit à donner sa main à Bernard II d'Alion. C'était un mariage po-

1. Doat, XXII. Dép. des captifs de Montségur.

litique destiné à rattacher cette famille puissante à la maison comtale non moins qu'à l'Église du Paraclet. Le généreux prince, dont la sagesse égalait la justice, rendit à son beau-frère les terres de Cerdagne confisquées par le roi d'Aragon et données en fief aux comtes de Foix. A ces magnifiques dons, il ajouta, comme dot particulière de l'infante, le château indivis des Salenques, et dix mille sols melgoriens; et en mémoire de cette alliance si glorieuse pour sa maison, Bernard de So écartèlera d'or à trois pals de gueules, qui est de Foix, et de gueules au lion d'argent, qui est d'Alion[1].

La vieille Esclarmonde de Foix, alors octogénaire, vivait encore à Montségur. C'est évidemment sous les auspices de cette papesse du catharisme pyrénéen que s'accomplit ce mariage politique et religieux. L'infante, élevée sur les genoux de cette marraine illustre, avait son ardente foi aussi bien que son nom symbolique. Bernard d'Alion et son frère Arnauld de So étaient les disciples de Guilhabert de Castres, les protecteurs des ministres albigeois, les pèlerins et les défenseurs de Montségur. Enfin, chose plus significative encore, leur contrat de mariage fut signé par six chefs de faidits : Pierre-Roger de Mirepois, son cousin Isarn de Fanjaus, Ramon Sanche de Rabat, leur parent, Pierre de Mazerolles, seigneur de Gajan la Selve, Pons de Villeneuve et Bertrand de Belpech. Bertrand était

1. Champ d'or à trois pals rouges, et champ rouge au lion d'argent.

un Maurand; il appartenait, ainsi que Pons, aux plus hautes races capitulaires de Toulouse, et l'un et l'autre représentaient sans doute à ce mariage patriotique le comte Ramon VII et la grande cité romane [1]. Pierre-Roger était le chef des Bélissen; Isarn et Sanche avaient escorté naguère l'épiscopat johannite remontant sur le Thabor, et Pierre de Mazerolles commandait la garde sacerdotale de Montségur. Ces chefs du bocage étaient les *compagnons* chevaleresques de Guilhabert de Castres, et tout porte à croire que le patriarche cathare descendit de la montagne Sainte, pour bénir l'union de ses deux catéchumènes dans le Castellar de Pamiers. Ces noces ont tout le caractère d'une conjuration nationale. Ainsi les proscrits accoururent de Montségur, les faidits sortirent de leurs forêts : ils se pressèrent autour du magnanime prince pyrénéen, et dans ce vénérable Castellar, près de la grande épée des comtes, au son des harpes des troubadours et dans l'ivresse du festin nuptial, tous ces déshérités rêvèrent sans doute un instant le prochain triomphe de la patrie romane, hélas expirante. Ce chant de Pierre Cardinal semble le programme de l'insurrection naissante.

— Je voudrais, s'il plaisait à Dieu, que nous eussions recouvré la Palestine, que le preux Empereur eût dompté la Lombardie, et que le vaillant comte duc et marquis eût repris le Vivarais [2]. Cela

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169.
2. Le Velai, patrie du poëte, comprise dans le sénéchalat de Beaucaire.

me plairait, et j'aurais désir que Dieu voulût seconder la cause juste.

— Comme sur mer un grand vaisseau vaut mieux qu'une petite nacelle, et comme le lion vaut mieux que le sanglier, ainsi le comte vaut mieux que tout autre baron. Il ôte aux traîtres, et donne aux fidèles, et suit le chemin de la valeur. Il monte en mérite sans descendre, et il a la maîtrise des hauts faits.

— Marseille, Arles et Avignon suivent tous une voie, et Cavaillon et Carpentras, et Valence et Die, Vienne, Pupet et la Drôme, auront le roi le plus chevalereux qui porte chausses et éperons. S'il n'était retenu, il ne serait que trop brave.

— Que Dieu bénisse dans Toulouse, Ramon notre comte. Comme l'eau naît de fontaine, de lui naît chevalerie. Il se défend des pires hommes qui existent. Il ne craint ni les clercs, ni les Français, ni aucun peuple de l'univers. Mais il s'humilie avec les bons, et confond les mauvais [1].

Guilhem Aneler de Toulouse continuait la prière de Cardinal pour Ramon VII. « Donc que Jeshu-Christ lui donne puissance, qu'il le garde contre les clercs, et qu'ils ne puissent pas lui nuire avec leurs fausses prédications pleines d'effroi. Car telle est leur perfidie; et ils prennent tant d'argent pour absoudre les pécheurs, qu'ils brûleront au feu le plus profond de l'enfer. L'Église perd son savoir; elle veut mettre les Français là où elle n'a ni droit ni devoir; elle jette les chrétiens aux glaives. »

1. Raynouard : Troubadours, *P. Cardinal.*
2. Ibid. *G. Aneler.*

— « Ah, s'écrie l'impétueux Bertran de Carbonel, ah faux clercs, menteurs et traîtres, parjures, larrons, débauchés, mécréants ! Vous faites chaque jour tant de mal que vous avez mis en erreur le monde entier. Jamais saint Pierre n'eut capital d'argent dans Toulouse, jamais il n'eut bureaux d'usure ; il tint, au contraire, droite la balance de loyauté. Vous ne faites pas de même, vous qui pour de l'argent prononcez des interdictions, qui pour de l'argent absolvez, pour de l'argent condamnez, et chez lesquels nul sans argent ne trouve de rémission... Je voudrais que les rois qui sont en guerre fissent la paix, qu'ils passassent outre-mer; qu'ils emmenassent le pape avec eux, et qu'ils laissassent la chrétienté se donner un peu d'allégresse. Et cependant je suis guerrier ! [1] » Le monde a renouvelé souvent le vœu du frère de la Rubéa.

Le contrat rédigé par maître Améric, tabellion public de Pamiers, est des ides de janvier, mais le mariage ne dut avoir lieu qu'au printemps. Du moins Esclarmonde attendit probablement le mois d'avril pour suivre son époux dans la neigeuse Cerdagne. Escortée par Loup de Foix, et par les proscrits de Montségur, elle fit une halte sur la montagne du Paraclet. Elle revit les grottes des saints qui recueillirent son enfance orpheline, et les solitudes sauvages où s'abrita sa jeunesse paisible au milieu des horreurs de la croisade. De là, remontant les gorges de la Fragosa (Fraou), elle se dirigea vers les

1. Raynouard, IV, 282. Hist. littér. de la France, XX, 560.

domaines d'Alion. Cette petite principauté pyrénéenne avait la forme d'une courge vineuse, élargie à la base, rétrécie au milieu, renflée et allongée au sommet, comme cette amphore rustique du montagnard [1]. Sa base septentrionale, comprenait le pays de Sault, l'antique bocage ibère (Saltus) arraché par les Romains, plaine déboisée, convertie en pâturages et en cultures ; bosselée de monticules hérissés de châteaux, tels que Montalion siége de la vicomté, Castelport, Roquefeuil ; encadrée d'un cirque granitique dont le grand axe, triple du petit, mesure six lieues, de l'est à l'ouest; et arrosée ou plutôt déchirée par le Rebenti (le Rapide). Le centre embrasse, dans sa dépression un carré de trois lieues, le Donazan, dont la figure est parfaitement peinte dans son nom ibéro-celtique, le *pays des rochers et des torrents;* et dans celui de son chef lieu moderne, Quérigut, la *cime aiguë*. Enfin, le Capsir, ou *tête de montagne*, dont le principal bourg est Puivalador (le monticule fortifié), est une conque ovale de quatre lieues de forêts. L'Aude, qui descend des neiges du sud, en baigne torrentueusement le côté oriental. La suzeraineté de cette triple région était triple aussi. L'ouest du pays de Sault relevait de Foix, l'est mouvait de Carcassonne : Foix et Carcassonne disputaient le Donazan et le Capsir à l'Aragon. La domination directe était également multiple : le vicomte d'Alion la partageait avec les seigneurs d'Aniort, et tout porte à croire que la maison de So était une branche, au moins féminine, de la

1. M. Adolphe Garrigou : *Le pays de Sault et de Donnezan.*

tribu d'Impéria. Les fils de Bélissen, que l'on retrouve partout, s'y mêlaient encore, et cette parenté explique aussi comment le contrat de mariage de Bernard et d'Esclarmonde est signé de Pierre-Roger de Mirepois, d'Isarn de Fanjaus et de Sanche de Rabat, chef des trois rameaux des Bélissen[1]. La race aussi était mixte, changeante et diverse : elle avait en elle du renard bien qu'elle se dît issue *du lion* (d'Alion). Naguère elle avait subi Montfort, appelé Louis VIII. Dans l'avenir elle suivra sa fortune dans le Béarn, en Navarre, en France. Elle produira des guerriers, mais surtout des ambassadeurs, des diplomates. Ses fils seront tour à tour albigeois, calvinistes, jansénistes, philosophes et libres penseurs, selon l'époque ; et pour se venger enfin de leurs propres mobilités, comme des oppressions royales et théocratiques, deux de ces derniers descendants arrêteront, l'un Pierre Bayle qu'il lâchera contre l'Église romaine, et l'autre Jean-Jacques Rousseau, qu'il lancera contre la monarchie capétienne ; et, cent ans après, ce vieux monde condamné disparaîtra dans l'ouragan de la Révolution française[2].

La petite principauté pyrénéenne avait du nord au sud neuf lieues de cultures, de pâturages, de forêts, de rochers et de neiges. Le ravin de la Fragosa conduisit Esclarmonde au château de Montalion, résidence de son époux, et capitale de la vicomté de Sault. De là, par le col du Pradel, elle

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169.
2. Nap. Peyrat : *L'Arise*, et *Le siège du Mas-d'Azil.*

monta vers le manoir de So, séjour de son beau-frère Arnauld, et berceau de la race d'Alion. Elle y arriva par les villages d'Artigues et de Médiane, son domaine particulier. Bernard II avait assigné sa dot sur ces deux hameaux dont il lui cédait le territoire, *champs et vignes, hommes et femmes, présents et futurs.* Le servage, adouci et même inconnu dans les francs-alleux de la plaine, existait donc, dans cette dure région de montagne où la conquête romaine avait asservi les tribus des Sardes, qui peuplent la Cerdagne et la Sardaigne. Le manoir de So était un castellum romain. Ses ruines décorent encore l'escarpement d'un rocher qui domine le vallon de la Sona, dont le nom ibère signifie fleuve, mais qu'on traduit, à cause des tumultes de son flot, dans le sens latin de *Sonora.* La vicomtesse continua jusqu'à Puivalador, jusqu'à Formiguières, jusqu'aux pelouses du Capsir qui touchent aux glacières du Peyric : ce sont les ports de Cerdagne. De cette cime des Pyrénées, après avoir traqué l'isard et l'ours dans ces forêts, elle redescendit dans sa demeure seigneuriale et patriarcale de Montalion.

Montalion devint une succursale de Montségur, comme la jeune Esclarmonde de So était l'acolyte de la vieille et grande Esclarmonde du Thabor. Son manoir fut le refuge de l'évêque albigeois du Rasez. Les diacres Cernian et Navarre, la diaconesse Geralda de la Tour, et son mari l'évêque guerrier, Gérald de Caraman, habitaient les châteaux de Dorna, de Roquefeuil, et d'Aniort[1]. Le Seigneur et la

1. Regist. de l'inq. de Carcas. Maison d'Aniort.

dame de Caraman étaient cousins des fils d'Impéria. Esclarmonde d'Alion servait d'intermédiaire entre Esclarmonde de Montségur sa tante, et sa nièce Esclarmonde de Cardonne. Ces trois Esclarmondes formaient une chaîne qui reliait le comte de Foix au roi d'Aragon et au vicomte de Carcassonne. Bernard d'Alion et Arnauld de So, son frère, étaient les concierges des portes de la Cerdagne. C'est par là qu'étaient sortis les exilés avec Trencabel. C'est par là que pouvaient rentrer le prince avec l'émigration romane. Cette émigration errait et grondait sourdement comme un orage derrière les Pyrénées. Il dépendait de Bernard d'Alion d'en précipiter la tempête sur Carcassonne et le roi de France[1].

Blanche de Castille comprit le danger. Elle résolut de se saisir des ports de Cerdagne. Les seigneurs d'Aniort relevaient de Carcassonne. Elle ordonna qu'on les convainquît d'hérésie et que l'on confisquât leurs châteaux. Le frère Arnauld, inquisiteur, cita à son tribunal les fils d'Impéria. Guilhem, l'un des quatre frères, eut la naïveté de comparaître à Carcassonne. Il fut jeté dans un fond de tour. Les autres se cachèrent et abandonnèrent leurs manoirs. Esclarmonde d'Alion recueillit sa parente la vieille Esclarmonde d'Aniort, sœur des martyrs de Lavaur. Ses fils se réfugièrent soit à Montségur, soit en Catalogne auprès de leur seigneur, le vicomte de Carcassonne. Les Français prirent possession de leurs châteaux de Dorna, Roque-

1. M. Adolphe Garrigou : *Le pays de Sault et de Donnezan.*

feuil, Castelport. Ils bâtirent, sur le point où le ruisseau de Campagna se jette dans l'Aude, une Église qu'ils dédièrent, par un jeu de mots très-affectionné du moyen âge, à saint Vincent, le vainqueur et le chargeur de chaînes[1]. Sur ce monument de leur conquête ils sculptèrent la croix romaine et la fleur de lis capétienne. Le gibet juif et pontifical reverdissant comme la verge d'Aaron, poussait de son vieux bois sanglant la grâce immaculée du lis de France. Cependant des montagnards du Capsir, peut-être à la suite des fils d'Impéria, rôdaient par bandes sur les confins de la Cerdagne. Pour refouler ces proscrits, qu'on appelait des brigands, les Français élevèrent encore, dans le *terminaire* d'Escouloubre, une mirande, ou tour d'observation, qu'ils appelèrent le Fort-Royal. Ce fort dominait ce massif de montagnes où quatre cent cinquante ans plus tard, Vauban construisit la citadelle de Mont-Louis qu'honore le tombeau du général républicain Dagobert[2].

Mais plusieurs de ces fugitifs ne firent que traverserMontségur, Montalion, Quérigut, Puivalador, Puicerda, et allèrent grossir les anciennes émigrations dans la Catalogne et l'Aragon.

1. A Vincere et Vincire. *Ibid.*
2. M. J. Nap. Fervel. Camp. de la Révol. dans les Pyrén. Orient.

III

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ESPAGNE. — CONQUÊTES DES ILES BALÉARES, 1229.

L'Espagne, depuis l'irruption de la croisade, était le refuge des Méridionaux, accoutumés à revenir constamment dans cet antique berceau de la race ibère. Après la bataille de Muret où périt le roi d'Aragon, et où les comtes pyrénéens furent vaincus, les vallées sauvages de Pallars et d'Andorra recueillirent leurs débris sanglants et fugitifs. Un champ d'asile se forma sur le contrefort de Castelbon dont l'arête sépare au-dessus d'Urgel les cours de la Balira et de la Noguéra catalane. Enfin, après le traité de Paris qui confirmait la conquête, et scellait irrévocablement la spoliation, les peuples expulsés sans retour de leurs cités et de leurs châteaux paternels recommencèrent leur émigration vers la Catalogne et l'Aragon. A leur tête était, nous l'avons vu, le jeune Roger, vicomte dépossédé de Carcassonne. Roger, cet héroïque orphelin, était par son indigne mère, Agnès[1] de Montpellier, cousin germain de don Jaïcmé, roi d'Aragon. Il conduisit son armée de faidits au jeune monarque espagnol qui, par son éducation, sa naissance et sa

1. Agnès était fille illégitime de Guilhem IX, comte de Montpellier.

race antique, appartenait à *la langue d'oc*, et se posait comme le représentant couronné de la nationalité romane.

Don Jaïcmé[1], roi d'Aragon, était fils de don Pedro II qui périt à Muret, et de dona Maria, infante et héritière unique de Montpellier. Cette fille de Guilhem IX et d'Eudoxie Comnène était une princesse laide, triste, obscure, superstitieuse, mais avidement recherchée, à cause de son magnifique héritage, par les comtes du Midi. Après Barral, vicomte de Marseille, son premier mari, le *grand* comte de Commenges l'obtint, et, malgré son dégoût, en eut des filles, puis il la répudia. Le brillant roi don Pedro, désireux d'unir le territoire de Montpellier aux domaines de sa maison qui, par cette enclave considérable, s'étendaient le long du littoral depuis les bouches de l'Èbre jusqu'à celles du Var, épousa l'infante veuve et répudiée, et bientôt après s'éloigna d'elle avec horreur sans en avoir d'enfant. Mais un jour que le roi troubadour revint dans sa nouvelle comté, les consuls de Montpellier, affligés, au dire des chroniqueurs, de l'extinction imminente de la race de leurs souverains, supplièrent le monarque de voir la reine. Don Pedro daigna y consentir, par amour pour ses peuples, et, neuf mois après, le bel infant don Jaïcmé naquit dans le palais de ses aïeux maternels, à Montpellier (1208). Après la bataille de Muret, où elle avait ses deux époux vivants, et après la ruine du Midi à laquelle elle concourut, au

1. Les Valenciens prononcent *Chaumé*, Djaoumé.

moins par ses oraisons, Marie se retira à Rome et y mourut en odeur de sainteté ultramontaine. Dans cette lutte de la patrie romane contre le roi de France, et du catharisme contre la théocratie romaine, cette reine se déclare toujours pour l'étranger, pour l'oppresseur, le destructeur de sa race; et cette infidélité nationale explique, au moins autant que sa laideur corporelle, l'invincible, l'insurmontable répulsion des deux héros pyrénéens. Canonisée à Rome et maudite dans son pays, la papauté lui pétrit une béatitude homicide et sacrilége, avec les larmes de son fils, le sang de son époux, et la désolation des peuples romans. Triste et honteuse fin de la dynastie comtale de Montpellier; Marie et Agnès abandonnent la patrie romane, leur époux martyrs, et leurs fils orphelins, les infants d'Aragon et de Carcassonne. Le jeune don Jaïcmé, livré en otage à Montfort, était retenu dans les tours de Carcassonne, lorsque le trépas de son héroïque père, dans la mêlée nocturne de Muret, l'appela captif au trône d'Aragon (1213)[1]. Ainsi ce guerrier de cinq ans, qui entrait dans la vie et dans la royauté par un effroyable désastre, devait bientôt par ses victoires acquérir le surnom de conquérant et devenir l'un des ornements de son siècle. Les cortès d'Aragon réclamèrent hautement leur jeune roi et l'obtinrent de la fortune déjà vacillante de Montfort. Des murs de Carcassonne, d'où tant d'événements tragiques n'avaient pas expulsé les gracieux sou-

1. Cronica del rey en Jaïcme (en langue romane).

venirs d'Alfonse le Chaste, son aïeul disputant le cœur de la vicomtesse Aladaïs au troubadour Arnauld de Marveil, il emporta le goût des aventures galantes et guerrières, et fit bientôt resplendir sur le trône, avec la beauté de sa race, son ardeur chevaleresque, et un rayon de poésie. Il chantait en langue romane, comme Richard Cœur-de-Lion, mais, politique encore plus que troubadour, il comprit de bonne heure que la destinée de la France était de s'étendre irrésistiblement jusqu'aux Pyrénées, et qu'il devait compenser ces pertes imminentes d'au delà des monts par des conquêtes sur les Maures dont l'expulsion était l'œuvre providentiellement réservée aux monarques espagnols. Singulière vicissitude des événements: don Jaïcmé d'Aragon élevé captif à Carcassonne trouva dans son pays don Roger de Carcassonne grandi dans l'exil d'Aragon![1]

Trencabel avait pour compagnon d'infortune les seigneurs de Saissac, de Termés, de Castres; de Menerba et de Cab-Aret, et une multitude de chevaliers albigeois, recueillis à la cour de Saragosse, ou dispersés dans les cités d'Aragon et de Catalogne. Don Jaïcmé, alors âgé de vingt-cinq ans, brillait aux regards de ces exilés de tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, de la valeur, de la puissance et de l'auréole de son père invoqué comme un martyr. L'orphelin d'Aragon se mit à la tête de cette armée d'orphelins de la patrie romane, et pour les dédommager de la perte de leurs châteaux pyrénéens les conduisit à la conquête des îles Baléares.

1. Cron. comment. del rey en Jacmé.

Le promoteur de l'expédition fut évidemment un proscrit albigeois qui vivait à la cour d'Aragon et dont l'œuvre évangélique s'entrelace comme un rameau d'olive aux lauriers du jeune Conquistador. Sa légende, fabriquée tardivement au XVII[e] siècle par un compilateur ignorant, est incohérente, contradictoire et fabuleuse. Nous devons la refondre complétement, et pour lui rendre une certaine vraisemblance historique, remonter jusqu'aux origines. Il y avait, non loin du Mas-Saintes-Puelles, en Lauragais, une maison appelée l'Oliva ou l'Olio. C'était probablement une tour ombragée d'un olivier sauvage[1]. Le maître, allié des Cap de Porc seigneurs du Mas, était comme eux albigeois, et membre d'un clan ibéro-roman qui tirait son nom de l'arbre symbolique dont le feuillage abrita souvent les conciliabules nocturnes des Amis de Dieu. De ce tronc antique étaient sortis les nombreux rameaux des Oliva, diacres et évêques cathares, de Joan d'Oliva chef des spirituels de Narbonne, de Bernard d'Oliva, seigneur de Montolio près de Foix, qui relève de Montalion; de Ramon de L'Olio, le célèbre chevalier et savant Mayorquin, enfin du fondateur de la Merci, Pierre Nolasco, dont le nom défiguré par les légendaires doit s'écrire : Peyré, N'Olio Asco ou Gasco, et se traduire : Pierre, fils de don Olivier, le Basque ou l'Ibère.

Cette tribu Gasc de l'Olivier, était très-hautement apparentée dans le Midi; elle avait jeté des branches féminines dans les maisons de Penne, de

1. Rég. de l'inq. de Toul., art. Mas-Saintes-Puelles.

Termes, et de Saissac. Nous pensons que dona Olivéria, mère de Bérenger de Lavelanet, était la tante de Pierre Olio de Gasc que nous appellerons désormais et tout uniment Nolasco. Quoi qu'il en soït, il avait à peine quinze ans quand il perdit son père, tué probablement dans les premiers temps de la croisade. Sa mère, une sœur des Dumas, n'eut dans son veuvage d'autre consolation que son fils qui néanmoins disparaît dans le tourbillon des guerres romanes. Seulement après la victoire, nous retrouvons l'orphelin de Gasc précepteur ou plutôt damoiseau de l'orphelin royal d'Aragon. Comment le jeune chevalier avait-il été attaché à la personne de l'Infant don Jaïcmé? Ce prince l'avait-il connu pendant sa captivité dans les tours de Carcassonne? Lui avait-il été donné par Simon de Montfort *ami*, dit le légendaire falsificateur, du *roi d'Aragon* son père qu'il tua devant Muret[1]? Cela n'a pas même une ombre de vraisemblance. Le sombre chef de la croisade dut mettre l'Infant sous la garde d'un Français, d'un vieillard catholique, et non d'un adolescent albigeois, d'un cousin des Quiders, et des Cap de Porc, tous ardents patriotes, et vassaux directs et dévoués du comte de Toulouse. Non, c'est en Catalogne que don Jaïcmé rencontra Nolasco. Le jeune roi, relâché par Montfort, et remis à Narbonne aux seigneurs d'Aragon, rentra en Espagne par le Roussillon. A son arrivée à Barcelone et à Saragosse, il se trouva entouré des exilés albigeois, des barons échappés au désastre de Muret. Les

1. Bolland. *Acta sanctorum*, *Saint-Pierre Nolasque*.

vieux comtes de Foix et de Toulouse, compagnons de son père le martyr de la bataille, donnèrent sans doute à l'Éliacin d'Aragon, pour précepteur chevaleresque, un orphelin des guerres nationales, de la docte et patriotique maison du Mas-Saint-Andréo. Le Justiça d'Aragon, tuteur officiel du jeune roi, n'eût jamais souffert dans Saragosse un agent et un espion de Montfort. Nolasco suivit son élève couronné dans l'Alcazar de Saragosse, et dans le palais des Bérenger de Barcelone. C'était une nature johannite, un mélange de foi platonique, d'aventure chevaleresque et d'enthousiasme du martyr. Il aimait les pauvres prisonniers : enfant il pleurait en rencontrant un mendiant déguenillé ; homme, il gémissait en pensant aux souffrances des chrétiens captifs des Maures; précepteur d'un roi, il collectait, il réunissait des charités, il donnait tous ses émoluments, il brûlait de se donner lui-même, pour racheter les esclaves des fers des Infidèles[1]. Dans cette Espagne où la guerre, continuelle entre les chrétiens et les musulmans, multipliait la servitude, le Christ lui apparut comme Rédempteur. Il mit son zèle, et voua l'ambition de son jeune maître au service du Libérateur divin. L'ardent Nolasco n'eut de repos qu'il n'eût armé son vaillant roi, et poussé l'orage de la flotte d'Aragon contre l'archipel baléare, et lui-même monta sans doute sur la galère du *Conquistador*, pour détruire ce nid de pirates africains (1229).

Du port de Barcelone, la flotte catalane, sous les

1. Bossuet, *panégyrique de St.-P. Nolasque.*

ordres de son jeune roi, fit voile vers cet archipel situé à vingt lieues de l'Espagne, et à quarante de l'Afrique. Les îles de Malhorca, Minorca, Ibiça, Cabrera et Formentara qui le composent, avec quelques autres îlots inhabités, étaient un repaire de pirates maures. Malhorca, la plus grande et la plus occidentale, s'étend au-dessus des vagues comme un navire échoué, la poupe en l'air. Sa pointe septentrionale est, en effet, horriblement anfractueuse et battue par une mer farouche. L'île semble tourner le dos à l'Europe, pour exposer à l'Afrique et à l'Orient, avec le plan incliné de ses montagnes, ses forêts de pins, de cyprès et de palmiers, ses cultures, ses vignobles, ses bocages d'oliviers et d'orangers aux pommes d'or, des châteaux mauresques sur les rochers, des cités dans les vallons, et des ports au fond des rades qui dentellent son rivage méridional [1]. Longeant cette côte sombre, la flotte aragonaise en doubla les caps orageux, et vint, vers le sud, replier ses voiles, dans une anse creusée entre les racines d'une montagne, appelée le *Clot de Galatza*, ou le vallon des Gaulois. Ce nom celtique rappelle évidemment quelque invasion partie, dans des temps inconnus, des mêmes bords d'où sortaient ces conquérants exilés. Peut-être leurs aïeux furent-ils proscrits aussi ? Peut-être fuyaient-ils aussi, victimes de dissensions religieuses, la domination du druidisme qui était pour les Celtes méridionaux, soumis à un culte patriarcal,

1. *Descripcion de las islas Pithiusas y Baleares.* Madrid, Viuda de Harra, 1788, 1 vol. in-4°.

un sacerdoce odieux, une papauté sauvage? Chaque génération a ses douleurs et ses combats ; et des révolutions analogues reparaissent sous des formes presque identiques, à de longues distances des siècles.

Le jeune roi s'élança de sa nef, l'épée à la main, sur la plage couverte de barbares. Dans ce premier choc avec les Africains périt un chevalier albigeois, Ramon de Durfort, frère d'Adhémar de Rodeilla, et cousin du comte de Foix. Sa tombe consacra le vallon et la baie *des Gaulois*. Palma, le port, Alcudia, la capitale, Malhorca tout entière, l'archipel baléare furent successivement conquis[1]. Les Barbaresques échappés aux combats furent rejetés dans l'écume des flots, réservés à la servitude des galères, ou au servage encore plus dur de la glèbe. Les chrétiens trouvèrent un butin immense dans cet entrepôt de toutes les rapines musulmanes de l'Occident. Les dames maures disaient en pleurant aux soldats : Voilà notre or, nos perles, nos bracelets ! Laissez-nous seulement du pain ! Et telle est la nature humaine que le souvenir de leurs mères et de leurs sœurs brutalement expulsées de leurs châteaux par les croisés n'empêcha sans doute pas les cathares d'infliger les mêmes rigueurs et peut-être les mêmes outrages aux femmes arabes. L'albigisme était de sa nature plus hostile encore que le catholicisme au sensualisme musulman. Le jeune monarque partagea aux chevaliers le territoire des îles. Ils

1. *Historia general del reino Balearico o de Mallhorca*, por Juan Dameto, y Vicente Mut. Mallorca, 1632-50, 2 vol. in-fol.

devinrent *Pagésés*, c'est-à-dire, bougeois des cités, et *Solares*, c'est-à-dire terriens de l'archipel. Les faidits pyrénéens, dépouillés de tout par la croisade, retrouvèrent tout à coup dans ces îles, et comme par enchantement, des palais orientaux, des esclaves africains, des femmes mauresques. Ils apportèrent dans leur conquête, la langue, les mœurs, les institutions romanes. Des cours d'amour s'établirent dans les harems déserts. Le troubadour soupira les rigueurs de sa dame sous un ciel africain. La poésie romane qui s'éteignait sur le continent eut comme une arrière-saison, une floraison d'automne dans cet archipel. Elle broda la vivacité des rhythmes romans, et la sensibilité de l'amour chevaleresque, de langueurs arabes, de fantaisies mauresques, et de férocités africaines. Ce fut pour ces pauvres faidits comme un rêve oriental, un conte des Mille et une Nuits[1].

IV

DOM JAICMÉ ET PIERRE NOLASCO. — FONDATION DE L'ORDRE DE LA MERCI ET CONQUÊTE DE VALENCE.

Ce fut un beau jour que celui où le jeune Conquistador rentra sur sa flotte libératrice dans le port de Barcelone et descendit sur le môle avec ses

1. Mad. Sand, *Voy. aux Baléares*.

chevaliers victorieux, ses chrétiens délivrés, ses Maures esclaves, et tout le butin des Baléares. Nolasco, l'instigateur et comme le prophète de l'expédition, devint de plus en plus cher au roi. Il fut incorporé à la noblesse catalane ; il reçut sans doute sa part de la conquête des îles : il eût pu certainement, selon le vœu de sa mère, s'allier par le mariage à quelque grande maison d'Espagne. Mais, touché d'un plus haut idéal, Nolasco avait renoncé au culte de la beauté mortelle, et s'il obtint des grandeurs et des richesses, ce fut pour les consacrer à Dieu. L'exilé résolut de continuer l'œuvre du monarque et d'être à sa manière conquérant aussi et libérateur non point d'îles mais d'âmes plus précieuses que des archipels[1]. Don Jaïcmé et Nolasco, instruits par les catastrophes des princes romans, se rapprochèrent de Rome au lieu de s'épuiser en luttes tragiques et stériles contre la théocratie romaine; ils résolurent d'accepter son patronage et de tourner leur activité féconde contre les musulmans : la politique, l'ambition, entraînait le roi ; le saint cédait à son besoin de charité, d'immolation. Nolasco comprit que l'albigisme, trop idéal, devait périr ; mais que si sa forme était condamnée, son esprit était immortel ; qu'il allait revivre sous d'autres noms et vivifier des institutions catholiques. Il résolut donc d'infuser une âme cathare au sombre catholicisme espagnol. C'était accomplir dans la charité ce que Dominique avait tenté dans l'apostolat ; mais tandis que le dur

1. Bossuet, *Panégyr. de St.-P. Nolasque.*

Castillan fondait en Aquitaine un ordre d'extermination, le tendre Aquitain portait en Espagne un ordre de miséricorde.

Nolasco, encore laïque, vivant néanmoins à la cour comme un religieux, recruta quelques adeptes à son diaconat, et mit sa congrégation ébauchée sous le patronage de la Vierge. L'Espagne chevaleresque se moqua du tendre et pieux libérateur. Mais Dieu le fortifia contre le sarcasme par une vision symbolique. Il vit un magnifique olivier germer dans la cour de l'Alcazar, et deux vieillards à barbe blanche lui ordonnèrent de cultiver l'arbre mystérieux chargé de fleurs et de fruits. C'était le symbole de son ordre pacifique, de sa race spirituelle et mystique. Bientôt après, dans une seconde extase, il reçut un commandement directement émané du ciel. Pendant la nuit, comme il était en oraison, la Vierge lui apparut : « Je suis Marie, mère de Dieu, lui dit-elle, qui ai porté le Rédempteur du monde. Je t'ordonne de fonder pour l'amour de mon Fils une tribu vouée à la rédemption des captifs. Tu l'appelleras Notre-Dame de la Miséricorde[1]. » Tel est le récit légendaire de la conversion de Nolasco et de la fondation de l'ordre de la Merci. Sa nature est mixte, car la *merci*, fille de la *consolation*, est mise sous le patronage de la Vierge, mère des ordres monastiques. Le commandement direct explique la vision symbolique. Cet olivier est Nolasco ; transplanté du Lauragais en Catalogne, il regerme plus vigoureux; mais sous le ciel de l'Espagne, l'arbre albigeois refleurit catholique,

1. Bolland., *Act. Sanct. St-P. Nolasque.*

monastique ; il s'épanouit dans l'ordre de la Merci, et ses rameaux décoreront et parfumeront le palais des rois d'Aragon.

Nolasco raconte le commandement divin au roi don Jaïcmé, à Bérenger de la Palud, évêque de Barcelone, à Ramon de Peñafort, inquisiteur de Catalogne. Le monarque, sa cour, les échevins, un peuple immense accompagnent Pierre à la cathédrale de Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque le reçoit sur la porte, et le conduit vers l'autel en chantant le *Te Deum*. Après la messe pontificale, l'inquisiteur Ramon de Peñafort monte en chaire, et dévoile au peuple l'ordre de Dieu. L'évêque bénit la robe blanche, le scapulaire, les sandales et en revêt Nolasco et ses compagnons. Aux trois vœux monastiques, ils en ajoutent un quatrième, caractéristique de leur ordre, qui est le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes pour le rachat des captifs. Protecteur du nouvel institut, le monarque lui donna ses armoiries qui sont d'or aux quatre pals de gueules, et l'évêque ajouta celles de la cathédrale, de gueules à la croix d'argent de Jérusalem. Toute son histoire est dans ce symbole héraldique. Les pals de gueules indiquent l'origine romane et catalane : ce sont les armes de Foix, de Commenges, de Carcassonne, et de Barcelone, de presque toutes les Pyrénées. La croix, c'est le signe catholique, la marque de Rome, et la marque aussi que la Merci est comme une adjonction de l'hospice de Saint-Jean de Jérusalem, le seul ordre ami de l'église du Paraclet [1].

1. Ibid. *Légende de S. P. Nolasque.*

Le roi, l'évêque, l'inquisiteur, la noblesse, le peuple ramenèrent Pierre et ses compagnons au palais. Leur monastère sera une dépendance du manoir des comtes. C'est un ordre d'adoption royale, et telle est pour lui l'affection du monarque que lorsque l'accroissement de la communauté la forcera de se construire de plus vastes cloîtres, il aura sa cellule, dans le spacieux monastère érigé par Nolasco sur la plage de la mer. Car cet ordre, né dans le palais des rois dont il préparera pacifiquement les conquêtes, est encore plus un ordre catalan, navigateur, cherchant les vents et les vagues, et comme une chevalerie mystique des mers dont la charité belliqueuse explorera tous les havres de l'inhospitalière Afrique. Don Jaïcmé ne pouvait se passer de Nolasco : il voulut amener le solitaire à la célébration de ses noces dans la ville d'Agréda. Le saint refusa de se mêler aux fêtes de la cour. Mais quelque temps après il quitta sa cellule pour pacifier l'Aragon et délivrer son roi des factions qui le tenaient comme assiégé dans l'Alcazar de Saragosse [1].

Ces troubles d'Aragon se rattachent à la croisade et à l'émigration romane. Après la bataille de Muret où périt le roi don Pedro II, et pendant la captivité de l'infant don Jaïcmé à Carcassonne, l'Aragon fut gouverné par don Guilhem de Montcada, cousin des vicomtes de Béarn, beau-frère du comte de Foix, et ami du comte de Toulouse. C'est lui qui ouvrit l'Aragon aux faidits romans et qui donna

1. Zurita, *Chron. de Arago.*

cette chevalerie proscrite au roi pour l'expédition des Baléares. Mais après la conquête de l'Archipel, sous la menace de Rome, jalouse de voir ces îles repeuplées par des hérétiques, et la cour envahie par des exilés cathares, le monarque éloigna leur protecteur Guilhem de Montcada et prit pour conseiller son cousin, don Sanchez Nuño. C'était une révolution de palais, et un revirement de politique, car Nuño était dévoué à Rome, l'ami de la France, l'ennemi des faidits albigeois, et avait même usurpé, sur l'une des plus illustres maisons romanes, celle de Saissac, la vicomté pyrénéenne de Fenouillèdes qu'il vendit plus tard à la France. C'est sous l'influence de Nuño que s'accomplit la défection du roi don Jaïcmé, la conversion de Nolasco et le retour de l'Aragon vers la politique romane. Mais le fier Montcada, à la tête des patriotes aragonais et des faidits romans, vainquit Nuño, envahit Saragosse, et assiégea le roi dans son Alcazar. Nolasco, secrètement averti, accourut de Barcelone, il fléchit les chefs, désarma les factions, délivra don Jaïcmé ; de sorte que le premier captif qu'il racheta, et comme les prémices magnifiques de son œuvre, c'est son monarque lui-même [1].

Il est impossible que les faidits romans n'aient pas été mêlés à ces troubles de l'Aragon. Les Albigeois évidemment étaient mécontents du prince et le prince embarrassé de ses hôtes compromettants. Ils avaient d'abord regardé l'orphelin de Muret comme

1. Ibid.

leur vengeur futur. Mais au lieu de les ramener, comme ils l'espéraient, dans leurs terres natales, il les conduisait à la conquête des îles musulmanes. Il versait leur sang pour l'agrandissement de l'Espagne et l'extension du pouvoir de Rome. La délivrance de Toulouse et de Carcassonne n'était-elle pas plus sainte que celle de cet archipel africain? Les Baléares avaient été peuplées de faidits dont l'expoliation venait d'être irrévocablement confirmée par le traité de Paris (1229). Bientôt après, l'établissement de l'inquisition dominicaine poussa vers l'Aragon de nouvelles troupes de fugitifs encore plus meurtris et plus effarés. Ces proscrits s'organisèrent, à ce qu'il semble, en *chevaliers sauvages*. C'était un rameau non pas inférieur, mais plus aventureux, de la chevalerie errante. Sa mission spéciale était la délivrance des dames opprimées. Les guerres religieuses avaient beaucoup multiplié les beautés captives ou délaissées. La Catalogne et l'Aragon étaient remplis de vierges fugitives et de veuves sans asile. De cette infortune sortit une transformation de la *Chevalerie sauvage* qui de sentimentale devint religieuse et comme une phalange du Paraclet. Le roi d'Aragon proscrivit cette milice romanesque des forêts [1] (1236) et pour désencombrer ses terres, et faire servir ses hôtes importuns à ses projets ambitieux, l'habile et belliqueux monarque résolut la conquête du royaume maure de Valence.

Nolasco, cette fois encore, fut son précurseur : il explora pacifiquement le terrain de ses conquêtes.

1. Fauriel, *Hist. de la poésie provençale.*

A son retour de Saragosse, le Solitaire réunit ses compagnons : il leur représenta que ce n'était point assez que de racheter les captifs du fond de leur couvent, qu'il fallait sortir des terres chrétiennes, se rendre dans les pays infidèles, et arracher aux musulmans leurs esclaves, comme des agneaux de la gueule des loups et des lions. Le sort désigna Pierre pour ouvrir cette mission aventureuse; il partit avec l'intention de donner non-seulement son argent, mais encore, s'il le fallait, son sang et sa vie. Il s'attendait à rencontrer beaucoup de dangers et de douleurs. Les musulmans entourèrent d'honneur et de respects le cénobite. Il parcourut le royaume de Valence, et rentra bientôt à Barcelone suivi de deux cents esclaves délivrés. Il partit une seconde fois, et poussa jusqu'au royaume de Grenade. Il revint avec un égal nombre de chrétiens dont il avait rompu les fers. Sa charité étonna les Barbares : il prêcha l'évangile dans les villes maures; il convertit même un émir andalous ; et à son retour il put raconter à son ambitieux disciple, à son élève couronné, quelle était la douceur et même la faiblesse de toute cette Espagne musulmane [1].

Ce n'était donc pas la répression du fanatisme arabe qui mettait, cette fois, l'épée dans la main du Conquistador. La férocité africaine s'était fondue dans la Huerta de Valence et dans la Véga de Grenade. Le continent ne ressemblait pas à l'archipel. Le roi voulut jeter comme une proie à l'énergie aragonaise les débris expirants de la conquête

1. Zurita, *Chron. de Arago.*

maure. Son intention fut évidemment de déblayer son royaume de tout ce que la croisade y avait jeté de proscrits, de turbulents et de vagabonds, de le pousser sur l'Espagne musulmane et de l'y parquer dans l'église romaine. Don Jaïcmé n'est plus, comme pour son expédition baléare, un chef d'aventuriers, un roi de faidits cathares. Il a écarté tous les chefs albigeois, le vicomte de Carcassonne, Olivier de Termes, les seigneurs de Saissac et de Cab-Aret. Il est l'envoyé de Rome. Il est accompagné d'un légat. Il a parmi ses lieutenants le primat de la Septimanie. L'expédition est catholique. Les cadres sont orthodoxes. Les faidits albigeois sont fondus dans les bandes espagnoles. On n'y voit que des chevaliers aragonais, des archers catalans, des milices de Montpellier, conduites par leurs consuls, et des auxiliaires de Narbonne, commandés par leur archevêque, le fougueux Pierre-Amiel qui a voulu suivre le roi don Jaïcmé à la conquête de Valence, comme le belliqueux Arnauld-Amalric, son prédécesseur, combattit à côté du roi don Pèdre à la bataille célèbre de las Navas, bourreaux du catharisme, mais héros du catholicisme contre l'Islam [1].

Le Conquistador passa l'Èbre, conquit de combat en combat le royaume de Valence, vainquit dans une grande bataille le roi maure Zaen. En reconnaissance de cette victoire décisive, il donna à Nolasco, accouru de Barcelone, la montagne fortifiée d'Uneza, dont la citadelle se changea en un monastère de la Merci, sous le nom roman de Santa-

1. Muntaner, *Chron. dels reys d'Arago.*

Maria del Puech, imitant Charlemagne qui consolidait ses conquêtes par des forteresses cénobitiques. Nolasco reconnaissant, lui prophétisa, de la part de Dieu, la prise prochaine de Valence; et sur cet oracle, le vainqueur de la Huerta parut sous les murs de la métropole de *ce Verger des Aménités de l'Espagne*. Valence crut revoir la figure guerrière et les prouesses chevaleresques du Cid, son héros populaire. Enfin le roi prit Valence et rendit grâces à Dieu de ses victoires dans la plus grande mosquée, convertie en cathédrale, sous le nom de Saint-André [1], par le belliqueux Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne. Le Conquistador distribua à ses compagnons des villes, des villages, des châteaux, des vallons, des torrents, les lambeaux de ce jardin immense, dépecé par son épée comme l'avait été naguère l'archipel baléare. Il continua sa marche victorieuse le long de la plage jusqu'à Elche entre Alicante et Murcie et ne s'arrêta que devant la forêt de palmiers qui lui révélait l'Afrique.

Les vainqueurs y fondèrent Carcaxient, Carser, Carlet, Tarbena, Bocairant, Castels, Mixent, Alpera, Buñol, Alacant [2]. Ces noms me révèlent la patrie des conquérants. Ils étaient du Roussillon, du Carcassez, de Gascogne, du pays de Foix. Leur langue

1. Pourquoi Saint-André? Ne serait-ce pas parce que Nolasco était de la maison de Saint-André? On mettait Valence sous le patronage du saint promoteur de l'expédition aragonaise.

2. Carcassez, Cazères, Carlat, Tarba, Bocairan, Castels, Maixent, Albéra, Bagnol, Alcante.

n'était pas celle de Montpellier et de Narbonne. Le dialecte valencien dérive évidemment des Pyrénées. L'habile roi mêla les Albigeois aux Maures pour les contenir les uns par les autres, de sorte que ces villages aquitains s'élevèrent parmi des bourgades arabes qui portent encore de nos jours les noms de Alménara, Alcantara, Albaïda, Bénimeli, Bénimasot, Béniarbech, Bénimarful [1].

Mais ni cette forêt, ni cette plage, ni ces flots qui arrêtaient le conquérant politique n'arrêtèrent le conquérant religieux. Nolasco s'embarqua sur cette mer inhospitalière et vogua vers l'Afrique, comme pour montrer à don Jaïcmé, aux rois espagnols, à ses compagnons de la Merci, le but de leurs conquêtes futures, dans cette Afrique, mère des monstres. Il aborde à Alger, il va chercher les chrétiens captifs dans les basses-fosses des Barbaresques; il en délivre des multitudes des mains des pirates. L'argent venant à lui manquer, il revient en chercher en Espagne. Le Maure qui veut le faire périr l'embarque sur une vieille tartane démâtée, sans voiles ni gouvernail et l'abandonne aux vagues, dans une tempête. Mais Dieu, dit la légende, calma l'orage, et le Saint, faisant *mât de son corps*, et *voile de son manteau*, traversa la mer, et aborda miraculeusement en Espagne. Il envoya la rançon, mais ne revint pas en Afrique, et ne quitta plus son monastère de Barcelone où il mourut, la nuit de Noël, 1256, un peu plus âgé que le siècle.

1. Donsayna (hautbois), colecsio de musica alegre, en solfa valensiana (1845).

Ni Rome, ni l'Espagne guerrière et fanatique, ni la croisade féroce et monstrueuse n'ont porté, dans leurs dures et tragiques entrailles, cet ange de la charité des mers et des bagnes. Nolasco est fils d'un sang et d'un ciel plus clément, un fils de la douce terre romane et de la tendre église du Paraclet. Nous avons déduit logiquement sa filiation historique. Au surplus, sa légende en laisse indirectement échapper l'aveu symbolique. Nolasco n'était jamais allé à Rome; jamais il ne s'agenouilla au sépulcre du Prince des Apôtres. Un jour, il vit apparaître devant lui le terrible Porte-clefs : « Puisque tu n'es pas venu me voir, lui dit-il sévèrement, je viens te chercher. » L'Église romaine est venue chercher Nolasco, et l'a enlevé à l'Église du Consolateur. Par l'origine comme par le génie, la Consolation est la mère de la Merci. La chevalerie cathare exilée pouvait seule enfanter la chevalerie errante du martyre et de la clémence des mers. Rome s'est approprié Nolasco, dont elle a dénaturé l'histoire et enveloppé la figure d'un nuage et d'une auréole. Le chevalier albigeois, devenu un saint catholique, est invoqué sous le nom de saint Pierre Nolasque. C'est ainsi que Rome s'appropriera plus tard le mystérieux auteur de la *Consolation Internelle*, une autre colombe éclose, on le reconnaît bien à son gémissement, sous les parois en ruine du Paraclet.

1. *Acta Sanct. Légende de S. P. Nolasque.*

V

L'INQUISITION A VALENCE ET AUX BALÉARES. — DESCENDANTS DES FAIDITS ÉTABLIS EN ESPAGNE. — RAMON LULLE, LES BONPARD.

Grégoire IX adopta l'ordre de la Merci presque en même temps qu'il institua le tribunal de l'Inquisition, et les attacha l'un et l'autre au roi d'Aragon. Le Conquistador eut toujours à ses côtés un ange et un démon : l'ange c'était Pierre de Nolasco, fondateur de la Rédemption des captifs ; le démon, c'était Ramon de Peñafort, inquisiteur de Barcelone, et, plus tard, troisième général de l'ordre dominicain. C'est ce qui explique la désaffection des Albigeois qui ne virent plus, et avec raison, dans le fils du héros-martyr de Muret, que le soldat de Rome, et le glaive de l'Espagne.

Derrière le vaisseau qui le portait aux Baléares, rampait, comme une couleuvre sur la mer, l'inquisition. Derrière le cheval impétueux qui l'emportait vers Valence, se traînait un monstre noir, muet, horrible, l'inquisition. L'inquisition s'établit dans le royaume comme dans les îles maures, de sorte qu'à peine le catharisme vainqueur se reposait de ses combats et de ses blessures au bord des flots, dans ses forêts d'orangers et de grenadiers, dans ses bocages de roses et de jasmins, l'horrible tribunal vint l'y relancer, comme un tigre.

C'est ce qui explique pourquoi Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, les seigneurs de Saissac, de Cab-Aret, de Minerbe, conquérants de l'Archipel, ne conservèrent aucune part des îles musulmanes, et pourquoi, renonçant à leurs palais arabes et à leurs vassaux barbaresques, ces grands proscrits revinrent errer dans les forêts et les neiges des Pyrénées, où du moins ils respiraient les parfums de la terre natale, plus doux à leur cœur blessé que les senteurs des bocages baléares. L'inquisition tendit constamment à catholiser les Maures conquis et les conquérants cathares : pendant cinq cents ans, elle a brûlé des musulmans, brûlé des juifs, brûlé des chrétiens; et quand notre siècle indigné démolit enfin les palais de l'homicide tribunal, quand la révolution espagnole enfonça leurs portes inexorables, et se rua en tumulte dans l'ombre de leurs cavernes, qu'aperçut-elle sous ces voûtes moites de sang et de pleurs? On découvrit, comme une décoration funèbre, les portraits des victimes, et au-dessus de ces mornes figures, comme un échantillon de supplice et de cadavre, deux ossements calcinés en croix [1]. Voilà quel culte de Moloch on substituait à la douce et tendre religion du Paraclet.

Plusieurs des conquérants albigeois pourtant se sont perpétués dans les fiefs que leur distribua le roi d'Aragon. Ils sont la souche de quelques vieilles familles espagnoles ; leur origine est encore reconnaissable à leurs noms occitaniens. Les Muntaner qui ont produit un historien de Catalogne,

1. Mad. Sand, *Voyage à Mayorque.*

les Cotaner, dont le nom est le même avec une racine celtique, rappellent les Montagnes Noires, leur berceau. Les Delpech, les Delpuig, étaient de Pechnautier, des seigneurs de Cab-Aret, du clan des enfants de Nos. Évidemment, voilà les compagnons de Roger de Carcassonne. Leurs armoiries indiquent la même descendance pyrénéenne. Les Garri (Grands) au nom ibère, ont dans leur blason trois tours d'argent. Les Cos (montagne), au nom celtique, ont un ours d'or, couronné d'un lis d'or. Et les Bonpart, au nom roman et cathare, ont avec le lion un aigle noir, l'aigle Johannite en deuil planant dans un ciel d'étoiles. Ces noms sont communs à l'archipel et au littoral espagnol. Mais ici les origines n'éclatent pas seulement dans les écussons, c'est encore dans le sang qu'elles étincellent, et dans l'esprit des peuples [1]. Les Catalans, même les Valenciens, malgré leur mélange mauresque, ont le teint blond et le caractère indépendant des races septentrionales. On sait combien ces provinces romanes, si vives, si actives, si entreprenantes, si antipathiques au lent et hautain génie castillan, se sont impatiemment résignées au joug de plomb, et plus difficilement incorporées à la monarchie théocratique de Charles-Quint. C'est par ces provinces orientales que la monastique et ténébreuse Espagne respire encore, avec les brises de la mer, quelques rayons de lumière et de liberté qui sont comme le souffle précurseur du Christ.

1. En effet, Prim, Balaguer, Soler, Figuéras, Castellar, sont des noms albigeois. Les descendants des exilés du XIII[e] siècle viennent de détrôner les Capétiens d'Espagne.

A côté de Nolasco, dont l'image apostolique erre sur les grèves de Barcelone et de Valence, une autre grande figure plus originale, plus philosophique, et plus chevaleresque, plane sur l'archipel Baléare et regarde aussi l'Afrique. Sur la flotte catalane que montait le jeune conquistador faisant voile vers les îles musulmanes, et dans son escorte de faidits albigeois, se trouvait un chevalier du nom de Lullio (L'oli, L'olio)[1]. Ce chevalier, quelle que soit son origine, s'établit à Mayorque, et cinq ou six ans après son arrivée dans sa nouvelle patrie (1235) eut un fils auquel il donna le nom de Ramon, en souvenir probablement de son infortuné seigneur le comte de Toulouse. Cet enfant, né, peut-être, d'une femme arabe et d'un père cathare, eut de sa double race, de son archipel, et du voisinage de l'Afrique, un esprit vif, ardent, mais singulier, hasardeux, intempérant, cosmopolite, chevaleresque à la fois et oriental. Son éducation nous apprend que les faidits albigeois avaient transporté leur civilisation romane dans l'archipel Baléare.

Le jeune Ramon Lulle honore principalement trois choses : le cheval, la science et l'amour; leur réunion forme, selon lui, l'idéal chevaleresque. Cet insulaire avant tout est chevalier : il aime le cheval et non le vaisseau, et non la mer. Il prête une dignité à ce noble animal. Il est à ses yeux le

1. Les Espagnols disent *Lullio,* du roman oli, olivo, oliver. Probablement de l'olivier du Mas-Saintes-Puelles. Alors Lullio serait parent de Nolasco, branche de Saint-André-Cap-de-Porc.

symbole non de la guerre, mais du commandement. Le vilain humilie le coursier, et le lâche fait affront au palefroi. La monture du lâche c'est l'âne. Le chevalier a le glaive pour la justice, et le cheval pour la souveraineté. Ce n'est pas qu'il méprise le vilain et le marchand : leurs professions sont les plus nécessaires à la société. Il veut les protéger, mais il réserve le gouvernement à l'intelligence et à la valeur. Son idéal, c'est qu'un bon clerc et un bon chevalier s'unissent pour gouverner le monde[1]. Cette part faite à l'intelligence trahit la race romane. Lulle est le chevalier de la pensée : la science devient un élément de la noblesse. Lulle sort de son île : il paraît aux tournois d'Aragon et de Castille. Mais il recherche surtout les écoles juives et arabes de Cordoue. Ce sont ses champs clos scientifiques et il rompt plus d'une lance contre les mollas et les rabbins. Esprit encyclopédique il cultiva toutes les sciences de son temps : philosophie, théologie, médecine, chimie, astrologie, et les langues orientales. Il méditait une somme des sciences de son siècle dont il tentait de réduire les éléments tumultueux à l'unité, pour le triomphe de la foi chrétienne, lui penseur indiscipliné, esprit insulaire, frondeur baléare.

Lulle est un *chevalier errant* de la science, et même un *chevalier sauvage* du sentiment, car le sceau de la perfection chevaleresque ce n'est pas la science, c'est l'amour. Il a l'âme trop tendre,

1. Ramondi Lulli Opera : *Libri Phil. Metaphis. Generales artium.*

et l'esprit trop ingénieux, pour n'être pas poëte. Selon les mœurs romanes importées dans l'archipel, il a son dualisme conjugal, et à côté de l'épouse, est l'amante idéale. Cette dame de ses pensées est une jeune matrone mayorquine, d'une grâce délicate et d'une beauté languissante, comme une fleur sur un tombeau. La mélancolique insulaire, après une longue résistance, lui dit, un jour, qu'elle cédait à son amoureux désir, et se découvrant la poitrine, lui montra son sein rongé par un cancer, et son cœur dévoré par la mort; son cœur, mais non son amour qui, se dérobant au mal par le trépas, allait revivre dans le ciel. La jeune baléare expira bientôt après et Lulle inconsolable se retira dans sa pénitence et sa douleur sur la montagne de Ronda, une des cimes de l'île. Là il vit avec ses regrets, il pleure son amour et son péché, il assoupit son âme dans la piété, dans l'étude et la poésie : il chante morte celle qu'il célébra tant de fois vivante, et dont le fantôme le poursuit sur ses rochers, dans ses bois de pins, au bord de la mer [1]. Dans ses tendres et funèbres extases le Christ cinq fois lui apparut cloué sur sa croix. Le divin crucifié le reçut comme son chevalier. Un pasteur mystérieux vint le consacrer au service du Christ. Est-ce Nolasco, son compatriote, peut-être son parent, dans tous les cas son consanguin par l'âme? Ramon rêve la chevalerie de la science comme Pierre la chevalerie de la charité. Il veut délivrer l'Orient, et reconquérir le saint Tombeau, mais par la parole.

1. Ramondi Lulli Opera. *Libri Var. art. Medicinæ, Juris utriusque.*

Lulle est prédicateur selon le génie cathare. Fils des exilés albigeois, il a en horreur les croisades de l'épée. Il tente la conquête de l'islamisme par la croisade de l'esprit [1]. Il invente le *grand art*, la logique universelle, machine dialectique, engin de guerre avec lequel il renversera toutes les forteresses de l'Islam. Dans cette pensée, Lulle quittera son île; il ira trouver le roi de Mayorque à Perpignan, et ce roi, époux d'une Esclarmonde de Foix, fondera un couvent à Palma où treize moines étudieront la langue arabe. Il parcourra l'Europe demandant aux rois, demandant aux papes de créer des chaires de langues orientales. Il n'obtint rien de Boniface VIII, rien de Philippe le Bel. Le pontife, et le monarque, tout entiers à leur querelle, n'entendent pas le pacifique rêveur baléare. Mais le concile de Vienne, composé, chose remarquable, d'évêques méridionaux sous l'impulsion de la papauté d'Avignon, accueille les plans de ce Languedocien d'Espagne, et décrète l'enseignement de l'hébreu, de l'arabe et des langues orientales (1312). Déjà Lulle, donnant l'exemple, était allé dans le Levant : il s'était rendu en Chypre et de là dans la petite Arménie. Il apprenait sans doute le grec, et guerroyait contre les Hellènes schismatiques, et les Syriens mahométans. Il devait couronner sa longue et aventureuse carrière par une expédition exclusivement dirigée contre l'islamisme africain. Le vieillard octogénaire descend sur les côtes barbaresques; comme dans les écoles de Cordoue, il dispute sur les places d'Oran et d'Alger; mais il est

1. Ram. Lul. Op. *Libri spirituales, prædicabiles.*

lapidé par la populace maure, et reporté mourant sur un vaisseau, expire en revoyant les cimes de l'archipel baléare[1].

C'est l'éternel honneur de l'émigration romane en Aragon d'avoir produit ces deux frères, Pierre Nolasco, et Ramon Lulle, le héros de la charité et le héros de la sience. Nolasco, et sa chevalerie monastique des plages, et ses pieux écumeurs des mers et des havres barbaresques, ont rempli le moyen âge des miracles de la *Rédemption*. Comme Pierre devançait le Conquistador sur les terres musulmanes, ainsi l'ordre de la Merci a préparé l'établissement définitif de l'Espagne et de la France sur les côtes d'Afrique. Mais l'Europe, en s'emparant du littoral, et par le refoulement de l'islamisme dans le désert, a mis fin à l'œuvre héroïque et sainte de Nolasco. La mission de Lulle, impossible au moyen âge, commence où finit celle de Nolasco, et va remplir les temps modernes. Au moine succède le laïque, le voyageur, le chevalier quittant l'épée pour la parole, le croisé pacifique de la science et de la civilisation. Cet insulaire cosmopolite, original et presque hérétique de l'âge féodal, est l'explorateur et le civilisateur des siècles nouveaux : de nos jours, il s'appelle Cook, Humboldt, Livingstone. Par la fondation des chaires des langues, Lulle ouvre le monde hébreu et grec, et prépare la réformation de Luther; par l'Europe protestante, elle enveloppe et pénètre le monde arabe, et en-

1. Ramondi Lulli Opera. *Lib. Quodlibetici, et Disputationum.*

fonce enfin et traverse de part en part l'immense et mystérieux monde indien et oriental. Or, Lulle et Nolasco, nous le répétons, ne peuvent pas plus sortir de la Rome théocratique, de l'Espagne sanguinaire, et de la croisade exterminatrice, qu'une couple de colombes du nid d'un milan. Mais c'est la colombe blessée du Paraclet, qui, fugitive des tours de Toulouse et de Carcassonne, a égaré ses œufs sur les récifs de Catalogne et les écueils des Baléares[1].

Enfin parmi les faidits conquérants de l'archipel maure se trouvait un chevalier de la maison albigeoise des *Bonpard*. Cette maison était du Lauragais, et Pardo, l'aîné de ses fils, avait été châtelain de Fanjaus pour le comte de Toulouse; Pardo eut l'honneur d'être délégué par ce prince pour recevoir, sur la montagne, l'hommage des faidits de Montségur et d'assister au synode du Thabor. Un autre de ses enfants, du nombre des exilés, transporta sa race à Barcelone, et de là à Mayorque. Son nom de Bon-Pard s'explique par son écusson, effectivement composé d'un lion-pard, nageant dans le sang, et d'un aigle noir, émergeant d'un ciel d'étoiles. C'est le lion ibère, signe primitif de la race auquel s'est ajouté l'aigle johannite en deuil, signe de la foi proscrite : tout un symbolisme éthéré et oriental. La syllabe *Bon* est encore un indice cathare, et les Bonpard sont l'antithèse héraldique des Mauléon. Hugo de Bonpart, chevalier malhorquin, descendant de ce faidit

1. M. Saint-Marc Girardin, *étude sur R. Lulle.*

albigeois, passa dans l'île de Corse, en qualité de régent pour le roi Martin d'Aragon, et y fonda, dit-on, la maison italienne des Buonaparte. Ainsi Napoléon serait comme un dernier éclair, une fulguration lointaine et vengeresse de l'ouragan cathare, un tonnerre tardif, réparateur et solennel, réservé à notre siècle. Sa destinée a reproduit fatalement ses origines, réalisé tous ses emblèmes prophétiques. Il s'est appelé le lion du désert, il a fait de l'aigle pyrénéen, de l'aigle johannite, le symbole impérial de la France, il s'est assis au trône des Capétiens; il a possédé Rome et brisé la vieille théocratie; il a consacré la liberté religieuse, et en a été le promulgateur dans le monde, en termes magnifiques et immortels [1].

Voilà l'œuvre des trois grands descendants des faidits cathares, Nolasco, Ramon Lulle et Napoléon Bonaparte. L'histoire accepte ces rêves comme le peintre admet, dans ses tableaux, les nuées qui flottent dans les horizons lointains. Un monument existe encore de l'émigration et de la conquête albigeoise, c'est la langue romane, toujours vivante dans le royaume de Valence et dans les îles. Le mélange du castillan l'a corrompue davantage sur le continent; elle est restée plus pure dans l'archipel. Nous prendrons donc pour type ce roman baléare. Formé dès l'origine par la fiction des divers dialectes parlés par les faidits, il a dû cependant garder le cachet d'un dialecte dominant, celui du plus grand nombre. Et si maintenant, nous cher-

1. Mad. Sand, *Voy. à Mayorque.*

chons à déterminer, à l'aide du langage, de quels cantons albigeois est sortie la majorité de l'émigration, nous trouvons que c'est des Pyrénées, entre la Neste et le Salat, car c'est là que nous découvrons la souche antique du roman mallorquin. Voici un débris de ballade également compris sur les bords de la Garonne et de la Guadalaviar, une ronde que les jeunes insulaires dansent au bord de la mer.

Sas [1] allotas tots es diumenges
Quan no tenen res mes que fer
Ban a regar es cravelher
Dihent li : beu jà que no menjes !

« Les fillettes tous les dimanches, quand elles ne savent plus que faire, vont arroser le violier et lui disent : bois si tu ne manges. » Hélas, ces belles insulaires ne savent guère autre chose qu'arroser leur giroflée ! Le Valencien est railleur et facétieux comme le Gascon si nous en jugeons par la *Donsaïna*, recueil périodique de vers et de prose burlesque, ayant pour enseigne un petit magot battant un tambour suspendu à la queue d'un singe jouant de la flûte rustique.

1. Sas pour las, du latin ipsas et illas; deux ou trois mots espagnols et quelque archaïsme; voilà après six cents ans, toute la différence entre les deux dialectes. Les filles de la Haute-Garonne chanteraient aujourd'hui :

Las hillotas toutès dimenges
Quan no saben res mes que fer
Ban a rosar ech clavaris,
Li disen : beu jà que no mènjes.

Un théâtre, des journaux, une littérature provençale existent pourtant encore à Valence, à Alicante, à Palma, à Mahon. De l'archipel baléare, la langue romane a suivi la conquête aragonaise jusqu'en Sardaigne, dont elle a modifié le dialecte italien. Le Sarde indique, dans son idiome liguro-mallorquin, aux syllabes pleines et sonores, *su campo de sas Vendettas*[1]. S'il faut des vengeances au Sarde, ainsi qu'au Baléare et au Valencien, qu'ils se ressouviennent donc de leurs ancêtres, les faidits et les martyrs albigeois !

L'inquisition qui, de son regard de Gorgone, n'a pu dévorer Barcelone ni Valence, a desséché l'archipel Baléare. Ses îles sont presque désertes; la terre à peu près inculte, le peuple à demi barbare. De son génie primitif, il ne lui reste que sa harpe devenue sauvage. Le langage est provençal, le type et le cœur sont africains. Assis sous des palmiers, il chante des paroles romanes sur des airs arabes; on danse, au bord de la mer, au sourd bourdonnement du tambour de basque, les boleros mauresques. Palma conserve encore, dans sa bibliothèque, le portrait gothique de don Jaïcmé, le conquistador. Cette image royale et cet idiome vulgaire, voilà tout ce qui reste, dans ces îles, de la conquête cathare. Les soldats de Napoléon, du champ de bataille de Baylen, furent déportés sur ces écueils inhospitaliers. Ces Français du Midi, surpris non moins qu'émus d'entendre résonner leur doux idiome maternel sur des lèvres

1. Un italien dirait : Il campo delle vendette.

barbaresques, purent se dire en mourant : Nos pères ont donc conquis cet archipel Baléare ! Exilés, ils ont pleuré comme nous au bord de cette mer d'Afrique[1].

VI

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ITALIE. — LE TROUBADOUR GUILHEM FIGUEYRAS.

Mais dès que les Albigeois se furent aperçus que le jeune roi don Jaïcmé, l'Éliacin du catharisme, infidèle à la politique chevaleresque de son père, le martyr de Muret, n'était plus qu'un monarque ambitieux, le soldat couronné de l'Espagne, et le glaive de Rome contre l'islamisme, ils cessèrent de chercher un refuge incertain en Aragon. L'émigration prit son cours vers les Alpes. L'église d'Aquitaine était la fille et comme la succursale de l'église d'Italie. Elle trouvait un asile plus assuré dans sa métropole transalpine. Elle se dispersait dans les cités lombardes, où, grâce aux institutions républicaines, et surtout aux luttes de l'Empereur contre la papauté, l'église cathare était florissante et, pour ainsi dire, tout entière encore. Peut-être les fugitifs y étaient-ils attirés par l'Empereur lui-même : c'était le fameux Frédéric II, un poëte, un esprit multiple, un génie cosmopolite, infiniment propre à opérer la fusion des

1. Madoz, *Dic. géograph.* — Ferd. Denis, *sur l'Espagne.*

races et des religions, et qui après avoir, sous l'impulsion des papes, persécuté les johannites et combattu les musulmans, les ameutait maintenant, pêle-mêle et en tumulte, contre les papes et enfermait Rome dans un cercle de colonies sarrasines et d'églises cathares et léonistes. Frédéric de Souabe était un monarque bien autrement brillant et audacieux que don Jaïcmé d'Aragon qui pourtant devait triompher où se briserait le magnifique César, et s'agrandir des débris de cette immense ruine impériale.

Tandis que l'Espagne n'offrait donc aux Albigeois qu'un refuge mal assuré, l'Italie leur ouvrait un vaste champ de bataille où ils pouvaient attaquer de plus près la théocratie romaine. C'est là que se rendaient en général les parfaits, les zélés, les esprits libres et guerroyants. C'est là que se retirèrent les troubadours Amérig de Pégulha et Guilhem Figueyras. Amérig était un marchand de Toulouse, probablement originaire, comme son nom l'indique, des sources de la Garonne. Guilhem était un tailleur de la même cité : il échangea l'aiguille paternelle contre une harpe, non pas la harpe des châteaux, mais le galoubet des carrefours. « Il se fit, dit son biographe contemporain, jongleur des citoyens. Il ne recherchait pas les barons, mais seulement les hôteliers. Quand venait un homme de cour, il devenait triste et sombre; il n'avait de repos qu'il ne l'eût abaissé; il ameutait incontinent ses ribauds [1]. » Figueyras,

1. Troubadours : Miguel de la Tor.

on le voit, était un homme du peuple, un chanteur des rues, un troubadour turbulent des cités républicaines du Midi, un Aristophane plébéien et querelleur toujours prêt à molester les chevaliers, et à persifler les clercs et les évêques. Il est épicurien et non pas cathare, mais pourtant allié à l'albigisme, et sans doute parent du diacre Sicard Figueyras, directeur des écoles et des ateliers de Cordes. Lui, sa religion, c'est le plaisir, la liberté sous le doux ciel du Midi, l'amour de la patrie toulousaine. Mais il est citoyen, il est peuple, il est homme, et ce sentiment profond de la patrie et de l'humanité transforme un vil histrion en un poëte de génie. Il a vu sans doute son parent livré à l'inquisition, et, mis entre le supplice et l'apostasie, abjurer entre les mains d'Isarn, le fanatique abbé de Vieilmuret. Il a entendu ce moine troubadour célébrer sa chute lamentable dans un poëme d'une platitude barbare dont chaque homicide strophe s'illumine sinistrement d'une lueur de bûcher et répand une odeur nauséabonde de chair humaine rissolée. La famille et la patrie le chargent de leur vengeance immortelle. Il va transpercer ce ménestrel du saint-office, sur sa lyre de plomb, dont le monotone et sourd grincement, comme celui d'un gril ou d'un sabot, accompagne le mugissement de sa stupide mélopée [1]. Mais non, l'idiot disparaît dans la vapeur des larmes et du sang. Ce n'est pas un homme, c'est un peuple tout entier qu'il voit étendu sur un chevalet, et sa grande ennemie

1. Raynouard, troubadours, *Isarn de Vieilmuret*.

l'éternelle tortionnaire, c'est Rome. Alors cet histrion se transfigure dans les douleurs patriotiques et monte à la hauteur des vengeances de l'univers. Son galoubet devient une grande lyre dont les cordes d'airain sifflent comme l'arc de l'archange et grondent comme le tonnerre de Jéhova. Voyons l'implacable chanteur vider infatigablement son carquois sur sa gigantesque ennemie attachée dans sa pourpre au pilori des siècles.

Mais comment traduire, dans sa fureur naïve et sa sainte férocité, ce prodigieux ïambe dont les vers, en nombre impair dans chaque strophe, s'élancent par bonds inégaux, et désordonnèment se précipitent, doublant, triplant, quadruplant leurs rimes vengeresses, comme des pointes de glaive, sur ce nom inexprimablement odieux, inépuisablement évoqué : Rome!

— « Rome, je ne m'étonne pas si le monde se perd! Par toi, le siècle a été mis en travail et en guerre! Par toi, mérite et merci sont morts dans l'univers! Et par toi, Rome perfide, racine, tige et cime de tout mal, fut trahi le roi d'Angleterre! »

— « Rome traîtresse, ta convoitise t'abuse! Tu tonds jusqu'au vif tes brebis. Mais que le Saint-Esprit, qui revêtit l'humaine chair, entende nos prières! Qu'il te brise le bec, Rome! Et ne demande pas grâce, car tu es fausse et déloyale envers nous et les Grecs! »

— « Rome, n'en doute pas, tu seras un jour angoissée des prédications menteuses que tu fais sur Toulouse. Tu lui ronges les mains! Tu déchires les petits et les grands comme une chienne enragée! Mais si le comte régnant vit deux ans encore, il fera de tes perfidies repentir la France! »

— « Rome, ta perversité est telle que tu ne tiens compte de Dieu ni de ses Saints! Rome, perfide et larronne, tu règnes si indignement qu'en toi se cache, et s'amasse, et s'incarne toute la tromperie de ce monde! Quel outrage n'as-tu pas fait au comte Ramon! »

— « Rome, j'ai l'espoir qu'avant peu tu viendras à mal port, si le vaillant empereur relève son destin, et agit comme il le doit! Rome, je te le dis en vérité, tu verras déchoir ta puissance, et que Dieu, le Sauveur du monde, me donne de le voir! »

— « Rome, que de félonies, de vilenies et de crimes ne commets-tu pas pour obtenir l'empire du monde! Tu n'as crainte de Dieu ni de ses statuts. Aussi, je le vois, tu feras plus de mal que je ne puis dire, ou dix fois plus! »

— « Rome, tu serres tellement la griffe que ce que tu peux saisir rarement t'échappe! Si tu ne perds bientôt ton pouvoir je vois dans ton piége trébucher le monde! Il est vaincu, il est mort; voilà l'œuvre de ton pape! »

— « Rome, que celui qui est la lumière, la vraie vie, et le véritable salut du monde te donne ton fatal salaire pour les maux dont gémit tout l'univers ! Rome déloyale, cause de tous nos malheurs, si tu ne te repens, tu brûleras sans faute au feu de l'enfer ! [1] »

Tel est, dans sa trivialité populaire, cet ïambe gigantesque. C'est ainsi que se déroulent, à travers les strophes vengeresses, les colères indomptées de cet Archiloque toulousain. Son chant implacable s'élève, il prend des accents religieux, il en jaillit comme des éclairs prophétiques. Le chantre inspiré pressent la ruine du monde catholique. Il voit l'Espagne, il voit l'Italie scellées dans leurs tombeaux. Il pose nettement le duel entre Rome et le monde. Le monde périra ou Rome ira dans l'enfer. L'épicurien se convertit à la foi du Consolateur. Il confesse l'Esprit venu en chair. Il finit en invoquant le Christ comme le vrai salut du monde. La foi est orthodoxe, mais le langage est cathare, johannite.

Germonda, une poétesse catholique de Montpellier en réponse à la diatribe foudroyante de Figueyras, entonna sur le même rhythme, et, je crois, dans le même nombre de strophes, l'apologie de la théocratie romaine. C'est l'hymne, l'épithalame de l'inquisition : elle la débarbouille de sang, de l'éclaboussement des massacres et des exhalaisons fétides du bûcher ; elle la baigne dans un flot d'encens

1. Raynouard, troubadours, *Guil. Figueyras.*

nauséabond qui répand une odeur mélangée d'autel et de tombe. Germonde, la Sapho du saint-office, n'est pas moins plate qu'Isarn son Pindare [1]. Leurs mornes cantilènes contrastent par leur vide et leur néant avec le dithyrambe superbe de Figueyras. Ici tout est vivant, frémissant. C'est le cri d'un homme, le hurlement d'un peuple égorgé, le rugissement d'un monde expirant. Après six cents ans ce poëme fume encore ; il s'en exhale encore une odeur de foudre. Cette malédiction est un jet magnifique de cette grande lyre d'éternel amour d'où le Dante tirera bientôt son infernale et céleste épopée.

VII

MORT DE GUILLABERT DE CASTRES, DE PHILIPPA DE MONTCADE COMTESSE DE FOIX ET D'ESCLARMONDE DE FOIX, VICOMTESSE DE GIMOEZ. — FUNÉRAILLES CATHARES.

Figueyras est le clairon de la guerre cathare. Son sirvente implacable est le haro des vengeances ameutées contre Rome. Les camps de Penne, de Nora et du Thabor dressèrent l'oreille à cette terrible fanfare. L'insurrection faidite fourmillait sourdement dans les vallées de l'Aveyron, les plaines de Toulouse, les rochers de la Cerdagne et les conques orageuses de la Catalogne ou de l'Aragon. Guillabert de Castres ne vit probable-

1. Ibid. : *Germonda de Montpellier.*

ment que les apprêts de cette insurrection nationale. Le patriarche s'endormit dans sa paix, quand de toutes parts s'aiguisaient et se hérissaient les lances patriotiques. Et tout porte à croire que la comtesse Philippa et la vicomtesse Esclarmonde l'avaient devancé dans le tombeau. Arrêtons-nous sur ces grandes figures albigeoises dont la mort mystérieuse s'enveloppe du même nuage.

La vicomtesse d'Alion visitait fréquemment le patriarche vénéré, et les deux illustres mères, qui l'étaient de son enfance comme du catharisme pyrénéen. De Montalion, à travers la forêt de Bélestar, elle descendait à Montségur[1]. Après une halte sur la montagne sainte, elle continuait, à travers l'Acarnaguez, jusqu'à Tarascon ou Pamiers où elle rencontrait son grand frère le comte Roger-Bernard. Puis, de l'un ou l'autre de ces deux castellars, elle se rendait, à travers le Podaguez, auprès de son frère chéri, Loup de Foix, à ses châteaux de Montagut ou de Durban, ou dans leur manoir natal, indivis comme leur cœur, des Salenques. Esclarmonde d'Alion, placée entre la vieille Esclarmonde de Montségur, et la jeune Esclarmonde de Cardonne, était la correspondante habituelle entre le comte de Foix et le roi d'Aragon. C'était la colombe, messagère de la patrie et du Paraclet, qui de castellar en castellar transmettait le mystère de Toulouse à Barcelone et à Saragosse. Tous les ans, l'hiver la faisait descendre de ses plateaux glacés de Cerdagne, et résider dans

1. Tradition populaire.

sa tiède vallée natale de l'Arise. Cette vallée, d'une étendue d'une lieue environ, est de forme ovale, et ressemble à une barque amarrée, comme à un môle gigantesque, au pied des Pyrénées. Les hauteurs de Ménaï découpent des ondulations gracieuses du côté de l'Orient. L'Arise, échappée de la grotte et de la conque du Mas-d'Azil, par l'âpre gorge du Cab-Aret, s'assoupit sous son rideau sinueux d'aulnes, de peupliers et de saules, et parcourt des rivages dont la beauté respire dans leurs noms mélodieux : Sabarat, Ramos, Rive-d'Alion, Salencas, Balaguer, Corbaout[1]. Tous ces noms réveillent des souvenirs historiques. Corbaout (montagne), assis dans la plaine et qui ne justifie nullement son site, rappelle involontairement Corba de Pereille, d'autant plus que la race antique qui l'habite est descendue du pays d'Olmès, et conserve le nom de Bélestar, son ancien titre seigneurial. Balaguer a dû recueillir les Balaguer de Chalabre réfugiés dans le comté de Foix, et dont le chef Ramon de Balaguer, compagnon de guerre de Loup de Foix, concourut au massacre des inquisiteurs, et à la défense de Montségur. Reb-Alion est un hameau d'Esclarmonde, tombé du chef de l'infante dans la maison de So, qui posséda des terres à Campagna d'Arise, comme à Campagna de Sault. Les rivages et les collines sont constellés des noms de Foix, d'Alion, de Durban, des chefs albigeois et des évêques cathares : L'Arise évidemment était hérétique et patriote, puisque, plus tard, dans la réaction on construisit,

1. Nap. Peyrat : *l'Arise, siége du Mas-d'Azil.*

pour en comprimer les riverains, deux bastides ou forteresses : à sa source, celle de Sérou ou de la montagne, et vers son embouchure, celle de Besplas, ou des belles plaines, postes avancés de l'abbaye du Mas-d'Azil.

Le château des Salenques, ancien monastère retombé dans le domaine comtal, et maintenant résidence d'Esclarmonde d'Alion, occupe un site agreste et nullement féodal [1]. Adossé au coteau du nord, sous un bois de chêne, dans le repli du ruisseau, le gracieux manoir, d'un aspect à la fois guerrier et monastique, découvre les courbes élégantes des collines semblables à une conque ovale de verdure, à une vaste corbeille blanchie au printemps d'une floraison de neige, et parfumée en automne de ses fruits plus éclatants encore que ses fleurs, de pêches roses, de grappes noires ou dorées, de figues vertes ou violettes aux pleurs de miel congelé, et de grenades dont le cœur entr'ouvert montre une cristallisation de rubis. De son étroite fenêtre à cintre roman et à baie géminée, Esclarmonde contemple, à l'est, les cimes ondulées des monts de Gabre couronnées d'un vaste dolmen celtique marqué d'une croix ; au sud-est, les tourelles du Castellot qui barre le Cab-Aret, les deux croupes de la Tentina berceau probable de l'évêque-martyr Tento ; plus près encore vers le sud, dentelant les rampes abruptes du coteau, les murailles et le donjon crénelé des Bordes, séjour de ce vaillant Ramon l'un des héros des guerres romanes. Plus

1. Nap. Peyrat : *Siége du Mas-d'Azil. — Tradition populaire.*

bas, au sud-ouest, le couvent de Saint-Pierre [1], au milieu des vignobles de l'Agré-Monal ; et plus haut, vers l'ouest, le monastère de Porte-Cluse devant une gorge aride d'où tombe une cascatelle : l'arc se terminait par les tours de Henri de Campagne, et les collines de Corbaout fuyant avec l'Arise vers le couchant. La guerre avait dévasté le vallon et semé sur ses pentes de vastes décombres : mais les cloîtres déserts, les tours mutilées, les arcades rompues, les flèches frappées comme de la foudre, ajoutaient à l'incomparable beauté des montagnes refleuries la grâce des ruines, et le charme mélancolique des souvenirs.

Esclarmonde avait encore dans son domaine une ville ibéro-romaine, cité morte, dont la plaine recouvre le cadavre, et dont les débris comme des ossements affleurent à la surface des sillons. Elle s'appelait Ramos et s'étendait des Bordes aux Salenques, entre l'Arise qui, du côté du sud, formait son fossé, et la voie romaine qui bordait les murs, au pied du coteau du nord (la Strada). Les champs gardent encore la désignation de ses quartiers : voici la place publique le *Prévicinal*, Pratum-Vicinale. Deux rues y débouchent, la Carrerassa et la Villatéria. La première forme, comme l'indique son nom, le quartier aristocratique, à l'aspect du torrent et du soleil ; la seconde est un faubourg rustique, qui se dirige au septentrion, vers le vignoble et les parcs des troupeaux. Sur la *Strada* antique, on trouve encore, au levant, Las Lanas, lieu de la tonte des

1. Saint-Pey. L'Agré-monal, ager monialis.

brebis; au couchant, l'abattoir, qui s'appelle Excornabious [1]. Plus haut, sur la colline, est le vignoble que la douceur de son raisin cuit par le soleil a fait nommer, par les Romains, Vinum-léné [2]. Ses pampres marient presque leurs feuillages pourpres aux lierres noirs qui flottent sur les murailles gothes des Salenques. L'historien devait inscrire dans ce martyrologe patriotique le nom de Ramos, cité morte, martyre des invasions de Clovis et de Charlemagne, et dont le sépulcre était devenu au XIIIe siècle, l'apanage gracieux et funèbre d'un héros et d'une héroïne de l'indépendance romane.

Il y avait, derrière les Salenques, au sommet du coteau boisé, un belveder dont la tourelle dressait son cône aérien, entre les ramaux de chêne. De son faîte on découvrait l'Eden de l'Arise, et par-dessus les crêtes rocailleuses du sud, à l'horizon éclatant, les blanches cimes et la frange des neiges éternelles qui découpent l'azur du ciel espagnol. De cette vue superbe, le Mirador avait reçu le nom de Bracabella. C'est de là que la jeune abbesse des Salenques épiait si le grand comte Ramon-Roger descendait le soir, des montagnes bleues de Ménaï. Ces amours coupables se sont transfigurées dans le Paraclet. Et maintenant leurs pieuses filles, Esclarmonde et Honora, regardent de la même tour si leurs époux Bernard d'Alion et Loup de Foix, n'accourent pas sur leurs cavales rapides, des cimes de la Catalogne

1. Escornebœuf.
2. Bioléna.

et d'Aragon. Dans leur veuvage, elles soupirent la ballade mélancolique de l'abbesse.

Aquelas montanhas
Tan altas tots jors
M'empaxan de vese
On son mas amors!

Las rocas nevadas
Bé s'abaxaran,
Et mas amoretas
Se rapproxaran [1]!

Ce chant d'amour conjugal prenait encore, dans la bouche de ces princesses, un sens symbolique de conjuration nationale. Leur cœur s'adressait par delà leurs époux, à leurs frères exilés, à leur chef le vicomte de Carcassonne, à leur protecteur naturel, le jeune conquistador d'Aragon. Elles imploraient le grand et divin conjuré du moyen âge contre Rome, l'Amour, l'Esprit errant dans ces plaines de neige voisines du ciel. Et ce soupir de colombe éplorée répondait, d'un vallon des Pyrénées, aux cris d'aigle furieux que Figueyras poussait de la cime des Apennins et des Alpes.

Montségur était, au printemps et en automne, la halte d'Esclarmonde, descendant de Montalion aux

1. « Ces montagnes, toujours si hautes, m'empêchent de voir où sont mes amours. — Mais ces roches neigeuses s'abaisseront certainement, et mes tendres amours se rapprocheront! » Cette ballade est attribuée à Gaston-Phébus : mais elle n'a pas de sens dans la bouche de ce comte, et perd tout son mystère conjugal et patriotique. La forme espagnole de ces quatrains est plus ancienne que l'époque de Phébus.

Salenques, et remontant de l'Arise dans la Cerdagne. Outre cette migration périodique, des deuils, des noces, des martyres, et dans ces derniers temps des funérailles, l'appelèrent fréquemment sur le Thabor. Nous pensons que c'est alors que mourut Philippa comtesse de Foix. Philippa de Montcade, femme du comte Ramon-Roger, fut l'épouse la plus soumise, la plus résignée, la plus silencieuse, de ce brillant, éloquent, et belliqueux prince, l'émule en Orient de Richard cœur de Lion et le vainqueur de Simon de Montfort en Occident. Elle donna trois enfants à son mari, le comte Roger-Bernard, d'une grandeur moins éclatante que celle de son père, mais plus chevaleresque et plus idéale ; l'obscur Améric, otage de Monfort et compagnon de captivité de l'Infant d'Aragon dans le palais de Carcassonne ; enfin, Cécilia femme de Bernard VI, comte de Commenges. La religieuse princesse adopta les deux enfants que son mari avait eus après son divorce mystique, Loup et Esclarmonde ; et tous ces enfants, nés de sa chair ou de son âme, l'entourèrent à ses funérailles. La comtesse Philippa, née peut-être dans l'Alcazar de Saragosse mourut dans une caverne de Montségur et passa de la grotte dans la tombe [1]. Dès que l'agonie commençait, le moribond cathare, déjà séparé du monde, était absolument isolé de sa famille, et transporté dans la maison de l'évêque, entouré des diacres, sa famille spirituelle. Il y rendait le dernier soupir, au

1. Le comte Ramon-Roger ne la nomme pas dans son testament. Dom Vaissette en conclut qu'elle était déjà morte en 1220. Elle pouvait être seulement morte au monde.

milieu de leurs prières, et peut être aussi de leurs cantiques. Philippa ne fut que la *socia*, l'acolyte d'Esclarmonde.

Celle-ci fut une héroïne, la digne sœur de Ramon-Roger ; elle domina même son grand frère et toute la maison de Foix. Elle l'amena à son abjuration de Fanjaus, entraînant, avec son glorieux chef, toute la famille comtale. Effectivement, elle entraîna dans l'albigisme la comtesse Philippa sa belle-sœur, sa nièce la vicomtesse Ermessinde, son cousin Arnauld, vicomte de Castelbon, et fit élever par des ministres johannites tous les infants de Foix. Son abjuration était une déclaration de guerre. Du Castellar de Pamiers, où elle régnait, elle engagea la lutte contre les moines de Saint-Antonin, qui disputaient cette ville aux comtes, puis contre les évêques et les religieux de Cîteaux aux conférences de Pamiers où elle figura comme théologienne ; puis contre le roi de France et le pape de Rome, en reconstruisant Montségur sur les rochers duquel vinrent se briser tous les efforts de la croisade [1]. Du haut de cette roche, elle poussa à la guerre son héroïque frère, ses vaillants neveux, ses fils, ses gendres, ses cousins, cet incomparable clan du Cantabre Aznar, les comtes de Foix, de Commenges, de Carcassonne, de Couserans, de Palhars, de Castelbon et de Barcelone, qui est le roi d'Aragon. Sur son trépied du Thabor, Esclarmonde fut la sibylle des guerres nationales, la prophétesse de la délivrance romane. Montségur

1. Doat XXII. *Bérenger de Lavelanet*.

sauva le midi. Après la victoire de la France, la grande faidite remonta sur la montagne sainte, et, pour y mourir dans son muet désespoir, s'enveloppa comme d'une nuit. Elle conserva le même ascendant sur les princes : son nom est une gloire de la maison de Foix. Elle le transmet à sa nièce, Esclarmonde d'Alion, à sa petite-nièce Esclarmonde de Cardonne, à son arrière-petite-nièce Esclarmonde d'Aragon, qui sera bientôt reine des Baléares[1]. Ce nom prophétique ceignit le front de chacune de ses filleules d'un rayon de grâce. Mais leur vieille et illustre marraine en réalisa seule le symbole orageux ; elle fut véritablement un éclair, et un jet de foudre dans la plus effroyable tempête qui ait bouleversé le monde. Depuis longtemps, elle s'entourait d'oubli, et s'enveloppait de silence. On la trouva sans doute éteinte dans sa grotte. Les Amis de Dieu, qui ne croyaient point à la résurrection des corps, avaient cependant la plus grande horreur de la violation des tombeaux. Dès leur vivant ils dérobaient leurs cendres dans le mystère du trépas. On les ensevelissait de nuit, et ceux qui portaient le cadavre promettaient de n'en révéler jamais le sépulcre. Les princesses de la maison de Foix déposèrent sans doute les restes d'Esclarmonde auprès de ceux de Philippa, dans quelque crypte inconnue de Montségur où elles trouvèrent enfin le repos de l'oubli et la paix du désert. A la place de la vicomtesse de Gimoez, celle que nous supposons la mère de Loup de Foix et d'Esclar-

1. Holhgaray, *Hist. des comtes de Foix.*

monde d'Alion, Ermengarde du Teil, l'ancienne abbesse des Salenques, déjà sa coadjutrice, resta l'archidiaconesse de Montségur[1].

Guillabert de Castres suivit bientôt ces illustres catéchumènes dont il scella le tombeau. Cet homme qui lutta contre saint Dominique, l'évêque d'Osma, les légats romains, à Montréal et à Pamiers; qui convertit les princes et les princesses de la maison de Foix; qui fut le conseiller des comtes de Foix et de Toulouse, et des barons pyrénéens; qui, par son ascendant auprès des princes, fonda Montségur et Castelbon, ces deux champs d'asile du XIIIe siècle ; qui recueillit sur ces deux cimes le sacerdoce albigeois et la chevalerie romane ; qui, redescendu des montagnes avec les faidits, fut l'âme de la réaction patriotique, le prophète des guerres libératrices et comme le légat du Paraclet et de l'humanité dans la victoire du midi. Ce vieillard, qui après le plus inespéré triomphe, vit, plus inespérément encore, sa patrie écrasée par le roi de France; qui reculant devant l'inquisition cette seconde croisade, ramena le sacerdoce johannite sur le Thabor ; mais qui, de cette cime désolée comme son destin, tenait encore en alarme le roi de Paris et le pontife de Rome; cet *Ange* de la plus horrible tourmente qui ait bouleversé le monde, disparaît comme un fantôme; on ignore le temps de sa mort, et le lieu de sa sépulture ; il n'a pas même un mot dans l'histoire, tandis que ses sanglants vainqueurs ont des trônes et des autels. Bertran d'En Marti, fils ma-

1. Doat : *Anteposita fuit aliis hæreticabus.*

jeur de Guillabert, ensevelit le patriarche auprès de son prédécesseur Gaucelm, et selon l'ordre hiérarchique, prit sa crosse pastorale avec le fardeau de ses douleurs, et marcha tranquillement au martyre.

Dans la religion de la lumière et de la vie, la mort n'existe pas: la croix est une *élévation*, le martyre une *ascension* dans le gloire [1]. Donc point de pleurs au trépas, et peu de rites funéraires. Pour les Albigeois, la vie était l'exil, la mort le retour dans la patrie. Comme tous les mystiques ils devaient chanter le psaume des bannis d'Israël. Assis au bord des fleuves de Babylone nous avons pleuré en pensant à Sion. Babylone c'était le monde jeté sur les torrents des choses changeantes et mortelles. Sion, c'était le ciel, la cité immuable, construite sur le rocher des siècles. Aussi ni soupirs ni gémissements. Ses compagnons chantaient la délivrance du mourant, et son âme pure s'envolait dans un cantique, comme l'antiquité le disait symboliquement de l'âme des cygnes.

Emacié par le jeûne, par la douleur et le désir, le cathare ne laissait presque rien à la tombe. Sa chair avait déjà revêtu l'incorruptibilité. Il ne restait de ce corps éthéré que l'aride enveloppe que la cigale dépose au creux du rocher, ou la pâle tunique que le papillon abandonne au vent lorsqu'il déploie ses ailes frissonnantes dans l'azur. Les Amis de Dieu avec leur dédain de la chair, auraient dû, ce semble, n'avoir aucun souci du corps. Vivant, ils le

1. Il faut que le Fils de l'homme soit élevé. Père, glorifie ton Fils ! Ev. de Saint-Jean, chap. XVII.

méprisaient, ils l'honoraient mort. L'âme, à leurs yeux, sanctifiait son vêtement. Ils respectaient leurs cendres. Ils dérobaient leurs sépultures, avaient horreur de la profanation des tombes, et les inquisiteurs qui fouillent les sépulcres leur paraissaient des hyènes et des vautours. De là, tant de secrètes nécropoles [1].

Montségur fondé, quarante ans auparavant, pour être une arche de salut, ne fut que le dernier et solennel sépulcre. L'inquisition, n'a pas, que nous sachions, découvert ses cryptes funèbres. Ses entrailles renferment encore, chacune dans sa cellule de granit, comme des abeilles dans leur alvéole, les cendres des évêques, les ossements des barons. C'est là que reposent la comtesse Philippa et la vicomtesse Esclarmonde. C'est là que dort depuis six siècles Guillabert de Castres. Son mausolée est une montagne. Moïse a le mont Nébo, Guillabert a le Thabor pyrénéen.

1. Reg. de l'Inq. de Toul. passim.

VIII

RAMON D'ALFARO

LIVRE HUITIÈME

RAMON D'ALFARO

I

LIGUE CONTRE LA FRANCE. — EXPÉDITION DE ROGER DE CARCASSONNE.

Figueyras, dans sa philippique, énumère tous les ennemis de Rome, le comte Ramon, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, et même les Grecs de Constantinople. Il est le clairon éclatant de la ligue contre le Pape, et il convoque dans ses rangs tous les princes blessés des foudres théocratiques. Il les groupe autour de celui qui est le plus grand par la puissance, la dignité et le génie, qui a toutes les sympathies du poëte, le *vaillant empereur*. Les troubadours en général étaient gibelins : le Tyrtée républicain de Toulouse se déclare pour le César allemand. Son patriotisme et sa perspicacité politique l'élèvent au-dessus des antipathies de race et de religion. Il n'y a pour lui ni Teutons ni Romans, ni Latins ni Grecs. Il n'y a qu'un ennemi commun, Rome. Les troubadours avaient raison : la liberté, compatible avec l'empire, est incompatible avec la théocratie. Un César n'est qu'un despote; un pape est un despote-Dieu.

Ce César était Frédéric II, petit-fils de Barberousse, Allemand d'origine, Italien de naissance, héritier des terres et du génie des empereurs de la Maison de Souabe, et des rois normands de la Maison des Deux-Siciles. Les Papes dont il était le pupille avaient élevé l'orphelin impérial dans l'espoir qu'il serait l'aigle docile et guerrier qui exécuterait leurs chasses contre les princes insoumis. Mais le jeune empereur avait tourné ses serres contre Rome, et saisi vigoureusement le globe du monde. Excommunié, il cherchait un appui dans les cathares italiens contre lesquels il avait d'abord, à l'instigation des Papes, promulgué des lois sanglantes, et s'attachait les Arabes qu'il colonisait dans les Calabres, et dont il se formait une garde africaine. Chef d'une croisade en Orient, il avait de ses propres mains mis sur sa tête la couronne de Jérusalem et traité directement avec le Sultan des Turcs [1]. Prince de génie, multiple et mobile, valeureux et rusé, enthousiaste et sceptique, mais par-dessus tout politique et empereur, il semblait vouloir réaliser dans le monde la fusion, déjà opérée dans son esprit, du Nord et du Midi, de la chrétienté et de l'islamisme. Il pressentait que le temps des croisades était passé, que la théocratie romaine était à son déclin; il voulut achever cette ruine gigantesque et il usa à cette œuvre providentielle mais hâtive d'un demi-siècle sa fortune et l'avenir de sa race. Pendant qu'il s'entourait de Cathares et d'Arabes, Frédéric con-

1. Makrizi : *Chroniques arabes.*

fisquait les biens des Templiers et des évêques, et marchait sur Rome. Le comte de Toulouse dut se transporter plusieurs fois auprès de l'Empereur, et il entraînait dans la ligue dont le César était le chef, les rois d'Angleterre et d'Aragon, ses deux cousins. L'Empereur, nous l'avons vu, rendit à son *très-cher allié et féal* Ramon comte de Toulouse, le comtat Venaissin, et le titre de marquis de Provence, avec défense à tous, soit ecclésiastiques, soit séculiers, d'attaquer ces domaines, sous peine de mille livres d'or (1234).

Montségur était le centre et comme le sanctuaire de la ligue pour la nationalité romane. Le comte Ramon n'y vint jamais, du moins ostensiblement; mais ses conseillers, les principaux seigneurs de sa cour s'y rendaient fréquemment sous prétexte d'accomplir des devoirs religieux [1]. Un jour c'est Roger de Toulouse, de cette famille chevaleresque collatérale de la Maison comtale de Sainte-Gélis. Une autre fois, c'est Roger d'Aragon, suivi de cinquante chevaliers, escorte princière d'un chef probablement issu d'une branche égarée de la dynastie royale de Saragosse. Une autre fois enfin, c'est Alaman de Roaïx, de cette race illustre qui, avant et depuis, est entrée soixante-quatre fois dans le capitoulat toulousain, race essentiellement civique, consulaire et cathare. Alaman, son chef, était évêque, un de ces évêques guerriers, établis par le synode de Montségur. Nuit et jour à cheval, il protégeait de sa lance les proscrits albigeois, et

1. Doat. XXII. Dép. des captifs de Montségur.

traquait dans les plaines du Lauragais les inquisiteurs, comme des loups et des sangliers. Alaman, dont l'évêché est inconnu, et qui ne fut peut-être revêtu que de cet épiscopat nomade et belliqueux, prêcha à Montségur. Nul doute que tous ces pèlerins ne servissent d'intermédiaires entre le comte de Toulouse et la Montagne du Paraclet.

Depuis la mort de Guilhabert de Castres, le patriarche du catharisme pyrénéen était l'évêque Bertran d'En Marti. Il était né à Saint-Michel de Lanès, de race chevaleresque et parent des seigneurs de Calhao et de Calhabel. C'est pour cela qu'on l'appelle parfois Marti de Calhabel. Il prêchait à Lantar, Montesquieu, Lanerville, Beauteville, le Mas-Saintes-Puelles, dans tout le Lauragais. Fanjaus, en temps de paix, était la résidence du Fils-Majeur. Il vint un jour visiter sa métropole d'où le chassait l'inquisition, et le danger qu'il y courut prouve la vive affection que lui portait son troupeau[1]. Il fut arrêté, avec ses trois *compagnons* Joan Ricard, Pierre Coloma et Pierre de Sant-Julia, dans la maison des chevaliers de l'Ile proscrits et refugiés sur le Thabor. Caousida, femme de Ramon Fornier, concierge probablement de cet hôtel désert, courut désolée, à l'atelier des Arméniens et leur dit que pour 300 sols on pourrait délivrer les Amis de Dieu. Peytavi, l'un des Armens, probablement orfèvre, lui remit sept écuelles d'argent, comme nantissement entre les mains des bayles de Fanjaus. Cela fait, la pauvre Caousida s'en va quêtant

1. Dom Vaissette, t. VI, addit., p. 21.

de porte en porte, mais elle ne put collecter que 80 sols; elle les porta aux bayles Ainart et Hugo, qui plus avares que cruels, complétèrent la somme en retenant les sept coupes d'argent. Ils relachèrent l'archidiacre et ses compagnons qui s'en allèrent rendre grâce à Dieu de leur délivrance dans la forêt d'Amiel du Moster (du Monastère), ou la tendre Caousida, tombant à leurs pieds, implora leur bénédiction[1]. Tel était le dévouement des fidèles et les dangers continuels des ministres albigeois. Bertran d'En Marti revint à Montségur : c'est là que l'attendait le grand martyre.

Pendant que les princes étendaient la ligue au dehors, l'évêque la resserrait au dedans. Il apaisait les discordes des chefs, des familles, des villages. Ramon de Perella n'avait pas tardé de trouver dans Pierre Roger de Mirepois un gendre inquiet et turbulent, ambitieux d'exercer une autorité despotique à Montségur. Les violences du jeune chef faidit remplissaient de trouble et d'amertume la vieillesse du pieux gardien de la Montagne de Paix, de l'Asile de l'Esprit d'amour. Guilhem Bernard d'Astnava, mari de N. de Durban, et beau-frère de Loup de Foix[2], Othon de Castelverdun, et d'autres barons pyrénéens vinrent tout exprès pour éteindre ces discordes qui menaçaient la cause de la religion et de la patrie jusque dans son sanc-

1. Pierre de Layra, donna 10 sols toulousains; Guilhem de Paléarea, 25; Bernard Faure, coutelier, 5; Guilhem Martos, 10; Arnaud Donat, 10; Begou, chevalier, 10; Pons Gari, 10. Total : 80.

2. Ramon de Pérella. — Bernard Caïrola.

tuaire. Ils ramenèrent le fils rebelle aux pieds du vieillard qui accorda son pardon aux prières de l'évêque. Bertran d'En Marti réconcilia ensuite Ramon de Perella et Pierre Roger de Mirepois avec le bourg de la Roca d'Olmès. Ramon était, de ses ancêtres, seigneur de la Roca. Mais la croisade avait boulversé toutes les existences et tous les intérêts, et des contentions étaient survenues entre les vassaux et les châtelains. La Roca était passée par la conquête dans le domaine de Gui de Lévis. Sous la dure domination de l'étranger, les habitants, par instinct de race et de vieille affection, regrettèrent leur ancien et paternel seigneur. Ils désirèrent réparer leurs torts et rentrer en grâce auprès de leur maître proscrit. Amiel et plusieurs autres bourgeois de la Roca vinrent à Montségur et de l'avis de Bertran d'En Marti payèrent 200 sols toulousains à Ramon de Pérella, hommage d'une fidélité touchante envers l'infortune la plus héroïque [1].

Un vent de paix et d'amour soufflait sur les Pyrénées. Il fondait les vieilles haines, les dures oppressions, il amollissait le cœur des conquérants jusque sous leur corselet de fer. Cette réconciliation des bourgeois entraîna celle non moins précieuse, d'Arnaud Pons, bayle de Gui de Lévis, à la Roca d'Olmès. C'était un homme du Midi, comme son nom l'indique, entré au service des croisés; représentant du maréchal, il habitait le château de Ramon de Pérella, construit sur la colline ro-

1. Arnauld-Roger de Mirepois.

cailleuse. La noble image du seigneur dépossédé lui apparut dans ce manoir désert. Tout le jour par l'étroite fenêtre, il voyait du côté du sud, à deux lieues dans la montagne, au-dessus des bois, dans les hauteurs du ciel, sur sa cime désolée, le camp des proscrits, séjour de tant de sainteté, d'infortune, et d'héroïsme. Le fantôme de la patrie le saisit au cœur, et un soir, dans l'ombre de la nuit, et dans le mystère de la forêt, le traîna, tout éploré, vers Montségur où, tombant aux pieds de l'évêque et du héros, ce traître repentant implora parmi les sanglots, la paix, le pardon du ciel [1]. Cet exemple n'est pas unique, on voyait parfois des chefs croisés adhérer au catharisme; et nous avons déjà cité, Gausbert, le chapelain même d'Amaury de Montfort. Ainsi revint le bayle du maréchal dont le noble relèvement, découvert plus tard par l'inquisition, lui valut sans doute la gloire de figurer parmi les martyrs de la patrie pyrénéenne.

C'est ainsi que les Cathares, par cette pacification de leurs chefs et de leurs amis, se préparèrent à la guerre. L'empereur Frédéric marchait sur Rome. Le roi d'Angleterre ne passait pas encore la mer, mais le puissant comte de La Marche, son beau-père, agissait en son nom dans le Poitou. Le roi d'Aragon faisait ses préparatifs derrière les Pyrénées. Ramon-Roger de Carcassonne, à la tête des proscrits albigeois, formait l'avant-garde de l'armée espagnole. Malheureusement, avec cette impatience qui tourmente

1. Bérenger de Lavelanet.

le cœur des exilés, le chef des faidits s'élança des cimes de la Cerdagne comme un oiseau de proie, et descendit de château en château, le long du cours de l'Aude. Il ramenait les bannis, les conquérants de Valence et des Baléares [1]. A leur tête était l'illustre Olivier de Termes, grandi dans l'exil comme son jeune vicomte, et qui, depuis le berceau, n'avait presque pas revu son manoir paternel situé sur d'immenses rochers, et ses vastes domaines qui s'étendent sur les rives fécondes de l'Orbiel. Avec lui venait Pierre de Fénolhet, dépouillé de la vicomté de Fénolhèdes, que l'usurpateur Nunêz Sancho d'Aragon venait, en mourant, de céder au roi de France; Guilhem de Pierrepertuse, dont le château était occupé par les Français depuis le traité de Paris; les fils d'Impéria, les enfants de Giraud d'Aniort et d'Esclarmonda de Laurac, naguère condamnés par coutumace, ainsi que leur héroïque mère, et dépouillés de leurs donjons des montagnes, Aniort, Castelpor, Rocafeuil, Dorna, Pierrepertuse, Rocafort, Belcaïré, Pech-Laurens, tous les châteaux des sources de l'Aude, chassèrent les Français et reçurent leurs anciens seigneurs. Avant d'arriver à Limous, le jeune vicomte fut rejoint par Pierre-Roger de Mirepois et les proscrits de Montségur sous la bannière des *Fils de la Lune*, d'azur au croissant d'argent. Les évêques albigeois descendirent de la montagne sainte pour enflammer, par leurs prédications, les défenseurs de la cause romane. Les troubadours entonnèrent les an-

1. G. de Puil., ch. XLIII. — Gest. Lud. IX.

ciens hymnes patriotiques : *Mort aux clercs latiniers! Mort aux Français bevedors!* C'était la guerre romane, la guerre cathare, la guerre nationale contre la France et contre Rome! Les garnisons étrangères qui ne rendirent pas leurs châteaux furent passées au fil de l'épée [1]. Le croisé, Pierre de Voisins, abandonna au jeune vicomte la ville de Limous pour s'enfermer dans Carcassonne. A la nouvelle de l'irruption de Trencavel, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Toulouse, les chefs de monastères, les prêtres, se réfugièrent en foule dans Carcassonne, soit pour échapper aux vengeances des populations, soit pour défendre cette forteresse de la croisade. Mirepois, Chalabre, Fanjaus, Laurac, Montréal, Montolieu, se levèrent avec enthousiasme en faveur du vicomte Ramon-Roger. L'Albigeois répondit au cri de guerre du Rasez et du Lauraguais. Castres, Albi, tressaillirent sur les bords de l'Agoût et du Tarn. On vit sortir de leurs forêts les faidits des Montagnes noires : Bertrand de Saissac, Pierre de La Tour, Roger d'Aragon, Jordan de Cabaret, Ramon de Villeneuve, parent du viguier de Toulouse. On peut croire que le comte de Toulouse lui-même venait en personne se joindre à Trencavel et prendre la conduite de l'insurrection du Midi. Il revenait de Provence où il avait recommencé la guerre contre Ramon-Bérenger; il évita Carcassonne; le sénéchal du roi de France vint le trouver à Pénautier; il le somma de défendre la cité menacée. Mais le comte éluda la proposition et

1. Albéric, p. 1243. — Duch., t. V, p. 334.

répondit qu'il devait auparavant consulter les capitouls; et il continua son chemin vers Toulouse. C'est pourquoi on le crut tacitement d'accord avec Ramon-Roger de Carcassonne [1].

II

ATTAQUES DE CARCASSONNE PAR LE VICOMTE TRENCAVEL.

Cependant le sénéchal, Guillaume des Ormes, et Pierre de Voisins, connétable de Carcassonne, pourvurent en hâte à l'approvisionnement et à la défense de la cité. Ils réparèrent les murailles, firent entrer des blés nouvellement battus sur les aires, et couper les raisins, encore à demi-verts, dans les vignobles du Carcassais. Ces vendanges furent précipitamment terminées au bruit des glaives de Trencavel qui vendangeaient les bataillons de la croisade. Guillaume des Ormes avait dépêché un messager pour annoncer à la reine Blanche l'impétueuse et subite irruption du chef de faidits. Le sénéchal de Carcassonne et l'évêque de Toulouse descendirent dans le faubourg de Graveillant, sur les bords de l'Aude. Ils convoquèrent les habitants dans l'église de Notre-Dame; et, sur les reliques des saints, le saint sacrement et les évangiles, solennellement exposés sur l'autel de la Vierge, patronne de la croisade, ils leur firent prêter serment de fidélité au pape de Rome et au roi de France.

1. Guil. de Pilaurens, ch. XLIII.

Mais, dans la nuit même de la *Nativité de la bienheureuse Marie*, le vicomte Ramon-Roger arriva sous les murailles du faubourg, où il entra porté dans les bras et sur le cœur de ses sujets. Les prêtres catholiques des environs, dispersés par l'effroi, s'étaient réfugiés dans le faubourg de l'Aude. Une soixantaine se groupèrent, attendant la mort, autour de l'autel de Notre-Dame. Le généreux vicomte leur fit grâce, leur donna même un sauf-conduit, mais le peuple, hors de ses yeux, les mit en lambeaux. N'étaient-ils pas les prédicateurs de la croisade, les héraults de l'asservissement et de la désolation du Midi [1] ?

Le faubourg de Graveilland, ou plutôt de Graveillaud, s'étendait, comme son nom l'indique, sur la grève de l'Aude, au pied de la berge occidentale, entre la barbacane du château et la pointe de Saint-Nazaire. Le connétable et le sénéchal, descendant par la barbacane et la porte de Toulouse, expulsèrent le vicomte du faubourg et s'emparèrent de ses madriers, qui, destinés à l'attaque, servirent à la défense de la cité. Mais Ramon-Roger, en retour, se rendit maître du *Moulin du Roi*, moulin fortifié qu'un souterrain reliait à la barbacane, et par cette prise importante il affamait les Français. Le vicomte développa ses camps au pied des rampes de Carcassonne. Olivier de Termes, Gérald d'Aniort, Hugo de Serrelongue, et probablement les faidits de Montségur, se retranchèrent, à l'aide de fossés et

1. Chron. de Saint-Médard. — De Saint-Paul de Narbonne.

en coupant les chemins, à l'ouest entre le fleuve et la façade de Saint-Nazaire. Pierre de Fénolhet, Renauld Del Pech, Pierre de La Tour, Guilhem Fort, et les autres seigneurs de Pénautier, se logèrent au nord entre le pont et la barbacane. Ramon de Villeneuve, Hugo de Romégos, son neveu, petit-fils d'un viguier de Carcassonne du temps de l'indépendance; Jourdain de Saissac, dont le père avait été le tuteur du vicomte mis à mort par les Français; un autre chevalier, compagnon d'exil du jeune chef des faidits, et dont le nom sauvage annonce un châtelain des hautes cimes, Ramon de Orsalt ou du bois de l'Ours (*Ursi-Saltus*), campèrent au levant devant la porte Narbonnaise, et se développèrent le long des fossés et des remparts du sud. Les arbalétriers pyrénéens perçaient de leurs flèches tous les Français qui se montraient aux créneaux, principalement à la porte de Toulouse, et aux poternes de la barbacane [1].

Le vicomte Roger résolut de s'emparer de la barbacane pour se rendre maître des rampes du château. Il dressa contre cette énorme tour un mangonneau et protégea de puits et de fossés profonds cette puissante machine de jet. Dès que les assiégés voyaient sa verge fatale se détendre et lancer dans l'air sa pierre sifflante, ils se blottissaient dans leurs souterrains; mais ils combattaient énergiquement son jet meurtrier par l'action non moins vigoureuse d'une pierrière turque. C'était l'attaque principale: maître du château, le vicomte

1. *Rapport du Sénéchal*, G. des Ormes.

l'eût été de la cité; aussi, pour seconder cet assaut, fit-il attaquer le rocher par six mines simultanées. « Ils se mirent à creuser la terre, dit un contemporain, *à la manière des taupes* [1]. » Olivier de Termes dirigea son souterrain à l'angle occidental, vers le palais de l'évêque attenant à Saint-Nazaire, tandis que d'autres chevaliers creusaient le sol vers la barbacane orientale de la porte de Narbonne. Entre ces deux extrémités, deux autres mines furent pratiquées au sud-est contre une tourelle des lices, au sud-ouest, contre la barbacane de la porte du Rasez. Pour couvrir ces travaux, le vicomte fit tenter, sur divers points des murailles, des attaques probablement simulées. Cependant la mine de la porte du Rasez fut prise par les assiégés; mais au sud-est les assiégeants renversèrent deux créneaux. Aussitôt une palissade fut construite à cette ouverture par les Français. A la porte Narbonnaise ils contreminèrent et arrêtèrent l'ennemi par un solide mur en pierres sèches [2]. Alors, se voyant découverts, les faidits incendièrent leur ouvrage, et le feu fit écrouler, mais inutilement, l'hémicycle antérieur de la barbacane orientale. A l'ouest, Olivier de Termes pénétra sous un mur sarrasin jusqu'au pied des lices, où il fut arrêté par la contremine des Français. Il incendia son ouvrage en l'abandonnant, et la flamme renversa avec un grand fracas une dizaine de brasses de créneaux. Olivier s'élança sur ces décombres

1. G. de Puil., ch. XLIII.
2. Gest. Ludov. IX. — Præcl. Franc. Facinora.

fumants, mais les Français parvinrent à fermer l'intervalle par une bretêche ou fortification de bois, percée d'archères dont les flèches écartèrent les faidits pyrénéens. Alors le vicomte, ayant tâté la muraille sur divers points et divisé l'attention des conquérants, rassemblant toutes ses forces, s'élança sur la grande barbacane du nord. Archers, arbalétriers, chevaliers, couverts de leurs casques carrés et de leurs boucliers triangulaires, se ruèrent sur la demi-lune pour escalader les rampes du château. Mais la pierrière turque de la barbacane et les balistes du donjon écrasèrent les assaillants. Après un furieux assaut, la barbacane, disputée avec acharnement, resta au pouvoir des Français[1].

Ainsi le valeureux Ramon-Roger ne put escalader ce roc vertical; ces portes résistèrent à l'orphelin déshérité. Depuis trois semaines, il était campé sous son manoir natal; il voyait d'en bas son berceau, les demeures de ses aïeux, les tombes de ses ancêtres. Le glaive de l'étranger l'écartait des palais et des sépulcres paternels. Le vicomte se présentait comme le défenseur du catharisme; il fit démolir l'église catholique de Notre-Dame et le couvent des franciscains, acolytes des inquisiteurs. Il avait compté sur le secours des rois d'Aragon et d'Angleterre. Jaïcmé ne passa pas les Pyrénées. Henri ne traversa pas la mer. Les comtes de La Marche, de Toulouse et de Foix restèrent immobiles. L'armée royale, envoyée en toute hâte par la reine Blanche, accourait du Nord. Ramon-

1. Rapport du sénéchal Guil. des Ormes.

Roger résolut de tenter une dernière fois un assaut général et désespéré. Le dimanche 10 octobre, tout l'ost exilé escalada les murailles : ces murailles insensibles repoussèrent les proscrits éplorés et furieux; elles étaient à jamais françaises[1].

Le lundi, sur le soir, le vicomte mit le feu aux faubourgs, et suivi des bourgeois compromis, remonta le cours de l'Aude, vers les Pyrénées. Le lendemain (12 oct.) l'armée royale arriva, commandée par le maréchal Ferry Pasté qui avait en chemin rallié les sires de Mirepois, de Chalabre, de Saissac, de Castres, de Lombers, les chefs de la conquête réunis, en l'attendant, sur la Montagne-Noire. Grande fut la joie des assiégés quand, du haut de la tour du Paon, la vedette signala vers le nord l'apparition de la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. Entrés dans la cité, les libérateurs mêlés aux défenseurs et aux évêques entonnèrent d'abord un *Te Deum* solennel dans l'église de Saint-Nazaire. Puis, le sénéchal écrivit à la reine le bulletin des opérations[2]. « A excellente et illustre dame Blanche, par la grâce de Dieu, reine des Français, Guillaume des Ormes, sénéchal de Carcassonne, son humble, dévoué et fidèle serviteur, salut! Madame, que Votre Excellence apprenne que la ville de Carcassonne a été assiégée par le *soi-disant vicomte et ses complices.* » Le sénéchal, en terminant, rendait hommage au zèle et au courage déployé par le croisé Ramon de Campendut, et par le fran-

1. G. de Puil. — Gest. Lud. IX.
2. Rapport du sénéchal Guil. des Ormes,

çais Gérard d'Ermenville; mais il donnait la palme au connétable Pierre de Voisins. Blanche, probablement mécontente de ses services, le rappela bientôt en France.

Cependant le vicomte n'avait abandonné Carcassonne que pour n'être pas pris entre l'armée royale et l'ost de la cité. Il voulut disputer pied à pied son domaine au roi de France, et pour le combattre, il s'enferma dans Montréal. C'était le fief de cet infortuné Améric qui, pour son héroïque défense de Lavaur, fut attaché au gibet par Simon de Montfort. Les seigneurs d'Aniort étaient ses neveux et les héritiers de Laurac et de Montréal. Ils s'enfermèrent avec le vicomte dans le château. Cependant Jehan de Belmont, qui venait de succéder à Guillaume des Ormes, comme sénéchal de Carcassonne, après avoir terminé la démolition des faubourgs incendiés, se mit à la poursuite du vicomte et vint avec l'armée royale l'assiéger dans Montréal[1]. Montréal est construit sur un monticule de terre, l'église au centre du bourg, jeté sur la déclivité avec ses ruelles en cascade, ceint d'un mur de briques et d'argile relié au château qui hérisse de ses créneaux le redan occidental. De tous les points de l'horizon on voit pyramider l'église, énorme construction romane, aux deux larges tours et semblable à un éléphant. Le sénéchal livra coup sur coup à la place plusieurs assauts. La place résista, défendue moins par son site peu escarpé, que par le courage des chevaliers d'Aniort, et par

1. G. de Puil., ch. XLIII. — Præcl. Franc. Facinora, p. 136.

les prédications de Pierre Polha, évêque johannite du Rasez. Pendant ces assauts furieux, arrivèrent les comtes de Toulouse et de Foix, non comme auxiliaires mais comme médiateurs. Ils s'interposèrent entre les généraux du roi de France et les chefs du parti national. Ils ne voulurent pas laisser périr les restes infortunés de la patrie romane, car Montréal ne pouvait que succomber. Les deux comtes, agréés pour arbitres, réglèrent les points de la capitulation. Les évêques cathares n'étaient point compris dans cette paix et l'auraient infailliblement scellée de leur sang. Les chevaliers durent pourvoir au salut des ministres du Paraclet. Pressentant la chute prochaine de Montréal, Jordan de Lantar et Pierre de Cugunhan pénètrent, à travers le camp ennemi, dans le château, et pendant qu'ils en défendront les murs croulants, engagent Pierre de Mazerolles d'en sortir avec l'évêque Polha et le sacerdoce albigeois. Pierre accepta sa périlleuse mission, et passant, de nuit, au milieu des tentes royales, conduisit heureusement les Amis de Dieu, à travers le bois de Fanjaus, dans son manoir de Gajan la Selva [1]. Alors seulement le vicomte rendit Montréal; il sortit avec ses armes, ses chevaux et ses chevaliers, et les habitants qui le suivirent en Espagne.

Le sénéchal passa l'automne à déloger l'insurrection du haut de ses rochers. P. Roger de Mirepois, chef des faidits de Montségur, accompagna jusqu'au dernier instant le vicomte de Carcassonne

1. *Regist. de l'inq. de Toulouse.*

Le sénéchal fit tous ses efforts pour s'emparer de ce chef audacieux, le plus redoutable des seigneurs pyrénéens. Jordan du Mas le vieux, et son neveu Guilhem du Mas l'avertirent qu'on lui tendait un piége au château de Rocafeuil. Le hardi guerrier déjoua cette embuscade, et défendit jusqu'au dernier les donjons de la Cerdagne. Ces divers siéges se terminèrent par celui de Pierrepertuse qui succomba vers la mi-novembre. Il était temps pour les troupes du roi. L'hiver arrivait, terrible. Il eût pu être un auxiliaire victorieux du parti national. Il vint trop tard, et ses neiges, en épargnant les vainqueurs, ne firent que leur dérober les vaincus. Ainsi échoua cette insurrection des faidits rejetés de nouveau avec leur chef, l'héroïque et malheureux Ramon-Roger de Carcassonne, derrière les Pyrénées [1].

La défaite du vicomte entraîna, selon l'usage, de nombreuses défections. En novembre, Gérald d'Aniort vint faire sa soumission à Dulhac, près de Pierrepertuse. Il la fit au nom de ses frères, de ses neveux et de sa mère, la vieille Esclarmonde de Laurac, dont le cœur altier était brisé. Il remit les châteaux d'Aniort, de Castelport, de Rocan et de Dorna, à condition qu'ils lui seraient rendus par le roi de France, dès que sa maison serait réconciliée à l'Église romaine. Le roi le promit, mais ne tint pas sa parole, et par là, fut frappée d'un seul coup la puissante et antique famille d'Impéria. En décembre, Guilhem de Pierrepertuse remit sa

1. G. de Puilaurens, ch. XLIII. — Gest. Ludov., IX.

personne avec son château situé sur les limites du Roussillon. Avec lui se rendit Gaucelm de Campendut, seigneur dépossédé de la terre de Campendut, dans le Carcassez oriental, et donnée à un chef croisé. Gaucelm, gendre probablement de Guilhem de Pierrepertuse, suivait le parti national. Guilhem était de la tige primitive des vicomtes de Fenolhèdes. Il conservait un débris de cette vicomté qui dès lors se trouva confisquée tout entière au profit du roi de France. Plus tard Pierre et Bérenger de Cugunhan, rameau de Pierrepertuse, vint se soumettre à Pontoise, en compagnie d'Olivier de Termes. C'est au milieu de cet ébranlement général des âmes et des donjons, que P. Roger de Mirepois remonta avec ses faidits et les évêques cathares, sur la cime de Montségur [1].

Le roi de France, au retour de ses généraux, vainqueurs des *apostats albigeois*, célébra de splendides fêtes à Paris. Pendant ces réjouissances monarchiques, une douleur immense couvrait, comme un sombre nuage, le Midi sanglant. Les cœurs les plus fiers défaillaient de désespoir. La dynastie de Foix était l'âme de la nationalité pyrénéenne. La *paix de Paris* avait, nous l'avons vu, tué la comtesse Ermessende; la défaite de Trencabel abattit le comte Roger-Bernard. Le magnanime prince mourait de la mort de son pays. La délivrance du vicomte son cousin fut son dernier acte politique. Il n'avait peut-être pas encore soixante ans; mais la plus

1. *Archives de Carcassonne*.

effroyable tempête qui ait bouleversé le monde, l'avait brisé avant le temps; il en était le héros et le martyr. L'inquisition troubla ses derniers jours. Pierre, évêque d'Urgel, désireux d'usurper à son profit la suzeraineté mixte de l'Andorra, avait sommé le comte de venir rendre compte de sa foi devant les inquisiteurs d'Aragon, et sur son refus l'avait excommunié. Pierre était mort sur cette querelle moins religieuse encore que féodale, et Pons, son successeur, se montra d'un esprit plus juste et plus clément. L'évêque consentit à lever l'excommunication, et le comte à comparaître devant le tribunal de Toulouse. Le frère Arnauld, dominicain, et le frère Estève ou Étienne, franciscain, se transportèrent au Castellar de Pamiers. Ils procédèrent à l'interrogatoire du prince, en présence de son fils Roger, d'Atho, abbé de Saint-Volusien de Foix; de Bernard, abbé de Bolbona; d'Étienne, abbé du Mas-d'Azil, et d'autres personnes religieuses et laïques. On doit remarquer l'absence de l'abbé de Saint-Antonin, qui toujours implacable ne voulut sans doute pas participer à l'absolution d'un prince qu'il regardait comme hérétique [1].

Roger-Bernard répondit à ses juges que sa mère Philippa, sa tante Esclarmonda, son parent et son précepteur P. Adhemar de Rodelha, qu'un grand nombre de ses compagnons de guerre, étaient albigeois; que, tout enfant, il avait assisté à leurs prédications, même à leurs agapes, mais qu'il n'avait pas reçu d'eux la *paix*, c'est-à-dire le baiser d'affiliation

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 15, an 1240.

des parfaits. C'était vrai, mais il ajouta, ce qui était beaucoup moins certain, qu'il avait toujours cru qu'on ne pouvait être sauvé que dans l'Eglise romaine. Cette confession pleine de réticences dut coûter beaucoup à sa sincérité chevaleresque, et les inquisiteurs voulurent bien s'en contenter. Rome était portée à l'indulgence; c'était un *temps de grâce*, dit le frère Arnauld, et les approches de la fête de Pâques (12 avril 1241). Puis, l'évêque d'Urgel, sur le rapport des inquisiteurs, révoqua la sentence d'excommunication, et Roger-Bernard fut reconnu pour *bon, loyal* et *catholique prince*. Malgré cette absolution, il prévit que le tribunal, indulgent aujourd'hui, mais rendu à sa nature implacable, rechercherait plus tard sa mémoire, il voulut lui dérober sa cendre, et assurer la paix de sa tombe [1]. Descendant du Castellar, sa résidence, le prince malade se retira au monastère hospitalier de Bolbone, et dépouillant sa cotte de maille revêtit la robe blanche des moines, amis des Consolateurs. Il erra quelques jours encore, comme un fantôme, sous les arcades du cloître, et sous les chênes de la forêt, sur la rive de l'Ers, dont le murmure lui apportait l'adieu et les bénédictions de Montségur. Il mourut les yeux fixés sur la montagne sainte, sur le dernier asile de l'indépendance romane et de la foi johannite qu'il entrevoyait sur la sombre cime du Thabor resplendissant au soleil couchant, comme une plaque de neige limpide, et qui devait, après sa mort, s'évaporer, comme une

1. *Ibid.* Confes. du comte de Foix devant l'Inq.

blanche nuée du soir. Il mourut exilé de son château de Foix, toujours retenu par le roi de France [1].

La maison de Foix, si féconde en grands chevaliers, en valeureux capitaines, eut alors ses deux plus magnanimes héros. Ramon-Roger est un prince féodal, cruel parfois et débauché, un émule de Richard Cœur de Lion. Sa valeur a de plus longues aventures, et de plus vastes horizons. Elle déborde sur l'Asie musulmane et sur l'Espagne africaine. Sa vie se résume en trois événements incomparables : La croisade orientale où sur le pont d'Antioche il pourfendit un géant sarrasin. La croisade occidentale où, sous les murs de Toulouse, fut écrasé Montfort, le Goliath théocratique. Et entre ces deux guerres, la défense oratoire de la patrie romane, au concile de Latran. Roger-Bernard, non moins valeureux, et non moins intelligent, a de moins vastes théâtres de guerre et d'éloquence. L'Aquitaine est son horizon militaire et sa tribune habituelle est le Capitole de Toulouse. C'est un héros et un orateur purement national. Moins terrestre, il est plus élevé, il monte plus haut dans l'idéal chevaleresque. En lui ni souillure domestique, ni férocité féodale. C'est un élève des cathares, un guerrier platonicien, avec un reflet de l'orient. Il est religieux et tendre comme le héros de Virgile, le chevalier de l'Esprit, le paladin du Paraclet, l'aigle pyrénéen transformé en colombe johannite, mais dont la serre tient la foudre aussi

1. Sur Carcassonne, MM. Cros-Mayrevieille. *Monuments*; — Viollet-Leduc, *Cité de Carcassonne*.

bien que le rameau d'olivier. Son épée intelligente se termine par une flamme, et par ce symbole de l'idéal religieux et chevaleresque du moyen âge : Amour!

III

BLOCUS DE MONTSÉGUR. — LIGUE DES PRINCES MÉRIDIONAUX.

Après la défaite du vicomte de Carcassonne la main de fer de la France et de l'Église romaine s'appesantit, plus lourdement encore, sur le Midi. Le comte Ramon s'était interposé entre l'insurrection et le roi : peut-être espérait-il par là fléchir le monarque et sauver les débris de la nationalité romane. Il se trompait : pour expliquer sa conduite plus que douteuse, il dut se rendre en France, et rencontra Louis IX à Montargis (14 mars 1241). Le comte prêta serment au monarque comme à son *seigneur-lige*; jura de le servir envers et contre tous, de combattre ses ennemis dans le pays albigeois; d'expulser de ses terres les faidits ennemis du roi, et de détruire leur repaire, le château de Montségur. On exigeait qu'il frappât au cœur lui-même la patrie pyrénéenne [1].

A cette nouvelle, le Midi tout entier s'émut, comme à une menace de mort. Pierre-Roger de

1. Voici sur ce comte l'opinion de la cour de France :

Et ci vint li quens de Saint-Gille
Qui n'aimait mie l'évangile.

Phil. Monskes.

Mirepois se hâta d'approvisionner la forteresse patriotique. Il descendit de la montagne avec ses chevaliers et les diacres albigeois et fit une tournée dans le pays d'Olmès, sur les bords de l'Ers et du Lectorier. Quand il trouvait du blé, des légumes ou de la farine, il les achetait et les chargeait sur ses mulets. Quand les villageois résistaient, il s'emparait des récoltes, et leur en laissait fixer le prix [1]. Plus souvent, ces pieux colons ne voulaient pas accepter d'argent : ils partageaient leur pain avec les proscrits et les Amis de Dieu. Un jour, Pierre-Roger fit une razzia jusqu'aux portes de Pamiers, et revint avec un nombreux troupeau de bœufs, de brebis et de chèvres enlevés aux moines et aux croisés. Dans le nombre se trouvèrent quatre vaches d'un bourgeois qui vint en réclamer le prix à Montségur [2]. Ces animaux abattus, et salés dans des cuves de pierre, devaient nourrir le camp du Thabor. Pierre-Roger, homme de proie, ne pillait cependant que le roi de France et l'Église romaine, ces deux grands déprédateurs du Midi.

Dès que le bruit se répandit que Montségur allait être assiégé, un ingénieur fameux (un élève d'Escot de Linars, le grand ingénieur des guerres patriotiques) accourut pour munir la forteresse albigeoise. Il se nommait Arnauld, seigneur du Villar, près de Fanjaus. Arnauld était vraisemblablement le fils de ce Ramon de Villar, qui, trente ans auparavant, avait légué tous ses domaines, son château seul

1. Doat. *Dép. de Bernard Cairola.*
2. Ibid. *Pierre de la Cauna.*

excepté, à Dominique et au monastère de Prolha, sous l'obsession évidente de Navarra, évêque de Conserans, et de Vidal le perfide abbé de Pamiers. Arnauld, dépouillé de son héritage, résidait au Val, non loin de Cuelha, où vivaient aussi plusieurs autres faidits illustres, tels que les Mir et les Romegos, des environs de Carcassonne. Pendant les quatre jours qu'il fut au château, il disposa les machines de guerre sur la forteresse et aux deux barbacanes. Le vieillard, après avoir baisé les Amis de Dieu, redescendit de Montségur, mais laissant, pour en défendre les murailles, ses deux fils Jordan et Hugo du Villar [1]. A cette époque, on comptait encore au nombre des combattants, Arnauld et Bérenger du Vivier, près de Pierrepertuse; Bordus, c'est-à-dire le seigneur de las Bordas; Rhodos, de Roussillon; Fénolhèdes, vraisemblablement le même que Pierre de Fénolhet, de la maison de Saissac, dépouillé de sa vicomté pyrénéenne et qui, depuis le siége infortuné de Carcassonne, s'était retiré à Montségur; Pascal du Clairan, qui se prétendait avocat de Perpignan; Mainet et Malosa et Bérenger de Ossieiras; enfin Vasco et Joan Conil et la femme de Joan, Doulça, qui, malgré son nom et sa mansuétude cathare, était intrépide et guerrière. Unis aux chevaliers de Perelha, de Mirepois et d'Aniort, ils guerroyèrent pendant quatre ans contre *Simon* : c'est-à-dire contre les sires de Lévis, de Bruyères, et les sénéchaux du roi de France. Simon de Montfort

1. Doat, XXII. *Dép. de Ramon de Perella.*

était mort depuis près d'un quart de siècle; mais son nom était resté dans tous les esprits; son affreuse image apparaissait dans toutes les dévastations; son horrible fantôme rôdait encore rugissant autour des bois et des rochers de Montségur[1].

Les défenseurs de la forteresse nationale virent bientôt du haut de leurs créneaux paraître l'ost du comte de Toulouse, montant par le chemin de Lavelanet. Ils ne lui en disputèrent pas les abords? ils ne le combattirent pas, ni sur les pentes boisées de Serrelongue, ni dans les rochers des villages mauresques. Ces archers étaient leurs frères de cœur, et le comte était leur suzerain non moins chéri qu'infortuné. Ils le laissèrent donc s'établir sur la cime appelée l'*Aire de l'Espagnol*, soit que l'ost fût commandé par Ramon d'Alfaro, chevalier aragonais, soit que le parti méridional, de race ibère et protégé par le roi d'Aragon, fût en dérision traité d'espagnol par les conquérants qui ne pouvaient dénicher cet aigle de son aire. Mais si l'origine de cette dénomination est incertaine, aucun doute n'existe sur le lieu du campement, car il porte encore de nos jours le nom de *Campis*. Les tentes des assiégeants étaient presque au niveau et à moins d'une demi-lieue des assiégés, à vol d'oiseau. Les deux ost pouvaient, à travers le val profond, se parler du geste, si ce n'est de la voix, du sein des nuées. Ils occupaient les positions de ces géants qui, d'après la tradition fabuleuse, taillaient les pierres et les jetaient aux puissants constructeurs

1. *Ibid.*, XXXIV. Dép. de Bérenger de Lavelanet.

de Montségur. Puis le capitoul qui commandait l'armée toulousaine resserra comme un filet les populations des alentours au pied des montagnes et au col des vallons, pour bloquer la forteresse albigeoise. Cette première expédition fut effectivement plutôt un blocus qu'un siége, un blocus même peu rigoureux. Le comte, l'armée, les populations, tout était sympathique. Les évêques, les chevaliers, les pèlerins, les marchands, les pâtres allaient et venaient à travers les postes. La nuit, les chefs ennemis venaient même entendre l'Évangile ou recevoir le baiser de paix sur la montagne sainte. Il est notamment question d'un arbalétrier nommé Ramon Matfred de Saint-Michel, probablement de Fanjaus et parent de quelque ministre cathare, que Pierre-Roger de Mirepois, accompagné de Pierre Rog (Rouch) son écuyer, alla chercher, à la lueur d'une torche, devant la barbacane du château, et qu'il introduisit à la prédication de l'évêque Bertran d'En Marti[1]. Néanmoins, il y eut des défis, des attaques, des combats; mais ces combats, par leur bruit peu meurtrier, ne servirent qu'à détourner les soupçons de la ligue que le comte de Toulouse ourdissait en silence avec les princes du Midi et les monarques de l'Occident.

Ramon VII avait à cœur trois projets : reconquérir sa terre, perpétuer sa race, donner à son père un tombeau. Dans son dernier voyage à Paris, il avait sans doute vu sa fille Joana, princesse inepte, ingrate, et toute française. Elle lui était devenue

1. *Ibid.* Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois.

étrangère, et peut-être même odieuse, comme l'instrument funeste par lequel son nom et ses États se perdaient dans la maison de France. Le comte n'attendait plus d'enfant de sa femme, dona Sancha d'Aragon, probablement atteinte de quelque secrète et précoce infirmité. Il vivait séparé d'elle ; il résolut de la répudier, et d'épouser une fille de Ramon-Bérenger, comte de Provence [1]. A son retour de Paris, il avait rencontré en passant à Montpellier le roi d'Aragon et son cousin le comte de Provence. Ces deux princes abandonnèrent les intérêts de la comtesse Sancha leur tante, sœur du roi don Pédro, le héros infortuné de Muret. Ils se liguèrent avec le comte de Toulouse et leur alliance devait être cimentée par le mariage de Ramon avec une infante de Provence. Ramon-Bérenger était mécontent de la France. Il s'alliait au comte de Toulouse. Cette union recomposait un parti national. Les deux princes espagnols s'engagèrent à porter leur tante à solliciter elle-même son divorce, et Durand, évêque d'Albi, se chargea d'en montrer la nécessité : c'était pourtant un prélat fougueux, dévoué au pape et au roi de France. La princesse vivait retirée en Provence : Ramon-Bérenger, son neveu, la conduisit dans l'île de la Vernha, sur le Rhône, entre Tarascon et Beaucaire. Le comte de Toulouse exposa, devant plusieurs évêques secrètement gagnés à la cause du Midi, que le comte Ramon VI son père avait

1. Zurita, *Annales*, liv. III, ch. XXXIX. — Guil. de Puil., ch. XLIV.

tenu sur les fonts dona Sancha d'Aragon, que cette infante conséquemment était sa sœur spirituelle, et qu'il n'avait pu l'épouser sans commettre à son insu comme un inceste moral. La comtesse ne répondit que par un fier et douloureux silence : c'était un sacrifice que l'Espagnole faisait à sa race et à sa patrie. Puis dès que l'évêque d'Albi eut prononcé la sentence du divorce, veuve d'un époux vivant, elle se retira au château de Padernas, dans le comtat Venaissin que les princes avaient fixé pour sa résidence et où elle s'éteignit obscurément vers le milieu du siècle.

L'exclusion de la comtesse n'était que la moitié du projet : il fallait encore, et c'était le plus difficile, faire entrer dans son lit la jeune infante de Provence qui s'appelait aussi dona Sancha [1]. Ce divorce inattendu alarma Blanche de Castille, Joana de Toulouse sa bru, et le roi de France. Ils virent sous ce mariage un commencement de ligue romane. Louis IX se hâta de substituer au comte Ramon son gendre Alphonse. Étant à Saumur, il convoqua un parlement (le jour de la Saint-Jean), revêtit son frère du baudrier de chevalerie, et lui céda, pour les posséder à perpétuité, à titre de fiefs de la couronne, les comtés de Poitou et d'Auvergne et les terres d'Albigeois. Puis l'implacable Blanche de Castille mit tout en œuvre pour empêcher le mariage du comte Ramon avec dona Sancha de Provence. Le roi d'Aragon, représentant du comte,

1. Par ce mariage Ramon VII fût devenu le beau-frère de Louis IX qui avait épousé Marguerite de Provence.

épousa l'infante dans la ville d'Aix (12 août 1241), en présence des archevêques d'Aix et d'Arles et de l'évêque de Toulouse. Ramon du Falgar, qui n'avait pas voulu coopérer au divorce dans l'île de la Vernha, s'était hâté de le dénoncer au roi de France, et sans doute à la cour de Rome. Le roi don Jaicmé, les comtes de Toulouse et de Provence envoyèrent cependant une ambassade pour obtenir du pape Grégoire IX la dispense nécessaire à cause de la parenté des deux époux : *nécessaire*, disaient-ils, *pour rétablir une paix parfaite entre les trois princes*. Mais ils ne purent jamais obtenir cette dispense, soit parce que Grégoire IX mourut dans l'intervalle, et que le siége pontifical fut vacant pendant vingt mois; soit parce que la cour romaine était unie d'intérêts dans cette affaire avec la Maison de France, qui fut d'autant mieux servie que le cardinal de Saint-Ange, l'ami de la reine Blanche, était, pendant cet interrègne, tout-puissant dans les Conseils du Vatican. La cour de Rome, le roi de France parlèrent sans doute à Ramon-Bérenger, et l'infante dona Sancha fut accordée à Richard, frère du roi d'Angleterre [1].

Le comte de Toulouse, évincé de ce côté, projeta un second mariage qui devait étendre encore plus et consolider la ligue du Midi. Le roi Louis IX, au parlement de Saumur, avait donné à son frère Alphonse le comté de Poitiers récemment conquis sur les Anglais. Hugo de Lusignan, comte de la Marche, époux d'Isabelle comtesse d'Angoulême,

1. Guil. de Puil., ch. XLV.

mère de Henri IV, roi d'Angleterre, restait secrètement attaché au monarque anglo-normand. Le comte Ramon le mit dans ses intérêts, et conclut avec lui une ligue offensive et défensive contre le roi de France (oct. 1241). Il y fit entrer les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon. Ces princes admirent dans leur ligue le vicomte Ramon-Roger de Carcassonne alors retiré en Catalogne et qui se déclara le vassal de son cousin le roi don Jaicmé. Le comte Ramon lui-même passa les Pyrénées pour s'entendre avec les monarques espagnols. Puis, à son retour par le port de Benasca, il reçut le serment de Bernard VII, le nouveau comte de Commenges (4 déc. 1241). Il trouva réunis à Muret, le comte Roger de Foix, fils du grand et pieux Roger-Bernard, aussi valeureux que son père, plus habile même et plus politique, mais moins religieux et moins chevaleresque : ses cousins de Conserans, de Marcafaba, et de l'Ile-Jordan, ceux-ci fils et petits-fils d'Esclarmonda de Foix. Il rentra dans Toulouse escorté des comtes du Midi. Ces princes et les capitouls votèrent par acclamation la guerre contre le roi de France. Le serment prêté par le comte de Foix retentit comme le signal des batailles [1].

« Sachent tous que nous Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix et vicomte de Castelbon, étant requis par vous, Ramon par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, de vous donner conseil pour savoir si vous ferez présentement la guerre au

1. Guil. de Puil. — Math.-Pâris, année 1242.

roi de France pour recouvrer vos domaines : après avoir considéré de combien de pays le roi vous a dépouillé, et toutes les autres choses qui sont à considérer dans cette affaire, voyant que le temps approche, nous vous le conseillons de bonne foi; et nous vous jurons, sur les saints évangiles, que nous nous joindrons à vous dans cette guerre, comme à notre seigneur-lige, que nous vous aiderons contre ledit roi, et que nous vous défendrons de toutes nos forces! » Un cœur guerrier palpite dans cette harangue digne du sang de Foix. Pour sceller cette alliance, le comte Ramon épousait dona Isabella de Lusignan; le roi d'Angleterre, frère de la nouvelle épouse, se joignit comme duc d'Aquitaine à cette ligue romane, à laquelle adhéraient, comme comte de Montpellier et de Provence, le roi d'Aragon; et comme roi de la Provence transrhénane, l'empereur Frédéric. Par son titre impérial, non moins que par sa puissance et son génie, ce César troubadour était la tête d'une coalition de princes et même de peuples poëtes, le chef du monde ibéro-roman qui s'agitait sourdement contre la France et contre Rome [1].

Tels étaient les vastes armements, la ligue immense qui se préparaient en silence et en quelque sorte à l'ombre des combats de Montségur, jeux guerriers, tournois fraternels dont le tumulte devait détourner les regards du roi de France. Cependant les sénéchaux, qui sentaient le sol albigeois palpiter sous leurs pieds, redoublaient de

1. Guil. de Puil. — Math.-Paris. — Gesta Ludovici IX.

rigueurs. Les inquisiteurs, voyant l'albigéisme relever la tête, redressèrent spontanément leur sanglant tribunal. C'était pendant la vacance du Saint-Siége, et cette reprise audacieuse de la justice dominicaine exaspéra le comte Ramon. L'excès de son infortune, et l'espoir d'une vengeance prochaine, remontèrent son âme abattue, au niveau de son naturel instinctivement généreux. Il reprit pour viguier ce noble Pierre de Toulouse, ce courageux magistrat qui dès l'origine s'était illustré par sa vigoureuse lutte contre les inquisiteurs. On sent dans les actes du comte l'âme énergique du magnanime viguier. Il tenta de rendre l'inquisition aux évêques, et de l'arracher aux moines dominicains et franciscains, à moins que ces religieux ne consentissent à l'exercer par délégation des évêques, au nom du comte et non plus au nom du pape. Il déclara qu'il empêcherait l'exécution de leurs sentences, et qu'à l'avenir il entendait ratifier le choix des inquisiteurs, s'il ne les nommait pas lui-même. Les dominicains ne tinrent compte des menaces du Prince, et promenèrent dans le Toulousain leur sanglant tribunal avec l'horreur et l'épouvante. Mais ils eurent à lutter partout contre des magistrats de la trempe de Pierre de Toulouse. Othon de Barèges [1], bayle de Moissac, déclara dans l'église de ce bourg, aux citoyens assemblés, que ceux qui lâchement accepteraient les sentences des inquisiteurs, seraient

1. Gallia Christiana, t. VI, p. 155. — Spicil., t. IV, p. 265. Doat, XXII, p. 44.

saisis corps et biens, attendu que le comte n'avait pas chargé ces moines de rendre la justice en son lieu. Les dominicains continuèrent leur office et l'exercèrent, audacieuse dérision, du *Conseil* de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse [1]. C'est au nom de ces deux farouches prélats qu'ils condamnèrent une multitude de cathares notamment à Lavaur (déc. 1241), lieu sinistrement célèbre par l'affreux supplice de Géralda et d'Améric de Laurac. Ces violences judiciaires soulevèrent l'orage des vengeances, dirons-nous, ou des justices populaires. Elles s'incarnèrent dans un homme, un magistrat énergique, un favori, un neveu même du comte. Ce bayle audacieux résolut de faire du massacre des inquisiteurs l'ouverture tragique de l'insurrection et de la guerre.

IV

RAMON D'ALFARO PROJETTE LE MASSACRE DES INQUISITEURS.

Ce chevalier se nommait Ramon d'Alfaro : il était d'une race illustre établie sur les deux versants des Pyrénées. Espagnols d'origine, les d'Alfar figuraient parmi les plus nobles et les plus riches citoyens de Toulouse. Hugo d'Alfar, après avoir été, dans sa jeunesse romanesque, *chevalier sauvage*, armé pour la défense des dames opprimées

1. Percin : *Mon. conv. Tolos.* — *Reg. de l'Inq. de Toul.*

et la délivrance des beautés captives ; après avoir, en compagnie de Rambaud de Vaqueyras, le valeureux troubadour [1], jouant du luth et rompant des lances, fréquenté les poétiques cours d'Aix, d'Orange et de Montferrat, il était rentré dans Toulouse, métropole de toute poésie et de toute prouesse chevaleresque, pour épouser dona Guilhelmetta, fille naturelle du comte Ramon VI. Après avoir été un héros de roman, dans son adolescence, il allait, dans son âge mûr, devenir un héros d'histoire et d'épopée en s'élançant contre les croisés. Il défendit, contre Simon de Montfort, Penna d'Agénais, et plus tard Toulouse même, contre le prince Louis, fils du roi Philippe-Auguste, combattant avec Bertrand de Toulouse à la porte de Villeneuve. Il concourut puissamment au triomphe du Midi. Aussi le roi de France, après sa victoire, exigea-t-il que Hugo et son fils Joan d'Alfar fussent compris dans le nombre des otages livrés en garantie de l'exécution du désastreux traité de Paris. Ces deux capitouls partagèrent ce douloureux honneur avec Pierre de Toulouse, Bernard de Villeneuve, Ramon Maurand, leurs collègues et les plus beaux noms de la patrie romane. Toulouse, dont leurs vertus guerrières et civiques étaient l'ornement, avait donné au quartier qu'ils habitaient le nom d'Alvar [2]. Leur berceau féodal existe encore en Aragon, à quelques lieues à l'ouest de Saragosse, sur

1. Ils délivrèrent entre autres la belle Jacobina, une orpheline des Alpes, au moment où le ravisseur s'embarquait pour la Sardaigne.
2. *Hist. du Lang.* et G. de Tudella.

la route de Pampelune. Hugo d'Alfar eut deux fils : Joan, qui partagea la captivité du Louvre, et Ramon, que le comte, son parrain, fit bayle du château d'Avignonet, en Lauragais. C'était un jeune homme résolu, intrépide et tranquillement audacieux, à l'espagnole. Aragonais et hidalgo, et comme tel doublement ennemi des moines, Alfaro devait bouillonner de fureur de voir les dominicains écraser sous leur sandale toute liberté consulaire, toute grandeur chevaleresque et la dignité séculaire et quasi royale de la maison de Saint-Gélis. Il résolut de jeter l'épouvante dans l'âme de ces inquisiteurs qui terrorisaient l'univers. Les inquisiteurs étaient en tournée dans le Lauragais. Ils devaient venir coucher au château d'Avignonet. Alfaro, qui les attendait, se rendit un soir dans la forêt d'Antioche[1]. Il s'arrêta au château des Cap-de-Porc, seigneurs du Mas. Jordan du Mas, l'un des défenseurs de Montségur, se rencontra sous le toit de ses aïeux. Jordan reçut à son foyer abandonné le bayle d'Avignonet. Puis, dans les ténèbres, il se rendit à Bram, auprès d'un écuyer descendu comme lui de la montagne cathare. Ces faidits, postés mystérieusement de distance en distance, comme des chasseurs dans les plaines du Lauragais, semblaient être à l'affût de quelque grande proie. Jordan revint avec l'écuyer attendu : il se nommait Guilhem de Planha ; il avait épousé Fais de Massabrac ; il était conséquemment neveu d'Arnaud-Roger et l'un des plus hardis hommes d'armes de

1. Doat, XXII. *Dép. d'Alzeu de Massabrac.*

Pierre-Roger de Mirepois. « Reviens à Montségur, lui dit Alfaro : le comte monseigneur a résolu d'en finir avec les inquisiteurs. Dis à Pierre-Roger qu'il vienne : je veux lui livrer le frère Arnauld et ses compagnons. Je te promets pour ta peine le cheval noir de Ramon de Costiran, ce félon troubadour ! »

Guilhem de Plagna, sur son coursier haletant, arrive à Montségur. Il remet à Pierre-Roger les lettres d'Alfaro. Le chef des faidits les parcourt d'un regard étincelant. Sa face s'illumine d'une joie vengeresse. « A cheval, s'écrie-t-il d'une voix terrible, à cheval ! Je vous promets une bonne aubaine ! » Il dépêche des messagers vers Ramon de Perella, vers Isarn de Fanjaus, vers d'autres châtelains des Pyrénées. Puis, à la tête d'une quarantaine de chevaliers et d'écuyers, il descend de Montségur, par les bois de Serralonga, marchant au levant. En l'absence de Ramon de Perella, alors probablement à Foix, auprès du comte Roger, il laisse la garde de la montagne sainte à Bérenger de Lavelanet et aux vieillards[1].

Pierre-Roger de Bélissen est suivi de ses écuyers Joan Acermat, dont l'origine est inconnue, et Ramon Adhémar de Vals ou Baous, probablement frère de Baoussana, femme d'Isarn de Fanjaus. L'ardent Adhémar promet d'enlever au frère Arnauld un gobelet précieux pour l'offrir à son chef, qui le fera garnir d'un cercle d'or. Puis vient le chevalier Arnauld-Roger de Mirepois, avec ses trois neveux Alzeu et Othon de Massabrac, et Guilhem de Plagna, mes-

1. Doat : *Dép. de Faïs de Massabrac.*

sager d'Alfaro. Le chevalier Guiraud de Rabat, gendre de Ramon de Perella, avec son frère Ramon, le bâtard de Rabat. Le chevalier Bernard de Saint-Martin, et son frère Pierre et son écuyer Barraous. Le chevalier Guilhem de l'Illa et son écuyer Pierre Landric. Les chevaliers Guilhem de Balaguer, de Laurac, Bernard del Congost, Ramon Guilhem de Tornabouïs, Pierre-Roger de Lissac, Gaillard et Othon de Villarzel, et les écuyers Perrin de Pomars, Ramon de Corbeiras, Sicard de Puiverd. En avant de ces guerriers d'un âge mûr, bondissait sur son jeune coursier, un adolescent, presque enfant encore, appelé Férou, diminutif caressant du nom farouche de Rocaféra. C'était un Bélissen du Cabardez, cousin et même, disait-on, fils du chef des proscrits de Montségur. Le roi Louis VIII avait donné les terres de l'orphelin au croisé Henri Allamann, et une garnison française occupait son château aérien qui, flanqué de ses quatre tours carrées, domine encore l'étroit vallon et le cours tourmenté du Rieu-Tort, du haut de sa *roche sauvage* [1].

Ils passèrent l'Ers et obliquèrent vers le nord, s'écartant de sa rive droite pour éviter les espions du maréchal. A Cuelle, ils rencontrèrent les chevaliers Roger de Boussignac et Pierre de Roumégous, dépossédés, le premier par Gui de Lévis, le second par le croisé Frémis et Saint-Dominique. Dans tous les lieux qu'ils traversaient, leurs amis, secrètement instruits, venaient les saluer au pas-

1. Mahul, *Cart. de Carc.*, t. III, p. 124.

sage et leur souhaiter un bon succès. Le meurtre des inquisiteurs, propagé par des voix mystérieuses, errait dans l'air, connu et attendu de tous, comme un châtiment national. Laissant Fanjaus sur leur droite et Mirepois sur leur gauche, par d'âpres collines infréquentées et revêtues de bois, ils vinrent, sur le midi, faire halte au domaine de deux chevaliers de la troupe, Pierre et Bernard de Sant-Marti, bannis de Laurac et dépouillés de la seigneurie de Sant-Marti de las Bordas, donnée par Montfort à l'évêque de Toulouse [1]. Ce lieu sauvage se nommait Génébreiras (les Genevrières), au centre de la forêt de Gajan. A droite, on voyait un château, sur une hauteur coupée d'un ravin, entouré de bois : c'était Gajan-la-Selve, héritage d'Ermengarde, la noble épouse de Pierre de Mazerolles. Le vaillant faidit, dépouillé de son château paternel par Gui de Lévis, conservait encore, malgré ses héroïques imprudences, son manoir conjugal, ouvert aux déshérités. Il hébergeait alors sous son toit Jordan du Villar, fils de l'ingénieur du Val, déshérité par son aïeul du domaine du Villar au profit de Saint-Dominique et du monastère de Prouille ; et Roger d'Aragon, ce noble et puissant baron, qui, dépouillé par le roi de France au bénéfice de l'abbaye de Montolieu, battait les alentours de Carcassonne à la tête de cinquante chevaliers faidits et flottait du camp de Nore au camp de Montségur. Pierre de Mazerolles, accom-

1. Doat : Dép. d'Alzeu et de Faïs de Massabrac, et d'Imbert de Salas.

pagné de ses deux nobles hôtes, descendit du château avec ses serviteurs chargés de provisions pour les conjurés qui débridaient à Génébreiras [1].

Pendant que les chevaux paissaient dans les bois, et que les cavaliers mangeaient sur l'herbe, Pierre-Roger s'entretint à l'écart avec ses trois amis. Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon retournèrent à Gajan; mais Jordan du Villar, en sa qualité d'ingénieur, se joignit à la troupe avec vingt-cinq hommes armés de haches, le chevalier Pierre Vieil ou de Na Vidal, l'arbalétrier Berséja et un autre archer inconnu. Cavaliers et chevaux repus, ils reprennent leur route, marchent toujours au nord et laissent sur leur gauche Belpech, patrie de Roquier, le chirurgien de Montségur. Partis avant l'aube, ils ont fait, au pas de leurs chevaux, environ vingt-cinq lieues et arrivent sur le soir au manoir d'Antioche, appartenant à Guilhem du Mas Cap-de-Porc. Là ils font une seconde halte, pour reprendre haleine et attendre la nuit. Pierre-Roger s'arrête dans ce château désert; il ne garde auprès de lui que ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac; il s'entretient longtemps à voix basse avec son parent, Guiraud de Rabat, devenu le chef de l'expédition. Puis Guiraud et tous les chevaliers et les servants

1. Les registres de l'inquisition disent que les vivres furent fournis par les frères de Sant-Marti. Mais comment les deux chevaliers faidits et leur pauvre métayer de Génébreiras auraient-ils eu, dans ce lieu désert, de quoi nourrir quarante hommes affamés par une course de dix lieues? Il est à noter qu'ils mangèrent du fromage (caseatas), aliment interdit, en temps ordinaire, aux cathares.

d'armes se remirent en chemin à la nuit tombante et gagnèrent une sierra voisine du Mas-Saintes-Puelles. Jordanet du Mas s'y trouva. Il se concerta avec Guiraud de Rabat, Bernard de Sant-Marti et Balaguer de Laurac. Bernard appela l'arbalétrier Pierre Vidal : Choisis, lui dit-il, douze servants armés de haches. Vidal choisit Guilhem Adhémar, Pierre Aura, Guilhem Marti, Sicard de Puivert et huit autres de Gaja. Et Jordanet, Balaguer et Bernard de Sant-Marti se mettant à leur tête, conduisirent l'avant-garde et marchèrent sur Avignonet [1].

Avignonet est un bourg construit sur une ondulation de terrain qui s'allonge du levant au couchant. Une grande rue coupée de quelques ruelles latérales divise, en deux massifs principaux, les habitations, plus étroites et plus pressées au nord et qui, plus spacieuses, dentellent de leurs hauts pignons l'escarpement du sud. Deux portes flanquées de tourelles percent, à l'est et à l'ouest, son enceinte fortifiée de tours rondes et dominée, au septentrion, par la masse carrée du château comtal. Mais redouté comme un foyer de patriotisme et de croyance albigeoise, Avignonet est une des trente villes démantelées par le traité de Paris. On ne lui a laissé de ses murailles déshonorées que les tronçons qui ne servent plus qu'à parquer son peuple, semblable à un troupeau mutilé, dont elles garantissent à peine la sécurité nocturne. Ainsi, par un excès de précaution, la tyrannie méticuleuse du

1. Dép. : *d'Imbert, d'Alzeu, d'Arnauld-Roger*.

roi de France livre à son insu les inquisiteurs qui de bourgade en bourgade promènent la terreur dans le Lauragais, et viennent, ce soir même, dresser leur tribunal dans Avignonet. Le prieur d'Avignonet les conduit dans ses propres murs et contre ses paroissiens révoltés. Prêtre irrité à la fois et juge implacable, ce moine italien vient déclamer les plus grands citoyens et les plus puissants seigneurs, les Roaix, les Villèle, les Varagne, les Villeneuve, ces pairs des comtes, et pasteurs cathares et chevaleresques des peuples[1]. Fugitifs de leurs palais de Toulouse, ils vivent retirés dans Avignonet où ils ont des hôtels, sur les collines environnantes où s'élèvent leurs demeures féodales, berceaux de leurs antiques races romanes. Là vivaient aussi les cinq fils de Bernard de Quiders, Pierre, Guilhem, Bertrand, Bernard et Jordan, cousins des Cap-de-Porc du Mas. Meta ou Guillelmeta, leur mère, était fille du vieux Gui du Mas S. Andréo. Elle avait sur son déclin quitté sa famille et le monde pour vouer, humble diaconesse, son veuvage volontaire, au service du Paraclet. Associée aux nobles parfaites, Ramona de Varagne, Aicelina de Hauterive, et Bérengéra de Gavarret, Meta tenait dans Avignonet une maison de consolation, mélange de l'hospice. de l'école et de l'oratoire. Le supplice de Bérengère, brûlée vive à Toulouse, ne ralentit pas le zèle de Meta. Bertrand, son fils, étant tombé malade, elle fit appeler le diacre Ramon Sans. Donat, son gendre, alla le chercher dans les

1. Percin : *Martyr. Avenionis.*

bois. Médecin du corps en même temps que de l'âme, Sans administra son remède, invoqua le consolateur, et exhorta les assistants éplorés. Le moribond, qui devait rendre le dernier soupir entre les mains des Bons-Hommes, auxquels il léguait cinquante sols toulousains, fut miraculeusement rendu à la vie par les prières et les breuvages cathares; et dès ce jour, les cinq frères vouèrent leur épée et leur parole à la défense du Paraclet contre l'inquisition qui commençait alors ses fureurs (1234). Ils escortèrent ses ministres de bourgade en bourgade et de forêt en forêt[1]. Ses principaux évêques visitèrent Avignonet. Guillabert de Castres logea souvent chez Alaman de Roaix, Bernard de la Motte chez Estold de Roqueville, Bonfilh chez Na Sapdalèna de Villeneuve, et chez son propre compagnon le chevalier Guilhem de Varagne. Bonfilh des Cassers était un docte théologien, un disputeur hardi et tenace, et qui s'illustra dans Avignonet même par plus d'un tournoi dogmatique. Naguère encore Pierre Brun, un ancien ministre albigeois, maintenant champion du dogme catholique, vint défier Bonfilh qui releva le gant, et sortit des bois de Lavéran pour montrer la supériorité de l'évangile Johannite sur la loi de Moïse. La rencontre eut lieu chez le notaire Adhémar dont l'abjuration devait être le prix du vainqueur. Après la dispute qui fut orageuse, le vieillard se convertit au Paraclet et mourut bientôt après entre les mains de Bernard de Maireville, diacre de Mont-

1. Doat : *Dép. de Bertran de Quiders.*

maur et le patriarche religieux du Lauragais. Presque tous les habitants d'Avignonet *croyaient* ou *adoraient* les hérétiques, et à leur tête se distinguaient les chevaliers, les compagnons du comte de Toulouse. Dans leur nombre, nous trouvons inscrit le nom de Ramon de Perella, et cette rencontre inattendue dans ses murs nous révèle tout à coup l'étroite et tragique intimité qui rattachait Avignonet à Montségur. Nous comprenons mieux comment à l'appel d'Alfaro, quand les inquisiteurs menacent la patriote et chevaleresque cité, les faidits du Thabor descendent de leur montagne, accourent de leurs forêts, et sont là qui se hâtent farouches, dans les ténèbres [1].

V

MEURTRE DES INQUISITEURS A AVIGNONET.

Les faidits de Montségur descendent du sud par des landes incultes qui forment le territoire aujourd'hui cultivé de la Bruguière. Ils mettent pied à terre sous les arbres qui ombragent la fontaine dont la source donne son nom celtique à Avignonet. Trois hommes les attendent dans les ténèbres, car c'est une nuit sans lune. Ils reconnaissent Ramon de Golaïran, un chevalier de Montségur, qui

1. *Manuscrit de Toulouse*, p. 130. Avignonet, *Déposition de Na Mateus.*

les a devancés dans son bourg natal. Il est accompagné du chevalier Bertran de Quiders, d'Avignonet. L'autre est probablement le concierge de la porte orientale. Golaïran leur a confié son secret. « Les faidits du Thabor doivent arriver ce soir; ils veulent vous parler; attendons-les près de la fontaine. — De quoi s'agit-il? demande aux étrangers Bertrand de Quiders. — Il s'agit, répondent les conjurés, de nous saisir du frère Arnauld et du frère Estèbe inquisiteurs qui *dissipent* et *confondent* toute cette terre. Voulez-vous nous aider, et nous protéger au besoin contre les hommes d'Avignonet? — Très-volontiers, réplique Bertran de Quiders, mais à condition que nous partagerons les deniers des inquisiteurs [1]. » Le concierge leur livra la porte orientale qu'occupèrent Arnauld-Roger, Guiraud de Rabat et leurs écuyers. Ils laissèrent leurs chevaux à la garde des palefreniers autour de la fontaine. Les autres suivaient Golaïran et Bertrand de Quiders dans les rues obscures, déjà assoupies ou complices muettes, d'Avignonet. Bertran s'ouvrit d'abord à Donat, son beau-frère, qui en fut tout joyeux, puis aux deux frères Guilhem et Bernard Richard qui promirent leur concours. Golaïran de son côté obtenait celui de Cardinal, son écuyer, de Guilhem Faure, de Pierre Esquieu, de Ramon Dauzet, de Ramon de Na Rica, et de Ramon de Bobila. Une trentaine d'habitants d'Avignonet se joignent aux faidits du Thabor qui avec

1. Bertran déguise, altère évidemment la vérité devant les inquisiteurs.

ceux de Gajan la Selve réunissent environ quatre-vingts conjurés.

La foule se masse devant la porte de Golaïran, tandis que les chefs, dans la maison, dressent leurs plans, désignent les carrefours, échelonnent les vedettes, et enveloppent comme d'un filet les abords du château, afin que, dans le cas d'une clameur ou d'un tumulte, rien ne puisse interrompre l'œuvre qui s'exécutera dans le donjon. Les plans arrêtés, Golaïran sortit, s'absenta, puis revint et dit : Ils soupent, il n'est pas encore temps. Un moment après, il s'éloigna de nouveau, reparut et dit : Ils se couchent, c'est le moment, partons ! Cardinal, son écuyer, allume deux torches, et tous les conjurés, à la lueur de ces résines fumeuses, par de tortueuses ruelles, se dirigent en silence et à pas de loup vers le château[1]. Ils échelonnent les vedettes, et ferment d'un cordon d'archers tous les abords du manoir comtal. Les portes sont closes, mais Bernard de Na Vidal, par une poterne dérobée, s'introduit dans la cour, décroche les barres de fer, et ouvre les lourds battants. Chevaliers, écuyers, servants entrent alors. Ils entrent dans une salle basse et trouvent le bayle Alfaro. Soyez les bienvenus, leur dit le sombre Espagnol. Il les attend, il leur garde leurs victimes ; c'est lui qui est le chef de l'entreprise ordonnée, assure-t-il, ou plutôt tacitement consentie par le comte de Toulouse. C'est lui Alfaro qui a réuni pour cette exécution les hommes de Montségur, de Gajan-la-Selve,

1. Bertran, Imbert, Arnauld-Roger.

d'Avignonet. Il les tient enfin, ces inquisiteurs détestés; mais dans le cas, impossible, où ils lui échapperaient encore, ils iraient infailliblement tomber dans une embuscade qu'il leur a dressée à las Bordas, sur la route de Castelnaudari à Carcassonne, dans cette plaine illustrée par une double bataille où le même jour fut vainqueur des croisés et vaincu dans sa victoire par Simon de Montfort, l'héroïque comte Ramon-Roger de Foix.

Alfaro, vêtu d'un pourpoint blanc, comme pour un festin ou une cour d'amour, mène les conjurés vers la salle capitulaire, dite du comte, où les inquisiteurs, par défiance ou par orgueil, se sont installés dans le donjon. Ce sont le fameux frère Arnauld, dominicain, natif de Montpellier; frère Estèbe ou Étienne, franciscain, originaire de Narbonne ; Ramon de Costiran, surnommé l'Écrivain, ancien troubadour, maintenant archidiacre de Lézat et chanoine de la cathédrale de Toulouse, et le primat d'Avignonet, ancien bénédictin de l'abbaye de Chiusa en Piémont[1]. A l'exception de ce dernier chacun des quatre inquisiteurs est accompagné de ses acolytes monastiques : Ramon de Costiran, de son clerc Bernard ; frère Estèbe, du franciscain Ramon Carbonner ou Charbonnier ; et frère Guilhem Arnauld, des dominicains Garcias d'Aura et Bernard de Rocafort. Auprès de ce terrible chef on voit encore Pierre Arnauld, notaire ou greffier du tribunal, et Fortaner et Adhémar, nonces ou messagers de l'inquisition. Le prieur d'Avignonet a

1. Percin : *Martyr. Avénionet.*

sans doute dressé les listes des suspects, et demain les deux héraults iront au son du cor, dans le bourg tremblant, sommer les citoyens inculpés. Les principaux seigneurs contumaces errent dans les bois ; mais l'emprisonnement et la confiscation achèveront la ruine des plus nobles races du Lauragais, des amis du comte de Toulouse. Ces exécutions furent sans doute l'entretien de leur repas du soir après lequel ils vont se coucher et s'endorment dans ces rêves de spoliation et de sang. Tout à coup ils sont réveillés par un bruit toujours croissant de pas pressés, de voix sourdes et sinistres, d'où s'échappent les cris longs, éperdus, lamentables de leurs serviteurs massacrés dans l'escalier et dont, pour dégager l'étroite et tortueuse vis, on lance par les fenêtres les cadavres [1]. Bientôt les cognées dépècent en tumulte et font voler en éclats étincelants les portes massives et leurs fortes armatures de fer. Par cette brèche, rougie de la lueur funèbre des torches, le premier s'élance Alfaro. Le sombre Aragonais est armé d'une tige de cormier noueux. Ses compagnons, à son exemple, ne brandissent guère que des assommoirs. C'est une œuvre d'abattoir à laquelle ils ne trempent guère qu'à regret les coutelas : ces faidits semblent craindre de profaner dans le sang des inquisiteurs leurs armes chevaleresques. Alors commence le meurtre qui disparaît dans le tumulte et dont la rumeur confuse est étouffée par l'épaisseur des murailles du donjon.

Arnauld-Roger gardait la porte orientale du

1. Percin. — Guil. de Puil. — Catel : *Comt.*, p. 362.

bourg. Le vieux chevalier, inquiet de ce long silence et de l'obscurité de la nuit, dit à Imbert de Salas, son compagnon : « Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres? » et pour l'exciter encore davantage, il ajouta : « Tu ferais peut-être aussi quelque butin. — Je ne sais par où l'on va, répondit le jeune Cordouan. — Nous allons vous conduire, » ajoutèrent deux hommes d'Avignonet. Et ils menèrent Imbert et les autres archers au château. Le meurtre était accompli ; ils trouvèrent les inquisiteurs, leurs acolytes et leurs domestiques, gisant dans le sang [1]. Les conjurés s'agitaient bruyamment autour des cadavres, chacun faisait gloire de ses coups. « Cela va bien, s'écriait Alfaro, je les ai assommés avec ma massue ! — Et moi, répondait Pierre Aura, je les ai percés de mon poignard de Ségovie ! — C'est le plus beau jour de ma vie, » ajoutait Ramon Golaïran. Ainsi se vantaient à qui mieux mieux Férou, Adhémar, Balaguer, Guilhem d'En Marti, Jordanet du Mas, Sicard de Puivert, Guilhem de l'Ile, Bertran de Quiders, Guilhem de Plagne, Pierre et Arnauld de Na Vidal, Berseja et ses bûcherons de Gajan agitant leurs cognées teintes de sang. Ils poussent un hurlement de joie et de triomphe grossi par l'écho des tours et la voix de ces vieilles murailles qui semblent tressaillir et exsulter de cette vengeance tardive de la patrie romane égorgée. Othon de Massabrac et le bâtard de Rabat, assoupis de lassitude sur la poterne extérieure, s'éveillent en sursaut à ces clameurs du donjon. Bientôt, arrive

1. Imbert, Arnauld-Roger.

Alfaro suivi de tous les conjurés. « Eh bien, est-ce fait? demandent les deux écuyers. — C'est fait, répond Alfaro! Maintenant vous pouvez vous retirer, et bon voyage! » Arnauld-Roger et son neveu, Guiraud de Rabat, crient de la porte orientale aux palefreniers restés sous les arbres de la fontaine : « Chabert, Ramon Fort, amenez nos chevaux de combat! » Et ils retournent au bois d'Antioche.

Pierre-Roger les attendait dans ce manoir désert avec ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac. Il apprend leur retour par le pas bruyant de leurs chevaux et leurs vociférations lointaines dans les ténèbres. Ils criaient : Dites à Ramon de Péreille et à Pierre-Roger de Mirepois de venir au sermon du frère Arnauld. C'est ainsi que le héraut de l'inquisition sommait les suspects de comparaître devant le terrible tribunal. Les villages du Lauragais ne seront plus effrayés de son cri lugubre ni du son funèbre de son cor. Ils arrivent, ils étalent aux yeux de leur chef les dépouilles des victimes, leurs frocs, leurs scapulaires, leurs livres de prières et de procédures, leurs registres de proscription, de confiscation et de mort, et tachés de leur sang[1]. Ils se sont partagé le trésor de l'inquisition : cet argent extorqué revenait de droit aux faidits. Imbert de Salles a eu pour sa part dix deniers, et une boîte de gingembre. Guilhem de Plagne se pavane sur le cheval noir de Ramon de Costiran. C'est le salaire qu'il a reçu d'Alfaro pour son message de Montségur. Pierre-Roger écoutait d'un

1. Alzeu de Massabrac.

air sombre : « C'est très-bien! dit-il. Vous avez tous votre part! Mais je n'ai pas la mienne, moi! Férou, Adhémar, où donc est ma coupe? — Don Alfaro l'a broyée sous sa massue, répond Adhémar. — Traître, s'écrie le chef furieux, vous deviez me l'apporter! J'avais juré de ne plus boire de vin que dans ce gobelet! Je voulais le garnir d'un cercle d'or! » La coupe où Pierre-Roger désirait s'enivrer délicieusement du vin de ses vengeances patriotiques, c'était le crâne du frère Arnauld.

Au bois d'Antioche, les conjurés se séparèrent; Guilhem et Jordanet de S. Andréo revinrent au Mas; Berseja et ses archers armés de haches retournèrent avec Jordan du Villar à Gajan-la-Selve; les faidits de Montségur remontèrent, mais par un autre chemin, vers les cimes de Thabor, avec Pierre-Roger de Mirepois[1]. C'était au mois de mai; la terre était en fleur; le rossignol chantait dans les landes embaumées. L'aurore se leva pure sur la Montagne-Noire. C'était le matin de l'Ascension du Christ. Double augure de renaissance et de gloire. Les proscrits durent y voir un symbole du triomphe de la patrie romane et de l'Église du Paraclet. Elles devaient effectivement triompher, mais la première, hélas, en renaissant dans la grande patrie française son sépulcre; la seconde, en s'élevant, de son Thabor pyrénéen, comme le Christ, dans le ciel.

1. Dom Vaissette, ch. vi. p. 50. Aux deux interrogatoires d'Arnauld-Roger et d'Imbert de Salas, Du Mège ajoute une autre relation extraite des manuscrits de Toulouse.

VI

SUITE DU MEURTRE DES INQUISITEURS. — PRISE D'ARMES DU MIDI.

Alfaro cependant, après avoir congédié ses compagnons, était rentré tranquillement dans Avignonet. Mais Golaïran, Boubila, Donat et les deux Richard, ses agents du meurtre, simulant la surprise et l'effarement, se mirent à crier : *Aux armes ! aux armes !* Le veilleur nocturne répète le cri d'alarmes dans le bourg endormi. Avignonet s'éveille en sursaut. Le peuple accourt au château comtal. Il trouve les inquisiteurs massacrés. « Quels sont les meurtriers? demandent les bourgeois. — Ils s'enfuient par le chemin de la Bruguière, répond le rusé Goulaïran, et vous pouvez entendre encore le galop de leurs chevaux. » La tragique nouvelle se répand de bourg en bourg avec la joie et la terreur jusqu'à Carcassonne, jusqu'à Toulouse. Le frère Ferrer, inquisiteur de Carcassonne, le même qui avait suscité les émeutes de Narbonne, ne se méprit ni ne se troubla [1]. Il excommunie aussitôt les meurtriers, quels qu'ils soient, et accuse indirectement du meurtre le comte de Toulouse. L'anathème, comme un glaive prêt à tomber, pend sur la tête éperdue de Ramon VII. Le viguier de Toulouse, le

1. Percin. — Guil. de Puilaurens.

sénéchal de Carcassonne, les inquisiteurs, accourent à Avignonet. On relève d'abord les cadavres gisant dans le sang; on les transporte dans l'église voisine; on les expose devant l'autel, entourés de cierges allumés; et le procès commence en même temps que la glorification.

Alfaro brava tranquillement l'inquisition. Impassible et muet, le fier Aragonais assista à son propre procès, sous les regards de vautour du frère Ferrer. Probablement, il eut soin de faire évader ses complices dont les révélations l'eussent perdu. Goulaïran dut s'enfuir à cheval, il se réfugia à Auriac, et se tint caché chez Guillabert d'En Carbonnel, au château du Faget. Donat, son beau-frère, Boubila, et les deux Richard, durent chercher un asile, soit au camp de Nore, soit au camp de Montségur. Bertran de Quiders s'était sauvé la nuit même du meurtre [1]. Il se rendit, avec Goulaïran et ses compagnons, dans un bois voisin de Montmaur où ils virent l'évêque Bernard de Maïreville et ses diacres albigeois. Ils les *adorèrent*, et firent en quelque sorte l'hommage de leur meurtre à l'église du Paraclet : « L'inquisition est éteinte, s'écriaient-ils dans leur généreuse illusion; nous en avons délivré la terre ! » Bernard de Maïreville leur acheta des livres enlevés aux inquisiteurs. C'étaient probablement les listes de proscription, et le catalogue des suspects. L'évêque dut les faire circuler dans les bourgades du Lauragais pour qu'on eût à se dérober aux recher-

1. Reg. de Toulouse : *Bertran de Quiders.*

ches de l'inquisition devenue plus farouche, à cause de son épouvante même, depuis le meurtre d'Avignonet[1]. De là, les conjurés se rendirent à Falgairac. « *Tout est mort*, s'écria joyeux le chevalier Estor de Rosengas! — *Tout est délivré*, » ajouta sa virile femme Austorga, d'un air triomphant. Pour se mettre en sûreté, les fugitifs gagnèrent le comté de Foix. Ils remontèrent l'Ariége jusqu'à Castelverdun, d'où ils se rendirent à Montségur.

Cependant les vingt hommes qu'Alfaro avait posés en ambuscade entre Castelnaudari et las Bordas pour y tuer les inquisiteurs, dans le cas improbable où ils échapperaient aux poignards d'Avignonet, ne virent pas arriver les victimes promises par l'Aragonais. Nous supposons que les chefs de cette troupe étaient Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon. C'est pour cela que ces deux chevaliers descendirent de Gajan sur le passage des hommes de Montségur, et qu'ils conférèrent en secret avec leur chef à Ginébréiras. Les inquisiteurs n'arrivant pas, ils retournèrent à Gajan-la-Selve où Jordan du Villar, Berséja et ses bûcherons aux cognées teintes de sang leur racontèrent l'expédition nocturne d'Avignonet. Ce matin même, Pierre-Roger de Mirepois, suivant le chemin *narbonnais*, traversait l'Ers au pont de Mazères, près de Bolbone, monastère vénéré, peuplé de moines amis, martyrisés par la croisade, parce qu'ils veillaient pieusement sur les chères et patrioti-

1. Dom Vaissette, ch. VI, liv. XXV. addit. *Dép. de Bertran de Quiders.*

ques cendres des comtes. Les faidits de Montségur prirent au retour ce nouveau chemin uniquement pour honorer la mémoire de ces princes, du grand Ramon-Roger, du pieux Roger-Bernard, le Roland et l'Olivier des guerres cathares. Ils venaient apparemment faire sur leur tombe comme une libation de sang dominicain, et une évocation de leurs âmes héroïques pour les nouvelles batailles de la patrie romane. En quittant Bolbone, ils allèrent braver le maréchal jusque sous les tours usurpées de Mirepois[1]. Le conquérant croisé n'accepta pas le combat que lui offrait le fils de Bélissen. A Saint-Félix, où ils firent halte, les habitants hébergèrent avec amour les chevaliers proscrits : le curé même fêta, dans son presbytère, Pierre-Roger de Bélissen, son ancien et légitime seigneur : circonstance qui prouve que des prêtres catholiques, comme les moines de Bolbone, sympathisaient avec les Albigeois contre les inquisiteurs du pape et du roi de France. De ce nombre étaient Marti de Cazils, curé d'Auriac et Guillabert, prieur de Saint-Paulet. Saint-Félix a conservé son nom de *Torna-Gaïta*, nom expressif qui montre les vedettes catholiques rôdant autour de ce village patriote et cathare. A Montségur, Pierre-Roger trouva de retour Butir (Beurre), Joan Catala et Arnauld de Vensa qu'il avait envoyés vers Ramon de Pereilla et Isarn de Fanjaus. Isarn, son cousin, lui mandait par ses deux messagers : « Les affaires du comte Ramon vont à merveille. Il épouse dona

1. Arnauld-Roger. Imbert de Salas.

Isabella de Lusignan. Les Poitevins, les Gascons se joignent à nous. Le roi d'Angleterre a déjà passé la mer. L'empereur va venir avec un grand secours. Que Montségur tienne seulement jusqu'à Noël ! Jusqu'à Pâques au plus tard, et nous sommes vainqueurs [1] ! » Bientôt après arrivèrent par d'autres chemins Golaïran, Bertran de Quiders, les Du Mas et Pierre de Mazerolles, et tous les conjurés se trouvèrent réunis à Montségur.

Dans le château d'Avignonet cependant, les inquisiteurs jugeaient les meurtriers des victimes dont on honorait les restes à côté, dans la basilique. Les vrais meurtriers s'étaient échappés : ceux-ci n'étaient que des complices, et encore des complices obscurs, le concierge du bourg, les veilleurs de nuit qui s'étaient endormis, ou ces ouvriers qui avaient montré le chemin du château à Imbert de Salas. Lamentable contraste ! Ces vivants que l'on torturait étaient des patriotes, ces morts que l'on encensait étaient des brigands ! Ces brigands on les appelait des martyrs, et ces martyrs on les appelait des assassins ! Quel monstrueux renversement de toute moralité par une théocratie qui n'avait son point d'appui ni dans le cœur humain, ni dans la Bible, ni même en Dieu ! Ces malheureux devaient être attachés aux fourches patibulaires du comte, et au nom de ce prince chéri autant qu'infortuné, du pouvoir duquel ils mouraient les martyrs, aussi bien que de la liberté romane. Toutefois le procès fut long, car le prince ne consentit à leur

1. Doat. Imbert de Salas.

mort qu'après sa défaite totale, et la ruine complète du Midi. Cependant on enleva solennellement de l'Église les cadavres des inquisiteurs. Ils sortirent par la porte occidentale d'Avignonet dont on voit encore les deux tourelles latérales; ils s'en allèrent par le *chemin des Français*, qui les avait amenés, strade aujourd'hui déserte, mais qui conserve le souvenir de la croisade. Placées sur des chars funéraires, ces reliques sinistres se dirigèrent vers Toulouse, au milieu d'un peuple immense, du chant des hymnes et d'un nuage d'encens. Des chœurs de prêtres et de moines se relayaient de bourg en bourg, et d'abbaye en abbaye. Les chars noirs roulaient lentement comme pour prolonger leur lugubre triomphe [1]. Ils arrivèrent enfin à la porte narbonnaise où les attendaient le comte, l'évêque et le légat de Rome. Toulouse, épouvantée et réjouie, déroula de rue en rue, sur leur passage, la splendeur de ses pompes sacerdotales et les gémissements menteurs de toutes ses cloches éplorées. Le frère Arnauld fut inhumé dans l'église des Dominicains; le frère Étienne, dans l'église des Franciscains; Ramon de Coustiran et l'archidiacre de Lézat, dans le cloître de Saint-Étienne, chacun dans le lieu de son ordre, avec son acolyte et ses serviteurs. Leurs tombes, qui n'existent plus, étaient de marbre, et leurs épitaphes, que l'on a conservées, étaient en lettres d'or. Elles n'exprimaient que leur nom, le lieu et la date de leur trépas, et la cause de leur martyre : *Al-*

1. G. de Puil. — Percin. — Bollandistes.

bigensium gladiis pro Christo occisus[1]. Rome les proclama martyrs, comme plus tard ce Pierre de Vérone, stupidement glorifié par le pinceau splendide du Titien. Art vénéneux ! apothéose impie ! Toulouse donc leur fit de magnifiques funérailles, et cette ville, oublieuse de son propre martyre, invoque depuis six cents ans, comme ses patrons, double sacrilége, double insulte à la terre et au ciel, les bourreaux de l'indépendance, de la civilisation et de la patrie occitanienne. *Totam terram dissipabant et confundebant*[2]. Voilà l'épitaphe que leur sculptèrent dans la chair, avec le poignard, les faidits de Montségur, et la vérité n'en sera jamais démentie dans les siècles.

Pendant que Rome et que la France canonisent ces cadavres monastiques, l'insurrection romane dont ce massacre était le signal, relève la tête. Les troubadours chantent la guerre sainte. Le comte Ramon ouvre la campagne. Les princes pyrénéens, Roger de Foix, Amalric de Narbonne, Ramon-Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, les proscrits d'Aragon et de Montségur répondent à son appel. Les peuples se soulèvent à la voix de leurs anciens seigneurs revenus de l'exil ou sortis des forêts. Narbonne, le Minerbois, le Termenois, le Rasez, le Midi tout entier est en feu. Le sénéchal de Carcassonne entouré de populations en armes reste bloqué dans sa cité comme sur un écueil battu des flots furieux. L'archevêque de

1. Tué pour le Christ par les glaives des Albigeois.
2. Ils ravageaient et bouleversaient toute la terre.

Narbonne, suivi de tous les clercs, se retire à Béziers. Béziers, désert depuis le grand massacre, n'est qu'un vaste amas bouleversé de décombres et de cadavres. Du haut de ces ruines frappées de la foudre, semblable au génie de la destruction, l'archevêque lance ces anathèmes. Il excommunie Ramon VII, les comtes et les peuples du Midi; il les déclare Routiers, violateurs de la paix, usurpateurs des biens de l'Église, et parjures envers le pape et le roi de France[1]. Le comte Ramon se rend dans l'Ouest dont l'insurrection répond à celle du Sud. Le comte de la Marche a soulevé le Poitou, l'Angoumois, la Saintonge. Ces provinces appellent le roi d'Angleterre, héritier de Richard Cœur-de-Lion, le roi troubadour, et petit-fils de la fameuse Éléonore, la reine tant aimée, tant chantée par les poëtes. Les Anglais débarquent à l'embouchure de la Gironde. Mais les rois d'Aragon et de Castille ne se montrent pas encore sur les Pyrénées. Les monarques espagnols étaient secrètement retenus par leurs rivalités, leurs calculs méticuleux, les messages de la reine Blanche, et les menaces de Rome. Leurs retards donnèrent au roi de France éperdu le temps de se reconnaître, de faire face aux événements et de marcher contre les Anglais. Le roi d'Angleterre fut défait à la bataille de Taillebourg près de Saintes. Il remonta sur ses vaisseaux, et laissa, par son départ, le comte de la Marche, son lieutenant, à la merci du vainqueur. Ramon de Lusignan dut reconnaître pour légitime seigneur

1. Guilh. de Puil., ch. XLVI.

de Poitiers, Alfonse, frère de Louis IX[1]. Le comte de Foix, ébranlé par cette défaite et cette défection, se soustrait à l'hommage du comte de Toulouse, et se met sous la suzeraineté immédiate du roi capétien. C'était abdiquer la politique chevaleresque de son père et de son aïeul! C'était trahir la cause de l'indépendance romane dont ses ancêtres étaient les héros. Ramon VII rappela vainement au trop habile et perspicace prince leurs magnanimes exemples. Le comte Roger lui répondit qu'à la paix de Paris il avait abandonné son père, Roger-Bernard II de Foix, qui, resté seul en guerre avec l'Église et le roi, fut contraint de se soumettre tristement à Saint-Jean des Verges, et de lier sa maison et ses États à la France. Après d'amers reproches et de violents défis les deux comtes en vinrent aux mains. Roger eut l'humiliation de se voir abandonné, dans cette lutte fratricide, par Loup de Foix, son oncle, le dernier héros survivant des guerres patriotiques, et par ses cousins les comtes de Commenges, les vicomtes de Conserans et de Palhars, et les seigneurs de Marquefabe. Tous les chefs cathares se rangèrent autour de l'infortuné Ramon VII, représentant de la vieille indépendance méridionale. La rencontre eut lieu dans les plaines de Saverdun, objet du litige. L'audacieux vassal resta vainqueur, et rentra dans le Castellar de Pamiers, ramenant captifs son oncle Loup, Isarn de Fanjaus et Ramon d'Aniort. Roger ne consentit

1. Guil. de Nangis, p. 339. — Joinville, p. 207.

à les relâcher que moyennant une rançon et sur l'intervention du roi de France qui cherchait à s'attacher ces nobles vaincus. La paix fut conclue : Saverdun, que ses seigneurs avaient livré au comte de Toulouse, leur suzerain, fut rendu au comte de Foix, et Roger, en retour, rendit à Loup, son oncle, la liberté, ses bonnes grâces, et la seigneurie d'Ax et du Savartez[1]. Dès lors, la défection fut générale : sur les traces du comte de Foix, les barons méridionaux vont implorer la paix du roi, à Montargis et à Lorris-sur-Loire. L'infortuné Ramon VII vint à son tour, mais le dernier, perfide en apparence quoique en réalité noble et loyale victime, se remettre à la miséricorde du monarque. Il dut, pour l'obtenir, invoquer la médiation de sa cousine, la dure et hautaine Blanche de Castille. Puis, il rentra, vaincu et désespéré, dans Toulouse, et le Midi déchiré, épuisé, tari d'espoir, comme son prince, retomba pour toujours sous le joug de la France et de Rome. Ce fut comme une seconde conquête, et la paix de Lorris ramassa les restes échappés à la paix de Paris. Outre la remise, entre autres places fortes, des châteaux de Najac en Rouergue (dont les ruines sont encore si belles sur l'Aveyron), de Puicelci en Albigeois, et de Laurac en Lauragais, outre la proscription des chefs les plus redoutés, la démolition de leurs manoirs, et la confiscation de leurs terres, Blanche exigea deux gages de sang. Et d'abord le châtiment du meurtre d'Avignonet. Les vrais meurtriers étaient contu-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 44, 45, 444, 445 et 446.

maces : ils erraient dans les forêts, ou vivaient refugiés à Montségur. On saisit quelques complices obscurs, soupçonnés plutôt que convaincus [1]. Plus tard, Pierre Faure, Ramon de Na Rica, et le chevalier Ramon de Balaguer furent aussi mis au gibet. Leurs cadavres flottèrent aux fourches patibulaires, sur le monticule qui domine le *chemin des Français*, à l'occident d'Avignonet. La reine exigeait que l'on coupât *la tête du Dragon*, c'est-à-dire que l'on détruisît Montségur. C'était en effet la tête de la colombe, de l'aigle johannite et pyrénéen, qui venait d'écorcher dans Avignonet le vautour dominicain [2].

1. Guilh. de Puil., ch. XLV. — Reg. de l'inq., *Bert. de Quiders*.

2. Au XVIe siècle, Avignonet vit un second massacre. Les meurtriers vinrent encore de Montségur. Ils n'étaient plus albigeois mais calvinistes. Leur chef n'était pas un Bélissen. C'était un Lévis, un descendant du maréchal de la croisade, le fameux Claude, baron d'Audou, chef des protestants du comté de Foix. Il massacra les prêtres et les moines d'Avignonet. Le bourg, complice du terrible baron, fut mis en interdit, et resta plusieurs mois sans culte. Quand le pape leva l'interdit, *les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les cloches chantèrent spontanément dans leurs tours*. Depuis lors, les habitants d'Avignonet célèbrent, tous les ans au mois d'août, une fête commémorative appelée, il me semble, *Notre-Dame des Miracles*. Je tiens tous ces détails de M. Espinasse, adjoint d'Avignonet et mon cicerone sur le théâtre de ces tragiques événements.

IX

BERTRAN D'EN MARTI

LIVRE NEUVIÈME

BERTRAN D'EN MARTI

I

PRISE DU CAMP DE NORE. — ATTAQUE INFRUCTUEUSE DE PENNE ET DU CAMP DE LA GRÉSIGNE. — SYNODE DE BÉZIERS. — CONTINUATION DU SIÉGE DE MONTSÉGUR. — CONCILE DE NARBONNE. — ATTAQUE ET SIÉGE DÉFINITIF DU CAMP DU THABOR, PAR LE ROI DE FRANCE.

Nous pensons que c'est alors que le roi de France rendit au comte Roger son château de Foix. Ce fut le salaire de la défection du prince pyrénéen. Depuis trente ans, son aïeul, son père et lui n'avaient séjourné que cinq ans dans leur glorieux manoir, les cinq années de la délivrance et de la victoire. Le comte Roger-Bernard était rentré dans l'inexpugnable et loyal donjon, comme le vainqueur de la croisade et le libérateur du Midi. Ces nobles tours humiliées voyaient revenir le comte Roger, vassal immédiat des Capétiens, transfuge du roi d'Aragon son suzerain, et traître à la cause romane, dont son père et son aïeul avaient été l'Olivier et le Roland. Il est probable que pour contenir ce prince de montagne, Blanche, peu scrupuleuse, garda, contre la foi des traités, le château

de Montgaillard qui surveillait le donjon de Foix, et le puissant donjon de Lordat qui menaçait le haut comté pyrénéen. Dès lors le catharisme, abandonné de la maison comtale, passe sous le patronage de la branche cadette et illégitime de Foix. Il aura, jusqu'à leur mort, le pieux Loup pour son paladin, et pour sa papesse la fidèle Esclarmonde, vicomtesse d'Alion [1].

Les trois victoires de Louis IX sur le roi d'Angleterre, de Guillaume des Ormes sur le vicomte de Carcassonne, de Roger sur le comte de Toulouse, et, enfin, la défection de ce grand chef des faidits dut avoir, pour conséquence, l'ébranlement et la chute des camps insurgés de l'Albigeois. Hugues des Arcis, le sénéchal de Carcassonne, résolut de profiter du saisissement produit coup sur coup par toutes ces victoires de la France. Il commença par l'attaque du camp de Nore, qui avait secondé l'invasion du prince Trencabel, et qui, depuis douze ans, roulait sur les cimes du Cabardez comme un orage suspendu sur Carcassonne. Il convoqua les chefs français : les sires de Saissac, de Limous, de Campendut, par le sud, et les Montfort de Castres et de Lombers, par le nord, escaladèrent la Montagne-Noire. La vallée de *Clamours* retentit encore des cris de guerre et d'effroi ; les hauteurs des Martis virent les suprêmes efforts des faidits et le sang des martyrs rougit une dernière fois les *Terres de Dieu*. Ces combats se perdent dans l'ombre et le lointain des temps ; nous n'en connaissons que

1. Dép. des Captifs de Montségur.

les résultats. Le camp de Nore fut forcé, les *Ramondens* dispersés dans les bois, Mélina et Saurimonde, leurs prophétesses, brûlées dans leurs grottes. Mais le *roitelet* de l'Hautpoullois, fier comme le coq, son symbole héraldique, traita de couronne à couronne avec le roi de France, et conserva son microscopique royaume de bois, de rochers et de nuages. Toutefois, il resta bloqué sur sa cime, par les deux bastides Esparbaïrenca et de Saint-Amador, les châteaux de Saissac, Roquefère, Cabrespine, les tours de Cabardez, appuyés sur les forteresses de Castres et de Carcassonne. La Montagne-Noire fut dépecée au profit des conquérants de l'Albigeois. On en jeta des lambeaux aux moines de Fonds-Bruno, de Sauve-Terre, de Caunes, de Montolieu, et les *Terres de Dieu* devinrent l'apanage des évêques de Carcassonne. On voit au-dessus de Mazamet, sur un escarpement, une chapelle en ruines : c'est l'oratoire du roi d'Hautpoul et des faidits de Nore ; il est dédié à saint Sauveur (Salvaïre, Salvador), le seul saint qu'adorassent les Amis de Dieu [1].

Ainsi tomba, avec le camp de Nore, le centre de l'insurrection albigeoise. Restaient encore ses deux ailes Penne et Montségur. Hugues des Arsis voulut sans doute abattre ensuite l'aile septentrionale, le camp de Penne et de la Grésigne. Il crut peut-être d'autant plus à la facilité de cette conquête, que le Midi était sous la terreur des dernières victoires des Français. Toulouse, Montauban, Cahors, Agen, Castelnaudari, Laurac, Fanjaus, s'étaient soumis

1. Mahul : *Cartulaire de Carcassonne.*

dans la personne de leurs consuls. Les comtes de Commenges, de Narbonne, de Rhodez, de Lomagne ; les seigneurs de Rabastens, de Caussade, de Gourdon, de Barasc, tous les héros des guerres romanes, tombèrent aux pieds du roi de France. Bertrand, vicomte de Bruniquel, frère de Ramon VII, succomba aussi, mais, nous le verrons bientôt, mourut de désespoir[1]. Devant cette prostration universelle, Penne oserait-il résister au monarque capétien? Olivier et Bernard de Penne, ces deux vaillants frères, voyant, de leur cime, s'avancer l'ost du Sénéchal, s'enfermèrent fièrement dans leur donjon aérien. Leur patriotisme s'exaltait encore de la piété de leur sainte mère Aladaïs et de la harpe de son mystique et chevaleresque amant, l'héroïque troubadour Ramon-Jordan, dépouillé de sa vicomté de Saint-Antonin. Nous ne trouvons nulle part la soumission du noble vicomte, et comme il n'avait environ que soixante ans, nous en concluons qu'il vivait encore, et qu'il était le poëte du camp des faidits de l'Aveyron, dont sa pieuse et mystique amante était la prophétesse. Hugues des Arsis escalada la roche de Penne, mais ses archers furent probablement précipités, écharpés et broyés dans les abîmes environnants; et le camp royal dut reculer devant le tourbillon des *Ramonets* et des *Ramondens* sortis, comme une nuée de frelons, des profondeurs de la Grésigne. Le roi de France, échouant par la force, eut recours à la ruse, et fit porter des offres de clé-

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 47.

mence et de paix par le comte de Toulouse. Mais les deux vaillants barons repoussèrent les séductions comme les menaces du monarque. « Que le roi, répondirent-ils, s'engage à nous le rendre dans cinq ans, et nous lui remettrons notre Roche. » Puis ils retirèrent même cette concession; ils ne se fiaient pas aux Capétiens; ils se ressouvenaient de la perfide reine Blanche envers le comte de Foix qui n'avait obtenu son donjon qu'en se reconnaissant le vassal direct de la France. Ainsi les nobles Bernard et Olivier restèrent invulnérables sur leur Roche, et le Midi conserva, quelque temps encore, deux îles aériennes d'honneur et de liberté, Penne et Montségur[1].

Le roi de France, vainqueur à Nore, mais repoussé de Penne, se retourna contre Montségur. Ramon VII, et non le sénéchal, reprit le siége de la forteresse du Thabor, et ses milices, sous la conduite de son bayle Allaman, remontèrent vers les Pyrénées. Cette attaque des trois camps des faidits albigeois n'eut lieu qu'au printemps qui suivit la guerre et fut comme la conséquence du synode de Béziers (1243). Après chaque soulèvement national, on appesantissait le joug de la conquête, on resserrait les fers du peuple vaincu. Ces fers et ce joug se reforgeaient dans un concile. Le farouche Pierre-Amiel, primat de Septimanie, expulsé de Narbonne par l'insurrection, et réfugié pendant la guerre dans les murs à demi déserts de Béziers, convoqua sur les décombres de cette ville, première victime

1. Dom Vaissette, t VI, p. 44 et 50.

de la croisade, un concile chargé d'achever enfin l'anéantissement du Midi. A l'appel du primat répondirent l'archevêque d'Arles, les évêques de Marseille, Toulouse, Albi, Rhodez, Cahors, Agen, Nîmes, Agde, Lodève, Carpentras, leurs prévôts, leurs archidiacres, les chefs d'abbaye, et les Frères Prêcheurs, avec leur prieur, Pons, provincial de *Provence*. A ces prélats se joignirent, le sénéchal de Carcassonne, les conquérants de l'Albigeois, et les commissaires du roi de France. C'était une assemblée mixte, demi-laïque, demi-sacerdotale, moins préoccupée de dogmes que de cachots et de bûchers. Ce concile de Béziers ne ressemblait pas mal à quelque sénat funèbre des génies de la destruction tragiquement convoqués sur un amas bouleversé de noirs décombres et d'ossements blanchis par trente hivers : et derrière le sombre primat de Septimanie se dressait le sanglant fantôme d'Arnauld-Amalric son prédécesseur, l'ordonnateur du grand massacre. Que ne devait-on pas attendre de ce sinistre synode [1] ?

Ramon VII accourut pour défendre le Midi. Il voulut être l'avocat de la patrie expirante. Ce pauvre prince, relevé par l'excès même de ses malheurs, fut cette fois au-dessus de lui-même, presque au niveau de sa mission patriotique. Devant le concile assemblé, en face de Pons, le provincial des dominicains, il accusa hautement les *Frères Prêcheurs*. Il les accusa d'être possédés d'une haine inextinguible contre sa personne et sa dynastie.

1. Spicil., t. IV, p. 265.

Il les accusa d'assouvir cette haine atroce en dévorant son malheureux peuple. Il somma, il supplia les évêques d'exercer eux-mêmes l'inquisition, d'en conférer l'office aux franciscains, et même aux moines de Cîteaux, mais de l'ôter aux dominicains de la barbarie desquels il appelait au pape. — A ce rugissement de l'agneau, à cette colère du juste et du faible, ces dominicains superbes tremblèrent à leur tour. Après le meurtre d'Avignonet, le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, bien enfermé dans ses murailles, du haut de sa Montagne, avait fulminé l'excommunication contre le comte, les auteurs de ce massacre, et les faidits de Montségur. Jactance du crime effrayé ! Rodomontade de l'épouvante en délire qui frissonne au moment même où elle s'enveloppe de ses foudres ! L'énergie du prince, l'audace vengeresse d'Alfaro, l'orageux et sourd frémissement du Midi, comme d'une mer après la tempête, firent pâlir les dominicains. Le concile de Béziers lui-même, qui méditait tant de vengeances, resta comme interloqué. Il rengaina ses armes, et le comte, étonné de son courage, se hâta de donner des gages à la France et à Rome. De là, le supplice tardif des meurtriers d'Avignonet, et les siéges de Nore, de Penne et de Montségur [1].

Les milices toulousaines se dirigeaient vers le Thabor. L'explosion de la guerre, dont le meurtre des inquisiteurs était comme le signal, nous a fait perdre de vue le siége de la montagne cathare. Reculons d'une année, jusqu'aux événements d'Avi-

1. Gallia Christiana, t. VI, p. 155.

gnonet. Ramon VII, accusé d'un massacre exécuté dans un de ses châteaux, par son bayle et son neveu, et par la complicité des faidits de Montségur, qu'il aurait dû tenir bloqués sur leur cime, résolut, pour se disculper entièrement, de pousser avec plus de vigueur le siége de la forteresse pyrénéenne (juillet 1242). L'ost catholique cette fois ne se contenta pas de regarder complaisamment sur la cime opposée l'ost albigeois. Aux signes fraternels succédèrent les défis guerriers. De leur plateau aérien les assiégeants descendirent dans la combe intermédiaire, remontèrent les berges rapides du château, et quelques combats rougirent la pelouse de Montségur. Plusieurs de ses défenseurs tombèrent, cet automne, au pied de ses murs et de ses rochers. De ce nombre fut Arnauld Narbonne, de Carol. Les Narbonne étaient trois frères à Montségur. Pons et Guilhem faisaient partie de l'expédition d'Avignonet, Guilhem était écuyer du chevalier Ramon de Marcillan. Arnauld, mortellement blessé, fut transporté dans le souterrain du château. Les diacres Pierre Sirvent et Ramon de Sant-Marti accoururent auprès du moribond. Pendant qu'ils lisaient l'évangile de résurrection et de vie, P. Roger de Mirepois et Othon de Massabrac, son écuyer, priaient agenouillés auprès du chevalier expirant. Les Narbonne, rameaux de l'ancienne tige vicomtale qu'ils représentaient à Montségur, sont les souches de diverses familles qui portent encore de nos jours ce noble et poétique nom méridional[1].

1. Dép. de P. Vignol de Balaguer (mars 1244).

Il est singulier que Ramon VII assiégeait Montségur pendant qu'il faisait la guerre au roi de France. Cette contradiction ne peut s'expliquer que par l'incohérence des sentiments de ce faible prince qui probablement voulait paraître orthodoxe en attaquant la forteresse hérétique, et s'attacher Rome en combattant la France. Quoi qu'il en soit, l'hiver força de nouveau les assiégeants de redescendre de leur sommet battu de tourbillons. Mais des vallons de Lavelanet, de Montferrier, de Belestar, où ils formaient le blocus, le combat remontait parfois, aux beaux jours, jusque sur les rampes du château perdu dans un nuage de frimas. Sur ces berges glacées, le servant d'armes Ramon de Ventenac tomba et son sang rougit la neige (janvier 1243). L'évêque Ramon de Sant-Marti, et les diacres Clamens, Pierre Robert et Amiel Aicart vinrent le *consoler* dans la maison d'Arnauld-Roger de Mirepois[1]. Ce vieux chevalier, Cécilia sa femme, Braïda leur fille, et le chirurgien Arnauld Roquier, réunis autour du mourant, mêlaient leurs prières aux exhortations des ministres albigeois. Le diacre Robert est probablement de cette tribu de verriers qui figure, ainsi que celle des Grenier, dans le sacerdoce johannite, et doit fournir des guerriers et des martyrs au calvinisme du XVIe siècle.

Vers la fin de mai, après la fonte des neiges, l'ost de Toulouse remonta pour la troisième fois sur le

1. Alz. de Massabrac, Arn. Roger: *Et dum recipiebat consolamentum, quædam turpis infirmitas occupavit dictum infirmum, et ipse testis non potuit sustinere, et indè recessit...*

Thabor, et campa sur l'*Aire de l'Espagnol*. Sicard de Puiverd périt sur la berge refleurie avant la Saint-Jean. Ses yeux en s'éteignant purent encore entrevoir, à quelques lieues vers l'orient, sa montagne natale, un *Pui* célèbre d'amour et de poésie, naguère *verdoyant* mais aujourd'hui *flétri* et *desséché*, comme les cours chevaleresques de Foix, de Carcassonne et de Toulouse. Il dut, je pense, mourir sans regret, puisqu'il descendait avec sa foi, son pays et sa race au tombeau. En août, périt Guilhem de Gironde, originaire, comme son nom l'indique, de Guyenne, et probablement l'ancêtre d'une famille féodale établie de nos jours à Montauban. Guilhem de Gironde, comme Sicard de Puivert, fut consolé par l'évêque Ramon de Sant-Marti, et le diacre Sirvent, d'une famille qui a donné au protestantisme français un martyr et des pasteurs. Ramon de Sant-Marti est le consolateur ordinaire, chevalier lui-même, de ces chevaliers expirants, et Goulaïran d'Avignonet assiste fréquemment à ces cérémonies funèbres. Le meurtrier des inquisiteurs reste le compagnon tendre et fidèle de ces guerriers jusque dans la mort, et s'exerce à son propre trépas et à son prochain martyre par le spectacle des grandes agonies des héros du Paraclet et de la patrie pyrénéenne [1].

Les combats continuèrent ainsi jusqu'à l'automne. Mais un jour les défenseurs de Montségur virent l'ost de Toulouse enlever ses tentes et décamper de l'*Aire de l'Espagnol*. Qui les faisait descendre avant l'hiver? S'avouaient-ils vaincus? Était-ce une

1. Alzeu de Massabrac. — Faïs de Planha.

délivrance? N'était-ce qu'une ruse de guerre? Quoi qu'il en soit, ils virent leurs ennemis, redescendus dans les vallées, s'éloigner pour ne plus revenir, dans la direction du nord. Le comte, à leur insu, obéissait à un commandement du roi de France, mécontent de son énergie à Béziers et de sa mollesse à Montségur. Après le concile de Béziers, le primat de Septimanie était rentré triomphant à Narbonne. L'archevêque y reçut l'hommage du vicomte, des consuls et du peuple. Rétabli dans sa métropole, il résolut d'y convoquer un second concile composé comme l'autre des évêques de l'Albigeois et de la Provence et des chefs d'abbaye des Alpes et des Pyrénées. Il s'agissait de reprendre toutes les conséquences du concile de Béziers brusquement interrompus par la vigueur insolite du comte. Ramon VII avait porté plainte au saint-siége contre les dominicains. Les dominicains avaient supplié le pape de les décharger de leur office. Le pontife avait répondu, et, selon l'usage de Rome, il avait pris un moyen terme; il n'avait pas repoussé les plaintes du comte, mais il n'avait pas non plus accueilli les prières des inquisiteurs; il les rattachait, tout effarés, à leur horrible tribunal. Le concile devait promulguer les modifications apportées par le pontife à l'exercice de l'inquisition. Il s'assembla pendant l'hiver, et voici le nouveau programme, en vingt-neuf canons, imposé aux dominicains [1].

Au fameux frère Arnauld et à ses collègues mas-

1. Percin: Martyr. Avinion., ch. XIII.— Raynald, an 1243.

sacrés à Avignonet avaient succédé Jehan de Saint-Pierre et Bernard de Cancio : « Vous enjoindrez aux hérétiques pénitents, leur dit le synode, de porter des croix sur leurs vêtements, de se représenter tous les dimanches à l'église, le corps demi-nu, des verges à la main. Ils se fouetteront de verges dans toutes les processions solennelles, et aux lieux où ils auront hanté les hérétiques. Ils jeûneront, visiteront les églises, mais ils ne pourront entrer en religion, ni aller servir outre-mer, pour ne pas profaner les lieux saints, sans la permission du pape. Les relaps seront sans miséricorde abandonnés au bras séculier. On recevra les délations des criminels, des infâmes, même des complices, et tout accusé sera réputé hérétique. Comme les pierres et le ciment font défaut pour la construction des cachots, vu le grand nombre des condamnés, on attendra là-dessus les ordres du pape. » Tel est ce nouveau programme dominicain, et comme il finit sinistrement [1]. Ainsi les prisons manquaient aux détenus, et bien que le moyen âge en eût de profondes, d'immenses, d'innombrables, elles ne suffisaient point à l'incarcération d'un peuple tout entier. Les *Murs*, ces tombeaux des vivants, étaient tous remplis, et scellés sur leurs cadavres éplorés et hurlants, et pour en construire de nouveaux, les pierres manquaient dans les Pyrénées. Quel tragique coup de pinceau ! quelle foudroyante hyperbole !

Donc on suspendit les emprisonnements, jusqu'à

1. Dom Vaissette, liv. XXV, p. 53.

nouvel ordre, et l'on redoubla les confiscations moins dispendieuses et bien plus lucratives. Dans cette curée du midi, chacun emportait son lambeau sanglant; les inquisiteurs ne s'oublièrent pas; les évêques en furent jaloux. Le synode crut devoir défendre aux dominicains d'imposer des amendes pécuniaires pour *l'honneur de leur Ordre*. Mais bientôt ces prélats serviles, tremblants de leur propre audace, s'excusent des conseils qu'ils osent adresser aux délégués indépendants et souverains du saint-siége. Ils terminent par cette lâcheté, cette instruction si révoltante pour l'humanité, la justice et Dieu [1]. C'est ainsi qu'Innocent IV rejeta les deux requêtes, celle du comte raffermi, et celle des inquisiteurs éperdus. Il releva le prince de l'excommunication, mais il rejeta son appel contre les dominicains. Il maintint ces moines dans l'office de l'Inquisition, tança leur abattement, gourmanda leur lassitude, comme le maître d'un champ stimule l'indolence de ses moissonneurs. Et ces malheureux reprirent en silence leur moisson d'ossements et de cadavres. Au reste, Jehan de Saint-Pierre et Bernard de Cancio, revenus de leur effroi, se montreront dignes des espérances du synode, et mériteront bientôt d'être surnommés les *marteaux des Hérétiques* [2].

Enfin le roi de France, d'accord avec le pape, ayant résolu que le siége de Montségur, serait exécuté par le sénéchal de Carcassonne, le synode

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXV, ch. 54.
2. Percin : Martyr. Avinion., ch. XIII. — Raynald, an 1243. — Reg. de l'Inq. de Toulouse.

adjoignit à ce chef laïque deux prélats belliqueux, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi. Voilà pourquoi les milices de Toulouse avaient abandonné leur camp du Thabor. Leur descente imprévue n'était ni une victoire ni une délivrance pour Montségur. C'était au contraire une menace et le signal d'une guerre à mort. Le pape et le roi prirent-ils cette résolution à l'insu et pendant l'absence du comte de Toulouse? Où Ramon s'exila-t-il tristement pour ne pas voir périr les héros de l'indépendance du Midi? Nous l'ignorons, mais l'une et l'autre supposition est favorable à ce prince infortuné. Quoi qu'il en soit, Ramon s'éloigna, cet automne; il se rendit en Italie. Il devait avoir une entrevue avec l'empereur. Il voulait sans doute aussi saluer le nouveau pape. Il espérait probablement que le génois Innocent IV lui serait plus propice que le romain Grégoire IX. Mais tous les papes, une fois sur le siége de Rome, sont Romains. Ramon partit laissant pour son lieutenant et régent de ses États menacés, son frère Bertrand, vicomte de Bruniquel. Bertrand s'établit à Toulouse, termina l'affaire de Saverdun avec le comte de Foix, et mourut à peine âgé de quarante ans, pendant l'hiver, laissant deux enfants orphelins à sa veuve Comtoresse de Rabastens[1]. Sa mort fut une perte pour Toulouse, en l'absence du comte, pour Penne et pour Montségur. Chaque catastrophe de la patrie se résume en un grand trépas. La paix de Paris tua Ermessinde de Foix, l'héroïne de Castelbon. La défaite

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 46 et 52.

du vicomte de Carcassonne accabla Roger-Bernard, comte de Foix, le héros du Paraclet. Nous pensons que le patriote vicomte de Bruniquel, le noble et magnanime Bertran de Toulouse fut abattu par la dernière ruine du midi et le martyre anticipé de Montségur. A ce titre, nous l'inscrivons dans ce martyrologe.

II

SIÉGE DE MONTSÉGUR PAR LE SENÉCHAL DE CARCASSONNE. — NOUVEAUX DÉFENSEURS ET APPROVISIONNEMENTS DE LA FORTERESSE. — LES GUERRIERS CATHARES DEMANDENT LA BÉNÉDICTION DU PATRIARCHE. — ATTAQUES DE LA TOUR ROULANTE. — MORT DE JORDANET DU MAS, DE CLARET, DE BARDENAC ET DE R. DE CARCASSONNE. — LE MONDE A LES YEUX FIXÉS SUR MONTSÉGUR (1245.)

C'est au commencement de septembre que l'armée de Toulouse quitta ses positions du Thabor. Quelques jours après le bruit se répandit que les Français allaient assiéger Montségur. A cette nouvelle sinistre, de nouveaux chevaliers accoururent s'enfermer dans la forteresse. De ce nombre furent Jordan et Ugo du Villar. Arnauld du Villar, leur père, était l'ingénieur des machines de Montségur. Jordan conduisait les hommes de Gajan au meurtre des inquisiteurs d'Avignonet. Saint Dominique les avait dépossédés de leur manoir et de leur territoire du Villar. Alors aussi vint Ramon Guilhem d'Elcongost avec des faidits des environs de Limous.

Galhard et Bertrand, ses frères, depuis longtemps habitaient Montségur[1]. Jordan, leur père y était mort après y avoir ramené le sacerdoce cathare (1234). Ava et Saxa d'Elcongost, deux vieilles diaconesses, s'étaient refugiées à Montségur depuis que les croisés les avaient expulsées de leurs manoirs du Rasez et du Chercorb. Tous ces chevaliers allaient, en arrivant, recevoir la bénédiction de Bertran d'En Marti, le patriarche johannite[2]. Les populations apportaient de l'argent, des armes, des vivres. Les comestibles, comme toujours, venaient principalement de Lavelanet, de la Roque, de Cuelle et de Pech d'Azeu. Enfin Ramon de Perelle, que quelque office féodal retenait d'ordinaire à la cour de Foix, revint s'enfermer dans son donjon du Thabor pour y mourir avec les derniers défenseurs de la patrie romane. Il avait rompu sans doute avec le comte Roger, depuis que ce prince s'était vendu à la France, et ce fut une rupture de cœur pour le vieux serviteur, le confident chevaleresque des grands comtes Roger-Bernard et Ramon-Roger, et de la sainte vicomtesse Esclarmonde. Disons ici que dans ce siége de Montségur on ne voit nulle part le comte Roger. Il semble, par pudeur, se cacher dans son château de Foix. Peut-être s'était-il retiré dans sa vicomté catalane de Castelbon. Ainsi Montségur, à son suprême instant. n'avait aucun des deux princes, ses patrons féo-

1. Dép. de Bérenger de Lavelanet. Guilhem vint *cum sociis suis*, p. 43.
2. Dép. de Ramon de Perella (2 mai 1244).

daux; l'un était derrière les Alpes, l'autre derrière les Pyrénées; ou même, abandon plus coupable encore, dans son donjon de Foix, dont on pouvait voir monter la fumée au-dessus des cimes du couchant.

Des créneaux de Montségur, Ramon de Perelle ne tarda pas à voir, vers le nord-est, sortir des longs replis des vallons et déboucher sur Lavelanet, l'armée du sénéchal de Carcassonne[1]. Hugues des Arcis avait rallié sur son chemin les sires de Limous, de Chalabre et de Mirepois, les fils des conquérants français. Le sénéchal de Toulouse, ou peut-être Centulle d'Astarac, lui conduisit un corps auxiliaire de Gascons. Enfin on espérait le concours de deux prélats guerriers: Durand, évêque d'Albi, et Pierre-Amiel, primat de Septimanie, alors occupés à la convocation du concile de Narbonne. De lourds chariots attelés de bœufs et de mulets traînaient péniblement à la suite de l'ost français, des provisions de bouche et de guerre et des machines de siége. Hugues des Arcis détacha, à droite et à gauche, deux corps de milices rustiques qui, remontant les cours de l'Ers et du Lectorier, se massèrent à Montferrier et à Belestar, et fermèrent ces deux portes latérales de Montségur. Puis, à la tête de ses chevaliers, il aborda directement, de Lavelanet, les rampes de Serralongue par le Piboléo. A partir de cette bergerie, la route accessible jusque-là aux chariots, n'est plus qu'un sentier penchant, abrupte, indécis, raviné par les eaux.

1. Guil. de Puil., ch. XLVI. — Catel, com., p. 162.

Ce n'est donc qu'à grand renfort d'hommes et de mulets que le sénéchal parvint à hisser, avec des traîneaux, le matériel de siége, sur ces pentes rapides, herbeuses et couvertes de bois. Il est probable que le hardi Pierre-Roger de Mirepois vint attaquer l'ascension laborieuse des Français, en s'embusquant dans la forêt de hêtres et dans les replis de terrain qui avoisinent les villages mauresques. De la plateforme du château et de leurs cabanes paisibles, les évêques cathares, regardèrent au delà de l'Abès ces premiers et sanglants combats [1]. Mais le sénéchal, dégagé par les milices rustiques de Belestar et de Montferrier dont la jonction eût coupé la retraite au chef des faidits, parvint, malgré tous les obstacles, à gagner le col supérieur jusqu'au pied de la roche du château, d'où, gravissant toujours à l'ouest, il alla chercher pour son camp le plateau naguère occupé par l'ost toulousain sur l'Aire de l'Espagnol. Dans cette position les pavillons du sénéchal étaient à deux kilomètres de distance, au niveau même des créneaux de Montségur. Les Français occupaient le point où la tradition suppose que les géants taillaient les pierres qu'ils jetaient sur l'autre cime où leurs compagnons construisaient la forteresse cyclopéenne.

De l'Aire de l'Espagnol, le canon pulvériserait aujourd'hui, sous le choc direct et horizontal des boulets, les créneaux de Montségur. Mais les machines de guerre du moyen âge étaient loin d'avoir une force de projection capable d'atteindre de ce

1. Tradition de Montségur.

point les murailles du château. Force donc fut au sénéchal de redescendre et de chercher des redents plus rapprochés pour y dresser ses balistes. Il résolut en outre la construction d'une *chatte*, ou tour roulante semblable à cet engin célèbre employé par les Latins à l'attaque de Jérusalem. L'idée et la structure de cette barbacane mobile appartient, à ce qu'il semble, à l'évêque d'Albi, qui était l'ingénieur du siége, et qui vint diriger la castramétation du Thabor. Le sénéchal envoya ses charpentiers abattre dans la forêt voisine les grands sapins, les hêtres superbes, les chênes séculaires. Aucun enchantement n'épouvanta les bûcherons et ne vengea la violation de ces forêts druidiques. Le premier mois fut employé à la construction de cette machine formidable et à l'érection de sa spirale aérienne qui devait voir se renouveler, dans le val intermédiaire, ces combats épiques, si fréquents, selon les poëtes, entre les Latins et les musulmans, dans les croisades orientales [1].

Dès que l'armée de la France et de l'Église romaine apparut à l'horizon, avant d'engager la bataille sur les pentes boisées de Serralongue, les défenseurs de Montségur se rendirent auprès de l'évêque Bertran d'En Marti, et sollicitèrent la *convinenza*. C'était comme un rite préparatoire du *consolament*. Ils demandaient, dans le cas où ils seraient blessés, et qu'ils eussent déjà perdu l'usage de la langue, la faveur de recevoir le baiser suprême qui ne s'accordait qu'à la prière du mourant comme

1. Dép. des Captifs de Montségur.

le gage du salut. Dans ces luttes mortelles, le patriarche consentit aux pieux désirs des héros de la patrie romane et de la foi cathare. Au nombre de ces chevaliers, l'histoire cite Guiraud de Rabat, mari d'Alpaïs de Pérelle, Ramon de Marcillan, fils de Floris, vénérable diaconesse établie à Montségur; et Bernard de Carcassonne, frère d'un ancien capitoul de Toulouse, rameau collatéral des vicomtes de Béziers et d'Albi. Fortifiés de la promesse de l'évêque, les Albigeois s'élancèrent à la rencontre des Français [1].

Un grand et continuel combat se livra d'abord pendant un mois pour empêcher dans le Val la construction de la tour de bois. Le hardi Pierre Roger s'efforçait chaque jour de disperser les bûcherons, d'interrompre le travail des charpentiers, et de détruire les matériaux du fatal engin. Dans une de ces attaques, le valeureux Alzeu de Massabrac, son écuyer, fut blessé presque mortellement auprès des chantiers qu'il tâchait probablement d'incendier. Les Massabrac étaient d'origine arabe comme les Rabat. Les aînés s'appelaient toujours Alzeu (El cid). Ils étaient seigneurs des Ben-Azis (Bénaïs) et le nom de Massabrac semble désigner dans la même langue une forteresse. Alzeu, né au pied de la montagne de Montségur, avait pour mère une sainte, Aladaïs de Bélissen. Il était neveu d'Arnaud-Roger, cousin de Pierre-Roger, parent de tous les rameaux de Mirepois. Ramon de Péreille

1. Doat. *Dép. d'Arn. Olivier, fils de B. de Lavelanet* (10 avril 1244).

avait recueilli tous ces déshérités sur le Thabor. Alzeu donnait son sang pour ce dernier refuge de sa maison et de la patrie romane. Il tomba sur la pelouse à l'attaque des chantiers sur lesquels il lançait le feu et la mort. Son frère Othon et ses compagnons le rapportèrent inanimé dans la forteresse. Aladaïs sa mère, sa sœur Faïs, Arnauld-Roger son oncle, et sa tante Cécilia, et leur fille Braïda accoururent éplorés autour du mourant. Alzeu, évanoui, reprit ses sens, et, couché sur son lit, il adorait et répondait, autant que le lui permettait le mal, aux prières des assistants et aux exhortations des ministres cathares. Il ne reçut point le consolament, et ne succomba pas à sa blessure; il guérit pour subir le long et lent supplice des basses-fosses de Carcassonne [1].

Malgré les efforts de Pierre-Roger, la tour mobile se construisit, et l'évêque d'Albi, qui l'assit sur son chariot, se chargea de lui faire escalader les berges de Montségur. L'énorme masse s'ébranla, mais son ascension, sur un talus presque vertical, ne s'effectua qu'au milieu d'un tourbillon d'assaillants. Elle mit cinq mois à gravir une rampe de cinq cents mètres, ce qui donne environ trois mètres par jour d'escalade. L'histoire se tait sur ces longs et tumultueux combats, où périrent plusieurs chevaliers albigeois : il est juste de relever pieusement leurs noms inconnus; ces guerriers sont les martyrs de la patrie pyrénéenne. Le vieux Gui de Saint-Andréo, dont les restes reposaient dans la forêt Sainte, avait

1. Dép. de Faïs de Massabrac (15 avril 1244).

deux fils parmi les défenseurs de Montségur : Pierre avec les évêques, Jordan avec les chevaliers. Pierre et Jordan avaient encore trois neveux, Guilhem et Jordanet, fils de Guilhem et de Fauressa, et Palaizi, fils de Bernard et de l'énergique Saurimonde. Ces cinq Cap-de-Porc combattaient, l'évêque par ses prières, les autres par leurs lances. Ceux-ci se ruèrent contre la barbacane ascendante. C'est dans ces chocs que tombèrent, sur la pelouse inférieure, Jordan le vieux et son neveu Guilhem le jeune. Nous ne connaissons que leur noble trépas. Il est probable que Jordanet et Palaizi enlevèrent les corps de leur oncle et de leur frère, et les transportèrent au château où l'évêque Pierre les embauma dans ses oraisons et dans ses larmes ou plutôt ses cantiques, car la mort cathare était un triomphe [1].

La tour mobile montait toujours; elle atteignit le sommet de la pelouse : elle devait gravir le rebord de rocher, et franchir un étroit et tortueux défilé qui semble à peine accessible au sabot agile d'un mulet. Jordanet et Palaizi revolèrent au combat. Ils bordèrent ce ressaut avec les chevaliers de Montségur. Leurs lances et leurs flèches étaient soutenus par les balistes de la barbacane de l'ouest. Le combat fut acharné sur ce redan décisif sur le sort de la forteresse. C'est là que Jordanet et Palaizi, héroïques adolescents, combattaient. Un rocher lancé par les calabres de la tour de bois renversa Jordanet et l'écrasa dans sa coquille d'ai-

1. Philippa de Perella (15 avril 1244).

rain. Palaizi emporta son cousin dans la barbacane. Pierre de Saint-Andréo reçut encore ce troisième martyr. Les évêques l'entourèrent. Le jeune guerrier reprit ses sens; il ne parlait plus, mais il répondait de son regard mourant. Il s'endormit, comme un enfant, sous leur baiser de paix, pendant que la bataille rugissait au dehors. Il avait vingt ans. Palaizi, blessé peut-être aussi, quitta bientôt après, Montségur [1].

Vers la Toussaint tomba Guilhem Claret. Il mourut, murmurant les oraisons, et répondant aux formules liturgiques des diacres, dans la maison de son frère Pierre Vidal. Ces deux guerriers étaient-ils fils du fameux troubadour toulousain Pierre Vidal et de sa princesse Cypriote? Dans ce cas, ils devaient avoir près de cinquante ans. Leur destinée fut plus haute que celle du grand mais extravagant ménestrel : il n'avait connu et célébré que l'amour terrestre; il l'avait rencontré dans les plaines de Muret, sur son palefroi, et sous la figure d'un paladin au manteau de pourpre et aux bottines de saphir. Ce paladin s'était transfiguré en séraphin sur les neiges du Thabor. Ses fils combattirent et moururent pour l'amour céleste. Leur noble trépas est une strophe de l'épopée du Paraclet. Au commencement de décembre périt le valeureux Bertran de Bardenac. Il rendit le dernier soupir dans la cabane du médecin Garnier, le vieux, venu avec les Saint-Andréo. Sa mort

1. Jordan de Perella (6 des ides de mars). Pierre Vignola (ides de mars 1244).

fut tellement édifiante que le servant d'armes Pons de Narbonne implora des évêques la faveur de partager avec le chevalier expirant, le baiser de paix qui le consacrait à Dieu, et sa femme Arsendis entra parmi les diaconesses du Paraclet[1]. Vers Noël tomba le pieux et intrépide Bernard de Carcassonne. Il versa noblement son sang pour la cause romane, défendue par Ramon son frère dans le Capitole de Toulouse et soutenue par le chef de sa race, le vicomte Ramon-Roger, dans l'exil de Catalogne et d'Aragon.

Les ministres cathares furent aussi fidèles que la mort aux défenseurs de Montségur. Immobiles et en silence, ils se tenaient aux barbacanes, près des calabres, derrière les combattants, et quand l'un d'eux tombait le pieux diacre s'inclinait sur le mourant avec la parole de vie et le baiser de paix. Quand la mort en laissait le temps, on emportait les blessés dans la forteresse, et de là, par la poterne septentrionale, sur la montagne sainte, dans les hospices, dans les grottes où ils expiraient entourés de diacres, des vieillards et des vierges cathares. Voici comment s'administrait ce *consolament* des combats. Ramon de Sant-Marti, ancien chevalier, maintenant évêque, est le consolateur suprême des chevaliers du Thabor[2]. L'évêque se tenait au chevet et le diacre au pied du grabat, les assistants à l'entour, à genoux. « Homme, puisque

1. Alzeu de Massabrac et Olivier, fils de Bérenger de Lavelanet.

2. Doat. Cette formule se trouve dans l'interrogatoire d'Alzeu de Massabrac.

tu veux te donner à Dieu, promets d'observer les règles de la perfection cathare. » Après ces promesses, l'évêque posait l'évangile sur la tête du chevalier. Il lisait, et le diacre répondait, et les fidèles murmuraient la parole de vie et d'immortalité. Puis tous ensemble récitaient l'oraison dominicale, le tout en langue romane, en dialogue et avec une certaine mélopée. La liturgie funèbre se terminait par le baiser de paix et le guerrier expirait en sentant, sur ses lèvres, se poser comme le sceau du salut, le baiser fraternel du prêtre, le baiser paternel de Dieu.

L'hiver arriva. Il règne ordinairement six mois à Montségur, et le donjon régulièrement est pendant cent jours enveloppé d'une tempête de neige. Ramon de Pérelle devait compter sur ce puissant et orageux auxiliaire. L'ouragan devait renverser la tour mobile, mal assise sur ses rochers, et en rouler les débris, avec ses soldats et leurs armures d'airain, comme des feuilles mortes dans le ravin de l'Ers ou dans la combe de l'Abès. L'hiver devait arracher les tentes catholiques, comme des herbes sèches, et livrer le sénéchal, les chefs croisés, et tout leur camp gelé sur l'*Aire de l'Espagnol*. Il n'en fut rien : l'hiver fut une espèce de faux printemps presque sans neige; les tourbillons et les frimas trahissaient la cause romane et l'attente des Amis de Dieu. On continua donc de combattre sur cette cime à peine glacée. La mort de Ramon de Carcassonne correspond aux jours de Noël même[1].

1. Pierre Vignola de Balaguer.

Toutefois le départ du sénéchal et des chefs catholiques pour le concile de Narbonne, joint aux rigueurs inévitables de la saison, dut amener quelque relâche dans la lutte, et permit sans doute aux Consolateurs de fêter paisiblement, selon leur coutume, la naissance du Christ, sur ce sommet pyrénéen, son autel et leur sépulcre.

Cependant l'Aquitaine, la Provence, l'Espagne, l'Italie, le monde cathare, tenait, dans une anxiété palpitante, les yeux fixés sur Montségur. Le 1er janvier (1244) un messager, Joan Rog (Jean Rouch) de Saint-Paul-sur-l'Agout, pénétra, malgré les postes ennemis, jusqu'au château. Il venait voir son frère Pierre, écuyer de Pierre-Roger de Mirepois. Il revenait d'Italie, et portait des lettres de l'évêque johannite de Crémone. Grâce à la protection de l'empereur Frédéric II, l'église lombarde était tranquille, mais elle s'inquiétait du sort de Montségur. Elle priait l'évêque Bertran d'En Marti d'envoyer deux frères affidés pour l'instruire avec certitude de la situation de la forteresse albigeoise [1]. D'autres messagers étaient venus précédemment. Ils disaient : le comte de Toulouse arrive à votre secours. Tenez seulement jusqu'à Noël. Noël était passé. D'autres encore ajoutaient : Tenez jusqu'à Pâques, vous recevrez un puissant renfort de l'Empereur. Cette aide, tant de fois annoncée, était-elle une réalité, ou seulement une pieuse illusion, un désir fervent, destiné à relever le cœur défaillant de Montségur? Nous l'ignorons : mais la chevalerie romane, prisonnière dans ce donjon aérien, comme la captive du Drac dans sa tour, s'écriait : Palombelle blanche, ne vois-tu rien venir à l'horizon lointain? O aigles qui volez en rond dans le ciel sinistre, que nous annoncez-vous par vos cris incessants? Est-ce l'approche du comte ou de l'Empereur? Êtes-vous la mort ou la délivrance, et voulez-vous nous emporter sur vos ailes [2]?

1. Imbert de Salas.

III

NOUVEAUX DÉFENSEURS, ESCLARMONDE D'ALION, BERTRAND DE LA BACCALARIA. — REPRISE DES HOSTILITÉS. — MORT DE GUILHEM DE L'ILE. — SECOURS ANNONCÉ PAR UNE FLAMME SUR LA BIDORTE. TRANSLATION DU TRÉSOR CATHARE. — SURPRISE DE MONTSÉGUR. — REDDITION DE LA FORTERESSE.

Ni le César ni le comte n'apparurent. Arriveront-ils seulement avant la mort? *Nolite confidere principibus*, dit le Psalmiste. Que faisait-il donc, ce comte? Il chassait le cerf avec l'Empereur dans les forêts de la Pouille et de la Calabre. Il travaillait à la réconciliation de Frédéric II et du nouveau pape Innocent IV. Il se rendit lui-même à Rome, obtint son absolution et fut admis à la grâce du siége apostolique. Le pontife écrivit lui-même au roi de France, la joie que cette paix causait au Vatican.

1. Perrault a substitué *ma sœur Anne* à la palombelle blanche, dans ses comtes de fée.

Ramon VII abandonnait donc Montségur [1]. Mais où les princes font défaut une femme se montrera : c'est Esclarmonde la jeune, Esclarmonde de Foix, épouse de Bernard d'Alion. Depuis dix ans, elle habitait le château de So, près de Quérigut. Mais son cœur était à Montségur, siége de la foi cathare, fondation, refuge et sépulcre de son illustre tante, l'ancienne Esclarmonde. Un jour, Bernard d'Alion et son frère Arnauld de So, appelèrent Corbairo, un hardi chef catalan. Voilà, lui dirent-ils, cinquante livres melgoriennes, et trente-cinq servants, et jette-toi dans Montségur. L'intrépide espagnol descendit par Montalion et par la gorge de la Fragosa [2]. Mais il ne put forcer le passage de l'Ers, au pied de Montségur. Il fut repoussé, mais dans la mêlée nocturne, quelques-uns de ses compagnons, qu'il crut probablement perdus, pénétrèrent jusqu'au château. De ce nombre furent Ramon de Belvèze et Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Imbert revenait mourir avec sa femme et ses enfants enfermés dans la forteresse. D'autres y pénétrèrent encore avec Joan de Las Comas et Guilhem Mir de Cuella. Ces deux chefs étaient conduits par le diacre Mathio que laissaient aller et venir à travers leur camp les hommes de Camou qui gardaient la gorge de l'Ers au pied de Montségur. Guilhem Mir et Joan de Las Comas apportaient de l'argent, un heaume de fer, et deux arbalètes, don de Ramon de Moissac de Cuelle à

1. Raynald, an 1244.
2. Doat XXIV. Imbert de Salas (14 juin 1244).

Pierre-Roger de Mirepois, offrande suprême d'un pieux chevalier indigent à la patrie romane expirante. Une autre nuit, la forteresse éprouva une joie bien vive : elle vit arriver Bertran de la Bacalaria, Bertran, le grand ingénieur de Cap-de-Nac, frère d'un troubadour fameux, probablement enfermé aussi dans ses murailles, séjour de tout patriotisme et de toute poésie. Amis, dit-il, je viens de la part du comte Ramon. J'en ai reçu l'ordre de ses bayles même, Sicard Allaman et Bertran Roca. Courage donc, et si nous tenons encore sept jours, Montségur est sauvé [1] ! L'arrivée de maître Bertran ranima l'enthousiasme des chevaliers du Thabor. Mais qu'attendaient-ils au bout de ces sept jours ? Est-ce le roi d'Aragon ? Est-ce le comte de Toulouse ? Ramon VII ne délaissait donc pas Montségur, ou plutôt il l'abandonnait à Rome et le soutenait à Toulouse. Ce fait montre l'esprit troublé, combattu, incohérent de ce malheureux prince, trahissant ses fidèles, et baisant la main et le pied des assassins de son peuple et de sa dynastie : trouble lamentable mais douloureux, et qui mérite moins la réprobation que l'éternelle pitié de l'histoire. Bertran de la Baccalaria monta sur la plate-forme, et prit la direction des machines. Les chefs tinrent conseil dans le donjon. Tous se rangèrent aux avis d'Arnauld Téouli de Limous. Ce vaillant faidit, venu au suprême instant, pour mourir à Montségur, dit à Pierre-Roger de Mirepois : « Il faut briser la machine de l'évêque d'Albi. Après cela,

1. Doat, XXIV. *Dép. d'Imbert de Salas* (14 juin 1244).

nous nous moquerons du roi de France et de l'Église romaine. »

Toutefois la lutte ne recommença qu'en février. Janvier avait gelé les deux camps. L'hiver chassa les catholiques de l'aire de l'ouest. Ils descendirent dans le village, et se blottirent dans les grottes, et dans les cabanes groupées au bord de l'Ers. La tour mobile s'arrêta sur sa berge comme un navire échoué dans les neiges, et Montségur disparut sur sa cime dans un tourbillon de frimas. Les chefs cathares, colimaçonnés dans leur carapace de granit, délibéraient paisiblement sous cet ouragan. Février ramena le printemps et les combats. Le sénéchal et les chefs croisés revinrent du concile de Narbonne. Ils remontèrent sur le Thabor avec l'évêque d'Albi et le primat de Septimanie. Durand, évêque d'Albi, était un constructeur, un organisateur puissant. Il avait créé dans l'Albigeois une milice catholique à la tête de laquelle il avait sans doute attaqué les camps des faidits de Penne et de Nore. Puis il avait construit la tour roulante de Montségur et se chargeait de lui faire escalader la montagne jusqu'à ce que la forteresse de bois pût étreindre corps à corps la forteresse de pierre.

Le primat Pierre-Amiel, guerrier sans doute moins savant, était un plus fougueux batailleur. Le chapitre de Narbonne avait jugé l'étrange prélat [1]. En discorde avec son église, ainsi qu'avec tout le monde, il venait d'être semoncé comme *prodigue*, *incapable*, *vindicatif*, *débauché* et *scandaleux*. Effectivement, c'était moins un évêque de Christ qu'un chef de malandrins. Pourtant, il avait à l'exemple d'Arnauld-Amalric, son fameux prédécesseur, conduit vaillamment l'ost narbonnais contre les Maures d'Espagne. Nous l'avons vu concourir glorieusement à la conquête du royaume de Valence, et il a sa strophe éclatante dans l'épopée du conquistador d'Aragon. Et maintenant il vient, comme légat du pape dans l'ost catholique du Thabor, assister à l'assaut de cette Roche fameuse qui, seule dans le monde, ose tenir tête au Vatican.

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 28, p. 428.

Le sénéchal revint sur son Aire, et l'évêque d'Albi à sa tour de bois. L'énorme machine, comme un serpent engourdi qui se réveille au rayon de février, se remit en mouvement sur la neige. Il s'agissait de gravir, aux trois quarts de la berge, et par une gorge en zigzac, un dernier redan qui la surplombait, et sur le roc duquel sa base eût conquis une assiette solide au niveau même de la barbacane de l'ouest. C'est en défendant ce défilé tortueux et tourmenté qu'avait péri Jordanet du Mas, et c'est là que s'accumuleront les efforts furieux des combattants. Cette ascension laborieuse, sur une berge penchante et disputée, ne put s'effectuer qu'au milieu d'un tourbillon d'assaillants, d'une nuée de flèches, et d'une tempête de rochers lancés par les balistes de Montségur [1]. L'histoire a beau se taire; la montagne raconte elle-même sa guerre de géant, les pierres jonchent encore le sol,

1. Mad. Nap. Peyrat : *A travers le moyen âge, excursion à Montségur.*

comme les débris d'une carrière abandonnée, ou comme une grêle d'aérolithes. Dans cet ouragan de rocs, roulaient en bourdonnant dans l'air, pareils à des bombes, des pots d'argile sphérique, d'où jaillissaient, en éclatant, contre la tour de bois, des flots d'huile fumante, de résine liquide, et de feu grégeois. Les assiégés exécutaient des sorties nocturnes, pour seconder l'incendie, et réduire en cendre la tour gigantesque qui se fût écroulée dans l'abîme avec tous ses soldats brûlés dans leurs coquilles d'airain.

Dans ces assauts furieux, plusieurs chevaliers albigeois tombèrent mortellement blessés, et de ce nombre Guilhem de l'Ile, de Fanjaus. Il sortait d'un rameau collatéral de la maison de l'Ile Jourdain, transplanté dans le Lauragais, et conséquemment était parent des maisons de Foix et de Toulouse. Un frère de son père, nommé Guilhem comme lui, résidait à Mirepois. Les johannites, expulsés de cette ville par le maréchal, se cachaient dans la grotte de Cabanac[1]. Ils étaient sept ou huit dans ce rocher. Le vieux chevalier y visitait les *Amis de Dieu*. Un jour, il y conduisit Pierre de Léran, un chevalier médecin ainsi nommé de son bourg natal, et de son château paternel, usurpés par Gui de Levis, et situés sur les bords de l'Ers. Le medje saigna trois de ces diacres, soit pour raison de maladie, soit par mesure d'hygiène ascétique. Les saints convertirent le jeune homme et le vieillard. Guilhem de l'Ile fut brûlé quelque temps après à Toulouse, et fut l'une

1. Dép. de Pierre de Léra (Flaira) 3 des ides de mai 1244.

des premières victimes de l'inquisition dominicaine (1234). Sept ans plus tard, son neveu vengea sa mort dans le sang du frère Arnauld, et jeta la bourse sanglante du moine à son écuyer Pierre Landric. Et maintenant Pierre Landric et Pierre de Léran, l'écuyer et le médecin, réunis à Montségur, relevaient le jeune Guilhem de l'Ile, blessé à mort en combattant contre la tour roulante. Ils le transportèrent dans le château, et de là sur la montagne, dans la maison du patriarche Bertran d'En Marti. Les défenseurs de Montségur échouèrent contre l'horrible *Gossa* (chienne). Poussé par l'armée catholique, l'énorme engin, semblable à une tortue monstrueuse, s'avançait en mugissant et s'établit solidement sur la crête du rocher en face de la barbacane de l'ouest. La tour catholique de bois assaillit vaillamment la barbacane cathare de pierre, et Montségur avec ses balistes dégingandées aux gesticulations furieuses, convulsives, effrayantes, avec ses gaffes dont les becs et les serres s'attaquaient, comme des oiseaux de proie, dans le tourbillon sifflant de flammes, de flèches, de rochers qui s'entrechoquaient dans l'air, offrait l'image fantastique d'une guerre de ces géants qui l'avaient construit et qui maintenant le bouleversaient sur son sommet foudroyé.

Dès que Guilhem fut déposé sous le toit de l'évêque, accoururent Francesca, sa vieille mère, et sa jeune sœur India[1]. Les dames de Montségur, Corba de Pérelle, Philippa de Mirepois, et Alpais

1. Dép. d'Aladaïs de Massabrac.

de Rabat, et leur sœur la diaconesse Esclarmonde de Pérelle, Aladaïs de Massabrac, sa fille Faïs de Plagna, sa belle-sœur Cécilia, épouse d'Arnauld-Roger, et leur fille Braïda, se pressaient autour du chevalier expirant. Le patriarche faisait entendre les paroles de vie. Aux prières des assistants se mêlait le bruit de plus en plus croissant de la bataille. Dans ce moment même, les deux camps tentaient un suprême effort : les catholiques pour rester maîtres du redan conquis ; les albigeois pour en précipiter la gigantesque tour. Après avoir donné au guerrier mourant leur oraison, ces nobles femmes résolurent d'aller se joindre aux combattants. Elles supplièrent l'évêque de leur accorder la même faveur qu'à leurs époux, de recevoir, dans le cas où elles seraient blessées dans le combat, et privées de la voix dans l'agonie, le sacrement consolateur. Le patriarche le promit, et fortes de cet espoir, ces pieuses et généreuses femmes volèrent à la défense de la forteresse [1]. Toute la montagne combattait : Les machines sur la plate-forme, les chevaliers aux créneaux, les archers aux meurtrières, les servants aux poternes. Les femmes erraient de groupe en groupe, exhortant les guerriers, relevant les blessés, roulant des projectiles, et du haut des murailles, lançant, échevelées, l'huile, la flamme ardente et les menaces prophétiques. Et cependant, du haut des rochers, des vieillards avec les enfants éplorés priaient à genoux et suivaient, d'un regard effaré, le tumulte orageux de la bataille.

1. Aladaïs de Massabrac (15 avril 1244).

Guilhem de l'Ile succomba : le jeune chevalier expira entre les mains de l'évêque Bertran, de sa mère et de sa sœur, diaconesses; et leur dernier baiser fut pour lui le sceau du salut et le commencement de la paix du ciel. Il menait, sous le harnais, la vie des saints du Paraclet: Quelques jours auparavant, il était entré dans la classe des parfaits. Il s'était fait initier avec Guilhem de Narbonne, Pons de Narbonne et sa femme Arsendis, Ramon de Marsillan, Pierre Robert, N. de Brasillac, Ramon de Belvis, Arnauld Domerc et son épouse Bruna, Rouch qui venait de Crémone, Arnaud Téouli, Ramon de Tornabouïs, Guilhem d'Arnier, Guilhem del Pech, Guilhelma Aicarda, Ermengarda d'Ussat, et Corba de Perelle, dame de Montségur. Ils rendirent ce solennel hommage à leur foi, dans le danger suprême, ne voulant pas survivre à la prise de la forteresse cathare et à la ruine de la patrie romane [1].

Les évêques déposent le jeune chevalier dans son tombeau, et ses compagnons remontent à leurs postes de combat et de trépas. Plusieurs succombent encore dans ces derniers jours. Une nuit, arrive Escot de Belcaïré du pays de Sault, comme un suprême espoir. Escot est chargé d'une mission secrète; il en confère avec les chefs, et repart avant la clarté de l'aube. La nuit suivante, il annoncera l'approche d'un secours par des signaux de feu. La nuit, après le combat du jour, arrive enfin le repos. Mais Pierre-Roger ne dort pas : inquiet et l'œil ar-

1. Dép. de Bérenger de Lavelanet (11 mai 1244).

dent, il regarde les cimes qui dentellent l'horizon du sud. Tout à coup le pic de Bidorta (celui dont la grotte s'ouvre comme une bouche contractée d'horreur) s'illumine dans les ténèbres. « Courage, amis, s'écrie-t-il, le comte Ramon, notre seigneur, vient au secours de Montségur ! »

Ce n'était pas le comte Ramon. Ce malheureux prince était à Rome baisant les pieds du nouveau pape Innocent IV. Mais c'étaient peut-être ses bayles Roca et Alaman qui déjà avaient envoyé l'ingénieur Bertran de Cap-de-Nac. C'était probablement Loup de Foix, sorti de sa captivité, devenu gouverneur d'Ax, et toujours si dévoué aux Amis de Dieu. C'était surtout sa pieuse sœur Esclarmonde d'Alion qui naguère avait tenté de jeter le catalan Corbaïro dans Montségur. Il est évident qu'Escot était un messager d'Esclarmonde, vicomtesse du pays de Sault[1]. L'histoire aime à penser que Loup de Foix, d'accord avec les bayles du comte de Toulouse, avait résolu d'arracher Montségur à la mort. Il réunit dans le Sabartez ses beaux-frères d'Astnave et d'Alion, ses amis de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, les seigneur d'Aniort, Jordan et Ugo du Villar qui avaient défendu Montségur jusqu'à Noël, et cet entreprenant et infatigable Pierre de Mazerolles qui n'ayant plus la garde du sacerdoce johannite, rôdait au dehors du bercail sacré, comme un chien fidèle, et voltigeait incessamment sur les flancs de la montagne sainte. Ces vaillants chefs, à la tête de leurs vassaux, s'aventurèrent à travers les neiges par les

1. Imbert de Salas.

gouffres fatidiques, tournèrent les sources de l'Ers, et gagnèrent le cours de la Fragosa, pour débloquer Montségur. Montségur répondit sans doute à l'attaque des faidits. Mais leurs efforts se brisèrent contre le camp français, et le cercle de fer, un moment entr'ouvert, se referma plus tenace sur la forteresse albigeoise.

Et qui sait même si cette flamme nocturne allumée sur les neiges du Bidorta n'était pas un stratagème pour relever les courages défaillants, une invention des chefs pour inspirer à leurs compagnons un espoir qu'ils ne partageaient qu'à demi. Depuis longtemps l'éloignement du comte, l'infidélité de l'hiver, la trahison des hommes et des éléments leur faisait présager tristement la chute de Montségur. Comme un navire en perdition qui s'allége de ses débris, Montségur évacuait ses blessés, ses défenseurs fatigués. De ce nombre furent Palaizi de Saint-Andréo et le médecin Garnier qui revint au Mas-Saintes-Puelles. A plusieurs reprises, Pierre-Roger avait fait transporter ailleurs le trésor cathare. Vers Noël, notamment, le diacre Matheus et son compagnon Bonnet emportèrent une quantité *infinie* d'argent et d'or. Les hommes de Camou, qui formaient le blocus dans la gorge de l'Ers, secrètement dévoués à Pierre-Roger, leur ancien seigneur, laissèrent passer le trésor sacré. Les deux diacres le transportèrent dans la grotte d'Ornolac, dans le Sabartez[1]. C'est cette caverne fameuse par ses profondeurs, ses escarpements intérieurs, ses mystérieux laby-

1. Imbert de Salas (14 juin 1244).

rinthes, par la conversion de Loup de Foix, par le séjour d'un évêque, et bientôt plus encore par ses martyrs. Sa bouche s'ouvre béante, à mi-hauteur de la montagne, au-dessus d'un vaste écroulement de rochers dont les blocs énormes ont rebondi jusque dans le lit écumant de l'Ariége, à l'endroit où ses eaux limpides et glacées reçoivent les sources fumantes d'Ussat. Elle porte aujourd'hui le nom de Lombrive, et dépendait alors de Castelverdun. Ainsi les seigneurs du Sabartez dont tout à l'heure nous racontions la tentative héroïque et malheureuse sur Montségur, avaient sous leur garde le trésor sacré du Paraclet. Une autre portion pourtant, moins considérable sans doute, restait encore enfouie, dans une caverne voisine, sous les forêts de Serrelongue [1].

Le siége de Montségur durait depuis trois ans par le comte de Toulouse, depuis six mois par le sénéchal de Carcassonne. Tous les efforts de Rome et de la France n'avaient pu enlever de ses rochers ce nid d'aigles pyrénéens et de colombes johannites. Cent chevaliers avaient tenu tête à dix mille agresseurs : après six mois d'escalade, la terrible *Gatta* (chatte) abordait enfin le donjon : elle étreignait la forteresse ; elle lançait ses crampons, et tâchait d'accrocher ses ponts aériens. Hélas ! tout avait trahi les défenseurs patriotes : l'empereur d'Allemagne, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, le comte de Foix, l'hiver même : hommes et éléments, tout les délaissait. La montagne seule était fidèle, l'abîme qui

1. Béranger et Bonan de Lavelanet.

l'entoure gardait seul son mystère ; mais des traîtres, dont on a secrètement acheté le cœur, vont livrer la fidélité de la Roche et l'incorruptibilité du gouffre ; le Paraclet aura aussi ses Judas, et son Thabor sera son Calvaire. Un soir, Alpaïs et Philippa de Perelle étaient allées visiter Esclarmonde, leur sœur, Corba, leur mère, et Marquésia, leur aïeule maternelle, dans l'hospice des Parfaites, construit sur la montagne, dans la forêt. Elles reçurent leur bénédiction [1]. Hélas ! c'était comme un dernier adieu : elles ne devaient plus se retrouver que captives et en face de la mort. Revenues dans leurs logis, elles s'endormirent. Les chevaliers, après les combats du jour, s'abandonnèrent également au sommeil; les vedettes seules veillaient sur la plate-forme du donjon. La communauté johannite, comme un troupeau assoupi entre ses chiens vigilants, reposait sous la garde de la forteresse, et de la barbacane de l'Ers. La nuit était sans doute obscure, et les bruits s'éteignaient dans les murmures de la forêt. Tout à coup le cri d'alarme, un cri subit, strident, éperdu, précipité, lugubre comme une menace de mort, retentit dans les ténèbres. Les chefs catholiques, conduits par des montagnards infidèles, avaient découvert enfin un de ces rares sentiers perdus, verticaux, vertigineux, effroyablement suspendus sur l'abîme, tracés par ces hardis aventuriers qui pénétraient de nuit dans Montségur. Ils avaient escaladé la montagne du côté du sud, égorgé les gardes de la tour

1. Dép. d'Alfaïs de Perelle (15 mars 1245).

de l'Ers et surpris les cathares endormis dans leurs hospices, leurs cabanes et leurs grottes. Évêques, diacres, diaconesses, femmes, vieillards, enfants, se lèvent en désordre dans l'obscurité et se réfugient en hurlant vers les murailles de la forteresse où les enveloppe à l'instant même le sénéchal [1]. Le chef français, en effet, pendant cette attaque du sud, en faisait tenter une autre au nord, et des Basques, partis de la machine de l'évêque d'Albi à l'ouest, contournant le roc septentrional et rampant comme des écureuils, sous les racines même du donjon, abordèrent au levant l'étroite estrade qui déborde sur l'Abès. De ce balcon de roc, les Basques et les Français, avides de sang et de butin, tâchaient d'enfoncer la poterne orientale qui venait de recevoir les fugitifs et d'escalader les murailles sous les flèches et les pierres qui pleuvaient des créneaux. Pierre-Roger de Mirepois, pris entre les échelles du sénéchal et la machine de l'évêque, qui lançait ses projectiles sur ce tumulte nocturne, fit cesser le combat inutile désormais. Il n'avait de choix que la reddition ou le massacre. — Retirez les échelles, cria-t-il aux Français, et du haut de la plate-forme il entra en pourparler avec le sénéchal.

Les deux chefs traitèrent de la reddition de la forteresse : les conditions furent que les hommes d'armes seraient remis au sénéchal, lieutenant du roi de France, et que les évêques, les diacres et tous les parfaits seraient livrés à l'archevêque de Narbonne, délégué de *l'apostole* de Rome. C'était

1. Imbert de Salas (14 juin 1244.)

pour les laïques la prison, et pour les ministres le bûcher. Pierre-Roger était un de ces hommes audacieux et rusés qui se tirent avec avantage des situations désespérées où d'autres ne sauraient que mourir magnanimement. Il exigea qu'on lui laissât l'or et l'argent, les armes, les meubles et tous les biens accumulés dans Montségur, d'où il sortirait accompagné de son ingénieur et de son chirurgien [1]. Le sénéchal lui fit cette concession, qu'il obtint, on aime à le penser, du consentement des évêques et des chevaliers, heureux, dans leur infortune, de conserver à la cause patriotique ses richesses et son invincible chef. Quant à eux, ils étaient prêts pour la mort et les fers. Il eût été possible à quelques-uns de s'évader, à tous d'échapper au supplice par un volontaire trépas. Il n'avaient qu'à s'élancer des créneaux dans l'Abès, fosse immense qui eût été le tombeau de cinq cents cadavres. Le suicide était sinon autorisé, du moins toléré par les doctrines des albigeois, dont la mansuétude se réservait, pour le suprême instant, ce recours stoïque. Les défenseurs de Montségur s'y refusèrent unanimement : ils voulurent laisser un grand crime de plus à leurs bourreaux et un noble exemple de plus au monde. Cela convenu, Pierre-Roger répondit au sénéchal que le château lui serait livré au lever du soleil.

1. Imbert de Salas.

IV

PRISE DE MONTSÉGUR. — SUPPLICE DE DEUX CENT CINQ ALBIGEOIS.

Ramon de Perelha n'apparaît jamais dans cette négociation : soit que Pierre-Roger se soit emparé du commandement, et que dans ce moment suprême, la communauté johannite l'ait conféré à ce jeune chef résolu, audacieux, et dominateur ; soit que le noble vieillard l'ait résigné volontairement, et que blessé peut-être, accablé par l'âge et la destinée, et mourant de la mort de son pays, il n'ait pu que s'asseoir en silence sur la plate-forme de son château, comme un naufragé, muet et morne, sur le pont de son vaisseau qui s'enfonce dans l'abîme. Et Montségur, en effet, sur ce sommet qui n'était plus qu'un écueil, n'était plus lui-même qu'un navire de granit en perdition dans un océan de neige et de nuées. Quoi qu'il en soit, P. Roger de Mirepois apparaît seul dans la reddition de la forteresse cathare. D'après des conventions avec le sénéchal, les soldats français et gascons s'écartèrent pour laisser aux assiégés la liberté de faire leurs apprêts pour la vie et pour la mort.

La montagne de Montségur, naturellement caverneuse, et dont l'homme avait élargi les excavations, comprenait un arsenal, des magasins, des écuries, et des sépulcres, reliés par un vaste système de corridors et d'escaliers dont les spirales descendaient jusqu'au village, et même jusqu'à

l'Ers qui filtrant à travers la roche y formait des piscines d'eau vive. Pierre-Roger, après six mois de siége, trouva encore dans ces souterrains des monceaux de blé, de légumes, des amas de sel, de poivre, de cire, d'énormes jarres d'huile et de vin, cinquante pourpoints et une couverture de *préset verd*. Il prit également les armes qu'il réservait à d'autres combats. Le diacre Pierre Sirvent avait conservé comme une relique le heaume de fer et d'autres pièces de l'armure de Jordanet du Mas. Le ministre, destiné à la mort, en fit don à Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Imbert avait irrité le chef soupçonneux pour être entré probablement en pourparler avec le sénéchal. Traître, s'écria Pierre-Roger, il ne t'appartient pas d'hériter de la dépouille d'un héros cathare. Et il lui arracha cette armure. Ce soupçon était injuste, car le noble Imbert fut plus fidèle que le Bélissen. Montségur avait recueilli, de l'ardent et religieux patriotisme du Midi, les restes échappés au vaste pillage de la croisade. Nous avons vu que Pierre-Roger, dans sa prévoyance de l'avenir, avait, pendant l'hiver, envoyé une partie du trésor albigeois dans la grotte d'Ornolac. Mais la plus grande partie restait encore, et la nuit même de la reddition, les parfaits Aicard, Clamens, Limos, Taparel, Guilhem Peyrés et Ramon de Sant-Marti retirèrent de leur crypte un bahut rempli d'argent et d'or[1]. Le chef fit disposer ces provisions et ces richesses pour être chargées sur ses mulets; car ces

1. Una flaciata, flassada, couverture de lit.

animaux faisaient aussi partie de ses bagages avec ses palefrois qui jadis paissaient en liberté sur les bords de l'Ers, mais qui, depuis la guerre, assiégés eux-mêmes dans leurs grottes, hennissaient enchaînés à leurs stalles de granit, et s'étonnaient de n'être pas de ces combats.

Pendant ces apprêts, ceux qui devaient mourir faisaient à ceux qui devaient survivre leurs derniers présents et leurs suprêmes recommandations. Le parfait Pierre Araus remit à Ramon de Sant-Marti quarante sols toulousains pour que Pierre-Roger les distribuât à ses hommes d'armes. Le diacre Sirvent donna lui-même à chacun des servants d'armes cinq sols, comme secours et souvenir d'adieu [1]. Le vieil évêque Bertran d'En Marti, qui n'avait rien à laisser que sa bénédiction, transmit aussi ses dernières instructions et confia des secrets relatifs à la communauté johannite. Car ces hommes qui attendaient la mort ne doutaient pas de l'immortalité de l'église du Paraclet. Il appela Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Il existe encore, lui dit-il, un dépôt de 400 sols toulousains. Tu diras à mon frère Roland qu'il en aura des indices à Fanjaus ou à Laurac. Enfin il restait un trésor considérable que par précaution on avait caché dans la forêt voisine de Montségur. Amiel Aicard, qui paraît avoir été le trésorier de l'église cathare, fut chargé de sauver cet or. Amiel comptait partager le sort des martyrs au nombre desquels était sa femme Guilhelma. L'évêque lui ordonna de vivre, et lui adjoignit Ugo, Peytavi, et nn autre parfait dont le nom s'est dérobé à sa gloire. Ils durent se résigner, et après avoir reçu la bénédiction des évêques et le baiser de paix de leurs frères, ils s'éloignèrent pour exécuter leur message, et disparurent dans la nuit. Que devinrent-ils? Selon les uns, Pierre-Roger les fit cacher dans un souterrain d'où ils ne sortirent qu'après le trépas de leurs amis et l'éloignement des troupes du sénéchal. Mais selon d'autres, et plus vraisemblablement, le chef fixa solidement un câble au mur oriental du château et en lança l'immense rouleau dans l'espace ténébreux [1]. Les hardis albigeois s'aventurèrent dans l'effroyable précipice, et suspendus à ces cordes flottantes dans le vide obscur, glissant de nœuds en nœuds le long du roc vertical et nu, descendirent ainsi l'un après l'autre au fond du val, nommé l'Abès. Ils se cachèrent dans la forêt, tirèrent le trésor de sa grotte, et la nuit suivante, ils se dirigèrent par le Savartez vers le château de So voisin de Quérigut, où ils racontèrent à Esclarmonde de Foix, leur pieuse protectrice, les derniers combats et les derniers soupirs des défenseurs de Montségur.

Les heures s'écoulèrent pendant ces tristes apprêts, ces longs embrassements, ces suprêmes adieux. S'entretenant de Dieu et du ciel où ils avaient l'espoir de se retrouver tous après cette cruelle épreuve, ils attendirent l'aurore, la captivité et la mort. Quand le soleil se leva sur les monts lointains de

1. Imbert de Salas et Bonan de Lavelanet.

1. Guilh. Bonan de Lavelanet (6 des nones de mai 1244).

Belestar, l'évêque de Toulouse donna la suprême bénédiction à ces chevaliers, ces servants d'armes, ces serviteurs, ces femmes, ces enfants prosternés à ses pieds, dans leurs sanglots, puis, quand ils se relevèrent consolés, il fit ouvrir les portes, et se remit avec son peuple aux vainqueurs. Le sénéchal, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi firent, à mesure qu'ils sortaient, le triage pour la mort ou les fers. Ramon de Perelha, Berenger de Lavelanet, Arnauld-Roger de Mirepois, les chevaliers de Rabat et d'Elcongost, tous ceux qui n'étaient que croyants furent enchaînés et remis en garde aux Français. Les évêques, les diacres, les parfaits furent conduits au bûcher. Une sculpture du moyen âge représentant, à ce que l'on croit, la prise de Montségur, montre, au-devant de la forteresse dont le pic abat déjà les créneaux, un évêque la mitre en tête, et la corde au col entre deux soldats qui le mènent à la mort[1]. Ce pontife cathare est Bertran d'En Marti, cinquième patriarche de Toulouse. Après lui marchaient Agulher, évêque de Termenois et son collègue San t-Marti ; puis les diacres, sous-diacres et parfaits Clamens, Sirvent, Roland, Taparel, Limos, Peyrés, Araus, Domingo, P. Robert, Ramon de Marcillan, Brasilhac de Caillabel, Ramon de Belvis, Arnaud Domerc, Joan Rog, Arnauld Teuli, Ramon de Tornaboïs, Guilhem d'Arnier, Guilhem del Pech, Pons et Guilhem de Narbonne.

Parmi ces captifs, dont les noms ne sont pas tous venus jusqu'à nous, il en est un qu'un singulier

1. Cette sculpture est au musée de Foix.

événement avait conduit la veille même et comme pour mourir à Montségur. Rappelons-nous le fils d'Alzeu, prieur de Saint-Paulet, consacré par sa mère au Consolateur. Ce pauvre orphelin était devenu parfait et sous-diacre du Paraclet. Johannis était le *compagnon* du diacre Pons de Santa-Fé. Les deux cathares furent pris avec quelques autres dans la maison et le bois de Pons des Monts[1], entre Lantar et Caraman. Johannis s'échappa avec un certain David, et vint vers Aura, au mail de Pons Rastel, frère d'un des captifs. « Pons, lui dit-il, allez vite vers Cargodas chez Bertran Alaman, notre ami ; qu'il porte cette tablette de cire à Pons de Santa-Fé, et que ce diacre y inscrive lui-même avant de mourir le nom de son successeur. » Alaman, sur cet avis, court après les captifs qu'on menait brûler à Pamiers. Il les joint à Bonnac, s'introduit, sous prétexte de les convertir, dans la prison, et présente la tablette à Pons de Santa-Fé. Le nom que le diacre inscrit dans la cire est celui de son fidèle Johannis. Johannis, joyeux de ce choix, pour recevoir sa consécration, se rend à Montségur, est pris dans la nuit même avec tous ses défenseurs, et va monter avec eux sur le bûcher. Les femmes étaient nombreuses dans cette chaîne de martyrs : Corba de Perelha, Esclarmonda, sa fille, et sa mère Marquesia de Lantar ; Fornéria, mère d'Arnauld-Roger de Mirepois et sa belle-mère Braïda du Peyrat ; Ramona de Cuc, sœur de Bérenger de

1. Pons était le parent d'un capitoul qui avait partagé la captivité du comte du Toulouse au Louvre.

Lavelanet; Floris, mère de Ramon de Marcilhan; Guilhelma, femme d'Amiel Aicard; Ermengarda d'Ussat; India de l'Ile et sa vieille mère Francisca, Arsendis de Narbonne; et la pieuse mère du tendre et héroïque Johannis; et plusieurs autres sous leur doyenne vénérable Rissenda du Telh [1].

L'évêque Bertran d'En Marti, la corde au cou, suivi de cette longue chaîne de condamnés, garrottés comme lui, descendit lentement la longue et sinueuse rampe du château, semblable à un roi qui va triompher avec son peuple. On contourna la montagne à l'ouest, dans la direction de Lavelanet; on gagna, par la gorge du Tremblement, la tête septentrionale de l'Abès; esplanade arrondie, entourée de rochers et de bois, et la seule qui fût assez spacieuse pour cet immense sacrifice. On fit halte, et comme quelques-uns des captifs s'étaient évadés, dans le tumulte, on les parqua, comme un troupeau, dans une enceinte de ramée fortifiée de pieux, et l'on alla couper des tiges de buis, de sapin, d'arbres résineux dans la forêt. Pendant les apprêts lugubres du supplice, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi, par des tentatives importunes de conversion, troublèrent leurs méditations et leurs cantiques. Pierre-Roger de Mirepois n'intervint ni pour rompre ces fers, ni pour prévenir ce trépas, ni pour en partager la gloire. C'était un homme d'audace, incapable de comprendre la gloire incomparable du martyre. On aime à croire aussi que l'intrépide chef fut réservé par ses

1. Dép. de Lombarda, fille de Bérenger de Lavelanet.

compagnons pour réparer leur infortune, relever la cause de la patrie romane et de l'Église johannite, et fonder un autre Montségur sur quelque autre cime des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, libre sur la parole du sénéchal, il s'éloigna : on ne lui demanda compte ni du meurtre des inquisiteurs, ni de ses combats contre l'Église romaine et le roi de France; il partit presque en vainqueur, dans cette effroyable ruine, suivi de son ingénieur, Bertran de la Baccalaria, et d'Arnauld Roquier, son chirurgien, emmenant ses palefrois, et emportant sur ses mulets les riches dépouilles de Montségur [1]. Qui peut dire ce qui se passa dans le cœur du sombre chef des faidits lorsqu'il s'arracha de cette cime funeste où il laissait sa femme, sa famille, son peuple, parqué comme un troupeau, réservé la moitié pour les cachots et l'autre pour le trépas? Il descendit vers Lavelanet et se dirigea vers Foix; mais en tournant de temps en temps la tête vers sa noble forteresse, il put voir monter en tourbillonnant une noire colonne de fumée, une nuée obscure d'où s'exhalait une vapeur de cendre humaine avec une odeur de cadavre brûlé, et dont l'ombre livide était sillonnée d'étincelles de feu comme des âmes qui s'envolent vers le ciel. Alors l'infortuné dut regretter de n'avoir pu mourir!

Le val supérieur de Montségur, en effet, fumait comme un gigantesque autel triangulaire. Avec les troncs de sapin coupés dans la montagne, les débris des machines fracassées dans les combats et

1. Imbert de Salas.

la charpente arrachée déjà de la forteresse, on construisit, sur l'esplanade du Tremblement et de l'Abès, un bûcher colossal. Le feu fut mis à ces matières desséchées ou résineuses, et l'archevêque de Narbonne, une dernière fois, somma les captifs de reconnaître l'autorité spirituelle du pape de Rome et temporelle du roi de France. Les Amis de Dieu, pour toute réponse, s'élancèrent d'un seul bond, en chantant, dans le foyer immense. Ils étaient deux cent cinq. Pendant que la flamme dévorait leurs cadavres, l'archevêque de Narbonne entonna le *Veni Spiritus*, et les autres prélats, le sénéchal et les chefs militaires, les Français, les Gascons et les pâtres infidèles, rangés en cercle autour du bûcher, répétaient en chœur l'hymne sainte des massacres de la croisade [1].

Cruelle ironie! N'est-ce pas cet Esprit consolateur qu'invoquaient en mourant les disciples du Paraclet! L'immense hécatombe humaine brûla jusqu'au soir; et tout le jour, le vallon de Montségur, où ces victimes renouvelaient, depuis tant d'années, une image de la vie du ciel, offrit une épouvantable scène de l'enfer. On jeta aux vents leurs cendres fumantes : leurs pâles ossements servirent de jouet à une soldatesque féroce; et cependant on n'a pu effacer la trace de l'effroyable holocauste, car on dit qu'en creusant le sol on trouve encore des restes d'os calcinés et de poussière noire qui, quelque légère quelle soit, demeure indélébile pour perpétuer son témoignage dans les siècles.

1. Arnauld-Roger : *combusti cum trassâ.* Qu'est-ce que ce mot défiguré? Est-ce *gratiâ?* Et signifie-t-il, *gaudio?*

Mais le véritable martyr de Montségur vivait encore : c'est don Ramon de Perelha. Le noble vieillard, captif avec son frère, son fils, trois de ses filles, un de ses gendres, ses parents, ses amis, ses compagnons de guerre, assista, muet et morne, à cet horrible holocauste. Du pied de la montagne du château, il vit périr dans la combe la vieille compagne de ses jours, madona Corba de Lantar, sa jeune fille Esclarmonda, une partie de sa maison chevaleresque, les restes infortunés d'un peuple héroïque, pendant que, sur la cime, on abattait son manoir paternel, on détruisait la cité cathare, on ravageait les tombes des saints et des héros, on dévastait, on bouleversait le sanctuaire, le champ d'asile de la foi, de la liberté, de la patrie méridionale. Il vit jeter aux vents, aux ravins, aux torrents, les cendres de sa famille, les ossements de ses guerriers, les créneaux de son donjon, les pierres de ses autels, lambeaux sanglants de son cœur. Et, après avoir bu ce calice, il se leva en silence et s'en alla mourir tranquillement dans l'horreur des basses-fosses royales et théocratiques de Carcassonne. Ramon de Perelha est véritablement l'homme des douleurs, la victime expiatoire de son peuple, le Christ de la nationalité romane au XIIIe siècle.

Ainsi tomba Montségur. Castellum romain en ruine [1], reconstruit par Esclarmonda de Foix, il

1. M. Cénac-Moncaut : *Hist. des Pyrénées.*

reçut deux fois sur sa cime le sacerdoce cathare et les spoliés de la croisade. La première hégire, après un relèvement magnifique, se termine par la victoire et le retour des exilés dans les manoirs paternels. La seconde, après une lutte désespérée, se termine par le trépas, la captivité, l'éternel exil, une ruine irréparable. Montségur fut pendant trente-cinq ans une oasis d'indépendance, le champ d'asile du Midi, le Capitole des proscrits pyrénéens. Ce sommet désert a défié deux des plus hautes cimes du monde, le Louvre et le Vatican.

V

DESTRUCTION DE MONTSÉGUR. — LES CAPTIFS.

Le sénéchal Pierre des Arcis démolit jusqu'à mi-corps les murs du château [1], et jusqu'aux fondements sa barbacane occidentale. Il ne laissa que les racines, encore visibles aujourd'hui, de la tour qui défendait, à l'autre extrémité de la montagne, la gorge de l'Ers. Ainsi la forteresse johannite, dépouillée de sa couronne féodale, de son armure et de son bouclier de pierre, demeura dévastée sur sa cime, et comme un cadavre mutilé.

1. C'est ce que prouvent les murs dont la pierre, dans la partie inférieure, est brune, comme la roche de la montagne, et dans la partie supérieure, évidemment plus récente, est d'une teinte jaune.

Entre le château et la tour du sud, s'étendait, sur la croupe de la montagne sainte, à l'aspect du soleil levant, la cité sacerdotale et chevaleresque : le temple, les maisons des évêques, des chevaliers, les hospices des parfaits et des diaconesses qui tenaient à la fois du cloître, de l'école et de l'atelier, de celles isolées, des cabanes, des grottes, répandues parmi les rochers, comme des hermitages, dans la profondeur de la forêt. Tout fut détruit, saccagé, bouleversé, et leurs décombres balayés dans l'Abès. On abattit jusqu'aux chênes séculaires sous l'ombrage desquels les docteurs cathares tenaient leurs écoles, semblables à des brames de l'Occident. La montagne sainte, dévastée par le fer et par le feu, demeura comme un roc foudroyé, un repaire de bêtes sauvages [1].

Avant de quitter Montségur, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi durent compléter l'expédition du sénéchal par une exécution qui dans ce temps était le couronnement ordinaire de toute croisade romaine. Après avoir dévasté la cité des vivants, ils durent bouleverser la cité des morts. Depuis plus d'un quart de siècle, Montségur était le seul lieu du Midi où un Albigeois pût se promettre un tombeau. Montségur n'était pas seulement un sanctuaire, mais encore une nécropole cathare. De tous les environs les vieillards, les malades se faisaient transporter, pour y mourir, sur la montagne sainte. Il y eut plusieurs cimetières à Montségur. Avant le siége on enterrait près du

1. La montagne n'offre plus aucun vestige des Amis de Dieu.

village, au bord de l'Ers. Là reposaient les dépouilles des proscrits qui n'étaient pas tombés dans les batailles; le vieux Jordan de Lantar, Gui du Mas-Saint-Andréo, Ferrand l'*Arménien*, et sa femme Dona Turca, la prédicatrice de Fanjaus. Les cellules funéraires de la Roche durent recevoir les restes des princes et des évêques. Là, sommeillaient les patriarches Gaucelm et Guillabert, Philippa, comtesse de Foix, et la grande vicomtesse de Gimoez, Esclarmonde. Pendant le siége, on inhumait sur la montagne, sous la forêt aérienne. Là dormaient après leurs combats, Guilhem, Jordan et Jordanet du Mas, Bernard de Carcassonne, Guilhem de l'Ile, Bertran de Bardenac, et toute la phalange héroïque des défenseurs de Montségur. On les expulsa de leurs tombes de granit. Quelques-uns, tels que Sicard de Belpech, Astruc, Ferrier, tombés dans les derniers chocs, n'eurent pas le temps de s'accoutumer à leur sépulcre. Réveillés sur leur premier sommeil, ces morts se levèrent en hâte, heureux de confesser une seconde fois leur Christ, et de le glorifier dans le feu comme dans le sang[1].

Après l'holocauste des vivants sur l'Abès, il y eut donc probablement encore dans le val du hameau et sur la roche du donjon un double holocauste des morts. On n'aura certainement pas fait une exception unique pour les proscrits de Montségur. Toutefois, comme les Amis de Dieu, malgré leur

1. Les morts du premier exil ont dû être brûlés quand Simon de Montfort détruisit le village de Montségur (1213).

mépris de la chair, avaient un soin pieux des morts et qu'ils s'efforçaient avec la plus tendre sollicitude de dérober leurs sépultures à l'inquisition, il est vraisemblable que l'archevêque de Narbonne n'aura pu découvrir les principales tombes de la grande nécropole pyrénéenne, et que la montagne, comme une ruche évidée, conserve encore les momies des saints et des héros dans leurs cellules de pierre, comme dans leurs alvéoles de cire des abeilles gelées par l'hiver. Les cathares brûlés, les chevaliers captifs, les pèlerins dispersés, la montagne sainte dévastée comme par le feu du ciel, il ne restait plus que les colons dans le village au bord de l'Ers. Le sénéchal fit détruire les bouches des souterrains aboutissant aux grottes qui renfermaient les vivres, les armes, les chevaux, et qui par de longues spirales circulant dans la roche correspondaient avec les barbacanes et la forteresse. Il fit aussi abattre le temple hérétique et relever l'église catholique; mais il la transporta dans le val supérieur, au pied de la berge du château. De cette église, aujourd'hui redescendue dans le village, il ne reste plus que le nom attaché à un gazon désert. Le sénéchal la déplaça, pour que les prêtres accomplissent leurs dévotions catholiques sous les yeux scrutateurs du châtelain qui gardait les ruines, et pour la sécurité du prêtre qui pendant longtemps ne logea que dans la forteresse[1].

Montségur ainsi dévasté, le sénéchal le remit,

1. Ce sol aujourd'hui cultivé s'appelle encore *le Pré de l'Église*.

au nom du roi de France, au sire de Lévis, à qui Simon de Montfort l'avait déjà donné, mais qui n'en avait jamais pu réaliser la conquête. Déjà maître de Perelha, de la Roca d'Olmes, Gui II de Lévis, maréchal héréditaire de la foi, s'empara de ce dernier débris territorial des fils de Cometa dont il réunit l'héritage entier aux vastes possessions confisquées sur la maison de Mirepois-Bellissen; de sorte que les immenses domaines du chef français s'étendirent sur un espace d'environ quinze lieues, depuis les sources fatidiques de l'Ers, sur la montagne du Thabor, jusqu'à son confluent avec l'Ariége, ou du moins jusqu'aux portes de Pamiers et de Bolbone. Les descendants du maréchal de la croisade usurpèrent, avec leurs fiefs, jusqu'à leurs dénominations féodales sur les proscrits pyrénéens; et, plus tard, il ajoutèrent à leur titre de marquis de Mirepois, celui de vicomte de Montségur, seigneur de Perelha, Lavelanet, la Roca d'Olmes. Gui de Lévis établit un châtelain avec quelques archers pour garder les ruines, surveiller la vallée, les montagnes, les forêts; et empêcher que les faidits cachés dans les cavernes voisines ne se rassemblassent de nouveau sur la cime sainte et fatidique de Monségur [1].

Enfin, le sénéchal, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi, enlevèrent leurs tentes et leurs machines et redescendirent des montagnes lugubres du Thabor. Ils écrivirent leur triomphe à Rome et à Paris : « *Nous avons*, disaient-ils, *écrasé la tête du dragon !* »

1. *Hist. de Lang.*, t. VI, pr. 200. Domaine de la maison de Lévis.

Ils appelaient ainsi la religion du Paraclet. Ils avaient mis six mois à escalader ce rocher, inexpugnable par l'héroïsme encore plus que par l'escarpement. Montségur succomba dans la semaine avant les Rameaux [1], de sorte que les chefs catholiques mêlèrent leur insolente victoire à l'humble triomphe de Christ, et passèrent, tout souillés de sang humain, sous des arcs de verdure et sur des chemins jonchés de fleurs. Ils traînaient, à travers cette pompe homicide, le grand Ramon de Perelha et ses compagnons de captivité. Le noble vaincu prolongea son agonie en traversant les bourgs de Lavelanet et de La Roca, au milieu de ses vassaux ou de ses ennemis accourus sur son chemin, les uns pour dire un dernier adieu à leur seigneur infortuné, enchaîné comme un brigand; les autres pour insulter de leurs huées ce chef des proscrits, ce roi des forêts et des cavernes; tous pour contempler le guerrier héroïque qui, pendant trente-cinq ans, debout sur son rocher, avait tenu en échec Rome et la France.

Auprès de Ramon de Perelha, marchaient ses deux cousins et fidèles compagnons, Bérenger de Lavelanet et Arnauld-Roger de Mirepois. La chaîne des captifs se divisait en trois groupes, sous ces trois chefs. Autour de Ramon de Perelha se pressaient Jordan, son fils, Philippa et Alpaïs et Braïda, ses filles, Guiraud de Rabat, son gendre, Bertran de Perelha, son frère; ses écuyers, Bernard

1. *In hebdomadâ ante festum Ramis-Palmarum.* Dép. d'Arn. Roger.

frère du diacre Roland, brûlé à Montségur; Cairol, et Pierre Vignole, dit le Borgne, de Balaguer; ses serviteurs, Pons Sicre, d'Illat, et une pauvre servante, meuble vivant de sa maison, et qui n'a d'autre nom que celui de Perelha. Il n'est pas fait mention de ses petits-fils, nés à Montségur. Philippa en avait au moins deux, Pierre-Roger, l'aîné, qui portait le nom de son père, et le second, qui avait reçu celui d'Esquio, en signe de sa race ibère et son berceau escarpé et sauvage. Il est probable que lorsque Montségur fut investi, Aladaïs Peyressa de Camo, nourrice du dernier, et Raissaga fille de Fauressa de Cuelha, *damoiselle* (domicella) de leur mère, emportèrent ces enfants en se dirigeant vers les gouffres de l'Ers d'où elles les conduisirent, soit au château de Foix, soit au manoir de So, auprès d'Esclarmonde d'Alion [1].

Avec Béranger de Lavelanet venaient son fils Arnauld-Olivier, âgé de dix ans, Lombarda et Bernarda, ses deux filles, son gendre Imbert de Salas, de Cordes en Albigeois, époux de Bernarda, et Guilhem de Bonan, de Lavelanet, son parent ou son écuyer. Arnauld-Roger de Mirepois était suivi de Cécilia de Montservat, sa femme, de Braïda, sa fille, d'Aladaïs de Bélissen, sa sœur, et des trois enfants de celle-ci, Alzeu, Faïs, et Othon de Massabrac, et du mari de Faïs, Guilhem de Planha.

Entre ces trois groupes se distribuaient encore, selon le lien ou du sang ou du service militaire, d'autres chevaliers : Pierre de Léra de Mirepois,

1. Philippa de Pereille, femme de Pierre-Roger de Mirepois.

Arnauld de Milglos du Savartez, Galhard del Congost du Rasez, P. Guilhem d'Arvigna, de Pamiers, et Pierre de Gavarret, le fils de l'infortunée Bérengère, le troubadour dont la harpe charmait jadis les dames de la cour de Foix, et qui désormais consolera les captifs dans les tours de Carcassonne. Beaucoup d'autres sans doute sont restés inconnus. Dans cette troupe des captifs de Montségur, il en manquait un qui s'était dérobé à sa chaîne et à sa gloire : Pierre-Roger de Mirepois. L'audacieux chef, suivi de son ingénieur et de son chirurgien, s'était retiré, comme dans une aire, dans son château de Montgalhard, au sud de Foix. Il y vécut fier et redouté, s'entourant des faidits des bois, et comme bravant le roi de France, du haut de son donjon dont on voit encore quelques ruines sur un rocher isolé, semblable à une vague qui incline sa cime écumante à la jonction des vallées de Lavelanet et de Tarascon [1].

La chute de Montségur retentit douloureusement dans tout l'Occident. La douleur du monde est symboliquement exprimée dans le Dolopathos, dans le roman de Gérard de Roussillon, et enfin dans le poëme du Dante. Voici comment le chantre de l'Enfer représente l'Église cathare implorant Frédéric II, son Trajan, son César

1. L'histoire, non plus qu'aucun de ses compagnons, n'accuse Pierre-Roger de Mirepois. Et pourtant sa conduite dans la reddition de Montségur a l'air d'une trahison. Ce soupçon se changerait en certitude, s'il était prouvé que le roi de France occupait Montgaillard. Le commandement de cette place serait le salaire de l'abandon de Montségur.

italo-germain : « Une pauvre veuve, accablée de douleur et toute en larmes, se suspendit au frein de son cheval. Autour de lui se pressaient ses chevaliers, et sur leurs têtes flottaient au vent ses aigles d'or. La pauvrette, au milieu d'eux, s'écriait : Seigneur, fais-moi vengeance, on a tué mon enfant, de quoi je me meurs ! » — Il lui répondit : « Attends jusqu'à mon retour. » Mais elle, impatiente de douleur : « Et si tu ne reviens pas? » — Et lui : « Celui qui me succédera fera ta vengeance. » Et elle : « Que te fera le bien d'autrui, si tu mets en oubli le tien? » — Après quoi : « Conforte-toi, dit-il; il convient qu'avant d'agir je remplisse un devoir. La justice l'exige, et la pitié me retient? » — Ces promesses mystérieuses sont bien plus naïves dans le gaulois de Dolopathos : « Roi, fais-moi vengeance : ne me tiens pas en attente. Dieu t'en saura gré, par mon âme, car je suis une pauvre femme veuve ! » — Ce roi était bon chevalier, grand justicier et plein de savoir, et quand il fut bien renseigné, il appela la veuve : — « Je te ferai droit, bonne dame, je te le jure, et que j'en aie repentir, si je fausse mon serment. » Et le vaillant César, méditant ses vengeances, s'élança dans ses aventures impériales[1].

Ramon de Perelha cependant s'acheminait vers les tours de Carcassonne. Le noble vieillard put

1. Dolopathos, édit. Jannet, p. 265. — Gérard de Rossilho, ed. Mignard, p. 129.— Dante, purgatorio, ch. x, v. 76 Je dois cette précieuse note à l'obligeance du savant M. Aroux.

voir longtemps encore son manoir démantelé. Plus il s'éloignait, plus le glorieux donjon mutilé semblait se dresser, par-dessus les collines et les montagnes, pour regarder son maître infortuné qu'il ne devait plus revoir. Dépouillé de sa crénelure, il était semblable à un autel et à un tombeau : autel de la patrie romane, tombeau de la race méridionale, cime à jamais célèbre par le sacrifice d'un peuple dont la mémoire fume devant Dieu au siècle des siècles. Enfin, le monument transfiguré par la distance se déroba, comme un rêve, dans les vapeurs du soir. Il s'est éclipsé de même dans la nuit des temps. On n'a plus entendu parler de lui pendant six cents ans. On a oublié sa guerre, sa victoire et son martyre. De nos jours seulement le noble donjon semble sortir de ses ténèbres. Saluons sa résurrection historique. Montségur, Montségur, forteresse impuissante, mais sépulcre glorieux, dresse tes créneaux au-dessus des nuées, dresse-les au-dessus des âges, et montre à jamais à l'univers frissonnant d'admiration et d'horreur, tes deux cents martyrs, immense holocauste, dévorés sur ta cime par les flammes, et que ta sanglante auréole nous éclaire, ô Golgotha de la foi Johannite et de la patrie pyrénéenne!

FIN DU TOME DEUXIÈME

DOCUMENTS HISTORIQUES

I

LAMENTATION SUR LA RUINE DU LANGUEDOC

Ab greu cossire
Fau sirventes cozen ;
Dieus, qui pot dire
Ni saber lo turmen
Qu'ieu, quand m'albire
Sui en grand pensamen ;
Non pod s'escrire
L'ira ni'l marrimen.
Quel segle torbat vey,
Et corrompon la ley
Et sagramen e fey
Qu'usques pensa que vensa
Son par ab malvolensa
Et d'aucir lor e sey
Ses razon e ses drey.

Tot jorn m'azire
Et ai aziramen ;
La nueg sospire

Et veillan e dormen ;
Vas on que'm vire
Aug la cortesa gen
Que cridon : Cyre !
Al Frances humilmen.
Merce an le Francey
Ab que veio'l conrey
Que autre dreg no y vey.
Ai ! Tolosa e Proensa
Et la terra d'Agensa,
Bezers e Carcassey
Quo vos vi! quo vos vey !

Cavailleria,
Hospitals ni maizos
Ordes que sia
No m'es plazens ni bos.
Ab gran bauzia
Lor truep es orguillos
Ab simonia
Ab gran possessios.
Ja non er apellats
Qui non a grans rictats
O bonas heretats.
Aquels an l'abondansa
Et la gran benanansa.
Enjans et tracios
Es lor cofessios.

Franca clercia,
Gran ben dey dir de vos,
E s'ieu podia
Diria'n per un dos.
Gen tenet via
E ensenhat-la nos.
Mas qui ben guia
N'aura bos gazardos.

Res no vey que us laissats
Tan quan podet donats,
Non autz cobeidatz,
Souffretz greu malanansa,
Et vistets ses coindansa ;
Miels valha Dieus a nos
Qu'ieu no dic ver de vos.

Si quo'l salvatges
Per lag temps mov son chan,
Es mos couratge
Qu'ieu chante derenan.
Et quar paratges
Si vai aderrairan,
Et vos linhages
Descasen et falsan.
E creis la malvestats
E'ls baros rebutats
Bauzadors et bauzats
Valor menon derreira
Et deshonor primeira ;
Avols rics et malvats
Eto de mal heretats.

Rey d'Arago, si us platz
Per vos serai honratz.

Bernard Sicard de Marjevols.

II

CONTRE LES CLERCS

No m' lassarai per paor
Qu'un sirventes non labor,

En serviz dels fals clerjats;
Et quant sara laborats
Conoisseran li plusor
L'engan et la felonia
Que mov de falsa clergia;
Que l'ai on an mais forsa ni poder
Fan plus de mal et plus de desplazer...

Vers es que nostre pastor
Son tornat lop robador;
Qu'il rauban devers tots lats,
Et mostran semblan de pats;
Et confortan ab doussor
Las oveillas neit et dia;
Poïs, quant las an en balia
Elli l'as fan morir et dechaser
Els fals pastors, dont eu m'en desesper.

Vai, sirventes, ten ta via,
Et dits m'a falsa clerzia,
Qu'aissel es mort qui s' met en son poder;
Qu'a Tolosa en sab hom ben lo ver.

Guilh. Figueyras.

III

ROMA

No m'emarvilh ges
Roma, si la gens erra.
Quel segle avets mes
En trebail et en guerra;
Car prets et merces

Mort per vos é sur terra;
Roma enganarits
Qu'ets de tot mal guits
Et cime et rasits,
Lo bon rey d'Anglaterra
Fo per vos trahits!

Roma tricharits
Coveitat vos engana,
Qu'à vostras berbis
Tondets trop la lana.
Mas Sant Espérits
Que receup carn humana
Entenda mos precs
Et franha tos becs
Roma et no m'en precs
Car es falsa et trufana
Vas nos et vas Grecs.

Roma vers es plas
Que trop ets angoissosa
De presic trefas
Que fets sobre Tolosa.
L'ag rosets las mas
A ley de can rabiosa
Als paucs et als grans;
Mais s'il comt presans
Viu encar dos ans
Fransa n'er dolorosa
D'els vostres engans.

Roma tant es grands
La vostra forfaitura
Que Diu et sos sants
En gitats à non cura
Tant ets mals negans;
Roma falsa et tafura.

Per qu'en vos s'escon
Et s'baissa et s'confond
L'engan d'aquet mon,
Tan fets gran desmesura
Al conte Ramon.

Roma, bé m'conort
Qu'abans que trigue guaire
Venrets à malport.
Se l'adreits Empaire
Endressa sa sort,
Et fai so que deu faire.
Roma, ieu dic ver
Que votre poder
Veyrets dechaser;
Et Dius del mon Salvaire
Laiss'm'o tost beser.

Roma per aver
Fets manta félonia
Et mant desplaser
Et manta villania,
Tant volets aver
Del mon la senhoria;
Que res no m'tenets
Diu ni sos devets
Ans vey que fairets
Mais que ieu non poiria
De mal per un dets.

Roma tan tenets
Estrech la vostra grappa
Que so que podets
Tenèr, greu vos escapa.
S'en breu non perdets
Poder, a mala trapa
Es le mond casut

Et mort et vincut
. . . .
Roma, vostre papa.
Fai aital vertut

Roma, sel qu'es lux
Del mond et vera vida,
Et vera saluts,
Vos don mal escarida,
Car tan mal saubuts
Faits, dont tot lo mon crida.
Roma desleyals
Rasits de tot mals
Als focs infernals
Ardrets, sens faillida
Si non pessats d'alts [1].

GUILHEM FIGUEYRAS.

IV

LOUANGES DE RAMON VII

Ieu Volgria, si Dieus o volgues
Aguem cobrat Suria,
Et 'l pros Emperaire agues
Cobrada Lombardia,
Et 'l valent comt, dux et marques
Agues sai cobrat Vivares
Qu'en aissi me plairia;
Que aital voluntat m'a pres
Que Deus affars volria
So que dreit n'es.

1. Ce sirvente a plus de vingt strophes.

Sicom val mais gran naus en mar
Que lings et sagecia,
Et val mais léos que singlar,
Et mais dos que fadia,
Val mais lo comt que autre bar;
Qu'ab tolre als fals, et als fis dar
Seg de valor la via.
Et puja en prets sens devalar
Et a la maestria
De rics faits far.

Marseilla, Arles et Avinhos
Tots segon una via;
Et Carpentras et Cavalhos
Et Valensa et Dia
Viana, Pupet et l'Dromos
Agron rey lo pus Cabaillos
. . . .
Que port caussas ni espéros,
Car si pro no l' tenia
Trop seria pros.

A Tolosa atal Ramon
Lo comte, cui Dius guia;
Qu'aissi com nais aiga de fon
Nais d'el caballeria,
Car dels pejors homes que son
Se defen, et de tot lo mond;
Que Franses ni clergia
Ni las autras gens no l'affront;
Mas als bos s'humilia
Et l' mal confond.

PIERRE CARDINAL.

V

RAPACITÉ DES CLERCS

Ab todas mas vey los clercs assejar
Que tot lo monde es lur, cuy que mal sia;
Quar els l'auran ab tolre ó ab dar,
O ab perdon, o ab ypocrisia,
O ab asout, o ab beure, o ab manjar,
O ab presics, o ab peiras lansar
O els ab Dieus, o els ab Diablia.

PIERRE CARDINAL.

VI

RAPACITÉ DES CLERCS

Les clercs si fan pastor
Et son aucisedor;
Et semblan de sanctor
Quand los vey revestir,
Et pren m'a sovenir
D'*En Alengri* qu'un dia (le loup)
Vole ad un parc venir;
Mas, pel cas que temia,
Pel de moton vestic
Ab que los escarnic
Pueys manjet et trahic
Selhas quel abellic.

Rey et Emperador
Duc, comte et comtor
Et cavalier ab lor
Solon lo mond regir.
Aras vey possedir
A clergs la senhoria,
Ab tolre et ab trasir
Et ab hypocrisia.
Ab forse et ab presic
Et tenon s'a fastic
Que tot nom lor'e gic
Et er fag quan que tric.

PIERRE CARDINAL.

VII

MORALITÉ

Non cug qu'à la mort
Negus plus emport
Aver ni arney
Mas los faits que fey.

PIERRE CARDINAL.

VIII

RAPACITÉ DES CLERCS

Tartarassa ni voutor
No sent plus leu car puden

Com clerc et presicador
Senton ont es lo manen
. . . .
Saps qu'en deven la ricor
De selhs que l'an malamen ?
Venra un fort raubador
Que non lur laissara ren ;
So es la morts, qu'els abat
Qu'ab quatre aunas de filat
Los tramet ental maso
Ont atrobon de mal pro.

PIERRE CARDINAL.

IX

DIEU AIME LE PEUPLE

De lops et de fedas vey
Que de las fedas son mays ;
Et per un austor que nais
Son mil perdits, fe que us dey.
Et aquo es conogut
Que hom murtrier ni raubaire
No plats tant a Dious lo paire
Ni tan non ama son frut
Como fai del pobol menut.

PIERRE CARDINAL.

X

PITIÉ DES PÉCHEURS.

Aissi com hom planh son filh et son paire
O son amic, quant mort lo l'a tolgut
Planh, ieu, los vius que sai son remasut
Fals, desleials, felons et de mal aire...

PIERRE CARDINAL.

XI

MORALITÉ.

...Tal a vestit
Drap de samit
Et pot ben gran aver mandar
Que ges no'l do
Nom de baro
Quant li vei malvestat menar.

Et tal es nus
Que non a plus
Qu'aquel qu'om porta batejar
Sol car es pros
Et's pla rasos
Lo deu hom baron apellar.

Perdonas leu
Vensas vos greu

Et no vos cal heira portar.
Amats amics
E enemics
Et no us cal anar outra mar.

PIERRE CARDINAL.

XII

CONTRE LES BARONS.

Mas val assats
Un ribaut ab paupriera
Que viu en pats
Et sofre sa nesciera
Que comt malvats
Que tot jorn fai sobriera
D'avols pecats,
Que non tens desonor;
Qu'al ribaut platz
La via dreituriera,
Et'l comt es las
De Dieu et de sanctor;
E car lo bas
Hom a valor entiera
Et'l comt non pas;
Pretz ieu mais lo melhor.

E que faran
Los baros de malhaire
Que tot jorn fan
Lo mal, et l'ben non guaire?
Cosi poiran
Los torts qu'au faits desfaire?

Que los éfan
Seran plus tolledors
Et non daran
En l'arma de lor paire
Lo prets d'un gan,
Ni négus en la lor.
Et li engan
Qu'auran fait l'enganaire
Retornaran
Sobre l'enganador.
Non ai talan
D'aver aital repaire
Qu'eras en chan
Et tots temps mais en plor.

PIERRE CARDINAL.

XIII

CONTRE LES RICHES.

Qui ve grand maleza faire
De mal dir no se deu traire;
Per qu'ieu vueil dir et retraire
Que ricz hom dezeretaire
Es piegers que autre laire
Et fai diablia
Peior que negun raubaire
Et tart se castia.

Rics hom, quan va per carreira,
El mena per companheira
Malvestat, que vai primeira
Et mejana e derreira;
Et grand Cobeitat enteira

Li fai companhia,
Et Tort porta la senheira
Et Orgueil la guia.

Rics hom mals, quan vai en plassa
Que cujats vos que lai fassa?
Quan autre hom rits et solassa
Al un mov plag, l'autre cassa
L'un maldil, l'autre menassa,
Et l'autre affolia;
Et no y fag joy ni abrassa
Si com far deuria.

Rics hom, quan fay sas calendas
Et sas corts et sas bevendas
De toltas et de rezendas
Fai son dos et sas esmendas
Sas lums et sas offerendas
Et de raubaria;
Et en guerras met sas rendas
Et en plaideria.

Rics hom mal, quan vol far festa
Aujats cossi fai sa questa :
Tant bat la gent et entesta
Tro que denier no lur resta;
Que no y cal venir tempesta
Ni fam ni moria;
Puey fai cara moult honesta
Qui no'l conoissia.

Un pauc ai dig dé la gesta
Que dire volia;
Mais tan gran massa n'y resta
Que fort pauc embria.

PIERRE CARDINAL.

XIV

SUR LE MALHEUR DES TEMPS.

Tot atressi com fortuna de ven
Que torba'l mar et fa'ls peissos gaudir
Es torbada en est'segle la gen
Per un fort ven que dels cors fan salhir
Fals messongiers, deslials et trahir
Ab que s'enjon enhaussar et fermir;
Et en aissi fan veritat delir
Et'n perd son dreg hom bos qui'l ver vol dir....

PIERRE CARDINAL.

XV

P. CARDINAL DEVANT DIEU.

Un sirventes novel vuelh comensar
Que retrairai al jorn del jutjamen
A sel qu'm fets et m'formet de nien;
S'el me cuja de ren ochaisonar
Et s'il me vol mettre en la diableria
Ieu l'y dirai: Senher, merce no sia,
Qu'el mal segle trebaliey tots mos ans,
Et guardats-me, si us plai, d'els turments.

Tota sa corts farai meravilhar
Quant ouziran lo mieu plaideyamen;
Qu'ieu dic qu'el fai ves los siens faillemen
S'el los cuja delir ni enfernar;

Car qui perd so que gazagnar poiria
Per bon drey a de viutat carestia;
Qu'el deu esser doux et multiplicans
De retener sas armas trepassans.

Et sa porta non si degra vetar
Et San Peyres pren-y grand aunimen
Car n'es portier; mais qu'y entres risen
Quascun arma que lai volgues entrar.
Car nulla cort non es ja ben complia
Que l'un en plore, et que l'autre en ria
Et sitot s'es sobeyrans et poyssans
Si, non s'obre, sera li'n faits demans.

Lo Diables degra desiretar
Et agra mais d'armas et pus souven;
El deseret plagra a tota gen
Et el mezeis pogra s'o perdonar
Tots, per mon grat; tots los destruiria
Pus tots sabem qu'absolver s'en poiria,
Bel senher Dieus, siats deseretans
Dels enemics enojos et pesans.

Ieu no mi veulh de vos désesperar
Ans ai en vos mon bon esperamen,
Porque devets m'arma et mon cors salvar
Et que m'valhats à mon trepassamen.
Et far vos ai una bella partia
Que m'tornetz lai d'on m'uec lo primer dia;
Et que me siats de mos torts perdonans
Qu'ieu no'ls fairia, si no fos nats énans.

S'ieu ai sai mal, et en ifer ardia,
Segon ma fe, torts et pecats saria,
Quieu vos pues be esser recattinans
Que per un ben ai de mal mil autans.

Per merce us prec, dona Santa Maria,
Qu'ab vostre Filh nos siats bona guia
Et que prendats los paires et los enfants
Et 'ls metats lai on esta Sant-Joans.

P. Cardinal.

XVI

PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu Christ que poder
Li don' et qu'il garde, s'il play,
Quels clergs no l' poscon dam tener
Ab fals presics tots ples d'esglay.
Car tant es grand lor trichamen
Qu'al fuech infernal plus prehon
Ardran, car volon tant argen
Qu'hom pecaire fan cast et mon.

A la Gleysa fal son saber
Car vol los Frances mettre lay
Où non an dreg per nul dever
Et giton Cristias à glay.

Guilh. Aneler, de Toulouse.

XVII

LAS NOVAS D'EL HÉRETJE

Diguas-me tu, Heretje, parl' ab me un petit,
Que tu non parlas gaire que ja te sia grasit
Si per forsa not' ve segon qu'avem auzit;
Segon le mieu veiaire, ben as Dieu escarnit
Ta fe et ton baptisme renegat et guerpit,
Car crezes que Diable t'a format e bastit... [1]
Et tan mal a obrat, et tan mal a ordit
Pot dar Salvatis; falsamen as mentit...
Veramen fets Dieu home et el l'a establit
E'l formet de sas mas, asi come es escrit :
Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me...

Ar pauzem oc aisi com tu dises que fo
Que t'aia faits Diables, del cap tro al talo
Car e os et membres d'entorn et d'enviro
Falsamen as mentit e ieu dirai te co
Nos no troban escrig el fag de Salomo
Propheta ne apostol en loc no o despo
Que obre de Diable done salvatio.
Ne anc Saint-Esprit tant vernassal no fo
Qu'en vaissel de Diable establis sa maizo
Et tu fas ne vientot maior que de baco
Qu'aissi ab ma pausada salvas ton compagno;

Tu no vos demonstrar ta predicatio
En gleysa ni en plassa, ni vols dir ton sermo;

1. Isarn confond le Satan catholique avec le Satan albigeois. Prince et principe de la distinction, Lucibel est l'auteur des formes, un agent et presque un *ami* de Dieu.

Si non o fas en barta, en bosc et en boisso
Lai on es Domerga, Rainaud et Bernardo
Garsens et Peyronela que filon lur cano...
L'us teis et l'autre fila, l'autra fai son sermo
Cossi a fag Diables tota creatio
Anc mais aital mainada trovada no fo
C'anc no saupro grammatica ni de letra que s fo... [1].

Aras vejas, Heretje, si fas ben trassio
Qu'il home filh de Dieu appelas avoutro (avorton)
Et 'l donas autre paire, aquel don anc no fo,
Falsamen as mentit a guisa de lairo...

Enqueras vuelh qu'm digas per que as renegat
Ta fe e tan batisme ni ta crestiantat
Per que emblas a Dieu le sua poestat,
Que dignos que Diable t'a bastit et format;
Non es hom crestia qui aiso a trobat
Que done al Diable so que Dieu a creat...

Meravilhos me do, quant m'o ay cossirat
Don as aïut maistre que t'aja ensenhat
Que puescas salvar home aisi ab ma pausat,
S'aquela tua man que tan mal a obrat
Si Diable la faicha pusc aver dignitat
Que tenga ni m'amble le nom de Dieu sagrat...

Be 't volgra convertir, mas tant y ac ponhat.
Et trobi te ton dur e plen d'eniquitat
Perqe no m'es vicaire que ja t' vei atem prat...
Tu no cres que Dieu aja cel ni terra creat
Ni nulla reu qu'on veja presen ni trespassat :

1. L'albigisme était surtout chevaleresque. Mais il était aussi rustique et populaire. Isarn est choqué de ce qu'on prêche dans *les bois et les buissons*, et de ce qu'un pâtre administre le baptême sans *eau*, sans *sel* et sans *chrême*.

Falsamen as mentit a for de renegat.
San Joan evangelista que pus aut a volat...
Et dis en l'evangeli el pemier comensat :
Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso et...
Apres lui vec en autre que t'ai apareilhat
Saint-Paul, lo ric apostol que nos a confermat
Per sancta escriptura et per la veritat :
Et tu, Domine, in principio, Domine, terram fundasti, etc.
Et s'aquest no vols creire, vec t'el foc aisinat
Que ard tos compaghos.

Aras vueilh quem respondas, en un mot o en dos
Si causiras el foc o remanras ab nos...
Cal que sia 'l preveire forfag o neglechos
O de be o de mal non li not occaisos
Qu'el sagramen nos fassa dignes et precios,
Quant comensa la sagra ni la dignatios
Et l'ostia es el calice, e 'l vi pausat dejos
Per la sanctas paraulas et per las orasos
Que dit Dieu de sa bocca, et establic à nos
Las sanctissimas paraoulas, et per las devocios
Fan dessendre per forsa ab benedictios
Le cors de Jhesum Crist lo qual liuret à nos... [1]
Aissi deves tu creire coma o crezem nos
Et tots nostres covens que son catholicos
E crezo 'ls mandamens.

Encar te vueilh cometre d'autres disputamens
D'afar de matrimoni per cal causa 'l demens...
Et tu, malvat Heretje, y es ton desconaissens
Que nulla re qu'ieu te mostre per tant de bons guirens
Com es de Dieu, et Sant-Paul non y es obediens

1. Isarn, qui prétend que le prêtre fait d'une parole descendre, *par force*, sur l'autel, le *corps du Christ mis en croix*, n'est-il pas plus hérétique que Figueyras?

Ni t' pot entrar in cor ni passar per les dens,
Per quel foc sapparelha et la pen ils turmens
Per on deves passar.

Ans que té don comjat, ni te lais al foc entrar
De resurrectio vueilh ab tu disputar,
Car segon ta crezensa et segon ton pessar
Et segon ton fals orde que t'a fac renegar
Totas aquelas causas que t' deurian salvar
Tu non cres qu'hom ni femna puesca ressucitar...
Et tu deses, Héretje, causa que no's pot far
Ni no's pot endevenir ni no's pot acabar;
Dises que carn novela venra renovelar
Les esprits d'els homes en que s devo salvar [1].
Aisso es grand messongua qu'hom non deu escotar
Si *Peire Capela* m'a podia mostrar
Ni *Joan del Coler* ni hom de vostre afar
C'autra carn que sia vengua penre ni emparar
Lo be que Dieu nos manda establir ni donar
Si per lungua escriptura podes aiso mostrar,
Si per lung testimoni, ab tu m'en veuil anar
Qu'm rendrai per heretje, si m'o podès proar.
Tant hom et tanta femna as tu fag renegar
Sa fe o son baptisme, son Dieu desemparar
Loqual no creses-tu que puesc home salvar!...

Heretje, be volria ans quel foc te preses...
Que diguas te veiaire, per quel razo descies
Lo nostre baptistile que los et sanctor es...
Mal demens ton pairi et la cresma que y mes
Car tu l'as renegat, et n'as autre pro pres.
Qu'es fa ab ma pausada, segon so que tu cres.
Mal' aventura 'l vengua qui la costuma i mes

1. L'albigeois n'admet pas la résurrection des corps; mais il croit que l'âme prend une *chair nouvelle;* en quoi Sicard me paraît plus près qu'Isarn, du *corps spirituel* dont parle saint Paul.

Qu'entre mas de pages baptisme se feses
Que mov detras las fedas, que anc me sap que s'es
Lettra ni escriptura, ni anc non fo apres
Mais d'arar et de fouire; veus so mestier quales
De dire descresensa pecats et diables.
Aquo no es bauptisme mais pecats et no fes
Que no y a sal ni aqua ni cresma ni esses.
Anc no s'en batejes ma domna Sancta Fes
Ni Sancta Catherina, ni dona Sancta Agnes...
Et qui aisso non cre, et dits que vers nos es
Hom nol' deuria planher de mal que li vengues
Ni de mala aventura si n'era ars o pres
Sitot son ilh catholic cinq tans, o per un tres
Que no son lo heretie; tot fora a mal mes
S'aquet predicators Dieu no sai trameses...
Ja no fora crezens, Heretje ni Baudes
Si agues bon pastor que lur contradises... [1].

On as trobat escrig ni don o as avut
Qu'aquel teu esprit que tu as recueput
Sia d'aquels del cil que sai foron plogut?
Di me de qual escola as tu aiso avut
Que l'esprit de l'home, quant a la corp perdut,
Se meta en buon, o en aze o en moto cornut,
En porc o engalina, el premier qu'a vesut
E va de l'un à l'autre tro qu'era corp nascut
O d'home o de femna a qui a loc sauput
A qui fait penedensa va longtems tengut
E tos temp o tenra tro sia endevengut
Lo dia d'el juzizi que deu cobrar salut
Et tornar en gloria, el loc que a perdut?
Aisso fas conoisser à l'home deceuput
C'as donat al diable, et l'as de Dieu mogut...

1. De l'aveu d'Isarn, les albigeois formaient un cinquième et même un tiers de la population; chiffre bien inférieur à celui que donne Guilhem de Tudella.

Si aquela es la fe d'En Bertrand Montagut
O d'En Ramon Vilar, o d'En Bernat Pagut
Be t' foras confessat [1].

— Isarn, so dits l'Eretje, si vos m'assegurats
Ni m' fait assegurar que no sia cremats
Emurats ni destrug, be o farai et pats
Tots los autres tormens, si d'aquels me gardats...
Tant auzirets de mi dels vostres embaissats
Que jes per dir avos qu'en ajan lauzenjats
Beret o *Pey-Razols* non sabon ab un dats
Segun qu'ieu vos dirai de tot can demandats
De Crezens ni d'Heretje, mais vuelh n'esser celats...

Vers es que tots nos autres a hom entrecelats
Qu'ns gardem de l'esclau d'equels qu'om a citats
Que no trobon adop que lur sia onrats
Ne nul plaide jamen senes covens fermats,
Que qui pren un Heretje ou que sia trobats
Lo deu rendre à la Cort, si vol estre escapats.
Aiso so meravilhos majors que nous pensats
Que li pus cars amics eli pus endomergats
Que nos autres acsem, nos n'en desemparats
Et so fach adversari et ennemies tornats,
Que ns' prendo et ns estaco, quant nos an saludats;
Per so quels sian quitis et nos autres dannats
Aissi cujon ab nos rezemer lur pecats...

Ermengaut de Figueyras fu mon paire appelats
Cavalier pogr'ieu esser, si astres m'en fos dats,
E s'ieu no soy al segle garnits ni espasats,
Vuelh o esser de Dieu, mais vos me cosselhats;

1. La métempsycose animale répugnait à l'esprit comme au système Johannite. Isarn nous fait connaître plusieurs autres docteurs albigeois : Béret, Pey-Razols, Pierre Capela, Joan del Astor, Bertran de Montagut, Ramon du Villar, et Bernard de Pégut.

A vos o dic N'Isarn, car es enrasonats
De rimas, de romans, et es endoctrinats...
Per las vostras paraulas vuelh esser batejats
Et tornats a la fe que vos me sermonats
Vos e fraire *Ferrier* aqui poder n'es dats
De liar et de solvre quals que sian 'l peccats,
D'*Eretje*, o de *Baudes*, o dels *Ensabatats;*
Et qui de mi ces demanda qui es lo confessats
Vos lur podets dire, car sera veritats,
Que Sicart de Figueiras, lo qual es cambiats
De trastot sos mestiers.

— Sicart ben ajas tu; aquel Dieu drechuriers
Que formet cel et terra las aguas éls tempiers
E'l Soleil et la Luna, ses autres parsoniers
Te donc que tu sias d'aquels lials obriers
Que Dieu met en le vinha, que autan det als derriers
Quan los a alogats, coma fec als premiers;
Tu seras un d'aquels, si vol esser entiers
Qu'aissi coma'as estat pervers et messongiers
Que sias vas la fe lial et vertadiers...

Isarn, abbé de Vieilmuret.

Voici donc les principaux cas d'hérésie relevés par l'Inquisiteur : 1° l'enseignement populaire; 2° le baptême laïque et spirituel; 3° la négation de la transsubstantiation eucharistique; 4° l'incompatibilité du mariage et du salut; 5° la spiritualité des corps dans le ciel; 6° l'identité des âmes et des anges déchus; 7° la formation du corps humain et de l'univers par le démon. — Isarn est un esprit grossier. Il ne comprend pas cette théologie alexandrine. Son plus fort argument est le bûcher.

XVIII

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

FABLE

—

Dialectes de Valence et de Toulouse

Asi be a pel aquella fabuleta de Chuan Carransa.
Aisi be a pel aquella fableta de Joan Carransa.
Pos senor, anaben per un cami l'aguelo Carransa
Poïs, mossu, anaben per un cami l'aujol Carransa
Un netet seu y un burro, en dos fixets de llena
Un mainadet seu et un burrou, amb dos feichets de legno.
Els tres a peu. Pasa un home, o una opinio
Els tres a pé. Passa un home, o uno opinio
Que es lo mateix, y digué : aguelo, no li caura el
Que es lou madeix, et diguec : aujol, no li coïra le
Rabo al burro de la carrega que porto; ve podia
Rable al burro de la carga que porta; be podiots
Puchar voste, pobre vell. Pucha Carransa
Pujar vos, paubre vieil. Puja Carransa
Y al poc rato pasa un' otra opinio à cabal
Et, un pauc aprèts, passa un' autra opinio a cabal
En una burra, y diu : el pobre chic a peu, y
Sus uno burro, et dits : le paubre chic a pé, et
L'aguelot a caball : bo esta aïxo? — Vaixa
L'aujoulot a cabail : bou esta aïco? — abaïcha (devala)
Carransa, feu puchar al seu netet. Pasa otra
Carransa, fè pujar le seu maïnadet. Passo autra
Opinio en un carro y digué : miren, vostes,
Opinio en un carriol, et diguec : mirats, vos autres

Qu'escandalo! El chicot à caball, y el pobre
Qu'escandalo! Lo chicot à cabaïi, et lo paubre
Vell à peu! — Torna a puchar Carransa, avaïxa
Vieil à pè! — Torna pujar Carransa, abaïcho
Il chiquet, y passo un atre opinante que digué :
Lo chiquet, et passo un autre opinant que diguec :
Encara que la probra créatura pujara tambe en lo
Encaro que la paura crèaturo pujario tambe en lo
Burro, no se trencaria l'espinas. — Pucha també
Burro, nou se romprio l'esquino. — Pujo també
El netet; pasa un atre délirant, y dégué : pobre
Lo maïnadet; passo un autre dèlirant et diguec: paubre
Burro, no te prou carrega, y se li planten d'amunt
Burrou, nou te prou cargo, et se li planten dessus.
L'aguelo y el chicot que ya podia anar a soles
L'aujol, et lo chicot que ja podio anar a solos (pes)
Carransa conégué entonses que era una bestia, en
Carransa coneguec, alabets que ero uno bestio, de
Fer cas de tot le mon, y refila cap a casa a caball
Fer cas de tot lo mon, et refilo cap à caso à cabaïl
En lo burro, ell y el chiquet.
Sus lo burro, el et lo chiquet.

LA DONSAINA.

TABLE

—

LIVRE CINQUIÈME

GUILHABERT DE CASTRES

LIVRE SIXIÈME

PIERRE DE TOULOUSE

LIVRE SEPTIÈME

GUILHEM FIGUEYRAS

LIVRE HUITIÈME

RAMON D'ALFARO

LIVRE NEUVIÈME

BERTRAN D'EN MARTI

DOCUMENTS CONTEMPORAINS

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

*



VOLUME 3



HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE
DES
ALBIGEOIS

LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME TROISIÈME

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, ET 13, FAUBOURG MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne
—
1872

LOUP DE FOIX

III

LIVRE DIXIÈME

LOUP DE FOIX[1]

I

JUGEMENT DES CAPTIFS DE MONTSÉGUR.

Montségur, maintenant c'est Ramon de Perelha. Le grand vieillard et ses compagnons forment encore un Montségur vivant. Leurs amis et leurs serviteurs suivaient en pleurant sur le chemin les saints du Thabor. Suivons-les aussi dans leur voie douloureuse, pendant que le sénéchal Pierre des

1. *Loup*, berger; *Lubia*, bercail : d'où *Loubaut*, *Loubens*, *Loubers*, bergeries, et la tribu antique des *Lobétans* d'Espagne. *Loup* est le nom d'un héros cantabre, vainqueur des Carlovingiens, un ancêtre d'Asnar, patriarche des clans pyrénéens. C'est le nom de *saint Loup*, un évêque des Gaules; de *Lope* de Véga, le grand dramaturge espagnol, de la *Loba* de Pénautier, beauté fameuse, aimée de Ramon-Roger, comte de Foix, et pour laquelle le troubadour Pierre Vidal se vétissait d'une peau de loup. C'est enfin le nom de la nourrice de Romulus, *Lupa*, qui s'appelait encore *Asca Larrentia*, la basque de la montagne, d'où se forma le mythe fameux de la Louve allaitant les deux jumeaux sous l'antre Lupercal. (*Enéide*, l. VIII, 630.) Car les origines de Rome sont ibériennes. (G. de Humboldt, J. J. Ampère.)

Arcis, le primat de Narbonne, et l'évêque d'Albi, conduisent ces martyrs vers leur calvaire de Carcassonne.

Depuis l'invasion du vicomte Ramon-Roger, le roi de France avait résolu de faire de Carcassonne une forteresse isolée, une place forte où camperaient, à l'abri de leurs tours, les grands pouvoirs de la royauté, le sénéchal, l'évêque, et l'inquisition. Le faubourg de Graveillaud, qui avait ouvert ses murs à l'orphelin des Trencabel, abandonné par les habitants et à demi ruiné par le siége, fut complétement rasé. Les autres seront détruits à leur tour et la population romane, écartée de la cité désormais française, ira fonder une ville nouvelle au delà de l'Aude [1]. Mais pendant qu'il dégage les rampes du monticule, il en hérisse la cime de puissantes constructions féodales, complète les vieilles fortifications gothes, arabes, romaines. Ces lugubres et superbes maçonneries, qui montrent la forte empreinte de la royauté capétienne, commencées sous la reine Blanche, ne seront terminées que sous Philippe le Hardi. Mais Louis IX avait déjà construit la Barbacane, et, sur le versant occidental, les deux tours de l'Évêque, la tour de l'Inquisition et la tour de la Mura, qui attendent les captifs de Montségur.

Ramon de Perelha et ses tristes compagnons s'avancent lentement vers le lieu de leur captivité, et chaque pas renouvelle leur martyre. Jehan de Bruyères, l'un de leurs vainqueurs, les reçut d'abord dans son manoir de Chalabre. Chalabre était le domaine d'Isarn de Fanjaus, cousin de Pierre Roger de Mirepois. Les captifs, tous parents ou amis de ce seigneur dépossédé, furent entassés dans les basses fosses du château, tandis qu'audessus de leurs têtes, les étrangers, les ennemis se délectaient dans les salles de l'exilé peut-être errant dans les bois [1]. De la vallée de l'Ers, à travers les côtes âpres et montueuses du Chercorb, ils descendirent dans la vallée de l'Aude, et Pierre de Voisins les parqua dans les cachots de son château de Limous où jadis les avait fêtés le puissant vicomte, maintenant fugitif lui-même dans la Catalogne et l'Aragon. Ils descendirent le cours de l'Aude et bientôt Carcassonne apparut sur son monticule semblable à une large corbeille ovale dentelant l'horizon de sa double créneIure élégante et du profil sinistre de ses cinquante gigantesques tours. Arrivé devant la poterne de Rasez, le sénéchal, suivi de son triste cortége, se dirigea le long du mur du sud, vers la grande porte orientale ou *Narbonnaise* où se pressait, muet et attendri, tout un peuple avide de voir le seigneur de Montségur, le dernier héros national, le chef fameux des faidits pyrénéens. Par cette porte, alors romane, aujourd'hui ogivale et gothique, le sénéchal s'engagea dans l'étroite rue centrale de la Cité dont le pavé raboteux retentissait sous le sabot sonore

1. G. Besse. *Hist. des comtes de Carcass.*

1. Dans une salle du château de Chalabre, on lit cette inscription : *Jean de Bruyères, compagnon de Simon de Montfort.* — Albert Ladevèse.

des chevaux. Il la parcourut de l'est à l'ouest dans toute sa profondeur pour déposer les captifs dans les prisons de l'Inquisition voisines de la porte *Tolosane* ou Occidentale.

Depuis l'irruption du vicomte Roger, les inquisiteurs, d'abord établis dans le faubourg de la Barbacane, au bord de l'Aude, et précipitamment réfugiés dans la Cité, n'étaient plus redescendus de ce plateau fortifié. Ils avaient érigé leur tribunal dans l'Évêché qui, sur l'escarpement occidental, formait un château dans la Cité, le château de l'évêque à côté du château du roi. La forteresse épiscopale, hérissée de hautes tours, renfermait l'Évêché, le palais de l'Inquisition, le Cloître et la basilique de Saint-Nazaire, tout l'arsenal théocratique. Toutes les tours de ce donjon sacerdotal portent encore des noms sinistres. Les deux tours de l'Évêque, l'une ronde et l'autre carrée, celle-ci large et formidable construction à cheval sur la double enceinte, les tours de l'Inquisition et de la *Mura* ou des Cachots, étaient défendues par le grand et le petit *Canisso*, ainsi nommées de deux engins de guerre dressés sur leur plate-forme, d'où ils faisaient nuit et jour la garde dans les airs, et appelés, de leur vigilance, le grand et le petit chien [1]. Plus loin, en suivant au Midi, le grand Brulas, la Crémade, la Caudière, le Four semblent indiquer encore les effroyables cuisines de chair humaine qu'y manipulèrent les rôtisseurs dominicains. Or, c'est dans ce Tartare, gardé par les deux cerbères qui la nuit jetaient dans les vents leurs aboiements funèbres, que furent parqués les nobles captifs de Montségur.

1. M. Viollet-le-Duc, *Cité de Carcassonne*. M. Cros-Mairevieille, *Monuments de Carcassonne*, ch. VII, p. 63. Canisso est un mot roman défiguré par les Français. (Cagnotto, Cagnasso.)

Que de souvenirs gracieux et déchirants pour Ramon de Perelha. Son cachot est situé entre le château vicomtal, au nord, et l'église de Saint-Nazaire au midi. C'est dans ce manoir qu'il fut élevé avec le jeune vicomte Ramon-Roger, aux jours où Aladaïs de Carcassonne, assise sous l'orme vicomtal, présidait, sur le préau dentelé d'arcades romanes, aux jeux des chevaliers et des troubadours ! Et c'est dans les cryptes de Saint-Nazaire que repose, sans sépulture et sans honneur, la dépouille ignorée de l'héroïque Ramon-Roger, à côté de la tombe magnifique où dormit quelque temps son bourreau, l'affreux Montfort, dans la chapelle de Saint-Croix, où veille à perpétuité une lampe funéraire offerte par Louis VIII, roi de France [1]. La désolation et la ruine ont passé sur ce manoir, cette basilique, cette cité où les conquérants règnent aujourd'hui d'accord avec un sacerdoce farouche qui a détruit le maître légitime, dépouillé l'orphelin au berceau, et met tous les jours à mort les défenseurs de l'indépendance méridionale.

Les captifs de Montségur ne tardèrent pas à être appelés devant le terrible tribunal. Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, le présidait : Durand, évêque d'Albi, Clarin, évêque de Carcassonne, et d'autres prélats siégeaient à ses côtés. Les frères

1. M. Cros-Mairevieille. Du Mège.

Ferrier, et Durand, dominicains, firent l'office d'inquisiteurs. Le sénéchal, et les descendants des croisés, les sires de Lévis, de Chalabre, de Limous, assistaient à ces jugements, et leurs hommes d'armes gardaient les abords de la tour de l'Inquisition, contre le frémissement éventuel de la Cité. Les deux dominicains procédèrent à l'interrogatoire avec cet art savant, profondément subtil, ces formes graves, impassibles, froidement implacables de la procédure romaine. On sent en parcourant ces réquisitoires lugubres que la science des juges de Tibère s'est transmise tout entière aux disciples de Dominique[1]. Aussi bien l'inquisition n'est qu'une vieille armure de Rome impériale refourbie par Rome théocratique.

Ce sacrifice humain commença par un enfant. Le 10 des calendes d'avril, comparut un enfant de dix ans, Arnauld Olivier, fils de Bérenger de Lavelanet. Le 15, Philippe de Perelha, épouse de P. Roger de Mirepois, Aladaïs de Massabrac, et sa fille Faïs de Planha.

Le 2 des calendes de mai, fut appelé Ramon de Perelha, le vieux chef des faidits pyrénéens. Requis de dire la vérité sur lui-même et sur autrui, sur les vivants et sur les morts, il répondit : Dès mon enfance j'ai fréquenté Guilhabert de Castros. J'ai assisté aux prédications de Guilhabert et des autres ministres cathares, soit à Faujaus, soit à

1. Cette science traditionnelle se retrouve chez les inquisiteurs du XVIe siècle. Voyez : *Inquisitionis Hispanicæ artes... A Reginaldo Gonsalvio Montano* (1567).

Mirepois. C'est de mon consentement qu'ils ont tenu leurs hospices à Lavelanet. C'est pour les recueillir que j'ai fait reconstruire Montségur. J'y ai rassemblé des vivres, des armes, des machines de guerre. A l'ombre de nos lances, ils y ont fait leurs ordinations sur la montagne. Moi, ma femme, mes enfants, mes parents, mes compagnons, nous les avons *adorés*. Nous avons cru être sauvés dans leur foi. J'ai mangé de leur pain, mais je n'ai pas reçu le consolament. Ainsi parla Ramon de Perelha. Le 10 des calendes de mai Arnauld-Roger de Mirepois fut interrogé, et le 11, Bérenger de Lavelanet : l'un et l'autre imitèrent la noble et mâle fermeté du seigneur de Montségur[1]. Leurs compagnons jusqu'aux plus simples serviteurs, jusqu'aux plus petits enfants se montrèrent dignes de ces nobles vieillards. L'interrogatoire se prolongea pendant trois mois : ce n'est que vers la Saint-Jean que la sentence fut prononcée ; en voici la terrible formule. L'archevêque de Narbonne, après la récapitulation générale du procès, s'adressant au chef des captifs : « En conséquence de ces choses, dit-il, toi Ramon de Perelha, jadis chevalier, jadis seigneur de Montségur, tu es condamné comme fauteur et protecteur des hérétiques, des faidits, ennemis de la sainte Église romaine, notre mère, et du roi de France, notre seigneur, à être immuré à perpétuité dans les basses-fosses de cette cité de Carcassonne ; tu y pleureras perpétuellement ton crime, et tu y recevras patiemment,

1. Doat, XXII, XXIV.

pour nourriture le pain de la douleur, et pour breuvage l'eau de la tribulation ; de façon que la mort seule te sache vivant dans ton sépulcre et que ton trépas lent et douloureux t'acquière la vie éternelle. Amen[1] ! » Arnauld-Roger de Mirepois et Bérenger de Lavelanet, coupables du même crime, et frappés de la même condamnation, partagèrent sans doute, dans la mort comme dans la vie, le sort du seigneur de Montségur.

De la tour de l'Inquisition où fut prononcé le jugement, les trois chevaliers furent conduits, pour y subir leur peine, dans les basses-fosses de la Mura. Cette tour, récemment construite par le roi de France, recevait son nom sinistre de ce que les captifs jetés dans son souterrain y étaient *murés*, comme dans un tombeau. Et c'était en effet un sépulcre de vivants. Une seule lucarne intérieure, étroite, profonde, et qui ne laissait même pas pénétrer un rayon du jour, permettait au gardien de transmettre aux prisonniers le *pain de la douleur et l'eau de la tribulation*. Encore oubliait-on souvent de leur donner cette nourriture insuffisante pour la vie et pour la mort. Alors les *immurés* expiraient dévorés par la faim, la vermine qui mangeait les vivants, les vers qui rongeaient les morts, les reptiles qui s'engendraient dans ce cloaque, les miasmes impurs, et toutes les horreurs de cet enfer. Sans doute les trois chevaliers, déjà

1. Doat, t. XXVII : Condamnation du moine Ricord. Cette formule paraît un développement de celle-ci : « ..... Adeo ut sit illis vita supplicium et mors solatium. » Loi d'Arcadius et d'Honorius. Pand. Justin. 3 vol. in-folio.

vieux, n'attendirent pas longtemps la mort. La mort, qui *seule les savait vivants*, seule aussi les sut morts, et n'en révéla rien au monde. Leur trépas datait de leur descente dans ce sépulcre. La tour de la Mura n'existe plus, elle s'est écroulée à une époque inconnue, sous le flot des larmes amères et des angoisses sans espoir qui rongeaient sa base, et sous le poids des malédictions des proscrits pyrénéens accumulées sur sa cime comme un orage. Mais ses racines enfoncées dans l'escarpement du glacis occidental sont le tombeau des trois héros infortunés de Montségur[1].

Après Ramon de Perelha, on condamna son fils Jordan, Bertrand son frère, Guiraud de Rabat, son gendre, et ses deux filles Alpaïs et Philippa. Après Arnauld-Roger de Mirepois, on condamna sa femme Cécilia, et sa fille Alpaïs, sa sœur Aladaïs de Massabrac, ses deux fils Alzeu et Othon, leur sœur Faïs, et son mari, Guilhem de Planha. Après Bérenger de Lavelanet, on condamna le petit Olivier son fils, ses filles Bernarda et Lombarda, son gendre Imbert de Salas, et son écuyer Guilhem Bonan de Lavelanet. Puis encore Galhard del Congost, Pierre de Léra, les Gavarret, les Arvigna, chevaliers, écuyers, serviteurs, compagnons de Ramon de Perelha, ce patriarche de la captivité comme naguère du désert cathare de Montségur. Les condamnations varièrent évidemment selon l'âge, le sexe, la condition, la culpabilité, la renommée redoutable des faidits. On dut frapper sévèrement les meurtriers des

1. *Monum. de Carcassonne*, p. 163.

inquisiteurs d'Avignonet. Plusieurs de leurs complices avaient péri par la roue et le gibet. Nous pensons pourtant que la royauté, modérée de sa nature, résistant à la vindicative férocité du tribunal dominicain, se contenta d'incarcérer Alzeu et Othon de Massabrac et leurs complices d'Avignonet. Nous nous représentons ainsi la tour de la Mura remplie des captifs de Montségur. Au fond dans les basses-fosses, les trois vieux chevaliers; au milieu les écuyers et les serviteurs; au sommet les femmes et les enfants. D'autres prisonniers furent disséminés dans les tours voisines du Sud. Ils entrèrent dans leurs cachots, au retour de l'hirondelle, au premier sourire du printemps. Ces faidits pyrénéens, naguère errants sur toutes les cimes, maintenant reclus dans d'étroits cabanons, immobiles, regardaient du matin au soir, à travers les barreaux d'un obscur guichet, le vaste ciel, le brillant soleil, les neiges du Bugarach, les forêts de Cerdagne d'où l'Aude descend. Ce fleuve qui venait murmurer aux pieds de leurs tours, et les vents du midi qui gémissaient dans leurs créneaux, leur parlaient de leurs religieux patrons, de Loup de Foix, gouverneur du Sabartez, et d'Esclarmonda d'Alion, vicomtesse de Quérigut [1].

Cependant les captifs de Montségur, sous la menace ou les douleurs de la torture, avaient beaucoup révélé sur les *vivants et sur les morts*. Après leur immuration, l'Inquisition lança ses limiers après tous ceux qui avaient porté des vivres, des

1. Doat, *Les Captifs de Montségur*.

armes, de l'or dans la forteresse cathare. Dans cette battue immense on s'attacha surtout à mettre la main sur les auteurs redoutés du meurtre d'Avignonet. Réfugiés à Montségur, quelques-uns avaient péri dans le combat, d'autres étaient morts volontairement dans le bûcher, deux ou trois s'étaient échappés de leurs fers. De ce nombre Ramon Golairan et Pierre Landric, écuyer de Guilhem de Lile. Golairan s'était évadé pendant qu'on enchaînait ses compagnons; il alla peut-être chercher de nouveau un refuge à Auriac en Albigeois où dans la nuit du meurtre il s'était enfui sur son cheval. Les inquisiteurs de Toulouse, sur l'avis de leurs confrères de Carcassonne, allèrent le relancer dans ce gîte accoutumé, et à défaut de l'audacieux faidit, emmenèrent ses anciens hôtes, Pons, Guilhem et Guilhabert d'En Carbonnel, seigneurs du Faget [1]. Ils saisirent probablement aussi, dans la maison des Amis de Dieu, d'Auriac, Guilhem du Faget, patriarche de cette tribu, sa femme Audiarda, parfaite, et leur fille la diaconesse Rubéa. Pour compléter ce groupe, rappelons Bertran d'En Carbonnel, le vaillant et satirique troubadour. Golairan bien plus tard fut incarcéré. Pierre et Arnauld Landric, plus heureux, obtinrent leur grâce et purent enfin revenir dans leur manoir caché sous les bois du Podaguez, au nord de Pamiers [2]. Ramon d'Alfaro, le principal auteur de ce meurtre, demeura tranquille, impuni, et même honoré. On le retrouve

1. Dom Vaissette, VI. Note 49. Addit. au liv. XXV, note 6.
2. Les Landri d'aujourd'hui s'appellent Gélade.

quelque temps après signant le testament de Ramon le jeune, son oncle, et négociant la sépulture des os de Ramon le vieux, son aïeul maternel, avec les évêques du Midi et même avec le siége de Rome[1].

Ramon VII ne revint de Rome qu'après la destruction de Montségur, et l'incarcération des faidits du Thabor dans les tours de Carcassonne. Il reparut vers l'automne, après une éclipse de plus d'une année, éclipse de son honneur, automne de sa vie et de sa fortune, car tout se précipitait vers l'ombre et la mort. Son retour d'Italie reproduisit une image encore plus attristée de son retour de France. A Paris, dans cette funeste paix de Notre-Dame, il avait perdu presque tous ses domaines, avec son Castel-Narbonnais ; à Rome, dans cette fatale abdication du Vatican, il venait d'abandonner ses derniers défenseurs et ses suprêmes espérances, avec Montségur. Avec quelle émotion ne dut-il pas repasser devant les tours de Carcassonne où les chevaliers souffraient leur martyre ! Et avec quelle honte mêlée d'effroi ne dut-il pas entrevoir dans les nuages orageux du soir le spectre sanglant et démantelé de Montségur ! Un autre supplice d'humiliation l'attendait à Narbonne ; il lui fut infligé par le primat de Septimanie. Le prince, après avoir reconnu la souveraineté temporelle du pape, dut reconnaître encore la suprématie féodale de l'archevêque sur le duché de Gothie. Le comte de Toulouse et le vicomte de Narbonne se mirent à genoux devant

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. — Guilh. de Puil., c. XLIII.

lui, et posant leurs mains dans sa main, prêtèrent l'hommage-lige, dans le couvent des Franciscains. Il voulut faire une rentrée solennelle dans sa métropole d'où les deux princes l'avaient naguère expulsé. En conséquence de leur vasselage sacerdotal, Ramon et Amalric, à pied et sans manteau, comme ses écuyers, conduisirent par la bride, à travers la cité, jusqu'au palais de l'archevêque, le palefroi sur lequel se prélassait farouchement le vainqueur de Montségur[1]. La haquenée primatiale, sur le pavé retentissant de Narbonne, écrasait sous ses sabots d'argent, en même temps que l'honneur des deux princes, l'indépendance de tous les citoyens. Pierre-Amiel triomphait de tous ses adversaires, le comte, le vicomte, les consuls, et le peuple. L'Amistanza de Narbonne était dissoute ; et le tribun Terre-Rouge avec les patriotes erraient proscrits dans le Roussillon et la Catalogne. Innocent IV gratifia le primat du privilége de faire porter devant lui la croix, dans toute la Septimanie, comme le vainqueur des cathares et des musulmans, ennemis de ce symbole[2]. C'est dans ce triomphe que la mort saisit ce superbe (20 mai 1245). Il fut inhumé au monastère de Cassan. Le chapitre de Narbonne avait, dès son vivant, écrit son épitaphe : *Violent, débauché, scandaleux !* Nous la gravons, non sur son sépulcre détruit, mais dans l'histoire, la grande, l'éternelle nécropole.

1. Il imitait le pape Adrien IV ayant pour palefrenier l'empereur Barberousse.
2. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 28. — *Gallia*, I, 64.

II

LE PAPE INNOCENT IV DANS LES GAULES. — CONCILE DE LYON.

Le retour du comte de Toulouse fut bientôt suivi de l'arrivée du pape Innocent IV dans les Gaules. Ramon avait tenté de réconcilier le pape et l'empereur. Mais leurs principes étaient irréconciliables, puisque le Pontife romain prétendait aux deux glaives, et que l'aigle de l'empire avait les deux têtes du monde. Frédéric, après quelques inutiles essais de transaction, s'élance sur Rome, capitale naturelle du César. Innocent IV fuit derrière les Alpes. Il se retire dans les Gaules, refuge ordinaire des papes exilés. Il convoque un concile à Lyon pour y condamner et déposer l'empereur. Mais ce concile évidemment fut aussi comme le jugement dernier des Vaudois et des Albigeois. Le Pontife superbe venait triompher dans les Gaules et sceller le tombeau du catharisme qui depuis un siècle osait disputer à la papauté le sceptre moral du monde. C'est alors que la langue romane fut déclarée *hérétique* et retranchée des idiomes civilisés de l'avenir[1]. Par cet anathème, la première des langues néo-latines fut frappée de mort. Ses sœurs d'Italie, d'Espagne et de Portugal produiront des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. La langue provençale, l'idiome des châteaux et des cours d'amour, ne sera

1. Fauriel, *Hist. de la poésie provençale*, III.

plus que le dialecte incorrect des pâtres et des bouviers. Sa voix qui, par la musique et la poésie, ravissait le monde, deviendra rustique et ne se mêlera plus qu'au mugissement des troupeaux. Reine et prêtresse de l'esprit elle est condamnée au servage de la matière. Quel est son crime? Elle a voulu répandre la lumière, divulguer les choses du ciel, révéler les mystères de Dieu. Le comte Ramon se rendit deux fois à Lyon; il figura dans cette cour romaine, et aux solennités du concile, comme un des grands vassaux réconciliés du Saint-Siége. L'aveugle et malheureux prince assista à l'excommunication de l'empereur, son bienfaiteur et son suzerain, et sollicita de conduire les limiers de l'inquisition, et les chasses aux cathares contre ses sujets et ses défenseurs[1].

Déchaînés par le Pontife et le concile, les inquisiteurs reprennent avec fureur leur œuvre d'extermination. Ils sortent de Toulouse, de Carcassonne, d'Albi. Ils parcourent l'Albigeois, le Lauragais, le Carcassez. Ils vont de bourg en bourg. Ils dressent sur la place centrale leur terrible tribunal. Et d'abord apparaît le prêtre de la paroisse. Il est l'accusateur légal, le dénonciateur officiel. Il a dressé la liste de proscription : il la remet aux juges, et les juges chargent de son exécution le héraut de l'inquisition. Autour du tribunal errent, en attendant, les *non cités*, les espions, les délateurs, la meute des traîtres au regard perçant, au flair subtil, et les piqueurs qui savent les pistes, les

1. G. de Puilaurens, ch. XLVII.

gîtes, les tanières du gibier humain, et qui ont dressé des chiens pour cette chasse aux cathares, comme les Espagnols, plus tard, en dresseront pour la chasse aux Indiens dans les forêts de l'Amérique[1].

Cependant le héraut, escorté de ses archers, parcourt le bourg épouvanté, s'arrêtant à chaque carrefour, et convoquant le peuple aux sons lugubres de son cor. Il lit à haute voix les noms des inculpés et les envoie devant la cour. Mais beaucoup se sont dérobés. On se met à la recherche des contumaces. On va de quartier en quartier, de rue en rue, de porte en porte; on fouille les maisons de la cave au galetas. On en découvre dans les granges, dans les étables. On traîne devant les juges ces récalcitrants. Mais le plus grand nombre s'est enfui dans les bois. Car qui n'était pas coupable? qui n'était pas suspect ou convaincu? qui n'était pas hérétique ou patriote? qui n'avait pas, d'une manière ou d'une autre, combattu le roi de France ou l'Église romaine? qui n'avait pas un père ou une mère, un frère ou une sœur, un parent, un ami parmi les faidits, errant dans les forêts, réfugié en Espagne ou en Lombardie? Ces fugitifs pouvaient devenir des chefs de bandes dangereux. Des camps pouvaient se former dans les déserts. Aux archers se joignirent les traqueurs, aux mouchards les dogues; et les chasseurs d'hommes avec leurs meutes dressées à la proie humaine commencèrent leurs battues dans les forêts des Pyrénées.

1. *Registres manuscrits de l'Inquisition de Toulouse.*

Les inquisiteurs, après une première tournée dans le Lauragais, rentrèrent dans Toulouse, avec un butin de deux ou trois cents accusés. Ils condamnèrent cette multitude à une détention temporaire ou perpétuelle dans les *murs*. Mais on incarcérait depuis quinze ou vingt ans; on n'eut pas assez de prisons pour tant de captifs; les condamnés, parqués dans quelque enceinte, comme un bétail, durent attendre l'achèvement des nouvelles tours. Ils durent prêter serment qu'ils ne se déroberaient point à leur pénitence, et quiconque conseillerait ou seconderait leur évasion fut d'avance frappé d'excommunication et d'anathème. Ils voyaient grandir chaque jour leurs cachots construits à leurs propres frais, et peut-être de leurs propres mains, comme ces suppliciés qui devaient, avant leur exécution, creuser leur tombeau[1].

On envahit les châteaux : on chercha surtout à se saisir des barons; ils étaient les chefs du peuple, les béliers du troupeau. Il résulta de cette immense enquête que huit branches des Villeneuve, sept des Villèle, cinq des Roqueville, quatre des Alaman, trois des Varagnes, les maisons de Latour, d'Aragon, de Saint-Germier, de Castillon, de Rochemaure, de Saint-Julien, de Montgaillard, de Romegos, de Mir, toutes les familles chevaleresques étaient hérétiques. Elles fournissaient des vierges, des veuves, des diacres, des évêques à l'église du Paraclet, et leurs escortes armées conduisaient ce sacerdoce fraternel et national de châteaux en

1. Doat. — Du Mège.

châteaux, de forêts en forêts. La tribu féodale des Villeneuve apparaît la plus nombreuse dans la guerre romane et l'église johannite. Pons de Villeneuve fut un des juges laïques du colloque célèbre de Montréal (1207). Donat, Arnauld, Bertran, Bernard, Estèbe, écoutaient les prédicateurs albigeois dans toutes les forêts du Lauragais. Estève fut même diacre, et sa mère, dona Sapdalèna, une des grandes matrones du Paraclet. Bertran, le moins ferme, abjura, et, sous la terreur, assistait assidûment aux jugements de ses complices et de ses frères. Plusieurs furent alors condamnés à la prison et peut-être même au bûcher. Déjà, en 1237, Jordan de Villeneuve, chevalier, avait été condamné à une immuration perpétuelle, avec Bertran de Roaix, Pons d'Arrens et plusieurs autres chevaliers, et citoyens de Toulouse. En 1241, Ramon-Arnauld de Villeneuve, chevalier, avait été condamné à faire à pied, et le bourdon à la main, des pèlerinages à Cahors, à Rocamadour, à Notre-Dame de Souillac, à Saint-Martial et Saint-Léonard, au Puy-en-Velai, à Saint-Antonin, à Saint-Gilles et à Saint-Jacques en Galice ; et à fournir trois milliers de briques plates, dix muids de chaux et cent charges de sable, pour la construction des prisons des hérétiques[1]. Ces prisons servirent à l'incarcération de ses frères et de ses compagnons de guerre, Alaman de Roaix et Pierre de Mazeroles.

Au centre de la ville de Toulouse, au milieu d'un inextricable écheveau de ruelles tortueuses, on

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. Addit. Du Mège. Pr. 2.

trouve une étroite place triangulaire. On dirait l'emplacement d'un autel consacré à la trine-unité de Dieu. C'est le cœur, le foyer, le capitole populaire de la Toulouse républicaine et chevaleresque du moyen âge. Ce terrain que le toulousain patriote devrait baiser avec respect, est l'emplacement de la maison des Roaix, la plus grande des races capitulaires de Toulouse[1]. Alaman en fut le chef, au moins par l'héroïsme et le martyre. Après la bataille de Muret, il accompagna le comte son seigneur dans l'exil d'Espagne. Il revint d'Aragon avec le prince, et rentré dans Toulouse, il eut l'honneur de loger dans son palais, pendant la lutte, Ramon VI, et après la victoire, Guilhabert de Castres : la Patrie et le Paraclet. Il fut l'un des vaillants chevaliers de Ramon VII, contre l'invasion du roi Louis VIII, et, après le traité de Paris, l'un des magnanimes citoyens de Toulouse, contre l'établissement de l'inquisition dominicaine. L'inquisition assiégea le palais des Roaix, forteresse du patriotisme roman et de l'hérésie cathare, et posa, comme deux camps sous ses murailles, au levant, le couvent des Carmes, au couchant, le monastère des Dominicains de la rue Saint-Rome. Le farouche frère Arnauld cita à son tribunal l'énergique Alaman, et condamna à dix ans de réclusion le grand citoyen contumace. Alaman sortit de Toulouse, et se retira dans ses châteaux du Lauragais, et principalement dans son bourg favori d'Avignonet. Il n'apparaît point dans la nuit tragique. La conjuration des barons se dé-

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*, t. IV, p. 78.

robe à l'ombre d'Alfaro. Il fut poursuivi comme complice, saisi enfin dans les bois, conduit enchaîné dans Toulouse, et jugé à la Maison-Commune. (14 février 1245.) Il était un de ces évêques guerriers institués, pour la défense du Paraclet, au synode de Montségur. Alaman ne fut pourtant pas considéré comme évêque; il ne fut pas condamné au bûcher, mais à l'immuration perpétuelle dans les *prisons de Saint-Étienne*. Ce jugement fut rendu par Guilhem Isarn, prieur des dominicains, assisté des frères Pierre Aribert, Ramon de Paonac et Joan de Saint-Gaudens. Le comte de Toulouse était présent à la condamnation d'Alaman. Ramon VII ne put sauver son serviteur; on craignit qu'il ne laissât échapper son fidèle chevalier. Alaman ne fut point immuré dans la prison du comte, mais dans celle de l'évêque, remis à la garde de Ramon du Falgar, évêque de Toulouse, et, pour que son supplice fût sans espoir, enseveli vivant dans les basses-fosses de l'évêché contigu à la cathédrale[1]. La noble et patriotique maison des Roaix fut cruellement décimée avant et après la condamnation d'Alaman. L'année suivante (4 des ides de mai 1246), sa femme Joana, plus fervente encore, et qui l'avait, dit-on, entraîné au catharisme, fut immurée à perpétuité. Elle trouva dans sa réclusion Pierre, Bertran et Aicélina de Roaix, condamnés à la même mort vivante; ces deux derniers avaient déjà passé huit ans dans leur tombeau. Cinq Roaix gisaient dans les prisons domini-

1. *Registres de l'Inquisition de Toulouse.*

caines. Nous ne disons rien de la confiscation de leurs biens jetés aux moines et aux agents de l'inquisition. Le comte n'osa ni ne put consoler cette grande infortune. Mais le peuple, moins timide, essaya de payer la dette du prince envers ces magnanimes citoyens et porta au consulat Griffius et Ugo de Roaix, Ugo son compagnon de captivité du Louvre, et contraint d'être témoin de la condamnation d'Alaman au Capitole (1247). L'année suivante encore Roger et Montasi de Roaix furent élevés aux honneurs capitulaires. Mais alors cette grande race, blessée au cœur et comme épouvantée de son supplice, fléchit à son tour. Cette année même elle cache son tombeau dans l'église des Dominicains. Sa morne lassitude respire sur la pierre sépulcrale et son indignation palpite dans cette épitaphe superbe : *Voici le repos terrestre d'hommes qui, par l'épée et l'éperon des aïeux, portèrent jusqu'aux astres le nom de Roaix*[1].

Le même jour fut condamné le fameux Pierre de Mazeroles, seigneur de Gaja-la-Selve, le plus hardi, le plus dévoué, le plus entreprenant, le plus infatigable, le plus incroyablement téméraire des chevaliers du Paraclet. Il avait traversé toutes les aventures tragiques de ce siècle, la croisade, l'exil d'Espagne, la délivrance et la victoire de Toulouse. Avec Alaman de Roaix, son ami, il fut l'un des compagnons de Ramon VII, dans sa campagne contre

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXX. Innocent IV relâcha Bertran de Roaix et vingt ans après (1270), le comte Alphonse rendit ses biens à ses héritiers Ramon, Alamanda et Sybilia de Roaix. Doat, XXXII.

Louis VIII. Après la funeste paix de Paris, il se mit à la solde de Guilhabert de Castres, et commanda la garde du sacerdoce albigeois qu'il ramena sur le Thabor. Il ourdit le meurtre des inquisiteurs qui, échappés d'Avignonet et de la massue d'Alfaro, seraient tombés dans l'embuscade de Las Bordas, sous le poignard de Pierre de Mazeroles Il prit part à l'invasion du vicomte de Carcassonne, et à la défense de Montréal d'où, à travers les lignes françaises, il enleva l'évêque Pierre Polha qu'il ravit à la mort. Il participa, mais du dehors, à la défense de Montségur, rôdant, comme un vautour, sur les derrières du camp français. Voici sa dernière aventure qui peint au vif ce hardi condottière du Paraclet. Dans un vallon du Podaguez, au couchant de Saverdun, s'élevait le monastère de femmes de Brie. Agnez de Belpech, une des religieuses, mourante, réclamait l'extrême-onction cathare. P. de Mazeroles reçoit le message d'Agnez, va chercher dans sa grotte le fameux diacre Bernard de Maireville, et l'un et l'autre, au galop de leurs chevaux, franchissent les coteaux du Lauragais, la plaine de Mazères, et, haletants, arrivent à Brie. Pierre enferme les hommes et les femmes du village et les recluses du monastère dans l'église rustique, les met sous la garde de ses compagnons des bois, et pénètre dans le cloître où Bernard de Maireville *hérética* la nonne moribonde. Le consolament donné, il rouvre les portes de l'église, et regagne son château de Gaja-la-Selve[1].

1. *Registres de l'Inq. de Toul.* Art. Maïreville. Dép. d'Arnaude Bénédicte, prieure de Brie. Le onastère de Brie est

L'Inquisition mit à un haut prix sans doute la tête du redoutable chef des faidits. Il dut quitter son manoir, se cacher dans sa forêt. Les bayles des villages voisins lui portaient des vivres dans ses halliers. Il fut traqué par les chiens, et enfin forcé dans sa tanière, comme un léopard. Conduit à Toulouse, il se trouva sur la sellette avec Alaman de Roaix. Mais, plus heureux que son héroïque et religieux compagnon, Pierre, condamné à mort, termina ses aventures sur le gibet du Pré-Comtal. Sa femme Ermengarde, non moins énergique, fut immurée, son manoir de Gaja détruit, et ses biens donnés probablement aux templiers de Plagne, surveillants de ce vaste refuge de la Selva.

Pierre de Mazeroles raconte lui-même à ses juges comment il fut découvert dans sa forêt. Il y reçut un jour un vieil ami, un exilé qui revenait de Lombardie. Ils s'entretinrent des compatriotes émigrés, probablement du grand troubadour Figueyras, de l'empereur Frédéric II, ce poëte couronné qui venait de prendre Rome, et qui donnait tant de repos aux églises cathares d'Italie. Bernard d'Esplas était un traître; il s'était vendu aux inquisiteurs; il mit les archers aux trousses de Mazeroles[1]. Son fief de félonie est peut-être ce château d'Esplas que l'on voit encore non loin de Saint-Martin, sur les collines du Podaguez. Pierre devant ses juges manqua de sincérité : l'homme de guerre

aujourd'hui un château, voisin de l'église, le long du ruisseau qui lui donne son nom, et ombragé de vieux platanes qui ont pu voir P. de Mazerolles.

1. Art. Gaja-la-Selve.

rusa. Il avoua qu'il connaissait depuis seize ans l'évêque En-Marti; qu'il avait reçu le baiser de paix, qu'il avait assisté au consolament; qu'il acceptait toutes les doctrines cathares, excepté deux, savoir : *que les âmes émigrent de corps en corps,* et *que l'hostie catholique ne soit pas le corps du Christ.* Par cette feinte d'orthodoxie tardive, il espérait probablement se dérober au gibet. Peut-être aussi, n'est-ce qu'un mensonge du scribe dominicain. Nous le surprenons en flagrant délit de fausseté le même jour à propos d'Alaman de Roaix. Ce grand citoyen fit cette confession : *que le salut n'était pas dans le baptême et le mariage; que les corps des morts ne ressuscitent pas; que Dieu ne créa pas les choses visibles;* et enfin *qu'il existe deux dieux, le bon et le mauvais* [1]. Quant aux choses visibles, ce n'est qu'un malentendu... *Deus non fecit visibilia quia non sunt,* dit le docteur Garcia, de Toulouse, le maître ou le condisciple d'Alaman. Mais voici où éclate la fausseté de l'inquisiteur. Le catharisme enseigne un Dieu un, unique, universel, et dans ce Dieu infini deux principes secondaires. Ce sont ces principes dont le scribe fait deux dieux. D'où Alaman prendrait-il son dieu mauvais? De la Matière? Elle n'est pas. De Satan? Il n'est pas le Mal. Donc Alaman n'a pas pu dire qu'il croyait à deux dieux : calomnie, d'ailleurs, vieille de mille ans et renouvelée des adversaires des Manichéens [2].

Le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne,

1. Dom Vaiss., VI, ad. au l. XXV, p. 25.
2. Saint Augustin contre Fauste.

faisait main basse sur les échappés de Nore et de Montségur. Alors disparaissent deux amis de Mazeroles, l'évêque Pépolha et Roger d'Aragon, chef des faidits du Cabardez. Pépolha dut être brûlé sur la grève de l'Aude, mais son bûcher n'a pas laissé de lueur dans l'histoire. Le même nuage nous dérobe Roger d'Aragon, soit que ce grand baron ait terminé sa vie errante aux gibets ou dans les basses-fosses de Carcassonne, soit qu'il ait expiré comme un vieux lion dans quelque caverne de la Montagne-Noire. De l'autre côté de la chaîne, l'inquisition fit une capture importante, celle de Sicard de Figueyras, ancien diacre de Cordes et directeur de la grande tisseranderie johannite d'Elvas. Après la dispersion de ce séminaire, il évangélisa pendant dix ans la région de l'Albigeois. Il avait pour compagnons Pierre Capéla et Joan del Coler, et pour auxiliaires Ramon de Villar, Bernard del Pagut et Bertran de Montagut. Sicard fut, à ce qu'il semble, trahi par un de ses hôtes. « Nos amis les plus chers et les plus intimes, dit-il, deviennent nos ennemis; ils nous saluent, nous saisissent et nous livrent à la cour pour racheter leurs péchés. » Il fut conduit devant Isarn, abbé de Vieil-Muret, lieutenant du frère Ferrier, et vice-inquisiteur de l'Albigeois. Isarn était poëte et tellement *enraisonné de rimes et de romans* qu'il rédigea son interrogatoire en vers, et voulut immortaliser dans un poëme la gloire d'avoir converti ou brûlé un grand docteur cathare [1].

1. Las Novas del Héretge.

Voici les principaux chefs d'hérésie relevés par l'inquisiteur : 1° L'enseignement populaire ; les bergers dogmatisent dans les *buissons*. — 2° Le baptême spirituel, administré sans *eau*, sans *sel* ni *chrême*. — 3° La négation de l'Eucharistie, et du pouvoir du prêtre qui, même souillé de vice et de sang, peut, dit-il, d'une parole sainte, faire descendre par *force*, le corps du Christ, tel qu'il s'offrit sur la croix. — 4° L'incompatibilité du mariage et de la perfection cathare, thèse qu'Isarn réfute sans s'apercevoir qu'il combat contre le célibat monastique. — 5° La spiritualité des corps dans le ciel : l'Albigeois n'admet pas la résurrection ; mais il croit que l'âme prend une chair nouvelle, en quoi Sicard paraît moins éloigné qu'Isarn du corps spirituel dont parle saint Paul. — 6° L'identité des âmes et des anges qui tombèrent, dit-il, comme une *pluie du ciel*. — 7° Enfin, la formation de l'homme et de l'univers par le démon. Isarn, comme son collègue de Toulouse, confond le Satan albigeois avec le Satan catholique. Prince et principe de la distinction, Lucibel est l'auteur des formes passagères, un *agent*, sur la terre, et bientôt dans le ciel un *Ami* de Dieu [1].

Isarn est un poétastre et un théologastre de couvent. Il ne comprend pas cette haute et subtile théologie alexandrine. Cependant il cite saint Paul, *le riche apôtre*, et parle de saint Jean comme du *premier* évangéliste, celui *qui vole le plus haut dans le ciel*.

1. Lucibel n'est le formateur des choses que *voluntate et nutu Dei*. Art. Mongiscard.

Sa poésie est plate et brutale, une poésie de bourreau. Le tragique argumentateur insulte son adversaire, l'appelle menteur, larron, et lui montre le bûcher qui s'allume. Ce brasier apparaît toujours à l'horizon de chaque strophe. Son poëme, dans sa platitude barbare, est néanmoins d'une très-grande valeur historique. Toutefois, il n'est pas impossible qu'il ne soit une fiction, une sorte de manuel en vers de conversion, et une espèce de roman de la torture et du bûcher. Il restera toujours incroyable que Sicard, un archidiacre ou évêque de l'Albigeois, s'avilisse jusqu'à solliciter le rôle de délateur anonyme, et de mouche obscure de l'inquisition, en face de cet éclatant spectacle des deux cents martyrs de Montségur. Quoi qu'il en soit, le vengeur du Figueyras de Castres, c'est le Figueyras de Toulouse, dont nous entendons rugir l'ïambe immortel : *Roma !*

Le fougueux frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, vint en aide à ses collègues de Toulouse, et transféra son tribunal à Limous, un foyer de patriotisme, où il cita les peuples du Lauragais oriental [1]. C'est alors que périrent probablement Gérald de Caraman, évêque, et sa femme Géralda de la Tour, diaconesse, expulsés des manoirs hospitaliers des fils d'Impéria.

1. *Inq. de Toulouse.*

III

INQUISITION DANS LE LAURAGAIS. — LAURAC-LE-GRAND. — BARTAS. — LES ROQUEVILLES. — LES QUIDERS. — LES SAINT-ANDRÉO, CAP-DE-PORC.

Continuons de suivre, de bourgade en bourgade, l'horrible tribunal dans le Lauragais épouvanté. Arrêtons-nous à Laurac-le-Grand, capitale primitive de ce pays des Labours. Toute l'antique maison de Laurac était détruite. Les fils d'Impéria, les chevaliers d'Aniort, étaient ou incarcérés, ou fugitifs, ou exilés. Laurac, comme Aniort, est occupé par un sénéchal français. Il n'est souvenir que d'une Navarra de Montréal, parente de ces barons. Un témoin rapporte que son père avait en dépôt 500 sols melgoriens, que Navarra, avant d'être diaconesse, avait légués à l'église cathare. Le dépositaire avait probablement trouvé bon de retenir pour lui cette somme inutilement réclamée par l'évêque Bertrand d'En-Marti [1]. Aucune foi n'était gardée, aucun dépôt n'était rendu aux Amis de Dieu.

L'archiprêtre du Lauragais raconte l'histoire du chevalier Ramon seigneur de Barta ou du Bartas, non loin d'Avignonet. Sa mère était diaconesse et vivait avec six autres parfaites dans une forêt. Deux servants du chevalier livrèrent aux inquisiteurs les sept Amies de Dieu. Barta, furieux, fit pendre les deux traîtres aux branches d'un chêne. Le chevalier, condamné pour hérésie, vécut

1. Art. Laurac.

en faidit : il errait dans les bois de Balaïsc, près de Gardouch ; Galabert, un servant de Ramon de Varagne, de Gardouch, lui portait du pain, du vin et des viandes en ayant l'air de chasser dans la forêt. Barte avait pour compagne une diaconesse. Cette femme, dans cette vie errante et misérable, devint lépreuse. Elle fut transportée à la maladrerie de Laurac. Le chevalier alla l'y voir, et resta dans la maison, bien venu des gardiens. Cette femme étant à l'extrémité, Barte alla chercher deux diacres dans les bois ; et les servants, Joan de Arnaulda et Arnauld Mazeler, les introduisirent auprès de la mourante qui reçut le consolament. Après sa mort, Barta rentra dans ses forêts ; les deux serviteurs compromis s'attachèrent au noble faidit. Mazeler périt bientôt par le bûcher, et son chef n'eut pas sans doute une destinée moins tragique. Barte n'admettait, de la Bible, que le Nouveau Testament [1]. Le chevalier est probablement un ancêtre de l'illustre poëte Salluste du Bartas.

Roqueville est une bourgade située, comme son nom l'indique, au pied d'un monticule d'où coule une fontaine et dont la cime est couronnée d'une chapelle et d'une statue de la Vierge. La Vierge se déclara pour la croisade, et les seigneurs de Roqueville, pour punir la patronne séditieuse, incendièrent son rustique oratoire [2]. La Vierge sauva son image et son sanctuaire ; elle vainquit avec l'Inquisition, et les fiers châtelains, ennemis des moines et protecteurs des cathares, avaient à comparaître devant

1. Art. Laurac.
2. Du Mège, *Hist. de Toul.*, ch. IV, p. 80.

le terrible tribunal. Ils étaient cinq frères indomptés. Avant la croisade, ils avaient combattu, pour leur indépendance, contre les comtes de Toulouse. Après la croisade, ils combattirent vaillamment, pour l'indépendance romane, contre le roi de France. Ils soutinrent Montségur, et luttèrent contre l'inquisition. Ils opposèrent aux dominicains la conjuration du silence; ils imposèrent leur mutisme à leurs vassaux. Mais enfin ces taciturnes chevaliers furent contraints de répondre et de déposer devant leurs juges. Estold de Roqueville et sa femme Géralda confessèrent à Mongiseard qu'ils avaient fréquenté Guilhabert de Castres, Vigoros de Bocona, et Bernard de la Motta; qu'ils visitaient Montségur, collectaient du blé, de l'avoine, des chemises, des chaussures pour les Amis de Dieu, écoutant, escortant les évêques de forêts en forêts, en compagnie des Roaix, des Varagne, des Villeneuve, et des frères Pierre et Pons de Mazeroles [1].

Ramon de Roqueville nous fait connaître la curieuse et débonnaire figure de Guilhabert Alzeu, le moine de Sorreze, prieur de Saint-Paulet, à demi albigeois, recevant dans son presbytère le diacre Bonfils et son compagnon Pierre Coma, intercédant en leur faveur auprès de son terrible ami l'archevêque de Narbonne, faisant cultiver ses vignes par les Bonshommes, buvant son vin avec les chevaliers, vivant avec sa servante, et réalisant l'image du prêtre mondain, serviable, gracieux et grivois [2].

1. Art. Montgiscard.
2. Art. Saint-Félix.

Bernard de Roqueville vit les hérétiques en divers lieux; il les crut véritablement bons, et, dans son indigence, reçut d'eux des présents, savoir des chemises, des souliers et des brodequins. Mais il ne crut pas à leurs erreurs. Il vit à Saint-Paulet le diacre Bonfils et son compagnon, mais on les disait réconciliés à l'Église romaine. On sent, à ces réticences, trembler la voix de ces chevaliers, moins fermes devant les tribunaux que sur les champs de bataille. Voilà donc l'un des seigneurs de Roqueville, ancien capitoul de Toulouse (1227) qui, réduit à la mendicité, reçoit l'aumône de l'église cathare, mendiante elle-même et proscrite sur la terre [1]. Les biens de Bertran et de Bégou de Roqueville furent confisqués. Ils s'étaient réfugiés à Montgalhard dans le Sabartez. Ils étaient même écuyers des comtes de Foix.

Joignons aux dépositions, plus ou moins sincères de ces barons, la confession touchante d'un pauvre vigneron, confession pleine d'un courage naïf et d'une grandeur qui s'ignore : « Pendant que je travaillais aux vignes, dit Pons Viger, ma mère Audiarda se fit hérétique dans le logis des Domercs, à Saint-Paulet. Puis elle revint dans ma maison où elle resta un mois. Pendant ce mois, je vins voir deux fois ma mère, et lui donnai deux fois à manger, ne pouvant faire plus à cause de ma pauvreté. Si j'avais eu de quoi, de grand cœur j'aurais fait davantage quoiqu'elle fût hérétique. Je ne l'*adorai* pas, ni ne la vis *adorer*, mais je fus

1. Art. Saint-Paulet.

quinze jours dans la maison où ma mère hérétique se tenait publiquement. Il y a de cela trente ans. J'ai un fils, Pierre Vigier, qui, moi absent, prit la fuite, voici deux ans. Il m'envoya un messager, et je me rendis auprès de lui, de nuit. Je le priai d'abandonner les hérétiques, mais il refusa et me pria de l'*adorer*. Je ne voulus pas, et cela eut lieu cette année même. Enfin ma femme m'a quitté, ce mois-ci. Je crois qu'elle s'est faite hérétique, mais je ne sais où, car je ne l'ai pas revue depuis. » On voit bien, à ce récit, la contagion du catharisme persécuté. On sent un cœur battre dans la poitrine de ce pauvre vigneron ; on est réjoui de retrouver la nature, muette dans ces chevaliers tremblants, éteinte dans ces féroces inquisiteurs [1].

A Avignonet, dans le château même où fut exécuté le meurtre des inquisiteurs, nous avons le récit de ce massacre de la bouche d'un des conjurés, Bertran de Quiders. Les Quiders étaient cinq frères, fils de Bernard de Quiders et de Guilhelmeta de Saint-Andréo. Bernard de Quiders, leur père, est ce terrible baron qui dans une assemblée nocturne, ayant découvert un prêtre déguisé, un espion des inquisiteurs, le fit mettre à genoux devant lui, et au lieu de le frapper de sa dague, se contenta d'uriner sur sa tonsure, baptême de honte mais de clémence qui convertit ce misérable au catharisme. Bertran, son fils aîné, sauvé de la mort par les médecins albigeois, dévoua sa vie à la défense du Paraclet, et, de

1. Art. Saint-Paulet.

bonne heure, eut des démêlés avec l'Inquisition qui l'envoya, marqué d'une croix, et le bourdon à la main, faire un pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul à Rome. Le farouche coquillard revint d'Italie avec des projets de vengeance. Arrivé au Mas-Saintes-Puelles, il enfonce de nuit les portes du presbytère, enlève les deux roussins du prieur auquel il ne fit aucun mal, et, donnant l'un de ses chevaux à son écuyer, s'élance sur le dos de l'autre et s'en va guerroyer dans les bois. C'est quelque temps après sans doute qu'eut lieu le massacre d'Avignonet. Bertran de Quiders, devant le tribunal, le présente comme un fait accidentel. Un soir il aurait d'aventure rencontré Golairan venu à son insu de Montségur. Golairan lui aurait annoncé l'arrivée des faidits du Thabor, et proposé la capture mais non le massacre des inquisiteurs. Bertran ruse, déguise, a peur du gibet. Il ôte à cet acte célèbre son caractère original : il fut une conspiration, une conjuration nationale, dans laquelle directement ou indirectement trempèrent toutes les classes de la société romane [1]. Bertran de Quiders, parmi beaucoup de faux-fuyants, laisse pourtant échapper ce ferme et tragique aveu : *Nous pensions en tuant les inquisiteurs tuer l'Inquisition*. Et son mot est confirmé par ce cri triomphant d'Estor et d'Astorga de Rosengas, de Caraman : *Tout est mort ! Tout est délivré !* Après cette sanglante nuit, Bertran de Quiders et Ramon de Golairan se réfugièrent à Auriac. D'Au-

1. Art. Avignonet.

riac, gagnant la vallée de l'Ariége, ils s'enfuirent à Castel-Verdun dans le haut comté de Foix. Puis, ils s'enfermèrent vaillamment dans Montségur assiégé. Après la chute de la forteresse sainte, ces nobles faidits vécurent encore douze ans dans les forêts, probablement auprès de Loup de Foix. Ce n'est qu'en 1258 que Bertran fut pris et jugé. Devant le tribunal, il ne compromet jamais ses hôtes. A Castel-Verdun, dit-il, nous fûmes recueillis par *un grand jeune homme maigre et sec qui savait que nous étions proscrits pour le meurtre des frères*. Ils étaient hébergés comme des vengeurs et des libérateurs. Bertran, chef d'une bande patriotique, donne un pieux souvenir à chacun de ses compagnons disparus. Golairan est incarcéré; Guilhem Faure, Ramon de Na Rica, et Ramon de Balaguer ont été pendus; Gaillard Othon, Berseja, Pierre Vielh et Jordanet du Mas, ont péri dans les combats. Le redoutable proscrit termina sans doute sa longue épopée d'aventures et de brigandages chevaleresques, aux gibets d'Avignonet[1].

Le Mas-Saintes-Puelles était la ville des Saint-Andréo Cap-de-Porc. C'était une race de légistes, d'évêques et de chevaliers, les Arnauld du XIIIe siècle. Le patriarche de cette tribu, Gui, le vieil avocat du comte Ramon VI et de la patrie romane, devant les conciles, était mort à Montségur. Six Cap-de-Porc avaient péri : trois sur le bûcher; trois en défendant la Roche-Sainte; d'autres encore ont disparu mystérieusement. L'inquisition vint récla-

1. Art. Avignonet

mer au Mas les restes de cette grande maison chevaleresque si cruellement ravagée. Elle interrogea d'abord Pélegrina et Guilhelmeta de Saint-Andréo; Guilhelmeta, la mère des Quiders; Pélegrina, la bru fidèle, la tendre Ruth de Braïda du Peyrat, cette Noémi infortunée brûlée à Montségur. L'une et l'autre avaient connu les deux patriarches albigeois Guilhabert de Castres et Bertran d'En-Marti. Puis vient Na Dias, fille de Ugo de Laura, de Cabaret, épouse de Bernard de Quiders. Puis Fauressa, femme de Guilhem du Mas, et mère de Guilhelmet et de Jordanet, les jeunes héros et martyrs de Montségur. Elle a reçu bien des fois les Amis de Dieu et même, étant malade, elle fut *hérétiquée, ayant perdu la parole*, dans sa maison du Pal de Sama, près de Laurac. — Palaisi du Mas, fils de Bernard et de Saurimonde, a servi, avec ses oncles et ses cousins, dans l'armée de Pierre-Roger de Mirepois, aux environs de Montségur. Un jour il entra dans la forteresse qu'il était curieux de visiter, et vit, devant un rocher, plusieurs vieillards assis au soleil. C'étaient, lui dit-on, des hérétiques, mais il ne leur parla pas.

Jordan du Mas[1], chevalier, est bien plus ferme et plus explicite. Il a fréquenté les Amis du Dieu; il les *adora* et entendit leurs sermons; il vit l'évêque Bertran d'En-Marti au Mas et à Montségur. Il

1. Il y eut trois Jordan du Mas : 1° Jordan le vieux (Jordanus senex), frère de Gui, un vieillard octogénaire, tué devant Montségur; 2° Jordan, fils de Gui, sorti vivant de Montségur et traduit ici devant l'inquisition; 3° enfin Jordanet, le héros et le martyr adolescent du Thabor.

l'escorta souvent à travers les bois, et notamment d'une forêt, voisine de Mirepois, jusqu'à Saint-Julien de Lauragais où d'autres guides leur furent donnés pendant la nuit par Béatrix, femme de Bernard, seigneur de Saint-Julien. Il compromet son frère Aribert, et sa belle-sœur Flors, femme de Gaillard de Saint-Andréo [1]. Aribert du Mas, chevalier, visiblement troublé par les indiscrétions de son frère Jordan, a moins de solidité. Il avoue cependant qu'il a été plusieurs fois à Montségur. Il y était vers 1215 avec sa mère Garsena, témoignage précieux qui prouve de nouveau que Montségur ne fut point pris par Montfort, et confirme une fois de plus l'assertion du comte de Foix au concile de Latran. Il a vu aussi au Mas Bertran d'En-Marti et Bernard de Maireville dont son frère Bernard était l'acolyte. En somme Aribert n'a point *adoré* ni vu *adorer* les hérétiques. Il ne les a point entendus parler de la *mauvaiseté* des choses visibles, ni de l'hostie consacrée. Mais il a entendu des clercs exprimer les erreurs attribuées aux cathares.

Pierre Vidal affirme les mêmes choses des erreurs albigeoises entendues dans la bouche des clercs catholiques [2]. Mais il ajoute à propos des Cap-de-Porc que, lorsqu'il fut cité à Limous devant le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, Bernard, Jordan, Gaillard et Aribert du Mas lui défendirent

1. Art. Mas-Saintes-Puelles.

2. Voyez aussi art. Gardouch et Montmaur, et surtout Doat XXV, p. 160. Dép. de Bernard de Montesquieu.

d'avouer quoi que ce fût aux inquisiteurs. A son retour, Saurimonde, femme de Bernard, lui demanda : « As-tu révélé quelque chose de moi ? — Oui, répondit-il. — Eh bien, s'écria-t-elle, malheur à toi ! ». Les Cap-de-Porc avaient mis l'indiscrétion sous la menace des poignards. Bernard de Cogota parut un jour au lit de mort d'Arnaud Magestre. P. Gauta s'écria : Bernard (du Mas), est-il juste qu'un délateur reste vivant sur terre ? Bernard opina sans doute pour la mort, car le traître se hâta de sortir du logis, et du bourg. Mais Arnauld Jordan, un autre perfide, fut poignardé par Pons d'Alaman, frère du premier ministre du comte de Toulouse [1].

IV

LES DESSERVANTS DES PAROISSES, COMPLICES DES CATHARES, ET AGENTS DES INQUISITEURS. — RAMON FORT ET SON LIVRE. — LES CHASSEURS DU COMTE. — CHASSES AUX CATHARES. — ARMES DES FAIDITS ALBIGEOIS — DESTRUCTION ET DISPARUTION DES AMIS DE DIEU. — BERNARD L'ESPINASSER.

Les prêtres des paroisses étaient les pourvoyeurs de l'inquisition. Nous en avons un exemple éclatant, c'est le prieur d'Avignonet enveloppé dans le massacre des inquisiteurs. Ils dressaient les listes des proscrits ; dirigeaient les fouilles dans les maisons ; conduisaient même les battues dans les bois. Nous le verrons tout à l'heure; mais avant de nous

1. Mas Saintes-Puelles. Dép. de Vidal, Alaman et Cogota.

donner ce triste spectacle, disons qu'il y eut aussi bien des prêtres tolérants, sympathiques aux Albigeois. Quelques-uns unirent la pureté à la charité : mais la plupart mêlaient la charité au relâchement regrettable des mœurs. Nous connaissons déjà l'indulgent et gracieux prieur de Saint-Paulet. Tel fut aussi Arnauld Baron, curé de Saint-Michel de Lanès. Dans le château de Bernard, seigneur de Saint-Michel, il assistait aux prédications de Bertran d'En-Marti. Il aimait les hérétiques, il mangeait avec eux ; on ne l'a pas vu pourtant recevoir le pain consacré ni le baiser de paix. Baron se jouait du droit d'inquisition dont il était revêtu contre ses paroissiens albigeois. Une fois, il imposa, pour fait de catharisme, une pénitence de six jours à Guilhem Tort, d'Exil. Guilhem lui proposa de jouer sa pénitence aux dés. Baron accepta, et Guilhem gagna. Guilhem racontait en riant ce bon tour à la Barbacane près de la Pomarède. Baron était un joueur effréné : il blasphémait en jouant; il en oubliait de confesser les mourants. On l'accusait aussi d'avoir fait beaucoup de faux mariages à Saint-Michel. Baron dut rendre raison de sa conduite devant le tribunal et suivit probablement son pénitent Guilhem dans les cachots de l'Inquisition[1].

Mais si Alzeu et Baron furent des prêtres tolérants et relâchés, il y en eut un grand nombre d'autres que leur pureté et leur charité chrétienne rendaient également sympathiques aux

1. Saint-Michel de Lanès.

Amis de Dieu. Le diacre catholique R. M., mêlé aux chevaliers, *adorait* les hérétiques, dans un désert[1]. Ramon Guilhem, alors diacre aussi, les *adorait* également, dans une forêt, et devint plus tard recteur de la Varenne[2]. Deux clercs, Guilhem Ramon et Pierre Cortès, conduisirent deux hérétiques dans un lieu où s'assemblèrent plusieurs barons. Guilhem Ramon ouvrit l'Évangile selon saint Jean; et pendant qu'il en faisait la lecture, les johannites en exposaient la doctrine[3]. Adam Raynaud, chapelain de Capdenac, vécut pendant deux ans avec l'écuyer Pons qu'il savait très-bien hérétique revêtu[4]. Martin de Cazils, curé d'Auriac, était croyant des hérétiques. Beaucoup de moines étaient cathares ou amis des cathares et entre autres le célèbre monastère de Bolbone, nécropole des comtes de Foix.

Mais en général les prêtres étaient des accusateurs officiels. Les plus doctes et les plus hardis recevaient de l'évêque et de l'inquisiteur une commission d'enquête, de controverse, et de capture, contre les Albigeois. Telle est celle que Bernard Suau, recteur de Tarabel, reçut de l'évêque Ramon du Falgar et de l'inquisiteur Arnauld Pélissier. Il y avait à la Batuda de Bunhac deux savants diacres, Pierre David et son compagnon. Aucun clerc catholique n'était capable de leur tenir tête. Le vaillant Suau les envoya défier dans leur désert. Les cathares acceptèrent le cartel; la dispute eut lieu dans

1. Montesquieu.
2. *Ibid.*
3. La Bessède.
4. Montmaur.

la forêt[1]. Elle eut pour témoins et pour juges les deux messagers qui avaient abouché les champions. Après le combat, Arnauld Bernard et Guilhem Barrau déclarèrent les hérétiques vainqueurs en tombant à leurs pieds malgré les menaces du recteur indigné. Les cathares se retirèrent vers leur cabane, dans la profondeur des bois. Suau pressait les témoins de lui indiquer leur retraite sauvage. Ils se refusèrent alors à cette félonie, mais plus tard, Barrau, pour gagner deux marcs d'argent, fit lui-même la capture des deux diacres que Suau envoya brûler à Toulouse.

Fabrina portait du pain et du vin aux hérétiques dans une *barte* voisine de Maurens. Le prêtre de Cambiac en eut vent et se rendit à la hutte cathare cachée dans ce fourré. Mais il n'avait pas assez de monde, et par crainte des croyants, il n'osa pas mettre la main sur les *Amis de Dieu*[2]. — Un parfait, un jour, abandonnant son acolyte, se présenta chez son oncle à Préserville. « Je reviens, dit-il, à la foi catholique, il me déplaît d'être de la secte des Bonshommes. » L'oncle en hâte va trouver le curé d'Odars : « Mon neveu peut il compter sur l'*indulgence?...* — Non, répond le prêtre, mais sur la *miséricorde*. Qu'il vienne seulement, et je le recommanderai aux inquisiteurs[3]. » — Deux paysans, mari et femme, battaient leur blé sur leur aire. Leur fils, faidit et albigeois, apparaît tout à coup; ils le

1. Tarabel. Suau venit... causa inquirendi et disputandi. (*V.* Combiac à la fin.)
2. Cambiac.
3. Preserville.

saisissent et le mènent au curé de la Bastide qui le livra au bayle et celui-ci au chasseur du comte. Dans la suite, moyennant les monitions et exhortations des frères Othon et Pellissier, inquisiteurs, le captif rentra dans l'église romaine[1].

Le prêtre était donc l'inquisiteur et même le traqueur paroissial. C'était à lui qu'on menait le menu gibier. Parfois il prenait une grande proie. Telle fut la capture de Ramon Fort, le fameux diacre de Caraman. Fort fut retenu par le bayle du canton qui moins cruel que cupide spécula sur le martyr. Ce malheur avait ému tout le Lauragais. Bertran d'Alaman, frère du ministre favori du comte, fit une quête dans les villages du Toulousain. Il en porta la somme à l'avare magistrat qui ferma les yeux sur l'évasion de Ramon Fort. Et le diacre illustre alla plus loin chercher tranquillement son bûcher[2].

Mais Ramon Fort, cette fois, est moins célèbre que son évangile johannite. Ce livre a toute une légende, une épopée populaire. Il était comme le symbole et le génie protecteur du prophète. Fort l'avait acquis avant son ordination. Pressentant son supplice, il le remit aux seigneurs de Cambiac. Le cathare ne voulait pas que les flammes qui consumeraient sa chair dévorassent l'Évangile du Bien-aimé. Quatre hommes un jour, à la tête desquels Jordan Sanche de Cambiac, par crainte des inquisiteurs, déposèrent le livre compromettant chez

1. Varennes. (*V.* aussi Baziège.)
2. Cambiac.

Guilhem Viguier. Guilhem avait une jeune femme ignorante, peureuse et bavarde, et qui détestait les Bonshommes. C'est elle qui venait de trahir Fabrina et les saints de la Barthe de Maurens. Deux vieilles diaconesses la voyante enceinte, lui dirent sévèrement qu'elle était grosse du démon. La simple Amersena comprit, à tort ou à raison, qu'elle portait dans son ventre le démon qu'elle n'avait que dans le cœur. De là une aversion plus grande encore contre les Amis de Dieu. Son mari voulut la réconcilier avec les deux parfaites qu'il aimait et que tout le monde vénérait à Cambiac. Il ne put vaincre son obstination et s'emporta jusqu'à la maltraiter. La naïve Amersena prétendait toujours être enceinte de son mari et non de Satan. Les rieurs s'en mêlèrent et persiflèrent la délatrice furieuse, sur ses *amours* avec le diable. Aussi quand elle vit Sanche remettre en dépôt à Viguier le livre de Ramon Fort, elle poussa des cris de paon. Elle leur déclara que d'aucune façon elle ne supporterait que ce livre restât dans sa maison. Sanche, pour cela, lui dit des injures, et confia le volume à son beau-frère, Pierre Viguier. Un mois après, vint un messager de Bertran Alaman, de la part d'Astorga de Rosengas, demandant le livre de Ramon Fort. Amersena l'envoya chez Pierre Viguier, qui rendit le volume johannite. La remise de l'Évangile coïncide probablement avec le rachat de Ramon Fort. La prudente Amersena ne donna rien pour sa rançon : on craignait même sa loquacité. Mais l'énergique Astorga lui fit porter ce message. « Gardez-vous de trahir Bertran Alaman : si vous le

faites, ses frères vous poignarderont! » Amersena retint son caquet, mais elle s'en dédommagea bien devant le tribunal à Cambiac ; et nous sommes redevables à son commérage de connaître les aventures de l'évangile de Ramon Fort[1]. Cette scène risible dérida probablement la sombre Cour. Elle surexcita l'hilarité des persifleurs d'Amersena jusqu'à se jouer des inquisiteurs. Ils changèrent de nom entre eux, et se firent inscrire à faux par le scribe dominicain. Il en résulta le plus comique imbroglio, qui se termina dans les frissons et les horreurs des cachots de Toulouse.

Les Albigeois ne versaient jamais le sang, et c'est de leur église uniquement qu'on peut dire sans figure : *abhorret a sanguine*. Ils n'avaient point d'armes, pas même un bâton, selon le commandement du Christ. Mais depuis qu'on les traquait comme des bêtes fauves, ils portèrent des armes, non pour l'attaque, mais pour la défense. Ils ne chassaient jamais, mais maintenant ils se déguisaient en chasseurs, les chiens quêtant devant eux[2]. Ils seraient morts de faim plutôt que de tuer un roitelet. Ils voyageaient à cheval, munis d'arcs, de flèches et de lances[3]. Ils avaient des haches dans leurs huttes et leurs grottes. Arnauld Ségui raconte aux inquisiteurs qu'étant un jour dans la forêt de Seyra il découvrit dans une *barthe* une cabane d'hérétiques. Quand les Albigeois virent le fureteur, ils

1. Cambiac.
2. Barelles.
3. Plagne.

s'élancèrent après lui, brandissant leurs haches. Ségui, demi-mort, s'enfuit à toutes jambes, en poussant des hurlements d'effroi. Les hommes de la Garde accoururent à ses cris, le sauvèrent, et brûlèrent la hutte, d'où les Bonshommes s'étaient à leur tour dérobés dans la forêt [1]. La nuit, ils se retiraient parfois, pour dépister les espions, dans les chapelles isolées, les oratoires solitaires. Dans l'église rustique de Cargaudas on en découvrit qui faisaient bouillir leur marmite près de l'autel [2].

Les prêtres quêteurs et les espions fureteurs osèrent moins s'aventurer dans les buissons pour gagner leurs marcs d'argent. Après tant de crémations, les bûchers, on le comprend, vaquaient, faute de matière vivante. Aux enquêtes on substitua les battues, aux archers, les chasseurs d'hommes. On dressa des limiers à la proie humaine; des bassets qui dans les tanières des renards et dans les garennes des lapins allaient dénicher des cathares. On fit des chasses aux Albigeois, comme, dans les Iles, aux noirs marrons. Il y eut des chefs de traqueurs comme des capitaines de louvetiers. Nous en connaissons au moins deux d'officiels. On ne peut pas compter les braconniers plus nombreux que les feuilles des bois qui tombent en automne. Ces Nemrod du Lauragais, à ce qu'il paraît, n'avaient point de famille, étant vraisemblablement, comme les bourreaux, hors de l'humanité. Ils s'appelaient, nous citons leurs noms en latin pour ne profaner ni le français ni le roman, ils s'appelaient *Bernardus*

1. La Garde.
2. La Bastide du Falgar.

Venator, et *Willelmus Venator, frater alterius, quando capiebant hereticos* [1]. On les appelait aussi les *veneurs du comte*; soit que ce titre désignât une sommité hiérarchique, soit qu'on eût effectivement forcé ce malheureux prince de fournir ses veneurs et ses meutes pour chasser et dévorer son peuple. Ainsi le cor dominicain, qui jusqu'ici n'a terrifié que les bourgs, épouvantera aussi les forêts.

Le chef-lieu de cette vénerie était Baziège, situé, comme son nom l'indique, au milieu des bois, mais dont l'immense forêt primitive s'était brisée pour former plusieurs vastes *garrigues* [2]; c'étaient les refuges des Amis de Dieu. Ils avaient des grottes ou des cabanes dans les bois de Brival, de Trébons, de la Galèna, de l'Averan, de Cantaloup, de Saleïs, de Peyracava. Bernard Gaston prêchait dans les cavernes de Peyracava, sous la garde des seigneurs de Saint-Germier; Sicre et Améric, dans la forêt de la Guizola; Voisine des Cassers, sous la protection des Roqueville; Bernard Ot et Bernard Bru, dans la garrigue de l'Avéran et des Ferreters; Ramon Sans, dans la garenne de Saint-Romain. Guilhem Richard célébra une agape et soutint une discussion théologique contre un nommé Brun, champion de la papauté, dans le désert de la Garde en Lauragais. Les savants diacres Ramon Gros et Bernard Bonafos exposèrent les doctrines johannites dans les solitudes de la Bastide, à un auditoire composé de l'illustre Arnauld de Villemur,

1. Baziège.
2. De garric, chêne, chênaie.

de Pons et de Bertran d'Alaman, de Pierre de Got, de Ramon Escot, les noms les plus glorieux [1].

Alors ces Thébaïdes sauvages florissaient de chevalerie, d'indépendance, de sainteté. Les buissons y germaient les roses du pur amour, et les genêts, les lis de la chasteté; leur horreur se parfumait des vertus et des grâces platoniques Le *Bien-aimé s'était enfui dans les antres des lions et des léopards*. Maintenant ces édens sont des enfers, on n'y entend que les abois des chiens qui chassent des chrétiens, les sifflets stridents et sinistres des traqueurs de cathares qui se répondent de distance en distance sous les bois, et les fanfares féroces des veneurs du comte quand ils ont découvert un repaire de Saints, une tanière de Consolés qui, à travers les insultes et les blasphèmes, marchent paisiblement à la mort, en soupirant : *Au commencement était le Verbe, il était la lumière, il était la vie.*

Détournons un instant nos regards de ces horreurs pour les reposer sur un des centres pacifiques de la sainteté johannite. Après le Mas, après Avignonet, après Laurac et Fanjaus, une des métropoles du catharisme en Lauragais c'était Montesquieu. Montesquieu était le berceau des Villèle; ils étaient cinq frères, tous albigeois, ainsi que Ava, leur mère, et leurs femmes. Elis, Irlanda, Lombarda. Bernard de Montesquieu, l'aîné, recevait dans son manoir féodal les évêques et les diacres les plus renommés, B. de la Motte, Bertrand d'En-Marti, Bonafos. Bernard mourut entre leurs

1. *Hist. du Lang.*, add. et notes, liv. XXV, pag. 16.

mains et fut enseveli dans leur cimetière. Na Elis sa veuve continua de s'entourer des Amis de Dieu; elle en cacha un trois ans dans ses tours ; à la fin le frisson du bûcher saisit R. Bru qui résolut de se rendre à l'inquisition. Na Elis, connaissant que ces déserteurs devenaient autant de délateurs entre les mains des dominicains, fit poignarder l'apostat. L'énergique Na Élis et Bernard de Montesquieu, fils de son mari, furent incarcérés à Toulouse [1].

Montesquieu était comme un phalanstère albigeois. Les cathares y avaient un cimetière, un temple, des ouvroirs; on y comptait au moins six maisons d'hérétiques, mélange de l'oratoire, de l'école et de l'atelier. Arnauld Caboset et Pons de Grasac tenaient un magasin de cordonnerie. Ils fabriquaient et vendaient des chaussures, et tout en coupant leurs cuirs, ils faisaient de la morale et de la théologie. C'est probablement à cause de la puanteur des peaux que l'un d'eux soutint que Dieu n'avait pas fait cette corruption, et que l'incorruptibilité était le caractère de l'œuvre de Dieu [2].

C'est Pierre Picot ou Pegot d'Avignonet, un de leurs ouvriers, qui raconte ce fait. Ce Picot était un des guides habituels des *Amis de Dieu*. Bérengère de Gavarret partait pour être brûlée à Toulouse. La pauvre mère envoya ce messager vers sa fille, qui demeurait à Montgiscard, pour qu'elle vînt à son passage recevoir le baiser d'adieu. Je ne voulus pas la voir, dit aux inquisiteurs cette

1. Renneville.
2. Montesquieu.

fille féroce[1]. Ce monstre était dona Guilhelmetta, épouse de Ramon de Deyme, chevalier de l'antique maison des Durfort. L'effroi dénaturait, glaçait le sang, tuait le cœur. — Un soir, à la nuit tombante, une vieille parfaite et son acolyte parurent comme deux ombres à la porte de Montesquieu. La diaconesse fit appeler sa nièce et la pria de lui faire quelque bien, puisqu'elle avait de quoi. Je ne voulus ni lui donner, ni la recevoir, dit cette femme endurcie aux dominicains[2]. — Pierre de Seira, le *chaure*, rencontre un homme et une femme et leur vole un objet de dix sous. Plus tard, il sut que c'était des hérétiques, et je me repentis de ne les avoir pas arrêtés, disait-il au tribunal, pour avoir son salaire de Judas. Les voleurs étaient les agents des inquisiteurs[3].

Les Albigeois de la Bessède avaient des fabriques et des magasins d'habillements dont ils vêtissaient les pauvres. Ermengarde, femme de Pierre Beauga, demeurait avec les Amis de Dieu, en recevait des vêtements, mais ne fut jamais hérétique. Nous avons déjà vu les cathares donner des chemises et des chaussures au chevalier de Roqueville, appauvri par la croisade et l'inquisition[4]. Ils avaient aussi des compagnies d'ouvriers qui se louaient pour faire les moissons et les vendanges[5].

1. Montgiscard.
2. Montesquieu.
3. Gardouch
4. La Bessède.
5. Saint-Paulet. Montesquieu.

Ramon de Varagne se rendait de Toulouse à son domaine de Gardouch. Il rencontra deux diaconesses au pré de Montaudran « Descends, dit-il à son écuyer, et donne ta jument à cette vieille Amie de Dieu. » Le chevalier l'escorta ainsi pendant quatre lieues et ne la quitta qu'auprès de Gardouch. Il chassait un jour, avec son même écuyer Guillabert, au moulin de Capra ou de la Craba. Les deux chasseurs rencontrèrent B. Bonafos et son compagnon, sur le bord du ruisseau. Avec eux se trouvait Arnauld de Romagna; il y avait inimitié entre Romagne et Guillabert : le seigneur de Gardouch ordonna à son écuyer de faire la paix avec Romagne. Il en coûtait beaucoup à Guillabert, mais il n'osa résister à son maître, et les deux hommes d'armes mirent leurs mains dans la main des Amis de Dieu. Bonafos prêcha, probablement, sur l'oubli des injures, à un auditoire rassemblé sur le rivage de la Chèvre[1].

Guillabert, une autre fois, chassait seul dans le bois de Monteils. Les chiens, quêtant devant lui, firent lever un gibier inattendu. C'était le diacre Matheo de Gardouch avec ses compagnons armés jusqu'aux dents. Guillabert eut peur, mais il reconnut Mathéo vassal et ami des Varagne. Il lui demanda qui étaient ces inconnus. « Des hommes, répondit Mathéo, qui ne vous feront jamais de mal. » Toutefois le chasseur se hâta de sortir de la forêt, de peur d'être pris pour un traqueur d'hérétiques[2].

1. Gardouch.
2. *Ibid.*

C'est ce même Mathéo qui avait transféré le trésor de Montségur dans le Sabartez.

Na Pagana était un jour au Bosc-Donat. Elle rencontra deux hommes dans le bois : « Qui êtes-vous ? leur demanda-t-elle. — Nous sommes, dirent-ils, des Amis de Dieu. — Dans ce cas, poursuivit-elle, veuillez me dire pourquoi j'ai perdu tous mes fils. — Parce que, répondirent les inconnus, tes fils étaient des démons. » Il est probable qu'ils avaient trahi la cause romane. La pauvre mère ne voulut plus rien entendre et triste ressortit de la forêt [1].

Na Pagana évidemment ne dit pas tout. Qu'allait-elle faire sous ces dangereux ombrages ? Elle allait consulter les johannites soit comme médecins, soit comme diacres. Tous ces diacres étaient médecins. On cite toujours Bernard d'Aïros, les deux Faure, les deux Garnier, père et fils, du Mas-Saintes-Puelles, échappés de Montségur. Guilhem passait secrètement pour hérétique revêtu. Il était le médecin des Villèle, des Roaix, des Cap-de-Porc. Son fils Arnauld fréquentait aussi les Saint-Andréo et eut un conciliabule nocturne avec son père et B. de Maireville à l'*Olivier*. Il avait épousé une fille des Faure. Bernarda, femme de Guilhem, et Fauressa, épouse d'Arnauld, eurent aussi à se justifier devant les inquisiteurs [2].

Mais c'est surtout comme consolateurs qu'on regrettait les Amis de Dieu. Depuis leur disparition les âmes étaient tristes, saisies d'un vague effroi,

1. Maurens.
2. Mas-Saintes-Puelles.

comme si la terre romane était abandonnée de ses anges. Isarn-Ramon des Vignes rencontrant un jour une de ses amies de Lavaur : « Marquesia, lui dit-il, je vous prie de me donner conseil. Je suis vieux et je veux sauver mon âme ; comment puis-je avoir les Bons-Hommes ? — Je ne puis vous donner conseil là-dessus, répondit Marquesia défiante. — Hélas ! reprit Isarn contristé, vous avez renseigné tant de gens : indiquez-moi, de grâce, où sont les Amis de Dieu [1] ! »

Ramon du Carla (du Castlar), un autre vieillard, dit à la même Marquesia : « N'y aurait-il pas moyen d'avoir les Bons-Hommes ? — Ah ! je ne sais, répondit la femme craintive. — Cela m'afflige beaucoup, » reprit le vieux chevalier. Et il ajouta en soupirant : « Hélas, tout ce qui était bon est mort [2] ! »

On ne voyait donc presque plus de consolateurs. Tous pourtant n'étaient pas morts, bien que depuis quinze ans les bûchers de l'inquisition brûlassent incessamment. Beaucoup s'étaient réfugiés en Lombardie sous la protection de l'Empereur Frédéric, ce César philosophe. Beaucoup aussi dans le comté de Foix, auprès de Loup, gouverneur du Sabartez, et surtout dans la Cerdagne sous les ailes d'Esclarmonde d'Alion. Montalion, Querigut, So, seront le dernier asile du catharisme pyrénéen. Les Bons-Hommes ne quittèrent jamais entièrement les plaines de Lauragais ou de l'Albigeois. Mais ils sortaient rarement, ne s'aventu-

1. Lavaur.
2. *Ibid.*

raient que de nuit, et rentraient avant l'aube dans leurs forts inconnus. Quand les cors sinistres, les aboiements des limiers, les vociférations des traqueurs retentissaient sous les bois, les johannites éperdus se blottissaient dans les entrailles de la terre. Cette tempête aboyante qui passait sur leur tête prenait dans leur imagination un caractère fantastique. Elle se confondait avec quelque souvenir druidique, et le pâtre des Pyrénées croit entendre encore des hurlements de chiens dans les vents d'hiver et les fanfares farouches des chasseurs traquant des âmes plaintives dans les nuées. Il appelle cela les chasses du roi N'Artus, mêlant à la légende fabuleuse du monarque celte cette histoire trop réelle de Ramon VII, prince proscrit aussi, dépouillé, indiciblement malheureux, mais éternellement cher à son peuple dont il partage le mystérieux martyre[1].

Une autre tradition populaire se rattache sans doute aux mêmes événements. Il paraît qu'on fit nettoyer les bois, arracher les broussailles, pour ôter aux faidits et aux cathares leurs repaires dans leurs inextricables fourrés d'épines. Cette besogne fut confiée à un certain Bernard, probablement le chasseur du comte qui, dans ses nouvelles fonctions, gagna le surnom de l'*Espinasser*, ou coupeur de buissons. Les proscrits dont il détruisait les derniers refuges, ajoutèrent à son titre une sorte de gloire patibulaire, et ceignant son front d'une couronne de ronces, firent de leur bourreau le

1. Tradition de l'Arise.

saint Hubert des chasses à l'homme. Par une espèce de vengeance manichéenne, ils le crucifièrent dans la lune, ne le pouvant dans ce monde; ils firent de ce globe gelé son pilori, de cet astre glacé son enfer[1].

Devant ces fureurs et ces horreurs dominicaines, l'émigration romane reflua de plus en plus vers l'Italie. Les Blasco, qui avaient produit un évêque johannite, s'arrêtèrent dans le Milanais. Leur sang s'est retrouvé de nos jours mêlé à celui de Beccaria et de Manzoni. Leur âme respire dans le livre célèbre des *Délits et des Peines*. Il appartenait aux Albigeois d'abolir les tortures et l'échafaud[2]. Les Alion descendirent jusqu'en Calabre, où l'on voit encore leur château de Montalion (Monteleone)[3]. Les Vals ou Baux, les ingénieurs de Montségur alliés des Bélissen, passèrent l'Adriatique, et fondèrent en Illyrie une des trois grandes familles albanaises, les Balsa[4]. Un *Crouzet* de la maison comtale de Foix s'exila en Angleterre où sa race s'est perpétuée sous le nom de Foë (Foui). Il serait l'aïeul de Daniel de Foë, le célèbre auteur de *Robinson Crusoé* (le fils de Robin marqué de la croix)[5]. Son roman n'est que le poëme de ses ancêtres dont il a transporté les aventures des

1. Tradition de l'Arise.
2. Biographie de Beccaria et de Manzoni.
3. Hudry-Menos, étude sur les Vaudois, *Revue des Deux Mondes*.
4. Mme Dora-d'Istria, études sur les races illyriennes. *Revue des Deux Mondes*.
5. M. Philarète Chasles, étude sur Daniel de Foë.

Pyrénées dans les îles de l'Océan. D'autres enfin suivirent le roi de France en Orient. Ainsi la chute de Montségur avait disséminé les Albigeois dans tout l'univers.

V

DÉPART DE SAINT LOUIS POUR LA TERRE SAINTE. — IL EMMÈNE LES CHEFS MÉRIDIONAUX EN ORIENT.

D'autres faidits se soumirent pour suivre Louis IX dans la Terre sainte. Ramon VII était le chef naturel de cette phalange d'exilés qui devait accompagner le monarque. Depuis longtemps Rome lui avait imposé le passage d'outre-mer. Le comte, pour se justifier de ses complicités avec les conjurés d'Avignonet et les défenseurs de Montségur, avait, nous l'avons vu, sollicité du pape Innocent IV, cette grande chasse aux hérétiques [1]. Il avait prêté ses veneurs et ses meutes pour ses battues au gibier humain. Il assistait aux jugements, aux immurations, aux gibets et aux bûchers de ses plus chers et nobles serviteurs. C'était là son supplice; sa torture était plus horrible que leur martyre, sa vie coulait avec leur sang; il se mourait avec son peuple. Ces tragiques concessions ne satisfirent ni Rome, ni le roi de France. Après ces larges exécutions dominicaines, le Midi leur parut

1. Schmit, *Hist. des Cath.*, t. I, p. 328.

suffisamment saigné. Louis IX, pressé par le pape, et entraîné par son cœur religieux, partit pour la croisade d'Orient. Mais il exigea que le comte de Toulouse, le vicomte de Carcassonne et les barons qui s'étaient soumis l'accompagnassent dans la Terre sainte. Il pacifiait le pays en éloignant ces chevaliers, et les emmenait périr dans les déserts d'Asie.

De ce nombre, avons-nous dit, fut le vicomte Ramon-Roger de Carcassonne. Son dernier espoir était tombé avec Montségur. Il revint d'Espagne et sollicita la paix de la France. Louis IX l'accorda, sous la condition que le grand proscrit renoncerait à ses droits héréditaires et que, relevé de l'excommunication, il prendrait la croix. L'infortuné consentit à tout, et donna son fils en otage à la France. Il renonça à ses antiques domaines, à son titre vicomtal, au nom même de Carcassonne, et ne s'appela plus que Roger de Béziers. Le prince héritier des villes et des territoires de Carcassonne, Béziers, Agde, Castres et Albi, n'obtint à grand'peine qu'un revenu de six cents livres, c'est-à-dire, d'environ trente mille francs d'aujourd'hui, grâce amère, aumône dédaigneuse dont le saint roi couronna cette énorme iniquité, cette spoliation immense, scandaleusement consommée par Rome, la croisade et la France [1].

Louis IX, si cruel envers le vicomte Ramon-Roger, son cousin, se montra magnifique et chevaleresque envers Olivier de Termes, revenu de l'exil avec son infortuné suzerain. Le roi lui rendit ses vastes do-

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 61, p. 464.

maines paternels, situés vers les sources de l'Orbieu, au pied du mont Bugarach. Il ne retint que son inexpugnable donjon, devenu un fort royal, une vedette sur cette frontière du Roussillon et de l'Espagne. Olivier dut suivre le monarque outremer, avec quatre chevaliers et vingt arbalétriers pyrénéens. La soumission de Trencabel et d'Olivier de Termes entraîna sans doute celle de leurs compagnons d'exil, les châtelains de Menerba, d'Orsalt, de Serralonga, de Fenouillèdes et les fils d'Impéria, seigneurs d'Aniort. Louis IX, en outre, ordonna à son *amé* et *féal* Jehan de Gravis, sénéchal de Carcassonne, *de recevoir en seureté*, et de rappeler les habitants du bourg, qui s'étaient enfuis à la suite du vicomte, hormis ceux qui lui en avaient ouvert les portes, *étant traîtres*. Ces fugitifs, après un exil de sept ans, revinrent de Catalogne. Le roi leur rendit leurs héritages et leurs coutumes, abandonna les amendes imposées, et sollicita le même renoncement de l'évêque. Mais il les écarta de la cité, les relégua dans la plaine, sur la rive gauche de l'Aude, et leur ordonna d'y relever les églises de Notre-Dame et des Frères Mineurs et de s'y construire une nouvelle ville : c'est l'origine de la moderne Carcassonne. Cette charte est datée d'Aubenas, en Vivarais; il se faisait précéder de mesures de clémence en descendant vers le Midi [1]. Enfin, le pape Innocent IV, sans doute aux prières du roi Louis et du comte Ramon, permit que les faidits

1. De Halvenas, le lundi après la chaire de saint Pierre. 1247.

immurés à perpétuité, mais revenus de leur égarement, fussent relâchés à condition, pour les valides, de prendre la croix, et pour les infirmes et les vieillards, de payer une amende destinée aux guerres d'outre-mer. Le monarque, par cette sage politique, amoindrissait les ennemis qu'il laissait en Languedoc, et entraînait sous l'oriflamme de France l'insurrection cathare qu'il dépaysait au delà des murs et menait se perdre dans les déserts d'Orient.

Louis IX trouva réunis à Aigues-Mortes, ce premier port que la royauté française ébauchait dans les étangs insalubres de la Méditerranée, tous les princes pyrénéens, le comte Ramon, le vicomte Ramon-Roger, Olivier de Termes, et les descendants des conquérants, le puissant Philippe de Montfort, et son jeune frère, Gui de Montfort, seigneur de Lombers, neveux du célèbre chef de la croisade albigeoise [1]. Le comte de Foix ne prit pas la croix : le comte de Toulouse, déjà souffrant, prétendit que sa nef l'attendait à Marseille, et ne voulut s'embarquer que dans cette République amie. Il devait faire une autre navigation vers une autre Jérusalem. Mais Roger de Carcassonne et Olivier de Termes montèrent sur la flotte royale : ils formèrent une escorte cathare au monarque capétien. Avec eux partirent Guilhem de Menerbe, beau-frère d'Olivier, Auger de Rabat, Guilhem et Ramon de Roquefort, Bernard de Montaut, Ramon, Arnauld et Pons de Villeneuve, Arnauld de Marquefabe,

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, preuv. 86, pag. 491.

Fernand d'Alfaro, etc. Ramon d'Alfaro, le fameux meurtrier des inquisiteurs, ne quitta pas le comte Ramon, son oncle, qu'il devait assister dans son dernier combat, et dans sa suprême blessure. Ces faidits pyrénéens, qui naguère avaient conquis Valence et les Baléares au roi d'Aragon, s'embarquaient maintenant pour subjuguer l'Égypte et la Syrie au roi de France. Le vicomte Ramon-Roger, dont les ancêtres levèrent tant d'hommes de pied et de cheval, n'était suivi que de cinq chevaliers et de cinq arbalétriers. Mais dans son abaissement et sa pauvreté, il se montra digne de porter son surnom héréditaire de Trencabel. Il *trancha bellement* les Turcs et fit resplendir en Orient son écusson aux trois pals de gueules de Carcassonne et au soleil d'or d'Albi. Olivier de Termes son vassal l'éclipsa par sa fortune, son escorte et sa renommée. Joinville parle avec admiration de *messire Olivier de Termes, un grand et riche homme, et des plus hardis qu'il vit oncques et qui mieux s'est montré dans la Terre sainte*[1].

Le comte de Toulouse ne suivit pas le roi en Orient; la nef qu'il attendait à Marseille n'arriva que lorsque l'hiver ne lui permettait plus de prendre la mer. L'été suivant, lorsqu'Alfonse, comte de Poitiers, son gendre, et sa fille la comtesse Joana s'embarquèrent à Aigues-Mortes, le prince qui vint à leur rencontre dans ce port, déjà sans doute blessé à mort, ne les accompagna pas en Palestine. (26 août 1249). De vagues rêves de vengeance, de bonheur conjugal, de relèvement de sa maison, le

1. *Hist. de saint Louis*, p. 293 et 303.

retinrent sur la terre natale, au moment, hélas! de la maladie et de la mort. Vieux avant l'âge, l'esprit troublé, faible et violent et fantasque, toujours errant, comme un insensé, aux quatre vents du ciel, cet Hamlet pyrénéen, qui n'avait pas, comme l'autre, tué sa mère, mais qu'on avait contraint d'assassiner son peuple, à travers l'incohérence de ses idées, et le chaos funèbre de ses songes, poursuivit toujours fixement, invariablement deux religieux projets : donner à son père un tombeau, un vengeur à ses aïeux. Il était consumé de l'amer regret de voir Toulouse, et le glorieux patrimoine de Gothie et de Provence, tomber, avec sa fille arrachée à son amour, et devenue pour lui comme une étrangère, dans la maison royale de France. Il voulait laisser un fils qui, plus heureux que lui, relevât un jour l'antique race de Saint-Gélis, et vengeât le Midi désolé des sanglantes exécutions des papes et des Capétiens[1]. Répudiant dona Sancha d'Aragon, maladive et stérile, il avait demandé la main de Sancha de Provence, puis de Marguerite de la Marche, puis de Béatrix de Provence, puis enfin d'une infante espagnole, probablement de Navarre. Il trouvait partout l'opposition tacite du roi de France et la défense hautaine du Souverain Pontife. L'implacable Blanche de Castille dirigeait le Saint-Siége par son ami, le gracieux et sinistre Romain de Saint-Ange. Ni l'abandon de Montségur, si son abjuration au Vatican, ni ses offres de chasses aux cathares ne purent am-

1. Guilh. de Puilaurens, ch. XLVII.

nistier complétement Ramon VII. Le concile de Lyon déclara qu'il *ne plaisait à Dieu que le dernier comte de Toulouse se mariât ou eût plus de lignée* [1]. Ainsi Ramon devait être le dernier : la maison de Saint-Gélis était condamnée à mort. Eunuque de la papauté et de la royauté, *émasculé* par Innocent IV et par Blanche de Castille, il ne put jamais obtenir d'eux ces deux objets sacrés de son désir : *Vulvam et sepulcrum !*

Le comte désespéré, se dérobant à son ingrate fille, à son odieux gendre, aux marais insalubres d'Aigues-Mortes, remonta de ces plages brûlantes et fiévreuses vers les montagnes du Rouergue, au château si pittoresque de Milhaud, pour se ranimer aux souffles purs, aux frais parfums des sources de l'Aveyron. Ces vallons alpestres, ces bords ravissants ne purent raviver le pauvre comte défaillant. On voulut le transporter à Toulouse; il refusa d'aller montrer expirant à la grande cité romane le dernier prince d'une dynastie si glorieuse; il voulut s'éteindre obscurément, comme un cerf blessé, dans ses forêts. Il se rendit à Pris, non loin de Rhodez, où vivait un hermite fameux nommé Guilhem Alberoner. Il repoussa au dernier instant son confesseur ordinaire, Guilhem de Briva, cordelier, imposé par le pape Innocent IV, et se confessa à cet anachorète, qui n'était probablement qu'un solitaire johannite. Ramon d'Alfaro, son neveu, le fameux bayle d'Avignonet, l'accompagnait. Son mal s'aggravant, les évêques des environs accoururent, ainsi que les consuls de Toulouse, et

1. Guilhem de Podiol, édit. de M. Guizot.

plusieurs princes pyrénéens, entre autres ses deux cousins Bernard VII, comte de Commenges, et Jordan de Lille, vicomte de Gimoez. Ramon VII communia hors de son lit, à genoux sur la terre nue, de la main sanglante de l'évêque d'Albi, l'exterminateur de Montségur. Puis le comte dicta son testament : il déshérita, autant qu'il le put, sa fille Joana et son gendre Alphonse, obéissant à ses propres aversions comme aux suggestions des évêques, déjà moins favorables aux Capétiens. Puis cédant aux mêmes suggestions des prélats non moins qu'aux inconséquences et aux incohérences de son esprit, il légua, sous forme de restitutions et d'offrandes, aux églises et aux monastères, auteurs de la ruine et de la spoliation du Midi, dix mille marcs sterling d'argent, son argenterie et ses joyaux, de vastes domaines, et tous les troupeaux de ses bercails : troupeaux innombrables d'une race pastorale qui arborait, pour symbole héraldique, la Brebis ibère [1]. Ainsi les pillages tragiques de la croisade, comme les prodigalités funèbres du comte, tout allait aux abbayes. Alfaro, le terrible ennemi des moines, ne put empêcher l'infortuné prince de dicter ce testament hétéroclite qu'il signa lui-même, pour se faire pardonner son meurtre, mais avec l'arrière-pensée probable de le faire révoquer ou rectifier par l'avarice capétienne.

Ramon VII, après cela, mourut âgé de cinquante-deux ans, à Milhaud en Rouergue (27 sept. 1249). « Dieu permit qu'il mourût, dit son chapelain

1. Catel. comt., p. 373.

Guilhem de Puilaurens, dans la partie orientale de ses États, pour que le corps de ce dernier prince de la maison de Toulouse, rapporté dans la région occidentale, reçût à son passage les devoirs de tous ses sujets qui témoignèrent un regret extrême de sa mort. » Ses peuples éplorés se pressaient autour de son char funèbre lorsqu'il descendit la vallée de l'Aveyron et traversa les plaines de l'Albigeois. Ils l'aimaient malgré ses faiblesses, malgré ses crimes; ils l'aimaient à cause de ses malheurs, qui étaient leurs propres malheurs, ils l'aimaient parce qu'il était comme un symbole d'indépendance et d'autonomie de la patrie romane. La patrie mourait avec le prince. Le cercueil entra dans Toulouse au milieu des lamentations de la cité[1]. Elle se ressouvenait des idées de prospérité, de liberté, de gloire, de poésie, incarnées dans la maison de Saint-Gélis. La justice était surtout la fleur de son sceptre. Après six cents ans son intégrité est encore proverbiale. Toulouse dit toujours, en signe de bonne foi : *c'est du comte Ramon!* Naïf et touchant éloge d'une race souveraine dont la justice parfume la mémoire. Son cercueil ne fit que traverser Toulouse, où vivant il n'avait plus de palais. Embarqué sur *la Garonne*, un immense gémissement s'éleva sur les deux rives du fleuve lentement descendu par la nef funèbre. Le comte *Jeune*, tant de fois parti pour l'exil, s'en allait une dernière fois mendier à l'étranger un tombeau. On saluait d'un inconsolable adieu l'ombre de la patrie méridio-

1. Math. Pâris, an. 1249, p. 771 et 825.

nale s'éloignant éplorée avec cette cendre fugitive. Marguerite de la Marche sa fiancée put voir le prince, dans le lugubre appareil, traverser les murailles d'Angoulême et de Poitiers où devait resplendir naguère leur pompe nuptiale. Le char funèbre ne s'arrêta que sur la Loire, aux portes de l'abbaye de Fontevrauld. On eût dit que, tremblant encore dans la mort, Ramon n'avait pas voulu dormir dans une terre où son père n'avait pu obtenir un sépulcre. Il se réfugiait comme dans le sein de sa mère, la virile Jehanne d'Angleterre, et sous l'épée de son oncle, le roi Richard Cœur-de-Lion. Près d'eux, il reposa paisiblement pendant quatre siècles. Un dernier outrage lui fut infligé par une abbesse de la maison de Bourbon. Elle enleva la statue du comte, étendue sur son tombeau dans l'attitude du sommeil, et lui en substitua une à genoux, pour qu'il gardât la posture du pénitent, jusque dans l'éternité : vengeance bien digne d'une princesse capétienne ! L'histoire, cette grande justicière, relève ce prince; l'histoire, comme son peuple, rejette ses crimes sur ses bourreaux, et ne conserve pour ses malheurs qu'une immense pitié; elle le pose dans l'attitude mélancolique d'un héros et d'un martyr, héros de la justice, martyr de l'humanité, et le supplicié le plus intéressant de la théocratie romaine[1].

Ainsi se déroule, lente, froide, insensible, inexorable, la procédure dominicaine. Mais sous cette impassibilité de mort, vit, pleure, hurle, se la-

1. Montfaucon, t. II, pl. 15.

mente, un drame effrayant. C'est, comme dans la tragédie antique, une chasse : on entend les abois, le son des cors. Mais c'est une chasse à l'homme et à l'esprit humain, ordonnée par Rome ivre, exécutée par un prince effaré, dont son propre peuple est la proie, déchiré lui-même par ses chiens, et qui perdu dans la nuit, égaré dans la tempête, meurt fou, entouré de donjons remplis, de sépulcres vides, de bûchers flambants, et de spectres errants dans cette réverbération de l'enfer. Quel horrible et pathétique drame ! C'est la vision funèbre du vieil Alighieri. Des hauteurs de ce siècle, Dante crut, dans son épouvante, entrevoir les cercles lugubres des royaumes sans soleil et sans espérance. La même horreur saisit l'historien qui parcourt, après six cents ans, ces orbes de douleurs, ces spirales de désespoir. Plus d'un lecteur qui s'aventure avec nous dans ce martyrologe ressentira ce généreux frisson. « Toi qui veux me suivre, endurcis ton cœur, c'est nécessaire », dit le magnanime historien de l'inquisition espagnole au XVIe siècle [1].

1. *Obdurescat ergo... humanum cor... necesse est.* » Inquisitionis hispanicæ artes. — A Reginaldo Gonsalvio Montano. — Matriti, in ædibus Lætitiæ opus mœstissimum excusum. — Ouvrage infiniment précieux que je dois à l'obligeance de M. le pasteur Nogaret, de Bayonne.

XI

PIERRE CARDINAL

LIVRE ONZIÈME

PIERRE CARDINAL

I

BLANCHE DE CASTILLE PREND POSSESSION DE TOULOUSE. — RETOUR DU COMTE ALPHONSE ET DE L'INFANTE JOANA. — SOUMISSION DES BARONS ET DES CITÉS. — LES SEIGNEURS ET LE DONJON DE PENNE D'ALBIGEOIS.

Ramon VII était encore un symbole de la nationalité et de l'indépendance romane. Sa mort fit évanouir sans retour ce faible et dernier espoir. Par ce décès inattendu, Blanche de Castille, l'âpre et cupide régente, arrivait tout à coup au terme si longuement, si persévéramment, si impitoyablement poursuivi, l'absorption du Midi par la maison de France. Dès que Guillaume de Pian, sénéchal de Carcassonne, l'eut informée de cet événement, la reine écrivit aussitôt de Paris, à *ses amis du Capitole* et aux prud'hommes de la cité et du bourg de Toulouse. Après avoir déploré la mort du comte, *son très-cher cousin*, et déclaré que les États du prince défunt étaient échus à son fils Alphonse, comte de Poitiers, et à l'infante Joana, elle leur ordonnait de reconnaître comme ses mandataires les chevaliers Hervé et Gui de Chevreuse, et Philippe, trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, chape-

lain du nouveau comte de Toulouse. Les trois officiers de la régente, entrés dans Toulouse contristée, et dans le Castel-Narbonnais, la demeure veuve des Saint-Gélis, prirent possession du comté en vertu du traité de Paris, et non du testament de Ramon VII. Le droit de conquête prévalait ainsi sur le droit d'hérédité, et du même coup on laissait dans l'ombre le testament que l'avarice royale instinctivement supposait frauduleux[1].

Dans la salle capitulaire du Castel-Narbonnais, entourés de l'archevêque, primat de Septimanie, des évêques de Toulouse, de Commenges et d'Agen, avec lesquels se trouvait le chroniqueur Guilhem de Puilaurens, chapelain du comte Ramon VII, les commissaires français reçurent l'hommage des princes, des barons et des consuls du Midi. A leur tête Bernard VII, comte de Commenges, Amalric, vicomte de Narbonne, Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, Pierre, vicomte de Lautrec, Cygnis, vicomtesse d'Astarac, Pincella (Violette), comtesse douairière d'Armagnac, puis tous les barons et consuls du Toulousain, de la Gascogne, de l'Albigeois, du Quercy, du Rouergue, prêtèrent le serment de fidélité. Les héros de la délivrance romane, Pelfort de Rabastens, Arnauld de Villamur, Adhémar de Rodelha, n'y figurent pas. Ils étaient morts avant le comte Ramon. Mais nous retrouvons l'ancien évêque-guerrier Jordan de Lantar. Isarn de Fanjaus vit encore ainsi qu'Amiel de Palhers. Nous voyons Arnauld de

1. Catel. comt., p. 378.

Mazeroles, neveu du fameux Pierre de Gaja-la-Selve; Guilhem et Bernard du Mas Cap-de-Porc, anciens diacres; Pierre de Toulouse et Ramon d'Alfaro; Ramon Bernard et Bertrand de Roqueville dont les biens demeurent confisqués; Bernard de Montesquieu, et son oncle Guilhem de Villèle, ont été relâchés, ainsi que la femme de ce dernier, Na Irlanda. Bernard a été interné à Puilaurens; enfin Roger d'Aragon, fils du vieux chef des *ramondins* du Cabardez. Pons d'Astoaud, chancelier du comte Alphonse, Guillaume de Pian, sénéchal de Carcassonne, Gui Fulcodi, le légiste célèbre qui devait être pape sous le nom de Clément IV, et les descendants des conquérants de l'Albigeois qui n'étaient pas en Palestine, assistèrent à cette solennité de l'hommage qui terminait la croisade et la conquête française. Les trois commissaires royaux parcoururent l'Albigeois, le Quercy, le Rouergue, et rentrèrent en France, laissant dans le Midi Sicard d'Alaman, l'habile et patriote ministre de Ramon VII, pour y représenter le comte Alphonse et la comtesse Joana, *absents pour le service de Jésus-Christ*[1]. (Déc. 1249.)

Pendant que Ramon VII expirait à Milhaud, sa fille et son gendre faisaient voile vers l'Orient avec l'arrière-ban de France. Après une tempête qui les ballotta parmi les îles de l'Archipel, et le long des côtes de Syrie, ils purent rejoindre le roi sur les bords du Nil. Ce n'est qu'en Égypte qu'ils apprirent la mort du comte. Ils se seraient rembarqués

1. Dom Vaissette, t. VI, ch. LXXI, p. 475.

aussitôt, inquiets sur la fidélité d'un pays bouleversé où les prisonniers encombraient les tours, où les proscrits remplissaient les déserts, et dont les peuples brisés, torturés dans leurs cœurs, leurs foyers et leurs tombeaux, détestaient instinctivement la maison royale de France. Mais l'hiver s'opposa d'abord à leur retour, et plus tard Alphonse, pris à la bataille de la Masoure, resta captif des Sarrasins. Olivier de Termes, à cette bataille funeste, commandait les chevaliers albigeois, Guilhem de Menerbe et Ramon de Serrelongue, ses beaux-frères, Fernand d'Alfar, cousin de l'infante Joana, Arnauld de Marcafaba, cousin du comte de Foix, et le vicomte de Carcassonne, et leurs compagnons échappés au cimeterre des Arabes, qui, grâce à la rapidité de leurs chevaux pyrénéens, rivaux des coursiers du désert, purent, vaincus et blessés et en grand désarroi, se réfugier à Damiette. Enfin le roi, les princes ses frères, la reine et ses belles-sœurs, les débris de l'ost de France, relâchés par le calife fatimite, s'éloignèrent de cette Égypte fatale où ils laissaient tant de cadavres. La flotte royale fit voile vers les côtes de Syrie, et aborda à Saint-Jean-d'Acre [1]. C'est de cette ville que le comte Alphonse et son frère Charles, comte d'Anjou, avec leurs femmes, s'embarquèrent pour la Provence. Après trois semaines de navigation laborieuse, ils descendirent au port d'Aiguemortes, un an après la mort du comte Ramon. Il était temps qu'ils arrivassent, le bruit des désastres de l'Égypte apporté

1. Joinville, p. 35. — Math. Paris, an. 1250.

par le vent avait fait frisonner les populations provençales. On remarquera que les comtes s'étaient bien gardés de débarquer à Marseille. Aix, Avignon, Marseille avaient tenté de s'organiser en républiques indépendantes, et de repousser les Capétiens. Vers les Pyrénées le comte de Foix n'avait point paru à la prestation du serment des grands vassaux. Il existe une charte de lui avec cette date singulière : *Lorsqu'il n'y avait plus de comte*. Après la mort de Ramon VII, refusait-il de reconnaître Alphonse ? C'était tout au moins une irrévérence envers la maison royale. Quoi qu'il en soit, les sénéchaux français continrent et réprimèrent ces velléités d'indépendance romane. Ce fut moins une insurrection qu'une joie vengeresse et menaçante du désastre de Rome et de la France en Orient. Cependant Avignon persista sous la conduite de son puissant podestat, Barral de Baux. Débarqués à Aiguemortes les princes, à travers ce vain frémissement provençal, remontèrent les bords du Rhône et se rendirent d'abord à Lyon, auprès du pape Innocent IV, puis à Paris, auprès de la reine Blanche de Castille, enfin à Londres, auprès du roi d'Angleterre, pour que Henri III marchât en personne à la défense des lieux saints. Puis les deux princes repassant la Manche et redescendant le Rhône vinrent dompter l'indépendance républicaine d'Avignon. L'héroïque cité dut transiger, accepta le viguier commun des deux comtes, mais obtint l'exemption des tailles et des péages, et conserva les coutumes, les justices et les libertés de ses citoyens. Cet accord fut passé au château de Beaucaire (7 mai 1251) en présence

du sénéchal Odard de Villars, des seigneurs français et provençaux, et de plusieurs évêques entre lesquels Zoen, évêque d'Avignon, qui sollicita les deux princes d'extirper l'hérésie de la cité et du comtat. Il est surtout ici question des Vaudois des Alpes[1].

De Beaucaire Alphonse et Joana se dirigèrent vers Toulouse. Il n'est pas dit que dans ce voyage, non plus qu'à son départ pour la Terre sainte, ni à son retour d'Égypte et de Syrie, l'infante ait revu sa mère dona Sancha d'Aragon. L'infortunée princesse avait dû s'éteindre obscurément dans son exil du château de Padernas, en Provence. Le nuage dont elle couvrit ses derniers jours voile aussi sa mort et son tombeau. Ce n'est qu'une ombre silencieuse et mélancolique. Joana, quelques jours après, fit son entrée solennelle dans Toulouse, sa métropole, et dans le Castel-Narbonnais, son berceau (23 mai). Elle en était absente depuis vingt-deux ans; elle rentrait comme une étrangère dans la ville et le palais de ses aïeux. Elle en avait sans doute oublié la langue. Au lieu du roman mélodieux elle parlait l'aigre picard, le normand nasillard de Paris. Elle était française et capétienne. Alphonse et Jehanne reçurent au Castel-Narbonnais l'hommage des vingt-quatre consuls de la ville et du bourg. Puis, ils se rendirent au Capduel ou Capitole, et jurèrent, sur les évangiles, de maintenir les coutumes, priviléges et libertés de la grande cité romane[2] (28 mai). Le même jour,

1. Joinville, p. 108. — Math. Paris, p. 793 et 795.
2. Math. Paris, p. 780-799 et 803.

ils réunirent vingt jurisconsultes célèbres, parmi lesquels Gui Fulcodi, le futur pape, qui, sous la présidence du chancelier Pons d'Astoaud, déclarèrent frauduleux le testament de Ramon VII. Ces deux actes devaient les rendre populaires. La cupidité capétienne avait été sans doute mise sur la voie par l'indignation patriotique et vengeresse de Ramon d'Alfaro, et du grand ministre Sicard d'Alaman. Toutefois les légistes n'arguèrent que de défauts de forme; ils n'invoquèrent pas les deux grands vices de fond, le subornement des confesseurs et la démence du prince. Quelle preuve plus évidente que son testament même : il léguait son bien à ceux qui l'avaient rendu fou. Ses derniers actes ne sont empreints que d'imbécillité sénile et de fanatisme furieux. Depuis trois ans ce tragique chasseur faisait traquer et étrangler son peuple par ses chiens. Dernièrement encore il avait fait brûler deux cents croyants, renouvelant sur le gravier d'Agen l'horreur du bûcher de Montségur. Maintenant il déshéritait ses enfants, et léguait ses trésors à ses ennemis, à ses bourreaux. Le testament était la consécration de la croisade spoliatrice et de la dévorante inquisition. Tel est le dernier acte de ce pauvre Hamlet pyrénéen. Alphonse et Jehanne révoquèrent donc, sans impiété filiale, cet acte impie et dénaturé. Mais les évêques et les monastères s'étaient hâtés de s'emparer de ces dépouilles et n'avaient pas attendu que les héritiers naturels fussent revenus d'Orient. Les princes furent donc obligés de batailler contre ces harpies pour leur faire rendre gorge et leur arracher leurs terres,

leurs bijoux et leurs troupeaux. L'abbesse de Fontevrault eut pour sa part à restituer cinq mille marcs d'argent et les joyaux de la maison de Toulouse. Puis ils en jetèrent pourtant quelques lambeaux à leurs glapissements [1].

Alphonse et Joana qui avaient, en arrivant, traversé la partie orientale de leurs États, en visitèrent la région occidentale, recevant de ville en ville l'hommage des barons, des consuls, des populations. Ils se retirèrent par le nord et la vallée, insoumise jusque-là, mais désormais pacifique, et d'autant plus gracieuse de l'Aveyron. A Montauban, ils virent descendre de leurs rochers deux faidits illustres, dont la soumission annonçait la fin de la résistance patriotique, les valeureux Bernard et Olivier de Penne. Ils avaient résisté pendant vingt-deux ans aux prières du comte, aux menaces du roi de France, aux assauts des sénéchaux français. Ramon VII étant mort ils crurent avoir assez fait pour la patrie romane, et n'attendirent pour se soumettre que l'arrivée de l'infante Joana. C'est à Montauban que les deux héroïques frères vinrent fléchir le genou devant la comtesse et son mari capétien [2]. Le camp de la Grésigne avait résisté dix ans de plus que le camp de Nore, sept ans de plus que le Thabor pyrénéen. Montségur était véritablement un camp national et sacerdotal. Hautpoul et Penne n'étaient que deux familles héroïques. Montségur ne se rendit

1. Catel. comt., p. 38.
2. Cartulaire d'Alph., comte de Toulouse.

jamais que pour le martyre. Penne, qui avait fléchi un instant sous Montfort, se soumit enfin pour toujours à la domination française. Mais il a cette gloire unique d'avoir été la dernière cime de l'indépendance romane, ou, pour parler son langage héroïque, d'avoir volé plus longtemps et plus haut dans le ciel de la liberté.

Bernard et Olivier de Penne ne se soumirent pas seulement avec leur épée et leur palefroi. Ils livrèrent à Alphonse leur invincible Roche ibère. Ils n'en conservèrent plus que le glorieux nom, et reçurent en échange les domaines obscurs de Cestaïrols et d'Ambialet. Ces fiefs ne paraissant pas suffisants, Alphonse assura encore aux deux illustres frères une rente annuelle de cent livres en compensation de la perte de leur forteresse. Le comte et la comtesse visitèrent leur jeune cousin, Bertran II de Toulouse, vicomte de Bruniquel; ils gravirent la spirale de la Roche glorieuse qui leur soumettait l'orageux et ferrugineux corridor de l'Aveyron, et reçurent dans son colossal donjon aérien l'hommage de tous les barons de l'Albigeois, du Quercy et du Rouergue. Achevons l'histoire de Penne qui va sombrer dans la nuit des siècles. Alphonse y établit un sénéchal français. Plus tard il y déposa les archives féodales du Toulouse. La Roche inexpugnable qui avait le mieux défendu ses droits parut la plus digne d'avoir en sa garde les titres de la conquête capétienne. Dans leur trajet de Toulouse à Paris, nos chartes se sont reposées à Penne. Penne fut un cartulaire de granit dans les nuées. C'est une halte

de l'histoire. Elle y succéda à la poésie. Penne avait perdu sans doute alors le vicomte Jordan de Saint-Antonin, son gracieux troubadour. Le poëte chevalier avait rejoint dans la tombe sa mystique amante, Aladaïs de Penne. Leurs amoureuses cendres gisent dans quelque grotte aérienne de l'Aveyron. Mais sur les ruines colossales de Penne leur mélodieux amour répand un parfum céleste[1].

II

SICARD D'ALAMAN. — BLANCHE DE CASTILLE FAIT RENDRE GORGE AUX ÉVÊQUES. — LUTTE DU SÉNÉCHAL DE CARCASSONNE CONTRE L'ÉVÊQUE D'ALBI, DU VICOMTE ALMARIC CONTRE L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE. — LES FAIDITS DES BOIS ET LES FORTERESSES ROYALES. — MORT DE BLANCHE DE CASTILLE.

Par les portes de fer de l'Aveyron, Alphonse et Joana regagnèrent la France. Ils visitèrent de halte en halte, Bruniquel, Saint-Antonin, Najac, La Guépie, Peyrusse, ces merveilleux donjons, dont Penne est le roi, qui décoraient de leur splendeur chevaleresque, et qui décorent encore de leurs ruines féodales les sombres dentelures du gracieux fleuve. Ils s'éloignèrent par le Rouergue et l'Auvergne, laissant le gouvernement du Midi à Sicard d'Alaman, l'habile ministre de Ramon VII, avec le titre de *vice-gérant* et de *sénéchal général de Toulouse*[2]. Sicard

1. Dom Vaissette, VI, l. 25. Add. Du Mège.
2. Catel. comt., p. 384.

était le chef d'une race albigeoise du Lauragais. Il avait soutenu Montségur, soutenu probablement aussi Penne. Il avait été fidèle jusqu'au dernier instant à la patrie romane. Mais contraint de céder au génie de la France, il s'était donné à Blanche de Castille. C'était le Sully de Ramon VII, un de ces hommes sagaces plus qu'héroïques qui ne meurent pas avec les vaincus, mais qui transigent avec les vainqueurs, qui ne sont pas faits pour être les martyrs, mais les réparateurs et les consolateurs de leur patrie esclave. Blanche de Castille eut le bonheur de s'attacher deux illustres transfuges du catharisme, Olivier de Termes et Sicard d'Alaman : Olivier la gloire des guerres d'Orient, Sicard le pacificateur des troubles d'Occident. La royauté se servira du sénéchal général de Toulouse et du grand baron des Corbières pour réprimer les pillages et, s'il le faut, dompter les révoltes des évêques. La révocation du testament de Ramon VII fut comme la déclaration de guerre, l'ouverture des hostilités contre le clergé régulier et séculier, et le premier frappé fut le rédacteur secret de ce testament même, Durand, évêque d'Albi.

C'était l'expugnateur de Montségur, le balistaire catholique auquel, nous l'avons vu, Sicard d'Alaman opposa le balistaire patriote Bertran de la Bacalaria. Sicard, seigneur du château de Castelnau de Bonafos, en Albigeois, avait eu probablement encore d'autres démêlés avec cet évêque de guerre et de proie. La lutte pourtant s'engagea non pas directement avec Sicard, mais avec son col-

lègue le sénéchal de Carcassonne. Le vicomte de Carcassonne avait dans la ville d'Albi, antique berceau des Trencabel, divers droits de péage, d'albergue et de chevauchée qui, depuis son abdication, revenaient au roi de France[1]. Durand, à ce qu'il paraît, s'en était saisi hardiment, ainsi que des débris du domaine vicomtal et des biens confisqués sur les faidits. Il avait eu pourtant la précaution d'en abandonner quelques lambeaux à de certains bourgeois complices de ses rapacités pour qu'ils défendissent l'évêque contre les revendications futures du roi. Albi comptait plus de soixante chefs de maison faidits et condamnés pour crime d'hérésie, et la valeur de leurs biens confisqués s'élevait à plus de dix mille livres de Tours . Durand avait mis la main sur cette somme et l'avait gardée dans la prévision, disait-il, d'une *guerre future*, peut-être d'une insurrection imminente des peuples albigeois. Blanche de Castille n'admit pas ce prétexte du belliqueux prélat. Cité de comparaître devant la cour du roi, l'évêque se ligua secrètement avec ses complices. Ils ameutèrent le peuple en criant que tout était perdu, et qu'il n'y avait plus de fortunes assurées, si le Capétien avait le droit de revendiquer les biens des faidits partagés entre les citoyens. Un homme sage s'éleva du sein de la multitude, et dit que si l'évêque et d'autres bourgeois possédaient des biens hérétiques des faidits, qu'ils se défendissent s'ils le trouvaient bon, mais que le peuple ne s'interpose-

1. Dom Vaissette, VI, pr. 82, p. 488.
2. Plus d'un million d'aujourd'hui.

rait pas contre le roi. Alors les détenteurs des biens confisqués s'écrièrent: *Malédiction! Malédiction!* Dégainant leurs couteaux, ils s'écrièrent une seconde fois : *A mort! A mort!* Et se ruant sur l'orateur populaire et ses conseillers plébéiens, ils vociférèrent une troisième fois : *A la barre! A la barre! Aux armes! Aux armes! Courons aux logis des traîtres!* Mais le peuple réprima cette émeute épiscopale et larronnesse et prit sagement parti pour la cause royale. La reine Blanche, avertie par Guillaume de Pian, sénéchal de Carcassonne, abattit la forte griffe du lion de France sur cette tourbe de renards cléricaux et de dogues bourgeois acharnés à la curée sur le cadavre de la brebis de Toulouse[1].

Des luttes analogues, et qui avaient leur source dans la spoliation des Albigeois, existaient entre le vicomte de Narbonne et l'archevêque Pierre de la Broue, primat de Septimanie. On se ressouvient de ce couard, tortueux et serpentin Améric de Lara, vicomte de Narbonne. Ce caméléon du Midi avait engendré un lion, le vicomte Amalric. Filleul d'Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux et légat de la croisade, neveu, par sa mère, des Montfort et des Montmorency, beau-frère, par ses deux sœurs, des comtes de Foix et de Béarn, et cousin, par sa femme Philippa d'Anduze, de Joana, comtesse de Toulouse, ce prince, d'origine si diverse, était un patriote roman. Depuis la désertion du comte Roger de Foix, son rôle de chef national était passé au vicomte Amalric II de Lara, et Narbonne, depuis

1. Ibid. Pièce très-curieuse sur les droits des vicomtes.

quarante ans la servante de la croisade, se relève avec le cœur de son prince, et devient la métropole tardive du génie pyrénéen. Le triomphe de l'archevêque Pierre-Amiel, le vainqueur de Montségur, qui avait, au travers de tout Narbonne, fait conduire sa mule, par ses palefreniers, le comte Ramon et le vicomte Amalric; cet insolent triomphe, en achevant de briser le cœur débilité du Saint-Gélis, avait exapéré l'âme magnanime et fière du Lara. Le primat de Septimanie avait absorbé tous les droits comtaux et vicomtaux. A la mort du Pierre-Amiel, Amalric ressaisit ses titres et ses fiefs et engagea hardiment la lutte contre le nouvel archevêque Guillaume de la Broue. Il le bloqua dans son palais et fit pendre un de ses vassaux. Le primat excommunia le vicomte. Almaric défendit au peuple de reconnaître l'archevêque. Nous n'entrerons pas dans le fastidieux détail de ces querelles féodales. Nous dirons seulement que le prélat recourut au pape, et le pape au roi de France[1]. Blanche de Castille qui ne voulait rien entendre remuer dans le Midi, et qui craignait que ces luttes particulières n'éveillassent l'insurrection nationale, chargea son sénéchal de Carcassonne et Hervey de Chevreuse, le commissaire royal, de pacifier les troubles de Narbonne. Ils n'y réussirent pas, parce que ce n'étaient pas seulement deux princes qui s'entre-choquaient, mais deux principes, le laïque et le sacerdotal. Le vicomte s'appuyait sur le peuple, sur les débris de la

1. Ialuze, app. Concil. Narb., p. 89.

société populaire de l'*Amistança*, et les vieux partisans du tribun féodal et plébéien Terre-Rouge, qui peut-être vivait encore dans les Corbières. Il personnifiait le génie national contre la croisade théocratique et la conquête française. Ces discordes se prolongèrent pendant de longues années dans Narbonne. Enfin de lassitude Amalric demanda la paix, et offrit à l'archevêque un éventail (flabellum), symbole ironique de la vanité de son hommage versatile et orageux. Narbonne devint une métropole politique et poétique du Midi. En haine des clercs latiniers, ce vaillant prince s'entourait de troubadours[1]. Ils chantaient l'héroïque vicomte et chansonnaient l'odieux primat de Septimanie. A sa cour fleurirent Gérard Riquier de Narbonne, et Joan Estébé de Béziers. Son palais devait être le dernier asile du poëte centenaire Pierre-Cardinal. Narbonne eut donc une arrière-saison de poésie et de religion romane. Là se forma ce catharisme mitigé, cette spiritualité franciscaine dont le pieux réformateur fut Joan d'Oliva, et le tribun mystique et populaire, Bernard Délicios. Le paraclétisme se décomposait et renaissait adouci dans Narbonne, après la chute de Montségur, comme, après la prise de La Rochelle, le calvinisme transformé revivait dans Port-Royal, cette Rochelle monastique et libérale, où une sœur du vicomte Amalric devancera de quatre cents ans les grandes abbesses, les doctes Angéliques du XVIIe siècle.

Mais où donc est la vieille église des Purs, la

1. Dom Vaissette, VI, l. 26, add. p. 70.

congrégation primitive des Consolateurs? Après la ruine de Montségur, les Amis de Dieu, dispersés aux quatre vents, se rapprochèrent du Thabor comme des aiglons et des colombes revolent plaintivement autour de leur nid dévasté. Les évêques et les diacres échappés revinrent au pays d'Olmès, leur vallée sainte, et se réunirent en synode au village de Saint-Saturnin (Saint-Cernin) sur les terres du comte de Foix. Ils voulurent élire le successeur du patriarche Bertran d'En Marti sur le sol arrosé du sang, des larmes et des cendres des martyrs du Thabor. Le sixième évêque de Toulouse fut Vivian, dont nous ignorons l'origine, mais probablement du comté de Foix[1]. Le comte Roger, leur ancien patron, semble encore les tolérer tacitement. Mais leur constante protectrice, c'est, à n'en point douter, la tante de ce prince, Esclarmonde, vicomtesse d'Alion, et le séjour du sacerdoce fut alors Montalion, ou plutôt Quérigut, dans la Cerdagne. Autour de ce patriarche inconnu se groupèrent Amiel Aicart, Peytavi, Calaméra, les échappés de Montségur. Quérigut est assis à la bifurcation des Pyrénées orientales, dont la branche méridionale se dirige vers Perpignan par le Canigou, et le rameau septentrional court par le Bugarach vers Narbonne. Les Albigeois suivirent la cordillère du Bugarach, et s'emparèrent du château de Quéribus, dans la vicomté de Fénolhèdes. Quéribus, recueillant les débris cathares du Carcassez, du Narbonnais et du Roussillon, fut, un instant, comme un

1. Doat.

diminutif et une ombre de Montségur. Ils s'y réunirent en synode, y firent de nouvelles ordinations, et probablement y proclamèrent le sixième évêque de Toulouse. Ils s'y maintinrent environ dix ans; mais, après le retour du roi de la Terre sainte, Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, les expulsa de ce donjon (août 1255), et leur nouveau patriarche, harcelé de toutes parts, transporta le siége de son sacerdoce au delà des Alpes[1].

Dans les premiers temps, les Johannites de Quéribus eurent pour défenseurs, le vicomte dépossédé de Fénouillèdes, Olivier de Termes, et ses deux beaux-frères, Ramon de Ménerbe et Ramon de Serrelongue. Mais ces grands faidits des Corbières ayant fait leur paix avec le roi, il ne resta aux Amis de Dieu que la protection d'obscurs chefs de bandes des forêts. Ces proscrits formaient comme une chevalerie du désert. Toujours à cheval, munis d'arcs ou d'arbalètes, armés d'épées, de lances, de faux ou de poignards, ils faisaient la garde autour des donjons ou des cavernes cathares, ou, la nuit à travers les bois, escortaient, comme des chiens fidèles, les Hommes de Dieu. Nous connaissons plusieurs de ces chefs plébéiens. Depuis la soumission de Bernard et d'Olivier de Penne, les insurgés de la Grésigne et de l'Aveyron paraissent avoir à leur tête, un *Ramondin* terrible, si l'on en juge par son surnom sauvage, Bouche-de-Loup. Ses compagnons n'avaient pas de sobriquets plus rassurants : on les appelait Mornat, Amblard et Male-

1. Dom Vaissette, VI, 100.

terre. Depuis la reddition du *roitelet* d'Hautpoul, les débris du camp de Nore avaient pour chefs Ermengaud de Rocamaura, Pierre Agulhon de Agréfol (Gréfoul), et les frères Roca de Berlan [1]. Ils battent ces forêts immenses qui s'étendent d'Albi à la Montagne-Noire, autour de Castres, de Roquecourbe et de Lombers, en l'absence de Philippe et de Gui de Montfort qui sont partis avec le roi et qui ne reviendront pas d'Orient. Au sud de la Montagne-Noire, on trouve un Pierre-Roger de Mirepois, ancien seigneur de Cabrespine (Curva-Spina), château situé dans un lieu désolé du Cabardez. C'est probablement ce Férou, ou Rocaféra, fils ou filleul de Pierre-Roger de Montségur, et qui avait, enfant, participé au massacre des inquisiteurs d'Avignonet [2]. Le roi lui a enlevé ses deux donjons de Roquefère et de Cabrespine. Avec lui devait être Pierre de Lauran, fils de l'héroïque Pierre-Roger de Cab-Aret. Dias, sa sœur, est l'épouse de Bernard de Quiders, et tout fait croire que ces redoutables chevaliers du Lauragais errent sous sa conduite dans les forêts de la Montagne-Noire.

Le roi de France enserrait sa conquête dans trois lignes de forteresses, sur l'Aveyron, la Montagne-Noire, et les Pyrénées. Et d'abord la ligne de l'Aveyron est gardée par ces vingt donjons, Bruniquel, Penne, Saint-Antonin, la Guépie, Najac, Peyrusse qui relient Montauban à Rhodez, semblables à des che-

1. Dix ans plus tard (1268), on trouve encore Pierre et Jean de Romego, Barravi, Fernand, Pierre Bès, Isarn del Quer, Guilhem et Ramon de l'Éversen, *voir* t. VII, ch. III.
2. Doat, t. XXVI, p. 241.

valiers debout sur leurs brunes cimes, d'où maintenant ils regardent avec un étonnement mélancolique, rouler, dans le corridor retentissant du fleuve, de tunnel en tunnel et de viaduc en viaduc, la locomotive sifflante, comme un dragon qui vomit des flammes, déchaîné par quelque enchanteur. O ruines, saluez ces chars d'airain! L'enchanteur, c'est l'esprit humain! Son tonnerre vous venge! Il vole dans cette foudre! Il est capable de tous les prodiges! Mais vous seuls, ô donjons, avez cette merveille délicate et charmante, la fleur de poésie et d'amour [1]!

Ensuite la ligne de Toulouse à Béziers par Carcassonne. Le Castel-Narbonnais de Toulouse a pour sénéchal un chef croisé, Pierre de Voisins, de Limous. Entre Toulouse et Carcassonne, les églises avec leurs tours d'observation sont des forts dont les prêtres sont les capitaines, reliés aux châteaux d'Avignonet et de Castelnaudari.—Le connétable de Carcassonne, Galvernens, a par jour six sous huit deniers de solde, cinq arbalétriers à quinze deniers; cinquante-neuf sergents à trente-neuf sous quatre deniers; deux clairons, huit deniers. — A la barbacane ou tour neuve de Carcassonne, le gardien Alcon, trois sous. Au château de Carcassonne, maître le Drac, machiniste, douze deniers, deux sergents, etc. — Aux Cabrières, Giles de Assis châtelain, six sous huit deniers; un chapelain, douze deniers; deux sergents, seize deniers. — Au palais de Béziers, Guillaume des Pères ou de Poires, gar-

1. Mme Michelet, *Mém. d'un enfant.*

dien, douze deniers. — A Cabaret, Pascal le Voleur, châtelain, cinq sous par jour. Il eut pour successeur Pierre de Breuil qui paya soixante-douze sous six deniers la défroque dudit Pascal. — A la tour Neuve de Cabaret, Pierre de Fénes, ou des Foins, châtelain, trois sous; deux sergents. — A Cabrespine, Guilhem Artaud, châtelain, sept sous six deniers, deux sergents. — A Quer-Tinhos de Cabaret, Guillaume de Tilly, châtelain, quatre sous, deux sergents. — A Pézénas, Pierre de Navarra, châtelain, douze deniers. Aux châteaux de Cabaret, il faut ajouter Rocaféra et Ménerbe. Avec ces six forteresses le roi de France barrait le Pas de Monssarrat et cernait toute la Montagne-Noire[1].

Enfin la ligne des Corbières et des Pyrénées. Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, en reprenant Quéribus, avait laissé dans ce donjon une garnison de vingt sergents (août 1255). Cinq ans plus tard cette garnison réduite à neuf hommes avait pour capitaine Miguel de Navarra, à cinq sous de solde par jour. — Termes n'avait plus pour châtelain Robert *sans avoir*. C'était Odard de Jonquières avec huit sergents. Ce capitaine recevait cinq sous par jour et six livres, cinq sous pour son costume et attirail de guerre. — Pierre-Pertuse, Geoffroi de Maubuisson, cinq sous; neuf sergents. — Castel-Fidel, Pierre de Mirepois-Levis, cinq sous, et pour son armement soixante-deux sous, six deniers; trois sergents. — Castel-Port, Bernard de Tral, cinq sous; trois sergents. — Pui-Laurens,

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 119.

Odard de Monceuil, cinq sous; un chapelain, douze deniers; vingt-cinq sergents. — Roche d'Aniort, Philippe de Challi, cinq sous par jour, un chapelain, un arbalétrier. — Enfin les écuyers du sénéchal, Pierre de Grave, cinq sous; Roger de Bologne, six sous huit deniers; Richard Brégand ou Brigand, trois sous; Jordan Payens, trois sous; Garin de Saint-Cloud, deux sous; Baudoin, *l'ingégneur*, deux sous; six charpentiers ou coupeurs de bois. Dans cette chevauchée du sénéchal se trouvait une femme, une amazone à la solde militaire de douze deniers, dona Christina de Bologne. Les Bologne, évidemment, sont italiens, les Navarra, espagnols; la plupart des autres, des croisés, des aventuriers, à noms sinistres ou vulgaires. Tels sont les capitaines que le roi de France a campés dans les donjons chevaleresques des grands barons des Corbières et de la Cerdagne. L'entretien de toutes ces garnisons et de ces chevauchées lui coûtait annuellement trois mille six cent soixante dix-huit livres quatre sous deux deniers[1].

Carcassonne était le centre d'où rayonnaient de l'est à l'ouest les garnisons royales, du sud au nord les forteresses féodales des conquérants. La croisade, la royauté et l'inquisition avaient mis quarante ans à tisser ce réseau de fer. Sous ce triple ou quadruple corselet d'acier le Midi ne pouvait remuer; la conquête était achevée. Blanche de Castille pouvait mourir.

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 119.

III

MORT DE BLANCHE DE CASTILLE. — LES FAIDITS D'ORIENT. — RETOUR DU ROI. — LE FRANCISCAIN D'ISIÈRES. — ENQUÊTE SUR LES BIENS CONFISQUÉS DES FAIDITS. — RÉVOLTE DES ÉVÊQUES D'ALBI.

La vieille Blanche de Castille mourut entre le retour d'Alphonse et celui du roi[1], reine superbe, femme virile, mère dominatrice, épouse incertaine, parente inhumaine, chrétienne effroyable, mais digne de son siècle. Elle continua Philippe-Auguste, suppléa et supplanta Louis VIII, éleva, remplaça, absorba saint Louis, domina la maison royale, dompta la révolte des barons de France, poussa le royaume jusqu'aux Pyrénées, dépouilla les comtes de Toulouse et de Carcassonne, étouffa la nationalité romane, l'Église cathare, et la dynastie de Saint-Gélis, et sur cet amas de décombres fumants fonda solidement la grandeur française. Aucun monarque capétien n'a fait pour la France autant que cette Castillane qui figure à merveille dans le groupe sombre et l'œuvre sanglante de ses contemporains. Elle est la sœur de Dominique, Montfort, Innocent III, Grégoire IX, et la patronne cruelle de l'Inquisition. La mort donne le secret de la vie et notre plus éloquent symbole c'est notre tombeau. Blanche mourante échangea son manteau fleurdelisé contre la robe de Cîteaux. Elle mourut tranquille, à ce

1. Joinville.

qu'il paraît, dans ce pâle suaire, avec la croix rouge sur son cœur, teinte du sang d'un peuple. Elle avait fixé sa tombe, non pas à Saint-Denis, mais dans l'abbaye de Maubuisson, et finit ainsi en reine, en nonne et en Espagnole[1].

Les comtes de Toulouse et de Provence, Alphonse, doué de la douceur de son père, et Charles, pétri de la dureté farouche de sa mère, gouvernèrent le royaume. Ils mandèrent la triste nouvelle au roi qui depuis cinq ans continuait sa laborieuse et stérile croisade en Orient. Les derniers mois de son séjour en Syrie sont signalés par les exploits des faidits pyrénéens. Comme le roi marchait d'Acre sur Sidon, il résolut de prendre la ville de Bélinas, assise au pied de l'Anti-Liban, avec son château de Subeibe, sur le mont Panion, à l'endroit même où d'une grotte jaillit, comme de son urne, la source visible du Jourdain. Une portion de l'ost français, en gravissant la rampe hérissée de roches du donjon, fut presque enveloppée par les Turcs. Olivier de Termes dégagea ses compagnons qu'on croyait perdus en simulant une fuite vers Damas, et en attirant de ce côté les Sarrasins. Puis éperonnant vers la cité, et coupant sur le bord du fleuve des roseaux dont on *fait des flûtes*, il en remplit les tubes de feu, et regagna le camp latin en incendiant les blés et les repaires des Musulmans. Joinville, que l'on croyait mort et qui ne dut la vie qu'à cet ingénieux stratagème, loue vivement cette prouesse chevaleresque d'Olivier de Termes[2]. C'est à Sidon

1. G. de Nangis. — Gest. Lud., VIII.
2. *Hist. de saint Louis*, p. 293.

que saint Louis apprit la mort de Blanche de Castille. Il fit appeler Joinville : « Ah, sénéchal, s'écria-t-il, j'ai perdu ma mère ! » et il fondit en larmes. La douce reine Marguerite de Provence, de son côté, éclatait en sanglots. — « Eh quoi, s'écria le naïf sénéchal de Champagne, c'était la femme que vous haïssiez le plus, et vous menez semblable deuil ! » Et Joinville fait l'oraison funèbre de la vieille régente, dure à sa maison comme à son peuple, et rudoyant le roi son fils et l'infante sa bru comme des écoliers qui n'osaient respirer devant leur farouche pédagogue. Dès lors saint Louis décida son retour en France. Il se rembarqua à Saint-Jean-d'Acre (avril 1254). Une tempête affreuse l'assaillit dans les eaux de Chypre. Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, et les faidits méridionaux durent relâcher dans l'île. Le roi continua sa route, et le 10 de juillet, il entra dans cette ceinture d'îles qui forment la rade d'Hyères dont il voyait à deux lieues vers le nord, le monticule conique, la cité penchante, close de murailles phocéennes, et au sommet aigu, le donjon féodal de la maison de Fos[1]. Louis eût voulu continuer jusqu'à Aigues-Mortes, mais aux prières de la reine, fatiguée d'une si longue et si périlleuse navigation, il consentit à descendre sur cette côte de Provence qui relevait de son frère Charles, comte d'Anjou. Dans les murs d'Hyères, se trouvait un cordelier renommé par sa sainteté et son éloquence. Le roi voulut entendre

1. M. Alph. Denis, maire d'Hyères, député du Var, *Opuscules*.

le franciscain. Le frère Ugo prétendait prêcher d'après les Écritures : « Sire roi, dit le courageux moine, j'ai lu la Bible, et j'y ai vu que jamais royaume n'a perdu son seigneur que par défaut de droit. Faites donc droiture à votre peuple de peur que de votre vivant Dieu ne vous ôte le royaume de France ! » C'était comme un cri populaire, une explosion de la conscience du Midi montant contre l'avide despotisme capétien. Saint Louis voulut retenir le courageux cordelier jusqu'aux bords du Rhône. « Non, Sire, répondit le provençal irrité, mais j'irai où Dieu m'aimera plus qu'en la compagnie du roi ! » Et il se retira à Marseille[1]. La terre provençale frémissait sous les pieds des chevaux de l'ost royal. Toute la plage palpitait, sous un vent patriotique, qui poussait ses peuples comme ses flots. La voix du moine était le murmure sourd de cette tempête. On comprend pourquoi Louis eût voulu ne débarquer qu'à Aigues-Mortes. Il passa rapide et inquiet, et ne fut rassuré, qu'au delà du Rhône, dans les tours françaises de Beaucaire. Nous allons voir comment le monarque exécuta les conseils du tribun provençal, Ugo de Sabran.

A Beaucaire, à Saint-Gilles, à Nîmes, à Alais dans les Cévennes, il entendit les plaintes unanimes des populations contre ses officiers de justice. Il publia des ordonnances pour que ces peuples fussent gouvernés selon les anciennes libertés. Il nomma des commissaires pour la restitution des biens et des droits injustement unis au domaine royal. Mais

1. Joinville p. 309.

quels commissaires? Philippe, archevêque d'Aix, Pons de Saint-Gilles, inquisiteur dominicain, Robert de Beaucaire, religieux franciscain, et le fameux légiste, Gui Fulcodi. Ainsi, un légiste, uniquement devoué au roi, deux moines et un évêque, voilà les réparateurs des spoliations du Midi. Saint Louis en même temps ordonna la convocation d'un concile pour régler les questions albigeoises. Le concile se tint dans Albi même. Zoen, évêque d'Avignon, légat du saint-siége, y présida les évêques des trois provinces de Bourges, de Narbonne et de Bordeaux. Ces prélats dressèrent soixante-douze canons qui reproduisaient les rigueurs des anciens synodes, et notamment du concile de Toulouse, organisateur de l'Inquisition (1229). Recrudescence de police, activité des tribunaux, multiplication des cachots, violation des sépulcres, crémation des ossements, et pour que nul, ni des vivants, ni des morts, ne puisse échapper, double registre, scellé dans des chartres de fer, enclos dans des donjons de granit, inaccessible à l'onde, à la flamme, aux vengeances populaires[1]; car bien des fois l'émeute romane, forçant les grilles et les herses des inquisiteurs, avait saisi, déchiré, incendié ces dossiers sinistres. Ces horribles canons, on les croirait inspirés par le vieux Durand, cet évêque batailleur d'Albi. Non, le farouche vainqueur de Montségur venait de mourir en révolte flagrante contre le roi. Mais son âme remplissait le concile, et ses décrets furent son oraison funèbre; son cadavre dut tressaillir délicieusement dans les cryptes de Sainte-Cécile (1255).

1. *Gallia christ.*, t. I, p. 19. — Martène, t. I, p. 105.

Ce concile fut aussi l'adieu à la France et au monde du pape Innocent IV. L'Italie lui avait été rouverte par la mort de l'empereur Frédéric II. Il quitta Lyon, rentra dans Rome, et mourut à Naples (1254). Sinibald de Gênes continua l'œuvre de son prédécesseur, Ugolin d'Anagni. Mais le Ligurien exagéra, jusqu'à la fureur, le génie de l'Hernique. Son pontificat est un des plus tragiques : il est rempli par le déchaînement forcené de l'Inquisition. Depuis la prise de Montségur, jusqu'au retour du roi (1244-1254), il couvrit le Midi d'une montagne de ruines et d'ossements, pyramide funèbre au sommet de laquelle le concile d'Albi, sa dernière pensée, s'ouvre comme une fleur de sang. Il eut pour successeur Rainaldo, neveu de Grégoire IX, qui prit le nom d'Alexandre IV[1].

Le vrai pontife de ce siècle, c'était saint Louis. Il ne répudiait pas les iniquités de sa mère, de son père, de son aïeul, mais il était doux, juste, modéré; le roi Louis et le comte Alphonse promulguèrent des ordonnances pour l'exacte administration de la justice qu'ils voulaient égale, intègre, uniforme et identique dans leurs domaines respectifs. On y sent le génie niveleur de la royauté. Mais en même temps le monarque défendait à ses sénéchaux et à leurs officiers d'épouser des filles du Midi : il maintenait la distinction entre les deux races, et l'autorité restait conquérante et française. Le sénéchal Sicard d'Alaman, et le viguier Pons

1. J. Bapt. de Cavalleriis, *Pontif. Rom. effigies.*

d'Astoaud, cathares devenus capétiens, ne cessaient, au nom du comte Alphonse, d'attenter aux libertés des Toulousains. Le prince, sur les plaintes des citoyens, députa deux commissaires, le chevalier Philippe d'Aubonne, et Gui Roland, chanoine de Paris. Ils convoquèrent les consuls au Capitole, et les sommèrent de renoncer à leurs libertés comme opposées à la justice et aux droits du comte. Les capitouls répondirent noblement qu'ils n'y pouvaient consentir sans préalablement consulter les citoyens dont ils étaient les mandataires. L'évêque de Toulouse, l'abbé de Saint-Saturnin, les inquisiteurs, le sénéchal Sicard d'Alaman, et le chevalier Pons d'Astoaud assistèrent à ces comices populaires (3 juin 1255). Les citoyens déclarèrent qu'ils avaient reçu d'excellentes institutions de leurs anciens comtes et qu'ils avaient résolu de n'y rien changer jusqu'au retour de Joana et d'Alphonse. Pons d'Astoaud fut chargé de porter cette réponse aux commissaires et des notables furent députés vers le prince à Paris[1]. Alphonse fit le renard : il répondit que son intention n'avait point été d'abroger, mais au contraire de conserver les institutions des comtes, ses prédécesseurs ; mais que ces institutions avaient été altérées par les usurpations des citoyens; et qu'entre autres choses il voulait ressaisir son droit d'élire les capitouls. Les consuls de tout temps avaient été d'élection populaire; nous verrons bientôt le comte en réduire le nombre qui sera de plus en plus amoindri et mu-

1. Catel, p. 380 et 381.

tilé par le roi. C'est ainsi que la monarchie brisait sous son engrenage de fer les organes politiques, et, pour parler comme les troubadours, les *os* des petites républiques du Midi. Toulouse fut aussi étendue sur le chevalet; son inquisiteur et son bourreau c'est le roi de France. Ce sont toujours les grandes races albigeoises, les Toulouse, les Villeneuve, les Roaïx, les Maurand, les Barravi que le peuple élève au capitoulat. Ils furent les derniers capitouls populaires; après cela on n'aura que des consuls royaux, soumis au mors, portant le bât, et de la façon de cet étrange consul de Caligula.

Cependant Gui Fulcodi, l'archevêque d'Aix, et les deux moines, chargés par le roi d'examiner la validité des confiscations, commencèrent leur opération par la sénéchaussée de Beaucaire (septembre 1255). Ils se rendirent à Nîmes avec le sénéchal Guillaume d'Auton : ils restituèrent le château de Durfort à Gaucelin de Durfort, des terres à Jean, Bernard et Bérenger de Sauve, accordèrent deux cent cinquante livres à Sybilia d'Anduze, déshéritée des biens paternels. Tous ces seigneurs cévenols avaient été dépouillés pour s'être ligués avec Pierre-Bermond d'Anduze, parent du comte de Toulouse, contre le roi de France[1]. De là, ils descendirent dans la sénéchaussée de Carcassonne. Des millions de voix s'élevèrent pour réclamer leurs domaines disparus dans le tourbillon de la croisade et de la conquête royale. Pendant plusieurs mois ce peuple de spoliés assiégea le tribunal

1. Inquisition.

dressé dans le château de Trencabel, le grand déshérité. Ces réclamations sont curieuses, le détail en est piquant, et nous fait pénétrer dans le chaos de l'immense razzia. Guilhem le Rouge de Caillaou réclame une rente d'un setier de blé et d'une paire de poules, perçue par son père pour un champ et deux jardins. Le Rouge était catholique, mais son tenancier Ramon Capéla était Albigeois : la terre fut confisquée comme cathare. Et pendant cinquante ans, les deux poules, quoique hétérodoxes, furent mangées par les Montfort et le roi de France. — Bertran de Galénas réclame sa liberté. Son père Éliazar, homme libre de Pénautier, avait été réduit en servage pour avoir participé à l'insurrection du vicomte de Carcassonne. — Pierre Bonet de Villaspin réclame une maison et un *maillol*, situés dans le territoire de Raissac, confisqué par le bailli Jean Mascaron ; vol donné par le roi, le grand voleur, au prince des volés, le pauvre vicomte de Carcassonne[1]. — Au milieu d'une multitude de noms obscurs ou trouve quelques noms historiques. — Ramon Isarn de Fanjaus réclame des biens et des droits sur Montréal, du chef de sa mère Bérengère, remariée à Pons de Montlaur, et confisqués sur Pons hérétique et complice de la conjuration du vicomte de Carcassonne. Le roi fit justice au Bélissen en faveur de son père réconcilié aux capétiens. — Saurimonda, veuve d'Élisiar d'Aragon, revendiquait sa dot de cinq mille sols melgoriens reconnus sur la terre de

1. Jugements de septembre 1255 et de juillet 1256.

Ventenac, confisquée par le roi. Mais son mari Élisiar avait péri, probablement dans la guerre de Trencavel, et Roger d'Aragon, son beau-père, aux gibets de Carcassonne, ou, chef indompté du Cabardez, dans quelque caverne de la Montagne-Noire. « Nous vous ordonnons, dit le roi, de ne rien rendre à ladite Saurimonde. » — Jordan de Cabaret revendiquait ses terres de Laura, de Salels, de Villegli, de Villarlong, de Villarzel, confisquées par le sénéchal Guillaume des Ormes, et données à divers chefs français. Le roi tenait ses châteaux célèbres de la Montagne-Noire où l'héroïque Pierre-Roger son oncle avait gardé captif quinze mois Bouchard de Marly. Jordan de Cabaret son père eut un autre destin ; comme il se rendait à la rencontre de Louis VIII, après le siége d'Avignon, il fut pris, livré au comte de Toulouse, et, après deux ans de captivité, mourut dans les fers. Jordan son fils, bien que son frère Pierre-Roger eût pris parti pour le vicomte Trencabel, osa revendiquer les châteaux paternels, ou la dot de leur mère Orbria, évaluée à dix mille sols melgoriens reconnus sur ces manoirs. Le roi répondit : « Nous avons trouvé que Louis, par la grâce de Dieu roi des Français, avait concédé au défunt Jordan de tenir en paix sa terre et ses forteresses, nous vous ordonnons de les restituer à son fils, pour le salut de l'âme du roi notre père très-excellent[1]. »

Enfin, Brunissende, Aladaïs, et Condors de Menerba, et leurs cousines Marquesia, femme de Pierre

1. Inquisition, p. 87.

de Laura, fils du valeureux Pierre-Roger de Cabaret, et Auda, jeune orpheline, pupille de Pierre de Vintro, petit-fils lui-même par sa mère Bérengère de Rocabrune, de Guilhem de Menerbe, aïeul commun de cette tribu féodale, réclamaient l'illustre et tragique forteresse de Menerbe, conquise et séquestrée par Simon de Montfort. Il ne fut pas donné suite sans doute à leurs réclamations, car Gui Fulcodi avait mis en apostille sur leur requête que le patriarche de ces héritiers du Menerbois était mort cathare. Il existait encore un petit-fils de ce Guilhem de Menerbe, qui portait le nom de son aïeul, avait épousé Blanca de Termes, et suivi Olivier dans la Terre-Sainte. Il était mort, à ce qu'il semble, en Orient. Mais en considération des hautes prouesses d'Olivier, saint Louis accorda à Blanca devenue veuve, et à ses filles orphelines, un revenu annuel de soixante livres, prélevé sur le château de Menerba. Il ne resta donc plus que des femelles de cette grande maison romane et son glorieux donjon, *la Roche des Exilés*, demeura irrévocablement acquis au roi. Menerba, Termes et Cabaret, ces trois barbacanes avancées de Carcassonne, se dressent sur leurs inexpugnables rochers, comme les vedettes lointaines de la France, vers cette frontière espagnole[1].

Gui Fulcodi ayant été nommé évêque du Puy, les commissaires royaux n'achevèrent pas leur enquête. Le roi leur donna pour successeurs Henri de Virziles, Nicolas de Châlons, et Pierre de Voi-

1. Dom Vaissette, VI. — Du Mège.

sins, sénéchal de Toulouse. Ces nouveaux mandataires, perdus dans ce chaos d'iniquités, demandèrent des directions au roi. Le monarque répondit de Vincennes; il y mettait vingt-sept restrictions. Étaient exclus du bénéfice, les fugitifs, les contumaces, les complices des cathares. On rendit quelques bribes aux veuves ou aux filles des faidits et aux héritiers des Albigeois qui se vouaient à l'état monastique. Cette restitution ne fut donc, à très-peu de chose près, qu'apparente. Qui n'était pas fugitif, ou contumace, ou complice des cathares? Et quel Albigeois se faisait moine? Quant aux fils des faidits, ils restaient sous le coup de la loi, suspects, surveillés, exclus de tout[1]. Mais les plus odieux au roi furent les partisans du vicomte de Carcassonne et du comte de Toulouse. Pour eux point de grâce. L'enquête dura sept ans (1254-1262). Son résultat fut presque nul. Saint Louis rend les deux poules de Guilhem le Rouge, mais il garde les trois provinces de Carcassonne, de Béziers et d'Albi, héritage des Trencabel.

Mais si les commissaires ne restituaient que des miettes des immenses confiscations royales, les sénéchaux, au contraire, disputaient, arrachaient aux évêques de larges lambeaux, de vastes débris de leurs spoliations. Le capétien prétendait rester l'unique spoliateur, de son droit de lion de France. La révocation du testament de Ramon VII avait été la déclaration de guerre, et le premier évêque

1. Filios hæreticorum, vel nepotes, aut suspectos, officiis publicis non teneant. Ord. de S. Louis, 1258.

attaqué fut le fameux Durand, évêque d'Albi. Dans la ruine des Montfort, ce prélat batailleur s'était emparé des droits et des domaines du vicomte de Carcassonne, et de la totalité des biens confisqués sur les faidits, dont il avait eu l'habileté de faire une part aux consuls et aux bourgeois d'Albi, ses compères. Nous avons vu qu'il souleva le peuple; il s'empara de la ville, et expulsa du Castel-Vieil les officiers royaux. Il rejeta hautainement toute transaction, et devint plus insolent encore, quand il crut que le roi Louis, vaincu à la Masoure, ne reviendrait pas d'Orient. Le sénéchal de Carcassonne marcha contre le prélat rebelle, et l'assiégea dans Albi[1]. Il paraît que le belliqueux évêque resta vainqueur du sénéchal, et rendu plus audacieux encore par sa victoire, il rompit son vasselage, et fit hommage-lige à l'archevêque de Bourges, devenu par là son suzerain, et son métropolitain. Au dessus du droit royal et féodal il mettait le droit théocratique. Durand mourut dans cet insolent triomphe, et légua sa révolte à son successeur Bernard de Combret, non moins turbulent, mais moins intrépide et surtout bien moins savant dans la guerre. Le nouvel évêque resta tranquille deux ou trois ans; mais dans l'été de 1259, il éclata. Il entra en campagne à la tête de trois grosses troupes d'hommes de pied et de cheval, pilla le prieuré de Cahuzac, ravagea les terres de l'abbé de Gaillac, et rentra dans Albi. Il en sortit une seconde fois pour combattre l'abbé de Gaillac qui non moins belli-

1. Dom Vaissette, VI, p. 120.

queux venait par représailles l'assiéger dans sa métropole. Le sénéchal du roi, rétabli, à ce qu'il semble, au Castel-Vieil, s'interposa entre les deux champions. Mais l'abbé s'était avancé pacifiquement, jusque sur les hauteurs de Val-Cabrières, à une demi-lieue de la cité dont il voulut voir les tours. Bernard s'écria que c'était une insulte à l'évêque et aux habitants d'Albi. Il fit corner par ses hérauts que tous les habitants s'armassent et que nul ne restât dans ses murs; et lui-même à la tête de ses milices urbaines conduites par leurs consuls et de ses trois bataillons de soldats guidés par Pierre, Isarn et Amalric, vicomtes de Lautrec, sur leurs palefrois vêtus de fer, bannières déployées et fanfares sonnantes, il sortit de la cité d'Albi. L'ost de l'abbé de Gaillac était commandé par Bertran, vicomte de Lautrec, et Bertran II, vicomte de Bruniquel, qui avait pris parti pour l'abbé, ami de la maison de Toulouse. La rencontre probablement eut lieu (21 juillet) dans le val Cabrières. L'évêque vainqueur rentra le soir dans Albi, avec du butin, des barons captifs et grièvement blessés, entre lesquels l'un des chefs ennemis, le vicomte de Bruniquel. A la nouvelle de ce combat, Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, cita l'évêque, les consuls d'Albi, les deux vicomtes de Lautrec, de venir rendre raison de leur conduite à Carcassonne, comme coupables d'avoir rompu le vasselage du roi, d'avoir pris illicitement les armes, malgré la défense des sénéchaux, et surtout d'avoir enrôlé des faidits de la forêt ennemis de la France. Pierre, vicomte de Lautrec, avait effectivement engagé comme auxi-

liaire le chef plébéien des *Ramondains* de la Montagne-Noire. Ce chef de bannis s'appelait Guilhem Pierre Bouche de Loup et avait sans doute pris ce surnom parce qu'il portait, sur son heaume d'acier bruni, la gueule aux blanches dents de cet animal, symbole de la croisade et de l'Église romaine[1]. Bouche de Loup, qui est qualifié de chevalier, sans doute de la chevalerie des Bois, sortit de sa caverne avec cinq de ses compagnons à sobriquets non moins sinistres, tels que Mornat, Amblard, Maleterre, Gailhard Pelapoul, et sur son sauvage palefroi et dans son costume féroce, vint dans Albi se mettre au service de l'évêque qu'il détestait, mais moins encore que le roi de France. Un vague instinct patriotique survivait dans le cœur de ce chef de bandits, qui fut l'un des héros de la victoire de Val-Cabrières[2].

A cette sommation du sénéchal, l'évêque répondit, pour lui et pour les consuls, qu'il était seigneur d'Albi, vassal de l'archevêque de Bourges, qu'il ne devait rien au roi et qu'il faisait appel au monarque. Le sénéchal, sans s'inquiéter de cet appel, réunit en conseil, dans son palais de Carcassonne, Olivier de Termes, revenu depuis peu d'Orient où l'avaient retenu les tempêtes de l'Archipel, Lambert de Turey (Marly-Saissac), Pierre de Graves et beaucoup d'autres chevaliers fidèles au roi; leur avis fut d'aller assiéger l'évêque et les consuls d'Albi qui se fortifiaient dans leurs murailles. Pierre

1 Simon de Montfort était appelé le Loup, et l'Église romaine, la Louve.

2. Dom Vaissette, VI, pr. 61.

d'Auteuil, suivi de ces barons, franchit la Montagne-Noire et s'accrut en chemin de Philippe II de Montfort. Philippe I avait fait vœu de mourir dans la Terre-Sainte, et Gui de Montfort, son frère, était mort en mer. Leur décès laissait Philippe II, leur héritier commun, seigneur de Castres et de Lombers. Dans ce dernier château, si célèbre, le sénéchal trouva l'évêque et les consuls d'Albi qui venaient implorer la paix. Il l'accorda, à diverses conditions plus ou moins onéreuses, et s'avançant jusqu'à Albi, saisit le temporel de l'évêque, et rétablit l'autorité du roi. Pierre de Combret un mois après (septembre) se rendit à Bourges, à un concile où saint Louis l'avait fait citer par son métropolitain qui, dévoué au monarque, l'engagea à se soumettre à la France. L'évêque, et les consuls d'Albi, et les chevaliers compromis de l'Albigeois, vinrent demander grâce à Carcassonne. Après la transaction du roi et de l'évêque, le sénéchal prononça les sentences avec une religieuse solennité. « Nous Pierre d'Auteuil, dit-il, sénéchal de Carcassonne et de Béziers, ayant pris conseil de nos sages barons, et Dieu étant sous nos yeux, exercant le châtiment, autant que nous le pouvons avec Dieu, et voulant tenir de Dieu, moins par la rigueur que par la miséricorde, nous condamnons... » Pierre, vicomte de Lautrec, contumace et qui avait dû se cacher dans la caverne de son compère Bouche de Loup, fut condamné à une amende de 50 livres de Tours. Isarn et Amalric ses frères, qui s'étaient soumis, à une amende de 40 livres[1]. Parmi les autres ba-

1. Ibid.

rons très-nombreux, on trouve Sicard de Boissezon, héritier légitime de Lombers, et qui dans cette insurrection avait sans doute espéré de recouvrer son poétique manoir. Enfin voici les transactions de l'évêque et du roi. L'évêque eut la haute justice d'Albi ; le roi partagea la basse avec l'évêque. Le roi et l'évêque eurent par moitié les confiscations. Ainsi saint Louis mit la main sur une large part des trésors accumulés par Durand. Il reprit à l'évêque de Carcassonne la forêt de la Loubatière sur la Montagne-Noire. Il arracha, nous l'avons vu, plusieurs châteaux à l'archevêque de Narbonne. Nous allons voir ses démêlés avec l'évêque de Rhodez.

IV

LES CAPTIFS DE MONTSÉGUR. — LES POËTES NATIONAUX. — PIERRE CARDINAL.

C'est ainsi que saint Louis exécuta la recommandation du moine d'Hyères : *Fais droit à ton peuple!* Il fit rendre gorge à l'épiscopat, mais au profit de la royauté. Il seconda toujours l'inquisition [1]. Il ne rendit rien, ou que des débris insignifiants, de ses vastes larcins. Il ne restitua ni Termes, ni Minerbe, ni Cabaret, ni Mirepois. Il garda l'immense spoliation de Carcassonne. Il n'éprouva aucun remords de l'indigence des Trencabel, de la destruction de

1. Ibid., pr. 115. Inquisitoribus... curetis... Opus carcerum... faciatis.

la maison de Toulouse. Rome, sa complice, en répondait devant Dieu. C'est ainsi que l'âme la plus pure, la plus tendre, la plus candide, la plus religieuse, gardait son angélique sérénité parmi toutes ces horreurs, effroyablement perverti par la complicité tacite de son intérêt royal dans les sanglantes exécutions de la théocratie romaine. Et l'on conçoit que le moine provençal n'ait pas voulu se charger de la conscience pieusement spoliatrice et saintement meurtrière du monarque capétien.

Mais si le roi de France ne rendit rien des domaines confisqués, il rappela pourtant les fugitifs non coupables, et même relâcha les détenus non dangereux. L'inquisition ordonnait toujours la construction de nouveaux *murs*, de plus vastes tours, de plus immenses forteresses. Mais la pierre manquait au nombre des prisons, et les cachots à la multitude des captifs. Force était de renvoyer les enfants, les femmes, les vieillards, non par miséricorde, mais par nécessité. C'est ainsi que nous pensons que furent enfin relâchés les survivants des faidits de Montségur. Ils gémissaient depuis quinze ans dans les tours de Carcassonne. Ramon de Perelha, Berenger de Lavelanet, Arnauld-Roger de Mirepois étaient morts certainement dans les basses-fosses de la Mura. Mais leurs filles, leurs gendres, leurs écuyers, leurs serviteurs vivaient encore pour la plupart. Un jour, ils virent s'ouvrir les portes de leurs tours [1]. On les conduisit dans l'église de Saint-Nazaire, et après

1. Doat, XX, 7. Educti de muro cum crucibus.

un sermon public où quelque dominicain leur rappela la fidélité qu'ils devaient à l'Église romaine, leur mère, et au roi de France, leur seigneur, l'évêque leur parla ainsi : « Au nom de Dieu, amen! Nous, évêque de Carcassonne, et frères inquisiteurs de la méchanceté hérétique, attendu que les sus-nommés ont séjourné assez longtemps dans leur *mur*, qu'ils ont humblement obéi à nos ordres, et humblement rendu grâces, nous les tirons de leur prison miséricordieusement, et en commutation de leur peine, nous leur imposons les pénitences suivantes [1].

En détestation du crime de leur erreur passée, ils porteront perpétuellement sur tous leurs habits, la chemise exceptée, deux croix de drap jaune, l'une sur la poitrine, l'autre entre les épaules. Ces croix auront trois doigts de large, la tige deux palmes et demie de long, et le bras transversal deux palmes. De plus ils visiteront l'église des Saints-Apôtres Pierre et Paul à Rome, du Saint-Sépulcre à Jérusalem, de Sainte-Sophie à Constantinople, de Saint-Jacques en Galice, de Saint-Thomas à Cantorbéry, des Trois-Rois à Cologne, de Saint-Denis en France, de Saint-Gilles en Provence, de Rocamadour, la Sainte-Baume, etc., selon qu'il aura été prescrit à chacun. Qu'ils visitent tous les ans la cathédrale de la Cité, le jour de la grande fête, et rapportent des lettres testimoniales du desservant de cette église ; qu'ils confessent deux fois l'an leurs péchés à leur propre curé, savoir

1. Ibid., p. 146.

avant Pâques, Pentecôte ou Noël. Et dans ces mêmes fêtes qu'ils communient à moins qu'ils n'en soient exemptés par le prêtre; qu'ils entendent les messes paroissiales tous les dimanches et jours de fête, et les sermons partout où ils seront, à moins d'excuses légitimes. Et dans ces mêmes messes, à ces prêtres officiants, entre l'épître et l'évangile, qu'ils se présentent publiquement avec des verges, et qu'ils reçoivent de leur main la discipline. Qu'ils suivent les processions partout où ils seront placés entre le clergé et le peuple, portant des verges dans leur main, et qu'à la dernière station ils reçoivent la discipline de la main du prêtre qui précède la procession. Qu'ils payent exactement à l'Église les dîmes, prémices, oblations, legs et autres droits. Au surplus, qu'ils soient privés de tout office public. En outre, qu'ils persécutent les hérétiques et leurs adhérents, et qu'ils s'appliquent à défendre de tout leur pouvoir la foi catholique. Que le premier dimanche de chaque mois, il montrent ces présentes lettres à leur propre curé, et se les fassent lire et traduire en langue vulgaire, afin qu'ils n'aient aucun doute sur ce qu'ils ont à faire, et dont ils doivent s'abstenir. Nous leur enjoignons toutes ces choses, réservant à nous et à nos successeurs dans notre office la libre faculté d'augmenter, d'amoindrir, de changer ces dites pénitences, lorsqu'il paraîtra convenable, ou lorsqu'il n'existera d'autre raison de les ramener dans leur mur. »

Les captifs de Montségur, après ce discours, furent relâchés, ou plutôt reconduits dans leurs

montagnes, et peut-être même, pour l'édification de leurs compatriotes, durent-ils subir dans l'église du Mercadal de Pamiers [1], une répétition solennelle de leur libération de Carcassonne. Leur nombre devait être bien réduit, les plus vieux devaient être morts dans leurs tours; ainsi sans doute, Bertran de Perelha, frère du grand chef des faidits, Cécilia de Montservat, femme d'Arnauld-Roger de Mirepois, et la sœur de ce chevalier, Aladaïs de Massabrac. Jordan de Perelha, fils du héros, dépouillé de tous ses domaines, dut être recueilli à la cour de Foix, où ses pères exerçaient héréditairement un office de domesticité féodale. Guiraud de Rabat, son beau-frère, avec sa femme Alpaïs, regagna son riche manoir dans les montagnes de Tarascon. Philippa, sa sœur, revit son mari, Pierre-Roger de Mirepois, puissant et honoré, au château de Montgaillard, au sud de Foix. Ces deux faidites de Montségur, pauvres prisonnières de Carcassonne, après une longue captivité, retrouvaient, dans leurs donjons, une grande fortune, des serviteurs, des damoiseaux, des palefrois, et nobles matrones romanes, décorées sur le sein et sur le dos de leur croix jaune, assistaient mélancoliquement aux fêtes comtales de Foix. Mais Alzeu et Othon de Massabrac, simples écuyers, dépouillés de leur maigre patrimoine, ne purent rentrer dans leur humble castel rustique

1. L'église du Mercadal est aujourd'hui l'église du collège qui porte sur sa façade cette inscription : *Deo Optimo Maximo.*

qui de son nouveau maître avait reçu le nom de Bénaïs [1] qu'il porte encore au pied de Montségur. On leur fit l'aumône d'une lance et d'un cheval et ces vaillants faidits entrèrent au service de Pierre-Roger de Mirepois ou de quelque autre baron des Pyrénées.

Mais à peine ces libérés de l'inquisition avaient-ils revu leurs toits et leurs monts paternels qu'ils étaient contraints de s'en éloigner pour accomplir leurs pénitences respectives. Les hommes étaient tenus aux longs pèlerinages d'outre-mer; les femmes se bornaient aux courts pèlerinages du Midi. Après bien des années d'exil lointain, de vie errante, revenus dans leur pays, vieux, pauvres et flétris, ils avaient encore à subir les suspicions des prêtres et les insultes d'une populace fanatique. Les inquisiteurs durent plus d'une fois réprimer ces insolences et prendre sous leur protection ces pauvres *crousets*, car c'est ainsi qu'on les appelait à cause de leur croix [2]. Mais au milieu de ces outrages, ils trouvaient de secrètes sympathies; on les visitait comme des confesseurs; on les recueillait avec amour dans les cabanes; on leur faisait raconter leurs souffrances dans les tours de Carcassonne, ou leurs combats sur les cimes de Montségur. Ils étaient protégés d'ailleurs par

1. Contraction de Bénaset, Bénech, Béni.

2. Arnauld Salvador et Ramon Gaubert de Capestang furent condamnés, comme faux témoins, à porter deux langues d'étoffe rouge devant et derrière, exposés sur une échelle, deux dimanches, devant la porte de l'église, et mis aux fers. Doat, XXXII.

l'effroi qu'inspiraient les faidits, et tel de leurs persécuteurs tombait mortellement atteint d'une flèche qu'un arc invisible décochait du fond d'une grotte ou de la profondeur de la forêt. Les peuples gardaient leurs sympathies pour les seigneurs déshérités, et les poëtes qui transperçaient de leurs traits sarcastiques les étrangers usurpateurs revêtaient les barons des derniers reflets de la poésie méridionale.

Le grand troubadour de cette époque fut le fameux Pierre Cardinal. Il était né vers le milieu du dernier siècle, au Puy-en-Velai, ville de granit, assise sur un plateau glacial et tempétueux, au centre d'un cercle de vieux volcans. Le mont Corneille qui la domine de son cône ferrugineux, était le siége et comme le trépied basaltique d'un tribunal d'amour fameux dans tout le Midi. Mais le jeune Pierre, qui avait dans le cœur de la lave et de l'ouragan de son climat vulcanien, dédaigna les ingénieuses fictions mystiques et les grâces sentimentales de la poésie chevaleresque, déplacées à l'heure des suprêmes dangers et des batailles mortelles. Il se fit chantre populaire, poëte patriotique et poussa le cri de guerre contre la France. Et maintenant dans l'irrémédiable abaissement de la patrie romane, Archiloque implacable aussi bien qu'héroïque Tyrtée, il console les vaincus, il harcèle les vainqueurs, il décoche toutes les flèches de son carquois satirique contre la tyrannie des conquérants[1]. Écoutons ce grand chanteur laïque et plé-

1. Miquel de la Tor. — Moquin-Tandon.

béien : « Tel est vêtu de drap de samit, et possède de grandes terres ; mais je ne l'appelle pas baron, car il mène mauvaiseté. Et tel est nud, comme l'enfant qui vient au monde ; mais il est bon et preux, et je lui donne, c'est bien juste, le titre de baron. » Le *mauvais*, vêtu de soie, c'est le conquérant; le bon nud et en haillon, c'est le patriote. — Puis il invite le peuple à la concorde : « Pardonnez-vous, surmontez vos griefs, et vous n'aurez pas à porter le cilice. Aimez amis et ennemis, et vous n'aurez pas à passer la mer[1] ! » — Il tâche de relever les courages : « Il y a des loups et des brebis dans ce monde. Mais les brebis sont plus nombreuses que les loups. Il naît mille perdrix pour un vautour. Il est certain que l'homme ravisseur et meurtrier est moins aimé de Dieu que l'humble peuple ! » — Puis il peint, en traits sanglants, le baron spoliateur : « Baron qui se met en campagne, mène avec lui Mauvaiseté. Mauvaiseté marche en tête, au centre et en queue. Énorme convoitise le suit : Iniquité porte la bannière, et Orgueil le guide. Baron mauvais, en fonction, que fait-il, dites-le-moi ? Quand un autre rit et se met en soulas, lui, il blesse l'un, brise l'autre, maugrée celui-ci, menace celui-là, il fait tourner la tête à tout le monde, au lieu de nous donner, comme il le devrait, courtoisie et bonheur. — Baron qui tient sa cour, fait des festins et prend ses ébats, c'est avec le fruit de ses exactions et de ses pillages. Ses dons aux églises, ses offrandes, ses réparations et ses luminaires, proviennent de larronnerie. Guerre

1. Saint Augustin : *Itur cœlo non mare sed amore.*

et plaidoirie font ses revenus ! — Baron mauvais, pour se mettre en fête, lève ainsi l'impôt. Il bat, il assomme ses vassaux; il ne leur laisse pas un denier; il est pis que famine et mortalité : puis, à qui ne le connaît, il a l'air d'un galant seigneur. — J'ai touché quelque chose de l'histoire que je voulais raconter, mais la matière est vaste et peu enivre. »

Ainsi chante le courageux troubadour : le peu qu'il dit jette un jour affreux sur l'état des conquis et leurs relations avec les conquérants. L'ébauche qu'il trace de la domination des prêtres et des moines n'est pas moins vigoureuse et d'une réalité moins effrayante. « Les clercs, dit-il, se disent pasteurs et ne sont que des meurtriers. Quand je les vois se masquer de sainteté, il me revient en souvenir don Alengri (le Loup) qui, pour entrer dans les bercails, revêtit une peau de mouton, sous laquelle il séduisit les brebis et les dévora. — Empereur et roi, duc, comte, vicomte et chevalier d'habitude gouvernent l'univers. Aujourd'hui les clercs ont la seigneurie. Les clercs ravissent de toutes les mains ; ils s'emparent du monde entier ; ils l'auront par rapine ou par legs, par indulgences ou par hypocrisie, ou par absolutions ou par banquets, ou par prédications ou par dilapidations ; ils l'auront de par Dieu ou de par le Diable [1]. »

Le puissant troubadour s'écrie encore avec une amère mélancolie : « Notre siècle est troublé par un vent violent qui en agite les flots comme un orage

1. O ab Dieus, o ab Diablia.

qui épouvante les poissons et soulève le fond de la mer. Ainsi il fait monter du fond des cœurs troublés comme un limon impur le mensonge, la déloyauté, la trahison avec lesquelles on pense s'élever et s'affermir. Par là on fait périr la vérité, et l'honnête homme qui veut la dire, perd son droit. »

Ce droit viril, Pierre Cardinal ne l'abdiqua jamais. Jamais il ne perdit la voix devant l'inquisition qui rendait muet l'univers. Mais où vivait-il cet intrépide chanteur ? Évidemment ce n'est que caché dans les châteaux encore fidèles, ou dans les campements des faidits. Les chants murmurés dans les faubourgs ne pourraient être chantés à gorge déployée que dans les déserts. Pierre Cardinal n'est point cathare non plus que Figueyras dont on chantait encore l'immortel ïambe : *Roma tricharitz* [1] ! Comme le satirique Toulousain, le cévenol est un libre penseur, un esprit indépendant, un grand citoyen. Sa dame, c'est la patrie romane, c'est la raison humaine, et il s'en est fait le chevalier fauve et sauvage. Faidit gigantesque de la poésie, il a fait de sa viole un carquois hérissé d'épigrammes étincelantes, et de son archet, un arc strident où siffle toujours l'ïambe implacable et vengeur, et dans cet esprit de guerre, errant dans la forêt horrible des iniquités de son temps, embusqué dans les ruines vénérables de son pays, il guette au passage les tyrans et les dévastateurs, et il transperce d'outre en outre les clercs, les barons, les rois et les papes. Pierre Cardinal ne fut pas seulement un

1. Doat, XXV. Dép. de Bernard de Baranhon (1274).

grand poëte, il fut encore une grande âme. Voici son dernier chant, dans lequel il résume sa philosophie, et qu'il voulait chanter devant le tribunal de Dieu :

« Je veux faire un sirventés nouveau que je réciterai, au jour du jugement, à celui qui me tira du néant. S'il pense me punir de quelque chose et me renvoyer avec le Diable, je lui dirai : Seigneur, faites-moi grâce ! car j'ai vécu en travail dans un mauvais siècle, et gardez-moi, s'il vous plaît, des tourments.

» Toute la cour céleste s'émerveillera en entendant mon plaidoyer. Car je dis qu'il fait aux siens manquement s'il veut les détruire ou les mettre en enfer. Qui perd ce qu'il pourrait gagner, à bon droit est amoindri. Dieu doit être doux et abondant à retenir les âmes qui trépassent.

» Il ne devrait pas défendre la porte, et saint Pierre, qui en est le concierge, en a grand déshonneur. Mais que chaque âme qui veut entrer entre en riant. Nulle cour n'est accomplie où l'un pleure et l'autre rit. Et si le maître est souverain et tout-puissant, et qu'il n'ouvre pas son palais, il doit être blâmé.

» Il devrait déshériter le Diable, il y gagnerait beaucoup d'âmes, et cela plairait à tout le monde. Lui-même pourrait, à mon gré, les pardonner tous.

Pourquoi les damnerait-il, puisqu'il peut tous les absoudre. Beau Seigneur Dieu, délivrez-nous de nos ennemis ennuyeux et accablants.

» Je ne veux pas désespérer de vous. Au contraire, je mets en vous tout mon espoir. Vous devez sauver mon âme et mon corps, et m'assister à l'heure de mon trépas. Je veux vous faire une belle part : rendez-moi au lieu d'où vous m'avez tiré. Pardonnez-moi mes péchés; car si je ne fusse pas né, je ne les eusse pas commis.

» J'ai eu assez de mal, et si je brûlais en enfer, ce serait, selon ma foi, injustice de votre part. Vous pouvez bien me racheter, moi qui pour un bien ai souffert mille maux. De grâce, je vous prie, Dame sainte Marie, intercédez pour nous auprès de votre fils. Prenez les pères et les enfants et mettez-les où réside saint Jean[1]. »

C'est le chant du cygne du poëte épicurien. Il voudrait révoquer le Diable, supprimer l'enfer, ouvrir à deux battants le paradis. Le chantre militant a subi sur la terre son expiation. Il passa, effectivement, cent ans dans l'enfer de son siècle. Cardinal dut mourir à Narbonne, le seul lieu où la protection du prince lui promît un asile secret et un tombeau ignoré.

1. Comparer avec le *Dieu des Bonnes gens* et le *Saint-Pierre* de Béranger.

V

RAMON DE FLASSAN. — ROGER IV, COMTE DE FOIX.

Le peuple roman avait bien besoin, pour fortifier son cœur, des strophes vengeresses de Cardinal et de Figueyras, et mieux encore des exhortations évangéliques de ses ministres, et surtout des ineffables et mystérieuses consolations du Paraclet. Car c'était une lutte à mort entre l'Église romaine et ce peuple infortuné, la lutte de l'once contre la gazelle, la lutte du milan contre la colombe, et la bête de proie s'irritait encore des convulsions et du gémissement de l'agonie. L'inquisition, dont tout héroïsme excitait les emportements, s'acharnait alors sur une noble et touchante victime, Ramon de Flassan, bayle de Mazères[1]. Le pieux Roger-Bernard, comte de Foix, ami des évêques cathares et protecteur secret de Montségur, était mort trois années avant la chute de la forteresse albigeoise. Le pape Grégoire IX avait levé l'excommunication dont l'avait frappé l'évêque d'Urgel, mais malgré cette absolution, le comte, tombé malade au Castellar de Pamiers, incertain d'une tombe, se fit, avant d'expirer, transporter au monastère de Bolbone pour être enseveli auprès de son père, le grand Ramon-Roger. Il le fut, en effet, grâce à la pieuse tolérance des moines un peu suspects eux-mêmes de catharisme; mais

1. Les Flassan étaient de Limous

l'inquisiteur ne lâcha qu'à regret sa grande proie, et vingt ans après, pour convaincre sa mémoire d'hérésie, il fit saisir un de ses cinq écuyers, un noble vieillard, qui, depuis la mort du comte, recueilli au château de Mazères à côté de la nécropole de Bolbone, veillait sur les cendres vénérées de son maître. Rien de plus touchant que la confession de ce fidèle chevalier. « L'an 1263, Louis étant roi de France, et Ramon (du Falgar) évêque de Toulouse, moi Ramon-Bernard de Flassan, bayle de Mazères, non circonvenu, mais pour délivrer mon âme du péril et du crime dont je suis menacé, sur le point d'être ramené à Carcassonne, au pouvoir du frère Pons, inquisiteur, où m'attend la mort; soit à cause de la goutte qui me tourmente continuellement et de l'extrême débilité de mon corps; soit à cause des horreurs de la torture, du cachot et de la faim que j'ai continuellement subis pendant deux mois et un jour, dans cette prison; après les épreuves passées, et m'attendant à de plus cruelles encore, à moins que je ne profère le mensonge, comme j'y ai été plusieurs fois excité, je déclare de ma propre bouche, devant les vénérables pères, Arnauld, abbé de Bolbone, et Arnauld, abbé de Mas-d'Azil, et les personnes ci-dessous mentionnées, la main sur les saints Évangiles de Dieu, que je fais ma confession pour le salut de mon âme, et pour que, s'il est nécessaire, selon qu'il arrivera de moi ils en rendent témoignage en temps opportun.

Et d'abord, je déclare que, en compagnie d'Isarn Jordan, de Gaillard de Montbrun, de Batalha de Ventenac, de Roger des Essarts, j'ai continuelle-

ment servi don Roger-Bernard, comte de Foix, et cela de nuit et de jour, pendant de longues années, jusqu'au moment de sa mort; et j'ai vu que dans la confession de ses péchés, il agit selon l'usage de la sainte Église, et les habitudes d'un bon chrétien. Et jamais je n'ai vu ni connu âme vivante qui, en santé ou maladie, conduit près de lui dans son château de Pamiers, ni dans aucun lieu du monde des hérétiques; que jamais je n'ai vu qu'il les adoràt, ni qu'il les cachât, ni qu'il les fît cacher ou fît quelque autre chose contre l'Église romaine: ce que j'ai certifié au frère Pons qui trois fois me fit jurer la main sur les Évangiles de Dieu. Et maintenant j'atteste, et je jure la vérité au péril de mon âme; et si la torture qui m'attend me faisait dire le contraire, que je sois réputé menteur et traître et en abomination à tout être vivant. Fait le 16 des calendes de janvier au monastère de Bolbone, en présence des abbés sus-nommés, des frères et prêtres, et de moi Arnaud Sicre, tabellion public de Rabat et de Saurat[1]. » Pieux mensonge, illusion de la fidélité d'un serviteur envers un maître dont il ne veut pas qu'on profane les cendres et qu'on bouleverse la tombe. L'infortuné Ramon de Flassan, recònduit à Carcassonne, et renfermé dans la tour de la Mura, ne tarda sans doute pas à mêler ses os aux restes des martyrs de Montségur.

Roger IV, comte de Foix, fut excommunié comme son père et son aïeul. Un jour, étant à son

1. Dom. Vaissette. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 125, p. 530.

château de Mazères, il reçut un messager, qui venait de Mirepois, et qui lui remit une lettre scellée du sceau de l'Inquisition. « A noble homme et cher en Christ, don Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix, frère Étienne de Vastines, de l'ordre des prédicateurs, inquisiteur de la méchanceté hérétique dans la province de Narbonne, député par l'autorité apostolique, salut dans le fils de la Vierge glorieuse ! Comme pour l'expédition des affaires qui nous ont été commises, nous nous sommes rendu personnellement à Foix, et que nous avons mandé par nos messagers spéciaux à Pierre Andréo, votre bayle de Foix, que nous tenions, non sans raison, pour suspect d'hérésie, de venir en personne devant nous, à la maison des chanoines de Foix, et au mépris de notre ordre, bien plus de l'ordre apostolique, il a refusé de comparaître. Mais comme inobéissant, et mal conscient de soi-même, il s'est enfui pour mettre le comble à sa faute, nous requîmes et priâmes votre noblesse, et sauve la noblesse de l'autorité apostolique que nous exercions dans cette contrée, vous mandâmes de la part du roi de France, et fermement et expressément vous ordonnâmes : à savoir qu'aussi chèrement qui vous aimiez vous et les vôtres, vous fissiez saisir ledit Pierre Andréo suspect et fugitif pour hérésie, et que captif vous le transmissiez sans retard vers nous et dans nos prisons lorsqu'il n'avait encore pu s'éloigner beaucoup de votre terre. Vous avez donc à considérer que vous montriez le zèle que vous avez pour l'affaire de la foi que nous gérons et que vous paraissiez l'aimer

et l'embrasser d'un cœur pur afin que nous n'ayons pas à ce sujet à procéder contre vous. Donné à Mirepois, le jeudi après la fête de saint Nicolas [1]. »

Le comte Roger répondit en ces termes : « Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix, vicomte de Castelbon, à l'homme religieux, vénérable et discret, frère Étienne de Vastines. Salut et toute révérence avec honneur ! Comme le remède de l'appel au Saint-Siége a été inventé pour le relèvement et la protection des opprimés, et pour qu'il soit obvié à la méchanceté des hommes : c'est pourquoi sachant et connaissant très-pertinemment que nous, nos hommes et notre terre ont été fréquemment, énormément, intolérablement molestés par vous frère Étienne de Vastines, inquisiteur de la méchanceté hérétique, et qui vous dites délégué du Saint-Siége apostolique ; pour ces molestations susdites et d'autres que nous exposerons en temps et lieu de vive voix et par écrit, nous en appelons au Saint-Siége apostolique, et nous recourons avec instance réitérée aux saints Apôtres [2]. » Il résulte de cet appel que le châtelain de Montréal, un descendant des croisés, au nom de l'inquisiteur, à la tête d'hommes armés, avait envahi la cité de Foix, saisi le bayle Pierre Andréo, que le peuple avait arraché aux soldats l'officier comtal, et qu'à propos de son évasion l'inquisiteur, comminant et fulminant, désolait et ravageait les vallées de Foix.

C'est l'un des derniers actes connus de Roger IV. Ce comte, habile et vaillant, mit l'habileté politique à la place de l'héroïsme chevaleresque de son père el de son aïeul, moins grand qu'eux en cela, bien qu'on l'ait surnommé Rot-Fer [1]. Son épée, aussi longue et aussi tranchante que la leur, n'étincelle pas de l'auréole d'un principe. Prévoyant l'irrémédiable chute du Midi et du catharisme, il fut le premier des comtes pyrénéens à se rallier au roi de France, et à négocier, comme on vient de le voir, non sans fermeté ni indépendance, avec la papauté. Roger, comme gage de son retour définitif au Saint-Siége, promulgua ce violent édit contre le catharisme *abominable et pestiféré* : « Comme notre dessein, dit-il, est de poursuivre, et de contraindre, de toutes les forces de notre cœur, les ennemis de la sacro-sainte et orthodoxe Église catholique, nous ordonnons que quiconque aura été condamné, immuré, marqué de la croix, cité ou seulement noté, suspect d'hérésie personnelle ou même domestique, soit exclu de tout consulat, baillivat, tabellionnat et de tout office public quelconque, sous peine d'encourir notre indignation et nos châtiments [2]. » Cet acte rigoureux fut probablement inspiré par Arnaud Garcia, abbé du Mas-d'Azil, Espagnol qui paraît avoir été le principal conseiller de la vieillesse de Roger IV. Après les tempêtes qui venaient de bouleverser le Midi, le comté et sa maison, le prince voulut, avant sa mort, recueillir les cendres dispersées de ses ancêtres, et

1. D. Vais., t. VI, pr. 136, p. 546.
2. Dom Vaïssette, t. VI.

1. Ruptor-ferri, Brise-lance.
2. Dom Vais., t. VI, pr. 125, p. 529.

s'assurer lui-même un tombeau. Il fit construire au monastère de Bolbone une basilique qu'il mit sous le patronage de saint Jacques et de saint Philippe : Jacques, l'apôtre guerrier de l'Espagne, autrefois suzeraine du comté de Foix; Philippe, l'*ami des chevaux*, l'apôtre de toute chevalerie, qui, sur un coursier blanc, combattait à la bataille d'Aquilée, en faveur de Théodose le Grand. C'était un monument à la fois filial, politique, et religieux.

« Pour l'amour et l'honneur du Dieu tout-puissant, et de la très-glorieuse Vierge Marie, de tous les saints et spécialement des bienheureux apôtres Philippe et Jacques, et pour le remède de nos pères et prédécesseurs, et de tous les fidèles défunts, nous faisons construire une chapelle ou oratoire au monastère de Bolbone, dans lequel nous faisons transporter et inhumer, les corps des comtes nos prédécesseurs qui ont choisi leur sépulture dans ce monastère, où nous désirons être nous-même enseveli : espérant que par les sacrifices et oraisons qui s'y feront, nous et nos pères sus-nommés, trouverons grâce au jour du jugement. Mais comme il serait peu de construire une basilique, s'il n'y avait encore des hommes qui l'honorent par des hymnes et des louanges, nous ordonnons que dans cette chapelle un autel soit élevé, en l'honneur desdits apôtres, auquel des messes seront chantées journellement, et journellement seront offerts des sacrifices pour les vivants et pour les morts. En conséquence, nous avons résolu que tous les ans au couvent de Bolbone, chargé du fardeau de l'entretien de cette chapelle, il sera fourni une pitance de pain blanc, de beau froment, de vin excellent et généreux, de bons ragoûts, de fromage, d'œufs, ou de poisson, à la convenance du prieur de Bolbone. Dans lequel jour sera célébré l'anniversaire de notre race qui nous fut concédé par le révérend abbé, et la dévote communauté de Bolbone, dans ledit monastère, avec l'autorisation du chapitre général de Cîteaux. Pour l'amour de Dieu et notre grâce spéciale, lesdits abbé et monastère promirent et concédèrent qu'à l'autel de la basilique, il serait officié et chanté tous les jours, par deux prêtres et leurs desservants, comme aux autres autels du monastère, et qu'il serait éclairé d'une lampe qui devrait brûler jour et nuit, et de cierges pour illuminer l'autel pendant la célébration des messes et des sacrifices. Nous assignons de nos biens pour la charge de ladite chapelle 200 sols toulousains à pourvoir annuellement. Fait aux kalendes de juin, sous le règne de Louis, roi de France, en l'an du Christ 1262, et furent témoins, Ramon de Montagut, Guilhem Bermond de Luzéjac, Ramond et Bernard de Vernholes, chevaliers [1].

Cet acte, on le voit, est à la fois une profession de foi catholique et un témoignage de la réconciliation des comtes à l'Église romaine qui consent en retour à protéger leurs sépulcres. C'est de cette basilique neuve que l'inquisiteur Pons voulait exclure les os de Roger-Bernard. Cette magnifique offrande explique le repos inviolé de ces cendres

1. Archives de Foix. Dom Vaissette, t. VI. pr. 125.

héroïques et l'hospitalité que durent y recevoir les dépouilles de deux ou trois générations d'infants de Foix élevés par les Amis de Dieu. Roger lui-même avait en naissant sucé, sur les genoux de sa mère, la mamelle de l'église du Paraclet qu'il délaissait, à sa mort. Il ne tarda pas à venir se coucher au milieu de ses ancêtres pieusement réunis dans cette nécropole (1264). Toutefois, il n'osa pas y transporter Philippa, sa vénérable aïeule, ni son illustre tante Esclarmonde, cachées dans les cryptes de Montségur. Il ne déplaça pas non plus sa mère Ermessinde, ni son aïeul, Arnauld, vicomte de Castelbo. Ils reposaient depuis quarante ans dans leur monastère de Costoga près de Perpignan. L'inquisition de Tarragone se ressouvint de ces tombes cathares. Elle cita ces morts, avec leurs vassaux, à son tribunal, jeta leurs ossements au bûcher, et balaya leurs cendres aux vents et aux torrents des Pyrénées (1270)[1].

VI

FORTERESSES NOUVELLES. — VIVIEN, ÉVÊQUE DE RHODEZ. ÉVÊQUES CATHARES. — LES DERNIERS SURVIVANTS DE MONTSÉGUR.

Saint Louis et Alphonse s'efforçaient d'introduire dans les cités du Midi, les coutumes de France, et dans les campagnes la féodalité de fer du Nord. Pour contenir ces vives et ardentes populations, ils

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 26.

firent construire une multitude de Villas-Francas, ou Françaises, de Villes-Neuves, de Châteaux-Neufs, et de Bastides ou postes fortifiés. Ils emprisonnaient l'insurrection cathare, comme un lion blessé, dans des lignes continues de camps rustiques pour l'achever dans son dernier repaire.

Montségur en ruines continuait d'être un sanctuaire mystérieux et vénéré. Le sire de Lévis, campé dans son donjon, l'entoura d'un demi-cercle de fortifications, se déroulant à l'ouest, au nord et à l'est, Mont-Ferrier, Villeneuve-d'Olmès, Lavelanet, La Roca, Castillon, la Bastide, Belestar et Barrinau. La montagne complétait le blocus au sud. Le cours de l'Ers et la plaine de Mirepois étaient contenus par les Bastides du Peyrat, de Boussignac, de Lordat, le château de la Garde, le bourg des Allemands, campement de Teutons venus au secours de Montfort, sans compter le hameau fortifié de Saint-Félix, surnommé de Tourne-Guette, parce que la vedette royale circulait toujours autour de ses murs. Le donjon de Lévis et la ville de Mirepois occupaient le centre de ce réseau fortifié qui se reliait à l'ouest aux châteaux de Mazères, de Saverdun et de Pamiers appartenant au comte de Foix. Le comte Roger imitait le comte Alphonse et le roi Louis. La vallée de l'Arize était gardée, vers sa source, par la Bastide de Séro ou de la Montagne, et vers son embouchure, par la Bastide de Bes-Plas, ou des belles plaines. C'étaient les avant-postes de l'Abbaye du Mas-d'Azil. La vallée de la Lèze, encore aujourd'hui plaine de *Crouzets*, était surveillée par la grande abbaye de Lezat, et la com-

manderie de Templiers de la Nougarède. Ces bastides, ces châteaux de la Garde et de la Gardelle, ces Villes *Franques*, disséminées dans le pays de Foix, le Lauragais, l'Albigeois, le Toulousain, le Rouergue, servent encore à reconstruire la géographie cathare, et signalent les cantons où se maintint le plus longtemps l'insurrection des faidits.

Le comte Alphonse fonda deux villes-franques. L'une au centre du Lauragais, l'autre dans la vallée de l'Aveyron en Rouergue. Villefranque de Lauragais était destinée à contenir ces anciens chefs-lieux du catharisme, Laurac, Fanjaus, le Mas-Saintes-Puelles, Avignonet, Montesquieu, Castelnaudari, Lavaur. Sa destination est encore parfaitement démontrée par son vieux clocher de briques, plat, à six baies ogivales superposées trois et trois, et flanqué de deux tours rondes et percées d'archères. Dans la *noble vallée* de l'Aveyron où pourtant il avait vingt châteaux superbes, Alphonse fit jeter les fondements de Villefranque de Rouergue. Mais cette forteresse était braquée moins contre les populations cathares des environs, que contre les évêques turbulents d'Albi et de Rhodez.

Vivien, évêque de Rhodez, troublait surtout le sommeil d'Alphonse. Gui de Sévérac nous a tracé le portrait de ce prélat; il l'a fait en langue française. Gui est le premier baron roman qui ait abandonné l'énergique et sonore dialecte de l'Aveyron pour l'aigre jargon de Paris. « Je, Guis, sire de Sévérac, fais saver à vos, sire, coms de Poitou et de Tolose, que Veviens évêque de

Rodeis grêve vos chevaliers et vos hommes de l'eveschié de Rodeis, en mout de manières[1]. » Et il déroule le chapelet des crimes du terrible évêque. Il le peint comme un chef de malandrins entouré de larrons, de meurtriers et d'incendiaires. Il n'est pas invraisemblable que ces compagnons de l'évêque, Pierre de Vislosas, Guillem d'Anglars (Anglars est la Roche de Saint-Antonin), les deux Sarget ne soient un reste du camp de la Gresigne, devenus brigands, et passés au service de Vivien, pour marauder aux dépens du roi de France, comme Bouche-de-Loup. L'évêque ne détestait pas les hérétiques. Il s'entendait tacitement avec les Albigeois. Au lieu de les brûler, il les recevait à rançon, et s'en faisait des faidits. A leur mort, il les inhumait en Terre sainte. Il avait, de tous ces rachats, tiré plus de 50,000 sols; et pour accroître son trésor il laissait l'hérésie se multiplier dans le Rouergue. Vivien guerroyait ouvertement contre le comte Alphonse[2]. Dès qu'il sut que le prince capétien faisait construire, pour contenir les insurgés, Villefranche de Rouergue, l'évêque maudit le terrain, excommunia les hommes qui en jetaient les fondements, et effraya les premiers colons dispersés par l'anathème. Un vague instinct

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 123.

2 L'évêque, l'abbé de Conques, le fils du vicomte de Rhodez, et les fils de Déodat de Canillac, frère de Gui de Sévérac, ravagèrent les terres du Comte. Pour cette chevauchée, l'abbé dut payer 200 livres, et les chevaliers 400. L'évêque échappa, mais il eut à compter avec le roi, son suzerain.

de patriotisme semble parfois reluire sous l'âpre turbulence de ses évêques dont la résistance n'est au fond que la queue convulsive de la croisade qui cherche à se dérober à la puissante main du roi de France. Il est curieux de voir un évêque catholique devenu chef de faidits albigeois[1]. Cette malédiction de Villefranche n'est que la reproduction insolente d'une scène sublime qui devait se renouveler fréquemment, lorsque à la construction de ces nombreuses bastides dont Alphonse et saint Louis emprisonnaient le Midi, un évêque albigeois sortait des forêts, du fond des cavernes ignorées, et lançant l'anathème sur ces pierres, sur ces hommes, sur cette forteresse d'oppression, s'écriait : *Malheur! malheur!* comme ce prophète qui, aux jours de Jéroboam, appela le feu du ciel sur l'autel du taureau d'or. Mais la voix des amis de Dieu qui naguère commandait aux éléments ne disposait plus de la foudre. Il est probable que le comte Alphonse répondit à Gui de Sévérac, et que le roi vengea les injures de son frère, et ses propres griefs sur le magot hérétique de l'évêque Vivien. Villefranche de Rouergue, avec ses ruelles droites, longues, en éventail, convergeant toutes vers l'Église centrale, et son large clocher, porté sur de hautes arcades ogivales qui en forment le porche obscur, vaste tour massive, hexagonale, percée d'archères et toute semblable à une forteresse; Villefranche, sur la rive gauche de l'Aveyron qui remplissait son fossé circulaire, dans son gracieux

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 123.

vallon de vignobles et de bois, conserve encore, après six cents ans, des airs de place de guerre féodale.

Vers le même temps, Ramon du Falgar, évêque de Toulouse, fut accusé de divers crimes, et notamment de mener un *evie énormément dissolue*[1]. Par ordre du pape Urbain IV, l'archevêque de Narbonne, se rendit dans la grande cité, appela l'évêque inculpé à son tribunal; mais le hautain prélat dédaigna de se justifier et superbement se rendit à Rome. Ce scandale, où les consuls, le viguier, le comte, se trouvèrent mêlés, agita pendant plusieurs années Toulouse et la France. Enfin, l'évêque coupable fut absous par son ancien client Gui Fulcodi devenu pape sous le nom de Clément IV. Le roi de France eut l'air de protéger Ramon du Falgar, et cependant nous ne serions pas surpris que cette accusation ne partît des princes capétiens qui dans leur lutte contre l'épiscopat et l'inquisition voulurent humilier l'un et l'autre, dans cet ancien prieur dominicain, et compagnon même de saint Dominique. Il mourut bientôt après, et son ordre ne manqua pas de célébrer ses vertus, dans une fastueuse épitaphe, gravée sur son tombeau superbe, décoré de sa statue de bronze émaillée d'or (1270)[2]. Ramon, Vivien, Durand, Bernard de Combret, voilà donc quels étaient ces évêques, défenseurs de l'Église, champions du Saint-Siége, vengeurs du Christ.

1. D. Vaissette, t. VI, pr. 135, pr. 541.
2. Cat. — Du Mège, *Hist. de Toulouse*, t. IV, p. 209.

C'est ainsi que le roi de France, qui parfois secondait les fureurs de l'inquisition, opposait aussi parfois au fanatisme dominicain un mélange de justice et de sagesse propre à faire aimer la royauté. Nous avons vu qu'il avait rappelé les habitants fugitifs de Carcassonne, et qu'il leur avait permis de construire une nouvelle ville au delà de l'Aude. Maintenant il leur rendait les terrains confisqués lors de l'expédition du Trencabel. Il ne gardait sur le glacis méridional qu'une zone nécessaire à la défense et à l'ornement de la vieille cité, et qui comprenait, avec le parc des vicomtes, la Pierrière qui fournissait les blocs dont on chargeait les balistes. Cette ceinture était bornée au sud par la fontaine de Charlemagne et le ravin d'Aguillan, jusqu'à sa jonction avec l'Aude (1260). Ainsi le roi de France jeta dans la plaine la nouvelle Carcassonne, et ses habitants qui eussent voulu reconstruire leurs maisons au pied de leurs anciennes tours en furent exclus pour toujours et comme leur vicomte ne purent contempler que de loin sur son plateau la cité royale et française. Le pauvre Trencabel revenu d'Orient errait aussi exilé et indigent autour des palais de ses aïeux. Le roi, pour son immense spoliation, lui avait assuré un modique revenu; mais il lui avait donné un rebut de fiefs arides. L'infortuné ne pouvait vivre sur ces fonds stériles[1]. Il fut contraint de mendier une augmentation d'aumône pour soulager sa misère. Ses prières l'obtinrent du roi.

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 105, p. 508.

Le maréchal de Mirepois imita le sénéchal de Carcassonne. Il démolit, après une inondation, le vieux Mirepois allongé au pied du château et le jeta sur l'autre rive de l'Ers. Ainsi le maréchal dégagea son donjon et mit le torrent entre le chef croisé et son peuple roman. Le nouveau Mirepois écarté du rivage ne mérita plus son nom, et ne vit plus le poisson se jouer dans les eaux du gave. Mirepois avait toujours été un diminutif de Carcassonne. Les deux villes furent reconstruites sur le même modèle. Toutes ces villes nouvelles sont disposées en damier. Leurs rues se coupent à angles droits. On y sent l'équerre de la royauté. Leur rectitude contraste avec l'inextricable écheveau des villes féodales. Le maréchal avait un logis à Carcassonne : il assistait à tous les jugements de l'inquisition; il présidait à toutes les crémations des Albigeois. C'était, dans cette sénéchaussée, son *droit pacifique*, disait-il, son incontestable monopole[1].

Depuis la mort de l'évêque Pépolha, le johannite le plus éminent était Pépagès ou Pierre Pagès, diacre des environs de Carcassonne. Il fit plusieurs conversions considérables et notamment celles d'Arnaud et de Sans Morlana. Arnaud était recteur de Pénautier, et de plus sénéchal du comte de Foix dans le Carcassès; Sans était archidiacre de Saint-Nazaire de Carcassonne; il appartenait à la plus haute bourgeoisie romane. Ainsi le catharisme était dans Carcassonne et

1. In possessione pacifica comburendi hæreticos. (Olim.)

même officiait clandestinement dans sa cathédrale. Les deux Morlana se présentèrent un jour au palais de l'Inquisition; ils essayèrent de se faire livrer les registres, et offrirent cent cinquante livres au greffier, Bernard Agassa. Le scribe, malgré le symbole de son nom si digne de son métier et sans doute aussi de son naturel, résista pourtant à la séduction de cet or. Arnauld, à l'heure de la mort, reçut le consolament de la main de Pagès, en présence de son frère l'archidiacre de Saint-Nazaire. Quarante ans après, sur la déposition du loquace et cupide Agassa, l'inquisition fit brûler les os du recteur de Pénautier (1284). Ces deux prêtres catholiques n'étaient pas certainement les seuls qui fussent encore favorables au catharisme qui bien que considérablement amoindri pénétrait jusque dans les monastères. Un soir, le même Pagès reçut un messager dans sa grotte. Le diacre et son compagnon suivirent l'inconnu qui, les guidant à travers les bois jusqu'à une porte dérobée, les introduisit dans le monastère de Montolieu, et jusque dans la cellule de l'abbé alors expirant. *A Diou siatz grasitz*, soyez bénis de Dieu, s'écria, en les voyant entrer, le vieillard moribond. L'abbé Girauld se *rendit à Dieu et à l'Évangile*, et mourut dans la foi du Paraclet[1].

Depuis la chute de Montségur, l'Église albigeoise

1. Doat, t. XXVI. Dépositions de B. Agassa (1284), — de Barth. Corda de Pénautier (1285), — de Pierre Cortès de Pénautier (1322), — et de Ramon Marti de Rocaféra.

n'eut plus ni sanctuaire, ni siége central, dans le Midi. Les évêques n'émigrèrent pas; ils ne se dérobèrent pas au martyre; et les derniers survivants expiraient alors même dans les cavernes de la Montagne-Noire. Mais le collége directeur résidait en Lombardie, et c'est là que se releva dans l'exil le siége épiscopal de Toulouse. Bertrand d'En-Marti eut pour successeur Vivian, qui demeurait à Plaisance, auquel succéda Bernard Oliva, évêque de Toulouse, qui s'établit à Sermione. Parmi ces chefs des églises exilés on trouve encore, trente ans après, deux membres de la maison de Lantar, Guilhem à Plaisance, et Guirauld à la Guardia, dans la Pouille. C'est donc d'Italie que partait alors le mouvement cathare et que sortaient les ministres qui parcouraient les forêts de l'Albigeois et des Pyrénées. Il paraît que ces diacres venaient prier furtivement et pleurer sur les ruines de Montségur, et qu'ils assemblaient encore clandestinement leurs troupeaux sur la montagne sainte abandonnée aux bêtes sauvages. Le capitaine qui gardait le château, au nom des sires de Lévis, ne put jamais écarter de ces bois ces tristes pèlerins; plusieurs y furent surpris, et de ce nombre une diaconesse nommée Aladaïs Fabre, de Présencs, femme de Guilhem Raseyre, chevalier faidit. Ses ancêtres paternels et maternels étaient Johannites. Aladaïs fut brûlée, avec ses compagnons infortunés, à Bram, près de Carcassonne (1270)[1].

1. Doat, t. XXXIV. Lettre de Geoffroi d'Abluses.

Le vieux Pierre-Roger de Mirepois vivait encore à cette époque et résidait probablement à Montgalhard, aux portes de Foix. Il ne recouvra jamais ni Mirepois ni Montségur, mais le hardi chef des faidits, riche, puissant, et redouté, dans sa ruine, figurait toujours au nombre des grands tenanciers et des plus hauts barons de la cour de Foix. Tous les ans, il était obligé de se présenter à Carcassonne. Tous les ans arrivait de Paris ce message royal: « Louis par la grâce de Dieu, roi de France, au sénéchal de Carcassonne : Nos amés et fidèles Gui de Levis, maréchal de Mirepois, Lambert et Simon de Turey (de Saissac), Jehanne, veuve de Pierre de Voisins (de Limous), Jehan de Bruyères (de Chalabre), Pierre-Roger de Mirepois, Isarn de Fanjaus, Othon de Lille (de Fanjaus), Bernard de Durfort, Loup de Foix sont requis de venir à Carcassonne pour le service qu'ils nous doivent. » Le sénéchal répondait : « Ils sont venus au commandement du sénéchal et ont dit être toujours prêts à obéir pour le service du roi. » Quelquefois, il ajoutait : « P. Roger de Mirepois a excusé son frère Ramon retenu pour cause d'infirmité[1]. » Le vieux chef des faidits de Montségur montait impassiblement la garde au pied des tours où était renfermée sa femme Philippa et qui recélaient les os de son beau-père, Ramon de Pérelha. Ainsi soixante ans après la conquête, les conquérants et les conquis étaient requis de comparaître tous les ans devant le sénéchal du roi de France. Saint Louis avait probable-

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 142, p. 552.

ment rendu une partie de leurs domaines du Lauragais, non-seulement à P. Roger de Mirepois, mais encore à Isarn de Faujaus, son cousin, et à Othon de Lille (de Fanjaus), frère de Guilhem, ce pieux et vaillant chevalier tué devant Montségur. Bernard de Durfort, héritier de son frère Adhémar, était encore seigneur de Rodeilla, de Canté, d'Unzent, et partageait le domaine de Saverdun avec les fils du fameux Arnauld de Villamur.

Le chef de l'antique maison de Bélissen laissa plusieurs fils, nés à Montségur. Pierre-Roger l'aîné lui succéda dans ses domaines des alentours de Foix. Esquiou le second fit la guerre en Espagne. Un troisième hérita du nom et des terres de son grand-oncle Isarn de Fanjaus. Il épousa Miléta, fille unique de Guilhem d'Asnava, dans le Sabartez. Ils avaient encore de vastes domaines dans le Nébousan (Haute-Garonne). Isarn n'eut qu'une fille, et mourut probablement cathare vers la fin du siècle. Il n'est du moins pas question de lui dans le legs que fit Miléta, pour le salut de son âme et de celles de son père, de sa mère et de sa fille, aux dominicains, dans le couvent desquels elle avait choisi sa sépulture à Saint-Gaudens. Leurs domaines passèrent à Ramon Arnauld d'Aspel, de la maison de Commenges[1]. Pierre-Roger de Mirepois avait encore un fils ou filleul connu sous le nom enfantin de Férou,

1. Dom Vaissette, t. VII, add. de Du Mège. Pierre sépulcrale de Miléta. Miléta par sa mère était nièce d'Honora, femme de Loup de Foix.

diminutif caressant de Rocaféra. Férou paraît avoir été le même que Pierre de Mirepois, seigneur de Cabrespina. Le roi lui confisqua ses deux château, Cabrespina et Rocaféra. Férou vécut en faidit, d'abord à Montségur, puis dans la Montagne-Noire. Enfin, il transigea avec le roi; mais il demeura fidèle au Paraclet. Il expira, tenant ses mains jointes entre les mains des ministres cathares qui murmuraient sur la tête du moribond : *Au commencement était le Verbe*[1] ! (1284.)

Plus d'un quart de siècle après la chute de Montségur, nous trouvons encore cet acte relatif à l'un de ses plus vieux et plus illustres faidits : « Sachent tous que nous, frère Étienne de Vastines, de l'Ordre des Prédicateurs, inquisiteur de la méchanceté hérétique, député par l'autorité apostolique dans la province de Narbonne, attendu l'utilité du passage de la Terre sainte, nous absolvons par ces présentes, et tenons quitte Ramon Sanche de Rabat, dans le Sabartez, diocèse de Toulouse de tous les pèlerinages, visitations et passage d'outre-mer, excepté l'unique visitation à saint Antonin de Pamiers qu'il sera tenu de faire annuellement, le jour de la fête de ce martyr; donné pour sa libération trente livres tournois, à l'illustre roi de France, assignées en secours pour la Terre sainte. Quant aux autres pénitences imposées audit Ramon Sanche de Rabat, nous n'y changeons rien par la concession de ces présentes, scellées de notre

1. Doat, t. XXVI, p. 241. Déposition de Thérin, notaire du Cabardez.

sceau. Donné à Carcassonne, dans les calendes de mai 1270[1]. » Ramon Sanche était probablement le père de Guirauld et d'Arnauld de Rabat. Pris à Montségur avec ses fils il fut incarcéré à Carcassonne. Mais Arnauld, moins dangereux, fut élargi trois ans après (1247) avec un chevalier nommé Guilhem de Larnac. Ramenés à Pamiers, leur commutation officielle, par le ministère de Bernard de Cancio et de Jehan de Saint-Pierre, inquisiteurs, eut lieu dans l'église du Mercadal, en présence des abbés de Saint-Antonin et de Saint-Volusien et de maître Arnauld de Camprahan, le docteur pris pour arbitre, quarante ans auparavant, entre les cathares et les catholiques, aux conférences du Castellar. Ramon Sanche ne fut, à notre avis, libéré que bien plus tard et longtemps après la mort de Ramon de Pérelha (1270). Quand on vit que le vieux faidit ne pouvait mourir dans sa tour, on le relâcha; mais on commua son immuration perpétuelle en un perpétuel pèlerinage, et pendant dix ans encore il usa ses piëds sur tous les chemins de l'Europe. Enfin, plus qu'octogénaire, le farouche pèlerin rentra dans ses montagnes; il avait perdu ses terres de Laurac et de Mirepois, mais il lui restait son manoir de Rabat sur une cime voisine de Tarascon. L'éternel vieillard n'eut plus qu'à descendre de son donjon, la poitrine et le dos marqués d'une gigantesque croix, et pénitent incorrigé, il se montrait tous les ans aux moines de Pamiers, qu'il rançonnait et qu'il épou-

1. Doat, XXIX.

vantait autrefois, et auxquels il apparaissait maintenant comme le fantôme d'un autre siècle[1].

Enfin, le vieux Loup, le pieux et vaillant bâtard de Foix survécut plus de cinquante ans à son héroïque père, le grand comte Ramon-Roger, dont enfant il était le compagnon de guerre. Il avait traversé les tourbillons des vingt croisades albigeoises, marché sous le double orage de l'inquisition et de la conquête française, vu périr Montfort, tomber Montségur, agoniser la nationalité romane, et s'éteindre la race en qui se personnifiait le Midi, la maison de Toulouse, et l'indestructible vieillard vivait encore, et toujours fidèle au Paraclet. Le pieux chevalier, se dérobant aux fêtes guerrières et galantes de la cour de Foix, se dirigeait furtivement vers la grotte d'Ornolac où il s'était converti au Consolateur, et où s'éteignait alors quelque vieil évêque cathare. Arrivé, sur le soir, en face d'Ussat, il descendait de son palefroi, et montait péniblement, sur la pente de la montagne, à travers ce chaos de rochers qu'un tremblement de terre a secoués jusque dans le lit de l'Ariége et au-dessus duquel s'ouvre la bouche de la grotte. L'immense caverne, dans sa partie méridionale, car elle est double, a la forme d'un sablier renversé, ou d'une courge vineuse dont un étroit goulot étrangle les deux globes inégaux. La voûte, graduellement rétrécie par les suintements pétrifiés de la roche, semblait se terminer vers le milieu en tanière de bête fauve. Là, le noble vieillard qui, comme tous les princes de sa maison, portait la tête haute et à

1. M. Ad. Garrigou : *Pays de Foix*.

l'espagnole, et qui, debout sur ses étriers, s'était dressé sur son cheval de guerre dans cinquante champs de bataille, s'abaissait maintenant pour son Dieu, se courbait, rampait sur ses genoux, et se glissait comme un renard, dans le temple du Très-Haut[1]. Puis, la voûte insensiblement se relevait, s'élargissait, et dans le fond, s'épanouissait en un vaste dôme, éclairé par des torches de sapin qui brûlaient sur des stalactites découpées en forme d'urnes et de candélabres. Le prince se mêlait à la foule des pâtres et des bûcherons d'Ussat, d'Ornolac et de Tarascon. Un vieillard était assis dans une chaire de rocher, peut-être le vénérable Amiel Aicard qui avait caché dans cette grotte le trésor de Montségur, et qui maintenant y conservait un or plus rare. Il lisait dans un livre : « Au commencement était la parole ; elle était en Dieu, et elle était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle ; en elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont point reçue. » Puis, à l'évangile du Paraclet, l'évêque mêlait sans doute l'oraison funèbre de ses martyrs, depuis le massacre de Béziers jusqu'à l'holocauste de Montségur. Les pleurs, les sanglots accompagnaient le gémissement de sa voix. Puis, le peuple à genoux s'écriait : « Bénissez-nous, ô Père ! — Que le Seigneur vous bénisse, et vous donne une bonne fin[2] ! » répondait le vieillard. L'homme de Dieu disparais-

1. Doat, XXIII, 120.
2. *Ibid.* Benedicite, Pater ! — Deus vos benedicat !

ait dans la roche où il vivait comme un Esprit; et le peuple par l'étroit vestibule regagnait la bouche de la caverne. Les torches s'éteignaient, et toute cette foule s'évanouissait dans l'ombre avant que l'aube blanchît les cimes de Tarascon. Certainement, ce vieil évêque, ce chevalier et ces pâtres qui, lorsque la terre était muette de terreur, s'enfonçaient dans ses entrailles pour confesser que la parole était la lumière et la vie du monde, sont les martyrs du genre humain. Nous verrons bientôt qu'une catastrophe mystérieuse fit de la grotte d'Ornolac une immense nécropole.

Pendant que le catharisme expirait dans les antres des montagnes, la papauté montait sanglante sur les nuées du ciel. Mais elle n'a sauvé son trône olympien, que par les plus tragiques efforts, et par le farouche génie d'Innocent IV, son Sylla sacerdotal. Elle a écrasé la maison de Souabe, dévoré la dynastie de Toulouse, exterminé les Albigeois, terrorisé l'Occident. Dans l'ivresse de son triomphe, pour justifier ses barbaries, et fausser la conscience de l'avenir, elle veut s'arroger l'infaillibilité, et poser au sommet de sa hiérarchie un pontife-Dieu. On produisit des titres apocryphes; l'impudent faussaire prétendit maladroitement les avoir reçus des Grecs; quelle apparence qu'ils fussent émanés du peuple le plus antithéocratique de l'univers? Cette fiction vint au jour sous Clément IV, et fut tout d'abord patronnée par Thomas d'Aquin. Elle sortait évidemment de l'officine dominicaine dont ce docteur était l'oracle. Or, c'est cet œuf de couleuvre amoureusement couvé pendant six cents

ans que nous voyons éclore de nos jours; c'est ce mensonge qui va se transfigurer en dogme au concile du Vatican [1].

1. Le P. Gratry, *Deuxième lettre à l'archevêque de Malines*, p. 4 et 26. L'abbé Gratry compte deux grandes impostures romaines. La première est celle des *fausses décrétales;* (IXe siècle) la seconde est celle de l'*infaillibilité* (XIIIe siècle). C'est cette dernière que Lacordaire appelait la *plus grande insolence qui se soit encore autorisée du nom de Jésus-Christ.* (Testament du Père Lacordaire, publié par le comte de Montalembert.)

XII

AMALRIC II

VICOMTE DE NARBONNE

LIVRE DOUZIÈME

AMALRIC II

VICOMTE DE NARBONNE

I

EXTINCTION DU CATHARISME ORIENTAL. — SA TRANSFORMATION ORTHODOXE. — LES ORDRES MENDIANTS. — THOMAS D'AQUIN. — LE CATHARISME MITIGÉ. — JOACHIM DE FLORE, FRANÇOIS D'ASSISE, PIERRE JOAN D'OLIVE. — LE VICOMTE AMALRIC DE NARBONNE.

Le catharisme oriental s'éteignait dans les cavernes des Pyrénées. Mais ses ruines fortifiaient la monarchie et ses cendres fécondaient et vivifiaient l'Église romaine. Et d'abord, il léguait à la royauté trois grands transfuges : Sicard d'Alaman, Olivier de Termes et Gui Fulcodi. Sicard d'Alaman, ministre de Ramon VII, assura l'héritage des Saint-Gélis à la reine Blanche, reçut, pour prix de sa défection, le sénéchalat général du comté de Toulouse pendant tout le règne d'Alphonse, et après la mort de ce prince, déposa ce magnifique fidéi-

commis dans la maison de France. Il affermit la royauté dans le Midi, combattit les évêques, réfréna l'Inquisition, et fut, dans cet immense bouleversement, le Sully réparateur du Languedoc.

Ce qu'Alaman était dans la paix, Olivier de Termes le fut dans la guerre. Nul des lieutenants de saint Louis ne parut aussi éclatant. Il cueillit le peu de palmes que ce monarque rapporta d'Orient. Joinville ne parle de lui qu'avec la plus vive admiration, et le sénéchal de Champagne se regarde comme un mince chevalier auprès de ce grand baron des Corbières. C'était comme un Turenne albigeois, un connétable réconcilié de faidits. — Gui Fulcodi Grossa fut, dans l'Église, l'émule d'Olivier et d'Alaman. Né à Saint-Gilles, élevé dans la maison de Toulouse, devenu le plus savant légiste de son siècle, il se donna à la France. Commissaire pour l'examen des confiscations de la conquête, il adjugea cette immense spoliation au roi de France. Le Capétien l'en récompensa par l'évêché du Puy-en-Velai, puis par l'archevêché de Narbonne; et du siége primatial de la Septimanie, l'agile Provençal s'élança dans la chaire de Rome (1265). Il régna trois ans sous le nom de Clément IV. L'iconographie des papes le représente avec une figure d'épicurien, intelligente et sardonique, et qui semble se moquer de tout, même de sa tiare[1]. Clément IV, de loin, annonce Clément V et les papes d'Avignon. Ces trois Albigeois de la décadence sont les habiles, qui succèdent aux héros et aux martyrs.

1. J.-Bap. de Cavellerüs, *Pontif. roman. effigies.*

Mais si le catharisme mourant fournit à la royauté des hommes illustres, il transmit aussi des institutions célèbres à l'Église romaine. Les quatre ordres mendiants, nous l'avons vu, sont des plagiats faits à l'albigisme. Ils se partagèrent l'œuvre des Amis de Dieu. Les Dominicains prirent la prédication et l'enseignement; les Franciscains inclinèrent plus vers la charité et la consolation; les Augustins et les Carmes ne furent guère que des doublures de ces ordres fameux. Leurs tiers-ordres représentent les croyants, comme les moines reproduisaient les parfaits. Ils arborèrent le programme albigeois : *Pauvreté! Lumière!* Les catholiques ne pouvaient lutter par la science contre les cathares. Les Dominicains surtout s'adonnèrent à l'étude et au professorat. Ils fondèrent des écoles et produisirent de nombreux scolarques[1]. Après avoir exterminé les Amis de Dieu, ces tragiques docteurs, la croix dans une main et dans l'autre la hache, conquirent la dictature de l'esprit et l'exercèrent par l'enseignement et par la terreur pendant plusieurs siècles. Les révolutions, et surtout les révolutions religieuses, enfantent beaucoup d'hommes puissants qui se lèvent dans l'orage. L'albigisme fit surgir par réaction, outre les grands papes, outre saint Dominique et saint François, une multitude de scolarques éclatants. Alors apparurent simultanément les docteurs *subtils*, *angéliques*, *séraphiques*. Des orages de l'albigisme sortit le siècle de saint Louis, comme des tempêtes de la réforme sortira

1. Victor Leclerc et Ernest Renan, *Hist. litt. de la France.*

le siècle de Louis XIV. De cette renaissance théologique, par l'étendue et la majesté de l'esprit, Thomas d'Aquin fut certainement le roi. Après ce vaste bouleversement, où toute doctrine gisait sur le sol, à l'exemple d'Augustin, il reconstruisit la Cité de Dieu. Il formula la Somme de la théologie catholique. Le pontife romain et le roi de France envoyèrent l'*Ange* de l'école professer à Toulouse, pour reconquérir à l'Église romaine la métropole cathare. Il y mourut ou plutôt son corps y fut rapporté, et inhumé dans le chœur de l'église des Dominicains, auprès des restes de l'évêque Ràmon du Falgar, et l'on éleva à ces deux princes de la pauvreté deux mausolées où leurs statues d'or reposaient sous des tabernacles constellés de rubis et de saphirs[1].

Mais le johannisme, comme une huile onctueuse, pénétra, imbiba, l'âpre catholicisme romain. Le patriarche de ce catharisme catholique fut Joachim, abbé de Flore, moine de Calabre, élève des Grecs, qui mourut en 1202. Joachim est le père de François d'Assise, d'origine également hellénique, plus éclatant, et qui, rejetant son précurseur dans l'ombre, fit jaillir son génie au soleil. Un vent soufflait d'Orient; il venait des bocages de Platon et des forêts contemplatives des brames. Il amollissait tout de sa tiède haleine, mahométisme, judaïsme, catholicisme, rabbins, évêques, ulémas. Les religions fondaient, s'évaporaient en mysticité. Le coryphée de cet enivrement, de ce délire oriental,

1. Du Mège, *Hist. de Toulouse*, t. IV, p. 209.

fut en Europe François d'Assise, et l'Occident eut dans ce moine calabrais l'étonnant spectacle en pleine catholicité d'un gymnosophiste indien. Rome adopta François, mais en le modifiant comme Dominique. Il l'enchaîna au Saint-Siége, le soumit au joug pontifical, et tâcha de l'emprisonner dans les limites de la Bible et de l'Église romaine. Il se forma donc deux tribus franciscaines : l'une soumise, orthodoxe, théocratique; et l'autre indépendante dans sa spiritualité vagabonde et tacitement ennemie de Rome. Vingt-cinq ans après la mort de son patriarche, Jean de Parme, général de l'ordre, réformait son institut, et remontait à la tradition originelle de François et de Joachim de Flore. Joachim était comme un prophète glorifié dans un lointain nébuleux[1] : il avait composé quelques traités mystiques sur l'Évangile éternel. Il s'échappait à la fois et de l'Église et de l'Écriture. Jean de Parme proclama la supériorité de l'Évangile de Joachim sur l'Évangile de Jésus. De sorte qu'en un point ce catharisme monastique était plus hétérodoxe que le catharisme oriental qui du moins conservait le plus pur fragment de la Bible, l'évangile johannite, qui pour lui restait l'Évangile universel, éternel. L'albigisme gardait l'opinion de Grégoire de Nazianze :

1. Dante, *Paradiso*, XII :

> Il calabrese abate Giovachinno
> Di Spirito profetico dotato.

Quatre sphinx expliquaient l'Évangile éternel,
Divers de forme et de génie :
Le chérubin parlait aux tribus d'Israël;
Le blanc taureau du Nil à la docte Ionie;
Le lion fauve à l'Ausonie;
Et l'aigle à l'Orient, à l'Inde, au monde, au ciel [1].

Joachim était aussi un fils de saint Jean. Son livre, sorti de l'Apocalypse, était la *révélation* des derniers temps. Il était éclos de ce verset fameux : « Je vis un ange qui volait au zénith, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, à tout peuple. » (Ap., XIV, 6.) Que disait donc Joachim de Flore ou plutôt son disciple Jean de Parme? « Le Père a régné 4000 ans dans l'Ancien Testament. Le Fils a régné jusqu'à l'an 1200. Alors l'Esprit de vie est sorti des deux Testaments pour faire place à l'*Évangile éternel*. L'an 1260 verra commencer l'ère du Saint-Esprit. Le règne des laïques, correspondant à celui du Père, a duré dans l'ancienne Loi. Le règne du clergé séculier, correspondant à celui du Fils, a duré dans la Loi nouvelle. Le troisième âge sera le règne d'un ordre composé en proportions égales de laïques et de clercs, et spécialement voué au Saint-Esprit. Un nouveau sacerdoce remplacera l'ancien [2].

Jésus-Christ et ses apôtres n'ont pas été parfaits dans la vie contemplative. La vie active a sanctifié

1. Gregorii Naz. Carmina.
2. Duplessis d'Argentré.

jusqu'à Joachim. Maintenant la vie active est devenue inutile. C'est la vie contemplative, dont la tradition se conserve chez les successeurs de Joachim, qui justifie. D'où il suit que l'ordre clérical périra, et sera remplacé par un troisième ordre plus parfait, l'ordre des religieux, prédit par le Psalmiste quand il a dit : *des cordes excellentes me sont tombées en partage*. Cet ordre se fortifiera justement quand l'ordre des clercs finira ; ce sera l'ordre des petits (*minores, minimi*). Dans le premier âge du monde, le gouvernement de l'Église fut confié par le Père à certains grands hommes de l'ordre des gens mariés, et c'est ce qui fait la gloire de cet ordre. Dans le deuxième âge du monde, le règne a été confié par le Fils à certains de l'ordre des clercs, et c'est ce qui fait la gloire de cet ordre. Dans le troisième âge, le règne sera confié par le Saint-Esprit à un ou à plusieurs de l'ordre des moines, lequel sera ainsi glorifié. Quand les prédicateurs de cet ordre seront persécutés par le clergé, ils pourront passer chez les infidèles; et il est bien à craindre qu'ils ne passent chez eux pour les mener au combat contre l'Église romaine [1].

L'intelligence du sens spirituel des Écritures n'a pas été confiée au Pape. Ce qui lui a été confié, c'est seulement l'intelligence du sens littéral. S'il se permet de décider du sens spirituel, son jugement est téméraire, et il n'en faut pas tenir compte. Les hommes spirituels ne sont pas tenus d'obéir à l'Église romaine, ni d'acquiescer à son jugement

1. Fra Salimbene.

sur les choses de Dieu. Les Grecs ont bien fait de se séparer de l'Église romaine; ils marchent plus selon l'esprit que les Latins, et sont plus près du salut. Le Saint-Esprit sauva les Grecs; le Fils opère le salut des Latins; le Père éternel veille sur les Juifs, et les sauvera de la haine des hommes, sans qu'ils aient besoin pour cela d'abandonner le judaïsme. L'Ancien Testament, œuvre du temps où opérait le Père, peut être comparé au second ciel ou à la clarté des étoiles. Le Nouveau Testament, œuvre du temps où opérait le Fils, peut être comparé au second ciel ou à la clarté de la lune. L'Évangile éternel, œuvre du temps où opérera le Saint-Esprit, peut être comparé à la clarté du soleil. L'Ancien Testament représente le vestibule; le Nouveau Testament représente le lieu Saint; l'Évangile éternel représente le Saint des Saints. Le premier a été l'âge de la loi et de la crainte, le deuxième l'âge de la grâce et de la foi, le troisième sera l'âge de l'amour. Le premier a été le temps de l'esclavage, le deuxième le temps de la servitude filiale, le troisième sera le temps de la liberté. Le premier a été une nuit étoilée, le deuxième a été l'aurore, le troisième sera le plein jour. Le premier représentait l'hiver, le deuxième représentait le printemps, le troisième représentera l'été... Le premier portait des orties, le deuxième portait des roses, le troisième portera des lis... L'Évangile du Christ est littéral, l'Évangile éternel sera spirituel, et méritera d'être appelé l'Évangile du Saint-Esprit... La vérité des deux Testaments apparaîtra sans voile; les Écritures divines se diviseront en

trois parties : l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, et l'Évangile éternel... Trois grands hommes ont présidé à l'inauguration de l'Ancien Testament, Abraham, Isaac et Jacob, le dernier accompagné des douze patriarches. Trois grands hommes ont présidé à l'avancement du Nouveau Testament, Zacharie, Jean-Baptiste et le Christ, accompagné de ses douze apôtres. De même trois grands hommes présideront à la fondation du troisième état, qui est celui des moines : l'homme vêtu de lin (Joachim); l'ange portant la faulx aiguisée (Dominique) et l'ange portant le signe du Dieu vivant (François d'Assise), par lequel Dieu a renouvelé la vie apostolique, et qui a eu douze apôtres comme le Christ. L'an 1200 a été ainsi l'année de l'avénement des hommes nouveaux, l'année où l'Évangile du Christ a perdu sa valeur. La doctrine de Joachim abrége l'Ancien et le Nouveau Testament. L'Évangile du Christ n'a pas été le véritable Évangile du royaume; il n'a pas su bâtir la véritable Église. Il n'a conduit personne à la perfection. Le règne appartient maintenant à l'Évangile éternel... Les prédicateurs de ce nouvel Évangile seront supérieurs à ceux de la primitive Église. A l'approche du jour solennel, ceux qui président à l'ordre des moines devront se détacher de plus en plus du siècle... Le triomphe de l'ordre des moines s'effectuera par un homme... qui sera préféré à tous les autres en dignité et en gloire, le triomphe sera précédé du règne de l'abomination, c'est-à-dire du règne d'un Pape simoniaque qui occupera le siége pontifical vers la fin du sixième âge du monde. Cette tribulation, disait

frère Gérard.... aura lieu vers l'an 1260. Alors paraîtra l'Ante-Christ[1]. »

Ainsi le nouveau catharisme mettait au-dessus de l'Évangile, l'Évangile de Joachim, et au-dessus de Jésus, François d'Assise, le vice-Christ. A François, ils associaient Dominique, l'*ange à la faulx aiguisée*. Les deux apôtres s'étaient embrassés à Rome, disaient les catholiques. Baiser de mensonge ! Car le tragique Castillan est déjà assis à son tribunal sur le Capitole, pour juger son frère détesté, le candide Napolitain. L'Évangile éternel parut à Paris, vers 1254, comme saint Louis revenait de la croisade. Le roi qui voyait dans ces mystiques de nouveaux Albigeois, les fit combattre sans doute, par son grand théologien Thomas d'Aquin, et par le chef de l'Université, Guillaume de Saint-Amour[2]. L'évêque de Paris déféra l'Évangile éternel au pape Alexandre IV. Un chapitre général se tint à l'*Ara Cœli*, (fév. 1256), Jean de Parme y fut condamné comme joachimite. Il dut abdiquer le généralat franciscain. Son successeur fut Bonaventure, mystique orthodoxe. Jean fut exilé au couvent de la Greccia, près de Rieti. Mais ses deux disciples chéris, Gérard et Léonard, furent condamnés au supplice cathare, *au pain de la tribulation et à l'eau de l'angoisse*. Ils furent immurés. Gérard mourut dans son cachot. On le priva de la sépulture ; son corps fut jeté dans la fosse aux ordures comme le cadavre d'un chien. Voilà les premiers confesseurs joachimites ; Jean de Parme resta trente-deux ans dans son couvent grec. Il n'en sortit que pour passer en Grèce, origine du Joachimisme. Le vieillard mourut en chemin à Camerino (1289). Il était vénéré comme un saint dès son vivant, et, longtemps après sa mort, des miracles se firent sur sa tombe.

1. M. Renan, *Revue des Deux Mondes*, août 1866.
2. De peric. noviss. temp., p. 38.

Le Joachimisme italien jeta des rameaux en Provence. Jean de Parme y eut un disciple célèbre : c'est Ugo de Sabran, ce cordelier d'Hyères, qui ne voulut pas se charger de la conscience de saint Louis. Laissant le roi, il se rendit à Marseille. Avignon, Arles, Montpellier, cherchaient à s'ériger en républiques indépendantes. Les frères mineurs aimaient beaucoup les petits, les pauvres, la foule. Nul doute que ce cordelier, si fier envers le monarque, ne se rendît auprès du peuple et ne fût le pieux tribun de ce mouvement républicain. Joinville nous apprend qu'il mourut à Marseille : ce gentilhomme était un saint populaire, et sa tombe opérait des miracles. Il vivait pourtant dans les bois et laissa la secte des Boscairols, ainsi nommés de leurs hermitages dans les forêts[1].

Le Joachimisme apparaît aussi dans Narbonne. Son chef fut Pierre-Jean d'Olive, évidemment disciple d'Ugo d'Hyères. Il naquit à Sérignan près de Béziers, il prononça ses vœux en 1259 au couvent des Frères-Mineurs de Narbonne. Il était de race albigeoise, et de cette tribu romane des Oliva d'où sont sortis Pons Oliva, diacre ; Bernard Oliva, évêque ; Pierre Nolasco et Ramon Lulle, chevaliers

1. Joinville, Fra Salimbene.

errants de la science et de la charité. En passant du catharisme au joachimisme franciscain, Joan d'Oliva ne sortait pas, malgré sa nuance mitigée, de l'Église de l'Esprit, mère des *spirituels* de Narbonne comme des *consolateurs* de Montségur, et les uns et les autres enfants du Paraclet. Joan d'Oliva réforma son monastère, et sa doctrine s'étendit rapidement dans la ville et le territoire de Narbonne. Cette réforme mystique secrètement hostile à Rome correspondait aux frémissements d'indépendance des cités provençales et aux luttes féodales et populaires du vicomte, sourdement hostile à Rome et à la France. Ainsi l'olivisme se trouva côte à côte dans Narbonne avec le valdisme, l'un dans la cité, l'autre dans le bourg, ensemble contre l'archevêque. Le bourg s'accommodait mieux du valdisme républicain. Le peuple était léoniste comme son tribun, Ville-Rouge. Garséna de Ville-Rouge fut condamnée comme collectrice et bienfaitrice des Vaudois à l'immuration perpétuelle avec sa compagne Ramona Barut (1250). Cette circonstance nous révèle inopinément la foi de ce grand chef des plébéiens de Narbonne, évidemment disciple des Barbes des Alpes [1].

Joan d'Oliva avait environ trente ans quand le prince en avait cinquante, nés à deux dates célèbres, le premier vers le temps du traité de Paris, le second vers l'époque de la croisade (1210). Fils d'un héroïne de la croix et d'un déserteur de la cause romane, cousin, du côté maternel, des Marly,

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 73, p. 479.

des Montmorency, des Montfort, rattaché par son éducation et de tradition domestique aux rois de France, Amalric devait être un prince patriote, et le dernier chef de l'indépendance méridionale. Petit-fils de Ramon VI, par sa femme Philippa d'Anduze, et beau-frère, par sa sœur Ermengarde, du comte Roger-Bernard de Foix, le libérateur, il ramassa leur grande épée, abandonnée par leurs fils, et releva leur cause héroïque. Le vaillant vicomte soutient deux luttes dans Narbonne contre l'archevêque, hors de Narbonne contre les évêques et les croisés. Dans Narbonne, il n'oublia jamais que l'insolent Pierre-Amiel avait pris pour ses palefreniers le comte Ramon de Toulouse et le vicomte Amalric de Lara. Et c'est de ce même couvent des Franciscains d'où partit la chevauchée triomphale que surgira Joan d'Oliva, le mystique adversaire des superbes primats de Septimanie. Comme Ugo d'Hyères à Marseille, Joan d'Oliva dut être à Narbonne le pieux tribun de l'ancienne Amistance populaire qui soutenait le vicomte, et le successeur du vieux orateur féodal Ramon de Ville-Rouge. Hors de Narbonne et du Narbonnais, Amalric saisissait toutes les occasions de querelle et de guerre contre les évêques, les sénéchaux, les conquérants. Les villes de la plage, Arles, Marseille, Avignon, Montpellier, frémissaient, sous un souffle républicain, comme les vagues de leur mer. Amalric se déclare leur champion chevaleresque. Montpellier, berceau de Jaicme II, secoue le joug du roi d'Aragon. Saint Louis convoitait cette enclave si précieuse et fo-

mente doucement l'insurrection populaire. Amalric jette un audacieux défi au conquistador de Valence et des Baléares, et rallie tous les exilés, tous les partisans du comte Ramon. La révolution fermentait dans Narbonne. Bientôt il apprit la mort du monarque sur la plage de Tunis. Qu'allait tenter le populaire et magnanime vicomte? La mort le frappa au milieu de ses rêves patriotiques et chevaleresques[1]. Il mourut à soixante ans, trois mois après le roi de France (1270). Il fut le dernier espoir de la patrie romane. Narbonne, si longtemps la servante de la conquête, faillit devenir l'héroïne de la délivrance. Elle a du moins la gloire d'avoir été sous ce prince l'asile de ces trois choses idéales : la liberté, la religion et la poésie. Amalric dut manquer à Joan d'Oliva. Il manqua plus encore aux poëtes dont il était le héros favori. Les troubadours pleurèrent dignement le noble prince. Joan Estèbe de Narbonne et Guirauld Riquier de Béziers firent sur sa mort prématurée deux chants élégiaques. Mais Joan a rendu avec une plus vive sensibilité son deuil et la douleur nationale dont il fait comme un nimbe funèbre au dernier héros roman [2].

« Je suis dans la plus amère des douleurs ! L'inestimable vicomte n'est plus ! Tous les Narbonnais doivent pleurer jour et nuit, car ils ont perdu leur naturel seigneur. Dieu lui donne une bonne place dans le ciel. Mais qui pourchassera désormais les trompeurs, les brigands, les filous, les traîtres et les insensés. Le vicomte était d'honneur et de mérite,

1. Catel mem., 609.
2. Raymond. Troubadours.

chef, gardien et capitaine. Mais Dieu a voulu nous ravir notre seigneur. Il n'a pas laissé son pareil parmi nous depuis le roi de France jusqu'au roi de Portugal ! — Mort cruelle, tu fais pleurer douloureusement ducs et empereurs, chevaliers et servants, et les dames dont le règne est amoindri. Tu nous enlèves le meilleur des meilleurs. Mon désespoir est tel que, peu s'en faut, je ne succombe. Ainsi doivent être tous les Provençaux ! — Et qui fera désormais tant de jeux et de fêtes d'amour ? Et qui fera tant de charité aux pauvres honteux ? Il n'était pas avare de ses richesses. Il était le meilleur des pères et des maîtres. Aussi avait-il pouvoir sur tous. Faut-il qu'il soit mort, hélas ! Et qui peut ne pas pleurer des larmes du cœur ? Car sa mort est pour tous un désastre ! Désormais nous aurons les ennuis. Nous serons dolents avec grandes frayeurs. Je ne verrai pas les fleurs des fruits tant espérés. Il était le plus aimant ; et avec quelles douceurs ! et avec quelles louanges ! Il était le plus humble aussi et le plus prompt à faire plaisir. De mille ans on ne verra un homme qui de mère naquit plus doux, plus loyal, plus magnanime que le vicomte don Amalric. — Puisque Dieu ne veut pas nous le rendre, il doit pourtant nous accorder une grâce ; prions-le tous ensemble qu'il l'admette dans le royaume céleste[1]. » — « O Dieu, de qui dépend le salut des âmes, je vous prie de lui pardonner par merci ! Daignez, ô Seigneur, recevoir dans votre paradis, parmi les saints et auprès de vous, monseigneur

1. Dom Vaissette. Du Mège, notes du l. XXVI.

don Amalric de Narbonne ! Gardez son peuple de déshonneur, et faites que ses enfants, ainsi qu'ils en ont le droit, tiennent en paix leur terre, *sans clameur*[1]. » Guirauld Riquier, à qui nous empruntons cette belle strophe finale, ajoute ailleurs, qu'on ne saurait trop pleurer un seigneur qui règne sur le pauvre et l'homme libre, sans l'emploi de la force, et les mène à son gré vers le bien : alors c'est un seigneur *naturel* et digne d'honneur. Joan Estèbe insiste aussi sur cette qualité de seigneur *naturel*, c'est-à-dire national. Les deux troubadours patriotes protestent par ce terme contre l'usurpation et la tyrannie des comtes qu'Estèbe appelle des *filous*, des *brigands* et des *insensés*. Après les perfections chevaleresques, ce qu'ils aiment dans Amalric, c'est qu'il était un prince roman. Ces deux chants si religieux, où l'entreprenant et belliqueux vicomte est surtout loué pour ses vertus douces, pacifiques, miséricordieuses, nous font penser que les deux poëtes et leur héros sont des disciples de Joan d'Oliva. Ces complaintes sont l'adieu de la poésie romane : c'est le mélancolique chant du cygne.

1. Gest. Lud. IX, p. 385.

II

MORT DE SAINT LOUIS, D'ALPHONSE ET DE JOANA, COMTESSE DE TOULOUSE. TOULOUSE INCORPORÉ A LA FRANCE.

Saint Louis était parti pour la seconde croisade. Il s'embarqua à Aigues-Mortes, où quelques jours après mit à la voile Alphonse, comte de Toulouse, que l'infante Joana, sa femme, accompagnait en Orient. Dans l'armée française figure le ban de Carcassonne. Ce sont les Albigeois et les faidits des forêts que le roi dépaysait outre-mer. Ils devaient d'abord être commandés par le sénéchal, Guillaume de Cohardon, et Gui de Levis, maréchal de Mirepois. Cependant ces deux gardiens de la conquête restèrent prudemment en Languedoc. A la tête des Méridionaux on signale *Roger, fils de Trencabel, dit le vicomte de Béziers*. L'héritier légitime de Carcassonne de Béziers et d'Albi n'eut pas de quoi faire le voyage de la Terre sainte. Il dut emprunter deux cents livres tournois au roi de France, son spoliateur, pour l'accompagner avec six chevaliers et quatre arbalétriers[1]. Roger concourut, avec ses hommes d'armes et ses compagnons de l'Albigeois, à la prise du château de Carthage. Olivier de Termes qui, dépouillé de sa patrie pyrénéenne, s'en était fait une autre en Orient, accourut de Palestine pour combattre sous l'oriflamme de France. Mais

1. Chartes des croisades (1270).

en débarquant en Afrique, il trouve le roi expirant au milieu de son camp malade, sur les sables de Carthage. Saint Louis mourut en tenant à son fils le noble et pieux langage d'un roi chrétien. Mais dans cet épanchement suprême, pas un remords, pas même un regret de la spoliation de Carcassonne, de la destruction de la maison de Toulouse, de l'extermination des races méridionales. Rome, qui avait construit à ce doux monarque un trône d'ossements, lui éleva un trône de sainteté dans le ciel. Sur cet amas d'iniquité et de gloire, sa figure ne manque pas d'une grandeur candide, et, sous le nuage de sang, brille d'un éclat pur, mystique, presque johannite. Mystère non moins inconcevable, cet Eliacin de l'inquisition si docile à Rome pour l'accroissement de son trône résistait à la papauté lorsqu'elle s'attaquait à son sceptre. Est-ce que la royauté serait l'unique religion des rois ? ou Dieu aurait-il pétri d'un limon particulier les consciences des souverains ?

Philippe le Hardi se hâta de traiter avec le sultan maure de Tunis, et de quitter cette plage funeste, emportant, sur sa flotte en deuil, son père mort et son ost mourant [1]. Il fit halte en Sicile, mais ni l'hospitalité de Charles, ni les frais ombrages de Messine, ne purent ranimer l'armée malade, et après avoir enseveli les chairs du roi défunt au monastère de Montréal, il conduisit le squelette desséché vers les côtes de Provence. L'épidémie le suivit en mer; le comte Alphonse, débarqué mou-

1. Nangis : Gest. Philip. IIr, p. 525.

rant sur la rivière de Gênes, expira à Savone; quatre jours après, la comtesse Joana succombait également au fléau, et leurs dépouilles firent cortège au royal cadavre. La Provence vit, immobile et silencieuse, descendre sur sa rive et traverser son territoire, les cercueils de ces princes, instrument des vengeances de la papauté. A la mort de Ramon VII, le Midi tout entier avait éclaté en sanglots. Il n'eut pas une larme pour l'infante, devenue étrangère de cœur à son peuple, et qui, après avoir toujours vécu parmi les destructeurs de sa race et de son pays, alla dormir auprès d'eux sur la terre catholique de France. Elle ne fut pourtant pas déposée avec son époux dans les tombes royales de Saint-Denis : elle avait choisi sa sépulture dans l'abbaye obscure de Gerci qu'elle avait récemment fondée dans la Brie. Sa statue de pierre couchée sur son tombeau, dans l'attitude de la prière, la représentait en guimpe de nonne, avec le manteau ducal et une couronne presque royale. A ses pieds reposent deux petits chiens [1]. Ainsi finit la glorieuse maison de Saint-Gélis, dans la comtesse Joana, princesse obscure, épouse stérile, femme nulle, rejet tardif et mal venu d'un arbre frappé de la foudre. (Août 1271.)

Alphonse et Jeanne confirmèrent toutes les anciennes spoliations. — Ils donnèrent à Sicard d'Alaman les biens d'Élio de Agréfol (1257). — Ils vendirent à Ratier d'Espéris, pour 325 livres cahorcines, les biens de Ramon et de Guilhem de

1. Gallia Christ, IV. 485. — Catel 391.

Pellisier de Cordes (1268). — Ils assignèrent à l'ordre de la Trinité de Toulouse, 100 livres de revenu sur les biens de Pierre Garcia (1268). — Ils donnèrent à Hispan de Moror les biens d'Arnauld d'Alaman, sis à Lescure, près d'Albi (1269). Ils vendirent à Adémar de Mayto les biens de Bertran et de Bégo de Roqueville, à Montgaillard de Lauragais (1270). — Ils détenaient le château de Pech-Luna confisqué sur Pons Magrefort et Pons et Roger de la Tour, et vendu plus tard à Guilhem d'Arnauld et à Pierre d'Imbauld de Plagne (1292). Arnauld d'Alaman était le frère du sénéchal général, et Pierre Garcia sortait d'une maison de Capitouls et de docteurs johannites. On conçoit après cela que Toulouse n'eût plus une larme pour Alphonse et pour Joana : elle en avait tant versé depuis soixante ans, par le crime des Capétiens[1] !

Le roi Philippe le Hardi apprit à Vincennes la mort d'Alphonse et de Joana ; il envoya immédiatement l'ordre de réunir à la couronne ce dernier débris du comté de Toulouse ; et lui-même, pour en prendre possession en personne, il dut prochainement se mettre en marche vers le Midi. Mais les barons pyrénéens, sans tenir compte du roi de France, avaient envoyé des députés vers le roi d'Aragon, comme à leur seigneur national et leur légitime suzerain. Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, eut vent sans doute de cette négociation secrète, et avant même que l'ordre du roi fût parvenu, se rendit en hâte à Toulouse. Il convoqua les consuls

1. Doat, XXXII.

de la grande Cité, et les barons du pays non point au Capitole, siége des antiques libertés, mais d'abord au Castel-Narbonnais, séjour féodal des comtes et des rois, et plus tard, quand il eut l'ordre du monarque, dans le cloître des dominicains, domicile des inquisiteurs et des légats des papes. Le sénéchal donna lecture du traité de Paris par lequel le comté de Toulouse, à défaut d'héritiers directs d'Alphonse et de Joana, revenait à la couronne de France. Ensuite, il produisit le traité par lequel Jaicmé, roi d'Aragon, cédait à Louis IX les droits qu'il prétendait avoir sur le Midi, et les consuls et les barons prêtèrent serment de fidélité au roi de France, tout en réservant les vieilles libertés et les antiques coutumes méridionales. Ainsi s'accomplit la *saisie* des derniers restes de l'héritage des Saint-Gélis. La comtesse Joana avait fait un testament : elle distribuait à plusieurs de ses parents, des bourgs, des villes, des provinces, et entre autres le comtat Venaissin, à Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile[1]. Le traité de Paris n'assurait que le comté de Toulouse proprement dit au roi de France. Mais l'avide Capétien mit sa griffe sur le domaine tout entier. Le testament de Joana fut cassé par Philippe III, comme celui de Ramon son père par Louis IX, au profit de la monarchie. Par là fut consommée la spoliation si habilement conçue, et si inexorablement poursuivie par l'âpre régente Blanche de Castille ; testaments, chartes, droit naturel, tout fut lacéré par le lion de France.

1. Dom Vaïs., liv. XXXII., ch. 4.

Alphonse, qui en religion comme en politique n'était qu'une doublure vulgaire de saint Louis, avait de longue main préparé cette annexion du Midi. Pendant vingt ans, il ne fut occupé qu'à construire des *bastides* sur son territoire et à en envelopper les peuples dans un réseau de forteresses. Il brisa tous les vieux droits, augmenta le pouvoir des évêques, et lâcha la bride à l'inquisition. Les hérétiques, dit un moine, *ne trouvèrent de sûreté que par la fuite, en sorte qu'à sa mort la province avait entièrement repris son ancien lustre*[1]. Lustre des ruines! splendeur des tombeaux! Toulouse, trois fois métropole, veuve de ses derniers princes, descendit pour toujours au rang secondaire de chef-lieu d'une des provinces de la monarchie qui dès lors s'étendit jusqu'aux Pyrénées. Saint Louis et don Jaicmé avaient échangé les droits qu'ils prétendaient avoir sur les deux versants, et pris pour limite de leurs États la grande Montagne qui sépare les deux mers. Ils avaient coupé en deux la race ibéro-romane, et mis entre leurs peuples frères et désormais étrangers la chaîne neigeuse et gigantesque, comme deux bergers mettent une claie d'osier entre deux troupeaux du même bercail. Dès lors les Pyrénées, ce cœur de l'antique nationalité cantabre, au lieu de redevenir, comme aux anciens temps, le centre d'un empire indépendant, ne devait plus être dans l'avenir que la limite méridionale et reculée de la France.

Le dépècement d'un peuple par l'épée ne s'accomplit pas sans de longues et violentes convulsions; longtemps encore les tronçons saignent et palpitent. Le prince qui protesta fut celui dont les ancêtres avaient été les héros de la résistance du Midi, dont la race était, en quelque sorte la plus pyrénéenne[1]. Roger-Bernard III, valeureux comme son père, son aïeul, et son bisaïeul, fut excommunié comme eux. Politiquement orthodoxe, il eut comme eux des baillis hérétiques, et notamment les Morlana de Carcassonne. Son patriotisme méridional s'appuyait sur les faidits des forêts. Le comté de Foix, on le sait, relevait, pour la plaine, des comtes de Toulouse, et pour la montagne des rois d'Aragon. La mort d'Alphonse mettait Roger-Bernard sous la mouvance immédiate du roi de France. Le belliqueux prince forma une ligue des seigneurs pyrénéens; ils réclamèrent la suzeraineté nationale de don Jaicmé le conquérant; et dans ce dessein une ambassade se rendit à la cour de Saragosse[2]. Le vieux monarque, chargé d'ans et fatigué de guerres, ne répondit pas à ce patriotique appel; il pressentait que son berceau, et le berceau de sa race, échapperait tôt ou tard à sa dynastie. Mais l'infant don Pédro s'arma pour enlever au roi de France ses spoliations des maisons de Saint-Gélis et de Trencabel. Déjà les seigneurs aragonais et catalans accouraient, brandissant leur lance, se ranger autour du jeune prince pour aller délivrer les poétiques manoirs de Tou-

1. Dom Vais., liv. XXVI, ch. 88.

1. Nangis. — Bernard Guidonis.
2. Zurita annal., III, 75.

louse et de Carcassonne. Il fallut pour retenir l'infant et désarmer ces jeunes et valeureux hidalgos la défense expresse et toute l'autorité de père et de roi du vieux conquérant de Valence et des Baléares.

Don Pédro III d'Aragon, comme tous les princes chevaleureux, était chéri des troubadours. C'est à cet infant qu'est dédié le poëme romanesque et allégorique de Jauffre et de Brunissen. Nul doute que cette dédicace ne soit un appel adressé au prince par un chanteur patriote dont le but évident est en même temps de relever le courage abattu des Méridionaux. Jauffre (Godefroi, l'ami de Dieu) est la personnification du prince espagnol, dont l'épée doit vaincre le féroce Rugimont, le roi de France, le chef de la croisade, et délivrer Brunissende, la dame éplorée, la patrie en deuil, captive dans son manoir de Montbrun, non moins obscurci et nébuleux, château antique et merveilleux, construit dans un verger pareil au Paradis, peuplé d'oiseaux et de troubadours contristés, d'où il ne monte que des cris, des sanglots et des lamentations inconsolables. Tableau trop fidèle de cet Eden dévasté où s'élèvent les sombres et sinistres tours de Toulouse et de Carcassonne [1]. L'auteur de ce poëme national, et le clairon de cette prise d'armes patriotique, fut probablement le valeureux troubadour Peyre Salvatgé, ami de l'infant d'Aragon.

1. M. Aroux, *Mystères de la Chevalerie.*

III

RÉVOLTE DU COMTE DE FOIX. — PHILIPPE LE HARDI ASSIÉGE LE DONJON DE FOIX. — CAPTIVITÉ DU COMTE ROGER BERNARD III, A CARCASSONNE. — MORT DE JAICMÉ, LE CONQUISTADOR, ROI D'ARAGON.

Mais la guerre, étouffée dès sa naissance, au sud des Pyrénées, éclatait tout à coup et inopinément au nord, dans la Gascogne. Elle jaillit de la servile turbulence de Gérald de Casaubon, seigneur de Sumpey (Summopodio). Vassal du comte d'Armagnac, il prétendit ne relever directement que du comte de Toulouse, c'est-à-dire alors du roi de France [1]. Le comte Gérald d'Armagnac marche contre le rebelle, l'attaque non loin de Sumpey, mais il est vaincu, dans un combat où périt Arnauld-Bernard, son frère chéri, avec un grand nombre de ses meilleurs vassaux. Le félon triomphait moins d'un vaillant comte que de la patrie romane elle-même : sa victoire était l'affront d'une race tout entière. Aux cris de douleur et de rage du vaincu, accourent les barons pyrénéens, et à leur tête, le plus puissant de tous, et le plus guerrier, le comte de Foix. Roger-Bernard III de Foix était beau-frère de Gérald d'Armagnac : ils avaient épousé les deux infantes de Béarn, héritières de Gaston de Montcada : ils dominaient par leurs alliances sur toute la chaîne des Pyrénées : ils rassemblent un ost

1. Guilh. de Puilaurens, ch. LII.

nombreux d'hommes de Foix et de Bigorre, de Gascons, de Basques et de Béarnais. Casaubon, incapable de résister aux deux comtes, se réfugie sous la protection du roi de France, et le sénéchal de Toulouse, auquel il livre ses domaines, arbore la bannière royale sur la plus haute tour de Sumpey. Mais la sauvegarde du roi n'arrêta pas les deux comtes : ils assiégent Gérald de Casaubon, escaladent le rocher et le donjon de Sumpey et n'ont, dans leur victoire, que le regret d'avoir manqué le traître qu'ils voulaient pendre aux créneaux sous la bannière aux fleurs de lis d'or[1].

Le roi de France apprit cet événement, comme il était en marche vers le Midi. Son effroi fut grand, si l'on en juge par le déploiement disproportionné de ses forces; évidemment il craignit une insurrection générale qui pouvait se compliquer d'une guerre avec l'Aragon. De Saintes où il se trouvait, il cita d'abord à comparaître à son tribunal, comme deux rebelles, les comtes de Foix et d'Armagnac. Puis, il convoqua le ban et l'arrière-ban de tous les seigneurs ecclésiastiques et séculiers de son royaume. Il leur ordonna de se trouver réunis en armes, dans la quinzaine de Pâques, sous les murs de Tours, où les attendait Ferry de Verneuil, maréchal de France. A cet appel du monarque, la vieille France, la France ecclésiastique et féodale tout entière s'ébranla. Tous les grands vassaux, suivis de leurs hommes d'armes, se dirigèrent vers la Loire[2]. On vit arriver l'arche-

1. Nangis, *Gest. Philip.*, III, 527.
2. Reg. Olim.

vêque de Sens, les évêques de Paris, de Troyes, de Beauvais, de Noyon, de Châlons, de Coutances, d'Avranches, en appareil religieux et guerrier. Le duc de Bretagne y vint avec soixante chevaliers dont seize bannerets; le comte de Flandre avec quarante chevaliers et treize bannerets; le comte de Boulogne avec trente-trois chevaliers et soixante-dix écuyers. C'était comme une dernière croisade que le monarque irrité entraînait sur le Midi. Le maréchal Ferry de Verneuil, à la tête de toute la chevalerie de France, se mit en route à travers les vastes forêts du Limousin.

Le roi Philippe, avec sa puissante escorte de Poitevins, continua sa marche vers Bordeaux d'où il remonta lentement la vallée de la Garonne. Cependant le comte d'Armagnac voyait avec effroi s'avancer l'orage : il se rendit à la rencontre du monarque, fléchit le genou, et demanda grâce[1]. Le roi, désireux d'apaiser l'insurrection par la clémence, le condamna seulement à une amende de cent cinquante livres tournois. Mais le fier comte de Foix s'indigna de cette soumission; il rentra dans ses montagnes, fortifia ses châteaux, et s'enferma dans son donjon aérien. Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, s'empressa d'attaquer le comte révolté. Roger-Bernard s'élança de son rocher, comme un faucon, fondit sur l'ost du sénéchal qu'il mit en fuite, et rentra dans son aire avec un butin d'armes, de chevaux et de bagages. Eustache de Beaumarchais, pour marcher de nouveau contre le

1. Reg. Olim. — Bern. Guidonis, *Chron.*

comte, attendit l'arrivée des grands vassaux du Midi qui de toutes parts se levaient et se rassemblaient sous les murs de Toulouse. Le comte de Rhodez, de la maison de Commenges, arriva suivi de cinquante hommes d'armes dont sept bannerets, vingt-six chevaliers, quatre-vingt-dix-sept écuyers, et vingt-six arbalétriers. Le comte Améric de Narbonne, indigne fils de son père, époux de Sybilia de Foix, marchant contre son beau-frère Roger-Bernard III, vint avec douze chevaliers, trois damoiseaux et douze arbalétriers; Béraud de Mercœur, de l'Auvergne, avec douze chevaliers, douze écuyers et dix arbalétriers; Guilhem de Monestier, de l'Albigeois, avec trois chevaliers et quatre damoiseaux à cheval. Les barons du Midi étaient, on le voit, peu nombreux, peu considérables; aucun des grands chefs montagnards des vieilles races cathares ne descendit à l'appel du roi. Eustache à la tête de ces troupes, grossies encore par les descendants des croisés établis dans le Midi, marcha de nouveau contre le comte de Foix[1]. Il conquit aisément la vallée inférieure de l'Ariége que Roger-Bernard lui abandonna, soit qu'il crût impossible de défendre ces châteaux assis sur des monticules peu élevés, soit parce que cette portion du comté relevait effectivement du roi de France. Mais arrivé au Pas de la Barre, c'est-à-dire à la porte des montagnes, à une lieue seulement au nord de Foix, le prudent sénéchal s'arrêta; il n'osa pénétrer dans le repaire du léopard. Cependant le roi Philippe le Hardi fit son

1. Reg. Olim.

entrée dans Toulouse (25 mai 1272). Il s'établit au Castel-Narbonnais, antique demeure des comtes. Ferry de Verneuil, avec l'ost de France, arriva; le roi les dirigea sur Pamiers; et, suivant les traces de son armée, vint camper au monastère de Bolbona, nécropole des comtes de Foix.

Roger-Bernard évidemment avait compté, dans une lutte si inégale, sur l'appui du roi d'Aragon. Le vieux vainqueur des Maures s'émut du danger de l'héroïque prince qui, fidèle à ses instincts de race, s'obstinait à vouloir périr son vassal. Le grand conquistador, suivi de la chevalerie aragonaise et catalane, vint de Saragosse, non pour combattre le roi de France, mais pour demander la grâce du comte de Foix[1]. L'illustre vieillard venait aussi voir une dernière fois son berceau, la patrie de ses pères, et les provinces qui se détachaient pour jamais de sa couronne. Par les conques de la Noguéra orientale, il remonta vers Castelbon, cet héroïque champ d'asile du Midi, traversa les Pyrénées au port d'Aulus, et gagnant la vallée de l'Ariége, il descendit avec ce fleuve jusqu'à Foix[2]. Le monarque espagnol y trouva Gaston, vicomte de Béarn, et d'autres grands barons des montagnes, venus jusque-là pour faire honneur à leur ancien suzerain. Tous ensemble ils se rendirent à Bolbona où devait se rencontrer le roi de France. Ce monastère, au milieu de sa forêt solitaire, vit encore une imposante assemblée politique, deux

1. Zurita. — Nangis. — Guilh. de Puil.
2. Chr. del rei en Jacme.

rois, plusieurs princes, les chevaliers des deux versants pyrénéens, de deux tribus romanes, naguère sœurs bientôt rivales ennemies dans l'avenir, l'une restant espagnole, et l'autre devenant irrévocablement française. Dans l'église de Bolbone, don Jaicmé vit sculptées sur leurs tombeaux, les grandes figures de Ramon-Roger et de Roger-Bernard, les hôtes de son enfance errante et guerrière, les compagnons de son père et de son aïeul, les vainqueurs de Montfort et des croisades romaines. Devant ces marbres funèbres et ces tombes héroïques, le monarque et les princes méridionaux sollicitèrent la clémence du roi de France. Philippe, à leurs prières, accorda le pardon du rebelle. Mais Roger-Bernard rejeta hautainement la paix du Capétien. Philippe, irrité, se rend aussitôt à Pamiers où campait l'ost de France, et de là, avec toutes ses forces, et toujours suivi du roi d'Aragon, s'avança contre le château de Foix.

Il s'élève au confluent de l'Ariége et de l'Arget au pied d'un trapèze de rocher dont la cime soutient à cent cinquante pieds dans les airs son donjon crénelé. Roger-Bernard, du haut de ses tours, vit l'ennemi dépecer sa roche inexpugnable. Un proverbe populaire provenu de quelque oracle fatidique proclamait l'immutabilité du *Roc* de Foix. Le roi de France dissipa ce prestige fabuleux. Le comte, voyant crouler sa montagne sous le pic royal, sentit chanceler son cœur avec la base de ses tours. Toutefois il ne céda qu'aux prières du roi d'Aragon, et ne rendit son château qu'à son suzerain pour que, s'il le trouvait bon, il le remît au roi de France [1]. L'héroïque comte descendit invaincu de son donjon et se présenta fièrement, avec sa femme et ses enfants éplorés, devant le monarque. Philippe n'eut pas la magnanimité de récompenser par le pardon une si haute fidélité. Il le fit charger de fers. Le roi d'Aragon reçut le château de Foix, ceux des Cabanes, Lordat, Montréal, Ax et Mérenx, à condition de les remettre au roi de France, en arrêtant une délimitation définitive des royaumes de France et d'Aragon. On prétend que l'on voit encore les énormes blocs détachés de la montagne par Philippe le Hardi et roulés dans le lit écumant de l'Arget [2].

Le roi de France emmena le comte enchaîné et l'enferma dans une tour de Carcassonne. Il lui arracha sa femme Marguerite de Montcade et la conduisit captive en France. Il augmenta la solde des sergents qui gardaient les châteaux de Rocafissada, devant Montségur, de Puilaurens, Fénolhet, Aguilar, Peyrapertusa, sur la ligne d'Espagne et Cab-Aret, et Cabrespina, à l'entrée de la montagne Noire. Enfin il fit reconstruire les fortifications de Carcassonne. Tout l'hémicycle du sud depuis la porte de l'Aude, et l'église Saint-Nazaire à l'ouest, jusqu'à la porte narbonnaise au levant, sont de Philippe le Hardi. Les tours de ce roi se distinguent en général par leur forme non plus carrée, ni ronde, mais ovale, et par les délicates nervures

1. Guil. de Puil. — Nangis.
2. Ad. Garrigou : *Pays de Foix*.

de l'ogive, double caractère de leur singulière élégance gothique. La porte narbonnaise, chef-d'œuvre d'architecture féodale, fut décorée de la statue de la Vierge désormais gardienne de l'antique cité cathare [1].

Philippe traversa la Montagne-Noire, et pour contenir l'Albigeois toujours frémissant, il jeta, près de Lombers, les fondements d'une ville qui reçut le nom de Réalmont. La charte porte que Réalmont est construit *pour l'exaltation de la foi catholique, l'extirpation de l'hérésie, et la destruction entière des repaires des hérétiques et des voleurs cachés* dans les forêts environnantes. Le chef de ces *voleurs*, c'est l'infortuné Sicard de Boissezon dépossédé de son château de Lombers. Ces *brigands* sont Élio de Agrefol dont les biens ont été donnés à Sicard d'Alaman; le fameux Bouche-de-Loup et ses sinistres chevaliers; Emblard de Roche-Arifat et ses farouches compagnons; Ermengaud de Rochemore, Ramon de Montrond, Pierre Agulhon de Agrefol, et les frères Roca de Berlan (1258); puis encore, Pierre et Joan de Romégos, Barravi, Ferrand, Pierre Bès, Pierre de Roset, Isarn del Quer, et Guilhem et Ramon del Eversen (1268). Le diacre de la troupe était Ramon Gauteric. Ils arrivaient sur la brune et repartaient avant l'aube et nul ne connaissait leurs retraites sauvages. Ils étaient armés d'arcs, de glaives, de lances, d'arbalètes et de couteaux sarrasins [2]. Le roi peupla Réalmont avec des habitants venus de Montréal et de Limous [1]. C'étaient probablement d'anciens proscrits amnistiés. Il dépaysait habilement les faidits du Carcassez, et les opposait aux faidits de l'Albigeois, connaissant la haine des frères et l'acharnement des apostats. Pour l'accroître encore, il leur livra sans doute les biens de ceux qui erraient dans les forêts.

1. M. Viollet-le-Duc.
2. Doat, XXV. Dép. d'Emblard de Roche-Arifat (1274).

Philippe revint en France avec la comtesse et le jeune infant de Foix, gages de sa victoire. Mais le comté n'était pas encore entièrement soumis. Le roi d'Aragon avait donné le commandement des châteaux du Sabartez à son lieutenant Ramon de Cardonna, fils de la troisième Esclarmonde de Foix, et cousin du comte Roger-Bernard. Le vicomte catalan fut sommé de livrer ces donjons pyrénéens aux officiers du roi de France. Pierre de Villars, sénéchal français de Foix, s'avança jusqu'à Tarascon pour recevoir l'hommage des gouverneurs d'Ax et de Mérenx, et des châtelains de Lordat, Calamos et Montréalp de Sos. Le châtelain de Lordat seul descendit de son donjon aérien. C'était le vieux Pierre-Roger de Mirepois, le héros de Montségur [2]. Il était de l'âge environ du siècle. L'illustre vieillard répondit pour lui et ses collègues qu'ils ne pouvaient se dessaisir de leurs manoirs et de leurs cités qu'ils tenaient de Ramon de Cardonna sous l'hommage du comte de Foix. Villars fit demander une entrevue au vicomte espagnol qui se rendit à Castelverdun et pour toute concession remit Ca-

1. Mahul, *Cart. de Carcassonne*.
2. M. Ad. Garrigou, — *Pays de Foix*.

lamos au roi de France. (Juillet 1272.) Quelque temps après, le sénéchal de Tarascon entra dans la vallée de Sos pour recevoir le serment de fidélité des populations et l'hommage de Ramon Batalha, châtelain de Montréalp. C'était encore un Bélissen, un cousin de Pierre-Roger de Mirepois. Leurs aïeux avaient été dépossédés, soixante ans auparavant, de leur manoir paternel par le maréchal de la croisade. Batalha, digne de son nom et de sa race, fit jeter dans un fond de tour l'envoyé du sénéchal et dire à celui-ci qu'il traiterait de même tous les officiers du roi, et là-dessus ses agiles montagnards reconduisirent à coups de pierres et de scories de fer les Français jusqu'aux portes de Tarascon. C'est ainsi que le hardi Batalha lapida les officiers du roi de France. Ce ne fut que huit mois après que, sur l'ordre formel du roi d'Aragon, les barons livrèrent leurs châteaux au sénéchal de Carcassonne qui les remit immédiatement à Brunissende de Cardonna, comtesse douairière de Foix. Le fier Batalha resta insoumis et impuni sur sa roche de Montréalp[1].

Le vieux roi d'Aragon voulut voir une dernière fois la terre de ses aïeux, Montpellier où il était né[2], Carcassonne où s'était passée son enfance captive, Muret, peut-être, où une chapelle rustique marquait le sol rougi du sang de son père invoqué comme un martyr de la patrie. Il ne consentit à rendre le comté de Foix, qu'il avait en dépôt, que

1. M. Ad. Garrigou, *Ibid.*
2. L'Aigref., *Hist. de Montpellier.*

le comte ne fût délivré. Roger-Bernard resta un an détenu dans les tours de Carcassonne, héroïque berceau de sa maison. Délivré par la médiation du roi don Jaïcmé, il se rendit en France, il fit hommage au roi Philippe. Le monarque lui rendit sa femme et son comté, le logea dans son palais, le créa chevalier, le fit former aux grâces et aux élégances de sa cour, c'est-à-dire aux distinctions de la servitude, et le renvoya comblé d'honneurs dans les Pyrénées. Désormais la maison de Foix sera la vassale dévouée de la dynastie royale de France.

Le roi d'Aragon, non content d'avoir fait rendre la liberté à Roger-Bernard, voulut s'unir plus étroitement encore avec le valeureux comte, et lui demanda sa sœur qui portait le nom cathare d'Esclarmonda. Il la destinait à son second fils don Jaïcmé, auquel il avait légué Montpellier, Perpignan et le royaume de Mayorque. La jeune infante fut conduite à Perpignan : elle était, dit un contemporain, une *des femmes les plus sages et des plus honnêtes du monde* et très-digne des anciennes Esclarmondes de Foix. On remarque dans son cortége nuptial un Pierre-Roger de Mirepois et un Arnauld de Castelverdun, deux enfants de Montségur. A ses noces, célébrées à Perpignan, les barons des deux versants des montagnes fraternisèrent une dernière fois, et rivalisèrent de galanteries chevaleresques. Et la jeune princesse alla régner sur l'archipel des Baléares conquis et repeuplé par les faidits Pyrénéens. (1275.)

Peu de temps après, le vieux roi don Jaïcmé, le *conquistador*, mourut à Valence après un règne de

soixante ans[1]. Ce règne, qui commença à Muret par une défaite, se perpétua de victoire en victoire et de conquête en conquête. Il fut un des plus grands rois de l'Espagne, un vaillant soldat de Rome contre l'Islamisme. Il ne céda pourtant jamais aux papes ni sur ses intérêts, ni sur ses amours, car il avait des mœurs presques musulmanes. Il refoula donc l'invasion arabe vers l'Afrique, et concentra habilement son royaume au sud des Pyrénées; mais il affaiblit l'avenir de sa dynastie en divisant ses conquêtes et en mettant au cœur de ses peuples le vampire de l'inquisition.

IV

GUERRE DE PHILIPPE LE HARDI CONTRE DON PEDRO III, ROI D'ARAGON. — ÉPIDÉMIE DANS L'OST FRANÇAIS. — MORT DU MONARQUE CAPÉTIEN, ET SON SÉPULCRE A NARBONNE.

Don Pedro III, roi d'Aragon, que le vieux conquistador son père avait empêché de disputer à Philippe le Hardi le comté de Toulouse, une fois monté sur le trône ne fut plus retenu de déclarer la guerre au roi de France. Il avait épousé Constance, fille de Manfred, roi des Deux-Siciles, tué, par Charles d'Anjou, à la bataille de Bénévent. L'évêque de Cozenza, aux suggestions du Pape, avait fait déterrer le cadavre de ce blond et gra-

1. Zurita. — Muntaner. — El rei En Jacmé.

cieux monarque, ennemi de Rome; ses os avaient été bannis de la tombe et du royaume; ils gisaient sans abri, lavés de la pluie et battus du vent. Le Dante, organe de l'opinion populaire, raconte cette triste histoire : le poëte gibelin a rencontré dans le purgatoire l'âme de Manfred. « Si tu veux me donner quelque consolation, lui dit l'âme plaintive, dis à ma bonne Constance, à ma gracieuse fille, l'honneur de la Sicile et de l'Aragon, dans quel état tu m'as vu, et conte-lui mon infortune. Car, malgré les malédictions de Rome, mon espérance verdit encore, et je ne suis pas rejeté de l'éternel Amour[1] ! » Constance voulut rendre aux os paternels un peu de la terre de la patrie; elle s'adressa secrètement aux Siciliens; et le massacre se forma lentement et sourdement contre les Français.

Le roi d'Aragon voulut s'assurer d'abord de l'alliance du comte de Foix. Il lui demanda en mariage pour son fils don Jaïcmé, la jeune Constance de Foix, enfant qui fut emmenée à la cour d'Aragon (1278). Le roi donna à son fils les comtés de Palhars et de Ribagorça, et le comte à sa fille le vicomté antique de Castelbon et d'Andorra, ce qui formait aux deux infants, de l'ancien champ d'Asile cathare, une petite principauté pyrénéenne. Ainsi Constance pouvait être, un jour, reine d'Aragon, comme sa tante Esclarmonde était reine des Baléares[2]. Mais, soit que la roi de France qui devait redouter cette alliance en ait détourné le comte de

1. Purgatorio, canto 3.
2. Arch. de Bolbona. — Spicilegium X, 623.

Foix, soit réflexion tardive et humeur belliqueuse de Roger-Bernard, ce prince rompit tout à coup ce mariage, et ligué avec les comtes d'Urgel, de Cardonna, et d'autres Catalans, il envahit les États du roi d'Aragon. Don Pédro marche au comte, qui l'attend, à la tête de trois cents chevaliers et de dix mille fantassins, le refoule impétueusement vers les montagnes, et le force de s'enfermer dans Balaguer, château du comté d'Urgel. Des chevaliers du pays de Foix accoururent au secours du comte et parvinrent à se jeter dans la place assiégée. De ce nombre fut Esquio de Mirepois, fils de Pierre-Roger de Bélissen, et petit-fils de Ramon de Pérelha, un des aiglons cathares de Montségur. Mais, après un mois de combats, Balaguer dut capituler, et le comte de Foix captif fut détenu dans le château de Siurana (juillet 1281). Le roi de France craignit que don Pédro n'envahît le comté de Foix. Le roi d'Aragon effectivement passa les Pyrénées et vint s'aboucher à Toulouse avec Philippe le Hardi. L'entretien fut irrité et hautain de la part de l'Aragonais, il demanda au roi de France qu'il lui rendît Carcassonne et Toulouse. C'était la déclaration d'une plus grande guerre. L'appel de la reine Constance avait été entendu des Siciliens. Charles d'Anjou s'était rendu odieux en Sicile : Palerme fit main basse sur les Français, et le massacre célèbre sous le nom de vêpres siciliennes eut lieu le jour de Pâques (1282). Le roi d'Aragon s'embarque à Barcelone, et sous prétexte de porter la guerre en Afrique, descend en Sicile, et y ceint la couronne de Manfred et de Frédéric II. Dès lors

la lutte des rois de France et d'Aragon eut lieu en Italie et sur les Pyrénées[1].

Rome excommunie le roi d'Aragon : elle donne ses terres au roi de France. Philippe le Hardi menace l'espagnol vainqueur. Don Pedro se moque des anathèmes du pape ; mais pour mieux combattre Philippe, il relâche le comte de Foix captif depuis trois ans en Aragon. Il espérait par cet élargissement s'attacher les peuples de Foix, de Carcassonne et de Toulouse, et peut-être aussi le comte. Mais Roger-Bernard, ulcéré de sa longue captivité, resta fidèle au roi de France. Philippe le Hardi, de Toulouse marcha sur Narbonne, et de là sur Perpignan, pour entrer en Catalogne. Don Pedro fit sa prise d'armes en roi troubadour : il chargea la poésie qui se mourait avec le catharisme, de sonner une dernière fois du haut des Pyrénées son cor d'ivoire des batailles. Poëte, il échange des vers avec un autre poëte, avant que, roi, il croise la lance avec un autre roi[2]. « Peyré Salvatgé, dit-il au troubadour, les fleurs de lis me font rester en grand pensement dans mon palais. Elles veulent sans droit ni raison passer en deçà des montagnes. De quoi je prends l'occasion de prier les peuples de Carcassonne et d'Agen et les Gascons d'être marris si les fleurs veulent amoindrir mon royaume. Mais tel pense gagner pardon dans cette guerre qu'il n'y trouvera que sa perte ! » — Le troubadour d'un ton de joviale égalité, répond sur le même rhythme

1. Arch. de Foix et de Bolbona.
2. Raynouard, *Troubadours*.

à son confrère couronné : « Seigneur, roi qui semble énamouré (de hauts faits) ne doit rester avec le cœur triste à propos des fleurs de lis. Mais il doit aviser comment il peut à grand bruit faucher les fleurs. Car voici l'été où elles poussent plus épaisses. Et que les faucheurs soient de telle valeur, qu'en mont, ni en plaine, en colline, ni en forêt on ne laisse plus une seule fleur en deçà de Montmélian ! » — Le comte de Foix, entendant ce dialogue poétique, vient y mêler sa voix : irrité de sa défaite et de sa longue détention, il se déclare pour Philippe le Hardi. Il répond sur le même rhythme et du même ton railleur et léger : « Qui veut se mêler avec les fleurs de lis doit bien garder son sceptre, car les Français savent porter de grands coups. Qu'on ne se fie ni dans Carcassonne, ni dans l'Agennais, ni dans les Gascons. Ils n'aiment pas le roi d'Aragon depuis qu'il nous a fait cette lâcheté. Bientôt nous entendrons se mêler les cris de Bourgogne et d'Aragon. — Le Français qui n'a pas son pareil pour le courage, et le Bourguignon qui est habile et vaillant, mèneront à l'Église romaine les Patarins qui se réclament du roi d'Aragon. Et puis comme de juste il seront jetés dans un grand bûcher et leurs cendres dispersées aux vents [1] ! »

Tristes paroles ! poésie amère ! adieu cruel que le comte de Foix fait à la cause du Midi ! Mais on trouve encore dans cette guerre une réminiscence patriotique et cathare. Le roi d'Aragon se présente comme le chef du parti hérétique et national. Comme son aïeul, le héros de Muret, il combat le pape et le roi de France. Il agit en roi-troubadour, et la poésie, voix vivante et populaire, pousse une dernière fois en sa faveur le cri des batailles. Après cela, elle jetera son cor d'ivoire dont les peuples ne comprennent plus le son inspiré. Le poëte Salvatge, dans son langage platonique et mystérieux, donne déjà au mot *amour* le sens qu'il a dans les conjurations nationales du moyen âge, le sens de liberté, d'héroïsme, de perfection idéale. Mais le cycle poétique de l'enthousiasme et du sentiment chevaleresque est fini. Le comte de Foix, politique sagace, avait raison ; les peuples insensibles ne bougèrent pas. Les Patarins furent jetés dans un grand bûcher. Le tribunal dominicain redoubla de rigueur. Bernard de Castanet, évêque d'Albi, *vice-gérant de l'inquisiteur* du royaume de France, promena l'épouvante dans l'Albigeois.

1. Dom Vaissette, VI. Ad. Du Mège.

C'est alors que les os des Morlana furent exhumés et brûlés à Carcassonne [1]. La vieille Na Irlanda, femme de Guilhem de Villèle, quarante après sa pénitence, fut reprise, et dut être, comme relapse, jetée au bûcher (1284) [2]. Bernard de Montesquieu, son neveu, interné à Puilaurens depuis sa sortie des *Immurats*, avait été déjà ressaisi par le tribunal de Toulouse (1274). Il confessa avoir fréquenté les diacres Guilhem Prunel et Bernard Tillols de Rocavidal. Il dit qu'il leur avait demandé s'ils croyaient que le diable eût créé l'homme et le monde. Ils

1. Doat, XXVI.
2. Doat, XXVI, 60.

avaient répondu que non, mais que leurs ennemis leur imputaient cette erreur. Le créateur donc c'est le Christ. Ce témoignage est décisif, venant d'un chevalier et de deux docteurs johannites. Prunel et Tillols évangélisaient le Castrais, et Rocavidal, leur berceau, est situé entre Vieilmur, cloître d'Isarn, le poëte inquisiteur, et Lavaur, tragique tombeau d'Améric et de Géralda de Laurac. Bernard de Villèle-Montesquieu, aux termes de la législation de saint Louis, dut expier par le feu son retour à la foi du Consolateur [1]. Alors furent exterminés, après une résistance de cinquante ans, les derniers insurgés de l'Albigeois et de la Montagne-Noire. De ce nombre, le chevalier Guilhem Barbitonsor, fils de Bernard Raseyre de Pésencs et de cette Aladaïs Fabre, brûlée à Bram pour avoir prié et pleuré sur les ruines de Montségur [2].

L'émigration continuait sous la terreur. Pierre Guilhem de Rocaville, de Montgaillard en Lauragais, vit à Plaisance Guilhem de Lantar, réfugié en Lombardie. Ramon Baussa ou de Vals de Laurac visita à la Guardia, dans la Pouille, le chevalier Gérald de Lantar, évêque et septième patriarche de l'Église johannite de Toulouse. Pierre de Bélissen, seigneur de Cabrespine, fut assisté à sa mort par un domestique anglais (Rib ou Robin), qu'il avait probablement ramené d'Angleterre. Le poëte Salvatgé vivait dans le camp d'Aragon, d'où ses chants provocateurs défiaient Philippe le Hardi.

Doat, XXV, 160. Dép. de B. de Montesquieu.
Doat, XXXIV. Lettre de Geoffroi d'Abluses.

Cependant le roi de France avait envahi la Catalogne par le col de Panissars : il prit Figuières et assiégea Gironne. L'infant Alonzo d'Aragon surprit le camp français, lui tua six cents hommes, et le reste ne fut sauvé que par la valeur des comtes de Foix, Roger de Commenges et Jourdain de Lille. Douze galères d'Aragon battirent devant Rosas vingt-cinq galères françaises, et enlevèrent l'amiral Guilhem de Lodève. Le siége de Gironne durait depuis deux mois sans succès. La canicule engendra des mouches venimeuses qui tuèrent les chevaux. Une épidémie ravagea l'ost de France. Philippe désespérait de prendre Gironne. Ramon Folc, vicomte de Cardonna, la défendait héroïquement. Mais il n'avait plus de vivres, et l'éloquence du comte de Foix son cousin lui persuada de rendre la place au roi de France. Philippe y entra, mais, déjà malade et à la tête de son camp décimé par le fléau, il dut regagner le Roussillon. Porté en litière, il ne put qu'à grand peine, à travers les montagnards soulevés, atteindre les Pyrénées. En arrivant à Perpignan il expira (25 octob. 1285) [1]. Philippe son fils, le roi de Majorque, la chevalerie de France mourante accompagnèrent la dépouille royale à Narbonne. On ensevelit ses chairs, détachées de ses os, dans l'église de Saint-Juste. On lui éleva un superbe mausolée. Le monarque est étendu sur son socle de marbre, le front ceint de la couronne. Sa main tient le sceptre surmonté d'une fleur de lis. Symbole de la puissance

1. *Gest. Philip.*, III. — Muntaner. — Zurita.

royale, un lion est couché à ses pieds. Il veille, et, pendant son sommeil, garde son maître, sa nouvelle conquête, et cette porte de l'Espagne. Sur les quatre faces du tombeau, dans des niches dont les fines colonnettes supportent l'arc ogival brodé d'un feuillage de chêne, sont sculptés, dans diverses attitudes, des moines au front rasé, des prêtres aux longs cheveux, des évêques coiffés de la mitre. Chacun d'eux a son attribut symbolique : la crosse, la bible, le calice d'où sort l'hostie consacrée ; un autre, sans doute un inquisiteur, tient à la main un gril, et une poignée de verges : histoire sculpturale de la conquête ! hideux emblème de la croisade dominicaine ! Figure sinistre qui déshonore le cortége funéraire du sage et vaillant monarque ! Apothéose impie qui, cinq siècles après, attira la foudre sur cette tombe auguste et chevaleresque[1] ! Sur ce trépas royal, et cette défaite capétienne, Peyre Salvatgé, le dernier troubadour patriote et le clairon éclatant de cette guerre, dut faire entendre les fanfares de la victoire romane.

L'Albigisme expirant se partageait, pour revivre, en deux rameaux. L'élément biblique et républicain allait aux Vaudois ; l'élément chevaleresque et mystique allait aux Olivistes. Le Léonisme fournit un consul, et le Joachimisme un orateur, pour former les dernières et tragiques révolutions de Carcassonne.

1. Dom Vaissette, VI, 87. Tombe de Philippe le Hardi.

XIII

ÉLIO PATRIS

LIVRE TREIZIÈME

ÉLIO PATRIS[1]

I

PHILIPPE LE BEL. — AGITATION DE CARCASSONNE.

Philippe le Bel accompagna en France les os de son père Philippe le Hardi. Ce jeune prince, à peine âgé de dix-sept ans, dont le génie politique se dérobait sous la grâce de l'adolescence, allait, sous l'ombre de ce devoir funèbre, se faire reconnaître à Paris, berceau de la monarchie capétienne. Mais en s'éloignant du Midi, il ordonnait aux fils des conquérants de se rendre en hâte à Carcassonne, capitale des pays cathares. Le maréchal de Lévis, les sires de Chalabre, de Limous, de Saissac, de Castres, accoururent dans cette ville en harnais et sur leurs chevaux de bataille; et les commissaires du roi, escortés des épées de la croisade, reçurent le serment des peuples méridionaux. Ainsi le jeune et habile monarque s'assurait à la fois de la vieille et de la nouvelle France. Philippe, fils d'Isabelle d'Aragon, avait épousé l'infante Juana, héritière de

1. Patricii, de Patris.

Navarre : ainsi la puissance des Capétiens, naguère bornée par la Loire, étendue maintenant jusqu'aux Pyrénées, déborde déjà des deux côtés sur l'Espagne. Le roi revint bientôt dans le Midi pour recevoir lui-même l'hommage des peuples, et diriger en personne l'expédition de Catalogne. Le pape Boniface VIII s'entremit pour terminer cette guerre d'Aragon. La médiation du pontife ayant échoué, Philippe se disposait à franchir les Pyrénées. Mais le roi don Pedro, après avoir repris Gironna, était mort; don Alonzo et don Jaïcmé, ses deux fils, qui lui succédèrent tour à tour, étaient moins affectionnés aux peuples d'en deçà les monts. Ces peuples insensiblement devenaient plus Français et ces princes plus Espagnols. La voix du sang s'affaiblissait; enfin le pape reprit la négociation, et le roi don Jaïcmé conclut la paix avec son cousin Philippe le Bel[1].

Ce jeune roi de France unissait la beauté du sang d'Aragon au génie moins guerrier que politique des Capétiens. Sous la figure la plus chevaleresque il avait l'esprit d'un légiste; il s'entourait de légistes plus que de chevaliers, et devait user de parlements plus que de batailles. Son tempérament était éminemment métallique, brillant et corrupteur comme l'argent, dur et solide comme le bronze, tranchant, insensible, inexorable comme la hache du bourreau. Mais ces vices et ces vertus de roi, il les employait avec une activité fiévreuse à la construction laborieuse et magnifique de la France. Ce

1. Muntaner, CX, 50. — Zurita, IV, 29.

monarque de vingt ans conçut deux hardis projets : écraser les derniers tronçons encore palpitants de la nationalité romane et culbuter de son trône de nuées sanglantes la théocratie romaine.

La nationalité romane agonisait convulsivement : vingt ans de guerre, soixante d'inquisition, cent de conquête l'avaient irréparablement détruite. Trop rompue pour revivre elle ne pouvait que s'incorporer à la France. Philippe le Bel lui-même, eût-il voulu la ressusciter, ne l'aurait pu. L'habile roi n'eût pas mieux demandé que de s'en servir contre la papauté. Il lui concéda quelques apparences de garanties et de libertés; il établit un parlement à Toulouse; mais ce parlement, nommé par le roi, recevait directement ses ordres de Paris. C'était assurément, dans la pensée de Philippe, une sauvegarde pour les peuples contre les inquisiteurs et contre les inquisiteurs et les peuples pour la monarchie. Ce monarque inquisiteur prit parti contre l'inquisition. Les populations frémissaient encore : on chantait encore la diatribe vengeresse de Figueyras, *Roma tricharitz*[1]; on huait les partisans de Rome, et on les appelait, à cause de leurs hypocrites servilités : *Mascaradas !* Le roi de France avait reconstruit et repeuplé Béziers : les consuls ne cessaient, malgré les défenses, de soumettre les couvents et les églises à la taille. Les bourgeois se moquaient de l'interdit et de l'excommunication. Ils se faisaient relever des censures ecclésiastiques par des juges séculiers. Ils parlaient hardiment du

1. Doat XXV : Dép. de Bernard de Baragnon (1274).

pape et du siége de Rome. Là-dessus, Boniface VIII ordonna à l'inquisiteur de Carcassonne de procéder contre les incorrigibles habitants de Béziers (13 oct. 1297). Près d'un siècle après le massacre, ces citoyens avaient respiré, dans les décombres de leur cité tragique, et sur les ossements d'un peuple infortuné, l'âme énergique des ancêtres et la haine de leurs bourreaux.

Mais le frère Nicolas d'Abbeville, inquisiteur de la Foi, était en même temps aux prises avec les habitants non moins indociles de Carcassonne. Il les punissait, tantôt comme hérétiques coupables envers l'Église, tantôt comme rebelles coupables envers le roi : c'était parce qu'ils poursuivaient de leurs huées les serviles et les hypocrites qu'ils flétrissaient du nom de *masques*. Les peuples relevaient la tête; ils connaissaient les secrets sentiments du roi. Les habitants de Carcassonne en appelèrent au monarque. L'inquisiteur furieux fit jeter dans les cachots les énergiques appelants, et le courageux tabellion, rédacteur de l'acte d'appel[1]. Philippe, irrité qu'on attentât à son autorité royale, éclata. Il défendit au sénéchal de Carcassonne d'emprisonner les citoyens, à la requête des inquisiteurs, à moins qu'ils ne fussent hérétiques déclarés (1291). Le roi promit d'envoyer des commissaires, et cinq ans après, Robert, comte d'Artois, vint à Carcassonne. Ce prince venait de combattre les Anglais en Gascogne, avec le secours des comtes du Midi. Gaston, infant de Foix et de Béarn, était

1. Dom Vaissette, VI, 197, p. 634.

son gendre, et le comte de Foix était son compagnon de guerre et de victoire. Il instruisit sans doute le prince capétien du désespoir où l'inquisition réduisait les méridionaux. Le prince ordonna au sénéchal de surseoir aux emprisonnements, et les consuls furent cités devant le parlement de Paris. La sentence du roi n'est pas connue; elle dut être favorable aux opprimés; mais le moine audacieux n'en tint aucun compte, et ne cessa de fulminer ses anathèmes[1] (28 juin 1296). Les consuls prirent parti pour les excommuniés; l'inquisiteur anathématisa les consuls; le peuple chassa l'inquisiteur. La ville frémissante en appelle encore au roi. Mais l'inquisiteur était un officier royal aussi bien que sacerdotal; le monarque naturellement prit sous sa protection le sanglant émissaire de la monarchie. Les hérétiques étaient des citoyens. Aux yeux de Rome le patriotisme est une hérésie; la nationalité romane en était également une aux yeux du roi. Philippe ordonna que la bulle du pape Boniface VIII, qui prescrivait aux inquisiteurs la recherche la plus rigoureuse des hérétiques et aux princes le concours le plus actif à seconder les inquisiteurs, fût strictement exécutée dans tout le royaume. Le frère Nicolas, sous la garde du sénéchal, rentra dans Carcassonne indignée. Mais le roi disposa tout pour la pacification de la cité. Les consuls demandèrent sa réconciliation avec l'Église romaine. L'inquisiteur convoqua une assemblée solennelle à Carcassonne (27 avril 1299).

1. Ibid., p. 635 et 636.

Les évêques s'y rendirent ainsi que les chefs des monastères et les descendants des conquérants. Lambert de Turey, seigneur de Saissac, lieutenant du sénéchal, supplia l'inquisiteur de traiter les coupables avec bénignité. Nicolas répondit qu'il distinguerait les hérétiques des citoyens et qu'il n'imposerait de pénitences qu'aux réfractaires. Les consuls et les citoyens compromis s'indignent, ils s'assemblent dans le couvent des franciscains, et probablement aux suggestions d'un moine éloquent appelé Bernard Délicios, et d'un citoyen énergique nommé Élio Patris, repoussent la grâce de l'inquisiteur. L'évêque de Béziers s'interpose : la cité résiste; après six mois de négociation, elle se résigne enfin, de guerre lasse, et courbe la tête en frémissant. Quatre consuls et huit citoyens, avocats, notaires ou marchands, furent frappés. On éloigna probablement ces chefs dangereux et leur bannissement temporaire fut déguisé, selon l'habitude, en pèlerinages lointains. Après cela, l'inquisiteur réconcilia Carcassonne, mais la cité rebelle n'obtint son absolution que sous l'engagement d'ériger au couvent des dominicains, une chapelle en l'honneur de saint Louis [1]. Rome avait canonisé ce monarque, cet Eliacin de l'inquisition, ce disciple de Thomas d'Aquin. En introduisant son culte dans Carcassonne, on glorifiait la conquête, l'autorité royale et la dynastie capétienne. C'était flatter le roi de Paris, et pervertir les peuples du Midi; l'idolâtrie est un culte du servage : par l'adoration d'un saint et d'un roi, on les dressait à l'adoration des rois de France et des papes de Rome.

1. Doat. — Martène, VI, p. 477.

Il est à remarquer que les habitants de Carcassonne ne se soumirent qu'après la mort de Roger-Bernard, comte de Foix. L'insoumission des bourgeois correspond à l'insoumission du comte, leur chef national, depuis la disparition de la maison de Trencabel; car Foix était un rameau de Carcassonne. Roger-Bernard prétendait être indépendant des officiers du roi. Les sénéchaux marchèrent contre lui; il y eut quelques combats. Enfin le comte se soumit, remit deux châteaux au sénéchal, et son jeune fils Gaston entre les mains du roi. Philippe le rendit à sa mère, Marguerite de Montcada, plus dévouée, à ce qu'il paraît, que son époux, à la France. Il attacha le jeune infant à la dynastie royale en le fiançant à Jehanna, fille de Robert d'Artois. Ainsi une petite-fille de saint Louis vint habiter les tours de Foix et de Pau, et la maison de France jetait une nouvelle racine dans les Pyrénées. D'un autre côté, Roger-Bernard accorda sa fille, dona Constança, à Jehan de Lévis, maréchal de l'Albigeois. Le troubadour Amanieu des Escas appelle cette infante la *beauté la plus parfaite du Midi* [1]. Elle était filleule de la reine de Sicile et d'Aragon. Elle avait dû même épouser l'infant d'Aragon, puis celui de Castille. Le vent orageux du siècle lui enleva ces deux couronnes d'Espagne. L'infante, qui eût décoré un trône,

1. Millot. — Dom Vaissette, VI, p. 197 et 220.

victime infortunée de la politique, devient la femme du premier soldat de l'inquisition, du bourreau de sa patrie. Mais Dieu qui tire le bien du mal comme l'aurore de la nuit devait, dans le lointain des temps, faire sortir du sang de Constance des vengeurs de leur mère et de leur pays, des chevaliers de la Bible et de la liberté, les barons de Léran et d'Audou.

Malgré ce double gage donné à la maison de France et à celle du maréchal de la Foi romaine, l'inquisition ne laissa pas Roger-Bernard en repos, non plus que ses ancêtres. Pierre de Villalonga, moine de Bolbona, accusa ce comte et la mémoire de son père Roger. Roger qui avait magnifiquement doté cette abbaye d'une si copieuse pitance de *bled pur* et de *vin exquis* fut sur le point d'être expulsé honteusement de la splendide nécropole où ce pieux prince avait recueilli les cendres proscrites et dispersées de ses aïeux. Mais l'opinion, muette un siècle auparavant, se révoltant de la profanation des tombes comtales, épargna cette ingratitude monstrueuse aux moines gardiens de leurs cendres héroïques. Elle rentrait dans le christianisme et l'humanité. Le frère Bertrand de Clermont, inquisiteur de Toulouse, recula devant ce scandale. « Nous déclarons, dit-il, à jamais absous de toute accusation d'hérésie, le comte Roger, son fils, ses enfants, et leur postérité, de sorte que nul ne puisse plus à l'avenir attaquer leurs personnes, leurs biens et leurs renommées[1]. » Dans cette absolution officielle, on reconnaît un commandement royal, la volonté de Philippe le Bel. La maison de Foix formait l'avant-garde de la France contre l'Espagne, et tenait par le sang à la dynastie capétienne. Roger-Bernard mourut bientôt après et descendit paisiblement dans les caveaux de Bolbona (1302). Sa vie fut une longue bataille. Souvent vainqueur, parfois vaincu, deux fois captif, ce petit prince pyrénéen, qui se heurtait contre les colosses de France et d'Aragon, supérieur à ses aïeux par la puissance, leur égal par le courage, leur est inférieur par la cause. Il ne combat pas, comme eux, pour des principes; il va guerroyant pour des territoires et pour les voluptés de la bataille. Aucune idée divine n'étincelle à la pointe de son épée. Il n'est point comme son aïeul et son bisaïeul un héros théologique, un paladin éclatant du Paraclet. Prince politique et valeureux, malgré ses malheurs, il accrut considérablement son patrimoine et sa renommée. Non-seulement il conserva les comtés de Foix et de Castelbon tant de fois confisqués, mais encore il y ajouta la grande vicomté de Béarn, pour laquelle il ne *relevait que de Dieu*, et les petites vicomtés de Marsan, de Gavardan et de Nébousan. Allié par le sang, aux maisons de France et d'Aragon, il ouvrit à ses descendants le trône de Navarre. A sa mort, la maison de Foix, ébranlée et presque déracinée par un ouragan d'un demi-siècle, était une puissance pyrénéenne.

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, p. 641.

Roger-Bernard avait eu de Marguerite de Moncade, entre autres enfants, un fils qui reçut le nom

de ses aïeux de Béarn, Gaston (le ravageur ou le fils du désert). Ce jeune prince, qu'il associa de son vivant à son règne, était délicat et devait vivre peu. Élevé à la cour de Paris, comme otage de son père, le roi, pour mieux l'enchaîner encore, lui destina pour femme une de ses nièces, Jehanne d'Artois [1]. Mais Gaston, soit inclination de cœur, soit réaction d'indépendance, s'unit secrètement à Fernanda, fille de Fernand, duc catalan de Négrepont. Il en eut un fils nommé Loup (le berger) : ce fils de ses amours devait être, en effet, dans sa pensée le pasteur de ses peuples de Foix et de Béarn. Le roi de France, furieux de ce mariage clandestin, en ordonna la rupture, et le faible Gaston dut épouser Jeanne d'Artois. La capétienne était une femme libertine, impérieuse, dilapidatrice, qui vida le trésor comtal, rompit avec sa belle-mère Marguerite de Moncade, et fit périr plusieurs princes de la maison de Foix. Le comte Gaston, se rendant à la guerre de Flandre, était mort à Maubuisson; elle déroba son testament, le fit casser par le roi, et adjuger le trône à son fils, c'est-à-dire à elle-même comme tutrice du jeune Gaston II. Loup, l'héritier légitime, fut dépossédé, banni des domaines paternels, errant en Espagne et en Orient, et revint enfin de l'exil marié à une princesse allemande [2]. Le roi résolut de réparer cette iniquité royale en la doublant d'une iniquité inquisitoriale. L'inquisition dépouillait les plus hauts barons pyrénéens. Une

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, p. 292.
2. M. Ad. Garrigou, *Pays de Foix*.

branche des Castelverdun, sénéchaux héréditaires des comtes, se vit deshéritée de ses biens comme hérétique. Les branches collatérales rachetèrent la part indivise et puis la rendirent pieusement à leur sœur persécutée (1270). La maison de Castelverdun, chassée enfin de son glorieux manoir, atteignit la réforme du xvie siècle, et se vengea tristement de l'ingratitude des comtes en les expulsant à leur tour de leur sépulcre de Bolbone. La maison de Rabat fut encore plus maltraitée que celle de Castelverdun. Les petits-fils de Ramon-Sanche et de Ramon de Perelle ne rentrèrent pas dans leur antique manoir arabe. Ils se réfugièrent à la cour du vicomte de Castelbon, rameau collatéral de Foix. Leur race s'est perdue en Catalogne. Le roi de France fit de leur donjon mauresque et de leurs vastes terres pyrénéennes l'apanage de Loup de Foix qui fonda une nouvelle branche comtale avec le titre de baron de Rabat. La destinée romanesque de cet infant de Foix, prince dépossédé de Béarn et de Négrepont, nous a fait assister à la ruine de deux des plus illustres maisons albigeoises. Que devint sa persécutrice, la messaline capétienne? Ses débauches babyloniennes soulevèrent le cœur du Midi. Gaston II, son fils, la fit enfermer d'abord au donjon de Foix, berceau de tant de saintes et héroïques princesses, puis au fort de Lourdes, tombeau de tant de martyrs, près des grottes qui sont aussi des sépulcres cathares [1].

1. Il y avait alors trois Loup de Foix : celui de Rabat, celui de Campranha et celui de Durban, descendant du héros albigeois.

II

SOULÈVEMENTS CONTRE LES INQUISITEURS. — JEHAN DE PEQUIGNY ET RICHARD NEVEU. — PACIFICATION DU MIDI. — SUBSIDES MILITAIRES EXIGÉS PAR LE ROI. — IMPOTS DES VILLES ALBIGEOISES. — FORTUNE DES CONQUÉRANTS. — DÉPART DES BARONS MÉRIDIONAUX POUR LA GUERRE DE FLANDRE.

La paix momentanément rétablie à Carcassonne ne tarda pas d'être encore troublée par les emportements des inquisiteurs. Le plus fougueux de ces dominicains était Foulque de St-Georges, inquisiteur de Toulouse. Un cri immense, universel, le cri des comtes, des consuls, des peuples, monte avec un frémissement d'indignation et de douleur, vers le roi : « Sire, réprimez le frère Foulques ! Il commet des violences atroces. Il nous fait souffrir des géhennes ! Il torture, il met à mort les innocents ! Sire, ayez pitié ! » Philippe, étant à Fontainebleau, pour ses chasses d'automne, entendit ces gémissements d'un peuple aux abois. Il écrit à l'inquisiteur, il écrit à l'évêque, au sénéchal de Toulouse (7 déc. 1301). Il a ordonné que les *immurats*, la prison de l'inquisition construite sur le sol du roi, serve toujours à la détention des hérétiques ; mais que le geôlier en soit choisi par l'évêque et par le sénéchal, que l'inquisiteur ne fasse incarcérer personne sans le consentement de l'évêque ; et que le sénéchal n'agisse que d'après le commun accord de l'évêque et de l'inquisiteur, car, ajoute le monarque, nous ne saurions supporter que d'un

caprice dépendent la vie et la mort de nos sujets[1].

Philippe le Bel imposait ainsi aux inquisiteurs le double frein de l'évêque et du sénéchal. Il fit plus, il demanda aux dominicains de Paris le rappel de l'inquisiteur de Toulouse. Le chapitre prit un moyen terme, et tâcha de contenter le pape et le roi. Il maintint dans ses fonctions le frère Foulques, en lui adjoignant un modérateur. Le monarque irrité s'écria que ce décret était rendu à sa honte, et ne pouvant obtenir des Jacobins aucune modification, il mande au sénéchal de Toulouse d'arrêter l'office de l'inquisiteur, de supprimer ses gages et de se charger des prisons. Puis il fit partir en toute hâte Jehan de Pequigny, vidame d'Amiens, et Richard Neveu, archidiacre de Lisieux, comme réformateurs des abus, dans les parties de la *Langue d'Oc*. Les Jacobins rappelèrent le frère Foulques, ils lui donnèrent pour successeur Guillaume de Morières ; et le roi satisfait ordonna qu'on rendît au nouvel inquisiteur ses gages, ses prisons, son tribunal. Mais l'exemple de Foulques avait entraîné la fougue de Nicolas d'Abbeville, inquisiteur de Carcassonne, et de Bernard de Castanet, *vice-gérant de l'Inquisition*, évêque d'Albi. Albi, Carcassonne, Toulouse, tout le Midi qu'ils désolent, est près d'éclater. L'arrivée de Jehan de Pequigny, et de Richard Neveu, commissaires du roi, surexcite l'espoir des populations. Ils ouvrent les prisons, relâchent les détenus et font jeter leurs geôliers dans leurs cachots. A ce spectacle si nou-

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, pr. 211.

veau, les peuples s'agitent, ils se soulèvent, en vociférant : *mort aux traîtres!* Il y avait dans les couvents de Carcassonne un franciscain de Montpellier, nommé Bernard Délicios. Hardi, éloquent, populaire, adoré de la multitude par une espèce de mysticité johannite, il devient le tribun de l'insurrection. Il parcourt les villes et les campagnes, ameutant les peuples contre les inquisiteurs et leur chef, l'évêque Bernard de Castanet. Albi, Carcassonne, Toulouse, lapident les Dominicains. Éperdus dans cet orage, ils crient au roi, ils implorent le pape, ils accusent Jehan de Pequigny. Les peuples chantent les louanges du généreux et sage vidame. Enfin, frère Geoffroi des Abluzes, inquisiteur de Carcassonne, excommunie le commissaire du roi, et son excommunication est publiée dans tout l'univers catholique[1]. Nous reviendrons avec plus de détail sur tous ces événements, quand nous raconterons l'apostolat populaire de Bernard Délicios qui en souleva les tempêtes.

Le caractère distinctif de l'œuvre de Pequigny, c'est de relever partout le consulat, d'élargir les prérogatives des cités, de retremper le cœur des peuples romans. C'était effectivement une espèce de catharisme civil, sympathique à l'albigisme religieux qui dut respirer un instant et sortir de ses grottes et de ses forêts. Philippe le Bel lui-même accourut dans le Midi bouleversé. Il entra dans Toulouse le jour de Noël 1304, et descendit au château des comtes, résidence des rois. L'édit de jus-

1. Doat. — Martène, t. VI, p. 477.

tice qu'il publia n'est que la consécration de l'œuvre de vidame. « Informé, dit le roi, des scandales suscités par les inquisiteurs, et voulant que leur office s'exerçât à la louange de Dieu, et à l'accroissement de la foi, nous sommes venus dans ce pays pour y rétablir la paix et réformer les abus. A cet effet, nous avons eu plusieurs conférences avec les princes, barons, prélats, inquisiteurs, et avec leur vice-gérant, Guillaume de Pierre, nous avons résolu de nommer des commissaires pour visiter les prisons : non pas que nous voulions empiéter sur la juridiction ecclésiastique, mais pour qu'elle s'exerce plus efficacement, éviter les périls et calmer le peuple. En conséquence nous ordonnons : que nos commissaires et les inquisiteurs visitent les *murs*, et pourvoient à ce que les prisons servent pour la garde et non pour la peine des détenus, jusqu'à la décision du siége apostolique; et qu'à défaut de cette décision, leur procès soit fait selon le mode prescrit par les évêques ou leurs vicaires[1]. » Ainsi le roi rend l'inquisition aux évêques, et leur impose une forme plus équitable de procédure. Non content de cet édit magnanime, l'habile monarque accorda divers priviléges aux villes de Toulouse, Carcassonne, Montauban, Montpellier, popularisant ainsi l'autorité royale qui prenait l'humanité sous sa défense contre les barbaries théocratiques. De plus, il dota Toulouse d'un parlement; il en choisit les membres parmi les hommes du Nord et du Midi; il voulut que le choix royal reçût la con-

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 218.

sécration populaire. Ses hérauts crièrent dans la cité : « De la part du roi notre seigneur, que tous hommes ou femmes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, sachant que, s'ils connaissent l'un des membres susnommés, indignes de leur magistrature, par leurs délits, leurs scandales ou leur incontinence, qu'ils le déclarent avant huit jours au chancelier de France, pour qu'après examen leurs noms soient effacés ou maintenus au tableau. » Ces formes revenaient comme une ombre des anciennes libertés.

L'ouverture de ce parlement fut d'une majesté vraiment royale. Un immense palais de bois avait été construit devant la cathédrale de Saint-Étienne. Trois larges portes s'ouvraient du côté de la place Roaix[1]. Le dôme était de cuir, et le trône, élevé de six degrés, brillait d'azur décoré de lis d'or. Le 10 de janvier, à 8 heures du matin, le roi sortit du castel Narbonnais, dans toute sa pompe féodale, se dirigea vers le palais du parlement, et s'assit sur son trône. A sa droite se placèrent ses trois fils, et les deux maréchaux de France ; à sa gauche le connétable et les évêques. Le monarque portait un manteau violet tissé de soie et d'or, doublé d'hermine et semé de fleurs de lis d'or. Il avait au front un chaperon de même tissu bordé d'un filet d'hermine, surmonté de la couronne dont les fleurons et les rayons étincelaient de pierreries. La reine avec son cortége prit place dans la galerie circulaire qui régnait autour de la salle. Les portes s'ouvrirent et le peuple se précipita dans l'enceinte. Les hérauts

1. Bardin. Ainsi le palais des Roaix n'existait plus.

crièrent : Gloire et longue vie à notre grand roi ! La foule répondit par des applaudissements auxquels se mêlèrent, comme un accent plus pur d'allégresse et de triomphe, des accords d'orgues, de flûtes et de harpes. La musique, proscrite avec la poésie, revenait dans le cortége de la justice, l'harmonie des cités, leur sévère et royale sœur. Le silence se fit, et le roi se leva plein de majesté. « Les peuples du Languedoc, dit-il, nous ayant humblement supplié d'établir, dans Toulouse leur capitale, un parlement pour l'expédition de toutes les causes tant criminelles que civiles et sans appel, nous l'accordons à perpétuité par ces lettres patentes scellées de notre scel ! » Il se rassit, et les conseillers vinrent tour à tour recevoir de la main du roi leurs insignes. Les saints évangiles, écrits en caractères d'or, furent ouverts ; et le président, le vice-président, le greffier, et tous les conseillers prêtèrent le serment de rendre bonne justice, et de servir la cause de Dieu, du roi et du royaume. Puis, le monarque, se levant de nouveau, lut ce verset : *Instruisez-vous, vous qui jugez la terre !* Et pendant une heure il exposa avec une grande éloquence les devoirs des magistrats envers Dieu, l'Église, le roi, le royaume et le peuple. Le parlement, dans la pensée de ce légiste couronné, devait évidemment servir de contre-poids à l'inquisition. Toulouse, ville de prédication et de plaidoirie, dut acclamer avec enthousiasme ce roi beau, sagace et justicier comme Salomon, éloquent et sentencieux comme l'Ecclésiaste d'Israël[1].

1. G. Bardini chronica. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 157.

Malheureusement, comme au monarque hébreu, il fallait à Philippe le Bel beaucoup d'argent, non pour ses voluptés, mais pour sa politique et pour ses guerres. Toulouse dut payer la magnificence de ce parlement royal. Le Languedoc dut fournir un subside et une armée pour la campagne de Flandre. Un siècle de croisade ou d inquisition avait dévoré le Midi. Le roi prenait les restes de *la sauterelle et du hanneton*. Le clergé, la noblesse, les villes, votèrent par ordre. Les évêques et les barons donnèrent le cinquième de leurs revenus. Pour les villes, les officiers durent faire un recensement des feux taillables et non taillables. Ce dénombrement est précieux pour l'histoire : il nous montre les ravages de la conquête, et l'état des fortunes des conquérants. Ainsi Carcassonne accordait 1000 livres tournois; elle avait douze cent soixante-treize feux taillables, et huit cent quarante-trois feux non taillables, c'est-à-dire d'indigents; conséquemment les deux tiers de sa population étaient réduits à la mendicité. Béziers comptait trois mille six cent dix-neuf feux taillables, et accorda 1,848 livres tournois. Béziers, malgré sa catastrophe, était donc deux fois plus important que Carcassonne. Limous même était plus considérable et paya 1,200 livres. Mirepois surpassait Limous et donna 300 livres de plus. Pamiers égalait Mirepois. On remarquera que le roi substitue la livre française à la livre tolosane, morlane et melgorienne, à la monnaie méridionale[1]. Ainsi la riche Carcassonne

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 312.

est tombée dans l'indigence comme son noble vicomte : elle est la plus pauvre des cités romanes, elle si florissante sous le sceptre patriarcal des Trencabel.

Après un siècle écoulé depuis la croisade, voici quelle était la fortune des croisés dans le Midi. La plus riche était Éléonore, dame de Castres, héritière de la branche des Montfort. Elle possédait un revenu de 10,000 livres tournois (700,000 fr.). Après elle venait Jehan de Lévis, seigneur de Mirepois, mari de Constance de Foix; il avait 4,269 livres de revenu. Pierre de Lévis, seigneur de La Garde, 1,272 livres; et Thibaud de Lévis, seigneur de Montbrun, 960 livres. Ainsi la totalité des revenus des trois branches du maréchal, était de 6,501 livres de Tours (450,000 fr. environ). La maison de Lévis s'amoindrissait par le droit méridional du partage des successions. Les seigneurs de Mirepois demandèrent d'être régis par le droit féodal de France qui maintenait intact le fief paternel. Mais la douce féodalité romane prévalut et fragmenta la puissance des conquérants. La maison de Voisins était moins riche encore. Guillaume de Voisins, seigneur de Limous, n'avait que 2,000 livres tournois; Pierre de Voisins, seigneur de Rennes, 500 livres; Gilles de Voisins, seigneur d'Arques, 500 livres : en tout 3,000 livres (210,000 fr.) pour la maison de Voisins. La plus pauvre était la maison de Marly-Saissac. Guillaume de Turey, seigneur de Lauragais, 500 livres,

1. *Ibid.*, pr. 219 et 220.

et Amalric de Turey, seigneur de Pech-Arric, 300 livres; en tout 800 livres (55,000 fr.) pour la maison de Turey, ou de Marly, qui paraît avoir perdu le grand fief de Saissac, dans la montagne Noire. Nous ignorons la fortune de la maison de Bruyères, de Chalabre. Ainsi ce pillage du Midi s'en retournait en gaspillage : la conquête épuisait le conquérant, toujours sur son cheval de guerre; et conquérant et conquis étaient dévorés par la royauté qui elle-même n'avait que les restes de l'Inquisition.

Les barons indigènes sont encore bien plus déchus. Le puissant vicomte de Narbonne n'a plus que 3,000 livres de revenu (200,000 fr.); Sicard de Lautrec, 700; Pierre de Lautrec, 300; Ramon de Durfort, 200; Arnaud de Lordat, 130; Ramon de Fredol, 80; Ermessinde de Thesan, 12. Les maisons de Bélissen, d'Aniort, d'Alion, de Perelha, de Cap-de-Porc, de Quiders, de Roqueville, l'ancienne chevalerie cathare, ne figurent même pas dans ce rôle. Ce qui prouve qu'elles n'existent plus, ou qu'elles sont émigrées, ou qu'elles ont été dépossédées entièrement. Les Bélissen du Cabardez, par exemple, dépossédés et dénobilisés, sont marchands de drap à Carcassonne, et ramassent de l'argent, pour racheter, avec leur réhabilitation, les terres de leurs aïeux, dans la Montagne-Noire [1]. Philippe le Bel employait les races albigeoises : ainsi nous trouvons, comme collecteur du subside, et sénéchal de Beaucaire, le chevalier Joan-Jordan

1. Mahul, *Cart. de Carcas.*

de l'Ile, un descendant de la grande Esclarmonde de Foix, la papesse cathare de Montségur.

Mais ces subsides, malgré le concours des barons indigènes, ne se levèrent pas sans résistance; car, outre l'indigence générale, le Languedoc ne pouvait comprendre, avec les idées du moyen âge, comment il devait aider Philippe à dompter les Flandres. Pour la première fois l'Église romaine se trouva d'accord avec le peuple aquitain. Bernard de Castanet, évêque d'Albi, vice-inquisiteur, donna le signal du refus. Le roi mit la main sur son temporel. Les agents du fisc arrivent à Foix : les consuls ferment les portes de la cité : Varilhes, Tarascon imitent leur métropole. Les peuples courent sus aux sergents, dispersent les commissaires, et leur enlèvent leurs chevaux. Le comte Gaston, alors en Béarn, refuse de livrer les hardis consuls. Le sénéchal de Carcassonne envahit la Comté. Enfin les consuls transigèrent : ils comparurent à Carcassonne. Foix fut taxé à 2,000 livres; les autres villes subirent un impôt proportionnel; et le roi renvoya les nobles consuls qui se croyaient encore au temps des vieilles libertés, sous la suzeraineté paternelle de l'Aragon [1].

Philippe le Bel, pour venger sa défaite de Courtrai, entraîna dans les marais brumeux de la Flandre les princes du Midi qui durent se trouver tous, pour les fêtes de Pâques, rendus à Cambrai. Gaston, comte de Foix et de Béarn, partit avec quatre-vingts hommes d'armes et mille sergents; Jor-

1. Ch. de Foix.

dan de l'Ile, avec quarante hommes d'armes et deux cents sergents; Ramon Hunauld de Lantar, avec vingt-cinq hommes d'armes et cent sergents, Loup, le bâtard de Foix, seigneur de Rabat, avec dix hommes d'armes, et trois cents sergents, enfants de Sabart. Ce sont les fils des défenseurs de Montségur. Les descendants des Faidits sont encore, on le voit, de grands barons. Philippe le Bel leur a rendu leurs fiefs pyrénéens. En retour, ils servent le roi du Nord. Ils traversent les forêts du Limousin, les plaines de la Beauce et de la Picardie, avec les descendants des croisés, le maréchal de Lévis, les sires de Saissac, de Limous et de Chalabre. Un siècle auparavant, leurs aïeux s'entre-tuaient sur les champs de bataille du Midi. Eux combattront, en frères d'armes, sous l'oriflamme de France. Ils ont maintenant les mêmes mœurs, ils parlent la même langue. Ils partirent avec leurs ménestrels. Les héroïques troubadours ne sont plus : la poésie est morte avec l'indépendance romane; elle a jeté dans les torrents son cor d'ivoire. Mais les barons ont des ménestrels à cheval; ils reçoivent du roi une solde de cinq sous par jour (13 fr. 75 c.) pour jouer de la harpe ou de la cornemuse à la tête des bataillons [1].

Ces vaillants *sonneurs*, qui ne *trouvaient* pas, firent entendre les vieux airs des guerres cathares sur le champ de victoire de Mons-en-Puelle. Là, sans doute, pour la dernière fois, résonna la mélodie patriotique si célèbre :

1. Vais. *Hist. du Lang.*, VI, pr. 220.

Coms Ramon, duc de Narbona,
Marquis de Provença,
Vostra valor es tan bona
Que tot le mon gensa [1].

Cet hymne saint qui n'avait pu sauver la patrie romane fit triompher, contre les libertés flamandes, la grande patrie française. Ce spectacle ne manque pas de grandeur : ce roi capétien à la tête des barons du Nord et du Sud; ses peuples mêlés à l'ombre de l'oriflamme; la France consommant son unité, par la frontière du Rhin, son bouclier septentrional, qu'elle a perdue depuis, après avoir conquis sa frontière d'Aquitaine qu'elle a gardée toujours, cette magnifique et inexpugnable armure des deux mers, des Alpes et des Pyrénées.

III

PHILIPPE LE BEL POURSUIT BERNARD DE SAISSET, ÉVÊQUE DE PAMIERS.

Le comte de Foix, dans ses révoltes, avait eu pour compagnon et même pour instigateur, avant de l'avoir pour adversaire, Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers, qui dut enfin régler ses comptes avec le roi de France. Quelles sont les origines de cet évêque? Ramon VII, comte de Toulouse, ne

1. Pierre Cardinal.

pouvant épouser une princesse, avait eu, d'une maîtresse obscure, une fille illégitime nommée Guilhelmetta. Le comte la donna pour femme au fils de Ramon de Recauld, son précepteur chevaleresque, du Mas Saintes-Puelles. Une fille de Metta entra dans la maison de Saisset (de Saxeto, du petit rocher), probablement de l'Albigeois[1] : et fut mère de Bernard de Saïsset, abbé de Saint-Antonin, et premier évêque de Pamiers. Bernard, des deux côtés, était donc de race hérétique, et petit-fils du prince martyr de la cause cathare et romane. Les maisons albigeoises rentraient dans l'Église catholique et aspiraient aux dignités sacerdotales. Un petit-fils de Ramon VI, et de la grande Esclarmonde de Foix, Bertran de l'Ile, était évêque de Toulouse. Bernard de Saisset, à son exemple, embrassa l'état monastique, et devint abbé de Saint-Antonin de Pamiers. Ce n'était pas, comme on l'a prétendu, un esprit large et libéral. On en peut juger par les statuts qu'il rendit contre les juifs alors très-nombreux et très-riches à Pamiers (1279). « Un israélite, parrain d'un enfant chrétien, ne pourra inviter, au repas du baptême, plus de douze convives, ni donner en étrennes à son filleul plus de douze deniers toulousains, ni lui offrir en cadeau qu'un mantelet de laine fine (estam) et de fourrure d'agneau. Qu'aucun soit assez osé que de jouer de l'argent aux dés

1. Au mariage de Bertran de Toulouse, assistait, comme témoin, Guilh. Saïsset, ami des Rabastens. (Dom. Vais. t. V, p. 631.)

si ce n'est aux noces et aux fêtes juives, ni se promener le dimanche avec les chrétiens sur la place du Mercadal. Que les femmes israélites ne soient assez hardies que de porter dans leur toilette de la soie, ou de l'or, ou des pierreries. » Les juifs, on le voit, vivaient fraternellement avec les chrétiens. L'abbé ralluma la guerre entre les deux races et les deux religions. Que sont devenus les temps où le vicomte de Carcassonne avait pour argentier le juif Caravita, et pour tuteur, Bertran de Saissac, le cathare? Où, dans Pamiers même, le comte de Foix, juge impartial, présidait un synode de catholiques, d'Albigeois et de Vaudois? Un siècle est à peine écoulé : les Albigeois sont détruits; les Vaudois bannis de ses murs; les juifs parqués dans la cité. Les juifs seront exterminés à leur tour; et Pamiers, naguère le séjour de toute liberté, maintenant de toute intolérance, est déjà ce qu'il sera dans l'avenir, un lieu triste, délabré, d'un aspect funèbre, une ville à physionomie espagnole[1].

L'Église du moyen âge, éperdument entraînée vers le cloître, revenait lentement vers le siècle, vers le monde. Aux princes cénobitiques succédaient insensiblement les évêques : et c'était une conséquence de la réaction cathare, essentiellement antimonastique. C'était ainsi que, cédant à son insu à l'opinion du temps, Boniface VIII sécularisa l'abbaye de Saint-Antonin de Pamiers. Ce monastère avait été une des causes de la croisade

1. *Ibid.*, VI. Le sang israélite et cathare rayonne encore dans la beauté orientale des femmes de Pamiers.

par l'incessante lutte des abbés et des comtes qui se disputaient le Castellar, c'est-à-dire la souveraineté personnifiée dans ce donjon, avant-poste féodal de Foix. Cette interminable querelle avait tout à coup été tranchée par la trahison de l'abbé Vidal qui livra la ville à Simon de Montfort, et par dérivation au roi de France. Pamiers était devenue la ville française et l'un des pivots de la croisade, tandis que Foix était restée la ville comtale et le foyer de l'indépendance romane. Mais après la victoire du Midi, les comtes étaient rentrés dans le Castellar, et dans tous les arrangements postérieurs avaient toujours revendiqué la souveraineté de Pamiers. Le monastère de Saint-Antonin était sorti de l'horrible tempête qu'il avait soulevée, enrichi, mais sanglant, et à jamais odieux. Boniface VIII résolut de le réhabiliter en le transformant en évêché pour que l'évêque pût d'une main plus vigoureuse contenir à la fois le prince national et la cité démocrate[1].

Détachant toute la partie méridionale du diocèse de Toulouse, le pape en forma celui de Pamiers auquel il donna pour premier évêque le dernier abbé de Saint-Antonin, Bernard de Saïsset. Philippe le Bel avait essayé d'accorder cette discorde séculaire des comtes de Foix et des abbés de Frédélas. Le roi avait remis à Roger-Bernard le Castellar disputé. Le nouvel évêque, moine inquiet et dominateur, fut indigné contre le monarque, et le comte refusant de payer certains revenus indécis,

1. *Gallia christ.* I. 157.

il le fit excommunier par le pape. Le comte et l'évêque transigèrent enfin par la médiation de Gui de Levis, époux de Constance de Foix. Le maréchal adjugea le Castellar, la vieille forteresse nationale, aux comtes; et la Tour-Neuve, ce château bâti par les croisés, sur le monticule du Calvaire, fut dévolue à l'évêque. Il devait y avoir un châtelain, un viguier et un juge communs. Boniface VIII confirma cet arrangement qui reproduisait à peu de chose près le *pariage* d'avant la croisade. Il leva l'interdit jeté sur les domaines du comte, et Roger-Bernard reçut l'absolution de l'évêque délégué du pape. Ce traité de paix fut conclu en présence des inquisiteurs, des chefs des monastères, des descendants des croisés et des barons pyrénéens[1].

Bernard de Saïsset était un esprit turbulent, un caractère sacerdotal, et le digne représentant de Boniface VIII. Il gardait rancune à Philippe de sa partialité prétendue pour le comte de Foix. Il ne tarda pas de se venger du monarque. Une confusion de droit féodal et religieux, semblable à celui qui divisait naguère l'évêque de Pamiers et le comte de Foix, mit en querelle l'archevêque de Narbonne et le roi de France. Le vicomte de Narbonne avait rendu directement au roi l'hommage qu'il rendait autrefois à l'archevêque. Le primat propose un expédient, le pape le repousse, cite à son tribunal le vicomte Amalric, et somme le monarque de contraindre le prince, sous peine

1. Martène. *Anecd.* I.

d'éprouver lui-même les foudres du Vatican. Philippe usa de modération, mais ne put fléchir l'orgueil romain qui continua de secouer follement ses tonnerres. Le roi retenait captif au Louvre le comte de Flandre que protégeait Boniface. Le pape chargea l'évêque de Pamiers d'exiger l'élargissement du prince. Le choix du négociateur était on ne peut plus hasardeux. Saïsset ajouta son irritation et sa jactance à la superbe de Boniface; il somma fièrement le roi d'obéir au pontife romain, suzerain de tous les monarques en tant que vice-Dieu. C'était dans le cœur de Philippe la plus sanglante injure et la plus mortelle insolence. Il laissa pourtant Saïsset retourner à Pamiers, mais apprenant que l'évêque avait dans son diocèse entrepris sur l'autorité royale, il chargea le vidame d'Amiens et l'archidiacre de Lisieux d'instruire sur-le-champ le procès de l'audacieux prélat. Les comtes de Foix et de Commenges, les évêques de Toulouse, de Béziers, de Maguelonne, vingt-quatre témoins déposèrent devant les commissaires royaux. Saïsset résolut de se réfugier secrètement à Rome. Averti de ce départ furtif, le vidame se rend de nuit à Pamiers, escorté de Joan de Burlas, chef des arbalétriers, un baron de l'Albigeois. Il envahit le palais épiscopal endormi, surprend l'évêque qui se réveille prisonnier, met sur ses biens le séquestre royal, emmène ses officiers captifs à Toulouse, et lui signifie de venir rendre compte de sa conduite à Paris, devant le roi [1].

1. Dupuy, *Histoire du dif. de Boniface VIII.*

C'est alors que Saïsset et Délicios, l'évêque qui masquait d'un faux patriotisme son orgueil sacerdotal, et le tribun, les consuls et les citoyens de Carcassonne et d'Albi, se rencontrèrent à Paris. Une haute cour formée de comtes, barons, chevaliers, prélats et clercs du Nord et du Midi, fut convoquée à Senlis, et la royauté allait juger à la fois l'épiscopat et l'Inquisition. Philippe s'y rendit, l'évêque comparut, et le chancelier Pierre Flotte exposa les divers chefs d'accusation. Voici les principaux : Saint Louis aurait dit à Saïsset, abbé de Saint-Antonin, que le royaume de France serait détruit et que le sceptre des Capets passerait dans d'autres mains à la troisième génération. Saïsset prétendait que le roi Philippe n'était pas de la race de Charlemagne, et qu'il descendait par sa mère de bâtards, c'est-à-dire des rois d'Aragon excommuniés par le Saint-Siége dans l'héroïque vaincu de Muret. Il disait encore que les Français étaient les ennemis des peuples de la Langue d'Oc, et que Pamiers n'était pas du royaume de France. L'évêque enfin aurait engagé à la révolte le comte de Foix et tâché d'empêcher le mariage de son fils Gaston avec Jehanne d'Artois, de la maison de France, pour lui faire épouser une infante d'Aragon, et, par cette alliance et cette insurrection, relever le trône Goth et Aquitain de Toulouse, et fonder à son profit une monarchie pyrénéenne [1]. Le chancelier s'adressant ensuite directement à l'archevêque de Narbonne : « Je vous dénonce tous ces chefs d'ac-

1. Baillet, *Démêlés de Boniface VIII.*

cusation, seigneur archevêque, métropolitain de l'évêque, en présence de notre seigneur le roi Philippe, et je vous somme de la part du roi de vous assurer de la personne de ce prélat pour qu'il en soit fait justice, comme criminel de lèse-majesté[1]. »

Aux paroles du chancelier, un murmure menaçant entrecoupé de cris de mort s'éleva des rangs des barons de France. L'archevêque demanda à réfléchir : l'évêque nia hautement. Malgré ce démenti formel, ces injures contre le roi sont si vraisemblables que l'histoire peut sans injustice les tenir pour vraies : elles sont dans les intempérances de langage de Saïsset, et dans l'irritation encore frémissante des populations romanes. Elles se chantaient dans toutes les cités du Midi : elles circulaient en Espagne et en Italie. Le Dante les a reproduites dans son épopée vengeresse. Il fait dire à Hugues Capet : « Je suis la racine de la plante mauvaise qui envahit la terre chrétienne et qui ne produit guère aucun bon fruit. De moi sont nés les Philippes et les Louis par qui la France est nouvellement conduite. Je fus le fils d'un boucher de Paris. Quand les anciens rois déchurent et que le dernier fut mis sous un froc de moine, le gouvernement du royaume se trouva dans ma main. J'avais tant d'amis et une telle puissance que je transmis la couronne sur la tête de mon fils, d'où est issu le sang abominable des rois de ma race. La grande dot provençale ne lui enlève pas son abjection : pourtant il ne faisait pas encore de mal;

1. Martène. *Ibid.*

bientôt par violence et par mensonge commencent ses rapines. Il ravit la Normandie et la Gascogne. Charles (d'Anjou) vient en Italie et fait périr Conradin. J'en vois un autre vendre sa fille comme un corsaire vend son esclave (Robert d'Artois). O avarice qui fait trafiquer de sa propre chair ! Je vois enfin les fleurs de lis entrer dans Anagni et le Christ captif dans son vicaire[1]. »

Le grand poëte gibelin est l'écho vengeur de tous les griefs des races méridionales contre la maison de France. Cette politique habile, persistante, imperturbable des Capets, cupide dans Philippe-Auguste, rapace dans Blanche de Castille, féroce dans Charles d'Anjou, inexorable même sous la mansuétude candide de saint Louis, débordant en cent ans de la Loire aux Pyrénées, des Pyrénées jusqu'à l'Èbre, et des Alpes jusqu'à la mer de Sicile et d'Afrique, révoltait les poétiques et chevaleresques nations du Midi néo-latin. La mort de Manfred, le supplice de Conradin, l'écrasement de Ramon VII, le massacre séculaire des Albigeois, les avaient tellement épouvantées que leur imagination bouleversée plaçait le berceau de la noble mais cruelle dynastie dans l'échoppe sanglante d'un boucher, et dans les rouges vapeurs d'un abattoir. Eh ! le Midi n'était-il pas un abattoir d'hommes et une boucherie de chair humaine ! Toutefois cette boucherie n'était pas seulement royale; elle était surtout théocratique. Saïsset, esprit violent, langue intempérante, a bien pu dans ses fureurs proférer à son insu ces

1. Purgatorio. Canto XX.

injures populaires que les haines romanes vociféraient contre le roi de France. Quant à ces tentatives d'embauchage sur le comte de Foix, pour le ramener du vasselage et de l'alliance de la France à l'alliance et au vasselage de l'Aragon, ou mieux encore à l'indépendance et à la royauté de l'Aquitaine, ce prince les attesta, par une perfidie féodale qui se vengeait peut-être d'un piége et d'un ennemi sacerdotal. C'était comme une vague mais instinctive ébauche de conjuration, cléricale dans Saïsset, populaire dans Délicios, nationale dans le comte de Foix, mais insensée et répudiée par le trop habile prince pyrénéen [1]. Car Saïsset évidemment n'était pas seul à regretter les petites dynasties indigènes et la félicité dont jouissaient les peuples romans sous le sceptre paternel des maisons de Foix, de Carcassonne et de Toulouse. Le souvenir chevaleresque et pastoral en est monté jusqu'à nos jours comme un parfum. Mais ce siècle d'or de la poésie romane n'était plus qu'un rêve. Cet âge de liberté, de tolérance, d'égalité, de civilisation platonique était irrévocablement passé. Le Midi, moralement et politiquement bouleversé par la croisade, n'était qu'un désert où sur des amas de ruines plaintives sifflaient par moments et grondaient les colères patriotiques. Parmi ces décombres noircis et sanglants, comme une hyène féroce, rugissait l'inquisition, et contre les fureurs du monstre, c'était un bienfait que la protection du sceptre de fer, mais équitable et réparateur des

1. Ch. de Foix et de Pau.

Capétiens [1]. Philippe le Bel, tout violent qu'il était, valait mieux que le doux et religieux saint Louis. La maison de France était infiniment préférable à la race d'Aragon. Au poétique Alphonse le Chaste, à son fils l'héroïque Pierre II, le martyr de Muret, à son petit-fils, le magnifique Jaïcmé I, le conquistador de Valence et des Baléares, se termine la gloire de la dynastie d'Aragon et de Barcelone. L'inquisition, qui a pris possession de la Péninsule, va élever sur les trônes espagnols une collection de princes fauves, bizarres, idiots, insensés, ténébreux, d'où sortira, par la fusion des divers rameaux, une dynastie, à tout prendre, la plus monstrueuse qui ait épouvanté le monde et scandalisé même l'enfer. Le projet de Saïsset n'était donc qu'un rêve incohérent du prêtre, du tribun, et du baron pyrénéen.

L'évêque de Pamiers après sa condamnation fut remis à la garde de l'archevêque de Narbonne, jusqu'à ce que le jugement fût ratifié par le pape. Philippe écrivit lui-même à Boniface pour que Saïsset, dépouillé de tout privilége sacerdotal, payât ses crimes de sa tête. Le pontife irrité, mais redoutant son âpre adversaire, déguisa son courroux : il passa la question de Pamiers sous silence, et cita l'indocile monarque à son tribunal pour l'affaire de Fénolhédas [2]. Ce petit canton montagneux, situé vers les sources de l'Aude, avait été conquis et confisqué pendant la croisade. Il faisait partie des nombreux

1. Dom Vaissette. VI. Pr. 206, 211, 215, 218, etc.
2. Martène, pr. : de l'hist. de Boniface VIII.

domaines des puissants seigneurs de Saissac, tuteurs des vicomtes de Carcassonne, et protecteurs des Cathares. Le château de Saissac, berceau de leur race antique, avait été donné par Montfort à Bourchard de Marly, et plus tard par les rois de France à ses neveux, les enfants de Lambert de Croissy, qui renoncèrent à Limous. Depuis soixante ans, tous les membres de cette grande maison pyrénéenne erraient en faidits dans les forêts, ou exilés sur les confins de Catalogne. Le roi cependant, qui désirait s'attacher les populations, s'adoucissait envers ces proscrits infortunés. Il y avait à cette époque (1287) à Toulouse une vieille faidite, veuve du chevalier Jordan de Saissac. Les Capitouls en avaient eu pitié, l'avaient recueillie dans leurs murs, lui avaient accordé quelques aliments, et obtenu du roi qu'ils fussent prélevés sur son ancien domaine de la Montagne-Noire. Mais les descendants de Lambert de Marly, usurpateurs de son manoir, avaient oublié la pauvre veuve qui mourait de faim dans les rues de Toulouse. Les commissaires du roi écrivirent sévèrement au sénéchal de Carcassonne pour que ces aliments fussent rendus à la châtelaine indigente et qu'il contraignît, s'il le fallait, les descendants des croisés, *détenteurs* du château de Saissac. Telle était la ruine de cette grande maison de la Montagne-Noire qui avait produit *les rois de l'Hautpoullois*, et les vicomtes de Fénouillèdes [1].

Cette bénignité du monarque envers cette infor-

1. *Hist. du Languedoc*, VI pr. 187, p. 624.

tunée, engagea sans doute l'un de ses neveux, Pierre de Saissac, à revendiquer sa vicomté entrée dans sa maison, depuis cent ans, par Ava de Fénouillèdes. Confisquée par la croisade sur Pierre, fils d'Ava, et donnée à Nuño Sanchez, comte de Roussillon, qui l'avait léguée en mourant à son cousin, le roi d'Aragon, puis rétrocédée par don Jaïcme le conquistador à Louis IX (1238), cette principauté appartenait à la France. Pierre de Fénouillèdes avait passé sa vie en faidit dans les bois : il suivit le vicomte de Carcassonne en Aragon ; plus tard, on le rencontre à Montségur ; il mourut enfin chez les Cathares du Roussillon (1244). Frère Pons de Pouget, inquisiteur de Narbonne, fit le procès à sa mémoire et brûler ses ossements. Ugo, fils de Pierre, et après lui la veuve d'Ugo, Béatrix de Ursey, au nom de ses enfants orphelins, réclama de saint Louis la restitution de Fénouillèdes (1264). Le roi rejeta la demande de la mère des infants de Fénouillèdes, dont les aïeux paternels et maternels, compagnons d'exil du vicomte de Carcassonne et revenus avec le prince, avaient tenté d'enlever cette ville à la France [1]. Louis, toutefois, se taisant sur cette guerre, ne motiva son refus que sur la sentence de l'inquisiteur, et l'exhumation des cendres de Pierre de Saissac. Ses enfants prétendirent qu'il était mort non-seulement catholique, mais encore religieux et chevalier du Temple, dans la commanderie du Mas-Déou. Mais le roi n'admit pas cet alibi du tom-

1. Martène. *Ibid.*

beau. Enfin, Pierre, fils d'Ugo et de Béatrix, et ses frères renouvelèrent leur demande auprès de Philippe le Bel qu'ils crurent plus favorable que saint Louis aux Albigeois. Philippe les renvoya devant le juge-mage de Carcassonne : la bonne volonté du magistrat fut arrêtée par la fatale sentence de l'Inquisition. Il conseilla sans doute aux infants de Saissac de supplier Boniface VIII de casser la procédure inquisitoriale. C'eût été abolir toute la législation de la croisade. Le superbe pontife accueillit néanmoins leur requête embarrassante, moins, il est vrai, pour rendre justice à des orphelins déshérités que pour faire un acte éclatant d'autorité sur les rois. Il somma avec hauteur Philippe le Bel de comparaître à son tribunal. Le monarque, avec non moins de fierté, répondit que pour le temporel il ne reconnaissait pas le tribunal de Rome. La querelle s'envenima entre ces deux puissants de la terre et l'on oublia les infortunés infants de Fénouillèdes[1]. La double réparation qu'ils réclamaient n'était plus au pouvoir, il faut le dire, ni du pape ni du roi de France. Boniface n'eût pu révoquer l'arrêt de l'Inquisition de Narbonne sans désavouer ce tribunal, sans compromettre l'infaillibilité romaine. Philippe n'eût pu restituer cette vicomté pyrénéenne sans condamner toute l'œuvre effroyable de la conquête. Les terres des Montfort, des Lévis, des Croisés, il eût fallu les rendre aux faidits. Les faidits seraient partout sortis de l'ombre des cavernes. Les morts mêmes auraient crié du fond de leurs sépulcres. Il eût fallu bouleverser le Languedoc, remuer, ébranler cette frontière du sud, si laborieusement acquise, conquise par tant de guerres et de crimes : cette barrière magnifique des Pyrénées, indispensable à la sécurité de la monarchie capétienne, bouclier, armure, boulevard de granit de la France, et qui sépare à jamais cette France progressive et lumineuse de la rétrograde, ténébreuse et africaine Espagne.

1. Doat. *Inquis. de Carcassonne.*

Alors Boniface, oubliant les infants de Fénouillèdes, revient à l'évêque de Pamiers[1]. Il ordonne à Philippe de laisser Bernard se rendre à Rome. Puis, s'irritant par degrés, il retire tous les priviléges accordés en d'autres temps par les papes aux rois de France. Enfin, il somme le monarque d'admettre la suzeraineté de saint Pierre sur les empires de ce monde. Il lance une bulle où il reprend la théorie fameuse des deux glaives, par laquelle le glaive royal est soumis au glaive théocratique, sans dire que ce glaive de saint Pierre avait été condamné par le Christ. Philippe fait brûler publiquement la bulle pontificale à Paris. Il déclara même à ses fils qu'il les répudierait s'ils consentaient jamais à tenir le royaume de tout autre que de Dieu. C'était parler en roi et en Français. Pour contre-balancer le concile convoqué par le pape à Rome, il convoqua dans Paris les États généraux de France[1]. La noblesse et le tiers déclarèrent unanimement qu'ils donneraient leur vie et leur for-

1. Laurière : Ord. I, p. 354.

tune pour soutenir les droits du monarque, identiques avec ceux de la nation. Les barons du midi, mêlés aux barons du nord, votèrent avec le même enthousiasme contre Rome, première cause de leur ruine. La vieille et la nouvelle France, ennemies jusque-là, s'embrassèrent, dans leur inimitié commune contre le Saint-Siége. L'unité de la France était fondée. Les évêques seuls, corps hybride, répondirent d'une manière ambiguë : ils se déclarèrent pour le roi, mais demandèrent de se rendre au concile; et sur le refus du prince, sollicitèrent la prorogation du concile auprès du pape. Le pontife indigné déclara le monarque et les évêques déchus, comme rebelles, lui de son trône, eux de leurs siéges. Philippe cependant avait relâché l'évêque de Pamiers. Saïsset n'était plus un adversaire digne de lui; il lui fallait Boniface; l'évêque se rendit à Rome. Diminutif de Boniface, il avait excommunié les habitants de Pamiers qui, dans la question du *pariage*, s'étaient prononcés pour le comte de Foix. Le roi, survenant sur ce différend, avait fait saisir les biens de l'évêque, c'est-à-dire les terres abbatiales de Saint-Antonin. Mais cette querelle se perdit bientôt dans la grande querelle de la France. Saïsset demeura dans Rome jusqu'à la mort de Boniface VIII. Philippe, que son triomphe rendait plus clément, permit à l'évêque, premier auteur de ces discordes, de revenir à Pamiers. Mais l'évêque dut acheter son retour en cédant au roi la moitié de ses droits féodaux sur Pamiers, Saint-Antonin et la plaine de Bolbonne. Le bouillant vieillard, probablement calmé par l'âge et le malheur, put s'éteindre paisiblement aux bords de l'Ariége[1] (1315).

Les comtes résidant désormais dans le Béarn, les évêques de Pamiers envahirent insensiblement le monticule tant disputé du Castellar. Le roi de France y réunit tout l'arsenal de la conquête, l'évêché, le monastère dominicain, le tribunal de l'Inquisition, et la cathédrale, œuvre élégante du XIV[e] siècle, construite en brique, boue pétrie de sang et durcie au feu préférée au marbre indigène, et dont le rouge et svelte clocher, colonne commémorative d'un immense massacre, est symboliquement surmonté d'une couronne fleurdelisée. Une muraille, dont on distingue encore les arcs brisés des portes, protégeait ce capitole théocratique contre les frémissements de la cité longtemps albigeoise et dont le vivace patriotisme renaquit deux cents ans après calviniste et ne fut enfin écrasé que par Richelieu[2].

IV

PHILIPPE LE BEL ATTAQUE BONIFACE VIII.

La lutte de Philippe le Bel contre l'Inquisition et l'épiscopat n'est que le prélude de sa grande et tragique lutte contre la théocratie romaine. Le vaillant Capétien voulut couvrir d'une honte ineffaçable cette dominatrice superbe des rois. Dans

1. Baluze, Pap. Aven., I, 25.
2. Archives de Pamiers.

cette entreprise, d'une audace prodigieuse pour son siècle, étonnante encore pour le nôtre où nous voyons tant de lâches princes, son principal instrument fut un légiste albigeois, Guilhem de Nogaret. Guilhem était né à Saint-Félix de Caraman, bourg du Toulousain, où se tint, en 1167, le premier synode cathare présidé par l'évêque bulgare Nicétas, venu de Constantinople. Gerald de Gordon, seigneur de Caraman, et sa femme Geralda de la Tour, contemporains de Guilhabert de Castres, sont signalés comme *deux hérésiarques*. Ramon de Nogaret, son aïeul, était diacre johannite : il prêchait dans le Lauragais, avec ses deux diaconesses Trobada et Peyrona. Peyrona était nièce de Braïda de Peyrat, la touchante martyre de Montségur. Singulière coïncidence qui unit les noms de l'auteur obscur de ce martyrologe et du grand Juge, vengeur éclatant des Albigeois! Ramon fut brûlé vif, vers le milieu du siècle précédent, et, par son supplice, ses fils se trouvèrent conséquemment déshérités, et toute leur postérité réduite à une sorte d'ilotisme. Guilhem, né faidit, parvint, à force d'intelligence et de courage, à refaire sa fortune et à se dégager de l'anathème pontifical. Voué dès l'enfance à l'étude des lois, il devint professeur de jurisprudence dans l'université de Montpellier. C'était un homme de la race des Cap-de-Porc, du Mas; il avait la fougue du sanglier, la dent tranchante, la hure terrible. Il portait dans son sang l'embrasement du midi et dans son cœur le bûcher paternel. Le sagace mo-

1. Doat. Manus. de Toulouse.

narque devina le jeune *Crozet*, abolit la flétrissure de sa croix, le revêtit de la simarre du juge-mage, l'appela dans son conseil, l'anoblit et le fit chevalier, et lui confia enfin le sceau royal (1299). Guilhem se dévoua corps et âme au service de l'intelligent et magnanime roi qui réhabilitait tous les parias cathares dans la personne d'un *faidit des bois* devenu chancelier de France.

Philippe évidemment sentait tout le prix de ce vaillant champion au moment où sa querelle avec le turbulent évêque de Pamiers l'engageait chaque jour plus profondément dans une lutte gigantesque contre Boniface VIII. Nous avons vu que cet impérieux pontife avait convoqué à Rome une assemblée du clergé de France[1]. En réponse à cet acte d'omnipotence théocratique, le monarque, un mois après, convoqua au Louvre les princes, les barons et les prélats du royaume (12 mars 1303.) Mais de tout le clergé gallican, il ne s'y rendit que trois évêques et les deux archevêques de Narbonne et de Sens. Le roi étant sur son trône, entouré de ses trois fils, de ses deux frères les comtes de Valois et d'Évreux, et d'autres princes de sa race, espoir et soutien de la monarchie, Guilhem de Nogaret, *vénérable professeur* ès *lois, chevalier*, se leva. Le légiste accusa Boniface VIII d'hérésie, de simonie, de corruption de mœurs, d'usurpation de la papauté, et du renversement de l'Église romaine : en conséquence, il demanda qu'un concile général dé-

1. Villani.

posât l'indigne pontife. Il y avait longtemps que les papes n'avaient entendu ce fier langage. Boniface en parut troublé. Il envoya comme légat en France le cardinal Le Moine, un Français qui devait en apparence négocier un accommodement avec le roi, mais en réalité révolter les évêques contre Philippe. Le légat somma d'abord le monarque de lever la défense faite aux évêques de se rendre à Rome, accompagnant sa requête hautaine d'une menace de foudre pontificale. Mais ce vieux tonnerre était usé. Philippe en dédaigna le vain murmure : son refus ferme et calme exaspéra le bouillant pontife. Alors il excommunia le roi de France. Dans cette tempête, Philippe chercha son appui dans la nation : il convoqua les États généraux (13 juin 1303). Louis, comte d'Évreux, frère du roi ; Gui, comte de Saint-Paul ; Jehan, comte de Dreux, et le chevalier Guilhem de Plasian, se portèrent accusateurs du pape. Plasian, seigneur de Vézenobre, prit la parole : c'était un cévenol, un homme du midi ; cette mission vengeresse revenait de droit aux Albigeois. Nogaret et Plasian, ces fiers légistes, ne sont plus ici les avocats du roi : ils ont derrière eux deux grandes clientes, la Patrie égorgée, la France outragée : ils sont les mandataires de l'éternelle justice contre Rome. « Sire, et vous messeigneurs, dit Plasian, nous accusons Boniface : l'Église est en danger sous son pontificat ; elle réclame un légitime pasteur. Boniface est hérétique et chargé de crimes. Nous le jurons sur les Saints Évangiles. Nous le prouverons dans un concile général. Sire, vous êtes le champion de la Foi. Assemblez un concile ; nous vous en

supplions, nous et toute la noblesse de France[1]. » Ainsi parla Plasian. L'habile orateur revêtait la monarchie capétienne du prestige religieux dont il dépouillait la théocratie romaine. Il est incontestable que Philippe le Bel modérant la papauté, musela nt l'inquisition, organisant la justice, abolissant la servitude, et tâchant de guérir les plaies du Languedoc, est le champion de l'humanité. Il est dans le christianisme plus que le pape. Avait-il le droit de convoquer un concile? Assurément non, mais il pouvait le croire, car Charlemagne l'avait fait, et Philippe est pleinement ici dans la tradition de Charlemagne[2].

Le lendemain, Plasian reprit son réquisitoire contre Boniface. Il produisit ving-neuf chefs d'accusation. Le plus grave est que le pontife ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Il ne croyait pas à la présence du Christ dans l'Eucharistie, et n'observait pas les abstinences de l'Église ; il consultait les devins. Puis venant aux griefs politiques : il se vante d'abaisser et même de détruire la superbe nation des Français, et pour y réussir, il veut tout abîmer, lui, l'Église, le monde. Les Français prétendent n'être soumis à personne pour le temporel. « Ils en ont menti par la gorge, s'écrie le pontife, et quiconque soutiendra qu'ils ne relèvent pas du pape et de l'empereur, qu'il soit anathème, fût-il un ange du ciel ! » L'orateur irritait habilement, par ces intempérances de langage et de rôle de Boniface,

1. Martène. *Ibid.*
2. Laurière. *Ibid.*

l'orgueil de la nation, la fierté jalouse du roi, monarque éminemment français, l'ardent continuateur de cette grande politique traditionnelle de la France, qui consiste en deux choses perpétuellement menées de front : contenir l'Église romaine, refouler l'empire d'Allemagne, le césarisme féodal et théocratique.

Plasian termina ainsi : « J'ai parlé sans haine personnelle contre Boniface ; mais par zèle pour la foi, l'Église et le Siége de Rome. Sire, sauvez-les! convoquez le concile! Et vous, messeigneurs les prélats de ce royaume, consentez-y. J'en appelle au concile futur. J'adhère à l'appel de maître Guilhem de Nogaret. » Les évêques gardèrent le silence, les barons laissèrent échapper un murmure approbateur. Le roi se leva : Nous adhérons, dit-il, à la convocation prochaine du concile et nous mettons sous sa protection notre personne, les églises, les peuples et le royaume de France [1]. Le monarque voulut associer la nation à ce grand acte d'indépendance : il convia le peuple de Paris dans les jardins de son palais, et le peuple vint entendre la lecture de l'appel royal sur les pelouses formées par la pointe occidentale de l'île. La France se régénérait dans son vieux berceau gaulois. Philippe ensuite envoya des commissaires dans les provinces pour obtenir l'adhésion des églises, des monastères, des cités. Amalric, vicomte de Narbonne, Guilhem de Plasian, et Maître Denis de Sens se rendirent dans le midi. Arrivés à Montpel-

1. Baillet. *Ibid.*

lier, ils convoquèrent, dans le couvent des Franciscains, les trois états des sénéchaussées de Beaucaire, Carcassonne et Rouergue. Philippe voulut, chose remarquable, que cette assemblée se tînt à Montpellier, la ville naguère aragonaise, la cité essentiellement catholique, le rendez-vous des croisades contre le midi cathare, le berceau de Germonda, la poétesse qui quatre-vingts ans auparavant avait, en réponse à la satire vengeresse de Figueyras, entonné un dithyrambe en l'honneur de Rome. Les Occitaniens se prononcèrent avec enthousiasme contre le pape. Dans la sénéchaussée de Carcassonne on distingue les votes de Gaston, comte de Foix, d'Éléonora de Montfort, *dame d'Albigeois*, de Guilhem de Voisins, seigneur de Couffoulens-Limous et de Jéhan de Lévis, maréchal de Mirepois. Ainsi les conquérants établis cent ans auparavant par le pape votent aujourd'hui contre la papauté [1]. Un siècle avait retourné le monde. L'opinion maintenant soutenait le roi, Philippe obtint plus de sept cents adhésions : évêques, chapitres, universités, abbayes, villes, barons, tout se prononça pour le roi, jusqu'aux dominicains. Le monarque tenait en laisse l'inquisition : comme une panthère apprivoisée, il la lâchait contre la papauté; il lui faisait dévorer sa mère. C'est un des plus beaux triomphes de la royauté populaire, intelligente, civilisatrice, contre une théocratie ténébreuse et barbare. Il fut célébré par les derniers troubadours, et par les poëtes fran-

1. Dupuy. *Ibid.*

ciscains. « Homme de la race de Judas, tu règnes comme Néron! Tu exerces le principat babylonien! Tu mourras inconsolé! » Ainsi parle à Boniface VIII Jacopone, le Juvénal joachimite[1].

Philippe aurait dû se contenter de ce triomphe national. Jusque-là, il était généreux et superbe. Boniface apprit par le retour du cardinal Le Moine, son légat, l'adhésion, l'explosion immense, unanime, universelle de la France pour son vaillant roi. Dans sa fureur, il fulmina consécutivement cinq bulles contre toutes les corporations qui l'avaient sacrifié au monarque. Mais tel était le frémissement de la nation que nul légat n'osa les apporter en France. Le pontife dut se borner à les afficher dans la cathédrale d'Anagni, sa ville natale, où il s'était retiré s'y croyant plus en sûreté que dans Rome. Ces bulles furibondes achevèrent d'exaspérer le fier monarque. Il fut entraîné par sa logique violente et sa nature implacable. La vengeance l'emporta hors de la dignité et de la magnanimité royale. Philippe, en attendant le concile, résolut d'enlever le pontife pour le faire déposer, dégrader par les évêques. Il chargea de cette capture, difficile autant que peu généreuse, son chancelier, l'Albigeois Guilhem de Nogaret. Le légiste, non moins implacable que son maître, partit accompagné de deux autres docteurs *ès lois* et d'un aventurier italien nommé Moschetto. Moschetto, dans le plus grand secret, conduisit les Français dans un de ses châteaux de Toscane. Ils y furent bientôt

1. *Revue des Deux Mondes*. 1866, p. 136.

rejoints par des Italiens ennemis du pape, à la tête desquels un condottière romain, le proscrit Sciarra Colonna. Comme des chasseurs à l'affût, ils y restèrent longtemps à disposer leurs rets pour envelopper leur grande proie dans Anagni. Boniface, redoutant les Romains, s'était retiré dans sa ville, son berceau, et se défiant encore de ses compatriotes, s'était logé dans sa propre demeure, le palais fortifié des Gaëtan. Là, dans son délire, il dictait une centième bulle contre le roi de France. Il déliait les Français du serment de fidélité. Il se vantait d'avoir, comme vicaire de Jésus-Christ, le droit de gouverner les rois avec une verge de fer, et de les briser comme des vaisseaux de terre. Sa démence l'égarait dans les nuées de l'orgueil théocratique. C'était le testament de la papauté olympienne. Il devait publier cette bulle le lendemain, jour de la Nativité de la Vierge (7 septembre 1303), douce et mystique patronne de cette orageuse et tonnante papauté. Tout à coup un grand bruit retentit au dehors. Anagni se remplit d'un tumulte d'armes, d'hommes et de chevaux. C'est Nogaret à la tête de 300 cavaliers et de fantassins italiens[1]. Ils déploient la bannière des fleurs de lis de France et crient : *Vive le roi Philippe, mort au pape Boniface!* Le podestat, le capitaine de la ville, livrent Anagni, le palais des Gaëtan; et le pontife Boniface, abandonné des cardinaux, des soldats, des valets, reste seul entre les mains du légiste cathare, du faidit albigeois chancelier de France. Petit dans la

1. Villani.

puissance, il devient grand dans le malheur et devant la mort. « Puisque je suis trahi comme le Christ, dit-il, je veux du moins mourir en pape ! » Il se revêt de la chape, appelée le manteau de saint Pierre, il ceint la triple tiare, nommée la couronne de Constantin, prend dans ses mains les clefs et la croix, symboles hybrides, cause de sa catastrophe, et s'assied majestueusement dans sa chaire pontificale. Nogaret paraît : « Ne craignez rien, lui dit le chancelier, loin de vouloir votre mort, je veux garder votre vie. Il faut que vous soyez jugé par le concile. Et c'est pour cela que je vous donne des gardes. » — « Chétif pape, s'écrie Colonna, renonce au pontificat! » Et sur son refus magnanime, le proscrit italien le frappe à la joue de son gantelet de fer[1]. Outrage ignoble pour le vieillard, indigne pour le pontife, mais expiatoire pour la papauté. Cette superbe flagellatrice des princes reçut alors à la face l'ignominie si cruellement infligée aux deux derniers comtes de Toulouse. Les os infortunés de Ramon le Vieux, privés depuis quatre-vingts ans d'un tombeau durent tressaillir dans leur poudre et jeter une vive flamme. Cependant le peuple d'Anagni, revenu de son étonnement, se soulève, saisit des armes, repousse les Français, délivre le vieux pontife. Mais l'outrage l'avait tué. Il était frappé au cœur. Il rentre dans Rome, et de rage et de désespoir, y meurt. Ainsi s'accomplit la prophétie de Jacopone. Faut-il relever le jugement contemporain?

1. *Ibid.* — Chron. de Saint-Denis.

Il finit comme un chien, après avoir commencé comme un renard, et régné comme un lion. Il y avait de tout cela dans Benoît de Gaëtan. Il avait pris le nom pontifical de Boniface pour déguiser la dureté de sa figure contractée par la colère et l'obstination [1]. Il était natif de la *riche Anagni*, et des *roches herniques*[2], comme Innocent III, Grégoire IX, et Alexandre IV, ces exterminateurs des Albigeois. Il était aussi grand que ses terribles prédécesseurs. Mais l'opinion abandonnait la théocratie romaine. Le temps n'était plus de mettre le pied sur la tête des empereurs, d'égorger des peuples, d'épouvanter le monde. Ces saturnales de la papauté avaient duré deux siècles. Boniface VIII fut le dernier des grands pontifes du moyen âge. Mais tandis que ses superbes prédécesseurs ressemblent à des dieux tonnants, Boniface, dans ses fureurs intempestives, a l'air d'un polichinelle *assembleur de nuages*. Aucun pape ne fit un plus fréquent usage des foudres du Vatican. Il est même le seul qui les ait mises dans ses armes et qui ait relié les clefs et la tiare d'un filet de tonnerres. Les papes *herniques*, ses modèles, s'étaient contentés d'adopter l'aigle impérial, oiseau de guerre et de proie qui avait dévoré la colombe du Paraclet. Il est heureux pour Boniface VIII d'avoir échappé aux Français. Philippe le Bel l'eût certainement livré à ses légistes occitaniens ; et le monde eût vu probablement une de ces grandes expiations humaines devant

1. Pontific. Rom. effigies.
2. Anagnia dives, Saxa hernica : Virgile.

lesquelles l'histoire n'a qu'à comprimer son cœur de chair et qu'à sceller ses lèvres d'airain, pour rêver sur les tardives mais inexorables justices de Dieu.

V

GUERRES DE FLANDRE. — CLÉMENT V. — PROCÈS ET SUPPLICE DES TEMPLIERS.

Philippe le Bel menait ainsi de front deux grandes et formidables entreprises : sa lutte contre la théocratie à triple tête, inquisition, épiscopat, papauté; et sa guerre contre les communes du Nord et du Midi, d'Aquitaine et de Flandre; l'indépendance de la monarchie du siége de Rome, et l'extension régulière de son territoire vers ses limites septentrionales et méridionales : politiquement et géographiquement, il construisait la France. Philippe-Auguste ou plutôt la reine Blanche avait étendu son sol jusqu'aux Pyrénées; Philippe travaillait à son élargissement normal vers l'Escaut et le Rhin. Ses ancêtres avaient subjugué les cités républicaines du Midi par la chevalerie du Nord; lui employait à son tour la noblesse pyrénéenne à dompter l'insoumission des communes flamandes. Plus heureuses que leurs sœurs provençales, elles vainquirent le monarque capétien. L'ost de France fut taillé en pièces à la bataille de Courtrai (1303). Les chevaleries du Nord et du Sud y perdirent leurs éperons

d'or [1]. Et le maréchal *de la foi*, Jehan de Lévis, qui montait le plus beau palefroi des Pyrénées, eut besoin de toute la rapidité de son coursier arabe pour échapper aux mains des corroyeurs et des bouchers flamands qui eussent écorché et démembré comme un taureau ce grand jugulateur du Midi. Mais soit que les bourgeois de Gand et de Bruges eussent envoyé des émissaires aux citoyens de Toulouse et de Carcassonne, soit et plus vraisemblablement que les cités méridionales eussent instinctivement cédé au regret violent de leur antique indépendance, une vaste conjuration nationale s'ourdit au pied des Pyrénées [2]. L'amour de la patrie en fut la cause, l'horreur de l'inquisition en fut le stimulant, le second départ des barons pour l'expédition flamande en fut l'occasion déterminante. Albi, Cordes, Limous, le Castrais, le Rasez, la Montagne-Noire, et probablement aussi le comté de Foix entrèrent dans la conspiration. C'est, on le voit, la région albigeoise : Carcassonne, l'ancienne métropole cathare, en est le centre; et le chef, ou du moins le tribun, c'est un moine, un membre de l'Ordre qui ressemble le plus à l'Église du Paraclet, le fameux franciscain Joachimite, Bernard de Montpellier, surnommé Délicios. C'est dans sa propre cellule que se réunissent les conjurés : ces conjurés ce sont les consuls eux-mêmes et les notables des cités : c'est une conspiration toute municipale et patriotique. Puisque le roi de Paris ne nous pro-

1. Chronique de Saint-Denis.
2. Bernard Guidonis.

tége pas contre la rage des inquisiteurs, leur dit l'éloquent tribun, nous prendrons pour seigneur don Fernand, infant de Mayorque, de la race nationale d'Aragon et de Foix. Délicios, muni d'une lettre des consuls, scellée du sceau de Carcassonne (d'or à trois pals de gueules) se rendit auprès du jeune prince, et lui offrit l'héritage odieusement extorqué aux Trencabel[1]. Mais nous retrouverons ces événements dans la biographie de Délicios, l'orateur de cette révolution populaire qui s'enflait orageusement à mesure que les barons aquitains s'éloignaient pour combattre encore et vaincre cette fois les terribles communes de Flandre.

Philippe cependant continuait de faire rentrer la théocratie romaine dans les limites humaines et les traditions françaises et carlovingiennes. Après Benoît XI (Nicolao Boca d'Asino, descendant peut-être du diacre albigeois Boca d'Ase, réfugié à Tarvisi) qui ne fit que passer sur le trône pontifical, les cardinaux, assemblés à Pérouse, élurent, sous l'influence du roi, Bertran de Goth, fils du seigneur de Villandrau, dans le Bordelais. Les nombreux rameaux de la tribu méridionale de Goth, étaient généralement cathares, comme en tradition de leurs aïeux ariens. Ces races albigeoises, revenues au catholicisme, produisaient, comme tous les partis agités et fécondés par les révolutions, beaucoup d'hommes distingués. Nous avons vu Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers, Bertran de l'Ile-Jourdain, évêque de Toulouse, et voici maintenant

1. Baluze, tit. Pap. Avin.

Bertran de Goth, archevêque de Bordeaux, élevé au souverain pontificat. Philippe qui, pour l'exécution de ses vengeances royales, avait pris son chancelier parmi les Albigeois pouvait bien y prendre aussi son pape. S'il en est ainsi, comme tout l'annonce, voici encore un faidit *des bois* réhabilité, exalté par une incroyable fortune, et porté par la volonté de Philippe au siége hybride de saint Pierre et de Constantin. On n'a qu'à voir sa débonnaire, placide et molle figure, du plus beau type bazadais, pour juger que cet enfant des vignobles du Médoc troublera bien moins le sommeil de son royal patron que l'*Hernique* Boniface VIII[1].

Aussi prit-il le surnom pontifical de Clément, convenable à son caractère, à sa mission pacificatrice, et même à son origine albigeoise. Clément V vint de Bordeaux pour se faire couronner à Lyon où s'étaient rendus les cardinaux. Il y reçut la tiare en présence de Philippe le Bel, du roi des Baléares, du comte de Foix, et d'autres princes pyrénéens. Puis il revint lentement dans l'ouest : il voulut montrer sa triple couronne à sa ville natale et épiscopale de Bordeaux ; ensuite il traversa une seconde fois le Languedoc pour se rendre dans la cité d'Avignon, résidence des papes français. Ces deux voyages s'accomplirent au milieu d'événements tragiques que nous raconterons dans l'histoire de Délicios qui lui-même suivit quelque temps comme captif le cortége triomphal du pontife. Dans le premier (oct. 1305), Clément V fit son entrée à

1. Pontific. Rom. effigies.

Carcassonne à travers les cadavres des nobles consuls pendus aux gibets du roi capétien : on dit qu'il arrêta les supplices, qu'il fit suspendre les amendes, et qu'il intercéda auprès du monarque en faveur des cités méridionales. Dans le second (déc. 1308), son passage à Toulouse fut marqué par une exécution dont il fut la cause involontaire et qui dut contrister son cœur paternel. Il entra dans la grande cité romane, sous une ombelle d'or portée par les capitouls, monté sur une mule au frein d'argent, et sur les flancs de laquelle chevauchaient six seigneurs, trois du Nord et trois du Midi, envoyés par le monarque pour faire honneur au pontife. Tout à coup un citoyen, nommé Pierre Conil (Cosnin), de race albigeoise, un descendant des proscrits de Montségur, irrité de cette pompe, ulcéré de ses martyres domestiques, s'élance de la foule, en s'écriant : « Chétif pape, maudit sois-tu ! Maudite soit ta puissance ! Tu n'es pas en matière de dogme le vicaire du Christ ! » Cet homme est arrêté, traduit devant l'inquisiteur, jugé par le Parlement, et condamné comme hérétique au supplice du feu. Clément V intercéda probablement en faveur de cet infortuné dont les malheurs avaient sans doute exalté la tête. Mais Philippe qui, après avoir abaissé la papauté romaine, voulait relever aux yeux des peuples sa papauté française, fut inexorable, et Conil monta sur le bûcher devant la cathédrale de Saint-Étienne[1]. C'est évidemment un supplice albigeois, un épi perdu, que nous glanons en passant,

1. Bardini chronica.

pour le rattacher à l'immense gerbe, au sanglant faisceau du martyrologe aquitain. (Janvier 1309.)

De Toulouse, Clément V se rendit à Saint-Bertran de Commenges. Il voulut revoir son premier et humble siége épiscopal et l'illustrer par la translation des reliques de saint Bertran, son patron céleste, et second fondateur de l'antique Lugdunum des Convènes. De là redescendant la Garonne jusqu'au confluent de l'Ariége, il remonta les bords de ce dernier fleuve jusqu'à Bolbonne. Puis, reprenant la voie romaine (le chemin narbonnais), à travers le Lauragais, il se dirigea vers Fanjaus et vers Prouille : Fanjaus, berceau de la maison de Goth, Prouille, mère de l'ordre dominicain. Un siècle auparavant, Pierre de Goth, le docte chevalier, avait été l'un des juges laïques aux fameuses conférences de Montréal[1]. Pierre l'*Albigeois* était probablement le bisaïeul de Clément V dont le père avait suivi les comtes de Foix dans le Béarn et le Bordelais. Deux fois ce pontife se détourna de son chemin pour visiter l'humble berceau de sa race élevée au souverain pontificat, et de l'ordre dominicain devenu le tyran de l'esprit humain. Il ne traversa jamais le Languedoc sans honorer ce plat et vulgaire Capitole de l'extermination cathare. Ces hommages, contraires à son origine albigeoise et à sa mansuétude épicurienne, étaient commandés par l'âpre politique de Philippe le Bel. Ces cruelles complaisances masquaient au fond l'abaissement de l'Inquisition, la destruction prochaine des Templiers,

1. Dom Vaissette, V.

et l'asservissement même de la théocratie romaine. C'est ainsi qu'en passant à Nîmes, le pontife se détourna de nouveau, vers l'abbaye de Saint-Gilles, pour honorer cette métropole de la croisade et le tombeau de Pierre de Castelnau sur lequel avait été fustigé le vieux comte de Toulouse. Entre ces deux farouches monastères, il avait rencontré la Grasse sur les rives fécondes de l'Orbieu. Son nom exprimait sa richesse, et l'abondance de toutes ces abbayes méridionales, engraissées par un siècle de confiscations, les seules qu'eût respectées le roi. Ces retraites monastiques offraient au voluptueux pontife de riches asiles, d'opulentes hôtelleries. Il s'en allait ainsi d'abbayes en abbayes, laissant à sa cour le temps de dévorer ces sangsues, ces lamproies de l'Aquitaine. Il voyageait suivi de ses fourgons chargés d'or, de cardinaux, d'évêques, de moines, d'histrions, de valets, de faucons, de chiens et de sa concubine, Brunissende de Talleyrand. Brunissende était fille du valeureux Roger-Bernard III, comte de Foix[1]. Cette infante de Foix et de Béarn, descendante de tant de saintes et de héros, était la courtisane d'un pape épicurien. Ce vieux pontife et cette jeune princesse ne rougissaient pas de déshonorer, lui, ses grands et terribles prédécesseurs, les héritiers de saint Pierre et de Constantin, les vicaires du Christ ou de Jupiter, les Innocent III, les Grégoire IX, les Boniface VIII; elle, ses pieuses aïeules Philippa de Montcade et Ermessinde de Castelbon, et ses grand'-

1. Et sœur de Constance, maréchale de Mirepois.

tantes, les trois Esclarmondes, héroïnes de l'Église des Purs; et Ramon-Roger, Roger-Bernard, Loup de Foix, ces vaillants comtes, ces paladins du Paraclet, ces Renaud et ces Olivier de la patrie cathare et romane. Ces foudroyants théocrates et cette chevalerie pyrénéenne, séparés par tant de guerres, de massacres et d'incendies, se rapprochaient de chute en chute, de honte en honte, et se rencontraient enfin dans la fange de Clément et de Brunissende.

C'est ainsi qu'il arriva dans Avignon, Rome des papes aquitains. Avignon était un lambeau des confiscations de la croisade, un débris du magnifique héritage de Toulouse, un fragment de la conquête que le traité de Paris livrait à l'Église romaine. Ainsi la noble cité d'Avignon, la fleur du Rhône et des Alpes, la plus patriotique commune du Midi, qui avait accueilli le jeune Ramon VII, brisé la fortune de Montfort contre le rocher de Beaucaire et humilié la superbe du roi Louis VIII et du légat Romain de Saint-Ange, était devenu un apanage sacerdotal. Depuis quatre-vingts ans, l'esprit clérical y étouffait le génie patriotique et républicain et la préparait à n'être que la métropole théocratique de la France. Clément et Brunissende inaugurèrent ce règne de la papauté provençale. Elle se construisit sur son rocher un palais qui tient à la fois du couvent, du harem et du donjon[1]: Vatican de briques rouges, pétries de chair romane, de sang cathare; fange humaine durcie au feu des bûchers pendant un siècle. C'est là ce que Pétrarque appellera la

1. Dom Vaissette, VII. Ad. du Mège, l. XXXIII.

sentine, le *cloaque* provençal, la *Babylone* du Midi. Ainsi tout tombait : les nobles cités, les grandes races, les magnanimes peuples. On leur avait tiré leur sang, arraché leur âme. Ils s'en allaient en putréfaction : ce n'était plus que le cadavre d'un peuple, la charogne d'un siècle.

Mais Clément et Philippe avaient conclu un pacte mystérieux. L'âpre Capétien aurait dit à Bertran de Goth : Veux-tu la tiare, promets-moi de me livrer des têtes ! Et le prélat aquitain aurait répondu au monarque : Je te promets les têtes, donne-moi seulement la tiare ! Maintenant il fallait tenir ce pacte tragique. Il s'agissait des Templiers. Maître de la papauté, le roi qui lui avait déjà dérobé l'inquisition, son tribunal, résolut, pour compléter son œuvre politique, de lui enlever l'Ordre du Temple, sa milice. Après la torche et le couperet, il lui arrachait l'épée, si étrange encore dans les mains d'un vicaire du Christ. Cet Ordre militaire, fondé sous la première croisade pour la défense de Jérusalem, ou plutôt de la théocratie romaine, dont il était la garde monastique, devait tomber avec elle et du même coup. Implacable logicien, le roi ne pouvait tolérer dans son royaume ces moines armés, prétoriens d'un César sacerdotal. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce procès célèbre [1] : l'historien doit seulement en rétablir le sens politique défiguré par la passion des sophistes et l'inintelligence des poëtes. L'Ordre du Temple a laissé un renom proverbial de faste licencieux et

1. Michelet, procès des Templiers.

de crapule superbe. Ces chevaliers, qui marquaient d'une croix rouge, emblème de foi, leur manteau blanc, symbole de virginité, étaient débauchés, insolents, superstitieux, impies. Leur impiété se barbouillait de magie et de théosophie orientales, gnostico-mahométanes. Leur *Baphomet*, nom à peine altéré de Mahomet, qu'ils substituaient au Christ, paraît avoir été le bizarre symbole du plus brutal panthéisme. Ils absorbaient Dieu dans le monde à l'opposé des Cathares qui absorbaient le monde en Dieu. Aussi les grands papes, exterminateurs des Albigeois, s'étaient constamment tus sur l'hérésie des Templiers, tandis qu'ils avaient accusé les Hospitaliers, sympathiques aux Cathares, et dont la charité avait essayé de donner au moins des tombeaux au roi d'Aragon, tombé à Muret, au vieux Ramon VI, comte de Toulouse, et à Ermessinde, comtesse de Foix. Par contre, c'est Guillaume de Nogaret, le descendant des Albigeois, qui est l'ardent accusateur des Templiers, comme de la théocratie romaine, et qui fait donner leurs biens aux Hospitaliers, consolateurs des Cathares. Enfin, Esquio [1] de Florian, un citoyen de Béziers, d'origine vraisemblablement albigeoise ou oliviste, avec un templier toulousain, le prieur de Montfaucon, condamné pour hérésie probablement cathare ou joachimite, deux adeptes de Délicios, le grand accusateur de l'inquisition, furent les dénonciateurs du Temple [2]. L'histoire doit tenir compte de ces ana-

1. Esquio, le Basque, l'Ibère.
2. Henri Martin, t. IV, p. 170. Le chevalier de Montfau-

logies, de ces sympathies et de ces répulsions instinctives, entraînées dans la logique inexorable de Philippe le Bel. Le procès des Templiers est un pendant du procès de Boniface VIII, comme l'Ordre est un appendice de la théocratie romaine. Institutions hybrides, ils sont l'un et l'autre hors de la nature, du christianisme et de l'humanité ; Philippe, il faut le dire, en était le champion, et masquait de leur intérêt sacré sa politique royale. Aussi l'intelligent et implacable monarque dut-il abattre ces moines guerriers, mameloucks marqués de la croix du califat romain de l'Occident. Le prodige c'est que l'habile roi fit condamner l'Ordre par la papauté, sa mère, et le fit dévorer par l'Inquisition, sa sœur. Il appliqua cruellement aux Templiers la jurisprudence que Rome avait plus cruellement encore appliquée aux Albigeois. Voilà l'expiation mystérieuse et souveraine. La suppression de l'Ordre, cette mesure salutaire, suivit de près le couronnement de Clément V, et le procès des chevaliers, cette iniquité barbare, fut le grand acte d'installation de la papauté française dans Avignon[1].

Le peuple a revêtu ce drame sanglant d'imagination et de merveilleux. Les Templiers avaient au pied des Pyrénées une commanderie qui gardait les ports contigus de Bigorre et de Béarn. On voit encore dans l'église de Luz un pittoresque débris de leur sombre cloître crénelé. Les crânes des chevaliers

con, prieur de la Nogaréda. Ce prieuré, à cheval sur la colline qui les sépare, commandait les deux vallées albigeoises de la Lèze et de l'Arise.

1. Dupuy, Rainouard, etc.

existent toujours dans l'oratoire de Gavarni. Tous les ans, quand revient la nuit tragique, et que la lune se lève sur les sommets, leurs spectres sortent de leurs tombeaux. Ils errent sur la vallée de Gèdre, sur le *Chaos* de pierre, sur le *Cirque* de neige, sur la *Brèche* ouverte dans les nuées. Ils poussent de longs gémissements. Puis un cri lugubre se fait entendre : *le Temple n'est plus !* — *Il ne sera plus jamais !* répond une voix qui retentit de cime en cime comme un tonnerre. Cette légende est encore de l'histoire, et non moins réelle, dans sa forme fantastique[1].

VI

TROUBLES DE TOULOUSE. — PONS DE BOUSSAC. — ARRESTATION ET CONDAMNATION DE CE TRIBUN. — SAUVÉ PAR JOAN DE BONAMOUR. — SUPPLICE DE CE CHEVALIER. — TRIUMVIRAT A TOULOUSE. — MORT DE PHILIPPE LE BEL.

Mais pendant que Philippe le Bel faisait désarmer et déshonorer la papauté par les mains vengeresses des descendants des Albigeois, il achevait d'extirper les dernières semences vivaces de l'albigisme politique, de l'indépendance nationale du Midi. Le monarque capétien, nous l'avons vu, était venu installer lui-même à Toulouse un Parlement, institution royale qui se substituait insensiblement aux magistratures populaires, et dont elle conservait en se les assimilant les précieux débris. Le Languedoc

1. Tradition des Pyrénées.

prit au sérieux cette institution monarchique qui lui garantissait quelques restes de liberté, et le protégeait au besoin contre les farouches caprices de l'inquisition. Philippe, toujours besoigneux, ayant, sans le consentement des trois ordres, imposé de lourds subsides, le peuple murmura. Ce murmure orageux trouva son organe dans un chevalier nommé Pons de Boussac. Philippe de Boussac, son père ou son aïeul, avait été sénéchal de Rhodez (1264) pour les vicomtes de Rouergue, issus de la maison de Commenges [1]. Les viguiers des princes méridionaux s'illustrèrent souvent par leur généreux amour de la patrie et de la liberté; et nous rappellerons encore ici le nom glorieux du magnanime Pierre de Toulouse. Pons de Boussac était de cette école et de ce tempérament héroïque ; c'était un patriote et un tribun, le digne émule de Patris. Pons accuse de ces exactions, non le roi, mais le sénéchal, pourtant homme du Midi. Il sort de la ville soulevée, parcourt la campagne environnante, appelle à l'insurrection les peuples, les bourgeois, les seigneurs, même les grands vassaux. Il offre au plus modéré, au plus constamment fidèle au roi, au vicomte Amalric de Narbonne, le gouvernement de la ville et de la sénéchaussée de Toulouse. Pons reproduisait sous une autre forme la tentative d'affranchissement de Patris et de Délicios. Cependant le parti royal était puissant encore dans Toulouse. Macari, le sénéchal accusé, sort de sa forteresse et hardiment s'élance à la poursuite

1. Dom Vaissette, VI.

de son adversaire. Peu secondé des populations rurales, le chevaleresque tribun est arrêté à Vaure, reconduit enchaîné à Toulouse, et jeté dans les prisons royales du Castel-Narbonnais.

Pons de Boussac fut traduit devant le Parlement : vingt-deux témoins déposèrent contre lui, ceux-là mêmes qu'il avait voulu appeler à la liberté et au périlleux honneur de relever la patrie. Le vicomte de Narbonne fut presque enveloppé dans sa glorieuse infortune. Le mardi, après la Saint-André (déc. 1310), dès le matin, le Parlement rendit son arrêt : Pons fut condamné à avoir la tête tranchée, et, vers le soir, jeté sur une claie, il fut traîné à travers la cité frémissante. Le sinistre cortége se dirige par la grande rue vers la place Roaix, et de là vers la basilique de Saint-Étienne. De la cathédrale, après l'amende honorable, il revient vers la place du Salin : c'est là qu'est dressé l'échafaud, recouvert d'un drap noir, selon les priviléges de la patrie occitanienne, à qui le roi permettait le deuil de ses martyrs. Mais Pons avait un ami, un frère héroïque, embusqué sur le passage du cortége funèbre. Comme il débouchait sur le lieu tragique par la porte du Castel-Narbonnais, voilà que d'un carrefour voisin [1], trois cents citoyens environ s'élancent tout à coup, armés et masqués, en criant : *Liberté! liberté!* La foule s'effare, la garde capitulaire fuit, le condamné est arraché au bourreau. Le libérateur de Pons est un jeune chevalier, de race consulaire, Joan de Bonamour, dont le cœur jus-

1. Probablement la place de la Monnaie.

tifiait le nom civique et cathare. Bonamour, pour solliciter la grâce de son ami, se rend au logis du Président, et ce magistrat ne répondant pas, il fait enfoncer les portes et piller l'hôtel. De là, il marche sur l'hôtel de ville où les consuls s'étaient barricadés, et demande à parler aux capitouls. L'un d'eux, Améric de Roaix, de cette grande maison anciennement albigeoise et patriote, harangua, d'une haute fenêtre, les séditieux, et accorda une entrevue à leurs chefs, qui s'engagèrent, par serment, à ne faire aucun mal aux consuls. Bonamour, suivi de quelques-uns de ses compagnons, introduit dans l'hôtel de ville, déclara aux capitouls que si, le jour suivant, dès le matin, les membres du Parlement n'étaient pas expulsés de la cité, ils mettaient tout à feu et à sang[1]. Les consuls s'efforcèrent de les apaiser, ou du moins en firent semblant, car plusieurs étaient secrètement d'accord avec les insurgés ; mais la sédition redoublant de violence, ils consentirent à l'expulsion du Parlement, à condition que ses membres seraient libres de se retirer où il leur plairait. Pendant la nuit, grâce à cette concession, le tumulte s'apaisa quelque peu : les consuls déclarèrent aux gens du Parlement qu'ils ne pouvaient rester avec sécurité dans Toulouse ; et le premier président, réfugié avec cinq conseillers dans l'église de Saint-Étienne, fut heureux de sortir de cet asile et de la cité. Suivi de deux consuls et du nombreux cortége des amis de la cause royale, ils se retirèrent à Vertfeuil, château de l'évêque où commandait un descendant des Croisés. Ils y attendirent les autres membres du Parlement, dispersés dans cet orage, et tous réunis cherchèrent un refuge plus assuré dans les murs de Montauban.

1. Bardini chronica.

L'expulsion du Parlement calma les esprits dans Toulouse ; le peuple, inconstant de sa nature, effrayé de son audace, abandonna ses chefs ; et le viguier royal, à qui le courage était revenu, arrêta de sa propre main Joan de Bonamour. Pons de Boussac qui, après avoir vu de si près la mort, avait été, avec son ami Joan, roi dans Toulouse, dut sortir furtivement de la cité. Les consuls factieux, naguère si puissants, durent se cacher hors des murs. L'archevêque d'Auch fut soupçonné d'avoir donné asile aux deux capitouls proscrits. Ces consuls et leurs complices, et Pons, le premier auteur de ce tumulte, se réfugièrent enfin en Aragon[1]. Les capitouls restés fidèles chargèrent deux de leurs collègues de se rendre à Montauban pour engager le Parlement fugitif de revenir dans Toulouse. Le Président répondit qu'il n'y rentrerait que par le commandement spécial du roi. Pour l'obtenir du monarque, l'assemblée générale de citoyens députa les deux consuls Estève de Barravi et Ramon du Verger qui se rendirent en suppliants à Paris. Cependant le Parlement, siégeant à l'abbaye de Montauban, à la requête du procureur général du roi, instruisait contre les chefs et les complices de l'insurrection, et principalement contre les deux con-

1. *Ibid.*

suls contumaces, Latut et Pargarel. Bientôt arriva, chargé de fers, le généreux Joan de Bonamour, dont Pons de Boussac, moins heureux, n'avait pu à son tour être le libérateur. Bonamour, condamné au supplice de la roue, fut exécuté devant l'Abbaye où siégeait le Parlement[1], et les deux consuls contumaces subirent en effigie la même peine avec leurs insignes capitulaires. Le noble Bonamour fut rompu vif sur le même lieu où, cent ans auparavant, avait été pendu à un noyer le traître Beaudoin, infant de Toulouse. Le vieux chroniqueur qui nous a transmis, avec tant de détails circonstanciés, le précieux tableau de cette révolution, et dont on a voulu mettre en doute l'incontestable véracité, ajoute que l'arrêt de mort fut rendu dans la maison du Président, et non dans l'Abbaye; et la raison qu'il en donne c'est que l'*Église ne connait pas le sang*, raison qui ne semble d'abord qu'une bouffonnerie monacale, mais qui, de la part d'un magistrat, est évidemment une ironie amère et une patriotique épigramme. Eh! que faisaient-ils donc ces moines depuis un siècle?

Cependant Barravi et du Verger arrivèrent à Paris. Les deux capitouls trouvèrent Philippe le Bel, non à Paris, mais à Saint-Germain : le monarque faisait transformer le manoir capétien de Poissy, berceau de saint Louis, en une magnifique abbaye de dames nobles de Saint-Dominique, que devait présider, autant que possible, une princesse de la maison de France[2]. C'était comme une alliance de

1. Aujourd'hui l'Esplanade du Moustier.
2. Cartulaire de Poissy. — Piganiol de la Force.

la dynastie et de l'inquisition, et, pour les consuls, le plus sinistre augure. Philippe, irrité, fut en effet inflexible, et ne permit pas que le Parlement revînt à Toulouse. Supprimé de fait, il restait à jamais aboli, et le Midi dépouillé de cette haute cour de justice. Le roi ordonna que le Président et les officiers (officiarii) de ce Parlement se rendissent à Poissy, et que, unis aux conseillers du Parlement de Paris, ils ne composassent qu'un seul corps de justice pour l'expédition des causes, tant civiles que criminelles, de tout le royaume. Le monarque ouvrit ce parlement de Poissy (le vendredi après la Pentecôte 1313). On y traita la question du tumulte, désobéissance et rébellion de la Langue d'Oc, et comment ses peuples refusaient les subsides imposés, formaient des assemblées populaires et délibéraient contrairement à la volonté du roi[1]. Sur la proposition du premier Président de Toulouse, l'assemblée des trois Ordres, de décembre 1312, fut déclarée factieuse et séditieuse : les députés, ecclésiastiques, nobles ou plébéiens, furent déclarés rebelles et criminels de lèse-majesté. A moins qu'ils ne se désistassent avant six mois de toute conjuration : lequel temps passé le roi marcherait à la tête d'une armée pour châtier les rebelles. Par le même arrêt fut défendu à tous archevêques, évêques, abbés, clercs, barons, chevaliers et consuls, aux gens des villes comme des campagnes, de convoquer l'assemblée des trois Ordres de la province, sans autorisation du roi ou de son lieutenant, sous peine de

1. Bardini chronica.

rébellion ou de félonie. Tel est l'arrêt sévère dont Philippe inaugura cette abbaye de Poissy; oblation royale envers la papauté que Nogaret tâchait aussi de fléchir en mettant sa tombe chez les Jacobins de Paris [1].

Barravi et du Verger retournent à Toulouse. Les trois Ordres sont convoqués pour délibérer sur les volontés du roi. Trois commissaires royaux représenteront le monarque à cette assemblée qui va décider de la résistance ou de la soumission du Languedoc. Amanieu d'Armagnac, archevêque d'Auch, et Bernard de Farges, primat de Narbonne, présidaient la chambre du clergé. Améric, vicomte de Narbonne, et Béraud de Mercœur présidaient la chambre des barons. Guilhem du Moulin et Améric de Castelnau présidaient la chambre des bourgeois. L'archevêque était un de ces Armagnacs qui avaient lutté contre Philippe le Hardi. Amanieu, tout récemment encore, avait recueilli Pons de Boussac et les consuls rebelles de Toulouse; le Président dominait la chambre ecclésiastique. Le vicomte de Narbonne avait dans le cœur toutes les lâchetés et versatilités de son trop célèbre bisaïeul; mais son vice-président Béraud, de la poétique et chevaleresque maison de Mercœur, était un baron patriote dont l'énergique indépendance entraînait la chambre nobiliaire. Enfin Castelnau et du Moulin étaient deux tribuns parfaitement secondés par les instincts séditieux de la chambre plébéienne. Rien d'étonnant, ajoute le chroniqueur, si, accablé par

1. Testament de G. de Nogaret (1310).

tant d'impôts, on n'espérait de soulagement qu'à secouer le joug du roi. Les choses étant ainsi, la demande de trois cent mille livres fut rejetée presque à l'unanimité. Bien plus, il fut décidé qu'on ne permettrait pas de prélever des subsides de blé, de vin, ou d'autres victuailles dans Toulouse, et que dans le cas où le sénéchal voudrait les arracher aux citoyens, les trois Ordres s'opposeraient à l'homme du roi; et ils en firent le serment solennel [1].

Toulouse fut pendant deux ou trois ans en pleine révolution. L'archevêque Amanieu d'Armagnac, et les chevaliers Béraud de Mercœur et Arnauld de Mandagout formèrent un triumvirat qui, de concert avec les consuls, gouverna la cité. On sent, à la vigueur de leurs résolutions, un reste des vieilles indépendances républicaines et féodales, et l'on reconnaît à leurs mâles figures les descendants des Patris, des Alfaro, des Cap-de-Porc et des Pierre de Toulouse. Cependant l'évêque d'Albi parcourait son diocèse, prêchant l'obéissance et la fidélité au roi. Il fit tant que l'assemblée des trois Ordres d'Albi se sépara de l'assemblée provinciale de Toulouse. Les triumvirs décrétèrent l'arrestation du servile évêque et chargèrent de sa capture le frère de l'un d'eux, Antoni de Mandagout. Le hardi cévenol ramena l'évêque captif, et l'enferma prisonnier dans le cloître des Dominicains, sous la garde de trois cents citoyens armés. Les Dominicains favorisèrent l'évasion de l'évêque, et deux moines, Jean d'Asperges et Antoine de Batud, con-

1. Bardini chronica.

vaincus de complicité, eurent la tête tranchée. La mort de Philippe le Bel sauva les courageux triumvirs et calma dans Toulouse cette révolution, dernier soupir convulsif de l'antique liberté du Midi.

Pendant que Philippe le Bel achevait les restes vivaces de la nationalité romane, il poursuivait son terrible procès contre les Templiers vivants et Boniface mort[1]. Il s'acharnait après la mémoire de Boniface comme le tigre qui, après avoir abattu sa proie, veut encore en dévorer l'ombre. Il n'y a ni dignité ni équité à s'acharner après la mort. Là est la justice et la clémence de Dieu. Philippe tombait dans les excès de l'inquisition qui rongeait les ossements et les cendres des sépulcres. Mais peut-être ce roi n'exécutait instinctivement que de mystérieuses et divines représailles. Dieu menaça la théocratie romaine de ce supplice du tombeau qu'elle avait effroyablement appliqué à la nationalité romane. Mais il arrêta le monarque, exécuteur de cette justice éternelle, pour en montrer l'horreur et l'impiété. Clément V ne se déroba que par la mort à la honte expiatoire de condamner la papauté dans la mémoire de Boniface VIII[2]. Philippe dépassa également toutes les bornes dans le supplice des Templiers. Il fallait abolir l'Ordre, désarmer et relâcher les moines chevaliers. Ainsi agirent les autres princes de la catholicité, plus sages et plus humains que le roi de France. L'ordre du Temple, création hybride et monstrueuse, n'avait

1. Michelet, procès des Templiers.
2. Bern. Guidonis. — Cont. de Nangis.

pas sa raison d'être. Il devait être abattu avec la théocratie. Son existence était dangereuse pour les rois et les nations. Un roi d'Aragon lui léguera son royaume, mais le peuple cassera le legs de ce monarque insensé. L'Europe, sur cette pente, tombait en mainmorte, le monde devenait le bourg pourri de Rome.

Philippe le Bel délivra le monde de ce danger. Un despotisme divin est sans espoir : il en reste toujours avec un despotisme humain. Philippe, homme avide et cruel, mais prince souverainement intelligent, entreprenant et laborieux, fut un grand et terrible roi, mais un monarque providentiel. Il a plus que tout autre ébauché, échafaudé la monarchie, construit, cimenté, solidifié l'unité de la nation, taillé, dans le vieux granit des Gaules, cet immense bloc territorial, ce magnifique hexagone de la France, d'un poids si décisif dans les balances du monde[1]. Il a conservé, au sud, cet immense bouclier des Pyrénées et des Alpes, et s'efforça d'acquérir au Nord la frontière poudreuse des Flandres, la limite fangeuse du Rhin, qui lui glissa dans les mains, et que la France n'a pu ressaisir depuis. Mais roi moins conquérant que légiste, il fut justicier, et jusque dans ses rigueurs, humain. Il réhabilita les Albigeois, choisit ses ministres parmi les hérétiques, leur fit juger la Papauté, et transféra cette grande coupable, comme par une expiation, captive sur la terre romane et cathare. Son chef-d'œu-

1. Confiant dans l'avenir, nous laissons cette phrase cruellement démentie par les récents désastres de la France.

vre de politique et d'audace, c'est l'abaissement de la théocratie romaine. Arrachée de Rome, captive dans Avignon, désarmée de l'inquisition, son tribunal, et de l'ordre du Temple, sa milice, la papauté d'Innocent III et de Boniface VIII n'avait plus que ses foudres qui s'éteignaient dans sa main fumante au vent du siècle. Elle avait subsisté environ deux cent cinquante ans, et couvert l'Europe de plus de ruines qu'une invasion de Tartares. Mais ce n'était plus qu'un gigantesque fantôme. Le vaillant monarque l'attaqua résolûment, le transperça de son épée, la vieille épée de sapience et de justice de la France. Philippe fut le vengeur des rois ; il vengea Henri IV et les deux Frédéric d'Allemagne, Pierre II d'Aragon et Manfred de Sicile, et ce jeune et touchant Conradin. Ah ! si les infortunés comtes de Toulouse et de Carcassonne, si les deux millions d'Albigeois égorgés avaient vu cet irréparable abaissement ! quelle joie ! quel transport ! quelle consolation ! Mais ils n'auraient pu baiser la main de leur vengeur, car il continuait d'être le bourreau de leurs peuples. Un tressaillement de bonheur dut néanmoins courir dans tous les sépulcres cathares. Philippe fut le plus hardi, le plus entreprenant, le plus audacieux, le plus pugnace, le plus intelligent, le plus novateur, le plus révolutionnaire même des rois capétiens. Et bien qu'il n'ait pas atteint la véritable grandeur, la grandeur magnanime et sainte, nous accorderons volontiers à ce monarque le surnom que lui donnait le moyen âge, et nous l'appellerons avec toute l'Europe : *Philippe le Grand*.

XIV

BERNARD DÉLICIOS

LIVRE QUATORZIÈME

BERNARD DÉLICIOS[1]

I

BERNARD DÉLICIOS. — SON ORIGINE, SES ÉTUDES, SES VOYAGES; DISCIPLE DE JOAN D'OLIVE, PROFESSEUR DANS LES CLOITRES FRANCISCANS, ORATEUR DES VILLES ALBIGEOISES. — SA LUTTE CONTRE L'INQUISITION ET SON AMBASSADE AU PARLEMENT DE SENLIS.

Cet étonnant spectacle d'un roi de France muselant l'inquisition, dominant les évêques, combattant les papes, prenant ses ministres parmi les Albigeois, et protégeant les vaincus et les faidits, raviva, surexcita les espérances du Midi. Les Aquitains caressèrent cette pensée d'un monarque libérateur : le Capétien était seul capable de vaincre la papauté; plus tard on verra s'il convient de lui substituer un prince indigène. Cet espoir, ce rêve eut bientôt un organe, ce tribun fut un moine, un Franciscain, Bernard Délicios.

Remontons jusqu'au commencement du siècle, et aux origines des Spirituels de Narbonne dont Ber-

1. Délicious. Déliciosus.

nard fut l'orateur le plus éclatant et le plus populaire. Vers la fin du XIIe siècle, Joachim de Flore, moine de Calabre, après avoir parcouru l'Orient, s'établit en Sicile, dans un couvent de l'Etna. Il enseigna l'*Évangile éternel*. Le christianisme, disait-il, a trois âges, correspondant à Jéhova, à Jésus et au Paraclet. Le Père a régné 4000 ans; le Fils a régné jusqu'en 1200; en 1260 a commencé le règne du Saint-Esprit. Le Père a imposé la Loi, le Fils a dicté l'Évangile, le Saint-Esprit a inspiré l'Évangile éternel. Jérusalem fut le dépositaire de l'Ancien Testament, Rome fut l'interprète du Nouveau Testament, le monde spirituel est l'organe de l'Évangile éternel. Joachim de Flore, comme les cathares, aboutissait au règne du Paraclet, seul pontife de l'âge nouveau. La doctrine de Joachim, disait Jean de Parme, surpasse en excellence celle du Christ[1]. Ce vieux moine de l'Etna, fils lui-même du catharisme oriental, est réellement le père de François d'Assise. François est l'expression éclatante et populaire de Joachim resté mystérieux et voilé d'un nuage. L'aigle de saint Jean les a couvés l'un et l'autre dans la cendre des volcans éoliens. Mais Rome, qui avait éteint l'enthousiasme de Dominique, figea le pieux délire de François. Rome enchaîna son Ordre au Saint-Siége. Ses disciples devinrent des légistes, ils acquirent des richesses, de vastes domaines. *Frères Mineurs*, ils aspiraient aux évêchés, aux cardinalats, aux grandeurs théocratiques. Ils disputaient l'inquisition aux

1. Renan, *de l'Évangile éternel*.

Dominicains; ils trempaient aussi leurs mains dans le sang. Le sang retomba sur leur tête; un Franciscain se trouvait dans le massacre d'Avignonet.

Dans le sein de ce franciscanisme, mondanisé et asservi à Rome, une réforme s'accomplit qui remontait à l'Ordre indépendant et mystique, à Joachim, son premier patriarche. Le réformateur, en Italie, fut Jean de Parme. Ses disciples furent en Provence, Ugo d'Hières, ce moine qui ne voulut pas se charger de la conscience de saint Louis; en Languedoc, Joan d'Oliva, chef des Spirituels de Narbonne. Les Oliva étaient une tribu cathare du Languedoc[1]. Elle a fourni Pons d'Oliva, diacre albigeois, et Bernard d'Oliva, évêque cathare de Toulouse, réfugié à Sirmione, et Pierre d'Oliva, connu sous le nom de Nolasco, fondateur de l'ordre catalan de la Merci. Joan d'Oliva, catholique, comme Nolasque, né à Sérignan, entra dans le couvent des Frères Mineurs de Béziers. Il était distingué par l'intelligence, l'austérité, et de certaines ardeurs mystiques. L'Apocalyse, l'Évangile et les Épîtres de saint Jean étaient les objets de ses perpétuelles méditations. Sa foi était johannite comme sa race était cathare. Sa théologie fut censurée; mais broyée au pressoir comme l'olive, elle se répandit, semblable à une huile enflammée, dans le diocèse de Narbonne. Oliva mourut en 1298, l'année même ou éclata Délicios. Oliva fut le théologien de la secte dont Bernard devait être l'orateur. Bernard lui-même confirmera sa descendance et de Joan d'Oliva et de Joachim de Flore.

1. Doat. Inquisition de Toulouse.

Bernard Délicios portait le nom de Montpellier. Ce nom probablement indique non-seulement son berceau, mais encore sa race. Il descendait vraisemblablement du dernier comte Guilhem IX, comme Saïsset était issu de Ramon VII. Il se trouverait ainsi cousin des vicomtes de Carcassonne et des rois d'Aragon. Cette conjecture explique son nom, son rôle politique et ses relations avec l'infant de Mayorque. Il entra dans l'ordre des Franciscains (1284), et fréquenta les couvents de Béziers, de Narbonne, de Carcassonne. A Narbonne il dut connaître le fameux Joan d'Olive et recevoir de sa bouche la doctrine de Joachim de Flore. Bernard apparaît à la mort de Joan avec la robe et l'esprit de ce mystique Élie dont il sera l'Élisée Johannite. Il lui succède dans sa chaire : il est lecteur, c'est-à-dire, professeur dans les cloîtres franciscains; docte, il est en relation avec les savants de son siècle. Il est l'ami de Ramon Lulle, le philosophe baléare, et le correspondant d'Arnaud de Villeneuve, le grand médecin et alchimiste valencien : deux noms d'origine albigeoise. Car il va de ville en ville, de royaume en royaume. Il a visité la France, l'Italie, l'Espagne. S'il est docte, il est encore plus éloquent ; il est né orateur, tribun religieux ; il a des séductions, des enchantements de sirène. De là son surnom populaire de *Délicieux*[1]. Quoi qu'il en soit, franciscain, il est l'adversaire des dominicains ; Albigeois, il est l'ennemi de Rome.

Sa mission historique commence avec le siècle,

1. C'est l'opinion de Fleury.

bien qu'il fût probablement mêlé aux troubles antérieurs de Carcassonne. Son cloître était le forum des conjurés ; à leur mort, c'est là qu'ils choisissent leur sépulture. L'inquisiteur, Nicolas d'Abbeville, vint un jour (juin 1300) réclamer les os d'un riche bourgeois nommé Castel-Faure, hérétique prétendu, et probablement l'un des chefs de la dernière insurrection. Bernard refuse ses cendres, se porte le défenseur de ce mort, et s'autorise de son provincial, Arnauld de Roquefeuille, un autre nom cathare et héroïque. Nicolas se retire, fait le procès à ces pauvres ossements, et refuse d'entendre l'avocat de l'innocence et du tombeau. Bernard proteste hautement, lit son appel devant la foule, cloue le noble parchemin sur les portes de l'Inquisition, et redescend de la cité au milieu des acclamations populaires qui saluent le nouveau tribun de la patrie et le champion de l'humanité[1].

Nicolas d'Abbeville n'est pourtant pas le plus cruel des inquisiteurs. Il est largement éclipsé par son délégué Foulques de Saint-Georges, prieur d'Albi. Non content des amendes, des confiscations, des emprisonnements, des tortures, ce dominicain débauché infligeait aux femmes et aux sœurs de ses victimes le supplice de ses amours. De supplice en supplice, de scandale en scandale, son zèle le fit rapidement monter au siége inquisitorial de Toulouse. Il fut remplacé dans Albi par l'évêque Bernard de Castanet qui cumula du même coup l'épiscopat et l'inquisition. Castanet prit le titre de

1. Biblioth. Colbert, manuscrits.

vice-gérant de l'Inquisition. La première année de son double office, sa rapacité et sa férocité soulevèrent contre lui la ville, l'Église, sa famille consulaire. Le consul Pierre de Castanet, à la tête des citoyens, vint l'assiéger dans son palais vainement muni de tours. Bernard, Foulques, Nicolas, terrorisent Albi, Carcassonne, Toulouse.

De Toulouse, de Carcassonne, d'Albi, un cri immense, universel, le cri des barons, des consuls, des peuples, monte douloureux et rugissant, vers le roi. L'unanime clameur incrimine surtout le frère Foulques. « Il commet des violences atroces ! Il fait souffrir d'horribles géhennes. Il torture les innocents jusqu'à ce qu'ils s'avouent coupables. Il suborne les faux témoins, salarie les délateurs contre les plus nobles citoyens ! Sire, ayez pitié de vos peuples albigeois ! » Ainsi gémit, ainsi rugit la terre romane[1].

Philippe le Bel fit repartir en toute hâte vers le Midi les commissaires royaux, Jehan de Pecquigny, Vidame d'Amiens et Richard Neveu, archidiacre de Lisieux. Dès qu'ils arrivent à Toulouse, toutes les villes albigeoises, Carcassonne, Limous, Castres, Cordoue, Albi, envoient des députations aux réformateurs. Ce sont les consuls à la tête des notables citoyens ; des femmes qui réclament leurs maris immurés ; des orphelins qui pleurent leurs pères ensevelis vivants dans ces tombeaux. Délicios conduit cette multitude d'éplorés. Il est leur conseil et leur orateur. Il a dressé la liste des griefs populaires. Il la présentera aux justes et sages réformateurs. Non moins sage qu'ardent lui-même, Bernard veut qu'on procède hiérarchiquement : les commissaires informeront le roi, et le monarque agira auprès du pape.

1. Lauzière. Ord. de Philippe le Bel.

Philippe, effectivement, devait, en octobre prochain, tenir un parlement à Senlis pour y juger Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers, accusé de rébellion contre la France. Le vidame et l'archidiacre doivent s'y rendre pour déposer contre l'évêque inculpé. Les villes résolurent d'envoyer une ambassade conduite par Délicios. Albi députe Guilhem Fransa, son consul, et Pierre de Castanet, de maison chevaleresque, parent et ennemi de l'évêque. Au consul et au chevalier sont adjoints deux savants jurisconsultes, Arnauld Garcia d'Albi, et Pierre Probi de Castres. Probi a dans les prisons un de ses cousins, Joan Baudaria (l'Audace). Les Garcia sont châtelains de Castel-Vieil. Mais l'évêque, qui convoite ce donjon comtal, promet à Garcia un fond de tour. Les Garcia ont produit un fameux théologien cathare. Ces deux légistes sont donc acharnés contre les inquisiteurs. Carcassonne, à la tête de ses mandataires, met Elio Patris, le consul, ou plutôt le Père comme son nom l'indique, et comme l'affirme un inquisiteur, le petit *roi* de Carcassonne [1]. A leur suite vint une matrone d'Albi, Na Vénias, séduite par Foulques de Saint-Georges, mère d'un enfant de l'inquisiteur, et qui venait accuser son terrible amant devant le monarque capétien. Elle voyageait

1. Regulus.

aux frais et sur un cheval du consulat d'Albi. De cette ambassade romane, Délicios est l'orateur, Patris le chef républicain, Na Venias la pudeur du Midi perpétuellement outragée depuis un siècle [1].

A travers les forêts du Limousin, pour accuser les patriotes, accourent aussi les inquisiteurs, comme de pâles et noirs fantômes. Albigeois et dominicains, après une courte halte à Paris, se rendent à Senlis où Philippe le Bel tient son parlement pour juger Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers [2]. Ainsi le monarque capétien va connaître cette grande iniquité de la croisade. Il va entendre les victimes et les bourreaux cités à son tribunal. Débat solennel! cause superbe et pathétique! Au château de Senlis l'ambassade albigeoise est introduite par le vidame devant le roi. Délicios expose l'infortune du Midi. Il fait l'historique des douleurs romanes. Il en charge l'Inquisition. Ce n'est point tel ou tel inquisiteur qu'il accuse. Ils sont tous plus ou moins impudiques, rapaces, féroces. Ils ne peuvent être humains, car l'Inquisition est inhumaine. Son régime, c'est la terreur; son système, c'est l'extermination. On prétend qu'elle est nécessaire, qu'il faut extirper les restes des cathares; qu'ils conspirent contre le roi de France et l'Église romaine. L'orateur en doute, mais s'il en est ainsi, qu'on défende l'Église et le royaume. Qu'on extirpe l'hérésie. Mais puisque la violence est inefficace, et que

1. Ce nom albigeois se retrouve parmi les martyrs de l'inquisition espagnole, au XVIe siècle. Voy. Gonzalve de Montès.

2. Baluze, I, 25. — Arch. de l'égl. de Pamiers.

les frères prêcheurs sont impuissants, qu'on supprime la terreur et les dominicains, qu'on emploie des moyens plus doux et un ordre plus clément. Rome en comprendra la nécessité. Si le pape résistait, le roi peut, de son chef et par raison d'État, suspendre provisoirement le pouvoir exécutif du tribunal dominicain. En attendant, l'Inquisition s'adoucira, le peuple s'apaisera, le Midi respirera [1].

Telle est en substance la harangue non moins habile que courageuse de l'orateur albigeois qui, toutefois, dans son patriotisme n'oubliait pas son couvent, dissimulait trop l'élément cathare et national, mais pour faire de son ordre séraphique l'ange libérateur et pacificateur du Midi. C'était une harangue douce, insinuante, à la Joan d'Olive. Philippe écoutait ravi le persuasif orateur. Toutefois il restait rêveur et sombrement silencieux. Tout à coup entre dans la salle le frère Nicolas, son confesseur dominicain, conduisant les inquisiteurs de Toulouse, de Carcassone et d'Albi, avec des jacobins de Paris, pour réfuter Délicios. Leur aspect tira le roi de sa rêverie; d'un geste irrité il leur ordonne de s'éloigner; il laisse éclater son mécontentement : « Ils me content, ajouta-t-il, mensonges sur mensonges pour dissimuler leurs félonies. Je vois bien que toute la vérité m'a été révélée par cet honnête lecteur de Carcassonne. » Philippe évidemment était conquis, et l'état du Midi lui apparut dans sa lugubre réalité. Il refuse d'entendre les inquisiteurs qui se retirent furieux, et ré-

1. Manusc. de Paris : Affaires albigeoises.

clament avec la hauteur et l'opiniâtreté de moines habitués à triompher même des rois. Quelques jours après ils sont pourtant admis devant le conseil présidé par le monarque. Le sage vidame d'Amiens sera le champion de l'Albigeois. Les tenants de l'Inquisition seront le frère Nicolas, confesseur du roi, et l'audacieux Foulques de Saint-Georges. Ils incriminent le noble vidame ; ils calomnient les consuls, les juristes, et surtout l'orateur du Midi. Jehan de Pecquigny les accabla sous l'amas des preuves accumulées par Délicios. Il est probable que de son côté Na Vénias fit entendre aussi devant la reine les gémissements des vierges et des mères inconsolables de l'Aquitaine [1].

Après deux jours des plus orageux débats, le roi, calme, ferme, décisif, conclut et condamna l'Inquisition. Mais Philippe est aux prises avec Boniface VIII ; il ne veut pas irriter encore plus l'irascible pontife. Immodéré il se modère. Il condamne à 2.000 livres d'amende le rapace évêque d'Albi, et demande aux jacobins de Paris la révocation du scandaleux et féroce Foulques de Saint-Georges. L'évêque de Toulouse était à Paris : il s'adresse à ce prélat; il écrit aussi à son sénéchal, à Toulouse (8 déc. 1301). « Il veut que les *Immurats* soient toujours la prison de l'Inquisition. Mais que le geôlier soit choisi par l'évêque et le sénéchal. Que l'inquisiteur ne fasse incarcérer personne par le sénéchal sans le consentement de l'évêque ; que le sénéchal n'obéisse à l'évêque et à l'inquisiteur

1. Dom Vaissette : VI. Ord. de Philippe le Bel.

qu'autant qu'ils sont unanimes. Qu'en cas de désaccord, on leur adjoindra le prieur et le lecteur des dominicains, le prieur et le lecteur des franciscains. » Par là, Philippe liait, bridait, muselait l'Inquisition. Il entravait les fougueux Prêcheurs par l'adjonction des Mineurs miséricordieux, leurs constants rivaux, et, le cas échéant, de leur implacable adversaire, le tribun de l'Albigeois, Bernard Délicios [1].

Les Jacobins de Paris refusèrent la destitution de Foulques de Saint-Georges. Ils chargèrent l'évêque de transmettre au roi leur hautain refus. Le fier Capétien ressentit vivement l'injure, et répondit à l'évêque qui lui conseillait de s'en tenir là, qu'il ne lui avait pas demandé son avis. Il écrivit à son chapelain, Guillaume de Peyre, dominicain, qu'il était incroyable que son prieur eût osé soutenir contre le roi, contre un peuple entier, un homme aussi détestable que Foulques de Saint-Georges. Dans son indignation, il ordonna aux sénéchaux de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, de mettre tous les prisonniers sous la main du roi, et de supprimer les gages de l'inquisiteur. Le prieur et le roi s'entendirent bientôt, et Foulques fut révoqué, bien qu'il conservât encore son titre pour l'honneur de l'ordre dominicain. Six mois après on lui donna pour successeur Guillaume de Morières, prieur d'Albi (29 juin 1302). Et Philippe écrivit au sénéchal de Toulouse de reconnaître frère Guillaume, de lui rendre les clefs des prisons et son salaire de

1. Mahul, *Cart. de Carcassonne*.

juge et de geôlier royal. Toulouse, pendant cette querelle de ses tyrans, eut six mois de repos.

Telle fut la victoire de Délicios et des patriotes albigeois, victoire incomplète aux yeux du tribun et des consuls attristés, mais immense aux yeux des peuples plus confiants. Les villes reçurent en triomphe leurs orateurs revenant de Paris. Aux ovations pour leurs héros se mêlèrent les charivaris contre les inquisiteurs. Ils furent hués jusque dans les chaires de Saint-Salvi et de Saint-Martiane et de Notre-Dame du Castel-Vieil. Bien plus, les consuls firent arracher d'une des portes de la cité, de la porte du Tarn, voisine de leur couvent, les statues de saint Dominique et de saint Pierre de Vérone. Ils les remplacèrent par les figures de Probi et de Garcia, leurs libérateurs, auxquelles ils eurent la sagesse d'associer les images du noble vidame d'Amiens et du tolérant diacre de Lisieux, symboles de la France[1].

II

RÉACTION DES INQUISITEURS. — DÉLICIOS PRÊCHE A CARCASSONNE. — SOULÈVEMENT DU PEUPLE ALBIGEOIS. — PECQUIGNY OUVRE LES PRISONS. — EXCOMMUNICATION DU VIDAME. — PHILIPPE LE BEL SE REND DANS LE MIDI.

Cette victoire albigeoise, incomplète de sa nature, fut rendue plus éphémère encore par la joie

1. Le peuple criait: A mort les traîtres! On enfonça les cachots de l'inquisition. C. Compayré, *Études historiques*, p. 60.

bruyante du Midi. Ces ovations populaires alarmèrent le roi et exaspérèrent les inquisiteurs. Foulques de Saint Georges et Nicolas d'Abbeville étaient rappelés, mais en quittant leurs siéges, ils léguèrent leur esprit à leurs successeurs Guillaume de Morières et Geoffroi d'Abluses. Les hommes sont changés, mais non les principes. Ils font expier aux peuples leurs joies; leurs fêtes vont se terminer dans les cachots ; des foules sont entassées dans les tours de Carcassonne. Les inquisiteurs et les évêques secrètement d'accord forcent la main aux sénéchaux. Ils restent dans les termes des dernières ordonnances du roi. Le vidame, Bernard, les consuls des villes délibèrent à Carcassonne. Ils demandent qu'on relâche les immurés. Geoffroi reste inflexible comme les portes de ses tours. Pecquigny, Délicios, parcourent Castres, Albi, Cordes, pour apaiser les populations. De Cordes le vidame se rend à Paris pour avertir le roi du grondement de l'orage. Il trouve Philippe défiant et sévère. Le serpent a parlé à l'oreille du monarque ; il a retourné le cœur du Capétien. Les Albigeois proscrivent l'image de Dominique. Mais Dominique, c'est le symbole de l'inquisition : l'inquisition, c'est la continuation de la croisade, et c'est la croisade qui a réuni l'Aquitaine à la France[1].

Les peuples, que Délicios berce d'un vague espoir, attendent le retour du vidame. Il arrive enfin de la cour. Eh bien ! que dit le roi? Le chevalier tristement garde le silence. Bernard comprend

1. Limborch, *Hist. inq. Tolosanæ*.

cette douleur, il connaît aussi son nouveau devoir. Il fait publier à son de trompe dans les rues de Carcassonne (3 août 1303) : « Au nom de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, frère B. Délicios à tous les habitants de Carcassonne : que demain, jour de dimanche, une ou deux personnes de chaque maison se rendent au cloître des Frères Mineurs, pour l'honneur de Dieu, l'utilité de la ville de Carcassonne, et de tout le pays de la Langue d'Oc, l'exaltation de la foi et de la sainte Église de Dieu. » Bernard prend pour texte ce verset de l'Évangile : « Lorsque Jésus approchait de Jérusalem, contemplant cette ville, il pleura sur elle[1]. » L'orateur, d'un air triste, regarde le peuple en silence, puis éclatant en sanglots : « Ainsi je pleure sur vous, gens de Carcassonne, envoyé vers vous par Jésus depuis déjà bien des années pour défendre votre honneur et justifier votre foi contre les calomnies de quelques traîtres revêtus de l'habit des Frères Prêcheurs. » Après avoir remémoré la croisade, l'inquisition, le martyrologe national : « Et maintenant, continue-t-il, qu'avons-nous à faire ? Ce que firent les béliers au temps où les bêtes parlaient. Il y avait un grand troupeau de béliers dans une verte et riche prairie qu'arrosaient divers ruisseaux aux ondes limpides. Et chaque jour venaient de la ville voisine deux bourreaux qui enlevaient dans la prairie un ou deux béliers. Voyant donc chaque jour diminuer leur nombre, les béliers se dirent entre eux : Ces bourreaux nous écorchent pour

1. Luc, XIX, 41.

vendre notre peau et manger notre chair, et nous n'avons ni maître ni protecteur qui nous défende. Mais notre front n'est-il pas armé de cornes ? Dressons-nous donc tous à la fois contre nos bourreaux, frappons-les de nos cornes, et nous les chasserons de cette prairie, et nous aurons sauvé notre vie, ainsi que la vie des nôtres. C'est ce qu'ils firent. Or, qui sont, mes seigneurs, ces gras béliers, sinon les habitants de Carcassonne, ce pré, dont la foi catholique entretient l'opulente verdure et qu'arrosent tant de sources de prospérité spirituelle et temporelle ? Qui sont ces gras béliers, sinon les riches citoyens de la ville de Carcassonne, écorchés par des bourreaux qui les enlèvent tour à tour, tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, pour s'approprier leurs richesses ? N'est-ce pas un gras bélier que cet homme si considérable, le père du seigneur Améric Castel, que les traîtres Prêcheurs accusent d'hérésie ? Et le seigneur Guilhem Garrigas, n'est-il pas aussi un hérétique parce qu'il est un gras bélier ? Et pareillement le seigneur Guilhem Brunet, et le seigneur Ramon de Cazilhac, et tant d'autres emmurés, que nous voyons cruellement dépouillés de leurs biens, parce que nous n'avons personne qui nous défende contre nos bourreaux[1] ? »

Ces forts Béliers, sont, effectivement, les derniers agneaux de la vieille Brebis de Toulouse, tondue, égorgée, écorchée vivante et dont les enfants sont dévorés depuis un siècle. Cet apologue est la harangue de l'Insurrection. Carcassonne se soulève :

1. Manuscrits de la biblioth. Colbert.

le peuple saccage et démolit les maisons d'anciens consuls complices des inquisiteurs ; il gronde comme un orage autour des donjons de l'Inquisition et de la Mure. Le Mont-Aventin de Carcassonne, c'est le couvent des Franciscains, et le Gracque Albigeois, c'est Délicios. L'Évêque et l'Inquisiteur arment pour leur défense les scribes, les transfuges, les complices des Croisés. Bernard vole dans l'Albigeois ; il prêche de ville en ville sa parabole ; il revient avec les *forts béliers* d'Albi, de Cordes, de Castres : les brebis suivent avec les agneaux. Il rentre dans Carcassonne avec les consuls, les veuves et les orphelins des immurés. Les femmes et les enfants vont pleurer autour des cachots, sur le seuil d'airain de l'Inquisition[1]. Mais les chefs, Patris, Probi, Garcia, Fransa, Castanet conspirent au couvent des Franciscains. Délicios est la voix sympathique, la parole entraînante de ces grands citoyens. Malgré l'audace de son allégorie, qui semble prêcher l'insurrection contre la France, il veut que la révolution reste royale, et que le roi lui-même soit le Libérateur. Il pense que la royauté vaincra mieux la papauté. Aussi bien sont-elles déjà aux prises ; le tribun amène le peuple au secours du roi ; en attendant il se donne le plaisir de voir s'entre-manger les deux monstres qui ont dévoré le Languedoc. Il soulève donc Carcassonne et appelle le vidame et l'archidiacre pour qu'ils viennent maîtriser ou diriger le soulèvement. Les Réformateurs accourent de Toulouse : le peuple se porte à leur rencontre. « Messeigneurs, par la merci de Dieu, faites-nous justice des traîtres ! » s'écrie-t-il, en arrêtant leurs chevaux. Ils continuent cependant, dans la foule amie et menaçante, mais à la porte de l'ouest, elle éclate tout à coup plus furieuse. Elle a reconnu dans le cortége des commissaires royaux, Giraud Galhard, assesseur de l'Inquisition. Elle va l'arracher de son cheval, mais le vidame intercède, et le sauve de la mort. Le peuple conduit les Réformateurs au couvent des Mineurs, ce Capitole des citoyens. Là, tiennent conseil tous les chefs des conjurés albigeois. Il faut marcher aux cachots, en arracher les condamnés, les déposer dans les tours du roi, et leur épargner l'enmurement de l'Inquisition, ce sépulcre de vivants. Les commissaires résistent, mais quelques jours après, ils sont assaillis par toutes les femmes de l'Albigeois ; elles réclament leurs maris, veulent revoir ces chers captifs, entendre de leur bouche les tortures qu'ils ont subies dans les cavernes de l'Inquisition. Elles supplient, elles menacent, et vont s'élancer sur le sage vidame, comme des lionnes. Bernard explique, apaise, excuse leur désespoir : « La justice a trop tardé, » s'écrie l'orateur. Ce mot du tribun, se joignant aux pleurs des femmes, entraîne irrésistiblement les hommes. Ils accourent avec des haches, des leviers, des massues de fer. Ils attendent le vidame dans l'église des Franciscains. Si Pecquigny ne vient pas exécuter la délivrance au nom du roi, elle sera faite par le peuple au nom de Dieu[1].

1. Arch. d'Albi.

1. Ibid. — Mahul, *Cart. de Carcassonne.*

Le chevalier arrive, et la procession libératrice se met en marche, passe le pont de l'Aude, entre au faubourg de la Barbacane, et se présente aux portes du Tribunal. Du dedans, par une étroite fenêtre, à travers les noirs barreaux de fer, apparaît une tête chauve de Dominicain. Gailhard de Blumac proteste, menace, somme Pecquigny au nom du pontife romain. Les huées du peuple couvrent les anathèmes du moine, et sur un geste du calme vidame, les portes s'ouvrent, les herses se haussent, et la foule se précipite dans les sombres cachots de la Mure. Pecquigny, Bernard, Patris, Probi, Garcia, délivrent les captifs, et les rendent à leurs veuves et à leurs orphelins. Les mères, les femmes, les enfants, embrassent ces confesseurs, touchent leurs membres endoloris, parfument de baisers et de larmes leurs blessures. Mais le commissaire royal, bien qu'ému lui-même, doit mettre fin à ces scènes attendrissantes. Il met ces détenus sous la main du roi, et les dépose dans les tours protectrices de la Cité. De là, du moins, ils pourront encore voir le soleil, le cours gracieux de l'Aude, les cimes de la Montagne-Noire, et les neiges des Pyrénées[1]. Mais l'Inquisiteur, Geoffroi d'Abluses, sanctionne les menaces d'anathème de son collègue Galhard de Blumac. Lieutenant du pape, il fulmine l'excommunication contre le lieutenant du roi. Le vidame a refusé le concours du bras séculier à l'Église, laquelle, ***agant horreur du sang***, le fait verser par le prince. De plus, il s'est mis à la tête des révoltes populaires, a forcé les

1. Inq. de Carcassonne.

portes de l'Inquisition, et lui a enlevé ses prisonniers. En conséquence Jehan de Pecquigny, vidame d'Amiens, est solennellement retranché de la communion des fidèles ! Ainsi la grande lutte de la théocratie et de l'humanité dans le monde, de Boniface VIII et de Philippe le Bel en France, avait sa réduction microscopique dans Geoffroi d'Abluses et Jehan de Pecquigny à Carcassonne. Délicios s'arme de l'excommunication du magnanime vidame pour agiter l'Albigeois. Il la secoue comme un brandon, de cité en cité. Nous n'abandonnerons pas, dit-il, le noble, le juste, le généreux Jehan de Pecquigny. Deux procès seront à la fois pendants en cour de Rome : l'accusation du vidame par les Inquisiteurs; l'accusation des Inquisiteurs par les citoyens. Mais, vous le savez, il faut beaucoup d'argent pour plaider en cour de Rome. Carcassonne, Albi, les villes albigeoises ne laisseront pas à la charge de leur Libérateur les frais de l'appel. — Nulle cité ne lui doit autant qu'Albi, répondent Guilhem de Présens, viguier, et Galhard Estève, juge royal, deux hommes de race cathare employés par le roi. Non, non, s'écrient partout les consuls et les syndics, la cause de Pecquigny est la cause du Languedoc ! Toutes les villes successivement haranguées par Bernard s'engagent à fournir le subside patriotique[1]. Leurs magistrats se rendent à Carcassonne, au couvent des Franciscains, dans la cellule de Délicios. Ils fixent la somme à 3,000 livres tournois : Carcas-

1. Manuscrits de Paris. — Arch. d'Albi.

sonne paiera 1,500 livres, Albi 1,000, Cordoue 500.

Non content de dénoncer les Réformateurs au pape, l'Inquisition les dénonce encore au roi et à la reine. Le roi a pour confesseur un dominicain qui le rend défiant et ombrageux. Mais la reine, dirigée par un franciscain, frère Durand, est favorable aux Albigeois. Elle a sans doute accueilli Délicios, compati aux larmes de Na Vénias. Sur la menace que les commissaires vont être rappelés, Albi adresse une supplique à la bonne reine en faveur du chevalier et de l'archidiacre *aimés de tout le pays*. « Nous vous invoquons tous ensemble et les hommes et les femmes, et les jeunes gens et les jeunes filles, et les vieillards et les enfants; nous vous invoquons, vous l'âme et le plus valide rempart de notre espérance; et nous vous supplions d'intercéder auprès du roi, pour que sa bonté nous conserve nos respectables protecteurs ! » Ainsi parle Délicios au nom du peuple albigeois [1].

Cependant Pecquigny, accusé par l'Inquisition et sommé de venir se justifier, se rend à Paris. Bernard l'accompagne avec Patris, Fransa, Probi, Castanet, Garcia, des citoyens, même des matrones d'Albi, de Cordes, de Castres, de Carcassonne; toute l'élite de la nationalité romane fit cortége au généreux libérateur français. Dans ce cortége figurent deux frères Mineurs, Joan Astorg et Bertran de Villarzel, représentants du patriotisme franciscain du Midi. Astorg est un nom cathare et Villarzel un nom de Montségur. La nationalité ca-

1. Ibid. — Doat.

thare, mitigée par Joan d'Olive, a pour forteresses aujourd'hui les monastères joachimistes, et Narbonne est son Thabor. Ils arrivent à Paris, voient la reine, toujours sympathique, et le roi, toujours défiant et soupçonneux. Tiraillé en deux sens contraires, il ne sait qui croire des citoyens ou des inquisiteurs. Il n'aime guère les dominicains, mais il redoute les patriotes albigeois. Il répond enfin à Pecquigny, à Délicios, aux députés méridionaux qu'il irait voir et s'enquérir lui-même en Languedoc, et qu'il serait rendu à Toulouse pour les fêtes de Noël [1].

Ce voyage royal paraissait comme une victoire. Que ne devait-on pas attendre du vainqueur de Boniface VIII ? Triomphant de cet espoir, les mandataires albigeois retournent dans le Midi. Délicios en tête et à cheval, ils traversent Cordes, Albi, Castres, les bourgs de la Montagne-Noire. A leur passage, à leur descente, le peuple acclame les libérateurs. Bernard prêche de ville en ville. « Frères et amis, voici la grande nouvelle ! Le roi vient en Albigeois ! Il sera à Toulouse aux fêtes de Noël ! Le Christ va renaître et la patrie sortir du tombeau. Mais il faut deux choses : de l'accord et de l'argent ! De l'argent pour les ministres de Paris et de Rome, de l'accord entre les citoyens, de l'entente entre les villes pour la résurrection de la terre romane ! Effectuons la souscription nationale et traînons tous nos griefs et toutes nos misères aux pieds du roi et de la reine de France. »

1. Ibid. — Baluze.

III

PHILIPPE LE BEL ARRIVE A TOULOUSE. — IL ENTEND LES CHEFS ALBIGEOIS, ÉCOUTE LES INQUISITEURS, PUBLIE UNE ORDONNANCE POUR MODÉRER L'INQUISITION ET FAIT SON PARLEMENT DE JUSTICE. — IL VISITE CARCASSONNE, MONTPELLIER, NIMES ET REVIENT DANS LE NORD.

Aux fêtes de Noël, conduits par le tribun, par les consuls, par les chefs de la conjuration patriotique, les peuples pyrénéens accoururent à Toulouse[1]. Ils venaient voir le roi de France, celui que l'Europe appelait le *Grand*, plus juste aux Albigeois que saint Louis, le plus politique et le plus audacieux des Capétiens. Un roi qui muselait l'Inquisition, refrénait l'épiscopat, terrassait la papauté, et qui bientôt allait la mener captive dans Avignon. Un roi qui avait deux ministres albigeois, qui réhabilitait et employait les faidits, qui peut-être allait détruire dans Toulouse même l'œuvre de la croisade et reconstituer la nationalité romane en donnant un de ses fils pour prince à l'Aquitaine, vassale indépendante de la France, à l'exemple de Charlemagne. Tels devaient être, tels étaient certainement les désirs, les espoirs des méridionaux qu'une infortune séculaire prédisposait aux longs rêves.

Le jour même de Noël, (heureux augure!) le roi Philippe le Bel arrive dans Toulouse. Il est accompagné de la bonne reine Jehanne de Navarre, de

1. Manuscrits de Paris.

ses trois fils, Louis, Charles, Philippe, de Guilhem de Nogaret et de Guilhem de Plasia, les deux grands ministres albigeois, et du noble et triste vidame d'Amiens, commissaire royal, que la justice a fait citoyen du Midi. Les princes pyrénéens sont venus, pour lui faire honneur, à la rencontre de leur puissant suzerain. Le primat de Septimanie et ses suffragants forment au monarque un cortége sacerdotal où brillent l'évêque de Toulouse, de la maison comtale de Commenges, et le docte et tolérant évêque de Béziers, Bérenger de Frédol, favorable aux opprimés[1]. Philippe, entré par la porte du Nord, eut à traverser toute la ville pour se rendre au Castel-Narbonnais, l'ancienne résidence des Ramons. Tous les peuples du Midi, convoqués par Délicios, font retentir de rue en rue, sur le passage du roi, le cri long, continu, immense, implacable de : *Justice! justice!* rugissement douloureux de la conscience romane. Au palais féodal des comtes, le monarque se trouva entouré des évêques, des princes, des consuls, des magistrats, des commissaires, formant une cour de justice dont il est le président couronné. Le parlement de Senlis va se rouvrir, plus solennel, dans Toulouse. La croisade et l'inquisition, accusées par tout un peuple, vont être jugées sur le champ même des massacres et des tortures dans la grande cité-martyre. Jamais drame plus tragique, où le dialogue pathétique et orageux des orateurs aura pour accompagnement le murmure immense, le hurlement lugubre, dé-

1. Bardini chronica.

III

PHILIPPE LE BEL ARRIVE A TOULOUSE. — IL ENTEND LES CHEFS ALBIGEOIS, ÉCOUTE LES INQUISITEURS, PUBLIE UNE ORDONNANCE POUR MODÉRER L'INQUISITION ET FAIT SON PARLEMENT DE JUSTICE. — IL VISITE CARCASSONNE, MONTPELLIER, NIMES ET REVIENT DANS LE NORD.

Aux fêtes de Noël, conduits par le tribun, par les consuls, par les chefs de la conjuration patriotique, les peuples pyrénéens accoururent à Toulouse[1]. Ils venaient voir le roi de France, celui que l'Europe appelait le *Grand*, plus juste aux Albigeois que saint Louis, le plus politique et le plus audacieux des Capétiens. Un roi qui muselait l'Inquisition, refrénait l'épiscopat, terrassait la papauté, et qui bientôt allait la mener captive dans Avignon. Un roi qui avait deux ministres albigeois, qui réhabilitait et employait les faidits, qui peut-être allait détruire dans Toulouse même l'œuvre de la croisade et reconstituer la nationalité romane en donnant un de ses fils pour prince à l'Aquitaine, vassale indépendante de la France, à l'exemple de Charlemagne. Tels devaient être, tels étaient certainement les désirs, les espoirs des méridionaux qu'une infortune séculaire prédisposait aux longs rêves.

Le jour même de Noël, (heureux augure!) le roi Philippe le Bel arrive dans Toulouse. Il est accompagné de la bonne reine Jehanne de Navarre, de

1. Manuscrits de Paris.

ses trois fils, Louis, Charles, Philippe, de Guilhem de Nogaret et de Guilhem de Plasia, les deux grands ministres albigeois, et du noble et triste vidame d'Amiens, commissaire royal, que la justice a fait citoyen du Midi. Les princes pyrénéens sont venus, pour lui faire honneur, à la rencontre de leur puissant suzerain. Le primat de Septimanie et ses suffragants forment au monarque un cortége sacerdotal où brillent l'évêque de Toulouse, de la maison comtale de Commenges, et le docte et tolérant évêque de Béziers, Bérenger de Frédol, favorable aux opprimés[1]. Philippe, entré par la porte du Nord, eut à traverser toute la ville pour se rendre au Castel-Narbonnais, l'ancienne résidence des Ramons. Tous les peuples du Midi, convoqués par Délicios, font retentir de rue en rue, sur le passage du roi, le cri long, continu, immense, implacable de : *Justice! justice!* rugissement douloureux de la conscience romane. Au palais féodal des comtes, le monarque se trouva entouré des évêques, des princes, des consuls, des magistrats, des commissaires, formant une cour de justice dont il est le président couronné. Le parlement de Senlis va se rouvrir, plus solennel, dans Toulouse. La croisade et l'inquisition, accusées par tout un peuple, vont être jugées sur le champ même des massacres et des tortures dans la grande cité-martyre. Jamais drame plus tragique, où le dialogue pathétique et orageux des orateurs aura pour accompagnement le murmure immense, le hurlement lugubre, dé-

1. Bardini chronica.

sespéré de Toulouse, de l'Aquitaine, de la nationalité romane; lamentation séculaire qui s'élève des forêts, des cavernes, des sépulcres, des oubliettes de l'inquisition, et des abîmes mêmes des *Immurats* qui font entendre leur plainte étouffée, montant des entrailles de la terre aux portes du Castel-Narbonnais, aux pieds mêmes du roi capétien.

Philippe donne audience aux orateurs des cités : ce sont Délicios, Patris, Garcia, Probi, Fransa, Castanet, Estèbe, juge royal d'Albi [1]. Le vidame d'Amiens les introduit, et commence l'exorde de cette accusation et de cette plainte nationale. Mais Guillaume de Peyre, ancien chapelain du roi, et maintenant provincial de l'inquisition de Toulouse, récuse Pecquigny comme excommunié. Probi s'avance alors; il plaide pour Albi, il accuse Bernard de Castanet en lutte avec les consuls, en lutte avec les citoyens. En trois mois, cet évêque rapace a fait incarcérer trente notables comme hérétiques, bien que parfaitement orthodoxes. Leur hérésie était uniquement le refus de redevances illégales à ce tyran sacerdotal. — Au renfort de l'âpre orateur s'élance Garcia, syndic d'Albi. De l'évêque il passe aux inquisiteurs. Il décrit les tortures des captifs. Aux tortures ils ajoutent les calomnies. Ils calomnient les victimes, innocentent les traîtres, trompent le monarque. Délicios était derrière le courageux syndic, et tout à coup l'interrompant : Maître Arnaud, s'écria-t-il, nommez le calomniateur. Dites au roi : C'est frère Nicolas, votre confes-

1. Baluze, Hist. Pap. Aven., t. II, p. 340.

seur! Et ajoutez : Sire, ne croyez pas ce traître qui révèle aux Flamands les résolutions secrètes de votre conseil! Garcia répéta hautement les paroles de Bernard, qui soulevèrent dans l'assemblée un grand murmure et un sourd frémissement. Cette horrible félonie, pourriez-vous la prouver? demanda Plasian. Maître Jehan Le Moine, répondit Délicios, m'a raconté le fait à Sainte-Geneviève de Paris. Jehan Le Moine, un cardinal, un ambassadeur de Boniface VIII! Frère Nicolas, confesseur de Philippe, s'était fait l'accusateur des méridionaux et le champion des inquisiteurs. Le hardi Bernard du coup lui cassa les reins. Le roi chassa son confesseur dominicain. Sire, ajouta Garcia, arrêtez l'inquisition, félonne au roi, horrible à Dieu [1].

Alors Guillaume de Peyre, prieur de Toulouse, prend la défense de ses collègues, et notamment du plus incriminé, Foulques de Saint-Georges. Mais Estèbe, le juge royal d'Albi, s'élance à son tour, reprend en sous-œuvre l'accusation, trace le portrait des inquisiteurs, et en traits de feu, ce mélange de débauche, d'injustice et de férocité qui se condensait dans Foulques, le bouc émissaire, la bête noire de l'Albigeois. Philippe en avait assez : il mit fin, pour cette fois, à ce débat orageux. Il vit bien que c'était un duel à mort entre les Albigeois et les inquisiteurs. Le sagace roi devina le patriotisme sous ce tumulte, et dans cette agitation la nationalité romane. Le provincial des Prêcheurs,

1. Manus. de Paris.

Guillaume de Peyre, lui montra sans doute sous cette querelle de moines une révolte des peuples et pour se venger de Délicios, le représenta comme le tribun de cette révolution anticatholique et antiroyale du midi. Bernard, le grand accusateur, accusé à son tour, fut sommé de se justifier devant le roi; et sa harangue fut comme la péroraison de cette plaidoirie patriotique[1].

« Oui, répondit hardiment Délicios, je suis l'adversaire de l'inquisition. C'est à bon droit que l'on prétend que je ne cesse de crier contre les inquisiteurs. J'ai tant crié depuis si longtemps que j'en suis tout enroué. Oui, c'est moi qui ai convoqué ces peuples dans Toulouse, et c'est par mon conseil qu'ils viennent accuser l'inquisition. Le roi lui-même m'a chargé d'annoncer son arrivée dans le Midi. A cette grande nouvelle le peuple s'est apaisé. Et maintenant il veut demander pacifiquement justice au monarque. Car ce peuple est fidèle et catholique. Le prieur l'avoue presque lui-même; il a dit au roi qu'il n'existe plus d'hérétiques que dans l'Albigeois et le Carcassez; et encore quarante ou cinquante au plus. Pourquoi donc, depuis tant d'années, tant d'iniquités, de violences, d'incarcérations, de tortures ? Et moi, je dis : Frère Guillaume exagère encore. La vérité, c'est qu'il n'y a plus un seul hérétique dans le Midi. — Contre cette assertion hardie, réclament l'archevêque de Narbonne, et le docte évêque de Béziers. Il y a eu, disent-ils, des cas avoués et prouvés. —

1. Mahul.

Défions-nous de ces preuves et de ces prétendus aveux, reprend l'intrépide orateur. Les apôtres Pierre et Paul, traduits devant l'inquisition, auraient bien de la peine à se justifier. Il n'est plus question de justice quand l'interrogatoire est devenu l'art subtil de tendre des piéges où trébuchent à la fois innocents et criminels.— Quels inquisiteurs incriminez-vous ? — Jean Galand, Jean de Saint-Seine, Nicolas d'Abbeville, Foulques de Saint-Georges. Entendez les clameurs, entendez les gémissements, et voyez si le conseil du roi a trouvé le remède aux plaies du Midi ! [1] »

On dirait, à entendre Délicios, que les gémissements des citoyens roulant autour du Castel-Narbonnais, et les hurlements des condamnés montant des cachots contigus des Immurats, accompagnent effectivement la tragique harangue du tribun. Mais le sagace roi, sous ce gémissement populaire, entendit le rugissement patriotique. *Justice* tonnait à son oreille comme *indépendance*, *liberté !* L'inquisition était une institution royale. Les cris contre le tribunal montaient en clameurs contre le trône. Les intérêts de la royauté et de l'inquisition étaient connexes comme le sépulcre des Immurats était contigu à la forteresse du Castel-Narbonnais. Et Bernard dut paraître à l'esprit net et pratique du Capétien un rêveur mêlé de factieux qui, sous des motifs trop réels de justice et d'humanité, ne tendait à rien moins qu'à démembrer la France.

Philippe le Bel passa tout le mois de janvier dans

1. Compayré.

Toulouse à réorganiser la conquête du Midi. Il ne donna point comme Charlemagne un de ses fils pour prince à l'Aquitaine. Il ne supprima point l'inquisition, mais il la modéra, la pondéra par le contre-poids de l'évêque, des franciscains, des sénéchaux. Il la maintint, mais en lui donnant son ancien confesseur, Guillaume de Peyre, pour prieur et pour provincial. Il ne condamna pas non plus Délicios. A frère Guillaume, inquisiteur royal, il opposait frère Bernard, agitateur monarchique. Il s'appuyait sur le joachimite et le dominicain, et attelait à son char le patriotisme et la croisade muselés. Le Capétien cherchait à se rendre populaire par la justice en compensation de la liberté. Un vieux chroniqueur assure que c'est alors que le roi dota Toulouse de son Parlement.

Il le créa sous les formes les plus démocratiques et paternelles. Il le composa d'hommes du Midi et du Nord, de conquis et de conquérants. Il voulut que le choix royal reçût la consécration populaire. Les hérauts crièrent dans la cité : « De la part du roi, notre seigneur, que tous les hommes et femmes, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, sachent, que s'ils connaissent l'un des membres susdits indignes de leur magistrature, par leurs délits, scandales ou incontinence, qu'ils le déclarent avant huit jours au chancelier de France, pour qu'après examen leurs noms soient effacés ou maintenus sur le tableau. » Ces formes libérales revenaient comme une ombre des anciennes libertés [1].

1. Bardini chronica.

Philippe le Bel quitta Toulouse dans les premiers jours de février pour se rendre à Carcassonne. Il traversa le Lauragais, si patriote et si cathare. Les grandes familles chevaleresques, que l'inquisition n'avait pas achevé de dévorer, venaient sans doute, à la tête de leurs populations, saluer le roi. Le soupçonneux prince, à leurs cris, à leurs attitudes, devina la révolution patriotique. Il sentit que le siége de la résistance nationale était à Carcassonne, et que le vrai tribun n'était pas Bernard Délicios, mais Elio Patris. Carcassonne, pourtant, s'était pavoisée pour recevoir le monarque. Le fier consul, Elio Patris et ses collègues Guilhem de Sant-Marti, Ramon del Pech, Ramon Andréo, tous trois d'origine cathare, Arnauld Terrien et Ramon Belet, à cheval, reçurent le roi à la porte de l'ouest. Le prince traversa la ville basse, décorée de banderoles, et se dirigea de l'autre côté de l'Aude, vers la Cité, aux acclamations du peuple, réclamant justice et souhaitant la bienvenue à son hôte royal. Il arrive à la Barbacane, porte crénelée du gigantesque escalier recouvert et zigzagué qui, sur le talus du monticule, conduit au palais des vicomtes. Mais, tournant à droite, et pour entrer royalement dans la Cité, il fait gravir à son palefroi les rampes de la porte Tolosane[1]. Élio Patris accompagnait le monarque. Comme il allait franchir l'arcade ogivale : Roi de France, s'écria le magnanime consul, retournez-vous, et regardez cette malheureuse ville, qui est de votre royaume et que l'on traite si durement! De

1. Viollet-Leduc, Cros-Mairevielle.

cette hauteur, Philippe, en effet, voyait le bourg sous ses pieds, au delà du fleuve. Le fier langage du roi de Carcassonne irrita le roi de Paris. Le Capétien ordonna qu'on éloignât le magistrat populaire. Il sentit palpiter dans ses mâles accents le génie national et républicain du Midi. Patris, éperonnant son cheval, revint, attristé et indigné, dans le bourg. « Détachez les drapeaux flottants, enlevez à la ville sa robe de fête, criait-il aux citoyens, car ce jour est un jour de deuil ; » donnant à entendre qu'il ne fallait rien espérer du monarque capétien.

Patris avait compris Philippe, mais le prince avait éventé le dessein du consul. Le patriotisme de Carcassonne effarouchait le monarque. Il se hâta de quitter la cité républicaine sans délivrer les captifs qui gémissaient dans ses cinquante tours. Carcassonne voulait offrir au roi et à la reine deux coupes d'argent. Les consuls, trompés par le départ presque furtif de la cour, portèrent leur offrande civique à Béziers. La reine accepta gracieusement, mais le roi, durement, refusa le vase, et plus brutalement encore leur fit rendre à Montpellier celui de la reine : cette injure fut l'adieu royal[1]. Décidément, le roi et le peuple ne buvaient pas dans la même coupe : le peuple buvait dans la coupe des larmes, le prince dans la coupe de sang de l'inquisition. L'inquisition avait reconquis le tyran capétien. Bernard, Patris, Fransa, Probi, Garcia, les députés albigeois, indignés et attristés, suivent la cour. Ils sollicitent, ils implorent des explications sur l'af-

1. Baluze.

front royal. Le roi ne répond que par un silence menaçant, la reine que par de muets soupirs, Nogaret que par des promesses évasives, des raisons dilatoires. On attendait mieux de ce ministre albigeois et de ce roi vainqueur et insulteur de la théocratie romaine. Ils l'escortèrent pourtant encore jusqu'à Nîmes, d'où cette cour nomade, par Florac, Mende, Saint-Flour, Clermont, regagna la France, tandis que Pecquigny se rendait en Italie pour demander son absolution au successeur de Boniface VIII[1].

IV

LES CONJURÉS ALBIGEOIS APPELLENT DON FERNAND INFANT DE MAYORQUE. — SUPPLICE DES CONSULS DE CARCASSONNE ET DE LIMOUS. — MORT DU VIDAME D'AMIENS.

Ainsi, cette visite du roi, dont les conjurés attendaient la délivrance du Midi, n'aboutit qu'à des mécontentements, des nuages menaçants, des grondements sourds. Dès lors, Bernard est dépassé par Patris. Bernard voulait la liberté par le roi, Patris la cherchera par la nation. De l'Ordre franciscain et du parti de Joan d'Olive, la conjuration redescendra dans l'élément populaire et le vieux patriotisme cathare. Elle ne s'appuiera plus sur la molle Narbonne, mais sur le mâle Limous, sur l'âpre Cer-

1. Nangis.

dagne où l'albigisme vit encore demi-sauvage dans les forêts des Pyrénées. Son premier éclair jaillit sous la colère du roi, du cœur irrité de Patris dans Carcassonne, et son premier murmure fut la triste et noble invitation du consul à la cité de reprendre ses habits de veuve. Élio s'en ouvrit à Ramon de Sant-Marti et à ses autres collègues, mais il ne confia rien à Bernard. Ce n'est qu'à Béziers, après l'affront du refus de la coupe, que Patris, indigné, en parle à Délicios. Bernard est orateur et non conspirateur; il veut le forum et non la caverne; il s'efface donc, sans rompre avec ses amis, mais en gémissant. Sa prudence n'arrête pas les énergiques conjurés. Ils se cherchent un chef, un prince national. Le comte de Foix était mort; son fils était un nourrisson, un vassal du Capétien. Arrivés à Montpellier, ils y trouvent don Jaicme I, roi des Baléares. Il est le petit-fils de l'héroïque martyr de Muret, l'époux de la quatrième Esclarmonde de Foix. Il est venu de Perpignan saluer à son passage le roi Philippe, son puissant cousin. Les conjurés se défient du vieux et servile roi de Mayorque. Mais leurs yeux s'arrêtent sur don Fernand, son second fils, jeune prince chevalereux et tout bouillant de l'héroïsme de Foix et d'Aragon. Il accueille le projet des consuls, et cependant ils vont à Nîmes. Là, dans le château des Arènes, à la cour même du roi de France, le prince aborde Délicios, et lui dit d'un ton mystérieux, à propos de l'inquisition : *Ce que Philippe n'a pas voulu faire sera fait par Fernand*[1].

1. Manuscrits de Paris.

Bernard lui donne rendez-vous au couvent des Franciscains de Nîmes. L'infant s'y rencontre le lendemain avec les consuls de Carcassonne. C'est là sans doute que Fernand prêta serment au tribun et aux consuls, et que les conjurés, selon l'usage de ces temps religieux, s'unirent solennellement par le rite eucharistique et burent le vin de la délivrance nationale dans le calice d'argent rejeté par le roi de France. Puis ils se séparent; la cour quitte Nîmes; le roi repart pour Paris, Pecquigny se rend à Rome, Fernand revient à Perpignan, et les consuls s'acheminent vers leurs cités albigeoises.

Entre Nîmes et Montpellier, Patris et Sant-Marti abordent Probi et Garcia, et chemin faisant leur confient leur accord secret avec l'infant de Mayorque. Les syndics d'Albi répondent qu'ils ne peuvent s'engager sans consulter Délicios. Mais où donc est Bernard, leur oracle? Il s'est dérobé de Nîmes; il est parti seul à une autre heure, par une autre porte, par un autre chemin que les syndics, et s'est rendu, par le versant septentrional de la Montagne-Noire, dans l'Albigeois. Le Vendredi Saint (15 mars) il prêche aux Cordeliers d'Albi. Quelques jours après, il prêche aux Mineurs de Carcassonne. Il ne dit rien du roi; il ne parle que du sage vidame; il espère encore dans la cour romaine. Mais si l'Albigeois n'obtient rien, alors on agira, et s'il faut des martyrs il y en aura : parole tristement prophétique. Les consuls arrivent à Carcassonne. Probi et Garcia consultent Bernard. Il répond qu'il ne peut blâmer les libérateurs de la Patrie. Quant à lui, il

reste à demi dans l'ombre. Les syndics se rendent à la Commune ; les consuls délibèrent avec les notables de Carcassonne. Patris leur communique leur ligue avec don Fernand. Consuls, syndics, notables, sont unanimes pour la liberté. Bernard, consulté, répond : Pourtant il faut l'assentiment du consul d'Albi. Garcia va chercher cette adhésion. En attendant son retour, Bernard prépare les esprits. Philippe, dit-il, en n'arrêtant pas l'inquisition a forfait à ses devoirs de roi. Ainsi le tribun rompt ouvertement avec le Capétien. Mais Garcia ne revient pas d'Albi. Trois des consuls, Guilhem Estèbe, Philippe Oalric, et Guilhem Salvi, et le viguier Guilhem de Presencs, ont seuls approuvé la conjuration. Albi délaisse donc Carcassonne. Il faut se hâter, s'écrie l'énergique Patris, et Bernard est député vers l'infant de Mayorque.

Mais pourquoi Délicios est-il chargé de ce message? Évidemment, c'est qu'il est l'ami de don Fernand, Il est du sang des princes baléares. Il a rencontré dans les couvents du Midi, et sous le capuchon franciscain, deux autres infants, ses parents : don Jaïcmé, troisième fils du roi de Mayorque, et Pierre Trencabel, descendant des vicomtes de Carcassonne [1]. C'est dans leur cloître que s'est formée la conjuration et la candidature de don Fernand, acceptée par les consuls. Tous les princes de l'albigisme du dernier siècle se retrouvent, on le voit, dans l'olivisme de Narbonne. Saisset complète le groupe des ennemis du roi de France. Délicios part avec son

1. Spicileg., t. IX, p. 276. — Limborch.

acolyte Ramon Estèbe, franciscain de l'énergique race des consuls d'Albi. Il traverse les Corbières, le Roussillon et arrive à Perpignan. Mais la cour baléare est à Sant-Joan-Pla-del-Cos, château royal sur une cime voisine du Canigou [1]. Bernard s'y rend, mais, avant d'arriver, il déchire la lettre des consuls et en enfouit les morceaux dans la grève d'un torrent. Ainsi, en cas d'arrestation, nulle trace visible ne restera du complot, car évidemment il se défie du vieux roi. Délicios aborde en secret don Fernand. « Seigneur, souvenez-vous de votre serment de Nîmes. Je viens de la part des consuls et des citoyens de Carcassonne. Ils rejettent la domination du roi de France. Philippe laisse l'inquisition dévorer le Midi. Jurez de nouveau d'anéantir l'horrible tribunal, et vous serez reconnu vicomte de Carcassonne, la noble cité vassale de vos ancêtres! » Fernand accepte sans hésiter, fait seller son palefroi et va se mettre furtivement en route avec le moine pour occuper ce poétique trône des amours d'Alphonse le Chaste, des chansons de Pierre II, le martyr, et de la captivité enfantine de Jaicme I, le conquistador! Mais le vieux roi des Baléares a su l'arrivée de Délicios. Il l'interroge sur sa venue à Pla-del-Cos. Bernard tergiverse, balbutie, garde le silence. Le roi va trouver le prince. Une violente altercation s'élève entre le roi et l'infant qui sortit tout échevelé. Mais Bernard ne revit ni don Jaicme ni don Fernand. « Quittez vite le pays, » lui dit le chancelier.

1. Pla-del-Cos, plaine de la montagne.

Les deux moines descendirent en hâte la montagne. Comme c'était le soir, ils couchèrent au Boulou et, à l'aube, ils reprirent la route de Carcassonne (avril 1204).

Ainsi Carcassonne est délaissé de Perpignan comme d'Albi. Patris néanmoins ne se décourage pas. Il continue sa conjuration populaire, et Bernard reprend ses harangues contre l'inquisition. Le 3 mai il prêche à Saint-Sernin de Toulouse. Mais, à peine en chaire, il apprend que des alguazils doivent l'arrêter dans la basilique. Protégé par le peuple, il sort de Toulouse et se retire à Albi, sa forteresse. Il prêche le jour de la Pentecôte. « Quelques fils d'iniquité ont prétendu que je m'étais sauvé avec votre argent et vos chevaux en Catalogne; d'autres, que j'avais été pendu avec ma corde dans quelque ville d'Espagne. Ils en ont menti, car me voici de retour, et certes je ne fuirai pas. Je suis encore prêt à soutenir contre votre évêque et vos inquisiteurs qu'ils ont injustement condamné les immurés d'Albi. Je n'hésiterai pas à défendre, au péril de ma vie, votre cause devant le pape. On me menace d'une assignation, mais je ne l'ai pas encore reçue de Rome. En attendant, quittez vos maisons, vos travaux, et criez en tous lieux comme moi, de toute la puissance de vos poitrines, contre les misérables acharnés à la ruine de notre patrie[2]. » Cette assignation ne tarda pas, car, le 15 avril précédent, le Pontife avait ordonné au provincial

1. Bernard Guidonis, apud Martène.
2. Manuscrits de Paris.

d'Aquitaine d'arrêter Délicios et de l'envoyer à Rome. Bernard revenait de Limous quand il apprit l'ordre pontifical. Il ne fuit pas; il monte en chaire, fait ses adieux au peuple de Carcassonne et se recommande aux prières des fidèles, devant être conduit à Rome. Les alguazils, craignant le peuple irrité et attendri de ses adieux, n'osèrent l'arrêter; mais, quelques jours plus tard, Rigaud, vicaire du provincial, vint pour le saisir dans sa cellule. Bernard repoussa l'attaque du dominicain, qui le somma de venir en cour de Rome, et, sur son refus, l'excommunia. La mort du pape délivra Délicios (6 juillet 1304). Bernard remonte en chaire et livre aux bouffonneries vengeresses de l'Albigeois le nom de ce pontife mort d'un *excès de gueule*. Boniface VIII, disait le peuple, est mort comme un chien : Benoît XI a fini comme un pourceau. Espérons mieux de son successeur ! s'écriait le tribun franciscain.

Bernard et Patris résolurent de tenter un hardi coup de main contre le roi. Le roi Louis VIII avait fondé un *obit* perpétuel en l'honneur de Simon de Montfort. Le 25 juin, anniversaire de sa mort, les prêtres, les moines, les descendants des croisés venaient processionnellement assister, dans la basilique de Saint-Nazaire, à une messe chantée pour le *repos de l'âme* du chef et du martyr de la conquête. Pendant ce sacrifice et ce chant funèbre, les patriotes murmuraient sourdement la strophe vengeresse de la mort du Loup. *Viva Tolosa*[1] *!* Patris et Bernard

1. Du Mège : la mort du Loup, Montfort.

résolurent de s'emparer de la Cité et du sénéchal à la faveur de cette procession sacrilége. Le consul disposa ses plus hardis compagnons, les patriotes les plus belliqueux. Ils devaient figurer à la cérémonie avec des épées enduites de cire. Le couvent des franciscains avait fait confectionner ces terribles cierges. Bernard lui-même devait conduire la funèbre confrérie armée de ces torches, au bout desquelles brûlait la vengeance. La procession s'ébranle, serpente dans la ville basse, passe le pont de l'Aude et monte en psalmodiant les degrés de la rampe occidentale de la Cité. Elle arrive au sommet, mais la porte tolosane reste close. Pourquoi ne s'ouvre-t-elle pas devant les pèlerins? Toutes les portes de Carcassonne gardèrent leur clôture et leur silence menaçant. On sut bientôt pourquoi. Renaud de Pecquigny, le fils du vidame, et le frère Durand, confesseur de la reine, écrivirent que le roi de Mayorque avait tout révélé au roi de France[1]. Le sénéchal Jean d'Aunai se tenait sur ses gardes; il interdit à Bernard l'entrée de Carcassonne. Délicios, payant d'audace, veut se justifier devant le roi. Des citoyens l'accompagnent à Paris : Probi Fransa et Pierre Estèbe pour Albi, Joan Marcend et Joan Servinier pour Carcassonne, Bernard Pannat pour Cordoue. Philippe le Bel refuse de les recevoir. Bernard est retenu captif au couvent des Cordeliers de Paris. Patris, les autres consuls et les principaux conjurés sont incarcérés à Carcassonne (24 août), la veille de la Saint-Louis. Ce saint dut

1. Bougès, Hist. civile et ecclés. de Carcas.

passer pour le sauveur des catholiques et des Français, conquérants de l'Albigeois. Le sénéchal Jean d'Aunai forma son tribunal de treize barons terriers du Carcassez, assistés des juges royaux du Minerbois et du pays de Sault ou de Cerdagne. Un seul de ces barons était roman, Amalric, vicomte de Narbonne, dont la versatile race avait abandonné de nouveau la cause méridionale[1]. Les douze autres étaient issus des croisés et des Français. C'étaient Gilles, Guillaume et deux Pierre de Voisins, Lambert, Guillaume, Baustius, et Amalric de Thurey ou Marly-Saissac; Ramon et Guillaume d'Aban, Guillaume de Pairi et Hugo d'Adhémar, seigneur de Lombers, et probablement issu de Montfort. Ces étrangers jugèrent les patriotes albigeois dans le château de Carcassonne. Leur procès se prolongea tout le mois de septembre. Amalric, vicomte de Narbonne, dirigea l'interrogatoire, et les fils des croisés formaient le tribunal. Ces barons revenaient de la campagne de Flandre. Peu s'en fallut qu'à leur retour ils ne trouvassent leurs familles expulsées de leurs châteaux et leurs domaines rendus aux seigneurs de Castres, de Saissac et de Bélissen, dépossédés depuis près d'un siècle. Ils opinèrent sous le frisson de ce danger. Les huit consuls de Carcassonne, chefs de la conjuration, et une multitude de notables citoyens furent déclarés coupables du crime de lèse-majesté. Attachés à la queue d'un cheval, ces magistrats populaires furent traînés vifs dans les rues de la ville

1. Archives de Narbonne.

basse jusqu'aux potences dressées hors des murs, et là pendus dans leurs robes consulaires, comme pour attacher le consulat lui-même au gibet. Ainsi périrent le grand Elio de Patris, premier consul, et ses collègues Améric Castel, Barthélemi Clavaire, Pierre-Arnaud de Guilhermi, Bernard de Marselha, Guilhem Delpech, Guilhem de Sant-Marti et Pons de Montolio, et six autres notables de Carcassonne (lundi 28 septembre). Marselha et Sant-Marti descendaient des héros de Montségur. Presque tous ont des noms chevaleresques : ils sont pourtant qualifiés de marchands; c'est qu'ils ont été dénobilisés pour catharisme, comme les Bélissen, ces grands barons pyrénéens, devenus humbles tondeurs de draps de Carcassonne[1].

Les jours suivants, les supplices devaient continuer : l'arrivée du nouveau pape Clément V les arrêta; le Pontife demanda grâce pour la cité mutilée et mourante. Mais deux mois après les exécutions recommencèrent. Les quatre consuls de Limous et trente-six notables du Rasez furent jugés à Carcassonne. Limous, confisqué sur les vicomtes, et donné à un chef de la croisade et au monastère de Prouille, était constamment en lutte, moins il est vrai contre son seigneur féodal que contre la corporation monastique. Ses archives ne sont remplies que des contestations avec les prieurs dominicains dont la rapacité de harpie s'étendait jusqu'aux dépouilles des morts, jusqu'aux suaires du sépulcre. Prouille continuait ses origines de proie.

1. Thalamos de Montpellier.

Aussi l'insurrection, prévenue à Carcassonne, avait eu le temps d'éclater à Limous, et le premier mouvement du peuple avait été de chasser les inquisiteurs et de se soustraire au vampire de Prouille. Les chefs de ce soulèvement populaire étaient Bernard Ramon Sartre et Bernard Courtali (notaire), probablement encore consuls, et qui, trois ans auparavant, avaient défendu les droits de leur cité devant les commissaires du roi, Ramon d'Aniort de la maison d'Impéria dépossédée de ses manoirs de Cerdagne, Bernard Probi, ancien consul de Limous, de la famille du tribun de Castres Pierre Probi, Guilhem et Adalbert de Flassan, descendant de ce touchant martyr qui périt dans les tortures plutôt que d'accuser la mémoire de son bienfaiteur, Roger-Bernard, comte de Foix, le héros du Midi, et dont les os gisaient depuis soixante ans dans les oubliettes de l'inquisition de Carcassonne[1]. Ces quarante citoyens de Limous furent mis à mort vers la fin de novembre (1305), et c'est dans l'intervalle de ces deux grandes exécutions que les conjurés des autres villes furent probablement suppliciés pendant ce sanglant automne. Les portes de Carcassonne, naguère ornées de fleurs et de drapeaux pour la réception de Philippe, furent décorées par ce roi d'une double avenue de gibets où les oiseaux de proie dévorèrent les restes des derniers citoyens qui fêtaient naguère le monarque et des nobles consuls étranglés dans leur pourpre et leur vertu patriotique. Les biens des conjurés furent confisqués,

1. Coutumes de Limous, p. 72.

les villes écrasées d'amendes, et le consulat populaire enfin supprimé[1]. Ainsi périrent ces magnanimes citoyens, nobles victimes de la patrie romane expirante. Les derniers consuls de Carcassonne expièrent saintement la lâcheté de ces indignes consuls qui, en 1226, livrèrent la ville à Louis VIII, après en avoir expulsé le comte de Foix et l'orphelin de Trencabel. Ajoutons toutefois que, quelque magnanime que fût leur entreprise, elle était irréalisable et chimérique. Mais cette chimère même fait la grandeur de leur trépas. Il est des temps où le plus grand triomphe c'est le martyre. Ces holocaustes patriotiques sont féconds pour l'avenir; ils servent à la liberté du monde. Le grand Elio de Patris et ses nobles compagnons sont morts pour la liberté, pour l'humanité. Par là, martyrs d'une cité, ils deviennent les martyrs de l'univers. Leurs noms doivent être chers à la France nouvelle, plus chers encore à la vieille patrie romane. Ces martyrs sont nos ancêtres. Ils sont morts pour nous. Pourquoi Toulouse ne les a-t-il pas inscrits dans son Capitole? Et pourquoi Carcassonne n'a-t-elle pas changé leur échafaud en trophée?

Plus tard, les prières de la reine, de Clément V, le nouveau pape aquitain, de Nogaret, le puissant ministre albigeois, parvinrent à fléchir le courroux du roi. Philippe s'efforça de guérir les plaies saignantes de ces nobles et tragiques cités. Il commua la peine de mort des autres conjurés en

1. Martène.

une détention perpétuelle dans les tours du Sénéchal. Il leva l'amende de 60,000 livres dont il avait écrasé Carcassonne, et celle de 30,000 livres dont il avait accablé Limous, sauf ce qu'avait déjà dévoré le fisc royal[1]. Albi, qui n'avait point trempé dans la conjuration, se racheta en payant mille livres que Guilhem Amat et Pierre de Castanet portèrent à Jehan d'Aulnai, sénéchal de Carcassonne. Il rendit quelques débris de leurs biens aux fils des martyrs. Il permit le retour des fugitifs que l'épouvante avait chassés en Espagne. Il rendit aux villes le consulat, mais entièrement transformé, et leurs anciennes libertés, mais octroyées par le trône; il leur en remit les titres revêtus de son sceau royal. Mais déjà le consulat aboli n'était plus le consulat primitif et populaire. La conquête avait d'abord réduit, puis supprimé les consuls élus par les citoyens, et leur en avait substitué d'autres, directement nommés par les seigneurs. Ces consuls féodaux, leur mandat expiré, désignaient eux-mêmes leurs successeurs qu'ils présentaient à l'approbation du seigneur, du viguier et du sénéchal. Philippe le Bel, en restituant ces débris des antiques libertés, faisait néanmoins une chose très-agréable aux cités romanes, parce qu'il conservait leurs traditions populaires, et qu'en définitive, ces consuls, quoique issus de la croisade et du despotisme royal, restaient quelquefois citoyens et patriotes. Et quelle preuve plus éloquente que ces nobles squelettes rongés par les

1. Mahul, cart. de Carcas.

vautours aux potences royales de Carcassonne[1] ?

Pendant que Patris était attaché au gibet, son ami, le vidame d'Amiens, expirait en Calabre. Pecquigny, nous l'avons vu, était allé en Italie dans le dessein d'en appeler au pape. Les inquisiteurs de Toulouse l'y suivirent pour l'accuser devant Benoît XI. Ce Pontife, banni de Rome, résidait à Pérouse. Le vidame arriva dans cette ville avec ses calomniateurs. Le jour de la Pentecôte, il voulut assister, dans la cathédrale, à la messe pontificale. Benoît XI était sur son trône sacerdotal. Piétro de Braïda, son maréchal, assistait le Pontife. Dès que Pecquigny entra dans la basilique, le vieux pape l'aperçut et, furieux, s'adressant à Braïda : « Chassez, s'écria-t-il, ce patarin ! » Le vidame est expulsé de l'église ; il sortit de Pérouse, et traîna de ville en ville l'anathème pontifical. Il se réfugia dans le royaume de Naples où régnait une dynastie consanguine et vassale de la France. Dans son exil il apprit la mort de Benoît XI, son juge, et celle de son accusateur, Guillaume de Peyre. Mais la vacance du saint-siége retardant sa réhabilitation, accéléra sa mort. Il n'eut pas le temps d'attendre l'élection d'un pape aquitain. Il mourut de désespoir en Calabre, martyr de la justice et de l'humanité. La nouvelle de sa mort arriva en Languedoc le lendemain du supplice des consuls (29 septembre). Il fut comme le quinzième martyr de Carcassonne. Le

1. Libertés et coutumes de la ville de Limous. Deux ordonnances de Philippe le Bel, datées de Poissy, 15 août 1307.

peuple le pleura ; les franciscains d'Albi célébrèrent une messe pour l'infortuné baron, et Bernard fit son oraison funèbre aux cordeliers de Paris. Jehan de Pecquigny, dit un contemporain, était un chevalier *sage*, *loyal* et *très-gentil*, expert *dans la foi catholique*. Mais son catholicisme, ennemi de Dominique, était de la nuance de Johan d'Olive et de Délicios. Les dominicains s'acharnèrent sur sa mémoire. Ils dirent que le noble excommunié était mort sans prêtre, sans sacrement, et comme un maudit. Quoi qu'il en soit, son hérésie fut l'humanité, sa sympathie pour la grande infortune romane. Voilà pourquoi nous inscrivons son nom dans le martyrologe du Paraclet. Que notre hommage attendri soit doux à ses généreuses cendres, exilées aux confins de l'Italie, dont le sépulcre est ignoré, mais qui furent probablement recueillies dans quelque monastère de Joachim de Flore[1].

V

DÉLICIOS, SES DERNIÈRES LUTTES, SA CONDAMNATION, SA MORT.

Toutes les colères de Philippe et de Clément V se réunirent alors sur la tête de Délicios, le dernier survivant de la conjuration romane. Au mois de novembre, pendant le supplice des consuls de Limous, le grand captif fut conduit à Lyon pour que

1. Nangis, Chron. de Saint-Denis.

son martyre décorât le couronnement du Pape. Mais Clément n'avait pas pris en vain son nom symbolique. Il était roman, débonnaire, épicurien. Le Pontife ne se pressa pas de juger le tribun. Il le retint à Lyon jusqu'en février, pendant les fêtes et les installations de sa papauté. Puis il l'amena dans son cortége à Mâcon, Nevers, Bourges, Limoges, Périgueux et Bordeaux. De Bordeaux, Clément se rendit à Poitiers pour sa fameuse entrevue avec Philippe. Il se fit suivre de Bernard, le déposa au couvent des Mineurs de Saint-Julien de Limoges, et l'appela bientôt à Poitiers pour confronter l'orateur et le roi. Bernard ne parut pas en suppliant. Il dédaigna de s'excuser, de se justifier : il se plaignit même avec fierté ; il accusa les juges royaux, il défendit les condamnés de Carcassonne ; il réhabilita la mémoire des magnanimes consuls, comme il avait fait l'oraison funèbre du noble vidame d'Amiens. Délicios cette fois s'élève au niveau de ces martyrs. Philippe l'écouta, dédaigna ses discours, négligea sa tête, et sur sa demande lui rendit la liberté. Le tribun communiquait sa générosité au tyran [1].

Délicios retourne à Carcassonne. Il retrouve la cité meurtrie, ensanglantée, mais guérissant de ses blessures. Il revoit l'Albigeois, terrorisé par tant de grandes morts, mais secouant son effroi et son horreur. Le Midi, reprenant cœur, recommençait ses plaintes et ses murmures. Ce ne sont plus des citoyens qui maintenant accusent les inquisiteurs.

1. Manuscrits de Paris.

C'est l'abbé de Gaillac, les chanoines de Saint-Salvi, des moines et des prêtres d'Albi qui les dénoncent au pape comme les auteurs de toutes les infortunes de l'Albigeois. Clément V, ému, nomme les cardinaux Pierre de la Chapelle et Bérenger de Frédol pour recueillir les plaintes, réformer les abus, inspecter les prisons (12 mars). Les cardinaux se rendent d'abord à Carcassonne (15 août), ils visitent les tours, destituent les geôliers, donnent de nouveaux gardiens, adoucissent les tourments, musellent les inquisiteurs. Parmi les quarante et un détenus de Carcassonne, on remarque Lambert de Foisset (un petit rameau de Foix), Joan Bauderia, Guilhem Fenassa, parents des conjurés, et trois femmes, Méralda, Galbarda et Marchésia. Plusieurs étaient infirmes, perclus de vieillesse. Ils dirent qu'ils étaient affaiblis par l'exiguité des cachots, le défaut de lits, la privation d'aliments et la rigueur des tortures, jusqu'à *rendre l'esprit* [1]. Ils font descendre un rayon d'espoir dans les cachots d'Albi, et suspendent l'Évêque, l'irascible Bernard de Castanet. Enfin, ils prononcent l'absolution du généreux et infortuné vidame d'Amiens. Cette justice tardive est le triomphe de Délicios, accompli par Bérenger de Frédol, ordonnée par Clément V.

Clément V inaugura son pontificat par ce grand acte réparateur. Cependant les conjurés albigeois vivaient cachés dans les déserts. Dès qu'ils apprirent l'élection d'un pape aquitain ils eurent un peu d'espoir ; quand ils connurent

1. Archives d'Albi; Compayré, *Mél. hist.*, note 65.

l'amnistie, ils sortirent des bois et des rochers. Probi, réfugié en Gascogne près du sénéchal Reynauld de Pecquigny, fils de l'illustre vidame, accourut à Avignon pour obtenir son pardon du Pape. Il y trouva réunis pour le même objet ses anciens compagnons, Garcia, Castanet, Fransa, Joan de Caraman et d'autres chefs d'Albi, de Limous et de Carcassonne. Mais pour arriver jusqu'au Pontife, ils durent s'adresser aux cardinaux, et compter d'avance à Ramon de Goth, neveu de Clément V, 2,000 livres, à Pierre Colonna 500 florins, autant aux autres dignitaires de la cour pontificale. Ils n'obtinrent rien de tous ces prélats gascons et italiens, et ils revinrent dans l'Abigeois s'abandonner à toutes les exigences des inquisiteurs. Pendant la négociation Clément a changé : il désavoue Bérenger de Frédol, rétablit l'évêque d'Albi, et lâche la chaîne aux dominicains. Les menaces des inquisiteurs, la joie des peuples aquitains, avaient sans doute effrayé le faible Pontife. Le catharisme s'agitait des deux côtés des Alpes. Le frémissement des Albigeois répondait au soulèvement des Lombards. Les Italiens, insurgés par Dolcino, livrèrent bataille dans les plaines de Novarre. L'inquisition ultramontaine fit main basse sur les vaincus, et les flammes dévorèrent leur chef infortuné. De là sans doute les alarmes de Philippe le Bel et de Clément V[1].

Les conjurés retombèrent donc des griffes des cardinaux aux serres des inquisiteurs. Rançonnés

1. Baluze.

à Avignon, ils furent détroussés à Carcassonne, jetés dans les cachots, ou forcés de regagner leurs forêts. Albi lutta, quinze ans encore, tant que vécut Délicios. Trois mois seulement avant la condamnation du grand tribun, la noble cité sentit défaillir son cœur et demanda grâce pour sa magnanime résistance à l'inquisition et à l'évêque Bernard de Castanet. Le 11 mars 1319, dans l'église de Sainte-Cécile, en présence de Béraud, évêque d'Albi, de Déodat, évêque de Castres, et de Jehan de Belna, inquisiteur, les consuls, au nom des citoyens réunis dans la basilique, *supplièrent humblement*, pour les vivants et pour les morts, d'être relevés de toutes les sentences d'excommunication[1]. L'évêque et l'inquisiteur répondirent : Nous vous absolvons, et ordonnons que les consuls d'Albi fondent une chapelle dans l'église ou le cimetière de Sainte-Cécile ; qu'ils contruisent un portail à l'église des Frères-Prêcheurs, qu'ils payent 50 livres pour l'érection de l'église des Carmes ; et qu'ils élèvent deux tombes de pierre : l'une au frère Geoffroy des Abluses, au couvent de Lyon ; l'autre au frère Foulques de Saint-Georges, au couvent de Carcassonne, inquisiteurs morts dans une grande pauvreté à cause de ces persécutions. Quant aux consuls et conseillers des années 1302, 1303 et 1304, nous leur enjoignons, outre les autres pèlerinages, de visiter les églises de Sainte-Marie de Rocamadour, de Saint-Gilles en Provence, de Sainte-Marthe de Tarascon, de Sainte-Madeleine à Saint-

1. Limborch, 236.

Maximin, de Saint-Vincent de Castres, etc., avec des certificats de chacun de ces lieux saints. Néanmoins, nous nous réservons d'appeler demain nominativement certaines personnes jugées plus coupables et de leur imposer des pénitences dignes de leurs crimes. Les dépenses restent à la charge de la cité d'Albi. Fait en présence du très-révérend père et seigneur Déodat, évêque de Castres, du seigneur Déodat, abbé de Candeil, et du chevalier Philippe de Paulin (Lautrec). Ainsi finit cette magnanime protestation d'Albi, dernier acte convulsif d'une révolution patriotique qui durait depuis plus d'un siècle[1].

Cordoue résista deux ans de plus, haute de site et de cœur. Elle ne fléchit qu'en 1321. Vers la fin de juin, Béraud, évêque d'Albi, représenté par son vicaire général, et les inquisiteurs de Toulouse et de Carcassonne dressèrent leur tribune sur le *Mercadal*. Le prieur des dominicains fit un sermon en langue romane où il exposa le crime des Cordouans. Les consuls prosternés demandèrent *grâce*. Le peuple éploré cria *miséricorde*. Ils implorèrent leur pardon pour leur héroïque lutte contre l'évêque Castanet et les inquisiteurs que leurs pères avaient, cent ans auparavant, noyés dans les piscines de la cité où ils venaient allumer leurs premiers bûchers. Les commissaires prononcèrent enfin l'absolution. Ils leur imposèrent, entre autres pénitences, de construire une chapelle en l'honneur de saint Dominique, de saint Pierre de

1. Archives d'Albi. Compayré, p. 509.

Vérone, de saint Louis et de sainte Cécile. Saint Dominique et saint Pierre représentaient le despotisme inquisitorial; saint Louis figurait la conquête, la croisade; sainte Cécile était le symbole du génie national, de la musique et de la poésie, crucifiée entre ces hommes du fer et du feu, ensevelie, avec les cendres de sa lyre et les ossements de son peuple, sous les homicides autels du Moloc dominicain. De cette grâce furent exceptés six ou huit proscrits et leur magnanime chef Pannat, réservés au gibet des consuls de Limous et de Carcassonne[1].

L'inquisition, on le pense bien, ne laissa pas en repos Délicios. Le grand tribun, par sa présence et sans doute aussi par sa parole, agitait l'Albigeois. Les dominicains voulurent mettre en exécution l'anathème pontifical. Bernard se défendit avec son ordinaire intrépidité. Il en appelle au roi, il en appelle au Pape. Il se rend à Paris, puis à Avignon, et revint avec sa liberté (1310). Peut-être lui conseilla-t-on le silence ou l'exil. Quoi qu'il en soit, il revient braver une dernière fois les dominicains. Il dit adieu à Albi, Limous, Carcassonne, les théâtres de sa gloire, et disparaît du monde. Se cacha-t-il dans quelque couvent franciscain? Vécut-il ignoré dans les forêts de l'Albigeois? Aima-t-il mieux se retirer en Espagne ou en Italie? Reçut-il une hospitalité inquiète de Ramon Lulle et de l'infant de Mayor-

1. Musée de Toulouse, tombeaux des évêques, statues foulant les chiens albigeois qui rampent et lèchent leurs pieds.

que? Il est plus probable qu'il chercha un orageux abri auprès de ses compagnons Joan de Bonamour et Amanieu d'Armagnac, dans la révolution de Toulouse. Quoi qu'il en soit, il disparaît comme emporté par un tourbillon. C'est pendant cette hégire que Clément V fit condamner, au concile de Vienne, les doctrines de Joachim de Flore, de Joan d'Olive et de l'*évangile éternel*.

Deux ans après le concile, on le retrouve au couvent des Mineurs de Béziers. Clément V n'est plus. Philippe le Bel l'a suivi dans le tombeau. La vacance du saint-siége dura deux ans. C'est pendant cet interrègne pontifical que Bernard crut pouvoir reparaître impunément au soleil. Vieux et brisé, il est venu attendre la mort dans le silence et l'obscurité d'une cellule, sous le triple patronage de la mémoire amie de Richard-Neveu, le collègue du vidame d'Amiens, mort récemment évêque de Béziers (1300), du docte et généreux cardinal, Bérenger de Frédol, son prédécesseur comme évêque et son successeur comme commissaire royal, et de l'énergique et fière population dont le massacre par les croisés forme le prologue de notre martyre séculaire. L'heure approchait où le grand tribun allait ajouter sa page funèbre au martyrologe de la patrie romane.

Les cardinaux, après deux ans de débats entre les Français et les Italiens, finirent, dans la ville de Lyon, par nommer Jean XXII. Jacques, fils d'Arnauld Euze (Deuze, Duèze, Dossa), cordonnier de Cahors, vint s'asseoir au trône pontifical d'Avignon[1]. Jacques Euze formait un contraste absolu avec Bertran de Goth, pape voluptueux mais magnifique et patriote. C'était un petit vieillard laid, maigre, irascible, superstitieux, rapace, dominateur, mais dominé lui-même par l'inquisition et la royauté. Sa tiare pontificale est brodée d'un filet de fleurs de lis, et le lion de ses armoiries porte à sa griffe la fleur de France. Après le grand Philippe, et le débonnaire Clément, on était tombé à un petit roi et à un mauvais pape. Jean XXII était l'ennemi des franciscains, et conséquemment de Bernard, le héros de leurs cloîtres patriotes.

Le vieux tribun se tenait coi, muet dans sa cellule, et se croyant peut-être oublié du monde. Mais les dominicains ne voulurent pas laisser mourir en repos l'adversaire qui leur avait suscité tant de jours agités et orageux. Délicios est cité devant le pape. Le 19 mai (1217), il quitte Béziers ; le 22, il arrive à Avignon ; le 24, il est mis sur la sellette. Son procès est instruit par Guillaume Méchin, évêque de Troyes, et Pierre le Texier, abbé de Saint-Saturnin de Toulouse. Bernard est interrogé sur soixante articles. Les soixante crimes se réduisent enfin à trois : il a pendant vingt ans soulevé contre l'inquisition les peuples albigeois. Il a conspiré avec les consuls de Carcassonne, et l'infant de Mayorque contre le roi de France. Enfin, il a fait empoisonner le pape Benoît XI[2]. Les deux premiers chefs sont

1. Baluze. Lavaissière. Villani. Géraldy.
2. Manuscrits de Paris.

aussi évidents que le soleil; mais ils sont couverts par l'amnistie du roi Philippe et du pape Clément V. Il ne reste donc debout que l'empoisonnement pontifical. Bernard est accusé d'avoir envoyé à maître Arnauld de Villeneuve, son illustre ami et médecin du pape, un messager porteur d'un coffret contenant une lettre de sa main, avec des poudres et des philtres par lesquels il a produit la mort du pontife, mort dont il a prédit l'instant aux gens d'Albi, et qu'il connaissait par un livre rempli de cercles et de signes cabalistiques. Benoît, on le sait, était mort d'indigestion, et le seul crime de Bernard était d'avoir ri et fait rire de ce trépas gastronomique, et de s'être réjoui de l'avénement prévu du tolérant et patriote Clément V. Délicios, d'abord, refusa de répondre, mais comme l'accusation se prévalait de son silence, il s'expliqua avec une fière et dédaigneuse brièveté. Il se plaignit aussi qu'au lieu de commissaires obscurs on ne lui eût pas donné pour juges les cardinaux présents à la cour d'Avignon. Les inquisiteurs, pour le confondre, appelèrent des témoins, ses anciens amis, maintenant ses accusateurs involontaires, Bès, Fransa, Castanet, les syndics d'Albi. Ils déposent qu'un jour Délicios, en présence de Fransa, envoie Bès chercher de la toile et de la cire, charge Bès et Fransa d'envelopper un certain coffret de cuir avec la toile cirée, et un certain Estèbe, son acolyte, de porter le mystérieux coffret en cour romaine, à Me Arnauld de Villeneuve. C'est sur cette historiette en l'air que les inquisiteurs échafaudèrent l'accusation de l'empoisonnement de Benoît XI. Cette conjecture

devient certitude dans la bouche d'un pape superstitieux et qui croyait à la magie, et Jean XXII, de sa science infaillible, affirma que Bernard a fait mourir le *seigneur Benoît, veneni poculo*[1]. Dans tous les cas, Délicios n'aurait été que le complice; c'est Arnauld qui serait l'exécuteur : et quelle vraisemblance que Clément V eût choisi pour son médecin l'assassin de son prédécesseur? Villeneuve, en effet, se rendait, en cette qualité, près du nouveau pontife, lorsqu'il mourut en mer sur le vaisseau qui l'apportait à Avignon.

Le 16 juillet 1319, Jean XXII renvoie l'accusé devant l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Pamiers et l'évêque de Saint-Papoul. Sous la garde du sénéchal de Toulouse, Bernard est conduit dans cette grande cité. Il traverse Montpellier, son berceau, Béziers, son dernier refuge, Narbonne, Carcassonne, les théâtres de sa gloire. Il sait qu'il marche à la mort. Mais il est calme, l'esprit serein, et déjà comme dans le ciel. Il cause avec le sénéchal des quatre religieux de son Ordre brûlés naguère à Marseille (7 mai 1318). Il prend la défense de ces disciples infortunés de Joan d'Oliva. Il glorifie même le chef de la secte, Joachim de Flore. De Carcassonne, par Montréal, Fanjaus, Mazères, il gagne la vallée de l'Ariége, suivant la voie romaine, et de Portet il descend en bateau la Garonne jusqu'à Toulouse. De Toulouse, où sa présence excite peut-être quelque frémissement sympathique, il est renvoyé tout à coup à Castelnaudari. C'est là que s'ins-

1. *Ibid.* Doat, Inq. de Toulouse.

talle le tribunal. La cour entre en séance le 3 sept. (1319). Sur leurs siéges figurent Joan Ramon de Commenges, archevêque de Toulouse, Ramon de Montuéjols, évêque de Saint-Papoul, Jacques Fournier, évêque de Pamiers, et Jehan, comte de Forez, les nouveaux réformateurs du Midi, Jehan de Belna, inquisiteur, le sénéchal de Toulouse Guy de Guyon, et Americ de Cros, sénéchal de Carcassonne. Le sénéchal de Toulouse, au nom du pape, présente Délicios et les pièces du procès que Bernard reconnaît authentiques. Au nom du roi, les réformateurs invitent les juges à accélérer le jugement qui traîne depuis deux ans. Enfin, l'inquisiteur Jehan de Belna se charge de fournir un surcroît de preuves dans le cas où le dossier ne démontrerait pas suffisamment les attaques de Bernard contre l'inquisition. Le pape et le roi réclamaient leur proie [1].

Le lendemain, l'archevêque de Toulouse s'excuse de ne pouvoir présider ces assises, dont il laisse la direction à ses deux suffragants. Il retourne dans sa métropole, et de Castelnaudari la cour se transporte à Carcassonne. Ces démissions, ces translations, ces déplacements perpétuels indiquent de grandes inquiétudes, des troubles de conscience et des agitations populaires. Ramon de Commenges était d'une grande race chevaleresque. Bernard V, son ancêtre, fut un des héros de l'épopée romane. Il était allié à la maison de Montpellier. Il est possible que Ramon, conservant un sentiment national,

1. Baluze.

ne voulut pas prononcer la sentence de son parent, l'orateur populaire du Midi, condamné d'avance par le pape et le roi, et qu'il abandonna leur victime aux dominicains. Il est probable que les insurrections récentes de Toulouse firent transporter le tribunal à Castelnaudari, et que les frémissements orageux du Lauragais et de la Montagne-Noire le firent émigrer de nouveau jusqu'à Carcassonne, dans les fortes tours de l'évêque et la double enceinte crénelée du roi. De stations en stations funèbres, le martyr se rapprochait de son tombeau. Maintenant (12 sept.) la cour siége dans le palais de l'évêque, dans les hautes et formidables tours occidentales de la cité [1]. Le vieux évêque, Pierre de Rochefort, le même qui venait de faire construire le transept et le chevet gothique de Saint-Nazaire, remplaçait l'archevêque de Toulouse et présidait le tribunal. Le 2 octobre, Délicios est appelé sur la sellette. Il est d'abord accusé d'avoir voulu ruiner l'Inquisition dominicaine dans l'esprit du peuple, du pape et du roi. Bernard l'avoue; il complète l'accusation, il corrobore les témoignages, il se vante et fait gloire de son crime patriotique, de son forfait de christianisme et d'humanité. Son seul regret, c'est de n'avoir pas renversé l'odieuse tyrannie qui dévore le Midi depuis un siècle.

Sur la seconde question, sa conjuration avec l'infant de Mayorque, Bernard est moins complet et moins hardi. Ce n'est pas qu'il craigne de compromettre don Fernand. Ce jeune prince, le libérateur

1. Viollet-Leduc.

espéré de Carcassonne, est mort. Les juges le pressent, ils ne peuvent vaincre ses réticences, ils mandent l'official de Limoûs, Hugues de Badafeuille. et le chargent de mettre Bernard à la torture. L'official, toutefois, ne tortionnera pas le frêle vieillard jusqu'à lui rompre un membre ou lui arracher l'âme. Délicios est emmené; des greffiers le suivent; le tourmenteur instrumente; le vieillard disloqué reste muet. Mais le lendemain, ramené sur son banc, les os brisés, Bernard fait de lui-même, avec simplicité, avec sérénité, le récit de la conjuration: son entretien à Nîmes avec don Fernand, son accord à Carcassonne avec Patris, son message vers l'infant à Pla-del-Cos. Il n'en est pas le chef, mais le mandataire tardif. Au surplus, il s'en est expliqué devant Philippe le Bel et Clément V. Il a été absous et par le monarque et par le pontife. Que prétend donc maintenant l'Inquisition [1]?

Quant au troisième chef d'accusation, l'empoisonnement de Benoît XI, Bernard le repousse avec indignation, avec horreur. Mis de nouveau à la torture, il n'avoua rien, ni avant, ni pendant, ni après les tourments. Son plus âpre tourment ne fut ni la tortion, ni l'extortion. Les témoins sont appelés : ce sont ses anciens amis; les consuls, les syndics, les citoyens dont vingt ans il fut le chef et l'oracle. Nous les connaissons tous : Garcia, Probi, Fransa, Delpech, Fenassa, Bauderia, Amat, les deux Marsend; tous ses complices, sous la terreur, cherchent leur salut, en chargeant, hélas! le tribun et le mar-

1. Limborch, *Hist. inq.*

tyr. Les débats avaient duré six mois; enfin, le samedi, 8 décembre, le tribunal rendit son jugement. Des trois chefs d'accusation, le dernier, l'empoisonnement du pape Benoît, fut écarté comme invraisemblable et chimérique. Délicios fut condamné, malgré la double absolution, comme traître au roi de France, ennemi de l'Inquisition, et nécromancien. « Ayant été, disait la sentence, dépouillé de sa dignité sacerdotale, il sera déposé dans un cachot où des chaînes de fer le tiendront captif, et jusqu'à la fin de sa vie, il n'aura pour nourriture que du pain et de l'eau, » le pain de l'angoisse et l'eau de la tribulation [1].

Après la sentence, la cour se mit en marche, descendit par la porte Tolosane, passa le pont de l'Aude, et vint siéger sur un vaste échafaud dressé sur la place centrale du bourg. C'était là que se faisaient les sermons dominicains. On dégrada le prêtre, on dépouilla le moine de sa robe, on le revêtit de sa casaque de prison, linceul du tombeau, et on le remit à l'inquisiteur Jehan de Belna, geôlier de son enfer. A cette dégradation assistèrent les évêques de Carcassonne, Saint-Papoul, Castres, Aleth et Mirepois, les abbés de la Grasse et de Montaulio, les descendants des conquérants Guillaume de Voisins et François de Lévis, frère du maréchal de l'Inquisition. Jean de Belna, remontant vers la cité, ramena son captif dans son donjon dominicain et le jeta dans les basses-fosses de la Mura, tour construite sur le glacis occidental. Le vieillard, les fers aux pieds,

1. Doat, Baluze, Limborch.

la chaîne aux reins, le carcan au cou, ne vécut que quelques mois. Il mourut un peu avant Pâques, peut-être le jour de la crucifixion du Christ. Il mêla ses os aux cendres de Ramon de Pérelha, qui gisaient depuis quatre-vingts ans dans ce sépulcre, et peut-être à celles du dernier vicomte régnant de Carcassonne, mort depuis cent dix ans, et le premier martyr de la patrie romane. Le projet de Bernard de renverser l'inquisition par la royauté et d'arracher à la royauté l'indépendance du Midi, est un projet certainement magnanime, mais chimérique. Le tribun franciscain ne manqua ni d'habileté, ni de grandeur, ni d'héroïsme. Il est l'orateur éclatant de l'Ordre de Joan d'Olive, et le glorieux confesseur des mystiques de Narbonne. Délicios est le Savonarole de l'Albigeois [1].

VI

CONDAMNATION D'ARNAULD DE VILLENEUVE. — MORT DE RAMON LULLE. — OLIVISTES BRULÉS A MARSEILLE. — LES JOACHIMITES D'ITALIE SE RÉFUGIENT EN SICILE. — LEUR DISPERSION EN ORIENT. — CONDAMNATION DU COMMENTAIRE DE L'APOCALYPSE DE JOAN D'OLIVE. — ILS ONT UN GÉNÉRAL, UN EMPEREUR, UN PAPE. — L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Jean XXII, ce pape dominicain, lâcha l'inquisition contre les parents, les amis et les adhérents de Délicios. Après la mort du pontife, sa famille se

1. Bibliothèque nationale, manuscrits latins, nº 4270. *Processus insignis contra fratrem Bernardum Delitiosi* : source originale de toutes les biographies de Délicios.

releva, car on trouve vers la fin du siècle, *Guilhem de Montpellier, abat de San-Gilis* [1]. A la tête de ses amis étaient Arnauld de Villeneuve et Ramon Lulle, deux descendants d'Albigeois, l'un Valencien et l'autre Baléare.

Arnauld était le fils d'un Villeneuve de Lauragais qui avait suivi le Conquistador à la conquête de Valence. Il avait étudié la médecine à Montpellier et à Cordoue et était devenu le plus grand médecin du siècle. Il appartenait évidemment, mais avec une nuance, à l'école de Joan d'Olive. Comme les Albigeois, ses ancêtres, il était clerc et médecin. Au commencement du siècle, étant à Paris, il dogmatisa contre les dominicains et les clercs de Sorbonne. Menacé, il se réfugia auprès de Fédérigo, roi de Sicile de la maison d'Aragon. Il fut accusé d'avoir avec Délicios empoisonné le pape Benoît XI. Mais Clément V, son successeur, le nomma son médecin pontifical, et, comme il se rendait de Sicile en Provence, il périt dans un naufrage [2]. Le grand alchimiste devait être suspect à Jean XXII. Quinze erreurs furent relevées dans ses écrits par l'inquisition de Tarragone. « Satan, disait-il, a détourne la chrétienté tout entière de la vérité du Christ. Il l'a tellement sucée et vidée qu'il ne reste plus que l'écorce de l'orange, c'est-à-dire l'apparence du culte. La foi du peuple est diabolique et on le conduit en enfer. Les moines sont sans charité et falsifient la doctrine du Christ. Les docteurs ont

1. Thalamus anno 1379.
2. Villani, IX, 3.

tort d'altérer la théologie par un mélange de philosophie. Les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel. La fin du monde arrivera l'an 1335. » On sent dans ce médecin du pape, ennemi des formes catholiques, l'accent exalté des mystiques de Narbonne. Ses dogmes furent condamnés et ses écrits brûlés, à défaut de ses os roulés par la mer. Quatre étaient en latin et neuf en valencien, c'est-à-dire en langue albigeoise (1317)[1]. Le grand alchimiste fut encore accusé d'avoir cherché le mystère de la génération spontanée et d'avoir voulu créer un homme en infusant du sperme humain *in utero cucurbitæ*. C'est le rêve de tous les Faust et les Paracelse du moyen âge[2].

Ramon Lulle, l'autre ami de Délicios, eut un sort plus beau. Lapidé par les Maures de Bougie et recueilli par un vaisseau génois, son corps fut poussé par la tempête aux îles Baléares. Les Mayorquins l'accueillirent comme un martyr; les franciscains, au tiers-ordre desquels il appartenait, l'inhumèrent dans leur monastère, situé sur un promontoire élevé de la côte. Son martyre protégea d'abord sa mémoire, qui fut pourtant menacée par les dominicains de siècle en siècle. Malgré cette menace de l'inquisition, Lulle est un saint baléare et un héros de l'esprit humain (1315).

La doctrine de Joan d'Olive, broyée au pressoir du concile de Vienne, se répandit comme une huile

1. Émeric, 316.
2. Mariana.

ardente dans toute l'Europe. Ses livres, traduits en langue romane et dans toutes les langues vulgaires, multiplièrent immensément ses disciples dans tout l'Occident. On les trouve en Angleterre, en Allemagne, en Flandre, en Lombardie, en Sicile. L'albigisme renaissait en olivisme. Il revivait dans les vieux foyers cathares. Les olivistes s'appelaient en Angleterre Lollards ou chanteurs, en Flandre Beggards ou prieurs, en France Beguins, en Italie Fratricelles, en Provence Frères de l'Esprit. Et, en effet, leur ordre était une transformation mystique de l'Église du Paraclet. Narbonne restait leur ville sainte. C'est là qu'était la tombe d'Oliva. Ses cendres faisaient des miracles. Béziers était le berceau de l'ordre. C'est de là qu'Oliva était parti; c'est là qu'était revenu Délicios. Béziers prêta au suave olivisme son énergie tragique. Les Spirituels s'emparèrent des couvents fransciscains. Nous avons vu que, cités par le pape, ils se rendirent à Avignon avec Bernard, leur orateur, en tête. Mais Délicios fut incarcéré, et quatre de leurs chefs mis en jugement. C'étaient Joan Barravi de Toulouse, Pons Roca de Narbonne, Déodat Michel et Guilhem Salto. Ces noms sont albigeois : les trois premiers étaient prêtres, le quatrième seulement diacre. Transférés à Marseille, ils furent livrés au franciscain Michel Le Moine, inquisiteur de Provence. Ils refusèrent d'obéir au pape, et à Michel de Cesenna, général de l'Ordre. Rejetant toute grâce, ils montèrent stoïquement au bûcher (7 mai 1318). Leurs frères les honorèrent comme martyrs, et Délicios, ap-

prenant leur mort, fit, nous l'avons vu, en marchant vers son propre trépas, leur éloge funèbre [1].

Les Fratricelles d'Italie descendirent vers la Calabre, autour du monastère de Flore, leur berceau, et de la tombe de Joachim, leur patriarche. Puis ils se réfugièrent en Sicile, dans les monastères de l'Etna, prêts à passer en Orient. L'Orient les attirait. Ils sortirent du continent et de l'ordre franciscain. Une fois en Sicile, ils se nommèrent un général, Arigo de Ceva; ils élurent des provinciaux, des custodes, toute une hiérarchie. Ils fondèrent de nouveaux monastères, et choisirent des robes et des capuces plus étroits et plus pauvres en opposition au faste et à l'élégance mondaine qui gagnait le franciscanisme romain. Les Fratricelles siciliens soutenaient qu'il existait deux Églises, l'une charnelle, fastueuse, voluptueuse, et noire de crimes, la Babylone romaine; l'autre spirituelle, pauvre, chaste, frugale, la Jérusalem de Joachim. Le pape, les évêques, les prêtres catholiques n'ont aucune autorité. C'est dans les Spirituels qu'est le sacerdoce. Le sacerdoce se perd par le péché. Jurer est un péché mortel. L'Évangile éteint, ou plutôt obscurci, n'est ravivé que par les Frères de l'Esprit. Ils ajoutaient que l'Antechrist étant venu, la fin du monde était proche [2].

Jean XXII, qui se reconnaissait dans cet Antechrist, lança contre les Fratricelles la bulle *Gloriosam ecclesiam* (1318). Il écrivit à Fédérigo, roi de Sicile, de les expulser de son île. Ceux qui furent pris furent jetés dans les basses-fosses des franciscains orthodoxes; les fugitifs se dispersèrent en Afrique et en Asie. Cette mysticité joachimite, d'origine cathare, achevait de s'évaporer dans la rêverie germanique. Les inquisiteurs allemands découvrirent une colonie de Spirituels à Crems en Autriche. Comme les Bogomiles et les Albigeois, ils avaient douze apôtres, mais au lieu d'un seul patriarche, ils en avaient deux, qui prétendaient recevoir leur ordination de Dieu même. Ils prétendaient encore que Satan, injustement banni, serait rétabli, avec ses compagnons, dans le ciel. « Si Marie est restée vierge, elle n'a pas enfanté un homme, mais un ange. Pour les Parfaits, plus de Christ terrestre, plus de sacerdoce, plus de sacrements, plus de culte, plus de jeûne, plus de prières, mais l'amour pur, l'adoration mystique, éthérée. A quoi bon ces rites cérémoniels par lesquels l'âme débile, comme un oiseau mouillé, montait de branche en branche vers le ciel? Maintenant elle plane dans la lumière, elle possède l'impeccabilité, la pleine béatitude, la vision même de Dieu. Toute perfection comme toute félicité sont contenues dans la possession du Paraclet [1']. » C'était, on le voit, une transformation de l'albigisme, des réminiscences d'Origène et des pressentiments lointains de Fénelon. Un patriarche fut brûlé à Vienne, d'autres à Passau, à Crems. Ils étaient plus de huit mille en Autriche.

1. Rainald, 318.
2. Émeric. — Bulle *Gloriosam*.

1. Trithem. chron., p. 139.

Traqués en Allemagne, ils se réfugient en Bohême, car le catharisme est slave. Mélangés aux Vaudois et comprimés pendant cent ans, ils éclateront dans le tonnerre de Ziska.

Jean XXII voulut, à l'exemple de Clément V, condamner les doctrines de Flore et de Narbonne. L'Apocalypse était l'épopée prophétique des Joachimites comme des anciens cathares. Joan d'Oliva avait écrit un commentaire sur la vision de Pathmos. Le Livre Joannite, selon lui, révélait sept évolutions du christianisme. La première commençait à la descente du Saint-Esprit : c'était l'Église judaïque. La seconde, à la persécution de Néron, c'était l'Église du martyre. La troisième, à la conversion de Constantin, c'était l'Église des conciles. La quatrième, à saint Antoine, c'était l'église des Saints des Déserts. La cinquième, à Charlemagne, c'était l'Église des prélats et des moines possédant. La sixième, à Joachim et saint François, c'était l'Église du renouvellement évangélique et de la condamnation de Babylone. La septième enfin, à la mort de l'Antechrist et au jugement dernier, c'était l'Église du triomphe et de la gloire céleste[1].

Selon Joan d'Oliva, on était à la sixième époque, c'est-à-dire au temps de la condamnation de Babylone de l'Église romaine et du monde. C'est le renouvellement de l'Église et même de l'Évangile. Joachim et François ont apporté l'Évangile éternel. C'est aussi le règne du Saint-Esprit. Après le Père, créateur et juge, après le Fils, verbe et docteur du

1. Baluze. Miscel., I, 213.

monde, venait l'Esprit, et son règne était une ivresse, une extase, et comme une fournaise de l'amour divin. Joan d'Olive prétendait tenir d'un ami du frère Léon, compagnon de François, qu'une grande persécution allait envelopper l'Église de Dieu, mais que c'était l'agonie de Babylone et de l'Antechrist, c'est-à-dire du pape et de l'Église romaine. Et qu'en même temps que l'Église de Dieu sortirait de cette tempête saint François, le nouveau Christ endormi dans la crypte de la Portiuncula, ressusciterait glorieux et régnerait sur les élus avec l'Évangile éternel.

Jean XXII fit examiner le commentaire de Joan d'Olive par huit docteurs, soumit leurs rapports au savant théologue et jurisconsulte Silvestri, évêque de Cosence, et enfin en consistoire public, entouré des cardinaux, prélats et docteurs, anathématisa l'hérésie de Joan d'Olive. Sortis des vieux foyers cathares et formés des mêmes éléments, les Fratricelles reproduisirent les modes d'expansion des Albigeois. Ils s'élurent un général, un empereur, et même un pape. Le général, nous l'avon vu, c'est Arrigo de Léon. L'empereur, c'est Louis de Bavière[1]. Ils se groupèrent autour de ce césar, comme dans le siècle précédent les cathares autour de Frédéric II de Souabe. Enfin, Louis de Bavière opposa à Jean XXII, son ennemi, un antipape fraticelle, qu'il fit sacrer à Rome, et qui régna au Vatican désert. C'est Pierre Rainallucci, natif de Corberio, dans l'Abruzze, franciscain, homme

1. Villani, X, I, 17, 20.

d'une grande réputation d'habileté, de science et de vertu, qui prit le nom de Nicolas V. Le joachimisme trôna un moment dans Rome (1328). Mais bientôt Louis de Bavière se réconcilie avec le saint-siége. L'antipape Nicolas vient tomber aux pieds de son rival, Jean XXII. Et les inquisiteurs traquent partout, comme des bêtes fauves, les infortunés disciples du céleste Amour.

Le pape Jean XXII fit faire main basse sur les olivistes. Un grand nombre furent brûlés en 1319, 1320, 1321 et 1322, à Narbonne, Capestang, Lodève, Lunel, Pézénas et Pamiers, et leurs bûchers se mêlèrent avec les bûchers de leurs frères les cathares. L'un des olivistes brûlés à Pamiers (août 1321) révéla que Pierre Trencabel, de Béziers, *Béguin du Tiers-Ordre*, était comme le chef des Spirituels, qu'il avait ramassé des trésors pour s'enfuir en Grèce et à Jérusalem, et dérober son Ordre aux orages qui devaient prochainement anéantir Rome et la France[1]. Quel était ce Trencabel? Évidemment le petit-fils du dernier vicomte de Carcassonne odieusement spolié par saint Louis. Il s'était retiré à Béziers, antique domaine de ses aïeux, et populaire par son nom dans la tragique cité, il était devenu, en s'affiliant à leur Tiers-Ordre, le chef laïque des olivistes septimaniens. C'est lui probablement qui recueillit son cousin le vieux Délicios, et chassa les franciscains asservis au pape, de leurs couvents de Béziers. Ainsi le dernier des héroïques vicomtes de Carcassonne combattait encore, à la tête des Joachimistes, contre le roi de France et l'Église romaine, et, dans sa défaite, allait se perdre en Orient, berceau de la religion du Paraclet.

1. Limborch, *Hist. inq.*, p 299.

Le paraclétisme mitigé de Narbonne a laissé à sa mort un testament immortel : *l'Imitation de Jésus-Christ*. Son mystique auteur se dérobe comme un ange derrière un nuage. Le mystère de son livre, autant que sa grâce ineffable, a fait dire qu'il était l'œuvre même du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit a dicté l'Évangile dont il n'est qu'un pâle reflet, une douce et calme irradiation, comme un rayon de lune dans une nuit d'orage. Mais l'on eût été d'une entière exactitude en affirmant qu'il était l'œuvre de l'Église du Paraclet[1]. Le livre, en effet, est Johannite, et le pieux écrivain, tout en cachant son nom, n'a voulu dérober qu'à demi sa secte, qui rayonne, sous le texte et sous le titre, comme un reflet de la colombe de feu. Ce titre originel, c'est l'*Internelle Consolation*. Le livre appartient donc à l'Église du *Consolateur*, Mais cette Église est *internelle*, c'est-à-dire spirituelle et mystique. L'auteur n'est point de l'Église de Rome, ni même de l'Église de Montségur. Il échappe à tous les sacerdoces, à toutes les formes terrestres, à tous les symboles humains. Il s'élance hors de la région des ombres, pour planer dans l'océan de la pure lumière. Jeté, par un orage, dans un monastère, il ne vit pas dans sa cellule, mais dans l'infini, dans

1. J'ai souvent demandé à M. de Lamennais s'il croyait que Gerson, ou Gersen, ou Akempis fussent les auteurs de *l'Imitation*. Il me répondit : *Pas plus que de l'Iliade.*

le ciel. Mais quel prodige que l'auteur de ce divin livre soit inconnu, qu'il ne puisse être d'aucune des célébrités du moyen âge, et que l'humble reclus jette incessament de son cœur des soupirs de ramier blessé, des plaintes de cygne expirant. Ah! c'est qu'il est un proscrit, une colombe échappée au vautour nocturne d'Avignon, une âme dérobée à travers le feu, aux bûchers du Languedoc. Tout mystère disparaît, lorsqu'au lieu du pédantesque Gerson, du barbare Akempis, ou de tout autre scolastique impossible, on trouve un disciple de Joan d'Oliva, le cœur débordant de la douleur immense du Midi. Car ce moine est méridional; le livre vient des pays albigeois; et s'il a été écrit en latin, ce qui est douteux, il a été, ce qui est certain, pensé en roman [1]. Le plus ancien exemplaire provient de l'abbaye limousine de Grandmont, et c'est un prince de la maison d'Armagnac qui en ordonne la première traduction française. Si l'auteur se nomme, comme on l'a prétendu [2], Joan de Cabanac, il peut être du comté de Foix ou du vicomté de Carcassonne. Nous inclinerions pour la noble terre des derniers consuls martyrs. Mais tenant Cabanac pour un simple copiste, nous signalerions comme le véritable auteur le dernier des Trencabel, retenu, ainsi que ses trésors, au moment de s'exiler en Orient, et renfermé par l'avare et jaloux despotisme du roi de France, dans l'abbaye

1. Son latin renferme des gasconismes : *Nulla res mundi*, *res del moun*.
2. M. Renan.

même de Grandmont où fut trouvé le saint poëme. Ainsi s'expliquent les immenses tribulations de ce mystérieux solitaire, les longs soupirs, les amers sanglots, les inconsolables gémissements de ce royal orphelin qui, survivant à la ruine de sa patrie, de sa race et de son nom, rompt ce qui l'attache encore au monde et s'envole en murmurant mélancoliquement dans le ciel l'ineffable dialogue de l'âme inconsolée et du Christ consolateur. Mais il laisse dans ce chant angélique cette vengeance immortelle de montrer aux âmes le secret d'échapper par l'amour aux fers de la théocratie. De là, le mystère de l'écrivain, et le nuage qui dérobe le livre jusqu'au xve siècle où l'Église romaine, le trouvant dans quelque cellule déserte, en change le titre primitif empreint d'une vague odeur d'olivisme, ajoute à la trilogie paraclétiste un couronnement catholique par le traité sacerdotal du sacrement de l'autel, et présente au monde cette œuvre hybride semblable à la cathédrale de Carcassonne, romane avec un chevet gothique. Et, depuis quatre cents ans, le monde, toujours altéré d'idéal, s'enivre délicieusement, dans cette coupe romane, de la liqueur vierge, et du suave parfum de la mysticité cathare. Terminons ce livre par le cantique du céleste amour. C'est le chant du cygne du catharisme de Narbonne comme de Montségur.

1.

C'est quelque chose de grand que l'amour; c'est un bien au-dessus de tous les biens. Seul, il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie. Il porte son fardeau sans en sentir

le poids, et rend doux ce qu'il y a de plus amer. L'amour de Jésus est généreux; il fait entreprendre de grandes choses, et il excite toujours à ce qu'il y a de plus parfait. L'amour aspire à s'élever et ne se laisse arrêter par rien de terrestre. L'amour veut être libre et dégagé de toute affection du monde, afin que ses regards pénètrent jusqu'à Dieu sans obstacle, afin qu'il ne soit ni retardé par les biens, ni abattu par les maux du temps. Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux. Il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures!

2.

Celui qui aime court, vole; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête. Il donne tout pour posséder tout; et il possède tout en toutes choses, parce qu'au-dessus de toutes choses il se repose dans le seul Être souverain de qui tout bien procède et découle. Il ne regarde pas aux dons, mais il s'élève au-dessus de tous les biens, jusqu'à celui qui donne. L'amour souvent ne connaît pas de mesure; mais, comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes parts. Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte; il tente plus qu'il ne peut; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis. Et à cause de cela, il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point!

3.

L'amour veille sans cesse; dans le sommeil même il ne dort point. Aucune fatigue ne le lasse, aucuns liens ne l'appesantissent, aucunes frayeurs ne le troublent. Mais, tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le ciel, et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. Si quelqu'un aime, il entend ce que dit cette voix. L'ardeur

même d'une âme embrasée s'élève jusqu'à Dieu comme un grand cri : Mon Dieu ! Mon amour! Vous êtes à moi et je suis tout à vous!

4.

Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter au fond de mon cœur combien il est doux d'aimer et de se fondre et de se perdre dans l'amour! Que l'amour me ravisse et m'élève au-dessus de moi-même par la vivacité de ses transports! Que je chante le cantique de l'amour! Que je vous suive, ô mon bien-aimé, jusque dans les hauteurs de votre gloire! Que toutes les forces de mon âme s'épuisent à vous louer, et qu'elle défaille de joie et d'amour[1]!

1. Imitation de Jésus-Christ, l. III, ch. v. Traduction de Lamennais.

XV

JOAN DE BONAMOUR

LIVRE QUINZIÈME

JOAN DE BONAMOUR

I

PERSÉCUTIONS CONTRE LES DERNIERS ALBIGEOIS. — ABBAYES TRANSFORMÉES EN ÉVÊCHÉS. — ÉVÊCHÉS DONNÉS AUX RACES CHEVALERESQUES. — CANONISATION DE SAINT LOUIS DE TOULOUSE. — SUPPLICES ALBIGEOIS A CARCASSONNE.

Après cet hymne ineffable de l'amour divin, revenons au drame horrible de la Haine, image de l'enfer. Jean XXII menait de front la destruction joachimite et l'extermination cathare. Le vieux albigisme, mêlé au spiritualisme de Narbonne, existait toujours. Le pape l'attaqua simultanément par la séduction et par la terreur, par l'épiscopat et par l'échafaud. Nous avons vu que l'un des griefs des princes du Midi contre les ordres monastiques, c'est leur usurpation des dignités ecclésiastiques et des terres féodales. Le monastère absorbait l'Église et le monde. De là, l'enthousiasme des barons pour l'albigisme, et leur ambition des sacerdoces cathares. Le grand cénobitisme occidental tomba avec la grande papauté romaine. Son règne finit

avec le XIII[e] siècle. Déjà Boniface VIII sécularisa les vieilles abbayes, et les transformant en évêchés, les donnait aux races chevaleresques pour les détacher de l'albigisme. C'est ainsi que la fameuse abbaye de Saint-Antonin de Pamiers, première cause de la croisade, érigée en évêché, fut donnée à Saisset, un descendant des comtes de Toulouse. Vers le même temps, Bertrand de l'Ile-Jourdain, fils de la grande Esclarmonde, la papesse albigeoise, était appelé au siége de Toulouse. La population était flattée de voir sur les trônes catholiques les princes et les héros cathares. Jean XXII suivit cette habile politique de Boniface VIII. Il érigea l'évêché de Toulouse en archevêché, et son premier archevêque fut Joan Ramon de Comminges, petit-fils d'un des plus vaillants champions de l'indépendance romane [1].

Le pape créa des évêchés dans toutes les métropoles cathares, Montauban, Saint-Papoul, Rieux, Lombès, Limous, Saint-Pons, Castres, Condom, Sarlat, Tulle, Lavaur, Mirepois. Le premier évêque de Montauban fut Bertrand Delpech, son ancien abbé. Le premier évêque de Saint-Papoul, son dernier abbé aussi, Bernard de la Tour, seigneur de Pech-Lunar et de Saint-Paulet en Lauragais. Le premier évêque de Rieux, Pelfort de Rabastens, petit-fils d'Esclarmonde de Foix, ancien évêque de Pamiers et depuis cardinal. Le premier évêque de Lombès fut Arnauld-Roger de Comminges, frère de l'archevêque de Toulouse. Le premier évêque

1. *Gallia christ.*, VI, 776.

de Lavaur fut Roger d'Armagnac, et le premier évêque de Mirepoix, Ramon Atton, des seigneurs de Castelverdun. Ainsi toute la chevalerie cathare montait sur les siéges épiscopaux et contenait les populations albigeoises que, cent ans auparavant, elle menait aux guerres romanes [1].

Jean XXII couronna toutes ces habiletés par une habileté suprême, la canonisation de saint Louis, évêque de Toulouse et cousin du roi de France. Il était petit-fils du cruel Charles d'Anjou, conquérant des deux Siciles et meurtrier du jeune Conradin de Souabe. Louis avait renoncé au trône de Charles le Boiteux, son père, et à son royaume également déhanché de la Sicile par l'Aragon, pour s'asseoir sur le siége non moins *claudicant* et ensanglanté de Toulouse. Il y montra les vertus dominicaines de son illustre grand-oncle et parrain céleste, *Monsieur Louis de France*. Infirme et débile, il mourut jeune, et Philippe le Bel déjà demanda sa canonisation pour avoir un saint capétien à Toulouse comme à Paris. Jusqu'ici, les Français n'avaient offert à l'adoration des Aquitains que des saints du Nord, complices de l'invasion de Clovis et de Charlemagne. Louis était à la fois provençal et capétien, la doublure de son royal homonyme de Paris, de sorte que les Aquitains vaincus eurent à invoquer deux de leurs oppresseurs glorifiés dans le ciel. Le pape Jean XXII, complice de la croisade et traître à la patrie romane, fit la solennité à Avignon, le jeudi de Pâques, la veille de la mort du Christ

1. *Ibid.*, VI, 449.

(1317), érigea, pour flatter la ville, Toulouse en archevêché, et fit part de ce double honneur à la reine Marie, mère du saint, au roi Robert, son frère, auquel il avait cédé sa couronne terrestre pour une céleste, au roi de France Philippe le Long, à Jaicmé II, roi d'Aragon, à Sanche, roi de Mayorque, et à toutes les dynasties consanguines, qu'il convoquait à l'intronisation de leur parent dans le ciel [1].

Jean XXII, pape irascible, supertitieux, mais non pas épicurien, comme son débonnaire prédécesseur, envoya Guilhem de Godin (Gouzi), natif de Bayonne, ancien inquisiteur de Toulouse, et maintenant cardinal-évêque de Sabine, en Castille, pour corriger les mœurs cléricales de l'Espagne. Les prêtres espagnols, à cette époque encore, se mariaient, avaient des enfants, célébraient les noces de leurs fils ou de leurs filles qu'ils dotaient avec des bénéfices ecclésiastiques, ou vivaient librement avec des concubines chrétiennes, juives ou sarrasines. Ces mœurs de l'Espagne étaient celles de l'Aquitaine, ce qui justifie la réforme cathare et oliviste. La croisade, où le catholicisme avait failli sombrer dans le sang et dans la boue, avait légèrement purifié les mœurs, d'ailleurs moins musulmanes, du clergé roman. Le pape, plus indulgent pour les Aquitains et les Français, garde le silence sur leur compte, bien que nous n'ignorions pas les voluptés élégantes de Clément V, et les débauches implacables de l'inquisiteur Foulques de Saint-Georges. Ces débauches romaines ra-

1. Rainhald. 1317. — Bullar. I.

vivaient le catharisme agonisant. C'est pour l'étouffer dans ses vieux foyers que Jean XXII venait de créer cette multitude d'évêchés. Ainsi Limous, tout sanglant encore du martyre de ses magnanimes consuls. Saint-Papoul dominait le Lauragais insoumis; Rieux, les vallées de l'Arise et de la Lèze, pleines de *crouzets* irrités. Mirepois tenait en échec les débris du Thabor, et Pamiers les proscrits des montagnes de Foix et des cimes de Cerdagne [1].

Donc, au milieu du catharisme mitigé de Narbonne, se maintenait toujours le catharisme primitif de Toulouse et de Montségur. Mais il ne comptait plus dans ses rangs les races chevaleresques. L'Église du Paraclet n'avait été dans leur esprit qu'un moyen de secouer le double joug théocratique et royal. Mais accablées par l'épée de la France et la crosse de Rome et à demi dévorées par l'inquisition, elles consentaient enfin, bien qu'à contre-cœur, à rester catholiques et françaises. Le peuple seul, plus croyant, plus indépendant par son indigence même et plus insaisissable dans ses rochers et ses bois, demeurait albigeois surtout dans les montagnes. Les chevaliers pyrénéens n'escortaient plus la nuit les parfaits errants, ou ne les recueillaient plus dans leurs manoirs. Les parfaits n'avaient d'autres abris que les cabanes des pâtres et les antres des bêtes fauves. Ces ministres ne sont plus nobles comme autrefois, mais bourgeois et plébéiens. Le peuple fournit au Paraclet ses derniers martyrs. Les sei-

1. *Gallia.* — Mabillon, *Annal.*, XV.

gneurs, qui naguère eussent brandi leur lance pour les délivrer, assistaient maintenant avec une indifférence au moins apparente à leur condamnation et à leur supplice. Les descendants des conquérants étaient toujours conviés avec les évêques au jugement de ces derniers patriotes du Midi. Ces barons représentaient le roi, ces prélats représentaient le pape, au supplice de ces victimes de Rome et de la France.

Au printemps de 1322, les inquisiteurs de Toulouse et de Carcassonne convoquèrent dans cette dernière cité Jehan de Lévis, seigneur de Mirepois, François de Lévis, son frère, seigneur de la Garde, Jehan de Bruyères de Chalabres, et Guiraud de Voisins de Limous. Ces conquérants servaient d'escorte à l'archevêque de Narbonne, et aux évêques de Carcassonne, d'Albi, de Castres, d'Agde et de Béziers. Un sermon public devait avoir lieu sur la place centrale de la ville basse de Carcassonne. Au centre, à l'endroit même où naguère avait été condamné Délicios, fut dressé un échafaud immense [1]. Le dimanche, 24 août, les inquisiteurs, les évêques, les barons, s'assirent sur la haute estrade, d'où les archers du roi repoussaient la multitude curieuse éplorée et murmurante tout à l'entour. Les familiers de l'inquisition amenèrent, des tours de la Cité, quatre condamnés : Ramon Magistri de Villamonstantion, Pierre Johannés de Narbonne, Bernard del Bosc, et Joan Conil de Béziers. Ils étaient, comme hérétiques, condamnés au bûcher. L'inqui-

1. Doat, XXXIV.

siteur prêcha, énuméra leurs crimes, prononça les sentences : après quoi évêques, barons, juges, peuple se mirent processionnellement en marche vers la grève de l'Aude où s'élevait le bûcher. Les condamnés y montèrent, la flamme étincela, et l'archevêque de Narbonne entonna le *Veni Spiritus*. Cet hymne funèbre avait retenti, cent treize ans auparavant, sur la même grève, lorsque les croisés s'élancèrent à l'assaut de la Cité. Que de morts, que de ruines, que de larmes, entre ces deux chants! Lorsque le bûcher fut consumé, on en balaya les débris fumants dans le fleuve qui plaintivement roula les cendres des derniers cathares vers son embouchure où ses flots les mêlèrent aux cendres fraternelles des olivistes brûlés à Narbonne. Cet holocauste humain coûta 8 livres 14 s. 7 d., savoir :

Grosses bûches. . . .	4 s. 6 d.
Sarments de vigne. . .	21 s. 3 d.
Fagots de paille. . . .	2 s. 6 d.
Quatre pals.	10 s. 9 d.
Cordes.	5 s. 7 d.
Bourreau.	22 s.
Total. . .	8 l. 14 s. 7 d. [1].

Magistri revenait d'Italie et de Sicile; il avait été arrêté à son retour de l'exil : c'est l'un des ancêtres du comte de Maistre, l'apologiste farouche du bourreau, et le sinistre thuriféraire de la théocratie romaine.

Le lendemain, lundi 25 avril, l'inquisition pro-

1. *Ibid.* Expensæ factæ pro comburendis...

céda à l'exhumation des os de Guilhem André et de Guilhem et Pierre Borrel, inhumés dans le cloître des frères Mineurs. C'étaient les compagnons de Patris et de Délicios. Cette opération coûta, savoir :

Quatre fossoyeurs, à chacun. . . .	15 s. 5 d.
Deux leviers pour ouvrir les tombes. .	3 s. 4 d.
Un sac et des cordes pour traîner les ossements.	4 s. 5 d.
Deux mulets de louage qui les traînaient dans les rues de la ville basse. . .	4 s. 5 d.
Aux sergents de la Cité de Carcassonne présents à l'exhumation.	31 s. 6 d.
Au bourreau et à ses valets, chacun. .	20 s. 9 d.

Le cadafalc, ou échafaudage construit pour le sermon, avait coûté de main-d'œuvre, 100 s. 3 d.[1]. Ces dépenses sont tirées du compte rendu par Arnauld Assalit, procureur du roi, à Hugues Gérauld, chevalier sénéchal de Carcassonne (1322-1323). Assalit était, comme son nom l'indique, un transfuge du Midi qui calculait pour le roi de France les dépenses du dernier martyre de la patrie romane. Peut-être même joua-t-il un rôle judiciaire dans cette tragédie cathare. Quoi qu'il en soit, nous devons à sa lâcheté de savoir que pour vingt livres quelques sous et quelques deniers, les inquisiteurs et les évêques méridionaux régalèrent Carcassonne d'un sermon où ils savourèrent l'*immense* joie de brûler quatre vivants, d'exhumer et de brûler trois morts, de terroriser son peuple agonisant, et de

1. *Ibid.* Expensæ factæ pro exhumendis ossibus...

s'élever dans l'histoire, avec ces débris de bûcher et de tombe, un échafaud ardent, où leurs sombres figures triompheront éternellement dans une vague et sinistre auréole de flamme et de cendre sépulcrale, comme dans une réverbération de l'enfer.

Assalit nous apprend encore que le roi de France ne confiait qu'à des hommes du Nord la garde des tours de Carcassonne, et que sur seize sergents, qui prêtèrent main-forte aux bourreaux, parmi lesquels se trouvaient deux barbiers, trois entre autres, les nommés Jean, Jacquet et Rainaud, étaient natifs du village de Gonesse près de Paris. C'est par ce sermon public probablement que termina sa mission funèbre, le fameux Bernard Guidonis ou de la Guionie, noble limousin, inquisiteur à Toulouse depuis 1307, et qui dans quinze ans d'office condamna six cent trente-sept personnes, albigeois, vaudois, beguins ou juifs. Jean XXII le promut évêque de Tui en Galice, d'où l'année suivante il le transféra au siége de Lodève, en Languedoc, le déchaînant tour à tour contre le catharisme espagnol et provençal. Il est l'auteur de la sèche chronique *Præclara Francorum facinora*[1].

1. Catel comt. — *Gallia christ.*, III, 553.

II

MEURTRE DES INQUISITEURS DE VALENCE. — BUCHERS A TOULOUSE ET A CARCASSONNE. — SERMON A PAMIERS. — LA GROTTE D'ORNOLAC ET LES OUBLIETTES DES TOURS DE FOIX.

Ces fureurs de la Guionie ne se passèrent pas sans représailles, non plus cette fois dans les Pyrénées, mais au pied des Alpes. Dans les environs de Valence, se trouvaient des *hérétiques* qui, dans la décomposition des sectes, devaient être un mélange de vaudois, d'albigeois et d'olivistes de Narbonne[1]. Jacques Bernard, franciscain de l'ordre rattaché à Rome, et député par le Saint-Siége, comme inquisiteur général, dans les quatre provinces d'Arles, d'Aix, de Vienne et d'Embrun, avait envoyé les deux frères Pierre Pascal et Catala Fabre en mission dans le diocèse de Valence. Fabre et Pascal arrivent au château de Cabiol (aujourd'hui Chabeuil), dressent leur tribunal, reçoivent l'abjuration des hérétiques, et ne leur infligent, en considération de leur repentir, que le supplice de ces longues croix de feutre jaune cousues sur la poitrine et sur le dos. Cette flétrissure irrita ces *crozats* qui résolurent de laver leur honte dans le sang des inquisiteurs franciscains. Fabre et son compagnon, secrètement avertis, se retirèrent, pour y passer la nuit, au château voisin et plus fortifié de Montfil où ils couchèrent

1. Vading., 321.

avec leurs alguazils, au monastère de Saint-Jacques. Le soir venu, les hommes de Cabiol les y suivant, au milieu d'une nuit sombre de novembre, envahissent le couvent, enfoncent les portes à coup de hache et massacrent les inquisiteurs. Le matin, leurs cadavres furent enlevés et transportés, pour y être ensevelis, au monastère des Mineurs de Valence. On les proclama martyrs, leurs tombes firent des miracles, mais on ne put obtenir leur canonisation de Jean XXII. Leur *gloire* s'est évaporée comme celle des dominicains massacrés, quatre-vingts ans auparavant, dans Avignonet. Ils ne doivent pourtant pas désespérer, car le pape Pie IX vient de canoniser don Pédro Arbues de Epila, inquisiteur d'Aragon, tué bien plus tard avec ses compagnons à Saragosse. Saragosse, Vérone, Avignonet et Cabiol sont les quatre cités vengeresses des forfaits de l'inquisition. Le pape mit tous les alguazils du saint-office et tous les seigneurs des environs de Valence à la chasse des proscrits qui, de forêt en forêt, durent gagner les sources de la Drôme, et les vallées vaudoises sur les cimes des Alpes (1321).

Ces massacres du Dauphiné précédèrent de quelques mois les deux crémations de morts et de vivants exécutées à Carcassonne (1322). L'année suivante, sur la même grève de l'Aude, fut brûlée Guilhelma, épouse de Bernard Tornier, de Tarascon près de Foix[1]. Immurée à perpétuité dans les tours où venait d'expirer Délicios, Tornéria avait pour-

1. Doat, XXVIII. Dép. de P. Cortez.

tant été relâchée (sans doute à cause de la plénitude des cachots), et marquée devant et derrière de la grande croix de feutre couleur de soufre. Mais revenue dans ses montagnes, la fière *crouzette*, indignée, arracha la flétrissure de ses croix, traita d'hérétiques les évêques et le pape, revint à la foi maternelle du Paraclet, fréquenta les réunions nocturnes de la grotte d'Ornolac, loua et pleura comme saints et martyrs Pierre Autier, Guilhem Autier et Guilhem Balibasta. Ces derniers prédicateurs du Sabartez, dont la mort avait échappé avec tant d'autres dans le torrent de cette histoire, avaient été brûlés à Toulouse en 1310 sous le doux et joyeux pontificat de Clément V. Tornéria, leur compatriote, ressaisie comme relapse, ramenée à Carcassonne et condamnée par l'inquisiteur Jehan de Prato (Du Prat), monta sur le bûcher (1223).

Pierre Cortez, un cathare de Pen-Autier, avait déclaré dans son interrogatoire qu'Arnauld Morlana, prêtre, sénéchal du comte de Foix, s'était converti entre les mains du diacre albigeois Pagès (vers 1300). L'inquisiteur cita les parents de Morlana pour qu'ils vinssent justifier leur ancêtre. Ils gardèrent le silence; les os du recteur de Pen-Autier furent brûlés; et son frère l'archidiacre de Saint-Nazaire, qui n'était pas absolument net de catharisme, trembla dans sa tombe, à l'ombre de la cathédrale de Carcassonne (1324)[1]. Le peuple de Toulouse protestait en élevant aux honneurs du

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*, IV.

capitoulat les Morlanes, les Bonamour, les descendants des martyrs.

En 1328, Dominique, évêque de Pamiers, assisté de Henri de Chamay et de Pierre Lebrun, inquisiteurs, célébra, dans son église du Camp, un *sermon* colossal. Soixante-dix condamnés, renvoyés des prisons trop pleines de Carcassonne, comparurent devant le tribunal, pour y recevoir leur sentence. La plupart sont de Tarascon, Rabat, Lordat, Ax, Prades, Montalion : c'est l'église de la grotte d'Ornolac. Trente furent dépouillés de leur croix; neuf commués en des peines arbitraires; sept immurés à perpétuité; trois, morts impénitents dans leur cachot, furent exhumés et brûlés. Parmi ces captifs, se trouvait une femme, nommée Philippa Peyrata de Tarascon. De sa tour elle avait vu Tornéria son amie monter sur le bûcher, au gravier de l'Aude. Philippa était une descendante de Braïda, dame du Peyrat dans l'Olmez[1], femme d'Isarn de Montservat, et brûlée quatre-vingt-quatre ans auparavant avec les deux cent cinq martyrs de Montségur.

Le clan pyrénéen du Peyrat, qui avait donné à l'albigisme les trois diaconesses et martyres Braida, Peyrona et Philippa, rentra dans le catholicisme, et produisit bientôt une célébrité monastique. Philippa fut probablement l'aïeule d'Améric de Peyrat, abbé de la grande abbaye bénédictine et carlovingienne de Moissac, lequel a laissé des mé-

1. Dans cette famille, la femme s'appelait Peyrata, et la fille aînée Peyratona, et par abréviation Peyrona.

moires cités par dom Vaissette. Améric (5 mars 1392) reçut le serment de fidélité de Dulphe, sénéchal du Quercy, représentant le roi, successeur des comtes de Toulouse. Voici donc encore un albigeois réhabilité, qui, devenu prince de la science et du cloître, reçoit l'hommage d'un roi de France [1]. Les Peyrat s'étaient dispersés : une branche suivit les comtes de Foix dans le Béarn et le Bordelais et posséda de riches vignobles dans le Médoc [2]. Une autre s'établit dans la Montagne-Noire et s'y perpétua jusqu'à la Révolution. Les Peyrat du Minervois partageaient avec les Nigri le domaine indivis de la Redorte. Les Nigri, dans leur écusson, portaient : *D'azur à trois redortes d'or*, en signe de captivité. Les Peyrat : *D'azur, au chevron d'or, à trois glands d'or, à trois roses de gueules*, en souvenir de leur exil dans les forêts. Ces fleurs de sang sont-elles les emblèmes de Braïda, de Peyrona et de Philippa? Les Peyrat de la Redorte continuèrent pieusement d'entretenir avec les Nogaret des relations et même des alliances contractées sur les bûchers de Toulouse [3].

C'est ici que doit, selon toute apparence, s'intercaler dans nos récits la catastrophe d'Ornolac. Mais comment rendre au jour ce drame obscur, perdu depuis plus de cinq cents ans, à deux mille mètres dans les profondeurs de la terre, et dont il ne reste plus d'autre témoignage qu'un muet amas d'ossements à demi pétrifiés? Ah, de ce monceau de débris humains, de l'âge de ces morts, de l'horreur de leur trépas et de la sainteté de cette caverne, il sort une révélation tardive à la clarté pâle de laquelle, comme d'une lampe sépulcrale, l'histoire émue voit remuer vaguement dans ces ombres un drame effrayant et pathétique. Depuis les jours où le pieux Loup de Foix venait prier dans la grotte d'Ornolac, cette grotte célèbre, séjour d'un évêque albigeois, et siége de prédications nocturnes, était devenue, sous l'orage toujours croissant, un refuge perpétuel de faidits des bois. Cinq ou six cents montagnards, fugitifs de leurs hameaux, s'étaient établis, hommes, femmes, enfants, dans ces ténèbres et formaient autour du pasteur cathare, un mélange de colonie mystique et de camp sauvage. Un nouveau Montségur s'était organisé, non plus chevaleresque comme l'autre, et perché dans les nuées, mais rustique au contraire, et perdu dans un antre de montagne, un gouffre perforé par un torrent diluvien [1].

L'inquisition, plus audacieuse par l'absence des comtes de Foix qui résidaient dans le Béarn, et par la conversion des seigneurs de Castelverdun, possesseurs du territoire d'Ornolac, résolut de dé-

1. Dom Vaissette, VII, 342.
2. Archives de Bordeaux.
3. 1743 mai. — N. de Peyrat, seigneur de la Redorte, épousa Louise Agnès de Louet, des marquis de Calvisson, issus du chancelier de Philippe le Bel. — Marguerite de Peyrat, leur petite-fille, veuve d'Hyacinthe-Louis de Montredon, chevalier de Saint-Louis, vendit le château de la Redorte, au général comte Maurice Mathieu dont les descendants portent aujourd'hui le nom de Mathieu de la Redorte. (Mahul, *Cart. de Carcas.*, t. IV, p. 310.)

1. M. le docteur Félix Garrigou.

truire ce repaire de faidits. Le sénéchal de Toulouse et le maréchal de Lévis remontèrent de Foix à Tarascon et de Tarascon à Ussat : ils firent comme une campagne des cavernes; ils prirent successivement les grottes de Lherm, de Bédaillac, et se présentèrent enfin devant la Spulga d'Ornolac, refoulant dans la roche les proscrits des bois. Le sénéchal pénètre sous le vaste porche, force l'étroit goulot intérieur, et croit les envelopper tous d'un coup de filet, comme un nid de bêtes fauves, dans un fond de tanière, sous la rotonde sans issue de Loup de Foix. Mais la grotte est double, ou plutôt le corridor oriental qu'il venait de parcourir, d'une étendue d'un quart de lieue, n'est que le vestibule d'une galerie supérieure trois fois plus profonde et qui forme la caverne-mère [1].

On gravit à celle-ci par un escarpement d'une hauteur perpendiculaire de quatre-vingts pieds, vertical mais divisé par cinq ou six ressauts, dont les entablements supportent des échelles de bois dressées contre le rocher. Les cathares, retirant après eux les échelles, furent en un instant inexpugnables dans l'obscurité de leur aire souterraine. L'ost catholique, qui croyait les acculer dans l'impasse de la Rotonde, y fut lui-même transpercé, écrasé, foudroyé, par un orage de flèches sifflantes, de rocs bondissants et de hurlements sauvages, roulant de cette gueule sombre qui, selon les géologues, vomit le torrent océanien. Comment, sous cette tempête, tenter l'escalade; et, parvenu sur la haute corniche,

1. *Ibid*. Description de la caverne de Lombrives.

comment poursuivre les faidits dans le dédale obscur de la caverne qui s'enfonce encore de trois quarts de lieue dans la montagne de Sabars ? Le sénéchal recula, ramassa ses morts, mura l'étroit goulot oriental, et scella les cathares vainqueurs dans leur fort devenu leur tombeau. Il campa quelques jours encore sur la bouche de la caverne, au-dessus de l'Ariége, puis, quand il n'entendit plus rien remuer dans les entrailles de la roche, pensant que tout était fini, il redescendit tranquillement et s'en revint à Toulouse. La grotte resta scellée et *scélérée*; maudite et défendue par l'effroi superstitieux, la vague horreur dont l'entourait un indéfinissable mélange de mystère, de crime inexpiable et d'anathème royal et sacerdotal [1].

Cependant, que se passait-il au dedans? Les faidits essayèrent-ils de renverser le mur ? L'exiguité du goulot rendait impossible l'évasion comme l'invasion du rocher. La résignation était une vertu cathare ; ils se soumirent doucement à leur sort, et sourirent tristement à leur tombeau. Frugivores, longs jeûneurs, s'imposant volontiers l'*endura* qu'ils gardaient pour les dernières douleurs, comme les Romains réservaient leur poignard fidèle pour les suprêmes nécessités, ils acceptèrent tranquillement ce supplice de la faim, leur suicide habituel et religieux. Dans aucun cas, on ne peut supposer qu'ils s'entre-dévorèrent dans les ténèbres. Ils ressentaient la plus invincible horreur pour les repas d'U-

1. M. Garrigou ignore que Lombrives fut un sanctuaire albigeois.

golin. Que firent-ils donc? Ils vécurent encore quelque temps : ils avaient des pots d'argile, des amas de légumes dans les creux de rocher, et non loin de là, un petit lac d'eau pure. Mais un jour tout leur manqua, vivres, bois, feu, et la lumière si douce, ce reflet visible de la vie. Alors ils se groupèrent, selon leurs familles, dans les divers compartiments, l'époux à côté de l'épouse, la vierge auprès de sa mère défaillante, et le petit enfant sur sa mamelle tarie. Pendant quelques instants au-dessus du pieux murmure des prières, s'entendit encore la voix du ministre cathare, confessant la *Parole qui était en Dieu et qui était Dieu*. Le fidèle diacre donna aux mourants le baiser de paix, et s'endormit à son tour. Tous reposaient dans le sommeil et les gouttes d'eau qui tombaient lentement des voûtes troublèrent seules le silence sépulcral pendant des siècles. Ainsi probablement finirent ces derniers enfants du Paraclet. Pendant que l'inquisition maudissait leur mémoire, que leurs proches mêmes n'osaient prononcer leur nom, ils étaient pleurés par les rochers. La montagne qui, comme une tendre mère, les avait recueillis dans son sein, leur fila religieusement avec ses larmes un blanc suaire, ensevelit leurs restes sacrés dans les plis lentement tissus de ce linceul calcaire, et sculpta sur leurs os que ne profana point le ver, un mausolée triomphal de stalagmites, merveilleusement orné d'urnes, de candélabres et de symboles de la vie [1].

1. Paléontologue distingué, M. Garrigou n'y voit qu'un ossuaire antédiluvien. Mais alors comment ces débris humains roulés par les eaux se sont-ils arrêtés juste au bord de l'escarpement, au lieu de tomber avec la cascade? On ne trouve aucun ossement dans l'oratoire de Loup de Foix.

La caverne d'Ornolac, qui reçut un instant le trésor de Montségur, fut, cent ans après, comme le dernier Thabor du catharisme pyrénéen : Thabor rustique, plus farouche et plus sauvage. Les comtes de Foix résidaient en Béarn; ils ne virent donc pas l'extermination de leurs sujets du Sabartez. L'inquisition vint s'installer dans leur donjon abandonné. De là, elle lanca ses limiers après le reste des faidits errant dans les forêts des hautes cimes. Ces héroïques tours furent remplies de ces derniers martyrs de l'indépendance romane. On voit encore la salle des tortures et, scellés à ses parois, les anneaux de fer qui retenaient les patients sur les réchauds et sur les chevalets. Les murs étaient naguère encore noircis par la fumée de ces rôtisseries dominicaines. Cette noirceur horrible et vénérable était la vapeur du sang et des larmes de nos pères, la vapeur de leur martyre patriotique [1]. De la tour ronde du Sud, les martyrs passaient à la tour carrée du milieu où était l'arsenal du tortionnaire, et de là tout meurtris on les jetait dans les oubliettes de la tour septentrionale. On a rouvert de nos jours ces terribles *in-pace*. Le fond était jonché d'ossements humains. Des anneaux scellés dans le mur, et rivés aux pieds, aux bras et au cou, tenaient encore debout un grand squelette. On eût

1. Les murs ont été blanchis à la chaux par le préfet Hamelin.

dit le roi de ces morts. C'était probablement le chef des faidits libres du Sabartez, un Bouche de Loup de Cerdagne, surgi cent ans après celui de la Montagne-Noire ; le dernier héros des forêts des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, l'ossuaire du donjon de Foix est un appendice de l'ossuaire de la caverne de Lombrives [1].

III

AGONIE DE LA FOI CATHARE ET DE LA PATRIE ROMANE. — ADORATEURS DU DÉMON. — LE SORT DES APÔTRES. — LES POETES ITALIENS (1530).

L'inquisition fonctionnait depuis un siècle. Dans cent ans, elle avait à peu près étouffé la patrie romane et la religion du Paraclet. L'une et l'autre agonisaient insensiblement; mais leur agonie fut lente, et les convulsions, quoique de plus en plus rares, se prolongèrent, avec les bûchers, jusqu'en 1400. L'humanité baissait. Aux grands papes, à ces olympiens exterminateurs de Rome, succédaient les petits papes tracassiers et cruels d'Avignon, comme aux lions succèdent les chacals. Aux croisades, aux grandes migrations armées de l'Orient, à l'épopée des guerres cathares, les bandes de routiers et le brigandage des grands chemins. A la religion, la superstition, le sortilége, la démonolâtrie. Attristée

1. Nous tenons tous ces détails du dernier concierge des tours de Foix, Claustre.

et épouvantée, l'imagination des peuples ne reconnaît plus Dieu dans le monde. Le Diable lui paraît le Dieu de ce siècle. Elle adora le Diable.

Un siècle auparavant, les pieuses châtelaines du Midi croyaient que leur cœur était le tabernacle de l'Esprit du ciel. Maintenant, de malheureuses paysannes, de hideuses sorcières rêvent bestialement qu'elles s'accouplent avec l'Esprit de l'enfer. Pierre de Voisins, seigneur de Limous, sénéchal de Carcassonne, fit une tournée dans les campagnes, avec une escorte de juges et d'archers, et ce tribunal ambulant punit du dernier supplice une multitude de sacriléges et de sortiléges. De ce nombre fut une vieille femme, veuve du lieu de la Bartha, dans le Rasez. Angella, c'était son nom, s'était plusieurs fois accouplée avec le Diable. A cinquante-trois ans, elle avait enfanté : quoi donc? un monstre à corps humain, à mufle de loup, à queue de serpent. Ce monstre rôdait pendant la nuit, s'introduisait dans les maisons et dévorait les nouveau-nés dans leur berceau. Le sénéchal fit mettre cette misérable vieille au gibet [1] (1275).

Le pape Jean XXII, que la peur du sortilége assiégeait jusque dans son palais d'Avignon, et qui brûlait ceux qui l'*envoultaient* (de vultus), c'est-à-dire ceux qui, murmurant des paroles magiques et enfonçant des épingles enchantées dans ses images, espéraient tuer le vieux pontife, fulmina une bulle

1. Bardini chronica. M. Albert Réville, dans son *Histoire du Diable*, fait de cette pauvre paysanne une noble châtelaine qu'il appelle Angelle de Labarette. (*Revue des Deux-Mondes.*)

contre les hommes qui sacrifiaient au Démon (1320). Dominique, évêque de Pamiers, assisté de Pierre Lebrun, inquisiteur de Toulouse, et de Henri de Chamay, inquisiteur de Carcassonne, condamna, dans l'église du Camp, à une immuration perpétuelle, le carme Ricordi, adorateur du Diable. Ce moine fabriquait des figurines de cire à l'image des plus belles femmes de la Cité. Il les aspergeait de suc d'herbes vénéneuses, de sang et de venin de crapaud, du sang de ses narines et de l'écume de sa bouche, et, murmurant des invocations, des formules cabalistiques, il les consacrait au Démon. Le Diable venait sur les vents, et, à son commandement, entrait dans les statuettes frémissantes. Le carme se rendait de nuit devant les maisons où résidaient ses amours et déposait sur le seuil les magiques simulacres. L'enchantement opérait; les femmes, vouées à l'esprit du mal dans leur image, descendaient vers le moine comme l'oiseau fasciné vers la gueule du serpent. Puis il s'éloignait, remportait ses amulettes, et les jetait, avec le souvenir de ses voluptés assouvies, dans les eaux rapides de l'Ariége. Cet érotique adorateur du Démon offrait, dans sa reconnaissance au Prince de l'Air, l'élégante hécatombe d'un papillon. Ricordi fut jeté dans les cachots des carmes de Toulouse (1328) [1].

Et non-seulement le dogme, non-seulement la morale se déformait bizarrement, mais encore le culte dans son rite générateur. Les amis de Dieu n'avaient qu'un sacrement, le consolament, qui transmettait l'Esprit, le *pain de l'âme*. Mais au-dessous de ce sacrement unique, ils avaient un autre rite primitif, l'Agape apostolique qui distribuait *le pain du corps*. Eh bien, dans l'esprit du peuple le symbole eucharistique se putréfiait aussi. « Amiel-Bernard, le jeune écolier, dit (aux inquisiteurs) que comme il passait dans une rue, il entendit deux truands discutant dans l'hôpital de Laurac. L'un de ces truands disait qu'il était aussi bon de communier avec une feuille d'arbre ou du crottin d'âne qu'avec le *corpus Christi* (l'hostie catholique). Seulement il fallait qu'il fût de bonne foi. L'autre truand reprenait son compagnon. Et ensuite le même témoin (l'écolier Amiel) entendit de l'enfant Pierre Adalbert, dans l'église de Miraval, que son père Joan Adalbert communiait avec la feuille d'une certaine herbe, quand le soleil mourut (ou fut éclipsé). Le même témoin raconta ces choses telles qu'il les avait entendues de la bouche des deux truands, immédiatement après, au clerc Estève, et aux écoliers Bernard Donat et Morgat [1]. » La superstition croissant, le peuple persécuté dut pratiquer dans les bois ces bizarres eucharisties, au fond desquelles se cache probablement une vague pensée panthéistique. La feuille d'arbre ou d'herbe semble une réminiscence du gui sacré des Druides. Et Joan Adalbert de Miraval voyait certainement, dans cette *mort* apparente du soleil, quelque symbolisme de la mort et de la résurrection du Christ. Il accomplissait un acte religieux devant l'agonie de l'astre.

1. Doat, t. XXXIV.

1. *Inq. de Toulouse.* Miraval de Lauragais. 1245.

Ainsi l'humanité déviait monstrueusement. La conscience se voilait de nuages; l'imagination se peuplait de fantômes. Des larves erraient dans ces ténèbres, et l'homme vit Satan assis sur le trône de Dieu. Les peuples fuyaient une terre, autrefois de félicité, maintenant de désolation. L'Italie était, depuis cent ans, l'unique refuge des proscrits occitaniens. « Que nous sert, disaient-ils, de rester dans notre pays? Les cathares n'y sont plus! Quel malheur que l'on chasse ainsi ces fidèles serviteurs du Christ! » — « Depuis que les frères prêcheurs et les frères mineurs, continuaient les autres, sont parmi nous, on ne voit que des orages, on n'entend que des tonnerres! Du temps des parfaits, on ne voyait presque jamais de tempêtes ni de foudres! » — Et d'autres encore ajoutaient : « Les parfaits avaient des livres en langue vulgaire (ou bulgare?) dans lesquels ils voyaient le vent, la grêle, l'ouragan, avant qu'ils éclatassent dans le ciel[1]! » Ainsi ces peuples exprimaient tristement leurs regrets, et les confondaient avec les troubles des éléments et les révolutions des cieux. Ils croyaient naïvement que le bouleversement du monde moral entraînait le bouleversement du monde physique. Cette perturbation des cieux commença en 1264, par l'apparition d'une comète. Cet astre échevelé qui vit l'agonie commençante du catharisme fut témoin, trois siècles après, de l'explosion du calvinisme. Après trois autres siècles révolus, l'astre voyageur va reparaître : que vient-il nous annoncer? Est-ce un berceau? Est-ce un tombeau?

1. Schmitt, 1340.

Sous cette terreur des cieux et de la terre, de la foudre et du bûcher, sans prêtre, sans bible, sans culte, les pauvres albigeois se réunissaient en tremblant la nuit dans une grotte ou dans un fond de tour. A la lueur d'une lampe fumeuse, ils consultaient les *sorts* qu'ils nommaient *des Apôtres*. C'était un parchemin bordé de lacs de soie, alternativement verts et jaunes, qui sur la tranche du rouleau formaient une longue touffe latérale et multicolore. Chaque lacs correspondait à des passages et peut-être à des figures symboliques. Voulait-on interroger l'oracle? On prenait un cordon dans ses doigts, le vieillard invoquait le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ouvrait le livre, lisait les versets contigus à chaque fil, et ce langage plus ou moins énigmatique était reçu comme la parole de Dieu. Voici quelques-unes de ces maximes : « Après le soleil se lèvent les étoiles; puis de nouveau revient le soleil. De même ton courage qui fléchit te viendra de Dieu avec la lumière. — Sur mer le vaisseau bien gouverné arrive au port. Tu atteindras aussi ton désir si tu invoques Dieu. — Les vents sont légers, prends garde aux tempêtes; ne te mets pas en mer. — Tu veux te jeter dans une forêt sans issue et pleine de serpents. — Garde-toi du grand Lion... Invoque Dieu... Tu ne craindras pas la mort. — Voilà les sorts des saints Apôtres qui ne trompent jamais! » C'est l'accent honnête des Barbes Vaudois, la morale sentencieuse de Job et de Sirach. Les sorts étaient proscrits comme la Bible. Le vieillard qui les expliquait aux tisserands de Cordoue, effrayé

de son rôle d'oracle, scella dans un mur le dangereux parchemin. La tour l'a dérobé fidèlement à l'inquisition, et s'écroulant de nos jours, nous a révélé cette pauvre religion sibylline de l'albigisme agonisant[1]. L'aigle de saint Jean et de Platon tombé du ciel se cache dans l'antre de la Pythonisse, ou plonge avec Dante jusque dans l'enfer pour voir les Hérodes et les Caïphes aux piloris de Satan.

Le platonisme mystique, étouffé dans le catharisme pur de Toulouse, comprimé dans le catharisme mitigé de Narbonne, continue la lutte politique en Italie dans le parti gibelin. Tous les cathares, albigeois ou fratricelles, furent toujours pour les empereurs contre les papes. Et ils avaient raison, car la liberté, possible encore avec l'empire, ou le despotisme humain, est radicalement impossible avec le despotisme divin ou la théocratie. Le catharisme, après avoir été une religion, une politique, devenait une conspiration, une ligue occulte. Il formait des associations secrètes sous le nom d'*amour*. Les conjurés étaient les *amoureux* selon une réminiscence grecque. Amour c'est le nom de l'Esprit du Paraclet. La dame adorée était une dame pyrénéenne. « Mon âme craintive, dit le poëte Guido Cavalcanti, n'ose pas prononcer le nom de cette beauté qui m'asservit. C'est une jeune dame de Toulouse, belle, honnête, toute droite, et contre laquelle se sont pourtant ligués les princes de la terre.

1. M. Jolibois, archiviste paléographe de la préfecture d'Albi. — Voir aux notes justificatives.

Pour elle, je suis mort de la main de l'amour. » Ah ! cette mort, c'est la vie ! Quel éloge du catharisme ! Il était, au moyen âge, l'idéal humain. Mais le poëte qui ne veut pas nous faire connaître cette beauté mystérieuse, va pourtant soulever le voile à demi. Son nom, c'est Joana et son surnom *Mandetta*, ou plutôt *Mundetta*, *Mundinetta* la pure, la cathare, la toulousaine, car ce signe de la foi johannite est resté, jusqu'à nos jours, l'un des noms de la grande cité albigeoise[1].

Mais le *Poëte souverain* de ce platonisme vengeur, c'est le Dante. Dante est un cathare politique; il est l'épanouissement magnifique de Figueiras, de Cardinal, des troubadours albigeois. Tous ces chantres gibelins des Pyrénées ont légué leur vengeance au sombre gibelin de Florence. Comme il flagelle leurs tyrans et leurs bourreaux ! Il donne un boucher de Paris pour chef à la race sanguinaire des rois capétiens, ces voleurs de trônes, ces déprédateurs de Toulouse et de Naples ! Quelle épopée mélancolique il chante sur la maison infortunée de Souabe et de Sicile ! Et comme il appelle, pour venger leurs malheurs d'au delà des mers, la poétique et chevaleresque dynastie d'Aragon ! Il ne loue pas le catharisme, mais il ne l'anathématise pas non plus, il passe ce dangereux allié sous silence, ou n'en parle que par symboles. Il est vrai qu'il loue saint Dominique et saint François. Mais François est un disciple de Joachim de Flore, *doué de l'esprit prophétique;* et s'il honore Dominique, le

1. Poëtes italiens du moyen âge : Cavalcanti.

restaurateur de la prédication et de l'enseignement, il jette les dominicains, les inquisiteurs dans l'enfer.

Quant aux papes, qui selon la théorie de Grégoire VII étaient tous des saints, il pave l'enfer de ces *vicaires du Christ*. Son Paradis échafaudé d'étoile en étoile est une conception manichéenne. Mais qui donc est Béatrice, sa céleste conductrice vers Dieu? C'est l'Église johannite, persécutée sur la terre, mais qui dans le ciel monte rayonnante de gloire en gloire en chantant le cantique de l'éternel Amour! La fille de saint Jean, l'Église du Paraclet, c'est Béatrice. Mais Mérétrice, par contre, c'est Rome théocratique. Le sombre pèlerin entend acclamer, dans le royaume du mal, le *pape Satan, Satan pape et roi*[1]! Il trempe ses âpres invectives dans le bitume de l'enfer. Il allume aux lueurs du gouffre les tonnerres de ses vengeances, et il les secoue en éclairs sur le Vatican et le monde. Et voilà pourquoi le vieux gibelin voulut d'abord chanter dans la langue de Toulouse, dans la langue cathare, son infernale et céleste épopée. La *Divine Comédie* est l'Apocalypse de l'Église johannite dont l'*Internelle Consolation* est l'Évangile ascétique au moyen âge.

Dante fut accusé devant l'inquisition, et dénoncé dix ou douze fois comme hérétique[2]. Comme Lulle, Délicios, Trencabel, ses contemporains, Dante est oliviste. Il est affilié au tiers-ordre de Saint-François. Un hymne de Joachim est l'une des racines de sa grande trilogie. Aussi préconise-t-il le pro-

1. Inferno, VII. Pape Satan! Pape Satan aleppe!
2. E. Aroux. Dante hérétique. *Langage secret*, p. 84, etc.

phète de Flore. Dante est le géant des poëtes franciscains, de cette pléiade mystique composée de Joachim, François, Bonaventure, Pacifico, Jacomino et l'ardent Jacopone de Todi[1]. Il condense en sa personnalité colossale les théologiens scolastiques, les troubadours albigeois et les chantres olivistes. Son œuvre est composite comme son génie. Sur les profondes substructions du Schéol juif et de l'Adès grec, le Titan a puissamment échafaudé le purgatoire néoplatonicien et couronné sa pyramide du paradis du Paraclet, comme d'un globe de cristal. Mais pourquoi Béatrix donne-t-elle à son ami Virgile pour *Duca?* C'est que le Mantouan est un *Pur*, un mystique païen. Virgile a un triple titre patriarcal; il est trois fois le *Maître* et le *Père* d'Alighiéri. Il est de race ibère, philosophe platonicien, et l'Homère du monde latin[2].

IV

GASTON PHÉBUS. — EXTINCTION DU CATHARISME ET DE LA NATIONALITÉ ROMANE.

Le catharisme, de bûcher en bûcher, se traîna jusqu'à la fin du XIVe siècle. Il y eut encore des *sermons publics*, à Carcassonne en 1320 et 1330; à Carcassonne en mai 1357; à Toulouse, dans la cathédrale, en juillet 1374, et à Carcassonne enfin dans

1. Ozanam. Balbo.
2. Le nom de Virgile est ibère ainsi que celui de Danté Alighiéri.

l'église de Saint-Michel, en 1383. On voit encore des supplices en 1400 et jusque vers le milieu du xve siècle. Seulement ces Albigeois dégénérés sont exécutés comme bandits, sorciers ou blasphémateurs.

Joan Triol del Bruel, bayle de Sentenac, fut condamné par les juges d'Albi (30 avril 1446). Le bourreau de Salvagnac attacha Triol au Pilier du roi, lui perça la langue d'un fer rouge, et lui passant un crochet à la langue, le promena tout nu dans Albi, jusqu'à la porte du Biga. De là, l'exécuteur le conduisit à Saliers, où, l'attachant au poteau, il lui coupa l'oreille, pour punir l'entendement ainsi que la parole. Triol subit ce double châtiment comme contempteur de Dieu et du roi, c'est-à-dire probablement de l'Église romaine et de la domination française. Il est certainement un des derniers martyrs patriotiques du Midi [1].

Le catharisme s'éteignit avec la nationalité romane dont il fut l'expression religieuse et la maison de Foix qui de l'un et de l'autre fut la personnification la plus vivace et la plus superbe.

Vers le milieu du xive siècle, la maison de Foix eut son magnifique épanouissement dans le comte Gaston III, surnommé Phébus, à cause de sa beauté, de sa longue chevelure et de son talent poétique. Le fils d'Éléonore de Comminges aima toute sorte de déduits, mais *espéciallement les déduits de guerre, de chasse et d'amour*. Il fut l'un des plus grands capitaines de son temps : sa vie fut une longue guerre ; il alla chercher les combats jusqu'en Prusse, jusqu'en Pologne. Il chassa l'ours de Pologne, le renne de Laponie, l'isard des Pyrénées, et rédigea le *mirouer* de ses chasses, mais, ce que n'eussent point fait ses pères, il l'écrivit en langue française. Cependant il chantait sur sa harpe en langue romane, comme les anciens troubadours, et l'on répète encore la pastorale où il célébrait une dame espagnole. Salomon féodal, il fut enfin très-grand politique, très-habile, très-riche et très-heureux, sauf dans sa famille, car, dans un accès de violence, il eut l'affreux malheur de tuer son fils unique, héritier de sa gloire, de sa puissance et de ses principautés pyrénéennes [1].

1. Archives d'Albi.

Le roi Charles VI le nomma gouverneur du Languedoc. Le Midi l'aimait comme la brillante personnification de son génie. Le comte, comme tous ses ancêtres, représente avec éclat sa nationalité abattue. Aussi quand le roi voulut lui enlever le commandement pour le donner au duc de Berry, son oncle, prince dissipateur, pillard et cruel, le comte refusa de le céder comme un héritage traditionnel de sa race. Le Languedoc le seconda dans sa lutte contre un prince de la maison de France. Le comte le défie, le bat dans les plaines de Revel, et après un an de guerre, par *pitié pour le pays ravagé*, lui cède enfin le commandement. Ce fut le dernier acte de résistance de la nationalité romane expirante (1381).

Le roi Charles VI, quelque temps après, visita le Languedoc. Le comte Phébus se rendit à Toulouse

1. Voy. le touchant récit de Froissart.

pour faire honneur au jeune monarque. Les Toulousains firent à Gaston une réception triomphale. Suivi de plus de six cents chevaliers pyrénéens, il entra dans la cité tête nue, les cheveux épars, car il ne portait jamais de chaperon, et descendit au Castel Narbonnais où résidait le roi de France. Son escorte était composée entre autres de Roger d'Espagne, son cousin, vicomte de Couserans, d'Espanh ou Espagnolet du Lion ou d'Alion, descendant de la seconde Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Quérigut, et de Jordan de Pérelha [1], qui avait été Bayle du comte de Foix, pendant que Phébus voyageait en Courlande et en Laponie. C'est l'arrière-petit-fils du martyr de Montségur, et c'est la dernière fois que sa race apparaît dans l'histoire. Elle s'éteint avec la dynastie comtale à laquelle elle était attachée par quelque office héréditaire de domesticité chevaleresque. Le comte dîna avec le roi, et le monarque le lendemain se rendit à l'hôtel du comte qui traita le duc de Touraine, le duc de Bourbon et toute la chevalerie de France. Après le festin, vinrent les *esbattements :* les Français et les Aquitains s'exercèrent jusqu'à la nuit au saut, à la lutte, au tir de l'arc. Le comte donna aux chevaliers et écuyers des princes plus de soixante coursiers, palefrois et mulets harnachés de ses haras pyrénéens. Il gratifia largement leurs hérauts et, prince troubadour, donna deux cents couronnes d'or aux ménétriers de France.

1. Le fils de Ramon de Pérelha s'appelait Jordan et avait transmis à ses descendants ce nom qu'il tenait de son aïeul maternel Jordan de Lantar.

Le roi voulut visiter ce magnifique comte dans son château de Mazères. Lorsque, en sortant de Saverdun, il entra dans la forêt de Bolbone qui s'étendait encore entre l'Ers et l'Ariége jusqu'à Pamiers, il trouva des bergers paissant leurs troupeaux sous les bois : des moutons ornés de rubans, des taureaux aux cornes dorées, des coursiers aux sonnettes d'argent. Comme aux jours de l'âge d'or, ils jouaient de la cornemuse ; assis au pied des hêtres, ils chantaient des ballades et, avec des louanges poétiques, offrirent au monarque leurs superbes animaux parés de guirlandes. Fêtes, poésie, félicité menteuse, évoquées, comme un reflet du passé, par un prince ingénieux sur les ruines irréparables du Midi [1]. Le comte reçut le roi dans son château qui domine la ville de Mazères au sud, et l'Ers au nord, lequel, d'une digue factice, écume et gronde en cascade. Au delà s'étendaient les collines alors boisées du Lauragais. Le jeune monarque et sa cour y passèrent plusieurs jours en festins, en luttes, en jeux guerriers. Charles VI prit part au tir du javelot; il fut déclaré vainqueur, et reçut la couronne d'or. Phébus le conduisit sans doute à Bolbone, nécropole de ses ancêtres, qui y reçurent les rois Philippe le Hardi et Louis VIII de France, et don Pedro II et don Jaicme d'Aragon ; et le roi put voir les mâles figures de ces comtes héroïques, Ramon-Roger, le Roland des guerres cathares, le

1. Le pays, naturellement si fécond, est indigent, et les Gascons, autrefois si riches, sont représentés par Froissart comme un peuple *besogneux et convoiteux.*

grand et pieux Roger-Bernard, et le valeureux Loup de Foix, sculptés dans leurs armures sur leurs tombeaux gothiques. Puis Charles VI prit congé de son hôte magnifique, revint à Toulouse, et repartit pour la France [1].

Le comte Gaston Phébus avait alors cinquante-neuf ans. « Il était, dit un contemporain, beau, belle forme, belle taille, air riant, le regard vert et amoureux. Sage chevalier était et de haute entreprise et de bon conseil. Il fut puissant en l'art de régner. Il était connaissable et accointable à toutes gens, et doucement et amoureusement parlait à eux. Il était bref en ses conseils et ses réponses, et il avait quatre secrétaires pour écrire. Oncques n'aima fol outrage ni folle largesse... Il avait grand foison de florins, et n'était an qu'il n'en donnât soixante mille aux étrangers, écuyers, hérauts et ménétriers... Tous les jours disait son psautier; il aimait les chiens et la chasse, dînait au soleil couchant, et soupait à minuit : venait pour souper dans la salle; devant lui il avait douze torches allumées, et icelles douze torches étaient tenues devant la table. La salle était remplie de chevaliers et écuyers, et toujours étaient dressées tables à foison et soupait qui voulait. Nul ne parlait à lui à sa table s'il ne l'appelait. Il prenait grand ébattement au son des ménétriers et s'y connaissait. Il faisait chanter rondeaux à ses clercs, et seyait deux heures à table... Brièvement, tout considéré, avant que je vinsse en cette cour j'avais été en moult de cours de

1. Froissart, *Chron.*

rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames; mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me plut, et ne vis aucunes qui fussent sur le fait d'armes réjouies plus que celle où le comte de Foix était. On voyait en la salle, en la chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les oyait-on parler d'armes et d'amour. Tout honneur était là dedans trouvé; toute nouvelle, de quelque pays et de quelque royaume que ce fût, là dedans on y apprenait; car de tout pays pour la vaillance du Seigneur elles y venaient [1]. » Le comte Phébus mourut à la chasse de l'ours sur les Pyrénées. Il ne manque à ce prince qu'une chose, la gloire de son aïeul Ramon-Roger, la gloire souveraine de vivre et de mourir pour une cause immortelle, une idée éternelle du genre humain. La seconde race de Foix, passée par les femmes dans les maisons de Buch et d'Albret, ces princes des Landes, n'égala jamais la splendeur de la première, bien que brillante encore, et même devenue royale, avant de s'engloutir, comme Toulouse, dans cette dévorante dynastie capétienne.

Vers ce temps-là, maître Jehan Froissart, le chevalier errant de la chronique française, descendant du Nord par la vallée du Rhône, et se rendant à la cour du comte Gaston-Phébus, traversa Carcassonne, fumante du dernier bûcher albigeois. De Carcassonne à Pamiers, il parcourut le pays cathare, Montréal, Fanjaus, Laurac, Belpech, Mazères. De Pamiers, il gravit les rudes collines d'Es-

1. Froissart, *Chron.*

cosse et de Larmissa, se dirigeant par Artigat, le Carla, Daumazan, Montesquieu, vers le Commenges et le Bigorre. Mais ni les tours de Carcassonne, ni l'abbaye de Bolbone, ni le Castellar de Pamiers, ni les châteaux de Montagut, de Palhers, de Durfort, de Massabrac, qu'il laissait à sa droite et à sa gauche, sur leurs monticules, ne lui rappelaient les grands souvenirs de la chevalerie cathare. Le chevalier du Lion qu'il prit à Pamiers, à l'hôtel de la Lune, et qui chevauchait à ses côtés, n'eut à raconter au chroniqueur flamand que des histoires de bandits et de sorciers qui n'étaient probablement que les derniers Albigeois étrangement déchus et entourés d'un renom sinistre et fabuleux. Espanh du Lion lui-même, favori de Gaston-Phébus, ignore ou se garde bien de dire qu'il descend de Bernard de Sô, et de la seconde Esclarmonde de Foix, protectrice, après son illustre tante, de Montségur. Un siècle auparavant, l'ingénieux chevalier eût de colline en colline cadencé, au pas de leurs chevaux, les strophes de l'épopée cathare de Guilhem, l'Homère de la maison de Foix. Deux siècles auparavant, Froissart eût rencontré des troubadours montant, la harpe sur le dos, vers des châteaux hospitaliers où la poésie et la chronique eussent jouté devant la noble dame pyrénéenne. Maintenant plus de troubadours, plus de châteaux poétiques, plus de poésie romane. Foix était désert; le Castellar de Pamiers, abandonné; le comte tenait sa cour dans le Béarn. A la cour du comte Phébus, poëte comme ses ancêtres, Froissart trouva des ménétriers, mais plus de troubadours. Il trouva la musique, la chronique

chevaleresque venant d'Espagne et du pays des Maures, mais plus de poésie. L'inspiration est éteinte, et Froissart est l'Hérodote de son siècle. La poésie, voix chantante d'un peuple, était morte avec le génie national. Phébus chantait de vieilles ballades dont il ne comprend plus le sens symbolique. « Ces montagnes qui sont si hautes m'empêchent de voir où sont mes amours. Mais leurs cimes s'abaisseront sous mes pas, et mes amours se rapprocheront! Paissez, paissez, ô brebis[1]! » C'est vers une dame catalane ou aragonaise que Phébus, prince pastoral, envoie ce chant bucolique du haut des tours d'Orthez ou de Foix. Il ne célèbre pas, comme Cavalcanti, la *Dame de Toulouse*, qui ne pouvait être réfugiée en Espagne, et qui s'éteignait même en Italie. *Amour* n'a plus, dans sa bouche, le sens mystique, le sens religieux, patriotique et vengeur, qu'il avait sur les lèvres de Dante. Ce n'est qu'un amour vulgaire, une profane et mondaine volupté, mais sur un mode délicat et légèrement mélancolique, que Phébus chante sur sa mandoline cantabre.

Le monde d'amour, avec sa religion, sa chevalerie, sa poésie, ses tribunaux, ses cours; ce monde, platonique et romanesque, s'est évanoui comme un rêve. Déjà vers l'an 1300, Amanieu des Escas chante l'art d'aimer féodal. Il est l'Ovide des châteaux[2]. Mentor chevaleresque, d'un ton paternel il enseigne aux jeunes *damoiselles* les règles de la po-

1. Chants populaires du Midi.
2. Millot, *Troubadours*.

litesse. Il professe la scolastique de la courtoisie : « Tressez vos cheveux, taillez vos ongles, brossez vos dents ! » La poésie, qui deux siècles auparavant légiférait magnifiquement en amour, est descendue jusqu'à donner des leçons de propreté. De l'harmonieux Bernard de Ventadour, du tendre Arnauld de Marveil elle est tombée à l'honnête mais puéril Amanieu. La langue classique des troubadours, la langue poétique parlée des Alpes à l'Océan, et de la Loire jusqu'à l'Ebre et le Tage, s'éteint avec le souffle même de la poésie : le rhythme se perd, le chant meurt. L'épopée de Guilhem, le troubadour de Foix, est traduite des vers en prose, et de la langue poétique dans le dialecte vulgaire, et bientôt chronique et poëme, tout tombe en oubli.

En 1323, sept citoyens de Toulouse, dans l'espoir de ranimer la poésie mourante, adressèrent un appel aux chanteurs de la langue romane. « La très-sage compagnie des sept poëtes de Toulouse, aux honorables seigneurs, amis et compagnons, qui possèdent la science d'où naît la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse, salut et vie joyeuse ! Si personne ne cultivait la poésie, ce bel art mourrait et le plaisir avec lui. C'est pourquoi nous sept qui avons succédé aux poëtes des temps passés, nous avons à notre disposition un jardin merveilleux et beau où nous allons tous les dimanches lire des œuvres nouvelles. Nous vous faisons savoir que, s'il plaît à Dieu, nous serons dans ce verger charmant le premier du mois de mai. L'auteur du meilleur poëme nouveau recevra, pour marque d'honneur, une violette d'or fin. Venez-y

bien pourvus de vers harmonieux, et d'un si beau sens que le siècle en devienne plus gai. Que le Dieu d'amour vous assiste ! Donné au faubourg des Augustins, après la fête de la Toussaint, dans le verger fleuri, au pied d'un laurier [1]. »

Ces sept citoyens donnent à la poésie le nom de *gaie science*. Désignation symbolique, car gai signifie noble, dans leur langage patriotique et chevaleresque. La joie n'est que dans la noblesse, c'est-à-dire la dignité, l'indépendance et la foi. Aussi leur siècle était-il profondément triste, et leur harpe ne put égayer sa morne douleur. Dans l'origine la *societat des sept trobadors de Tolosa*, fondée pour maintenir la nationalité romane par la culture du langage et l'inspiration de l'esprit, fut une espèce de conjuration littéraire contre Rome et contre la France. Mais l'inquisition la fit d'abord dévier et ne toléra la langue et la *poésie hérétique* qu'à la condition de célébrer la Vierge et les saints, c'est-à-dire le triomphe théocratique, et la servitude méridionale. Les sept ne succédèrent donc pas aux poëtes des siècles passés. La poésie vivante, populaire, chevaleresque était morte, morte sur les deux versants des Pyrénées.

Vers la fin du siècle, Joan II, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI pour lui demander des *poëtes de la province de Narbonne* [2].

1. Toulouse vient de consacrer une rue aux sept troubadours. Quand en consacrera-t-elle au tendre Marjévols, à l'ardent Figuéras, au magnanime Cardinal, à l'héroïque Guilhem de Tudelle, les grandes harpes du martyre ?

2. Zurita indic. de Aragon.

Ce roi d'un royaume fondé par des troubadours s'ennuyait de n'avoir plus de poëtes à sa cour, malgré ses merveilleux romancéros. Mais Toulouse ne put pas faire à Saragosse le don de poésie. Ces monarques avaient mis le serpent au cœur de leur peuple avec l'inquisition. Le monstre, en le rongeant, avait éteint toute flamme, tout élan, tout ce qui palpite et chante, tout ce qui est ailé, vibrant et mélodieux. La poésie n'est plus qu'un art ingénieux, un jeu élégant de l'esprit, une solennité florale. Cette pâle et stérile arrière-saison se personnifie dans le mythe gracieux de *Clémence Isaure*[1]. *Dama Clemenca*, et voilà pourquoi elle est encore si populaire, est un dernier reflet de la *Dame de Toulouse* qui s'appelait *Consolation*, au XIIe siècle. La sainte Cécile d'une renaissance académique.

Après la mort de Charles VI, le royaume de France, l'œuvre si laborieusement construite par Blanche de Castille, se brise en deux énormes fragments. La Loire, cette limite de l'empire Goth, sépare les deux Frances. Henri V est le roi de Paris; Charles VII, le roi de Bourges. Comme sous Charlemagne, Toulouse espéra peut-être de redevenir la capitale d'une France romane. Successeurs, pour le génie politique, des comtes de Foix, les comtes d'Armagnac deviennent les chefs tragiques du parti capétien. Les maréchaux de Foix et d'Albret commandent ses camps. Pothon et La Hire en sont les héros. Ils écrasent les Bourguignons, ils refoulent les Anglais; ils ramènent Charles VII dans Paris.

1. Clementia de ipsâ Aurâ.

L'Aquitaine sauve la France. Donc, ce que l'Aquitaine combattait depuis un siècle et demi, ce n'est pas la France, sa noble sœur, ni même la dynastie des Capets; c'est l'inquisition, c'est Rome. Salaire lamentable de l'Aquitaine! Louis XI, par l'épée, par la hache, extermine les princes d'Armagnac, et par un breuvage, détruit les germes de leur race, dans le sein de l'héroïne de Lectoure. Pendant de l'*émasculation* de Ramon VII, l'avortement de Joana d'Armagnac est l'image de l'avortement de la nation, et de la civilisation romane dont cette princesse infortunée est comme un dernier symbole.

Le catharisme en s'éteignant vers l'an 1400 eut la consolation de voir la théocratie romaine tomber du Vatican dans Avignon, et de l'exil dans le schisme. Le dragon qui le dévorait avait de sa blessure poussé trois têtes qui se menaçaient de leurs sifflements et de leurs aiguillons. Le XVe siècle est le siècle des cerbères. La papauté romaine avait trois têtes, la royauté capétienne en avait deux; le peuple en avait cent dans les chefs de bandes. Le Thabor pyrénéen est dans la nuit, mais le Thabor des Alpes sort lentement de la nuée, et le Thabor de Bohême jaillit dans un coup de tonnerre. Éclipsé pendant deux siècles par l'éclat et le tumulte de la lutte cathare, le valdisme moins brillant, mais plus vivace, sort d'un orage avec la grande figure de Jean Ziska. Huss en Bohême, Wickleff en Angleterre, Savonarole en Italie, annoncent Luther.

V

POÉSIE VULGAIRE. — LE CHANT DU BERGER, LE CHANT DU BOUVIER, LA MORT DE JOANA. — SIGNES DE DÉCHÉANCE TIRÉS DE LA LANGUE ROMANE. — LA CATHÉDRALE D'ALBI.

Ainsi, la poésie romane, réfugiée au delà des Alpes, avait constitué pour son héritier et son vengeur le terrible chantre de l'Enfer. Pétrarque aussi est l'amoureux élève des troubadours. Mais quand l'amant de Laure vint à Avignon, cette héroïque cité, devenue la *sentine* et la *Babylone* des papes, il ne trouva plus aux bords du Rhône, ni à Narbonne, ni à Toulouse, un seul poëte roman. L'inquisition avait détruit la chevalerie et la poésie, ces deux sœurs. De ce monde poétique et chevaleresque, il ne restait qu'un nom, symbole de l'idéal : *romanesque*[1] !

Mais si la poésie savante, cette ingénieuse et délicate fleur de la civilisation romane, avait disparu avec les cours de Toulouse, de Carcassonne et de Narbonne, il restait dans les villages une poésie vulgaire, rustique, et d'un doux parfum sauvage. Si le châtelain asservi était muet dans son manoir, le faidit indépendant chantait dans les bois, le bouvier solitaire soupirait timidement dans les champs. Le peuple avait gardé sa foi, n'avait point vendu

1. Roman-Eske, ibéro-latin.

son âme; et de la fidélité et du malheur naissait une poésie d'un charme agreste, d'un caractère énigmatique, et dont le mystère indéterminé n'en exprime que mieux le vague et immense désespoir du Midi. Il ne nous reste guère que trois fragments, trois petites mélopées : le *Chant du Berger*, le *Chant du Bouvier* et la *Mort de Joana*. Le Chant du Berger, presque tout entier perdu, ne consiste plus que dans ce refrain pastoral si populaire des Alpes à l'Océan : « L'agnel que tu m'as donné, s'en est allé paître dans la prairie. Il est parti pour trouver sa mère, *pauvre pécheur*[1]. » Ce terme de *Peccairé* indique à la fois l'origine montalbanaise et cathare de cette complainte. Ce n'est plus que dans le Quercy que ce terme est usité, et le catharisme seul ressentait pour le pécheur une pitié si tendre qu'il a fait de son nom une exclamation miséricordieuse et populaire. Ce terme n'est ni catholique, ni calviniste; il est donc cathare. Et alors on comprend la douce bucolique. L'agneau c'est le jeune Albigeois; il est allé trouver sa mère, la brebis de Toulouse; il paît avec elle l'herbe des Alpes, les pâturages d'Italie, où sont les bercails des Amis de Dieu. Les femmes du Tarn et de l'Aveyron, attendant le retour de leurs fils, berçaient leur ennui maternel en soupirant l'air si mélancolique de cette parabole de l'exil modulée sur les cornemuses du Bon Pasteur.

Le chant du Bouvier est un fragment plus étendu,

1. Lagnel que m'as donnat, — Sé n'es anat. — Paisse dins la prado. — Es anat per trobar sa maïre...

d'un sentiment plus grave et plus profond. Le bouvier est à son labour; il est seul avec ses bœufs attelés et haletants; il est armé de l'aiguillon, mais il ne les stimule que de la voix. Il aime à moduler leurs noms pittoresques : *Laouret*, le doré; *Mauret*, le brunâtre; *Mascaret*, au mufle de velours noir; *Pardoul*, tigré comme un léopard. Puis il chante pour encourager ses animaux; il chante surtout pour soulager son pauvre cœur désolé. Il chante la patrie détruite, son peuple exilé, sa *Dame* errante sur les montagnes. Il faut qu'il chante, car il étoufferait; mais il faut aussi qu'il ne soit pas compris, car les bois écoutent, muets, et l'écho loquace est traître : alors il jette aux vents une plainte vague, étrange, énigmatique, souvent interrompue, et dont ses mornes campagnons comprennent seuls les sanglots mystérieux. Chaque strophe est faite d'une seule phrase coupée en deux, et dont chaque tronçon est répété deux fois, mais avec cette différence que le dernier est entrecoupé, comme d'un sanglot, de ce refrain perpétuel : *Ah!* Cette exclamation est pour les bœufs un commandement, et pour le bouvier un gémissement. Il les appelle ses *amis*, car l'homme est esclave comme les bêtes, et tous labourent pour leurs tyrans.

1.

Dans le pays de Lérida,
Dans le pays de Lérida,
L'un y perd et l'autre y gagne,
Ah! mon ami,
L'un y perd et l'autre y gagne!

2.

Mais nous y avons moult perdu (*bis*),
Nous avons perdu notre Dame,
Ah! mon ami,
Nous avons perdu notre Dame!

3.

Mais où l'irons-nous chercher? (*bis*)
Sur toutes les montagnes,
Ah! mon ami,
Sur toutes les montagnes!

4.

J'ai couru et nuit et jour (*bis*)
Sans trouver château ni grange,
Ah! mon ami,
Sans trouver château ni grange!

5.

Hors un tronçon de châtelet (*bis*) :
Sa toiture touche terre,
Ah! mon ami,
Sa toiture touche terre[1].

Lérida est évidemment Carcassonne. Un Ramon de Lérida fut dépossédé par Simon de Montfort, et sa femme probablement obligée de se cacher dans les montagnes. Voilà peut-être le thème réel qui, dans la bouche du rustique chanteur, prend bientôt un sens religieux et symbolique. La Dame qu'il a perdue devient l'Église cathare, fugitive aussi sur les cimes des Pyrénées. Le Bouvier a couru après

1. Chants populaires du Midi.

la sainte exilée : il l'a visitée à Montségur, ou à Castelbon, ou à Ornolac. Il n'a trouvé, dans ce pays désolé, ni château, ni cabane; il n'a trouvé qu'une ruine de petit manoir dont le toit touche le sol, lui qui, naguère, s'élançait dans les nues. Quel tableau du ravage et du bouleversement de la Croisade!

Le chant est tronqué lui-même, comme un débris ajouté à tant d'autres débris. Le bouvier s'arrête... A-t-il entendu le galop des chevaux des Croisés, ou le grincement sinistre du chariot des inquisiteurs? Cette brusque interruption ajoute encore au mystère de phrases sans suite, de strophes sans rime, de ce *Ah!* lamentable, entrecoupant des paroles d'insensé, pareil au dernier soupir du pauvre chanteur frappé de mort, et ce désordre répand une sorte de frayeur vague et comme un frisson d'horreur fantastique.

Ce chant est navrant par son expression de démence douce, résignée, lugubre. La *Mort de Joana* le continue sur un autre rhythme. Le drame commence au retour du bouvier, le soir. Il est, à notre sens, plus poignant encore, par le désaccord profond des paroles et de la mélodie, et par le ricanement sardonique qui siffle sur le gémissement tragique et solennel.

LA MORT DE JOANA !

I

Quand le bouvier vient du labour,
Il plante son aiguillon,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Il plante son aiguillon!

Il trouve Jeanne au pied du feu,
Toute désatiffée,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Toute désatiffée!

Es-tu malade, dis-le-moi.
Nous te ferons un potage,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Nous te ferons un potage!

Avec une rave et un chou,
Une alouette maigre,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Une alouette maigre!

II

Quand je serai morte, enterre-moi
Au plus profond de la cave,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Au plus profond de la cave!

Mets-moi les pieds vers la paroi,
La tête sous la cannelle,
Ah! eh! hi! oh! hu!
La tête sous la cannelle!

Tous les Romieux qui passeront
Prendront de l'eau bénite,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Prendront de l'eau bénite!

Et diront : Qui est mort ici ?
C'est la pauvre Joane,
Ah! eh! hi! oh! hu!
C'est la pauvre Joane[1]!

Telle est la complainte : c'est évidemment un *chant clus*, un poëme symbolique. Au premier as-

1. Chants populaires du Midi.

pect, on dirait une *nénie* d'ivrognesse, à la fois grotesque et funèbre. Le poëte est un fou sceptique, un imbécile goguenard. Il se moque de tout, et des croisés qui, pour le dernier bouillon de sa femme, ne lui ont laissé qu'une alouette, et des Romieux [1] qui prendront du vin pour de l'eau bénite sur sa tombe. Il rit et de sa femme, et de l'Église, et de la mort. Le rire y court sur le désespoir. Mais ce sens bachique n'est qu'apparent : la femme romane ne boit point de vin, et l'homme du Midi, sobre lui-même, et de plus avare, ne laisse pas entrer dans sa cave les pèlerins *Bevedors*. D'ailleurs, cette cave n'est pas un *chaï;* c'est une grotte (cava, cauna, cueva), et la *cannelle* n'est plus qu'une source rustique. Il faut donc creuser au-dessous, chercher sous ce rire superficiel un sens grave dont la douleur réponde à la cantilène lamentable. Joana, c'est la *femme de Toulouse*, la patrie romane, l'Église cathare, comme nous l'a dit Cavalcanti. Elle est gisante, moribonde, foulée aux pieds. Elle est ivre, ce n'est pas de vin, car les croisés l'ont bu, mais de l'Esprit; et l'unique aliment qui lui reste, c'est le maigre oiseau qui s'appelle *louange*, et qui monte, comme l'âme, vers le ciel. Mais elle se meurt; qu'on l'inhume au plus profond de la grotte, près de la fontaine, symbole de pureté; et les pèlerins de l'amour divin, les faidits, qui boiront à la source sainte, diront en soupirant : Ici repose la pauvre Joana, l'Église de la *Grâce de Dieu*.

1. On dit encore d'un hypocrite fripon : c'est *un fin Romieu*.

Le sens mystique rétablit l'accord entre le poëme et la musique qui est d'une incomparable mélancolie. La strophe, on l'a vu, n'est qu'une phrase coupée en deux tronçons sans rime. Le premier s'enfle en crescendo et se bisse ; le second se répète aussi, et comme dans le chant du Bouvier, retombe avec un gémissement, mais plus lamentable, et dans le refrain s'intercalent cinq exclamations, formant comme une grappe de sanglots, et comme une fanfare plaintive de douleurs.

L'harmonie de ce chant est saisissante, dans le silence de la campagne, aux heures du soir. Le bouvier la cadence au rhythme de son attelage haletant. Il la tremble aux oscillations de l'araire, il la traîne au pas lent et lourd de ses animaux; il lance la voix, la soutient à perte d'haleine, et la strophe, convulsivement et comme par une cascade de sanglots, retombe en notes sourdes qu'assombrit parfois encore le mugissement ému des bœufs que remuent vaguement le trouble du pâtre et la chute mystérieuse du jour.

Le Chant du Berger, le Chant du Bouvier, et la Mort de Joana, forment une trilogie rustique, la nénie funèbre du catharisme parmi les pâtres, les laboureurs, les faidits des bois. Et comme l'albigisme se maintint plus longtemps dans les campagnes, et surtout dans les montagnes, on peut dire que ces complaintes rustiques sont sa dernière poésie, son dernier soupir mélodieux [1].

1. Nous devons ces poëmes rustiques à la femme distinguée d'un illustre historien, Mme Athénaïs Michelet.
Au mois de septembre 1869, nous partions pour le

Joana est le doux nom mystique et populaire du Midi au moyen âge. On trouve rarement le nom de Marie : parmi cette multitude de noms gracieux, nous ne trouvons qu'une fois celui de la Vierge : c'est dans la reine d'Aragon, mère du Conquistador. Ce peuple adorait la grâce céleste : non la mère terrestre de Jésus, mais la mère divine du Christ. Pour les cathares, l'Esprit était une femme, une angelle, une *Eone*. L'inquisition imposa le nom de Marie qui de nos jours seulement s'est élevée au rang de déesse : c'est la patronne du monachisme, des croisades, de la théocratie romaine.

Deux mots de notre langue expriment encore cette dégradation, cette ruine complète de la civilisation romane. Vers l'an 1200, *cathare*, dans l'ordre religieux, et *galaubian*, dans l'ordre chevaleresque, expriment l'idéal de toute élégance et de toute perfection mystique, guerrière et poétique. Vers l'an 1400, patari et galaupian sont synonymes de vagabond, de maraudeur et de bohème. En deux cents ans les héros des cours d'amour et de l'épopée romane sont tombés au rang infâme de bandits rustiques et de truands à demi sauvages. Le faiditisme

Midi. Les impériales des voitures étaient occupées par les orphéonistes de l'Aveyron. Au moment où le train s'ébranla, ces jeunes musiciens entonnèrent le chant de la pauvre Joana. Jamais chœur plus magnifique ni plus attendrissant! C'était religieux et solennel! Ces *Albigeois* quittant Paris et les merveilles de l'Exposition universelle saluaient, de loin, la patrie romane, plus chère à leur cœur, plus belle encore par son ciel, par ses monts, par ses ruines, par son histoire, par son incomparable martyre.

albigeois, dégénéré et dénaturé, dut se fondre dans le brigandage immense des *grandes compagnies* qui, par de justes représailles, rançonnèrent les papes d'Avignon, et passant les Pyrénées, allèrent, à la suite de Dugueslin, s'abattre, comme une nuée de sauterelles, sur les plaines de la Castille, d'où était venue l'inquisition, rendant la barbarie à la barbarie. Un poëte fait à *Dama Clémença* le dénombrement des guerriers *Mundis* qui suivirent le héros Breton. On y retrouve les Roaïx, les Lautrec, les Barravi, les Morlanos, tous les noms des paladins du Paraclet[1].

Notre langue conserve encore des traces de l'asservissement aquitain et du despotisme français. De nos jours encore, *oc* et *no* s'emploient familièrement, entre amis et compagnons : ils expriment la liberté, l'égalité, la fraternité des républiques méridionales. La croisade apporta le *oui* et le *nani* des Normands : ces termes impliquent le respect, la sujétion ; ils ne se donnent que de l'inférieur au supérieur, du serviteur au maître ; ils sont le signe de la conquête et de la domination étrangère. De plus, le *oc* et le *no* entraînent le *tu* républicain, tandis que le *oui* et le *nani* exigent le *vous* féodal et monarchique. Ces monosyllabes donnent l'attitude humiliée du roman conquis devant le conquérant français[2]. La langue, proscrite elle-même comme hérétique, s'est

1. Dama Clémença se vos platz....
2. J'ai ouï dire que dans les hautes cimes (à Rabat), le *oui* et le *nani* français sont encore inusités. On n'emploie que le *oc* et le *no* roman.

décorée de cette flétrissure, et, dans sa dégradation, a consenti à n'être plus qu'un *patoués*, c'est-à-dire le jargon des *pataris* et des *galaupians*, des serfs de la glèbe et des bandits de la forêt. Enfin un dernier mot survivant exprime cette longue agonie de l'Aquitaine : *Endura*. Il exprime le martyre volontaire de l'Albigeois, le *pain de la tribulation*, *l'eau de l'Angoisse*, la *mort vivante*, mais la fidélité à Dieu et l'espoir dans le ciel. C'est le mot douloureux que l'Albigisme lègue à tous les opprimés de l'avenir.

Le xve siècle fut employé par le catholicisme vainqueur à élever le monument de sa victoire. C'est dans la métropole même du vaincu qu'il dressa son superbe trophée. Cet arc de triomphe, c'est Sainte-Cécile d'Albi. Le catharisme avait nié le monde, supprimé le temple de pierre, inauguré le sanctuaire de l'Esprit succédant aux sanctuaires de Garizim et de Jérusalem. Le catholicisme romain attesta sa victoire sur l'Esprit par un magnifique temple matériel. Il mit cent cinquante ans à le construire; il en chargea l'art italien et le génie des croisades. Sa tour carrée, massive, aux énormes contreforts, semblable à une citadelle, domine à l'ouest, la berge en précipice du Tarn. La basilique s'allonge comme une forteresse vers l'Orient, elle est en brique rouge, pétrie de la cendre et du sang d'un peuple, et cuite au feu des bûchers. Toutes les Églises de la croisade sont faites avec cette fang sanglante, comme si les Pyrénées, qui refusaient de pierres pour leurs cachots, n'en voulaient point fournir non plus pour leurs homicides temples. Son épaisse carapace, on le voit, est une armure de

guerre. Hors un superbe portique, elle n'a que d'étroites poternes; ses fenêtres basses, sombres lucarnes, simulent des meurtrières : ses hautes fenêtres seules s'ouvrent largement, et scintillent triomphalement au soleil. D'obscurs souterrains, de sinueux corridors la rattachent à l'évêché dont les tours, les créneaux, les archères, les larges fossés, indiquaient le puissant donjon féodal, qui veille sur la basilique, comme Simon de Montfort sur l'Église romaine. On reconnaît la demeure guerrière des Durand, des Combret, des Castanet, ces évêques batailleurs. Il constate leur lutte séculaire contre la noble cité. Le monument de leur victoire et de sa mort, c'est cette cathédrale. La porte, unique, avons-nous dit, s'ouvre du côté du sud sous son léger portique sonore, ogival, aérien, dentelé du plus gracieux feston, de la plus capricieuse efflorescence de marbre. Ce spécimen révèle au dehors la merveilleuse forêt du dedans, et invite le passant ravi. Sous le sombre porche, il s'arrête comme ébloui : il a sous les yeux comme une vision de l'Alhambra, du palais d'Haroun Al Raschid, de toutes les féeries de l'Orient. De l'ouest à l'est se déroulent les trois cercles du Dante, l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis : la loi Adamique, la loi Noachique, la loi Mosaïque, en mille symboles. Les animaux de l'Éden, de l'arche, de la crèche, le taureau, le lion, l'aigle, la colombe, les sphinx ailés errent dans la forêt céleste. Dans les ténèbres du couchant, les démons, les damnés; le combat de Michel et de Satan. Les anges fidèles, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les docteurs, les martyrs, les vierges, par

mille chemins semés de lis mystiques et d'étoiles d'or, s'avancent vers la région de l'aurore. Ils tiennent des palmes, des couronnes, des sceptres, des lyres, des encensoirs, d'où s'exhalent des parfums : ils convergent tous vers le tabernacle du Christ, et vers la reine des cieux, assise dans la splendeur du soleil éternel. Son trône flotte perpendiculairement sur l'autel, et la cour céleste sur le chœur terrestre : le tabernacle matériel imite le tabernacle aérien, et le marbre filé, tissé, tordu, par sa ductilité, sa textilité, sa fluidité vaporeuse, en réseaux, en dentelles, en arabesques, simule la nuée ; on dirait l'œuvre merveilleuse des esprits remontés dans l'azur. Les évêques, dont plusieurs furent italiens, ont fait peindre la voûte par des artistes italiens. C'est un mélange de basilique, de théâtre, et d'Olympe[1]. Partout le génie païen de la Renaissance, l'art sensuellement mystique du Tasse et de Raphaël. L'architecte a voulu, dit-on, y emprisonner le soleil[2]. Le catholicisme a tenté plutôt d'y incarcérer l'Esprit. L'inquisition y a enterré le Christ dans un sépulcre de fleurs. Pour le patriote méridional, ces briques sont du sang, ces pierres sont de la chair et des os, Sainte-Cécile est la cristallisation merveilleuse de deux millions de cadavres, l'immense ossuaire transfiguré des massacres de la croisade et de l'inquisition.

1. Dans une travée du sud, les ouvriers ont sculpté le nom d'une cantatrice italienne du XVIe siècle.

2. Expression de M. Galli, architecte, conservateur de la basilique.

VI

DESCENDANTS ET SOUVENIRS DES FAIDITS ALBIGEOIS.

Au XVe siècle, les grandes races méridionales n'existent plus. Les dynasties antiques de Toulouse, de Carcassonne, de Foix, de Commenges, de Narbonne, et les maisons secondaires, mais illustres, de Perelha, de Rabat, d'Aniort, de Saissac, de Cab-Aret, de Maurand, de Castres, sont détruites. Plusieurs se survivent, abdiquent leur passé. Les Bélissen renoncent au nom de Mirepois. Oublieux de leur origine ibéro-gothique, et peut-être honteux de leur renommée cathare, ils se cherchent en Allemagne une origine incertaine et fabuleuse[1]. Les *fils de la lune* sacrifient leur glorieux écusson : le croissant et le poisson emblème du Christ. Ils prennent pour armes le bourdon et les coquilles des pèlerins : symboles de leur martyre. Par cet abaissement ils se relèvent ; ils rachètent leurs anciennes seigneuries, et, capitaines du roi, commandent dans leurs châteaux confisqués de Roquefère, Cabrespine, Cab-Aret, devenus des forteresses royales. Alors seulement, après plus de trois cents ans de possession, les Lévis prennent le titre de marquis de Mirepois ; leurs cadets s'intitulent vicomtes de Lavelanet et seigneurs de Montségur. Ils ne

1. La Chênaie des Bois. Dictionnaire de la noblesse.

s'appellent plus maréchaux de l'Albigeois, mais de la foi romaine. Leurs rameaux couvrent le Midi.

Cependant il restait des multitudes de descendants des faidits. Leurs familles avaient été déclarées incapables de toute fonction ou dignité civile. Ils étaient mis à part dans les églises. Peu à peu, l'inquisition se relâcha; ils osèrent dépouiller leur croix jaune; mais le nom leur en resta comme une flétrissure ineffaçable. De ces faidits réconciliés descendent tous ceux qui, de nos jours, s'appellent Crosat, Crouset, La Crux, Crozes, Catari, Albigès. Le mot de Patari existe encore comme synonyme de vagabond, et celui de *Bonzom* (Bonshomme) exprime une certaine fierté républicaine ou féodale. C'est que ce dernier remonte aux jours glorieux des guerres romanes, et que l'autre ne rappelle que leurs débris errants et misérables dans les bois. Ces proscrits insoumis s'éteignirent-ils tous au fond des forêts? Il reste encore dans quelques vallées des Pyrénées un peuple impur et mystérieux. Les Cagots, Cahoux ou Cahets ne seraient, assure-t-on, que des faidits cathares. Nous pensons que les Cagots, originairement, sont les descendants des Goths *ariens*. Mais il est certain aussi que ce nom fut donné aux Albigeois, soit à cause de l'analogie de leurs croyances trinitaires, soit parce que ces débris de Goths rustiques ont embrassé le catharisme à l'exemple des grandes races ibéro-gothiques. Quoi qu'il en soit, ces restes de Goths-Albigeois eurent des quartiers séparés, comme les Bohèmes. Castres a un faubourg encore appelé *Ville-Godo*, et le Maz-d'Azil, la rue des *Gozis*. Mais d'autres restèrent

errants dans les forêts. C'est de ceux-ci que descendraient les Cagots modernes. Au XVe siècle, ces infortunés demandèrent au Pape leur réhabilitation; ils conservaient un vague souvenir de leur déchéance lamentable; ils prétendaient dans leur requête que la malédiction de leur race provenait de la colère du pontife romain Innocent III[1]. Le mot *Bulgare*, honteusement contracté, forme un substantif infâme qui exprime la dégénérescence, le rabougrissement physique et moral. Le Bulgare, aussi bien que le Goth, étaient d'un beau sang; et le catharisme, par son hygiène et son aspiration ascétique, donna ce type de beauté grêle, svelte, aérien, reproduit dans les sculptures du XIII[e] siècle. C'est l'homme aspirant à l'ange. Eh bien, ce type idéal est devenu, par l'œuvre de l'inquisition, un type idiot et bestial. En un siècle et demi, elle a ineffaçablement transformé le bulgare superbe en boulgre infâme, le Cathare pur en abject Cahoux; en un mot, le chrétien en crétin. La nation finit comme son prince. Ramon VII est mort fou : l'Aquitaine expire idiote; le Midi devient un Charenton théocratique.

La Réformation du XVI[e] siècle éclata. Les vieilles races albigeoises, à demi dévorées par l'inquisition, l'acclamèrent avec enthousiasme. Les dynasties de Foix et de Béarn, représentées par la virile reine Jehanne d'Albret, au-dessous d'elles les races chevaleresques de Toulouse, de Lautrec, de Lantar, de Castelverdun, de Bélissen, de Durfort, de Ville-

1. Francisque Michel.

mur, d'Alion, et plus bas encore les maisons plébéiennes des faidits, les Crousets et les Albigès, se lèvent en agitant leur lance contre Rome, exterminatrice de leurs aïeux. Les Lévis eux-mêmes, ces maréchaux de la Croisade, ces gardiens armés de l'inquisition, sont ébranlés à demi. Les barons d'Audou et de Léran, possesseurs des terres et des sentiments de Ramon de Perelha, se déclarent les chevaliers de la Bible; et Montségur, de sa cime, crut revoir les guerres cathares. Mais la nationalité romane était morte : la Réforme nouvelle parlait français; et par contre le vieux catholicisme parlait roman, rugissait son orthodoxie dans la *langue hérétique*. Mais cette langue harmonieuse des troubadours, si riche, si éclatante, si pittoresque, splendide image de la civilisation méridionale, appauvrie maintenant, ruinée, comme sa terre, comme son peuple, n'était plus qu'un idiome inculte et rustique, un écho discordant de la barbarie. Tandis que le français, cet aigre dialecte normand des croisés, fécondé par le génie et retrempé aux sources grecques et latines, devenait un délicat et magnifique instrument de l'esprit humain, la langue civilisée de l'avenir. Ainsi tout était renversé : la lumière maintenant venait du Nord; les ténèbres couvraient le Midi. Toulouse, la cité *mundine*, se retrouvait dominicaine. Elle prêche la croisade, et Montluc est son Montfort. Montluc enrôle des hordes de moines féroces, de pénitents lugubres. Ces tourbes fanatiques s'intitulent les *Francs du Languedoc*. Ces beaux Francs combattent les Français et appellent le roi d'Espagne. C'est Philippe II, le

démon du Midi, leur digne monarque. Toulouse rallume les bûchers, les protestants sont brûlés dans un lieu désert et maudit, à l'occident de la cité; c'est l'ancien Prat-Comtal, fameux par les holocaustes albigeois, et maintenant même appelé l'Enfer. C'est le mot qui résume le mieux l'état moral de la vieille cité dominicaine, bâtie de boue cuite au feu, rouge et noircie par le temps, comme trempée dans une mer de sang, et séchée à la fumée ardente de ses bûchers séculaires.

Catherine de Médicis et le jeune roi Charles IX, traversant le Midi, s'arrêtèrent à Carcassonne et logèrent au palais des Trencabel (janvier 1569). Retenus par les neiges, ils s'amusèrent à simuler la croisade et le siége de l'héroïque cité. La reine, pour se distraire encore, se fit lire les archives de l'Inquisition. Elle insulta les barons et les martyrs albigeois, au nombre desquels étaient ses aïeux maternels, les La Tour du Lauragais. Puis elle conduisit l'Eliacin de la Saint-Barthélemy honorer à Prouille le prédicateur des grands massacres, saint Dominique. A Toulouse, non loin du palais des comtes, leur résidence, ils purent outrager de leur dédain le squelette de Ramon le Vieux, dépouillé de son manoir et de son tombeau. Depuis trois siècles, en effet, le comte Ramon VI n'avait pas encore obtenu de sépulcre. L'hospice de Saint-Jean de Jérusalem, où ce prince était mort, gardait dans un coin de son cloître ces pauvres os rongés des rats. En 1700, il ne restait plus que le crâne. Il était jaune comme l'ivoire et portait, disait-on, l'empreinte naturelle d'une fleur de lis.

Signe évident, aux yeux des conquérants, que sa race et son peuple et son domaine étaient dévolus à la maison de France.

Les comtes cathares de Foix reposaient depuis trois cents ans dans leur nécropole de Bolbone, quand se leva la tempête du calvinisme. Mazères, vassale de l'abbaye, impatiente de rompre son joug féodal et monastique, embrassa l'évangile de liberté. Jacques de Castelverdun, vicomte de Calmont sur l'Ers, d'une ancienne race albigeoise, devint le commandant de la ville émancipée et logeait au château des Tourelles, ce brillant séjour de Phébus, et berceau récent d'un autre Gaston, l'héroïque adolescent de Ravenne. Le fougueux chef, exaspéré sans doute par les massacres de Toulouse, et cédant à son horreur des moines spoliateurs de sa maison, déchaîna contre Bolbone l'aveugle et brutale fureur du peuple. L'abbaye, vénérable encore bien que dégénérée, fut détruite jusque dans ses fondements; ses tombes furent ouvertes, leurs figures brisées, leurs ossements, hélas! dispersés. Roger-Bernard III, abandonnant le catharisme, avait dit cruellement dans une chanson : Les cendres des Albigeois *seront jetées au vent;* prophétie horrible qui retombait sur les poussières magnanimes de ses aïeux et sur les siennes mêmes, quoique infidèles. Bolbone, dont le cloître hébergea les rois de France et d'Aragon, et dont la basilique gardait les dépouilles de comtes plus grands que des rois, méconnaissable aujourd'hui, n'est plus qu'une ferme rustique où les poussins, en grattant le sol, déterrent et dispersent les ossements de ces princes pyrénéens. Après les

guerres calvinistes, ces moines allèrent reconstruire leur monastère, deux lieues plus bas, à Tramesaïgues (inter ambas aquas), au confluent de l'Ariége et de l'Ers, site ravissant d'où les chassa la Révolution française.

Jacques de Castelverdun était seigneur d'Ornolac et de sa grotte sinistre scellée depuis deux siècles et demi. Le temps, à cette époque, rouvrit ce grand ossuaire albigeois[1]. Les protestants, qui peut-être se cherchaient des ancêtres dans les antres des montagnes, conduits par de vagues et tragiques souvenirs, pénétrèrent dans ses cryptes funéraires. Ils entrent, ils arrivent à l'oratoire de Loup de Foix, montent, par les échelles encore dressées, à la grotte supérieure, et découvrent, ô prodige effrayant, tout un peuple endormi et couché, presque pétrifié lui-même, comme dans des cercueils de pierre[2]. La montagne, qui pleurait ses enfants depuis trois siècles, leur avait construit, de ses larmes congelées, des tombes de stalagmites. Bien plus, elle leur avait élevé comme un monument triomphal, et transformé l'affreuse caverne en une basilique merveilleusement décorée de moulures, de sculptures symboliques. On y voyait une chaire, des candélabres, des urnes; puis des ornements sacerdotaux, un pallium, des tiares; puis encore des fruits répandus autour de ces morts, des melons, des champignons, emblèmes de vie; et enfin,

1. Les dates inscrites à la craie rouge sur les parois ne remontent qu'au règne d'Henri IV.

2. M. Félix Garrigou a donné le dessin d'un crâne fossile de Lombrive du plus beau type dolichocéphale.

une cloche de bronze, dont l'énorme capsule, comme tombée de sa voûte, gisait à terre, symbole d'éternel silence et signe en même temps de la victoire remportée par ces martyrs sur le *Prince de l'air* dont le clairon muet décorait leur caveau sépulcral.

Le temps rouvre, chaque jour, pour l'instruction des vivants, toutes ces cryptes albigeoises. Près de Carcassonne, à l'entrée des Montagnes-Noires, on a découvert naguère une grotte pleine de squelettes, couchés circulairement, les têtes au centre, les pieds à la circonférence, comme les rayons de la roue d'un char renversé. C'est évidemment une nécropole de faidits des bois. Dans la grotte du Mas-d'Azil, on a trouvé de vastes amas d'ossements humains; ossements relativement modernes confondus avec des squelettes de monstres antédiluviens. Dans les Pyrénées, le Lauragais, le Rasez, l'Albigeois, on trouve encore des cimetières abandonnés; ce sont des tombes échappées à l'inquisition, dans les déserts. Ces ossements, voilà ce qui reste des cathares, et leur sang colore les mauves pâles qui parfument ces tertres funéraires.

Le laboureur du Midi, si l'étranger s'enquiert pourquoi ses terres sont rouges, répond gravement : *Elles sont teintes de sang albigeois.* Quand sur le Thabor, ou le pic de Nora, apparaissent des nuages blancs tigrés de noir : c'est un signe de grêle et de tempête. Le pâtre se hâte de ramener son troupeau sous sa cabane ou dans sa caverne. Il s'écrie, effrayé : *los Menjos ! les Dominicains*[1] ! La terreur et l'horreur étaient montées jusqu'aux nues.

1. Menjous, de Domenjou, Dominique.

Voici le terme de mon récit ; il ne me reste plus qu'à rendre grâces à Dieu de m'avoir permis d'achever ce martyrologe des ancêtres. Ce n'est point un livre, c'est le testament d'un peuple recueilli dans les ruines de son sépulcre. Il me semblait parfois en le rédigeant que je n'étais moi-même que l'un de leurs fidèles troubadours que Dieu retirait de son tombeau détruit pour raconter ces batailles oubliées et ces martyres inconnus. Je me suis mêlé à leurs combats, et mon âme s'est unie à leur âme dans leur magnanime holocauste. Ce livre est un acte, un devoir filial, les funérailles tardives d'une race inconsolée dont les cendres n'avaient point de sépulture et dont la mémoire n'avait point de mausolée. J'aurais dû l'écrire en langue romane, colorée comme le marbre sanglant des Pyrénées. Mais ce noble dialecte de la poésie n'a point de vocabulaire historique. Cet idiome, hérétique comme son peuple, est lui-même au nombre des martyrs. Il est des ruines irréparables. J'ai donc écrit ce martyrologe en français : c'est la langue de l'histoire. Le latin reste la langue de l'anathème. Le français prononcera la réhabilitation ; l'une et l'autre France assisteront ainsi à ces grandes et saintes funérailles. Plus de mot amer ! Plus d'accent irrité ! Des soupirs ! Des gémissements ! Le héros de cette épopée funèbre c'est l'éternel Amour ! Et les compagnes divines de ce paladin sont la Justice et la Liberté !

Pour moi, c'est avec une indicible émotion que je me sépare de ces martyrs du XIIIe siècle. Je m'étais

établi sur cette sombre plage des temps, comme l'ermite qui veille nuit et jour blotti dans sa cellule creusée par les flots sur une falaise de l'Océan. Après chaque tempête, je descendais sur le rivage pour recueillir les naufragés. J'errais le long des écueils; je les cherchais dans les ténèbres; je les appelais dans l'orage; je leur disais, en gémissant : Êtes-vous là? Je leur creusais une tombe dans le sable. J'y inscrivais leur nom avec un regret pieux. Et recueillant les débris de leur pensée, les dépouilles de leur génie, j'en formais un trophée mélancolique qu'un souffle orageux agite encore en sifflant aux rameaux du saule éploré. C'est comme une Carnac albigeoise, la Josaphat de l'Aquitaine. Mais que de noms perdus dans la nuit des temps! que de mémoires qui ne sont pas remontées du fond de l'Océan d'oubli! Le mausolée de ces inconnus, dit un poëte, c'est le dôme azuré du ciel. Peut-être me sera-t-il donné de compléter cette nécropole. Mais le temps m'abandonne et, maintenant, après avoir enseveli tant de morts et chanté tant de fois l'hymne funèbre, je ne dois plus songer qu'à creuser en silence mon propre tombeau.

L'histoire cependant doit faire entendre, en finissant, l'enseignement suprême et solennel. J'ai écrit ce martyrologe albigeois à Saint-Germain en Laye, d'où partit la croisade, au pied même du donjon des rois capétiens qui déchaînèrent sur le Midi la guerre et l'inquisition. Les rois n'étaient plus dans leurs palais; ils n'étaient plus même dans leurs tombeaux. Leur trône, leur sceptre, leur cendre avait disparu

dans une tempête. Et moi, solitaire obscur, descendant des proscrits aquitains [1], recueilli dans l'ombre de ma forêt, je continuais en silence mon œuvre filiale et funèbre. De temps en temps seulement j'arrêtais la course de ma plume haletante pour écouter le bruit lointain des révolutions qui frémissaient dans tout l'univers. Je voyais les derniers débris de la dynastie capétienne expulsés de Naples et de Madrid; de cette race royale la plus antique et la plus auguste, qui a construit la France, remanié l'Europe, remué le monde, mais qui de ses vingt trônes n'en conserve plus un seul. Quel est le crime de ces rois? Ils ont combattu l'Esprit. Je rêvais en sanglotant sur le châtiment des princes et des nations; les malheurs de nos jours me faisaient mieux comprendre les infortunes des siècles passés; puis je relevais mon front éperdu pour voir s'exécuter le reste des jugements de Dieu. Je voyais tomber de son trône olympien le fantôme de la théocratie du moyen âge à qui sept cents vieillards prosternés dans le Vatican disaient : *Vous êtes Dieu!* et qui, de l'empire du monde qu'il revendique incessamment, ne possède plus, pour reposer sa tête, qu'une pierre, une tombe, Rome. Quel est le crime de ces pontifes? Ils ont combattu l'Esprit, torturé l'éternel Amour! *Et nunc, Reges, intelligite! Erudimini, Judices terræ, Pastoresque populorum!*

Saint-Germain en Laye, juillet 1870.

1. Voir, pour les restes de l'albigisme passés au protestantisme, *l'Arise et le siége du Mas-d'Azil*, par Napoléon Peyrat.

ÉPILOGUE

LES RUINES DE MONTSÉGUR

(Fragment d'un journal d'explorations historiques.)

ÉPILOGUE

LES

RUINES DE MONTSÉGUR

Montségur est le sanctuaire, la forteresse et le sépulcre des Albigeois. Son nom domine tout l'horizon de cette histoire, comme ses ruines commandent encore l'immense champ de bataille de l'épopée romane. Parler de ces pierres pétries de foi, de sang et d'héroïsme, c'est continuer et compléter ce martyrologe[1].

Montségur était oublié depuis six cents ans. Il s'était perdu dans la nuit du moyen âge. On l'a retrouvé sur sa cime comme on a découvert Palmyre au désert. Je ne connaissais pas encore cette Roche fameuse. Des hauteurs de Larmissa, on m'en montra les murailles, qui, à une distance de quinze lieues, apparaissaient, comme une tache blanche, sur les flancs sombres du Thabor, vivement éclairé du soleil couchant. Je résolus aussitôt de visiter ce berceau de notre tribu et ce tombeau de notre patrie. Jamais un cathare ne voyage seul, me dit, en sou-

1. J'ai visité plusieurs fois Montségur.

riant, un ami, jeune poëte, antiquaire distingué, enthousiaste des sites, des souvenirs et des gloires de notre vieille terre romane. — Tu seras, lui répondis-je, l'acolyte exigé par le Christ et par la discipline du Paraclet. — Une femme oserait-elle vous accompagner? nous demanda discrètement une sœur inaperçue qui nous écoutait en silence. — Une femme, répondîmes-nous, est de droit dans un pèlerinage au sanctuaire de la *Pureté* et de la *Consolation*, et son devoir est de nous suivre au sépulcre de la patrie romane qui fit de ses châtelaines des reines des cours d'amour et des prêtresses du Paraclet. C'est ainsi qu'avant d'écrire le martyrologe des Albigeois, nous allâmes chercher l'inspiration historique sur leur montagne sainte, dans les nuées. Nous accomplîmes à notre insu ce pèlerinage au temps de la *Manisola*, la fête du Consolateur, qui tombait vers l'équinoxe d'automne, solennité mélancolique où les populations méridionales se rendaient en foule sur le Thabor pyrénéen.

Nos apprêts furent faits dans la nuit, et, dès l'aube du jour, nous prîmes le chemin d'Escosse. Nous refaisions en sens inverse la route parcourue 400 ans auparavant par l'historien Froissard et le chevalier Espanh du Lion. Ils venaient de Pamiers, et nous allions vers cette ville, dont nous aperçûmes bientôt les clochers et les tours. Descendus des hauteurs abruptes du Cabalblanc, nous traversâmes l'Ariége dont les eaux singulièrement claires, rapides, murmurantes, mêlent la rumeur de leurs flots, qui embrassent son enceinte, au tumulte assourdissant des moulins et des fourneaux métal-

lurgiques. Une ruelle tortueuse et montante nous conduisit au Castellar. Nous y entrâmes par une porte féodale, dernier vestige des fortifications abattues par Richelieu. Richelieu, ce dernier et terrible exécuteur des hautes œuvres de la monarchie, qui décapitait les villes comme les hommes, n'a pas laissé vestige du Castellar [1]. On y monte par une magnifique allée en spirale de gigantesques marronniers d'Inde. Ils conduisent à une plateforme ombragée de massifs de roses, de cytises et d'acacias. Ces bosquets occupent l'emplacement du château. Un cône de verdure les domine, c'était le donjon. De ce point culminant, on découvre à ses pieds, déployée en éventail, du nord au midi, la ville aux toits confus, irréguliers, sombres, entremêlés de ruines de couvents, de clochers massifs, de lugubres cyprès : on dirait une ville espagnole. Sa vétusté gothique contraste étrangement avec la poétique beauté des ombrages du castellar.

Ce lieu est charmant, dit notre compagne. Il est encore plus illustre, ajouta notre antiquaire. Il est parfumé d'héroïsme et de martyre. Une mémoire gracieuse et funèbre habite ces bocages. C'est ici que se retira, dans son veuvage, la grande Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez ; c'est ici qu'elle adopta la vie parfaite des cathares, qu'elle enseigna la théologie johannite, qu'elle défia les docteurs et les légats romains, et que sa victoire provoqua la croisade, dernier et tragique

1. C'est Jacques de Lordat, seigneur de Castagnac, qui démolit le Castellar, par ordre du prince de Condé (1629).

argument de Rome. C'est ici qu'elle résolut la construction de Montségur pour y recueillir le sacerdoce albigeois. C'est d'ici qu'elle partit devant la tempête, c'est ici qu'elle revint après la victoire, et qu'elle assista à la mort triomphante de son grand frère, le comte Ramon-Roger. C'est d'ici enfin qu'elle s'éloigna une dernière fois et pour toujours et qu'elle remonta pour s'évanouir sur les cimes du Thabor et dans les nuées. Le castellar et Montségur sont les deux trônes d'Esclarmonde.

Le castellar était le palais féodal des comtes : l'hôtel d'Esclarmonde, avec ses ouvroirs, ses écoles, ses hospices, occupait tout le plateau culminant, et ses jardins descendaient sur l'escarpement méridional. La France s'empara de la montagne cathare. Le castellar reçut les deux parlements de Montfort et de Louis VIII. Les rois réunirent sur ce sommet tous les instruments de la conquête, la forteresse, l'évêché, l'inquisition, l'ordre dominicain, et la cathédrale, dont la tour, en signe de son origine capétienne, semble surmontée d'une couronne royale et légèrement fleurdelisée. Une forte muraille, percée de trois portes à l'ouest, au nord et au levant, protégeait, de son hémicycle crénelé, ce Capitole de la croisade, contre les frémissements de la cité patriote, démocrate et albigeoise. L'inquisition mit plus de trois cents ans à dompter et à dévorer son indépendance vivace dont le calvinisme fut la dernière convulsion chevaleresque et populaire. Le castellar albigeois renaquit protestant sous l'énergique baron d'Audou, châtelain de Montségur, et ne redevint catholique

que sous la main sanglante de Richelieu, encore resta-t-il janséniste sous l'évêque Caulet et les Dusson. Aujourd'hui il est plus que romain et Pamiers rappelle involontairement l'Espagne[1]. D'origine cénobitique, on dirait un monastère agrandi et sécularisé. De là, dans la plus riche plaine du monde, cet aspect claustral et triste à la noble cité déchue, et à sa population d'un si beau type, d'un regard si intelligent, d'un langage si mélodieux, cet invincible instinct de séquestration et d'obscurité cellulaire. Les cloches mêmes y sont au cachot dans les airs. Partout ailleurs elles s'égaient dans des clochers découpés à jour et inondés de soleil. Ici elles sont incarcérées dans leurs massives et sombres tours. Elles gémissent comme des captives ou se démènent comme des possédées dans leurs ténébreux donjons, symboles des âmes aveugles jusque dans la lumière, esclaves jusque dans le ciel.

Dix heures sonnaient à l'horloge du Mercadal. Nous nous levâmes de nos siéges de pierre; nous admirâmes encore le splendide horizon, les cimes neigeuses d'Andorre d'où descend l'Ariége, les croupes brunes du Thabor où se dirigeaient nos pas, et derrière les collines du Lauragais, l'ombre de la Montagne-Noire vers l'orient. Puis après quelques instants d'un muet ravissement, nous redescendions pour gagner la porte de l'Olmet. L'étroit chemin tournant du château qui circule,

1. N'est-ce pas à l'évêque de Pamiers que Pie IX a naguère adressé le *Syllabus*, glorification de la théocratie et conséquemment de la croisade qui dévora le Midi?

sur la pente du sud, à travers les jardins d'Esclarmonde alors tout parfumés de pampres et de grenades, nous fut barré par le dieu des mouches et des ordures, Béelzébut. Son trône est sur la cime du donjon, car les bohêmes de la croisade n'ont trouvé rien de mieux que de transformer la montagne de pureté, d'héroïsme et de martyre, le diamant historique et poétique de Pamiers, en un stercoraire public.

Un véhicule nous attendait. Nous laissâmes à droite le Mas-Saint-Antonin, qui a remplacé l'abbaye première cause de la guerre, et le bourg des Allemands, garnison germanique, chargée de défendre les moines contre le patriotisme méridional. La route file au sud-est, droite, poudreuse, interminable, entre deux grands souvenirs historiques : à droite, le château de Foix, berceau des comtes, séjour de tout héroïsme chevaleresque, dérobé par les montagnes; à gauche, le monastère de Bolbone, sépulture de ces princes, et de la chevalerie pyrénéenne. La nécropole patriotique s'élevait *in nemore bolbonensi* : elle offrait le refuge de ses tombes à toutes les cendres poursuivies par l'inquisition; ces proscrits de la mort reposaient à l'ombre et sous le murmure de la forêt funèbre. Mazères était le village du couvent, et Montaut[1], son château féodal qui, de son monticule, gardait le bocage monastique. Les poules *pulvérisent* dans les tombes de Bolbone disparu, et les oiseaux de nuit habitent les trois tours phocéennes du donjon de

1. Mons-Saltus.

Foix, cet autel de la lumière (φως). Nous marchions vers le Thabor, montagne à trois cimes ondulées, et dont chaque croupe reproduit un diminutif de mamelons pareils, en tout neuf siéges ou neuf autels. Montagne mystérieuse qui fut le reposoir de l'Esprit et où le christianisme du moyen âge fut sur le point de se transfigurer en religion du Paraclet. Nous remontions à distance la rive gauche de l'Ers qui descend de Mirepois, et nous aperçûmes bientôt un clocher effilé qui nous indiquait la ville voilée d'un boulevard circulaire de verdure.

Mirepois fut notre seconde halte sur le midi. Pendant que notre cocher et son cheval se reposaient, nous quittâmes la ville des Lévis, maréchaux de la croisade, pour aller à la recherche de la ville des Bélissen, chevaliers de la patrie romane. L'ancien Mirepois s'allongeait sur la rive droite de l'Ers, entre la colline du château et le torrent qui descend de Montségur. Sur sa tête, il voyait le donjon et à ses pieds le gave de la montagne. De son mur méridional, *il regardait*, comme son nom l'indique, *le poisson* jouer dans les eaux limpides[1]. Le vieux Mirepois n'est plus. Nous ne trouvâmes sur son sol que des cultures de maïs; au milieu de ces cultures, une maison rustique : c'est l'ancien couvent des Franciscains ou des Dominicains. Ces moines impopulaires s'abritaient sous les balistes du château. A travers les débris de brique, de tuile et de pierre roulant sur la pente herbeuse du coteau, nous grimpâmes jusqu'au puissant donjon,

1. Mira. — Piscem.

demeure primitive des *Fils de la lune*, usurpée par les neveux de l'autre *reine des cieux*. Il n'est plus qu'une ruine énorme, dont les sinistres décombres n'ont conservé qu'un nom d'épouvante : *Terridos !* La porte s'ouvre au nord du côté de la France. Son pont-levis est remplacé par une arche de pierre : cette courtine septentrionale est du temps de Louis XIV. Les hautes et fortes murailles de l'ouest sont de l'époque de François Ier. Le donjon central, entouré de son fossé intérieur, nous offrit des constructions ogivales et des peintures gothiques, qui peuvent bien être du XIIIe siècle. Avec quelle émotion nous découvrîmes sur une pierre abattue les armes de Toulouse ; la brebis et la croix ! Cette pierre certainement a vu le synode et la croisade. Les Albigeois, expulsés de Toulouse par le pape Innocent III, se réfugièrent sur les terres du comte de Foix. Le patriarche Gauceli, recueilli au château de Mirepois, y convoqua un concile d'évêques et de barons (1204). Il est probable que le grand comte Ramon-Roger y assista, ainsi que sa sœur la vicomtesse Esclarmonde qui venait de se convertir à Fanjaus, mais ils demeurent sous le nuage. Le concile, avec le consentement tacite du comte, souverain territorial, et de la vicomtesse, douairière de Montségur, décida la reconstruction de ce fort romain du Thabor. Et pour signifier la volonté des princes et le désir des évêques à leur mandataire, le châtelain de Montségur, le synode députa vers Ramon de Pérelha, le patriarche Gauceli, avec deux évêques, Ramon de Mirepois, de la maison de Bélissen, et Ramon de

Blasco dont le nom se retrouve de nos jours mêlé à ceux de Bécaria et de Manzoni. C'est donc dans ce château que fut officiellement résolue la reconstruction de la forteresse patriotique. Assis dans les larges embrasures des fenêtres et sur les banquettes latérales de pierre, nous contemplions ce magnifique domaine des Bélissen que l'Ers arrose comme un jardin, et qui s'étendait sur ses deux rives depuis le monastère de Bolbone jusques aux montagnes dont les neiges se confondent avec les nuages. Nous nous reposâmes dans cette pieuse évocation des souvenirs, et deux heures après notre voiture roulait rapidement sur les traces des palefrois tranquilles des évêques vers le pays d'Olmès.

Mirepois est une ville agréable : les rues en damier annoncent l'équerre de la monarchie, et son clocher effilé révèle l'art gothique venu du nord avec la croisade. C'était le fief militaire et religieux des Lévis. Un de ses enfants a essayé de retracer ces guerres sous la forme des romans chevaleresques de Walter Scott[1]. L'histoire réelle est bien plus dramatique et plus épique. Nous remontions la rive gauche de l'Ers qui s'écarte un peu vers l'orient. Il y avait sur ce gave un pont de *las Clédas* (des claies) très-fréquenté dans les courses nocturnes des Albigeois. Cette rive était surveillée par les trois châteaux de Mirepois, de la Garde et de Léran, et par les deux bastides de Boussignac et du Peyrat. Les collines rocailleuses de droite

1. Frédéric Soulié.

renfermaient les grottes de Cabanac, cellules cathares, le château de Dun, séjour de la pieuse comtesse Philippa, et du diacre Peyrota de Clermont, et enfin Peyréla qui donnait son nom au châtelain célèbre de Montségur. Le diacre Peyrota était probablement de la maison de Peyréla ; Peyréla semble une branche illustre du clan du Peyrat, et le Peyrat formait l'extrémité orientale de l'Acarnaguès, le *pays des rochers*. Ce nom peint admirablement ce petit territoire agricole et pastoral, pittoresquement jeté au pied des grandes montagnes et des forêts. C'est de là que nos pères furent expulsés par la croisade. On les retrouve au XIVe siècle à Tarascon, au XVe à Mazères, au XVIe au Carla-le-Comte, au XVIIe dans la vallée de l'Arise. Voilà les haltes de leur migration. Ces exilés s'éloignèrent sans doute en pleurant, car ils donnèrent le nom du sol natal au coteau du Carla qui regarde Montségur. Ce champ de faidits a son histoire. Il passa par une femme dans la maison de Bruguière, d'une famille capitulaire, branche des Joanis de Toulouse. Jeanne de Bruguière le porta en dot au ministre Bayle. Il devint ainsi l'héritage d'un autre grand proscrit, Pierre Bayle, l'illustre philosophe, l'Érasme du Refuge. Joseph, son plus jeune frère, reçut le surnom de ce champ maternel et de notre antique et commun berceau de l'Olmès[1]. Nous disions avec le psalmiste : *Advena ego sum apud te, et peregrinus sicut omnes patres mei.* Devant nous, au-dessus d'une première chaîne de montagnes, nous découvrions une cime chauve qui se dressait comme une tête d'éléphant. Une dépression du rocher formait le cou d'où se renflait l'énorme mufle; et le jeu des ombres imitait à l'œil les larges oreilles de l'animal indien. Sur son vaste crâne se dessinait une masse carrée semblable à ces ornements de bronze dont les Asiatiques décorent leurs éléphants de combat. Cette ruine était Montségur, et le donjon féodal se montrait à nos yeux à peu près dans le même état que le castellum romain apparaissait aux regards des évêques, il y a plus de six siècles (1204). Le soir, le temps étant à l'orage, nous vînmes coucher à Lavelanet, situé, comme disent les chroniques, *juxta castrum Montis-Securi*. Montségur est situé à deux lieues de là dans la montagne et le donjon célèbre apparaît encore, dominant, de sa haute cime, les collines boisées et rocailleuses de Serrelongue, et les nuages qui flottent sur les forêts.

Lavelanet tire son nom du dieu Avéran ou Avélan. C'est le Bélénus gaulois, et l'Abellio ibéro-romain. Abellio n'est lui-même que l'Apollon grec et le Baal phénicien. Ab-Ellio c'est le *Père Soleil*. Ainsi

1. Joseph Bayle (du Peyrat) mourut à Paris (1684) précepteur des jeunes Dusson, fils du marquis de Bonnac, descendant d'Esclarmonde d'Alion, ami de Racine et protecteur de Jean-Jacques Rousseau. Les Bayle étaient très-monarchiques. Il faut entendre le pasteur Jacques parler de Louis XIV, et le philosophe Pierre répondre à Christine de Suède. Jeanne leur mère, qui taisait son origine romane, se vantait de descendre de la maison de Chalabre. Or, ces Bruyères de la croisade écrivent autrement leur nom que les Bruguière du Midi, et n'ont jamais, que je sache, été protestants.

Lavelanet, comme l'indique le diminutif de sa terminaison, était le petit temple d'Avelan. Montségur, qui conserve encore une renommée prophétique, était le grand sanctuaire. Et les gouffres du Thabor, où flottent de vagues superstitions fatidiques, formaient les mystérieuses piscines héliaques.

Lavelanet est construit sur le Lectorier, un torrent de montagne qui sort tout écumant des gorges de Montferrier. Le bourg ancien s'allonge sur sa rive droite resserré entre deux monticules rocailleux et boisés de chênes. L'un, celui de l'est, supporte le château; et l'autre, celui de l'ouest, était probablement couronné de l'autel sidéral, aujourd'hui transformé en une chapelle catholique dédiée à sainte Ruffina, qui pourrait bien n'être que la *blonde* Phœbé, canonisée dans le panthéon romain. Au XIIIe siècle, le bourg et son territoire étaient le domaine indivis de Bérenger de Lavelanet et de Ramon de Pérella. Les deux cousins étaient du même âge; ils avaient la même foi; ils partagèrent la même destinée jusqu'au trépas. Seulement, dans ce tragique drame, Bérenger, moins riche, moins viril, moins héroïque, n'est que la doublure amoindrie de Ramon, et comme son Pylade chevaleresque. Après la chute de la forteresse albigeoise, tout le pays d'Olmès confisqué fut inféodé au maréchal de la croisade dont les descendants s'intitulèrent marquis de Mirepois, vicomtes de Lavelanet et seigneurs de Montségur, titres qu'ils ont conservés jusqu'à la Révolution française.

A peine descendus de voiture, nous allâmes à la

recherche de ce qui peut rester de monuments ou plutôt de souvenirs du catharisme dans Lavelanet. Nous nous dirigeâmes d'abord vers le château, assis, avons-nous dit, sur le monticule oriental dont les rochers sont revêtus d'un taillis de chêne. Ses murs, reconstruits au XVIe siècle, sont encore habités, bien que croulants et disloqués dans leurs assises, que semblent seuls retenir les crampons et les nodosités de ses vieux lierres. C'est le manoir patriarcal et fraternel de Bérenger et de Ramon de Pérelha. Nous prononçâmes les noms de ces deux héros, avec ceux de leurs compagnes Corba, Ramona, Olivéria, et les pierres, moins oublieuses que les hommes, en murmurèrent du moins quelques syllabes.

Au pied du château se trouvent l'église et le moulin. L'église est moderne, mais son enceinte indubitablement a servi au culte albigeois. Le catholicisme, à son retour, y sculpta un monument de sa victoire : c'est la chaire. La chaire actuelle, quoique ancienne, ne remonte pas jusqu'au XIIIe siècle. Mais elle a vraisemblablement été sculptée sur un modèle contemporain du catharisme vaincu. La forme en est pentagonale : les panneaux supérieurs représentent la Vierge et les quatre évangélistes avec leurs animaux symboliques. Deux anges, les pieds sur des roses, soutiennent et défendent la chaire de la croisade. Elle écrase de son poids une cariatide, courbée dans une attitude pénible, les mains sur ses genoux; sa tête est foulée par les pieds des apôtres et de la Vierge; elle mord sa lèvre avec un mouvement convulsif de rage et de douleur. Le

front est noble, le nez aquilin, la face ascétique, le type oriental. Elle est coiffée d'une espèce de tiare asiatique. C'est évidemment l'image de l'Albigisme écrasé, et cette chaire un monument de la victoire de la théocratie romaine. Après la chute de Montségur, l'inquisition dressa son tribunal à Lavelanet, d'où elle lança ses piqueurs et ses limiers sur le Thabor.

Le moulin féodal est en face de l'église sur la branche factice du torrent qui bouillonne souterrainement et mugit à de noires écluses qu'il blanchit de son écume. Ax le meunier était *parfait*, et transporta ses meules à Montségur. Lavelanet aujourd'hui n'est qu'un bourg manufacturier jeté sur un torrent qui, à peine sorti de ses gorges natales et tout sauvage encore, se modère sous la main de l'homme, pour activer les rouages retentissants de ses filatures à travers lesquelles il tombe échevelé de cylindre en cylindre. Lavelanet, au moyen âge, était un atelier de catharisme; il tissait, avec le lin pur de saint Jean, des tuniques qu'il brodait avec la pourpre éclatante de Platon. Alors, il vêtissait les âmes; aujourd'hui, il ne recouvre que le corps. Il a pourtant construit une chapelle sur son monticule occidental, au lieu même où l'autel de la lune s'élevait dans son bocage aérien. Cet oratoire ne manque pas d'un certain charme pittoresque et d'un vague attrait religieux, surtout lorsque sa cloche agreste fait entendre, du milieu des rameaux, les tintements mélancoliques de l'Angélus du soir. Mais combien cet édicule est mesquin en face de ce gigantesque autel dressé, par le christianisme philosophique

des johannites, sur un piédestal de montagnes et de nuages, au Verbe incréé. Nos regards ne pouvaient se détacher du sanctuaire vénérable dont la masse grise et carrée comme un tombeau se détachait vivement sur le fond noir de la chaîne centrale où se réverbéraient les rayons du soleil couchant. Des nuages sombres flottaient à sa base et suspendaient dans le ciel la grande ruine catharéenne qui reposait immobile sur ces tempêtes, et vaporeuse et rayonnante se transfigurait dans la lumière comme dans la gloire de ses martyrs. La nuit tomba insensiblement; elle nous déroba enfin l'aspect des ruines; et nous nous endormîmes au bruit des eaux qui murmurent continuellement dans les rues de Lavelanet.

Au mois de juillet 1209, le sacerdoce albigeois, fugitif devant la croisade, arrivait éperdu dans Lavelanet; Ramon de Pérelha recueillit dans ses murs le Patriarche, les évêques, les diacres, les diaconesses, les écoles, les hospices, les orphelins de tout le Midi escortés par les barons; et formant de toutes ces multitudes éplorées une longue colonne dont il prit la tête, le jeune chef de l'émigration se mit en marche vers Montségur.

Près de six cent cinquante ans après, nous suivions le même chemin, mon camarade et moi, à pied, le bâton à la main, et notre compagne assise sur une ânesse blanche, comme une fille de Sion. Nous remontions la rive droite du Lectorier : la plaine que nous traversions était couverte de cultures de maïs dont les feuilles à demi desséchées laissaient entrevoir les longs épis dorés et che-

velus; froment magnifique du pauvre arrivé d'Orient parmi-nous avec le catharisme au retour de la première croisade. Cette plaine, large de deux ou trois kilomètres, se termine au Piboléo. De cette bergerie, une avenue de maigres cyprès, alternée de cerisiers rougis par les premiers froids, nous conduisit, sur leurs feuilles qui déjà jonchaient le sol, jusqu'au pied de la montagne. Sur ces arbres flétris, des nuées d'hirondelles chantaient le lever de ce dernier beau jour d'automne; leur gaieté vive contrastait mélancoliquement avec leur plumage noir, semblable à une longue robe traînante, et avec leurs petites gorges tachées de sang, comme des victimes échappées au couteau. Les mères groupaient autour d'elles leurs petits frissonnants, joyeux à la fois et funèbres; on eût dit des veuves cathares, avec leurs enfants orphelins, qui, le cœur sanglant et traînant leurs longues infortunes, saluaient avec transport l'aurore du jour divin, le lever de l'éternel soleil.

Accessible jusque-là aux chariots, le chemin n'est plus qu'un sentier scabreux, raviné, indécis, tracé au hasard par le pâtre à travers des buissons de hêtres rabougris, et perpétuellement broutés par les ânes et les chèvres. Ces broussailles étaient autrefois des forêts : les arbres ont dégénéré comme les hommes[1]. La montagne ondule de l'est à l'ouest, revêtue jusqu'à sa cime qui, par intervalles, se hérisse en énormes crêtes de roc grisâtre semblables, au-dessus des bois, à des vagues solidifiées avec

1. La culture entame aujourd'hui ces landes.

leur écume. Une indicible émotion nous saisissait au cœur en gravissant ces sentiers sanctifiés par les douleurs et les combats des ancêtres. Nous croyions voir ces chevaliers escortant en silence les hommes de Dieu, le front penché sous le poids des tribulations de leur patrie, des larmes sillonnant leurs faces farouches, et roulant sur leurs barbes et sur les crinières de leurs chevaux.

Du sommet de cette première chaîne, nous aperçûmes de nouveau le vieux donjon momentanément dérobé par la montagne et les bois. Il apparaît vers le Sud au fond d'une haute gorge, qu'il barre de sa masse, campé tout en travers, rapproché, mais, à ce qu'il semble, inarbordable, sur son roc morne et désolé. On dirait un vaisseau foudroyé sur un écueil, ou l'Église cathare elle-même échouée sur ce sépulcre des siècles. Le chemin serpente dans cette gorge inégale, largement déchirée, et qui s'ouvre alternativement sur d'étroites combes. Il monte toujours, d'abord insensiblement et par de longs circuits, puis tout à coup à une berge abrupte par de raides et brusques zigzags : ces gigantesques degrés conduisent au pied de la montagne du château, sur la brèche du *Tremblement*. Nous en gravissions lentement les rampes lorsqu'un tourbillon se leva du couchant; nous ne vîmes plus à gauche les ruines sur notre tête; elles étaient enveloppées d'un nuage; le vent bruyant et plaintif roulait impétueusement la nue autour des créneaux en l'effilant comme un panache. De ce col élevé, une gorge nouvelle s'ouvre vers le Sud, et descend rapidement dans un val profond qui s'élar-

git en un bassin triangulaire. Au fond de ce bassin on tombe tout à coup par un chemin presque vertical sur un village qu'on ne soupçonnait pas dans cet abîme. C'est le village de Montségur assis au pied de trois montagnes, aux crêtes grisâtres, aux flancs hérissés de noirs sapins, et d'un aspect triste et sauvage. Un torrent y met en mouvement un moulin et quelques scieries en fuyant vers la forêt de Bélestar dont les cimes presque inaccessibles étaient autrefois peuplées d'ours. C'est le grand Ers (le petit arrose le Lauragais), l'Ers des montagnes, et sa source formait avec celle de la Garonne, et la section centrale des Pyrénées, la limite méridionale du diocèse cathare de Toulouse.

Le village de Montségur est un ramas de maisons, étagé par rangs parallèles, entrecoupé de ruelles tortueuses, jeté sur la berge abrupte à l'aspect du Sud, et croupissant dans la boue et le fumier des troupeaux. Ces parcs à vaches, ces toits à porcs, voilà donc ce qui fut pendant plus d'un quart de siècle l'asile de deux princesses, de grandes châtelaines naguère reines de cours d'amour, de barons et de chevaliers, héros de romans, de ballades et d'épopées. Leur souvenir parfume encore cet impur cloaque. Nous y trouvâmes même leurs gracieux symboles. Des abeilles nous reçurent à l'entrée du hameau. Leurs ruches s'élèvent dans un jardin contigu au cimetière. Leur rencontre nous parut d'un heureux augure. « L'abeille, dit mon compagnon, est un insecte cathare : *nec concubitu indulget;* et, selon le poëte platonicien, *apibus*

partem divinæ mentis [1]. Vierges, elles distillent le miel et possèdent un rayon de l'Esprit de Dieu. » Quoi qu'il en soit, les abeilles de Montségur qui composent leur nectar avec les fleurs des tombes, accueillirent fraternellement des voyageurs qui venaient moissonner aussi des souvenirs perdus, des gloires oubliées sur un antique sépulcre.

C'était le dimanche (23 septembre); la cloche rustique sonnait l'office du matin; et nous trouvâmes les habitants presque tous bergers, bûcherons et cultivateurs, devant l'Église qui n'est elle-même qu'une grande cabane, un vaste bercail surmonté d'une croix. Empressés et respectueux, ils entourèrent aussitôt les étrangers et parurent flattés que nous fussions venus d'un pays lointain visiter les ruines de Montségur. Mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que les événements dont elles furent le théâtre échappent à leur souvenir. Tout cet horrible drame n'a plus dans leur esprit que la vague et fantastique consistance d'un songe. L'homme n'a pas assez de mémoire pour toutes ses infortunes; à chaque époque ses douleurs, à chaque génération ses larmes. Le temps, la mort et l'inquisition ont tout effacé. L'affreuse inquisition, non contente d'exhumer du sol les ossements, s'efforçait encore d'extirper du cœur les souvenirs : il lui fallait des cœurs et des tombeaux déserts. L'histoire de leurs ancêtres a pour ces montagnards le merveilleux d'un conte arabe. Mais ils aiment ces héros ignorés; ils sont fiers de ces martyrs incon-

1. Virgile, *Georg.* IV.

nus; ils confondent ces *hérétiques* avec les calvinistes, les Sarrasins, les Ibères et des peuples fabuleux.

L'Église de Montségur n'est, comme la foi de son peuple, qu'une construction informe et rustique. Elle ne remonte pas jusqu'au moyen âge; et l'inscription latine qui en décore la façade ne nous révéla que le nom du maire qui venait d'en faire récrépir les murs délabrés : *Altiérius !* Je tressaillis à ce nom que j'avais lu si souvent dans les procédures des inquisiteurs, et ma joie redoubla quand les pâtres m'assurèrent que cet ancien maire connaissait parfaitement les antiquités de Montségur. C'était pour nous une fortune inespérée; nous allions nous entretenir avec le descendant d'une tribu de martyrs albigeois. M. Autier-Bellerose nous accueillit parfaitement; mais nous espérions qu'il posséderait, soit des armes, soit quelque martyrologe domestique, soit quelque lambeau d'évangile cathare. Notre espoir fut déçu; il n'avait point de manuscrit; il nous montra quelques restes du moyen âge, mais probablement étrangers aux Albigeois; et des débris de l'époque romaine qui jettent quelque jour sur les origines de Montségur. Nous exposerons tout à l'heure ces origines, quand nous gravirons les rampes de la forteresse. Nous avions hâte d'explorer cette Roche célèbre qui, nous l'avons vu, conserve encore pour ces bergers un reste de mystère et de vague prestige fatidique. « Allez, nous disaient-ils, vous pouvez monter; les Menjous ont disparu[1], la montagne est

1. Les Dominicains. Les nuages.

claire; vous n'aurez point d'orage ! » Nous prîmes un guide, et après quelques heures de repos, nous montâmes aux ruines. Quelques jeunes pâtres eussent voulu nous mener aux fameux *Gourgs du Thabor* (Gurgites), urnes sauvages de l'Ers. L'instituteur assura que lorsqu'on y jetait des pierres, il en sortait des orages et des tonnerres. Nous n'étions pas venus, cette fois, pour consulter les gouffres de la nature, mais pour interroger les gouffres de l'histoire, et leurs lacs de larmes et de sang.

La forteresse albigeoise se voit à peine du hameau; elle se présente latéralement sur son sommet : on dirait d'en bas une petite ruine cyclopéenne. Nous remontions le col d'où nous étions descendus le matin; nous repassâmes devant les ruches de nos murmurantes amies, les abeilles du cimetière et devant la tombe de Ferrocas. Qui était ce Ferrocas (Ferre-chiens)? Un vieillard sceptique, nous dit notre guide, un philosophe des bois. On ne le voyait jamais à la messe, jamais au confessionnal. Il prétendait que la religion du prêtre était autre que la religion du Christ, et que la religion de Dieu. Le curé l'admonesta plusieurs fois; il le dénonça publiquement du haut de la chaire; il le menaça de l'enfer. Rien ne put ébranler le vieillard. Il ne voulut pas voir de prêtre à son lit de mort. Le curé résolut de faire un grand exemple, et défendit qu'on portât son corps à l'Église ni au cimetière. Il le fit enterrer sur la voie publique comme un chien. On lui creusa sa fosse ici sous une grande aubépine. Ce fut son monument funèbre. —

Nous donnâmes en passant un soupir à ce pauvre Lazare de Montségur[1].

Après que notre guide nous eut raconté ce petit épisode inquisitorial, nous l'interrogeâmes sur les origines de la forteresse. « Voyez-vous, nous dit-il, cette montagne que le col sépare de la montagne du château? On l'appelle l'*Aire de l'Espagnol*. Eh bien, ajouta-t-il sans sourciller, les maçons se tendaient d'une cime à l'autre la truelle et le marteau. » La distance est au moins de deux kilomètres à vol d'oiseau. Telle est la stature que la légende suppose à ces prodigieux constructeurs qui font ressouvenir de Babel. Mais, qu'est-ce que ce géant espagnol qui pétrissait le ciment et taillait les blocs, et de son chantier les lançait aux ouvriers qui bâtissaient sur le plateau de Montségur? Ne serait-ce pas une personnification de la race ibère, quelque Géryon cantabre qui de cette cime avancée défendait contre les invasions de l'Hercule gaulois, les pommes merveilleuses des Hespérides, c'est-à-dire l'Espagne elle-même qui a la forme d'une grenade, à l'écorce de marbre et aux pepins d'or ?

Laissons les géants de la Fable et passons aux géants de l'histoire. Les Romains ont donné son nom à Montségur. Et pour qu'il justifiât ce nom significatif, ils durent construire sur cette cime un *Castellum*, avant-poste militaire destiné à maintenir la

1. C'était sous les Bourbons. Ce curé fut tué par son cheval. Son successeur fit couper l'aubépine pour mettre à sa place une grande croix de fer, sur son piédestal de pierre, qui marque aujourd'hui la tombe de Ferrocas.

sécurité dans cette partie des Pyrénées[1]. Ce Castellum était le frein du *Saltus* ou pays de Sault, dernier repaire des montagnards indomptés et insaisissables autour des gouffres druidiques, dans les escarpements du *Bocage* immense, dont le dernier débris est la forêt de Bélestar. Cette induction historique est fortifiée par la fréquente exhumation d'outils et d'armes romaines. Il y a plus : M. Autier possède une pierre antique marquée du millésime CCCXLI. Cette pierre aujourd'hui encastrée dans les murs d'un moulin provient, assure-t-il, du Castellum, et donne peut-être la date de sa reconstruction vers le milieu du IVe siècle. Quoi qu'il en soit, il est certain que Montségur est un anneau de cette chaîne de forteresses dont les Romains fermèrent l'isthme pyrénéen depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan.

Une tradition populaire veut, en outre, que le château ait été repris sur les Sarrasins. Les Sarrasins ont donc occupé Montségur. Leur nom est partout aux alentours : au couchant, la ferme du Moro; au nord, celle des *Moréos*; au levant, celle de *Morenci*[2]; plus loin, *Ben-Aïs ou Massa-Barac*. Les Maures n'ont pas laissé leurs traces seulement sur le sol, mais encore dans le sang, et jusque dans le nom de ces montagnards. Notre guide s'appelle *Aldouis*, et le maire actuel *Aldabram* (Abdérame ou Aldébaran). Un pâtre basané en guenilles, coiffé d'un béret brun, gardant sur les pentes de la mon-

1. Florus, IV, 12.
2. Morenci n'est probablement qu'un abrégé de Montmorenci, nom d'un chef de la croisade.

tagne un troupeau de porcs noirs, nous offrit à l'instant même le plus magnifique type oriental. Jamais teint plus Almohade, ni face plus Almoravide. La figure de ce porcher était digne d'un calife. Mais, par qui furent expulsés les Sarrasins? Sous le château, près du village, est un monticule nommé le *Carolet*. Sur l'autre versant des Pyrénées, dans l'Andorre, est le val de *Carol*. Quel est ce Charles? Est-ce Charles Martel? Est-ce Charlemagne ? Est-ce un descendant du César franc? Est-ce dans les guerres des Francs et des Arabes que fut détruit le Castellum romain avec les ruines duquel fut construite la forteresse catharéenne?

Qu'importe au fond, et pourquoi nous arrêter à des conjectures historiquement insolubles ? Vers le milieu du col le pâtre s'arrêta : « Cette pelouse, nous dit-il, s'appelle le pré de l'église (lou prat de la gleyso) et celle-ci le vieux cimetière (lou bieil cementéri). Nous y venons faire des processions en automne, et l'on n'a qu'à creuser sous l'herbe pour trouver des ossements humains. » Le guide avait raison. C'est là qu'après la croisade fut rebâtie l'église, au centre de son cimetière, au pied de la rampe du château, pour que de son rocher le capitaine pût surveiller les vivants et les morts; cette église subsista jusqu'au XVIe siècle. Le protestantisme fit son apparition dans ce vallon avec le baron d'Audou, châtelain de Montségur et seigneur de Bélestar. Le terrible Claude de Lévis dut détruire cette église fondée par son aïeul. Mais après sa mort, elle fut reportée au centre du village où elle était avant la croisade et où nous venons de la voir.

Au temps du siége, cette pelouse devait donc être déserte comme aujourd'hui. L'ennemi dut s'établir sur les hauteurs de l'ouest. « Ici, me dit le guide, sur l'*Aire de l'Espagnol*. Cet emplacement s'appelle encore le *Camp*. » — « Alors, repris-je, cette gorge et les rampes latérales sont le champ de bataille. Descendant des deux cimes opposées, les deux ost se rencontraient comme deux torrents dans la vallée, et cette pelouse où se jouent ces jeunes taureaux est l'arène retentissante où se heurtèrent les guerriers et où se passèrent les scènes variées et sanglantes dont nous admirons les tableaux chevaleresques dans l'épopée du Tasse. C'est ici que fut construite la tour roulante de Montségur. Elle ne pouvait l'être que là, ou sur l'esplanade supérieure de l'Abès. Mais de ce dernier point elle eût eu à franchir le col du *Tremblement* sous le feu grégeois du donjon. C'est donc sur ce pré que la tour de bois fut mise sur son chariot, et que le vaillant Alzeu de Massabrac fut blessé en tâchant d'incendier la terrible *Gossa* (chienne) qui devait dévorer Montségur[1].

La montagne s'élève en ondulant de l'est à l'ouest; sa cime s'élargit en tête d'éléphant. C'est sur son plateau qu'est obliquement posée la forteresse. Ce plateau, escarpé de toutes parts, serait absolument inaccessible, si vers le sud ouest, le rocher ne s'abais-

1. Les Massabrac d'aujourd'hui s'appellent Faure et habitent Pamiers. Leur généalogie, peu correcte, remonte jusqu'en 1400. Ils en ont retranché l'albigisme et le calvinisme, c'est-à-dire l'antiquité, le patriotisme et la gloire chevaleresque.

sait en talus rapide vers le col supérieur. Arrivés au pied de ce talus, à un demi-kilomètre des ruines, nous abordâmes de front la montagne du château. Nul sentier que celui des troupeaux qui viennent y brouter des tiges de fougère et des rejets de hêtre [1]. Le chemin primitif est presque effacé ; des vestiges attestent pourtant encore qu'il était construit en maçonnerie ou taillé dans le roc. Nous allions gravir en un quart d'heure la rampe abrupte que mit six mois à escalader la tour mobile. Cette lente ascension prouve et la raideur de la roche et l'acharnement du combat. C'est au bas de ce talus que tomba Jordan du Mas-Sant-Andréo, dit le Vieux, chevalier presque centenaire. Le chemin fait d'abord un long repli vers le nord, puis revient au sud, puis monte directement, rétrécissant de plus en plus ses zigzags comme des lacets sur la poitrine d'une femme, dont le ressaut du rocher imite en cet endroit les formes surplombantes et les renflements latéraux pareils à des mamelles. Le sentier oblique qui les divise, fut évidemment tranché par le pic, et son abord était défendu par une barbacane avancée, ou tour demi-circulaire. Cette tour, qu'un corridor crénelé et percé d'archères reliait au château, formait comme la trompe allongée de l'éléphant de pierre. C'est au pied de cette barbacane qu'il défendait contre l'horrible Gossa que fut tué Jordanet du Mas Sant-Andréo, le héros et le martyr adolescent. La forteresse mutilée a perdu cette défense, et le sol penchant n'offre plus

1. La bêche entame ce gazon naguère inviolé.

jusqu'aux murailles que l'aspect d'une carrière bouleversée et encombrée d'un énorme amas de rocs anguleux. Intacts du fer et purs du ciment, ces rocs bruts sont évidemment le reste des matériaux employés à sa construction, et en même temps les débris des projectiles lancés par les balistes. On dirait que l'architecte surpris par la guerre n'a pas eu le temps d'en déblayer les alentours. L'histoire confirme cette conjecture, et fixe avec précision par son ogive l'âge du monument. Il est des premières années du XIIIe siècle (1204). On y travaillait encore lorsqu'au commencement de la croisade, la patrie romane et la religion cathare vinrent réclamer cette Roche pour s'y préparer contre les hasards des batailles, un refuge et un sanctuaire aérien.

L'architecte est inconnu. Peut-être était-ce Escot de Linas, le grand ingénieur des guerres albigeoises, ou Ramon de Vals qui, plus tard, en arma de machines les murailles, ou Bertrand de la Bacalaria qui, pendant le dernier siége, en manœuvra lui-même les balistes. Mais quel qu'il fût, il était évidemment méridional et même johannite. Il n'admet dans sa construction que la ligne droite et la forme rectangulaire, expression du bien et du vrai. Il en exclut presque absolument la ligne courbe, oblique comme le mensonge, sinueuse comme l'erreur, brisée, tourmentée comme la violence, la colère, le meurtre. C'est d'autant plus significatif qu'elle est, à cette époque, la ligne génératrice de tous les édifices publics, cathédrales catholiques, forteresses féodales, hôtels de ville populaires, et

des palais fantastiques des démons également remplis de tumulte et de tempête. Le prophète de Pathmos donne une forme quadrangulaire à la cité de Dieu, et, d'après une antique tradition, les poëtes construisent sur un plan circulaire le dédale de la cité de Satan[1]. Ces chimères, ces gorgones, cette monstrueuse ornementation, reproduction hideuse du type du mal, si communes dans les maçonneries de ce temps, sont rigoureusement bannies de la forterésse du Paraclet. Nulle part, le serf infortuné du moyen âge ne s'y tord, comme dans la tour de Montagut, en cariatide grimaçante et grotesque. Nulle sculpture de violence, nul symbole de guerre, nulle idée de combat ni de mort. Point de tours ni de tourelles angulaires, ni même, à proprement parler, de meurtrières latérales, ni de fossés environnants que les précipices : seulement une dentelure de créneaux semblable à une couronne. C'est moins un château qu'une arche de refuge, moins un donjon qu'un autel des sacrifices. Montségur, sans autre défense que l'escarpement de son site, trouvait, comme le cœur de son peuple, sa sécurité dans son élévation et son calme dans sa proximité du ciel.

Après ce phénomène architectural, ce qui frappe le plus dans ce château c'est son exiguïté. On s'étonne d'un si petit théâtre pour tant de gloire et d'infortune et d'un si étroit espace pour la mort d'un peuple et d'un siècle. Le monument remplit exactement le sommet; il peut être long de cent

1. Milton, palais de Satan. Le Tasse, palais d'Armide.

mètres, large de vingt, haut de dix jusqu'à la base des créneaux, et l'épaisseur des murs, d'environ deux mètres, rétrécit encore ce champ d'un courage immense et d'un héroïsme immortel. Au milieu de la façade s'ouvre une porte d'environ quatre mètres de hauteur, et c'est de ce côté l'unique ouverture si l'on ne compte pas deux archères ou, pour mieux dire, deux lucarnes, percées sous les créneaux encore debout dans la partie du nord qui formait le donjon. L'édifice est construit avec un calcaire brun, arraché de la cime même, et qui donne à ses murs la teinte du plomb et la dureté de l'airain. Cette couleur ferrugineuse assombrit les montagnes environnantes dont la plus haute crête a reçu le nom de Montferrier. Le paysage est en deuil et sa tristesse s'accroît encore de la verdure funèbre des buis, des ifs éplorés, et de la grande attitude mélancolique des sapins. De sorte que le vieux manoir s'élève dans son site lugubre comme l'urne ou plutôt le mausolée dévasté d'un clan pyrénéen. Le temps, l'ouragan, la bataille qui envahit tumultueusement sa plate-forme en ont défoncé la voûte et lancé dans les ravins une partie de ses créneaux. Le pic du montagnard, comme le dard d'un insecte, s'efforce encore parfois d'en arracher quelques pierres. Mais voilà tout; le temps, en somme, respecte sa masse vénérable, et la décore même, non de lierres, de giroflées et de cette végétation saxatile dont il revêt les vieux manoirs gothiques, mais en conservant sa nudité vierge plus belle que les fleurs. A ses murs frissonnaient seulement quelques fibres d'alizier à la feuille si élé-

gamment découpée, et une églantine d'automne attardée dont le cœur de miel contrastait avec ses pétales d'un rouge sombre. Nous la cueillîmes, et notre compagne d'ascension reçut, en récompense de sa bravoure, cette rose d'une délicatesse charmante et funèbre.

« Salut, m'écriai-je en sanglotant, porte sainte, maison des Purs, demeure des Parfaits, sanctuaire de l'Évangile et de la Patrie romane ! » Et, tombant à genoux, je collai mes lèvres sur ce seuil foulé par les pieds de tant de héros et de martyrs. — « Je n'oublie pas leurs erreurs, dis-je à mes compagnons un peu surpris de la ferveur de mon hommage filial. Ils s'égarèrent, mais au-dessus de l'Évangile et de l'humanité. Ils se perdirent, mais dans la lumière et l'idéal. Ils firent naufrage, mais dans le ciel. Et nous sommes échoués dans un cloaque ! » — Cette porte de pierre, où tant d'hommes, tant d'années et de tribulations ont passé, semble encore toute neuve. L'arc en est légèrement ogival : nulle trace de verrous, de pitons, de gonds, ni de herse. Nous entrâmes, comme à la suite du cortége cathare, et nous nous trouvâmes dans une salle spacieuse. La voûte, dont l'ogive est encore visible sur les murs d'appui, forme aujourd'hui de ses décombres le sol d'où le pic du montagnard a naguère déterré un squelette humain, des monnaies féodales, et un vase de cuivre d'une forme élégante et gothique [1]. Nul vestige de compartiment, si ce n'est à l'angle in-

1. Ce vase sert au culte dans l'église de Montségur.

térieur du sud, un carré semblable à un puits rempli de gravois et qu'on appelle, en effet, *la citerne*. Nous étions évidemment dans la salle capitulaire. C'est ici que Ramon de Perelha réunissait ses vassaux et pendant la guerre ses chevaliers. C'est ici que Guilhabert de Castres prêchait habituellement, adossé au mur de l'ouest et la face tournée vers l'orient. C'est ici encore qu'il fit la grande réorganisation de la hiérarchie cathare destinée à lutter contre l'inquisition (1232).

Pendant que je donnais ces explications, notre guide prétendit qu'il existait une chapelle. Où donc est-elle ? m'écriai-je étonné. Il me montra le mur de refend qui divise environ un tiers de l'édifice au nord, et dans ce mur, à un mètre et demi du sol, une meurtière dégradée. Cette archère intérieure me révélait le donjon. Mais comment pénétrait-on dans cette partie du château ? Nulle porte visible n'y conduit. Nous avons remarqué tout à l'heure un creux nommé la *Cisterne*. C'était incontestablement l'escalier descendant dans les souterrains. La sonorité du sol annonce une voûte, et l'exiguité relative du manoir supérieur fait supposer l'existence de souterrains probablement immenses. C'était là le grenier, le magasin, l'arsenal et aussi les dortoirs des défenseurs de Montségur. Eh bien, cet escalier aboutissait en diagonale par les caves à l'angle occidental de la grande salle. Là, au point de jonction du mur d'enceinte et du mur transversal, s'ouvre dans la maçonnerie un second escalier montant du souterrain à la plate-forme. La vis en est détruite, et la chute des gradins supérieurs obstrue le fond

de la tour, où l'œil admire encore, sur la paroi circulaire, la grâce de sa spirale. C'est par là qu'on pénétrait dans le donjon, mais depuis que le souterrain est fermé on n'y monte plus que de la grande salle et par l'archère intérieure élargie et dégradée. Nous gravîmes par cette brèche dans le donjon que la forme ogivale de sa voûte récemment tombée a fait prendre pour une chapelle. Le sol, plus élevé que celui de la salle capitulaire, est couvert d'orties et de grandes herbes. Deux meurtrières, d'un mètre environ de hauteur, s'ouvrent sur le vallon de Montségur, deux autres à l'opposite sur le ravin de Serrelongue. Parallèles à la porte dont elles ne défendent pas l'abord, les premières méritent à peine le nom de meurtrières; et les secondes, plongeant sur un horrible escarpement à pic, ne sont en réalité que des lucarnes d'observation qui surveillent les montagnes dans la direction de Lavelanet. Une porte intérieure conduit à un autre compartiment qui forme à l'extrémité du nord-ouest un étroit et obscur réduit réservé probablement au sommeil des gardes nocturnes qui se relevaient sur la plate-forme. Le donjon, nous l'avons déjà dit, est la seule partie du château qui soit encore armée de son énorme crénelure. Nous ne remarquâmes aucune trace d'animaux malfaisants, d'oiseaux de proie ni de nuit, qui infestent les édifices ruinés du moyen âge. Soit que le site soit trop élevé et l'air trop glacial; soit que la demeure des saints conserve un parfum odieux aux êtres impurs et pervers; soit que ces petits carnassiers frissonnent du meurtre immense qui s'exhale encore

de ces ruines, et s'enfuient de ce repaire de l'inquisition, comme des chasseurs de la caverne du tigre.

Les murs en sont crépis à l'intérieur d'un ciment qui n'est probablement que du plâtre rose que le temps a durci comme le granit. La teinte en est encore vive dans le donjon, mais délavée par les pluies dans la grande salle. De cette dernière pièce où nous sommes redescendus, une seconde porte extérieure, qui ne correspond pas à la porte principale et plus petite de moitié, s'ouvre à l'est sur les derrières du château. Le rocher y forme comme un balcon inégal, raboteux, hérissé de grandes herbes, et bordé de broussailles qui se balancent sur l'escarpement abrupt, immense, vertigineux. Le vertige, en effet, me saisit; je me sentis chanceler comme un homme ivre, et me rejetant en arrière d'effroi, je m'assis tout tremblant et ébloui. Je fus quelques instants sans pouvoir ramener mes regards vers cet escarpement qui forme de ce côté le fossé du château : effroyable fossé, tranchée de géants, justement nommée l'Abés (Abyssus). Du fonds de ce val, un contre-fort de rocher monte jusqu'au sommet comme pour étayer le plateau incliné qui suspend la forteresse sur l'*Abyme*. Ce contre-fort, fléchissant, dirait-on, sous le poids, s'est brisé à mi-hauteur, et sa déchirure forme un éperon aigu où le pâtre s'est tracé un sentier pour descendre dans le ravin (Vallum, Bautium). Ce passage s'appelle le *Pas de Christolet*. Ce mot est évidemment d'origine grecque, soit que le pieux johannite descendant du manoir ne manquât jamais, arrivé là, d'invoquer son Christ, en murmurant quelque an-

tique formule qui aurait laissé ce nom liturgique à ce roc d'épouvante (Christé, éléison, ololal), soit que ce pilier colossal ait seul gardé un nom donné primitivement à la montagne tout entière, lorsque les évêques, prenant possession de ce Sinaï, dirai-je, ou de ce Golgotha du catharisme, le consacrèrent solennellement au Christ vainqueur, destructeur du péché, exterminateur des ténèbres, de Satan (Christos oloéis).

Le sacerdoce albigeois sortit par la porte de l'est et se répandit sur la montagne vers les cabanes isolées sous les grands hêtres et les vieux chênes de la forêt. Le château se referma derrière les proscrits, et ils se trouvèrent recueillis, comme dans un île de roc escarpée, inaccessible, aérienne. Assis au-dessus des nuées, adossé à un immense abîme, flanqué d'abrupts escarpements, entouré de ravins dont la profondeur varie de cinq cents à mille mètres, uniquement accessible par le talus presque vertical du sud-ouest barré par sa masse crénelée et battu par ses balistes, Montségur pouvait se croire inexpugnable à tout ennemi qui n'accourrait pas sur les vents, comme la faim et la mort. Cependant, à la défense naturelle des précipices, on avait cru ajouter quelques travaux d'art; on avait évidemment clos le balcon oriental d'une porte, et accru, en déchirant le rocher, l'escarpement du mur méridional. Puis, deux kilomètres plus bas, on avait, à l'extrémité de la montagne, placé, comme une vedette, une tour, dont on voit encore les restes, chargée de garder la gorge de l'Ers. Enfin, on avait posé en avant de la façade

du château, une barbacane, dont la demi-lune se reliait à la porte principale, alors masquée, par un corridor crénelé et percé d'archères, et dont le prolongement figurait la trompe de l'éléphant. La forteresse, par cette disposition, se trouvait sans porte extérieure à l'ouest et sans autre accès que la poterne de la barbacane dont l'abord était défendu par les archères du corridor et du donjon.

C'est par cette poterne dérobée qu'était entré le sacerdoce albigeois. Mais habituellement par où donc pénétrait-on dans le château? Ici la tradition vient en aide à l'histoire. Selon les pâtres, il existait un vaste système de souterrains; il avait deux ramifications immenses : l'une reliait le château à la tour de l'Ers; l'autre venait aboutir, par une spirale de trois mille degrés, au village de Montségur. C'est par cette bouche, aujourd'hui perdue, que la forteresse, et la colonie cathare retirée sur la montagne sainte, s'alimentait, s'approvisionnait, correspondait avec le monde qu'elle contemplait du sein des nuées. La montagne poreuse de sa nature est donc creusée d'escaliers, de cellules et de corridors, et si l'on pénétrait dans ses entrailles on trouverait peut-être encore les tombeaux des chevaliers, des barons et des évêques morts à Montségur. Les alvéoles de cette ruche d'abeilles platoniciennes étaient des sépulcres. Il y avait donc deux colonies : dans le val, le clan servile et rustique; c'est le hameau de Montségur. Sur la Roche, la tribu chevaleresque, sacerdotale et johannite. Ses cabanes de feuillages, ses cellules, ses grottes,

éparses sous les chênes et les sapins de la forêt, s'étendaient entre le château et la tour de l'Ers. Mais il n'en reste plus rien ; les maisons ont été détruites par les vainqueurs, leurs vestiges par les ouragans, et leurs souvenirs mêmes par les siècles.

Tel était Montségur : mais quel que fût son escarpement, il fut pourtant escaladé. De quel côté? Du nord et du chemin de Lavelanet. L'ennemi rampa, comme un serpent, pendant la nuit, à une effroyable hauteur, sur les aspérités du roc vertical, et, tournant la base du donjon, aborda le trottoir oriental. Il frappa par derrière et en traître l'invincible château. L'exploration du site et des ruines terminée, nous nous assîmes, las mais émus, curieux encore et tout palpitants, à l'angle sud-est du manoir, sur des roches revêtues de mousse. Et là, immobiles et silencieux, nous fûmes quelque temps à contempler, dans un mélancolique ravissement, le magnifique horizon pyrénéen qui entoure Montségur. A droite, dans le val, se cachait le village, aux maisons recouvertes de tuile rouge, disposées comme des ruches d'abeilles. A gauche, on découvrait l'Abès, où les vaches blanches de Serrelongue paraissaient comme des agneaux. Au delà, les villages moresques, et dans le lointain Lavelanet. En face, vers le sud, un pic triangulaire, Bidorto; près de sa cime une vaste grotte : on dirait une bouche de géant contractée d'effroi. L'Ers coule au sud de cette montagne ; on le voit descendre de gorges sauvages, plonger et replonger sous la terre comme une couleuvre effarée, puis serpenter au levant dans des lointains grisâtres, ondulés de montagnes semblables à des vagues, et tigrés par les noirs sapins de la forêt de Bélestar. Le torrent albigeois, après avoir baigné Léran, Mirepois, Mazères, se perd dans l'Ariége, au-dessous de Bolbone, nécropole des comtes de Foix. Symbole du catharisme, il sort d'un gouffre et finit près d'un sépulcre. Le plus brillant soleil éclairait cette scène alpestre ; il enflammait les neiges vierges des Pyrénées et les vapeurs des collines fumantes comme des trépieds autour de Montségur, semblable lui-même à un immense catafalque. Ces nuées éclatantes entouraient comme d'une gloire ce sépulcre de la patrie romane. Et nous, enfants des héros et des martyrs, nous étions venus sur cette cime pour évoquer la mémoire funèbre d'un peuple encore inconsolé.

Montségur, me dirent mes compagnons, est le site sacré où devrait être racontée l'épopée cathaéenne. — Oui, répondis-je, mais le temps manque à nos récits. Voici trois heures que nous explorons ces ruines. Quand nous sommes arrivés, le soleil reposait verticalement sur le pic de Bidorte, et l'ombre des sapins de la montagne tombait perpendiculairement vers l'Ers. Et maintenant leur silhouette démesurément allongée oblique vers Bélestar, et le soleil insensiblement décline vers les gouffres fatidiques du Thabor. Nous n'avons le temps que d'indiquer rapidement les événements relatifs à Montségur.

De cette cime pyrénéenne, le sacerdoce albigeois entendit coup sur coup retentir à l'horizon la chute des villes romanes : le massacre de Béziers,

la soumission hâtive de Narbonne, la prise de Carcassonne et la mort de son héroïque vicomte. Quelques jours auparavant, arrivait au galop, dans la vallée de Lavelanet, une femme, suivie de quelques serviteurs à cheval, qui vint reprendre haleine à Montségur. C'était Agnès de Montpellier[1], la jeune vicomtesse de Carcassonne, qui, dans la prévision des malheurs de sa maison, emportait son fils unique, suspendu à sa mamelle, dans les tours inexpugnables et sous l'invincible épée du comte de Foix. Montségur vit arriver tour à tour les peuples éperdus de Carcassonne, de Montréal, de Fanjaus, de Mirepois, fugitifs devant Simon de Montfort. Le chef de la croisade, conduit par l'abbé de Saint-Antonin, se porta sur Pamiers, et ce n'est que deux ans après qu'Enguerrand de Boves, un de ses lieutenants, auquel il avait inféodé Saverdun, vint avec des évêques assiéger Montségur. Mais ils furent repoussés par Ramon de Perelha et les seigneurs dépossédés de Saverdun, de Mirepois et de Lavelanet. Montségur ne put bientôt plus contenir tous les fugitifs et les expoliés de la croisade. Guilhabert de Castres se mit à la tête d'une nouvelle colonie de proscrits. Par les gouffres du Thabor, elle gagna la vallée de l'Ariége, et par le port de Salao, elle arriva dans la conque de Palhars. Ermessinde, vicomtesse de Foix, la recueillit sur ses terres et dans son manoir de Castelbon. Un nouveau Montségur, laïque et chevaleresque,

1. Sœur de l'aïeul de Délicios, branche bâtarde des Guilhem, comtes de Montpellier.

se fonda sur les bords de la Noguéra, derrière les Pyrénées. Après la bataille de Muret, qui mit à ses pieds tout le Midi, Montfort vint en personne assiéger Montségur qui le bravait insolemment dans les nuées. Le terrible chef de la croisade fut vaincu comme son lieutenant, et le comte de Foix put affirmer, au concile de Latran, que Montségur, inexpugnable dans le ciel, défiait le Vatican. Quelques mois après, de Montségur et de Castelbon, les deux champs d'asile pyrénéens, les princes proscrits descendirent impétueusement, reprirent Toulouse, tuèrent Montfort, chassèrent les croisés et ramenèrent les exilés dans leurs châteaux. Le sacerdoce albigeois quitta Montségur et, se mêlant pacifiquement aux batailles, contribua beaucoup à la délivrance et au triomphe du Midi. Mais le roi de France, héritier des Montfort, mit sa griffe de lion sur les terres romanes épuisées par vingt ans de guerre, et la conquête fut irrémédiablement fixée par le traité de Paris. L'inquisition dévora les restes échappés à la croisade. Le sacerdoce cathare, à la tête des fugitifs, expulsés de nouveau de leurs manoirs, regagna une seconde fois l'asile de Montségur. Les chevaliers proscrits guerroyèrent encore près de quinze ans contre le roi de France et le pape de Rome; ils massacrèrent les inquisiteurs à Avignonet et secondèrent l'attaque de Carcassonne par le jeune vicomte revenu d'Espagne. Le comte de Toulouse, par ordre de son vainqueur, vint faire le blocus de Montségur. Puis, le sénéchal de Carcassonne, le maréchal de Mirepois et l'archevêque de Narbonne montèrent contre la forteresse cathare

et la prirent dans la semaine des Rameaux (1244), trente-cinq ans après la première hégire du sacerdoce johannite sur les cimes du Thabor. Montségur fut démantelé, ses chevaliers mis aux fers, ses évêques brûlés dans un bûcher colossal, et ses morts exhumés et jetés aux chiens et aux vautours. L'inquisition n'est peut-être jamais montée à Montségur, mais il est certain que les chasseurs du comte (*Guilhelmus et Bernardus venatores*) sont venus de Lavélanet, avec leurs meutes, traquer la proie humaine, le gibier cathare, et capturer les pèlerins qui venaient pleurer sur les ruines du sanctuaire pyrénéen. » — Pendant que j'ébauchais à grands traits l'histoire de Montségur, une couple de vautours sortit de la forêt de Bélestar, traversa l'Ers au-dessus de la barbacane du sud, et remontant vers le château, plana sur nous et sur les ruines, décrivant de larges cercles menaçants, et poussant des glapissements sinistres. Leurs ailes noires, leur ventre blanc, leur col nu, leur crâne chauve, leur front aplati, leur bec recourbé, leur mine basse et féroce, nous rappelèrent des inquisiteurs dominicains. On eût dit les génies farouches de ces moines de proie et de sépulcre. Puis ils se perdirent, au couchant, vers le Montferrier, où probablement était leur nid, car le soir approchait et le soleil descendait lentement derrière les gouffres fatidiques du Thabor, ces vieilles piscines héliaques.

Nous nous levâmes, et, revenus sur le balcon oriental, nous cherchâmes longtemps du regard si le mur ne conservait pas encore quelque trace d'escalade, quelque stigmate de l'attaque nocturne

qui fit succomber la forteresse romane. Nous n'en découvrîmes pas, mais nous reconnûmes que la moitié supérieure des murailles était d'une pierre dont la teinte jaune contrastait avec la couleur plombée des fondements. Nous en conclûmes que le château démoli jusqu'à mi-corps dans la fougue et le tumulte de l'attaque fut reconstruit par les vainqueurs tranquillement campés sur ce sommet pyrénéen d'où ils dominaient le pays d'Olmès. Nous remarquâmes les coulisses des barres qui fermaient la nuit la petite porte orientale. C'est à ces barres transversales que, la veille de la reddition, furent nouées des cordes dont on lança le rouleau dans l'Abès, et le long desquelles s'aventurèrent intrépidement dans les ténèbres quatre cathares chargés par les évêques de sauver le trésor caché dans la forêt de Serrelongue et de le porter dans la grotte d'Ornolac, puis au château de So, voisin de Quérigut, avec l'adieu des défenseurs infortunés de Montségur. C'est dans cette grande salle sombre que les martyrs, de toute part enveloppés par l'ennemi, se préparèrent à la consommation de leur sacrifice. Les chevaliers blessés, et s'appuyant sur leurs arcs rompus, tombèrent à genoux aux pieds des évêques implorant le suprême *consolament*. Ils se firent mutuellement quelques dons funèbres, échangèrent de mélancoliques souvenirs, se rendirent le baiser du trépas, reçurent une dernière fois la bénédiction des martyrs, et consolés se relevèrent prêts pour la mort et le ciel. Enfin, c'est par la grande porte du sud-ouest que Ramon de Pérelle, campé depuis trente-cinq

ans sur cette Roche, en sortit pour la dernière fois. Il descendit tel qu'un roi sacerdotal, escorté du patriarche En-Marti, d'Agulher et d'autres évêques, d'environ deux cents diacres et diaconesses, et d'une centaine de chevaliers, servants d'armes ou serviteurs de sa maison. Nous suivions religieusement de cœur le lugubre cortége ondulant jusqu'au pied de la montagne du château. Là, on enchaîna le vieux chevalier et ses compagnons, et tous les laïques réservés aux oubliettes de Carcassonne. C'est là qu'il embrassa sa femme Corba, sa fille Esclarmonde, les évêques, les ministres, les parfaits destinés à la mort. C'est là qu'eurent lieu les derniers adieux, les suprêmes larmes, et le véritable martyre de l'âme. La gorge du *Tremblement* fut leur Gethsémané. Mais où donc fut allumé le feu? Le sol n'est ni assez nivelé, ni assez spacieux pour ce bûcher gigantesque. Évidemment on contourna la base de la montagne et l'on descendit sur le versant septentrional. Là, la chaîne de Serrelongue se courbe en amphithéâtre autour d'une esplanade qui domine le ravin de l'Abès sous la façade orientale du château. C'est là que Marti et Agulher, et leurs deux cents compagnons, furent parqués : ils attendirent qu'on eût coupé des ifs, des buis, des sapins sur les rochers : ils virent ces arbres résineux s'amonceler en pyramide. Dès qu'elle fut terminée, la flamme étincela, et on les somma d'obéir au roi de France et au pape de Rome. Pour toute réponse, ils s'élancèrent dans ce brasier immense, martyrs volontaires de l'Église cathare et de la patrie romane.

Montségur, pris par les croisés, disparaît pendant six cents ans. L'inquisition l'enveloppe de mystère et d'oubli. Nul ne sait plus son histoire. Froissard passe dans la plaine, et le chroniqueur flamand, si curieux, ne questionne pas ce chevalier. Montluc, Brantôme, d'Aubigné, du Bartas, Olhagaray, le voient à l'horizon et n'interrogent pas ce grand témoin. Bayle le regarde tous les jours, du Carla-le-Comte, et ce jeune et sagace investigateur ne consulte pas le vieux patriarche. Bayle est pourtant un enfant de Montségur. Aucun d'eux ne se doute que ces ruines renferment dans leurs flancs un monde de chevaliers, de troubadours et de martyrs. Dom Vaissette prononce le premier son nom, et Montségur se retrouve enfin, ses pierres sur cette cime, sa mémoire dans les cavernes de l'inquisition. Nous l'avons recueillie dans le cadavre desséché du monstre, et dans la poussière des siècles.

La nuit tombait : nous ne pouvions nous arracher du cirque du grand holocauste. Nous murmurions les noms vénérés des deux cents martyrs ; nous respirions leurs cendres, nous respirions leurs âmes. Nous partîmes enfin avec leur bûcher dans le cœur. Sur la cime de Serrelongue, nous perdîmes de vue Montségur caché par le rideau des bois. La lune se leva sur la Montagne-Noire à l'Orient pour éclairer notre retour. Son crépuscule baigna de sa lueur douce, onctueuse et fantastique ces gracieux vallons de l'Olmès d'où montait la vapeur du soir. Sa lampe sépulcrale convenait à notre exhumation d'un monde d'ombres et de rêves. Notre

pèlerinage nous semblait lui-même un songe. Nous descendions ces landes désertes entrecoupant de longs soupirs et de longs silences nos derniers entretiens sur Montségur. Un son lointain de cornemuse venait des villages mauresques comme une plainte expirante du passé, et comme la voix éplorée des aïeux qui nous disaient : *souvenez-vous !* — Oui, nous nous souviendrons, ô héros, ô martyrs, ô ruines de Montségur.

Montségur est notre capitole sauvage ! Montségur est notre tabernacle aérien ! l'arche qui recueillit les débris de l'Aquitaine sur la mer de sang. Il est grand et saint, plein de mystère et de merveille ! par son Christ, le Verbe-Dieu ; par son apostole, le Bien-aimé ; par ses origines, les sept églises d'Asie ; par ses adversaires, le Louvre et le Vatican ; par son siége, lutte de géants ; par son bûcher, holocauste colossal ; par son église, l'église des Purs ; par son symbole, Dieu est amour. La haine soufflait de Rome, l'amour respirait et rayonnait de Montségur. Voilà pourquoi cette Roche foudroyée est auguste et vénérable et glorieuse dans les siècles.

Montségur est le tombeau de l'albigisme et de l'Aquitaine. Mais rien ne meurt et tout se transforme. Comme tous les vaincus, ils ont perdu leurs noms ; mais ils vivent et même règnent sous le nom de leurs vainqueurs. Ils sont absorbés, mais non pas anéantis et continuent d'exister dans les deux puissants organismes qui les ont engloutis : l'Aquitaine dans le royaume de France, l'albigisme dans l'Église romaine. Or, qu'est-ce que Montségur a transmis à la France, à l'Église, au monde ?

Et d'abord, la guerre des Albigeois a donné à la France sa magnifique frontière méridionale, cette frontière éternelle des Alpes et des Pyrénées, de la Méditerranée et de l'Océan. Avec le territoire aquitain, elle lui a transmis la vaillante race ibéro-romane. Vingt-cinq ans après sa soumission, sa chevalerie accompagnait Louis IX à la croisade d'Orient. Cent ans après, elle arrachait la France aux mains des Anglais par l'épée des La Hire et des Saintrailles. Trois cents ans après, elle fournissait à la Réforme cette phalange incomparable de héros d'Israël, de paladins de la Bible qui se groupant autour de Henri de Béarn, successeur des comtes de Foix, et de Jeanne d'Albret, émule des Esclarmondes de Montségur, sauvèrent le trône des usurpations des Guises, chevaliers de l'inquisition, et des invasions des rois d'Espagne, Hérodes et Pharaons du passé. Enfin, six cents ans après, la race romane vaincue dans l'albigisme, abattue avec le calvinisme, fit éclater comme un volcan la révolution française. Elle lui donna ses théoriciens, Fénelon, Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau ; ses orateurs, Mirabeau, Barnave, Rabaut-Saint-Étienne, Vergniaud, l'héroïque Gironde ; ses guerriers, La Fayette, Dumouriez, Jourdan, et le géant de nos victoires, de race ibérienne aussi, Napoléon. La révolution est le relèvement du Midi vaincu. Elle a fondu dans son moule les deux Frances. Leur âme s'est mêlée à la tribune et leur sang sur les champs de bataille. Il n'existe plus aujourd'hui qu'une France compacte, indivisible, et dans cette lente, laborieuse et séculaire assimi-

lation, le Nord monarchique a donné l'unité, le Midi démocratique a fourni la liberté. Depuis la Révolution, l'Aquitaine, plus politique, gouverne presque toujours la France, et c'est encore un Aquitain qui se trouve à la tête de la République[1]. En somme, l'albigisme politique, le principe gibelin des troubadours, est partout vainqueur. Il est maître à Milan, Naples, Madrid, Vienne ; il entre dans Rome et monte au Capitole. Il a reconstruit l'Italie. Il ravivera l'Espagne. Il fera plus encore, et j'en vois déjà l'augure. Dernièrement les Provençaux et les Catalans ont fraternisé dans les fêtes poétiques d'Avignon. Et non-seulement Saragosse et Barcelone sont sœurs de Toulouse et de Marseille, mais Valence, Alicante, les Baléares sont filles de l'Aquitaine. La Lombardie était le refuge des Albigeois; la Calabre, le berceau du Joachimisme. La France, l'Italie et l'Espagne sont trois rameaux du même tronc ibéro-roman. Elles ont le même sang, la même langue, elles doivent avoir le même cœur. Napoléon, dans une grande pensée politique, avait tenté de les réunir en faisceau. La liberté fera ce que n'a pu le conquérant. Et pour cette confédération des tribus néolatines, quelle cime plus sacrée que Montségur, cet autel et ce sépulcre des ancêtres?

Qu'est-ce que l'albigisme a laissé à l'Église romaine? Les ordres enseignants : les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et les Carmes, les

1. Napoléon, La Fayette, Mirabeau, de Serres, Villèle, Martignac, Casimir Périer, Guizot, Thiers, Favre, Gambetta.

quatre légions de Rome jusqu'au XVIe siècle. Il a donné au catholicisme, qui se racornissait dans le cloître, l'institution pédagogique, la prédication populaire et la mysticité séraphique.

Dominique représente la prédication et l'enseignement. Il a le monopole et la manipulation de la doctrine catholique. Mais à sa fonction dogmatique et oratoire, il a joint l'inquisition et l'horrible office du bourreau. Il est l'*Ange à la faux tranchante* du moyen âge, et sa lampe se change en torche. Le premier, il a proféré ce mot atroce : *Rome ou la mort*. Dominique est le Robespierre, et l'ordre dominicain est le comité de salut public de la réaction du XIIIe siècle. L'ordre dominicain farouchement déformé par le génie procédurier de Rome, et le tempérament sanguinaire de l'Espagne n'est plus bientôt qu'une effroyable dérision de l'apostolat cathare, puisque dans son affreux vocabulaire *sermon* devient synonyme de bûcher et *doctrine*, de mutisme et de silence. Il ne produit que des docteurs, mais point de poëtes, s'étant retranché le cœur. Quelle harpe pourrait avoir le dominicain? Un archet de fer grinçant sur quelques nerfs arrachés par la torture et tendus sur une tête de mort. Pourtant il s'attendrit vers la fin, et penche doucement au franciscanisme dans Tauler et Savonarole, dans le peintre italien Fra Angélico et le poëte espagnol, don Luis de Léon.

Mais l'albigisme catholique eut son expression plus fidèle et plus humaine dans l'ordre franciscain. François d'Assise est dans sa légende comme un Christ cathare avec ses plaies réelles sur un corps

demi-fantastique, et vivant jusque dans la mort. Après le catharisme la mort ne fut plus compréhensible des mystiques du moyen âge. François d'Assise est vivant dans son sépulcre, et mieux encore, Bonaventure, pâle et vert, écrit ses mémoires dans son tombeau. Le catharisme mitigé s'est reproduit dans son expression la plus haute, dans le franciscain, orateur, poëte, médecin, thaumaturge. Il a produit le rameau le plus éclatant dans la dynastie mystique des François : François d'Assise, François de Paule, François de Sales [1], et François de Fénelon ; ces deux derniers grands écrivains, l'un avec son exubérante naïveté gauloise, l'autre avec l'élégance de son génie grec et alexandrin.

N'oublions pas enfin le Joachimisme, les enfants de l'*Évangile éternel*, Joan d'Oliva, Ugo d'Hières, Bernard Délicios, et toute cette école mystique de Narbonne, d'où sortit la *Consolation internelle*, la plus pure fleur du Johanisme aquitain, dont le parfum, légèrement évaporé, enivre encore les âmes comme un flot d'encens vierge brûlé sur l'autel céleste.

L'ordre franciscain a une grande lyre d'ivoire. Ses tendresses ineffables vivent dans l'*Imitation* et ses vengeances immortelles dans l'épopée du Dante. Mais le dominicain n'a d'autres poëmes que les pro-

1. Les de Sales, comme les de Maistre, réfugiés en Savoie, sont d'origine albigeoise et pyrénéenne. Les Salas, (dont le nom ibère est le radical de Salao, Salignac, Salencas, Salamanca) étaient seigneurs de Lordat, dans le Sabartès.

cédures des inquisiteurs, cette Iliade de la torture et de la mort.

La puissance du catharisme se mesure encore à l'épouvante du catholicisme et aux fureurs de Rome. Les barbaries de Rome païenne furent dépassées par Rome théocratique. L'historien frissonnant s'est souvent demandé de quel abîme pouvaient jaillir ces prodiges de férocité contre ce christianisme d'amour. L'antagonisme entre les deux Églises n'était pas radical; plusieurs dogmes étaient communs ; leur morale ascétique était la même : des prêtres, des moines, des monastères, étaient cathares, et l'albigisme apparaissait comme un christianisme plus pur, un catholicisme idéal. D'où vient donc cette haine inextinguible, cette guerre inexpiable ? Innocent III en laisse échapper le secret. Le catharisme disputait à Rome l'empire du monde moral, et culbutait de son trône sacerdotal le *Vicaire de Dieu*. Il émancipait l'Esprit humain. Il fermait l'âge théocratique.

La théocratie se maintint toute sanglante dans sa chaire. Mais elle comprit qu'on ne conserve pas la dictature de l'esprit humain par le fer et le feu. A la torche et à la hache, elle ajouta le glaive de l'Esprit et la lampe de la science. Elle déploya surtout une admirable puissance de reconstruction. C'est alors qu'apparaissent en foule les grands hommes et les grandes écoles qui furent comme les cariatides, les colonnes et les forteresses du Vatican ruineux. Alors se levèrent, pour continuer la croisade de l'enseignement, les Montfort de la science, Bonaventure, Duns-Scott, et surtout Thomas

d'Aquin. Sur le sol bouleversé de la foi, Thomas reconstruisit la *Somme* des doctrines, monument théologique de la plus majestueuse ordonnance, dans les vastes assises duquel le puissant architecte intercale à son insu quelque bloc alexandrin, quelque ciselure cathare [1]. Des tempêtes du catharisme sortit le siècle de saint Louis comme des orages du calvinisme sortira le siècle de Louis XIV. A ces chefs d'ordre et d'école, à ces docteurs *subtils*, *solennels*, *admirables*, *angéliques*, *séraphiques*, il faut ajouter le saint royal, l'Ange couronné, ce Lis capétien issu du flanc cruel de Blanche de Castille, héritier innocent de tant de crimes, patron candide de l'inquisition et de la croisade, et qui semble un Eliacin élevé par Oliva dans les cloîtres mystiques de Narbonne.

Les derniers bûchers albigeois mêlent leurs flammes aux bûchers de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Les Vaudois des Alpes, héritiers de l'albigisme, le relient à la Réforme du XVI[e] siècle, moins vaste que celle du XII[e], mais plus solide sur son double fondement : la Bible et le monde. En somme, l'albigisme religieux, l'Esprit de tolérance et d'amour, triomphe également partout. Le voilà qui entre avec la liberté dans Vienne, à Venise, à Lisbonne, à Madrid, à Naples, à Rome même. Rome l'a refoulé pendant six cents ans; il devient une loi de l'univers.

Qu'est-ce enfin que Montségur a légué au monde?

1. Par exemple : la création est un acte *credibile sed non demonstrabile*. Thomas s'inscrit en faux contre Moïse.

Le catharisme a disparu comme Église. Mais il existe encore comme doctrine hétérodoxe, comme philosophie religieuse, comme poésie sentimentale dans le monde laïque. Les questions colossales qu'il remuait, Dieu, l'univers, la création, la chute, le salut par le Christ, l'éternité des peines, la conversion de Satan, l'extinction de l'enfer, le purgatoire sidéral, la migration des âmes d'astre en astre, sont encore et seront éternellement pendantes. Les solutions orthodoxes, les plus sages sans doute, mais les plus vulgaires, sont bien loin d'avoir obtenu l'assentiment unanime de l'esprit humain. Cette hétérodoxie religieuse et transcendantale a même en sa faveur les plus nobles intelligences [1]. Ces débris jonchent le sol, comme les ruines de Balbeck au désert, et semblent attendre un autre Origène pour rétablir les *Principes* éternels, un autre Augustin, pour reconstruire plus vaste et plus splendide la *Cité de Dieu*. C'est un fouillis de perles et de saphirs d'Orient.

Mais c'est dans les chants des poëtes que reparaissent surtout les débris épars du christianisme johannite [2]. Le poëte ou la lyre cathare par excellence de notre époque, c'est Lamartine. Roman d'origine [3], comme son nom l'indique, et pla-

1. Lamennais : *Esquisse d'une philosophie*, *Paroles d'un croyant*, XXVI. — Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. — M. Flammarion, *Pluralité des mondes*.

2. M. Victor Hugo, *la Bouche d'Ombre*. — Vigny, *Eloa*. — Soumet, *la Divine Épopée*.

3. Prat de la Martine est un nom du Lauragais; c'est le même que celui du patriarche albigeois brûlé à Montségur.

tonicien de génie, comme son œuvre le révèle, ce poëte alexandrin ne vit que de végétaux, ne chante que l'âme, n'admet que la chute et la douleur, et ne semble reconnaître du mal que la captivité de l'esprit dans la matière son tombeau : système d'un ineffable charme et d'une intime et pénétrante mélancolie qu'il met dans la bouche légèrement ironique de Socrate qui ne connaissait pas cette théologie mystique de l'Orient. Son poëme est une sorte d'évangile platonicien scandé en strophes par le moderne Phocylide qui transforme le sage Athénien mourant en prophète précurseur du Christ : Lamartine et Fénelon sont deux fruits tardifs et merveilleux de l'arbre antique d'Oliva.

L'Aquitaine abandonne sa langue, mais portant son génie dans la langue française il en résulte un idiome nouveau, plus vif, plus nerveux, plus éclatant, à la fois plus oratoire et plus poétique, et une famille d'écrivains immortels : Montluc, d'Aubigné, Montaigne, François de Sales, Pascal, Fénelon, Montesquieu, J.-J. Rousseau[1], de Maistre, Napoléon conquérant et législateur, aussi grand par la plume que par l'épée, et qui dans sa correspondance, monument incomparable, se montre parfois l'Homère en même temps que l'Achille et l'Alexandre de son épopée impériale.

Les exilés de Montségur ont marché pendant six cents ans. Ils arrivent maintenant au rendez-vous

1. Rousseau est né à Genève, mais son génie s'est formé en Savoie. Or, la Savoie, c'est l'Aquitaine. Aquitania est la traduction de Sabaudia. Rousseau d'ailleurs est l'élève de Montaigne et de Montesquieu.

de Dieu. Figuéras, Balaguer, Càstélar, parlent dans les tribunes de l'Espagne. En Italie, Cavour[1] ferme l'époque théocratique par ce mot, l'un des plus grands de ce siècle : *L'Église libre dans l'État libre*. Et le vainqueur du Vulturne, l'héroïque solitaire de Capréra, voit de son île tomber devant l'esprit, plus fort que son épée, les portes d'airain de Rome. Les pierres de Montségur sont sur la montagne, mais ses idées se sont répandues, avec ses cendres et ses étincelles, dans tout l'univers.

Le catharisme, comme Église de l'Esprit, revivra-t-il ? Une critique audacieuse[2] a naguère prétendu que le catholicisme était miné dans sa base, la papauté, et que le protestantisme n'était pas moins sapé dans son fondement, la Bible. Verrions-nous se relever, rajeuni et rayonnant, le catharisme sur le principe immortel de l'Amour ? A la sombre théocratie, à une théologie anarchique, verrions-nous succéder une théosophie transcendante et céleste ? Pierre, du haut du Vatican, ne paît sur les ruines du moyen âge que les peuples défaillants du Midi. Paul voit s'accroître et se multiplier depuis trois cents ans les races saxonnes qui se parquent sur les hauteurs septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, et se répandent sur les plages et les archipels des océans. Jean viendra-t-il encore de Pathmos ? Se lèvera-t-il avec sa tiare

1. Cavour est ligurien : *Cava-Ouria*, la grotte de la fontaine. Garibaldi est un ligurien lombard. *Gari*, le Grand. *Baldi*, l'audacieux.
2. M. Schérer, *Revue des Deux Mondes*.

juive et son manteau platonicien des déserts de l'Orient? Dans sa vieillesse candide semblable à une éternelle adolescence, viendra-t-il dire aux peuples : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres?* L'Apôtre bien-aimé qui, se penchant sur le sein de Jésus, puisait dans ce cœur divin ses sentiments célestes, fera-t-il aux derniers temps fleurir le plus pur christianisme, comme il offrit lui-même le plus suave reflet du Christ? Au dernier chapitre de l'évangile johannite, Jésus, qui prédit à Pierre qu'il serait chargé de liens et mené captif, lui qui rêve toujours l'empire de l'univers, semble annoncer au *Fils du tonnerre*, qu'il survivrait à tous les apôtres, réunirait toutes les nations et remettrait le genre humain au Christ, assis sur les nuées du Ciel?

Quoi qu'il en soit de cet oracle, le catharisme revivra, mais non pas sous sa forme du moyen âge. L'albigisme s'est éteint avec ses congénères, la chevalerie romane, la poésie des troubadours, la civilisation héroïque et sentimentale du XIII[e] siècle. L'avenir du monde est évidemment à l'Amour, au Consolateur. Jean restera le dernier. Pierre a trop abusé du glaive et des clefs. Paul n'abuse-t-il pas aussi du glaive et des combats de l'esprit? Jean ne peut abuser de l'amour et de l'adoration. Jean réconciliera Céphas et Saül de Tarse. Mais l'Apôtre de la grâce est le compagnon naturel de l'Apôtre de l'Amour. Jean restera le dernier parce qu'il a reposé son front sur le cœur de Jésus et qu'il s'est tenu immobile et en pleurs au pied de sa croix. Pierre a dominé par la force au moyen âge. Paul

lui dispute le monde depuis le XVI[e] siècle. Le Christ réserve à Jean le règne pacifique de l'avenir. Le dernier mot est à l'amour sur la terre comme dans le ciel. Le johannisme, comme une huile onctueuse, peut donner une vigueur nouvelle aux Églises de la Réformation fatiguées par leurs discordes et leurs combats. L'Église gallicane, fille de la Grèce, et que Rome a trois fois entraînée dans le sang, reviendra pour se purifier à ses fondateurs Hellènes, Dionysios, l'Esprit de Dieu, et Eleuthérios, la Liberté. L'Église grecque sortira de son sommeil séculaire, rentrera dans la basilique de Sainte-Sophie, et ravivera l'Orient. Une réformation nouvelle se fera; son chef ne sera point un homme mortel, mais le Séraphin crucifié à Montségur. L'avenir n'est donc point au césarisme théocratique, ni au califat romain du Vatican, ni au lamaïsme guerrier de Moscou, ni au pharisaïsme militaire et rapace de Berlin, mais à une confédération immense des Églises du nord et du midi, d'orient et d'occident, de l'ancien et du nouveau monde, sous la souveraineté céleste du Christ. Il n'y aura qu'un seul berger et un seul troupeau, et son bercail, vaste comme le monde, et construit pour contenir l'humanité, ne portera point inscrit sur son fronton, le dissyllabe dévorant *Roma*, mais son doux anagramme, son antinome céleste, *Amor!* Son symbole sera l'aigle de Boanerges et la colombe du Paraclet.

Amen, soupira notre compagne. *Atal sia*, répondîmes-nous en chœur : *Amen!*

Ainsi nous parlions en redescendant les solitaires pentes du Thabor. Revenus à Lavelanet,

nous nous retournâmes pour jeter un regard encore sur Montségur. A travers la bleue et limpide transparence de la nuit, nous aperçûmes une dernière fois son fantôme. La lune brillait sur ses ruines, comme une lampe funéraire sur le sépulcre d'un monde évanoui, et comme un phare sur la route obscure des temps, jusqu'à la nouvelle aurore.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

TABLE ALPHABÉTIQUE DES LOCALITÉS VISITÉES PAR LES INQUISITEURS DE 1245 A 12..[1].

A

	Folios.
AIROUX (Aude), Airos.	198 v° — 199
AMANAC (Tarn), Sanctus Martinus di Manaio ? — Massac.	247
AURIAC (H.-Garonne), Auriacum. . . .	87 — 96
AVIGNONET (H.-Garonne), Avinio.	130 — 140

B

BARAIGNE (Aude). Varanha.	171 — 172
BARELLES (les) (H.-Garonne). Berreillas de parrochia de Monte Gailhardo.	48 — 50 et 185

1. Cette table a été dressée par M. Baudouin, archiviste paléographe de la préfecture de Toulouse.

1. Cette table n'embrasse guère qu'une période de cinq ans (1245 à 1250), immédiatement après la prise de Montségur. Elle ne comprend même pas tout l'évêché de Toulouse. On n'y trouve ni Pamiers, ni les autres villes du comté de Foix. On remarquera qu'une douzaine de bourgs ont été détruits.

II

LETTRE DE M. JOLIBOIS

Archiviste paléographe de la préfecture d'Albi.

Albi, 31 mai 1869.

Monsieur,

Bien certainement j'ai gardé le souvenir de votre passage à Albi : vous n'en pouvez douter. Je me rappelle que vous avez quitté notre ville sous la pénible impression d'une lecture faite au Congrès archéologique, dans laquelle on croit comparer nos pauvres réformés Albigeois à des bêtes féroces sortant de leurs tanières pour se jeter sur ces bons catholiques qui ne voulaient que les arracher à l'erreur. Les sorties de ce genre sont de mode pour certaines gens qui se trouvent bien de l'abrutissement intellectuel auquel des persécutions incessantes ont réduit la malheureuse population de notre contrée et qui n'ont rien tant à cœur que de l'y maintenir.

Le manuscrit que je vous ai communiqué lors de votre passage, et dont je m'empresse de vous adresser la copie et la traduction, prouve au contraire, jusqu'à l'évidence, en écartant la pratique superstitieuse, la moralité, l'humilité de ces chrétiens réformés du XIIIe siècle, et sous ce rapport je serais heureux de lui voir prendre place dans quelque publication. C'est d'ailleurs une nouveauté historique : il n'est question des *Sorts des apôtres* nulle part ailleurs que

dans le recueil de François Pithou intitulé : *Codex canonum vetus Ecclesiæ romanæ*; mais ce savant n'en a donné qu'une traduction latine incomplète et il a cru pouvoir paraphraser certains passages du texte roman que sans doute il ne comprenait pas. Toutefois il est certain que le pape Gélase a condamné les sorts des apôtres dès 494, en dressant la liste des livres canoniques. Ces sorts, qui sont perdus, étaient sans doute les mêmes que ceux qui furent condamnés plus tard, par plusieurs conciles et par un capitulaire de Charlemagne, sous le nom de *Sorts des saints*, et notre manuscrit doit en être la substance sinon le texte même reproduit dans la langue du midi.

Ce manuscrit est écrit sur une feuille de parchemin mesurant 50 centimètres sur 20 environ. C'est l'écriture cursive du commencement du XIIIe siècle ou même du XIIe. Chaque sort y forme une ligne en regard de laquelle, sur la marge de droite, est attaché un fil de soie avec un pendant de quelques centimètres. Ces fils alternativement jaunes et verts sont au nombre de 57, et comme le parchemin se pliait par lui-même en largeur, sept à huit fois, ils formaient une touffe multicolore que l'on présentait à l'ami lorsqu'il venait consulter. Cet ami choisissait un fil qui, le parchemin étant déplié, indiquait la réponse à la consultation. En tête est une prière d'invocation que sans doute on lisait avant de tirer le sort : on y remarque l'intercession des saints, des prophètes, des anges, mais il n'y est pas fait mention de la Vierge; la croyance à un Dieu unique et à la Trinité y est manifeste. Les sorts sont des exhortations à la prière, à la confiance en Dieu, à la patience, exhortations destinées à fortifier les faibles, à encourager les fidèles, à diriger les néophytes. Cette pratique était superstitieuse, sans doute; mais elle n'offre pas d'erreurs de doctrine et sa moralité, tout évangélique, est irréprochable.

Le texte que je vous envoie est de la plus grande exactitude. Je crois également exacte la traduction que j'en ai faite; cependant, quelques alinéas sont de vrais oracles sibyllins, et j'ai pu, en voulant les rendre plus clairs, en dénaturer légèrement le sens : vous en jugerez...

Ainsi que vous le savez, Monsieur, le *Sort des apôtres* a été trouvé à Cordes (Tarn), il y a quelques années. Au commencement du XIII[e] siècle Cordes n'était qu'un château fort appartenant au comte de Toulouse. Ce château fut un des points de ralliement des faidits de l'Albigéisme et en l'année 1222, le comte Raymond accorda une charte de priviléges à ceux qui viendraient s'y fixer. — C'est alors seulement que la ville se forma et que furent construites, au pied du château comtal, les belles maisons qui font aujourd'hui l'admiration des archéologues... Or, notre curieux parchemin a été trouvé dans le mur d'une de ces maisons, tout près de l'emplacement du château, et sans aucun doute il avait été caché là pour le soustraire aux recherches des inquisiteurs qui surveillaient les Cordais avec une sévérité toute particulière. — Ce parchemin est resté pendant plusieurs années dans les archives de la préfecture, où vous l'avez vu ; mais il en a été retiré, à mon grand regret, il y a trois ans, par son propriétaire, aujourd'hui cafetier à Toulouse. La *Revue archéologique* de cette ville en a publié un *fac-simile* assez bien réussi.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations aussi respectueuses que fraternelles.

Ernest JOLIBOIS [1].

1. Le docte archiviste me rappelle que j'assistai au congrès archéologique d'Albi. La séance était présidée par un Barravi. Ces messieurs me parurent pleins de tendresse pour les pierres et les monuments ruinés, mais sans pitié pour les âmes et les peuples exterminés. Un magistrat même se permit une chevauchée à fond de train contre ses ancêtres. Si cet homme juge les vivants comme les morts, quel massacre!

III

LES SORTS DES APOTRES

Eu pregui lopaire el fil el sanh esprit; pregui los angil èls arcangils; pregui las senhorias elas pozestatz; pregui los patriarcas els prophetas ; pregui los apostols els martirs ; pregui los cofesatz elas verges etots losanhs de Dieu, que eil preguo la sanhta Trinitat ela unitat lopaire el fil el sanh esprit perlo meus esguardamen que vueilo far que demostre ami drecha via per aquestas letras eper aquesta leiso eper aquestas sortz que nom puesca lo diables decebre enaquesta mia besonha perlapelament eper lo clam de nostre senhor Jhu Xpc. loquals viu evenha dreg pertotz los cegles dels cegles verrment. — Ad vebri, senher, las deptozas causzas queso els nostres corces per aquestas sortz, et endresa la mia sort enaisi coma endresiest la sort dels nautaniers que sofriu peril quant cazet lasortz sobre Jonas, et enaisi coma endresiet las sortz dels teus apostols cant cazet lsobre Mathia ; ramet senher esprit verai loqual

Je prie le Père, le Fils et le Saint-Esprit; je prie les anges et les archanges; je prie les seigneuries et les puissances; je prie les patriarches et les prophètes; je prie les apôtres et les martyrs; je prie les confesseurs et les vierges, et tous les saints de Dieu, d'invoquer en ma faveur la Sainte Trinité et l'Unité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour qu'elle m'ouvre la droite voie dans cette lecture, dans cette explication et dans ces sorts, et afin que le diable ne puisse pas m'induire en erreur dans cette opération. Au nom et pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en vérité vit et règne à la droite, dans tous les siècles des siècles. — Dissipe, Seigneur, par ces sorts, les incertitudes qui sont dans nos cœurs, dirige mon sort comme tu dirigeas, dans le péril, celui des nautoniers, en le faisant tomber sur Jonas, ou comme tu dirigeas celui de tes apôtres, quand il tomba sur Mathias. Envoie-moi,

Seigneur, cet esprit de vérité que tu envoyas à ton prophète lorsqu'il vit le peuple d'Israël divisé comme les brebis dispersées sur la montagne; éloigne, Seigneur, l'esprit d'erreur dont tu frappas Achab, quand il périt avec toute son armée. Dirige, Seigneur, ces sorts que j'agite en ton nom, par tes mérites, par les oraisons et par les prières de tes saints anges qui gouvernent les sorts de tous les amis, afin que de cette manière nous soyons amenés à connaître la vérité.

Voici les sorts des apôtres :

— Après le soleil se lèvent les étoiles; puis de nouveau le soleil revient à la lumière : de même, bientôt, le courage, qui paraît te manquer en ce moment, te viendra de Dieu avec la lumière; Dieu te sera en aide et tes désirs s'accompliront.

— Quant à l'objet pour lequel tu viens demander conseil, raffermis ton courage, afin que ton espérance puisse se réaliser.

— Dieu t'aidera pour ce que tu convoites; prie Dieu et tes désirs seront satisfaits.

— A ta grande satisfaction tu trouveras ce que tu cherches; sois sans inquiétude, prie Dieu et n'aie pas peur.

Lève les mains vers Dieu ton père, prie, et tu auras la paix et la douce espérance.

Tu veux fuir la lumière pour les ténèbres; prends garde de te créer des inquiétudes.

La voie où tu veux entrer est bonne; n'aie aucune crainte; Dieu

tramesist elteu propheta loquals vezia tot lopoble dyrael sobarat sicon oeilhas maridas els pueg; decasa, senher, esprit deceben loqual tu tramezist Achap cant cazet amtota sacavalguada. Endresa, senher, aquestas sortz laqual metem el teu nom, pel teus meritz et per las orazos, eper las preguieras de totz losteus sanhs angil, liqual governo las sortz de totz los amix, que las sortz advebri a nos da questa causa perdeu lover.

Aiso so las sortz dels apostols :

— Seguentre lo soleil celevo las estelas solar eia so retornadas alutz, en aisi loteus coratgues don iest visiz deptos embrev termini amclardat venra autu de dieu, edius cera atu enajutori et auras aiso que cobezeias.

— Daiso que quers coceil sia ferms tos coratges, que puescas venir adaiso que esperas.

— Dieus aiudara atu daiso que cobezeias, pregua dieu epervenra aton desirier.

— Aiso que tu quers venra atu amgran gauh, estai segurs, pregua dieu enon aias paor.

— La tua destra esten alpaire, loteu dieu pregua et aura concordia ebona esperansa.

Delutz tevols metre entenebras, eguardate que nosias cosiros.

Lavia que tu quers es drecha no vueilhas temer, dieus er atu enaiu-

tori, et auras aiso que cobezeias, epervenras adaquo que desiras.

Grans causza es aiso quetes veraire etaras pasara, ocelacex, penedrasten quar aiso que demandas nones entom poder.

Non veilhas doptar daiso que demandas ; pregua dieu bones niens es aiso que temps.

De cervi coren cobezeias tener los corns, et el tornacen eson iacis; enaisi venra atu soquers.

Daiso que quers ni preguas esten cosiros amgran suzor et amgran trebail pervenras ad aquo que desiras.

Ap suaus paraulas tequero amenar per aiso deperte daquest coceil que pueg noten penedas.

Aiso co la naus emar quant es guovernada sail eloc que desira, enaisi lo teus cosiziers venra atu embreu termini cepreguas dieu.

Loteus vezis questa ben amtu tequer amenar amsuaus paraulas, per aiso deeus fara saviament everas la tua simpleza que alcuna causza non endevengua atu.

En aquest cosizier nosia ferms tos coratgues quar vas es.

Dela cauza que premierrament cosiras equers coceil daqui auras gran gloria.

Loteus requeremens es agradables daiso que quers si ferms tos coratges ce pregas dieu venra atu embreu termini.

t'aidera, tu auras ce que tu souhaites et tes désirs s'accompliront.

C'est une grande chose, à ce qu'il te semble; et cependant elle passera. Hélas! il te restera le repentir, car ce que tu demandes n'est pas en ton pouvoir.

Ne doute pas du résultat de ta demande; prie Dieu; il est bon; tes craintes sont vaines.

Du cerf courant tu veux prendre les cornes, et il s'en retourne à son gîte : c'est ainsi que viendra à toi ce que tu cherches.

Pour ce que tu demandes, et avec prières, donne-toi de la peine; avec beaucoup de sueur et de travail, tu atteindras le but.

On veut t'égarer par de douces paroles : c'est pourquoi il faut changer de conseiller pour n'avoir pas à te repentir.

Sur mer le vaisseau bien gouverné arrive à destination; de même, ton désir se réalisera, et en peu de temps si tu pries Dieu.

Ton voisin, qui est bien avec toi, veut te tromper par de douces paroles; c'est pourquoi tu dois agir avec prudence et veiller sur ta simplesse, pour qu'il ne t'advienne rien.

Que ton cœur ne se complaise pas dans ce désir, car il est vain.

La chose qui a d'abord occupé ta pensée et pour laquelle tu viens consulter, te procurera une grande gloire.

Ta requête est agréable, aie bon courage, et si tu pries Dieu, bientôt tu trouveras ce que tu cherches.

Ce que tu demandes est certain : cherche autre chose, car autre chose t'arrivera que tu ne cherches pas.

Ta voie est préparée, sois patient, prie Dieu, et ton désir se réalisera.

Tu dis que tu crains : tes ennemis tomberont et tu seras meilleur.

Tu dis que tu crains : bon! ce que tu cherches est en tes mains.

Ce que tu recherches est bon : promptement tu arriveras à l'accomplissement de ton désir.

Celui qui croit te nuire, tu le vaincras : prie Dieu et ton attente se réalisera.

On met la semence en bonne terre et en son temps elle porte fruit : de même tu parviendras à l'accomplissement de ta volonté.

Tu veux te jeter dans la forêt où tu ne trouveras pas de sentiers, mais beaucoup de serpents et beaucoup de piéges : or, arrête-toi et change de résolution.

Le moment venu, la chienne mettra bas six petits : de même, pour ce que tu recherches, le courage te viendra naturellement et tu en auras joie grande.

N'aie aucun doute sur le résultat; prie Dieu, il est bon et tu n'as rien à craindre.

C'est une masse de plomb mêlée d'or : ainsi la chose désirée n'est pas en ton pouvoir, ce n'est pas ce que tu espères qui t'arrivera.

Tu penses une chose et il t'en arrivera une autre que tu n'auras pas pensée; sois donc prudent et, dans ta simplesse, veille à ce qu'il ne t'advienne pas autre chose.

Aiso que quers es ferm, autra causza cosira, autra causza venra atu que non cosiras.

Latua via es apareilhada sias sufrens epregua dieu epervenras aton desirier.

Dizes que temps, liteu enemic cazira, et encoras ceras mieilhers.

Dizes que temps bones aiso que quers es entas mas.

Aisso que quers bones amorossament pervenras aton dezirier.

Liqual te cuia nozer vinceras epregua dieu et acocegyras latua esperansa.

Enaisi la semensa es se amenada elabona terra et esontemps aporta frug, enaisi tupervenras a la tua voluntat.

Enla celva tevols metre en nom trobaras negu cemdier emotz serpens emot amgicien peraiso sias mudatz edepertitz daquest coceil.

Locas casan efantara lò cadels sex et enaisi aquo quequers lo teus coratge venra atu degra amgran gauh.

No vueilhas doptar daiso que demandas pregua dieu bones nient es aiso que temps.

Masa deplum mascla dur; enaisi la cauza quesit noner entompoder autra causa venra atu que non esperas.

Eversamen causiras autra causa venra atu que non cosiras eper aiso estai saviamen everas latua simpleza que autra causza non endevenga atu.

Autra causa cosira enosia ferms tos coratgues en aquest cosizier que vas es.

Li vent so suau garda las tempestatz no vueilhas metre enlamar estai umpauc crecebras aquo que quers.

Daiso que quers nidemandas estai aperceubutz erecebra bonaventura et bona vida que dadaes atu.

Gardate del gran leo que not puesca nozer peraiso clama dieu edelivrate ca que deseguentres non establiscas tamor.

Aiso que non dona ans tot sopdosamen us dias no vueilhas esser cosiros que venra atu loteus desiriers.

Amgran suzor et amgran trebail venra en tas mas aiso que quers pregua dieu efai gen grans.

Tres causas soper un home iij angils cosiro perte la primieira causa deque cosiras auras amgauh.

Enaquesta hora contorna lasortz non respon atu dautre dia torna edira atu vertat.

Boso liteudo quetu quesist mos nols recebras que noso donats atu.

Quant es temps ta propria allos nient as que cemenes.

Niens es que temias losenher taiudara que puescas esser segurs et auras clardat e no vueilhas laissar dieu.

Grans gauh venra atu daiso que quers nidemandas tos enemix ven-

Demande autre chose et que ton cœur ne s'arrête pas à ce désir qui est vain.

Les vents sont légers; mais prends garde aux tempêtes; ne te mets pas en mer : attends un peu et tu auras ce que tu désires.

Pour ce que tu désires et ce que tu demandes, sois rassuré; il y aura bonne issue et pour toi vie heureuse.

Garde-toi du grand lion, qu'il ne puisse te nuire; pour cela invoque Dieu et il te délivrera, si bien qu'après tu ne craindras plus la mort.

Ce que ne donne pas une année, un jour le donne soudainement : ne sois pas inquiet sur l'accomplissement de ton désir.

Par beaucoup de sueur et beaucoup de travail tu obtiendras ce que tu demandes; prie Dieu et fais efforts grands.

Il y a trois choses pour un homme, trois anges choisiront pour toi, et de la première chose choisie tu auras grande joie.

En ce moment, le sort t'échappe, il ne te répond pas; viens un autre jour le consulter et il te dira la vérité.

Bon est ce que tu cherches; mais tu ne le trouveras pas, car il ne t'est pas accordé.

Prépare-toi à temps, autrement tu sèmeras en vain.

Tu n'as rien à craindre; le Seigneur fera que tu sois en sûreté et tu auras clarté; garde-toi d'abandonner Dieu.

Grande joie tu auras de ce que tu cherches et demandes; tu vain-

cras tes ennemis; Dieu te sera en aide et tu auras ce que tu désires.

Pourquoi regimber contre l'aiguillon? ne te moque pas, car c'est mal, et ne va pas à l'encontre des sorts.

Ce que tu demandes est déjà préparé pour toi; tu n'as rien à craindre, sois calme et Dieu te viendra en aide.

Puisque tu es venu chercher conseil parmi nous, je prie Dieu qu'il te pardonne, car il est fortement irrité contre toi.

Ton désir s'accomplira, prie Dieu et rends-lui grâces.

La fortune te promet ce que ton cœur désire; ce ne sont que paroles dans lesquelles tu te complais.

Pour te préparer le salut après ta mort, sois humble, prie Dieu.

Ce sont les sorts qui ouvertement te répondent : ne songe plus désormais qu'à la gloire de Dieu si tu veux réussir.

C'est du fiel et du vinaigre que tu désires : tu connaîtras ce qui est préférable, car ce que tu cherches ne te sera pas donné.

Ton indécision n'a rien de sérieux; prie Dieu et il te fortifiera.

Pourquoi hésites-tu? Tu n'as rien à craindre : souffre un peu et tu trouveras le bon temps.

Tu auras grande joie de ce que tu demandes; ne sois pas inquiet, mais aie confiance.

L'entrée t'est préparée : pourquoi douter de la réalisation de tes espé-

ceras edieus er enaiutori atu et auras aiso que cobezeias.

Perque causiguas contra lagulho no vueilhas gabar que males etuno vueilhas anar contrals sortz.

Aiso que tuquers iaes aparelhatz atu eniens es que temias sias cosiros edieus aiudarate.

Quarte venguist acoceilhar amnos ieu pregui dieu que perdo atu que forment ietz iratz.

Lodesirie que tu cobezeras auras pregua dieu et alui fui gracias.

Fortuna promet atu aquo queas entoncor so paraulas quempacho atu.

Tu cuias isausar latua via seguentre la mort sias sufrens pregua dieu.

Aiso so sortz que adubertament respondo atu not vueilhas trigar mas plus quem la gloria dieu que bon requeramen pervenguo atu.

Fel evinagre desiras veras quatte plus leu quar aiso que tuquers non es dat atu.

Aiso enquo iest doptos niens esque temias pregua dieu eceras plus fortz.

Perque iest doptos niens que temias suefrire umpauc etrobaras bontems.

Grans gauh er atu aisoque quers non aias cosizier mor estai cegurs.

Intramens es apareilhatz atu perque iest doptos latua esperansa

acoceguda pregua dieu que sia atu en aiutori et auras soque deziras.

Aiso que quers non es entom poder ambreu termini estai at atrobaros melho acabament.

Aver quers loloc es perilhos cei ton coceil estai saviamen.

Sias fizels rate entotas cauzsas edieu dara atu en totas cauzas.

Aiso so las sortz dels sanhs apostols quia no faliran per aiso pregua dieu e auras se que coberzeias.

rances? — Demande l'aide de Dieu et tu auras ce que tu désires.

Ce que tu demandes n'est pas en ton pouvoir; attends un peu et tu auras meilleure réussite.

Tu recherches la richesse : c'est dangereux, mûris ta résolution et attends sagement.

Sois fidèle toujours et en toutes choses, et Dieu sera en toutes choses avec toi.

Ce sont les sorts des saints apôtres qui jamais ne trompent; c'est pourquoi prie Dieu et tu auras ce que tu désires[1].

1. Ce manuscrit est très-précieux. Il a été probablement transcrit par un élève de Sicard Figuéras, directeur du séminaire d'Elvas. Ce séminaire était donc établi dans les belles maisons gothiques de Ramon VII, et conséquemment l'albigisme cordouan placé sous le patronage immédiat du comte de Toulouse.

IV

CHANTS POPULAIRES DU MIDI

I

LE CHANT DU BOUVIER.

1.

En la terra de Larida,
En la terra de Larida,
Un y perd, autr'y gazanha,
Ah, moun amic,
Un y perd, autre y gazanha!

2.

Mas nos y habem molt perdut (*bis*)
Y habem perdut la nostra Donna,
Ah, moun amic,
Y habem perdut la nostra Donna!

3.

Mas oun l'anirem cercar? (*bis*)
Sobre todas las montanhas,
Ah, moun amic,
Sobre todas las montanhas!

4.

Ay corrégut et nech et jorn (*bis*),
Sen trobar castel ne granja,
Ah, moun amic,
Sen trobar castel ne granja!...

5.

Fors un tros de castelet (*bis*),
La teoulada toca terra,
Ah, moun amic,
La teoulada toca terra...

II

LA MORT DE JOANA!

1.

Quan lo boyer ben de laourar (*bis*),
Planta son agulhada,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Planta son agulhada!

Troba Joana alpè del foc (*bis*)
Tota despandrolhada,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Tota despandrolhada!

Se n'és malauta, digas-oc (*bis*),
Te farem un potage,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Te farem un potage!

Ab una rava e un caulet (*bis*),
Una lauzetta magra.
Ah, eh, hi, oh, hu,
Una lauzetta magra!

2.

— Quan serai morta, rebond-mé (*bis*),
Al pus priou de la cava,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Al pus priou de la cava!

Met-me los pes a la pared (*bis*),
Lo cap jos la canela,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Lo cap jos la canela!

Tots los Romieux que passaran (*bis*)
Prendran aiga senhada,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Prendran aiga senhada!

Et diran : qual est mort ayssi? (*bis*)
Aco's la paura Joana,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Aco's la paura Joana!

TABLE

—

LIVRE DIXIÈME

LOUP DE FOIX

LIVRE ONZIÈME

PIERRE CARDINAL

LIVRE DOUZIÈME

AMALRIC II, VICOMTE DE NARBONNE

LIVRE TREIZIÈME

ÉLIO PATRIS

LIVRE QUATORZIÈME

BERNARD DÉLICIOS

LIVRE QUINZIÈME

JOAN DE BONAMOUR

ÉPILOGUE

SAINT-GERMAIN. — IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie



